Revue de l'académie du Var
Année 2018

Nouvelle série

Tome XIX

La *Revue de l'académie du Var* paraît depuis 1833
grâce à une importante participation financière
du Conseil départemental du Var

Toulon, académie du Var, 2018

ACADÉMIE DU VAR
(association loi 1901 reconnue d'intérêt public)

416 passage de la Corderie
83000 Toulon - France
Téléphone 04 94 92 62 67
Site Internet : http://www.academieduvar.fr
Mél. : acadvar@free.fr
Permanence le lundi de 14 h 30 à 16 h 30
Gilbert BUTI, président
André FOURÈS, secrétaire général
Patrick BUFFE, secrétaire des séances
Jean-Pierre AUBRY, trésorier

Directeur de la publication : Gilbert BUTI
Rédacteur en chef : Gérard DELAFORGE

Comité de rédaction : Roland BILLAULT (commission de littérature), Rémi MONAQUE (commission d'histoire et d'archéologie), Bernard CROS, Anne SOHIER-MEYRUEIS (commission des sciences), Monique BOURGUET (commission des beaux-arts), Michel HEGER (conservateur des beaux-arts), Ellen AYOUN, Bernard BRISOU, Jean-Paul MEYRUEIS, Jacques KERIGUY, André BÉRUTTI.

Imprimeur : Imprimerie SIRA - 960 route de Bandol - 83110 Sanary-sur-Mer

Parution : juin 2019
Dépôt légal : 2e trimestre 2019
ISSN : 1148-7852

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

La loi n° 57-298 du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire et artistique, article 41 alinéas 2 et 3, n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » ainsi que « les analyses et courtes citations ». L'article 40 alinéa 1er de la même loi prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite ».

En une de couverture :
Iris à Chateauvallon, Huile sur toile, Monique MALFRÉ-BÉRUTTI, de l'académie du Var.

© Académie du Var, 2019.

ISSN : 1148-7852

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DISCOURS DE RÉCEPTION

L'Académicien et l'insurgé, les frères Vigneti, commissaires de la marine, André Fourès 9
Rome, de 192 à 235 : les femmes de la dynastie des Sévères, Gérard Delaforge 23
La Peinture américaine des années 1930, Michèle-Ann Pillet 35
Le Déluge. Indices géologiques et mythes, Guy Herrouin 49

LES HEURES DE L'ACADÉMIE DU VAR

De Ptolémée à Cléopâtre, les derniers pharaons, Geneviève Nihoul 61
Réception du professeur Klaus Herding, Membre correspondant étranger de l'académie du Var, Jean-Paul Meyrueis 73
Puget à neuf ! L'artiste face à l'Europe, Klaus Herding 75
La Grotte-Bergerie du Vieux-Mounoï, à Signes, Philippe Hameau 87
Ovide, exilé ridicule et sublime, Roland Billault 99

SÉANCES MENSUELLES

COMMUNICATIONS

Modernité de Racine, de Britannicus *à* Phèdre, Huguette Thélot 109
Les Plongeurs-démineurs de la Marine, Jacques Fourniol 114
ITER : un chemin vers la fusion nucléaire, Claude Cavailler 118
Romain Rolland : la littérature de l'indignation, Jean Picano 122
L'Écriture et l'alphabet, petite histoire de deux grandes trouvailles civilisatrices, Patrick Penel 127
Qu'est-ce que le populisme ? Philippe Granarolo 132
Stefen Zweig et son « Monde d'hier », Yves Stalloni 136
L'Expression du patriotisme dans les chants populaires français de 1870 à la Grande Guerre, Jocelyne Marot de Lassauzaie 140
Quand la Floride était française, Gérard Gachot 145
William Butler Yeats, sa vie en poèmes, Brigitte Sabatier 149
Le Design, Daniel Hauser 154
Antoine Laroche (1751-1839), médecin des armées et hôpitaux militaires, médecin de marine, chevalier de Saint-Michel (1816), chevalier de la Légion d'honneur (1819), Benoît Chomel de Jarnieu 160
La Baume des Maures à La Garde-Freinet, Philippe Hameau 166
La Vie aventureuse de Jean Laborde à Madagascar : le « wazaha » de la reine, François Goudard 172
Clarice Lispector, une écrivaine rare, Antoine Carvalho 178
Regards sur l'Albanie, Gabriel Jauffret 182
Frédéric Bazille : œuvres-manifestes d'un destin brisé, Jean-Yves Duval 186
L'Affaire Édouard Pailleron ou le Midi-bashing… en 1894, Albert Giraud 190
L'Amérique de D.S.K. Chapitre 1 : D… comme Dickens, Gérard Garcia 193
1707, La Provence dévastée, François Trucy 198
Les Phares en mer, Michel Heger 204
Marguerite Steinheil : du Palais de l'Élysée au palais de justice, Bernard Sasso 209
Un Méconnu de la marine française : le torpilleur Takou, Gérard Garier 213

ESPACE CRÉATIVITÉ

Prière, Daniel GISSEROT 217
L'École des démons, Patrick BUFFE 217
Quetzal. Rondel pour une petite-fille, Josette SANCHEZ- PANSART 218
Ma Colère, Daniel GISSEROT 219
Le Cri de Mozart, Daniel GISSEROT 219
Fiat Lux, Patrick BUFFE 220
Le Temps des îles, Michel HEGER 221

DEUXIÈME PARTIE

TRAVAUX DES COMMISSIONS SPÉCIALISÉES

COMMISSION DE LITTÉRATURE

LES ÉCRIVAINS MARCHEURS

Introduction, Roland BILLAULT 225
Rodolphe Töpfer et ses voyages en zigzag, Jean-Pierre AUBRY 226
La Marche inachevée du poète Segalen, Daniel GISSEROT 230
Un Philologue en marche : Jacques Lacarrière, Jean-Yves BRY 234
Marcher et écrire sur le chemin, d'Aymeri Picaud à Jean-Christophe Rufin, André BÉRUTTI 239

LES POÈTES ET LA VILLE

Introduction, Roland BILLAULT 244
Theodor Storm et sa chère « ville grise » au bord de la mer du Nord, France GOBRECHT 245
L'Entrée de Rimbaud aux villes aux bruits neufs, Daniel GISSEROT 250
Léon Vérane, poète de Toulon, Jacques KERIGUY 254
Baudelaire et la Ville, Roland BILLAULT 259

LORENZACCIO

Introduction, Roland BILLAULT 263
Lorenzaccio *sous le signe de Musset,* André BÉRUTTI 264
Lorenzaccio, *pièce politique ?* André FOURÈS 269
L'Art dans Lorenzaccio, Michèle-Ann PILLET 273
Lorenzaccio *de Musset : un sommet romantique,* Yves STALLONI 279

COMMISSION D'HISTOIRE

NAPOLÉON ET ANVERS (deuxième partie)

Toulon et Anvers. Les septennats de M. Malouet, André FOURÈS 285
Anvers 1810-1814, le service de santé de la marine et l'académie toulonnaise, Bernard BRISOU 291
La Fin de la présence française : Lazare Carnot et les monnaies obsidionales du siège d'Anvers en 1814, Gérard DELAFORGE 295
Napoléon et Anvers, Rémi MONAQUE 300

LA PERSE PRÉISLAMIQUE

Introduction, Rémi MONAQUE 306
Quelques aperçus géographiques et géopolitiques, Rémi MONAQUE 307
Élam, une des sources de l'identité perse, Claude CESARI 310
Mèdes et Achéménides : l'alchimie subtile de la création d'un empire, Jean RENAUD 316
Des Grecs aux Arabes : neuf siècles d'empire iranien, Geneviève NIHOUL 322

COMMISSION DES SCIENCES

LES FLEURS DU MAL : PATHOLOGIES ET CRÉATION ARTISTIQUE
Introduction, Anne SOHIER-MEYRUEIS 325
De la Coupe aux lettres : alcool et création littéraire, Jacques KERIGUY 326
Dans la tête de Van Gogh, Jean-Paul MEYRUEIS 331
Ludwig van Beethoven, un silence assourdissant, Patrick BUFFE 345
L'Œil des peintres, Anne SOHIER-MEYRUEIS 349

COMMISSION DES BEAUX-ARTS

L'ART DE LA CÉRAMIQUE
Introduction, Monique BOURGUET 355
Eugène Baboulène, Jean PERREAU 356
La Céramique, les Imari, Clément Massier, Jean-Pierre DUBOIS 359
L'Antique langage de la céramique, Roland BILLAULT 366
Émile Gallé, céramiste, Jean-Yves DUVAL 370

ORIENT-OCCIDENT : IMPOSSIBLE DIALOGUE OU MUTUELLE FASCINATION ?
Introduction, Monique BOURGUET 374
Les Monuments khmers de l'époque angkorienne, Bernard CROS 376
La Pagode aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, entre appropriation et interprétation, Nathalie BERTRAND 384
Un Poète-diplomate à l'est : Claudel en Chine, Yves STALLONI 389

TROISIÈME PARTIE

Deux ans de présidence varoise de la Conférence nationale des académies, Jean-Paul MEYRUEIS 397

HOMMAGES

Hommage à Paul BOIS, par Bernard BROUSSOLLE 401
Hommage à Raoul SILVESTRO, par Robert BENEVENTI 403
Hommage à Jean MONTPELLIER alias Jean DUBRUSK, par Cristina BARON 405
Hommage à Maurice JEAN, par Antoine MARMOTTANS 407
Hommage à Yves VANEL, par Daniel GISSEROT 409
Hommage à Pierre DE SAINT-STÉBAN, par J.-M. HUILLE 410
Hommage à Georges LEDOYER, par Bernard BROUSSOLLE 414
Hommage à Maurice TAXIL, par Geneviève NIHOUL 415
Hommage à Pierre GOUTX, par Bernard BROUSSOLLE 417
Hommage à Yves, Jean, Louis SAINT-MARTIN, par Gilbert BUTI 419
Hommage à Pierre ROUBERT, par Bernard BRISOU 421
Hommage à Serge ROBILLARD, par Christian PROSPERINI 422
Hommage à Antoine MARMOTTANS, par André BÉRUTTI 424
Hommage à Pierre MOUSTIERS, par Jacques KERIGUY 427
Hommage à Georges MARBLÉ, par Bernard BROUSSOLLE 429
Hommage à Philippe BARJON, par Claude ARATA 431
Hommage à Pierre NAVARRANNE, par Jean-Paul MEYRUEIS 433
Hommage à Jean JOUBERT, par Gérard DELAFORGE 436
Hommage à André BORRELY, par Jean PICANO 439

PREMIÈRE PARTIE

Discours de réception

Heures de l'académie du Var

Séances mensuelles
- Communications
- Espace créativité

DISCOURS DE RÉCEPTION

L'ACADÉMICIEN ET L'INSURGÉ, LES FRÈRES VIGNETI, COMMISSAIRES DE LA MARINE

André Fourès

Le 21 février 2018

On voyait dans un dessin de Sempé un grave généalogiste déclarer à un petit monsieur parti à la quête de ses ancêtres : « Après de longues et coûteuses recherches, je peux affirmer que vous êtes issu d'une lignée de haute teneur morale. Ses vertus principales, transmises de génération en génération, sont une grande modestie et une profonde humilité. Ce qui fait qu'on ne trouve nulle part trace de leur existence »

Les frères Vigneti ont-ils laissé une trace ?

Ils n'ont publié aucun écrit ni laissé d'archives privées. Dans ces conditions, Internet fut ma providence avec ses sites qui ont noms *Gallica*, *Généanet* ou *Léonore*, ou bien encore avec la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale. Ayant tous deux été commissaires de la Marine, les annuaires que le Service historique de la Défense de Toulon met si aisément à la disposition de chacun étaient également là pour m'aider. Mais, surtout, j'espérais beaucoup de ma visite à Vincennes. Leurs dossiers m'y attendaient, forcément.

Ah ces dossiers ! Ils disent tellement de choses ! Ils livrent des dates, certes, mais surtout, grâce aux notations et aux correspondances, permettent de deviner des caractères. Les correspondances sont parfois savoureuses car, à l'époque, chacun savait écrire. Les notations étaient d'une extrême concision, car on ne s'embarrassait pas de remplir de petites croix d'interminables grilles d'analyse. Elles prenaient la forme de jugements lapidaires formulés sans souci d'un possible recours, ni de savantes analyses psychologiques. J'y ai ainsi trouvé maintes pépites, tel cet officier jugé « Borné, mais sans limite » ou cet autre, noté « Très bon. Se croit meilleur ».

Je me réjouissais déjà de parcourir ces feuillets jaunis, à l'encre souvent passée, quand, un jour de novembre à Vincennes, on me déclara qu'aucun Vigneti ne figurait dans les répertoires ! Sans doute victimes de l'informatisation des fichiers, nul ne savait plus où les trouver !

Je quittai le château dans cet état de stupeur et tremblements décrit par Amélie Nothomb dans d'autres situations. Stupeur, parce que c'était la première fois que je connaissais une telle mésaventure. Tremblements, parce que je me voyais déjà obligé de changer de sujet, voire de différer mon discours, moi qui l'avais programmé !

Heureusement, le destin individuel de mes deux héros s'est plusieurs fois inscrit dans une histoire collective. Celle de notre compagnie tout d'abord, puisque l'aîné la rejoignit à dix-huit ans ; celle de ce département, puisque le cadet, lui aussi à dix-huit ans, fut au nombre des insurgés de décembre 1851 avant de figurer parmi les victimes du choléra de 1884 ; celle de notre marine, enfin, puisque tous deux la servirent comme commissaires.

Ainsi, soyez rassurés, j'ai largement de quoi vous parler d'eux et même de leur père, voire de leur aïeul !

De Versailles à Toulon

Un mot de l'aïeul, donc.

Louis XV régnait encore quand il était arrivé à Versailles. Attiré comme beaucoup de violonistes italiens, par la place que la Cour donnait à la musique, il avait obtenu en trois ans les titres enviés d'ordinaire, puis de pensionnaire de la Musique du Roi avec 1 000 livres à la clé, ce qui n'était pas rien. Également compositeur, il

avait été un temps professeur des enfants du comte de Vergennes, avant de partir diriger en 1783 un orchestre qui faisait des tournées en province[1].

À l'évidence, il avait donc été en mesure de donner à son fils, Pierre Victor, une éducation satisfaisante.

En 1792, en partant à vingt ans comme hussard à l'armée du Rhin, ce fils s'était montré plus sensible aux chants guerriers montant de la rue qu'aux concertos qu'affectionnait son père. Bientôt blessé, réformé en 1794, toujours aussi ardent, il s'était cette fois porté volontaire pour un poste d'instituteur à bord d'une frégate. Cette fonction, prévue par un décret de la Convention afin d'instruire les « jeunes citoyens », exigeait, on le devine, de fortes convictions républicaines. Par la suite, revenu à Paris à la fin de 1795, il s'était attaché à publier aussi bien des guides sur les conséquences de la dépréciation monétaire qu'un *Catéchisme des droits et devoirs du citoyen à l'usage des écoles primaires*, avant de se tourner à nouveau vers la Marine, où son instruction lui avait permis d'être recruté comme commis extraordinaire.

En 1804, il était à Toulon lorsque son premier fils, Nicolas Aimé, naquit le 19 juin.

Neuf mois plus tard, il partit avec l'escadre de Villeneuve. Il était alors agent comptable du vaisseau *Atlas* et l'*Atlas* ne revint jamais. Réfugié à Vigo après avoir été gravement endommagé à la bataille du cap Finisterre, le vieux vaisseau y resta en effet bloqué trois ans, jusqu'à ce que les Espagnols s'en emparent le 30 mai 1808. Providentiellement débarqué le mois précédent, l'agent comptable, déjà bien heureux d'être sorti indemne d'une bataille navale et de n'avoir pas été à Trafalgar, échappa cette fois à la captivité sur un ponton espagnol.

Le reste de sa carrière fut sans relief, mais il était encore dans la Marine lorsque, en 1833, à la veille de sa retraite, il eut un deuxième fils. L'heureux papa avait alors plus de soixante ans et la maman vingt-six ! Comme nous l'apprend l'état civil de Toulon, le petit Adolphe Honorat, né hors mariage, fut promptement légitimé par une union en bonne et due forme.

À trente ans d'intervalle, voilà comment deux Toulonnais furent conviés au banquet de la vie.

À la Société des sciences, belles-lettres et arts du Var

En 1822, suivant le paternel exemple, l'aîné entra comme écrivain dans des bureaux de la Marine du port de Toulon et, presque simultanément, s'intéressa à la « Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var ». Celle-ci n'était pas encore « académie » et ne le deviendra que bien après. À cet égard, je sais bien que le titre de mon propos est abusif et qu'il aurait été plus juste qu'il fût : « L'oublié et l'insurgé ». Au demeurant, ladite Société n'était pas à cette époque au meilleur de sa forme. Créée en 1800, moribonde après 1815, renaissant de ses cendres en 1817, chassée d'un précédent local pour faire de la place au collège de la ville, elle vivotait désormais dans un coin de l'ancienne maison des Oratoriens.

Nicolas Vigneti avait alors dix-huit ans. Dix-huit ans ? Une telle jeunesse ne doit pas étonner, car la Société n'hésitait pas à accueillir « au printemps de leur vie », comme l'écrivit Tony Marmottans, ceux qui, en particulier, étaient précédés d'une réputation de poètes. Encore fallait-il que le candidat démontrât son talent !

La fiche ouverte à son nom dans nos archives laisse deviner qu'il dut livrer un certain nombre d'exercices de style au commissaire de la Marine qui le parrainait. Ce dernier soumit ainsi à nos anciens confrères une *Imitation d'une ode du poète anglais Gray sur une perspective du collège d'Eton,* suivie, en mars 1823, d'une *Lettre à Émilie*, en prose et en vers. Il y eut ensuite une fable, *Le Philosophe et le berger*, puis des sujets inspirés par l'actualité avec une relation de la visite à Toulon de la duchesse d'Angoulême et, enfin, une ode, à Bessayrie de Saint-Firmin, un de nos anciens confrères, un jeune commis de marine, qui avait été tué en mer lors d'un combat contre un corsaire espagnol, en juin 1823.

Ayant ainsi fait ses gammes, il fut admis en mai 1824 comme membre résident. Notons qu'il venait juste d'être nommé commis de marine le 16 avril 1824. Il semble bien qu'indépendamment des preuves de son talent, c'était là une des conditions posées à son entrée dans la compagnie.

---

1 GRANGER Sylvie. « Dans les villes de l'Ouest, des musiciens venus d'ailleurs (XVII[e], XVIII[e] siècle) », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, tome 112, n°3, 2005, p. 119. Voir également Lex L. « Les premières années du théâtre de Mâcon », *Annales de l'académie de Mâcon,* 1901, p.57

Le 2 juin, il prononça son discours de réception.

Pouvons-nous l'imaginer en cet instant solennel ?

Aucun portrait, aucun dossier n'a été à ma disposition, certainement pour cause d'informatisation ratée, mais grâce à Internet, il m'a été possible de découvrir dans pas moins de trois livres écrits en trois langues, la physionomie de mon héros.

Tour à tour, un aventurier[2] qui vivait à Calcutta, un jeune Argentin venu visiter Chandernagor[3] et, enfin, une poétesse néo-zélandaise[4], ont en effet dépeint mon personnage. Le jeune homme apparaît chez l'un d'eux « pâle, sérieux et savant » et sans doute est-ce l'impression qu'il fit.

Nous possédons encore les quatre pages de son propos, où il envisageait, avec emphase, les sociétés savantes de différents points de vue. Il distingua notamment parmi leurs membres, « Ceux qui, doués par nature d'un génie heureux échappent à l'œil inattentif du vulgaire, s'élancent à des hauteurs immenses et, par leur marche gigantesque, font naître dans l'âme de leurs collègues le couronnement de l'admiration ». Après quoi, il parla des autres, qui, « moins privilégiés de la nature, cherchent à se rapprocher des clartés privilégiées par elle en les étudiant et en les imitant ». « C'est dans cette classe inférieure que notre collègue a la modestie de se placer », rapporta le secrétaire chargé de consigner le déroulement de la séance. Mais la facilité rhétorique du *non sum dignus* n'avait point échappé au président, qui répondit à Vigneti que « loin de se borner à se faire l'imitateur de ses collègues, il (devait) aspirer à devenir leur modèle ».

La grande affaire qui marqua son passage dans la Société survint l'année suivante, lorsqu'il fut question de créer un bulletin destiné à accueillir les travaux des académiciens. Doutant que la compagnie possède suffisamment de talents pour garantir la régularité et la qualité exigées par une telle publication, estimant que la commission chargée de la sélection des textes à paraître froisserait l'amour propre des auteurs dont les travaux ne seraient pas retenus, Vigneti fut de ceux qui s'opposèrent à cette initiative. Il le fit certainement à sa manière. Bien plus tard, un visiteur de passage à Chandernagor put dire de lui : « Son esprit était vif et pénétrant, sa causerie était fine et fort aisée ; il était simple en ses façons et très malin dans ses remarques. Ses réparties étaient piquantes, mordantes même, mais il raillait avec délicatesse et toujours en bonne mesure. » Peut-être, précisément, manqua-t-il alors de mesure ? Toujours est-il qu'on ignora ses objections. La publication s'appellerait *Le Zodiaque*, le financement était prévu et la commission de rédaction nommée.

Mais il arriva ce qui avait été prédit : la zizanie survint entre les membres de la commission et les autres. Et, comme l'écrivit l'auteur de la fiche Vigneti, « *Le Zodiaque* disparut de son firmament avant d'avoir vu le jour ». Au résultat, la Société attendit son bulletin dix ans encore.

On peut penser que tout cela valut à Vigneti quelques inimitiés. Son activité ultérieure semble ensuite s'être réduite à la lecture d'une fable en janvier 1826 intitulée *Les Lunettes, le livre et la bougie*. Après quoi, sa carrière l'éloigna. Porté en 1828 comme membre associé, résidant à Brest, puis à Paris, il devint membre correspondant. Il ne correspondit d'ailleurs pas beaucoup, accaparé par des responsabilités croissantes. Disparu des bulletins à partir de 1844, totalement oublié, il ne figura même pas dans la liste des académiciens de la plaquette du bicentenaire.

Au fond, qu'était-il venu chercher dans notre compagnie ?

Souvent passés par les humbles emplois d'écrivain auxiliaire, parfois bacheliers, les commis formaient un corps d'administration subalterne dont le débouché naturel était, depuis la Révolution, le corps des commissaires de la Marine. Or, depuis l'ordonnance du 17 février 1824, qui avait ouvert la porte aux licenciés en droit, leurs perspectives avaient changé du tout au tout. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner où serait la voie royale !

Il est tout à fait possible qu'un tel pressentiment motiva la démarche de Vigneti vers une société savante. N'était-ce pas là un moyen de se faire connaître et de progresser au contact de beaux esprits. Bref, de s'élever.

---

2 GIRODON Louis Charles. *De l'Île Bourbon à Martaban, séries d'aventures racontées par le général Maha d'Orgoni à ses enfants.* L.Guérin, 1862.

3 MANSILLA Lucio. *Entre nos. Causeries del jueves.* Buenos-Aires : El Ateneo 1930.

4 ROBIN Hyde. *Check to your king : the life history of Charles Baron de Thierry, king of Nukuhiva, sovereign chief of New-Zealand.* Hurst and Blackett. London : 1936. Rééditions en 1960 et 1976.

Ses titres à entrer dans la Société avaient été minces, certes, mais à considérer ce qu'il advint de lui, on peut féliciter nos très anciens confrères d'avoir deviné que l'homme n'était pas commun.

Dès 1831, d'ailleurs, la Marine elle-même l'avait distingué parmi tous les jeunes commis, en le désignant au poste envié de secrétaire de l'amiral-gouverneur de la Guadeloupe.

L'improbable aventure de Panama

Il y avait à l'époque à la Pointe-à-Pitre un homme qui portait un bien joli nom : le baron Charles Thierry de Ville d'Avray. Ce personnage funambulesque se prétendait le neveu du valet de chambre de Louis XVI. En réalité, né de parents français émigrés en Angleterre, il s'était faufilé partout, y compris dans les couloirs du Congrès de Vienne dont il avait égayé les soirées par des concerts de harpe. Après maintes péripéties, arrivé aux Antilles avec femme et enfants, il donnait pour survivre des leçons d'épinette à droite et à gauche, mais surtout avait résolu d'aller prendre possession de terres dont il s'était porté acquéreur en Nouvelle-Zélande auprès de chefs maoris rencontrés en Angleterre.

Après s'être tourné sans succès vers Londres, il avait proposé en 1825 à la France de lui céder son territoire moyennant la concession du titre de gouverneur. Le ministère de la Marine, conscient de l'importance d'un point d'appui dans le Pacifique, tendit l'oreille et ce ne fut pas par hasard qu'en 1827, Dumont d'Urville partit reconnaître les côtes néo-zélandaises.

Dans les années qui suivirent, Thierry ne cessa d'amplifier ses plans. Non seulement il ambitionnait désormais d'ériger ses possessions en un État dont il serait le « chef souverain » mais aussi, comprenant l'intérêt que son royaume pourrait tirer d'une nouvelle route maritime, il envisageait de creuser un canal entre Pacifique et Atlantique ! Du côté de Panama…

Tous ces projets prirent finalement forme en 1834, quand Thierry parvint à intéresser un bailleur de fonds, à rassembler quelques comparses et à trouver chez le gouverneur, qui le recevait pour ses talents musicaux, deux jeunes gens tentés par l'aventure. Le premier était l'aide de camp dudit gouverneur et l'autre son secrétaire. À l'évidence, le petit-fils du violoniste et le harpiste ne tardèrent pas à parler d'autre chose que de musique. Bientôt pressenti pour prendre la responsabilité des finances et des affaires étrangères du futur royaume, Vigneti accepta et sollicita alors un congé d'un an. Intéressé à disposer d'un informateur dans l'entourage de Thierry, le gouverneur le lui accorda sans difficultés.

À la fin de l'année, tout ce petit monde quitta la Guadeloupe sur une goélette de la Marine, acheta dans l'île de Saint-Thomas de quoi vêtir une future armée et atterrit dans le misérable petit port de Chagrès. Thierry et ses compagnons rejoignirent ensuite Panama, en pirogue, à cheval ou à dos de mulet. Au début de 1835, ils étaient à pied d'œuvre, face au Pacifique.

Ayant ainsi eu le loisir de reconnaître le tracé de sa future liaison interocéanique, le baron en soumit le projet à trois députés du congrès de Bogota, capitale de la République de la Nouvelle-Grenade (qui recouvrait alors la Colombie et le Panama). Thierry envisageait deux ans d'études et trois ans de travaux. Rémunéré par les droits payés par ceux qui emprunteraient l'artère, il prévoyait de se charger de son percement et de veiller à son entretien. Pour avoir été conçu par un homme dépourvu d'argent et de compétence technique, le montage n'était pas aussi farfelu qu'il y paraissait et Bogota vit un avantage à traiter avec le chef autoproclamé d'un royaume incertain plutôt qu'avec de grandes puissances. Un traité fut donc élaboré et Vigneti partit en remettre une copie au consul de France à Carthagène. Dans sa transmission au ministre des Affaires étrangères, le 5 avril, ce dernier écrivit notamment : « Si l'on met de côté la dimension romantique du projet, beaucoup plus intéressante me paraît sa partie commerciale […]. C'est pourquoi, si je conçois mal le désir du baron de se vêtir de colifichets pour prêcher la morale à des tribus errant dans les bois, en revanche je suis convaincu qu'il a très bien compris toute la puissance à retirer du percement de l'isthme panaméen et de la possession simultanée de la Nouvelle-Zélande ».

Mais, deux mois plus tard, lorsque Bogota approuva la concession de cinq ans accordée au baron, celui-ci n'était déjà plus là ! Sans même attendre Vigneti, expédié aux Antilles pour lever des fonds, il avait appareillé sous un pavillon d'État souverain avec les honneurs du salut ! Vigneti ne revit jamais le baron. Il avait finalement fait route vers la France, dans des conditions qui ont conduit à le soupçonner d'avoir été déloyal à Thierry. Mais on peut se demander s'il n'avait pas, tout simplement, obéi à un ordre de rappel, son congé ayant expiré.

Vigneti ne vécut pas la suite des aventures du baron Thierry. Ce dernier gagna tout d'abord les Marquises, où il se donna le plaisir de se faire reconnaître roi de Nuku-Hiva par un chef local. Puis, il parvint dans son royaume où, en réalité, personne ne l'attendait. Ni les Maoris, qui se moquaient bien de ses titres de propriété. Ni les Anglais, qui avaient bien l'intention de s'approprier ces îles ! En 1840, Londres fit d'ailleurs du pays des Kiwis une colonie de la Couronne et, en 1842, ce fut au tour des Français d'annexer les Marquises. Dès lors Thierry ne fut plus qu'un roi sans terre.

L'équipée de Vigneti et du baron Thierry est au cœur du récit publié en 1960 dans le *Bulletin de la société des études océaniennes* par le capitaine de frégate Jean Cottez[5]. Dressant de Vigneti un portrait peu aimable, il le soupçonne d'indélicatesse vis-à-vis de Thierry et le présente comme un avancitard sans scrupule… Le problème, c'est que l'auteur commet quelques inexactitudes et omissions.

Inexactitude, quand il fait du père un « agent commercial » pour avoir mal lu le terme d'« agent comptable » ; inexactitude quand il parle de son mariage, en 1848 ; inexactitude quand il suppute qu'Adolphe est son petit-neveu ; omission quand il néglige sa longue proximité avec un amiral devenu ministre… Tout cela peut paraître mineur, mais compromet à la longue la crédibilité du reste d'un récit dans lequel le conditionnel et les supputations abondent. Nous le savons tous : il n'est rien de plus périlleux pour un académicien que d'être relu par un autre. Reconnaissons à Cottez que, pas plus que moi, il ne semble avoir pu travailler sur le dossier de notre collègue, puisque je n'ai trouvé dans son article aucune référence à cet égard. Tout au plus eut-il accès à certaines pièces de correspondance du gouverneur de Pondichéry.

Il reste que, même en l'absence de dossier, la seule lecture des décisions mutant ou faisant avancer Vigneti suffit à deviner sa brillante trajectoire. Ainsi, si l'on s'attache aux deux faits objectifs que constituent sa promotion au grade de commis principal en avril 1836, puis sa désignation dans la foulée au poste envié de secrétaire de l'amiral de Mackau, le nouveau gouverneur de la Martinique, tout porte à penser qu'on était satisfait de la façon dont il avait rempli sa mission et que son crédit était resté entier.

Dans le sillage du vice-amiral baron de Mackau

Cette rencontre avec Mackau fut décisive.

Devenu son plus proche collaborateur de 1836 à 1838, le commis fit si bonne impression à l'amiral qu'il le recommanda à l'amiral Duperré, ministre de la Marine, quand vint l'heure du retour en métropole. Moins de deux ans plus tard, il le demanda une nouvelle fois pour secrétaire lorsqu'il fut appelé à commander une expédition navale. Vigneti, qui venait de se marier avec une jeune veuve de petite noblesse bretonne, végétait alors comme sous-chef du bureau des archives depuis le départ de Duperré. Aussi ne se fit-il pas prier, au printemps 1840, pour rejoindre son protecteur dont la marque flottait à Cherbourg sur la frégate la *Gloire*.

La mission de Mackau, qui visait à forcer la main de l'Argentine à l'occasion d'un grave différend, fut promptement exécutée. Ayant mis sous voiles le 30 juillet, il se présenta devant Montevideo le 21 septembre, entra en pourparlers avec Buenos-Aires et trouva en un mois les termes d'un arrangement convenable. C'était un indéniable succès et la satisfaction du roi rejaillit sur tous ceux qui y avaient pris part.

Pour Vigneti, revenu à Paris, la récompense fut une nomination comme sous-commissaire le 24 mars 1841. Ayant enfin accédé au corps des commissaires de la Marine, un avenir prometteur se dessinait. Depuis dix ans, il avait été mis un terme au recrutement des licenciés en droit qui concurrençait celui des commis et, surtout, il allait désormais côtoyer les grands chefs, voire « le » grand chef, puisque, depuis le 24 juillet 1843, celui-ci s'appelait Mackau !

Il advint alors que l'amiral, devenu ministre, voulut réorganiser son entourage. Dès le 21 septembre, il prit un arrêté qui fit, pour la première fois, apparaître l'existence d'un cabinet dans l'organisation de la rue Royale. Appelé à doubler le secrétaire général du ministère, celui-ci serait chargé de traiter ou de suivre les affaires, réservées ou secrètes, pour le ministre de la Marine et pour le sous-secrétaire d'État aux Colonies. C'était un poste au « grand choix », comme l'on dit, et Vigneti, qui avait déjà servi auprès de Duperré quand il était

5 COTTEZ Jean. « Vigneti (1804-1857), commissaire de 1re classe de la marine », *Bulletin de la Société des études océaniennes n° 132*, Papeete, 1960.

ministre de la Marine, parut être l'homme de confiance et d'expérience capable d'installer cette nouvelle fonction.

Apparemment, l'attente de Mackau ne fut pas déçue puisque, à la fin de l'année 1843, la Légion d'honneur et une promotion marquèrent encore l'irrésistible ascension de l'académicien toulonnais. Un an plus tard, après qu'une ordonnance eut consacré définitivement l'existence du cabinet, Vigneti fut une nouvelle fois récompensé. Cette fois, il fut propulsé à la tête du bureau chargé de l'« administration et du contentieux des prises, bris et naufrages ». Nonobstant le fait qu'il ne fût ni juriste, ni marin, alors même que les événements de mer, alors monnaie courante, exigeaient souvent pour leur bon traitement cette double compétence, Mackau le plaçait dans les meilleures conditions pour un nouvel avancement.

Et de fait, ce fut nanti du grade supérieur que son protégé fut désigné à l'automne 1846 pour le poste de chef du service de la Marine à Chandernagor. Le départ du commissaire de la rue Royale fut salué par le *Journal des débats*, qui écrivit : « M. Vigneti a su se faire aimer de tous dans un poste où il est difficile de plaire, même à quelques-uns. Jamais l'aménité et l'obligeance de son caractère n'ont été trouvées en défaut. Il partira généralement regretté. »

À Chandernagor, sous le regard de l'Anglais

Il n'y avait alors à Suez pas plus de canal qu'à Panama et je ne sais si cette constatation suscita l'intérêt de notre commissaire quand il chemina d'Alexandrie à la mer Rouge par voie de terre. Toujours est-il, qu'en un temps où le drapeau tricolore commençait à peine à se montrer en Polynésie et ne flottait pas encore sur la Nouvelle-Calédonie et l'Indochine, les Établissements français en Inde étaient la plus lointaine affectation qui fût.

C'était un des rares confettis de notre premier empire colonial : cinq comptoirs dont on connaît l'antienne : Pondichéry, Chandernagor, Mahé, Karikal et Yanaon. Pondichéry en était la capitale et Chandernagor le deuxième en importance. Laissés en 1814 sous souveraineté française à titre purement commercial, ils couvraient à eux cinq moins de 500 kilomètres carrés et étaient peuplés de 250 000 habitants. L'ensemble était placé sous l'administration de la Marine, puisqu'il n'existait encore aucune administration coloniale.

Situé sur un bras du Gange, Chandernagor était un lieu charmant et minuscule. Avec une administration réduite à un tribunal d'instance et une justice de paix, nanti d'une garnison de quelques cipayes chargés de l'ordre, le commerce y était à peu près nul et l'activité industrielle réduite à quelques indigoteries. Le chef des services administratifs régnait là sur moins d'un millier d'hectares et tout un petit monde de commerçants, de citoyens de naissance, de famille ou d'alliance européenne, de « gens à chapeau » et de gens à turban, chrétiens, hindous et musulmans. Mais, s'il était loin de Pondichéry, ce morceau de France était à huit lieues à peine de Calcutta, siège de la toute-puissante East India Company. De fait, la vraie capitale des Indes britanniques.

À la tête de ce confetti, survivance d'un autre temps que les Anglais auraient d'ailleurs bien aimé voir disparaître et dont ils s'attachaient à ruiner l'économie, le petit commissaire de la Marine ne pesait pas bien lourd face à une administration britannique avec laquelle il était en relations constantes. Dans un rapport aussi déséquilibré, il ne devait pas être soupçonné de s'occuper d'autre chose que des petites questions de sa compétence.

Or, ce fut bien ce qui manqua lui arriver pour cause d'une trop grande proximité avec un aventurier de haute volée.

Au début des années 1850, un Français était arrivé à Calcutta pour s'y installer comme marchand de chevaux. Louis Charles Girodon, qui se faisait appeler d'Orgoni, poursuivait depuis des années une vie aventureuse. Ancien garde du corps de Charles X qu'il avait suivi en exil, vétéran de tous les combats réactionnaires, du bocage vendéen avec la duchesse de Berry aux guerres carlistes d'Espagne, il avait sillonné l'Amérique du sud, l'Afrique australe et Madagascar. Devenu planteur à l'île Bourbon, ruiné par la fin de l'esclavage, il était venu en Inde et portait désormais ses regards vers le royaume d'Ava, l'actuelle Birmanie. Or, le petit pays, frontalier de l'Inde, était désormais en butte aux appétits des Britanniques qui, après s'être emparés des zones côtières, venaient de prendre Rangoon au début de 1852. Ce fut à ce moment précis qu'Orgoni, apparemment malheureux en affaires et harcelé par ses créanciers, quitta secrètement Calcutta. Plus tard, il prétendit qu'il avait été appelé par la cour d'Ava, qu'il avait aidé à réorganiser l'armée et qu'il l'avait menée avec succès contre les Anglais ! Plus tard encore, en octobre 1856, se prévalant d'une éminente position, il accompagna en France une délégation birmane qui fut reçue en grandes pompes.

Après le baron de Thierry, la route de Vigneti venait à nouveau de croiser celle d'un mythomane. Mais cette fois, il ne le suivit pas et il fit bien. Pas plus que le baron Thierry n'avait suscité l'intérêt de la France de Louis-Philippe, d'Orgoni ne parvint à convaincre Napoléon III de soutenir ses entreprises. Pas plus que la monarchie de Juillet, l'Empire ne voulait contrarier Londres et d'Orgoni s'en revint sans avoir pu faire signer le traité qui aurait pu ouvrir à la France la route de la Birmanie.

Ce fut dans ce contexte que deux événements étaient survenus, l'un mettant en cause le demi-frère du commissaire et l'autre sa propre réputation.

L'insurgé du Luc

Au début de 1852, le chef de service de Chandernagor avait en effet appris que son cadet s'était imprudemment compromis dans le soulèvement de la campagne varoise contre le coup d'État du 2 décembre[6].

Encore étudiant, Adolphe Honorat vivait alors au Luc, où son père, l'ancien commis de marine, venait de décéder. Dans la fougue de ses 18 ans, l'adolescent s'était joint aux insurgés qui s'étaient emparés de la localité et avait même joué un rôle dans l'arrestation de l'ancien maire. « Ayant reçu de l'éducation, j'étais plus apte qu'un autre à porter la parole à M. Gilly en m'exprimant avec politesse », expliqua-t-il plus tard au juge qui l'interrogeait[7]. Rapidement désigné comme secrétaire adjoint de la commission révolutionnaire, une nouvelle fois sans doute du fait de son instruction, puis armé d'un méchant fusil à pierre, il avait rejoint la colonne qui s'était portée vers Draguignan dans l'après-midi du 6.

Trois jours plus tard, après s'être rendus maîtres des villages qui jalonnaient leur marche, ces milliers d'artisans et de cultivateurs qu'accompagnaient quelques notables républicains, avaient été stoppés à Aups. Il y avait bien eu une cinquantaine de morts, tombés sous les balles de la troupe ou sabrés par les gendarmes. Cette folle aventure offrit à Émile Zola le fil conducteur de *La Fortune des Rougon*, le premier volume de la saga des *Rougon-Macquart*.

Après être parvenu à regagner Le Luc, Adolphe Vigneti avait été arrêté à l'aube du 10. Confronté à un juge, jeté dans une charrette, il avait été conduit à Toulon pour y être enfermé dans une cellule du fort Lamalgue, avant d'être transféré sur un vieux vaisseau mouillé en rade. Le navire s'appelait le *Généreux*. Pour un bateau prison, ça ne s'invente pas ! Accusé d'avoir été l'aide de camp du chef des insurgés et le secrétaire du comité révolutionnaire, jugé par la commission spéciale chargée de la répression, il avait été condamné, sans appel et sans avoir comparu, à la déportation en Algérie.

Le 8 mai, la corvette *Pluto*n l'avait emporté vers Oran avec 312 autres compagnons de misère. Au nombre des déportés figurait un de nos anciens confrères, Camille Ledeau. Entré dans notre compagnie en 1845, cet officier de marine devenu directeur de journal, avait été arrêté pour « propagande socialiste ».

Débarqué à Mers el-Kébir, enfermé au fort Saint-André, puis expédié dans la colonie agricole de Boutlélis pour y être astreint à des travaux divers (au demeurant rémunérés), Adolphe Vigneti revint en France un an plus tard pour y être placé sous surveillance. Sa jeunesse, peut-être la situation de son frère ou, plus sûrement, l'expression de sa soumission au régime, purent jouer en sa faveur. Camille Ledeau, lui, ne revint jamais.

Épilogue en Inde

Pour le commissaire de Chandernagor, cette aventure était survenue au pire moment. Ses débuts dans le poste avaient en effet été rendus difficiles du fait de multiples dettes qui mettaient en jeu son honorabilité et suscitaient dans le Landerneau indien maints commentaires et allusions. Le gouverneur, qui l'appréciait, avait eu beau préciser en juin 1849 que ces dettes n'existaient que « par suite d'engagements pris sous le coup de pertes essuyées et de retard dans la rentrée de valeurs libéralement prêtées »[8], il avait eu beau écrire que Vigneti était un « homme d'honneur injustement calomnié »[9], les rumeurs n'en avaient pas moins continué. À

6 Base de données des poursuivis à la suite du coup d'État, tristan.v-bourgogne.fr8088/4DCGI/WW1851_alpha_V

7 Association 1851 « Pour la mémoire des résistances républicaines », interrogatoire d'Adolphe Vignetti (sic), le 10 janvier 1852 , https://1851.fr/documents /vignetti/

8 In COTTEZ, op. cité.

9 In COTTEZ, op. cité.

tel point qu'en 1852, à peine arrivé, un nouveau gouverneur, manifestement prévenu contre lui, avait demandé son renvoi immédiat.

Puis, très rapidement l'horizon se dégagea.

Dès 1853, le nouveau gouverneur changea de point de vue sur son subordonné en soulignant après une inspection combien sa « conduite sage et modérée dans un poste difficile au milieu des possessions anglaises » avait permis d'éviter bien des conflits et méritait des éloges. Il en allait de même pour ce qui concernait sa situation personnelle qu'il était parvenu à rétablir, après avoir « fait de grands sacrifices pour désintéresser ses créanciers »[10].

Du côté de son frère, le retournement de situation était tout aussi complet. Ce dernier avait-il été séduit par les charmes de la vie à bord après ses expériences sur le *Généreux* et le *Pluton* ? Avait-il été sensible à l'exotisme de son escale prolongée en Algérie ? Toujours est-il qu'il était entré dans la Marine en qualité d'écrivain, le 9 mai 1855. Curieusement, la mesure de grâce n'intervint qu'après. Le 30 juin, exactement. L'insurgé était ainsi rentré dans le rang !

Dès lors, la voie était dégagée pour que le frère aîné poursuive sa trajectoire. Dans le courant de l'année 1856, nommé ordonnateur à Pondichéry, il devint le numéro deux de la colonie, avec dans ses attributions, outre les finances, la Marine, la Guerre et l'Intérieur, c'est-à-dire à peu près tout.

Désormais, un brillant avenir se dessinait pour l'ancien petit commis de marine. À cinquante-deux ans et onze ans de grade, il était en tête de la liste des commissaires et bien placé pour passer bientôt commissaire général.

Le destin en voulut autrement.

À l'automne 1857, une épidémie de choléra survint et elle lui fut fatale. À la nouvelle de sa mort, le quotidien *Le Temps* évoqua la petite colonie de Pondichéry qui, presque toute entière, l'avait accompagné à sa dernière demeure. Un siècle après, Cottez écrivit : « Le pauvre commissaire de la Marine a été inhumé [...] dans la terre fangeuse d'une Inde cruelle en un sol qui n'est même plus français, abandonné de tous »[11]. Les bulletins de notre académie, eux, furent muets. Par ignorance, sans doute.

Ainsi disparut Nicolas Vigneti. Il avait servi sous deux rois de France, un roi des Français, un prince-président et un empereur.

Découvrons maintenant ce qu'il advint d'Adolphe, le cadet, qui servait désormais un empereur qu'il n'avait pas voulu.

Entre guerre, naufrage et choléra

Nous avions laissé Adolphe dans la Marine. Simple écrivain en 1855, passé commis en avril 1862, il avait servi en Égypte jusqu'en 1864 puis, comme son frère, avait voulu devenir commissaire. En dépit de la concurrence des jeunes licenciés en droit dont le recrutement avait repris en 1864, il réalisa son ambition en 1867. Il avait alors trente-quatre ans. Le premier des « charmants élèves des écoles de droit » qui fut nommé aide-commissaire cette année-là, en avait à peine vingt-six.

Son embarquement en 1868 sur le vaisseau cuirassé *Solférino* inaugura alors une carrière qui, contrairement à celle de son frère, se déroula au service de la flotte et non des colonies.

La guerre de 1870 le trouva ainsi sur le *Magellan* à chasser du côté de Gibraltar les voiliers allemands aux cales remplies de blé d'Ukraine. En 1871, il était sur le transport *Cérès* à charger et décharger entre Toulon, l'Algérie, la Corse, le Sénégal, les Antilles et la Guyane.

Un an plus tard, plus tard, il était à bord du *L'Hermitte,* un bel aviso tout neuf qu'on destinait au Pacifique. Le bateau était neuf, certes, mais, au moment de quitter Toulon, le 18 juillet 1873, sa réputation était déjà faite : ce n'était pas un bateau heureux ! Après avoir heurté et coulé un trois-mâts russe pendant ses essais, n'avait-il pas connu un nouvel abordage quelques jours après un premier appareillage pour le Grand Océan.

10 In COTTEZ, op. cité.
11 In COTTEZ, op. cité.

Du coup, son deuxième départ après quelques réparations « laissa, selon les termes d'un quotidien varois[12], un sentiment d'anxiété inexprimable ; on était persuadé, sans pouvoir expliquer pourquoi, que ce navire ne reviendrait plus ».

« Le personnel, poursuit le journal, étant en majeure partie de nos contrées, on était continuellement en quête de nouvelles ; son passage à Montevideo, son heureuse traversée du détroit de Magellan et son arrivée à Valparaiso produisirent une satisfaction générale. On commençait même à se rassurer lorsqu'une dernière et fatale dépêche annonça un dénouement appréhendé depuis longtemps par l'opinion publique. »

Ce dénouement était survenu le 29 juin dans l'archipel des Wallis, entre Nouméa et Tahiti. L'aviso avait touché un récif en franchissant l'unique passe qui permet d'accéder au mouillage de l'île d'Uvea. La mer était forte, la brise assez fraîche et il apparut tout de suite que le bateau était perdu. À l'exception de deux hommes morts dans le naufrage, l'équipage put trouver refuge sur un îlot où il aménagea un campement sommaire que la population locale et des missionnaires maristes ravitaillèrent bientôt. À la fin juillet, un voilier allemand de passage ramena sur Nouméa une soixantaine des naufragés au nombre desquels figurait Adolphe Vigneti. Les quatre-vingts marins, restés sur place pour continuer à sauver ce qui pouvait l'être, furent finalement récupérés après deux mois passés dans des cases[13].

Le conseil de guerre de Brest acquitta le commandant. Un article paru le 26 janvier 1875 dans le *Figaro* souligna l'héroïsme de plusieurs marins du *L'Hermitte*. Le correspondant du grand quotidien s'amusa gentiment du maître de manœuvre Ferrand, « brave Toulonnais à l'accent provençal le plus prononcé ». Il estima aussi qu'« un procès de ce genre reposait singulièrement des vols commis dans les magasins par des femmes du monde auxquelles leurs maris ne donnent pas assez d'argent ».

Adolphe Vigneti s'était très honorablement comporté dans cette triste affaire et fut promu sous-commissaire le 1er mai 1876. Il fut alors appelé à suivre le cursus habituel des commissaires de ce temps en partant, d'abord comme chef d'un sous-quartier de l'Inscription maritime du côté de Narbonne puis, au bout de quatre années, en allant accomplir son temps de service à la mer dans son nouveau grade. Il fut alors affecté sur un transport, l'*Annamite*, avec lequel il fit deux voyages vers la Cochinchine entre août 1880 et août 1881. Ce furent deux missions relativement rapides, mais elles ébranlèrent sa santé. Sans doute les campagnes de trop.

Un paisible bureau l'attendait pourtant à Toulon. Il était marié depuis 1875 et allait bientôt être père. Il comptait vingt-six ans de services dont onze passés à la mer en six embarquements. Pensionné au titre de la loi de Réparation nationale du 30 juillet 1881 qui attribuait une rente viagère aux insurgés condamnés en 1851, il figurait maintenant sur le décret du 8 juillet 1884, portant nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur. Il n'attendait plus que d'être décoré.

Ce même été, en effet, le choléra frappa Toulon. Il y eut un millier de victimes et Vigneti fut l'une d'elles. Le 6 août, il fut porté mourant à son domicile. Le 14, le commissaire général du port lui remit sa croix. Le 17, il n'était plus.

Une gravure illustre la tragédie qui frappa Toulon. Elle sera l'ultime image de ma présentation. On y voit le Génie de la Navigation. C'est ce même génie qui vous a convié ce soir à m'entendre parler d'un académicien peu académique et d'un insurgé devenu officier.

Mais tout cela méritait-il votre patience ? Pourquoi m'y suis-je intéressé ?

Pourquoi cette quête ?

À l'été 1976, jeune commissaire embarqué sur un aviso dans le Pacifique, une de mes premières escales océaniennes avait été Wallis. Comme le *L'Hermitte* un siècle plus tôt, mon bateau, l'*Enseigne de vaisseau Henry* eut à franchir la passe d'Honikulu. Je revois encore la vigilance de tous à la passerelle, le commandant, le chef de quart, l'officier de manœuvre, l'attention de ceux de la machine à l'exécution rapide des ordres, l'équipe de plage-avant prête à mouiller.

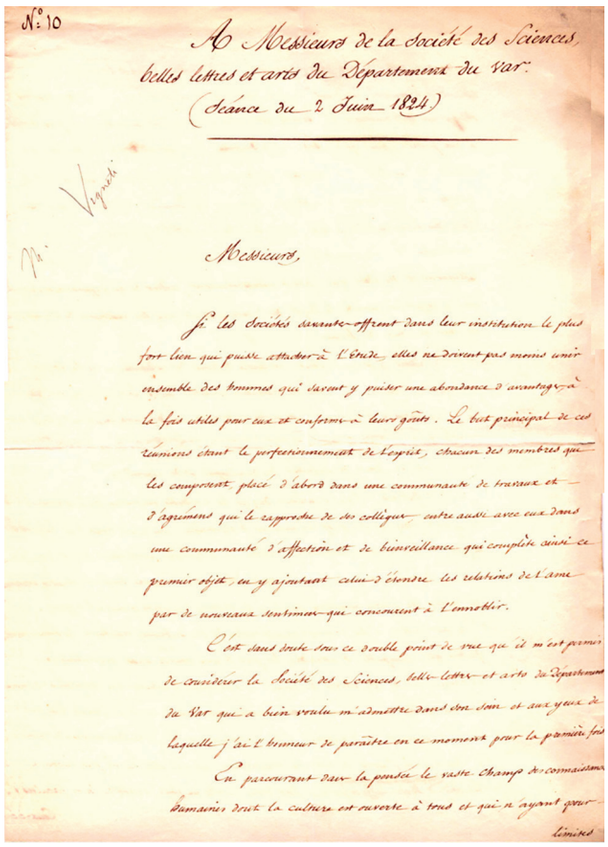
12 *Le XIXe siècle*, 2 septembre 1874.

13 LEMOINE-DESMARES Charles. Journal de voyage sur *L'Hermite,* (en ligne), Université de Polynésie française, disponible sur http/bibnum.upf.pf/items/show/778

Bien sûr, tout alla bien. L'épave du *L'Hermitte* à babord de la passe ne se voyait plus depuis longtemps, mais dans les récits légendaires des Wallisiens perdurait encore celui du « Vaka mate », le bateau mort. À notre retour à Papeete, lors d'une visite au musée de Tahiti et des îles qui venait d'ouvrir à la Pointe des pêcheurs, je rencontrais le père O'Reilly, mariste, ethnologue et historien. Ancien secrétaire général de la Société des études océaniennes, il savait tout de l'histoire de Wallis et de la mésaventure du *L'Hermitte*. Il se demandait même si le Vigneti qui était à bord avait un quelconque rapport avec celui dont le commandant Cottez avait parlé. J'en étais resté là, jusqu'à ce qu'en rejoignant notre compagnie, je découvris qu'elle avait compté un Vigneti dans ses rangs. Était-ce toujours le même personnage ?

J'ai voulu y voir clair et j'espère l'avoir été pour vous. Mon regret est de ne pas avoir eu entre les mains ces dossiers que je pensais consulter à Vincennes. J'y aurais peut-être trouvé des réponses à plusieurs questions que je continue à me poser. Quelle a été la nature exacte de la mission de Nicolas Aimé auprès du baron Thierry ? L'aîné est-il intervenu pour faire entrer son cadet dans la Marine ? À l'instar du commandant Cottez, j'ai moi aussi supposé, supputé. Alors, qui sait ? Il y aura peut-être un académicien qui, un jour, mettra à mal mon propos !

Pour autant, j'ai estimé qu'il était possible de vous livrer ce double récit. Il m'a donné l'occasion de faire sortir de l'oubli un ancien collègue, dont l'académie avait perdu la trace et Vincennes égaré le dossier. Il m'a aussi donné l'occasion d'évoquer des choses qui n'existent plus, comme les comptoirs des Indes ou les commissaires de la Marine. Mais aussi les débuts de notre académie qui, elle, existe toujours.


N.° 10

A Messieurs de la société des Sciences, belles lettres et arts du Département du Var.

(Séance du 2 Juin 1824)

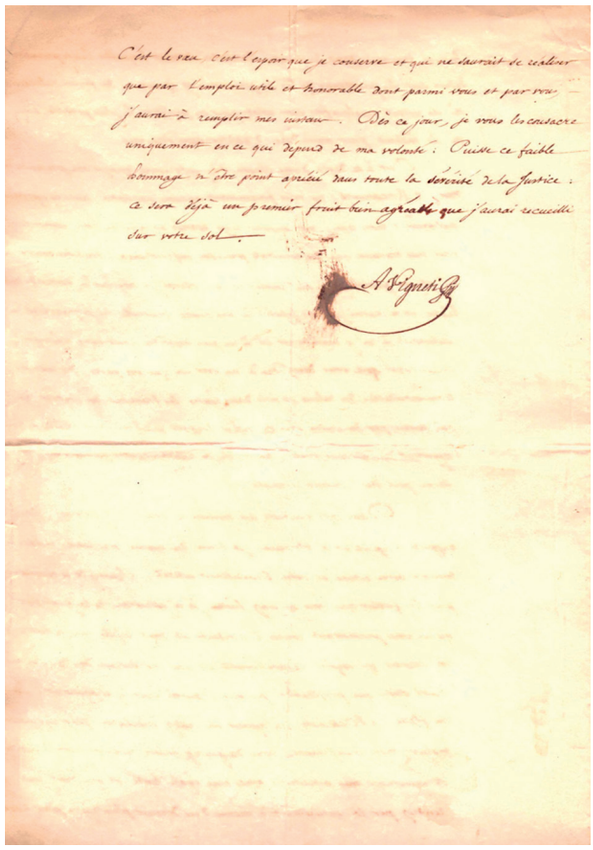
Vigneti

Messieurs,

Si les Sociétés savantes offrent dans leur institution le plus fort lien qui puisse attacher à l'étude, elles ne doivent pas moins unir ensemble des hommes qui savent y puiser une abondance d'avantages à la fois utiles pour eux et conformes à leurs goûts. Le but principal de ces réunions étant le perfectionnement de l'esprit, chacun des membres qui les composent placé d'abord dans une communauté de travaux et d'agrémens qui le rapproche de ses collègues entre aussi avec eux dans une communauté d'affection et de bienveillance qui complète ainsi ce premier objet en y ajoutant celui d'étendre les relations de l'ame par de nouveaux sentimens qui concourent à l'ennoblir.

C'est dans cette double vue que il m'est permis de considérer la société des Sciences, belles-lettres et arts du Département du Var qui a bien voulu m'admettre dans son sein et auxquels je laquelle j'ai l'honneur de paraître en ce moment pour la première fois

En parcourant par la pensée le vaste champ des connaissances humaines dont la culture est ouverte à tous et qui n'ayant pour limites


C'est le vœu c'est l'espoir que je conserve et qui ne saurait se réaliser que par l'emploi utile et honorable dont parmi vous et par vos j'aurai à remplir mes instans. Dès ce jour, je vous le consacre uniquement en ce qui dépend de ma volonté : Puisse ce faible hommage n'être point arrêté aux portes de la Justice : ce sera déjà un premier fruit bien agréable que j'aurai recueilli de votre choix.

A Vigneti

Réponse de François Trucy au discours d'André Fourès

Je n'attendrai pas un instant de plus pour déplorer, devant vous, l'étrangeté de cette coutume de notre académie qui demande à l'un d'entre nous de répondre à un discours de réception, comme celui que nous venons d'entendre.

Répondre ! Pourquoi pas ! … Mais pourquoi ? Mais comment ?

Dans une époque, où nous affrontons, à longueur de journées, des répondeurs automatiques qui nous disent : « Si vous êtes satisfait du discours d'André Fourès… tapez 1, Dans le cas contraire… tapez 2… » Ce n'est pas cela ! (Comme disait Mélisande à Golaud avant que l'affaire ne tourne aussi mal que vous le savez).

Ce ne peut être, non plus, la réplique d'une réponse comme les débats en connaissent trop souvent où l'agressivité domine comme le désir de contredire et de prendre le dessus sur le protagoniste.

La réponse n'ayant pas à faire des redites superfétatoires de la présentation, toujours parfaitement faite par un autre confrère, que faut-il bien en attendre ?

Le bien que nous pensons de l'objet du discours ? Certes… Sans grand risque tant il est mis, par les uns et par les autres, grand soin à les réussir.

Mieux connaître l'auteur du discours ?

Voilà ! … Nous y sommes ! La réponse se doit donc de parfaire notre connaissance d'une personne avec laquelle nous vivons depuis déjà des années sans la percevoir ou la comprendre dans toutes ses dimensions, tant les filtres sociaux sont épais et tant la plupart d'entre nous protègent leur personnalité de bien des façons.

Et pourtant, dans le style de Jean-Jacques Bourdin, l'agressif éditorialiste de BFMTV : « Répondez ! Les Français ont le droit de savoir ! »

Ici, cela sera : « Répondez Trucy ! Les Varois ont le droit de savoir ! »

On doit pouvoir faire mieux que tout cela !

Mais, dans ces conditions, cette tâche est redoutable et je la redoute d'autant plus, que si j'ai comme vous la capacité de juger mes voisins (et que je ne m'en prive pas), j'ai pour habitude de garder mes jugements pour moi… À l'instar du pape François, qui répondait dans un avion à des journalistes, parlant de je ne sais quelle catégorie d'hommes qui avaient le malheur de vivre en marge de la morale chrétienne : « Mais qui suis-je pour juger de tels hommes ? »

« Qui suis-je pour juger André Fourès ? »

À votre instar, mon cher André, vous qui avez écrit un jour : « … En évitant de traiter la période contemporaine, je me suis exonéré de toute polémique avec les vivants… »

Puisque notre confrère a commis l'imprudence de me choisir comme « répondeur », je vais tenter de remplir de mon mieux ma fonction… à ses risques et périls !

Et commencer par adopter ici, un ton plus académique… pour parler de l'objet,… le discours et du sujet,… l'auteur de l'objet.

Comment vous dire tout le plaisir que nous eûmes d'entendre André Fourès dans son discours de réception à cette académie du Var que nous chérissons !

Il va de soi que j'ai éprouvé le même plaisir que vous, mais il n'est pas sûr que ce soit pour les mêmes motifs. Je vais m'en expliquer.

Il va de soi également que nous éprouvons toujours une grande satisfaction à entendre l'un de nous détailler les qualités d'un homme, à plus forte raison de deux hommes (ou tout autant d'une femme), de savoir en détail tout le bien qu'il faut en penser… s'extasier devant leur réussite (au singulier), leurs succès (au pluriel), voire leurs exploits, tous sentiments qui contribuent intensément et efficacement à lutter contre la hantise d'un déclinisme national toujours ambiant.

Mais, permettez-moi de saluer, avec chaleur et respect, tout autre chose.

André Fourès a mis sur le podium le Service, la notion même du Service, la valeur fondamentale du Service. Dans les termes mêmes qu'il a utilisés pour parler des frères Vigneti, il a magnifié le Service auxquels ces deux hommes ont consacré leur vie, leur intelligence, leur énergie.

Comme l'a fait André Fourès, lui-même, dans son service.

Comme l'ont fait, ici même, dans cette académie du Var, un nombre considérable d'hommes et de femmes, de militaires et de civils, qui ont su consacrer leurs vies à ce Service que sait réclamer constamment la Nation à celles et ceux qui ont les capacités de répondre à cette exigence.

Ce n'est nullement une découverte… ni pour vous, ni pour moi… mais que c'est plaisant, réconfortant, d'entendre rappeler ce qu'est le Service et ce que sont ses serviteurs.

Est-ce que les procureurs du pays du comté de Provence, les intendants du roi, qui, en 1707, après avoir, par lettres, secoué d'importance les maires et consuls des communautés provençales, concluaient en se disant « leurs très affectionnés et très dévoués serviteurs » avaient une conception minimaliste du mot serviteur ?

Chers confrères, chères consœurs, est-ce que le plus discret d'entre vous, le plus modeste, a jamais transigé, a jamais triché avec cette éthique ?

(Mais si ! Je vous l'assure ! Il y a des modestes et des discrets à l'académie du Var !)

Voilà, ce qui transparaît dans le discours d'André Fourès, c'est qu'il existe une éthique, une éthique du Service, dont on n'a nul besoin de préciser qu'il est public par ce que, pour nous, c'est évident.

Dans d'autres domaines d'activité, heureusement moins publics, il existe aussi une notion de service, mais elle est toute autre : là… on se sert de sa position… ou de son pouvoir… ou de son influence pour servir ses intérêts ou ceux de ses séides.

Pire, certains se servent littéralement à pleines mains ou à pleines poches : on ne les coince pas tous, tant ils sont prompts et rusés.

C'est parce que ces dévoiements, ces malversations existent que le Service tel que le conçoivent André Fourès et ses semblables nous tient tant à cœur !

Le récit qu'André Fourès fait de l'histoire des deux frères Vigneti, si dissemblables, non dans leur origine, mais dans leurs parcours, est particulièrement étrange.

Nicolas, l'aîné, suit un chemin de travail et de raison, s'engage très jeune, chemine gaillardement, fréquente successivement deux personnages tordus, mythomanes, véritables aventuriers des temps modernes, sans qu'il souffre de cette promiscuité et ne soit, en quelque sorte, contaminé par celle-ci. Sa carrière, son engagement ne sont pas le moins du monde infléchis, il filera droit jusqu'au bout de son projet, de ses ambitions. Seul le choléra de Pondichéry viendra à bout de Nicolas Vigneti.

Quel contraste avec l'itinéraire de son frère cadet, d'Adolphe Honorat Vigneti !

Celui-ci, se rebelle, s'insurge contre le coup d'État du 2 décembre qui voit Napoléon (bientôt III) faire main basse sur l'État. Il est arrêté au Luc, déporté et n'arrivera au commissariat de la marine que par un chemin paradoxal ; ceci étant, une fois « rangé », une fois calmé, il accomplira très correctement sa tâche.

Finalement, les deux frères n'auront qu'un seul vrai point commun : leur mort. Car le choléra qui surgit sur un ponton-caserne de Toulon le 13 juin 1881 étant tout aussi valable que celui de Pondichéry en 1857, Adolphe

Vigneti en mourra, lui aussi, démontrant qu'en l'espace de 24 ans, les épidémiologistes n'avaient fait aucun progrès dans le traitement du « bacille virgule – *vibrio cholerae* » découvert par Pacini en 1854, trois ans à peine avant que Nicolas ne le contractât.

Et cependant, le grand professeur d'hygiène, Adrien Proust (Oui ! le père de Marcel) était venu à Toulon en 1881 pour étudier l'étiologie et la prophylaxie du dit choléra !

Au-delà du récit et des circonstances, n'y a-t-il pas, dans la volonté d'André Fourès de parler de ces deux hommes, comme la tentation de nous faire admettre que tous les chemins mènent à Rome, que rien n'est jamais joué, et qu'il y a bien des voies (VOIES) pour réussir l'essentiel.

Et même si le trajet personnel du commissaire de marine André Fourès s'apparente davantage à celui de Nicolas qu'à celui d'Adolphe, il n'a pas moins traité les deux histoires avec une grande honnêteté et une grande objectivité. Vous ne sauriez dire duquel il se sent le plus proche !

J'estime cependant qu'il doit se retrouver mieux chez Nicolas que chez l'insurgé Adolphe. Et puis, argument supplémentaire : Nicolas ne l'avait- il pas précédé dans notre auguste assemblée ?

Par ailleurs, notre ami a choisi pour illustrer l'annonce de son discours de réception, l'image, illustre pour les Toulonnais, du Génie de la navigation qui siège, de toute éternité, sur le carré du port.Voulait- il dire que les frères Vigneti avaient du génie ? Je ne le crois pas. Je pense, en revanche, qu'il a trouvé que le geste (auguste) du Génie braquant un doigt vers le large, avait une signification forte et impérieuse :

« Suivez ce chemin ! Il n'y en a pas d'autres ! Servez ! »

Comment résister à une pareille injonction ?

Alors, place aux *Grandeurs et servitudes militaires* !

Vous avez depuis toujours bien noté que si Vigny avait, en 1835, titré son ouvrage en mettant les deux substantifs au singulier, l'exploitation qui fut faite par la suite de cette géniale définition, a mis au pluriel tantôt l'un, tantôt l'autre des deux termes. J'aurais tendance aujourd'hui, ici et maintenant**,** pour rester dans l'actualité politique, à laisser cette grandeur, si aléatoire, si hypothétique, au singulier et mettre au pluriel les servitudes.

André Fourès les a bien connues toutes ces servitudes, celle des multiples contraintes et limites des fonctions de commissaire de la Marine de base qu'il fut initialement (tout major de promotion qu'il était), celles d'un directeur d'École du commissariat, celle de directeur du gros poste de commissaire de la Marine à Toulon, mais bien d'autres encore, à commencer par les servitudes des missions qui lui furent confiées durant son temps de service, comme après.

Je n'énumérerai pas ces missions. Mais je reste scandalisé devant la cruauté de ce service, qui au rang des servitudes diverses, ne craint pas de demander à l'un de ses plus fidèles serviteurs de travailler à la disparition du corps auquel il appartient, de son école, dont il avait même écrit l'histoire… au profit d'une de ces modernes structures interarmées exigées par la tutelle impitoyable de la rigueur budgétaire.

André Fourès, quand il présida ce groupe de travail qui devait aboutir à « préconiser » et organiser la disparition du corps des commissaires de Marine, a dû ressentir les affres d'un Japonais face à son propre *seppuku*… l'éventration en moins !

J'ai aussi appris qu'André était non seulement officier de la Légion d'honneur, comme le sait si bien notre président varois Pierre Lasserre,… mais encore commandeur de l'Ordre national du mérite… mais en outre qu'il était titulaire des Palmes académiques chères à notre ami Christian Prospérini, qui préside, non sans mérites, l'Amopa.

Vingt dieux !
Déjà, la Légion d'honneur !

Comme disait le comédien Saturnin Fabre**,** qui expliquait dans quelles conditions il s'était fait arnaquer : « Que voulez ? J'avais confiance ! Il avait la Légion d'honneur ! »

Mais après, je me suis dit : il a aussi les Palmes académiques… donc il sait lire et écrire !

Ne riez pas, je vous en prie ! Je ne plaisante nullement !

D'abord, il sait lire… avec un L majuscule, c'est-à-dire que cet « homme du Sud » (comme il se dit) est passé de la lecture harassante des rapports et des mémoires qui ont parsemé sa vie durant si longtemps, à la lecture, de tout ce qui fait de lui un homme cultivé au meilleur sens du mot, et à celle, plus sereine certes, mais tout aussi exigeante de vos propres communications, travaux, écrits, poèmes et autres heures pour lesquels il lui faut, après que le conseil d'administration s'est prononcé, déployer toute une alchimie pour composer un programme qui tienne la route.

Dans la cuisine de l'académie, devant les fourneaux du programme, le chef étoilé Fourès, notre secrétaire général, est bien seul avec son écumoire, son chinois (c'est un égouttoir) et son calendrier annuel… et il n'est guère de gâte - sauce pour venir l'aider.

C'est bien là, une belle et généreuse application de son éthique du service… à notre service !

Mais il sait également écrire ! Là encore en majuscule !

André Fourès nous a écrit beaucoup de choses sur la Marine, ses expéditions, sur le commissariat.

Vous avez, cher André, commis nombre de biographies avec vos écrivains du Roi Soleil, Loti, Sainte-Claire Deville et des hommes que vous estimez : Muteau, Deloncle, Paul Brière, Schwob…

Des monographies où le commissariat vous a fourni une matière d'une grande richesse.

Sur la Défense (et ce sujet touche le vieux rapporteur de ce budget que j'étais si longtemps au Sénat), avec, en particulier, cet *Au-delà du Sanctuaire*… remarquable ouvrage !

Vous avez aussi enrichi le droit international militaire.

Vous avez bien fait tout ceci et vous avez bien fait tout court : *Scripta manent, Verba volent*. Ainsi votre expérience et vos qualités laissent-elles la trace qu'elles méritent amplement.

Monsieur le président, chers amis, je conclus :

J'ai l'impression, en « répondant », comme vous dites, au discours d'André Fourès, de lui avoir fait passer un examen, de lui avoir fait subir mieux qu'une radiographie, mieux qu'une tomographie, mieux qu'un scanner… un véritable Pet Scan, comme pour vérifier chez lui qu'il n'est porteur d'aucune anomalie qui pourrait, demain, compromettre la bonne santé de notre académie du Var dont il a accepté de tenir un des postes de grande responsabilité.

Eh bien, mes chers confrères, et vous tous qui êtes si soucieux de cette santé, soyez rassurés ! Soyez persuadés qu'André Fourès, non seulement vous a gratifiés d'un excellent discours de réception, mais qu'il représente pour nous, pour aujourd'hui et pour l'avenir, l'assurance qu'il est, pour notre société un très précieux renfort, gage par son travail et ses attentions, des succès de demain et d'une notoriété maintenue et renforcée.

Si je m'étais permis d'en dire davantage, j'aurais ajouté : André Fourès est un homme de bien, il pense bien, il parle bien, il agit bien… il nous fait du bien !

Monsieur le président, j'en ai terminé !

DISCOURS DE RÉCEPTION

ROME, DE 192 À 235 : LES FEMMES DE LA DYNASTIE DES SÉVÈRES

Gérard DELAFORGE

Le 4 avril 2018



Des empereurs romains, on connaît surtout la vie des Julio-Claudiens et des Flaviens, grâce à Suétone. Puis quelques empereurs éminents du IIe siècle, tels Trajan, Hadrien, Marc Aurèle. Après le fils de ce dernier, Commode, c'est un peu plus flou pour la plupart d'entre nous. Leurs successeurs n'ont pas eu un Tacite ou un Suétone pour narrer les événements de leurs règnes. La dynastie des Sévères mérite pourtant de retenir notre attention. Pendant une période de 43 ans, de 192 à 235, presque sans interruption, elle a donné à Rome cinq empereurs : Septime Sévère, Caracalla et Géta, Héliogabale ou Élagabale, Alexandre Sévère. Tous ont un point commun : c'est par la lignée maternelle qu'ils se sont succédé au principat.

Le Tondo Severiano. *Septime Sévère, Julia Domna et Caracalla (Le visage de Géta a été effacé après sa* damnatio memoriæ*...).*
Médaillon peint de Djemila en Algérie, Staatliche Museum zu Berlin.

Émèse, point de départ de l'aventure sévérienne

Toute cette histoire débute à Émèse, l'actuelle ville d'Homs en Syrie. Nous sommes au Ier siècle avant Jésus-Christ. Partout dans l'ancien empire d'Alexandre le Grand, les dynasties hellénistiques sont en déliquescence. Cela est vrai pour les Ptolémées en Égypte. Cela est vrai aussi pour les Séleucides. Ces derniers ne contrôlent plus, *grosso modo*, que l'actuel territoire de la Syrie, avec Antioche pour capitale. Le dernier d'entre eux, Antiochos XIII est tué par un chef bédouin, le cheikh d'Émèse.

Certaines cités de moyenne importance en profitent pour recouvrer leur autonomie. C'est le cas d'Émèse. Cette cité-État est admirablement placée au croisement de deux routes commerciales de l'Antiquité : celle nord-sud qui joint Alep à Damas, celle est-ouest qui joint Palmyre à Tripoli et aux cités du Liban, à la Méditerranée, donc. Ce point de passage obligé sur ces deux routes commerciales, la proximité du fleuve Oronte – on ne manque pas d'eau dans cette zone semi-désertique – font que l'importance d'Émèse dépasse le seul cadre de la ville. Le territoire qu'elle contrôle s'étend au nord jusqu'à Aréthuse, l'actuelle Er Restan, tandis qu'au sud, Émèse se présente comme *patronus*, c'est-à-dire « protecteur » d'Héliopolis-Baalbek. C'est une riche cité caravanière et d'élevage, peuplée d'Arabes bédouins qui se sont sédentarisés.

Devenue principauté-État, lors de l'arrivée des Romains dans la région, Émèse se rallie à Pompée, puis « navigue » difficilement entre César, Marc-Antoine et Octave. En l'an 20 de notre ère, Auguste restaure durablement la principauté d'Émèse qui, désormais, restera fidèle à Rome. Ses archers et ses cavaliers seront souvent recrutés dans l'armée romaine en qualité d'auxiliaires. Cette cité a connu plusieurs rois appartenant à la même dynastie, dont Sampsigeram II (qui a régné à l'époque d'Auguste et de Tibère, et s'intitulait modestement « roi suprême, le premier entre les dynastes de Syrie »), Jamblique I et II et Sohaemus, mort en 73 de notre ère. Ces rois n'étaient pas seulement des dynastes, mais aussi des « rois-prêtres », chefs et premiers desservants du culte principal d'Émèse, celui du dieu Soleil. Émèse possédait en effet un remarquable temple du Soleil qui attirait les fidèles de toute la Syrie et même au-delà. L'historien Hérodien (175-249) précise : « Le dieu n'est pas seulement adoré par les indigènes. Tous les satrapes et les rois barbares des contrées voisines lui envoient à l'envi chaque année de magnifiques présents. » Cela contribuait, assurément, à augmenter la puissance économique de la ville.

Au centre de ce temple du soleil se trouvait la « pierre noire d'Émèse », le bétyle du dieu. Cette pierre noire à sommet conique était, paraît-il, tombée du ciel. Ce météorite probable représentait donc le soleil et était adoré comme un dieu, pratique contrastant avec le culte rendu aux dieux grecs et romains qui étaient, eux, adorés sous forme de statue-image anthropomorphique. Cette pierre noire était associée aux dieux Baal et Zeus. Notons qu'elle n'est pas sans rappeler une autre pierre noire, celle de la Kaaba de La Mecque.

Au fur et à mesure de l'évolution de l'empire romain, lorsque cette principauté semi-autonome passa sous l'administration directe de Rome, si la dynastie régnante d'Émèse perdit ses prérogatives politiques, elle conserva sa fonction de grand-prêtre du culte du dieu soleil. Cette fonction sacerdotale héréditaire était réservée aux hommes. Le culte du soleil (Shamash, Shams) était très répandu chez les Arabes d'avant l'Islam. Le soleil était vénéré à Édesse, Hatra et chez les Nabatéens. Le nom même de certains rois d'Émèse, Sampsigeram, signifie « le soleil a décidé ». À Émèse, le dieu soleil était adoré sous le nom de Élagabal, « El Al Gabal », soit « le dieu de la montagne ». Un jour viendrait où dans tout l'empire romain, on adorerait le « soleil invaincu », *sol invictus*, comme Mithra, dieu iranien de l'aurore.

L'irrésistible ascension d'un Africain



Marc Aurèle meurt en 180. Son fils Commode, qui lui est associé comme coempereur depuis 177, lui succède. Au début de son règne, vers 182, un jeune sénateur d'origine berbère, né à Lepcis Magna, située en Tripolitaine dans l'actuelle Libye, région ayant été sous influence punique, est nommé en Syrie légat de la IV[e] légion « scythique ». Le siège de cette légion se trouve à proximité d'Antioche et ce poste militaire est le plus prestigieux de la province romaine de Syrie. Cet homme s'appelle Septime Sévère. En visitant la région qu'il doit protéger, Septime Sévère vient à se rendre à Émèse. Il y fait la connaissance du grand-prêtre d'Élagabal, Julius Bassinus. Julius Bassinus a deux filles. L'aînée, Julia Maesa, a épousé C. Julius Avitus Alexianus, appartenant à l'ordre équestre. La cadette, Julia Domna, n'est pas encore mariée. Mais un thème astral lui a prédit qu'elle épouserait un roi… Septime Sévère est marié, mais sa propre ambition s'accorde trop bien avec le thème astral de Julia Domna, et le beau légionnaire berbère, qui sentait bon le sable chaud, trouve la princesse syrienne fort à son goût. Il saura s'en souvenir.

En 186, on retrouve Septime Sévère à Lugdunum (Lyon), comme légat propréteur de la Gaule lyonnaise. Il a en charge un territoire équivalent à près d'un tiers de la France actuelle. Son épouse tombe malade et décède. Aussitôt, Septime Sévère envoie un émissaire pour demander à Julius Bassianus la main de sa fille cadette, Julia Domna, et il l'obtient. La belle vient à Lyon et ils ne perdent pas de temps, puisque le 4 avril 188 naît dans la capitale des Gaules leur fils aîné, le futur Caracalla. Un an plus tard naît leur fils cadet, Géta. En 189, Septime Sévère devient consul suffect, puis proconsul de Sicile. En 193, il sera gouverneur de Pannonie supérieure (actuelle Hongrie).

Mais pour l'empereur Commode, vient le temps de la fin de son règne. Affecté, semble-t-il, par des troubles de la raison et du jugement, Commode passe plus de temps à tenir les rênes de son char dans le *Circus Maximus* qu'à tenir celles de l'empire. Un complot des prétoriens, la garde impériale, lui est fatal. Il est assassiné le 31 décembre 192.

L'année des cinq empereurs

Le pouvoir est offert par les prétoriens au préfet de la ville de Rome, Pertinax. Mais le 28 mars 193, après seulement 3 mois de règne, Pertinax est assassiné par ces mêmes prétoriens qui n'ont pas apprécié certaines de ses réformes et mesures d'économie financière. Événement extraordinaire et choquant, l'empire romain est alors mis aux enchères par les prétoriens. C'est un riche sénateur, Didius Julianus, qui remporte l'enchère en promettant 25 000 sesterces à chaque soldat de la garde prétorienne. C'est l'indignation générale à Rome. Le peuple fait appel à Pescennius Niger, gouverneur de Syrie, pour venir rétablir l'ordre. Mais deux autres gouverneurs de province, Clodius Albinus, dans l'île de Bretagne, et Septime Sévère, en Pannonie supérieure, sont aussi décidés à répondre à l'appel des Romains. Tous deux sont proclamés empereurs par leurs légions respectives. Sévère est le plus proche de Rome et le plus rapide pour s'y rendre. Il contrôle désormais la ville,

bien que le sénat ait déjà reconnu Pescennius Niger comme empereur. Le malheureux Didius Julianus, qui n'aura porté la pourpre que pendant soixante-six jours, est assassiné dans son lit par un prétorien.

Restent donc en lice trois compétiteurs. Septime Sévère neutralise d'abord le gouverneur de Bretagne, Clodius Albinus, en l'élevant au rang de « César », ce qui fait de lui un prince héritier associé à l'empire, afin d'assurer ses arrières en Occident. Puis, il se dirige vers l'Orient pour affronter Pescennius Niger. À trois reprises, les légions de Pescennius sont battues par celles de Sévère. En novembre 194, près d'Issos, lors d'une bataille décisive, les légions de Pescennius Niger sont encore battues. Ce dernier est tué alors qu'il cherche à fuir au-delà de l'Euphrate. Débarrassé de son principal adversaire, Septime Sévère se tourne contre Clodius Albinus. Celui-ci est aussi un Africain, natif d'Hadrumète. En 195, désormais maître de l'Italie et de l'Orient, Septime Sévère déclare Albinus « ennemi public ». Ce dernier riposte en se faisant proclamer *Augustus* par ses légions, c'est-à-dire empereur. Leurs deux armées marchent l'une contre l'autre. Le 19 février 197, la rencontre décisive a lieu près de Lyon. Les légions de Sévère sont victorieuses. Devant la défaite, Clodius Albinus se réfugie à Lyon, où il se suicide. Son corps, celui de son épouse et de leurs enfants, tués par les soldats de Sévère, sont jetés dans le Rhône. L'époux de Julia Domna est désormais seul empereur. La prophétie est accomplie.

Julia Domna, une maîtresse-femme

Le nom même de Julia Domna indique son caractère dominateur, *domna* ou *domina* signifiant en latin « maîtresse », « souveraine ». Elle a donné à Sévère deux fils, deux héritiers et a ainsi assuré « l'éternité de l'Empire », *Aeternitas Imperii*. Sévère, lui, rétablit fictivement la continuité dynastique en se donnant comme le frère de Commode.

Dion Cassius dit de Julia Domna qu'elle était fourbe et rusée. Mais de la part d'un Grec qui parle d'une orientale en écrivant une *Histoire romaine*, doit-on le croire sur parole ? C'est, semble-t-il, sous son influence et par souci naturel d'assurer l'avenir de ses deux fils qu'elle a poussé Sévère à s'opposer à Clodius Albinus et à Pescennius Niger, avec lesquels Sévère aurait tout d'abord voulu s'entendre. Julia Domna incite Sévère à proclamer son fils aîné, Caracalla, « Auguste » et donc empereur, devant l'armée, en 198. Le jeune homme est alors âgé de dix ans… Celui que nous connaissons sous le nom de Caracalla, du nom d'une longue tunique gauloise qu'il aimait porter, n'était connu des Romains que sous le nom de Marcus Aurelius Antoninus. Cela permettait de le rattacher à la dynastie précédente…

Désormais affluent à Rome les parentèles africaine et syrienne du couple impérial. Pourtant, Sévère doit bientôt renvoyer à Lepcis Magna une de ses sœurs, accourue à Rome : elle ne parle bien que le punique, et fait honte à l'empereur tant son latin est mauvais.

Mais Julia Domna va avoir fort à faire avec le préfet du prétoire Fulvius Plautianus, le chef de la garde impériale et confident de son mari, qui capte la confiance de Sévère. Plautianus a une fille, Plautilla, qui épouse Caracalla. Plautianus a donc déjà un pied au Palatin. Songe-t-il à supplanter l'empereur et son beau-fils ? Il va tomber dans un piège, en écrivant un ordre d'assassinat de l'empereur et de ses deux fils. Il remet cet ordre à un tribun de la garde qu'il croyait à sa dévotion. Mais ce tribun était un Syrien, sans doute agissant sur commande de Julia Domna. Le 22 janvier 205, Plautianus est mis à mort. Sa fille, l'épouse de Caracalla, est reléguée loin de Rome, dans les îles Lipari. Plus tard, Caracalla la fera assassiner.

Julia Domna, après cet intermède Plautianus, a repris son emprise sur son mari. Elle peut désormais se consacrer aux lettres et à la philosophie. Au XVIII^{e} siècle, on dira que cette femme « tenait salon ». Elle sait s'entourer de sophistes, rhéteurs, savants, médecins, poètes, juristes. Galien, le célèbre médecin, fait partie de son premier cercle, de même que les jurisconsultes Ulpien et Papienus. On trouve encore auprès d'elle les poètes Oppien et Gordien (qui sera empereur 40 ans plus tard), mais surtout Philostrate de Lemnos, qui écrit une *Vie des sophistes* et une biographie d'Appolonius de Tyane, à la demande de l'impératrice. Philostrate a écrit de Julia Domna : « Elle aimait et pratiquait tout ce qui touchait aux lettres. » Elle brillait autant par sa beauté que par son esprit, et le poète Oppien la comparait à Séléné et à Astarté. Julia Domna est syrienne, mais de lignée royale. Elle a reçu plus qu'un simple vernis de culture grecque. Elle parle le grec et a été nourrie de culture classique. Dans d'autres écrits, Philostrate la nomme « Julia la philosophe ». Il lui en faudra, de la philosophie, parce que la deuxième partie de sa vie sera éprouvante.

En 211, Julia Domna accompagne Septime Sévère et leurs deux fils en campagne militaire contre les Calédoniens. C'est dans l'île de Bretagne, à York, que meurt Sévère à l'âge de 66 ans, entouré de sa femme et de ses deux fils. Julia Domna a 40 ans. Elle est encore belle et a conservé sa fière allure de princesse orientale. Elle a été déclarée *Pia* et *Felix*, deux surnoms jusqu'alors réservés aux empereurs. Julia Domna rentre à Rome avec ses

deux fils et l'urne contenant les cendres de son mari, puis préside avec eux aux cérémonies de l'apothéose du défunt empereur. Elle agit désormais en impératrice-mère. Ses deux fils, Caracalla (23 ans) et Géta (22 ans) sont coempereurs, mais n'ont pas de réelle capacité politique. Caracalla est un vrai soudard qui aime s'encanailler avec la soldatesque. Géta préfère le gymnase et le contact des grammairiens. Les deux frères se jalousent et s'envient l'un l'autre. Ils se détestent. Et en 212, Caracalla, après trois ans de règne conjoint avec Géta, fait assassiner ce dernier, réfugié dans les bras de sa mère, d'après Dion Cassius. Caracalla interdit à celle-ci de pleurer son fils cadet. C'est ce qu'elle fait, car elle veut continuer à régner. Pendant cinq années, de 212 à 217, c'est elle qui contrôle et dirige les affaires administratives, les registres et la correspondance impériale.

En 217, Caracalla part en guerre contre les Parthes. Julia Domna accompagne son fils en Orient et gère l'Empire depuis Antioche. Mais le 8 avril 217, un centurion vraisemblablement stipendié par le préfet du prétoire, Macrinus, assassine Caracalla entre Édesse et Carrhae. Carracalla n'a pas d'héritier direct. Le seul événement notable de son règne est, sans doute, la proclamation de l' « édit de Caracalla », qui accorde, en 212, la citoyenneté romaine à tous les habitants libres de l'Empire. Nul doute que sa mère, Julia Domna, et les philosophes de son entourage ont été à l'origine de cette mesure qui vise à l'unification politique de l'Empire. Son petit-cousin, Élagabal, essaiera de faire la même chose, sept ans plus tard, dans le domaine religieux.

Dès l'assassinat de Caracalla, l'armée acclame Macrinus comme empereur. Julia Domna essaie de soulever sa garde personnelle contre le nouveau maître de l'Empire, mais c'est un échec. Elle se laisse alors mourir de faim et décède rapidement, au cours de cette même année 217, sa fin étant précipitée par un cancer du sein.

L'heure de Julia Maesa



Mais dans la famille Bassianus, une sœur peut en cacher une autre. Julia Domna avait une sœur aînée, Julia Maesa, qui avait épousé un membre de l'ordre équestre, C. Julius Avitus Alexianus. C'était moins bien que sa cadette qui, elle, avait épousé un sénateur. Julia Maesa avait profité de la promotion familiale, lorsque Sévère était devenu empereur. Elle était venue à Rome avec son mari. Celui-ci était bientôt entré au Sénat, puis devenu préteur, légat de la IV^{e} légion Flavienne, enfin gouverneur de Rhétie. Avitus Alexianus meurt en 216, à l'âge de 70 ans. Mais il n'a jamais réellement bénéficié de la confiance de Sévère, ni de celle de Caracalla. Il n'a jamais exercé de commandement militaire important, pas plus d'une légion à la fois, et la majorité des postes qu'il a occupés étaient des magistratures civiles. Il a toujours dû accompagner Sévère, puis Caracalla, dans leurs expéditions militaires, soi-disant pour être intégré au sein de l'état-major. Ainsi garde-t-on un œil sur lui et ne reste-t-il pas seul à Rome en l'absence des Augustes. De qui se défiait-t-on, d'Avitus ou de sa femme Julia Maesa ?

Julia Maesa et son mari ont eu deux filles : Julia Soaemias et Julia Mammaea. Julia Soaemias est, selon *L'Histoire Auguste*, dont il faut se méfier, une Astarté, ou Vénus Caelestis, ou Aphrodite Ourania, patronne de l'amour, mais aussi des prostituées. Soaemias épouse un chevalier, Sextus Varius Marcellus, originaire d'Apamée sur Oronte, un compatriote syrien. Son nom de famille, Varius, est une latinisation du nom de la lune, Yari, ou Warh en arabe du sud. Lui aussi bénéficie d'une carrière favorisée, par Sévère et Caracalla. Il jouit apparemment de leur confiance, puisqu'il est vice-préfet du prétoire et de la ville lors des absences des Augustes. Il entre au Sénat, sans doute en 204, année où Soemias lui donne un fils, Bassianus, le futur Héliogabale ou Élagabal. Varius Marcellus décède en 217, avant l'assassinat de Caracalla.

L'autre fille de Julia Maesa, la cadette, Mammaea, épouse tout d'abord un homme de rang consulaire. Cela la classe socialement au-dessus de son aînée. Ce qui était très important dans une famille au sein de laquelle les ambitions personnelles et les rivalités sociales et mondaines semblaient si répandues, surtout chez les femmes. Le mari de Mammaea décède rapidement. Comme sa sœur a déjà un héritier mâle, Mammaea se remarie très vite, avec un chevalier, Gassius Marcinus, un Syrien (encore un), natif de Ptolemaïs-Akè en Phénicie (Saint-Jean d'Acre). Ce qu'elle veut, c'est un géniteur. Et très rapidement, elle donne naissance, en 205 ou 206, à un fils, Alexandre, plus jeune d'un ou deux ans que son cousin Bassianus. Mammaea, qui a de la suite dans les idées, obtient de Caracalla le privilège de rester *Clarissima femina,* et donc de conserver le rang sénatorial de son premier mari. C'est important pour son fils, qui sera en conséquence aussi honorable que celui de sa

sœur Soaemias. Toujours cette compétition entre sœurs, par hommes entreposés, Soaemias et Mammaea reproduisant le schéma Domna-Maesa !…

Et Julia Maesa va maintenant reprendre la main. Macrinus, le nouvel empereur, se méfie d'elle et lui demande de quitter Rome et de regagner sa ville natale, Émèse. Macrinus commet alors deux erreurs : tout d'abord, il licencie de l'armée les fidèles des Sévères, qui sont en majorité des Syriens. Ceux-ci se regroupent à Émèse, autour de Maesa. Pire encore, il diminue la solde des nouvelles recrues, mesure ô combien impopulaire dans l'armée. Ensuite, il tarde à gagner Rome pour y faire son entrée, *Adventus augusti*, comme on disait alors, et à se présenter devant le Sénat. Il préfère jouir des plaisirs de la ville d'Antioche, quatrième ville de l'Empire. Et pour ce faire, il signe une paix « infamante » avec les Parthes. Son prestige s'en trouve diminué.

Maesa, elle, a deux atouts dans son jeu : son or, car elle est très riche, et ses deux petits-fils, qui sont de la même famille que la dynastie légitime, celle des Sévères. Et pour forcer le destin Julia Maesa ne va pas tarder à travestir un peu la vérité et à inventer de pieux mensonges. Elle se présente à Raphaneae, siège du camp de la III^e^ légion Gallique, de recrutement syrien, avec ses deux filles et ses deux petits-fils. Là, elle harangue les soldats en essayant de faire vibrer la corde du sentiment de fidélité dynastique, et distribue de l'or. Sans hésiter à ternir la réputation de ses deux filles, Maesa va même prétendre que ces dernières ont eu des relations adultères avec Caracalla. Et elle affirme que Bassianus (14 ans) ainsi qu'Alexianus (12 ans) sont en réalité les fils de Caracalla !… Elle ne risque rien à proclamer cela, puisque ses deux beaux-fils sont décédés. Personne ne viendra la contredire. Et, on ne sait jamais, si le premier petit-fils ne fait pas l'affaire, on utilisera le second… De plus, l'aîné des cousins est le fils aîné de la fille aînée de Maesa, elle-même fille aînée de Julius Bassianus, dernier héritier mâle de la dynastie sacerdotale d'Émèse. Varius Avitus Bassianus (le futur Héliogabale) détient donc la grande prêtrise d'Élagabal. N'est-il pas l'enfant sauveur, espoir d'un nouvel âge d'or, tel celui de la IV^e^ Églogue de Virgile ?

Dans cette affaire, Julia Maesa bénéficie de l'aide de Valerius Comazôn, un ancien amant, préfet du camp de Raphaneae et de Gannys Eutychianus, amant attitré de sa fille, Julia Soemias. Le 16 mai 218, un peu plus d'un an après l'assassinat de Caracalla, la III^e^ légion Gallique proclame Bassianus empereur sous le nom de son prétendu père : Marcus Aurelius Antoninus, et sous la protection des dieux, dont celui de son culte, le Soleil-Élagabal. Nous l'appelons plus communément Héliogabale.

Macrinus, qui est à Antioche, tarde à prendre l'affaire au sérieux. Il gagne Apamée, mais il est trop tard. L'armée se retourne contre lui. Le 8 juin 218, près d'Antioche, il perd une bataille décisive, fuit en Asie mineure. Il est rattrapé et assassiné en Cappadoce. Macrinus n'a régné que 14 mois. Héliogabale est désormais à la tête de l'Empire, mais il n'a que 14 ans. Pour l'instant, la réalité du pouvoir est entre les mains de sa grand-mère, Julia Maesa, et de sa mère, Julia Soaemias, ainsi que dans celles, dans une moindre mesure, de sa tante, Julia Mammaea.

Le singulier règne d'Héliogabale

Le règne commence par une grande purge des opposants aux Syriennes dans les administrations civiles et militaires. Quant à Héliogabale, c'est un adolescent capricieux. Le jour où il est proclamé consul, il refuse d'endosser la toge romaine et préfère conserver sa tunique syrienne et porter sur la tête sa tiare orientale. Julia Maesa, sa grand-mère, le presse d'aller à Rome. Il veut bien, mais pas sans son bétyle sacré. Et, pour le satisfaire, on installe la pierre noire d'Émèse sur un char, tiré par quatre chevaux blancs. En juillet-août 218, le cortège part d'Émèse et traverse toute l'Asie Mineure, puis les Balkans avant d'atteindre l'Italie et Rome en juillet 219, un an après son départ.

Parmi ses autres singularités, il faut bien en parler un peu, Héliogabale semble avoir eu des mœurs sexuelles très variées, appréciant autant les jolies femmes que les éphèbes dont il était l'amant.

Dès son arrivée et son installation à Rome, Héliogabale n'a de cesse de placer la pierre noire de son dieu Élagabal dans un lieu proche du Capitole. Il laisse à sa grand-mère, à sa mère et à sa tante la haute main sur l'administration de l'Empire. Ce sénat maternel syrien fait jaser celui des Pères Conscrits. Il est tout à fait contraire au *mos majorum* traditionnel et choque fortement les Romains. Rome a toujours été accueillante pour les dieux étrangers. Pour peu que l'on continuât à honorer la triade capitoline, Jupiter-Junon-Minerve, et le culte rendu à Rome et à l'Auguste, il y avait depuis longtemps de la place pour les dieux orientaux, parmi lesquels Isis, Cybèle, Mithra, Astarté, Tanit, Ba'al, et même pour le dieu des chrétiens… Comme le disait Juvénal un siècle plus tôt : « L'Oronte s'est déversé dans le Tibre. » Tous ces cultes ont cependant un point commun : ils habituent les citoyens de l'Empire à l'idée d'une théosyncrasie solaire. *Sol invictus* ! Et l'empereur

est sur terre ce que le Soleil est pour le ciel. Caracalla n'a-t-il pas été le premier empereur à être représenté sur les monnaies avec une couronne solaire radiée, aussi bien qu'avec la couronne de laurier ? Héliogabale, qui prend très au sérieux son rôle de grand-prêtre d'Élagabal, va tenter d'imposer au monde romain une unification religieuse, par le biais du culte solaire.

Pour l'heure, en juillet 219, sa grand-mère lui fait épouser (il n'a pas 15 ans) Cornelia Julia Paula. Celle-ci est issue d'une vieille famille romaine, ce mariage symbolise donc l'alliance de la vieille *urbs* avec la famille impériale sévérienne.

Mais Héliogabale ne songe qu'à offrir un abri à sa pierre noire rapportée d'Émèse et à son dieu Élagabal. Un temple lui est construit sur le Palatin, au fronton duquel on peut voir l'aigle de *Sol invictus Elagabal*. Ce temple est inauguré vers 220-221. En sortant du palais impérial, Héliogabale s'y rend chaque matin pour honorer son dieu. Il participe aux sacrifices rituels. Avec sa mère et sa grand-mère, il entonne des chants syriens, appris à Émèse. Julia Mammaea, qui trouve cela excessif, commence à s'écarter de ces manifestations de zèle envers Élagabal… Héliogabale se fait circoncire, s'abstient de manger du porc, installe un lion, un singe et un serpent dans son temple d'Élagabal. Il choque les Romains. Alors les rumeurs vont bon train. Il pratiquerait des sacrifices humains à son dieu, tel le « Moloch » des Carthaginois et des Phéniciens. Héliogabale est l'empereur, donc Grand Pontife et il doit tout d'abord honorer les dieux de l'État, au premier rang desquels figure Jupiter capitolin. Or, il veut assurer la prééminence de son dieu Élagabal. Il décide donc de concentrer dans son temple d'Élagabal l'ensemble des symboles de la religion romaine et d'en faire une sorte de musée sacré. Et pour commencer, il pénètre de force dans le temple de Vesta et s'empare du Palladium, petite statue de Pallas-Athéna qu'Énée était censé avoir rapportée de Troie. Il aurait agi de même envers la pierre noire de Cybèle.

Son épouse, Cornelia Julia Paula, ne lui donnant pas d'héritier, Héliogabale la répudie en 220, au prétexte qu'elle a une tache sur le corps. Il jette alors son dévolu sur une Vestale, Aquilia Severa. Héliogabale l'enlève, tel Romulus enlevant une Sabine, et l'épouse. Or, à Rome, les Vestales étaient tenues à une stricte chasteté jusqu'à l'âge de 40 ans. En cas de manquement à ce devoir de chasteté, la punition consistait à être emmurée vivante. C'est encore une offense au *mos majorum*. Mais Héliogabale se justifie en avançant des arguments religieux à sa conduite. Son souhait est que le Grand Pontife (lui) et la Grande Vestale s'unissent pour avoir des enfants divins. En Syrie, l'union d'un prêtre et d'une prêtresse ne choquait personne… Et puis, que le feu éternel du « Soleil invaincu » s'unisse au feu perpétuel de Vesta, n'est-ce pas une bonne idée, qui rappelle le feu perpétuel entretenu chez les Perses honorant Mithra ?

Mais ce deuxième mariage n'est pas plus fécond que le premier. Et en 221, Héliogabale répudie Aquilia Severa. C'est pour s'unir dès le mois d'août 221 avec la veuve d'un opposant opportunément mis à mort, Annia Faustina, une arrière-petite-fille de Marc Aurèle. Ce calcul dynastique visait sans doute à faite naître un descendant de Marc Aurèle et de Septime Sévère. Mais sa nouvelle épouse est de vingt ans plus âgée que lui et n'est plus fertile. Héliogabale la répudie au bout de quelques mois, cette même année 221. Il reprend aussitôt comme femme l'ex-vestale Aquilia Severa.

Dans le même temps, Héliogabale s'essaie à la théogamie. Il fait enfermer dans le temple du bétyle d'Émèse le Palladium de Vesta, espérant que de l'union de la pierre et de la statue naîtront des enfants. C'est un échec, bien sûr… Il recommence bientôt avec la statue de Tanit, qu'il fait venir de Carthage, et son bétyle solaire. Cette nouvelle théogamie ne donne pas de meilleur résultat. Mais les « vieux Romains » y voient une tentative de substituer à la triade capitoline (Jupiter-Junon-Minerve) une triade solaire syrienne : Élagabal-Vesta-Tanit. Encore une entorse au *mos majorum*.

Héliogabale était-il animé par un syncrétisme religieux ou voulait-il imposer l'adoration d'un dieu unique, un monothéisme ? Il semble bien qu'il ait plutôt exalté et privilégié uniquement son dieu, Élagabal. Il faudrait parler en pareil cas d'hénothéisme. Élagabal règne sur les dieux, comme Héliogabale règne sur les hommes. Mais pas comme un dieu, Héliogabale ne se prend pas pour Élagabal. Et sur les monnaies, il se représente toujours comme le grand-prêtre de son dieu : *summus sacerdos*. Seule bizarrerie, restée inexpliquée à ce jour, à partir de 221, Héliogabale est représenté sur les monnaies avec une excroissance sortant de sa chevelure vers l'avant, comme une petite corne. Elle est différente cependant de la corne d'Amon parfois attribuée à Alexandre le Grand. On ne sait pas exactement à quoi cette représentation correspond.

Inquiète pour son pouvoir et sentant bien combien toutes les excentricités d'Héliogabale choquent les Romains et desservent sa famille, Julia Maesa tente une opération de séduction médiatique afin de faire remonter la « cote de popularité » de l'empereur. Elle demande à Héliogabale d'adopter son cousin germain, Alexianus, le fils de Mammaea, pour en faire un César, et donc un prince héritier. Ses quatre unions n'ont pas donné d'héritier à Héliogabale. Il en aura ainsi un, de sa propre famille. Et Alexianus le déchargera du fardeau de

l'Empire. En théorie, car c'est Maesa qui continuera d'exercer la réalité du pouvoir avec sa fille Soaemias. Et ainsi, Héliogabale aura plus de temps à consacrer au culte de son cher Élagabal… Ainsi fut-il fait, et Héliogabale (16 ou 17 ans) devint le père adoptif de son prétendu « fils », Alexianus-Alexandre (14 ou 15 ans). Le Sénat entérina cette décision sans broncher, sans état d'âme et sans crainte du ridicule. Et Alexianus devint par la même occasion Alexandre. Mais le plan va faire long feu. Pour Héliogabale, peu importe la succession dynastique. Ce qui compte, c'est la succession sacerdotale du culte d'Élagabal. Et il entreprend d'initier son aimable cousin au culte du dieu, en lui apprenant des chants, des danses lascives devant le bétyle, la manière de s'habiller avec de belles tuniques de soie et comment se maquiller. Cela, Mammaea, la mère d'Alexandre, ne le supporte pas. Contrairement à la grand-mère Maesa et à la mère Soaemias, pour lesquelles seul l'exercice du pouvoir sur les hommes est important, y compris en matière sexuelle, Mammaea s'est romanisée. Elle a compris que l'avenir de son fils est dans Rome, qu'il doit se comporter comme un Romain, et ne supporte plus toutes les excentricités importées de Syrie. Mammaea se rapproche désormais de la frange la plus conservatrice du Sénat, qu'elle sait la plus hostile à Héliogabale. Elle s'oppose à la tentative d'endoctrinement de son fils Alexandre par son cousin Héliogabale. Pauvre Alexandre ! Et quelle famille…

Et qui plus est, décidément, la « greffe » du culte d'Élagabal, d'une tribu arabe d'Émèse, ne prend pas à Rome. Pas ou peu de fidèles, hormis la famille régnante et sa clientèle syrienne. Le peuple n'y participe qu'à l'occasion de processions plus ou moins forcées, mais avec distribution d'importantes libéralités. Mais comment un caillou, même tombé du ciel, pourrait-il donner une raison de vivre et de mourir à un individu ?

À ses excentricités en matières religieuse et matrimoniale, Héliogabale va ajouter un certain nombre de décisions incompréhensibles pour un Romain. Il installe comme préfet des vigiles (pompiers et police de la nuit) un cocher de cirque. Son ancien coiffeur devient préfet de l'annone (en charge des approvisionnements). Un comédien devient « préfet des mœurs » chargé de contrôler le Sénat et les chevaliers. La naissance et les compétences ne garantissent plus le *cursus honorum*. Héliogabale fait entrer au Sénat sa grand-mère et, sans doute, sa mère : deux femmes au Sénat ! Du jamais vu à Rome… L'achat de charges directement auprès de l'empereur devient une habitude du régime. Des domestiques deviennent gouverneurs, consuls, chef militaires… On peut bénéficier de promotions ou de nominations en fonction de la grosseur de son sexe. Singulier critère de recrutement, mais est-ce plus choquant que certaines pratiques ayant cours dans nos démocraties modernes ? Héliogabale ouvre un bain public au Palatin, y crée un lupanar, où il joue lui-même à la prostituée… Un jour, il convoque à Rome un « congrès » de prostituées afin d'aborder avec ses « camarades », c'est ainsi qu'il les nomme, leurs problèmes professionnels… Et encore, je ne vous indique que ce que des oreilles chastes peuvent entendre. Il arrive à Héliogabale de conduire des chars lors de courses au cirque. Il est en représentation permanente. On croirait voir en lui une réincarnation de Néron. Comme lui, il participe à des représentations musicales et théâtrales. Héliogabale est un « homme-spectacle ». *Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra ? Quemdiu etiam furor iste tuus nos eludet ? Quem ad finem sese effrenata jactabit audacia ?* « Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? Combien de temps ta folie nous défiera-t-elle ? Jusqu'où ton audace effrénée se déchaînera-t-elle ? » Remplacez Catilina par Héliogabale, et vous aurez l'opinion des Pères Conscrits à propos de l'empereur régnant.

Cet empereur adolescent est aussi un sybarite invétéré pratiquant la délectation quotidienne de la jouissance. Il aime s'entourer de luxe. Or, argent, joyaux sont omniprésents autour de lui. Il aime porter une tunique syrienne faite de pierreries. Quand Héliogabale la porte, il est épuisé par « le poids du plaisir », dit-il. Il ne porte qu'une fois ses précieuses tuniques de soie, ses chaussures aussi. Il est très sensible aux parfums et aux fleurs. Il vit la nuit et dort souvent le jour. Ne parlons pas de ses habitudes alimentaires. Apicius, un illustre gastronome de l'époque tibérienne n'est qu'un amateur à côté de lui. Certains de ses repas comptent jusqu'à 22 services. Il est aussi un habitué des espièglerie envers ses invités, espièglerie qui peuvent passer facilement pour du sadisme. Il a contracté quatre mariages. Mais on ne compte plus ses maîtresses, ses mignons et ses favoris avec lesquels la pratique de la débauche dépasse de loin tout ce que Rome a connu avec Tibère, Caligula et Néron réunis. En dernier lieu, en 221, il tombe amoureux d'un esclave carien, Hiéroclès, dont il se veut à la fois l'époux et l'épouse. Il veut même le nommer César. Cela contrarie, bien sûr, Julia Maesa, qui risque de perdre le pouvoir, mais aussi la tante Mammaea, qui espère, grâce à son fils Alexandre, succéder à la mémé !…

Ce n'est plus seulement le prêtre, mais aussi l'empereur qui est discrédité en la personne d'Héliogabale. Et cela ne plaît pas du tout à l'armée romaine. On sait pourtant dans la famille combien il est dangereux de déplaire aux prétoriens.

Julia Mammaea fait élever son fils Alexandre avec des précepteurs grecs et latins. Ainsi allie-t-il à la pratique du sport, celle de la littérature, du droit, de la rhétorique, de la poésie, et la fréquentation virile de la palestre. Tout ceci pour contrer les « mauvaises » fréquentations héliogabaliennes. Lorsqu'il s'en rend compte, Héliogabale fait chasser tout cet entourage non syrien de son jeune cousin Alexandre. Mais Héliogabale ressent de plus

en plus l'hostilité des sénateurs, des chevaliers et même celle des prétoriens soudoyés par l'or de Mammaea. C'est désormais la guerre entre les deux sœurs, Soaemias et Mammaea, chacune défendant son rejeton. Maesa a secrètement choisi son camp, et décidé d'abandonner Héliogabale. Celui-ci, fin 221, fait prononcer la déchéance de son cousin Alexandre, qui perd son titre de César et d'héritier. Une première crise directe entre les deux cousins éclate le 1er janvier 222, jour de prise de fonction de leur consulat conjoint. On se demande qui sera le plus prompt à faire assassiner son parent. Finalement, le 13 mars 222, Héliogabale et Alexandre se rendent avec leurs mères respectives au camp des prétoriens, sur le Viminal. La grand-mère est prudemment restée au Palatin. Les prétoriens tuent Héliogabale et sa mère, ainsi que leurs partisans identifiés comme tels et présents à Rome. Les têtes d'Héliogabale et de Julia Soaemias sont tranchées. La populace s'acharne sur les deux corps. Ces derniers sont traînés sur trois kilomètres depuis la caserne des prétoriens, en passant par le cirque où Héliogabale aimait tant se pavaner, puis sont démembrés, avant d'être jetés dans le Tibre. C'est plus qu'un assassinat, c'est un massacre et une exécration. Héliogabale est l'objet d'une *damnatio memoriae*. Il n'aura régné que de 218 à 222…

L'heure de la cadette, Julia Mammaea et de son fils Alexandre Sévère

Mammaea a réussi à vaincre. Avec Maesa, sa mère, elle a sauvé et prolongé la dynastie pour treize années. Mais Maesa ne verra pas la fin du règne de son petit-fils. Elle décède trois ans plus tard, en 225. Le 14 mars 222, lendemain de l'assassinat d'Héliogabale, le Sénat confirme le choix des prétoriens et reconnaît Alexandre comme empereur. Il est désormais Alexandre Sévère. Mais il va rester sous la coupe de sa mère, encore plus qu'Héliogabale l'était sous celle de Soaemias. Mammaea est une mère possessive, qui va « étouffer » son empereur de fils et causer son discrédit auprès de l'armée.

Un conseil de l'empereur est créé, composé de seize sénateurs ainsi que des préfets du prétoire et de la Ville. Le juriste réputé Ulpien est nommé préfet du prétoire. Les prétoriens le tueront six ans plus tard… Et bientôt, Maesa et Mammaea récupèrent la réalité du pouvoir. Alexandre Sévère est âgé d'environ 14 ans à sa proclamation. Il en aura 27, lors de sa mort. Son début de règne voit à Rome un retour à l'ordre traditionnel. Plus de promotions scandaleuses. Mœurs du Palais et trains de vie de la famille impériale redeviennent conformes au *mos majorum*. Il n'y a plus de mixité dans les thermes publics. Désormais, hommes et femmes devront se baigner à des heures différentes…

Mais la révolution de Palais qui vient de se produire, si elle entraîne pour la dynastie sévérienne un « changement dans la continuité », s'accompagne aussi d'une remise en ordre en matière religieuse. Et cela aux dépens d'Élagabal, bien évidemment. On restitue au temple de Vesta sa *victoriola*, le Palladium, petite statue d'Athéna-Minerve. Tanit est renvoyée dans son Afrique natale. Élagabal et sa pierre noire sont renvoyés à Émèse. En 222, le voyage de retour du dieu-caillou a incontestablement été plus rapide et moins glorieux que le voyage aller en 218… À Rome, le temple que lui avait fait construire Héliogabale est désormais consacré à Jupiter *Ultor* (« Vengeur »).

Le règne d'Alexandre Sévère va ainsi s'écouler tranquillement pendant neuf années. Nous avons vu que sa grand-mère, Julia Maesa, décède en 225. Cette même année, sa mère lui choisit pour épouse une dénommée Orbiana. Mais l'épouse d'Alexandre Sévère gagne en influence sur son mari, ce que sa mère, Julia Mammaea, ne supporte pas. Jalouse de sa belle-fille, Mammaea exige et obtient de son fils qu'Orbiana soit bannie et exilée en Afrique.

Mais à partir de 232, la situation se gâte en Orient. La vieille dynastie parthe qui causait tant de soucis aux Romains depuis la fin de la République, est renversée par une dynastie authentiquement perse, celle des Sassanides. Et Ardaschir, le nouveau roi des Perses, a des velléités expansionnistes, notamment en Syrie et en Cappadoce. Alexandre Sévère doit partir en Orient pour guerroyer. Il n'obtient que des succès militaires partiels. Et pendant sa contre-offensive à l'est, les Germains en profitent pour attaquer sur le *limes*, la frontière rhéno-danubienne. Alexandre Sévère n'est pas l'homme de la situation pour la protection de l'Empire. Ainsi en ont décidé les légions.

Le 22 mars 235, Maximianus, un des commandants de l'armée romaine, est proclamé empereur par ses troupes. Alexandre Sévère et sa mère Julia Mammaea, qui ne le quitte pas d'une sandale, subissent le même sort qu'Héliogabale et Julia Soaemias onze ans auparavant. Tous deux sont assassinés dans un camp légionnaire proche de Mayence, en Allemagne actuelle.

Cette fois-ci, il n'y a plus d'héritier de rechange et plus de descendant direct vivant de Septime Sévère. C'en est fini de la dynastie des Sévères.

Et après ?

Commence alors une période dite d' « anarchie militaire », pendant laquelle les coups d'États militaires et les empereurs plus ou moins éphémères vont se succéder à une cadence rapide. C'est la période des « Trente tyrans » de *L'Histoire Auguste*.

On entendra encore reparler, incidemment, des Sévères. En 253-254, période trouble à Rome qui voit se succéder comme empereurs Trébonien Galle, Émilien et Gallien, un certain Uranius Antoninus, prend le pouvoir et se fait proclamer empereur à Émèse en Syrie, menacée une nouvelle fois d'invasion par les Perses sassanides.

Cinquante ans plus tard encore, le fameux philosophe Jamblique (mort en 330), se réclamera de cette ascendance sévérienne. Il portait, en effet, le même nom que deux rois-prêtres d'Émèse. Jamblique inspirera l'empereur Julien, dit le Philosophe, et par les chrétiens l'Apostat, dernier véritable empereur romain à avoir essayé de raviver les vieilles croyances religieuses de *l'Urbs* face au christianisme proche du triomphe.

Le culte du Soleil, *Sol Invictus*, aura eu un dernier éclat sous l'empereur Aurélien (270-275), mais pas sous la forme d'Élagabal.

Quant à cette famille et à cette dynastie sévériennes, aux femmes à l'ambition insatiable et implacable, force est de constater que leur ascension et leur domination politique n'a été rendue possible que par la faiblesse, pour ne pas dire parfois la déchéance de leurs hommes.

Mais pour ces femmes aussi, à Rome, la Roche Tarpéienne était proche du Capitole.

Approche bibliographique

DAGUET-GAGEY Anne. *Septime Sévère, Rome, l'Afrique et l'Orient*, Paris : Payot, 2000.
TURCAN Robert. *Héliogabale et le sacre du Soleil*, Paris : Albin Michel, 1985.

Réponse du professeur André Bérutti au discours de réception de Gérard Delaforge

Il y a cinq ans, dans sa réponse au discours de réception du regretté Maurice Taxil, le président honoraire Jean-Paul Meyrueis citait Paul Valéry : « l'Académie (française, bien sûr) est composée des plus habiles des hommes sans talent et des plus naïfs des hommes de talent. »

Cette réflexion n'empêcha pas le naïf homme de talent d'adresser le 19 novembre 1924 au secrétaire perpétuel de l'Académie française la lettre suivante, dont la concision ne vous échappera pas :

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que je pose ma candidature au fauteuil laissé vacant par la mort de M. le comte d'Haussonville. »

Moins d'un an plus tard, il récidivait selon la même formulation, mais cette fois visait plus haut en sollicitant l'élection au fauteuil laissé vacant par la mort d'Anatole France, et précisait dix jours plus tard qu'il n'était plus candidat au fauteuil de M. d'Haussonville, mais demeurait candidat au fauteuil d'Anatole France qui lui fut attribué un an après sa première demande.

Certes, selon Gaston Leroux, qui n'était pas immortel, mais a écrit *Le Fauteuil hanté* « Il faut s'habituer à tout dans la vie, même à l'immortalité.» Vous venez de constater cependant que les candidats à immortalité ne s'embarrassent pas de formules alambiquées pour solliciter l'attribution du fauteuil d'un immortel qui vient de démontrer, justement, qu'il n'est pas immortel.

À l'académie du Var, petite sœur provinciale de l'Académie française, une possibilité moins expéditive d'attribution d'un des cinquante fauteuils est offerte aux candidats. En effet, dans sa grande sagesse, le

rédacteur de nos statuts a défini une catégorie particulière, celle des membres émérites, titulaires d'un fauteuil qu'ils libèrent de leur vivant.

Cette disposition fait de vous, monsieur, l'acteur d'un événement particulier, et vous permet, chères consœurs et chers confrères, d'assister ce soir en direct, en *live* comme disent les commentateurs, à la transmission du vingt-deuxième fauteuil, par celui qui le quitte à celui à qui il échoit. Pour employer le langage des sous-mariniers qui parlent de « bannette chaude », j'ai envie de parler de « fauteuil chaud ».

Il s'agit d'une circonstance suffisamment rare pour que je le signale et me réjouisse d'y participer, bien que n'étant ni immortel, ni perpétuel comme a voulu vous le faire croire il y a quelques années notre collègue poète Daniel Gisserot qui voulait certainement enrichir une de ses rimes !

Vous m'avez demandé, monsieur, de répondre à votre discours de réception, exercice mal défini comme l'a démontré récemment, avec son brio habituel, notre confrère François Trucy : il n'a jamais répondu au discours de l'impétrant, mais ne l'a pas fait avec une telle verve et un tel humour que personne ne lui en a voulu, et que nous conservons tous le souvenir de ce grand moment académique. Difficile de faire mieux, sinon aussi bien ! Je vais laisser parler mon cœur.

Vous êtes orphelin du seul parrain qui vous a conduit en notre compagnie. Et vous l'avez perdu récemment. Ainsi, il y a peu, avez-vous rendu à Jean Joubert un très bel hommage. Cette disparition fait de moi le parrain qui vous manque et que vous avez choisi, ce qui m'émeut et m'honore.

Ce fauteuil vous échoit donc, monsieur, après que je l'ai occupé pendant une dizaine d'années, puis laissé vacant tout simplement pour qu'un autre puisse l'occuper et à son tour le faire vivre. Et c'est vous qui me succédez ! Je pourrais certes être tenté de vous conseiller et vous surveiller, mais point n'est besoin de cela, car je ne me fais aucun souci et vous avez toutes les qualités requises !

Vous entrez à l'académie du Var en 1996 comme membre associé. Vous étiez alors probablement un des membres les plus jeunes de notre compagnie : vous aviez 42 ans et vous avez depuis connu sept présidents ! Cette année 1996 marquait votre entrée dans la retraite de médecin généraliste. En effet, en 1980, avec votre épouse également médecin, vous aviez vissé votre plaque au Beausset. Pourquoi Le Beausset ? Toulonnais d'origine, petit-fils et fils de marin, vous vouliez vous installer à Toulon, alors que votre épouse, marseillaise, rencontrée sur les bancs de la faculté, voulait s'installer à Marseille. Le Beausset est à mi-chemin : ce sera Le Beausset ! Bel exemple de jugement de Salomon !

Votre activité de médecin du travail vous offre ensuite pendant dix années la possibilité de retourner régulièrement dans votre ville natale, de pénétrer dans la basse ville et la base navale, vous rapprochant de la Marine que vous aimez. Vous avez aussi retrouvé Toulon lors du congrès de la CNA en 2016 en acceptant de faire partie des guides-accompagnateurs de nos invités à travers la ville.

Vous êtes un travailleur acharné et un perfectionniste, ajoutant à votre diplôme de docteur en médecine ceux d'études de réparation juridique du dommage corporel, de médecine agricole, de radioprotection appliquée à la médecine du travail. Vous êtes certifié en risque nucléaire, chimique et urgences collectives, en médecine des catastrophes.

Vous avez, comme moi dans le service de santé de la Marine puis des Armées, porté le velours cramoisi sur votre uniforme de médecin-commandant des sapeurs-pompiers. Placé sur un axe routier particulièrement accidentogène, vous avez pendant de nombreuses années accompagné les sapeurs-pompiers lors de leurs interventions pour donner les premiers secours aux blessés. Vous êtes un homme de devoir.

Vous êtes passionné par votre village d'adoption dont vous avez été pendant six années le maire adjoint en charge des affaires culturelles, vous y participez aux journées du patrimoine en étant l'animateur de promenades historiques, vous y donnez des conférences non seulement sur le grand homme du Beausset, Jean Étienne Marie Portalis, ministre des cultes de Napoléon 1er, mais aussi sur les fours banaux des environs, les hôpitaux varois pendant la Grande Guerre, l'Europe à travers l'histoire, l'armée d'Orient en 1914-1918, et vous faites partie de la chorale *Point d'orgue* ! Cela se sent et s'entend lorsque vous nous présentez vos travaux !

Sans attendre la retraite vous vous livrez à une autre passion, l'histoire, vous disant historien autodidacte. Vous aviez publié deux ouvrages sur l'histoire du Beausset en 1992 et 1995, vous en publiez deux nouveaux en 2000 et 2013, et vous en préparez un cinquième.

Vous êtes passionné par l'histoire ancienne surtout ; vous venez de nous le démontrer brillamment, mais aussi par l'histoire moderne, petite ou grande, locale ou lointaine. En témoignent les présentations que vous avez offertes à notre compagnie aussi bien en séances mensuelles qu'en commission d'histoire.

Vous êtes un collectionneur, compulsif, vous ai-je dit un jour. Vous avez rectifié : collectionneur raisonnable ! Vous avez une prédilection pour la numismatique et plus particulièrement pour les pièces antiques qui ont illustré votre propos comme elles ont illustré l'Heure que vous nous avez offerte il y a quelques années sur Philippe 1er l'Arabe, prolongement anticipé, si j'ose dire, de votre discours d'aujourd'hui. Je me souviens de la préparation de ces deux conférences : vous êtes arrivé chez moi porteur de plaques de pièces magnifiques. Vous les manipuliez avec des gestes d'amoureux, et je les déposais sur la vitre du scanner avec les mêmes gestes ! La belle et sobre illustration de votre discours témoigne de ce goût. Vous êtes d'ailleurs membre de la Société française de numismatique.

Ce goût de la collection vous conduit parfois à acheter en salles des ventes des lots de papiers jetés en vrac dans des cartons. J'imagine votre délectation et votre émotion de souris papivore lorsque vous vous décidez à mettre le nez dans ces vieux papiers jaunis couverts d'écrits tracés à l'encre sépia fanée, dans l'espoir d'y trouver sinon la perle rare, du moins une curiosité ou un indice vous permettant de creuser, fouiller, fouiner, chercher, rêver et finalement construire une communication.

À toutes ces qualités, j'ajouterai le courage qui vous permet d'affronter de graves ennuis de santé nous privant parfois de votre présence à cause d'hospitalisations répétées préconisées par votre épouse qui est aussi le plus vigilant et le plus aimant des médecins traitants. Vous êtes un survivant ! C'est cela aussi qui nous rapproche !

Ce que vous êtes, ce que vous faites est imprégné d'un très grand sérieux, d'une grande discrétion et d'une grande humilité, ce qui fait que vos collègues vous connaissent peu. J'espère ce soir réparer cette injustice.

Avec fermeté et discrétion vous vous affirmez depuis un an à la tête de nos deux publications annuelles, le *Bulletin* et la *Revue*. Cela aussi je vous l'ai transmis avec le fauteuil. Un paquet-cadeau en quelque sorte ! Je suis persuadé que les auteurs qui vous ont adressé leurs textes ont apprécié votre patience et votre courtoisie à toute épreuve, se souvenant probablement de votre prédécesseur plus abrupt, moins indulgent et moins patient… Qu'ils me pardonnent !

Le discours dont vous venez de nous gratifier, monsieur, est à votre image, reflétant toutes les qualités que je viens d'énoncer et démontrant votre amour pour l'Antiquité romaine. Vous avez choisi de nous présenter cet épisode de l'histoire de l'empire romain qui prend naissance à Émèse, l'actuelle ville d'Homs en Syrie. En vous écoutant me sont venues à l'esprit une réminiscence, une réflexion et une pensée.

La réminiscence est celle des souvenirs de petite enfance racontés par mon épouse née à Alep et ayant vécu ses premières années dans le djebel druze où son père, jeune officier de l'armée du Levant, était affecté : le bleu de l'uniforme paternel et celui du ciel syrien l'ont imprégnée de façon définitive et transparaissent dans ses œuvres picturales. Votre épouse, m'avez-vous dit, conserve dans sa mémoire la couleur des dunes et la chaleur de sa Tunisie natale.

Nous avons épousé tous les deux des filles du soleil et de la Méditerranée, comme l'étaient les quatre Julia dont vous venez de nous parler. Celles-là ont, en trois générations, donné à Rome cinq empereurs de la dynastie des Sévères ! Hélas parmi les descendants des Julia figurent deux personnages peu recommandables, Caracalla le soudard et Héliogabale le débauché, surnommé le César fou, excentrique adorateur de la pierre noire d'Émèse.

La réflexion me conduit à évoquer la situation de l'actuelle Syrie martyrisée depuis sept années, détruite, mise à feu et à sang, et m'incite à penser aux Syriens bombardés, gazés, affamés par leur sinistre chef d'État aidé par une grande puissance étrangère.

Au début de notre ère, de 192 à 235, l'assassinat politique se pratiquait communément en Syrie et ailleurs dans l'empire romain, vous l'avez bien montré. Aujourd'hui se pratique un assassinat de masse, utilisant les moyens les plus modernes et les plus cruels qui, ajouté à la torture et à l'élimination des opposants, constitue un crime contre l'humanité.

Je pense à Palmyre, « irremplaçable trésor, antiquité dans l'Antiquité » selon l'archéologue Paul Veyne, détruite en partie par Daesch. Avec émotion, nous avons un jour regardé ensemble des photographies sépia des années trente que je conserve précieusement.

Je pense à Khaled al-Assad, ancien directeur général des antiquités de Palmyre, qui en 2015 a été torturé puis décapité et dont la dépouille a été exposée sur le site auquel il avait consacré sa vie. Les djidahistes lui reprochaient d'être un « directeur d'idoles » ! Je me tourne de nouveau vers Paul Veyne, scandalisé et horrifié par le massacre de son ami, qui a alors écrit : « Oui, décidément, ne connaître, ne vouloir connaître qu'une seule culture, la sienne, c'est se condamner à vivre sous un éteignoir. »

Ne vivons pas sous un éteignoir ! Restons ouverts à toute forme et à toute sorte de culture ! Vous nous en donnez un bel exemple ! C'est certainement cela l'humanisme, et vous êtes un humaniste !

Voici, monsieur, ce que m'a inspiré votre discours. Il vous honore et il honore notre compagnie au sein de laquelle nous avons le plaisir de vous accueillir.

Abandonnant maintenant pour conclure le vouvoiement circonstanciel qui convient à la solennité de ce moment, je reviens au tutoiement qui m'est plus naturel pour te dire, mon cher Gérard, la haute estime en laquelle je te tiens, et l'amitié que je te porte. Tu as déjà beaucoup donné à l'académie du Var ! Elle compte sur toi pour continuer à la servir avec le même talent et la même constance.

Installe-toi confortablement dans le fauteuil que je te cède ! Tu verras, on y est très bien !

DISCOURS DE RÉCEPTION

LA PEINTURE AMÉRICAINE DES ANNÉES 1930

Michelle-Ann PILLET

Le 13 juin 2018

En ces temps prospères de l'économie américaine, le bruit assourdissant des machines tournant à plein régime, le vacarme des coups de feu des gangsters, le tapage des rires alcoolisés dans les cabarets, clandestins depuis la prohibition, et tout cela sur un fond de charleston endiablé, valurent aux années 1920 l'appellation de *Roaring Twenties*, les vingtièmes rugissants, terme bien connu des marins. Dans les sphères bancaires, les bulles financières que créaient de fallacieux procédés, s'irisaient de mirages d'opulence éternelle. Poussées par un vent d'euphorie, elles voguaient toujours plus haut quand soudain, par une sombre journée d'automne, elles dévoilèrent leur vacuité en heurtant la réalité de plein fouet. Ce krach boursier à Wall Street en 1929 créa une onde de peur. Les investisseurs retirèrent leurs avoirs, les grandes banques une à une firent faillite entraînant dans leur chute la ruine de plus de 750 établissements financiers. Les usines durent fermer tour à tour, et le monde agricole ne fut guère épargné. Bref, l'Éden économique qu'étaient alors les États-Unis devint un enfer de misère avec le désespoir pour seul avenir.

Au plus dur de la crise, en 1933, aux 30 % de chômage de la population active s'ajoutaient deux millions de sans-abris. Tom Kromer, auteur des *Vagabonds de la faim*, relate son propre parcours quand lui-même faisait partie des démunis en errance. Ce récit est d'autant plus poignant que le style semble happé par l'indifférence. Son titre américain *Waiting for Nothing*, bien plus percutant, traduit le processus de déshumanisation que crée le dénuement.

Et c'est en cette année-là, 1933, la plus noire, que le démocrate Franklin Roosevelt fut élu. Ce président commença par prendre ses distances avec l'étalon or puis lança une vaste campagne de grands travaux connus sous le nom de *New Deal*, la nouvelle donne. L'État fédéral devint ainsi le premier employeur du pays. Le « Federal Art Project » va faire appel aux artistes car le nouvel ordre des choses peut être exprimé par l'art sur les murs des bâtiments publics et des nombreux édifices officiels qui vont être élevés. Ainsi, les artistes furent embauchés pour créer des affiches, des peintures, des fresques. En dix ans, avec le concours des célèbres muralistes mexicains, tels Diego Rivera, époux de Frida Kahlo, David Alfaro Siqueiros ou encore José Clemente Orozco, plus de 4 000 fresques furent réalisées pour les postes, les hôpitaux, les bibliothèques. L'enseignement de l'art fut également puissamment soutenu. Leur quotidien assuré, les artistes furent aussi encouragés à témoigner, chacun selon son propre style, de cette époque fortement tourmentée et de la diversité de l'Amérique. Quel que soit le sujet, quelle que soit la sensibilité de l'artiste, chaque tableau recèle une interrogation sur l'identité de ce grand pays, sur le fondement de sa démocratie, sur son fonctionnement et dysfonctionnement, sur son devenir.

Quand le présent est désastreux et l'avenir obturé, un réflexe bien humain est de se tourner vers le passé pour y trouver du réconfort.



Grant Wood (1891-1942) The Midnight Ride of Paul Revere

Natif de l'Iowa, état du centre nord, Grant Wood avait, comme tous les artistes de son temps, séjourné en Europe, à Paris en particulier et côtoyé les avant-gardes. Cependant, face aux circonstances et à l'urgence de retrouver le moral, l'évocation de Paul Revere, un héros de la révolution américaine ne pouvait se faire que dans un style accessible à tous.

Lors d'une *Chevauchée nocturne*, Paul Revere incite fermement les habitants de Medford, Lexington et Concord, petites villes à proximité de Boston, à prendre les armes contre les Anglais. Dans une atmosphère féérique, les petits personnages sur le pas de leur porte et à leur fenêtre ont bien compris le message du patriote qui file à bride abattue le transmettre aux communes avoisinantes. La vue plongeante et la précision des détails dans le lointain donnent à cet événement fondateur de la nation américaine un dynamisme serein. Paul Revere était le fils d'un protestant de Gironde, Revoyre, qui avait émigré en 1715. Alors qu'il avait été promulgué en 1598 par Henri IV, la révocation de l'Édit de Nantes en 1685 par Louis XIV avait entraîné une forte émigration. Paul Revere était « Fils de la liberté », une organisation secrète de patriotes américains lors de la rébellion des treize colonies contre l'Angleterre à la fin du XVIII^{e} siècle. Le « Boston Tea Party » est une de leurs actions les plus prestigieuses vers l'indépendance des États-Unis, reconnue internationalement en 1783 au traité de Versailles.

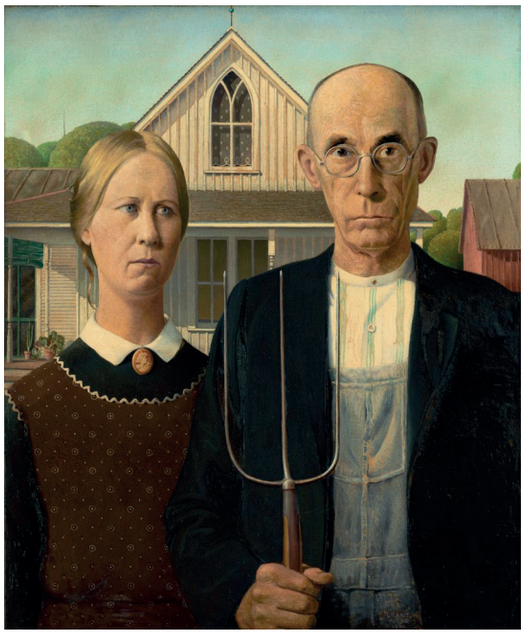


Grant Wood (1891-1942) Daughters of Revolution

Une tasse de thé de facture ancienne fait le lien avec cet épisode dans un tableau intitulé les *Filles de la Révolution*. D'un physique peu amène, trois dames affichent une suffisance pincée et l'absence d'alliance au doigt de celle qui tient la tasse est une sorte de soupir de soulagement. Ouf ! Cette dame, bien ennuyeuse, n'aura pas de descendance et les deux autres qui lui ressemblent probablement non plus ! Elles sont là, très fières, encadrant un tableau datant de 1851 représentant le général Washington traversant le Delaware gelé pour prendre à revers les troupes britanniques en 1776. La malice de Grant Wood à l'égard des « Filles de la révolution » s'explique par son refus de voir l'Amérique bafouer son idéal démocratique d'égalité des chances en renouant avec les traditions de l'aristocratie anglaise de privilèges fondés sur la filiation. « Daughters of the American Revolution » existe toujours. Cette organisation accepte toute femme qui peut prouver par sa généalogie qu'un membre de sa famille a été un combattant de la Révolution américaine. Son but est de sauvegarder l'histoire du pays, la bonne éducation reposant sur la culture et les mœurs convenables. Réalisé en 1932, ce tableau s'inscrivait dans le bicentenaire de la naissance de Washington, premier président des États-Unis, auquel Grant Wood, dans un autre tableau, rend hommage pour sa probité, valeur dont l'absence avait causé en partie la crise de 1929.

Devant un rideau bordé de cerises, Parson Weems nous conte l'histoire figurant dans la biographie de Washington parue en 1808, dont il est lui-même l'auteur. Le futur président, alors petit garçon, montre à son père, qui soutient un arbre bien endommagé, la hache qu'il a dans sa main. Il lui avoue que c'est lui qui a commis ce forfait sur le cerisier : « Père dit-il, je ne saurai mentir », phrase bien louable. Sur le corps de l'enfant, le peintre a posé la tête de Washington adulte en réduction provenant d'un autre tableau ancien.

Dans cette Amérique blessée, pour restaurer le courage, à la mémoire de son passé honorable, pouvait s'ajouter l'évocation de la beauté de ses terres. Ainsi, Marvin Cone, très proche de Grant Wood, émerveille par la douceur de ses paysages aux courbes harmonieuses, poétiquement nimbés d'une lumière tamisée. Et Thomas Benton, en couleurs chaudes et en formes sinueuses, va lui aussi nous rappeler un temps où l'homme coupait le blé avec une faucille, où l'homme et la nature ne faisaient qu'un. À cette vision idyllique d'une vie rurale paisible, fait écho celle de Grant Wood sensible au cycle de la vie rythmé par les mystères des saisons. La conviction que la terre ne ment pas est chevillée au corps de l'agriculteur qui incarne les valeurs fondatrices de l'Amérique et son assise économique, « God, Home and Country », Dieu, le foyer, la patrie, idéal des plus respectables.



Grant Wood (1891-1942) American Gothic

Placé devant leur maison, « American Gothic », style architectural marquant un engouement pour un retour vers le passé, ce couple a bien pris au sérieux cet idéal. La jeune femme semble écouter de son regard bleu ses propres pensées tandis que son époux nous fixe droit dans les yeux, en tenant avec une fière fermeté un de ses outils de labeur. Il affirme son indépendance, son individualisme. Les tâches sont bien réparties. La grange rouge est de son côté, les plantes et le jardin d'agrément d'où proviennent les jolies fleurs sont du côté de son épouse ainsi que le clocher de l'église perçu dans le lointain, lien primordial pour la communauté. Pour insister sur le fait que le couple est propriétaire de la coquette maison, le peintre, pour ainsi-dire, les a vêtus de la même manière. Le motif du tablier de madame est semblable à celui du rideau de la fenêtre en forme de vitrail et se décline dans la même gamme de ton. Les rayures de la chemise de monsieur épousent celles de la façade et le haut de sa salopette ressemble à une fenêtre reflétant le soleil couchant. Le petit col Claudine orné d'un camée marque le respect pour l'héritage des anciens. Pour se lever tôt, ces personnages se couchent de bonne heure sans manquer de lire avant de s'endormir un bon livre qui les rendra meilleurs. Leur air sérieux est dans la mouvance des photos d'une époque où seule la robe blanche du mariage distingue cette cérémonie d'un enterrement.

Judith Barter, historienne de l'art américaine, avec délicatesse, a mis une miniature tirée du recueil du XV^{e} siècle, *Les Riches Heures du Duc de Berry,* en parallèle avec *Fall Labour,* labour d'automne, de Grant Wood, donnant ainsi aux jolies parcelles aux cultures différenciées et à la charrue placée au premier plan un aspect intemporel.



Grant Wood (1891-1942) Fall Plowing

Les peintures de Grant Wood, de Thomas Benton ou de Marvin Cone, nous content un univers rural rassurant mais qui déjà appartient à une époque révolue. En effet, la croissance de la prospérité des agriculteurs durant le premier conflit mondial due à la forte demande des forces armées et des exportations vers l'Europe s'est

très nettement ralentie. En conséquence, l'augmentation des excédents a entraîné la chute des cours et les agriculteurs s'étant endettés pour moderniser leur matériel afin de répondre aux exigences, ne peuvent plus honorer leurs créances. Ils se paupérisent peu à peu et atteignent la misère la plus totale, en particulier dans le « Dust bowl », bassin de poussière, région qui englobe une partie du Texas, de l'Oklahoma et du Kansas. Aux méfaits de la crise s'ajoutèrent des périodes sévères de sécheresse successives et de gigantesques tempêtes de terre. Alors débuta un exode massif vers l'Ouest. Si John Steinbeck dans les *Raisins de la colère* veut, selon ses propres dires, mettre en charpie les nerfs de ses lecteurs, en dévoilant crûment la vie de ces migrants dont il a, par compassion, partagé pour un temps le dénuement, dans ses tableaux Alexandre Hogue met l'accent sur la faute humaine dans ce désastre écologique.

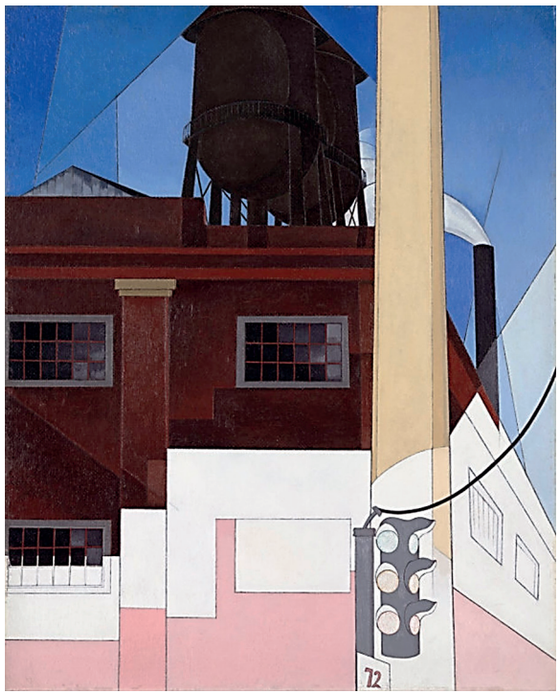
Sa pitié pour la terre s'exprime ici en couleurs tendres. Une femme à la longue chevelure déployée est là, étendue exsangue dans une nudité nacrée. Elle est morte tuée par la charrue dont la lame aiguisée a sillonné sa chair. Et, le maigre cours d'eau qui n'a pu étancher sa soif, semble dans ses reflets bleus murmurer des regrets. Au loin à gauche, un orage se prépare qui peut-être anéantira la ferme abandonnée. L'enclos est bien endommagé, la porte de la maison est très abîmée et la gouttière pend lamentablement. Les annexes sont branlantes et l'arbre aux branches sciées semble dire adieu à l'oiseau solitaire qui fuit à tire d'aile. Le message est clair, l'agriculture intensive tue la terre, mais ce tableau va au-delà du simple constat. Le titre *Mother Earth Laid Bare* évoque, par les termes notre mère la terre, la vision du monde des premiers occupants de l'Amérique, les Indiens ou plus exactement les Amérindiens, pour éviter toute confusion, et le profond respect qu'ils témoignaient à la nature. Leur conception du Grand Esprit, leurs rituels pour se concilier les éléments, telles les danses en l'honneur du soleil et de la pluie, leurs offrandes à l'âme de l'animal qu'ils venaient de tuer pour se nourrir et surtout leur attention à la mère terre, en particulier au printemps, lorsqu'elle est enceinte fécondée par le ciel. Alexandre Hogue, natif du Missouri, élevé dans cette grande déférence là, fut profondément marqué par les effets du « Dust bowl ». Il lui semblait que la terre et le sable furieusement secondés par les vents déchaînés reprenaient le contrôle de territoires que l'on croyait définitivement soumis. Formés par des débris sableux provenant des Rocheuses, leurs sols superficiels étaient retenus autrefois par les herbacées qui les tapissaient et servaient de pâturage aux bisons sauvages. L'inconstance des précipitations n'encourageait guère l'agriculture, aussi, les territoires étaient habités par des Indiens nomades tels les Sioux, les Comanches, les Cheyennes. Lorsqu'en 1862, le « Homestead Act » permit aux colons d'occuper ces terres semi-arides au détriment des Indiens, déportés dans des réserves, et des bisons massacrés, débuta alors une culture céréalière de plus en plus intense et incontrôlée. Ignorant la jachère, ces pratiques peu respectueuses de la nature eurent raison de la mince couche de terre qui ne résista pas aux aléas climatiques des années 1930. L'ampleur de la catastrophe écologique déclencha une prise de conscience qui entraîna une série de mesures de la part du gouvernement Roosevelt pour la conservation des sols.

L'amour de la terre que témoigne Hogue se retrouve également chez Georgia O'Keeffe. Bien que native de la belle région du Wisconsin, c'est le Nouveau-Mexique qui eut sa préférence. Georgia aimait cette terre pour elle-même, tout simplement parce qu'elle était là dans sa vastitude austère, nourrissant ses rêves et sa stridence visuelle. Elle y développa un style d'une grande originalité où la précision du détail faisait corps avec l'immensité des paysages aux reflets chatoyants et changeants. Bien qu'elle ait fait partie d'un groupe de créateurs modernistes ouverts aux influences avant-gardistes européennes gravitant autour du célèbre photographe Alfred Stieglitz dont elle devint l'épouse, Georgia voulait avant tout peindre comme elle l'entendait, être une artiste américaine, américaine point. De grandes fleurs raffinées au velouté soyeux sont souvent associées à son nom. Avec quelle délicatesse Georgia sait les harmoniser aux ossements qui jonchent le désert ! Ce crâne de vache orné de roses d'étoffe blanche aux pétales légers, alliage savant d'observation minutieuse et de fantaisie témoigne de son non-conformisme éclatant. Première femme artiste à être dotée d'un musée personnel « The Georgia O'Keeffe Museum » situé à Santa Fe, Georgia a contribué à l'émancipation de l'art moderne intrinsèquement américain. Lors de ses débuts, à la question « pour qui peindre », elle pensait à Stieglitz, à sa confiance en la liberté d'expression, à son souhait de voir l'Amérique encourager ses propres artistes.

La poésie sauvage des territoires du sud-ouest attire Jackson Pollock natif du Wyoming. Elle va lui offrir la possibilité de naître à lui-même. Il sera le pionnier de l'expressionnisme abstrait. Au début de son itinéraire pictural, Jackson eut pendant huit ans pour maître et grand ami Thomas Benton pour qui la grande question était de savoir si l'Amérique était capable de produire un art qui lui soit propre, un art qui ne soit pas redevable au modernisme parisien. Ayant reçu une formation figurative et méthodiquement organisée, Jackson va acquérir une liberté de geste au contact du muraliste mexicain Siqueiros lors de la réalisation de grandes fresques décoratives de la *New School* à New York qui deviendra le *Metropolitan Museum*. Jackson perçoit que le geste lui-même pourrait bien être un vrai sujet. Lors d'expositions new-yorkaises, il a vu Miró, Masson et Picasso. Son tableau *Sans Titre* daté de la fin des années 1930 témoigne de son admiration pour ce grand

maître espagnol. Mais Jackson est en souffrance, il peine à surmonter les traumatismes de son enfance. Aussi, il entreprend une thérapie jungienne. Il découvre qu'au-delà de l'inconscient personnel qui recèle les oubliés de l'histoire individuelle, il existe un inconscient collectif, une mémoire universelle qui abrite et préserve des sources d'énergie, des images innées conditionnant l'imaginaire humain, les archétypes. « Nous ne sommes pas d'aujourd'hui, déclarait Carl Jung, ni d'hier, nous sommes d'un temps immense. » Accueillir cette notion d'inconscient collectif relève d'une ouverture passionnante qui peut amorcer et nourrir un destin artistique. Jackson va se plonger dans les mythes anciens et porter en particulier un grand intérêt à ceux des Indiens. Son attention avait été attirée par les pétroglyphes du désert, dessins symboliques relevant de l'art rupestre. Pour Jackson, l'art primitif repose sur des émotions spirituelles. Il se passionne pour le rituel de guérison des indiens Navajos, le *sand painting*, peinture de sable comportant des signes destinés à inviter la puissance du Grand Esprit. À la fin du rituel, le sable sur lequel les signes ont été tracés est ramassé, étalé sur le malade puis dispersé. Cette peinture éphémère appelle l'admiration pour la vision des Indiens : le Grand Esprit est libre, on ne peut l'assigner à résidence. Jackson a observé que les officiants tournaient autour de la peinture au sol et s'inspira de cette manière de faire quand lui-même mit au point ses techniques personnelles où l'acte de peindre devient le sujet même de l'œuvre.

Vers la fin des années 1930, peu à peu, l'accent est mis sur la créativité pure. Il souligne et entretient l'idée que seule cette créativité pure est purement américaine. Elle symbolise l'invention, le renouveau, l'individualisme et l'amour de la liberté, qualités perçues comme l'apanage de l'Amérique. Après la guerre, l'engouement pour l'abstraction bénéficia d'un essor délirant, prenant le contrepied de ce que fut l'idéal du *New Deal*. En effet, en ces temps difficiles, les artistes se sont intéressés aux réalités de la vie quotidienne, aux classes populaires, aux milieux défavorisés. Ils ont montré la crise, la gravité de la situation, justifiant ainsi les mesures prises par le gouvernement pour refonder le sentiment national et redonner espoir à un peuple désenchanté. Le réalisme était le style de prédilection sans être pour autant une obligation. En effet un projet pédagogique sous-tendait l'aide aux artistes car la culture était réservée surtout aux personnes aisées. Il fallait donc que les œuvres puissent s'ouvrir au grand public. Ainsi, le figuratif pouvait plus aisement accomplir ce dessein que l'art abstrait plus introverti.



Charles Demuth (1883-1935) ...And the Home of the Brave

And the Home of the Brave, un foyer pour les braves de Charles Demuth est un exemple où le peintre revendique un espace pour son art sans pour autant renoncer à son espace américain. Son esthétique est une évocation très personnelle d'un cubisme soft où se mêlent figuration et abstraction. La Bayuk Brother's Cigar Company, une compagnie de tabac de Pennsylvanie se compose d'une série de plans géométriques colorés et bien délimités, ce qui souligne l'absence de perspective de l'ensemble. Charles témoigne de son patriotisme en donnant pour titre à son tableau la deuxième partie de la phrase finale qui rythme chaque strophe de l'hymne national, « The Star-Spangled Banner », la bannière étoilée, *and the land of the free and the home of the brave*, et la terre des hommes libres et le foyer des braves.

Avec *Classic Landscape*, Charles Sheeler rend hommage à l'industrie en lui donnant un aspect idyllique. Symbiose de réalisme et d'éléments d'abstraction, cette composition frappe par sa pureté formelle et l'atmosphère intemporelle qui s'en dégage. Réalisée à partir d'une photo prise par lui-même, cette œuvre illustre la capacité de l'œil humain à nimber de poésie une vision mécanique.

Peu de temps après le krach boursier de New York, le cofondateur du magazine *Time* créa une revue appelée *Fortune*. Sensible aux problèmes sociaux, il engagea une équipe de rédacteurs pour leur talent d'écrivain. James Agee, l'un d'entre eux fut chargé de faire un reportage dans le Sud sur le métayage du coton. Ce document sur les conditions de travail et de vie de trois familles de métayers blancs et noirs s'avéra si bouleversant que *Fortune* renonça à le publier considérant qu'il pourrait être perçu comme une attaque violente contre le capitalisme. Cependant, quelques années plus tard, il parut sous le titre *Let us Praise Famous Men*, louons maintenant les grands hommes, et fut considéré un chef-d'œuvre véritable. Ce reportage sur les trois familles de métayers fait écho au tableau de Thomas Benton peint à partir d'une série d'esquisses réalisées à la même époque en Géorgie. Après la guerre de Sécession, le Sud s'était progressivement paupérisé offrant un violent contraste avec le Nord dynamisé par son économie industrielle et urbaine. *Cotton Pickers,* les cueilleurs de coton, présente des Afro-américains qui se tuent à la tâche pour survivre alors que les cours du coton ont chuté de plus de 60 % . Sous un abri de fortune, le bébé squelettique fait allusion au grand taux de mortalité infantile qui sévit alors chez ces populations. La chaleur moite et étouffante du Sud rend l'épuisement des métayers presque palpable. Au loin une charrette avance lentement. La beauté des couleurs, l'harmonie des lignes sinueuses des personnages entourés des courbes douces du paysage, témoignent de la sympathie que Thomas éprouve pour ces nécessiteux qui de surcroît étaient menacés par les thèses eugénistes prônées par des personnalités, non seulement du Sud mais du Nord également, afin d'éradiquer le problème de la pauvreté qui avait le mauvais goût d'engendrer des êtres dégénérés. Les démunis blancs et noirs devaient être stérilisés. William Faulkner a décrit la décadence de l'aristocratie des riches planteurs du Sud qui peu à peu perdent tout sauf leur morgue raciste.

L'espace artistique est ouvert à la condition des Afro-américains peints par des Blancs. Une étude de Joe Jones, natif du Missouri, pour une fresque murale représente une scène de docks à Saint-Louis, *Roustabouts,* où des débardeurs sont embauchés et recoivent les ordres d'un patron de forte corpulence qui n'est pas des leurs. La simplification géométrique du paysage industriel dans l'arrière-plan et du modelé des corps offre une lisibilité d'une grande clarté qu'agrémente le velouté visuel du dégradé des tons. Avec une approche mesurée, Joe dévoile son engagement social.

L'espace artistique est également ouvert aux Noirs. Aaron Douglas, peintre afro-américain, chef de file de la renaissance de Harlem retrace la contribution de ses frères à la nation américaine dans une série de panneaux. Le premier, *Into Bondage*, en esclavage, évoque dans une sorte de rêverie végétale comment s'est édifiée la prospérité économique du pays sur le travail des esclaves. *Aspiration* est le dernier. Au-dessous d'une scène, des mains enchaînées s'élèvent telle une prière vers trois silhouettes vues de dos. Deux hommes et une femme se détachent sur une transparence mauve, verte, jaune et bleue. Tons clairs ou soutenus se déclinent dans des formes géométriques qui se chevauchent. Les trois personnages sont tournés vers l'horizon où sur une colline se dressent des gratte-ciel et une usine illuminée. En contrepoint de cette vision, un globe terrestre symbolise l'univers qu'ils peuvent atteindre par l'éducation. Ils en détiennent chacun les clés : l'équerre et le compas, la cornue et le livre. Dans un vocabulaire personnel tout en délicatesse, Aaron nous livre un aspect de l'histoire américaine. Peints pour l'exposition du centenaire du Texas en 1936, ces panneaux ne purent être admirés que grâce aux fonds fédéraux qui permirent de construire un pavillon à part « The Hall of Negro Life ». Les organisateurs Blancs avaient, dès le départ, décidé d'exclure de cette exposition les Noirs alors qu'elle était censée redonner espoir à tous en montrant les progrès économiques et culturels accomplis depuis la fin du régime mexicain un siècle auparavant !

La contemplation de l'histoire se heurte souvent à l'ironie du sort. La danse du charleston porte le nom de la ville où elle est née. Fondée en Caroline du Sud par des Anglais à l'époque coloniale en l'honneur du roi Charles, Charleston est la contraction de Charles Town. Ce grand port fut le centre le plus important de la traite des noirs au XVIII^{e} siècle. Face à lui, Sullivan Island était un lieu de transit où les esclaves attendaient leur sort… Pour passer le temps, ils inventaient des danses… Ellis Island, face à New York, était l'équivalent de Sullivan Island pour les immigrants. Le charleston, mélange de rites africains et antillais fut le symbole de liberté de mouvement, de gaieté débridée. Il fit fureur dès le début des années 1920 aux USA puis à Paris à partir de 1925 grâce à Joséphine Baker, danseuse noire américaine. Allié au fluide des robes raccourcies, aux coupes de cheveux dégagées, le charleston symbolise aussi l'émancipation de la femme.

Archibald John Motley, peintre afro-américain dans son tableau *Saturday Night* représente une scène de cabaret d'un dynamisme extraordinaire dû au savant alliage d'harmonie de diagonales et de tons orangés habilement déclinés et rehaussés par le noir et le blanc des personnages. Toute en flamboyance, la danseuse offre une version du Lindy Hop, dérivé comme toutes les danses modernes du charleston dont la palette de mouvements est inépuisable. Le Lindy Hop a donné lieu à une charmante histoire : dans un cabaret new-yorkais, un client journaliste avait demandé à un danseur le nom de la danse qu'il venait d'exécuter. Comme sa performance était en fait une improvisation et n'avait donc pas de nom, le danseur pris au dépourvu demeura muet quelques instants, puis, un éclair de génie lui ayant traversé l'esprit répondit « Lindy Hop ». C'était le grand titre du quotidien qu'il avait lu le matin même et qui saluait l'exploit de Charles Lindberg pour sa liaison des continents en avion. *Lindy hops the Atlantic*, Lindy saute au-dessus de l'Atlantique.

Les chants nostalgiques qu'improvisaient les esclaves lors de la cueillette du coton par exemple vont devenir eux aussi à la mode et donnent lieu à des arrangements musicaux poignants. L'expression « Blue devils », diables bleus, qui dit les moments de mélancolie profonde, s'est abrégée en « Blues ».

Dans *Tree Trunks,* Arthur Dove, natif de l'état de New York, manifeste avec lyrisme son goût pour l'abstraction. Face à la nature qu'il aime, il sait traduire ses émotions en formes abstraites dont la fluidité musicale irradie la vie. La culture afro-américaine va également l'inspirer. *Swing Music* est un ensemble de formes syncopées où les rythmes joyeux pleins de vitalité transposent une gamme de sons en crescendo rougeoyant. Ce célèbre swing de Louis Armstrong se trouve ainsi immortalisé sur une portée picturale. Dans une société où la ségrégation est toujours de mise, les artistes noirs voient dans leur création musicale l'occasion de défendre les droits et les libertés de leurs frères. Et les Blancs adoptent et s'approprient la musique noire pour se rebeller, s'en inspirer et créer une musique qui serait l'emblème d'une musique typiquement américaine. Cependant, les musiciens noirs de grand talent jouent trop souvent pour une clientèle fortunée dans des cabarets portant l'enseigne « For Whites Only ». Le « Cotton Club » est un exemple célèbre. C'est en 1939, dans le « Café Society Club » premier cabaret intégré que Billie Holiday va interpréter de sa voix rauque et sensuelle *Strange Fruit*, poème écrit en 1937 par Abel Meerepol, professeur et poète d'origine russe. Abel avait vu par hasard une des nombreuses cartes postales qui circulaient librement et impunément. Elles représentaient des scènes de lynchage atrocement cruelles entourées de Blancs souriants et satisfaits posant pour la photo. La douceur de ces sonorités est en résonance avec la douleur toute en retenue de l'auteur.

Strange Fruit

Southern trees bear strange fruit,
Blood on the leaves and blood at the root,
Black bodies swinging in the Southern breeze,
Strange fruit hanging from the poplar trees.
Pastoral scene of the gallant South,
The bulging eyes and the twisted mouth,
Scent of magnolias sweet and fresh,
Then the sudden smell of burning flesh !

Here is a fruit for the crows to pluck,
For the rain to gather, for the wind to suck,
For the sun to rot, for a tree to drop,
Here is a strange and bitter crop.

Le lynchage, cette lèpre hideuse qui ronge la démocratie est dénoncée dans les tableaux de John Steuart Curry, natif du Kansas. *Manhunt* met en scène des hommes au visage menaçant, à cheval et à pied, accompagnés de chiens. Ils s'engagent dans la forêt pour débusquer leur proie. L'ombre suinte de la malveillance de leurs intentions. Blotti dans un arbre *Le Fugitif* dont on sent le battement du cœur attend apeuré le sort qui lui est réservé. En une année, de 1932 à 1933, le nombre de lynchages a quadruplé. Le Congrès depuis longtemps tente d'éradiquer ce fléau et ne parvient pas à faire voter une loi contre cette pratique trop ancrée dans le passé historique. Au XVIII^{e} siècle, durant la période fébrile précédant la guerre d'indépendance, Charles Lynch, un patriote et juge de paix en Virginie instaure une justice expéditive afin de réduire la durée des procédures juridiques à l'encontre des défenseurs trop zélés de la Couronne britannique passibles de mort. Ces pratiques se répandirent jusque dans les territoires de l'Ouest et perdurèrent au-delà de l'instauration et de la consolidation de l'état de droit. Ce n'est qu'en 1964, que le lynchage est devenu un délit grâce aux droits civiques.



John Steuart Curry (1897-1946) Manhunt

Le tableau de Joe Jones, *American Justice,* offre une indignation sereine et esthétique posée dans un écrin aux coloris subtils et raffinés. Une jeune femme, dont le visage révèle un état de choc a été violentée. Des messieurs cagoulés devisent calmement avant de la pendre et la brûler en même temps. La perversité innée des Noirs doit être éliminée. Aussi, la purification de l'âme passe par la souffrance du corps. Le tison qui a servi à incendier la maison est encore bien vaillant et le chien, apitoyé semble implorer le ciel. Les croix sur les chasubles renvoient à l'origine religieuse de l'acharnement insensé du Ku Klux Klan contre les Noirs et de leur certitude enragée de la supériorité de la race blanche : une interprétation dévoyée du verset 27, chapitre 9 de la Genèse, la malédiction de Noé lancée contre son plus jeune fils Cham. Mais Noé, ce n'est pas Dieu.



John Steuart Curry (1897-1946) The Fugitive

Originaire de Chicago, Ivan Albright, semble avoir compris que *L'Homme a créé Dieu à son image* et qu'il le revêt de sa propre noirceur pour cautionner les horreurs qu'il commet. Quelques touches de couleur éclairent les ravages du temps, la peau rougeaude et dépigmentée du visage, l'air désabusé sous un front sillonné, le chapeau de travers sur des cheveux bien vieux. Les vêtements ôtés après de sales besognes laissent voir une peau de cuir aux nuances de cuirasse. Et les bras boursouflés où la pourriture affleure vont bientôt éclater.

Durant la première guerre mondiale, Ivan a exercé la fonction de dessinateur médical à l'hôpital américain de Nantes. Ce qu'il a consigné dans ses carnets de croquis a dû être effroyable. Et pourtant, Ivan a toujours nié l'influence sur son art des cauchemars ambulants qu'il a vus. Comment expliquer un tel déni ! Tous ses tableaux de magnifique facture sont dans la même gamme de tons et semblent incarner ses propres dires : « Notre corps est notre tombeau ».

Les personnages de *Dance Marathon* peint par Philip Evergood, né à New York, pourraient tenir les mêmes propos. Leurs corps sonnent le glas de leur dignité perdue sur le chemin de la faim. Comment se nourrir lorsque l'on n'a plus rien ? Sur une piste, une vaste toile d'araignée, la pauvreté est prise au piège, il faut danser, danser, danser. Mais à qui appartiennent ces corps ? À des femmes, à des hommes, pourquoi les distinguer ? Ils ne sont plus personne. Ils ne sont qu'un spectacle pour les nantis oisifs et voyeurs. Au premier plan des mains potelées, l'une menottée par un bijou voyant, deux autres applaudissant sous une grimace hilare qui serre un gros cigare fumant. Et en symétrie de la main au bijou, celle d'un squelette qui agite un billet où figure cyniquement « In God we trust », nous faisons confiance à Dieu. L'expressionnisme macabre qui se dégage de cette scène semble crier « non, ce n'est pas moi qui suis laid, c'est la vie que je décris qui n'est pas belle ». Ce tableau nous rappelle *On achève bien les chevaux*, livre poignant d'Horace Mac Coy. Devant le scandale de cette exploitation de la misère, une réglementation fut établie : un marathon ne devait pas durer plus de huit heures. Sous un Mickey souriant au fond de la salle, le calendrier indique le 49^{e} jour !

Et pendant ce temps-là, dans une petite ville coquette de Nouvelle-Angleterre, un *Dîner paroissial* rassemble les membres de la communauté. Il est servi par des dames un peu peinées car les hommes semblent ne pas faire grand cas des bons petits plats fidèlement préparés. Ils sont, pour la plupart, perturbés par l'arrivée d'une blonde sculpturale, peut-être une enfant du pays qui revient après avoir vécu sous d'autres cieux. Si son allure sophistiquée offre un contraste cruel avec les formes empâtées des femmes sans âge, aux chignons bien sages, ses manières laissent vraiment à désirer. La façon dont elle relève sa robe afin de ne pas trébucher est tout simplement vulgaire. Certains l'ont à peine effleurée du regard et d'autres ont détourné leurs yeux. Mais à quoi peut penser l'homme au brassard noir, assis au premier plan et qui sans doute est resté imperturbable ? Est-il inquiet pour le bel équilibre de sa petite ville où chacun possède un joli chez soi, dans ce décor charmant, où les champs cultivés voisinent la belle pelouse tondue où reposent les tombes des anciens, où le terrain de base-ball est souvent animé, où le lac et les monts semblent si protecteurs ? Pense-t-il comme Henry Ford ou Charles Lindbergh, le héros national, que le fascisme qui s'étend maintenant en Europe avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir n'est peut-être pas un mal ?

En revanche, certains artistes américains ont entendu le Kominterm, l'internationale communiste, battre le rappel pour créer en 1935 un front populaire destiné à lutter contre l'expansion du fascisme. Louis Guglielmi appartient à un groupe, fondé en 1929, qui pense que l'art est un atout majeur pour la création d'un monde nouveau et meilleur. Dans un paysage desséché, une usine fume au loin. D'un tas de gravats sort un bras dont la main demeure en suspens. Et contre la base d'un puits de pétrole, symbole de la fortune Rockefeller, un grand portrait de Lénine en noir et blanc est posé. Une fleur de maïs pousse toute fragile collée à lui et semble relever d'un véritable miracle : elle a vaincu l'aridité. Alors, tel un Phénix qui renaît de ses cendres, la vision de Lénine peut-elle encore revivre ? Le regard oblique de Lénine est trop sceptique, Guglielmi n'y croit pas.

Né en Russie, Peter Blume a rejoint l'Amérique avec sa famille à l'âge de six ans et a vécu à Brooklyn. Il offre dans *La Ville éternelle* une vision de Rome surréaliste. Le décor se compose d'un mélange fantaisiste de Forum, de Colisée, dominé par des montagnes imaginaires et grandioses nimbées d'une lumière féerique qui crée dans le lointain une atmosphère sereine à l'opposé de l'hallucination cauchemardesque du premier plan. Près d'un monceau de ruines, un vieux mendiant au pied bandé et au visage ravagé tente d'attirer l'attention sur sa misère. Au centre, la tête d'un Mussolini tout vert sort de sa boîte, tel un diable, tandis que dans le labyrinthe qu'il domine, une « Chemise noire » grimaçante accompagnée d'un homme d'affaire très gras au rictus grinçant le contemplent. À gauche, en symétrie, dans un sanctuaire lumineux, un Christ tout mince et souffrant est couvert de cadeaux incongrus tels des épées, des épaulettes, des bijoux. Émergeant du labyrinthe, des personnages regardent les troupes fascistes en exercice. Ce tableau cristallise les craintes de voir surgir en Amérique même un dictateur. Et il tourne aussi en dérision ceux qui peut-être le souhaiteraient.

Tout comme la *Ville éternelle* témoigne d'une inspiration surréaliste européenne, *Dark Figure*, figure sombre, relève de la même veine mais apparaît plus proche de Dali. Le peintre Federico Castellón, né en Espagne, a également immigré en Amérique avec sa famille à l'âge de sept ans. Il se représente sous la forme d'une tête décapitée et vivante, posée contre un mur bizarre d'où sortent des mains tenant des cercles souples et déformés. Des petits corps s'amoncellent sur elle et la caressent. À l'opposé, une grande silhouette sombre cagoulée cache la parcelle de ciel bleu que dévore peu à peu une bourrasque nuageuse et funeste. Cette œuvre énigmatique témoigne d'un talent prophétique. En effet, le 26 avril 1937, ordonné par les nationalistes espagnols, un

Bombardement germano-italien pilonne Guernica. Tels des monstres ailés, les avions anéantissent la ville et carbonisent littéralement tous les habitants. La guerre civile espagnole avait éclaté en juillet 1936 donnant ainsi une avant-première du désastre mondial.

En ce temps de crise et de dénuement, les tableaux de Raoul Marsh, qui fut élève de Thomas Benton, anticipent un retour vers la société de consommation où les salariés sortiraient en foule de la bouche de métro de *La 14e rue* à New York, où les élégantes pourraient faire leur emplettes librement et se plaire en adoptant le style vestimentaire des actrices et leur chevelure platinée.

Twenty Cent Movie, le cinéma à vingt centimes*,* met l'accent sur la place de cet art important dans une période si tourmentée. Le cinéma fut très prospère et offrait du rêve : des femmes à la plastique attirante évoluaient dans des appartements luxueux au décor art déco. De nombreux films donnaient un message clair : un corps aux belles proportions est un moyen d'atteindre un paradis matériel. De chaque côté du guichet, une foule se presse pour entrer. Vingt cents la séance, c'est peu et beaucoup de désœuvrés peuvent ainsi se le permettre. Les titres qui tapissent les murs sont suggestifs. Tel « la victoire sur les plaisirs de la chair » situé au- dessus de l'homme en costume rouille, au visage d'une suffisance glauque. Sa silhouette cache en partie d'autres titres où les mots péché et sang donnent déjà la tonalité. Avec grand intérêt les affiches sont littéralement scrutées par les spectateurs en attente. Un grand Noir d'une décontraction goguenarde semble offrir ses services. Au-dessus de la caisse, une femme couverte de bijoux a un sourire engageant pour qui voudrait l'imiter. Et les acheteuses de billets savent par leur pose mettre en valeur leur corps. À gauche, deux coquettes paraissent attendre quelqu'un. Leur anatomie, à peine voilée, est soulignée par deux titres *Dangerous Curves, c*ourbes dangereuses, et juste au-dessus de leur tête *Stripped Bare,* mise à nu. Ces mots pourraient-être une formule pour décrire de façon lapidaire ce que fut la peinture américaine des années 1930 : une mise à nu sincère. Les artistes de cette décennie ont su célébrer la beauté de leur terre, rendre hommage à la rigueur de ses valeurs fondatrices et mettre avec franchise l'accent sur les failles de leur pays, soutenant ainsi la volonté du président Roosevelt de le rendre meilleur. La peinture des années 1930 est un bel exemple de démocratie.

Resté à l'écart du bruit et de la fureur, Edward Hopper a préféré refuser l'aide du gouvernement et poursuivre en solitaire sa belle et longue méditation sur la lumière. Tel un vaisseau qui tient le cap quel que soit le temps, Edward est demeuré fidèle au style qui le rendit célèbre dès les années 1920. L'élégance des personnages en arrêt, le raffinement des couleurs et la pureté formelle d'un ensemble de lignes, sont les aspects visuels de son œuvre car ce qui frappe c'est la magie du silence. Le silence, lieu de mystère où les possibles sont en attente, où l'infini s'éclaire. Les personnages d'Edward sont souvent seuls, mais cette solitude n'est pas le sentiment effrayant d'isolement. Au contraire, c'est une manière d'être totalement au monde. Dans sa peinture métaphysique, intemporelle, Edward Hopper laisse entendre par sa sensibilité spirituelle que le point le plus intime de l'être humain rejoint le point ultime de l'univers.

Daté de 1939, *New York Movie* représente une jeune femme blonde en méditation près des rideaux ouverts qui laissent entrevoir un escalier baigné de lumière. Elle-même est éclairée par trois lampes en applique. Une colonne immense la sépare de la salle de spectacle où un éclairage baroque ressemble à un escalier faisant pendant à celui de l'entrée. Les sommets enneigés de l'écran sont probablement une allusion au film célèbre de Capra, *Lost Horizon,* tiré du roman à succès de l'auteur britannique James Hilton. Il conte l'histoire d'un avion qui s'écrase dans l'Himalaya. Après une longue marche, les membres de l'équipage découvrent Shangri-La, un coin de paradis où la paix intérieure et la longévité de ses habitants les interpellent. Vivre n'est pas une lutte, mais un enchantement, car ils savent cultiver la paix et la sérénité. Face aux menaces de la guerre, le message est percutant.

L'Amérique ne sera jamais Shangri-La et la créativité des artistes du *New Deal*, qui ont tenté de frapper les consciences avec beaucoup de courage, mérite d'être saluée.

Réponse du professeur André Bérutti au discours de réception de madame Michèle-Ann Pillet

Oserai-je, madame, en commençant mon propos, citer Thucydide comme le fit naguère Alain Peyrefitte dans sa réponse au discours de réception à l'Académie française de Jacqueline de Romilly ?

« Tout ce que l'on peut souhaiter aux femmes, c'est que l'on parle d'elles le moins possible parmi les hommes. »

L'Athénien voulait certainement faire allusion à la modestie de bon aloi qui sied aux dames de bonne lignée.

Toute autre interprétation risquerait de m'attirer les foudres des 38 dames de notre compagnie dont vous êtes la huitième titulaire, ce qui à mes yeux est trop peu pour nos 50 fauteuils. Remarquons cependant que l'académie du Var n'a pas attendu l'année 1980, comme l'a fait l'Académie française, pour élire une dame : ce fut Marguerite Yourcenar, grâce à Jean d'Ormesson. Il a fallu plus de trois siècles et demi !

J'ajouterai, pour lever toute ambiguïté sur mes sentiments vis-à-vis du beau sexe, que je me réjouis de m'adresser à vous devant un auditoire composé à peu près à parité d'hommes et de dames de qualité. Je suis d'ailleurs à cette place, madame, pour parler de vous en bien, votre modestie dût-elle en souffrir, et je ne vais pas m'en priver tant vos qualités et vos mérites sont grands !

Alain Peyrefitte ajoutait à l'adresse de Jacqueline de Romilly : « Les femmes ont quitté le Gynécée. Elles se multiplient au Lycée. Elles conquièrent l'Agora. Et vous voici à l'Académie ! » Vous voici à l'académie du Var et vous venez de nous charmer en prononçant vos remerciements et votre discours de réception !

De celles qui m'ont demandé de répondre à leur discours, vous êtes, madame, après Anne Sohier-Meyrueis, la deuxième, je dis bien la deuxième et non pas la seconde, tant est grand mon souhait d'avoir à accueillir de nouvelles académiciennes au sein de notre compagnie.

Mais enfin, pourquoi m'avoir chargé de cette agréable tâche, alors que vous avez été conduite jusqu'à nous, en 2008, par une marraine et un parrain prestigieux ? Pourquoi aujourd'hui, exceptionnellement, sommes-nous aussi nombreux à entourer une nouvelle titulaire ?
Nicole Mazô, votre marraine, a choisi dans l'ordre l'amour, l'éméritat et l'écriture, Didier et la rédaction de son ouvrage sur la mémoire l'occupant à temps plein. Elle a tenu néanmoins à être présente pour vous écouter.

Jean-Paul Meyrueis, votre parrain, qui est sur tous les fronts de l'académie du Var et de la CNA a accepté de me laisser le plaisir de prononcer cette réponse. Bientôt 70 années d'amitié, dont près de la moitié d'études communes suivies de travaux académiques communs, font que nous sommes quasiment interchangeables !

Peut-être aussi, lorsque vous m'avez sollicité, vous êtes-vous souvenue que Jean, votre futur époux, jeune midship, et moi, jeune médecin, avions vécu plusieurs mois ensemble dans le poste 2, le pire, à bord de la *Jeanne d'Arc,* pendant la campagne 1961-62. Il s'agit là aussi d'une histoire d'amitié !

C'est huit années plus tard que le lieutenant de vaisseau Jean Perreau, instructeur embarqué sur l'aviso escortant la nouvelle *Jeanne*, rencontre lors d'une escale à Boston une jeune et belle Franco-américaine. Ce professeur de français, c'est vous madame ! Commence alors une histoire d'amour confirmant l'horoscope tracé pour Jean par Max Jacob : « C'est par le cœur qu'on le mènera ! »

Qui de vous deux a mené l'autre, nul ne le sait, et cela n'a pas d'importance ! Vous avez vogué ensemble en voilier en baie de Chesapeake puis en Méditerranée, et vous êtes partis sur les chemins de l'art et de la culture qui vous ont conduite jusqu'à nous pour notre plus grand bonheur.

Ces chemins sont bordés des jalons prestigieux que sont vos fonctions et vos titres : professeur d'anglais-français à Boston, professeur de français à la Chesapeake Academy, titulaire du Cambridge English Proficiency, diplômée d'histoire de l'art de l'école du Louvre.

Vous avez suivi des cours de traduction à l'institut britannique de Paris. Vous parlez et écrivez aussi l'italien, et vous parlez l'allemand, l'espagnol, le russe et l'hébreu, ce qui fait que l'on ne parvient pas à distinguer la

langue qui colore discrètement le français parfait que vous parlez d'une voix douce si agréable à l'oreille, et qui nous charme depuis huit années.

L'heure que nous venons de passer avec vous est en quelque sorte le couronnement des travaux que vous nous avez présentés durant ces huit dernières années : une conférence sur le symbolisme en Europe, une autre sur la Mésopotamie et la Bible, une participation à un colloque sur la poésie au cœur des arts où vous nous avez révélé l'œuvre picturale de Mikhaïl Vroubel sur un poème de Lermontov, trois communications lors de commissions des beaux-arts : une réflexion sur Aristote contemplant le buste d'Homère, une étude sur le peintre Caspar David Friedrich et une autre sur l'Art nouveau ; une participation en commission de littérature sur le thème de l'évasion intitulée *Une Évasion vers l'infini : Moïse et la sortie d'Égypte*. Et enfin six communications en séance mensuelle allant de l'épopée de Gilgamesh à l'arc de Constantin.

Vous avez eu aussi le temps (où le trouvez-vous ?) de donner des conférences à l'Association pour les musées de Toulon dont votre époux a longtemps été le président, à l'association des membres de l'ordre des palmes académiques, aux universités du temps libre de Sanary et d'Ollioules, à la Dante Alighieri. Votre gentillesse et votre dévouement à la culture vous interdisent de refuser ces sollicitations.

Tout ce que vous présentez révèle une immense culture dans des domaines aussi variés que l'histoire, la poésie, la peinture, l'architecture, la musique. Chaque année, d'ailleurs, avec Jean, vous vous ressourcez aux origines de notre culture, en Méditerranée à bord de votre voilier, et dans la ville éternelle où selon un véritable rituel vous passez le dernier mois de l'été, je vous cite, « dans cette Rome au bord du temps où les siècles se côtoient, se croisent, conversent ou s'entrelacent. »

J'ajouterai que vous avez un joli talent de peintre et de céramiste et que vous êtes l'auteur d'une belle monographie sur notre regrettée consœur le peintre Marie Astoin, intitulée *Une Mélodie à fleur de toile*.

Ce que vous venez de nous présenter n'est pas une mélodie, mais plutôt une symphonie, celle de la peinture américaine des années trente, avec ses moments, j'allais dire ses mouvements, de gravité, de joie, de tristesse, de tourmente, joués par les instrumentistes que sont les peintres de cette époque si particulière précédant les drames qui se dessinent en filigrane : la montée du fascisme et du nazisme, et de l'internationale communiste, et le spectre d'une seconde guerre mondiale !

Vous nous avez conduits dans ces méandres avec une grande maestria, rapportant chaque œuvre et chaque peintre à un moment, un événement présent ou passé de l'histoire des États-Unis.
En vous lisant et en vous écoutant, en admirant la succession des œuvres picturales qui illustrent votre propos, m'est venue l'idée qu'il était possible de les rapprocher du cinéma américain des années trente, ou à celui qui met en scène cette période, ou encore qui fait référence à l'histoire de votre pays natal.

La présence au début de votre présentation de l'œuvre d'Edward Hopper représentant une salle de cinéma n'est certainement pas étrangère à cette impression. Vous faites alors allusion au film de Franz Capra, *Horizons perdus* et vous convoquez au fil de votre propos John Ford et les *Raisins de la colère*.

L'incipit du roman de John Steinbeck évoque une peinture d'Alexandre Hogue, que vous n'avez pas manqué de montrer : « Sur les terres rouges et sur une partie des terres grises de l'Oklahoma, les premières pluies tombèrent doucement et n'entamèrent point la terre crevassée. » Et là s'imposent à nos yeux la longue silhouette dégingandée, le regard clair et le sourire triste et désabusé d'Henry Fonda.

Vingt-trois ans plus tard, sa fille Jane est l'héroïne d'un autre film dramatique que vous évoquez devant une œuvre de Philip Egerwood intitulée *Dance Marathon*. Dans *On achève bien les chevaux* de Sydney Pollak Gloria et Robert, son partenaire, dansent pour quelques dollars jusqu'à perdre la raison, et peut-être la vie.

Vous nous avez parlé du Cotton club, club de jazz et dancing de Harlem, et immédiatement m'est venu à l'esprit le film de Francis Ford Coppola mettant en scène, au rythme du jazz, des claquettes et des mitraillettes, un trompettiste blanc et un danseur noir au service d'un trafiquant d'alcool pendant la prohibition.

M'est aussi venu à l'esprit *Les Temps modernes* de Charlie Chaplin, lorsque vous parlez, devant une œuvre de Charles Sheeler, du « bruit assourdissant des machines tournant à plein régime ».

Et comment ne pas se référer à *Autant en emporte le vent* de Victor Fleming devant les œuvres émouvantes et tragiques de Thomas Hart Benton et de John Steuart Curry représentant l'une la misère des cueilleurs de

coton, les deux autres la traque d'un esclave, puis le fugitif caché dans un arbre, comme crucifié, tentant de se confondre avec le tronc et les branches maîtresses, alors que la meute des chasseurs et des chiens apparaît dans une clairière ? Il sait ce qui l'attend s'il est repris !

Et vous le montrez lorsque vous évoquez les vieux démons de l'Amérique devant l'œuvre de Joe Jones intitulée *American Justice*. Deux films s'imposent alors à nos yeux. Le premier, *Naissance d'une nation*, de John Griffith, raconte et justifie, hélas, la naissance du Ku Klux Klan après la guerre de Sécession. Le second, *Mississipi Burning*, d'Alan Parker, montre que durant les années soixante du XX^{e} siècle la bête hideuse du racisme est toujours vivante et vivace, et que le Klan est toujours actif.

Ainsi, à travers la peinture américaine d'une décennie, avez-vous tracé une véritable épopée du pays où vous êtes née, à Corpus-Christi au Texas, nous montrant votre attachement aux États-Unis sans cacher les pires facettes de cette grande nation. Lucide vous concluez : non l'Amérique ne sera jamais Shangri-La, cet utopique paradis du film de Capra, *Horizons perdus* !
Vous qui avez la double nationalité, vous êtes, madame, la plus américaine des académiciennes varoises, comme Julien Green, qui a toujours refusé la nationalité française, fut le plus américain des académiciens français.

Nous sommes honorés de vous accueillir et de vous offrir le seizième fauteuil, occupé pendant près d'un quart de siècle par notre cher Tony Marmottans, ce qui en fait un siège prestigieux. Sachez que je suis très heureux et ému de vous installer dans ce fauteuil qui fut celui de mon maître et ami, avec lequel j'ai partagé une passion pour Toulon et le Var, ébloui par son érudition, touché par sa gentillesse et honoré par son amitié. Érudition, gentillesse et sens de l'amitié sont les qualités que je retrouve en vous. J'ajoute que votre prédécesseur, comme vous, s'est intéressé aux années trente dans son ultime ouvrage de souvenirs de jeunesse à Toulon. Vous le voyez, ce fauteuil était fait pour vous !

Et puis, au moment de conclure, me revient en mémoire ce que vous m'avez dit lorsque, timidement, vous m'avez demandé de vous répondre : « avec toi, on ne s'ennuiera pas ! » Voici revenu le temps du tutoiement qui sied à notre amitié ! Ton souhait a-t-il été exaucé ? À toi, à vous chères consœurs, chers confrères, d'en juger !

Enfin, et pour mêler le ton académique à celui dicté par la grande amitié que je vous porte, je ne peux pas résister au plaisir de tenter d'imiter l'inimitable Jean d'Ormesson en m'appropriant la déclaration qu'il fit à Simone Veil, et que je vous fais au nom de notre compagnie : « Je baisse la voix. On pourrait nous entendre, nous vous aimons, madame ! »

DISCOURS DE RÉCEPTION

LE DÉLUGE : INDICES GÉOLOGIQUES ET MYTHES,

Guy HERROUIN

Le 17 octobre 2018

Le Déluge

Pourquoi s'intéresser au Déluge ? D'abord j'ai eu la chance, à l'Ifremer, Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer, dans les années 1998-2005, d'échanger avec l'équipe de géologues dont Gilles Lericolais, chef de mission des campagnes en mer Noire, sur les résultats de ses recherches. Ensuite, je suis très intéressé par les changements climatiques passés qui ont eu des conséquences fondamentales pour l'homme. Mieux les connaître relativise les changements actuels, très médiatisés mais bien modestes par rapport à ceux des périodes anciennes où pendant des centaines de milliers d'années, les alternances froides et chaudes ont précédé notre ère. Enfin, je suis passionné par la préhistoire et par l'archéologie. Je ne suis pas un expert, loin de là ! Mais je lis beaucoup d'ouvrages dans ces domaines et profite de nombreux voyages, avec mon épouse, pour visiter des sites remarquables, en particulier ceux du Bassin méditerranéen et du Proche et Moyen-Orient. Le thème du Déluge sera traité en trois parties :

- Les indices géologiques du cataclysme qui s'est déroulé en mer Noire, phénomène qui est la conséquence de l'évolution des climats à la fin de l'ère glaciaire,
- Les mythes du Déluge décrits dans l'épopée sumérienne de Gilgamesh et dans la Genèse biblique,
- Une réflexion sur le caractère universel du Déluge.

Le sujet du Déluge a fait l'objet d'innombrables études en particulier de la part des archéologues et des exégètes, ces chercheurs qui approfondissent et critiquent des textes anciens. Cependant les indices géologiques et climatiques n'ont été rapportés que ces toutes dernières décennies. Il est intéressant de tenter de rapprocher ces deux voies afin de proposer une synthèse. Cette tentative est modeste car je ne suis ni géologue et encore moins exégète !

Les indices géologiques

Les recherches océanographiques et glaciologiques, portant essentiellement sur les variations du niveau marin depuis le dernier maximum glaciaire à partir de - 18 000 ans, appelée glaciation de Würm, sont relativement nouvelles. Les chercheurs sur le déluge mésopotamien n'ont, jusqu'à une époque récente, pu situer leurs recherches dans le contexte de l'évolution mondiale des climats. Des ouvrages très approfondis et de grande qualité comme celui d'André et Denise Capart, *L'Homme et les déluges*, paru en 1985, donc avant les campagnes en mer Noire des années 2000, élaboraient des théories qui ne tiennent pas chronologiquement au vu de ces données récentes.

Afin d'illustrer la modernité de ces apports, souvenons-nous de la célèbre réflexion d'Aldous Huxley, l'auteur du *Meilleur des mondes*, qui, dans la première moitié du XX^{e} siècle écrivait : « Cette histoire du déluge est en contradiction avec les enseignements de la géologie et doit être considérée comme une fable inacceptable !»

Le phénomène qui sera décrit ci-après, est basé sur des indices qui se situent en mer Noire au début du Néolithique.

La Méditerranée, notre *mare nostrum*, est une mer entre deux terres. Elle se compose de deux bassins : le bassin occidental et le bassin oriental, séparés par le détroit entre la Tunisie et la Sicile.

Les eaux de la Méditerranée communiquent à l'ouest avec celles de l'Atlantique par Gibraltar et à l'est avec celles de la mer Noire, via la mer de Marmara et le Bosphore. Cette situation a évolué au cours des millions d'années au gré de la dérive des continents et des variations climatiques. À certaines périodes, le détroit de

Gibraltar a été fermé, isolant cette mer et provoquant d'ailleurs son assèchement. Actuellement, les eaux de l'Atlantique pénètrent en Méditerranée par un courant de surface, les eaux salées, donc plus lourdes de la Méditerranée, sortent vers l'Atlantique par un courant sous-marin. À l'est, les communications des eaux par les détroits des Dardanelles et du Bosphore ont, elles aussi, évolué. Actuellement, les eaux peu salées de la mer Noire sortent par un fort courant de surface en mer de Marmara et les eaux salées plus lourdes pénètrent dans le Bosphore par un courant sous-marin. Nous reviendrons sur ces courants.

Retenons aussi, car ce sera nécessaire pour la compréhension des phénomènes de communication des eaux, que le seuil des Dardanelles est à environ 60 m au-dessous du niveau marin actuel, et celui du Bosphore est moins profond, soit à 30 m au-dessous de la surface.

Résumons très schématiquement les traits principaux de l'évolution climatique « récente ». Ce qualificatif signifie qu'elle se situe au début du Néolithique, donc qu'elle est relativement proche de notre époque par rapport aux évolutions générales qui se déroulent sur des centaines de milliers d'années voire des millions d'années.

Nous devons à Milutin Milankovitch, de l'Université technique de Vienne, la théorie sur les causes astronomiques de l'alternance des périodes glaciaires et interglaciaires de la Terre, au cours du quaternaire, c'est-à-dire depuis environ un million d'années. Cet auteur publie, en 1941, une étude sur *La Théorie astronomique du climat*, qui met en évidence l'existence de cycles climatiques, et leur corrélation avec les conditions astronomiques.

Résumons les causes de ces cycles climatiques. La Terre décrit une ellipse autour du Soleil. Celle-ci est soit proche d'un cercle, soit allongée. La période principale de variation de l'excentricité de l'ellipse est d'environ 100 000 ans. On comprend aisément que lorsque l'ellipse est allongée, la Terre, est plus éloignée du Soleil aux extrémités du grand axe. Les hivers seront donc beaucoup plus froids et le phénomène répété pendant des milliers d'années va engendrer la glaciation des hautes et moyennes latitudes des hémisphères terrestres.

Deux autres phénomènes astronomiques vont se superposer à cette cause principale et entraîner des variations secondaires au sein des cycles glaciaires-interglaciaires : l'inclinaison de la Terre varie sur son axe et la Terre a un mouvement de toupie.

Revenons aux conséquences pour l'homme pendant la période qui s'étend de la fin du Paléolithique au début du Néolithique. La dernière période glaciaire dure 100 000 ans. Puis à la fin de cette période, il y a environ 18 000 ans, la Terre se réchauffe car l'ellipse, décrite précédemment, se rapproche d'un cercle donc la Terre est plus proche du Soleil. Les températures remontent pendant cette période d'environ 10° en moyenne. Cette remontée est relativement rapide à l'échelle géologique. Les géologues nomment cette période, l'Holocène.

Cette remontée des températures n'est pas continue. Les fluctuations, rapides au regard de l'échelle des temps, sont dues à des phénomènes terrestres tel que l'arrêt du grand courant océanique, dont le Gulf Stream fait partie. Ce sont des contre réactions dues à l'arrivée en très grande masse d'eau froide de fonte d'inlandsis, c'est-à-dire de gigantesques continents glacés tels, dans l'hémisphère nord, que les glaciers des Laurentides et du Groënland et, dans l'hémisphère sud, de l'Antarctique. Cette période courte, à l'échelle géologique, de séquences froides, alors que le réchauffement général est enclenché, est nommée Dryas.

Cependant, retenons le phénomène général : la Terre se réchauffe malgré ces aléas momentanés. En parallèle de ce réchauffement les populations humaines se transforment. Celles-ci vont passer du statut de chasseurs-cueilleurs à celui d'éleveurs-agriculteurs. Certains experts pensent d'ailleurs qu'il y a une corrélation entre cette évolution et le réchauffement climatique plus propice à la vie des hommes et aux cultures.

Les dates de cette transformation néolithique varient suivant les zones géographiques. Les populations dites du « croissant fertile », qui s'étend de la Mésopotamie à l'Égypte, au sud de la Turquie actuelle et de la mer Noire, commencent cette évolution vers – 10 000 ans avant notre ère. Ces populations sont les pionnières du Néolithique dans le monde. Le pourtour du lac à l'emplacement de l'actuelle mer Noire était naturellement très propice aux campements ou aux villages rudimentaires. On sait par exemple que l'une des premières villes au monde, Çatal Höyük, située au voisinage de l'actuelle Konya, est datée d'environ – 8 000 ans. Çatal Höyük était d'ailleurs plutôt une proto-ville.

La fonte des glaces engendre une élévation du niveau des océans d'environ 120 m. À titre d'exemple, la grotte Cosquer, dans les calanques marseillaises, illustre bien cette montée des eaux. Cette grotte a été habitée à la fin du Paléolithique, soit il y a environ 20 000 ans, comme en témoignent de nombreuses peintures et gravures

sur ses parois, dont, fait très rare, des animaux marins. L'entrée de cette grotte est maintenant submergée par les eaux méditerranéennes.

Vers - 12 000 ans, les calottes glaciaires des hautes latitudes fondent et alimentent les océans. En parallèle, les glaciers terrestres fondent aussi, alimentant les fleuves et les lacs. Ces glaciers terrestres étaient très étendus, par exemple les glaces descendaient jusqu'au niveau de Lyon. Leur épaisseur atteignait 2 000 m !

Les grands fleuves venant du nord : le Danube, le Dniepr, le Dniestr et le Don alimentés par les glaciers de la Scandinavie, de la Finlande et des Alpes débitent dans la mer Noire qui, à cette époque, était un lac. Celui-ci sera appelé « lac Noir » dans la suite. L'actuelle mer Noire a une superficie double de cet ancien lac.

Le point de départ des recherches sur les indices marins en mer Noire date du voyage d'État du président Jacques Chirac à Bucarest, en février 1997. Ce voyage avait pour but de renouer l'amitié entre les deux pays et de soutenir des initiatives internationales de la Roumanie, dont l'entrée de ce pays dans l'OTAN, après la période communiste. Dans ce cadre, Jacques Chirac a demandé des idées de coopérations scientifiques qui ne contrarieraient pas trop la Russie, pays majeur riverain de la mer Noire. Les géologues de l'Ifremer coopéraient déjà avec leurs collègues roumains. C'est ainsi qu'est née l'idée de campagnes océanographiques communes entre la Roumanie et la France. L'objectif de ces campagnes géologiques portait sur la compréhension des variations paléoclimatiques en mer Noire depuis le dernier maximum glaciaire.

Une première campagne a été réalisée l'année suivante, en 1998, avec le navire océanographique *Suroît*. Ce navire est très bien équipé : un sondeur bathymétrique pour cartographier les fonds, des sondeurs pour connaître leur nature et l'épaisseur des couches sédimentaires, des carottiers pour prélever les sédiments sur plusieurs mètres d'épaisseur.

Plusieurs campagnes ont été réalisées ensuite jusqu'en 2005, en coopération avec des chercheurs roumains, puis elles ont été élargies au niveau européen, en impliquant des chercheurs des pays limitrophes notamment des Bulgares et des Turcs. La cartographie complète de l'éventail du Danube et du débouché du Bosphore en mer Noire a été dressée et les sédiments ont été investigués de la source du Bosphore jusqu'au fond de la mer Noire, qui atteint plus de 2000 m. De nombreuses publications internationales ont été réalisées. Cette cartographie des fonds montre, depuis la rive sud de la mer Noire, c'est-à-dire la côte de la Turquie, des canyons d'érosion qui entaillent les fonds et qui sont les témoins de violents courants venant par le Bosphore. Des carottiers ont prélevé des sédiments du fond de la mer Noire. L'examen des coupes de ces carottes montre la superposition des couches depuis les plus profondes, donc les plus anciennes :

- des coquilles de mollusques d'eau douce,
- des coquilles de moules d'eau salée,
- entre ces deux strates, il y a une couche de sable grossier, et de coquilles brisées ; cette couche est due à un fort hydrodynamisme, c'est-à-dire un violent courant entraînant des sables et graviers. Ce courant circulait du Bosphore vers la mer Noire. Cette transition brutale est datée d'environ 7 500 ans avant notre ère.

Datation complexe, elle est basée sur les teneurs, dans les sédiments, de l'isotope radioactif du carbone : le carbone 14. Cependant dans le domaine marin il faut tenir compte de l'effet réservoir des océans, c'est-à-dire du décalage dans le temps de l'absorption du carbone par les espèces marines. Les datations ont été réalisées par un laboratoire du Commissariat à l'énergie atomique, expert mondial de ce sujet. Les corrections sont majeures puisqu'elles peuvent atteindre un millier d'années. Comme nous l'avons vu, la fonte des glaciers alimente les fleuves qui se jettent dans le lac. Mais par ailleurs, la fonte des calottes glaciaires alimente les océans. Il y a eu, en quelque sorte, une compétition entre le remplissage d'eau douce du « lac Noir » et la montée des eaux marines en Méditerranée : la montée du niveau des mers a été plus rapide que celle du lac d'eau douce. La séquence a été la suivante : d'abord le détroit des Dardanelles a été submergé par la Méditerranée, puis les eaux ont franchi le Bosphore, inondant ainsi le lac.

Jusqu'à ces résultats, la plupart des experts pensaient que le phénomène avait été inverse, c'est-à-dire que l'eau douce du lac se serait déversée en mer de Marmara puis en mer Égée. Au-delà de cette inversion majeure, les datations étaient erronées, rajeunissant le phénomène de 1000 à 1500 ans.

Une question essentielle : à quel rythme le remplissage de la mer Noire s'est-il réalisé ?

Des chercheurs américains ont mené des campagnes d'investigation, différentes, en parallèle avec les Français. Ce n'est pas la première fois qu'il y a eu compétition entre les chercheurs de ces deux grands

pays océanographiques. Il en a été ainsi par exemple lors de la recherche de l'épave du *Titanic* en 1985. Les Américains utilisaient des caméras pour rechercher des vestiges d'habitats autour du lac initial, qu'ils ont d'ailleurs trouvés. Les auteurs américains ont exagéré la violence du phénomène écrivant par exemple dans leur livre *Noah flood* en 1999 : « Avec la puissance sans limites de l'océan derrière elle, l'eau salée rugissait maintenant à travers l'étroite vallée du Bosphore à une vitesse de plus de 80 km/h, puis s'écrasait 120 mètres plus bas avec un fracas de tonnerre, que l'on devait entendre sur tout le pourtour de la mer Noire » !

Les géologues de l'Ifremer sont plus réservés, ils estiment que le phénomène a été rapide, mais au sens géologique. C'est-à-dire une montée des eaux de l'ordre de quelques centimètres par jour, provoquant un remplissage qui s'est étendu sur quelques années. À ce propos, les relevés topographiques n'ont pas montré de lignes de niveau témoins de rivages successifs créés habituellement par les vagues d'érosion littorale. C'est donc le signe que le remplissage a été continu et relativement rapide. Cependant sur le fond il est vrai que le phénomène a été une catastrophe entraînant un exode des populations.

En conclusion : des populations néolithiques vivaient autour du « lac Noir ». Les eaux méditerranéennes venant de la mer de Marmara, ont envahi ce lac via le Bosphore vers – 7500 ans avant notre ère. Certains estiment que cet exode a accéléré la migration des populations néolithiques vers l'Europe et vers la péninsule arabique.

Il est vraisemblable que cette catastrophe a profondément marqué la mémoire des populations. Il est également possible que cet envahissement d'eau de mer augmentant la superficie du lac d'environ 100 000 km² ait provoqué des pluies dues au surcroît nouveau d'humidité : des pluies naturellement « diluviennes ».

Les mythes du Déluge

Le mythe sumérien

Le mythe sumérien du déluge dans l'épopée de Gilgamesh est le jalon majeur avant la Bible.

Gilgamesh est un roi légendaire de la cité d'Uruk. Il aurait vécu vers 2650 av. J.-C. L'histoire étant longue et très complexe, seuls quelques traits de Gilgamesh et de son épopée qui conduisent au déluge seront rappelés.

Les récits proviennent de séries de tablettes cunéiformes plus ou moins anciennes et plus ou moins complètes, ce qui rend difficile et imprécise leur interprétation. Ces récits babyloniens du Déluge ont été retrouvés depuis un peu plus d'un siècle au cours des fouilles en Mésopotamie, notamment à Khorsabad, puis traduits et analysés par de nombreux exégètes et archéologues.

Le plus vieux texte remonte au troisième millénaire av. J.-C., le suivant au XVIII^{e} siècle av. J.-C., sous le règne du successeur d'Hammurabi. On appelle ce deuxième récit *Le Poème d'Atrahasis*, nom d'un personnage qui peut se traduire par « homme sage et prudent ». La tablette la plus récente et la plus complète appartenait à la bibliothèque d'Assurbanipal, à Ninive ; elle est datée du VII^{e} siècle av. J.-C.. Les trois versions se complètent ou se recoupent. L'épopée qu'elles racontent est un genre poétique de tradition orale avec la présence d'un récitant qui s'adresse au public.

Gilgamesh était donc roi d'Uruk, l'une des cités majeures du pays de Sumer, en Mésopotamie. Elle était située sur l'Euphrate, un peu en amont de sa jonction avec le Tigre, donc assez proche du golfe Persique. Gilgamesh était humain pour un tiers et divin pour deux. Shamash, le dieu Soleil, lui avait donné sa beauté.

Uruk passe pour être la première agglomération à avoir atteint le stade urbain dans la seconde moitié du IV^{e} millénaire av. J.-C. Il semble que ce soit là que l'écriture cunéiforme ait été inventée entre 3400 et 3200 av. J.-C. La tradition veut que Gilgamesh construisît un rempart autour d'Uruk, mur de 11 km en pisé dont il reste des vestiges.

Gilgamesh, colosse brutal de 11 coudées sumériennes, soit près de 6 m, pratique des orgies et opprime son peuple. Celui-ci ne le supporte plus et se plaint donc aux dieux. Enkidu est envoyé par les dieux pour l'affronter. Enkidu est un « sauvage velu » qui vit en compagnie des animaux. Les deux personnages se défient et se battent longuement et furieusement mais, épuisés, s'embrassent. Ils vivent donc une profonde amitié, voire plus…

Ils voyagent notamment jusqu'au Liban pour abattre et ramener des cèdres dans une forêt mythique défendue par des géants qu'ils affrontent ensemble victorieusement.

Sur la route du retour vers Uruk, Gilgamesh édifie une ziggurat, c'est-à-dire un temple pyramidal à étages, dédié à Ishtar, déesse de l'amour. Ishtar est séduite par la virilité de Gilgamesh mais celui-ci refuse ses avances. Ishtar, de dépit, convainc les dieux de provoquer la maladie mortelle d'Enkidu. Gilgamesh est désespéré de la mort de son ami. Plus encore, il prend ainsi conscience de son propre destin mortel. Il en est terrifié et refuse ce sort funeste.

Il part alors pour un long voyage pour rencontrer Uta-Napishtim, nommé aussi Ziusudra, car celui-ci détient le secret de l'immortalité.

Nous arrivons, enfin au mythe du Déluge !

La troisième étape du voyage de Gilgamesh vers l'au-delà conduit le héros au bord de la mer. Il reçoit des conseils pour affronter cette traversée très dangereuse. Le voyage s'effectue en barque, sous la conduite d'un nocher qui préfigure le personnage de Charon évoqué par Virgile, dans l'*Énéide*. Il leur faudra trois jours pour faire avancer le bateau à l'aide de perches. Cette anecdote est significative car il pourrait s'agir du franchissement du Bosphore, en affrontant le courant de surface contraire, puisque Uta-Napishtim aurait résidé sur les rives de la mer Noire, après avoir survécu au Déluge !

La onzième tablette d'argile, relate cette quête de l'immortalité et du Déluge. Nous allons donner les grands traits de celui-ci pour le comparer ensuite au Déluge biblique.

Voyons comment se déroule la rencontre avec Uta-Napishtim. Ce dernier raconte : il a été prévenu par le dieu de la Sagesse que l'assemblée des divinités a décidé de détruire l'humanité car les dieux sont en colère contre les hommes, qui font trop de bruit ! Le dieu recommande à Uta-Napishtim : « Démolis ta maison pour te faire un bateau ! Renonce à tes richesses pour sauver ta vie ! Détourne-toi de tes biens pour te garder sain et sauf ! Mais embarque avec toi des spécimens de tous les animaux… »

L'inondation atteint tous les animaux et les humains. Après douze jours sur l'eau, Uta-Napishtim ouvrit la trappe de son navire pour regarder autour. Le septième jour, il envoya une colombe pour voir si l'eau avait reculé, et la colombe ne put trouver que de l'eau et revint. Puis il envoya une hirondelle, et comme précédemment, elle revint sans avoir rien trouvé. Enfin, Uta-Napishtim envoya un corbeau, et le corbeau vit que les eaux avaient reculé, alors il circula autour, mais il ne revint pas. Uta-Napishtim libéra ensuite tous les animaux. Il fit un sacrifice aux dieux. Uta-Napishtim et sa femme reçurent l'immortalité.

Gilgamesh, en fait, ne connaîtra pas la vie éternelle car la plante aquatique de l'immortalité, donnée par Uta-Napishtim, lui sera volée par un serpent. Cependant Gilgamesh devint sage et fut un bon roi.

Le mythe biblique

Les exégètes ont identifié deux récits qui ont ensuite été fusionnés : le plus ancien est dit « yahviste » rédigé au VIII^{e} siècle av. J.-C., le second est du VI^{e} siècle av. J.-C.

Abraham pourrait avoir recueilli les traditions sumériennes à Ur, vers 1700 av. J.-C. à l'époque d'Hammurabi, dont il était contemporain, si tant est qu'il ait existé ! On conçoit qu'à partir de ce recueil initial, ou plus vraisemblablement à une époque plus récente, les Hébreux l'aient agrémenté d'événements locaux survenus pendant le millénaire qui a suivi. Par ailleurs, les scribes hébreux du déluge biblique ne retiendront pas le polythéisme des récits babyloniens pour prendre l'option monothéiste.

Les premières écritures de la Bible, remonteraient au VIII^{e} siècle avant Jésus-Christ. Cependant les manuscrits les plus anciens qui nous sont parvenus, sont nettement plus récents. Le Codex du Vatican, manuscrit du IV^{e} siècle apr. J.-C. écrit en grec ancien, est un témoin important pour la formation du texte biblique. En effet, il s'agit du plus ancien manuscrit connu avec le Codex du Sinaï. Remarquons qu'il s'est écoulé près d'un millénaire entre les premières écritures de la genèse et ces plus vieux manuscrits.

Les passages emblématiques du récit biblique figurent sur les murs et aux plafonds de nombreuses églises, notamment les mosaïques, très expressives, qui recouvrent le narthex de la basilique Saint-Marc de Venise, sans oublier la magnifique fresque du Déluge peinte au plafond de la chapelle Sixtine au Vatican par Michel-Ange.

Citons ces passages : « Dieu vit que l'homme ne pensait qu'au mal et se repentit de l'avoir créé. Il décida d'effacer de la surface de la terre tous les hommes et les animaux sauf Noé, le juste. »

« Dieu dit à Noé : [...] Tu entreras dans l'arche, toi et tes fils, ta femme et les femmes de tes fils. De tout ce qui vit, de toute chair, tu feras entrer dans l'arche deux de chaque espèce, pour les conserver en vie avec toi : il y aura un mâle et une femelle... Noé exécuta tout ce que Dieu lui avait ordonné. »

« Le déluge dura quarante jours et submergea les terres. Tout ce qui se mouvait sur la terre périt [...] Au bout de quarante jours, Noé ouvrit la fenêtre, il lâcha le corbeau, qui sortit, partant et revenant. Il lâcha aussi la colombe, pour voir si les eaux avaient diminué à la surface de la terre. Mais la colombe ne trouva aucun lieu pour se poser, et elle revint dans l'arche. Il attendit encore sept autres jours, et il lâcha de nouveau la colombe hors de l'arche. La colombe revint à lui avec une feuille d'olivier dans son bec. Noé compris que les eaux avaient diminué sur la terre. Il attendit encore sept autres jours et il lâcha la colombe. Mais elle ne revint plus à lui. »

La famille sort de l'arche ainsi que les animaux. La famille est sauvée. Les trois fils de Noé : Sem, Cham et Japhet, vont repeupler la Terre d'une nouvelle humanité. Noé rend des actions de grâce à Dieu.

Les épisodes essentiels des deux mythes se recoupent et peuvent être mis en parallèle. Toutefois on relève aussi des différences significatives.

On peut résumer l'essentiel ainsi :

- Colère des dieux qui décident de châtier les hommes dont les disputes les déçoivent. Certains ont interprété le Déluge comme une seconde création meilleure que l'initiale qui a déçu le créateur !
- L'annonce de la catastrophe à un juste pour qu'il construise une embarcation ; celle-ci devra embarquer des couples d'animaux et, suivant les versions, des semences. L'embarcation, nommée arche dans la Bible, ressemble plus un coffre gigantesque qu'à un bateau.
- Après le déchaînement des éléments, une fenêtre de l'embarcation permet de lâcher des oiseaux pour évaluer le retrait des eaux.
- Enfin des actions de grâce sont rendues à Dieu ou aux dieux.

Le récit biblique est plus organisé alors que le mythe sumérien foisonne de détails fantaisistes. Dans la Bible, Dieu explique clairement à Noé, le juste, les raisons du châtiment. Dans le mythe sumérien, tous les dieux ne sont pas d'accord entre eux et les raisons apparaissent confuses.

Alors le récit biblique a-t-il été inspiré, voire copié, du mythe sumérien ? Tous les exégètes ne sont pas d'accord. Il paraît plus vraisemblable que le récit biblique se soit inspiré du récit sumérien antérieur. Remarquons enfin que la catastrophe n'est pas la pluie mais l'inondation qui en est la conséquence.

Quelle est la fiabilité de la transmission orale ?

Il est légitime de s'interroger sur la fiabilité de la transmission entre les faits remontant à environ 7 500 ans avant notre ère, jusqu'au mythe sumérien et par conséquent au mythe biblique.

L'homme n'a pu mettre par écrit le récit des événements très anciens qu'à partir du IV^{e} millénaire av. J.-C., c'est-à-dire environ 4 000 ans plus tard après la catastrophe. Comment donc des événements ont-ils pu être transmis par la tradition orale sans être totalement transformés ?

On ne peut répondre à cette interrogation de façon précise. Cependant, il convient de relever que nous avons trouvé ces dernières décennies des éléments factuels crédibilisant les récits mythiques ou légendaires. Les peuples ne possédant pas encore l'écriture ont sacralisé le patrimoine de leurs traditions, par la transmission orale des souvenirs de leurs origines. Les anthropologues ont montré que les peuples primitifs organisent de grandes fêtes annuelles qui servent de cadre solennel à la récitation rythmée de tout le répertoire traditionnel de la tribu. Ces fêtes permettent la transmission des mythes originels très fidèlement de génération en génération.

D'autre part, l'homme dessinait avant l'écriture ! Des dessins apparaissent en Orient vers le VI^{e} millénaire av. J.-C., souvent pour orner des vases. Par ailleurs, des scènes mythologiques sont tracées sur des petits bijoux de pierres ou des sceaux. Un des grands spécialistes de l'étude de ces scènes est Pierre Amiet, conservateur au musée du Louvre. Celui-ci a consacré une grande partie de sa vie à ce domaine de la glyptique.

Un des thèmes iconographiques fréquents représente le « maître des animaux » C'est souvent un dompteur des bêtes féroces ou bien un ami de bêtes domestiquées. Pierre Amiet, a montré que le maître des animaux est aussi le maître des eaux.

Un exemple très représentatif remonte au Ve millénaire av. J.-C. et aurait été maintes fois répété dans le nord mésopotamien : il figure deux serpents monstrueux qui symbolisent les eaux de l'abîme menaçant la sécurité des hommes. Ces eaux vont provoquer le grand cataclysme du Déluge !

Le caractère universel du Déluge ?

Il est frappant de trouver des récits de déluges dans de nombreuses civilisations. Il existe en effet plus de 200 récits sur tous les continents racontant la survenue d'un Déluge universel qui aurait causé une quasi-inondation de la Terre.

Dressons d'abord un panorama sommaire de quelques récits.

En Perse, le récit de la création originelle est issu des vieux textes du zoroastrisme rassemblés sous le règne de Darius le Grand au Ve siècle av. J.-C. Un passage raconte comment, lors d'un conflit de la création provoqué par les eaux où il avait plu pendant trente jours, toutes les créatures mauvaises furent exterminées et un monde nouveau surgit de ce cataclysme. Le Noé perse se nomme Yima. Cependant, le récit tient compte de l'environnement géographique de cette région de vastes plateaux éloignés des océans. Le cataclysme survient lors d'un hiver fatal avec des pluies diluviennes et d'énormes chutes de neige qui vont détruire les populations. Yima doit mettre à l'abri, dans un enclos, les semences et les animaux.

En Inde ancienne, on retrouve des idées de Déluge, par exemple dans la *Bhagavadgita*, où est mentionné l'univers tel existait au temps du déluge et sont citées toutes les bonnes choses qui lui ont survécu. Dans le *Mahabharata*, plus récent, Manu le héros indien, s'enferme dans un bateau sous les conseils d'un poisson, en fait un avatar de Vishnou, qui l'a averti d'une inondation. Cette narration suggère que cet événement se serait déroulé lors de la remontée des eaux dans une vallée alluvionnaire, par exemple celle de l'Indus.

Les auteurs grecs anciens se contentent de citer qu'à une époque très ancienne, il y eut un cataclysme destructeur des eaux qui fit disparaître toute vie sur terre. D'autres, en particulier Platon, évoque Deucalion et sa femme Pyrrha qui échappèrent au châtiment car ils étaient très pieux. Prévenu par son père, Prométhée, du désastre imminent, Deucalion, sur ses conseils, construisit un coffre pour s'y réfugier. La Terre entière fut submergée, et tous ses habitants moururent. Quand les eaux baissèrent, le flot déposa au sommet de l'Othrys ou du mont Parnasse, le couple qui avait échappé à la colère de Zeus. La pluie s'étant arrêtée, Deucalion débarque et offre un sacrifice à Zeus, protecteur des fugitifs. Zeus lui envoya Hermès et lui permit de choisir l'avenir de l'humanité. Deucalion choisit de faire naître une humanité à lui. Il se mit à ramasser des pierres et à les lancer par-dessus sa tête. Les pierres jetées par Deucalion devinrent des hommes, et celles qu'avaient jetées Pyrrha des femmes.

Les Grecs associent d'ailleurs souvent les mythes de l'Atlantide et du Déluge. C'est compréhensible puisque le volcan de Santorin a explosé vers - 1650 av. J.-C. provoquant des destructions sur les côtes du bassin oriental, notamment en Crète.

Les Romains, ont repris le mythe de Platon notamment dans les *Métamorphoses* d'Ovide.

On pourrait poursuivre ce panorama. Par exemple, pour les Amérindiens, il existe une légende fondatrice : le mythe de la Tortue. Ils pensaient que la Terre était portée par quatre tortues. Le monde fut inondé lorsque les tortues firent pleuvoir pendant dix jours chacune.

Le Coran reprend le mythe biblique car Noé est un grand prophète : il est question d'inondation.

Il est impossible ici de rapporter tous ces récits. Ce qui frappe le plus dans le mythe du Déluge, c'est le sens profond des récits. Ils ont tous en mémoire une catastrophe planétaire qui aurait dévasté la Terre plusieurs millénaires avant notre ère. Il est vraisemblable que l'universalité du Déluge s'explique par la remontée des eaux marines sur l'ensemble de la planète. Cependant, les circonstances du phénomène général sont différentes car elles sont fonction des caractéristiques régionales, c'est-à-dire des géographies locales, et du mode de vie des populations. Tous les éléments convergent pour que le centre originel soit situé en mer Noire. Plus on s'éloigne de celui-ci, plus les récits sont confus.

Le réchauffement climatique intervenu depuis la fin de la dernière glaciation, disons à partir de - 12 000 ans à - 7000 ans, est universel. Ce changement a comme conséquences : une élévation du niveau des mers d'environ

120 m et l'augmentation des débits des fleuves. Ces phénomènes vont bouleverser les habitats et la sécurité des rivages ou des vallées.

Il n'est donc pas si étonnant que ces catastrophes se soient imprimées dans l'histoire des hommes dans différentes régions de la Terre. Ces événements expliquent les récits des très anciennes genèses et des cosmogonies où les hommes vivent dans un chaos où l'eau des fleuves et l'eau des abîmes marins ont joué un rôle fondamental.

En conclusion

Parmi les plus vieux textes, toute une littérature insiste sur la gravité des malheurs qui éprouvèrent l'humanité primitive. Or, le déchaînement des forces de la nature n'y est pas considéré comme aveugle mais, au contraire, comme l'instrument de la justice divine.

Ces récits illustrent les relations profondes entre les hommes et le divin qui les a créées.

À toutes les époques, depuis que l'homme a voulu transmettre par écrit ou par tradition orale le récit de ses ancêtres, les grandes catastrophes naturelles furent considérées comme les punitions de Dieu ou des dieux.

Le Déluge, ou les déluges, est une étape fondamentale dans l'histoire des peuplements au Néolithique. Les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, sont chargés de repeupler le monde après cette destruction. Ils doivent faire renaître une nouvelle humanité meilleure, en corrigeant les défauts de la création initiale.

Il est fascinant de voir que les apports récents des sciences et des techniques, en particulier en océanographie, en climatologie, en génétique et en datation, permettent de mettre en perspective les mythes parmi les plus anciens, quitte à remettre en cause les exégèses des textes ou bien à les mettre dans un nouvel ordre.

Enfin un espoir : que les fouilles puissent reprendre en Irak, la Mésopotamie antique, car il y a certainement de nombreux indices essentiels à mettre encore à jour !

Bibliographie

AZRIÉ A. *L'Épopée de Gilgamesh*. Paris : Albin Michel, 2015.
CAPART A. et D. *L'Homme et les déluges*. Bruxelles : Hayez éd., 1986.
KARDEC J. *L'Épopée de Gilgamesh, Le grand roi qui ne voulait pas mourir*, 2014.
LAFAYETTE M. de. *Comment l'épopée babylonienne du déluge est devenue l'histoire biblique du déluge, et Utnapischtim est devenu Noé*. New York : Times Square Press.
Campagnes océanographiques Ifremer, Le Suroît, Blason 2, 1998 et autres campagnes en mer Noire.

Réponse d'Anne Sohier-Meyrueis au discours de réception de Guy Herrouin

Vous avez aujourd'hui, monsieur, pris un très grand risque, vous avez confié à une femme la réponse à votre discours de réception. C'est donc pour moi un très grand honneur et je vais m'efforcer de me montrer digne de la confiance que vous m'avez accordée.

Ainsi que le veut la tradition, je me dois de détailler votre carrière et d'évoquer, s'ils existent, nos passés communs.

De la Bretagne à Toulon, nous avons eu le même parcours géographique. Votre carrière, longue et passionnante, s'est déroulée dans un domaine qui m'est familier, puisqu'avant d'enseigner, j'ai fait un détour par la recherche océanographique. Enfin, je ne pouvais qu'apprécier le fait qu'avec le Déluge vous ayez abordé un sujet alliant mythe et sciences de la Terre. Je me suis donc mise au travail avec un enthousiasme tel que la première version de ce texte comportait plus de 20 000 signes ce qui, comme chacun d'entre nous le sait, correspond à une

lecture d'une demi-heure… Rassurez-vous, j'ai allégé mon propos afin de respecter le temps qui m'est accordé. J'espère ne pas vous avoir trahi.

Vous êtes né en 1943, à Rennes, et vous y avez passé votre enfance dans le très élégant quartier de Sévigné. Vos parents qui étaient tous deux Bretons avaient des ancêtres bretons, j'en déduis donc que vous êtes Breton de pure souche. Enfant, vos vacances, c'était le Val-André, un long cordon de sable blond à l'est de la baie de Saint-Brieuc, célèbre par ses marées qui chaque jour découvrent d'immenses grèves. Le Val-André, m'avez-vous dit, serait à l'origine de votre orientation vers la mer. Pourquoi ce conditionnel ? En poursuivant votre cerf-volant sur la plage des Vallées ou en tirant des bords au large du rocher de Verdelet, vous avez, monsieur, contracté un virus contre lequel aucun vaccin n'a encore été inventé : l'amour de la mer. « J'ai passé de longues journées sur les grèves… je devais y consacrer ma vie » écrivait notre compatriote Mathurin Méheut. Il le fit, révélant par ses premières gouaches les splendeurs de la vie sous-marine. Dans une autre spécialité, vous avez vous aussi consacré votre vie à la mer.

Je vous imagine, enfant, dans une de ces villas de granite gris coiffées de bleu qui bordent la digue. En Côtes-d'Armor, quand il pleut, c'est à cause de la marée, mais comme il y a deux marées par jour… Les hortensias avides d'eau se portent bien et les enfants ont le temps de lire. Car vous lisiez Jules Verne en regardant la mer, blotti dans le *bow-window* importé sur cette côte par nos voisins et néanmoins amis britanniques. Vous hésitiez entre « les étranges forêts sous-marines » du professeur Aronnax, « toutes en verticalité où le règne animal fleurit et où le règne végétal ne fleurit pas » et les leçons magistrales du très savant, et très pédant, capitaine Nemo. Vous hésitiez entre biologie et technologie. Vos études secondaires chez les jésuites couronnées par un bac math élem vous portèrent tout naturellement vers les sciences.

Nous nous sommes sans doute croisés à la faculté des sciences de Rennes. Vous y avez poursuivi jusqu'à la maîtrise des études de physique tandis que je terminais des études de biologie. Chaque matin venant de Sévigné, tandis que les heures s'égrenaient au clocher de Saint-Melaine, nous traversions au pas de charge le parc du Thabor pour gagner la place Pasteur. En 1896, au moment de sa construction, cette fac des sciences était déjà dépassée ; l'architecte avait favorisé la monumentalité aux dépens de la fonctionnalité. Que dire à notre époque ? Souvenez-vous, les TP de physique avaient lieu dans les combles et les laboratoires de recherche qui se trouvaient au sous-sol, s'ouvraient au raz des quais de la Vilaine. Souvenirs… Assistant de physique, vous envisagez d'abord une carrière universitaire mais, influencé par un ami ingénieur vous entrez sur titre à l'École du génie maritime de Paris. Cet été-là, c'est au Val-André que vous rencontrez votre future épouse, Anne-Marie Paris, Nizou pour ses amis.

Après deux années terriennes, vous retrouverez la mer à Toulon à l'occasion de votre service militaire durant lequel vous travaillez dans la recherche opérationnelle. Embarqué sur un escorteur d'escadre, vous êtes, monsieur, officier de marine de réserve.

Un premier poste dans une société spécialisée dans les transports maritimes d'hydrocarbures vous laisse sur votre faim ; citernes et pipe-lines ne vous passionnent pas. Vous vouliez faire de la recherche. Alors vous entrez à la société Bertin, une entreprise privée, pointue et diversifiée. Directeur technique, vous travaillez à la conception et la réalisation de l'aéroglisseur le plus gros du monde. Ces drôles de machines volaient au raz des flots, à 70 nœuds par mer calme et à 40 par des creux de 3 m. Les chocs pétroliers ont eu raison de ces gros consommateurs de combustible qui, jusqu'en 1984, transportèrent voitures et passagers à travers la Manche dans un confort tout relatif.

En 1983, rejoignant l'Ifremer, vous posez vos valises à Toulon. Né de la fusion des pêches maritimes et du Cnexo, Ifremer couvre tous les aspects de l'océanologie. Vous voilà enfin au cœur du « monde du silence ».

Pendant cinq ans, vous dirigez la recherche des nodules polymétalliques qui gisent par 5 000 m de fond sur les plaines abyssales du Pacifique. Sujet passionnant, scientifique, technique et riche d'avenir ; les minerais terrestres s'épuisant, les ressources sous-marines sont plus que jamais d'actualité quoique leur exploitation menace des écosystèmes riches et fragiles. Puis, on vous confie la responsabilité des systèmes d'intervention sous-marine, sonars, robots et submersibles parmi lesquels le pionnier des sous-marins de poche habité, le célèbre *Nautile*. Totalisant 1 850 plongées par 6 000 m, le *Nautile* s'illustra lors de l'exploration de l'épave du *Titanic* puis lors du colmatage des fuites du pétrolier *Prestige* qui avait sombré toutes cuves pleines au large des côtes espagnoles.

En 1994, vous êtes rappelé au siège parisien de l'Ifremer. Directeur de l'ingénierie, de la technologie et de l'informatique, vous êtes alors à la tête d'un département de 300 personnes, chargé des développements et du suivi des systèmes et méthodes d'intervention, de reconnaissance et de surveillance sous-marine à caractère opérationnel ou exploratoire. Vous y avez, dites-vous, vécu des moments intenses lors du développement d'un

robot télé-opéré évoluant par 6 000 m de fond. Vous êtes, monsieur, le père de *Victor*. Nizou n'en a pas pris ombrage. À cette même époque, vous avez également contribué à la mise au point des outils de reconnaissance des fonds qui ont permis à la société Total de découvrir les gisements d'hydrocarbures du golfe de Guinée.

Enfin, en 2000, on vous confie la direction du centre Ifremer Méditerranée qui regroupe trois stations à vocation biologique et à La Seyne, où siège la flottille, un établissement voué aux recherches en matière de technologies d'intervention à grande profondeur.

En 2003, alors que l'heure de la retraite approche, votre ami, notre ami Pierre Lapras, vous convainc de poser votre candidature à l'académie du Var. Membre associé, vous alliez ouvrir pour notre compagnie une fenêtre, je devrais dire un hublot, jusqu'alors fermé. Nous comptons en effet beaucoup de marins « de surface » qui parfois s'aventurent sous l'eau à bord d'aveugles machines de guerre, mais ce qui vous intéresse, monsieur, c'est ce que cachent les immensités bleues. L'académie était censée meubler vos loisirs. Mais, taquiné par le besoin d'agir, vous contribuez en tant que vice-président à la création du Pôle de compétitivité Méditerranée.

2006. Vous prenez votre retraite Ifremer, mais ce ne sera qu'une demi-retraite puisque DCNS vous engage immédiatement, et pour deux ans, en tant que conseiller pour les énergies marines renouvelables. C'est sur ces bases qu'elle établira sa filiale Naval Énergie.

En 2010, vous êtes élu membre titulaire de l'académie. Entre 2006 et 2013 vous y avez fait onze communications. Puis, vous vous faites rare, avec une seule intervention en 2016, lors du congrès de la CNA. Que vous arrive-t-il ? Auriez-vous perdu votre dynamisme ? Non. Depuis 2009, consultant au Pôle mer Méditerranée, vous courez le monde, multipliant interventions et séminaires sur les questions environnementales… marines évidemment.

Un jour, Nizou m'a avoué qu'elle surveillait attentivement votre agenda afin de saisir au vol vos rares créneaux de liberté et vous entraîner dans une de ces escapades culturelles que vous appréciez tous les deux. Vous emmenez souvent votre famille, vos enfants, tous deux ingénieurs, et vos cinq petits-enfants. Les quatre aînées sont déjà très avancées dans des études en science ou finance. Peut-être le jeune Tanguy, actuellement élève de 4e apportera-t-il une note de fantaisie dans cette longue lignée de gens très sérieux ?

Et malgré ce planning surchargé, vous venez, monsieur, de trouver le temps de prononcer votre discours de réception en évoquant le mythe, oh combien aquatique du Déluge. Les hommes aiment à conter des histoires. Dotés d'une imagination fertile, ils grossissent volontiers le trait afin d'en augmenter la portée. En l'absence d'écriture qui fixe la mémoire, les histoires entretenues par la transmission orale se propagent en se modifiant. D'année en année, ce qui est au départ un phénomène naturel, certes inexpliqué, s'enrichit, devient fantastique, merveilleux ; ainsi naissent les légendes. Lorsqu'interviennent les dieux, demi-dieux et héros, la légende se transforme en mythe qui explique l'origine du monde et l'existence de l'homme créé et gouverné par des puissances douées de pouvoirs surnaturels.

Ainsi que vous l'avez largement souligné, le Déluge est certainement le mythe le plus répandu sur terre. Grand classique des traditions babylonienne et biblique, on le retrouve en Chine, en Inde, chez les Incas, les Mayas… Il est troublant de souligner qu'il s'agit dans tous les cas, d'un cataclysme auquel échappe la famille d'un juste averti par les divinités et sauvée des eaux par la construction d'un bateau ; le reste de l'humanité qui n'a pas donné satisfaction à son auteur, est vouée à la disparition. Le Déluge est une seconde création dont doit surgir une humanité meilleure…

L'archéologie s'appuie sur des vestiges d'activités humaines. Les mythes qui n'ont pas laissé de trace matérielle ne reposent que sur la mémoire collective mais attisent la curiosité des savants qui, jouant les destructeurs de rêve, cherchent des explications rationnelles à ce qui ne l'est pas. Quel enfant n'a imaginé Noé, le gentil patriarche, accueillant sur son arche les couples de « toutes les espèces animales » qui, deux par deux, franchissaient sagement la coupée ? Certes, très vite on s'interroge sur le mode de recrutement des animaux ou la taille d'un bateau qui finalement s'échoua sur un volcan à 5 000 m d'altitude… Mais ce n'en est que plus séduisant pour l'imaginaire, d'autant que miniatures, fresques et tableaux illustrent la scène. Les bons sont sauvés et les méchants périssent. Et tant pis pour les dommages collatéraux, pour ces milliers de morts qui ne « pensaient pas tous au mal ». Notons que beaucoup de mythes tout aussi violents n'ont pas le caractère poétique du Déluge biblique avec sa blanche colombe tenant en son bec un rameau d'olivier et l'arc en ciel qui symbolise l'alliance entre Dieu et les hommes.

En Europe, l'idée d'une grande inondation, popularisée par la Bible, a marqué les esprits. On prête à Louis XV l'expression : « Après moi, le déluge », qui se passe de commentaire… En 1726, on découvrit en Allemagne le

fossile d'un homme qui aurait été témoin du déluge (*Homo diluvii testis*). Ce n'était qu'une grosse salamandre qui avait perdu la tête. Tout ce qui est très ancien devient « antédiluvien ».

Louis Figuier, le vulgarisateur scientifique le plus prolifique du XIX^e^ siècle, publia en 1863 *La Terre avant le Déluge*, un ouvrage de plus de 500 pages agrémentées de « vues idéales de l'ancien monde ». Dès l'introduction, il critique sévèrement la mythologie donnée en pâture aux jeunes cerveaux : « L'enfant entre dans le paradis de l'intelligence par la porte de la folie » alors qu'il conviendrait de « remplir [son] intelligence de données exactes, rigoureuses, incontestables ». Passionné de géologie, Figuier reprend l'hypothèse développée par Buffon dans *Les Époques de la nature* : la Terre est un globe en fusion qui, en se refroidissant, se contracte ; son enveloppe devenue trop grande se ride, se plisse, se fissure. Mais, alors que selon le principe d'Actualisme, Buffon voyait là une évolution lente, Figuier se rallie au Catastrophisme de Cuvier qui, en accord avec l'épisode biblique, pensait que la terre avait subi une série de violentes crises. La dernière étant le Déluge. Pour Cuvier, les fossiles sont les restes des espèces qui n'avaient pu trouver de place sur l'Arche. Figuier imagine alors deux déluges successifs provoqués par le soulèvement des montagnes de Norvège, puis de l'Himalaya. Ces phénomènes brefs et soudains auraient « violemment agité les eaux » et les aurait « lancées à l'intérieur des terres ». Quoiqu'affirmant la véracité du texte biblique, Figuier n'aborde ce sujet épineux qu'à la fin du livre. Et on ne le sent pas vraiment convaincu de la pertinence de son propos…

Le Déluge a la vie dure. En 2010 un groupe d'explorateurs évangélistes affirmaient encore avoir retrouvé à 4 000 m d'altitude sur le mont Ararat, les restes en bois de la structure de l'Arche. Par votre brillant exposé, vous venez, monsieur, d'apporter au mythe du Déluge l'éclairage des dernières découvertes scientifiques.

Mon cher Guy, vous avez depuis 30 ans abandonné la douceur mélancolique des ciels gris de la Manche et jeté l'ancre à Saint-Mandrier. Vous vous êtes bien acclimaté au soleil du Midi, violent comme les couleurs des barques de pêcheurs qui dansent dans le petit port sous vos fenêtres. J'oubliai de dire que vous êtes un jardinier étonnant qui a transformé un maquis sans charme, en un jardin extraordinaire où le bleu pâle des massifs de plumbagos met une discrète note de couleur. Il a fallu l'obstination d'un Breton pour obtenir qu'un gazon verdoyant accepte de pousser sur votre colline.

Vous voilà installé officiellement dans le fauteuil 46 de l'académie. J'espère que vous y serez bien. Il me semble savoir que vous avez quelques projets de communications. Nous les attendons impatiemment.

DE PTOLÉMÉE À CLÉOPÂTRE, LES DERNIERS PHARAONS

Geneviève NIHOUL

Le 24 janvier 2018

Introduction

En 323 avant notre ère, Alexandre le Grand meurt : s'ouvre alors la période qu'on appelle hellénistique durant laquelle le monde grec s'ouvre profondément sur l'extérieur et évolue très rapidement. L'immense empire perse est occupé par des guerriers de culture grecque et se pose tout d'abord le problème de la succession d'Alexandre : celui-ci n'a pas eu le temps, ou la volonté, de désigner son héritier. Il aurait simplement dit que « ses principaux amis engageront en son honneur un grand combat à l'occasion de ses funérailles ». Un de ceux-ci, Ptolémée, va se révéler plus réaliste que ses compagnons : il va demander la satrapie d'Égypte et s'y installer solidement en ne se mêlant que de loin aux jeux funéraires sanglants qui vont occuper les autres. Il sera un des rares successeurs d'Alexandre, les diadoques, à mourir tranquillement dans son lit.

Ptolémée fonde alors une nouvelle dynastie en Égypte, appelée les Lagides du nom de son père, Lagos. Ils vont régner pendant trois siècles sur l'Égypte, introduisant la civilisation et la langue grecque dans ce pays. Leur capitale, Alexandrie, dont ils feront une des plus belles cités du monde connu, aura un rayonnement important. Et ils s'approprieront les dieux de l'Égypte pour mieux la gouverner : ils seront d'infatigables constructeurs de temples. Mais les luttes incessantes avec leurs voisins, les querelles familiales perpétuelles et sanglantes, et surtout la montée en puissance de Rome auront raison de leur domination : ils seront les derniers à résister grâce à Cléopâtre la Grande, mais en 30 avant notre ère, l'Égypte deviendra province romaine pour plus de six siècles. Tout le pourtour de la Méditerranée sera désormais romain.

Nous n'allons parler que de périodes situées avant notre ère. Nous allégerons donc ce texte en ne le précisant plus.

La difficile succession d'Alexandre le Grand

En 334 Alexandre le Grand, roi de Macédoine, entraîne les Macédoniens et les Grecs à la conquête de l'empire perse. En quelques années, il devient maître de toutes les terres depuis la Grèce jusqu'à l'Inde et crée un immense empire. Mais il meurt en 323, laissant un demi-frère appelé Philippe. D'autre part, quelques mois après sa mort, sa femme, la Bactrienne Roxane, accouche d'un garçon qu'on nomme Alexandre. Ce sont les derniers représentants mâles de la lignée des rois de Macédoine, mais Philippe est un simple d'esprit et Alexandre a une mère « barbare », ce que beaucoup de Macédoniens réprouvent.

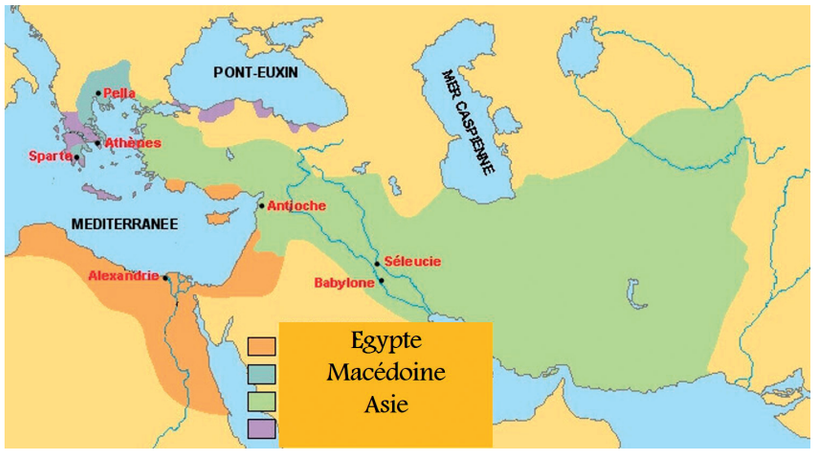
Sont donc, en fait, aux commandes les compagnons d'armes d'Alexandre : ils sont environ une dizaine et sont tous Macédoniens sauf un Grec. Ils se battent depuis onze ans derrière Alexandre et sont fatigués : ils ont amassé un énorme butin et sont bien décidés à en jouir, enfin. Ils ne partagent en rien les idées d'Alexandre sur une fusion entre l'Orient et l'Occident : leur premier geste sera de répudier les femmes perses qu'Alexandre les avait obligés à épouser. Suivront, pêle-mêle, la mise à l'écart des fonctionnaires perses, le refus des coutumes locales et aucun d'entre eux n'apprendra les langues des peuples qu'ils ont conquis. Ce sont des barons ambitieux et brutaux. Il faut se rappeler que la Macédoine était un état tampon entre la Thessalie, très hellénisée, et l'Épire ou l'Illyrie, peu civilisées. La dynastie au pouvoir en Macédoine, les Argéades, avait beau se prétendre issue d'Argos et avoir obtenu, manu militari, le droit de concourir aux Jeux Olympiques, c'était tout de même une monarchie robuste et brutale, bien qu'ayant une éducation littéraire grecque. Les Grecs parlaient de la « barbarie macédonienne » et les Macédoniens de la « décadence grecque ».

Voici donc les hommes qui vont devoir résoudre le problème de la succession d'Alexandre. Trois solutions sont possibles : soit garder l'empire unifié et le remettre aux deux héritiers d'Alexandre, soit chercher à se l'approprier personnellement, soit le partager. Ils vont choisir la première solution et nommer, conjointement,

Philippe et Alexandre rois. Perdiccas, à qui Alexandre a remis son anneau, est nommé régent et les différentes provinces de l'empire, les satrapies, sont attribuées à chacun d'entre eux. Ptolémée, qui semble avoir été le plus pragmatique, se fait attribuer l'Égypte et part immédiatement pour s'y installer. Il est bien entendu que chaque diadoque est satrape au nom des deux rois.

Dans les quelques années qui suivent, les guerres vont se succéder : il serait fastidieux, et écœurant, de détailler toutes les différentes manœuvres qui se déroulent. Disons que chacun essaie d'agrandir sa part au détriment d'un autre : chaque fois que l'un d'entre eux semble devenir trop puissant, les autres s'allient contre lui. Ptolémée se défendra quand on viendra l'attaquer mais évitera de trop s'engager : cela ne l'empêche pas de s'emparer de la Cyrénaïque, province grecque très hellénisée. Quand Perdiccas décide de ramener le corps embaumé d'Alexandre en Macédoine pour l'enterrer en grande pompe dans la nécropole des rois de Macédoine, Ptolémée intercepte l'immense convoi funéraire à Gaza et le ramène en Égypte : dans la tradition macédonienne, un roi doit enterrer son prédécesseur et il enterre Alexandre à Memphis comme un pharaon. Perdiccas, furieux et inquiet des ambitions de Ptolémée, prépare une invasion de l'Égypte : mais il sous-estime l'aura de Ptolémée auprès des soldats macédoniens. Arrivés en Égypte, ceux-ci refusent de se battre et assassinent Perdiccas en 320. Dans les années qui suivent, plusieurs des diadoques sont tués lors de combats ou assassinés. Le malheureux jeune Philippe est tué en 317. Alexandre IV, le fils d'Alexandre, sera à son tour assassiné avec sa mère Roxane en 310 et la sœur d'Alexandre, Cléopâtre, que plusieurs diadoques auraient aimé épouser, ne survivra pas longtemps : la lignée des Argéades s'éteint donc et la voie est ouverte à un partage officiel de l'empire d'Alexandre : ils sont encore cinq prétendants. La Macédoine devient le lot de Cassandre, Séleucos règne à Babylone et administre tout l'est de l'empire, Antigonos et son fils Démétrios reçoivent l'Asie Mineure, Lysimaque la Thrace et tout l'Hellespont et Ptolémée garde l'Égypte agrandie de la Cyrénaïque. Ils se proclameront rois, *basileis*, dans les années qui suivent la mort du jeune Alexandre.

Mais le massacre entre diadoques continue : Antigonos et son fils, devenus trop gourmands, doivent faire face à une coalition de tous les autres. Ils sont défaits à Ipsos, Antigonos est tué puis, en 281, Séleucos et Lysimaque s'affrontent, Lysimaque est assassiné et la Grèce tombe finalement entre les mains du fils d'un des diadoques morts, Antigonos, qui s'y établit. En 276, soit 47 ans après la mort d'Alexandre, « les jeux funéraires d'Alexandre sont terminés ». Les trois dynasties survivantes sont : les Lagides en Égypte, les Séleucides en Perse et en Asie Mineure, et les Antigonides en Europe.



Le partage de l'empire d'Alexandre Le Grand.

Le déroulement de ces opérations est très simplifié, mais il était important de voir dans quelles affres est né ce royaume d'Égypte que les Lagides vont diriger pendant trois siècles.

La fondation du royaume d'Égypte

Cette fondation fut l'œuvre de Ptolémée et de son fils. Comme nous l'avons vu Ptolémée laissa les autres diadoques se massacrer entre eux et n'intervint que quand il y vit un bénéfice pour lui : il put ainsi agrandir rapidement son royaume.

Qui était Ptolémée ? Son père, Lagos, était un noble de Macédoine qui avait combattu aux côtés de Philippe, le père d'Alexandre, et son fils fut donc, tout naturellement, élevé à la cour et connut Alexandre dès sa plus

tendre enfance : Ptolémée avait environ dix ans de plus que celui-ci. Il fut un de ses plus fidèles compagnons et son homme de confiance. À la mort d'Alexandre, il réclama l'Égypte : il avait accompagné Alexandre lorsque celui-ci avait envahi ce pays et y avait fondé la ville d'Alexandrie. Ptolémée s'installa en 323 à Alexandrie, ville nouvelle complètement grecque dont il fit sa capitale.

Il faut avoir à l'esprit que l'Égypte n'est plus le grand pays qu'elle était au temps des Ramsès : durant tout le premier millénaire, elle a subi des révoltes, des invasions venant de la Nubie au sud, ou de l'Assyrie, puis de la Perse à l'est. Les Perses s'en étaient emparés pour la seconde fois en 345 et c'est donc une satrapie perse qu'Alexandre va occuper en 331. Mais ces vicissitudes n'empêchent pas le pays d'être très prospère et donc tentant pour un conquérant ambitieux : la richesse de l'Égypte vient alors de son agriculture – elle produit du blé en quantité importante, blé qui est vendu dans tout le bassin méditerranéen – de ses minerais, de son commerce – y compris le commerce des épices avec l'Arabie et le monde indien. Malgré les invasions, le régime de fonctionnaires mis en place par les pharaons fonctionne toujours et a servi les différents envahisseurs. Les Ptolémée l'utiliseront aussi.

Tandis que les guerres commencent entre les diadoques, Ptolémée va prendre en main son nouveau domaine dont il espère tirer le maximum de profits. Après s'être emparé de la Cyrénaïque, il va continuer à s'agrandir en participant, a minima, aux guerres des autres diadoques : il annexe en 312 l'ancienne Phénicie pour assurer sa frontière est, puis il essaye d'occuper Chypre mais est battu en 306 par Démétrios, fils d'Antigone. En 301, après la bataille d'Ipsos, à laquelle il n'a d'ailleurs pas participé, il obtient le sud de la Syrie contre Séleucos qui doit se contenter de la Syrie du nord : la Syrie méridionale va être une source de guerres continuelles entre les Séleucides et les Lagides. Il prend Chypre en 294, y ajoute quelques îles de la mer Égée et des villes du sud de l'Asie Mineure : il s'impose comme protecteur de la Ligue regroupant les cités des Cyclades, ce qui lui assure la domination de la mer Égée. Toutes ces conquêtes lui permettent de faire de l'Égypte une thalassocratie puissante, de développer le commerce maritime de l'Égypte et d'augmenter sa richesse. Son successeur Ptolémée II continue cette politique d'expansion qui favorise le commerce et l'obtention de marchandises n'existant pas en Égypte, en particulier le bois pour construire des bateaux.

Parallèlement Ptolémée va asseoir son autorité sur l'Égypte en essayant de légitimer sa position. Pour cela, il va tout d'abord se poser en successeur d'Alexandre : il avait détourné le convoi funèbre d'Alexandre pour enterrer celui-ci à Memphis. Il lui fait construire à Alexandrie un splendide tombeau, le *Soma*, où il le fera transporter en grande pompe : Alexandre y trônera dans un splendide cercueil en verre et en or. Les Lagides seront enterrés dans le même bâtiment tout autour d'Alexandre divinisé. Un culte spécial lui sera rendu.

Concernant l'économie du pays, Ptolémée va conserver le système hérité des pharaons : l'exploitation de l'Égypte est identique à celle d'un domaine privé. Le souverain est propriétaire du pays dont il tire un large bénéfice qui lui permet de financer son armée, ses administrateurs, sa propre vie, les activités religieuses et culturelles. La production est entièrement planifiée et dirigée par l'administration centrale en fonction des besoins de l'État, c'est-à-dire du souverain.

Ni lui ni ses successeurs ne prendront la peine d'apprendre l'égyptien : toute l'administration se fera en grec et c'est ainsi que le langage officiel de l'Égypte va devenir le grec pour un millier d'années. Au départ la plupart des hauts fonctionnaires sont grecs mais les Lagides vont aussi travailler avec les élites égyptiennes les intégrant peu à peu à l'administration. Les Ptolémées perfectionnent le système préexistant pour contrôler toute l'activité économique et arriveront à percevoir jusqu'à 50 % des richesses produites ! Ils seront considérés, à juste titre, comme les rois les plus riches du bassin méditerranéen.

Enfin, Ptolémée améliorera beaucoup les infrastructures du pays qui avaient souffert de quelques siècles de négligence. Donnons simplement trois exemples : la remise en état du canal reliant le Nil à la mer Rouge qui facilitait le commerce entre l'Inde, le sud de l'Arabie et l'Égypte, commerce des épices, des parfums et de l'encens particulièrement. Ptolémée le fera désensabler et son fils l'améliorera considérablement. Signalons tout de même que ce précurseur du canal de Suez restera une voie d'eau précaire car liée au niveau des eaux du Nil. Un autre exemple sera la construction d'un nilomètre à Memphis : les rois étaient attentifs à la crue du Nil puisque sa hauteur déterminait la valeur des récoltes à venir. D'après Aelius Aristides, c'est sur ce nilomètre que « les fonctionnaires grecs se fondaient pour commencer leurs calculs » et proclamer l'ouverture des canaux d'irrigation. Enfin, la région du Fayoum, bien irriguée par une dérivation du Nil, sera admirablement mise en valeur par Ptolémée II : de plus, ce sera un des rares exemples de domaines où les Grecs et les Égyptiens se mêleront.

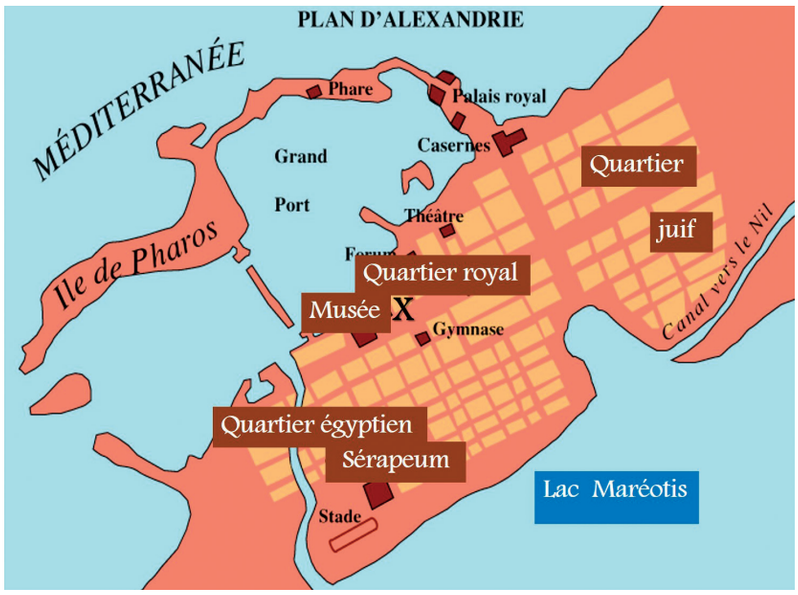
Terminons cette description de la fondation du royaume d'Égypte en disant quelques mots de la famille des deux premiers Ptolémées qui en furent les artisans. Ptolémée I avait épousé Eurydice, fille d'un des diadoques,

afin de s'assurer quelques appuis. À la mort de son père, il la répudia pour épouser une de ses dames d'honneur, Bérénice, dont nous ne savons pas grand-chose, mais dont le fils devint pharaon sous le nom de Ptolémée II. Celui-ci reprit les usages pharaoniques et répudia sa première femme pour épouser sa sœur, Arsinoé, qui régna conjointement avec lui jusqu'à sa mort en 270. D'où leur épithète de Philadelphes, qui aime son frère ou sa sœur. La nouvelle souveraine était une femme énergique et son règne fut bénéfique pour l'Égypte. Elle s'occupa surtout d'agrandir ou de consolider les possessions de l'Égypte tandis que son frère s'employa à perfectionner les structures internes du royaume. On peut dire qu'à la mort du second Ptolémée, les souverains Lagides sont à la tête d'un royaume bien géré et stable : leur marine a la maîtrise de la mer et, grâce à leur richesse, ils entretiennent une armée puissante de mercenaires, macédoniens pour la plupart, pour asseoir leur autorité sur le pays et à l'extérieur. Deux guerres syriennes contre les Séleucides ont déjà eu lieu qui se sont terminées à l'avantage de l'Égypte et une révolte de la Cyrénaïque a été matée. On comprend que le poète Théocrite ait pu écrire dans la dix-septième de ses *Idylles* : « Si puissant est celui qui règne dans ces vastes plaines, Ptolémée à la blonde chevelure, habile à manier la lance qui, en bon roi, a grand soin de conserver entier l'héritage paternel et lui-même y ajoute. »

Il aurait pu écrire la même chose de Ptolémée III sous lequel l'Égypte ptolémaïque atteint son maximum de puissance : en plus de la Cyrénaïque et de Chypre, l'Égypte a étendu sa domination sur la Syrie et la Phénicie, tout le Sud de l'Asie Mineure, une partie de la Thrace et les Cyclades. Elle a des bases importantes en mer Égée et sur l'Hellespont, ce qui lui permet de commercer en mer Noire librement. Elle constitue une thalassocratie puissante qui va évidemment susciter l'inquiétude et l'envie de ses voisins.

Alexandrie, capitale culturelle de l'Orient

Les deux premiers Ptolémées vont développer la ville d'Alexandrie jusqu'à en faire une des villes les plus brillantes de l'époque hellénistique. Elle restera toujours un peu à part de l'Égypte : les Romains disaient *Alexandria apud Egyptam*, « près de l'Égypte ».



Plan d'Alexandrie.

Elle est le siège d'un pouvoir fort en Méditerranée orientale. Elle est aussi le cœur d'une administration compliquée qui règle les moindres détails de l'organisation interne de la vie en Égypte. Cette grande cité commerciale est devenue très cosmopolite : sa population comprend des Grecs, des Macédoniens, des Égyptiens et des Juifs sans parler des mercenaires et esclaves d'autres pays.

Le site avait été choisi au bord de la mer, dans un endroit où se trouvaient un fortin de surveillance et un village appelé Rhakotis. L'endroit est déjà cité dans l'*Odyssée* : « on peut voir là une île, dans la houle de la mer, face aux bouches du fleuve ; on la nomme Pharos… Là se trouve un bon port d'où l'on relance en haute mer les vaisseaux balancés qui puisent à la sombre aiguade » (*Odyssée,* IV). C'était un des rares points de la côte qui était protégé par des îles et avait de l'eau douce. On comprend donc aisément qu'Alexandre ait choisi ce point pour y créer le port de mer dont il avait besoin.

La ville était située sur une langue de sable qui séparait la mer d'un lac, le lac Mareotis, qui permettait de la relier au Nil : elle avait donc deux ports, un lacustre qui devint rapidement important et un maritime. Strabon, dans *La Géographie* (17,1, 8), décrit la ville : « Toute la ville est sillonnée de rues où peuvent circuler chars et chevaux : deux d'entre elles, très larges … se coupent à angle droit. Elle renferme des parcs splendides et les palais occupent le quart, voire le tiers, de l'ensemble. » Rien à voir donc avec la plupart des villes grecques de l'époque.

L'île de Pharos fut reliée à la terre par une grande jetée de sept stades, appelée l'heptastade, qui séparait en deux le port maritime. Un gymnase, institution typiquement grecque, fut construit à la limite des palais royaux qui étaient disposés au nord de la ville et avaient leur port personnel. On suppose que le tombeau d'Alexandre était au centre de la ville. Mais la ville a subi tant de dégâts naturels (séismes et raz de marée) ou humains (guerres et constructions nombreuses) qu'on n'a rien retrouvé. Ce que nous connaissons vient des auteurs anciens : en particulier une grande avenue, la voie canopique, parcourait la ville d'est en ouest. D'après Strabon, elle avait trente mètres de large. C'est là que se déroulaient toutes les grandes processions et les nombreuses fêtes qu'organisaient les Ptolémées pour le plaisir des Alexandrins. À l'extrémité de l'île de Pharos, Ptolémée avait construit une grande tour de lumière. La dédicace nous dit : « Sostratos fils de Dexiphanès de Cnide a dédié ce monument aux dieux sauveurs pour le salut des navigateurs. » En effet, cet immense édifice avait pour but de guider les navires et de leur faciliter l'entrée du port dans une région où les amers manquent cruellement ! Il a donné leur nom à nos phares. Détruit par un séisme en 1303 de notre ère, nous pouvons avoir une idée de son apparence grâce aux nombreuses descriptions : il avait 135 mètres de haut et son rayon de visibilité était d'environ 50 km. Un feu y brûlait la nuit et le jour un système optique envoyait les rayons du soleil vers le large. Le phare d'Alexandrie était considéré comme une des sept merveilles du monde de l'Antiquité.



Le phare d'Alexandrie.

Ptolémée décida très tôt de faire d'Alexandrie le centre de l'érudition grecque. On ne saura jamais ce qui le poussa à devenir un mécène et à engloutir des sommes colossales pour donner vie à son rêve. Il était lui-même historien et il écrivit une histoire d'Alexandre qui ne nous est pas parvenue mais dont Arrien, au II^{e} siècle de notre ère, s'est beaucoup inspiré. Les troubles violents et continuels qui agitaient la mer Égée pendant tous ces siècles avaient fait fuir une grande partie des savants, et les destructions fréquentes menaçaient les manuscrits. Les premiers Ptolémées vont offrir à tous ces érudits un asile avec d'excellentes conditions de travail : ils fonderont le Musée, temple des Muses, où les savants seront entièrement entretenus aux frais du roi et où travailleront pendant des siècles les plus fameux érudits du monde méditerranéen.

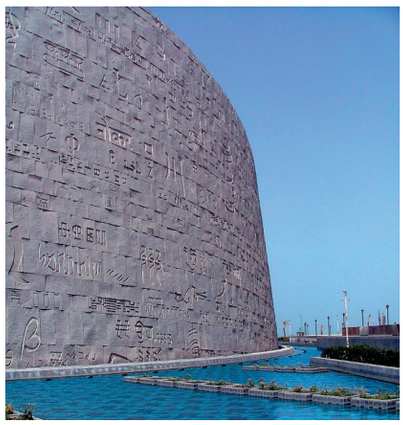
Pour l'aider dans son entreprise Ptolémée recruta, vers 290, Démétrios de Phalère qui avait étudié au Lycée, fondé par Aristote à Athènes. Du Musée, rien n'a été retrouvé. Mais nous avons des descriptions faites par des auteurs plus tardifs : Strabon par exemple écrit : « fait également partie du palais le musée qui a une promenade, une salle de réunion et un grand bâtiment où se trouve la salle à manger commune des érudits, membres du Musée… Un prêtre, est nommé à la direction du Musée, autrefois par les rois, aujourd'hui par Auguste. » Ce Musée devint un centre académique où étaient étudiées des sciences très diverses : des collections de toute nature, zoologique, minérale etc. avaient été rassemblées. Parallèlement les premiers Ptolémées construisirent la Bibliothèque : l'ambition était de rassembler tous les livres existants. Pour cela il faut reconnaître que tous les moyens furent bons : Ptolémée II avait écrit une lettre aux souverains du monde entier pour leur demander

de lui envoyer des livres afin de les copier. Il semble qu'une certaine méfiance ait régné : on cite l'exemple d'Athènes qui n'envoya les versions officielles d'Eschyle, Sophocle et Euripide que contre une énorme caution. Mais le pharaon préféra garder les manuscrits et perdre sa caution ! Un autre pharaon fit saisir et copier tous les livres des voyageurs qui arrivaient à Alexandrie : la copie était donnée au propriétaire et l'original restait à la Bibliothèque.

Le nombre de rouleaux de la Bibliothèque devint rapidement énorme : se posa le problème du catalogage de tous ces manuscrits. De plus, il devenait urgent de réviser tous ces rouleaux car un certain nombre de faux s'était glissé dans les textes. On parle de 500 000 manuscrits ! Ptolémée II va engager un poète de Cyrène, Callimaque, pour effectuer cette tâche titanesque. Il en résultera un catalogue raisonné, divisé en 120 rouleaux et intitulé : *Tables des auteurs qui brillèrent dans chaque branche du savoir et liste de leurs écrits* (Πίνακες τῶν ἐν πάσῃ παιδείᾳ διαλαμψάντων, καὶ ὧν συνέγραψαν) ». Les livres étaient classés par champ de savoir et l'idée était de tracer une carte de la bibliothèque qui devait permettre aux lecteurs de s'y retrouver : car la Bibliothèque était ouverte à toute personne sachant lire.

Un dernier aspect de cette Bibliothèque fut son activité de traductions : Ptolémée ne borna pas ses ambitions au savoir grec et voulut connaître aussi les sagesses barbares. Des œuvres perses, indiennes et juives en particulier furent introduites dans la Bibliothèque et durent être traduites pour que tous puissent en profiter. La plus connue de ces traductions est évidemment celle de la Torah juive, connue sous le nom de *La Septante*, qui fut commandée par Ptolémée II : la ville d'Alexandrie comprenait une importante population juive. Ces Juifs très hellénisés ne parlaient plus hébreu pour la plupart et cette traduction en grec de leur livre saint les aida à évoluer vers la culture grecque tout en conservant leur religion. *La Septante* permettra aux Grecs puis aux Romains de mieux comprendre la religion juive ; mais elle ne fut pas admise par les autorités juives de Jérusalem.

L'ensemble Musée et Bibliothèque a un côté assez moderne : institut de recherche, d'enseignement aux côtés d'une belle bibliothèque. Il semble que la vie matériellement facile ait favorisé les jalousies, les cabales et que tous les érudits n'aient pas été du même niveau. Callimaque dans un poème conseille aux savants de ne pas être aussi soupçonneux l'un envers l'autre. Un pamphlétaire, Timon de Phlios, écrit : « Beaucoup sont empâtés dans l'Égypte aux races diverses, livresques sentinelles, bataillant à l'infini dans la cage aux Muses ». Et la représentation d'un enseignant du Musée à tête d'âne, vu par les Alexandrins, en dit long ! Néanmoins il y eut de nombreux savants de valeur.



La moderne bibliothèque d'Alexandrie.

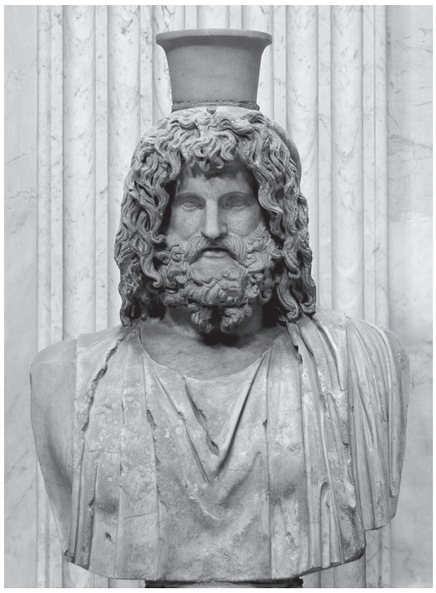
Rappelons enfin qu'une bibliothèque moderne vient d'être inaugurée à Alexandrie pour rappeler cet immense effort de rassemblement qui fut fait par les premiers Ptolémées et grâce auquel nous avons eu connaissance d'un certain nombre d'œuvres antiques. Devant ce nouveau monument, on a placé une statue de Ptolémée II, récupérée dans la mer, en hommage à ces premiers pharaons lagides, mécènes généreux de la culture de leur époque.

Les Lagides, pharaons et dieux

Aux yeux de leur peuple les pharaons étaient sacrés et devaient assurer une sorte de contact avec les dieux égyptiens. Les Ptolémées n'eurent garde de négliger cet aspect de leur rôle mais ils régnaient aussi sur des Grecs

qui avaient des aspirations différentes : l'attitude des rois sera différente suivant qu'ils étaient à Alexandrie ou en Égypte.

Les Ptolémées prétendaient descendre d'Héraclès et de Dionysos, ce qui leur donnait une aura incontestable aux yeux des Grecs. Un culte spécial était rendu à Dionysos à Alexandrie et toutes les grandes fêtes de cette ville réservaient une place d'honneur à ce dieu. Mais, dès les premières années de son règne, Ptolémée Ier créa une divinité commune aux Grecs et aux Égyptiens : le culte de Sérapis viendrait d'un songe qu'eut Ptolémée. En fait, Sérapis est créé à partir d'un culte de Memphis déjà ancien dédié au taureau Apis et à Osiris. Ce dieu rassemble des traits d'Osiris et d'Hadès, le dieu grec des morts, et sera associé à Isis : il sera toujours représenté comme un dieu barbu et imposant, de facture très grecque. Cette création permet de fournir un dieu tutélaire à Alexandrie et à Memphis. Du temps des Ptolémées il ne sera pas adoré en dehors de ces deux villes en Égypte. Mais assez paradoxalement, son culte sera exporté en Grèce puis dans l'empire romain. Le temple le plus important à Alexandrie était le Serapeum où se trouvait la grande statue de Sérapis. Sa fonction évoluera dans le temps : il sera lié à Dionysos, dieu de la fertilité agraire et ancêtre de la famille royale, puis à Asclépios qui guérissait les malades. Plus tard, il deviendra le membre directeur d'une sorte de triade alexandrine rassemblant avec lui Isis et Harpocrate, forme hellénisée du mot égyptien signifiant Horus enfant. Sérapis est un bel exemple de création d'un dieu syncrétique.



Buste de statue représentant Sérapis.

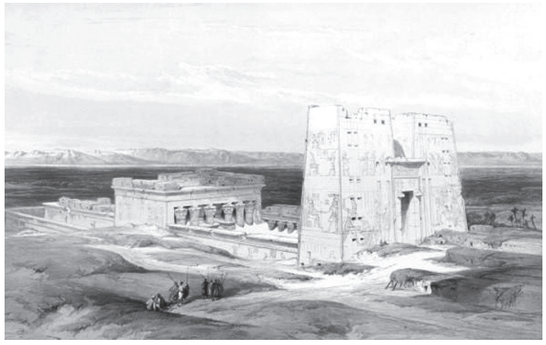
Les Ptolémées vont aussi utiliser la déification des pharaons pratiquée par les Égyptiens ; les Grecs aussi divinisaient des héros. Alexandre avait montré la voie en étant divinisé de son vivant : proclamé fils d'Amon après sa visite à l'oracle de Siwa, il fut inhumé à Alexandrie et un culte fut immédiatement créé en son honneur. Le prêtre d'Alexandre occupait une place importante dans la hiérarchie de la cour lagide. Ptolémée avait, bien sûr, prévu d'inhumer sa famille dans le monument d'Alexandre et le culte de celui-ci s'étendit aux pharaons macédoniens. Ptolémée II divinisa son père et sa mère après leur mort et créa un culte de Ptolémée et Bérénice : les dieux sauveurs (Soter, sauveur, était le nom attribué à Ptolémée Ier). Il institua aussi des fêtes qui avaient lieu tous les quatre ans, les Ptolémaéïa. Arsinoé, la sœur-épouse de Ptolémée II qui était très aimée des Alexandrins, fut assimilée assez vite à Isis. Un temple lui fut élevé à sa mort et elle devint la déesse Philadelphe, assimilée par les Grecs à Aphrodite et par les Égyptiens à Isis. Ptolémée III, à son tour, divinisa ses parents : les dieux adelphes. Après cela, l'habitude fut prise et les Ptolémées suivants se considérèrent comme des dieux.

Ce qui se passait dans le pays hors Alexandrie était bien différent : de tout temps on avait rendu un culte aux pharaons et ce culte continua. Le clergé égyptien jouissait d'un immense pouvoir et d'un grand prestige auprès de la population. Les Lagides se servirent de cette influence en leur faveur : ils maintinrent les privilèges des prêtres mais en les surveillant et en exigeant des impôts des temples. Tous les Ptolémées, après le premier, seront sacrés pharaons d'après les coutumes ancestrales afin d'asseoir leur autorité dans tout le pays ; ils seront représentés dans tous les temples dont ils assurèrent l'entretien d'ailleurs. De plus, ils furent des bâtisseurs infatigables de temples. Le roi décidait de la construction, assurait le financement et venait participer à l'inauguration. Mais ces temples sont quasiment identiques aux temples préexistants, ce qui prouve qu'ils furent en fait bâtis par les prêtres locaux et des constructeurs égyptiens : la seule addition qui fut faite par les

Ptolémées fut la création de « mammisi », petits temples de la naissance du dieu tutélaire du lieu. Tous les Ptolémées participèrent à cette œuvre et s'y firent abondamment représenter sous les traits traditionnels des pharaons, ce qui introduit un énorme décalage par rapport à Alexandrie où ils résidaient.

Citons les plus connus de ces temples : Denderah était dédiée à Hathor. Le temple ptolémaïque fut construit sur des ruines de temples plus anciens. Ptolémée II commença la construction qui se continua jusqu'à Ptolémée XII, le père de la grande Cléopâtre. C'est cette dernière qui fit faire la décoration extérieure des murs où on la voit avec son fils Césarion. Denderah est surtout connu pour le magnifique plafond d'une chapelle située sur le toit et qui devait servir d'observatoire : il a été rapporté en France et est actuellement au musée du Louvre. Il représente une carte du ciel et on distingue les animaux caractéristiques du zodiaque, mais on ne sait toujours pas s'il servait à un but précis.

Plus au sud le temple d'Edfou était dédié à Horus, le dieu faucon : une illustration nous le montre tel que le vit le peintre britannique David Roberts en 1838. La construction alla du règne de Ptolémée III à celui de Ptolémée XII. Celui-ci a assuré la décoration des murs extérieurs où on peut le voir massacrant ses ennemis comme les pharaons d'autrefois : comme nous le verrons il ne fut pas du tout un guerrier !



Le temple d'Edfou.

Avant Philae, on trouve le temple de Kom Ombo, qui a la particularité d'être dédié à deux divinités séparées Haroëris, Horus l'ancien, et Sobek le dieu à tête de crocodile. Donc tout est en double : deux portes d'entrée et une double série de portes menant à deux sanctuaires contigus. Sa construction commença au II^{e} siècle sous Ptolémée VI et il est particulièrement riche en témoignages graphiques sur les Ptolémées et leurs rapports avec les dieux.

Enfin nous arrivons à Philae : le temple, dédié à Isis, existait depuis longtemps mais il était tombé peu à peu en ruines. C'est Ptolémée II qui entreprit de le rebâtir et les travaux durèrent longtemps : nous savons que l'empereur romain Trajan y fit encore construire une chapelle. Depuis l'Antiquité, la construction du barrage d'Assouan a entraîné son déplacement sur une île plus petite.

La décadence : troubles internes et montée en puissance de Rome

Abordons maintenant la décadence de cet empire que nous avions laissé en pleine puissance. Ptolémée III laissa à son successeur un royaume puissant : Ptolémée IV n'eut malheureusement ni son énergie ni ses capacités. Un grand roi, Antiochos III, vient d'accéder au pouvoir en Asie : il va récupérer la Syrie et la Phénicie. Cinq ans après la mort de Ptolémée III, il est aux portes de l'Égypte. À court de troupes, Ptolémée IV doit enrôler des soldats égyptiens, ce qui n'avait jamais été fait jusque-là. Antiochos est battu à Raphia en 217 : une stèle nous montre Ptolémée IV vêtu comme un pharaon, mais à cheval et maniant la sarisse de la phalange macédonienne. Des Égyptiens ont pris une part importante à la bataille et vont commencer à réclamer plus de droits. Quand Ptolémée IV meurt en 205 laissant un enfant jeune pour lui succéder, le couronnement de l'enfant ne peut se faire que 8 ans après la mort de son père, après qu'on eut accordé des bénéfices pour rallier des partisans. Le pouvoir alexandrin est plus faible : les puissances voisines vont en profiter.

C'est à partir de cette époque que Rome va commencer à intervenir dans les affaires d'Orient. À la mort d'Alexandre, Rome était une petite cité qui se remettait d'un raid meurtrier des Celtes vers 390. La ville avait commencé à s'agrandir. En 338, le Latium est annexé. En 272, la Grande Grèce est sous l'autorité de Rome,

malgré l'intervention du roi d'Épire et de Macédoine, Pyrrhus. Suivent les deux premières guerres puniques à la fin desquelles Rome a gagné la Sicile, la Sardaigne et la Corse et s'est installée en Espagne, à la place de Carthage. En 201, la Méditerranée occidentale est devenue romaine. Rome, se rappelant l'invasion de Pyrrhus venu secourir les Grecs du sud de l'Italie, va désormais surveiller ce qui se passe de l'autre côté de l'Adriatique.

C'est l'époque de la minorité de Ptolémée V : Antiochos III et Philippe V de Macédoine s'allient pour récupérer toutes les possessions égyptiennes en Syrie, en Asie Mineure, en Grèce et en Thrace. Cette alliance inquiète Rome qui somme Philippe V de se retirer. En 200, alors que les deux alliés ont déjà agrandi leur territoire aux dépens du royaume d'Égypte, les Romains envahissent pour la première fois la Grèce, battent Philippe V à Cynocéphale en 197 et l'obligent à arrêter ses conquêtes. Vainqueurs, ils évacuent néanmoins la Grèce. Antiochos III signe alors la paix avec l'Égypte, en gardant définitivement la Syrie et en mariant sa fille Cléopâtre à Ptolémée V, puis il envahit la Grèce. Les Romains reviennent en Grèce et battent Antiochos III, puis le poursuivent en Asie où ils le vainquent définitivement à Magnésie, près d'Izmir. La paix d'Apamée, en 188, est très lourde pour les Séleucides : Antiochos renonce définitivement à toute visée sur l'Asie Mineure au profit principalement du royaume de Pergame et de Rhodes. Il doit payer de lourdes indemnités, livrer ses éléphants de guerre, sa flotte, sauf dix navires, et donner des otages à Rome dont son fils, le futur Antiochos IV. Quant à l'Égypte, elle est réduite à la Cyrénaïque, Chypre et l'Égypte. Remarquons que les Romains n'ont pris pied ni en Grèce, ni en Asie : le Sénat est inquiet du pouvoir que pourrait avoir un général victorieux s'il annexait un pays riche et préfère établir des zones d'influence, par le biais de rois locaux. Ce sera le cas du royaume de Pergame en particulier.

En Égypte, la situation reste mauvaise et, à partir de la génération suivante, les successions deviennent difficiles et sanglantes. Ptolémée V avait eu deux fils dont l'aîné lui succéda en 181 : il avait six ans. Antiochos IV en profita pour envahir l'Égypte avec succès et Rome intervint : le Sénat envoya une ambassade pour lui ordonner d'évacuer l'Égypte. Tite-Live (XLV,12) raconte que l'envoyé romain traça un cercle autour d'Antiochos et lui interdit d'en sortir avant d'avoir accepté l'ordre du Sénat : Antiochos accepta. Cet événement frappa beaucoup les contemporains : on en trouve trace dans de nombreux écrits y compris dans le livre de Daniel (11,29) où, parlant d'Antiochos, il est écrit : « il retournera vers le Midi mais il n'en sera pas de la fin comme du commencement. Les vaisseaux des Kittim viendront contre lui et il sera découragé », les Kittim étant évidemment les Romains.

Désormais, Rome va de plus en plus peser sur l'évolution de l'Orient. Lorsqu'en 163 les deux frères Ptolémées se disputent, ils demandent l'arbitrage de Rome qui décide de nommer l'aîné en Égypte et l'autre en Cyrénaïque. Ptolémée VI meurt en 145 sur le champ de bataille en Syrie : il sera le dernier des pharaons à se battre à la tête de ses troupes. Son frère revient en Égypte, assassine ses neveux, dont un éphémère Ptolémée VII, et prend le trône sous le nom de Ptolémée VIII, épousant sa sœur, puis sa nièce, les deux Cléopâtre qui ne vont guère s'entendre. Bref, le palais sombre dans la confusion la plus grande.

En Europe, Rome s'agrandit : les querelles continuelles des cités grecques et de la Macédoine ont finalement poussé le Sénat à annexer une grande partie de la Grèce. Quelques années plus tard, le roi de Pergame lui a légué son royaume : Rome a pris pied en Asie. De plus les Parthes ont conquis la plus grande partie du royaume des Séleucides.

Ptolémée VIII meurt en 118, en donnant la Cyrénaïque à un fils illégitime, Ptolémée Apion, qui le léguera à Rome, à sa mort en 96. Rome prétendra que Ptolémée X a fait de même pour l'Égypte en 88, mais ce point reste très controversé.

Les querelles de succession ont fait le vide parmi les Ptolémées et à la mort du dernier Ptolémée légitime, les Alexandrins mettront finalement sur le trône un fils illégitime qui règnera sous le nom de Ptolémée XII, son frère étant nommé roi de Chypre, indépendant de l'Égypte. Ptolémée XII épouse sa sœur Cléopâtre VI et ils auront cinq enfants, dont Cléopâtre VII qui naît vers 69.

Ptolémée XII est un débauché et se révèle totalement incapable de faire face à une situation catastrophique : les révoltes se multiplient en Égypte provoquées par une taxation lourde et une corruption universelle. Le roi dévalue la monnaie en argent par un facteur 3 : c'est la première fois depuis l'établissement des Ptolémées en Égypte ! En 74, la Cyrénaïque devient province romaine et, en 64, Rome prend définitivement le contrôle de l'empire séleucide : elle est bien installée en Orient dont elle tire des richesses fabuleuses. L'Égypte est alors le seul royaume de l'ancien empire d'Alexandre non romain. Mais Ptolémée XII n'est pas reconnu par Rome et il passera sa vie à acheter, très cher, la complaisance d'hommes politiques romains pour se maintenir sur le trône : on parle de 4 000 talents d'or à Pompée, somme qui correspond à un tiers du revenu annuel de l'État ; 6 000 talents d'or à César, pour qu'il fasse reconnaître au Sénat sa légitimité. En 59, Chypre, où règne le frère

de Ptolémée, est rattachée à la province romaine de Cilicie sans que Ptolémée XII réagisse. Les Alexandrins le chassent et c'est le proconsul romain en Syrie qui le rétablit en 55 à Alexandrie, probablement pour 10 000 talents. De plus, pour assurer l'ordre, des troupes romaines sont embauchées pour assurer l'ordre en Égypte.

Le sursaut… et la chute

Ptolémée XII avait associé au pouvoir sa fille, Cléopâtre VII, dès 54. Un bas-relief du temple d'Hathor à Dendérah, montre la jeune souveraine représentée juste derrière son père. En 51 Ptolémée XII meurt : par son testament, déposé à Rome, il lègue la royauté à ses deux aînés survivants. Cléopâtre doit épouser son jeune frère et régner avec lui. Ptolémée XII fait du peuple de Rome son exécuteur testamentaire, ce qui reconnaît son état de client de Rome mais aussi oblige les Romains à protéger la dynastie lagide. À la mort de Ptolémée XII, Rome occupe quasiment tous les rivages sauf celui de l'Égypte.

Cléopâtre a alors 18 ans et son frère, Ptolémée XIII, en a 11 et est entouré de trois tuteurs. La situation en Égypte est très difficile et va le rester de nombreuses années : la dévaluation de la monnaie a entraîné de la misère, les paysans sont frappés par la famine, la corruption des hauts fonctionnaires atteint des sommets et les relations familiales sont difficiles. Vu l'âge de son frère, la reine essaye d'assumer la royauté et se heurte aux conseillers de son frère, qui la chassent d'Alexandrie. Elle semble avoir compris très vite que sa seule chance de rendre à l'Égypte sa grandeur était de se servir des Romains.

Le premier qui accepta de l'aider fut Jules César, qui arriva à Alexandrie juste après la mort de Pompée en 48 : il voulait régler le problème de la succession de Ptolémée XII et se faire rembourser les dettes, énormes, de l'Égypte vis-à-vis de Rome. Après une difficile guerre, dite alexandrine, il rétablit Cléopâtre sur le trône : son frère-époux étant mort à la suite de la guerre, elle épousa son dernier frère (il a 11 ans) Ptolémée XIV. Elle donna à César un fils qui fut appelé Ptolémée mais que les Alexandrins surnommèrent Césarion.

Pourquoi César accepta-t-il de se battre à Alexandrie ? Pour les charmes de Cléopâtre ? C'était un homme expérimenté, en politique et en amour : on peut penser que ce sont surtout les avantages du système royal dont cette femme intelligente et hardie héritait, grâce à lui, qui l'ont fait rester à Alexandrie. Il voulait consolider ce pouvoir royal et laisser une reine forte avant de repartir.

Durant les années qui suivirent, la situation économique de l'Égypte s'améliora, ce qui prouve que Cléopâtre sut gouverner son pays. Nous savons qu'elle rejoignit César à Rome, certainement avec son accord, et que sa venue scandalisa les Romains conservateurs. D'autant plus que Cléopâtre se comporta en tout point comme un monarque oriental et qu'elle était accompagnée de son frère-mari Ptolémée XIV. Mais, l'assassinat de César en mars 44 vint mettre un terme aux ambitions de Cléopâtre qui dut fuir Rome très rapidement. Elle rentra à Alexandrie en rétablissant au passage l'autorité de l'Égypte sur Chypre, profitant des problèmes de Rome où la mort de César avait engendré une nouvelle guerre civile entre ses assassins et ses fidèles.

Dès son arrivée, la reine reprend les choses en main et les affaires économiques de l'Égypte s'améliorent : elle s'appuie sur les Égyptiens, dont elle parle la langue. Elle se fait représenter sacrifiant à Isis ou comme l'incarnation de la déesse. Elle a fait assassiner son frère époux qui représentait un rival potentiel et elle règnera désormais seule, ayant associé au pouvoir son fils Césarion, Ptolémée XV, qui a quatre ans.

Rome était de nouveau en pleine guerre civile. La reine manœuvra habilement pendant toutes ces années évitant de prendre parti, se dérobant à toutes les demandes, alléguant la famine, la peste et autres calamités qui appauvrissaient son pays. Elle réussit même à faire confirmer le titre de roi pour son fils. Cette difficile diplomatie fut terminée en octobre 42, à la fin de la guerre civile qui laisse deux hommes forts au pouvoir à Rome : Antoine, le fidèle général de César et Octavien, le petit-neveu et fils adoptif de César. Ils se partagent le territoire romain : Antoine, en position dominante s'octroie la partie la plus riche, à savoir l'Orient, ainsi que les Gaules.

Cléopâtre se renseigne sur Antoine afin de négocier au mieux avec lui. Elle sait qu'à côté de ses grandes qualités de guerrier et d'orateur il a un penchant déraisonnable pour la boisson et les femmes, un goût du faste et du luxe sans limite. Elle suit son installation en Orient où il se présente comme un nouveau Dionysos, ayant bien compris tout l'intérêt politique et diplomatique qu'il pouvait tirer de cette semi-divinisation.

Lorsqu'il la convoque à Tarse, elle organise son arrivée comme un spectacle dont Antoine n'avait jamais rêvé et auquel il ne résista pas. Il récupéra néanmoins Chypre et obtint une contribution financière importante de l'Égypte. Ils ont besoin l'un de l'autre : elle, pour se maintenir sur son trône avec une certaine indépendance,

lui, pour faire la guerre aux Parthes et tenir tête à Octavien. À la fin de l'année 41, Antoine suivit la reine à Alexandrie et y passa tout l'hiver : il eut une liaison on ne peut plus publique avec elle et deux jumeaux naîtront en 40 de ces amours.

Mais tandis qu'Antoine jouait les souverains hellénistiques à Alexandrie, les Parthes avaient repris l'offensive et Octavien empiétait sur les provinces d'Antoine. S'ensuivent d'innombrables querelles et Antoine quitte définitivement l'Italie en 38 : il veut conquérir l'empire parthe et il a compris qu'Octavien ne lui donnera pas de troupes. Celui-ci a déjà décidé d'éliminer son rival et ne veut pas qu'il obtienne une victoire sur les Parthes qui lui vaudrait une popularité sans égal. Antoine se tourne définitivement vers son alliée principale en Orient, la seule qui puisse lui fournir de l'argent, du matériel et des bateaux, Cléopâtre, qui possède la richesse impressionnante de l'Égypte.

Il lui redonne Chypre ainsi que la Cilicie, le sud de la Syrie et la Phénicie : l'Égypte retrouve ainsi les territoires des premiers Ptolémées. Ceci est fort mal accueilli à Rome : Antoine n'a pas le droit de disposer de provinces romaines ! À partir de 37, des monnaies égyptiennes sont émises portant de part et d'autre les effigies d'Antoine et de Cléopâtre. Antoine entre dans le rêve oriental qui a attiré tant de dictateurs antiques.

En 36, Antoine attaque enfin les Parthes. Mais l'expédition tourne mal et il doit faire une retraite périlleuse. Pour se refaire, il annexe en 34 le riche royaume d'Arménie : Antoine rentre alors à Alexandrie en triomphateur sous les traits de Dionysos, Cléopâtre présidant comme une nouvelle Isis. Scandale à Rome, soigneusement orchestré par Octavien. Plus grave, les souverains président une grande cérémonie pour décerner des titres aux enfants royaux : Ptolémée Césarion devient roi des rois et sa mère reine des rois. Les trois enfants d'Antoine et de Cléopâtre sont nommés rois de l'empire romain d'Orient divisé entre eux ! Cette répartition irréelle sera appelée les Donations d'Alexandrie.

À Rome c'est de nouveau le scandale : Antoine semble considérer tout l'Orient comme son territoire privé et les ambitions dynastiques de Cléopâtre et d'Antoine apparaissent clairement. Il fait frapper des monnaies romaines avec l'effigie de Cléopâtre en plus de la sienne. Octavien se présente alors comme le défenseur de la morale romaine contre un Antoine hellénisé et dépravé par une « reine-putain ». Il arrache au Sénat une déclaration de guerre contre Cléopâtre, mais pas contre Antoine qui compte encore de nombreux amis à Rome. Une vague de xénophobie et de machisme s'empare alors de Rome : il semble en fait que les Romains ont eu réellement peur de Cléopâtre et de ses rêves d'un empire où elle avait entraîné Antoine.

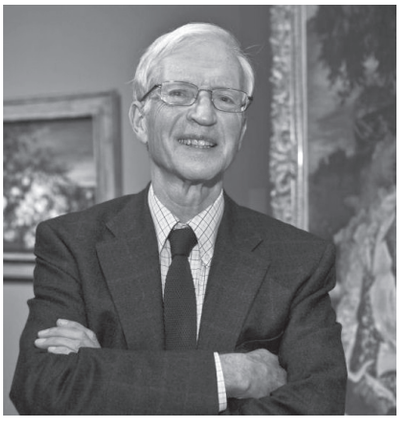
Mais les dieux en décidèrent autrement : la bataille d'Actium, en septembre 31, fut perdue par Antoine et Cléopâtre qui s'enfuirent en Égypte. Octavien arriva en Égypte en 30. Antoine se jeta sur son épée et Cléopâtre, se suicida, d'une morsure de serpent, dit-on. Ainsi disparut l'idée d'un monde qui aurait pu être différent de l'empire romain.

Octavien fit à Antoine et Cléopâtre des funérailles somptueuses. Il fit ensuite assassiner Césarion car « il ne pouvait y avoir deux Césars ». Il déclara officiellement la fin de la dynastie ptolémaïque le 29 août de l'an 30. En 27, Octavien se fit confier des pouvoirs sans précédents par le Sénat qui lui décerna le titre d'Auguste qu'il gardera toute sa vie. L'Égypte devint province romaine mais avec un statut particulier qui en faisait pratiquement la propriété privée de l'empereur. Les seuls souvenirs des Ptolémées furent la langue grecque, qui resta la langue officielle en Égypte jusqu'au VII^{e} siècle de notre ère, les temples qu'ils construisirent aux dieux égyptiens et surtout Alexandrie et son École dont le rayonnement durera encore quelques siècles.

RÉCEPTION DU PROFESSEUR KLAUS HERDING MEMBRE CORRESPONDANT ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE DU VAR

Jean-Paul MEYRUEIS

Le 22 mai 2018



Professeur Klaus Herding (1939-2018).

Monsieur,

Votre présence aujourd'hui parmi nous est le symbole des liens qui, depuis plus de 70 ans, unissent désormais nos deux pays.

Vous êtes membre correspondant de l'académie du Var et c'est pour elle un grand honneur de vous accueillir dans le cadre prestigieux de ce musée Naval.

Notre amie Monique Bourguet, qui préside la commission des beaux-arts, m'a demandé de vous présenter. La chose n'est pas aisée tant votre curriculum vitae est impressionnant. Vous voudrez donc bien m'excuser si je le résume un peu.

Vous êtes né à Munich en décembre 1939, puis évacué en Autriche pendant les bombardements alliés de 1943 à 1945. Vous avez ensuite été élevé pendant dix ans à Tübingen, jolie ville universitaire préservée, entourée de châteaux, dans un paysage fleuri et vallonné, au centre du land de Bade-Wurtemberg, au bord du Neckar. J'y ai vécu et travaillé en 1970 et 1971 comme chirurgien de l'hôpital « Auf dem Sand » qui domine la ville. C'est dans cet hôpital qu'avec mon confrère et ami allemand Klaus Zielke nous avons fondé le centre franco-allemand de traitement des scolioses qui devait connaître un grand développement.

Vos études puis vos nominations vous conduisent ensuite successivement à Münster, à Berlin, à Hambourg et enfin à Francfort ou vous résidez à l'heure actuelle.

À partir de 1960, vous faites vos études en histoire de l'art, philosophie, archéologie grecque et romaine. En 1968, vous obtenez votre doctorat ès lettres puis vous êtes nommé assistant aux musées d'État de Berlin (art moderne, arts décoratifs, département de la sculpture).

De 1971 à 1974, vous êtes chargé de cours, puis professeur à l'université libre de Berlin et, de 1975 à 1992, à l'université de Hambourg.

Pendant cette période vous êtes professeur invité à l'université de Bordeaux en 1978, de New York en 1985, directeur d'étude à l'École des Hautes études en Sciences sociales à Paris de 1989 à 1991, chercheur au Getty Center de Los Angeles en 1992 et 1993.

Enfin vous occupez la chaire d'histoire de l'art européen (époque antique, médiévale, des temps modernes et de l'art contemporain) à l'université Goethe de Francfort, entre 1993 et 2005.

Pendant cette dernière période vous êtes professeur invité à l'université Lumière de Lyon et vous fondez et dirigez, de 1996 à 2005, le groupe de recherche « histoire de l'expression dans les arts visuels ».

Vous êtes l'auteur d'environ 340 publications concernant l'art et la théorie de l'art du XVI^{e} au XXI^{e} siècle. Parmi ces publications, 42 sont parues en français, 33 en anglais, deux en italien, une en grec, une en espagnol et une en japonais.

Vous avez fait des recherches sur les relations entre l'histoire de l'art et la philosophie, la littérature, la psychanalyse et la neurophysiologie.

Fondateur et éditeur de la série *Kunststück* (monographies consacrées à l'analyse de chefs d'œuvres, comportant actuellement 103 volumes) vous avez été commissaire de plusieurs expositions consacrées à Courbet et à l'art contemporain.

Vos travaux sur l'art de la Révolution française vous ont valu d'écrire l'essai principal du catalogue officiel du bicentenaire de la Révolution et d'être reçu par le président de la République, François Mitterand.

Vous avez beaucoup écrit sur l'histoire de l'art moderne et contemporain mais le temps nous manque pour examiner tous ces travaux et les thèses que vous avez inspirées.

Revenons un peu en arrière. En 1970, au début de votre carrière, vous avez publié une monographie consacrée à un artiste que les Toulonnais connaissent bien car il est l'auteur de dessins de galères dans la rade, du projet d'extension de l'arsenal vers l'est et il nous a laissé les Atlantes qui ornent toujours la façade de la mairie. Ce sculpteur, dessinateur, peintre et architecte français, célébré par de nombreux auteurs aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles comme le « Michel-Ange de la France » et qui fut un des représentants de l'esprit classique français, c'est Pierre Puget. Vous lui avez consacré, ainsi qu'à son école, une vingtaine d'articles.

Mais ce que nous attendons tous, c'est votre œuvre majeure, l'ouvrage en trois volumes, consacré à Puget, à son œuvre et à son école. Rédigé en français, il devrait être publié en 2019.

En attendant le plaisir de vous lire, nous allons avoir celui de vous écouter.

« Puget à neuf, l'artiste face à l'Europe »

Monsieur le professeur Herding je vous passe la parole.

Trois mois après son séjour à Toulon Klaus Herding a été victime d'un accident de la circulation et il est décédé.

PUGET À NEUF !
L'ARTISTE FACE À L'EUROPE

Klaus HERDING

Le 22 mai 2018

C'est un grand plaisir pour moi de revenir à Toulon, ville qui garde et cultive à merveille le renom de Pierre Puget dont vous connaissez tous les *Atlantes*. C'est un plaisir aussi parce que Toulon a dédié un beau monument au poète allemand Heinrich Heine qui figure parmi mes auteurs préférés et que j'admire comme un des protagonistes d'une entente cordiale entre la France et l'Allemagne.

Le but de cette conférence est double : aux uns, je voudrais faire connaître et mieux aimer le plus grand artiste que Toulon a abrité entre ses murs ; aux autres, aux spécialistes, j'aimerais suggérer une compréhension parfois nouvelle de cet éminent artiste. Car malgré sa célébrité, Puget a été la victime de multiples préjugés qu'il convient d'éliminer une fois pour toutes, pour répondre à la question qui m'occupe à la veille du quadricentenaire de sa naissance – où en sommes-nous dans notre compréhension de Puget ? Voici, pour vous donner une première idée du personnage, un dessin inédit du XVIII[e] siècle, conservé dans une collection américaine, et le *Portrait de Pierre Puget âgé* par son fils François, conservé au Louvre. Quant au dessin, il est difficile de dire s'il représente une étude pour la gravure que Charles Dupuis publia vers 1740 ou si, au contraire, le dessinateur s'est inspiré de la gravure. Je plaide pour la première solution, car le dessin n'a pas l'allure d'une représentation achevée, mais plutôt celle d'une pensée en évolution. Peut-être faut-il y reconnaître la main de Charles Dupuis ? Le portrait que nous livre François de son père âgé le montre dans une attitude résignée qui a beaucoup influencé l'histoire de la perception que nous avons de Puget.

Le titre de ma conférence peut étonner : un artiste qu'on peut à juste titre appeler toulonnais, car Toulon fut le berceau de sa gloire, pourquoi est-il pour nous l'artiste *face à l'Europe* ? N'est-ce pas une dimension trop vaste ? Existait-il un lien direct entre le grand port maritime et l'Europe ? Ou bien, me serais-je laissé séduire par certaines idées politiques actuelles ? Certainement pas. Pourquoi donc « face à l'Europe » ? Je m'explique. En fait, Puget est le seul artiste français dont la gloire a traversé toute l'Europe. Catherine II de Russie a parlé de lui à Saint-Pétersbourg, le considérant avec Falconet comme « le plus grand sculpteur de son siècle ». Le Suédois Nicodème Tessin, architecte de son roi et écrivain érudit, a essayé d'attirer Puget à la cour du Danemark après avoir admiré ses sculptures à Versailles. L'Allemand Balthasar Permoser, grand sculpteur travaillant à la cour de Dresde, n'a pas hésité à faire un voyage de 2 000 kilomètres pour voir les *Atlantes* de Toulon et s'en est visiblement inspiré en 1718 ; il étendra même l'influence de Puget jusqu'à Prague. À son tour, un sculpteur italien travaillant vers 1750 s'est rendu à Versailles pour ensuite sculpter, sous l'influence de Puget, cette immense statue inédite d'un *Milon*, où le héros est transformé en un jeune homme criant. Et pour aller plus loin, Rodolfo Krasno, sculpteur argentin d'origine hongroise, est l'auteur en 1969 d'une réinterprétation du *Médaillon de Louis XIV* de Puget, sous la forme d'un « portrait chargé ». La remise en question du bas-relief originaire est multiple : d'une part, l'artiste interroge la notion de surcharge baroque ; d'autre part, il s'en prend au portrait du monarque souverain et tente de déconstruire son attitude « gelée » en donnant au visage les traits d'une grenouille.

Puis, Gênes, pour sa part, ne doit-elle pas tout à Puget ? En effet, ses sculptures sur place, tel le *Bienheureux Alessandro Sauli* ou l'*Immaculée Conception* de la famille Lomellini ont inspiré les Génois pendant plus d'un siècle, l'*Alessandro Sauli,* par exemple, a engendré le *Saint Chrysostome* de Diego Carloni dans la même église de Gênes. L'*Immaculée Conception* se reflète, vingt ans plus tard, dans celle de Filippo Parodi. Aux dires de Nava Cellini, c'est Puget qui fut « l'inspirateur perpétuel de tout sculpteur génois ». Mais son activité ne s'arrête pas là. Adrien-François d'Huez, peintre-sculpteur et écrivain, auteur d'un traité qu'il rédigea en 1720, nous apprend que Puget travailla pendant vingt ans « pour les rois d'Espagne et de Portugal », ce « dont il tira des récompenses considérables ». Jusqu'à présent, on ignorait cette activité. Or, je suis porté à croire qu'il est ici question de dix sculptures que Puget ébaucha en 1677, et si je vivais encore quarante ans, je les retrouverais sûrement dans un palais ibérique. Pour Delacroix, la gloire mondiale de Puget est assurée : « Le nom de Puget est l'un des plus grands noms que présente l'histoire des arts », dit-il, et j'y reviendrai. Enfin, l'Angleterre a gardé la mémoire de Puget jusqu'au XX[e] siècle : Samuel Beckett traite dans ses romans des *Atlantes* de Toulon. Je reprendrai ce fil à la fin.

Mais retournons à l'époque de l'artiste. Louis Matharel, intendant de la Marine du Levant à Toulon, écrit à Colbert en 1671 : « Lors que vous viendrez icy, vous aurez la satisfaction de voir qu'il n'y a point dans l'Europe de vaisseaux qui ayent la grâce et la beauté de ceux de France », et ces vaisseaux furent décorés par Puget. Dix ans plus tard, Jean-Louis Girardin de Vauvré, intendant de la Marine du Levant à Toulon, écrit à Colbert : « Si vous ne désirés pas que le sieur Pujet achève le *Milon* [...], je le laisseray aller à Gennes où on le demande avec empressement. Je crois qu'il n'y a présentement personne en Europe qui puisse luy estre comparé. Et s'il sort de France, il n'y a pas d'espérance qu'il y revienne ». Et même son élève, Christophe Veyrier, a été désigné de son vivant comme « un des meilleurs sculpteurs de l'Europe » après Puget. On ne peut donc pas douter de la gloire européenne, à tort négligée, de l'artiste, gloire qui a commencé à Toulon. Du reste, ses œuvres et celles de son élève Veyrier ne sont-elles pas dispersées en Italie, en Russie, en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, en Suisse, en Hollande, en Suède, sans parler des deux Amériques ? Mais revenons à la France, où aucun artiste du Grand Siècle n'eut un écho aussi important que Puget. Qui n'a pas parlé de lui ? Tous le mentionnent : Voltaire, Diderot, Falconet ; Bouchardon, Alexandre Lenoir, Stendhal ; Delacroix, Baudelaire, Michelet ; Victor Hugo, Cézanne, Frédéric Mistral, pour ne citer que ceux-ci. Fin du panorama.

J'ai voulu vous démontrer très brièvement que l'approche de Puget par l'histoire de sa perception permet de mieux comprendre la portée de ses œuvres et nous conduit à mainte découverte, tel Permoser, le sculpteur du *Settecento* italien ou Krasno. Regardons-y de plus près maintenant pour nous demander quelles furent les raisons de cette étonnante fortune critique. Je propose de me limiter à l'exemple de Cézanne, exemple que j'ai étudié plus largement dans le catalogue de l'exposition *Cézanne et les Vieux Maîtres*, tenue à Budapest sous le titre *A Dramatic Interplay in Form and Expression : Cézanne and Puget*.

Cézanne a copié d'après les vieux maîtres pendant toute sa vie, et pourtant, il n'a jamais copié. Comment résoudre cette contradiction ? Cézanne n'a jamais essayé d'imiter, il a toujours cherché ce qui, à ses yeux, était surprenant, inconvenant, voire choquant dans les créations des vieux maîtres. Nul ne s'y prêtait mieux que Puget, le grand antagoniste de Poussin, que Cézanne a largement vénéré. Loin de l'harmonie du tout-ensemble, norme académique sous Louis XIV, Puget, compatriote provençal de Cézanne, a provoqué jusqu'à violer la tradition, et c'était précisément ces licences qui rendaient ses œuvres si stimulantes pour Cézanne. Quatre sculptures majeures de Puget, les *Atlantes*, l'*Hercule au repos*, le *Milon* et *Persée délivrant Andromède* lui tenaient lieu d'exemples. Dans les *Atlantes*, Cézanne fut tourmenté par la tension qu'il éprouvait entre inquiétude ou impatience et l'espoir de tracer son propre chemin vers la liberté. Du point de vue stylistique, il trouva dans ces sculptures le mouvement éphémère et la vibration de la surface qu'il voulait exprimer, une sorte d'antidote à la tectonique qu'il cherchait également. Pour cette difficile synthèse, Puget lui semblait particulièrement approprié par la droiture intransigeante de ses formes et l'expression si bouleversante de son dévouement aux passions. De plus, il comprit d'emblée que Puget lui offrait une sorte de résistance matérielle, une « ossature », tel est son terme, pour « bâtir » ses tableaux. C'est pourquoi il tire du *Vieil Atlante* autant de triangles aigus qui signifient pour lui peine et labeur, alors qu'il traduit le *Jeune Atlante* en vingt demi-cercles, saturés de vie et symboles de la force.

Puget s'est inspiré des *Esclaves* de Michel-Ange, qui se trouvaient à l'époque au château de Richelieu, pour rendre le réveil de l'un et la souffrance de l'autre. Mais dans cette seule œuvre, Puget a épousé toute la tradition italienne, outre Michel-Ange notamment Pierre de Cortone, le plus grand décorateur de son siècle. Ainsi, le plafond du palais Barberini à Rome nous offre l'exemple d'atlantes et de tritons qui font eux-mêmes partie de la décoration, sans montrer la moindre peine sous le poids de leur fardeau. Voici un dessin inédit de Cortone pour le palais Barberini à côté d'une partie du plafond réalisé. À Toulon, on voit bien s'exprimer le sens de la décoration que Puget doit à Cortone : depuis les coquilles entourées de banderoles en bas en passant par les coquilles entrelacées sous la forme de deux cornes d'abondance qui se croisent, puis par une guirlande de fleurs, jusqu'à la grande coquille aux bords ondulés d'où sortent les puissants torses des deux géants qui supportent le balcon. En un mot, Puget a réuni en une seule œuvre la gravité de Michel-Ange et la légèreté de Cortone. Car ce ne sont pas deux esclaves voués à la mort, allusion au dieu Terminus comme on l'a affirmé par le biais du mot « terme », ce sont des serviteurs, certes souffrants, mais aussi se sentant honorés par leur travail. Les termes de Versailles sont même sereins, représentant les quatre saisons ou, ailleurs, servant à d'autres buts décoratifs, comme nous venons de le voir à l'exemple de Permoser. Et l'hôtel de ville de Toulon était loin d'être une porte de l'enfer (on a prétendu récemment qu'il y avait des chambre de torture dans ce bâtiment, détail dont je n'ai pas trouvé la moindre trace dans les sources). Or, Cézanne s'est approprié la dimension michel-angelesque des *Atlantes* ; en revanche, il néglige le côté décoratif. Avec Stendhal, il aurait pu s'écrier : « C'est bien le cas de se ceindre de fleurs ! »

Ce que Cézanne a découvert dans l'*Hercule au repos* de Puget est différent. La statue, non pas créée pour le surintendant des finances, Fouquet, mais pour un sieur Girardin résidant en Normandie, souffre du préjugé de maint visiteur du Louvre qui la juge laide. Or Cézanne, dans ce merveilleux dessin conservé à Francfort, y

découvre au contraire la force et la beauté, mais surtout une étonnante souplesse. Non seulement, son *Hercule* contient à la fois l'image du prince et celle du peuple – le surnom d'*Hercule gaulois* que la statue porta pendant des siècles, joue sur ces deux qualités – mais du point de vue formel, cet *Hercule au repos* est aussi une figure tout à fait inquiète. Le but de Puget était de sonder cette ambigüité, et Cézanne fut le seul à s'apercevoir de la tension qui en résulte : d'une part, il nous présente, davantage que ne le fait Puget, « l'homme fort » caractérisé par ses paquets de muscles gonflés, d'autre part, il nous confronte à un regard sceptique qui n'est pas celui du héros, mais plutôt celui d'un observateur vigilant.

Le *Milon* représente à la fois la force et le désespoir, et ici encore, il fut réservé à Cézanne de saisir cette situation si contradictoire. Vous connaissez l'histoire de l'athlète du VI^e^ siècle avant J.-C., multiple vainqueur aux Olympiades et dans d'autres jeux, qui subit une fin cruelle. Voulant fendre un tronc d'arbre par la seule force de ses mains, il s'y serait coincé et, sans défense, serait devenu la proie d'une bête féroce. Puget choisit le moment où Milon essaie d'arracher la langue du lion, alors que l'animal s'empare de sa main. Comme l'autre main de l'athlète est prisonnière du tronc, le héros est dépourvu de sa qualité essentielle : il a perdu sa force. En dépit de cette situation désespérée, Cézanne présente le personnage en pleine vigueur, faisant abstraction de son échec. Il cherche pour ainsi dire la clé du personnage : il en fait un symbole du surhumain corporel. Par cette recherche dessinée (qui se poursuit à travers près de quarante dessins d'après Puget), Cézanne est le premier à affranchir notre perception de l'artiste comme voué à la souffrance, autrement dit, il nous pousse à chercher ce que Puget exprime dans cette œuvre au-delà du dénouement tragique. Et il découvre des qualités jamais aperçues auparavant.

Consacrons-nous maintenant à l'œuvre par excellence dans laquelle on a vu l'expression poussée au paroxysme du tourment – approchons-nous du *Milon*. Au sujet de cette statue célèbre, on a proposé quatre interprétations que je crois toutes insuffisantes. Il y a d'abord l'iconographie moralisante. Par son action irréfléchie, l'athlète vieillissant aurait surestimé ses forces, aurait violé les lois de la nature et se serait rendu coupable de crime d'outrecuidance, ancien sujet mythique depuis le *Laocoon*. Sa fin serait donc une punition exemplaire prononcée par les dieux. Ce mythe fut maintes fois actualisé. Un seul exemple : une feuille volante intitulée *La maintenue des roys, contre les assassins endiablés. Le prix d'outrecuidance, et los de l'Union*, publiée vers 1590, montre l'athlète comme représentant la ligue qui tendrait à fendre le tronc de la maison royale de France, allusion manifeste à la Guerre de la Ligue, rébellion menée par les Guise contre Henri III qui, assassiné, trouve son successeur en Henri IV de Navarre. Le Crotoniate, allégorie du fendeur des temps modernes, la Ligue, reste captif dans le tronc. Un contemporain, Pierre de l'Estoile, décrit cette illustration en ces mots, d'ailleurs inédits : « Milon de Crotone, en costume de soldat romain, a les mains prises entre les deux moitiés du tronc de l'arbre qu'il a voulu briser ; trois loups viennent l'attaquer. Cet arbre prend sa racine dans les entrailles d'un roi couronné (*Saint Louys roi de France*), qui tient de sa main gauche un livre ouvert, sur les deux pages duquel on lit en latin "Dieu t'arrachera des vivants". Mais cette lecture moralisante ne remplit guère la raison d'être de la statue de Puget.

Il existe, deuxièmement, l'exégèse de l'expression. Depuis le *Laocoon*, la bouche ouverte et d'autres traits du visage, ainsi que la position soumise du corps résument la passion et l'irrévocable défaite. Cet aspect devient primordial par le traité *Sur l'expression générale et particulière* de Charles Le Brun, pas encore publié alors, mais circulant dès 1668. C'est à juste titre que deux auteurs modernes ont écrit : « On admirait particulièrement en sculpture l'expression des passions : la souffrance du *Milon de Crotone* de Puget rivalisait avec celle de *Laocoon* » [Cornette/Mérot 1999, p. 200]. Cette lecture est cependant à nuancer. Il faut voir à la lumière de Descartes et de ses contemporains quels étaient les affects qu'on désirait retrouver dans le *Milon*. Compassion et miséricorde pouvaient certes avoir motivé les contemporains, car selon les théories de l'époque, on éprouve un sentiment particulier de commisération pour quelqu'un qui, s'étant distingué par sa bravoure et son habileté, est plongé dans un malheur sans en être responsable. Mais le problème était ailleurs. Pour l'artiste, il s'agit d'exprimer l'effroi, sans pour autant s'abandonner au laid. À l'instar du *Laocoon*, le sculpteur est invité à trouver une expression conciliant la nature et l'idéal. Or, Puget ne répond guère à cette exigence ; son expression du désespoir dépasse les limites académiques et la nomenclature de Le Brun. Au lieu d'imiter le *Laocoon*, le sculpteur s'en tient au *Gaulois vaincu*, une sculpture hellénistique peu idéalisée. Se voulant indépendant de l'Académie, Puget a certainement considéré la question, mais elle n'épuise pas le sens de sa statue.

On a trouvé, troisièmement, dans le *Milon*, une signification politique positive faisant allusion à Louis XIV. Dans cette perspective, il est important de constater que, malgré sa fin misérable, la force héroïque de Milon fut vantée maintes fois depuis la Renaissance. Voici un exemple d'Annibal Carrache, dessiné vers 1600 : aucune bête féroce ! Milon semble bien arriver à fendre le tronc, il n'est autre qu'un Hercule déchirant la queue du lion de Némée, tel que représenté par Stefano Maderno en 1621. C'est pourquoi, dans son *Discours* à Mgr le duc d'Anjou, de 1571, Pierre Ayrault écrit ceci : « Nous pensons bien avoir touché au but pour louer [...] leur

force et leur puissance (c'est-à-dire : celle des Anjou), quand nous disons que c'est un Hercule, un Samson, un Milon Crotoniate [...]. » Cette comparaison de Milon aux vertus d'un prince est certainement une raison pour l'admission de la statue de Puget au parc de Versailles, dont le programme avait été tout autre : apollonien et serein. Parmi les nombreuses sources que j'ai pu trouver à ce sujet, figure aussi le *Labyrinthe royal* d'André Valladier paru en 1661, où l'on peut lire cette phrase remarquable : « Milon le Crotionate seul invincible Pancratiaste en la Grèce estoit de l'humeur d'Alexandre, s'habillant à l'herculienne. » – remarquable parce que Louis XIV revendiquera ces comparaisons pour lui-même : le roi de France est vanté comme « l'Hercule gaulois » et comme un nouvel Alexandre. Milon se trouve donc inséré parmi les héros capables d'allégoriser la puissance royale. Plus loin, Valladier dit même : « J'ay métamorphosé Milon en un roy ».

Cependant, en rupture avec les programmes solaires, optimistes et apolloniens, « le groupe de *Milon* met en scène un héros révolté contre son sort, en proie à une douleur intense, sans aucun embellissement physique. Sur le plan formel, l'œuvre est avant tout une expression de la souffrance humaine [...]. À cet égard, ce moderne *Laocoon* ouvre à la sculpture française la voie d'un certain hellénisme, pathétique et profondément humain » [Maral 2013, p. 276-277]. Voici la quatrième interprétation, celle que j'ai proposée et qui fut adoptée depuis peu par Alexandre Maral, conservateur en chef du parc de Versailles. Il me paraît même possible que Puget, rusé comme il l'était, proposa à Colbert un Milon paré des éloges de ce héros dont le ministre devait connaître la portée allégorique. Mais le résultat en fut tout autre. La condition humaine du corps est au cœur de la signification de cette statue. On peut même aller plus loin : dans le *Milon*, l'idéologie de la masculinité est mise en question, la crise du héros en général est proclamée. Puget propose une démonstration de ce que la seule représentation de la vigueur, de l'athlétisme, de la corporalité et de la gloire basée sur une force herculéenne est une chimère à la merci de la vanité. L'artiste ouvrit ainsi une nouvelle voie : celle de la méditation sur les limites de l'« exemple de la vertu », *Exemplum virtutis*. Conception difficile à imposer à Versailles. Puget a donc rendu la souffrance sans l'idéaliser, et c'est surtout ceci qui distingue son Laocoon moderne du Laocoon antique.

Ces quatre interprétations ont chacune leur part de vérité. Autrement dit : la vérité est multiple. Et le relativisme que je prêche est bien celui de Puget. Je pourrais encore vous le prouver par ses lettres, mais j'ai préféré laisser parler ses œuvres. Difficile, tout de même, de faire accepter une telle œuvre à Versailles. Mais dans un certain sens, Colbert avait les mains liées, car dix ans auparavant, il avait laissé libre cours à Puget pour le choix de son sujet – exception d'ailleurs inouïe sous l'Ancien Régime. Cependant, son *Milon* avait une autre qualité qui le fit accepter, et c'est encore l'histoire de la perception qui nous l'apprend : la statue de Puget fut jugée sans pareille quant à la subtilité de la surface, extraordinaire dans la vibration de la peau, unique dans le rendu de la vie et des expressions. La cour était très sensible au rendu de la surface, d'autant que cette qualité fut considérée comme la marque de distinction des sculpteurs modernes par rapport à l'Antiquité. C'est cela ce que l'entourage du roi, notamment Le Brun et Le Nôtre, admirait. Il faut insister sur cette qualité car elle ne se distingue plus guère de nos jours ; ainsi, au sujet des *Atlantes* de Toulon qui excellaient par leurs surfaces, mais qui furent grattés et repeints treize fois entre 1681 et 1994, Victor de Clinchamp a pu dire en 1821 : « Déjà même, dans plusieurs endroits, l'usure de la pierre et l'empâtement occasionné par les couches de couleurs, ont détruit ces finesses qui donnent la vie et constituent le mérite principal des ouvrages de sculpture. La main de Puget commence à s'effacer [...]. » Le voisinage de la mer fit le reste. Pour sa part, le *Milon* souffrit du climat particulièrement humide de Versailles. Dès le XVIII^{e} siècle, la statue a été ravalée avec du sable, au point que des personnalités importantes s'en sont plaintes. En 1747, le fameux critique d'art La Font de Saint Yenne remarqua que tout ce qui faisait la qualité particulière de ces sculptures allait disparaître, notamment dans les œuvres de Puget « qui donnoit le mouvement et la respiration à la matière, et savoit la matière faire souffrir et se plaindre », « cette peau, ce précieux épiderme, où les rameaux des veines [...] se faisoient admirer », tout cela s'évanouit. Toutefois, aujourd'hui encore, on a pu constater que « la surface est extrêmement finie » [Bresc-Bautier 1994, p. 335] – je vous montre un détail supplémentaire à cet égard, la branche à la pomme de pin de la plinthe du *Milon* -, et c'est par cette vivification qui répondait aux exigences de la théorie de l'art que Puget doit son succès auprès de Louis XIV -, succès illustré entre autres par Gabriel Lemonnier en 1814, ici une version inédite du marché de l'art et par Eugène Devéria en 1830, voici une esquisse à l'huile pour le grand plafond de la salle d'Amasis au Louvre.

Par notre compréhension des *Atlantes* sentant arriver la fin de leur peine et par les quatre lectures du *Milon*, nous avons à la fois confirmé et repoussé l'explication des œuvres de Puget comme expression de la seule souffrance. Nous ne nous arrêterons donc pas à Baudelaire, aussi beaux que soient ses vers

> Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
> Puget, mélancolique empereur des forçats [...]
> [« Les Phares », dans *Les Fleurs du Mal*, 1857].

Ces vers soulignant avec emphase la conception romantique de l'artiste, ont étendu leur influence jusqu'à notre temps. C'est une poésie admirable. Quant à la projeter sur les œuvres de Puget, c'est autre chose. Si le jugement de Baudelaire ne couvre pas toute la complexité des *Atlantes* et du *Milon*, le génie entier de Puget ne s'arrête d'autant moins à l'expression de la souffrance. La confrontation de deux œuvres, un détail du *Christ mourant sur la croix* (lui, souffrant) et un détail de l'*Alexandre Sauli* (lui, ravi), nous apprend d'emblée et sans paroles la dichotomie dans l'œuvre de Puget.

Or, nous sommes à la recherche d'une autre face de l'artiste. J'ai eu la chance de trouver, par le biais de recherches d'archives, l'incarnation si on peut dire, de cet autre côté. Cette découverte fut une histoire passionnante que je voudrais vous raconter sous la forme d'une petite digression qui, peut-être, vous distraira. Après, nous analyserons cette œuvre dont peu de Français ont encore pu prendre connaissance.

Mais d'abord, ce conte de fée réel. Il m'est arrivé un jour de consulter un livre sur les connaisseurs du XVIII[e] siècle, où l'on parle d'un comte allemand du nom de Matthias von der Schulenburg, alors feld-maréchal au service du doge de Venise. Il aurait possédé une œuvre de Puget dont personne ne savait ce qu'elle était devenue, car il n'était fait mention d'une provenance vénitienne pour aucune sculpture connue de Puget. Il était cependant noté que le testament du comte avait été déposé à Hanovre. Je téléphone immédiatement aux archives de cette ville pour demander si on avait gardé le testament de ce comte. « Oh », me dit la personne qui me répond, « la plupart des archives anciennes ont brûlé, peu de chance pour vous ». Que faire ? Je me rends sur place, le testament manque en effet, mais l'inventaire après décès a subsisté. Il est rédigé en italien et en français. Voici la première page de cet inventaire que je n'ai jamais publié. Puget y figure en tête. Apparemment, son œuvre était la plus remarquable de la collection. Je cite la version française : « Pouget. Un bas-relief en marbre fin, avec une corniche dorée, et miroir, représentant Marie Vierge portée par las anges au ciel, avec un païs (un garçon), et plusieurs petits anges. Ouvrage d'une beauté extraordinaire, acquisition faite de la Gallerie de feu Duc de Mantoue : car par sa grande beauté, le Card. de Polignac, qui a été comme ambassadeur du Roy à Rome, est venu deux fois exprès pour le voir et admirer, ayant dit qu'à Rome il n'avoit vû une chose en ce genre de si belle, etc. » Encore plus instructif en italien : *Il qual basso rilievo per commun parere dei più periti professori della scultura lo stimano il prezzo suo riguardevole, e non dovrà alienarsi per il meno di ducati 10 mila, costò a Sua Eccellenza marescial ducati 5 000* [...]. Le bas-relief était exposé à la salle des audiences du palazzo Loredano à Venise dans un cadre doré comme un tableau et protégé par une vitre de verre. Mis à part cet inventaire, le bas-relief, créé pour le dernier duc de Mantoue, Charles IX de Gonzague, figure seulement dans les écrits de deux auteurs du XVIII[e] siècle (Tournefort et Bougerel), mais l'œuvre elle-même avait été si efficacement cachée que le grand spécialiste de Puget, Léon Lagrange, se demandait si le marbre en question ne fut jamais réalisé. À la fin du manuscrit italien, j'ai pu découvrir au crayon une notice de quelques millimètres : *Hehlen*, ce qui, de surcroît, veut dire « cacher » en allemand.

Hehlen, qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Peut-être un endroit clandestin ? Si c'est un lieu, serait-il situé en Allemagne ? Je suis aussitôt sur mes gardes, sachant qu'aux États-Unis, il y a bien des villes à porter un nom allemand, comme Berlin, New Brunswick, Hambourg, etc. Le petit chercheur court au bureau de poste pour y consulter l'annuaire. Qu'y trouve-t-il ? Miracle – Hehlen est un village à trente kilomètres de Hanovre. Je me précipite pour consulter le manuel de la noblesse allemande. Déception – le nom de Schulenburg, à lui seul, comprend cinquante pages avec d'innombrables branches. J'adresse une lettre aux Monuments historiques : « Y eut-il une propriété de la famille de Schulenburg ? Qu'est-elle devenue ? » La réponse fut brève : « Hehlen a été la résidence principale des descendants de la branche vénitienne des Schulenburg. Leur château a survécu à la seconde guerre mondiale, mais on l'a rasé en 1960. Il ne reste plus rien de la décoration intérieure. » On me permet de m'adresser au comte. Pas de réponse. À la quatrième tentative, je reçois ce billet : « Monsieur le comte est en Nouvelle-Calédonie. » Entre-temps, j'apprends que le comte dirige une usine de métallurgie près de son village allemand. Au bout de neuf mois, je l'ai au téléphone : « Oui, j'ai été le propriétaire du château. Il m'a déplu. Je l'ai fait raser. Il n'y avait que des choses anciennes, donc inutiles. Quant à la décoration, j'en ai jeté une partie à la rivière, le reste, je l'ai brûlé, vendu ou donné. Il n'y en a plus qu'un plâtre, un bas-relief quelconque que j'ai déposé dans les caves de l'usine. Si vous voulez le voir, venez. » Je m'y rends, le comte me conduit à la cave. Que découvrons-nous ? Le « plâtre », le bas-relief en marbre de Carrare de Puget, dans son cadre doré et entouré de sa vitre vénitienne, non touchée depuis le début du XVIII[e] siècle. Un miracle. Une telle œuvre préservée dans l'Allemagne du XX[e] siècle ! Je découvre la signature : « P.P.F.GAL. » (Pierre Puget fecit gallicus). Aucun doute, le célèbre bas-relief du duc de Mantoue, le voici retrouvé. Les doigts de la Vierge manquent. « Ah ! », fit le comte, « Les ouvriers s'amusaient parfois à jouer avec, certains ont disparu », m'explique-t-il avec toute la bienveillance du grand connaisseur.

Il fallait à tout prix sauver cette pièce et l'arracher aux mains impures. J'informe le conservateur en chef des musées de Berlin. Nous nous rendons tous les deux sur place. « Pourquoi voulez-vous garder cette œuvre ? », demande le conservateur au comte. Alors lui : « Un jour, les Soviétiques vont venir nous envahir. À ce moment-

là, je voudrais avoir quelque chose à négocier ». J'omets la réponse. Bref, après une heure de négociations, les deux parties se quittèrent très satisfaites. On peut admirer le bas-relief à Berlin aujourd'hui ; c'est le seul marbre de Puget dans un musée allemand (contre six en France et six en Italie). Depuis, j'ai encore pu signaler une terre cuite au Louvre et une autre au musée de Berlin. La voici, c'est une maquette pour l'*Alexandre Sauli* à Gênes.

Après cette digression, revenons-en aux qualités du bas-relief. La dimension de suavité, de tendresse, de subtilité, de ravissement dans l'œuvre de Puget n'a pas seulement été sous-estimée, mais méconnue du fait qu'on n'avait pas connaissance de cette œuvre magistrale. Le bas-relief en tant que tel, comme intermédiaire entre ronde-bosse et tableau, est déjà l'une des caractéristiques de Puget inventeur de la sculpture picturale et, dans ce genre, l'*Assomption* de Mantoue représente sans aucun doute le sommet. La douceur de l'expression qu'on y découvre va loin au-delà de Giancarlo Bernini. Elle est d'une finesse qui compense bien la terrible énergie des *Atlantes* et du *Milon*. Au XVIII[e] siècle, cette facette plus intime de Puget fut autant reconnue que son côté pathétique. Pour apprécier cette qualité, il faut se plonger dans les détails. Au-dessus du sarcophage placé obliquement dans l'espace et orné des médaillons du Christ et de la Vierge, le jeu amoureux céleste des deux anges à gauche est en accord ; les *putti* saisissant la couronne sont, eux aussi, une préfiguration ludique du rituel de l'union mystique. Couronne et sceptre, guirlandes, chérubins, dont l'un baise le pied de Marie – autant d'hommages à la future reine des cieux. En bas surgit du tronc « desséché » du judaïsme le rameau fleuri de la doctrine chrétienne, combinant les prophéties d'Isaïe et celles de Saint Paul, en même temps que l'avertissement exhortant à respecter l'ascendant juif. Déjà sortie de la sphère terrestre, Marie s'élève, persistant dans la vision du ciel qui l'attend. Les trois *putti* tenant les insignes du couronnement, les deux anges aptères descendant une guirlande sur le tombeau ouvert, celui qui est agenouillé à gauche étreignant son compagnon ailé – ce sont là des curiosités trahissant des qualités très humaines de la part du sculpteur. Une des audaces de ce relief réside bien dans le fait qu'il mue subrepticement l'amour « céleste » en amour « terrestre » ou, plus subtilement encore, qu'il rende les deux indifférentiables.

La partition habituelle de la scène en deux registres, en bas les apôtres, en haut la Vierge qui s'élève, est abandonnée. Les allusions à des fins théologiques sont plutôt discrètes, tels les reliefs avec un prophète et un apôtre dans les angles du sarcophage, les médaillons du Christ et de la Vierge, ou encore le renvoi à l'arbre du judaïsme d'où pousse le rameau du christianisme. Ces événements iconographiques ne s'imposent pas au regard ; ce qui frappe, c'est le *numen*, le souffle divin qui se dégage du fond incurvé du relief et soulève l'ample manteau de la Vierge au-dessus des anges. C'est l'ascension sans aucun effort terrestre, et la transfiguration céleste suggérée par le regard et les drapés, qui constituent la véritable thématique du relief. Le spectateur n'a pas de position définie dans ce théâtre dans lequel espace et temps sont abolis.

La figure clé est l'ange à la ceinture. Les torsions de son buste et de son bras gauche définissent les lignes maîtresses, il assure aussi la jonction entre le tiers inférieur de la composition et les tiers médian et supérieur. Autant le centre paraît tumultueux, autant la partie supérieure semble clarifiée. C'est seulement ici que l'*Assunta* devient le personnage principal ; son voile et sa tête, de même que les petites têtes des chérubins à gauche, rentrent tellement dans le fond du relief que tout, dans cette zone, paraît déjà soustrait au monde. La dialectique entre « encore » et « déjà » mérite d'être soulignée : la mère de Dieu est *encore* là, bien qu'elle s'envole *déjà* ; est ainsi obtenu un processus extrêmement vivant. Sous cet aspect, on peut découvrir dans ce relief une sorte de théorie de l'art ciselé. La question de Puget était au fond celle-ci : comment pousser le potentiel de la sculpture aux confins de l'*illusionnisme pictural* sans pour autant sacrifier ses *traits essentiels*, tels que volumétrie, masse, échelonnement des plans, incurvation et retraits ? L'*Assomption* apporte la réponse. La fluidité picturale saute aux yeux quand on compare ce relief avec son imitation par Giovanni Baratta, réalisée vers 1700.

Si le *Milon* est unique, dans la sculpture française du XVII[e] siècle, par sa force et sa souffrance, la dimension poétique du relief de l'*Assomption*, résidant dans la délicatesse des transitions entre les niveaux réels et imaginaires de sa composition, est, elle aussi, inégalée. L'analyse du *Milon* et de l'*Assomption* nous dévoile en Puget un artiste prééminent par deux points culminants opposés. Mais il existe un trait commun entre le *Milon* et l'*Assomption* : c'est l'humanisation du sujet. Dans le *Milon*, le mythe du géant est déconstruit, le héros est vu sous l'aspect de sa condition humaine ; dans l'*Assomption*, la présence immédiate de la sphère divine génère une transition amène entre le monde terrestre et le monde céleste ; la poésie amoureuse qui imprègne toute la composition nous rend le miracle familier et humain. De plus, le *Milon* avant son décapage et le relief de l'*Assomption* sont les deux œuvres de Puget qui, par leurs gradations subtiles, stimulent le plus le sens du toucher.

On ne peut guère épuiser toute la complexité du génie de cet artiste dans une seule conférence. Mais il existe deux œuvres qu'il faut au moins mentionner parce qu'elles représentent une sorte de synthèse entre le Puget

des souffrances et le Puget des délices, c'est le *Saint Sébastien* et la *Peste de Milan*. À Gênes, dans l'église Santa Maria Assunta di Carignano, *Saint Sébastien* fait pendant au *Bienheureux Alessandro Sauli*, les deux statues de Puget tant admirées par les connaisseurs. On néglige généralement les aspects antinomiques des deux personnages : l'un pauvre, l'autre riche, l'un nu, l'autre vêtu, l'un appartenant au monde temporel, l'autre au monde spirituel. Simplement drapé d'un pagne, le *Saint Sébastien* est attaché à la fourche noueuse d'un arbre ; derrière lui se déploie ce large drap, dans lequel de saintes femmes envelopperont le corps évanoui. Seules deux perforations de flèches sur son côté droit témoignent du martyre enduré, car ce n'est pas le supplice lui-même qui est représenté ici, mais son dépassement au vu du ciel ouvert. Le regard nostalgique est lui aussi dirigé vers le haut, et même les bras semblent s'élever librement malgré les liens qui les retiennent. L'armure accompagne le corps tel un adversaire ; la cotte de mailles avec l'épée à la ceinture ainsi que le casque sont suspendus à une hampe décorée, à la façon d'un trophée antique dans la double acception de symbole de victoire et de vanité.

On trouvait jusqu'alors, ou bien le type du martyr debout dans une immobilité de statue, contemplant le ciel ouvert au-dessus de lui ; ou bien le Sébastien suspendu, type qui traduit tout le désespoir du martyr. Un *Saint Sébastien* inédit, réalisé vers 1600 dans le nord de la France et visible vers le milieu du XVII^{e} siècle dans la cathédrale de Cambrai, apparaît étonnamment proche, pour ces deux aspects, de la statue de Puget : aussi bien la pesanteur du corps suspendu que la vision céleste, le regard tourné vers le haut dans une souffrance suave, sont préfigurées à Cambrai, et il n'est pas exclu que Puget ait pu voir cette surprenante statue lors de son séjour en Normandie, où il se rend depuis Toulon en 1659. Avec la fusion en une seule figure de ces deux composantes, l'affaissement du corps et l'élévation du regard, la forme est trouvée, dans laquelle s'exprime la sublimation de la souffrance dans l'extase. L'exhibition d'un corps nu d'une beauté virile, vibrant de sensualité, qui se consume dans la vision d'une beauté céleste invisible, mais perceptible, tout cela fait du *Sébastien* une synthèse que même Puget ne saura réitérer. La *suavité* de l'*Assomption*, le *désespoir* du *Milon* correspondent chacun à un aspect partiel, mais la concomitance des contraires portés à une harmonie sans équivalent conduisent ici l'artiste vers son but, qui est de surpasser l'Italie. On ne trouve pas chez Bernin l' « épiderme » aussi présent que chez Puget, la surface vibrante considérée comme une structure autonome.

Après cette démonstration, il suffit d'effleurer le bas-relief *Saint Charles Borromée priant pour les pestiférés de Milan*, l'autre synthèse de l'horrible avec le délicieux. Puget créa cette œuvre en « dernier despost de son esprit », pour reprendre les mots de Le Comte en 1699 [3^{e} partie, p. 55]. Destiné à l'église Saint-Barthélemy à Paris, dont le curé mourut en 1693, le bas-relief retint rapidement l'attention des biographes. Charles Borromée, archevêque de Milan et canonisé dès 1610 en qualité de « héros de la charité active », acquit sa renommée pendant la peste de 1575. Son visage ascétique (tête droite et nez pointu) était bien connu. Puget, en revanche, efface l'ascèse et prête au saint les traits d'un chanoine repu, ce qui est d'autant plus étonnant que l'artiste possédait un portrait du saint fidèle à l'iconographie traditionnelle. Je laisse de côté toutes les hypothèses à cet égard. Pour saisir le caractère de synthèse que nous offre cette œuvre, contentons-nous ici de la regarder intensément. Le saint dirige ses regards vers le ciel qui s'ouvre et des rayons percent les nuées ; entouré de têtes de chérubins, un angelot tient la croix symbole d'espoir. Devant cette scène, un fossoyeur accomplit sa tâche ; il traîne un mort par le pied dans la fosse déjà creusée. Cette figure, remarque Grosson, « est d'une expression étonnante : on aperçoit, dans ses traits, les nausées que lui cause l'odeur infecte du cadavre, dont il détourne ses regards ». Les arcades conduisent en diagonale vers le fond et viennent buter contre une chambre à coucher, où une femme constate, pleine d'effroi, le décès de son mari qu'elle pleure de ses bras levés. À l'inverse de la silhouette épanouie de la femme, le corps du mort est décharné et sculpté grossièrement, le visage à peine tracé. Le *non finito* est ici un moyen d'indiquer la décrépitude. Transmetteur de la grâce divine, Charles Borromée forme le cœur de la composition. Mais à l'encontre des compositions de la Contre-Réforme, où il soigne ou console les malades, il se tourne en prière vers le ciel, sans accomplir aucune action. Cela correspond à l'ascension de la Vierge dans le bas-relief de l'*Assomption*. La mourante, prosternée à demi-nue devant le saint, adopte la position d'une Madeleine pénitente. Comme cette dernière sous la croix, elle s'effondre aux pieds du saint. Cependant, les rayons célestes n'atteignent pas la terre. En choisissant la phase *avant* l'exaucement, Puget s'affiche en sceptique, en suppliant. Néanmoins, il donne du charme à sa prière. En 1740, Charles de Brosses écrit : « Je fus charmé surtout de la figure d'une femme moribonde, dont la gorge qui a été belle, est abattue par la maladie : on diroit que les chairs vont plier sous le doigt. » Si l'on peut s'étonner du fait qu'un grand connaisseur ait trouvé cette scène charmante, il faut reconnaître que Puget a opté dans ce relief pour une composition équilibrée et « picturale » ; s'y ajoute le motif des rayons, emprunté à la peinture. Y règne, en effet, une fluidité telle qu'il semblerait que Puget avait voulu prouver qu'il pouvait créer quelque chose d'inédit, un « troisième genre » réunissant peinture et sculpture. Nulle part auparavant le théorème académique opposant la vérité de la sculpture à l'apparence de la peinture n'avait été mis en question avec tant de hardiesse.

Parmi les œuvres de synthèse qui dépassent les définitions de Puget comme artiste de la souffrance, figure aussi une de ses peintures : le *Chef de saint Jean-Baptiste*, œuvre où la tête se présente comme si elle était un morceau de sculpture. D'une part, ce tableau fascine par le caractère vériste de la représentation de la mort, avec les lèvres gris-bleu, ce qui correspond aux attributions de saint Jean, protecteur des prisonniers, des malades et des mourants ; d'autre part, elle touche par le calme, le délassement de ce saint avec lequel Puget s'est probablement identifié. Le traitement des yeux en amande clos sous des paupières renflées est impressionnant – formule classique pour traduire le passage de la vie à la mort. D'un côté, les lèvres suggèrent déjà la décomposition, de l'autre côté, l'expression paisible de ce dormeur exerce une sorte de séduction, avec l'épaisse chevelure brune et le blond duvet de la barbe. Quelques gouttes de sang, au-dessus de la frise végétale, forment la signature. En renonçant aux flots de sang habituels, la composition gagne en cohérence interne et exhale une profonde gravité. De plus, le linge gris clair nuancé de tons bleuâtres ou lie de vin, assure une transition entre le visage, le socle couleur pierre aux tonalités d'un vert s'assombrissant vers le bas et le gris vert plus clair de l'arrière-plan. Cette harmonie du ton général, obtenue à travers quelques tons seulement et sans recourir à des oppositions de couleur éclatantes, donne à ce tableau et surtout au linge l'effet d'une nature morte de Manet. Ce linge aux subtiles nuances s'impose comme contrepoint à la victime – il suggère la présence d'une main secourable qui a séché et nettoyé la tête, et a peut-être apporté consolation au personnage encore en vie.

Parmi les autres peintures, il en est surtout une qui élève Puget au-dessus d'une école régionale : l'*Annonciation* d'Aix. L'*Annonciation* toulonnaise, conservée à la cathédrale, est d'une approche et d'un état de conservation difficiles, mais je tiens à remercier M. Rémy Kertenian, qui est parmi nous, de m'avoir procuré une meilleure photo entre-temps ; celle d'Aix, par contre, est bien documentée et se révèle une œuvre magistrale. L'éclat nuancé des trois couleurs primaires est une qualité que Puget doit aux maîtres de l'école bolonaise. L'humilité de la Vierge agenouillée, la vie quotidienne non négligée avec la chaise en treillis, la corbeille à ouvrage, le zig-zag méticuleux des briques, l'escalier menant à la cave, mais aussi le rendu des nuages célestes qui entourent l'ange et des nuages naturels venant de l'extérieur – tout cela se réunit dans une parfaite harmonie. Nous voici très loin du « mélancolique empereur des forçats ».

L'un des deux buts de cette conférence est atteint : vous montrer l'autre Puget, celui de la tendresse et des nuances picturales sans égal en sculpture et en peinture. L'autre but nous a occupé au début et j'y reviens maintenant, à la fin : c'est de vous montrer Puget face au niveau européen. À titre d'exemple, j'évoque de Puget architecte son chef-d'œuvre seulement, la *Vieille Charité* de Marseille, et pour raccourcir, je me sers des comparaisons. La Vieille Charité est profondément inspirée par le couvent de l'Escorial en Espagne, dont les gravures ont été répandues dans toute l'Europe, alors que la chapelle marseillaise a inspiré à son tour le couvent de Saint-Pons à Nice, dont la façade curvilinéaire est attribuée à l'architecte italien Filippo Juvara, tandis que les plans de Puget sont aujourd'hui contrariés par le portique néoclassique de 1863. Jean-Jacques Gloton a même pensé à une influence idéelle de Puget sur les églises du XVIII^{e} siècle en Autriche et Allemagne qui font preuve d'une imagination similaire : de coupoles hardies comme celle de Marseille, intérieur ovale, de hauts piliers serrés.

Mais Puget a surtout été un architecte dessinateur, ce qui fait que ses plans et élévations pour le port de Toulon ont vécu un peu à l'ombre et n'ont jamais été étudiés à fond. De ces dessins architecturaux, je vous présente quelques détails seulement, des détails cependant, où tout le savoir et toute la beauté de cette architecture éclatent. Je parle du savoir parce que j'ai pu trouver dans les sources que le grand architecte que fut Puget, a bien étudié Palladio et Scamozzi, et qu'il a pris connaissance à Paris des bâtiments les plus récents et les plus importants, tels le palais du Luxembourg et les Invalides. Le dôme très élevé qui surmonte, dans ce détail d'un projet pour l'arsenal de Toulon, le palais de l'intendant, vous rappellera sans doute celui des Invalides, mais Puget a également étudié Philibert de l'Orme, François Mansart et Borromini. Comme au Louvre, le rez-de-chaussée est formé de pierres de taille rustiques qui montent en biais le long de la façade subdivisée en trois ressauts ou parties saillantes, l'avant-corps médian étant orné de colonnes jumelées dont l'entablement se détache du fond pour former une architecture triomphale couronnée par l'écusson aux lis des Bourbons et entouré de deux génies ailés. Ce bâtiment est unique en ce qu'il réunit élégance et utilité, quatre grands bassins de radoub étant immédiatement attachés de part et d'autre au corps central. On a critiqué à l'époque, mais plus encore à la fin du XX^{e} siècle [Jean Peter] le fait que Puget se fût amusé à concevoir de beaux palais majestueux, mais qu'il demeurât peu soucieux des besoins de la marine. On lui fait tort à cet égard ; une aile latérale de ce palais est certes orné d'une statue héroïque et d'une balustrade ; mais par ailleurs, elle est presque monotone, répondant au double besoin de représenter une forteresse contre les attaques (d'où les murs rustiques), et d'abriter nombre de chambres et d'entrepôts pour les armes et les provisions. Le seul édifice réalisé fut la salle d'armes ou l'étuve de l'arsenal, construite sur les plans de Puget en 1670, mais détruite dans un incendie en 1677. Voici l'une des deux vues existantes, celle-ci inédite. On voit au premier étage une belle arcature dont les arcs, peu saillants, mais tout juste esquissés, se poursuivent avec finesse dans les avant-corps latéraux.

Il y aurait beaucoup à dire sur la fonction et la datation d'autres dessins, moins architecturaux que paysagistes, présentant de magnifiques vues de Toulon, parfois à vol d'oiseau, et dont certains sont d'une exactitude surprenante alors que d'autres sont pénétrés d'une atmosphère rêveuse et irréelle, comme celui-ci, pris du haut du mont Faron [Collection Rothschild]. On pourrait parler de ces trois maisons de Puget, dont celle de la rue de Rome – je dois la photo à notre confrère Régis Bertrand ici présent – immeuble rénové mais toujours pas classé, a été édifiée sur les plans de Puget même ; des deux autres, de la maison de campagne dite pavillon de Fongate et de la maison toulonnaise, il ne reste pas une pierre. J'ai néanmoins fait un effort pour cataloguer ces maisons et tirer du néant plusieurs pages d'informations sur le bâtiment toulonnais que voici.

Mais nous avons pénétré dans les dessins, et il est impossible de rendre hommage à Puget sans en parler un peu. Il y a du haut et du bas, car d'une part, Puget a orné les magnifiques palais flottants de Sa Majesté, hauts de cinq étages et décorés d'un riche panorama de personnages mythologiques, et d'autre part, il fut une figure du peuple, un travailleur acharné, qui observa le labeur des ouvriers du port avec une intensité sans pareille. D'abord les navires : voici une partie de la poupe du navire *Le Monarque*, du Metropolitan Museum de New York qui nous ramène aussi à Toulon, car on y voit des Atlantes sous forme de tritons à queue de poisson, mais on aperçoit aussi des sirènes, des *putti*, d'horribles gueules maniéristes comme celles des *mascheroni* de Federico Zuccari à Rome. Un autre vaisseau, *Le Royal-Louis*, à l'Albertina de Vienne, qui au tableau peint et sculpté de la poupe, est dominé par l'image de Louis XIV entouré de deux esclaves ; de plus, la poupe présente Neptune et Cérès au service du roi. Elle est également peuplée d'Atlantes et de tritons – toute l'exubérance du baroque se manifeste dans ces grandes figures en ronde-bosse, sans mettre pour autant les vaisseaux en péril de sombrer, comme le suggère un préjugé indéracinable auquel succomba parfois Colbert lui-même (en fait, les spécialistes de la marine savent aujourd'hui que la capacité de manœuvrer d'un navire à voiles dépend de la quantité d'air enfermé dans son ventre, de la bonne répartition des poids et d'autres facteurs, si bien que les vaisseaux auraient pu porter le double de ces figures sans couler). Quant au labeur, je vous présente deux dessins inédits. Le premier est intitulé *Forçats manœuvrant un cabestan*, mais je ne mettrai pas ma main au feu pour affirmer que les cinq personnes du premier plan sont tous des galériens. Leurs attitudes et leurs vêtements sont très différents, et les deux personnages qui bavardent n'ont pas l'air d'être des bagnards. Toujours est-il qu'apparemment Puget fut fasciné par cette activité, par le mouvement des bras et des torses, ce qui ne l'a pas empêché de choisir le *Torse du Belvédère* comme modèle pour le nu assis par terre. Dans une autre feuille, un cheval tire un canon. Mais quel effort ! Il faut deux hommes pour conduire et ajuster ce fardeau et un troisième qui par derrière tire le canon vers lui pour corriger la direction de la marche. Tout est intense ici, l'action, la pyramide de bois et de matériau à gauche, la tête de lion qui semble attaquer la tête de l'ouvrier et le rendu du cheval. Les vaisseaux exceptés, Puget ne semble pas avoir produit beaucoup de dessins préparant des sculptures, en tout cas, une quinzaine seulement nous est parvenue, et de caractère très divers. La magnifique sanguine dessinée pour l'autel de San Siro à Gênes avec de part et d'autre deux anges portant des cornes d'abondance, nous rappelle immédiatement les poupes de vaisseaux, alors que le *Milon de Crotone*, un dessin au pinceau, est unique tant par sa technique que par son impétuosité. Je suis sûr que sans l'incendie de l'étuve toulonnaise et celle des Tuileries parisiennes, nous aurions bien davantage de projets de sculpture.

Les dessins de marine et les poupes de vaisseaux fournissent une preuve supplémentaire de ce que Puget a joué son rôle sur la scène internationale. Avons-nous affaire ici à un dessin de Puget ? Non, cette belle poupe du navire *Le Paradis* est de Domenico Piola, bien qu'elle vous rappelle les poupes de Puget que nous avons vues, et, à droite, cette *Galère du pape Urbain VIII* est d'Algarde. Quand nous regardons les dessins des tempêtes de Puget, telle la *Grande tempête* du Louvre, nous sommes étonnés à première vue que cette autre feuille est due à Willem I Van de Velde, et celle-ci à Heerman Witmont, si bien que certains dessins de Puget naviguent sous pavillon hollandais et vice versa ; il est également certain que maint dessin de Puget se retrouvera sous un nom italien. Nous sommes donc revenus à Puget face à l'Europe, et sa situation exceptionnelle est confirmée par le jugement de Delacroix qui non seulement le vante comme « l'un des plus grands noms que présente l'histoire des arts », mais poursuit par cette remarquable déclaration : « Il est l'honneur de son pays, et, par une bizarrerie remarquable, l'allure de son génie semble l'opposé du génie français. De tout temps, sauf de rares exceptions parmi lesquelles Puget est la plus brillante, la sagesse dans la conception et l'ordonnance, et une sorte de coquetterie dans l'exécution, ont caractérisé le goût de notre nation dans les arts du dessin. Au rebours de ces qualités, Puget présente dans ses ouvrages une fougue d'invention et une vigueur de la main qui approchent de la rudesse, etc. »– on voit bien que Delacroix ignorait l'Assomption ! Quant à la personne, ce jugement est romantique, répondant au cliché de l'artiste solitaire et méconnu. Mais en ce qui concerne l'œuvre, ces paroles expliquent en quelque sorte pourquoi Puget a suscité tant de réactions favorables dans d'autres pays, non seulement du côté des artistes, tels l'Allemand Balthasar Permoser ou le Suédois Johan Sergel, mais aussi de la part des intellectuels, écrivains et poètes.

Après le Siècle des Lumières, la seconde époque européenne de l'admiration pour Puget fut le début du XIX^{e} siècle. Si concernant la France, il faudrait longuement parler d'Alexandre Lenoir, le fondateur du musée des

Monuments français, grand admirateur de Puget, force est de constater qu'en Suède, dès 1801, le peintre-architecte Lars Jakob von Röök, rentra de Versailles plein d'éloges pour le *Milon* et le *Persée délivrant Andromède*. De même que quelques années plus tard, il s'exclama enthousiasmé sur « le coloris des chairs » du *Saint Sébastien* à Gênes. Puis les Italiens : le grand critique Leopoldo Cicognara qui se plaça lui-même dans les sillons de Winckelmann, loua l'époque de Louis XIV comme la seule qui fut à même de rivaliser avec la renaissance italienne, et parmi les sculpteurs de cette époque, seuls Girardon et Puget trouvent grâce devant lui, bien qu'il critique ensuite le manque d'idéalité de leur ciseau.

Bien plus important est l'exemple de Goethe. Une revue publiée à Paris, *Le Globe*, qui livrait régulièrement le compte-rendu des expositions de l'Académie des beaux-arts, intéressa particulièrement le grand écrivain et poète. Il en inséra des extraits dans ses propres écrits, marquant d'un crochet dans la marge les parties les plus importantes, notamment le texte sur la section sculpture de l'exposition parisienne de 1824, que Goethe juge de la plus haute importance. L'auteur de la recension enseigne ses lecteurs ainsi : « […] Mais le dessin, pour être pur et beau, n'en doit pas moins être vrai ; et la preuve c'est que Puget, l'un des plus grands artistes modernes, sans rechercher la noblesse et l'élégance qu'il a cependant rencontrées comme les artistes italiens, par instinct plutôt que par intention réfléchie, Puget a su toucher fortement par le modelé et le palpitant des chairs […]. Regardez le bas-relief qui est à Versailles : certainement ce Diogène, cet Alexandre, pourraient être plus nobles ; mais est-il rien de plus admirable que ces bras, ces mains, si bien veinés, si bien musclés, et mouvants comme la chair vivante ? Un dessin noble et pur, mais énergique, profond et vrai, telle est la condition essentielle de la sculpture ; ajoutez à cela une pensée simple, un sentiment calme dans le sujet, et les conditions du genre sont remplies. »

Ces lignes ne signifient pas autre chose que l'association des principes artistiques néo-classiques à ceux du vérisme, ce qui peut revenir à résoudre la quadrature du cercle. Or, à cet égard, Puget semblait être le maître des maîtres. Les critères sont ceux du XVIII^{e} siècle (« vivant », « veiné »), mais à présent, on désire la synthèse du Beau et du Vrai. Si le sculpteur parvient à cette synthèse, il peut tout à fait s'autoriser à être moins équilibré ou « moins noble ». Ainsi, Puget apparaît ici comme un artiste qui unit beauté et vérité ou idéal et expression. L'auteur du compte rendu accomplit en fait son exploit en lui attribuant, malgré toute l'énergie déployée, « une pensée simple, un sentiment calme ».

De fait, ces mots entraient particulièrement en résonance avec les intentions de Goethe qui, comme les autres amateurs d'art du classicisme de Weimar, se réclamait de l'idéal classique contre le romantisme, mais désirait en même temps le charger d'une énergie shakespearienne. Il semble donc logique que Goethe ait souligné tout le passage sur Puget ; il ne pouvait qu'adhérer à l'idée de lier le Pur et le Simple avec le Vivant et l'Énergique. Mais surtout, cette association répondait aux aspirations de l'époque qui voulut voir la pureté d'Ingres unie à l'énergie de Delacroix.

Au début du XX^{e} siècle, le fameux écrivain Carl Einstein, dans ses annotations sur la sculpture française de 1914, hésite entre son amour pour le baroque et le désir moderniste d'un art pur et non-décoratif. Dans son écrit se reflète la proscription de l'ornement par Adolf Loos, perçu comme un crime contre l'architecture. Dans un premier temps, Einstein ne condamne que les successeurs de Puget pour cette raison, mais ensuite, il estime que c'est Puget lui-même qui avait inauguré « l'amour périlleux pour l'accessoire ». C'est l'Italien Umberto Boccioni qui put exaucer ce double vœu et qui, dans sa statue *Formes uniques dans la continuité de l'espace* de 1913, renoua avec le *Persée* de Puget, mais en jetant du lest décoratif pour marquer davantage l'énergie de sa construction. Plus explicite, Wilhelm Hausenstein, dans sa fameuse *Histoire de l'art du XX^{e} siècle*, audacieusement publiée en 1920 déjà, donne une interprétation clairvoyante du *Milon*, de son naturalisme et de son instantanéité. Pour lui, l'unité de cette œuvre repose sur « l'union du divergent » : l'instantanéité exagérée de la statue jointe à une « psychologie du mouvement des lignes de forces », dont l'articulation « indiciblement fine », engendre cette tension qui fait du *Milon* un chef-d'œuvre.

Miraculeusement, ce parcours européen nous ramène à Toulon. Ainsi, la *Force* et la *Fatigue* comme on a surnommé les *Atlantes* de Toulon, sont pour Samuel Beckett, dans son roman *Murphy*, de 1938, la « coïncidence des éléments opposés », dans lequel s'exprime le processus de la vie, le devenir et le dépérir. C'est pourquoi il utilise ce couple de contraires comme point de départ d'une réflexion fondamentale sur le sommeil et l'insomnie, le calme et l'agitation. L'échec amoureux provoque chez Murphy, personnage principal du roman éponyme de Beckett, une souffrance, mais une souffrance associée à l'espoir. Beckett projette ces deux sentiments sur les deux expressions diamétralement opposées des *Atlantes* de Puget. La « Force » et la « Fatigue » deviennent des symboles de la fluctuation de l'être humain entre la puissance et le désespoir. Pour lui, en définitive, force et fatigue représentent d'une part, vigueur, espoir, désir d'amour et, de l'autre, lassitude, désespoir, échec. Il lui est malgré tout impossible de dire quelle figure exprime quel sentiment, de sorte que Beckett annule finalement l'opposition traditionnelle entre les deux figures. Je cite quelques lignes : « … Et

tout en essayant de distinguer d'entre les deux groupes, Murphy s'était rappelé une tempétueuse après-midi d'hiver à Toulon, devant l'hôtel de ville et les deux cariatides de Puget, et, bafoués par un ciel de plus en plus noir, (il se souvient de) ses efforts (vains) pour déterminer laquelle était la « Force » et laquelle la « Fatigue ». » La déclaration ouverte de Beckett nous garde une fois de plus de voir dans les *Atlantes* la seule souffrance. Et je suis arrivé, notamment par la présentation du bas-relief de l'*Assomption*, à vous montrer l'autre Puget et de nous sensibiliser à la portée européenne de ses œuvres. J'en suis satisfait. Finissons avec une petite surprise qui nous mène au-delà de l'Europe : voici les *Atlantes* inédits ornant une façade de 1907 dans le quartier de Manhattan, à New York. On voit que Toulon embrasse les deux mondes…

LA GROTTE-BERGERIE DU VIEUX-MOUNOÏ (SIGNES)

Philippe HAMEAU

Le 18 décembre 2018

Introduction

La grotte du Vieux-Mounoï est un aven effondré, ouvert sur l'ubac de la Sainte-Baume, à l'extrémité ouest de la commune de Signes, près du carrefour du Camp et du Charnier de Signes. Cette cavité est un témoin important du pastoralisme dans le département du Var et ce, sur une amplitude de temps qui va du Néolithique ancien jusqu'aux années 1950. On connaît de nombreuses grottes utilisées comme bergeries dans le sud de la France et à toutes époques mais l'usage pastoral inchangé de la grotte, pendant huit millénaires, est tout à fait exceptionnel. Toutefois, en plus de l'élevage des moutons et des chèvres, la grotte a fait l'objet d'autres activités. Ainsi, pendant la Préhistoire, les hommes y ont aussi installé leur campement temporaire et y ont abandonné une partie de leur mobilier. De même, aux époques historiques, on y a confectionné des manches d'outils à partir de bois de cervidé. Pendant l'Ancien Régime ou pendant le XIX^{e} siècle, un artisan de la poix y a installé un four. Ces différentes activités ont accompagné la pratique pastorale et permettent souvent de dater les niveaux de bergerie.

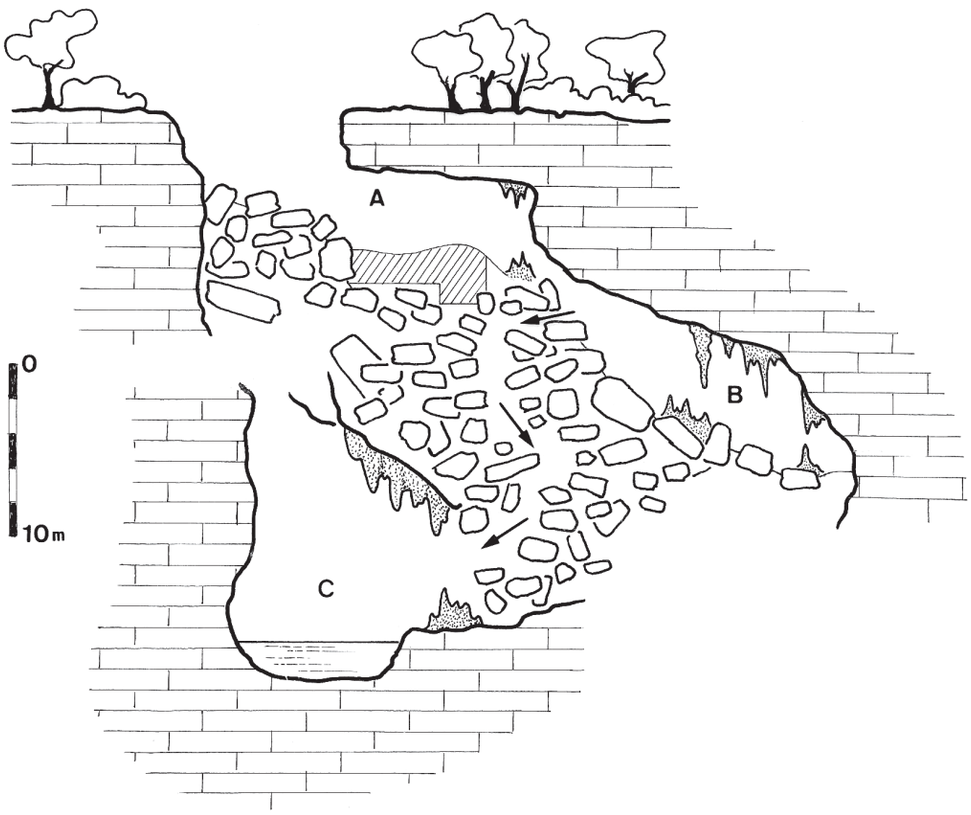
L'intervention archéologique a duré huit années pendant la décennie 1990. Dans les années 1950, le site avait déjà fait l'objet d'un grand sondage conduit par André Cazenave. Celui-ci avait déjà mis en évidence la chronologie des principales occupations du site (Cazenave et Hameau, 1989). J'ai eu la chance de me voir confier le mobilier qu'il y avait mis au jour et qu'il s'associe pendant quelques années aux nouvelles fouilles. André Cazenave avait vu juste au niveau de la chronologie. Il avait découvert de nombreux éléments datant de la première fréquentation des lieux par l'homme. En revanche, il n'avait fouillé qu'au niveau du petit campement des hommes – la zone la plus riche en mobilier – et n'avait rien su du véritable statut pastoral de la grotte. Toutefois, à son époque, les archéologues ignoraient tout des grottes à vocation de bergerie et les habitats de plein-air étaient encore peu connus.



Les premiers archéologues à la grotte du Vieux-Mounoï, en 1974.
De gauche à droite, Henri Donzel, Lucien Anrigo et André Cazenave.

Formation et occupations des lieux

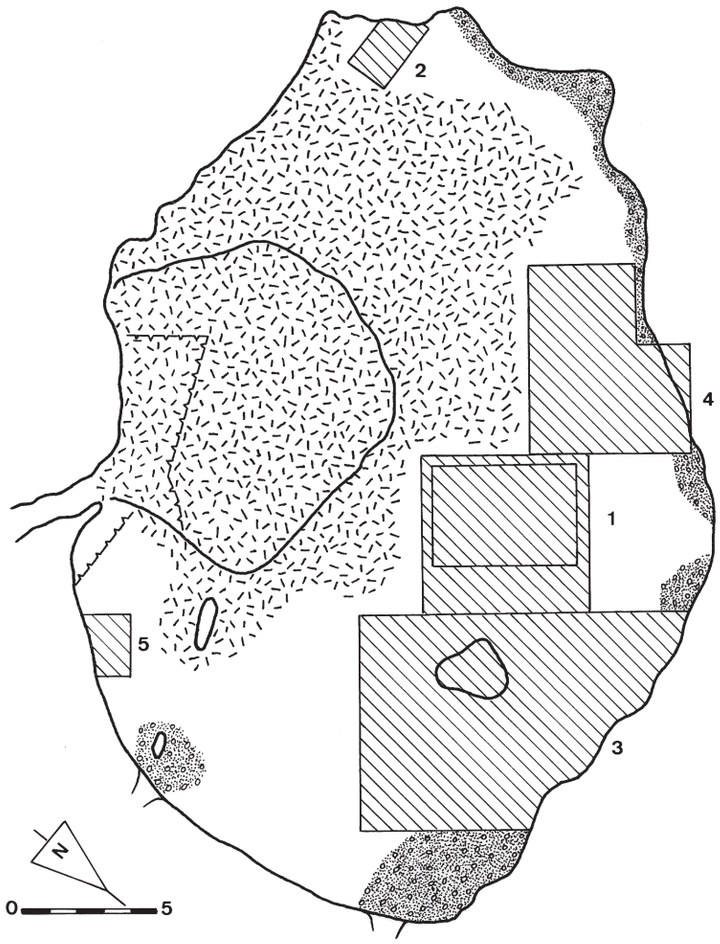
La grotte du Vieux-Mounoï est une cavité complexe d'un point de vue géomorphologique. La grotte est constituée de trois grandes salles, superposées, ou plutôt, il s'agit d'un seul et même aven, profond, effondré, dont les éboulis se sont colmatés de telle sorte que trois grandes zones vides se sont formées. Ce sont les trois salles, notées A, B et C. La salle A est immédiatement accessible puisque les bergers ont aménagé une rampe soutenue par des murs en pierre sèche pour y faire entrer les bêtes. C'est dans le fond de cette salle que les bêtes ont été « serrées » puisqu'on dit communément qu'on « serre un troupeau ». La grotte est éclairée par plusieurs lucarnes formées par la dissolution du calcaire et l'effondrement des blocs. La salle B n'était pas accessible avant la reprise des fouilles. Son entrée était bloquée par l'accumulation des sédiments de bergerie et par de gros blocs que les bergers avaient placés devant les diverticules : pour éviter que les bêtes ne descendent dans les parties profondes et ne puissent plus remonter. Dans cette salle B, ont été trouvés quelques fragments de vases et des os animaux brûlés : rien qui soit particulier et précisément datable. Lorsque l'accès à la salle B a été possible, des spéléologues ont tenté de pénétrer à travers l'éboulis qui constitue la base des salles A et B. Ils ont découvert un passage entre les blocs et sont parvenus jusqu'à la salle notée C, au terme d'une descente de plusieurs dizaines de mètres. Cette salle C est magnifiquement concrétionnée et récupère toutes les eaux d'infiltration depuis le plateau, ce qui donne lieu à un petit lac temporaire. En arrière du lac, existe un épais banc d'argile. La fouille des niveaux préhistoriques de la salle A a montré que les hommes connaissaient l'existence de la salle C et qu'ils venaient y prélever l'argile nécessaire à la confection de leurs poteries.



Coupe théorique de la grotte du Vieux-Mounoï.
Localisation des trois « salles » A, B et C.

C'est donc la première salle, la salle A, qui a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles. Elle mesure une trentaine de mètres dans sa plus grande longueur et représente une surface d'environ 450 m². La moitié de cette salle est encombrée de très gros blocs qui, en tombant, ont libéré la lucarne principale et permis l'accès à la cavité. L'essentiel de cet effondrement est antérieur à l'occupation néolithique du site, si bien que les Préhistoriques ont pu s'installer et serrer leur cheptel dans l'autre moitié de la salle, en avant de l'éboulis. Le campement des hommes a donc été placé à l'endroit le plus éclairé (sondage 1). Le troupeau a été serré dans la zone la plus étroite et la plus sombre (sondages 2 et 4). Le sondage 3, le plus grand, n'a, paradoxalement, pas livré beaucoup de mobilier. A-t-il été nettoyé à certaines époques ? A-t-il servi de parc pour les bêtes en avant

de leur lieu de couchage ? Il est difficile de répondre. Enfin, un cinquième sondage a été implanté au niveau de la descente des bêtes dans la salle A, entre l'éboulis et la paroi. Nous y avons retrouvé les vestiges d'un *comtadou*, c'est-à-dire d'un dispositif resserré pour pouvoir compter les bêtes entrant ou sortant de la grotte. Un four à poix d'époque moderne y a aussi été mis au jour. Les sondages les plus propices pour comprendre et dater les utilisations du site sont donc les sondages n°1, 2 et 4, le premier parce qu'il a été le lieu du campement des hommes, les autres parce que ceux-ci y ont jeté leurs déchets au milieu des litières et des fumiers animaux.



Plan de la salle supérieure ou A de la grotte du Vieux-Mounoï.
Indication des principaux sondages. Dans la partie de gauche, importance de l'éboulis.

Stratigraphie et chronologie

Le sol qu'ont foulé les premiers occupants de la grotte, au Néolithique, était très inégal. Ainsi, un dénivelé de plus de 3 m existe entre le sondage 1 et le sondage 4, adjacents, au niveau du sol du Néolithique ancien, donc au moment de la première incursion connue des hommes dans la grotte. Ce dénivelé a été utilisé pour mieux organiser l'espace interne de la cavité, avec le campement des hommes en haut et la zone proprement bergerie en contrebas, délimitée par les rochers et la paroi. Cette différence de profondeur au niveau de la bergerie s'est avérée une opportunité pour une meilleure compréhension du site. En effet, là où André Cazenave avait une accumulation de niveaux archéologiques sur 1,20 m de puissance pour huit millénaires d'occupation du site, nous avons eu la même durée de temps mais sur 4 m d'épaisseur. La dilatation de la stratigraphie a donc permis de mieux comprendre la position de chaque élément du mobilier archéologique. Conjointement, le contexte de bergerie a représenté une difficulté. Le remplissage du sondage 4 est constitué de couches de fumiers brûlés et minéralisés. Cependant, avant qu'ils ne soient consumés ou qu'ils se minéralisent, ces fumiers ont été frais, non compacts, et humides à cause de l'urine des bêtes. Les pattes des bêtes ont donc parfois enfoncé le mobilier un peu en dessous de son niveau normal. En conséquence, des couches devenues épaisses après désaffection

du site, comme dans le sondage 4, sont plus évocatrices que des niveaux de très faible épaisseur, comme dans le sondage 1. Le mobilier est mieux repérable d'un point de vue chronologique dans les couches épaisses. En revanche, l'usage pastoral de la grotte peut avoir eu une incidence sur la répartition verticale du mobilier.

Les quatre principaux sondages expriment les mêmes grandes périodes de l'histoire et de la préhistoire. Cependant, surtout pour le niveau 4 qui correspond au Néolithique et à l'Âge du Bronze, ces périodes sont très peu représentées dans le sondage 3 et le sont plus dans les sondages 4 et 2, c'est-à-dire là où nous avons retrouvé trace des fumiers animaux.

Les grandes périodes et/ou niveaux reconnus sont donc, dans l'ordre chronologique :
6 - un cailloutis stérile qui occupe les interstices des blocs d'effondrement de l'aven ;
5 - une argile rouge qui semble correspondre au Paléolithique supérieur ;
4 - des couches qui évoquent des occupations ponctuelles mais répétées des hommes et des animaux, entre le VI^{e} millénaire av. J.-C. et le début du I^{er} millénaire av. J.-C. ;
3 - des couches attribuables au Moyen Âge au sens large du terme. L'Antiquité est sous-représentée, comme souvent dans ce type de site, mais n'est pas non plus absente ;
2 - des couches correspondant à l'Ancien Régime et à l'époque moderne ;
1 - un niveau qualifiable de contemporain, correspondant peu ou prou au XX^{e} siècle, d'autant moins facile à mettre en évidence qu'il est très remanié. André Cazenave avait retrouvé, presque en surface, des drains réalisés avec des tuiles pour récupérer l'eau depuis les écoulements des parois jusque vers de grandes jarres.

Un événement au Paléolithique

La plus ancienne trace d'activité dans la cavité remonte au Paléolithique supérieur mais n'est pas le fait des humains. À l'aplomb de la lucarne secondaire, au niveau du sondage 3, nous avons retrouvé les restes de trois équidés, dont un exemplaire à peu près complet et en connexion anatomique. Ce sont donc trois chevaux qui sont tombés par la lucarne depuis le haut du plateau : une chute d'une dizaine de mètres de haut. Le cheval complet a un âge estimé entre 24 et 36 mois. Une datation radiocarbone a été réalisée sur ce spécimen et a donné la date de 18 400 ± 1700 BP. La marge d'erreur est due à la faible quantité de carbone retrouvée dans les échantillons. Elle place néanmoins ce cheval aux débuts de la culture magdalénienne, au plus fort de la glaciation du Würm IV. Ce début de Magdalénien est l'une des deux périodes picturales de la grotte Cosquer à Marseille et nous fait imaginer au Vieux-Mounoï des chevaux ressemblant à ceux qui sont peints dans cette cavité. Cela permet aussi de rappeler le contexte environnemental de l'époque : un paysage ouvert avec de grands herbivores (cerfs, bisons, chevaux) dans les zones basses, des bouquetins et des chamois dans les zones d'altitude, comme la Sainte-Baume, des phoques et des pingouins, entre autres, au contact du littoral. Concernant les équidés, il s'agit bien d'animaux tombés par la lucarne car aucun outil et aucune strie sur os n'ont été trouvés. Il faut donc imputer l'absence du reste des squelettes au passage d'animaux charognards. Ce type de vestiges, des restes d'animaux tombés accidentellement dans des gouffres, est chose courante en Provence et ailleurs pour le Paléolithique.

La richesse du niveau du Néolithique

La céramique

La fréquentation de la cavité par les hommes commence donc au Néolithique ancien. Cette période, le Néolithique, est caractérisée par l'apparition d'une économie de production : les communautés pratiquent désormais l'agriculture et l'élevage. Ces groupes humains proviennent d'une très lente migration, amorcée dès le IX^{e} millénaire av. J.-C., depuis le Proche-Orient. Ils abordent le littoral provençal à la fin du VII^{e} millénaire et progressent ensuite vers le nord. En Provence, ceux qui débarquent et conquièrent les terres ont pour caractéristique commune de décorer leur poterie avec un coquillage marin appelé cardium d'où le nom de culture cardiale donnée au Néolithique ancien. En fait, un seul tesson à décoration strictement cardiale a été retrouvé à la grotte du Vieux-Mounoï. Le décor est réalisé en imprimant le rebord de la coquille dans la pâte fraîche du vase. Après cuisson, on rajoute parfois une pâte blanche, chaux ou kaolin, dans les décors en creux, ce qui les fait ressortir en clair sur la paroi foncée des récipients.

Jusqu'en 2000, on pensait que les communautés agro-pastorales cardiales n'avaient pas abordé l'aire toulonnaise, malgré des commentaires de Jean Layet sur l'existence d'objets du Néolithique ancien du logis du bord de l'Eau, dans le Destel (Layet, 1954). En 2001, j'ai retrouvé dans les réserves du Centre archéologique du Var les précieux tessons du Cardial du Logis et les restes d'un petit vase décoré au cardium et censé provenir

du Destel lui aussi (Hameau, 2001). Depuis, on connaît de la céramique cardiale à la grotte du Vieux-Mounoï, à la Bergerie des Maigres (Signes) et à la Baume Saint-Michel (Mazaugues). Cependant, toute la céramique de la culture cardiale n'est pas décorée avec le cardium. Il existe aussi une céramique à décor plastique et une céramique lisse, donc sans décor. Les vases de stockage sont souvent décorés de cordons et de pastilles. Un tel récipient a été retrouvé en plusieurs fragments, certains présents dans le sondage 1 (le campement) et d'autres jetés trois mètres plus bas, dans le sondage 4 (la bergerie). Il s'agit d'un vase de 50 cm de haut, 35 cm de diamètre à l'ouverture, décoré de cordons horizontaux et verticaux et de pastilles, c'est-à-dire de petites boulettes d'argile appliquées sur la surface. L'originalité de ce vase vient de ce qu'on a également retrouvé son couvercle orné de cordons rayonnants et de pastilles. Lorsque le vase et son couvercle étaient emboîtés, le récipient était pratiquement hermétique.

D'autres formes céramiques existent encore pour la vaisselle du Néolithique ancien, notamment des bords « en pot de fleur » qui indiquent plutôt la fin de la culture cardiale. Il est surtout important de noter que nous observons une batterie de cuisine au complet : des vases de petit module pour manger (on ne peut pas parler de vaisselle « de table »), des vases de moyen module destinés à la transformation des aliments et des vases de plus grande capacité pour stocker les denrées ou l'eau. Disposer de ces trois catégories de récipients signifie qu'un groupe humain a utilisé la cavité pour un ou des séjours plus ou moins prolongés. Il ne s'agit pas d'occupations de très courte durée comme pourraient l'être les passages d'un berger, par exemple. Il s'agit bien de la fréquentation des lieux par un petit groupe humain. La même observation peut être faite pour la céramique des périodes suivantes, Néolithique moyen, final, âges des métaux. Chaque fois, nous disposons de vases de différentes capacités. Leurs formes et leur décoration permettent de dater les niveaux dans lesquels nous les retrouvons. De plus, nous disposons de très nombreux éléments pour démontrer les modalités de leur confection, ce dont nous parlons plus loin. Pour l'anecdote, nous avons retrouvé, inclus dans une stalagmite, un vase complet qui avait sans doute été déposé sous un égouttoir, sous une stalactite, et qui avait été oublié là, depuis le Néolithique moyen. Il servait donc à recueillir les eaux de ruissellement.

Industrie osseuse et lithique

L'industrie osseuse est relativement abondante et diversifiée avec des poinçons, des gouges, des ciseaux, des lissoirs, une petite pendeloque sur andouiller de cerf, etc. (Choi, 2005). Les pièces qui sont brunies ou noircies sont tombées dans les fumiers de la bergerie qui est un milieu acide. Les os longs et les côtes forment l'essentiel des supports. La plupart des supports sont des os d'animaux domestiques : bœuf, mouton, chèvre. Le poinçon sur ulna de chat que nous avons trouvé est un exemplaire unique pour toute la Provence. À l'exception de cette pièce, le reste de l'industrie osseuse est classique dans ses supports, ses catégories et ses formes. La plupart de ces outils est obtenue par sciage préalable de l'os puis par abrasion.

Quelques lames polies en roche verte ont été mises au jour. Elles sont systématiquement de petite dimension. Il s'agit en fait d'objets recyclés ou d'objets en fin d'utilisation. L'industrie sur silex est sur lames ou lamelles. Les silex peuvent être locaux : des silex noirs de Sainte-Anne d'Évenos ; ou tout simplement des calcaires silicifiés du Centre-Var, c'est-à-dire des calcaires riches en silice mais qui ne sont pas des silex et qui ne se taillent pas facilement. Les silex exogènes sont ceux qu'on connaît sur tous les sites du Néolithique : des silex blonds bédouliens, extraits des gîtes de Gordes-Murs dans les monts de Vaucluse et un silex brun rubané qu'on trouve dans la vallée du Largue près de Forcalquier. Certaines armatures de flèche ont gardé des traces du fixatif qui permettait de les fixer sur une hampe. Certaines lames portent le fameux « lustré des céréales », c'est-à-dire une pellicule brillante qu'on observe parfois sur l'arête active de certains outils et qui signale leur usage pour couper des végétaux.

Des meules en grès ont été trouvées : jamais de grands modules comme ceux qu'on retrouve sur les habitats de plein air. Elles ont sans doute servi à moudre des céréales mais peuvent avoir eu bien d'autres usages : broyer des matières colorantes, broyer le dégraissant des céramiques, mettre en forme le tranchant ou la pointe des outils en os, etc.

De manière anecdotique aussi, le Vieux-Mounoï a restitué quelques produits de la mer, vertèbres de petit thon et coquillages, qui ne signifient nullement des produits mangés dans la grotte mais plutôt des objets destinés à des usages qui ne sont pas immédiatement compréhensibles : petits perçoirs ?, outils de potier pour décorer les céramiques ?, supports de parure ?, etc.

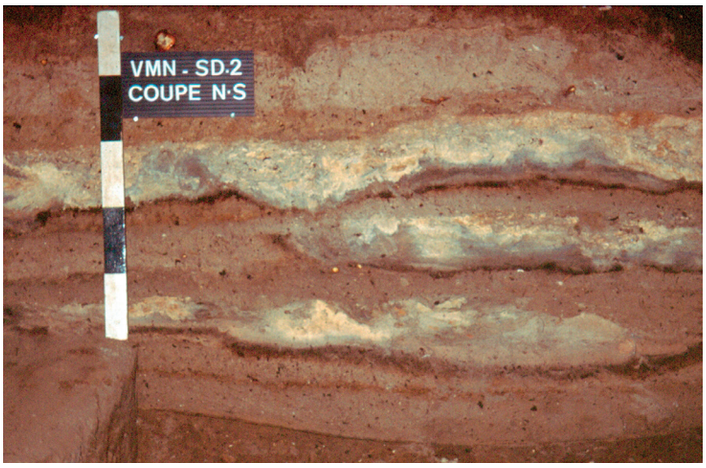
Environnement végétal

Enfin, au niveau du campement des hommes, dans le sondage 1, nous avons retrouvé plusieurs foyers faits d'une simple cuvette circulaire, peu profonde, sans doute inscrite dans un cercle de pierres à l'origine. Dans

ces cuvettes, nous n'avons retrouvé que quelques éclats de silex. En revanche, l'analyse anthracologique signale pour combustible, du pistachier et du pin (Thiébault, 2001), c'est-à-dire des bois qui font de la flamme, qui montent rapidement en température mais qui se consument aussi rapidement. Ces témoins végétaux ne sont pas ceux que nous retrouvons dans la partie bergerie de la grotte (sondages 4 et 2). Dans la bergerie, nous avons plutôt du chêne pubescent représenté par des fragments de branches et de nombreux glands carbonisés.

Ces différents taxons végétaux permettent d'évoquer l'environnement autour de la cavité. Dès le Néolithique, on constate un milieu dégradé qui va se transformer en garrigue, sous la pression des hommes mais aussi des bêtes. Cependant, on a aussi un couvert végétal plus dense avec des chênes. C'est en fait le contraste que nous observons aujourd'hui encore, entre un plateau avec une végétation basse de chênes kermès, de genévriers et de pins et des vallons, celui du Marseillais par exemple, plus frais, où l'on a des chênes pubescents. Ces considérations floristiques nous amènent à l'usage pastoral de la cavité. Dans les sédiments de la partie bergerie, nous avons donc des charbons de bois de chêne. Une analyse pollinique montre également que 90 % d'entre eux sont des pollens de polypodes, c'est-à-dire de fougères. On observe encore des polypodes sur le site, en raison de sa fraîcheur, mais un tel taux dans les couches anciennes semble indiquer un usage particulier. Jacqueline Argant (2001) qui les a analysés pense qu'ils ont servi pour des litières animales. Les charbons de bois de chêne pubescent trouvés dans les mêmes niveaux seraient peut-être des compléments alimentaires.

Les fumiers animaux pendant la Préhistoire



Stratigraphie dans le sondage 2.
Les longues et épaisses traînées grises et blanches illustrent le brûlage des fumiers animaux.

La stratigraphie de la bergerie est complexe. Au milieu des sédiments de teinte brune, on constate des épisodes de brûlage matérialisés par des niveaux qui sont blancs, gris et noirs et qui correspondent à des cendres, des résidus végétaux et des charbons de bois. En fait, dans une bergerie, les litières, les compléments alimentaires et les excréments des bêtes s'accumulent rapidement et avec eux survient tout un cortège de parasites et de mouches. Pour abaisser la hauteur de ces accumulations et pour assainir les lieux, les bergers mettent parfois le feu aux végétaux qui composent ces amas. Cependant, les matériaux végétaux se consument mal puisqu'ils sont humides. C'est donc un feu qui couve lentement, un feu qui brûle mieux à certains endroits et moins bien à d'autres. Une même couche présente donc des épaisseurs très différentes d'un endroit à l'autre selon que les végétaux ont brûlé entièrement ou non. Cette pratique du brûlage des fumiers a été observée lors d'une « mission pastoralisme » en Grèce où nous avons découvert une cavité dont on venait de brûler les litières animales, brûlage qui avait duré six mois. Le sol qui résultait de cette mise à feu était effectivement très inégal avec des dépressions très nettes aux endroits où les fumiers s'étaient consumés et des îlots restés épais dans les zones épargnées ou presque par les flammes (Acovitsioti-Hameau et *al.* 2000).

On assiste donc à une fluctuation incessante du niveau du « sol » de la bergerie, entre les périodes d'utilisation pastorale ordinaire et les épisodes de brûlage, et selon les endroits de la grotte, après une même mise à feu des litières. Les bergers ne nettoient pas nécessairement la bergerie de ses cendres. Ils se contentent de remettre une litière végétale et/ou laissent les moutons emporter les cendres dans leur toison. Les fluctuations du « sol » de la bergerie sont attestées par d'autres indices. L'examen systématique des parois et de la voûte de la salle A permet de localiser soit des polis animaux, c'est-à-dire des plages de la paroi contre laquelle les bêtes se sont frottées au point de donner une certaine patine au rocher, soit des incisions sur la voûte laissées par les coups de cornes des chèvres. Ces observations ne valent donc que si l'on imagine des accumulations de fumiers telles que les bêtes se sont retrouvées parfois à des hauteurs bien supérieures à celle du sol d'aujourd'hui.

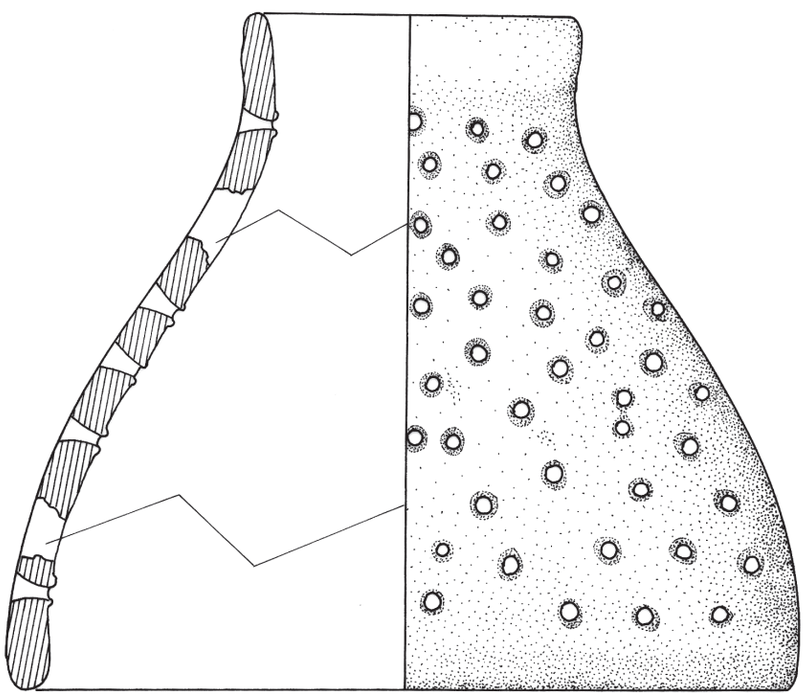
Pendant longtemps, on ne connaissait rien des brûlages de fumiers et les couches cendreuses, telles qu'on les observe à la grotte du Vieux-Mounoï, étaient données comme de grands foyers à l'usage des hommes. Pour démontrer l'origine pastorale de ces séquences sédimentaires, Jacques Élie Brochier a mis en évidence la présence de minuscules cristaux, les sphérolithes par exemple, constitués dans le système digestif des

moutons et des chèvres en lien avec leur alimentation végétale et rejetés dans leurs excréments. De même, à la grotte du Vieux-Mounoï, un tamisage systématique des déblais de fouille a permis de découvrir plusieurs dizaines de dents de lait d'agneaux. Il s'agit de très petits objets, d'à peine plus d'un centimètre de long, qui signalent un parcage de bêtes relativement jeunes. D'après Daniel Helmer (Helmer et *al.* 2005), il semble qu'au Néolithique, les grottes-bergeries aient été surtout utilisées pour l'agnelage des bêtes et jusque vers les six mois de leur existence. Dans le Var, seules la baume Fontbrégoua à Salernes, fouillée par Jean Courtin, et la grotte du Vieux-Mounoï à Signes ont été analysées sous l'angle de leur usage pastoral. Dans le quart sud-est de la France, de nombreuses autres cavités, plutôt des grottes de moyenne altitude, ont été des grottes-bergeries. Il faut sans doute imaginer qu'elles ont été sélectionnées pour leurs dimensions, bien sûr, mais aussi pour leur relative isothermie. En général, la température interne y fluctue très peu.

L'industrie laitière

La pratique pastorale et la domestication animale en général ne signifient pas simplement un nouveau régime alimentaire. Les hommes ont désormais à leur disposition des bœufs, des porcs, des moutons et des chèvres, mais ils peuvent très bien n'avoir abattu quelques bêtes que dans des circonstances festives, sociales ou familiales, très particulières. Dans beaucoup de groupes humains, c'est souvent la possession des bêtes qui donne un statut supérieur à leur propriétaire, qui lui confère du prestige. Les bêtes sont souvent des objets de partage, de coopération et de clientélisme entre les individus.

Les archéozoologues étudient les restes animaux sous l'angle des courbes d'abattage ou des sex-ratios, c'est-à-dire qu'ils imaginent les stratégies selon lesquelles des animaux sont gardés pendant plusieurs années alors que d'autres sont abattus lorsqu'ils sont encore jeunes. Un bœuf tué jeune l'est certainement pour sa viande, mais s'il est gardé au-delà de trois ou quatre ans, il s'agit sans doute d'un animal de trait, utilisé pour sa force de travail, pour porter des charges ou pour tirer un araire. Garder des femelles plutôt que des mâles indique un élevage plutôt axé sur la reproduction et peut-être aussi sur la transformation des produits laitiers. La viande n'est pas seule consommée : on utilise aussi la peau, la laine des moutons, les cornes, les os longs pour fabriquer des outils, etc. Le lait fait l'objet d'une transformation et nous avons découvert, au Vieux-Mounoï, les traces d'une activité laitière (Hameau, 2007). Il s'agit en particulier de restes de faisselles. Ce sont des récipients de 12 à 15 cm de hauteur, ouverts aux deux extrémités, l'une plus large que l'autre, et qui sont multi-forés de l'extérieur vers l'intérieur. Si ces faisselles étaient posées sur une planche ou tout autre support plat, elles laissaient s'égoutter le lactosérum (le petit lait) pendant que le lait était en train de s'épaissir sous l'action de la pressure. Un tesson de faisselle du Vieux-Mounoï a permis de mettre en évidence la présence d'une moisissure de type pénicillium. Sur les faisselles d'autres sites, les analyses ont donné des résultats plus nets et plus nombreux. En conséquence, la fonction d'égouttage de ces récipients multi-forés est aujourd'hui certaine.



Exemple d'une faisselle trouvée dans les couches du Néolithique moyen de la grotte du Vieux-Mounoï.

La salle supérieure de la grotte du Vieux-Mounoï est isotherme et garde en toute saison une température de 12 à 15 degrés dès qu'on s'éloigne de la lucarne principale. Or, une activité fromagère nécessite une inertie thermique, une ventilation moindre, mais constante, et une humidité réelle sans être forte. Ces caractéristiques sont celles des fromageries en grotte, fermées par des murs en pierre sèche, qu'on utilisait encore sur les grands causses au début du XX^{e} siècle (Gauchon, 1997). Sait-on jamais, s'il existe toujours un *Penicillium roquefortii* pour fabriquer le fromage de Roquefort, il existait peut-être aussi un *Penicillium mounoii* pour les productions fromagères du Vieux-Mounoï au Néolithique. La commune de Signes a d'ailleurs été longtemps réputée pour ses fromages de chèvres : les fameux *taillanno*. Les faisselles de la grotte du Vieux-Mounoï sont attribuables au Néolithique moyen. On n'en retrouve pas trace à d'autres époques de la préhistoire et de l'histoire sur ce site. Cela ne signifie nullement que la transformation des produits laitiers s'est arrêtée au quatrième millénaire av. J.-C. Le terme faisselle dérive du latin *fiscella* qui désigne une petite corbeille, un panier en osier pour égoutter les fromages. On songe aux corbeilles en carex qui permettent de fabriquer, aujourd'hui encore, des fromages de chèvre sur l'île de Naxos ou en Corse. Nous aurions pu retrouver dans la grotte, pour les périodes récentes, des petits gobelets en céramique, cylindriques ou tronconiques, multi-forés, mais peut-être transformait-on le fromage ailleurs.

Le lait était peut-être également baratté pour l'obtention du beurre, hypothèse faite à partir de la découverte de plusieurs récipients « en bouteille », à panse lisse, trouvés dans les mêmes niveaux du Néolithique moyen. Les travaux de Philippe Gouin, appuyés sur des parallèles ethnographiques au Proche et au Moyen-Orient (Gouin, 1994), laissent supposer la transformation du lait en beurre par un mouvement semi-rotatif à partir d'un dispositif simple, fait de perches et de cordelettes passées dans les anses du récipient.

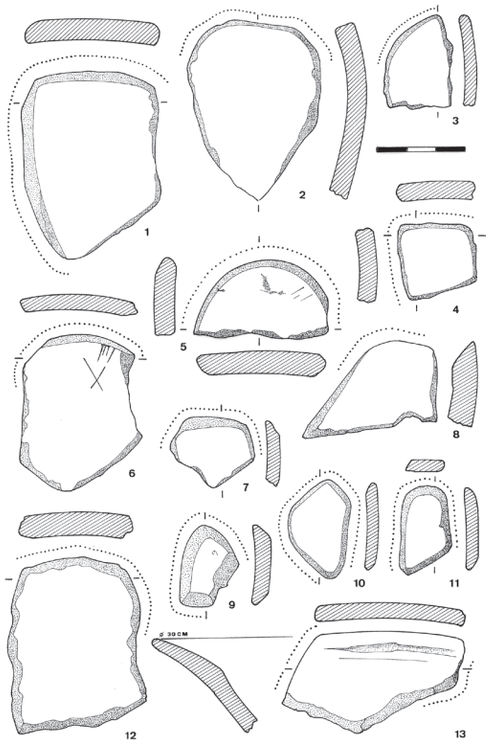
L'artisanat potier

Ingrédients et outils

La stabulation des animaux s'effectuait donc dans la zone resserrée et plus sombre de la grotte. Des nettoyages de la bergerie étaient périodiquement réalisés. Enfin, le statut de l'élevage était en partie tourné vers la production de produits dérivés du lait. Cependant, on peut s'étonner que le groupe humain ait abandonné autant de mobilier sur les lieux. Apparemment, tout ou partie d'une petite communauté villageoise, venue d'ailleurs (des poljés de Signes ou de Cuges, de la plaine du Beausset, de plus loin encore ?) s'est installée épisodiquement dans la grotte du Vieux-Mounoï pour d'autres activités en lien avec l'élevage.

Notre hypothèse est qu'elle venait pour prélever l'argile de la salle inférieure afin de reconstituer son stock de récipients céramiques. Effectivement, dans les mêmes niveaux du Néolithique moyen ont été retrouvés les témoignages d'une activité potière (Hameau 2005). Ce sont d'abord des fragments d'argile, séchée ou cuite : une argile brute, non dégraissée. Beaucoup de fragments présentent une face plane comme s'il s'agissait d'argile plaquée sur un support et sur l'autre face un large rainurage provoqué par le passage des doigts. Les dermatoglyphes (les sillons de la paume des mains et des doigts) sont encore visibles sur ces fragments d'argile. Sur d'autres fragments, on observe des empreintes de brins d'herbe avec leurs nervures. Les fragments avec empreintes humaines sont manifestement passés au feu tandis que ceux avec empreintes végétales ont simplement séché. Il semble que tous soient des rebuts d'argile avant montage des récipients : des morceaux d'argile non utilisés ou portant encore leur emballage d'herbes pour les seconds, emballage destiné à maintenir leur humidité.

Pour le montage des récipients, l'argile doit être dégraissée, c'est-à-dire mêlée de petites impuretés. Ces impuretés, qu'on appelle le dégraissant, rendent la pâte hétérogène. Ces impuretés facilitent l'expulsion de l'eau que l'argile garde en elle et permettent donc son séchage. Elles rendent également la pâte cuite moins sensible aux chocs. Si la pâte d'un récipient n'était pas dégraissée, l'eau contenue dans celle-ci se transformerait en vapeur lors de la cuisson et le récipient exploserait. Le dégraissant le plus utilisé pendant la Préhistoire était la calcite, c'est-à-dire le calcaire qui se dépose sur les parois et dont sont faites les concrétions (stalactites, stalagmites, etc.). En allant chercher l'argile dans la salle inférieure, les Préhistoriques pouvaient également récupérer des concrétions. La calcite a une dureté moindre sur l'échelle de Mohs, autour de 3 à 4, et un simple broyon et une petite meule suffisent pour la réduire en poudre. Au milieu des placages d'argile, nous avons également retrouvé des concrétions brisées intentionnellement. Après que l'argile a été dégraissée, commence le montage des récipients, à la main et non au tour qui n'existait pas. Des outils sont nécessaires pour « tirer la pâte » : pour amincir les parois du récipient. Les estèques utilisées sont des tessons de céramique, parfois mis en forme et dont la tranche devient la partie active. Les Préhistoriques disposaient donc d'un dépotoir contenant divers récipients brisés dans lequel ils prélevaient des tessons. Sur la tranche de chacun de ces tessons, on note un biseautage et des traces d'usure très caractéristiques d'un travail de raclage. Ce type de petit objet a été trouvé sur de nombreux autres sites archéologiques et les potiers modernes, qui pratiquent le montage au tour, utilisent encore de telles estèques, témoignages d'une économie du recyclage.



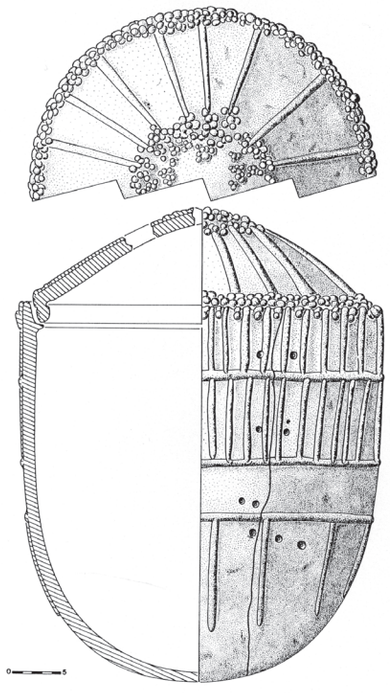
Exemple d'estèques sur tesson céramique.

Dans les mêmes niveaux, des petits galets à face abrasée et brillante sont aussi des outils de potier. Il s'agit de brunissoirs. Quand le récipient est terminé et mis à sécher, lorsque son séchage a atteint la consistance « du cuir », comme disent les potiers, sa surface est entièrement raclée avec un galet. Ce raclage a pour but d'enfoncer dans l'intérieur de la pâte les fragments de dégraissant qui dépassent de la surface et de ramener vers celle-ci l'humidité résiduelle restée dans l'argile. Ainsi se forme une sorte de glaçure en surface du vase, glaçure qui ne disparaît pas toujours à la cuisson et qui lui donne un bel aspect brillant.

Les outils en os existent aussi, façonnés sur des os longs. Ainsi, ont été mises au jour deux estèques, l'une rigide, fabriquée à partir d'une côte de grand ruminant, l'autre souple, dans une côte scindée en deux dans son épaisseur. Le biseau de chacun de ces deux outils résulte d'un raclage sur matériau dur. On a aussi retrouvé une esquille d'os, plate et lissée sur ses deux faces. Il pourrait s'agir d'une petite lame pour couper la pâte ou rectifier un bord de vase, le dégraissant ayant laissé sa trace sous la forme de stries courtes, obliques et parallèles. Toutes ces interprétations viennent d'un examen systématique des objets à la binoculaire, d'une comparaison avec les outils d'autres sites censément voués au montage des poteries et de très nombreuses expérimentations réalisées par nos soins ou avec Yves Garidel (1985). L'argile de la grotte du Vieux-Mounoï a été testée pour ses propriétés mécaniques et pour sa résistance au feu. Elle a été dégraissée à la calcite ou à la chamotte qui consiste à broyer des tessons d'anciens pots pour incorporer la poudre dans l'argile des nouveaux récipients. Nous avons, en effet, retrouvé quelques récipients dégraissés à la chamotte. Enfin, nous avons utilisé des outils analogues à ceux qui ont été présentés plus haut. Les qualités de l'argile de la grotte du Vieux-Mounoï ne sont pas nécessairement optimales pour un artisanat potier et il faut aussi compter avec le niveau technique variable des potiers. On devrait d'ailleurs dire des potières, car dans la plupart des groupes humains où la céramique n'est pas faite au tour, cet artisanat incombe aux femmes.

Confection des récipients

L'examen des récipients trouvés sur le site a permis de préciser les difficultés de montage, de séchage et de cuisson pour certains d'entre eux. Ainsi, le vase à décor plastique du Néolithique ancien, signalé plus haut, s'est fissuré verticalement lors de sa cuisson ou lors de son utilisation, pas totalement, mais sur une de ses surfaces. Il a été réparé. Des perforations ont été faites le long de la fissure. Il a parfois fallu s'y reprendre à plusieurs reprises pour percer la panse du vase, parce l'on était tombé sur un grain de calcite inclus dans la pâte. Une colle végétale a été appliquée sur les côtés de la fissure, pour la refermer, et un lien, sans doute une cordelette, a été passé dans les perforations pour maintenir les deux côtés du vase. Sur un autre vase, on constate que le fond plat du récipient a été réalisé en deux fois. Apparemment, lors du premier montage, le fond s'est révélé trop fin. Le vase n'aurait pas pu être utilisé ainsi. On a dû appliquer une recharge d'argile sur le fond. La différence de consistance des argiles, l'une plus sèche que l'autre, a incité la potière à réaliser des stries pour faciliter l'adhérence des deux épaisseurs. Le récipient a été cuit, il a été utilisé mais le fond est resté un point de fragilité et il s'est tout de même fracturé à cet endroit. Il en est de même de l'adhérence à la panse des moyens de préhension : boutons, cordons, anses en ruban ou en boudin, etc. Souvent, l'anse ou le bouton servant à soulever le vase a été façonné de telle sorte qu'il présente une proéminence à son point de fixation et cette proéminence est faite pour rentrer dans la paroi du récipient, à la manière d'un tenon. C'est pourtant souvent à cet endroit que l'anse



Reconstitution d'un vase de stockage du Néolithique ancien et indication de ses réparations.

a été arrachée, parce que les argiles du récipient et du moyen de préhension n'ont pas adhéré. Un récipient a manifestement séché plus vite d'un côté que de l'autre. Pour cette raison, il n'est pas symétrique. Il a sans doute été placé contre un élément en bois qui a tiré à lui toute l'humidité, ou bien il a été mis à sécher à un endroit où passait un courant d'air. Les cassures horizontales de la plupart des récipients indiquent un montage au colombin. À partir d'un fond galbé, des boudins d'argile aplatis, appelés colombins, ont servi à monter les parois du vase. Quels que soient leurs modules, la plupart des vases de la Préhistoire sont réalisés selon cette technique, quoiqu'on puisse retrouver de petits récipients faits à la motte : façonnés en évidant une petite motte d'argile. Pour que les colombins adhèrent les uns aux autres, on pratiquait de légers sillons sur leur tranche. Sur un gros vase de l'âge du Bronze, l'adhérence de ces bourrelets de pâte ne s'est absolument pas faite et il nous est parvenu, à la fouille, colombin par colombin.

Il semble donc que les Préhistoriques ont profité de leurs séjours épisodiques au Vieux-Mounoï pour reconstituer leur batterie de cuisine puisque les mêmes procédés et les mêmes astuces potières sont visibles sur des vases de petite, de moyenne et de grande capacité. À toutes époques, ils ont apparemment utilisé la même argile, celle de la salle inférieure. La seule chose que nous n'avons pas retrouvée est le lieu de cuisson des récipients. Cela a pu être un coin de la cavité doté d'une fissure de la voûte faisant office de cheminée. Cela a pu être le plateau, au-dessus de la grotte. La cuisson était celle qu'on pratique encore dans de nombreuses contrées du monde : les poteries très sèches sont entassées, à même le sol ou dans une fosse, et le combustible est placé par-dessus. Parfois, pour obtenir des teintes uniformes et plutôt sombres (bruns foncés, noires), on couvre le tout avec de la terre de façon que l'atmosphère de cuisson soit réductrice, c'est-à-dire pauvre en oxygène. Lors de ces cuissons, les températures sont variables mais peuvent atteindre les 900°C et plus, entraînant une transformation chimique du dégraissant de calcite.

La bergerie pendant les périodes historiques

La Préhistoire est donc bien documentée sur les thèmes du pastoralisme et de l'artisanat potier. Le statut pastoral de la grotte se prolonge pendant les époques historiques mais selon d'autres modalités. À la fin de l'âge du Bronze, les accumulations de fumiers sont telles qu'elles occultent tout accès aux niveaux inférieurs de l'aven. Celui-ci n'est donc plus exploré dans sa totalité. Ce ne sont plus des groupes constitués qui campent dans la grotte mais un ou deux bergers, d'autres passants aussi sans doute, si bien que le mobilier de la vie quotidienne se raréfie nettement. Les hommes continuent de gérer l'espace en serrant le troupeau dans la partie sombre de la salle supérieure, comme pendant la Préhistoire, ceci pour respecter l'éthologie des bêtes qui ont besoin d'un endroit confiné pour dormir. Les hommes s'installent en avant de la bergerie mais leur installation reste sommaire.

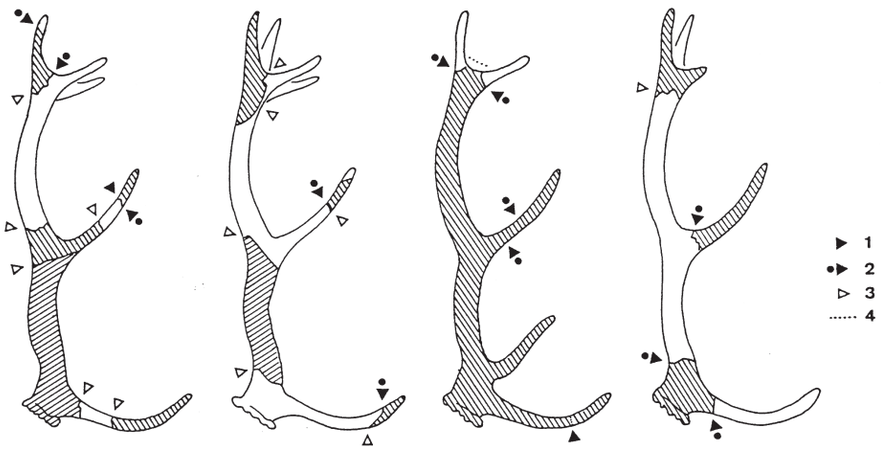
Pour la période historique, les sondages 4 et 2 ont donc restitué des sédiments de bergerie sur une certaine épaisseur, surtout pour la période médiévale, mais les fumiers n'ont pas été brûlés mais laissés sur place, ce qui les a fait se minéraliser : se fossiliser en quelque sorte. Peut-être ces fumiers ont-ils été en partie piochés et emmenés pour amender les terres agricoles de la commune. On connaît cette pratique sur un autre site de la commune de Signes : l'abri des Demoiselles (Saglietto, 1935 ; Acovitsioti-Hameau, 1997). Il s'agit d'un grand abri sous roche sur l'adret du massif d'Agnis utilisé entre Néolithique et âge du Bronze puis au Moyen Âge et jusqu'au début du XX^{e} siècle en tant que bergerie. La fouille a démontré le piochage des fumiers, un piochage tellement important que le petit niveau préhistorique sous-jacent a pratiquement disparu. À la grotte du Vieux-Mounoï, une partie des fumiers est donc restée sur place et cela représentait, à l'origine, plusieurs mètres d'accumulations de litières et de compléments alimentaires. La consultation des archives communales a permis de retrouver trace de cette cavité. Le nom de Mounoï est surprenant et son origine, sans doute récente, nous échappe. Il ne s'agit certainement pas d'une cavité ayant abrité des moines comme le veut un récent travail de toponymie (Tautil, 2015). Autrefois, la grotte s'appelait grotte Pétouze, ce qui nous fait la rapprocher de *peto*, pétoule, qui désigne les excréments des moutons et des chèvres.

Les vestiges des installations des hommes sont donc ténus pour la période historique (Acovitsioti-Hameau et *al.* 1993). Pendant l'Antiquité, un muret en pierres sèches a été édifié entre les sondages 1 et 4. Le mur est déstructuré, d'autant plus endommagé qu'il était sans doute la délimitation et l'entrée de la bergerie. À peu près au même endroit, un autre muret, toujours en pierres sèches, a été édifié pendant l'époque moderne. L'endroit étant humide, le ou les bergers ont assaini le sol par un radier de petites pierres, une véritable calade, au milieu de laquelle ils ont implanté un foyer. Dans les fumiers médiévaux, nous n'avons pas retrouvé de dents lactéales d'agneau ou de chevreau. Il est donc possible que la cavité n'ait pas connu la même utilisation pastorale : qu'elle n'ait pas abrité des bêtes très jeunes. En revanche, un tabasson, c'est-à-dire un fragment d'os long utilisé comme battant d'une sonnaille de mouton ou de chèvre, a été mis au jour dans les couches de l'Ancien Régime. Son aspect est tout à fait caractéristique avec son amincissement au niveau de la partie

qui frappe contre le métal de la sonnaille. Ce tabasson a été confectionné dans un os long d'âne ou de mulet. Récupérer les ossements des bêtes de bât qui accompagnent le troupeau est une constante que nous avons observée depuis la Catalogne jusqu'en Ligurie. Selon les zones et selon la perception que l'on a des sonorités des sonnailles, on privilégie les os longs ou les dents, des ânes ou des mulets. En fait, seules certaines bêtes, en fonction de leur comportement dans le troupeau, sont admises à porter une sonnaille.

Artisanat des bois de cervidé

À l'époque médiévale, sans plus de précision, un artisanat des bois de cervidé est réalisé dans la grotte. À l'exception d'un bois de massacre, il s'agit de plusieurs dizaines d'éléments de bois de chute. Le cerf mâle perd en effet ses bois vers le mois de mars et ceux-ci repoussent après la fin avril avec un andouiller supplémentaire. Les bois devaient être ramassés dans les environs de la grotte. Il fallait faire vite car ces bois de chute sont très prisés par les rongeurs qui y trouvent des substances nutritives. Il s'agit certainement des derniers cerfs vivant dans le massif de la Sainte-Baume car leur ramure, même quand l'animal est au plein de sa maturité, ne dépasse pas les 60 à 70 cm de développement. Or, dans les milieux où la pression anthropique est moindre, la ramure du cerf peut avoir une envergure de plusieurs mètres. La pression de l'homme sur l'environnement a un énorme impact sur cet animal et se traduit par une régression de ses bois. Ces bois sont débités selon différentes modalités (sciage, percussion avec une lame métallique, cassure) et sont ensuite polis. Ils servent à la confection de manches d'outils aratoires (faucille, serpe, etc.) et nous avons retrouvé l'un de ces manches, longuement utilisé et fissuré, dans les fumiers de la bergerie.



Bois de cervidés utilisés pour la confection de manches d'outils.
1. Sciage, 2. Percussion, 3. Cassure, 4. Traces de feu.

Un site pastoral inclus dans un réseau

La grotte du Vieux-Mounoï est un établissement pastoral automatiquement complémentaire d'autres établissements pastoraux. Les bêtes appartiennent à un ou plusieurs propriétaires habitant le village ou une bastide, et le berger est astreint chaque jour à un déplacement du troupeau, déplacement qu'on peut assimiler à une transhumance de proximité. Chaque matin, les bêtes sortent de la bergerie et attendent dans un enclos de plein air, puis elles partent vers des herbages, elles chaument une partie de la journée, elles s'abreuvent, elles ne rentrent pas nécessairement le soir dans leur établissement du matin. Avant de serrer les bêtes dans la bergerie, le berger les fait attendre dans un autre enclos. Il faut donc tenir compte de l'éthologie des bêtes qui exigent de connaître, dans la journée, dans la saison et dans l'année, une alternance d'ambiances et de lieux : entre sec et humide, froid et chaud, ouvert et confiné, clair et obscur (Acovitsioti-Hameau, 2005). En conséquence, le troupeau passe par toute une série de lieux différents et contrastés où il peut manger, boire, se reposer et dormir.

Pour le Vieux-Mounoï, nous connaissons le lieu où le troupeau est serré pour la nuit et sans doute aussi le lieu de transition où il peut s'ébrouer : le sondage 3 sous la lucarne secondaire. Cependant, il faut aussi compter avec un enclos de plein-air situé à proximité de l'entrée de la cavité même si nous ne l'avons pas expressément retrouvé. Dans les vallons adjacents, la ferme du Vieux-Mounoï présente des enclos de plein air et d'autres

locaux abrités, pour le bétail, en plus des zones ombragées et fraîches du vallon du Marseillais. Au nord de la grotte, les gorges de Pousson sont plus sèches et comportent une bergerie bâtie en pierre sèche. Dans un rayon d'un kilomètre à peine, la complémentarité des ambiances est assurée. On peut ensuite élargir ce rayon d'action, sachant que dans beaucoup de cas, la transhumance journalière et saisonnière peut représenter un déplacement de 20 à 30 km.

En même temps qu'elle était incluse dans un circuit de proximité, la grotte a pu aussi être intégrée à des mouvements beaucoup plus larges des troupeaux. Elle a certainement participé, parfois, à la petite transhumance estivale, celle qui consistait à envoyer des bêtes depuis les villages proches du littoral jusque sur l'ubac de la Sainte-Baume (Acovitsioti-Hameau, 2011). Les archives montrent aussi que la grotte du Vieux-Mounoï était concernée par la pratique de la vaine pâture et des aires de compascuité qui consiste à mener paître les bêtes d'un village sur le territoire d'une autre commune en vertu d'accords réciproques et selon des règles préétablies (Acovitsioti-Hameau, 2011). Les troupeaux du Castellet, par exemple, étaient admis jusque sur l'adret de la Sainte-Baume, sur territoire signois, hors des zones agricoles, bien sûr, et des zones où pouvait paître le cheptel de Signes. Dans les années 1990, le propriétaire de la grotte du Vieux-Mounoï était d'ailleurs originaire du Castellet.

Ces diverses possibilités ne signifient nullement que la grotte du Vieux-Mounoï a endossé tous ces statuts, conjointement ou alternativement. Il s'agit surtout d'expliquer que la fouille du site n'a permis d'approcher qu'une partie d'un phénomène qui est plus large que la seule cavité. La particularité de la grotte du Vieux-Mounoï est bien son usage pastoral qui traverse les époques, usage qui a connu lui-même différentes modalités. L'idée d'un site pastoral inscrit dans un réseau de sites pastoraux repose en premier lieu sur l'éthologie des bêtes, moutons et chèvres. En conséquence, ce qui vaut pour les périodes historiques, documentées par les archives, voire par les enquêtes orales, vaut aussi pour la Préhistoire. À n'étudier que le mobilier et les structures de la grotte, on finit par oublier que la plus grande partie de la pratique pastorale se déroule à l'extérieur de celle-ci et que les hommes qui sont passés par la grotte du Vieux-Mounoï ont eu une vie ailleurs. Un peu de relativisme ne saurait amoindrir l'intérêt de ce site.

Bibliographie

ACOVITSIOTI-HAMEAU A. « Les Abris naturels aménagés en Centre-Var : les vestiges de cinq bergeries et la perspective de leur interprétation », In : *Cahier de l'ASER* n°10, 1997,p.55-74.

ACOVITSIOTI-HAMEAU A. *Côté colline, Pratiques et constructions de l'espace sylvopastoral en Centre-Var*. - Aix-Marseille : Presses universitaires de Provence, 2005.

ACOVITSIOTI-HAMEAU A. « Du site au territoire : recherche archéologique et ethnologie des pratiques pastorales méditerranéennes», In : Kourtessi-Philippakis G. et Treuil R. (dir.), *Archéologie du territoire, de l'Égée au Sahara*, - Paris : Publications de la Sorbonne, 2011, p. 283-302. (Cahiers archéologiques de Paris I).

ACOVITSIOTI-HAMEAU A., CAZENAVE, A. et HAMEAU, P. « La Grotte du Vieux-Mounoï (Signes) : les niveaux historiques ».- In : *Cahier de l'ASER* n°8, 1993, p.11-26.

ACOVITSIOTI-HAMEAU A., BROCHIER J.-E. et HAMEAU P., « Témoignages et marqueurs du pastoralisme actuel en Grèce, une ethnographie des gestes et des restes et les applications archéologiques corrélées ». In : *Ethnologia*, 2000, p.93-135.

ARGANT J. "What is the meaning if the hugh percentages of fern spores in archaeological sediment palynological analyses ?", In : Goodman D. K. et Clarke R. T. (eds) : *Proccedings of the IX International Palynological Congress, Houston, Texas, U.S.A*., 1996, -American Association of Stratigraphic Palynologists Foundation, 2001, p.339-345.

CAZENAVE A. et HAMEAU P. « La Grotte Mounoï (Signes, Var) » In : *Bulletin Archéologique de Provence,* 1989, n°18, p. 7-16.

CHOI S. Y. « L'Industrie en matières dures d'origine animale du Néolithique ancien au Bronze final à la grotte du Vieux-Mounoï (Signes, Var) » In : *Cahier de l'ASER* n°14, 2005, p.67-84.

GARIDEL Y. « Expérimentations pratiques de technologies céramiques ». In : *Documents d'Archéologie Méridionale,* n°8, 1985,p.133-139.

GAUCHON C. *Des Cavernes et des hommes, Géographie souterraine des montagnes françaises*. Karstologia, Mémoire n°7, Ed. Spéléo, 1997.

GOUIN P. « Sources, principes et techniques de l'archéologie des laitages ». In : *Terre cuite et société, la céramique, document technique, économique, culturel*, XI[e] Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes. -Juan-les-pins, Ed. APDCA, 1994, p.147-159.

HAMEAU P. « Témoignages d'activité potière à la grotte du Vieux-Mounoï » - *Revue du Centre Archéologique du Var 2005*, pp.78-99, 2005.

HAMEAU P., « La Transformation des produits laitiers à la grotte du Vieux-Mounoï, Signes » In : *Revue du Centre Archéologique du Var*, 2007, p.81-91.

HELMER D., GOURICHON L., SIDI MAAMAR H. et VIGNE J.-D. « L'Élevage des caprinés néolithiques dans le sud-est de la France : saisonnalité des abattages, relations entre grottes-bergeries et sites de plein-air ». In : *Anthropozoologica*, 2005, n°40(1), p. 167-189.

LAYET J. « Les Niveaux du Logis du Bord de l'Eau, 2[e] série de fouilles ». In : Annales de la SSNATV, 1954, n°6, p.29-77.

SAGLIETO V. *La Commune de Signes, étude archéologique et historique*, - Cannes : Imp. Cruvès et Vincent, 1935.

TAUTIL G. *Toponymie de Signes, Le trésor des noms de lieux d'un village provençal*,-GREO Provence, IEO-Var, 2015.

THIÉBAULT, « Anthracoanalyse des établissements néolithiques de la région liguro-provençale ». In : *Bulletin de la Société préhistorique française*, t.98, n°3, 2001, p.399-409.

OVIDE, EXILÉ RIDICULE ET SUBLIME

Roland Billault

Le 28 novembre 2018

Voir Naples et mourir ! Cette célèbre formule, formule d'amour et d'admiration pour un site exceptionnel, aurait été pour Ovide, le poète dont je vais évoquer le destin : voir Tomis et mourir ! Mais sans l'amour et sans l'admiration. Tomis, c'est Constantza, ville touristique aujourd'hui, d'ailleurs soumise à des malversations politiques sur les bords de la mer Noire près des bouches du Danube, à la frontière de la Roumanie et de l'Ukraine, station de vacances très prisée dès la fin du XIX^{e} siècle (ce fut même le terminus de l'Orient-Express) mais c'était un atroce séjour en l'an 8, et Ovide y mourut effectivement, définitivement relégué (c'est le terme latin *relegatus*) loin de Rome par celui à qui on a coutume d'attribuer le titre d'empereur, Auguste.

Le plus mondain des poètes romains, l'un des plus proches de la vie de cour, abandonné, perdu aux confins de l'Empire ! Certes la liste des écrivains proscrits fut, hélas, importante au cours des siècles, mais le cas d'Ovide, sans doute le seul citoyen romain exilé aussi loin, est énigmatique et mérite donc qu'on s'y attache, tant en ce qui concerne les causes de sa relégation qui dura neuf ans, que le curieux « état médical » qui fut le sien et qui concourut sans doute en grande partie à sa célébrité et à la curiosité que cette triste destinée n'a pas manqué de susciter chez les écrivains comme, pour n'en citer que deux : Marin Mincu avec son ouvrage *Mort à Tomis. Journal d'Ovide* et Vintila Horia avec son roman *Dieu est né en exil. Journal d'Ovide à Tomis,* où le narrateur est Ovide lui-même.

Dans cette perspective, un rapide rappel de la situation de Rome en ce temps-là est nécessaire et pourrait déjà prendre sa place dans le cadre de notre enquête.

Le principat d'Auguste

Le « siècle d'Auguste » comme on l'a appelé, est une époque de plénitude dans tous les domaines. Pourtant on avait frôlé la catastrophe en raison des guerres civiles puis des ambitions du couple diabolique (aux yeux des Romains « légitimistes ») Antoine et Cléopâtre. La bataille d'Actium, en 31 av. J.-C. (Ovide avait 13 ans), avait heureusement noyé dans la mer Ionienne la perspective d'une victoire de l'Orient sur Rome. Il fallait désormais instaurer une ère de paix et affermir un pouvoir qui ne disait pas encore son nom, mais qui deviendrait vite « monarchique » habilement baptisée de « Principat ». Auguste était en quelque sorte sur la corde raide : effacer une réputation, confirmée par de multiples actes de cruauté, et offrir le nouveau visage du chef magnanime et soucieux de gloire nationale. Pour cela, l'alliance de mesures d'assainissement social, pouvant aller jusqu'à la limitation du nombre de plats dans les banquets et l'interdiction d'engraissement des poulets et des oiseaux comestibles, mais surtout d'un urbanisme grandiose (grâce aux travaux de son gendre Agrippa, il pourra dire : « J'ai trouvé une ville de briques, j'en laisse une de marbre ! ») et d'un grand rayonnement intellectuel était la solution idéale. Il faudra donc des chantres – il y en aura de prestigieux et efficaces – et surtout pas de « déviationnistes » libertins, comme Ovide. Des chantres, il y en a, au nombre desquels, une génération avant, Tite Live qui a en quelque sorte pris les devants en retraçant l'histoire glorieuse de Rome depuis ses origines ce qui revient à évoquer les grandes figures mythiques ou réelles dont on retrace les exploits, ravivant ainsi les émotions patriotiques et affermissant la fierté du *romanus homo*, en remettant au jour ses divines origines. Même démarche, exactement contemporaine d'Auguste, chez Virgile dont l'*Énéide* insiste si bien sur la flatteuse ancestralité troyenne du héros, sur son mérite à avoir délaissé une princesse orientalo-africaine, Didon, pour une mission fondatrice divinement inspirée et secondée, en Italie, future maîtresse du monde. Or l'enracinement italique, face aux dangers ou simplement aux influences orientales, est un point fort de la propagande d'Auguste, dans la continuité de sa victoire sur Cléopâtre et sur la mollesse des mœurs symbolisée par le couple qu'elle avait constitué avec Antoine. Et tout ce qui, de près ou de loin, peut s'apparenter aux mœurs réputées relâchées des Orientaux doit être proscrit au profit des vertus traditionnelles. Même Horace, plus indépendant que les thuriféraires patentés, participe à cette démarche de propagande en quelque sorte orchestrée par le protecteur des arts très proche du Prince, Mécène, dont on ne dira jamais assez l'influence.

Tout à son idée de rétablir stabilité et honorabilité des mœurs, Auguste ira même jusqu'à faire promulguer des lois au terme desquelles les adultères sont punis d'exil avec confiscation de la moitié de la fortune, il est interdit de convoler entre adultères, tandis que la rupture des fiançailles est interdite aussi pour favoriser les mariages ! (Certains petits futés se fiançaient cinq à six fois pour éviter de se marier ! Un siècle plus tard la possibilité du divorce légal « changera la donne »). En attendant, il faut faire oublier le tyrannique Sylla et ses cinq mariages (dont le dernier avec une jeune femme séparée de son époux) et la désinvolture courante des unions libres. Auguste lui-même n'est pas exempt de fautes mais il s'est « rangé » auprès de Livie et ambitionne le retour à la morale des Anciens, garantie de bonheur pour le peuple et, il faut le dire, base commode d'un pouvoir absolu ! L'historien Gibbon confirme, un peu naïvement, cet aspect de l'entreprise : c'est, dit-il, « la seule période de l'histoire dans laquelle le bonheur d'un peuple immense ait été l'unique objet du gouvernement ». Admettons… Or, face aux écrivains aux œuvres complaisantes et face aux mesures rigoureuses envisagées par le Prince, Ovide fait figure de franc-tireur primesautier que ces problèmes et ces projets n'intéressent pas. Il s'agira, ce que nous tenterons de faire dans notre enquête, de clarifier la situation ainsi créée entre le mondain libertin et l'intransigeant Prince.

Qui est Ovide ? Quelle vie mène-t-il dans ce contexte à Rome ?

Marcus Ovidius Naso, Ovide

Marcus Ovidius Naso a un grand nez d'où son surnom, (« On m'appelle Nason parce que j'ai un grand nez et on s'accorde à dire que j'ai un grand talent », rapprochement amusant peut-être pas scientifiquement étayé, mais confirmé par la postérité !). Mais, qu'on me pardonne cette plaisanterie facile, il a manqué de flair, incapable qu'il fut de subodorer la fatale conséquence qui pouvait résulter de la vie qu'il menait à Rome. Il est issu d'une riche famille équestre de la région des Péligniens, peuple d'Italie centrale. Peu intéressé par de brèves études de rhétorique, il accéda au désir de son père en entrant dans la carrière judiciaire mais un voyage en Grèce, terre des Muses, et la fréquentation d'Horace, Tibulle et Properce le poussèrent vers une vie de poète léger mais érudit et observateur, dans une société dont les mondanités l'attiraient surtout, ce qui explique qu'à côté d'œuvres longues et suivies où s'épanouit un grand savoir mythologique, il pencha volontiers pour des ouvrages où les notations sentimentales et érotiques en vogue à l'époque abondent.

Ainsi *Les Métamorphoses*, *L'Art d'aimer* et *Les Amours*, œuvre autobiographique consacrée à une certaine Corinna, furent – et sont encore – ses ouvrages les plus connus, le second sans doute plus attirant, parce que s'y manifeste une grande finesse dans les observations sociales, mais tous les trois manifestant une forte préférence pour l'histoire des corps et inspirés comme, plus tard, le sera un archevêque de la cour de Louis XIV, par la conviction qu'il faut « aimer les belles âmes… mais dans les beaux corps » ! On pourrait citer dans la même inspiration *Les Héroïdes* où il imagine des lettres écrites par des femmes célèbres à leurs époux ou à leurs amoureux (Briséis à Achille, Ariane à Thésée etc.) dans la tradition des exercices de rhétorique et de psychologie en vogue mais sur un ton mondain et moderne qui fait penser à ce que sera, par exemple, le style de Marivaux. De même ne peut-il s'empêcher de traiter légèrement dans *Les Fastes* la présentation d'un calendrier, genre en principe pratiqué sérieusement et placé sous le signe de la piété.

Ovide mène une vie aisée, possède une maison près du Capitole et une propriété de campagne non loin de Rome. Et il jouit d'une existence agréable auprès de sa troisième épouse et d'une fille, Perilla issue d'une deuxième noce. Il est proche de la famille impériale, trop proche sans doute, et son épouse aussi qui compte des amis bien placés dans la haute société. Dans ces milieux très gratifiants pour l'esprit comme pour les plaisirs mondains, Ovide, véritable « coqueluche » de cette société, évolue en esthète que n'intéressent ni la politique ni les ambitions qui en découlent, ni les grands sujets (guerre de Troie, Enée…) ni les dieux qui, pour lui, se seront arrêtés à Tomis, précoce Eboli. Il est comme « l'écume de la civilisation latine » selon la jolie formule de Marie Darrieussecq, toute récente traductrice des *Tristes* et des *Pontiques*, les œuvres d'exil qui feront l'objet de notre étude ; il est brillant, léger, admiré… Il fréquente les cercles érudits, les bibliothèques (la première digne de ce nom est due à César), participe à des lectures publiques, paraît dans ce qu'on pourrait appeler « les fêtes galantes ». Insistons sur un point qui prendra toute son importance au moment de son malheur : il est très représentatif du Romain de la Capitale et il en goûte toute l'importance et tout le plaisir. Voilà l'homme qui, du jour au lendemain, pourrait-on dire, si les voyages n'étaient pas si longs en ce temps-là, va se retrouver chez les barbares en l'an 8 de notre ère ! Et pas chez n'importe quels barbares ! Chez ceux que la rumeur populaire et les fables des poètes peignent comme les plus sauvages, les moins « intégrables », pour reprendre un mot aujourd'hui à la mode, les plus cruels, bref, presque des animaux…

Les Gètes, les Sarmates, les Scythes, au fin fond de la mer Noire, au bout du monde romain ! Des hommes dont le langage est méprisable comme l'étaient jadis les balbutiements grotesques à l'origine, justement du mot « barbare », de tout ce qui n'était pas grec, aux yeux des fiers habitants de l'Attique !

La relégation d'Ovide à Tomis

Précisons qu'il s'agit pour Ovide de ce que nous appellerions un « arrêté d'expulsion », une forme d'éloignement qui, contrairement à d'autres mesures analogues, laisse tout de même au proscrit sa citoyenneté, ses biens, ses esclaves. Nous verrons que c'est une maigre consolation…

Intéressons-nous donc plutôt à cette lointaine terre d'exil d'ailleurs connue de nous surtout par les descriptions de notre « coupable » : Tomis, ancienne colonie grecque, a été conquise par Rome en 72 av. J.-C. ; elle est située au sud-est de la Roumanie, au bord de la mer Noire qui mérite si bien son nom, située sur un éperon rocheux, avec, comme garnison une simple milice. Cette mer a été le théâtre de beaucoup d'aventures scabreuses et … bien sûr ténébreuses ! Au nombre de ces aventures légendaires celle qui a donné son nom à Tomis. Ce nom vient du verbe grec *temnô* que les chirurgiens connaissent bien et qui signifie « couper ». Mais pourquoi cette étymologie ? Elle rappelle en fait le dramatique retour vers la Grèce de Jason et de la magicienne Médée, éperdument amoureuse de lui (ironie du sort, Ovide avait écrit une tragédie, *Médée*, dont la lecture avait eu un franc succès !). Cette dernière vient de trahir son père, roi de Colchide, en dérobant pour Jason la fameuse Toison d'or, emblème et garantie du pouvoir du royaume de Colchide. Le Roi Eétès s'est lancé à la poursuite du couple ravisseur et son bateau se rapproche dangereusement de celui des fuyards.

Ce que voyant, Médée découpe en morceaux, qu'elle jette à la mer un à un, pour retarder la poursuite, le corps de son propre frère qu'elle a emmené avec elle. Le père, bien sûr s'arrête chaque fois pour recueillir ces sinistres « objets flottants identifiés » ce qui retarde d'autant sa course ! Elle va même jusqu'à planter sur un rocher la tête et les mains de la victime, en guise de sinistre avertissement ! Comme on situait cette tragédie dans les parages immédiats de ce comptoir colonial grec (Ovide dit même : « Ce rocher, c'est Tomis »), le site s'est vu gratifié d'une dénomination rappelant le sanglant épisode et encore chargée de menaces bien réelles comme nous allons le découvrir à la lecture des deux œuvres d'exil, *Les Tristes* et *Les Pontiques,* composées par le poète dans cette désastreuse résidence.

Mais d'abord une courte évocation du voyage vers l'inhospitalière contrée, par terre et par mer ; après le trajet de Rome à Otrante puis empruntant la Via Egnatia, le condamné a sans doute traversé la Grèce du nord ou peut-être contourné le Péloponnèse (l'isthme de Corinthe n'existe pas encore : il existe seulement un passage pavé où l'on peut faire passer des bateaux ; mais il est improbable qu'Ovide y ait transité) ; ensuite traversée de la Thrace sous l'escorte inattendue du général Sextus Maximus qui sera l'un de ses correspondants plus tard. Puis relâche à Nicomédia en Asie Mineure avant de rejoindre Tomis. Un écrivain contemporain anglais, Ian Monk, oulipien de cœur, a plaisamment imaginé ce voyage qui, nous allons le voir, n'eut rien de plaisant ! Remarquons que la hâte dont on fait preuve pour éloigner le poète de l'*Urbs* est peut-être un signe de la gravité de la faute dont il est accusé, et ce sera l'objet de notre étude plus loin. Ovide effectue en effet le funeste trajet, du moins en partie, en automne, saison qui, normalement en ces temps-là, sauf exception, marque l'arrêt presque complet de la navigation en raison des risques de tempête. Et c'est justement ce qu'il eut à subir ! Une tempête ! « Les vents furieux gonflent les vagues – L'eau martèle la proue – Les planches craquent – Le timonier ne manœuvre plus », racontera-t-il et ces renseignements, il les consigne au sein de la tourmente au point que, nous dit-il aussi, les embruns mouillent son manuscrit ! Le Pont Euxin (« bienveillant »), ne doit vraiment son nom qu'à un euphémisme ironique encore plus sensible à un voyageur en route pour l'exil ! On peut rappeler quelle frayeur certains franchissements de caps, comme le cap Mallée, à la pointe sud du Péloponnèse, inspiraient aux navigateurs antiques au point que sur certaines tombes on a retrouvé des inscriptions célébrant comme un exploit d'avoir passé ces obstacles si redoutés. Si l'on ajoute à cette situation l'inconfort du passager sans doute réduit à bord, comme le veut la règle, à un mètre carré d'espace et soumis aux contraintes de superstitions prophylactiques, (ne pas se couper les ongles, ne pas copuler, une activité de toute façon bien aléatoire dans cet inconfort !) on imaginera que le paria en vienne à souhaiter arriver dans sa « prison » sans qu'on ait été contraint de jeter l'ancre de miséricorde ! (Il y avait plusieurs ancres sur les bateaux antiques et, quand toutes avaient été perdues et qu'on était drossé sur des brisants, la dernière était l'ancre de miséricorde).

Notre malheureux poète va se retrouver alors au contact des pires populations qu'un Romain habitué à l'élégante quiétude de la capitale de l'Empire puisse côtoyer ; nous les avons nommés : les Gètes, les Sarmates et surtout les Scythes, ce dernier nom pour un Romain est chargé de tout ce qu'on peut imaginer, et, parfois hélas, connaître, comme sauvagerie et cruauté ! Il n'y a qu'à lire ce qu'Hérodote en dit pour comprendre

qu'on puisse frémir d'avoir à les fréquenter comme on redoutait jadis de rencontrer leurs ancêtres les féroces et intrépides amazones (cf. les 5 000 amazones noires en Afrique). Des hordes de guerriers hors la loi, peut-être escortés de leurs redoutables cavaliers cataphractaires (« entièrement cuirassés »), harcèlent presque quotidiennement la petite garnison dont les habitants doivent éviter les traits, en particulier les flèches empoisonnées au venin de vipère qui pleuvent par-dessus les remparts jusque dans les rues ! Quant aux paysans, je cite, « d'une main ils labourent et de l'autre tiennent une arme » préfigurant ainsi nos soldats-laboureurs chers à Bugeaud en Algérie. Il faut imaginer Ovide dont ni la stature ni le tempérament ne font un combattant, contraint de s'armer, de revêtir sur ses maigres épaules une lourde cuirasse et de protéger d'un casque sa tête de vieil homme ! (Il se compare exagérément au vieux Priam contraint de combattre !). Quelle conscience de son ridicule ne tourmente-t-elle pas le citadin voluptueux déjà si dépaysé parmi des êtres qu'il considère, bien sûr, en bon citoyen de la première puissance du monde, comme des sous-hommes ! « Il faut voir leurs maisons, il faut voir ce qu'ils mangent » dit-il. On ne parle autour de lui ni grec ni latin… Les Grecs qui séjournent là se sont laissé influencer par les Sarmates et abandonnent leur langue… si bien que le barbare, c'est lui : « *Barbarus hic ego sum quia non intellegor ulli* » « le barbare, c'est moi puisque je ne suis ici compris de personne ». Et le souvenir des temps studieux consacrés aux humanités de sa jeunesse le hante d'autant plus. Et ce n'est pas tout : il y a le climat :

« Trois fois le Danube a gelé, trois fois la mer Noire a gelé » raconte-t-il. Le poète évoque même les glaçons qui tintent en s'entrechoquant, pris dans les barbes des rustres habitants de Tomis ! On comprend que cette vie, du moins au début, tourne au cauchemar, elle est faite d'inquiétude, d'isolement, de dépaysement, jusqu'à aboutir à ce qu'on a pu appeler sa dépression, problème que nous étudierons dans la suite… Il y a bien là de quoi désespérer : « je suis tout seul au bout du monde sur une plage, abandonné ». Car Tomis c'est une plage déserte près de remparts de bois qui enferment deux rues principales… c'est tout ! L'endroit ne sera sécurisé que sous le règne d'Hadrien. C'est un avant-poste même pas à l'intérieur des terres (bien sûr, Ovide n'était pas intéressé par l'ethnographie comme Hérodote et n'aurait eu ni le désir ni l'audace de l'explorateur, mais tout de même…).

Alors il guette anxieusement le passage des bateaux, pour avoir des nouvelles de « là-bas », mais la plupart du temps ils viennent de ports voisins, donc sans intérêt d'informations. Aussi une grande partie des deux recueils d'exil sera-t-elle consacrée aux lamentations et aux supplications pour obtenir la grâce du souverain dont la clémence espérée est flattée par des louanges souvent d'une dérisoire et ridicule humilité. Comment, en effet, s'accoutumer aux incohérences de langues, à la grossièreté des mœurs, à l'insécurité dans ce pays perdu pratiquement aux confins des terres connues ? Les redoutables populations de cette région ne défraient-elles pas la chronique auprès des premiers citoyens du monde civilisé peut-être encore davantage que les Parthes, ces terribles ennemis héréditaires d'Asie si souvent mentionnés par les historiens et jamais vraiment vaincus ? Plusieurs siècles plus tard, l'Empire sera amené à lutter contre les Gètes qui hantent encore Tomis…Voilà donc à quoi notre poète est réduit. « L'heureux mondain de naguère ne rit plus (*agelaste* en grec) et aurait pu sombrer dans l'acédie (manque de soin, inactivité chronique ; celui-là, c'est pour mes confrères médecins !). Pendant de longues années sa principale activité sera de ressasser le bonheur enfui ; il « écoute le passé comme on écoute le grondement de la mer dans une coquille » comme il est joliment dit d'Ennemonde dans le roman éponyme de Giono. Il a tout ce qu'il faut pour cela : n'est-il pas au bord de la mer ? ! Et quand un ami dans ses lettres lui reproche cette propension, il répond avec une colère comique : « Tu voudrais que Priam s'esclaffe aux funérailles de ses enfants et que Niobé gambade en enterrant les siens ? (Enfants massacrés sur ordre de Léto). » Cette violence verbale traduit bien son état de détresse absolue. Dans ces conditions, il ne lui reste que deux recours : Auguste lui-même et son épouse restée à Rome ; le premier qu'il faut essayer de fléchir, la seconde pour intercéder sur place auprès du Prince et de Livie. Ovide avait d'ailleurs dissuadé Fabia de joindre son sort au sien peut-être pour lui éviter les rigueurs de l'exil mais surtout, comme il en convient lui-même, pour qu'elle puisse plaider sa cause auprès de la cour, pensant comme Aristote qu'un beau visage est un avantage préférable à toutes les lettres de recommandation, et plus humain en tout cas que celui de Sénèque qui, condamné au suicide par Néron, acceptera que sa compagne se tue avec lui ! Néron informé envoya son médecin pour la sauver ! Où la clémence ne va-t-elle pas se nicher ?

Penchons-nous un moment sur le cas de cette épouse et du harcèlement tantôt implorant tantôt exigeant dont elle est l'objet de la part d'Ovide.

Les efforts inutiles de Fabia

Fabia, sa troisième épouse, appartient à l'aristocratie : ses origines l'apparentent à Jules César et à Auguste lui-même ce qui va nous conduire à nous poser des questions sur l'échec de ses démarches auprès de l'empereur…

Ce n'est pas faute de recevoir d'Ovide un flot de lettres de tons très différents, allant du désespoir, du souvenir ému ou de la supplique émouvante à l'exigence autoritaire voire à la suspicion :

Je ne mourrai pas dans mon lit
Tes larmes n'apaiseront pas ma dernière soif

À quoi succède l'image de la séparation :

Tu ne m'as jamais trahi
Le jour de mon départ tes larmes
Ont coulé sur mes joues.

Et d'évoquer de célèbres ressemblances dont la mention traduit l'exemplarité mais peut-être aussi le soupçon… :

Tu es née le même jour qu'Andromaque et Pénélope.

Traduisons : fais comme elles, sois fidèle !

Suivent des félicitations pour les efforts déployés mais aussi des reproches :

Ma femme, je m'étonne que tu n'arrives à rien
C'est à toi de chercher ce que tu peux faire.
Prends garde à mériter mes louanges !

On voit là toute l'ampleur de la désespérance dont les excès pourraient nous choquer mais Ovide se rachète par ces vers déchirants d'une beauté émouvante où l'amour triomphe de la fuite du temps dans une sorte de vision anticipée de Fabia vieillie :

Je voudrais te revoir telle que tu es
Embrasser tes joues fanées
Serrer dans mes bras ton corps amaigri

M'accuser de te voir changée
Et pleurer avec toi sur nos malheurs communs.

(Jean-Max Tixier s'est peut-être inspiré de ce texte pour l'un de ses beaux poèmes d'amour.)

Comme nous sommes loin du sémillant professeur d'érotisme ! Et comme cette situation émouvante est aussi, à certains égards, ridicule, de la part de ce vieil Orphée dérisoire et reclus (Ovide est bien passé par la Thrace où les femmes tuèrent le divin poète à la lyre plaintive !).

Il faut dire qu'il y a de quoi désespérer : toutes les suppliques à Auguste sont demeurées lettres mortes, c'est le cas de le dire (« À quoi bon achever un mort » s'exclame-t-il dans une de ses épîtres) malgré leur véhémence et leurs plates flatteries comme lorsqu'il imagine le Prince triomphant et les longues files de ses ennemis vaincus. Alors, à défaut d'amnistie il se rabat sur l'espoir d'un transfert dans un lieu moins inhospitalier :

Je pense à la clémence à la douceur d'Auguste
Ce n'est pas demander l'impossible il me semble,
Un lieu plus sûr…

Et la demande se teinte du souvenir d'une formule homérique :

Puisse l'Aurore aux lèvres roses
Apaiser la colère du Prince…

Toute l'œuvre d'exil est parsemée de descriptions de cérémonies, réelles ou imaginées, où brille la toute-puissance bienveillante d'Auguste. Hélas, répétons-le, tous ces efforts resteront sans réponse : *Ovidius Naso in deserto clamavit* et, de fait, n'est-ce pas dans un désert qu'il croupit ? Les démarches de Fabia semblent d'ailleurs finalement s'être essoufflées, comme si l'époux était déjà mort (sujet traité, ironie du sort, avec humour dans *L'Art d'aimer*) et on est tenté de penser à la délicieuse fable où La Fontaine nous montre

« La Jeune veuve » (c'est le titre) vite consolée… Et la réalité de l'échec s'impose malgré le chantage à la gloire qu'un succès, dit-il, aurait valu à Fabia dans les temps futurs si elle avait réussi à sauver son époux, les récits de fidélités conjugales exemplaires, réelles ou mythiques étant très prisés du lecteur romain de l'époque !

Mais toutes les intercessions pour le proscrit n'ont abouti à rien y compris celles qui faisaient appel à Livie, la femme de l'Empereur. On peut d'ailleurs se demander si deux éléments n'ont pas joué, chez cette dernière, en la circonstance : une jalousie de femme vis-à-vis d'une épouse aux démarches trop « héroïques » et, probablement, la force d'une influence grandissante sur un Auguste vieillissant faisant son œuvre, une joie malicieuse à faire envoyer dans la contrée la plus sinistre qui soit le poète-playboy adulé. Le mystère est resté entier…

Mais c'est là le petit côté de l'affaire. Le vrai, le grand mystère, c'est celui des causes de la proscription d'Ovide, dont, justement, la notoriété aurait dû être un frein ou une circonstance atténuante face à la colère du Prince, dans la brillante société augustéenne. Or il n'en a rien été… au contraire ! Comment expliquer cette rigueur extrême ? La liste des suppositions (car il ne s'agira que de cela) est longue. Passons-la en revue.

Disons tout de suite que le poète fut accusé de « pornographie » ; ce fut le mot employé, il est outrancier : *pornos*, en grec, désigne une prostituée et même si, comme l'avait dit déjà au III^e^ siècle av. J.-C., Plaute, à Rome « il y a plus de courtisanes que de mouches quand il fait très chaud », le grief invoqué ne correspond pas avec le contenu réel de *L'Art d'aimer*, l'œuvre maîtresse incriminée. Ovide feint d'y croire ; en fait il y croit d'autant moins que l'ouvrage date de dix ans et que les productions de poètes érotiques abondaient à Rome. On aurait presque pu dire comme récemment un historien : « *L'Art d'aimer* peut sans crainte être mis aujourd'hui dans les mains des jeunes filles invitées au bal des débutantes. » Et pareille invite se traduit sous la plume du poète en ces termes : « Jeunes écolières, inscrivez sur vos trophées : Ovide fut notre maître ! » On trouve encore des remarques telles que : « Que sert un beau visage si personne n'est là pour le voir ? » ou bien : « Une belle doit s'offrir en spectacle au public » ou encore : « C'est souvent aux funérailles d'un mari qu'on en trouve un autre ». Le clairvoyant poète rappelle aussi les manœuvres des femmes pour se faire offrir des bijoux ou pour entraîner le soupirant dans un salon de haute couture d'où il ne sortira pas indemne ! Peut-être peut-on considérer comme plus grave la désignation de lieux construits par Auguste et ses proches comme refuges clandestins commodes pour les amants … Cela ne va tout de même pas bien loin et on a pu dire d'Ovide qu'il était tout simplement *tenerum lusor amorum*, un « chanteur de l'amour facile ». Sénèque qui composa la cruelle satire de l'empereur Claude intitulée « La citrouillification » (*Apocoloquintosis*) ne fut pas inquiété pour cela, mais pour toute autre chose et plus tard. Et Suétone fut seulement privé de son emploi pour avoir critiqué l'impératrice Sabine. On voit donc mal un lien clair et unique de cause à effet entre l'ouvrage incriminé et l'arrêt brutal de bannissement. Mais Ovide est obligé de « jouer le jeu » de paraître croire à ce chef d'accusation tant il est vrai que le désir de se disculper est tué dans l'œuf par la crainte du nouveau scandale qui résulterait de la révélation de la vraie faute. Alors il fait semblant de défendre son livre en le prétendant moins dévergondé qu'on ne l'a dit, déclarant par exemple : « J'ai écarté de ce livre les femmes mariées » et se plaint d'une interprétation malveillante… Ce n'est pas très convaincant d'autant moins qu'il mentionne tout de même, comme le fera Juvénal plus tard, des pratiques expéditives dans les rapports amoureux ou familiaux, comme le recours au poison, ce qui n'est pas fait pour arranger les choses ! (Juvénal appellera l'aconit « le poison à belles-mères » !). Mais il a beau dire :

> La poésie ne sert à rien
> Elle m'a nui jadis
> Elle est la cause de cet exil minable.

Répétons-le, il n'y croit pas lui-même.

On peut penser en revanche que la simple présence à Rome, dans le contexte social nouveau voulu par Auguste, de ce poète tout de même sulfureux avec ses leçons de séduction raffinée, sa hardiesse à accorder un rôle émancipé à la femme, pouvait déplaire à Auguste pour deux raisons pas directement liées au contenu même du livre : d'abord, cela allait à l'encontre de son entreprise de réforme des mœurs consistant en particulier à promouvoir avec rigueur le mariage, la normalisation de la vie amoureuse, le respect de la famille, le retour à la vie saine des ancêtres faite de rigueur, au lit comme à table, ce qui, d'ailleurs revient au même (ne mangeait-on pas allongé ? !) et, en second lieu, il y avait surtout le fait que, nanti de ces dispositions, Auguste était alors confronté à la pire situation familiale possible : les deux Julia, sa fille et sa petite-fille, défraient la chronique (surtout celle qui a épousé l'illustre Agrippa, homme de confiance et principal collaborateur de l'embellissement de Rome), leur inconduite sexuelle fait scandale, surtout celle qu'on appelle « Julia l'aînée » qui multiplie les amants, a une attitude tapageuse au cirque, est éprise de parures extravagantes, de folles teintures de cheveux (il y avait à Rome un marché aux cheveux !), de cosmétiques raffinés (Martial dira à

une coquette : « Tu résides dans une centaine de pots et la figure que tu nous montres ne dort pas avec toi ! » et Ovide a écrit un *Livre des fards* presqu'entièrement perdu), organisant des orgies au point qu'il faudra l'exiler dans l'île de Pandateria, et qu'il sera stipulé que ses cendres n'auront jamais le mausolée paternel pour dernière demeure ! Quant à la petite-fille, elle est soupçonnée d'adultère avec un sénateur et certains commentateurs ont pu dire que si Ovide ne prône pas vraiment l'adultère, il reste tout de même obscur sur le sujet ! En tout cas, elle est exilée à la même date que le poète, ce qui est troublant. De toute évidence, comme le dit Gaston Boissier, « Malheureusement, (pour Auguste) on ne prescrit pas la vertu par ordonnances » ! Dans ces conditions, il n'était pas envisageable qu'un promoteur de libertinage et de lascivité, marié trois fois, invitant les femmes à être habiles au jeu, à tous les sens du mot, invitant le jeune soupirant par exemple à secouer sans crainte le grain de poussière tombé sur le sein de la femme rencontrée « et s'il n'y a pas de poussière, secoue cependant ce rien ! », conseille-t-il, alternant les conseils de perfidie et de vertu, désactivant le code de bonne conduite amoureuse, bref vrai Machiavel érotique, somme toute, il n'était pas envisageable, donc, qu'il ne fût pas lui-même éloigné de Rome. Il s'agirait donc pour notre poète essentiellement d'être victime d'une malheureuse coïncidence conjoncturelle ? Mais cela ne peut pas constituer la seule ou la vraie raison de la rigueur impériale. Il y a, sans doute, plus grave et plus mystérieux que cela comme il le sous-entend lui-même. Il n'est pas impossible en effet qu'il ait assisté à une cérémonie comme celle des « mystères » en l'honneur d'Isis, sans avoir été initié, ou, plus grave, au culte de la Bonne Déesse, cérémonie secrète à officiantes féminines où un certain Clodius, cible de prédilection de Cicéron, s'était introduit quelques années auparavant à son grand dommage et c'est là peut-être ce qui a pu faire scandale. De même est-il concevable qu'il ait participé à quelque fête orgiaque où aurait été présente une des deux Julie, l'épisode ayant pu aller jusqu'à un rapport sexuel très consenti, ou, peut-être, tout simplement, si j'ose dire, dans ce contexte, il aurait poussé une mauvaise porte au mauvais moment (porte close et prière au portier sont liées aux démarches de l'amant dans certaines scènes de *L'Art d'aimer* ! « Ouvre-moi, ouvre-moi la porte » criait il y a quelques décennies le chanteur Serge Reggiani !) ; à deux reprises en effet Ovide parle de son « erreur » : « erreur, pas crime » dit-il ; et cette affirmation se complète surtout d'un aveu révélateur : « Pourquoi ai-je vu ce que j'ai vu ? » Voir ou ne pas voir, en pareil cas, c'est toute la question ! Il fait d'ailleurs allusion au sort d'Actéon surprenant Diane dans le plus simple appareil (on pourrait aussi rappeler le sort du devin Tirésias frappé de cécité pour avoir surpris Athéna se baignant nue). On est d'autant plus amené à des suppositions scabreuses qu'on trouve dans une lettre à un ami cette phrase circonspecte : « Il serait imprudent de t'expliquer ma faute » et aussi, évoquant d'autres cas d'incivilité connus, il confesse : « Ma faute est encore plus grave ». Alors, a-t-il surpris Livie en personne dans une situation compromettante ? Certes, ce n'est pas *L'Affaire des poisons*, mais tout de même… si l'impératrice est en cause…

Mais le jeu de pistes peut nous orienter vers une autre hypothèse : Ovide s'était laissé attirer par le pythagorisme et par la pratique de la divination. Or cela allait à l'encontre du dessein d'Auguste de favoriser le retour à la religion traditionnelle et d'autre part, la divination était un domaine réservé du Prince et justement Auguste était superstitieux… Le danger représenté par une telle adhésion philosophico religieuse est confirmé par l'empressement du bibliothécaire impérial, Hygin, naguère ami pythagoricien d'Ovide, à le discréditer à Rome, visiblement pour se « dédouaner » au grand dam du poète qui l'agonit de reproches dans son ouvrage satirique *Ibis*.

Enfin, aspect très important, il y eut sans doute, nous l'avons dit, l'hostilité de Livie. On peut d'ailleurs considérer qu'elle a pu mettre en évidence sous les yeux de son époux la convergence de tous les éléments d'accusation dont nous venons de parler auxquels on pourrait ajouter le manque d'intérêt du poète pour le *cursus honorum* : « Je fuyais l'inquiète ambition », nous dit Ovide, le mot « inquiète » étant à prendre au sens étymologique : « qui n'a pas de repos ». Ovide ne s'intéresse pas à la politique ; c'est fatigant, on y perd sa quiétude. Or cette attitude négative est une faute pour un citoyen romain. Ce sera l'un des principaux reproches faits aux chrétiens : ne pas s'impliquer dans la vie publique) ; décidément notre homme n'est pas « dans le moule ». Quoiqu'il en soit, le mystère reste épais et n'a pas cessé d'exciter les curiosités. On a pu croire en revanche en savoir plus à propos des effets de la sanction sur le comportement moral et mental d'Ovide à Tomis. On constate même l'existence d'études médicales consacrées à cet aspect des choses dans le contexte de son calamiteux séjour : nous avons affaire à un homme muré pas seulement dans les remparts de Tomis mais peut-être plus péniblement dans un silence qu'il ne peut rompre et dans une interrogation obsédante sur son avenir. Aussi le grand mot de « dépression » fut-il lâché dans une étude menée, citations à l'appui, par un médecin psychiatre, le Dr Philippe Carrer.

Ovide à Tomis, un poète déprimé

Cet aspect de la condition de notre exilé a « fait la une » des études ovidiennes et rallie d'ailleurs la conviction de la plupart des lecteurs des *Tristes* et des *Pontiques*. Ainsi à l'ambiguïté de sa faute correspond aussi une incertitude sur la vraie nature de son comportement et de son état à Tomis.

Une chose est sûre : tous les symptômes de la dépression tombent sous nos yeux, de la main même d'Ovide qui dépeint les multiples tourments qu'il endure : ses descriptions comportent une grande accumulation de détails sinistres, il a des angoisses, des hantises, il rêve ou, pire, fait des cauchemars. Nous avons une description presque clinique de ses maux et de son état : langueur continuelle, peu d'entrain, insomnies, absence d'appétit, couleur de peau très pâle (sans doute en raison de l'anémie). Il se sent amoindri, constate la blancheur de ses cheveux, la profondeur de ses rides, il chancelle… Tout cela engendre un chagrin permanent (ou peut-être est-ce le contraire ?) qui s'accompagne de pessimisme et va jusqu'au désir de mort : « Si nul ne pense à moi, je cesse d'exister » pourrait-il dire en devançant Supervielle ; il rédige son épitaphe, envisage l'abandon où sera sa sépulture. *Vae oblitis* « malheur aux oubliés » ! (je traduis pour démentir une des idées reçues du dictionnaire de Flaubert selon laquelle derrière une citation latine se cache toujours « quelque chose de leste » !) ; il redoute même l'absence de sépulture et il faut toute l'éloquence du grand médecin Cornelius Celsus pour le détourner du suicide grâce à deux arguments : l'espoir du pardon d'Auguste que pourrait obtenir Fabius Maximus, un parent de Fabia cité plus haut, puisque celle-ci a échoué, et le rappel de l'interdiction du suicide par le pythagorisme. En fait, il éprouve ce qu'on peut apparenter au syndrome de Lazare, l'impression que tout est plus agressif, plus désespéré, plus étrange… alors que c'est lui qui a changé, qui s'est retrouvé dans un monde nouveau au sortir d'un monde connu. Passé de l'autre côté du miroir, il en prend connaissance avec stupeur… Tout cet état lamentable est, sans conteste, à mettre au compte de la nostalgie dont il ne faut pas oublier le sens étymologique : « douleur engendrée par le désir de retour ». Frappé d'exil, il eût fallu qu'il le fût aussi d'amnésie car le poète sentait bien lui-même qu'il vivait un état surtout psychosomatique dû au souvenir du pays perdu et qui peut mener à la dernière extrémité. Je peux dire que je sais de quoi il s'agit : un certain nombre de mes compatriotes, qui n'avaient pas lu Pythagore, se sont suicidés après la perte de l'Algérie. En tout cas, on le voit, la situation et les vers d'Ovide avaient de quoi exciter la curiosité du médecin et conduire à la thèse qui en résulta et à laquelle j'ai fait appel.

Cependant, la répétition complaisante des détails médicaux fournis par le « malade » et d'autres passages de ses poèmes nous conduisent à nuancer l'ampleur de la détresse de notre exilé.

Ovide déprimé, vraiment ?

Il y a d'abord le fait que tous ses ouvrages de Tomis ne sont pas des chants de désespérance : il a la force de rédiger le texte satirique *Ibis*, aux attaques violentes, et il faut le noter, dans les deux recueils principaux rédigés à Tomis les très nombreux passages où la véhémence des reproches, l'exaltation des diatribes et l'ardeur des appels au secours ne sont pas d'un dépressif indifférent à tout. Il trouve même l'envie d'écrire *Le Noyer* et un traité de pêche, *L'Halieutique* ; peut-être même termine-t-il *Les Métamorphoses* ! Mais cela ne suffirait pas à contester, ou à nuancer, l'ampleur prétendue de sa décrépitude. Il faut en outre noter combien, techniquement, est restée scrupuleuse son application, dans ces œuvres de l'exil, à soigner le détail, à polir ses vers, allant même jusqu'à détruire certains textes. Il est visiblement à l'affût des réactions du public de Rome à ses œuvres. Il joue même le rôle de mentor auprès d'une jeune poétesse romaine, qui n'est autre que sa fille, Perilla déjà citée, à qui il prodigue ses conseils éclairés. On perçoit également, dans son besoin d'être aimé et d'en avoir des preuves, la permanence d'un attachement à la vie qui s'inscrit en faux contre l'affirmation d'un désespoir mortifère. Et que dire de son « acclimatation » au pays des Gètes dont il avoue avoir appris la langue jusqu'à l'utiliser pour des ouvrages qui lui valent l'admiration locale et font de lui la « vedette » intellectuelle de Tomis ! L'exil et le royaume, en quelque sorte ! Il a même composé, à sa grande honte en langue gète, un panégyrique pour l'empereur ! De même cultive-t-il des relations culturelles avec ses confrères écrivains dans sa correspondance ou en se mêlant par la pensée, comme il le raconte à maintes reprises, à la vie romaine. Tout ce comportement participe d'un effort sublime pour « garder la tête hors de l'eau », pour dominer son drame, pour assumer jusqu'au bout la « fonction du poète ». Il n'est pas douteux que la poésie constitue pour lui comme une catharsis salvatrice et, quand il a compris l'inexorabilité d'Auguste, comme un « baroud d'honneur », et cela corrige notre croyance à une détresse absolue tout en renforçant notre admiration pour l'œuvre composée dans ces conditions extrêmes.

La relégation jusqu'à la mort…

Or ces conditions furent maintenues trois ans de plus après la mort d'Auguste par son successeur Tibère… On est donc conduit à deux hypothèses : ou bien Ovide a été victime de l'indifférence, auxiliaire impitoyable de l'oubli, les liens de dépendance familiale des monarques ayant naturellement entériné la mesure d'exil du prédécesseur comme allant de soi, ou bien la faute commise par le poète était vraiment impardonnable ce qui relance à la fois notre curiosité et notre perplexité. On ne compte plus le nombre des bannis au cours de l'Antiquité mais soit les lieux de confinement étaient plus cléments, soit le coupable était finalement rappelé, au gré des événements politiques comme ce fut le cas par exemple pour Cicéron. Et les raisons des châtiments pouvaient être sérieuses ou « fantaisistes » : tel empereur exilera le haut fonctionnaire dont il convoite l'épouse, l'exil consistant souvent en un fructueux gouvernement de province (c'était la version ancienne du « parapluie doré » de nos PDG !). Mais la mesure qui frappa Ovide, qui relève elle aussi du bon plaisir du Prince, reste empreinte de scandale et de drame.

Nous sommes loin d'un exil complaisamment affiché – et évitable – comme celui de Victor Hugo sur son île d'où il venait toucher à Paris ses droits d'auteur avant de repartir se draper dans son vêtement victimaire. Et il n'est pas douteux que Baudelaire, quand il évoque « l'exilé ridicule et sublime », formule qui a fait notre titre, dans son admirable poème *Le Cygne*, désigne sans doute malicieusement l'auteur des *Châtiments*. Et on aimerait pouvoir appliquer à Ovide cette phrase de Nietzsche (un clin d'œil à notre cher confrère Granarolo !) : « J'ai choisi l'exil pour pouvoir dire la vérité ». Eh non ! Nous venons de voir qu'il n'a pas choisi l'exil et que la vérité est restée cachée…

Alors, ridicule, Ovide ? Il le fut, certes par sa situation comiquement précaire à Tomis, par ses débordements de plaintes, par ses excès de vaines menaces, par l'exagération de son inconfort, par ses autoportraits qui frisent le grotesque, par ses craintes presque enfantines aussi mais, sublime, il le fut par sa conviction que l'Art était à la fois le moyen de survivre et la manifestation de cette invulnérabilité que confère la supériorité de l'esprit sur la force du pouvoir. Il le dit à plusieurs reprises, proclamant que la vraie liberté est dans sa poésie et que cela, aucun être au monde ne peut le lui ôter, fut-il le maître de l'univers, ce qui est une condition passagère et qui, justement, quand elle est durable dans les mémoires, ne doit sa pérennité qu'au lustre que l'artiste a bien voulu lui conférer. Comme le dit Maria-Louisa Spaziani, poétesse italienne contemporaine, il restera toujours la poésie, « Feu follet fugace sur la Cité des Morts » et, pour citer ma pianiste préférée, Hélène Grimaud, il faut voir la poésie comme « le verbe libéré de nos ombres ».

Ovide s'est éteint à Tomis, de consomption, et il n'y a pas trace de sa sépulture sur la petite île qu'on croyait sa dernière demeure, mais avec Cocteau et bien d'autres, gardons la conviction que les poètes ne meurent pas. Nous en voulons pour preuve la décision récente (2017) du conseil municipal de Rome de voter une résolution visant à réparer « le sérieux préjudice (admirons cette administrative litote… !) subi par Ovide » décision peut-être inspirée par celle de Florence qui en 2008 avait demandé pardon pour les persécutions dont Dante eut à souffrir ! On peut être agacé, voire scandalisé, par la mode actuelle de la repentance mais, c'est égal : s'agissant de génies littéraires, cela fait tout de même plaisir !

SÉANCES MENSUELLES
COMMUNICATIONS

SÉANCE MENSUELLE DU 18 JANVIER 2018

MODERNITÉ DE RACINE, DE *BRITANNICUS* À *PHÈDRE*

Huguette THÉLOT

Pour le *Littré* ou le *Robert*, être moderne, c'est être de son temps, celui du locuteur. Malgré la relativité de cette notion, qui se mesure à l'aune de l'immédiat, je voudrais montrer un Racine en phase, deux cents ans en avance, avec les deux siècles, voire les deux millénaires que nos générations ont eu la chance d'enjamber. Être moderne, ce n'est donc plus être de son temps, mais de plusieurs temps plus loin que son époque.

La connotation positive de « moderne », évocateur de jeunesse, incite souvent à s'emparer du terme, à tort ou à raison. Dès le XVII^e^ siècle, on assiste à l'historique « Querelle des Anciens et des Modernes». Mais le concept échappe à toute définition, de même que son rival : « classique ». Ces notions n'existaient pas avant le XVII^e^. Ni leurs connotations : universalité ou momification du « classique » ? Arbitraire, fragilité, voire snobisme du « moderne » (souvent terni par des engouements fugaces et sans discernement). Des antonymes, plus ou moins péjoratifs, sont apparus : réactionnaire, vieux-jeu, oserai-je ajouter ringard ?

Pourquoi discerner de la « modernité » chez certains, alors que Montaigne, Shakespeare, Molière, Hugo, Baudelaire, d'autres, génies de leur temps et de tous les autres, ne sont ni modernes ni classiques ? Ils sont, tout simplement.

Racine a composé ses tragédies dans un siècle nullement « moderniste », mais fasciné par les vertus de l'antique République romaine. Louis XIV encourageait officiellement cet esprit. Corneille, plus âgé de treize ans, était grand maître de ces valeurs : patriarcat, loyalisme politique, courage, patriotisme. Et les ennuis rencontrés par Molière viennent du fait qu'il n'a jamais craint de dénoncer la tradition, au nom d'une morale universelle.

Pourtant, ce XVII^e^ siècle, paradis officiel du « classique », est plus complexe qu'on le croit. Corneille, qui a délaissé le baroque insolent pour la décente tragédie, n'a pas toujours échappé à l'ambigüité : sentimentalité romanesque du *Cid*, satire implicite du pouvoir absolu dans *Tite et Bérénice,* tragi-comédie politique, éclipsée par la *Bérénice* sentimentale et poétique de Racine.

Le public et le roi appréciaient les étiquettes faciles : « le tendre Racine ». Lequel, – assez opportuniste, voire sournois – ne cherchait pas à les contredire. Protégé du souverain et de son épouse morganatique, il était « à la mode », et certes, en a profité. Sciemment ou non, il a laissé des clés, invisibles en son temps, mais qui, aux générations actuelles, rendent sa cruauté plus évidente que sa tendresse.

Corneille approuvait l'esprit romain, politiquement correct. Le « tendre » Racine émeut son public avec les harmonieuses plaintes de Bérénice contre une loi poussiéreuse et cruelle qui rendait les Romains allergiques aux mots *rex* et *regina*. Mais cette défense de l'individu est prononcée par une femme. Prudence ou préférence ? Titus, lié par son patriotisme viril, se fait (en tous cas à nos yeux), voler la vedette.

Corneille a choisi la République et, dans les temps « vertueux » de l'Empire, le débat d'Auguste, solitaire, mais rationnel. Son public admirait surtout la « clémence » du souverain, promise par le sous-titre. Se doutait-

-il que, des siècles plus tard, dans le vers célèbre : « Rentre en toi-même, Octave et cesse de te plaindre », l'angoisse existentielle du dédoublement intéressera davantage ? En tous cas, il l'a formulée, (sans toutefois quitter la zone psycho-morale délimitée par son époque), et l'a subtilement nuancée par la fameuse injonction : « Prends un siège, Cinna ». Car avant d'exercer sa « clémence », Auguste se venge en humiliant noblement son ingrat protégé.

Le cas d'*Horace* est plus étrange. À l'exemplaire résignation de Sabine (la perte d'un frère était-elle moins grave que celle d'un fiancé ?) répondent dix-huit alexandrins, hurlés par Camille pour maudire Rome et conclus par le fameux « et mourir de plaisir ». Meilleur rôle de la pièce pour une actrice de notre temps. Mais avec ce que nous percevons comme d'affreuses paroles, « ma patience à la RAISON fait place », le héros justicier exécute sa jeune sœur, coupable d'« imprécations » dictées par la douleur. Qu'en pensait un contemporain de Racine ? Fanatisme ou patriotisme exemplaire ?

Bien que ses personnages féminins ne manquent pas de caractère, Corneille a confié l'action aux hommes. Alors que l'œuvre de Racine est dominée par les femmes ou par la féminité.

Les thèmes cornéliens sont sans ambiguïté. Même présente, la compassion reste une faiblesse à surmonter. Dans ce paysage théâtral, le jeune Racine doit se tailler une place. Est-il impossible de le soupçonner d'hypocrisie ou de duplicité, plus ou moins volontaires ?

Deux tragédies fort différentes, distantes de huit années, l'une tirée de l'histoire romaine, d'après le sulfureux Tacite des *Annales*, l'autre, inspirée d'un mythe grec, à travers l'*Hippolyte couronné* d'Euripide et la *Phèdre* de Sénèque, nous font mesurer à quel point le « tendre » et courtois Racine peut être« moderne », c'est-à-dire libre de tout code moral, de toute bienséance et même scandaleux, voire démoniaque selon les critères de ses contemporains (qui n'ont pourtant vu que du feu, là où notre mentalité post-freudienne et peu embarrassée de pudeur se plaît à percevoir de géniales intuitions).

Britannicus

En 1669, paraît *Britannicus*. Selon l'usage du temps, le titre désigne le bon héros, victime attestée par l'histoire, mais falsifiée (l'enfant, devenu adulte, et rival plus amoureux que politique, est une pièce nécessaire de l'échiquier tragique). Pour respecter la « bienséance », il fallait certes un couple à l'amour légitime. Et pour que Racine puisse, avant le Giraudoux d'*Électre*, donner une valeur inédite à certain verbe : « Contre Britannicus, Néron s'est déclaré », il devait lui fournir un adversaire. À la convention, s'ajoute une nécessité théâtrale et psychologique. D'où l'introduction de Junie. Mais Racine sait utiliser les « bienséances » de son temps. Et cette jeune femme l'intéresse davantage que Britannicus, peut-être même qu'Agrippine. À qui va la faveur du public de l'époque ? Probablement au couple innocent et victime, auquel l'auteur a eu soin de donner du relief. Mais pour nous, la vraie vedette est Néron.

Les confidences ou confessions, évidemment très différentes chez Néron et Phèdre (complaisantes et étudiées chez le premier, désespérées ou incontrôlées, chez la seconde) sont habilement utilisées, sous l'alibi des usages de l'époque. Ce que l'histoire nous apprend sur l'étrange et pervers Néron a suffisamment intéressé Racine, pour qu'il fasse passer – attitude on ne peut plus moderne – l'analyse, et même l'auto-analyse, avant le jugement moral (tout en ayant la prudence de suggérer ce dernier au spectateur), et aussi pour qu'il fasse preuve d'intuitions en avance sur son temps. De plus, il a choisi, de son propre aveu, le « monstre naissant », en s'appuyant commodément sur le fait historique que Néron, apparemment docile et bon dans son jeune âge, s'est révélé pervers en sortant de l'adolescence. Hypocrisie de l'enfant et de l'adolescent, soumis aux adultes, ou étrange mutation psychologique ? Racine laisse planer le doute. Nuances habiles, énigmes réelles ou créées.

La modernité du Néron racinien, se fonde sur des traits historiquement attestés, mais éclairés par un discours d'une subjectivité si absolue qu'elle frôle l'autisme. Le rôle nécessaire et accessoire de Narcisse, confident au nom significatif (absent chez Tacite), permet donc au personnage de se « déclarer », dans un monologue déguisé en dialogue, vraisemblance oblige). Néron parle pour lui-même, se contemple et se pavane dans son miroir intérieur (un vrai miroir, sur scène, serait le bienvenu), et dans la vanité puérile et déjà efféminée d'un rôle inédit ; Narcisse, à son corps défendant, se dédouble : son nom évoque le mythique reflet dont Néron a besoin dans l'instant, sans se soucier de la désapprobation à peine voilée du personnage réel … « Narcisse c'en est fait, Néron est amoureux ». Il utilise avec emphase la 3e personne, pour mieux réussir sa flatteuse objectivation théâtrale.

« Si César est aimable ou bien s'il sait aimer ». Il savoure les mots, se pare du titre ou plutôt du rôle que lui donne l'Empire, avec une volupté solitaire, abuse de l'exagération romanesque grâce à des effets de style :

contraste et progression. Le ton de fatalité tragique qu'il affecte frôle le comique. Difficile pour un acteur d'effleurer cette frontière sans la franchir et de doser sans l'effacer ce grain de ridicule. Subtil et moderne mélange des genres. Audace encore moderne de Racine qui suggère la virginité affective de Néron, marié trop tôt à Octavie qu'il n'aime pas. Junie est-elle vraiment son premier amour ?

Néron ne sait parler que de lui-même. C'est, bien avant les modernes diagnostics, le psychopathe, condamné à l'objectivation d'autrui, et même de sa propre personne. Le génie de Racine écarte les rideaux de ce théâtre intérieur sur un Néron monstrueux, mais génial metteur en scène.

Rappelons les étranges circonstances de ce « coup de foudre » : Néron, qui sous des prétextes politiques, a ordonné l'emprisonnement de la protégée inconnue d'Agrippine, assiste « par hasard » à son arrestation nocturne. Il a en effet la curieuse manie d'errer seul, la nuit, dans son palais. Une étrange prescience offre à cet ingénu pervers mais esthète, « excité d'un désir curieux », un spectacle délectable.

Le génie de Racine fait passer ce spectacle à travers le regard de Néron, caméra avant toutes les caméras, car il invente les effets de plans (gros plans et même inserts sur les yeux en pleurs de Junie), les éclairages mouvants d'anachroniques projecteurs et, bien-sûr, la saisissante « bande sonore » (tout cela en un seul vers, magnifique et célèbre : « Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence… »). Bien avant l'invention du cinéma (qui, reconnaissons-le, a changé notre regard sur la réalité), Racine a eu l'intuition géniale d'échapper, à travers son personnage, à la fixité de la perspective théâtrale.

L'œil pervers de Néron, caméra cachée, filme donc en gros plans, plans d'ensemble et même plans américains, opère des montages personnels : triste avant… belle… La bienséance interdit d'évoquer clairement l'involontaire impudeur de la tenue de nuit « Sans ornements, dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil ». Mais la brutalité d' « arracher » évoque un fantasme de viol, confirmé par l'anachronique prescience du sadisme : « J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler ».

La conclusion de cet exercice de style confirme l'égoïsme absolu du psychopathe qui ne craint que de se tromper et considère autrui comme un objet et jamais comme un sujet (le seul sujet au monde étant lui-même). Mais aussi une étrange auto-compassion : « À combien de chagrins il faut que je m'apprête ! ». Après une allusion à la prétendue stérilité d'Octavie, il avoue en termes ampoulés qu'il craint sa mère : « Mon génie étonné tremble devant le sien ».

L'entrevue avec Junie « Quel est donc, seigneur, cet époux ? – Moi, madame », frôlerait encore le ridicule, si l'on ne partageait la surprise et l'effroi de l'héroïne. Flagorneur ou menaçant, Néron se dédouble constamment et désarçonne Junie qui avoue son amour pour Britannicus. Furieux, mais toujours metteur en scène, Néron la contraint à une douloureuse comédie. Assez perspicace pour flairer son double jeu, il lui tend un piège et, avec une ironie sophistiquée : « Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire, je sais l'art de punir un rival téméraire », menace de briser ce qu'il ne peut avoir.

Sa révolte, encore timide, contre sa mère, est nourrie de lucidité et de ruse. La douleur d'Agrippine exprimée avec dignité, paraît le fléchir. Mais ce n'est que le masque d'une colère puérile. Sa conception du pouvoir est celle d'un enfant gâté, intimidé par l'intègre Burrhus, avant l'influence pernicieuse de Narcisse (territoire psychologique, dont Racine, en son temps, est seul à esquisser une exploration).

Meurtre inutile de Britannicus, fureur de Néron à qui Junie échappe. Le mot de la fin : « crime » prédit sinistrement le cours de l'Histoire, qui va se poursuivre, une fois le rideau tombé. À cause de ce décryptage implicite mais visionnaire de la personnalité de Néron, le choix des acteurs est difficile : comment l'interprétait Floridor, vedette de l'Hôtel de Bourgogne ? À notre époque, Jean Marais, ou Robert Hirsch, voire Peter Ustinov, illustrent une beauté trop charnelle et bisexuée, attestée par l'histoire, subtilement porteuse de germes de laideur.

Mais face à Britannicus, faux héros, faux adulte et peut-être faux innocent, Néron reste la vedette, raille en termes précieux la virginité -sentimentale ou autre- qu'il prête à son cadet « Si jeune, se connaît-il lui-même ? D'un regard enchanteur connaît-il le poison ? » Mais il ne fait encore que se vanter. Pour passer, une fois détrompé, à une fureur jalouse bien réelle mais toujours esthétisée, voire mythifiée : « J'embrasse mon rival (on pense à Antée), mais c'est pour l'étouffer ».

Depuis le Romantisme, cruel ou sentimental, depuis Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, nous savons que le Mal peut être plus « esthétique » que le Bien. Qui eût osé l'affirmer au XVII^{e} siècle ? Pourtant, les vers les plus cruels prononcés par Néron sont les plus harmonieux !

Encouragé par Tacite, Racine devait s'intéresser à Agrippine, mère abusive que son ambition rend sotte dès qu'il s'agit de son fils. Père et mère à la fois, dans l'ambiguïté morale de l'affrontement, Agrippine a tort, mais Néron a-t-il pour autant raison ? Bavarde et maladroite, elle le fait asseoir, comme Auguste a fait asseoir Cinna et le traite en gamin désobéissant. Racine dépeint avec audace et finesse la virilité incongrue de cette femme assoiffée d'un pouvoir (lequel, malgré le « féminisme » relatif des Romains, est réservé aux hommes) au point de tenter, aveugle à tous les obstacles sociaux et psychologiques, de l'exercer à travers son fils ? Relation œdipienne, crûment attestée par Tacite ? Il reste que Racine préfère à cette maladroite virago Junie, dont la fuite chez les vestales (seul lieu hors d'atteinte de Néron) prouve le courage et l'intelligence.

Racine paraît donc esquisser une nouvelle conception du héros théâtral, mise en lumière, deux siècles plus tard, non sans fracas avec *Hernani* et *Ruy Blas* : l'admiration laisse place à l'inquiétude, le héros bien élevé devient bandit ou honteux hybride de noble et de manant. Mais, « lion superbe et généreux», « force qui va », ou même « ver de terre amoureux d'une étoile », la poésie le transfigure, par un regard « moderne » c'est-à-dire affranchi des conventions morales et sociales.

Avec cette tragédie romaine, nous étions dans l'histoire laïque, sans aucune intervention des dieux.

Phèdre

Phèdre, tragédie grecque, inspirée par *l'Hippolyte couronné* d'Euripide et par la *Phèdre* latine de Sénèque, sera traitée plus rapidement, malgré son importance. Le mythe est plus simple que l'histoire. Là encore, ce qui intéresse Racine, c'est l'analyse du mal. Mais il s'agit d'une tout autre situation, d'un tout autre héros, d'un tout autre mal. La modernité apparaîtra par des voies et sous un éclairage différents.

La situation psychologique de Phèdre est triple : hôte coupable du mal, elle est en même temps sa principale victime et son juge impitoyable. Ce mal, c'est la « passion »(en grec *pathos* ou *pathêma)* mal absolu qui annihile la volonté, le sens moral et la sacro-sainte raison. Mais alors que chez Euripide l'accent est mis sur la douleur, la honte et la faiblesse, à grand renfort de ces gémissements sonores, codifiés par la tragédie grecque et dûment scandés par l'héroïne et sa nourrice (*pheu*, *pheu, aîaî, aiai*, soupirent les victimes, sans caractère et sans réaction), Racine suit plutôt la voie esquissée par le philosophe et psychologue Sénèque. La conscience de cette honte engendre une lutte désespérée et Hippolyte, transformé, par « bienséance », de l'étrange puceau misogyne, sauvage, et bavard (mis en vedette par Euripide et Sénèque) en timide ingénu amoureux d'une ingénue, acquiert plus d'humanité.

Le génie de Racine l'a conduit à concrétiser et analyser ce mal, inoculé par une déesse jalouse et peu soucieuse de morale. Phèdre est sa propre psychologue, voire déjà psychanalyste : « Mon mal vient de plus loin… ». Elle introduit une confession méthodique, intérieurement remâchée, éclairée par un dédoublement aussi lucide qu'inefficace. Manipulée, voire mise en scène par Vénus, Phèdre n'y peut rien, mais continue à lutter sans espoir.

L'intuition de Racine le fait recourir à la moderne introspection, qu'il ne faut pas confondre avec les aveux, chez Euripide, ou même la confession, mieux maîtrisée, chez Sénèque. À travers le discours de l'héroïne, Racine identifie progressivement le mal, nomme sa force démoniaque et vindicative : « Je reconnus Vénus et ses feux redoutables, d'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables… ». Partenaire antagoniste de Phèdre, joueuse et cruelle, invisible mais de plus en plus présente. Car dans son siècle de raison, Racine n'hésite pas à répandre le parfum sulfureux d'un fantastique « gothique » avant la lettre : « Vénus tout entière à sa proie attachée…» annonce les goules et vampires du postromantisme et n'a rien d'un gracieux modèle botticellien. Malgré les pudiques usages du temps, l'actrice apparaît, dès son entrée, en proie à un malaise équivoque, dû aux vêtements d'apparat, aux insignes royaux insupportables sur un corps malade. Ces allusions aux accessoires théâtraux, notamment aux vêtements, sont, à l'époque, très rares, peut-être uniques. Sur la chair de Phèdre, Racine évoque avec audace leur pesante matérialité. Peu après, l'aveu à Œnone est à la fois une confession et un diagnostic psycho-pathologique : « Je sentis tout mon corps et transir et brûler, mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ». Sous les symptômes de la « passion », transparaissent la médiévale possession démoniaque ou, avant Charcot, la moderne hystérie. Auprès de cette sombre héroïne, l'innocence du couple Hippolyte-Aricie paraît bien pâle.

Autre audace « moderne », la déroute de Phèdre, sexuellement affolée par la présence d'Hippolyte. Racine ne manque pas d'y ajouter nuances et profondeur. Phèdre est insatisfaite, délaissée et déçue par son époux. Le mythe ne donne aucune précision à ce propos, mais notre logique imagine une Phèdre bien plus jeune que l'absent et volage Thésée (autrefois séducteur de sa sœur aînée), donc assez proche d'Hippolyte, par l'âge et par l'ingénuité. Elle n'est nullement la belle-mère mûrissante que l'on représente parfois, contresens qui

fausse toute la scène. Car ce statut de belle-mère, malgré sa puissance, ne peut masquer le délire romanesque et pathétique de la jeune femme mal mariée : le temps s'inverse et Hippolyte devient l'époux idéal que Thésée n'a pas su être. Hallucination qui n'exclut pas la conscience d'une dignité qu'elle n'arrive plus à préserver. L'aveuglement et la gaucherie d'Hippolyte frôlent le ridicule. Dans sa « bulle » de naïveté, Hippolyte devient un leurre manipulé par la démoniaque Vénus pour induire Phèdre en tentation.

L'épée d'Hippolyte, symbole phallique, banal depuis Freud, traité comme tel avant la lettre, est l'accessoire indispensable d'une scène d'une grande audace : la fille de l'intègre Minos ne peut empêcher celle de l'impure Pasiphaé de dénuder sa poitrine : « C'est là que ta main doit frapper », « Donne ». Ce son rauque exprime sans pudeur le transfert, sur l'arme, d'« un supplice si doux ». Tandis qu'Éros et Thanatos opèrent leur éternelle et moderne alliance, on pense au poème sado masochiste de Baudelaire : *À celle qui est trop gaie…*

La suite favorise la double vengeance de Vénus : calomnie de Phèdre, condamnation d'Hippolyte.

Mais, en véritable héroïne, Phèdre, entre deux crises de folie, regarde en face son ennemie : « Ô toi qui vois la honte où je suis descendue ». Une fois de plus, contre l'esprit de son temps, Racine ose convoquer l'irrationnel. Le dialogue orgueilleux et médiumnique de Phèdre se poursuit, avec une Vénus aussi réelle qu'invisible : « Tu ne saurais pousser plus loin ta cruauté ». Réponse immédiate et cruelle raillerie de la déesse à l'imprudente affirmation : « Je ne me verrai point préférer de rivale » ; dernier et pire tourment : « Hippolyte est sensible et ne sent rien pour moi ». Par un subtil retournement psychologique s'éveillent chez Phèdre une honteuse coquetterie ainsi qu'une humiliante jalousie.

Selon la morale classique, Œnone est le mauvais génie de Phèdre, car son amour est quasi animal. Sa mentalité d'esclave préfère la vie à l'honneur. Mais c'est aussi une pitoyable femelle à qui on a enlevé ses petits et qui s'est attachée par instinct à un petit d'une autre espèce. Elle place la vie de sa fille de substitution au-dessus de sa dignité aristocratique (qui pour elle n'a pas de sens). Elle participe à la modernité dans la mesure où Racine, précédé par Sénèque, en a fait un personnage évolutif, d'une densité psychologique bien supérieure à celle des pâles confidentes de la tradition hellénique. Rejetée sans pitié par Phèdre, elle se suicide et sa propre oraison funèbre ne manque pas de grandeur : « Ah, Dieux, pour la servir, j'ai tout fait, tout quitté. Et j'en reçois le prix, je l'ai bien mérité. ».

La mort horrible d'Hippolyte, due à l'aveuglement de son père, souverain dérisoire, confirme le « féminisme » de Racine, tout en achevant la victoire de Vénus, démoniaque metteur en scène et distributeur de rôles, qui s'est plu à détruire, et disparaît, faute de nouvelle proie.

Phèdre, enfin libre, se juge, à son propre tribunal. Invention de Racine, son courage se révèle dans le choix raisonné d'une mort lente par le poison. Entre le monde tourmenté des vivants et l'absence muette des morts, elle s'offre une orgueilleuse transfiguration : d'épouse faible et soumise, elle devient autoritaire et digne, impose silence à un Thésée qui fait pâle figure. C'est à elle que Racine donne le droit paradoxal de prononcer le mot *:* « *pureté* ». Loin de la tragédie antique, il fait de la pécheresse une héroïne exemplaire, fille du soleil, héritière de sa force rédemptrice. Bien que les conventions du temps laissent le dernier mot à Thésée, celui-ci ne peut éclipser l'ultime victoire de Phèdre, remportée au prix de sa vie.

Le rusé Racine, abrité sous les alibis disponibles à son époque, et que la nôtre décrypte aisément, s'est autorisé bien des audaces : liberté morale subtile et cryptée, exploration audacieuse des souterrains de l'âme.

Il est aussi un poète qui, parfois, illumine son discours théâtral, prudemment discret, d'un vers magique que notre temps recueille. Mais gardons-nous d'oublier que, comme le temps, la modernité est fuyante et relative. Évitons les pièges de la mode, incluse dans son étymologie.

Ce qui nous fait admirer et aimer les génies de la littérature et de l'art est régi par des lois mystérieuses et inéquitables. Certains traversent victorieusement les siècles, dans une sorte de temps absolu. D'autres ont pour destinée de voyager, dans les souterrains de l'oubli, avant de tenter l'escale d'une époque qui les ressuscite avec de nouveaux visages. Témoin, l'atterrissage fracassant, après trois cents ans d'hibernation, du *Dom Juan* de Molière, dans la forêt de projecteurs du TNP.

Une foule de « petits classiques » illustrés, en couverture, de symboles variés, beaucoup de mises en scène théâtrales rivalisant d'inventivité (parfois discutables), attestent la moderne notoriété de Racine et de ses vedettes : Néron et Phèdre (avec, bien sûr, Bérénice).

Aurais-je pu démontrer la modernité de Corneille ? Mais, comme disait Kipling, « Ceci est une autre histoire ».

LES PLONGEURS-DÉMINEURS DE LA MARINE

Jacques FOURNIOL

Depuis plus de soixante-dix ans, la Marine nationale est moteur dans les techniques de plongée sous-marine et d'exploration des fonds marins. Espace de liberté tout en étant obstacle, le milieu subaquatique suscite crainte et fascination. L'eau a offert de nouvelles perspectives à l'action des hommes, paradoxalement sublimée par la guerre : que ce soit pour frapper l'ennemi, pour s'en prémunir ou pour sauver les siens. La confrontation à un environnement naturellement hostile a ainsi développé dans la Marine des compétences particulières. Entre ombre et lumière, passion et danger, le métier des plongeurs-démineurs reste méconnu aux yeux du public.

Ils sont les dignes héritiers de Philippe Taillez, Jacques-Yves Cousteau et Frédéric Dumas, surnommés « les Mousquemers », ces pionniers qui plongeaient en maillot de bain, il y a plus de soixante ans, au sein du Groupe de recherches sous-marines (GERS). Ils sont aussi les descendants des plongeurs profonds du Groupe d'intervention sous la mer (GISMER), né en 1974 de la fusion du GERS et du Groupe des bathyscaphes, et dissous en 1993. À cette époque, les plongeurs étaient capables de brancher des manches de ventilation sur un sous-marin en détresse à la limite du plateau continental par 300 mètres de profondeur. Ils participèrent à de nombreuses expérimentations en centre hyperbare jusqu'à atteindre au sein de la Marine la profondeur extrême de 613 mètres.

La mine est une arme peu coûteuse qui peut être mise en œuvre avec des petits moyens. L'Histoire nous a appris que le maintien des routes commerciales est vital sur le plan de la géostratégie. Et dans les zones d'opérations, la capacité de déminage est primordiale. Durant ces dernières décennies, il ne s'est pas passé un conflit durant lequel les plongeurs-démineurs n'ont eu à intervenir. En 1973-1974, ils ont participé à la réouverture du canal de Suez. Dans les années 1980, ils ont participé à plusieurs déploiements de forces de guerre des mines aussi bien en mer Rouge qu'en océan Indien ou dans le golfe Persique. En 1991, devant les côtes koweïtiennes minées par les forces de Saddam Hussein, ils ont permis la libération de couloirs de navigation et la réouverture d'emprises portuaires et côtières. Plus récemment, en 2011, en Libye, ils ont été déployés pour investiguer et éliminer les munitions et les engins explosifs improvisés dans neuf des principaux ports militaires, commerciaux et pétroliers libyens, ainsi que dans leurs approches et leurs zones d'attente.

Le plongeur-démineur exerce un « métier-passion » qui comporte plusieurs facettes. C'est d'abord un marin, prêt à embarquer pour partir loin, longtemps, aussi bien sur des bâtiments de guerre des mines que sur d'autres bâtiments de combat ou des navires d'opportunité en fonction de la mission ordonnée. C'est naturellement un plongeur qui doit toujours être prêt physiquement, conditionné à se coordonner avec son compagnon de bout de sangle, entraîné à diriger des hommes déterminés. C'est un démineur qui doit être rigoureux dans l'application de procédures étudiées tout en étant capable de s'adapter à la situation dans laquelle il est engagé. C'est un expert qui doit maîtriser du matériel très diversifié dans des conditions d'environnement souvent difficiles. C'est enfin un soldat qui doit être combatif, persévérant et résilient.

Le domaine d'emploi des plongeurs-démineurs a évolué au fil des découvertes et des expérimentations menées au GERS puis au GISMER, au fil aussi des accidents et des incidents. Ayons une pensée pour le premier maître Maurice Fargues qui, au cours d'un essai de grande profondeur à l'air, a trouvé la mort le 17 septembre 1947 en plongeant à 120 mètres au large de Toulon. Au début des années 1980, nous avions coutume, pendant les transits à bord des bâtiments d'intervention sous la mer *Triton* et *Gustave Zédé*, de faire des mises en pression rapides en 5 minutes à 100 mètres à l'air dans les sas de leur centre hyperbare pour nous accoutumer à la narcose due à l'azote de l'air ; et préparer ainsi des missions réussies par 75 mètres de profondeur ! Aujourd'hui, la limite a été ramenée à 50 mètres pour les plongeurs-démineurs.

Lors de toutes ces années de conquête vers les grands fonds, pour limiter les efforts ventilatoires et la toxicité des gaz, il a fallu tester de nouveaux mélanges gazeux. Les plongeurs utilisent après l'air, tour à tour le Nitrox (azote et pourcentage d'oxygène plus important que l'air), le Trimix (hélium, azote et oxygène), et bien d'autres qui n'ont plus cours à présent. De nouvelles tables de plongée sont validées et codifient les paliers de décompression et les vitesses de remontée en fonction du temps passé sous l'eau. Dans le même temps, de nouveaux appareils de plongée ont été développés. À titre anecdotique, citons le « DC55 », du nom du pharmacien-chimiste Dufau-Casabane du GERS qui l'a inventé en 1955. C'est devenu l'outil quotidien des

plongeurs-démineurs. Il leur permet d'intervenir jusqu'à une demi-heure à 55 mètres en toute autonomie et de passer aussi trois heures à 25 mètres sans paliers. C'est un appareil à circuit semi-fermé avec fuite proportionnelle pour maintenir le taux du gaz respiré, filtrant le gaz carbonique expiré par une cartouche de chaux sodée. Modernisé en 1996 pour diminuer les résistances respiratoires qui lui étaient reprochées, cet appareil très robuste supportait très bien les contraintes de la plongée militaire.

Changement de cap en 1993 à la dissolution du GISMER : la Marine décide de recentrer ses activités de plongée humaine et de concentrer ses efforts sur la sécurité entre 0 et 80 mètres. En 2009, après avoir testé pendant des années les différents appareils à recyclage de gaz existant au monde, la Marine adopte le CRABE (Complete Range Autonomous Breathing Equipment). C'est aussi un appareil à circuit semi-fermé, à l'autonomie et à la discrétion magnétique et acoustique remarquable pour intervenir sur les mines à influence magnéto-acoustique. Il couvre cette fois toute la tranche 0-80 mètres. Il offre un excellent confort respiratoire même à grande profondeur. En guerre des mines, il faut noter que seule la Marine nationale au sein de l'OTAN fait intervenir des plongeurs à cette profondeur en autonomie complète.

Les plongeurs-démineurs plongent également à l'oxygène pur jusqu'à 7 mètres, profondeur au-delà de laquelle l'oxygène devient toxique. Chaque gaz a vraiment ses propres spécificités en physiologie de la plongée. Ils utilisent un appareil en circuit fermé, le FROG (Full Range Oxygen Gas) aussi de fabrication française, qui a remplacé l'OXYGERS, qui bien que modifié en 1997 était en service depuis 1957 ! Ne provoquant aucune bulle, il est parfaitement discret. Son autonomie de quatre heures, ses fonctionnalités supérieures et les éléments de sécurité dont dispose le FROG en font un matériel de pointe, en particulier pour les nageurs de combat, en service opérationnel dans la Marine depuis octobre 2002.

La plongée n'étant qu'un vecteur support d'une intervention sous-marine, passons en revue les missions des plongeurs-démineurs.

Pour la guerre des mines, six plongeurs-démineurs sont embarqués sur les onze chasseurs de mines de la Marine nationale. Ces bâtiments très spécialisés déplacent 600 tonnes et sont pourvus de sonars de coque à haute définition pour détecter les mines posées sur le fond ou ancrées entre deux eaux. De manière à réduire les risques de déclencher la mise à feu des mines et à améliorer les capacités de détection des sonars embarqués, leur coque en matériaux composites et le système d'immunisation visent à les rendre amagnétiques. En propulsion électrique, ils ont une très faible signature acoustique. Ils sont très manœuvrants grâce à leurs gouvernails actifs et à leurs propulseurs d'étrave. À bord, les plongeurs mettent en œuvre des drones sous-marins télécommandés et autopropulsés, munis de caméras de télévision qui vont identifier les objets détectés et qui déposent à proximité une charge explosive pour détruire la mine classifiée. Les plongeurs peuvent également procéder à l'identification et à la pose des explosifs pour le pétardement de la mine, en fonction des directives de conduite des opérations.



Binôme de plongeurs-démineurs équipés de leur CRABE (Complete Range Autonomous Breathing Equipement).

Les chasseurs de mines peuvent être utilisés en opérations systématiques, par exemple pour explorer un chenal périodiquement ou avant le passage d'une escadre ou d'un bâtiment précieux, ou ponctuellement, pour identifier des objets douteux ou préciser les caractéristiques d'un objet posé sur le fond, ou situé entre deux eaux.

Les plongeurs-démineurs interviennent également en unité constituée dans les zones resserrées où les chasseurs de mines ne peuvent manœuvrer, dans les zones portuaires, sur l'estran, par petits fonds ou dans les zones très encombrées. Les trois groupes de plongeurs-démineurs (GPD) sont basés à Brest, Toulon et Cherbourg. Ils disposent de bâtiments support qui leur permettent d'intervenir par la mer, même déployés loin de leur port-base, comme au Koweït en 1991 ou en Libye en 2011. C'est une fois de plus une spécificité de la Marine nationale que de posséder ces BBPD (Bâtiment base pour plongeurs-démineurs de 400 tonnes et 43 mètres de long) par rapport aux autres marines de l'OTAN. En outre, les plongeurs peuvent intervenir par la mer à partir de vedettes d'intervention de 21 m, par la route avec quelques véhicules adaptés et aussi par hélicoptère en fonction de l'urgence. Leur drome légère est constituée d'une dizaine d'embarcations pneumatiques à coque rigide.

La mission principale des GPD est la lutte contre les mines, étendue à toutes les munitions de combat, tels que les torpilles, les bombes et tous types d'obus, « historiques » du siècle dernier ou modernes, en mer comme à terre sur l'estran et les emprises du ministère de la Défense, en opération extérieure, ou à bord d'un bâtiment de combat ou d'un navire de commerce. Ces engins peuvent nécessiter d'être déplacés avec précaution avant de procéder à leur destruction en raison des conditions d'environnement. Les plongeurs ont une connaissance très bien documentée sur la plupart des munitions existantes au monde, qu'elles soient marines, terrestres ou aériennes. Ils peuvent mettre en œuvre des procédures de neutralisation de mines à des fins de récupération de leur système de mise de feu. Ils s'entraînent régulièrement lors d'exercices et d'échanges multinationaux. Nous pouvons être fiers de nos capacités dans ces domaines reconnus internationalement. Il faut dire que l'histoire du siècle dernier nous y a bien aidés !

Les plongeurs-démineurs sont également compétents pour intervenir sur tout engin explosif improvisé, à terre sur les emprises du ministère de la Défense, en mer à bord des navires, en OPEX (OPérations EXtérieures) également. Ils ont servi lors de plusieurs mandats interarmées NEDEX (Neutralisation, Enlèvement, Destruction des Engins eXplosifs). On les retrouve également dans le cadre de déploiements de bâtiments de guerre en zone sensible, hors métropole ou lors de déploiements et traitements de munitions sur des zones de conflit. Ils sont intégrés aux Forces spéciales pour le soutien à la reprise de vive force d'un navire en mer, l'intervention en génie sous-marin de combat et dans l'ouverture de chenaux d'assaut par petit fond en vue de débarquements amphibies. Techniciens qualifiés, ils remorquent un petit sonar pouvant intervenir jusqu'à 60 mètres de fond, très souple d'emploi, permettant d'être déployé sous faible préavis, pour un large spectre de missions, du levé de fonds en milieu portuaire à la recherche d'épave. Ils peuvent mettre en œuvre un véhicule sous-marin autonome programmé pour quadriller une zone sous-marine jusqu'à une profondeur de 100 mètres. Spécialistes en génie océanique, ils savent exécuter toute une panoplie de travaux sous-marins fort utiles à la Marine, mais éventuellement pour des missions de service public : découpage, meulage, soudage, relevage, démolition, déroctage, eaux polluées, etc. Ils interviennent dans le cadre des missions de l'action de l'État en mer : inspection d'épaves, déblaiement d'obstruction suite à tempête, intervention en eaux polluées, sauvetage en mer.

Le 4 mars 2011, le chef d'état-major des armées a désigné la Marine nationale comme expert plongée de la Défense. La Cellule de plongée humaine et d'intervention sous la mer (CEPHISMER), qui dépend aujourd'hui de la Force d'action navale à Toulon, est ainsi l'héritière de l'aventure extraordinaire de quelques hommes qui ont révolutionné la façon de se mouvoir dans le milieu subaquatique. Cette cellule est mandatée pour piloter, animer et coordonner la pratique de la plongée dans les armées. Ses actions recouvrent des domaines aussi variés que l'écriture de la réglementation plongée, la définition des normes d'entraînement, la mise au point et la mise en service du matériel, le contrôle des unités et des plongeurs de la Marine, la gestion des ressources humaines des plongeurs-démineurs. Avec sa vingtaine de plongeurs-démineurs expérimentés, la CEPHISMER présente également un volet très opérationnel car elle met en œuvre du matériel lourd lié au sauvetage de sous-marin, à la récupération du matériel perdu en eaux profondes, à la recherche d'une boîte noire d'aéronef dans les abysses, à l'investigation d'épaves par grands fonds. Cette liste d'actions n'est pas exhaustive et l'expertise des équipes d'intervention sous la mer de la Force d'action navale est aujourd'hui reconnue au niveau international.

Le NEWTSUIT (habit de triton) est un scaphandre atmosphérique habité, qui, descendu dans sa cage jusqu'à 300 mètres de profondeur, peut dérouler sur place sa laisse et se propulser pour effectuer par exemple un

prélèvement délicat aussi bien qu'un branchement de manches de ventilation sur un sous-marin en difficulté, sous l'œil attentif d'un robot qui pourrait lui porter assistance.

Les plongeurs de la CEPHISMER mettent en œuvre toute une gamme de ROV (Remotly Operated Vehicle).

L'ACHILLE est le robot le plus léger et facile à mettre en œuvre même à partir d'une embarcation semi-rigide jusqu'à – 400 mètres. Il est équipé d'une caméra couleur et d'un bras manipulateur d'une force équivalente à 3-4 kg. Il a participé à la récupération d'objets perdus en mer et au repêchage d'un corps de plongeur.

Le robot d'intervention ULISSE (Unité lourde d'intervention sous-marine de surveillance et d'expertise), relié à son cordon ombilical, descend à – 1000 mètres, équipé de deux bras manipulateurs et d'un coupe-câble hydrauliques. Il soulève et déplace des charges de 15 kg et tracte sur le fond des charges de 45 kg. Il est conçu pour participer à des missions militaires telles que l'assistance à un sous-marin en détresse, la recherche ou la récupération d'aéronef, ou encore la recherche d'objets en mer. Un exemple d'utilisation a été le repêchage des boîtes noires des *Rafale* perdus en mer en 2009.

DIOMEDE (Dispositif d'intervention océanique pour mission d'expertise et d'assistance) a des caractéristiques similaires à ULISSE, mais dans des volumes et poids un peu plus importants, jusqu'à une immersion de 2 000 mètres.

Intervenir en 72 heures, partout dans le monde, pour secourir un équipage de sous-marin en difficulté jusqu'à 600 mètres de fond et mer 6 (vagues de 5 mètres), c'est le challenge que relève le Nato Submarine Rescue System (NSRS). Construit par la France, le Royaume-Uni et la Norvège, il constitue le système de sauvetage le plus abouti en service depuis 2008. Les plongeurs-démineurs de la CEPHISMER, au sein d'une équipe d'alerte à 24 heures, participent à la mise en œuvre des équipements du NSRS, ensemble de caissons de décompression associé à un submersible de sauvetage habitable venant se clamper sur le sous-marin et sur les modules de décompression médicalisés à son retour à bord. Il évacue 15 personnes par rotation. Il est mis en œuvre depuis les BSAD (bâtiment de soutien, d'assistance et de dépollution) de Brest et de Toulon, ou des navires d'opportunité. Il est aérotransportable en 23 conteneurs pour 280 tonnes.

La CEPHISMER est enfin dotée d'un centre hyperbare, ensemble de caissons d'expérimentation et de recherche physiologique en espace habitable, ou de matériel. C'est un outil quasiment unique en Europe, permettant de simuler une plongée à sec ou en eau jusqu'à 100 mètres de profondeur. Ce centre permet de travailler notamment sur les tables de désaturation et le domaine de sauvetage des sous-marins. On y teste à la fois les hommes et les équipements dans des conditions extrêmes.

C'est à l'École de plongée de la Marine nationale à Saint-Mandrier que sont formés les plongeurs-démineurs, selon un premier cursus d'une année, suivi d'une deuxième année plus tard dans leur carrière, tant il y a matière à acquérir toutes ces techniques décrites ci-dessus.

Être plongeur-démineur, c'est bien exercer un métier passionnant, riche en aventures, fondé sur la rigueur, l'engagement physique, la disponibilité, le sang-froid, une parfaite maîtrise des risques et une confiance absolue en son équipier. Immergés dans la grande bleue, la fonction prime le grade. Rares sont les métiers des armes où ceci est vécu de la sorte. J'ai adoré ce précepte de notre activité.

En tant que vieux batracien qui a eu le privilège de commander un groupe de plongeurs-démineurs et son bâtiment-base, un chasseur de mines en opération de guerre et dernier commandant du Groupe d'intervention sous la mer, je dois vous avouer humblement que j'ai déjà été remonté à la surface par mon équipier, et qu'il m'est arrivé aussi de remonter celui qui m'accompagnait. On est tour à tour, P1 imprégné des gestes à effectuer pour réussir la mission du moment, ou honorable P2 veillant à la garde du temps, à la profondeur à respecter, pour ne pas mettre en danger son binôme fusionnel.

Quel bonheur d'être dirigé en mission par un directeur de plongée différent chaque jour ! Quel bonheur de n'ordonner que ce que l'on est capable d'exécuter, tout en sachant qu'il y aura toujours un adjoint, un proche, pour vous tirer par la manche si cela paraît quand même un peu déraisonnable !

Pour conclure, comme le disait le commandant Taillez, « l'enthousiasme est la seule vertu ! ».

ITER : UN CHEMIN VERS LA FUSION NUCLÉAIRE

Claude CAVAILLER

La consommation mondiale d'énergie ne cesse d'augmenter ; il est prévu qu'elle augmentera de plus de 60 % d'ici 2040.Les énergies fossiles sont en voie d'épuisement et leur utilisation doit, de toutes façons, être limitée pour réduire les émissions de CO2 et le réchauffement climatique.

Aujourd'hui les énergies renouvelables ont les faveurs de l'opinion et doivent, bien sûr, être développées, mais en raison de leur spécificité« intermittence, puissance, température, coût, difficulté de stockage, nécessité de surfaces étendues, développement d'infrastructures de réseaux coûteuses », elles ne pourront satisfaire qu'une part des besoins. Est-ce que le solaire et l'éolien (très fortement rejeté par les riverains) atteindront l'objectif de 32 % de notre consommation électrique en 2030 comme le fixe la loi sur la transition énergétique ? Seul l'avenir nous le dira. Qu'en sera-t-il du coût du kWh ? Faudra-t-il l'augmenter de 60 % pour continuer de financer les énergies renouvelables comme en Allemagne ? Comment sera produite l'électricité nécessaire au fonctionnement des véhicules électriques, puisqu'il est envisagé qu'il n'y ait plus de voiture à moteur à essence ou gasoil en 2040 ?

La fission

Le nucléaire traditionnel utilisant la fission, première voie utilisée pour récupérer de l'énergie en cassant des atomes lourds, aurait pu être la clef principale de la solution de nos problèmes énergétiques, car il produit peu de CO2.Mais une bonne partie de l'opinion est hostile au nucléaire traditionnel mettant en œuvre de la fission. Elle l'était avant même Fukushima, elle l'est encore davantage aujourd'hui.

La fusion

Nombre d'arguments avancés par les mouvements anti-nucléaires perdent toute pertinence dès lors que l'on emprunte le deuxième chemin[1] pour parvenir à produire l'électricité : la fusion.

Au lieu de bombarder les noyaux d'atomes comme ceux de l'uranium ou de plutonium pour qu'ils fissionnent, on crée des collisions entre les noyaux les plus légers (hydrogène) pour qu'ils fusionnent en des noyaux plus lourds libérant une grande quantité d'énergie.

C'est ce type de réaction qui se produit dans le soleil et les étoiles. Ce sont de gigantesques boules de plasma chaud et dense confiné par la force gravitationnelle des astres. Dans leur cœur, les noyaux d'hydrogène, fortement agités en raison des températures élevées qui y règnent, entrent violemment en collision et fusionnent, délivrant ainsi toute leur énergie.

Le tokamak[2]

Les premiers travaux de recherche sur les applications civiles de la fusion nucléaire datent des années 1950. En particulier, la fusion inertielle pour laquelle les gaz réactifs sont maintenus à l'intérieur d'une bille micrométrique (la cible) refroidie par cryogénie à quelques degrés Kelvin à l'intérieur d'une chambre à vide.

1 BIGOT B. « Sécurité énergétique : l'urgence d'une vision à long terme et le programme ITER » *Actes de l'académie de Bordeaux*, 2 décembre 2015.

2 ARNOUX R., JACQUINOT J. *ITER, le chemin des étoiles*. Aubagne : ÉDISUD, 2006.

La cible est comprimée et chauffée par des puissants faisceaux laser convergents pour provoquer la réaction de fusion.

À la fin des années 1960, le tokamak, né en URSS, s'est imposé comme la plus performante des machines à fusion. Un champ magnétique intense est généré par des courants électriques qui circulent à la fois à l'extérieur (dans des bobines magnétiques toroïdales qui produisent le champ principal ainsi que dans des bobines de champ poloïdal) et à l'intérieur de la chambre à vide, emprisonnant le plasma dans une prison immatérielle au centre de la chambre et le maintenant éloigné de ses parois.

Les courants de grande intensité alimentant les bobines peuvent aussi servir à chauffer le plasma. Pour atteindre les 150 millions de degrés nécessaires pour déclencher des réactions de fusion, des techniques complémentaires doivent être mises en œuvre (injection de particules neutres fortement accélérées, chauffage par micro-ondes…).

Des décennies de recherche ont démontré que ce sont les noyaux de deutérium et de tritium, tous deux isotopes de l'hydrogène, qui donnent la réaction la plus accessible. Les réserves de deutérium sont infinies dans l'eau de mer ; quant au tritium, sa période ou demi-vie étant très courte (12,3 ans), on ne le trouve qu'à l'état de traces infimes dans la nature. Comme on ne peut le produire qu'en faible quantité dans les réacteurs à eau lourde, la solution envisagée est de produire le tritium à l'intérieur du tokamak. Il faudra faire interagir les neutrons sortant du plasma avec les couvertures des parois interne de la chambre.

Le tokamak de Fontenay-aux-Roses, TFR, grâce à sa taille et l'intensité de son champ magnétique s'est imposé entre 1973 et 1976 comme la machine la plus performante du monde. L'humanité est entrée dans l'âge de la fusion nucléaire sur le tokamak JET (*Joint European Torus*) situé au Royaume-Uni. Ce tokamak a obtenu en 1997 le record mondial de puissance de fusion avec 16 mW pendant une seconde. Le TFTR américain dépassa, quant à lui, les 10 MW pendant deux secondes fin 1994. Le JT60 japonais, dépourvu de capacité tritium, a établi le record mondial de température ionique en portant son plasma à 520 millions de degrés. Depuis 1988, date de sa mise en service au CEA Cadarache, l'installation de recherche Tore Supra[3] est le plus grand tokamak à bobines supra conductrices du monde. Celles-ci, refroidies à une température proche du zéro absolu, n'offrent quasiment aucune résistance au courant électrique. Elles permettent donc de générer des champs magnétiques importants sur de longues durées. Tore Supra dispose de moyens de chauffage du plasma par micro-onde (puissance disponible de 15 mWh). Tore Supra a obtenu en 2003 le record mondial de durée avec un plasma de plus de six minutes et demie, dans lequel il a été injecté et extrait une énergie de l'ordre de 300 kWh. C'est la seule installation au monde capable de pratiquer des décharges longues qui mettent en jeu des puissances proches de celles qui interviendront dans un réacteur de fusion. Aujourd'hui cette installation a évolué, dans le cadre du projet WEST, en une plate-forme de test utilisée pour le développement de technologies clefs pour le projet ITER.

ITER (International Thermonuclear Experimental Reactor)

1. Objectif

Le projet ITER vise à vérifier la« faisabilité scientifique et technique de la fusion nucléaire comme nouvelle source d'énergie ». Le réacteur ITER est une évolution des tokamaks précédents. Ce sera le plus gros tokamak jamais construit. Là où le JET consomme plus d'énergie qu'il n'en produit, les expériences menées sur ITER devront prouver qu'il est possible de générer dix fois plus de puissance que celle injectée dans le système, autrement dit, que la machine devra générer dans un premier temps 500 mW en continu pendant dix minutes en ne recevant que 50 mW pour chauffer le plasma (environ 100 fois plus de puissance que le JET pendant 100 fois plus longtemps, ou encore 20 % de la puissance thermique produite dans un réacteur à fission traditionnel équipant une centrale nucléaire).

ITER est une étape technologique pouvant conduire à un futur réacteur expérimental, DEMO, d'une puissance prévisionnelle de 2 000 mW en continu, visant à la mise au point d'une production industrielle d'électricité par fusion nucléaire.

3 COMMISSARIAT À L'ÉNERGIE ATOMIQUE. *50 ans de Cadarache, le futur s'invente aujourd'hui*, Saclay : 2009.

2. Organisation du projet

L'acronyme ITER signifie chemin, en latin. C'est lors du sommet de Genève, en 1985, que Mikaël Gorbatchev a proposé à la communauté internationale de réaliser une collaboration scientifique mondiale, sans équivalent dans l'histoire, pour construire la prochaine génération de tokamak. Progressivement est mise sur pied l'organisation ITER qui comprend sept membres : la Chine, la Corée du Sud, l'Union européenne, l'Inde, le Japon, la Russie et les USA, soit 50 % de la population de la planète. Les sept membres contribuent financièrement et en nature au projet. À cette fin, chacun a créé une agence domestique. La gestion d'ITER est assurée par un ensemble d'instances qui obligent le directeur général d'ITER à se partager entre les problèmes politiques et techniques. La principale instance de décision est le Conseil ITER.

ITER Organisation coordonne le programme en étroite collaboration avec les sept agences domestiques qui ont chacune la propriété intellectuelle de leurs réalisations.

3. Description du tokamak ITER

La chambre à vide est constituée de deux parois d'acier entre lesquelles circule l'eau de refroidissement. Le volume de plasma de 840m³ qu'elle peut contenir est trente fois plus important que celui de Tore Supra. Le rayon de ce plasma est compris entre 2 m (petit rayon) et 6,2 m (grand rayon) ; sa hauteur est de 6,80 m et sa masse est de l'ordre de 2 g (deutérium et tritium). Le courant qui circulera dans le plasma est de 15 mA. La couverture de cette chambre est constituée de dalles en cuivre recouvertes de béryllium. Cette couverture a deux fonctions : absorber les neutrons produits par les réactions de fusion afin d'évacuer la chaleur, et générer in situ le tritium à partir du lithium contenu dans la couverture. Le système d'aimants supraconducteurs, comme sur Tore Supra, est très élaboré (bobines toroïdales, poloïdales, et solénoïde central) et il maintient le plasma au centre de la chambre à l'aide d'un champ magnétique de l'ordre de dix Tesla.

4. La construction

Fin juin 2005, le site de Cadarache a été choisi pour la réalisation du projet. Le premier coup de pioche a été donné en janvier 2007. L'Europe construit la quasi-totalité des bâtiments. La France contribuera à la réalisation d'ITER à hauteur de 9,1 % ; elle avait déjà investi 1,1 milliard d'euros fin 2015. La construction des bâtiments est très bien engagée. Le bâtiment nucléaire, qui hébergera le tokamak est en cours de réalisation. Il a nécessité d'importants travaux de fondations pour soutenir et protéger l'installation en cas de séisme. À près de 20 m de profondeur, 500 plots parasismiques de 2 m de hauteur ont dû être installés. Les nouvelles exigences de sûreté ont imposé une très forte densité de ferraillage qui a rendu la réalisation difficile. Le complexe tokamak mesure 80 m de large, 120 m de long et 80 m de haut.

Sur un des plus grands chantiers d'Europe, équipé de six grues fonctionnant en simultané, s'affairent plus de 2 000 personnes travaillant sur de larges plages horaires afin d'achever la construction du bâtiment nucléaire et de tous les bâtiments qui hébergeront les servitudes de l'installation.

À la fin 2017, 50 % de la construction était réalisée.

Deux autres bâtiments ont été achevés. Le premier, appelé bâtiment PF (Poloïdal Field), sert à la construction des plus grandes bobines supraconductrices (diamètre : 24 m, et 450 tonnes). Le deuxième est destiné à l'assemblage du cryostat dont le premier élément a été livré par l'Inde en septembre 2015 (dimensions : 30 m de diamètre et 30 m de haut).

Les sept membres de l'organisation fabriquent les éléments de la machine et les auxiliaires. Depuis début 2015, les arrivages se succèdent. Au total, plus de 7 milliards de contrats ont été engagés pour la construction et la fabrication du tokamak. La France tient une place très importante dans la construction, puisque plus de 80 % des entreprises du chantier sont françaises et avaient obtenu, fin 2017, 56 % des contrats, soit 2,96 milliards d'euros.

En juin 2016, le Conseil d'ITER a décalé de 5 ans la réalisation de la construction avec un objectif « premier plasma » en 2025, au lieu de 2020, et les premières expériences de fusion avec du deutérium et du tritium en 2035, au lieu de 2023. Ce dérapage calendaire a eu bien sûr pour conséquence un glissement budgétaire de plusieurs milliards d'euros. À ce stade, le nouveau coût du projet dépasse les 20 milliards d'euros (coût annoncé en 2006 : 5 milliards d'euros). Ces dépassements, s'ils sont difficilement acceptables par la communauté internationale, ne sont pas étonnants compte tenu de l'extrême complexité de l'organisation et des problématiques scientifiques et techniques.

Conclusion

Les avantages de la fusion nucléaire sont considérables. Il s'agit d'une source d'énergie inépuisable. Sa technologie est sûre. Elle a un impact très limité sur l'environnement et ne produit pas de CO_2, ni de déchets à haute activité et à durée de vie longue. Il n'y a pas de risque de prolifération et l'impact d'un acte terroriste sur une centrale à fusion serait limité à l'arrêt du réacteur, donc à une simple perte de production électrique.

Certes le « chemin vers une centrale électrique à fusion est encore long et parsemé de difficultés à surmonter mais pas insurmontables ». Le succès du projet ITER sera, sans aucun doute, la clef de la réussite.

ROMAIN ROLLAND : LA LITTÉRATURE DE L'INDIGNATION

Jean PICANO

Pourquoi s'intéresser à l'indignation et pourquoi lire Romain Rolland[1], un auteur souvent oublié ?

- Parce que la littérature et la critique littéraire ont leurs habitudes et qu'elles laissent dans l'ombre ce que le comparatisme[2] met en lumière.
- Beaucoup de livres mettent en scène un lieu de richesse et de sérénité (*locus amœnus*) où le bien-être se donne des airs de bonheur et où règne, croyons-nous, la dignité. Distraire les lecteurs semble être une fonction première de la littérature.
- Pourtant, des ouvrages lancent des cris d'indignation. Flaubert au XIXe siècle écrivit *Madame Bovary* pour exprimer la révolte des femmes et, en 1862, Victor Hugo lance un avertissement dans *les Misérables*. Zola, avec les vingt romans des Rougon-Macquart, se fit l'écho des révoltes populaires tant dans les mines qu'ailleurs.
- L'indignation qui s'entend tout au long de chapitres prophétiques peut être lue comme un cri d'alarme et une alerte pour les différentes générations qui, sinon, s'installent dans l'indifférentisme[3] et dans un hédonisme plus ou moins toxique.
- Au début du XXe siècle, deux hommes travaillent sans relâche dans ce même esprit : Charles Péguy (1873-1914) et Romain Rolland (1866-1944). Péguy édite le roman de Rolland dans les *Cahiers de la Quinzaine* et pendant dix ans aucun des deux ne s'éloignera de l'autre.
- Sont-ils d'accord sur tout, ces deux anciens élèves de l'École normale supérieure, ou bien contiennent-ils en secret leurs intimes convictions : pour Rolland le pacifisme, pour Péguy le recours à la force en cas de menace ?

C'est ce que nous allons essayer de percevoir.

Contre la résignation

Avoir moins de quarante ans à la Belle Époque peut faire rêver les amoureux du passé. Romain Rolland, qui avait vécu la guerre de 1870 et l'occupation des Prussiens lorsqu'il était enfant, était en droit de vivre *une* belle époque. Mais que pouvait-il espérer dans une France vaincue, privée de l'Alsace-Lorraine annexée par l'Allemagne. L'Empire allemand avait été proclamé à Versailles par Bismarck et le Kaiser.

Certes, le jeune Rolland avait bien réussi ses études. Normalien, agrégé d'histoire, muni en outre d'un doctorat ouvrant sur une nouvelle discipline : la musicologie, il pouvait sans rougir enseigner à Paris dans des lieux où l'enseignement n'avait perdu ni son sens ni son prestige.

Il est vrai que son divorce d'avec Clotilde Bréal l'avait bouleversé[4] mais l'écriture et son *Théâtre du peuple* absorbaient tout son temps.

Or, la solitude qu'il avait choisie pour éviter les mondanités le condamnait à observer la prétendue « Belle Époque ». À qui appartenait-elle ? À des politiques affairistes et parfois scandaleux, à des œuvres creuses et guillerettes, à des Willy, le premier mari de Colette et de nombreuses autres femmes qui n'écrivaient pas des

1 1866 – 1944.

2 L'académie du Var m'a permis de m'exprimer non seulement sur la vie et l'œuvre de Thomas Mann mais aussi sur Cervantès et Tchekhov… bref sur la littérature européenne. Bien entendu, j'ai également pu m'exprimer au sujet de la littérature française autant qu'il était souhaitable.

3 Ce mot a été utilisé par Lamennais dont on peut apprécier les œuvres percutantes. On peut lire un de mes articles consacré à son œuvre dans le *Bulletin de l'académie du Var* de 1987.

4 « Après huit ans d'un mariage ambigu (célébré en octobre 1892), le couple se défait » , LACOSTE Jean, *Présentation de* Vie de Beethoven, de Romain Rolland. Paris : Bartillat, 2015.

Claudine, mais qui lui faisaient passer, croyait-il, du bon temps. La foire était sur la place et l'on faisait avant terme de la littérature à l'estomac.[5]

C'est du moins ce que ressentait Romain Rolland lorsqu'il écrit dans sa Préface à la *Vie de Beethoven* en 1903 :

« L'air est lourd autour de nous. La vieille Europe s'engourdit dans une atmosphère pesante et viciée. Un matérialisme sans grandeur pèse sur la pensée, et entrave l'action des gouvernements et des individus. Le monde meurt d'asphyxie dans son égoïsme prudent et vil. Le monde étouffe. »[6]

Le diagnostic étant posé, quelle sera la conduite préconisée pour éviter la résignation qu'il condamne ?

Romain Rolland a choisi d'enseigner et d'écrire. Le théâtre lui paraît être le moyen d'atteindre le cœur du peuple. Il va donc composer une œuvre gigantesque dont nous retiendrons seulement trois pièces : *Saint Louis* en 1897, *Aërt* en 1898 et le *Triomphe de la raison* l'année suivante[7].

Or*, Le Théâtre du Peuple* ne connut jamais le succès que Rolland espérait. Certes, Charles Péguy avait publié dans les *Cahiers de la Quinzaine* trois de ses pièces[8] et une autre pièce avait été jouée devant Jean Jaurès. Mais faire revivre des héros sur scène n'est pas une entreprise aisée. La concurrence du théâtre de boulevard qui accueillait un nombre considérable de spectateurs se réclamant plutôt des goûts de Madame Verdurin, avait réduit à néant les efforts du dramaturge.

Dès lors, Rolland se met à écrire un roman musical qu'il nomme *Jean-Christophe*. C'est Péguy encore qui lui permet d'être édité. Ollendorf, l'éditeur parisien, ne vient que plus tard[9] lorsque le succès semble enfin assuré.

L'histoire de Jean-Christophe Krafft[10], jeune musicien venu en France où il trouve une terre de liberté pour sa musique, éveille la curiosité puis l'affection du public. Pendant dix ans, cette histoire est proposée aux abonnés de *La Revue*. Rolland continue d'enseigner, mais en 1912, il peut fêter la fin de son histoire. Stefan Zweig précise que : « Dans les *Cahiers de la Quinzaine* parurent en février 1902 le premier volume : *l'Aube* et en octobre 1912 le dernier volume : *la Nouvelle Journée*. »[11]

Jamais Rolland ne céda à l'abandon malgré la fatigue et la quasi pauvreté. Son roman océanique ne lui rapporte pas un centime car Charles Péguy n'a pas d'argent. « C'est plus qu'une œuvre, écrit Zweig, c'est le miracle quotidien d'un homme qui fait en lui-même l'expérience de la vérité et, du même coup de la vie intégrale. » L'admiration de Zweig mérite une explication : *Jean-Christophe* naît après le triste naturalisme de Zola et le scientisme vaniteux[12] et menteur. Rolland publie sa symphonie héroïque, ce roman musical dans lequel toutes les parties sont issues du même sentiment général et puissant : « Comme une symphonie est bâtie en quelques notes exprimant un sentiment qui se développe en tout sens, un roman musical est la libre floraison d'un sentiment qui en est l'âme et l'essence.»[13]

Ce roman-fleuve fait entendre le Rhin à chaque épisode et, chemin faisant, il fait naître l'idée d'un roman européen à une époque où des deux côtés du fleuve, on guette la faute de la nation adverse, pour une fois encore, s'affronter dans un nouveau conflit.

André Gide, en 1916, dans son *Journal* du 26 mars, a beau regretter « ces longueurs ou plutôt ces traînasseries, ce lyrisme épais et rudimentaire [...] Ce roman (il le reconnaît) se fait de nombreux amis ».

---

5 Dès 1895, dans la correspondance avec Malwida von Meysenbug, Rolland dénonce : « Le plat réalisme [...], la jouissance égoïste de ses contemporains ». LACOSTE Jean, *op. cit*. p. 31 « La littérature à l'estomac » est un pamphlet de Julien Gracq paru en 1950 dan *la Revue Empédocle*.

6 *Op. cit*. p. 33.

7 Il les publiera ensemble en 1921 avec un titre commun : *les Tragédies de la foi*.

8 Rolland a publié dans *les Cahiers de la Quinzaine* : *Danton* en trois actes in 2° série 1900-1901, *14 juillet* en trois actes in 3e série, *Le temps viendra* 4e série. Dans la 4 ° série, Rolland a publié aussi *Vie de Beethoven* et dans la 5°série (1903-1904) *Jean-Christophe* : I L'aube et II Le matin.

9 « C'est seulement lors de la parution du 5e volume : Vie de Beethoven et dans la 5e série (1903-1904) *La Foire sur la place* qu'Ollendorf se chargea d'éditer le roman. » Stefan Zweig, p 186.

10 « En allemand, kraft (avec un seul l), signifie force », souligne Stefan Zweig dans sa biographie de Romain Rolland, p 207, Belfond L.P. n° 15591.

11 *Op.cit*. p 186.

12 « Scientisme étroit, naturalisme décourageant », écrit Pierre Curnier in Classiques Larousse, p 15.

13 Ibidem, p. 15.

Le prix Nobel lui sera finalement attribué en 1915. Romain Rolland est désormais en lutte pour la vie même du monde, car c'est la guerre en Europe. Depuis deux ans : « Les patries dressées les unes contre les autres, dans une lutte sanglante, c'est le comble de la barbarie. [14]» écrivait Herder au XVIII[e] siècle. Qui pourra dans ce massacre défendre « la conscience de l'Europe »[15] ? demande Stefan Zweig.

Contre la violence

Après l'enseignement, la fondation du Théâtre du Peuple et l'œuvre immense publiée par Péguy dans les *Cahiers de la Quinzaine*, Romain Rolland se trouve en Suisse auprès de la Croix-Rouge quand éclate la guerre, la Grande Guerre.

Cet écrivain de 48 ans pourrait arrêter là son œuvre. Mais après un temps de sidération, il écrit quelques articles dans *le Journal de Genève* et l'un d'entre eux intitulé : « Au dessus de la mêlée » crée le trouble tant en Allemagne qu'en France car Rolland dénonce l'inanité de la guerre.

Comment cet écrivain ose-t-il ne pas se déclarer en faveur de la France ? Que fait-il en Suisse ? A-t-il répondu aux appels et aux exigences de la Nation ? demandent des intellectuels français.

Tous les soupçons sont permis. Les insultes les plus graves sont utilisées contre Romain Rolland par des gens sans scrupule. Son procès public est ouvert. Ce sont des violences verbales qui vont se déverser à profusion sur un homme seul. À son âge, il ne peut plus être utile au combat. Mais sa présence en Suisse soulève des critiques.

Il rappelle : « l'égorgement mutuel de nos jeunes héros ». Il dit « La guerre européenne, cette mêlée sacrilège, qui offre le spectacle d'une Europe démente, montant sur le bûcher et se déchirant de ses mains, comme Hercule ! »[16] Non seulement les hommes tombent au combat mais il faut aussi supporter les bombardements : Louvain et la cathédrale de Reims sont atteintes. Elles étaient pourtant des joyaux pour l'Europe entière[17].

Romain Rolland s'adresse alors au philosophe Erich Gutkind et son argumentation mérite d'être soulignée : « Il est beau d'être *surhumain*. Il est plus beau d'être *humain*. L'Allemagne vit depuis Nietzsche[18] dans une sorte de délire perpétuel. Son mysticisme apoplectique l'empêche de voir la réalité. Je n'ai que faire de Dionysos et du fanatisme métaphysique. Mes semblables ne sont pas des dieux, mais de pauvres êtres qui réclament leur pain quotidien… »[19].

Lorsque les intellectuels allemands, dont Thomas Mann, publient leurs textes bellicistes, hostiles à la France et à la « civilisation », Rolland écrit à son tour : « L'Allemagne n'aura pas eu d'ennemis plus funestes que ses intellectuels » et il fait le serment de ne plus jamais serrer la main à Mann même dans vingt ans. (10 novembre 1914.)[20]

La littérature de l'indignation prend des formes qui ne sont pas purement littéraires. Rolland s'exprime dans des journaux. Ses articles sont de courts essais, il donne des chiffres et apostrophe les responsables. Il ne se confond pas avec un prophète mais il voit venir ce que d'autres nommeront après lui la mort des civilisations car justement la barbarie, c'est la mort de l'espérance, la fin de la joie. L'énorme massacre a, et aura, des conséquences sur les peuples : comment va-t-on reconstruire la France ? Comment va-t-on reconstruire l'Europe ? Comment ré-enchanter le monde ?

Rolland s'adresse donc à tous les lecteurs dans le *Journal de Genève* du 25 septembre 1914 : « Vous faites votre devoir, mais d'autres l'ont-ils fait ? Osons dire la vérité aux aînés de ces jeunes gens, à leurs guides moraux… Quoi, vous aviez dans les mains de telles richesses vivantes, ces trésors d'héroïsme. À quoi les dépensez-vous ?… L'égorgement mutuel… La guerre européenne, cette mêlée sacrilège, qui offre le spectacle

14 Herder cité par Zweig p 284 LP n° 15591.
15 C'est le titre d'un chapitre de la biographie de *Romain Rolland* par Stefan Zweig *op. cit.* p 292.
16 Romain Rolland : *Au-dessus de la mêlée*. PBP n° 906 p. 67.
17 « …L'élite allemande est asservie au pire despotisme, à celui qui mutile les chefs-d'œuvre et assassine l'Esprit humain » Romain Rolland - 2 septembre 1914 in *Journal de Genève* cité p.50 *Au-dessus de la mêlée op. cit.*
18 1844-1900.
19 Cf préface rédigée par Christophe Prochasson pour *Au-dessus de la mêlée*.
20 Thomas Mann avait écrit un article monstrueux dans la *Neue Rundshau* de novembre 1914 au sujet de la *Kultur* allemande contre la « civilisation ». cf p. 32, Préface *ibidem*. On peut lire mon analyse de l'œuvre de Thomas Mann dans le *Bulletin de l'académie du Var* de 2008. Les arguments de Thomas Mann se trouvent dans *Considérations d'un apolitique*. Grasset, 2002.

d'une Europe démente… Ainsi les trois grands peuples d'Occident, les gardiens de la civilisation, s'acharnent à leur ruine…[21] »

La vie intérieure, moteur de la reconstruction

Charles Péguy[22] fut l'élève de Romain Rolland à l'École normale supérieure. Plus tard, il édita *Jean-Christophe* dans *les Cahiers de la Quinzaine*[23]. Mais Péguy, dont on connaît la fougue et la puissance, est mort à Villeroy le 5 septembre 1914[24]. La guerre européenne, devenue mondiale, se termine par un traité que les Allemands sont contraints de signer. Rolland est plus que jamais partisan de la paix. Péguy, dès avant le déclenchement des hostilités, avait dit sa façon de voir. Il connaissait le bellicisme des Allemands. Combattre était un devoir sacré. Comment aurait-il évolué après la guerre s'il avait vécu ?

Rolland, désormais seul, se remet à l'ouvrage selon sa méthode : il écrit des vies exemplaires, celles des hommes illustres. Il avait écrit une *Vie de Beethoven* en 1903, il écrit donc en 1921 une *Vie de Tolstoï*. Pour Rolland, une biographie est comme un drapeau. Il découvre que Tolstoï avait correspondu avec Gandhi. Sa lettre du 7 septembre 1910, écrite deux mois avant sa mort, est publiée dans le livre. Le lien est aussitôt établi entre l'Europe et l'Asie, entre le pacifisme et la non-violence. Rolland rencontre Rabindranath Tagore en avril 1921 et Gandhi le 6 décembre 1931. Il publie *Mahâtmâ Gandhi en 1923*.

Vivement intéressé par les conséquences spirituelles et le rapprochement inattendu entre les chrétiens et les hindous, il publie une *Vie de Ramakrishna* en 1929 puis une *Vie de Vivekananda*[25]. Cette trilogie[26] consacrée à la pensée hindoue (Gandhi, Ramakrishna, Vivekananda) s'applique à montrer la force et l'efficacité de la non-violence. Mais que peut la non-violence devant le retrait et donc l'affaiblissement de l'Europe ? Au demeurant, le rapprochement avec l'Asie paraît inévitable et profitable pour tous.

Au cours des années 1920, Rolland a-t-il tort ? La Russie a connu en 1905 une défaite cuisante face au Japon et l'Europe sort ruinée d'un conflit qui semble n'avoir rien résolu. L'Asie pourrait peut-être apporter un écho nouveau. C'est du moins ce qu'il espère.

S'il avait vécu, Péguy aurait-il réagi comme le fit son ancien professeur ? On ne peut l'imaginer un seul instant.

D'abord, il n'aurait pu esquisser l'ombre d'un rapprochement avec Staline. Quant aux échanges internationaux dont Rolland fut très friand, Péguy aurait eu pour principe qu'il vaut mieux mourir debout que vivre à genoux. Son engagement contre les totalitarismes aurait été immédiat, définitif et sans appel.

Péguy est mort catholique[27] mais ses enfants n'étaient pas baptisés. Il avait été hostile à cette religion pratiquée dans son enfance. Il l'avait retrouvée dans sa maturité.

Au cours de ses dernières années, à Vézelay, Rolland reçoit chez lui son ancien condisciple Paul Claudel qui cherche à le convaincre de revenir à la foi chrétienne. Rolland hésita mais finalement ne fit pas la démarche que sa femme et son ami attendaient plus ou moins patiemment[28].

Indigné et navré par une Europe de nouveau conflictuelle qui prépare une guerre totale, Rolland, tout en essayant d'intervenir auprès des chefs d'État (Daladier, Staline, etc.) se met au piano et joue la symphonie de Beethoven. À sa manière, il ne quitte pas la posture mystique qu'il avait prise très tôt dans sa vie et, par là, on retrouve entre deux êtres que la mort avait séparés une pensée commune puisque dans l'un de ses derniers livres, Péguy avait écrit : « La politique se moque de la mystique mais c'est encore la mystique qui nourrit la politique-même. »[29]

---

21 *Le Monde* - Hors Série : *14-18*. Juillet 2016, p. 127.
22 Péguy entra à l'E.N.S. en 1894.
23 Il y eut 229 *Cahiers* et l'aventure éditoriale dura 14 ans.
24 C. Victor Boudon : *Mon lieutenant Charles Péguy*, juillet-septembre 1914. Paris : Albin Michel, 1964.
25 « Le deuxième volume paraîtra le 6 janvier 1930 quelques jours après la déclaration d'indépendance de l'Inde au congrès de Lahore du 29 décembre 1929 » *Romain Rolland tel qu'en lui-même* par Bernard Duchatelet, p 293.
26 En 1928, Rolland travaille à son *Essai sur la mystique et la pensée de l'Inde vivante,* cf. Bernard Duchatelet , *op. cit.* p 281.
27 En septembre 1908, il confie à son ami Joseph Lotte : « Je ne t'ai pas tout dit… J'ai retrouvé la foi… Je suis catholique. »
28 À Vézelay, « il doit refuser avec opiniâtreté, vis-à-vis de son épouse Macha, récemment convertie, et du trop zélé convertisseur Paul Claudel, de faire semblant d'avoir la foi… », p 53, Jean Lacoste in *Vie de Beethoven*. Paris : Bartillat, 2015.
29 Péguy. *Notre jeunesse*, p 71.

En conclusion

Comment la littérature de l'indignation, comment la révolte contre la violence peuvent-elles apporter une reconstruction de l'âme ? Comment, après la Grande Guerre, le vieil écrivain peut-il espérer qu'un peuple puisse retrouver l'espérance de l'Europe et la joie ? De quelle Europe parle-t-il ? La joie est-elle une réponse à ce qui vient de se produire ?

Rolland poursuit un but guidé par sa vie intérieure. Il n'écoute pas seulement les voix venues de l'Inde en route vers son indépendance, il se souvient de l'*Ode* que Beethoven avait écrite au pire moment de son désespoir.

Alors que tout s'est effondré et que « beaucoup récitent le chapelet de la Négation »[30], il donne à entendre le thème incroyable qui soulève l'espérance, le thème repris par toutes les forces d'un individu et toutes les forces des peuples : *L'Hymne à la joie*[31].

Bibliographie

JEANNERET Y. « Effacement d'une figure : Romain Rolland ». *Les Cahiers de médiologie*. Paris : Gallimard, 2001/1 - N° 11.

LANDRY CHARRIER « L'idée d'Europe dans les discours de paix pendant la Grande Guerre ». Paris : BDIC, 2012 (Matériaux pour l'histoire de notre temps, N° 108).

ROMAIN R. *Au-dessus de la mêlée* - PBP - N°906 - Payot et Rivages, 2013.

ROMAIN R. *Vie de Beethoven*. Paris : Bartillat, 2015.

ROMAIN R. *Vie de Tolstoï*. Amara Saldana.

ROMAIN R. *La Vie de Ramakrishna*. Paris : Almora, 2016.

ROMAIN R. *La Vie de Vivekananda*. Paris : Almora, 2016.

ROMAIN R. « Lucien et Viviane Bouillé, Correspondance : 1938 – 1944 ». *Centre d'études des correspondances* - CNRS (UPR 422) - Faculté des Lettres - Brest.

DUCHATELET B. *Romain Rolland tel qu'en lui-même*. Paris : Albin Michel, 2002.

ZWEIG S. *Romain Rolland*. Paris : Belfond, 2000 (Livre de poche n° 15591).

ZWEIG S. *Le Monde d'hier*. Paris : Belfond, 1993 (Livre de poche n° 14040).

GUYON B. *Péguy*. Paris : Hatier, 1960.

HALÉVY D. *Péguy*. Paris : Grasset, 1979 (Livre de poche n° 8337*)*.

PÉGUY C. *Notre jeunesse*. Paris : Gallimard, 1957 (Idées n° 76).

PÉGUY C. *Œuvres poétiques complètes*. Paris : Gallimard, 1975 (Bibliothèque de la Pléiade).

BOUDON V. *Mon lieutenant Charles Péguy (juillet septembre 1914)*. Paris : Albin Michel, 1964.

Amitié (L') Charles Péguy. Saint-Cloud, 1978. 33. *Jeunesse de Péguy*, 35. *Péguy et Mgr Batiffol*, 36. *« L'Ève » de Péguy*, 37. *Péguy en colloques*

BASTAIRE J., PRONTERA A., ROGERONE G.A., Éd. *Péguy vivant*. Lecce : università degli Studi, 1977. (Atti del convegno internazionale).

« 14-18 : Les textes de la Grande Guerre ». *Le Monde*, hors-série, juillet 2016.

30 Expression utilisée par Rabindranath Tagore citée par Rolland in *Mahâtmâ Gandhi op cit*. p 109.

31 « La vraie leçon de cette Vie, la leçon de vie que propose Beethoven est l'émergence toujours possible de la Joie : « O Freunde ! Nicht diese Töne !» » Telle est en particulier la leçon de *la Neuvième Symphonie*, commentée par Rolland, du fond de cet abîme de tristesse, Beethoven entreprend de célébrer la joie : « Ce malheureux homme toujours tourmenté par le chagrin a toujours aspiré à chanter l'excellence de la joie. » cité par Jean Lacoste in *Vie de Beethoven. op cit.*

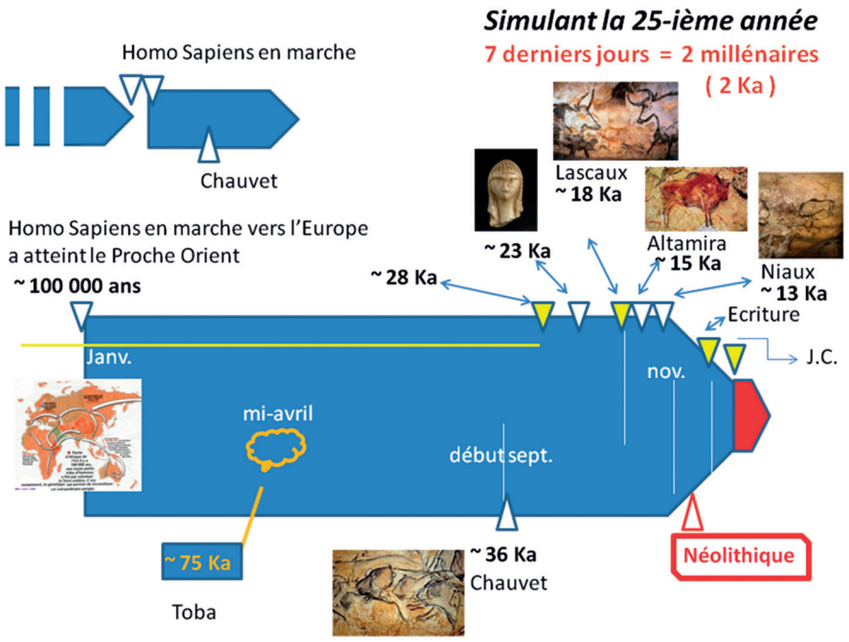
L'ÉCRITURE ET L'ALPHABET, PETITE HISTOIRE DE DEUX GRANDES TROUVAILLES CIVILISATRICES

Patrick PENEL

Le Proche-Orient néolithique qui accueillit la naissance de notre civilisation, aurait-il, tôt, préfiguré « cette écriture peinture de la voix » dont parle Voltaire dans *Sémiramis* ? Entre Préhistoire finissant et Histoire débutant s'écoula un temps long de plusieurs millénaires, baptisé Protohistoire par André Leroi-Gourhan. Combien de révolutions capitales civilisatrices compte-t-il ? Quel nouvel état d'esprit régnait alors, pour que, dans tous les domaines, nos ancêtres inventassent à un niveau inégalé ? Quelle « impermanence » favorable au « changement » s'imposa à eux précisément pendant ce temps-là ? Quand et comment la conscience du besoin d'écrit est-elle apparue ?

Contracter l'échelle de ce temps…

La démarche est classique, pour forcer la perception d'un continuum révolutionnaire, et mieux intégrer la fabuleuse explosion d'intelligence. En introduisant la norme « 3,5 "jours" = 1 millénaire », il devient possible de lire et projeter sur 25 « ans nouveaux » tout le temps humain vieux de 2,6 millions d'années ; un « an nouveau » équivalant alors à 104,2857 millénaires, dont les 2,018 nôtres. Lorsque la roue et l'écriture sont adoptées, 5 500 ans ne représentent que 0,2 % de la grande aventure. Pendant cette 25e « année nouvelle », Homo sapiens est en marche pour coloniser l'Europe et toute la planète, et l'ère moderne se lit dans les 7 derniers « jours ». La disparition de Neandertal se situe autour du 1er octobre, la naissance de Jésus est ajustée au 24 décembre au soir, et 2018 est la fin de soirée du 31 décembre, entre 22 h 30 et 24 h ! Protohistoire et Histoire tiennent maintenant sur moins d'une diapositive, magiquement résumées entre fin octobre et mi-décembre, dont la période néolithique suivant celle de l'art rupestre, comme sur la figure jointe. Au 12 décembre, l'invention de l'écriture est en accord avec la datation des historiens.



Suivant Hérodote, les spécialistes attribuent à l'Égypte ancienne une grande antiquité (~36 000 ans), depuis début septembre donc, en rapport avec l'âge de la Grotte Chauvet (le sphinx de Gizeh daterait du Tardi-glaciaire).

En novembre, l'arrivée de populations pré-civilisées

Fernand Braudel plaidait pour une notion de civilisation désignant à la fois des valeurs morales et des valeurs matérielles. Sociologues, anthropologues, philosophes, historiens, politiciens admettent la multiplicité de cultures et ont écrit le mot civilisation au pluriel, l'utilisant pour des sociétés dépassant la taille du clan ou de la tribu. Quelles réalités sociales peuvent servir de critères de civilisation ? Pierre-Henri Tavoillot a suggéré le critère qualifiant de grande une civilisation « qui produit des œuvres concernant, touchant, parlant à l'ensemble de l'humanité ». Incontestablement, c'est le cas pour les hommes modernes, animaux politiques du vivre ensemble et grands civilisateurs au Néolithique. À partir du 19 novembre en effet (~12 000 av. J.-C.), l'ordre créé par Homo sapiens semble intériorisé par ses semblables au point de n'être pas remis en question, voilà peut-être un critère-clé.

L'acquisition de la langue écrite fut-elle un préalable à cette avancée civilisatrice ? *A priori* non, car les populations concernées, nomades et depuis toujours de culture orale, échangeaient pensées et paroles sans recours à l'écriture. Le travail productif était déjà bien développé, mais elles n'avaient pas encore créé des établissements transformant relations sociales et rituels religieux.

Réchauffement climatique et géographie du Proche-Orient

Le début du Néolithique vers 13 000 ou 12 000 avant le temps présent, peu avant le 19 novembre dans notre 25e année, se situe au sein de la dernière phase glaciaire (entre 18 000 et 10 000). Des périodes chaudes et humides, propres à doter d'une végétation verdoyante même les zones désertiques, ont alterné avec des périodes tardi-glaciaires, nombreuses mais brèves. Avec la fonte des glaces, les niveaux marins ont remonté, la plate-forme pré-continentale proche-orientale a maigri, le climat a connu la période la plus chaude du Tardi-glaciaire. Nil et mer Morte ont été fortement réalimentés en eau. Les « pistes migratoires » hors d'Afrique, vers cette Asie occidentale, se sont transformées, les conditions de vie aussi. Entre mer Noire, mer Caspienne, mer Méditerranée et golfe Persique, il y a comme l'on sait trois grands fleuves et les hommes aiment vivre à côté de l'eau ! Ils ont choisi les régions de plaines plutôt que les régions d'altitude qui les entouraient et les auraient isolés. Ces régions montagneuses « organisant toutes seules » le ruissellement des pluies amenèrent d'énormes dépôts sédimentaires : pour leur profit, le croissant fertile, limoneux et fertile, est alors né tout seul ! Dans cette belle région, jusqu'au 2 décembre (c'est-à-dire quatre millénaires durant), l'imagination de nos ancêtres migrants fut sans borne.

Deux révolutions capitales avant le 2 décembre

La première : nos ancêtres créèrent un ordre sédentaire inédit d'organisation de village, estimant la nature des réserves et des ressources du milieu dans lequel ils avaient décidé de vivre (faune et flore), définissant progressivement rôles, droits et devoirs des uns et des autres. Le village de Çayönü, un des premiers, fut fondé dès le 26 novembre. Le stockage des végétaux sauvages récoltés fut organisé, et des silos attachés aux habitations. La pratique de la chasse resta une habitude. Le chien fut considéré de plus en plus comme un animal de compagnie. L'évolution sociale fut évidente.

La deuxième est décisive : nos ancêtres inventèrent une socio-économie de l'agriculture et de l'élevage, mais pas seulement… Ils construisirent dans le sud-est anatolien un chef-d'œuvre architectural, en adéquation avec l'état d'esprit régnant dans leurs nouvelles communautés, forcément : architecture religieuse très probablement, le premier temple connu, même si la prudence est requise pour l'affirmer, « l'une des plus admirables révélations récentes de l'archéologie » (Jean Guilaine et Klaus Schmidt).

Göbekli Tepe… Des proto-écrits de spécifications techniques ont sans doute préfiguré le gigantesque ensemble bâti, sa conception serait une énigme sinon : impossible de ne pas penser à des premiers pictographes-fils du dessin accompagnant planning et plans, schématisant le travail des sculpteurs, représentant maints premiers signes symboliques… Avec des centaines ou des milliers de travailleurs rassemblés sur le chantier de construction, leur contrôle et l'organisation du travail collectif ont très tôt aussi commandé des proto-écrits. Il y avait aussi des modèles de construction de proto-cités villageoises. Pour le stockage de nourriture impliquant gestion et redistribution, le problème d'écrit symbolique s'était certainement et rapidement posé, proto-écrit de traces durables.

On a comme l'impression qu'architecture, souci d'ordonner le monde et apparition de l'écriture pouvaient aller de pair, impression qu'ont dû partager les esprits les plus politiques dès le début du Néolithique, quand « l'explication par communication orale » ne suffisait plus.

Mi-décembre, deux nouvelles révolutions capitales

Deux semaines après l'inauguration de Göbekli Tepe, la « contemporéanité » de diverses écritures est une évidence, que le changement d'échelle de temps renforce : du nord au sud, d'ouest en est, en à peine deux jours (cinq siècles quand même !), les écritures apparurent parallèlement, ce fut la troisième révolution capitale. Prouver l'antériorité d'une écriture sur une autre n'est pas aisé. Des sociétés hiérarchisées s'étant désormais installées, très vite des sceaux d'autorité ont marqué leurs temps, pour conforter un pouvoir politique structuré, et le nom et l'action des rois ont été écrits. Encore deux jours…, le 14 décembre, deux écritures s'imposèrent, celle des cunéiformes sumériens et celle des hiéroglyphes égyptiens simplifiés. La quatrième révolution capitale était en marche ! Le rayonnement des écritures cunéiformes fut rapidement important, première écriture des relations internationales, sur tout le Proche-Orient, sur l'Anatolie, sur le Moyen-Orient et la Perse orientale. En fait, une géopolitique assez compliquée naquit de cette quatrième révolution capitale, chaque écriture dominante « bataillant » dans son aire d'influence.

Résumons et complétons brièvement

Sud-est anatolien et nord mésopotamien ont vu l'émergence de villages sédentaires, nombreux, où de petits ateliers y ont géré les denrées alimentaires. Le développement social et politique semble bien y avoir précédé celui des cités-États sumériennes du sud. Les premiers travaux d'irrigation, barrages et canaux ont permis de tirer profit des précipitations du nord, facilitant la fondation des premières villes sur le lit originel du fleuve, Eridu, Uruk, Nippur, Kish.

Les unités familiales élargies, les vies, les activités, les croyances individuelles et collectives, ont profondément subi l'influence d'une évidente complexité sociale croissante. Gestion et transmission de quantités d'informations toujours plus grandes ont appelé la représentation de « signes matériels », mémorisant faits et comptabilités, progressivement proto-écrits ou pictogrammés et écrits (le signe pour le bœuf fut une tête de bœuf, celui pour l'orge fut un épi, deux lignes ondulées représentèrent l'eau, etc., et des signes comptables ont préfiguré le développement des « calculi »). Quand expliquer oralement ne suffisait plus, on peignit progressivement le langage parlé, écho au propos de Voltaire. Pour les matières premières et/ou objets importés, pour les objets produits, on institutionnalisa « les dieux en tant que fournisseurs ». Ces relations des hommes aux dieux, que l'on sait essentielles en préhistoire et protohistoire, sont un autre sujet. L'âge des métaux et la métallurgie étaient devenus réalité, le commerce aussi. Entre nord et sud, le long des grands fleuves, circulèrent biens, nouveautés, idées et modèles organisationnels.

Les Phéniciens

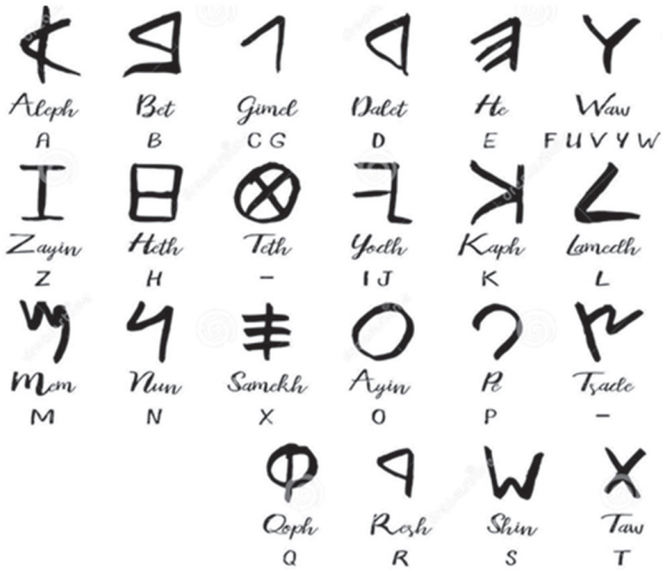
Ougarit, Byblos, Tyr : là sont les précurseurs du modèle commercial des Génois, des Vénitiens. Ougarit, là sont les précurseurs de nos alphabets, là est la contribution finalisant la quatrième révolution capitale, l'écriture alphabétique.

Avec des relais à Chypre et bientôt dans les îles grecques, le trafic anatolien, mésopotamien et égyptien, passait par Ougarit, l'ancienne capitale du royaume cananéen. Ces activités commerciales avec tous les peuples de l'Antiquité amenèrent les Ougaritains à imaginer comment encadrer une « correspondance commerciale internationale ». Des archives existent, rédigées en sumérien, akkado-babylonien, hourrite, cyprio-égéen, aussi en hiéroglyphes hittites et égyptiens.

Que l'écriture soit pictographique, idéographique, cunéiforme, syllabique, il existait toujours des centaines de signes ! Des écritures de 300 à 900 signes…, il fallait lutter contre leur complexité, contre leur compréhension limitée à une élite de cadres scribes, contre les privilèges aux mains des souverains et des prêtres… Alors intervention géniale des Ougaritains : ils créèrent un pré-alphabet cunéiforme réduit de 30 signes, 27 signes-consonnes pour l'essentiel, le premier « abjad » servant à noter la langue sémitique cananéenne qu'ils parlaient. Signalons que parallèlement, sous influence égyptienne, on plaidait aussi pour une écriture alphabétique avec un nombre restreint de 30 signes pictographiques : c'était à Serabit el-Khadim, au sud-Sinaï, connu pour ses mines de turquoise recherchées par les pharaons.

20-22 décembre, l'alphabet syro-phénicien

S'appuyant sur les réalisations ougaritaines, on inventa en Phénicie



« 22 lettres-consonnes d'un alphabet suffisant pour traduire les phonèmes et les consonnes de la langue orale », Pline l'Ancien nous l'a confirmé. Georges Perrot nous avertit à l'Académie française en 1950 : « Nous ne connaîtrons sans doute jamais le nom de l'inventeur de l'alphabet » mais, « Phénicien, ou Syrien, nous pouvons bien dire qu'un peuple qui a produit une telle merveille mérite notre reconnaissance. » Nous sommes au 20 décembre de notre 25e année, en trois jours (autour de l'an 1000 av. J.-C.) cet alphabet se répandit en Méditerranée et vers l'Asie, relayé par l'araméen, l'hébreu, le grec, l'étrusque (d'ailleurs non déchiffré) et le latin. Apparut chez les Égyptiens l'écriture démotique.

Une abstraction alphabétique incroyable a réduit à 30 puis à 22 lettres toutes les collections de signes idéographiques et symboliques. « Comment procéder, sans perdre objets connus et idées signifiées ? » était d'une difficulté extrême : au final, il n'y eut plus aucun lien entre sens et graphisme. Inventer des signes écrits correspondant à des sons, adaptables à tout langage parlé, montra le niveau du génie humain. On sait depuis que notre appareillage phonatoire nous permet d'émettre une quarantaine de sons différents…, pas plus.

La phonétisation, la grande redécouverte de Champollion

Sous ses yeux en 1822, les deux cartouches de Ptolémée et de Cléopâtre, et une copie de la pierre de Rosette, il pense et s'interroge « 486 mots grecs pour 1519 hiéroglyphes : 3 fois plus d'idées ? Des clés pour déchiffrer ces derniers ! ». Chaque idéogramme égyptien ne peut que renvoyer à un son et non essentiellement à une image, il n'est pas possible qu'il en soit autrement. Il conclut à un alphabet égyptien complexe, simultanément figuratif, symbolique et phonétique, qu'il publia deux années plus tard, avec une grammaire expliquant « la notation des voix et des articulations exprimées isolément, au moyen de caractères particuliers et non par la notation des syllabes ».

Grâce à la phonétisation, on salue la première victoire historique du virtuel…, l'alphabet est bien une convention pour un système entièrement abstrait et, encore une fois, notation peinte de la voix.

En guise de conclusion

Les sauts technologiques au niveau de l'écrit idéographique et au niveau de l'écrit orienté alphabétique furent prodigieux, dans un continuum protohistorique de progrès comme nous l'avons suggéré. À la quatrième révolution capitale de l'écriture, l'alphabet confère une dimension fortement civilisatrice et potentiellement démocratique. Son codage, simple, ne retardait plus la diffusion de la science et de la connaissance, pouvait toucher tous les peuples sans être plus longtemps réservé à une élite, et favorisait toute correspondance commerciale internationale. Les Grecs ont inventé les sons manquants aux 22 lettres-consonnes de l'alphabet

phénicien et caractérisé les voyelles, leur alphabet est le premier alphabet complet. Combien d'alphabets demain ? La mosaïque mondiale en compte 47. Combien de langues et d'écritures demain sans sacrifier les richesses accumulées du monde ? Les sons sont aujourd'hui tous représentés par des chiffres, de sorte que tous les champs de toutes les langues parlées peuvent être numérisés, alors le XXIe siècle saura-t-il coder les écritures de manière unifiée ?

QU'EST-CE QUE LE POPULISME ?

Philippe GRANAROLO

Introduction : un mot passe-partout

Le mot « populisme » a envahi en quelques années notre vocabulaire. Il s'agit d'un mot aux contours flous à propos duquel on peut se demander s'il recouvre un réel contenu politique, ou s'il appartient à la famille des vocabulaires de propagande.

Qui a été ou qui est qualifié de « populiste » ? Les récents vainqueurs des élections en Italie le 4 mars dernier, de multiples partis politiques hostiles à l'Europe sur l'ensemble de notre continent (en Pologne, en Autriche, etc.), les leaders de l' « extrême-droite » française et d'abord Jean-Marie Le Pen qui fut le premier en France à être taxé de populisme, puis sa fille Marine.

Mais Pierre-André Taguieff, que nul ne saurait accuser de la moindre sympathie pour le F.N. affirme qu' « extrême-droite » et « fascisme » sont des mots qui « ne relèvent pas de l'histoire des idées ou des doctrines politiques, mais de l'histoire des discours de propagande et de contre-propagande »[1]. Du côté de l'extrême-gauche, un Jean-Luc Mélenchon est souvent dénoncé lui aussi comme « populiste ». Et parmi les journalistes, Éric Zemmour « bénéficie » le plus souvent de ce qualificatif. Bref, sont qualifiés de « populistes » tous ceux qui sortent des cadres habituels, tous ceux qui rompent avec le « politiquement correct ».

Pour y voir plus clair, nous nous appuierons sur deux ouvrages opposés, souvent même antithétiques (même s'ils se rejoignent sur quelques points), tous les deux parus en 2012 : un livre critique, celui de Pierre-André Taguieff *Le Nouveau national-populisme* [2] et un ouvrage laudatif, celui du philosophe Vincent Coussedière, *Éloge du populisme* [3].

Mais je rappellerai pour commencer les dénonciations les plus usuelles concernant le populisme.

L'horreur populiste

1) Les populismes (un peu d'histoire)

Pierre-André Taguieff distingue historiquement trois types de populisme :

- 1 : Un populisme « politique », en particulier les « césarismes » latino-américains.

On ignore généralement que c'est le sociologue argentin Gino Germani qui a créé le mot en qualifiant de « nationaux-populaires », puis de « nationaux-populistes », certains régimes d'Amérique latine dominés par des leaders charismatiques : Juan Perón en Argentine (1946-1955, puis 1973-1974), Gétulio Vargas au Brésil (1930-1945, puis 1951-1954).

- 2 : Un populisme « agraire », avec idéalisation du peuple-paysan : ce fut le cas du populisme russe au XIX^{e} siècle, du populisme agraire roumain et polonais entre les deux guerres, du mouvement « völkisch » en Allemagne (fin XIX^{e}- début XX^{e} siècle).

- 3 : Un populisme « culturel » : attrait pour les « petites gens », « misérabilisme », par exemple dans le domaine esthétique les styles dénommés « prolétarien » ou « plébéien ».

1 TAGUIEFF Pierre-André, *Le Nouveau national-populisme*. Paris, CNRS Éditions, 2012, p. 15.
2 *Le Nouveau national-populisme*. Paris : CNRS Éditions, 2012.
3 *Éloge du populisme*. Grenoble : Elya Éditions, 2012.

2) La perversion populiste

Le populisme serait exécrable parce qu'il serait la forme actuelle de la démagogie. Platon fut le premier dénonciateur de la démagogie. C'est même lui qui créa le mot « démagogie » dans sa *République*.

On peut retenir trois éléments de l'invention platonicienne :

1° Le lien entre démocratie et démagogie : lien indissoluble selon Platon.

2° Le mépris du peuple qui caractérise Platon, et à sa suite tous ceux qui utiliseront le terme de « démagogie » (mépris mêlé de crainte : la foule symbolisée par la métaphore du « gros animal » dans les écrits de Platon).

3° L'ambiguïté de la démagogie : elle est patente dans l'image du dompteur présent au livre VI de la *République* [4] (image que je n'ai malheureusement pas le temps d'interpréter dans le cadre de ce bref exposé). Je m'en tiendrai à l'interrogation suivante : le dompteur devant parfaitement connaître l'animal à dompter, et étant dans l'obligation d'utiliser les instincts de l'animal pour le conduire à ses fins, la question se pose de savoir en définitive qui dompte et qui est dompté.

La démagogie est peut-être l'envers d'un endroit qui serait la « démophobie » des élites[5]. Le populisme hésite entre l' « appel au peuple » et le « culte du peuple » [6]. En tant qu'appel au peuple, il prétend passer par-dessus les corps intermédiaires, et en particulier par-dessus les représentants du peuple. En tant que « culte du peuple », il valorise naïvement le peuple par le biais d'un jeu d'oppositions très manichéennes : Les puissants / Le peuple, En haut / En bas, Eux / Nous, etc.

Les ambigüités des critiques de Pierre-André Taguieff

Taguieff écrit un ouvrage essentiellement critique, qui est le troisième consacré à ce thème par le politologue, après *Le Retour du populisme* (2004) et *L'Illusion populiste* (2007). On peut s'étonner de ce que Taguieff consacre trois livres à une notion dont il ne cesse de déclarer qu'elle est floue et essentiellement polémique. Mais son analyse est loin d'être unilatérale, et je lui emprunterai un certain nombre d'éléments.

1) Les critiques injustifiées

On présente les leaders populistes comme des individus obsédés par les sondages et les cotes de popularité, comme si tous les hommes politiques n'avaient pas cette obsession ! Les populistes ne sont pas davantage du côté de l'opinion que les autres politiciens, doit concéder Taguieff [7].

On présente les leaders populistes comme occupés à rassembler les mécontents : mais, pour prendre un exemple relativement récent, sur quoi François Hollande a-t-il été élu en 2012, sinon sur le rejet du sarkozisme ? Et les chefs populistes ne sont sans doute pour rien dans le fait que le peuple émet à chaque élection intermédiaire un vote « protestataire », un vote d'avertissement au pouvoir en place.

2) Les sources « légitimes » du populisme

a) La « démophobie » des élites, qui se sont coupées du peuple et constituent de plus en plus une caste ultra-minoritaire persuadée de détenir seule la vérité. Pierre-André Taguieff cite Jean-Pierre Chevènement, que nul n'a classé parmi les leaders populistes. Ce dernier affirmait le 22 novembre 2011 : « Il y a un rejet des élites financières. Vous appelez ça populisme, moi je l'appelle réaction populaire. »

b) Le caractère anti-démocratique de l'Europe (point commun aux dénonciations de Marine Le Pen et de Jean-Luc Mélenchon) : « Une expertocratie juridico-financière maniant les formules creuses de la langue diplomatique gouverne de plus en plus ouvertement les destinées de cette Europe avachie et déchirée »[8].

---

4 Platon, *République*, livre VI, xxx, y
5 *Le Nouveau national-populisme*, op. cit., p. 12.
6 *Le Nouveau national-populisme*, op. cit., p. 39.
7 *Ibidem*, p. 10.
8 *Ibidem,* p. 30. Vincent Coussedière rappelle de son côté les taux d'abstention aux élections européennes : 40 % en 1979, 43 % en 1984, 51 % en 1989, 53 % en 1999, 55 % en 2004. La seule fois où une élection liée à l'Europe a rassemblé 70 % d'électeurs est le référendum de 2005 qui a tranché de manière nette pour le « non » (54,67 % de « non »), mais chacun sait qu'il n'a été tenu aucun compte de ce scrutin sans ambiguïté.

3) L'illusion populiste

Malgré ces remarques, Pierre-André Taguieff dénonce vigoureusement l' « illusion populiste » (titre de son ouvrage de 2007). Le populisme est selon lui une « construction mythique », dans la mesure où il ignore les réalités de la mondialisation économique, et laisse croire que « tout est possible » en étant aveugle aux contraintes de plus en plus fortes qui pèsent sur les décisions nationales. Le populisme manie un manichéisme simpliste opposant les supposés puissants, qui seraient des prédateurs riches et sans scrupules (les chefs d'entreprise, les gouvernants, les technocrates), et le peuple innocent et vertueux.

Le populisme n'est qu'un ensemble de négations, de rejets, qui ne proposerait aucune solution. C'est au fond un discours d'opposition au pouvoir qui serait incapable d'assumer la direction des affaires du pays. En ce sens, le populisme rassemble les « déçus, les vaincus et les exclus de la construction européenne et de l'entrée dans un monde globalisé » [9], tous ceux que les évolutions rapides de nos sociétés laissent sur le bas-côté de la route.

Mais notre sociologue omet de poser une question majeure : qui sont les exclus ? Et si les « déçus », et si les « exclus » étaient en réalité l'immense majorité de la population ? Qui, en dehors d'une infime élite cosmopolite vivant à l'échelle de la planète, est réellement gagnant dans ce monde qui s'est mis en place depuis une trentaine d'années ?

4) Définition du populisme

Pour Taguieff, les populismes seraient « les démagogies de l'âge démocratique » [10]. Tel était le sous-titre de son essai de 2007 : « Essai sur les démagogies de l'âge démocratique ». Nous voilà au cœur du débat : le populisme est-il oui ou non une forme de démagogie ? Nous allons voir comment un philosophe peu connu, Vincent Coussedière, dans un remarquable ouvrage intitulé *Éloge du populisme*, répond par la négative à cette question.

Le populisme comme entrée en résistance du peuple

Une question préalable s'impose avant de présenter les thèses de Coussedière : si le populisme était la forme moderne de la démagogie, pourquoi aurait-on besoin d'un mot nouveau ? Pourquoi ne pas continuer à utiliser le vieux mot de « démagogie » ?

1) Les contresens les plus répandus

Pour Vincent Coussedière, le populisme doit être rigoureusement distingué de la démagogie. La démagogie peut sans doute être une conséquence du populisme, elle peut surgir si le populisme ne trouve pas son expression et si un habile leader vient exploiter la révolte populaire. Mais en son essence le populisme n'est en rien démagogie.

Le populisme est encore moins un appel à la démocratie directe par rejet des gouvernants et des représentants du peuple : « C'est la grande maturité du peuple français de savoir qu'aucune transparence et aucune démocratie directe ou participative ne pourra le sortir de l'ornière » [11]. Coussedière se retrouve ici très proche du philosophe Alain, qui ne cessait d'affirmer que le peuple ne souhaite absolument pas gouverner, mais être bien gouverné par des chefs légitimes et vertueux.

Quant à l'hypothèse selon laquelle le populisme serait lié à l'irresponsabilité du peuple, ce serait un tour de passe-passe selon notre philosophe : les élites rejetteraient ainsi sur le peuple leur propre irresponsabilité, et les politologues viendraient ensuite reprocher au peuple une irresponsabilité qui est celle des élites. La forme parfaite du cercle vicieux !

2) Qu'est-ce qu'un « peuple » ?

Nos politologues ne savent plus ce qu'est un peuple. Le mot « populisme » caractériserait en fait le vocabulaire des élites qui ignorent ce qu'est le peuple (on rejoint la « démophobie » de Taguieff). « « Populisme », c'est le mot utilisé par nos élites pour parler d'un peuple qu'elles ne peuvent plus reconnaître - parce qu'il ne les reconnaît plus » [12], écrit Coussedière. Or un peuple n'existe que s'il existe un « sentiment de la communauté » (un « sentiment d'appartenance »), que s'il existe une « sociabilité ».

---

9 *Ibidem, p. 65.*
10 *Ibidem, p. 24.*
11 *Éloge du populisme*, op. cit., p. 29.
12 *Ibidem,* p.18.

« La similitude ou la ressemblance est le fondement de la communauté » : or la similitude (et en premier lieu la similitude linguistique) a mauvaise presse dans une société où il n'est plus question que de « droit à la différence ». Nos élites mondialisées exècrent la similitude jugée ringarde, et Coussedière d'ajouter : « Cette importance de la similitude condition de la sociabilité est aujourd'hui l'objet d'un véritable tabou et d'un refoulement collectif. C'est parce qu'on confond la similitude avec l'identité qu'on refuse d'en penser l'importance politique » [13].

S'appuyant sur les thèses d'un sociologue trop longtemps oublié, Gabriel Tarde, Coussedière lui emprunte la notion d' « imitation ». Un peuple n'est rien d'autre qu'une « accumulation infinie d'imitations et d'innovations » [14].

Ce qui l'amène à définir le populisme comme « le parti des conservateurs qui n'ont pas de parti » [15]. L'une des raisons du tabou qui pèse sur la similitude est la confusion (subtilement entretenue) entre la similitude et l'identité. Coussedière propose un très bel exemple : qu'est-ce que l'attachement à la pratique de la chasse, pratique qui fut défendue à la fin du siècle dernier par l'éphémère parti politique CPNT, « Chasse, pêche, nature, et tradition » ? Ce n'est pas l'attachement à une identité : que serait l'identité du chasseur ? C'est l'attachement à une liberté.

Le peuple est conservateur parce qu'il est attaché aux libertés acquises par des siècles de vivre-ensemble, de similitude, et que les élites mondialisées n'ont que mépris pour ces pratiques jugées archaïques.

3) Nécessité d'une nouvelle élite

Publié cinq ans avant la victoire de Macron et des « Marcheurs », cinq ans avant l'énorme surprise qui a marqué aussi bien les Présidentielles que les Législatives du printemps 2017, Coussedière propose une analyse que je qualifierai de prophétique du « dégagisme ». Il annonce un « populisme » qui ne consisterait pas en une « révolte contre les représentants, mais contre leur démission ». Et il poursuit cette analyse en ces termes : « Dans le populisme, le peuple se voit forcé de faire de la politique, c'est-à-dire de prendre une place qui n'est pas la sienne » [16].

Là encore Coussedière se retrouve en harmonie avec la pensée politique du philosophe Alain, qui considérait que « tout pouvoir abuse » et que « résistance et obéissance sont les vertus du citoyen ». Ce n'est que lorsque le pouvoir trahit sa mission que le peuple quitte la position qu'il souhaiterait ne jamais abandonner pour occuper provisoirement la place vacante d'un pouvoir défaillant.

Cinq ans avant que le dégagisme manifeste sa puissance, Coussedière le justifie en redéfinissant ainsi le populisme : ce serait « la révolte d'un peuple contre ses élites, parce qu'il a compris que celles-ci le mènent à l'abîme » [17].

Conclusion

Le peuple ne veut pas le pouvoir, il veut « être gouverné selon le Bien commun » [18], « Il veut qu'on le gouverne selon son intérêt » [19]. Or nos élites actuelles n'en sont pas capables.

Deux voies semblent s'ouvrir devant nous. Soit nous irons vers une exploitation démagogique du populisme : « Une "démondialisation" "sauvage" n'est pas à exclure », écrit Taguieff [20], qui s'avère au terme de sa réflexion plus pessimiste que Coussedière. Soit le populisme sera capable d'engendrer ses propres élites : telle est la conclusion plus optimiste (certains diront « utopiste ») de Coussedière. Un « populisme intellectuel » serait en marche, et de lui pourrait surgir les solutions qui nous feront sortir de la crise politique dans laquelle nous sommes empêtrés, ce dont nos élites seraient définitivement incapables [21].

---

13 *Ibidem*, p.51.
14 *Ibidem*, p.57.
15 *Ibidem*, p.61.
16 *Ibidem*, p.73.
17 *Ibidem*, p.159.
18 *Ibidem*, p.37.
19 *Ibidem*, p.42.
20 *Le Nouveau national-populisme*, op. cit., p. 110. C'est là la conclusion de l'ouvrage de Pierre-André Taguieff.
21 Dans la note 54 de la page 74 de son ouvrage, Coussedière note que nombre de sites Internet peuvent apparaître comme étant les prémices de ce « populisme intellectuel » qu'il appelle de ses vœux. « Le « peuple », au sens de ceux qui ne gouvernent pas, s'est emparé d'un certain nombre de questions dont il cherche à produire lui-même une « expertise ». Les sites portant sur les problèmes posés par l'islamisme font partie de ce populisme intellectuel mais on retrouve la même démarche sur bien d'autres questions politiques : l'économie, l'Europe, la liberté d'expression, etc. ».

STEFAN ZWEIG ET SON « MONDE D'HIER »

Yves STALLONI

Quand, le 22 février 1942, dans le silence et la tranquillité de sa maison de Petropolis, à une cinquantaine de kilomètres de Rio de Janeiro, l'écrivain Stefan Zweig, âgé d'un peu plus de soixante ans, décide de se donner la mort avec sa seconde épouse, Lotte, de trente ans plus jeune que lui, il nous laisse un long texte autobiographique dont il a commencé la rédaction à New York l'année précédente. Ce livre, c'est *Le Monde d'hier*, sous-titré *Souvenirs d'un Européen*, immédiatement publié avec un immense succès, aux États-Unis puis en Europe.

Cet ouvrage à coloration testamentaire met l'accent sur le sentiment qui anime Zweig au crépuscule de sa vie, celui d'un homme désabusé mais reconnaissant, conscient d'avoir été bousculé par l'existence, mais en même temps heureux d'avoir pu réaliser une œuvre, voyager, rencontrer des personnalités remarquables et être le témoin d'une exceptionnelle période de bouleversement dans l'histoire de l'Occident. *Le Monde d'hier* est le livre dans lequel il met le plus de lui-même, où il accepte le plus de contrarier son exigence de pudeur dont fait état l'incipit de la préface : « Je n'ai jamais attribué tant d'importance à ma personne que j'eusse la tentation de raconter à d'autres les petites histoires de ma vie. » (p. 7) Il transgressera donc la règle et nous racontera ici quelques « petites histoires de sa vie », mais en les intégrant à des données objectives sur l'époque et à quelques éléments informatifs sur son œuvre, fictions et essais confondus. Ce qui dessine les deux axes de mon propos : quelques révélations sur l'homme et surtout le témoignage sur une époque.

Visages de l'homme

Le Monde d'hier est constitué de seize chapitres de vingt à quarante pages chacun répartis en deux catégories : les six premiers sont centrés sur le moi de l'écrivain saisi dans son environnement géographique et culturel ; la suite contient des considérations générales de nature socio-politique. Sans nous attarder sur la dimension autobiographique, retenons quelques éléments essentiels permettant de resituer le personnage. Dans cet esprit, les premières lignes de la préface sont éclairantes : « Je suis né en 1881 dans un grand et puissant empire, la monarchie des Habsbourg ; mais qu'on ne le cherche pas sur la carte ; il a été effacé sans laisser de trace. J'ai été élevé à Vienne, la métropole deux fois millénaire, capitale de plusieurs nations, et il m'a fallu la quitter comme un criminel avant qu'elle ne fût ravalée au rang d'une ville de province allemande. » (p. 8). Né dans une famille d'industriels aisés, Stefan Zweig ne connaîtra jamais de soucis d'argent, mènera une vie d'adolescent confortable, avant de connaître très vite le succès pour ses œuvres théâtrales et ses autres publications. Même s'il feint de souffrir de cette gloire précoce : « Parfois, je cherchais consciemment à esquiver le succès, mais il me suivait avec une obstination surprenante » (p. 373). Il a donc été très tôt un auteur choyé, fêté, attendu partout dans le monde : « Des éditeurs étrangers s'adressaient maintenant à moi : français, bulgares, arméniens, argentins, norvégiens, lettons, finnois, chinois… » (p. 377). Et ce succès ne s'est pas démenti puisqu'il est l'auteur allemand le plus traduit dans le monde, avant Goethe, atteignant des tirages exceptionnels. Son œuvre est très abondante, même s'il est mort relativement jeune, car il n'a jamais cessé d'écrire, un peu comme s'il était victime d'une addiction à l'écriture ; une œuvre qui se répartit en quatre familles : les romans, récits et nouvelles, la part la plus importante et la plus connue ; le théâtre ; les biographies ; les essais. Sans parler de ses journaux intimes et de sa correspondance, considérable.

D'un point de vue personnel, il est né dans une famille juive déjudaïsé et se montrera longtemps indifférent à la religion, même si de nombreux personnages de juifs apparaissent dans son œuvre et s'il se montrera touché par la vague antisémite au moment du nazisme. Il a été marié une première fois à Friderike, elle-même écrivain, qu'il quittera pour épouser Lotte qui a commencé par être sa secrétaire et qui l'accompagnera dans la mort.

Enfin un autre élément de sa vie mérite d'être souligné : son origine géographique et sa qualité de Viennois. Vienne est la capitale du dernier grand empire, celui des Habsbourg, qui domine tout une partie de l'Europe centrale, l'équivalent de ce que fut Rome, le Saint-Empire romain germanique ou l'Europe de Napoléon. C'est une ville d'artistes, de peintres, de musiciens, d'écrivains, une « ville jouisseuse » écrit-il dans *Le Monde d'hier*,

celle de Rilke, de Mahler, de Klimt, de Richard Strauss, de Freud. On y aime le théâtre, la musique, l'opéra, les promenades en fiacre jusqu'au Prater. Ce « monde d'hier » sera balayé par la guerre et l'écrivain connaîtra l'effondrement de l'empire et la réduction de sa capitale à une ville de province. C'est ce tournant historique que veut décrire notre livre.

Le témoin de l'Histoire

Car ce qu'a redouté par-dessus tout Zweig, et qu'il nous révèle dans la phrase liminaire du chapitre consacré à Hitler, c'est de passer à côté de son époque, d'en ignorer les accrocs et les sommets, ce qui a failli lui arriver. Par nature, il n'est pas un militant ; dans sa jeunesse, il ne s'intéresse guère aux événements relatés dans les journaux, il ignore la politique, oublie parfois d'aller voter. Ce ne sont pas ses convictions qui l'ont amené au combat pour la paix, mais les circonstances qui lui ont imposé de prendre parti, de refuser l'indifférence, de se confronter à l'Histoire avec un grand H. Ainsi, sans le vouloir, il est devenu un témoin privilégié, et son autobiographie, écrite juste avant son suicide, revendique cette position envisageable à deux niveaux : témoin des changements sociaux et des bouleversements apportés par la guerre.

« Le tourbillon varié du monde »

Une formule, empruntée à Goethe, apparaît dans l'épigraphe du premier chapitre de *Le Monde d'hier*, « le tourbillon varié du monde » qui peut convenir pour définir le tumulte sociologique occasionné par la fin de l'Empire austro-hongrois et le passage du XIX^{e} au XX^{e} siècle. La réalité qui domine l'expérience personnelle de Zweig est celle de la rupture radicale occasionnée par ces deux événements – en attendant le cataclysme de 1914.

Le titre du premier chapitre est révélateur : « Le monde de la sécurité », et il constitue la définition de la Vienne des années 1880-1890 : « Si je cherche une formule qui résume l'époque antérieure à la première guerre mondiale, dans laquelle j'ai été élevé, j'espère avoir trouvé la plus expressive en disant : « C'était l'âge d'or de la sécurité » (p. 15). Ce sentiment de sécurité repose sur l'impression de permanence, de stabilité : cet espace paraît protégé, à l'abri des remous du monde, installé dans une harmonie durable et dans le confort, prudemment conservateur, confiant dans ses valeurs. Pour la jeunesse, ces vertus sont jugées pesantes, étouffantes : « C'était un triste temps pour la jeunesse » écrit-il, alors qu'il a eu une jeunesse dorée. L'école est rigide, autoritaire, brutale ; l'université engourdie, frileuse, sans imagination. La société repose sur une hypocrisie morale qui rend tout écart sentimental impossible, comme le révèle le chapitre intitulé *Eros matutinus* où sont décrits les interdits sexuels. L'Autriche se caractérise par des conventions, une morale déshumanisée, une pruderie étroite, ces aspects de la « Cacanie » que montre Musil dans *L'Homme sans qualité*.

Les choses, toutefois, sont en train de bouger grâce notamment aux initiatives des artistes : « Un singulier bouleversement commençait à se préparer dans notre vieille Autriche somnolente » (p. 80). Peut-être songe-t-il, sans qu'il le cite, à ce mouvement artistique que l'on a appelé « la Sécession viennoise », nom emblématique. À partir de 1910, on sent une évolution, l'émergence d'un esprit de liberté ; les villes se transforment, l'Europe devient « plus puissante, plus riche, plus belle » (p. 210), tournée vers un avenir prometteur, servie par la technique, la science, les progrès ; les voyages rétrécissent le monde, l'information le solidarise et l'émancipe. Ce nouveau rythme, cette confiance collective caractéristique de la « Belle Époque » camouflent les sujets d'inquiétude que seuls les plus lucides perçoivent, de même que les raffinements de la culture masquent les inégalités sociales. Le conflit mondial va sonner le réveil brutal des consciences, marquer la fin de l'ancien monde, l'entrée dans l'ère des contestations : « Quelque chose avait succombé au fil des ans : la foi en l'infaillibilité des autorités » (p. 350).

L'effondrement de l'Empire fait de l'Autriche un nain de l'Europe ; la défaite allemande impose aux populations germaniques une humiliation porteuse de menaces. La page est tournée, on entre dans un nouveau monde. Le chapitre intitulé *Retour en Autriche* insiste sur tous les changements survenus dans les mœurs, les comportements et les arts. Zweig a du mal à reconnaître son pays qui tente, de façon maladroite et brouillonne, de retrouver un peu de son lustre perdu. Au prix de bien des efforts et des renoncements, les Viennois (comme d'autres habitants de la vieille Europe) parviendront à sauver une petite décennie d'insouciance et de bonheur, ces « Années folles » qui vont précéder le retour des tempêtes : « Ces dix petites années qui s'étendent de 1924 à 1933, de la fin de l'inflation allemande jusqu'à la prise du pouvoir par Hitler, représentent, malgré tout, une pause dans la succession de catastrophes dont notre génération a été le témoin et la victime depuis 1914 » (p. 371). Mais l'accalmie est fragile.

La Grande Guerre

Avant de parler des pages consacrées au nazisme et aux débuts de la seconde guerre mondiale, il faut revenir sur l'autre suicide programmé de l'Europe, celui de la Grande Guerre, événement qui a le plus compté pour Zweig. Trois chapitres sont consacrés à évoquer le conflit, mais l'ensemble du livre en est imprégné. Très peu sont ceux qui pressentent la guerre jugée par beaucoup « une chose possible mais vraisemblablement bien éloignée » (p. 252). Le climat est à l'optimisme, à l'insouciance. L'événement déclencheur, l'assassinat de l'héritier du trône, François-Ferdinand, et de son épouse, est relaté et soigneusement mis en scène : c'est le 28 juin, l'écrivain se trouve à Baden, petite ville d'eau près de Vienne, il fait très beau, il est dans un parc en train de lire et lui parviennent les notes d'une mélodie. Soudain la musique s'arrête, les promeneurs semblent interdits, tout s'anime : une affiche a été placardée pour annoncer la nouvelle. Mais la gravité de l'événement et ses conséquences ne sont pas immédiatement perçus.

Lui-même va respecter, pour les jours suivants, le programme qu'il s'est fixé : se rendre en Belgique pour rencontrer le poète Émile Verhaeren, son « maître vénéré », et d'autres artistes. Dans le train qui le ramène chez lui, l'atmosphère est lourde et, au cours de la nuit, il croit deviner l'avancée des troupes allemandes en marche pour envahir la Belgique : « Il n'y avait plus de doute, j'entrais dans la guerre. » Il se surprend à être sensible au prestige des mouvements de troupes : « Je dois à la vérité d'avouer que dans cette première levée des masses, il y avait quelque chose de grandiose, d'entraînant et même de séduisant, à quoi il était difficile de se soustraire ». (p. 265) Mais très vite le bellicisme va prendre des proportions délirantes, avec ce qu'il nomme une « messe patriotique », la célébration de la bravoure et de la virilité des soldats : « Des poésies pleuvaient par centaines, qui faisaient rimer gloire et victoire, effort et mort » (p. 272). Notamment de la part du sinistre Lissauer, et d'autant plus que chacun est persuadé (comme dans l'autre camp) que le conflit sera bref : « Nous serons de retour à la maison pour Noël » (p. 268).

Rétrospectivement Zweig juge avec sévérité cet aveuglement et ce fanatisme. Les premiers mois du conflit lui apportent la confirmation de la cruauté des combats, de leur durée probable, et le convainquent de la nécessité de s'approcher du front pour le décrire avec justesse. Il se fait enrôler pour une fonction d'archivage, il se rend en première ligne et là, la réalité lui saute aux yeux : « Alors bondit sur moi, nu, gigantesque et éhonté, le mensonge de la guerre ! » (p. 297). Cette révélation aura pour effet de le pousser vers le pacifisme auquel il ne songeait pas préalablement : « Il fallait lutter contre la guerre » (p. 297). Le chapitre XI, *Au cœur de l'Europe*, va le montrer dans sa mission inlassable d'éveilleur des consciences. En France, en Suisse, il rencontre des exilés, des apatrides qui le bouleversent, des militants de la cause, dont Romain Rolland, qui va devenir un ami très proche (leur correspondance compte plus de 800 lettres), mais aussi Pierre-Jean Jouve, René Arcos, pour s'en tenir aux Français. Pendant toute la suite du conflit, il multipliera les actions en faveur de la paix, refusant de désespérer de l'homme et de sa sagesse. L'exigence qui lui paraît fondamentale est de se détacher de l'Allemagne, de refuser la folie du « pangermanisme ». Je vous renvoie au livre pour le détail de ses déplacements et de son action. Jusqu'à l'arrêt des combats qui marque une renaissance : « L'enfer était derrière nous, qu'est-ce qui pouvait encore nous effrayer ? Un nouveau monde commençait. Et comme nous étions jeunes, nous nous disions : il sera le nôtre, ce monde que nous avons rêvé, un monde meilleur, plus humain » (p. 330).

D'une barbarie à l'autre

La désillusion sera grande avec l'arrivée, moins de vingt ans plus tard de la barbarie nazie et la préparation d'une nouvelle conflagration planétaire. La seconde guerre mondiale ne reçoit pas le même traitement que la première dans *Le Monde d'hier* qui s'arrête aux derniers jours de 1939, peu après la déclaration de guerre. Ce que Zweig souhaite nous montrer, c'est le déroulement sournois qui a conduit à répéter les mêmes erreurs que pour le conflit précédent. Les similitudes le frappent, le même aveuglement pendant les années d'apaisement, la même ivresse belliqueuse à la veille du conflit, la même certitude d'une victoire rapide.

Avec méthode, Zweig va décrire les étapes qui ont conduit inéluctablement à l'embrasement du monde. Ainsi l'inflation galopante en Autriche d'abord, puis en Allemagne : le loyer annuel d'un logement coûte moins cher qu'un déjeuner ! Lui-même est soumis au manque, à la pénurie, au spectre de la faim. La suite évoque la montée du fascisme, en Italie en particulier, les actions punitives des S.A., la cécité des intellectuels allemands face à Hitler considéré comme un « agitateur de brasserie » ou un « simple intérimaire », la complicité plus ou moins consciente des industriels allemands apeurés par la menace bolchevique. Et puis les événements s'accélèrent, s'aggravent, et survient ce que le dernier chapitre appelle *L'agonie de la paix* avec les autodafés de livres (dont ceux de Zweig), les persécutions antisémites, la guerre civile en Espagne, le sacrifice de l'Autriche au moment de l'Anschluss, dont les intéressés ne mesurent pas les conséquences. « Et cette éternelle insouciance de la vieille Vienne, que j'avais tant aimée jusque là et dont je traîne la nostalgie à travers toute mon existence [...] pour la première fois me faisait mal » (p. 470). Il ne comprend pas la passivité de ses compatriotes, les

complaisances à l'égard d'Hitler, comment cette « ville de culture » a pu sombrer par la volonté « d'un seul homme enragé de haine » (p. 472). Enfin, l'imposture de Munich et les illusions qui en découlent : « Tous ceux-là mentent, qui essaient après coup de nier à quel point nous étions enivrés par ce mot magique [Munich] » (p. 483).

Pendant la montée des périls, la vie intellectuelle continue. Zweig, attendant d'immigrer, tente de faire jouer ses pièces, de collaborer avec des musiciens (notamment Richard Strauss), de communiquer avec les autres créateurs d'Europe et, bien entendu, de se rapprocher des hommes favorables à la paix.

C'est là-dessus que le livre s'achève, prophétisant la fin prochaine de celui qui l'écrit. Il sent qu'il n'a plus le pouvoir d'arrêter la machine infernale de la guerre. Quand les hommes ont décidé d'en découdre, la parole du poète ne peut plus se faire entendre : Giraudoux dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, en 1935, a voulu délivrer le même message, en montrant que le poète lui-même, le dangereux Démokos, peut parfois pousser au combat. Avec l'amertume de celui qui a compris que jamais des mots bien agencés n'ont pu arrêter l'avance d'un char, Zweig prend congé, désabusé et fourbu : « Car ma tâche la plus intime, à laquelle j'avais consacré pendant quarante ans toute la force de ma conviction, la fédération pacifique de l'Europe, était anéantie » (p. 505).

La question cruciale que sous-tendent ces dernières pages et qui touche toute la littérature du XX^{e} siècle est la suivante : l'écrivain peut-il accomplir sereinement son œuvre pendant que le monde dans lequel il vit se déchire ? C'est un peu l'illusion de Romain Rolland dont Zweig fut proche, sans le rejoindre en tout, et qui se rêvait « au-dessus de la mêlée ». Lui refuse de se réfugier dans son cabinet de travail pour ignorer les tumultes de l'Histoire. Sa condition de juif, de citoyen d'un pays agonisant, de représentant d'une civilisation défunte ne lui permet pas de se retirer dans sa tour d'ivoire.

Cette question des rapports de l'artiste avec les épreuves de son temps n'est pas neuve ; ce qui l'est c'est qu'avec le second conflit mondial a été sentie l'indissoluble imbrication de l'art et du monde. C'est ce qui amènera, vers les années 1950, le fameux débat sur l'« engagement » illustré par les positions de Sartre ou de Camus parmi d'autres. Le cas de notre auteur a quelque chose de révélateur sur cette implication plus ou moins volontaire de l'intellectuel dans les événements de son temps. Stefan Zweig, bourgeois privilégié, romancier adulé, mondain distingué, humaniste convaincu s'est trouvé rattrapé par l'histoire. Il ne se sentait aucune prédisposition à se faire le héraut de l'anti-bellicisme, le chantre de la paix, l'avocat d'une Europe fraternelle et unie. Il a été surtout absorbé par l'urgence d'écrire des livres, d'aller à la rencontre d'un public qui l'a porté à la gloire. Les circonstances l'ont conduit à une prise de conscience, à une sorte d'assomption : sans tout à fait renoncer à sa mission d'écrivain, il a cru nécessaire, dans *Le Monde d'hier*, de mettre sa réputation en jeu dans un combat pour une cause généreuse. Ses derniers écrits montrent son désir de prendre en compte le tragique du moment, comme dans la célèbre nouvelle *Le Joueur d'échec* qui peut se lire comme une parabole de la guerre.

Conclusion

Ma conclusion empruntera deux directions : la première pour suggérer que Zweig vaut mieux que sa réputation, celle d'un graphomane doué ayant trouvé la recette pour plaire à un large public. En Allemagne on lui a longtemps préféré des écrivains plus exigeants tels Kafka, Rilke, Joseph Roth, Thomas Mann, Musil, Schnitzler ou Hermann Broch. Un poète anglais d'origine allemande, Michaël Hofmann, le présentait comme « le Pepsi de la littérature autrichienne », représentant falot des années magnétiques de la Vienne fin de siècle, ce qui expliquerait le mépris des élites, y compris en France. Or son livre testamentaire, *Le Monde d'hier*, lui confère une épaisseur nouvelle, une forme de dignité, de noblesse qui pourrait justifier le regain d'intérêt pour une œuvre dont le passage dans le domaine public, en 2013, a valu un déferlement éditorial.

La deuxième remarque concerne le choix de l'écrivain qui décide, une fois son texte écrit, de prendre congé de l'existence pour ne pas assister au désastre qui se prépare. Peut-être est-on autorisé à penser que ce geste n'est pas la meilleure manière d'infléchir le cours de l'histoire et aurait tendance à signaler l'impuissance de celui qui l'accomplit. Sans se risquer à porter un jugement, nous aimerions surtout souligner le cheminement qui a conduit Zweig de la peinture des problèmes intimes de l'être, de l'exploration de l'énigme des âmes vers un humanisme généreux et désintéressé, vers un engagement en faveur de la paix, de l'union des peuples, vers un désir sincère de s'opposer à la folie meurtrière des hommes – même si cette évolution s'achève sur un constat d'échec et un geste de désespoir. Ainsi, le poète, le romancier, l'essayiste s'est progressivement transformé en témoin de l'histoire mais l'épilogue tragique de sa vie laisse entendre que cette métamorphose douloureuse, dont *Le Monde d'hier* rend compte, ressemble à un sacrifice voire à une expiation.

L'EXPRESSION DU PATRIOTISME DANS LES CHANTS POPULAIRES FRANÇAIS DE 1870 À LA GRANDE GUERRE

Éléonore Marot de Lassauzaie

Le chant populaire est une émanation de réactions souvent dictées par les circonstances d'une époque, ses espoirs, ses doutes et la personnalité des compositeurs. Quand il exprime des élans patriotiques on peut y reconnaître une exaltation du courage, le sentiment d'un devoir de sauvegarde, tant national que familial ; la fulgurance de la gloire à venir qui dissipe alors les angoisses. Au cours des XIX^{e} et XX^{e} siècles, le chant et la chanson populaires acquièrent parfois l'envolée d'une exaltation contestataire, revendicatrice et sociale. Surtout en 1870 avec la Commune. Mais notre étude se limitera à l'expression du patriotisme, de la guerre de 1870 à celle de 1914, s'autorisant quelques détours antérieurs dans le cadre de la Révolution, comme pour rappeler les origines de *La Marseillaise*, ou du *Chant du départ*.

La mémoire des grands anciens

Nous avons donné un exemple de cette interaction, ici volontaire – du présent se référant au passé – en ayant choisi pour ouverture musicale *Le Régiment de Sambre et Meuse,* qui fut composé en 1870 par Robert Planquette sur des paroles de Paul Cézano. Or, ce chant patriotique a une histoire très particulière : il fut écrit à la suite de la défaite française lors de la guerre franco-prussienne de 1870. Mais il évoque l'armée de Sambre et Meuse formée en 1794 après la victoire française de Fleurus sur les Autrichiens. Il devient une sorte de compensation, un encouragement à la persévérance, la foi en la France qui a su être victorieuse en 1794 et qui là, vaincue en 1870, doit cependant persévérer avec le refrain d'espoir : « Le régiment de Sambre et Meuse / Marchait toujours au cri de "Liberté" / Perçant la route glorieuse / Qui l'a conduit à l'immortalité ».

En 1794, victoire du régiment de Sambre et Meuse mais aussi création du *Chant du départ* – au premier vers devenu célèbre (« La Victoire en chantant ») – écrit par Marie-Joseph Chénier et mis en musique par Étienne Nicolas Méhul. Joué, lui aussi, à Fleurus pour célébrer la victoire, son titre était *Hymne à la liberté*, mais il fut changé par Robespierre. Sa composition est originale car chaque strophe met en scène un individu ou des groupes. Son refrain est d'un patriotisme exaltant : « La République nous appelle / Sachons vaincre ou sachons périr /Un Français doit vivre pour elle / Pour elle un Français doit mourir ». Napoléon l'avait érigé en hymne national, en 1804, pour remplacer *La Marseillaise.* D'ailleurs, symbole de la volonté de défendre la Patrie, le *Chant du départ* est encore souvent interprété avec *La Marseillaise* aux cérémonies officielles.

Le traumatisme du conflit de 1870-1871

Si la déclaration du conflit franco-prussien de 1870 déclencha la phobie du « casque à pointe », comme le journal satirique *Le Charivari* l'exprima par la plume d'Honoré Daumier, un an plus tard le peuple signa un contrat revanchard à cause de la fulgurante victoire allemande, l'annexion de l'Alsace-Lorraine, la chute de l'empire français, la capture de Napoléon III à Sedan, malgré le courage de 900 000 Français face à 1 400 000 coalisés. Et, là encore, une musique prend le dessus sur la défaite : *Les Cavaliers de Reichshoffen* ! Le corps des cuirassiers, ayant combattu le 6 août 1870 à Frœschwiller-Wœrth, en Alsace, va s'immortaliser au point de devenir une chanson d'enfants, mimée avec des cris et des gestes, rappelant le courage et l'opiniâtreté de ces combattants héroïques.

Alors, dans ce désastre national une figure politique, à l'inspiration poétique, se distingue, s'impose : Paul Déroulède (1846-1914), fondateur de la *Ligue des Patriotes* (1882) dont la devise est : « Qui vive ? France ! ». Vaillant combattant, il est fait prisonnier à Bazeilles, célèbre bataille du 31 août au 1er septembre 1870 qui a inspiré un tableau exaltant le patriotisme : *Les Dernières cartouches* d'Alphonse de Neuville (1873). Ce dernier combat est représenté par un intérieur de maison dévasté, des soldats tirant encore par la fenêtre, d'autres gisants sur le sol parmi les débris des murs, les fusils abandonnés par les blessés ou les morts. Dans cette déroute, Déroulède, prisonnier, s'évade. Hélas ! Suite à une chute de cheval, il devra renoncer à la carrière militaire. Mais il représentera très vite la *Revanche* sur toutes les défaites par ses talents littéraires, adaptés à l'époque houleuse.



L'attente de la revanche

Ainsi, en janvier 1872, la dédicace de ses *Premiers chants du soldat* est révélatrice du souci d'enraciner le sentiment patriotique des générations dans l'éducation familiale : « À ceux qui m'ont appris à aimer ma Patrie, à mon père, à ma mère ». Les titres sont révélateurs : *Vive la France, l'Arrière-Garde,* une *Marseillaise* qui fait référence à la cruelle défaite de Sedan, *Bazeilles, À la baïonnette* et surtout *Le Clairon !* En 1875*, Les Nouveaux chants du soldat* seront dédiés : « À mes camarades de l'armée ». Le 28 juin 1881, son *Cahier des marches et sonneries* « À l'Alsace-Lorraine ». Quant à son *Cahier des refrains militaires,* publié le 6 novembre 1888, il est présenté ainsi : « Ce livre où pleure ma souffrance / Où chante aussi l'espoir dont mon cœur bat / Je le dédie au petit soldat / Qui, le premier, dans le premier combat / Aura versé son sang pour notre France ».

Député de la Charente, Déroulède termina sa VII[e] législature en 1901. Il eut sa carrière politique marquée par deux duels au pistolet. En décembre 1892, à Saint-Ouen, contre Georges Clemenceau, à cause du scandale de Panama. Une centaine de personnes s'étaient précipitée au pré et on s'accorda pour dire que Déroulède avait visé hors la cible humaine. En décembre 1904, le deuxième duel eut lieu à Hendaye, contre Jean Jaurès – c'est-à-dire, un nationaliste contre un leader socialiste – à cause de Jeanne d'Arc ! Jeanne d'Arc devenue symbole national français face à l'attaque allemande… aussi bien pour les socialistes, comme Jaurès, que pour l'extrême-droite ! Car c'est à la suite de quolibets parus dans le quotidien *L'Humanité,* dont Jaurès était le fondateur, critiquant des manifestations enthousiastes devant la statue nouvellement érigée de Jeanne d'Arc que Déroulède, en exil en Espagne, provoqua Jaurès en duel.

Rappelons que depuis 1874, la procédure en canonisation avait été demandée par Mgr Dupanloup et engagée. Jeanne fut béatifiée en 1909, et canonisée en 1920 par Benoît XV. Quant à la fête nationale, elle fut instituée par Barrès. Cette béatification, applaudie par tout le monde, consacrait une lutte nationale car toute la fin de notre XIX[e] siècle fut entachée par le conflit franco-allemand : 28 janvier 1871, armistice suivi le 8 février par des élections législatives au suffrage universel. Victor Hugo arrive en seconde position à Paris, lui qui avait rédigé *L'Année terrible* présentée ainsi : « J'entreprends de conter l'année épouvantable / Et voilà que j'hésite, accoudé sur ma table […] / Morne angoisse ! Poursuivons. L'histoire en a besoin / Ce siècle est à la barre et je suis son témoin ». Le 26 février 1871, face à Bismarck, la France perd l'Alsace et la Lorraine. Le soir même, Émile Kuss, député-maire de Strasbourg, décède d'un infarctus. Le patriote, Paul Déroulède, qui est âgé de vingt-cinq ans, écrivit cette année-là une *Marseillaise* au dernier couplet désespéré : « […] Rappelez-vous, Français, qu'en ce jour de malheurs / Tandis que les vaincus se rendaient aux vainqueurs […] / Enfin qu'ils avançaient, sans armes, nos soldats / Ô coup que rien n'efface ! Ô mal que rien n'apaise ! / Le clairon prussien sonnait *La Marseillaise* ! » (1872). Affront cruel ! Notre hymne national aux accents revanchards utilisé par l'ennemi !

Souvenons-nous que *La Marseillaise* s'appelait *Le Chant de guerre pour l'armée du Rhin* car, presqu'un siècle plus tôt, la France était en guerre avec l'Autriche. L'officier du Génie, Claude Joseph Rouget de Lisle, en poste à Strasbourg, la composa en avril 1792. Puis, ce *Chant de guerre pour l'armée du Rhin,* récupéré par la Garde nationale de Marseille, devint le *Chant de guerre des armées aux frontières*. À l'arrivée des Marseillais à Paris, lors de la chute de la Royauté au profit de la République, ce chant déclencha un grand enthousiasme chez les Parisiens. Cela valut aux Marseillais leur vive sympathie, une fois obtenue la victoire sur la tyrannie. Et les Parisiens donnèrent le nom de *Marseillaise* à cet hymne fougueux. Retenu comme hymne national, le 14 juillet 1795, il disparut sous l'autorité de Napoléon I[er], en 1804, remplacé par *Le Chant du départ*. Sous la III[e] République, en 1879, *La Marseillaise* redevient l'hymne officiel de la France.

Ce qui appartient à la « petite histoire », c'est l'utilisation qui a été faite de ce chant au patriotisme revanchard : Citons en premier : *La Marseillaise des Blancs,* 1793 – hymne des Vendéens ou Bas-Poitevins. Un certain Jacob Madé, dit « Sans poil », responsable de paroisse, fut tué le 16 mai 1793 et avait ce texte dans son portefeuille. En voici le refrain : « Aux armes Poitevins ! / Formez vos bataillons ! / Marchez, marchez / Le sang des Bleus / Rougira nos sillons ! » En second lieu : *La Marseillaise des tempérants,* tirée des chants de *La Croix bleue,* corporation apparue en 1877 et toujours en activité sous le nom de *L'Archipel* ou *Centres de postcure*. En voici le 2e couplet : « Chers amis de la tempérance / Debout pour sauver les buveurs / Délaissons notre indifférence / Unissons nos voix et nos cœurs ! ». En 3e exemple : *La Marseillaise du retour,* qui fut éditée par Roudanez à Paris, entre 1906 et 1913, d'auteur inconnu. Son refrain s'illusionne nettement face à la très proche réalité guerrière, avec : « Plus d'armes, citoyens ! / Rompez vos bataillons / La Paix, la Paix va désormais / Régner sur nos sillons ! ».

L'entrée en guerre, dès 1914, fit disparaître cette *Marseillaise d'un retour*… pour le moins endeuillé !

Autre chant populaire français, qui fut traduit en 21 langues, et que l'élan égalitaire rendit aussi célèbre que *La Marseillaise : L'Internationale* écrit en 1871 par Eugène Pottier et mis en musique par Pierre Degeyter en 1888. « C'est la lutte finale » reste l'hymne du mouvement ouvrier et fut celui de l'U.R.S.S. de 1922 à 1944.

Eugène Pottier fit partie des chansonniers de goguettes où se multipliaient alors des créations revendicatrices ou patriotes. Tel le *Chanteclair* d'Émile Durand (1830-1903) : « Chante, vieux coq, reprends ton rôle / Reste droit sur ta pierre bien haut/Et c'est au fin fond de la Gaule / La fête des cocoricos ! ». Émile Durand était le professeur de Debussy, dont c'est le centenaire de la mort cette année. Voici la chanson que Debussy composa : *Le Noël des enfants qui n'ont plus de maison : «* Nous n'avons plus de maisons ! / Les ennemis ont tout pris, tout pris, tout pris / Jusqu'à notre petit lit ! / Ils ont brûlé l'école et notre maître aussi / Ils ont brûlé l'église et monsieur Jésus-Christ / Et le vieux pauvre qui n'a pas pu s'en aller […] Bien sûr ! Papa est à la guerre / Pauvre maman est morte avant d'avoir vu tout ça /Qu'est-ce que l'on va faire ? ».

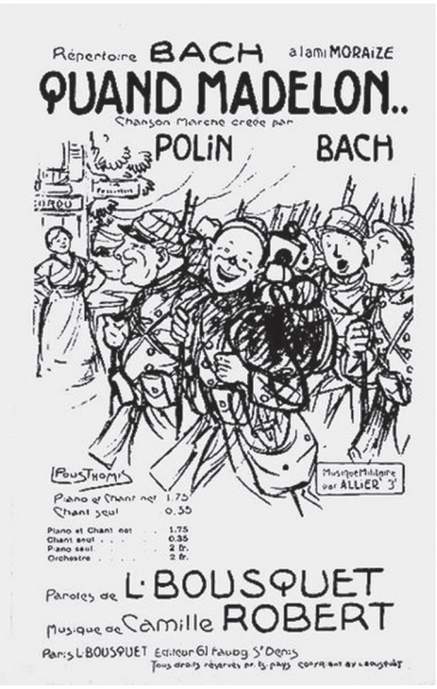
Frédéric Bérat, en 1836, construisit son succès avec l'émotion d'un patriotisme provincial qui fit le tour de l'Europe : *J'irai revoir ma Normandie*. Alors que : *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,* de Villemer et Nazet, pour le texte, et Frédéric Bentayoux pour la musique, dès 1871, adopte un accent revanchard que les circonstances expliquent.

En 1907, Le chansonnier Bérard, avec la musique de Helmer, faisait renaître un passé glorieux, celui des victoires napoléoniennes avec *Le Rêve passe* **:** « Les voyez-vous / Les hussards, les dragons, la Garde / Ils saluent tous / L'empereur qui les regarde… ». Et en 1913/1915, le chant patriotique *À Jeanne d'Arc*, qualifié sur la partition « d'invocation pour les alliés », dédié à Albert Ier, roi des Belges ; Georges V, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, Empereur des Indes ; Nicolas II, tzar de toutes les Russies et Victor-Emmanuel III, roi d'Italie – paroles de Louise Rostand, musique de Auguste Alary – supplie notre *Lorraine* de donner la victoire à l'Alliance.

Mais, avant la fin du siècle, en 1893, de qui est-il question sinon des Toulonnais, avec le chant : *Russes, soyez les bienvenus !* Marche militaire de Gaston Hetma et Lust, pour saluer le Royaume-Uni, la France et l'Empire russe qui forment la *Triple Entente*, face à la *Triple Alliance* de l'Empire allemand, l'Autriche-Hongrie et le royaume d'Italie (Alliance Triplice) ? Le refrain décrit l'atmosphère qui règne à Toulon avec cet accord politique en vigueur de 1892 à 1917 : « Sous les yeux des casques pointus / Nous faisons alliance/Russes soyez les bienvenus/Dans notre belle France ! ».

Quant à Paul Déroulède, qui a tant chanté la France, retiré à Nice, il disparaît à 67 ans, en janvier 1914, juste avant que les hostilités ne se rallument. Car après le 28 juin 1914 et l'attentat de Sarajevo, les hostilités débutent, le 3 août 1914, par l'invasion de la Belgique neutre par l'Allemagne et sa déclaration de guerre à la France.

La Grande Guerre



Voici ce que vont vivre nos aïeux, nous dont chaque famille française s'endeuilla d'au moins un combattant pendant la Grande Guerre : *L'Effet d'un obus dans la nuit* (1915), encre et pastel, de Georges Scott (1873-1943) ou l'estampe de Raoul Tonnelier (1884-1953) sur *La Légende de la France* (1915). Parmi ces combattants, un chirurgien, compositeur-poète, Georges Deverre, dont le texte du *Petit fusil de bois* nous est parvenu grâce à son petit-fils, l'amiral Philippe Deverre : « […] Un charmant bambin de l'Alsace / Qui crie à la maudite race / De mon petit fusil de bois / Je te vise / Mon petit cœur plus fort que toi / Te méprise […] ».

L'année terrible de 1914 s'est enrichie, dans les mémoires, d'un personnage féminin irremplaçable : *La Madelon !* de Louis Bousquet et Camille Robert : « Pour le repos, le plaisir du militaire / Il est là-bas à deux pas de la forêt / Une maison aux murs tout couvert de lierre […] La servante est jeune et gentille / Légère comme un papillon / Comme son vin son œil pétille / Nous l'appelons la Madelon […] La Madelon pour nous n'est pas sévère / Quand on lui prend la taille ou le menton / Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire / Madelon, Madelon, Madelon ! ».

La chanson de Théodore Botrel, *Ma p'tite Mimi*, lui fait écho, jouant sur les mots avec la référence à une femme et à la « Mi'mi, la Mi'mi, la Mitrailleuse » le tout chanté sur l'air de *La Petite tonquinoise.*

Nous sommes à présent en 1915 et l'auteur de la *P'tite Mimi* – Théodore Botrel (1868-1925) – qui reste surtout connu pour sa *Paimpolaise* (1895, musique d'Émile Feautrier), est alors enrôlé par le ministère de la Guerre « afin de se rendre dans tous les cantonnements, casernes, ambulances et hôpitaux pour y dire et chanter aux troupes ses poèmes patriotiques ». Barrès rédige la préface de ses *Chants du bivouac,* (1915), et celui qui restera dans les mémoires « Le Barde breton », avec les chansons du *Petit Grégoire, La Cruelle berceuse, Le Mouchoir rouge de Cholet, Par le petit doigt* et surtout *La Paimpolaise,* sut composer des chants populaires patriotiques tels : *Pour nos morts, sonnez clairons – Une Croix dans la tranchée* – et fit même une réponse à *L'Internationale : La Terre nationale* (1909) avec son refrain scandé : « C'est la terre nationale / Qui de nos morts est l'immense tombeau / Pour garder la terre natale / Soyons tous prêts à risquer notre peau / Pour la terre nationale / Serrons nos rangs sous le même drapeau ».

L'Union sacrée, face à la guerre, rassemble toutes les forces politiques. Ainsi, Gaston Mardochée Brunswick dit Montéhus, chansonnier (1872-1952), qualifié à juste titre de « rouge » et qui était un pacifiste n'ayant pas hésité à plagier le *Clairon* de Déroulède en chantant *Le Clairon de malheur,* en 1906, reprend, en 1914, l'air du *Clairon* dans sa *Lettre d'un socialo : «* Qu'il sache que, dans la fournaise / Nous chantons la *Marseillaise* / Car dans ces terribles jours / On laisse *l'Internationale* / Pour la victoire finale / On la chantera au retour ».

Et voici un texte de Cami et d'Abzac*, La Troisième couleur***,** écho d'un vécu égal à celui des tranchées de Verdun ! Rappelons que l'uniforme des Allemands était bleu et blanc : « C'était un tout petit enfant / Un bambin de trois ans à peine / Près de lui tomba sa maman / Percée par les balles prussiennes / Et courroucé d'être battu/L'officier au casque pointu / Aux soldats donna l'ordre atroce / De fusiller le pauvre gosse / Soudain l'officier/ Pousse un cri de rage et de haine / Car sur ses habits bleu et blanc / Le sang français du pauvre enfant / Pour braver les Prussiens encore / Formait le drapeau tricolore. »

L'année 1914 avance de la Bataille de la Marne à la Bataille de la Somme, à l'enfer de Verdun (1916). Verdun immortalisé par les poilus. Et même par les misères quotidiennes des poilus, comme les décrit la chanson : *Les Poux,* extrait des lettres du combattant Albert Filoche (29/04/1915) **: «** Le soir au clair de lune / Nu comme un ver luisant / Qui donc le poilu importune / Ce sont ses poux charmants / Si je gratte, si je gratte tout le temps / C'est pour la Patrie, ah ! C'est pour la France / J'gratte, j'gratte, j'gratte / Je gratte tout le temps / Je suis le gratteur épatant ! ».

Et surtout, après ce clin d'œil à l'humour, Verdun défendu dans les tranchées et dans les chants patriotiques, comme : *Verdun ! On ne passe pas !* écrit en 1916 par Eugène Joullot et Jacques Cazol sur une musique de

René Mercier. Il fut interprété par Bérard. Voici le refrain : « (Que) le coq gaulois claironne / Cocorico, debout petits soldats / […] Fuyez barbares et laquais / C'est ici la porte de France / Et vous ne passerez jamais ». Ce coq gaulois qui se retrouve sur des cartes postales prônant de verser l'or dont la Patrie a besoin pour vaincre le casque à pointe !

Ils n'passeront pas ! créé en 1917 comme un soutien aux soldats de Verdun, de E. Dédé et A. Dadnesty, eut un couplet rajouté en 1918 : « Grâce aux poilus / On les a eus / Ils sont vaincus / En ce jour, pour toujours, le cœur vibre / Aux pays reconquis et libres […] / Que de soldats / Dorment là-bas / Que de pleurs, de douleurs, de souffrance / Honneur à tous, vive la France / On les a eus ! ». D'ailleurs une autre carte postale de propagande vante notre Glorieux 75 et l'ange de la victoire plane sur notre destin.

La bataille de Verdun se déroula du 21 février au 19 décembre 1916, avec plus de 500 000 poilus disparus… Et Bérard, en 1918, chantera *Qui a gagné la guerre ?* Dont le refrain apporte une seule réponse : « C'est le Poilu, soldat de France / Qui, sans peur, marchait au combat / Bravant la lutte et la souffrance / Le Poilu était toujours là ! […] Le Poilu, le soldat français ! ». Un détail émouvant qui souligne la souffrance des Français et leur joie : sur la place de la Concorde la statue représentant Strasbourg resta voilée de noir jusqu'à l'armistice de 1918.

La victoire

En conclusion de cette esquisse d'étude, qu'il serait bon d'enrichir, car la manne est tristement abondante au point de faire hésiter sur les choix à faire, deux chants de la Grande Guerre, en réponse à la guerre de 1870 : d'abord *La Madelon de la Victoire*, du goguetier Lucien Boyer, (musique de Borel-Clerc) qui fut décoré de la Légion d'honneur en récompense de services rendus durant la Grande Guerre, comme « chansonnier aux armées ». À l'ultime couplet, il y est dit : « Sur les marbres et dans l'histoire / Enfants vous verrez gravés / Les noms rayonnants de gloire / De ceux qui nous ont sauvés / Mais en parlant de vos frères / N'oubliez pas Madelon / Qui versa sur leur misère / La douceur d'une chanson ». Et suite à l'armistice du 11 novembre 1918, puis du traité de Versailles, le 28 juin 1919, l'Alsace et la Lorraine étant rétrocédées à la France, le chant vibrant de la victoire s'intitula : *Ils ont rendu l'Alsace et la Lorraine*, de Charles Louis Pothier sur la musique de Charles Borel-Clerc :

« Ils ont enfin rendu l'Alsace et la Lorraine
Eux qui raillaient la France et qui disaient : Jamais !
[…] Oui le cœur de l'Alsace était resté français. »



Signature de l'Armistice à Rethondes.

QUAND LA FLORIDE ÉTAIT FRANÇAISE…

Gérard GACHOT

Nous avons tous appris que la Louisiane avait été française et qu'elle avait été ainsi baptisée en 1682 par René Cavelier de la Salle en l'honneur de son souverain, Louis XIV. Laquelle Louisiane, après avoir été perdue en 1763 puis récupérée en 1800, devait être vendue en 1803 par Bonaparte aux États-Unis pour 15 millions de dollars.

Mais sait-on, ou se souvient-on encore, qu'un siècle auparavant, en mai 1562, un millier de kilomètres plus à l'est, un autre navigateur et explorateur français, Jean Ribault, abordait la côte atlantique de Floride, pour ébaucher un territoire de Floride française, très éphémère colonie du royaume de France sur cette partie sud-est de l'Amérique du Nord.

Les débuts de colonisation en Floride

La Floride est découverte en avril 1513 par l'espagnol Juan Ponce de León, sans doute à proximité de l'actuelle ville de Saint Augustine dans l'État de Floride, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Jacksonville. Il n'est d'ailleurs très probablement pas le premier européen à atteindre cette côte. Pour fêter le dimanche des Rameaux, il baptise la côte *La Pascua Florida* et le territoire sera désormais connu sous le nom de Florida. Mais les colons vont se heurter rapidement aux tribus amérindiennes et doivent abandonner les lieux.

Quelques années plus tard en 1528 une nouvelle expédition, conduite par l'espagnol Pánfilo de Narváez, est massacrée et les survivants s'enfuient au Mexique. Il faut attendre le printemps 1539 pour voir l'expédition d'un autre espagnol, Hernando de Soto, forte de 9 navires et d'un contingent de 570 hommes et femmes, toucher terre sur la côte ouest de Floride, à l'ouvert de la baie de Tampa, aujourd'hui Brandenton Beach. Toutefois, après s'être dirigé vers le nord, de Soto obliquera vers l'ouest et poursuivra sa route jusqu'à trouver le fleuve Mississipi.

Un autre conquistador, Tristan de Luna y Arellano, fera en 1559 une tentative de colonisation en Baie de Pensacola (à l'endroit où se trouve aujourd'hui la base aéronavale). Mais les navires et le fort construit par les Espagnols sont détruits par un ouragan de force exceptionnelle et la colonie – première implantation européenne dans le sud de l'Amérique du nord – doit être abandonnée deux ans plus tard.

Ce n'est que bien après cet épisode, en 1698, que les Espagnols s'établiront définitivement et fonderont l'actuelle ville de Pensacola, à l'extrême ouest de la Floride, près de la frontière avec l'Alabama.

Premières tentatives françaises aux Amériques

En ce début du XVI^{e} siècle, la France, empêtrée dans ses problèmes religieux de luttes entre catholiques et protestants, et focalisée sur le commerce en Méditerranée, ne s'est pas encore tournée vers la conquête du Nouveau Monde, où elle est largement devancée par les Espagnols et les Portugais.

Ce n'est qu'en 1524 que Jean de Verrazane conduit sur la côte orientale américaine une première expédition pour le compte de François I^{er} et découvre en avril la baie de New York, qu'il dénomme Nouvelle Angoulême (du nom du duc d'Angoulême porté par François I^{er} avant qu'il ne devienne roi). Il faudra ensuite attendre 1534 pour que le Malouin Jacques Cartier explore le nord du continent américain et cherche à fonder la Nouvelle France avec une colonie baptisée Charlesbourg Royal, qui s'établit à partir de 1540 à l'embouchure de la rivière du Cap-Rouge, près de l'actuelle Québec, sous l'impulsion du huguenot Jean-François de la Roque, sieur de Roberval. Mais elle doit être abandonnée en 1543.

Pour fuir l'intolérance religieuse grandissante dont souffrent les protestants en France, l'amiral Gaspard II de Coligny, chef des huguenots, cherche une colonie refuge pour ses coreligionnaires. Après l'échec du Canada,

il se tourne vers le Brésil et confie la mission à Nicolas Durand de Villegaignon qui reçoit le commandement d'une flotte mise à disposition par le roi Henri II, fils et successeur de François Ier. Villegaignon appareille du Havre en août 1555 et, en novembre, arrive en baie de Guanabara, à l'emplacement de la future Rio de Janeiro. Il construit le fort Coligny sur l'île de Serigipe (qui deviendra Ilha de Villegaghon et abrite aujourd'hui l'École navale brésilienne). Il baptise cette côte la France antarctique. Mais la colonie souffre rapidement des confrontations entre catholiques et protestants, puis le fort est attaqué et pris en 1560 par les Portugais qui étaient présents dans la région depuis 1501.

Cette nouvelle tentative de colonisation est un échec.

La colonie française de Floride

En 1562, Coligny, qui n'a jamais renoncé à son projet de colonisation en Amérique du Nord, confie au capitaine Jean Ribault, secondé par René de Goulaine de Laudonnière, la mission de s'établir sur la côte sud-est de l'Amérique du Nord et d'y fonder colonie. Appareillée du Havre le 18 février, avec 150 colons répartis sur trois navires (1), l'expédition atteint la côte est de la future Floride le 30 avril, à la hauteur de l'actuel Cape Canaveral, sur une avancée de terre baptisée Cap Français. Et le 1er mai, elle atteint l'embouchure de la Saint John's River (2), au nord de Saint Augustine, pas très loin de l'endroit que Ponce de Léon avait touché un demi siècle plus tôt.

Ribault prend possession du pays qu'il dénomme Caroline, du nom du roi de France Charles IX (fils d'Henri II et roi depuis 1560), et érige une colonne de pierre sur laquelle il fait graver les armes du royaume. Puis il explore la côte en progressant vers le nord, découvre des rivières auxquelles on donne des noms français (Seine, Somme, Loire, Charente, Garonne, etc.), lie des relations amicales avec les Amérindiens et atteint finalement le 17 mai un estuaire parsemé d'îles qu'il nomme Port Royal (aujourd'hui le Port Royal Sound). Ribault choisit de se fixer sur l'une des îles (Parris Island) (3), dans le sud de ce qui est aujourd'hui l'état de Caroline du Sud. Il y construit un fortin qu'il baptise Charlesfort (aujourd'hui Beaufort) en l'honneur de son roi.

Fin juillet, ayant laissé la colonie sous la surveillance d'une trentaine d'hommes, Ribault et Laudonnière retournent en France pour y chercher des renforts et du matériel. Mais ils trouvent le pays en proie à la guerre civile et leur expédition peine à prendre forme. Ribault gagne l'Angleterre, plus favorable aux huguenots, pour essayer d'obtenir le soutien de la reine Elisabeth Ière et se mettre à l'abri, mais, soupçonné d'espionnage, il est emprisonné à la Tour de Londres.

Entre-temps, le climat de la garnison de Charlesfort, qui manque de tout, s'est détérioré, et son commandant, Albert de la Pierra, est tué au cours d'une mutinerie. Les révoltés abandonnent la place sur une embarcation de fortune vers la mi-avril 1563 et les seuls sept survivants seront recueillis par un vaisseau anglais.

En mars 1563, le traité d'Amboise (4) ayant mis un terme provisoire à la guerre entre catholiques et huguenots, Coligny décide d'entreprendre une nouvelle expédition. Il en confie le commandement au capitaine René Goulaine de Laudonnière qui va l'organiser avec trois navires. Il appareille du Havre le 22 avril 1564 avec 300 hommes et femmes. Il trouve le fortin de Charlesfort rasé par les Espagnols du capitaine de Roja. Il décide alors de s'établir plus au sud et parvient le 22 juin à l'embouchure de la Saint John's River pour entreprendre d'y construire un ouvrage, le fort Caroline. Le 30 juin 1564, Laudonnière organise une cérémonie pour remercier la tribu locale des Timucuans qui les approvisionne en vivres frais. Cette célébration d'action de grâces se passe près de 60 années avant celle, très célèbre, des Pilgrims à Plymouth dans le Massachussetts…

Mais la gestion de Laudonnière se révèle désastreuse, il ne parvient pas à s'imposer aux tribus autochtones qui s'affrontent en permanence et ne contrôle pas ses hommes, pour la plupart des gentilshommes, plus prompts à partir à la recherche d'hypothétiques trésors qu'à « mettre la main à la pâte ».

L'arrivée d'un navire de ravitaillement envoyé de France avec des charpentiers pour renforcer les défenses du fort permet d'entretenir l'espoir, mais les choses empirent. Les charpentiers se mutinent et entraînent les matelots à s'emparer d'un navire. Les révoltés se lancent alors dans des opérations de piraterie contre les Espagnols, qui réagissent et exécutent la plupart des mutins, avec l'appui de Laudonnière. Mais, à court de vivres et de produits pour exercer le troc, la colonie ne survit plus que grâce à des rapines contre les indigènes qui se révoltent et attaquent la colonie le 27 juillet 1565. Les Français ne sont sauvés que par l'intervention d'un capitaine anglais, pirate et négrier, John Hawkins, qui leur fournit un bateau et de la nourriture.

Dans le même temps Coligny a décidé d'envoyer Jean Ribault, que les Anglais ont libéré, pour remplacer Laudonnière en Floride. À la tête de six navires et 600 hommes (marins, soldats, artisans et paysans), Ribault appareille de Dieppe le 22 mai 1565 et touche les côtes américaines à l'embouchure de la Saint John's River, le 14 août. La colonie ainsi renforcée semble promise à des jours meilleurs.

Mais le 28 août, le jour de la saint Augustin, Pedro Menéndez de Avilés, envoyé par Philippe II d'Espagne pour s'opposer à la tentative de colonisation française, arrive à son tour avec une flotte de vingt vaisseaux et 2 000 hommes. Il s'établit à une quarantaine de kilomètres au sud des Français dans un village qu'il baptise San Agustín. Dès le 4 septembre il lance une attaque sur Fort Caroline mais il est repoussé et Ribault se lance à sa poursuite avec quatre navires. Il compte attaquer le fort espagnol, mais pris dans une tempête et ses navires dispersés ou coulés, il est contraint de se réfugier à terre.

Les Espagnols profitent de la débâcle française pour marcher sur Fort Caroline qu'ils attaquent et investissent le 12 septembre 1565. La garnison est faite prisonnière, elle sera massacrée, femmes et enfants y compris. Le 24 septembre Ribault accepte la proposition de Menéndez et se rend avec 350 de ses hommes. Ils sont immédiatement exécutés au lieu-dit Matanzas Inlet (*matanzas* signifie massacres en espagnol). Jean Ribault et ses hommes sont exécutés « non comme Français mais comme luthériens » préciseront les Espagnols.

René de Laudonnière parvient à s'échapper (5) avec quelques autres, dont notamment le peintre Jacques Le Moyne de Morgues (6) et le charpentier Nicolas Le Chailleux, et regagne la France à la fin de 1565.

La tentative de colonisation huguenote en Amérique s'achève donc dans un bain de sang et la capitulation de Fort Caroline met un terme définitif à la présence coloniale française en Floride.

Le vengeur de Matanzas

L'histoire de cette tentative manquée de colonisation va trouver sa fin dans un rebondissement inattendu, digne des romans de cape et d'épée.

Dominique de Gourgues, gentilhomme gascon et grand voyageur, avait mené au profit du royaume de France différentes expéditions en Afrique et en Amérique du Sud. Mais il avait aussi un compte à régler avec les Espagnols qui l'avaient capturé au cours de ses aventures et envoyé aux galères. Homme d'action et de conviction, il s'indigne de voir le roi Charles IX ignorer les suppliques des familles des victimes du massacre de Matanzas qui demandent justice. Il décide donc d'organiser à ses frais (ou presque, car il emprunte notamment de l'argent à son frère Antoine) une mission de rétorsion contre les Espagnols.

Il affrète trois bateaux avec 150 hommes, dont 100 arquebusiers, et appareille le 5 août 1567, vers l'Afrique et les îles du Cap Vert d'abord, pour égarer les soupçons, puis cap à l'ouest vers Cuba et les Caraïbes. Arrivé au large des côtes de Floride, à l'embouchure de la Saint John's River, il s'approche sous pavillon espagnol et débarque ainsi sans difficulté. Il fait alliance avec les Indiens du chef Saturiwa qui sont en lutte avec les Espagnols et leur interdisent l'accès à la terre ferme depuis le fort Caroline rebaptisé Fort Mateo.

Les Espagnols disposent aussi de deux redoutes sur la rivière dont le capitaine Gourgues va s'emparer par surprise et anéantir les garnisons. Il s'attaque ensuite au fort Caroline ; profitant de la pénombre et du dîner de la garnison, il prend d'assaut le fort et l'investit. Il fait un carnage parmi les soldats et pend les prisonniers avec un écriteau précisant qu'ils avaient été exécutés « non comme des Espagnols, mais comme des marauds, des voleurs et des meurtriers ».

Gourgues a ainsi supprimé toute trace de l'implantation espagnole en Floride (7) et en mai 1568 il repart en France qu'il atteint le 12 juin. Fêté à La Rochelle et Bordeaux, il sera boudé par le roi… Mais l'affront est vengé et l'honneur sauf.

Conclusion

La Floride française n'aura finalement existé que quatre années, victime des autochtones, de la maladie, de la famine et surtout de la volonté féroce des Espagnols de combattre toute implantation française, surtout protestante, dans le sud-est américain. Mais le souvenir de cette brève présence française, si elle a le plus souvent été oubliée chez nous, se perpétue outre-Atlantique (8) au travers des différents « memorials » qui rappellent en Floride, en Géorgie et en Caroline du Sud cet épisode colonial « manqué » de notre histoire.



Monument à Jean Ribault à l'Université de Caroline du Sud.

Nota 1 - Ces navires sont souvent des roberges (ou ramberges), de l'anglais « row barge », armés en guerre, aptes à naviguer à la voile et à l'aviron, de faible tirant d'eau et donc capables d'opérer en mer comme en rivière.

Nota 2 - Les Français vont la baptiser Rivière de Mai (ils sont arrivés un 1er mai), les Espagnols la rebaptiseront Rio San Mateo (ils ont pris le fort le jour de la Saint Mathieu), puis plus tard Rio San Juan.

Nota 3 - Située dans le sud de l'état de Caroline du Sud entre Charleston et Savannah, cette île abrite de nos jours une base des *Marines*.

Nota 4 - Ce traité, ou édit d'Amboise, est un accord de paix signé entre Louis de Condé, chef des protestants, et le connétable Anne de Montmorency, chef de l'armée catholique. Il marque la fin de la 1ère guerre de religion (1562-1563), mais la paix sera de courte durée et les affrontements reprendront en 1567. Ces guerres, huit au total, ne s'achèveront qu'en 1598 avec la signature de l'édit de Nantes.

Nota 5 - Laudonnière va s'installer à La Rochelle comme négociant, il échappe à la Saint Barthélémy et meurt à Saint-Germain-en-Laye en 1574. Ses mémoires *L'Histoire notable de la Floride, contenant les trois voyages faits en icelle par des capitaines et pilotes français* seront publiées en 1586.

Nota 6 - C'est à partir ses dessins pris, sur le vif en Floride, que le Liégeois Théodore de Bry réalisa des gravures qui furent ensuite réunies dans un livre publié à Francfort en 1591 : *Brevis narratio eorum quae in Florida Americae Provicia Gallis Acciderunt* « Histoire brève de ce qu'il advint aux Français en Floride ».

Nota 7 - Les Espagnols reconstruiront le fort pour l'abandonner définitivement l'année suivante en 1569.

Nota 8 - Le 29 février 2012, la Chambre des représentants de Floride adopte une résolution reconnaissant le 1er mai 2012 (450e anniversaire de l'arrivée des Français en Floride) comme « Jour Français » en l'honneur de Jean Ribault. Et une « semaine française » s'est déroulée à Jacksonville du 27 avril au 4 mai 2012. À ce jour (2012), 30 000 Français sont installés en Floride.

WILLIAM BUTLER YEATS, SA VIE EN POÈMES

Brigitte SABATIER

« J'ai mis ma vie dans mes poèmes. Pour les écrire, je l'ai brisée en morceaux dans un mortier. » Ainsi s'exprimait Yeats, pour expliquer le lien qui existait entre sa vie et son œuvre. Allons à la rencontre du plus grand poète irlandais du XX^{e} siècle, instigateur du renouveau de la littérature irlandaise.

William Butler Yeats naît le 13 juin 1865, dans le quartier de Sandymount à Dublin, dans le milieu aristocrate protestant anglo-irlandais. Son père, John Butler Yeats, est avocat et peintre portraitiste. William n'a que deux ans lorsque sa famille s'installe à Sligo, dans le riche fief maternel.

Le paysage et les légendes de ce coin d'Irlande marqueront à jamais le poète qui s'efforcera, plus tard, de retranscrire dans sa poésie, l'amour et la nostalgie que lui évoque cette terre si chère à ses yeux et qu'il surnommait *The land of Heart's Desire,* « la terre du désir du cœur », avec ses vastes tourbières, ses innombrables ruisseaux, ses lacs bleutés, ses montagnes mythiques, ses plages désertes.

Quelques années plus tard, la famille Yeats est contrainte de s'installer à Londres, afin de favoriser la carrière d'artiste du père, qui va transmettre son amour de l'art à ses enfants ; à Jack, réputé pour ses huiles impressionnistes, à Susan et Elisabeth, talentueuses éditrices, à William, l'un des génies littéraires du XX^{e} siècle : poète, dramaturge, prosateur, orateur, politicien, théosophe, journaliste, créateur d'une nouvelle conception du théâtre.

En 1877, le jeune Yeats entre à la Godolphin School à Londres, lieu qu'il qualifie d'obscène et brutal et où il prend conscience de son déracinement et de sa nationalité irlandaise. Particulièrement sensible, il préfère la campagne sauvage au stress de Londres. Sa mère, nostalgique, lui raconte les légendes, les contes et les folklores de leur comté d'origine.

En 1880, il retourne à Dublin, pour raisons financières. Après la High School de Harcourt Street, William entre à l'école des beaux-arts et fréquente de nombreux artistes et écrivains de la ville les plus influents, dont Georges Russel, poète et peintre, qui partagera avec lui son intérêt pour le mysticisme.

Yeats cherche à préserver les histoires et légendes populaires racontées par sa mère comme une quête probable d'identité. Il commence à écrire des récits, mettant en scène les héros des cycles gaéliques, les fées, les elfes, mêlant ses propres visions et croyances occultes. En 1893, il écrit *Celtic twilight*, un livre de folklore surnaturel qui fut à l'époque décrié par ses pairs. Yeats s'engagea dans l'écriture, puis dans la politique en raison de l'attitude suprématiste du pouvoir anglais, développant alors un nationalisme croissant à travers ces deux voies. William Butler Yeats va exercer une grande influence sur le développement de la littérature irlandaise d'expression anglaise.

L'écriture de Yeats peut déconcerter, avec ses influences multiples. D'abord proche du romantisme et imprégnée de mythologie classique et de culture celtique, puis du symbolisme, et d'une recherche occultiste ; poésie centrée sur l'imaginaire, le rêve et la contemplation. Avant de se tourner résolument vers la modernité, marquée par son engagement et son action face aux événements tragiques de la Révolution irlandaise.

La famille retourne à Londres en 1887, où Yeats évolue dans les milieux littéraires. En 1889, il publie son premier long poème narratif, *The Wanderings of Oisin*, « Les Errances d'Oisin ». « Au bas des jardins de saules», est un des poèmes de ce recueil, que Yeats avait essayé de reconstruire à l'aide de trois vers dont ne se souvenait qu'imparfaitement une vieille paysanne de la région de Sligo.

> Au bas des jardins de saules je t'ai rencontrée, mon amour
> Tu passais les jardins de saules d'un pied qui est comme neige.
> Tu me dis de prendre l'amour simplement, ainsi que poussent les feuilles,
> Mais moi j'étais jeune et fou et je n'ai pas voulu te comprendre.

Yeats attachait beaucoup de prix à sa terre d'Irlande, qui devint le paysage de son imaginaire. Il élabora une métaphysique et une éthique ; résultat d'une quête tant personnelle qu'esthétique, ainsi qu'une conception de l'art dont son œuvre est la plus belle expression. Même s'il appartenait, de par sa famille, au groupe des Anglo-Irlandais protestants, il découvrit auprès des paysans, des domestiques, et des pêcheurs catholiques, une tradition orale, un autre monde peuplé de fées et de créatures surnaturelles. Il pénétra ainsi dans l'imaginaire d'un peuple. Ces histoires entendues dans son enfance, furent la source des thèmes et des symboles de ses grandes œuvres, plongeant dans un au-delà tangible, comme celui des paysans, convaincus que la porte du royaume des fées est située au sud du Ben Bulben, une montagne dans le comté de Sligo, où Yeats dresse la carte du territoire de son imagination. Il y exprime son amour du pays et celui de la vie invisible. L'Irlande devient le décor d'un paysage intérieur, créé par l'esprit en quête d'absolu.

Les autres sources d'inspiration du poète furent assurément les femmes.

En 1889, Yeats rencontre Maud Gonne, une superbe actrice et révolutionnaire irlandaise, jeune héritière, qu'il aimera passionnément toute sa vie, mais qui refusera de l'épouser. Une figure de femme à l'attrait terrestre et spirituel, dont la beauté pure lui rappelle celle d'Hélène, qui rendit Pâris fou d'amour et ruina Troie, tout en devenant à ses yeux l'incarnation de cette Irlande farouche et libre, dont la rose est le symbole. Ne pouvant lui donner « les voiles brodés du ciel », Yeats lui offre ce qu'il a de plus intime, ses rêves. Maud sera l'inspiratrice de nombreux poèmes, dont celui-ci, *La Rose du Monde*, en 1893 :

> Qui rêva que la beauté passe comme un rêve ?
> Pour ces lèvres de feu, dont tout l'orgueil
> Est de porter le deuil de la merveille,
> Troie a passé, flamme au loin, funéraire,
> Et les enfants d'Usna ont succombé.
>
> Nous aussi, et le monde qui peine, nous passons :
> Mais là, parmi les âmes qui tournoient
> Avant de s'effacer comme les eaux promptes
> De l'hiver incolore, là, parmi
> Les étoiles qui passent, cette autre écume,
> Un visage survit, une solitude.
>
> Inclinez-vous, Archanges, dans vos pénombres !
> Avant vous, avant même que cœur ne batte,
> Lasse et bonne une femme s'attardait
> Près du trône de Dieu ; et Lui,
> Il fit de l'univers un grand chemin d'herbe
> Pour ses pas vagabonds.

Hélène de Grèce, aux lèvres rouges comme celle de Maud jeune et de Deirdre d'Irlande (de la mythologie celte), porte avec elle la mort et la beauté, mais elles sont toutes trois, les créatures premières de Dieu.

Dans ses mémoires, Yeats déclare : « De notre confrontation avec les autres, nous faisons de la rhétorique : mais de notre confrontation avec nous-mêmes, nous faisons de la poésie. » L'œuvre de Yeats aurait été assurément différente si sa vie entière n'avait pas été déchirée et en même temps magnifiée par son amour malheureux avec Maud Gonne, qui confirmait : « Vous ne seriez pas heureux avec moi. Vous faites de la belle poésie avec ce que vous appelez votre malheur et vous êtes heureux ainsi… Le Monde devrait me remercier ! »

Yeats a assumé, maîtrisé, dominé sa souffrance par une discipline intellectuelle et spirituelle savamment, consciencieusement étudiée et pratiquée : recherche d'un anti-moi, d'un double contraire, d'un masque qui est exercice de l'esprit et du corps, qui lui permet de se détacher d'eux pour mieux s'en pénétrer.

En 1936, Yeats réitérait le fondement de toute poésie : écrire « les mots naturels dans un ordre naturel », c'est-à-dire « s'exprimer comme le commun des mortels » et d'autre part « trouver un rythme naturel ». Dans *Autobiographie*, il se confiait : « Toute composition métrique est pour moi un dur labeur. Je ne réussis rien le premier jour, pas une seule rime n'est en place et quand enfin les rimes commencent à venir, la première rédaction d'une strophe de six vers me prend la journée entière. » Nous le constatons, la conception de la musique dans son rapport aux mots est primordiale et elle naît de son intérêt pour la diction, qui insistant sur

le rythme, se rapproche de la psalmodie. Il incite les poètes à écrire comme naguère, pour être chantés. Yeats contribue en cela à l'unité de culture.

Le poème suivant, *L'Île au lac d'Innisfree* fut écrit en 1890. Yeats en explique l'origine : « J'avais gardé le désir, né à Sligo, de vivre à l'exemple de Thoreau, dans une petite cabane, sur l'île de Lough Gill, et un jour à Londres, ayant le mal du pays, j'entendis un bruit d'eau et aperçus dans une vitrine un jet au sommet duquel dansait une petite balle, et je me mis à repenser à Innisfree. »

Que je me lève et je parte, que je parte pour Innisfree,
Que je me bâtisse là une hutte, faite d'argile et de joncs.
J'aurais neuf rangs de haricots, j'aurai une ruche,
Et dans ma clairière je vivrai seul, devenu le bruit des abeilles.

Et là j'aurai quelque paix car goutte à goutte la paix retombe
Des brumes du matin sur l'herbe où le grillon chante,
Et là minuit n'est qu'une lueur et midi est un rayon rouge
Et d'ailes de passereaux déborde le ciel du soir.

Que je me lève et je parte, car nuit et jour
J'entends clapoter l'eau paisible contre la rive.
Vais-je sur la grand-route ou le pavé incolore,
Je l'entends dans l'âme du cœur.

En même temps qu'il écrivit ce poème en 1890, il devient membre de « l'Ordre hermétique de l'aube dorée », à Dublin, et en fut le grand maître entre 1901 et 1903. Cet ordre étudiait et pratiquait la magie, les rituels secrets, la symbolique. Son moteur était : *Demon est deus inversus* et traitait de l'imbrication des « opposés » qui leurs semblaient être en fusion (théorie des cônes inversés). Cet ordre recherchait la matérialisation des esprits et engageait le dialogue avec eux. Lors de ces expériences, Yeats testa des drogues, telles que le haschich ou la mescaline.

La symbolique très présente dans l'ordre, guida certaines œuvres de Yeats. La montagne, symbole fondamental de « l'aube dorée » située au centre de la terre, abritait le caveau du père Rozencreutz, dont bon nombre de rituels de cette société de la Rose-Croix, se fondent sur cette symbolique. Pour Yeats, la montagne symbolisait notamment l'ascension spirituelle, omniprésente dans son œuvre.

En 1896, WB Yeats rencontre la dramaturge irlandaise Lady Gregory, inspirée par la mythologie celtique, laquelle encourage son nationalisme irlandais. Il se concentre sur des textes d'inspiration irlandaise, puis fonde le mouvement littéraire connu sous le nom d'*Irish Literary Revival*, qui cherche à revaloriser la littérature traditionnelle irlandaise et à la distinguer de la culture anglaise. Le poète s'engage pour l'Irlande en écrivant la pièce *Cathleen Ni Houlihan*, première pièce jouée, en 1902, à l'Abbey theatre, qui sera un triomphe, avec Maud Gonne pour le rôle-titre, qu'elle a inspiré, et qui est tout simplement une personnification de l'Irlande. Pour agir en faveur de la culture irlandaise et valoriser la création de son pays, Yeats a fondé son théâtre à Dublin, qui deviendra en 1924, le Théâtre national d'Irlande, auquel il se consacrera jusqu'à sa mort. Ce théâtre est toujours en activité aujourd'hui. Parce qu'elle inaugure une expérience de théâtre national irlandais, *Cathleen Ni Houlihan* doit être lu comme un texte aux visées non seulement poétiques, mais programmatiques.

Le théâtre de Yeats est, certes, un théâtre de poète symboliste, de légendes irlandaises, de musique et de mystères, dont se dégage une magie fragile, que la mise en scène peut, si elle n'est pas délicate, gâcher entièrement. Il est aussi un théâtre « identitaire », où l'Irlande refonde ses mythes, les met en forme avec l'arme de l'ennemi, la langue anglaise. Le théâtre est le moyen de montrer les événements et pas seulement en parler. Par ailleurs, la forme dramatique est, de loin, la forme poétique la plus agréable. Toutes ses recherches théâtrales sont orientées dans une même direction : l'expression d'une scène de l'intériorité. Yeats pense qu'il faut réformer le théâtre, les pièces, la diction, le jeu des acteurs et les décors. Il souhaite un théâtre d'art et de l'imaginaire, une œuvre mythique et symbolique, un art dépouillé qui agit par suggestion, et non par énonciation directe. Sa rencontre avec le metteur en scène, Gordon Craig, fut capitale. Ce fut Ezra Pound, qui l'initia au nô et aux connaissances esthétiques les plus diverses, car c'est un art complet avec la fusion de tous les autres : littérature, danse, art scénique. Yeats a su en nuancer les effets, pour s'assurer un public irlandais. C'est sous cette influence du nô, que Yeats va mettre en scène des héros mythiques de l'Irlande, tel Cùchulainn, qui animeront un cycle de pièces jusqu'à sa mort.

Dans la poétique de Yeats, le folklore, tient une place importante. Par le folklore communient le paysan, l'aristocrate et le poète, ceux qui sont dépourvus d'instruction et les classes cultivées. Yeats s'en prend à l'esprit de parti et à l'ignorance qui font obstacle à son désir d'unité. Il souhaite que tous ceux qui constituent une nation : « artiste, poète, artisan, journalier, acceptent d'œuvrer dans le même sens. »

Lady Gregory et Yeats veulent par l'art, réaliser une unité de culture qui est intimement liée à l'unité d'être. Pour réaliser cette unité de culture, il faut que soient rapprochées toutes les sphères d'activités : art, politique, religion, vie quotidienne, comme à Byzance à l'époque de Justinien.

À la fin de sa vie, Yeats ne se fait plus guère d'illusions : « Le rêve de ma jeunesse – la possibilité pour une nation moderne de retourner à l'unité de culture – est illusoire ». Cela était encore possible au XVIII^{e} siècle, à cause de sa vitalité intellectuelle, mais plus dans notre monde moderne, où la culture se désintègre. »

Dans son dernier recueil, *Derniers poèmes*, le poète confesse sa déception par le poème suivant :

> Les Gyres, (extrait) :
>
> Les Gyres ! Les Gyres ! Vieille face rocheuse, lève les yeux.
> Ce qu'on a pensé trop longtemps, c'est fini d'y penser encore.
> La beauté meurt d'être la beauté, la valeur d'être la valeur,
> Et ce qui avait forme, cela s'efface.

Son désenchantement se poursuit, lorsque les Dublinois refusent de construire une galerie d'art, afin d'abriter une importante collection de tableaux impressionnistes que l'héritier de Lady Gregory souhaitait leur léguer, à cette condition.

Le poème *Retour à la galerie municipale*, raconte combien les tableaux d'art sont aussi témoins de l'Histoire.

> Vous qui me jugerez, ne jugez pas seulement
> Tel livre ou tel autre, mais venez dans ce sanctuaire
> Où sont accrochés les portraits de mes amis, observez-les
> Et suivez sur leurs traits l'histoire de l'Irlande ;
> Songez où commence, où finit la vraie gloire d'un homme,
> Et dites que ma gloire fut d'avoir eu de tels amis.

Nous savons que les événements qui traversent la vie de Yeats deviennent des thèmes poétiques. « Je jette mon cœur dans mes vers » a-t-il signalé.

En 1919, il répète qu'il est las des rêves.

L'insurrection de Pâques 1916, le touche profondément. Il écrit le poème *Easter 1916* qui s'achève par ces mots : « Une terrible beauté est née ».

Il a fait un mariage heureux en 1917, avec la jeune Georgie Hyde Lees, qui lui a donné deux enfants. Le couple s'adonne avec passion à de longues heures d'écriture automatique et de spiritisme. Cette écriture va être la base d'*Une Vision*, œuvre en prose, où il expose sa conception de la personnalité humaine, de l'âme et de l'histoire.

Yeats voudrait concevoir un système qui laisserait son imagination libre de créer, tout en lui donnant un cadre. Le symbole de la montagne y est encore présent, la géométrisation est plus poussée et simplifiée, la montagne se réduit aux formes minimales tantôt du cône, tantôt de la demi sphère. Un poète sans système ne peut, selon lui, qu'écrire une poésie superficielle. Ce système philosophique qui ordonne le chaos du monde, lui apporte aussi des métaphores. Une vision est un système complexe sur l'âme dans la vie et dans l'au-delà, sur le sens de l'histoire, présenté par un symbolisme géométrique fondé sur la psychologie, la biographie et l'occultisme.

Les grands événements politiques qui suivent s'inscrivent aussi dans son œuvre : la guerre d'Indépendance (1919-1921) et la Guerre civile (1922-1923).

En 1922, Yeats revient à Dublin : il est nommé sénateur du nouvel État, jusqu'en 1928. Il s'exprime sur le divorce, les droits de l'homme, l'éducation et choisit la monnaie irlandaise, qui aura cours jusqu'à l'euro.

Le 14 novembre 1923, Yeats reçoit le prix Nobel de littérature « pour son œuvre d'une inspiration toujours élevée, qui, sous la forme artistique la plus sobre, fait parler l'âme d'un peuple ».

Les ultimes années de la vie de Yeats vont être les plus fécondes et novatrices, avec des poèmes composés entre 1936 et 1939, le dernier, quelques jours avant sa mort, qui témoignent d'une extraordinaire inventivité musicale, thématique et audace verbale ; l'œuvre d'un homme comme il le certifie lui-même : « Les arts sont tous, la chambre nuptiale de la joie. »

Jusqu'au bout il utilise sa célébrité pour rester acteur de son temps et dénoncer ce qui l'indigne. Yeats s'est installé à Menton, puis à Cap-Martin. Il décède à Roquebrune, en 1939, et sa dépouille sera rapatriée en Irlande, au pied de sa chère montagne de Ben Bulben, au nord de Sligo, après la seconde guerre mondiale, en 1948, selon son souhait.

Voici son dernier message :

> Poètes d'Irlande, apprenez votre emploi,
> Chantez tout ce qui est bien fait,
> Chantez les rires épais des buveurs de bière brune ;
> Qui retournèrent à la glaise
> Tout au long de sept siècles d'héroïsme ;
> Tournez votre esprit vers d'autres jours,
> Pour que nous demeurions à l'avenir
> L'indomptable cœur de l'Irlande.

Les trois derniers vers du poème sont choisis par Yeats comme épitaphe :

> Regarde sans t'attendrir
> La vie, la mort,
> Cavalier, poursuis ta route !

Le cavalier rappelle « le cavalier de Chou » de l'un de ses poèmes qui, grimpé sur une montagne et contemplant la vallée, prône un détachement typiquement bouddhique qu'il exprime par cette formule :

> Let all things pass away (Laissez les choses se poursuivre).

Bibliographie

GENET Jacqueline. *Wiliam Butler Yeats*. Bruxelles : Aden, 2004.

LE *DESIGN*

Daniel HAUSER

Nous allons tenter de définir le « design », activité créatrice capable d'avoir des impacts concrets et significatifs sur notre vie quotidienne. Car le *designer* cherche autant à séduire qu'à convaincre. Le *design* est invisible, mais il est dans notre vie. Partout, tous les jours.

Le mot « design » est du « middle English », franglais issu du mot latin médiéval ou de l'italien *designare* qui signifie marquer, désigner, donner une signature. On dit en français : « le design », ou « un design ». L'Académie française et le ministère de l'Éducation nationale n'ont qu'assez récemment admis le terme « design ». Précédemment, on parlait d'« esthétique industrielle » ou de « stylique ». En anglais « to design » veut dire concevoir, élaborer, créer. L'activité créatrice des designers est toujours identifiée : on parlera d'*industrial design*, de *graphic design*, de *fashion design*, de *web design*…

Le *design* est une activité de création à vocation industrielle ou commerciale. Le but premier du *design* est d'inventer, d'améliorer ou de faciliter l'usage d'un élément. Cet élément peut être un objet (textile, ameublement, équipement domestique, outil de travail…, une IHM (interface homme machine), un outil de présentation (*packaging*, mise en valeur sur le lieu de vente ou sur un site internet), voire un environnement complet (aménagement d'un espace à vivre ou de travail, habitacle d'un véhicule), ainsi qu'une page web.

Un des rôles du *design* est de répondre à des besoins, de résoudre des problèmes, de proposer des solutions nouvelles ou d'explorer des possibilités pour améliorer la qualité de vie des êtres humains. Voici quelques exemples concrets d'objets où l'intervention des designers a modifié nos comportements, nos usages, nos gestes, nos codes de forme et de couleurs :

La tablette tactile, légère (moins de 200 g), peu encombrante, intermédiaire entre l'ordinateur et le smartphone : extraplate, facile à utiliser, permettant d'accéder à des contenus multimédias, à des pages web, au courrier électronique, à l'agenda, ainsi qu'à la bureautique simple. L'écran tactile a remplacé la souris, le clavier physique ou virtuel permettant la saisie de caractères. La tablette a sérieusement concurrencé l'ordinateur portable. Pourtant la tablette est connue pour donner des douleurs cervicales, au dos, aux mains, aux bras, fatiguer les yeux, et troubler le sommeil…

Les sneakers, chaussures de sport tous usages.

La cuisine, lieu de vie quotidienne s'il en est, dont la conception a évolué grâce à l'intervention des designers.



Nous nous rendons bien compte de l'évolution considérable qui s'est opérée : le *design* a modifié nos gestes quotidiens ! Femmes et hommes sont impactés par ces bouleversements, ont modifié ou se sont fondus, pour

les plus jeunes, dans des univers technologiques, esthétiques, ou fonctionnels qui remettent profondément en cause les modèles établis. Est-ce à dire que le *designer* est un « révolutionnaire » ?

La pluridisciplinarité est au cœur du travail du *designer*, dont la culture se nourrit aussi bien des arts, des techniques, des sciences humaines, des sciences de la nature, de l'ergonomie.

Les *designers*

Rappelons quelques grands noms et quelques grandes étapes du design à travers le monde :

- Charles Rennie Mackintosh, architecte-décorateur écossais, inspiré par le mouvement « Arts & Craft ».
- Frank Llyod Wright, architecte et concepteur américain.



Robie House (1909).

- Peter Behrens, *designer* allemand, que l'on peut considérer comme le premier *designer* au sens moderne, parce qu'il a identifié et valorisé le lien entre architecture, mobilier, mais aussi image de marque. Créateur du logo de la société AEG.
- Walter Gropius, architecte, urbaniste et *designer allemand*, fondateur du *Bauhaus*. Il est le concepteur de cette maison de Dessau, en 1926. Il disait : « Ce qui est vraiment beau, c'est ce qui reste éternellement beau. »



- Gerrit Rietvel, *designer* hollandais, auteur de la célébrissime chaise rouge et bleue.
- Alvar Alto, architecte, urbaniste et design finlandais.
- Raymond Loewy, *designer* franco-américain, auteur de nombreuses créations (locomotives, automobiles, *packaging*, *design* intérieur d'avions…).
- Jacques Viennot, fondateur de l' « esthétique industrielle ».
- Eero Saarinen, *designer* américano-finlandais, auteur de la chaise tulipe.
- Ray et Charles Eames, couple de *designers* américains, considérés comme parmi les plus importants de la deuxième moitié du XX^{e} siècle, dont voici l'une des créations : *Eames Lounge Chair*



- Dieter Rahms, *designer* allemand dont la carrière est étroitement associée à la marque Braun.

Les Italiens s'illustrèrent à partir des années 1960 dans une remise en cause plus ou moins radicale du « style international », qu'ils considéraient comme trop commercial, et proposèrent un *design* alternatif, décalé et poétique. Archizoom avec Andrea Branzi, et le Groupe de Memphis, avec Ettore Sottsass, Achille Castiglione, Enzo Mari, Alessandro Mendini, en sont les représentants les plus illustres. La société Alessi, spécialisée dans les objets de table pour la maison, fait appel à plusieurs de ces *designers* italiens, mais aussi à des *designers* étrangers et notamment français.

Le *design* français jouit d'une très bonne réputation : les industries du luxe, l'automobile, l'art de vivre donnent aux créateurs français un vaste domaine dans lequel exercer leurs talents : on va bien sûr parler de Philippe Stark, mais aussi de Jean Nouvel, Roger Tallon, d'Andrée Putmann, ainsi que de nombreux *designers* qui travaillent pour les plus grandes marques mondiales, allant de Vuitton, à Sony, de Mercedes-Benz à l'Oréal, de Facom à Rolex, de Michael Kors à Dior, d'Apple à Grohe…

Mentionnons enfin comme exemple de succès mondial construit sur le *design*, le cas d'Ikea. Le nom Ikea est constitué des lettres I et K pour Ingmar Kamprad et les lettres E et A pour Elmtaryd (la ferme où il a grandi et Agunnaryd, sa ville natale, située dans le sud de la Suède). Basée aujourd'hui aux Pays-Bas, ce géant du mobilier et de l' *houseware* compte aujourd'hui 415 magasins dans 49 pays, pour un chiffre d'affaires, en 2017, de 37 milliards de dollars, ce qui en fait le leader mondial sur ce secteur. Ikea a développé depuis sa création, en 1943, des produits grand public à prix abordables, vendus en kit (donc impliquant leurs acheteurs dans leur montage), s'efforçant, au moins dans le discours, de défendre l'intégrité de la planète. La beauté n'est pas toujours au rendez-vous, mais la séduction auprès du public est énorme. Ikea a réussi à imposer un style, un style de vie, des concepts directement issus des bureaux de *design*.

Il y a beaucoup d'autres *designers* que l'on ne peut tous citer, pour ne pas être fastidieux. Mais il faut savoir que le *design* est « silencieux » : nombre de créations sont le fruit d'anonymes, et surtout d'équipes pluridisciplinaires, regroupant *marketers*, sociologues, psychologues, ingénieurs, ergonomes, graphistes, architectes, artistes… et *designers*. Le *design* gagnant est celui qui séduit, qui fait rêver, qui fait plaisir, mais aussi qui est accessible au plus grand nombre. Encore que… le pouvoir de la marque peut amener à « craquer » pour un objet coûteux.

Il n'y a que peu de domaines où le *design* n'a pas profondément et durablement modifié, non seulement l'aspect, mais aussi l'ergonomie, la sécurité. J'ai eu l'occasion de présenter une rétrospective de l'alpinisme dans une autre publication de notre *Revue*, et de montrer à l'aide d'exemples comment le *design* a fait évoluer les équipements. Bien sûr, les *designers* sont tributaires de la technique, des technologies digitales et connectées aujourd'hui largement répandues.

Comment devient-on *designer* ?

Historiquement, les grands *designers* ont été le plus souvent des architectes. Ils ont cherché à penser, non seulement, architecture et urbanisme, mais aussi habitat, vie dans la maison, objets de décoration et de confort, ergonomie, *design*, souvent sous-tendue par une philosophie de vie.

Aujourd'hui, *designer* est un métier, qui se prépare dans des établissements proposant des parcours de formation comprenant des fondamentaux, des mises en situation d'ordre de complexité de plus en plus grande, apprentissage du travail pluridisciplinaire acquis à l'école et surtout en entreprise. Parmi les plus grandes écoles de *design* dans le monde citons :

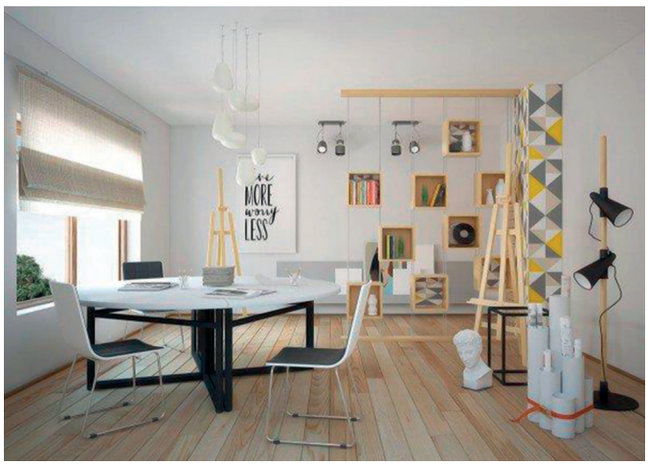
- Rhode Island School of Design, Providence, RI, USA ;
- Royal College of Art, London, UK ;
- Parsons the New School for Design, NYC, NY, USA ;
- Politecnico di Milano, Milan, Italie.

Et en France deux écoles sortent du peloton (dans lequel il y a beaucoup de bonnes écoles) :

- ENSCI, Les ateliers, Paris ;
- Strate College Designers, Sèvres.

Ces établissements préparent aux métiers du *design* produit, du *design* graphique et du *webdesign*, de *packaging design*, de l'architecture intérieure, du *design* « global » et du *design* management.

Les tendances actuelles du *design* sont la simplicité (voire le minimalisme), la connectivité, la mobilité, l'authenticité (couleurs naturelles, beige, gris, retour du bois, lumière naturelle…), la transparence, la mixité des matériaux, les graphismes décalés. Le *design* d'aujourd'hui doit à la fois rassurer, surprendre, convaincre, séduire.



Ces considérations générales ont pour but de proposer une vue d'ensemble du *design*, et de son évolution. Pour terminer ce propos, on peut prendre un exemple concret afin de montrer pourquoi et comment l'intervention du *design* peut avoir une contribution déterminante au succès d'un produit.

Un exemple de *design* : Apple

Prenons l'exemple d'Apple. Rappelons quelques données clés : *Apple Computer* fut créé en 1976 par Steve Jobs et deux associés dans le garage de sa maison d'enfance, avec une idée novatrice : fabriquer des ordinateurs personnels moins encombrants que les gros ordinateurs de l'époque.

Le célèbre logo de la pomme croquée serait un hommage au mathématicien anglais Alan Turing dont les recherches avaient permis de décrypter les messages nazis pendant la deuxième guerre mondiale, mais qui fut banni en raison de son homosexualité et se suicida en croquant une pomme empoisonnée au cyanure. Cette version est controversée et d'autres sources attribuent la création du logo au *designer* graphiste Bob Janoff, lequel aurait proposé aux co-fondateurs de la marque deux versions : avec et sans morsure.

Les premiers produits s'appellent Apple II, Macintosh 128 K utilisant une souris et une interface graphique (qui est un dispositif de dialogue homme-machine dans lequel les objets à manipuler sont dessinés sous forme de pictogrammes à l'écran) : innovation technologique, recherche d'une ergonomie conviviale, différenciation par le *marketing*. C'est le premier grand succès d'Apple.

Le nom de Macintosh est celui d'une pomme, dont l'inventeur de cet ordinateur de bureau, Jef Raskin, était friand.

Apple a ensuite développé une famille d'ordinateurs :

- l'IMac qui a permis de relancer la firme en difficulté en 1998, ordinateur tout en un, pour lequel l'intervention du *design* est déterminante : forme ronde, couleurs chaudes, plastiques doux, esthétisme et ergonomie sont beaucoup travaillés.

- Le Mac Book ordinateur portable ultra fin coque en polycarbonate puis en aluminium anodisé et soucieux de l' environnement.

- Le Mac Pro commercialisé à partir de 2006 est une station de travail.



La tour a été remplacée en 2013 par le cylindre en aluminium au poids très allégé (5 kg) et disposant d'une connectivité renforcée. Ce produit a été critiqué à cause de son absence de possibilités d'extensions internes et a connu des résultats commerciaux mitigés.



Plus tard, l'IPod, qui est une famille de baladeurs numériques permettant de télécharger, de stocker et d'écouter de la musique, a été commercialisé de 2001 à 2014, en faisant évoluer son *design* et ses capacités. À partir de 2004, l'Ipod intègre des photos, des vidéos et des jeux :



À partir de 2010, Apple propose une tablette tactile, l'Ipad, qui est un produit entre les smartphones et les ordinateurs que l'on vient d'évoquer.



Enfin, Apple a proposé depuis 2007 une offre de smartphones équipés du système d'exploitation IOS dotés d'un ensemble de fonctionnalités : Apple Store, qui, est une boutique de logiciels payants et gratuits, la 3G, un GPS ou encore l'appel visio Face Time, Siri (interface de reconnaissance vocale), déverrouillage par empreinte digitale, reconnaissance faciale en 3D. Les technologies embarquées, depuis l'Iphone 4 jusqu'à l'Iphone X ont évolué en termes de performances, de fonctionnalités et de *design*. Le logiciel de lecture et de gestion de bibliothèque multimédia distribué gratuitement par Apple, Itunes, ainsi que la suite bureautique Iwork.

On peut ajouter à ceci la montre connectée Apple Watch et l'Apple TV permettant une communication sans fil entre ordinateur et TV qui peut être utilisée avec un IPod, un Ipad, un Iphone ou un Mac.

Nous avons ainsi l'offre d'une société qui capitalise plus de 1 000 milliards de $ en 2018, c'est-à-dire la première capitalisation boursière de tous les temps, d'après le magazine *Fortune*, la société la plus admirée et, d'après le *Forbes Global* de 2017, la neuvième entreprise mondiale.

La clé de ce succès mondial tient à plusieurs facteurs : approche marketing fondée sur l'innovation, ergonomie et *design* de ses produits, campagnes publicitaires originales, capacité à faire du lancement de ces nouveaux produits un « événement » mondial, Apple a réussi à créer chez ses clients un attachement fort à la marque, qui cherche avant tout à occuper un positionnement singulier et original sur le marché de l'électronique grand public.

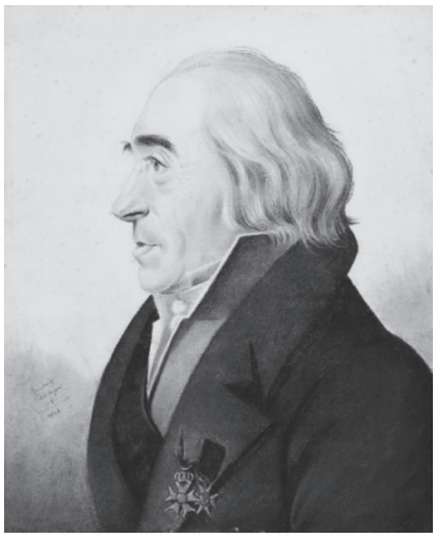
Le rôle du *design* a été déterminant. Il est à la fois la source et l'aboutissement fondé sur le meilleur usage de la technologie disponible par l'utilisateur, par la simplicité, le plaisir procuré, la fierté d'appartenir à une « communauté ».

Conclusion

Nous nous sommes efforcé de montrer, à travers quelques exemples et en donnant quelques repères clés, comment le *design* est une composante de notre vie quotidienne. Ce qui rend le métier de *designer* fascinant, c'est le fait que les créations des *designers* ont un impact direct et concret sur la manière de travailler, de communiquer, de se déplacer, de pratiquer ses loisirs et tout simplement de vivre. Nous espérons avoir pu ainsi vous intéresser, et vous faire peut-être mieux comprendre la place du *design* dans notre vie, même si les méthodes de travail des designers n'ont pas été évoquées.

ANTOINE LAROCHE (1751-1839)
MÉDECIN DES ARMÉES ET HÔPITAUX MILITAIRES
MÉDECIN DE MARINE
CHEVALIER DE SAINT-MICHEL (1816)
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR (1819)

Benoît CHOMEL DE JARNIEU



Antoine Laroche, chirurgien. Titulaire de l'ordre de Saint-Michel en 1816.

La fin de l'Ancien Régime constitue une période particulièrement intéressante à étudier, tant elle offrait d'opportunités à saisir pour des hommes de talent. C'est le cas d'Antoine Laroche, fils de la Révolution américaine.

Né en 1751 à Brive, il meurt à Arras en 1839 après une carrière de près de quarante ans dans les armées en tant qu'aide-chirurgien, chirurgien, chirurgien-major, médecin-chef de la plupart des hôpitaux militaires de la côte atlantique française, en commençant par Brest en 1778.

Son parcours est atypique et étonnant. Intime des plus grands médecins de l'Ancien Régime (Taranget, Coste, Charamond, Casimir Périer, et le savant Latreille), il fut ce qu'on appelle un homme de bien, dévoué à ses malades, notamment aux indigents.

Un chevalier de Saint-Michel et de la Légion d'honneur



Croix de Saint-Michel.

L'ordre de Saint-Michel est l'un des plus fermés qui soit. Cent titulaires seulement, comme le montrent les documents d'archives.

Créé par Louis XI, cet ordre est aboli par la Révolution mais rétabli un temps pendant la Restauration. Peu d'archives existent : l'incendie des Tuileries a fait son œuvre. Seul un petit carton avait, aux dires des Archives nationales, survécu. Il était bien dans les soupentes du musée de la Légion d'honneur et les échanges de courriers entre Laroche et le chapitre de Saint-Michel y figurent effectivement. Laroche est admis dans l'ordre en 1816 au côté de l'illustre Dupuytren, ce qui témoigne de ses compétences professionnelles et de leur reconnaissance.

L'ordre de la Légion d'honneur dispose, pour sa part, d'archives nombreuses et bien conservées. Le dossier individuel d'Antoine Laroche permet d'en apprendre beaucoup sur lui, notamment le lieu de sa première affectation dans une garnison militaire : Brest.

L'activité sociale et professionnelle du port du Ponant à la veille de la Révolution, dans l'effervescence du prochain départ de l'armée et de la flotte vers les Amériques, a laissé des traces écrites : Laroche y figure en bonne place, parce qu'il avait à l'époque beaucoup correspondu avec un parisien nommé Dumont de Valdajou. Ce Dumont de Valdajou mais aussi un certain Ferdinand Dubois de Fosseux jouèrent des rôles essentiels dans la vie d'Antoine Laroche.

Dumont de Valdajou



Dumont de Valdajou est bien oublié aujourd'hui, mais il fut réellement populaire à la fin de l'Ancien Régime et jusqu'à la fin de l'Empire ; la comtesse de Ségur vante ses mérites dans *Pauvre Blaise*. À tout autre remède, elle écrit préférer le cataplasme de Valdajou !

Ce Valdajou est au départ un rebouteux ou renoueur. Ces praticiens ont longtemps exercé leur art de manière anarchique, peu reconnus par les médecins. Ils devaient leur notoriété à leurs talents mais aussi au fait qu'ils soignaient les indigents, c'était une obligation, et que leurs honoraires étaient insignifiants. Il n'y a que dans les armées, où les renoueurs ont longtemps eu rang de chirurgiens, que leur profession a été reconnue en 1743 à côté de celle des médecins.

Les médecins font, déjà à l'époque, six années d'études (enseignement général et études universitaires) alors que les chirurgiens reçoivent une formation pratique de deux ans, puis rejoignent leur corporation.

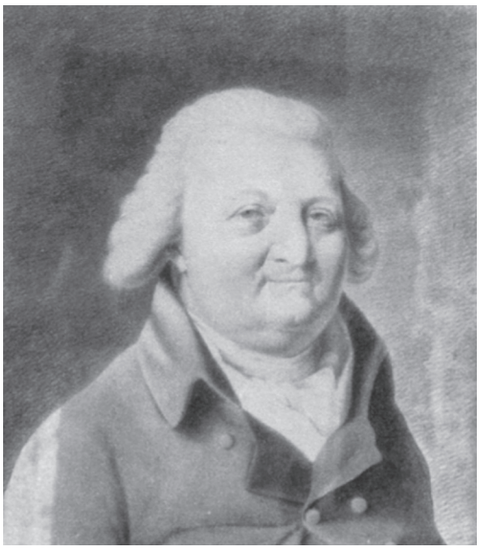
Parmi ces renoueurs, les Vosgiens ont une très bonne réputation. Cela est probablement dû à la formation qu'ils auraient reçue, dès la première moitié du XVII^{e} siècle, des militaires suédois ayant envahi la Lorraine. L'un d'entre eux, Fleurot, s'occupe avec succès du duc de Bourgogne vers 1760. Dumont fait partie de ce clan ; né vers 1730, sa notoriété s'affirme lorsqu'il guérit en 1771 la princesse de Luynes, estropiée par des médecins et des chirurgiens, puis la princesse de Montbarrey ; cette dernière n'est pas moins que l'épouse d'un directeur de la guerre de Louis XVI. Le ministre, qui cherche alors à réformer le service de santé des armées, prête une oreille attentive aux dires de son adjoint.

La fortune de Dumont est désormais faite ! En 1776, il devient Dumont de Valdajou, chirurgien-renoueur du comte de Provence, puis chirurgien-renoueur des armées et camps militaires. Mieux, il obtient l'autorisation de fonder une école de chirurgie-renoueuse propre aux armées ; la première promotion comporte quatre élèves, parmi lesquels… le jeune Antoine Laroche.

Valdajou est assurément bien en cour. Il fait profiter ses élèves de sa position et les assure de son soutien, notamment financier. Plus encore, il lui est demandé d'entretenir une correspondance officielle avec ses élèves affectés aux armées. Cette correspondance, conservée aux Archives nationales est éclairante sur les soins prodigués, mais aussi sur l'insalubrité régnant alors à Brest. Mieux, la correspondance devient un canal de renseignement permettant aux protecteurs de Laroche de connaître « avant les autres » les événements dignes d'intérêt. Dans les années 1778, les élèves rapportent tout ce qui se dit et se passe dans le grand port et au large, non sans se cacher, car la police est partout.

Par la suite, Valdajou est contraint de fermer son école de chirurgie en 1790, mais continue de pratiquer à Paris. La plupart des régimes politiques vont le subventionner, lui, puis son gendre Thierry Valdajou. Les élèves de Valdajou vont quant à eux prendre peu à peu leur autonomie. Leurs études leur ont permis de nouer des relations durables avec tout ce qui compte en médecine et en chirurgie à Paris.

Dubois de Fosseux



Ferdinand Dubois de Fosseux est Artésien. De noblesse ancienne, il occupe une place de premier rang en Artois dont sa famille est originaire de longue date. C'est un érudit, un honnête homme, qui travaillera un temps comme directeur à la guerre à Paris, au côté de son ami Carnot.

Né en 1742, il est écuyer ordinaire du roi en 1760 et passe cinq ans à la cour. Il s'y fera des amis durables. Beaumarchais, Rousseau, Diderot, Marmontel appartiennent à ses relations. Rentré à Arras, il fait partie des cercles de réflexion qui comptent à la veille de la Révolution. Il anime le club des Rosati (anagramme d'Artois) auquel appartiennent également Robespierre et Lazare Carnot, entre autres. Les séances du club se tiennent dans son hôtel de Fosseux qui est aujourd'hui le siège de la cour des comptes régionale du Pas-de-Calais.

Dubois de Fosseux est surtout le secrétaire de l'académie d'Arras, élu par dix voix contre une à Robespierre. Il fait preuve d'une activité spectaculaire puisque l'académie d'Arras correspond avec toutes les académies et cercles pensants du royaume. L'académie d'Arras compte près de mille correspondants et ce sont près de quatorze mille lettres que Fosseux adresse à ses correspondants en une vingtaine d'années. Sa bibliothèque compte plusieurs milliers de livres.

En 1790, il est élu premier maire d'Arras et devient président du directoire du Pas-de-Calais.

Côtoyer Robespierre n'est cependant pas forcément ce qui se fait de mieux dans cette période tragique. Dubois de Fosseux est emprisonné, début 1794, avec sa famille par Joseph Lebon, pour appartenance à la noblesse. Élargi, à la fin de la Terreur, il rejoint Carnot à Paris. Il y restera quasiment jusqu'à sa mort en 1817.

Pourquoi nous intéresse-t-il ici ? Parce que sa fille, Thérèse de Fosseux, va épouser Antoine Laroche, le 22 nivôse an III, c'est-à-dire en janvier 1795. L'événement est troublant et nécessite quelques explications. Au-delà de la différence d'âge (lui a 41 ans, elle en a 20), le mariage est, pourrait-on dire, contre-nature.

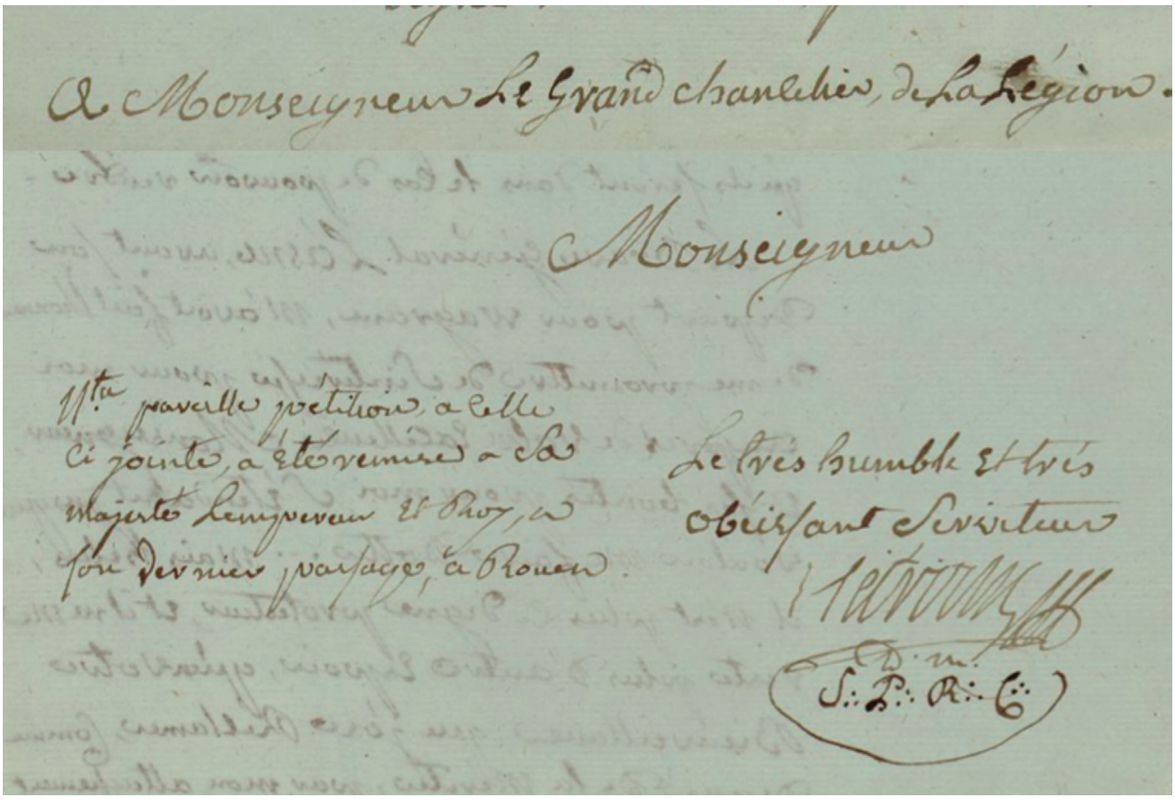
La franc-maçonnerie sous l'Ancien Régime

Laroche, nous l'avons vu, reçoit Brest comme première affectation en 1778. La ville, à cette période, est en pleine effervescence. La guerre sur mer contre l'Angleterre est ouverte ; les régiments d'artillerie s'entassent dans la ville, comme ceux d'Auxonne, de Metz, de Toul et de Besançon. De grands travaux de fortification sont entrepris utilisant cette main-d'œuvre facile. Les traumatismes nombreux, les épidémies, les maladies vénériennes sont autant de raison de voir les blessés se multiplier dans des hôpitaux de fortune puisque l'hôpital principal de Brest a brûlé. Laroche a de quoi travailler, dans des conditions exécrables. Il s'intègre, pourtant, dans le milieu hospitalier et continue d'être suivi par Paris, toujours au travers de sa correspondance avec Valdajou.

À Brest, la loge maçonnique sédentaire est « L'Heureuse rencontre ». Elle entre vite en conflit avec les loges constituées au sein des régiments de passage, « Henri IV » et « Sully ». « L'Heureuse rencontre », qui recrute parmi les habitants de la ville, aura beaucoup de mal à ne pas voir sa ressource pillée par les loges militaires. Les droits d'entrée exorbitants demandés par « L'Heureuse rencontre » ne plaident cependant pas en sa faveur.

Dans le dossier de la Légion d'honneur d'Antoine Laroche, une lettre retient l'attention. Antoine Laroche correspond en 1813 avec Lacépède, Grand chancelier. La signature de Laroche est assortie de sigles caractéristiques : S.P.R.C (Souverain Prince Rose Croix) ; Laroche était bien affilié à une ou plusieurs loges successives.

Laroche entre en effet à « L'Heureuse rencontre » assez rapidement après son arrivée à Brest. Il gravit rapidement les premiers degrés (apprenti, compagnon, maître, maître parfait) ainsi qu'en témoignent les archives de l'évêché de Quimper et nous avons un document rarissime qui est celui de son admission dans les premiers degrés de la franc-maçonnerie. Cette affiliation pose néanmoins quelques questions :


A Monseigneur Le Grand chancelier de la Légion.

Monseigneur

J'ai l'honneur de joindre à cette pétition, celle ci jointe, à être remise à Sa Majesté l'Empereur et Roy, à son dernier passage à Rouen.

Le très humble et très obéissant serviteur

S.·. P.·. R.·. 6

Lettre d'Antoine Laroche au Grand chancelier de la légion d'honneur, Lacépède, en 1813.

Était-il déjà pressenti en ralliant Brest ? Comment put-il s'acquitter des droits d'entrée que nous savons très élevés ? Fut-il recommandé par ses protecteurs parisiens ? Son cas était-il isolé ou le service de santé militaire local faisait-il aussi partie de « L'Heureuse rencontre » ? Le médecin en chef de l'hôpital de Brest était Vénérable de l'« Heureuse rencontre »…

Et enfin, une question centrale : comment Laroche géra-t-il son affiliation par la suite, ayant quitté Brest dès 1780 ? Sa signature en 1813 montre qu'il avait gravi de nombreux échelons, mais est-ce toujours au sein de « L'Heureuse rencontre » ou dans d'autres loges, celles d'Arras, de Rouen ou Mézières, par exemple ; les recherches butent sur ces questions ; Le Grand-Orient n'a pu y répondre.

Antoine Laroche



D'une petite bourgeoisie brivoise, né en 1751, Antoine Laroche opte pour la carrière de chirurgien, comme son père. Le métier n'est alors pas pleinement reconnu, mais c'est bien à la fin de l'Ancien régime et sous l'Empire qu'il va prendre des lettres de noblesse.

Antoine fréquente la faculté de Montpellier, mais aussi l'hôpital militaire de cette ville et nous avons de son passage l'archive du diplôme qui lui permettra d'aller plus loin. Il mentionne expressément les services aux pauvres, ce qui semble une marque distinctive des chirurgiens ou futurs chirurgiens.

Laroche poursuit ensuite ses études à Paris. Est-ce là qu'il entend parler de l'école de Valdajou ? Est-ce au contraire pour la fréquenter qu'il rejoint Paris ?

En tout cas, il entreprend six années d'études de 1772 à 1778 à Paris à l'Hôtel-Dieu et à l'hôpital de la Charité et est breveté en

1778 par Louis XVI. Élève chirurgien formé à l'école de Valdajou, il devient chirurgien militaire et part pour Brest. Impensable alors de ne pas envisager qu'il côtoie et se lie d'amitié avec les futurs médecins et chirurgiens de l'époque et se lie d'amitié avec eux !

Comme de bien entendu, l'arrivée de Laroche, comme celle de quelques camarades renoueurs, ne fait pas l'unanimité, loin de là. La réputation de Valdajou n'est pas arrivée en Bretagne et les railleries se multiplient. Laroche pense à une cabale, s'en plaint à son protecteur parisien qui fait rétablir l'ordre.

Quoi qu'il en soit, Laroche ne chôme pas et donne satisfaction. Les rapports de monsieur de Langeron, commandant de la place, sont élogieux. Il faut dire que le bouche à oreille fonctionne à merveille lorsque, dans un régiment, la réduction de luxation ou fracture réussit !

Pour Dubois de Fosseux, Antoine Laroche ne peut être considéré que comme un baroudeur, un nomade ; Respectable, certes, mais d'un milieu social totalement différent.

Militaire, chirurgien sans être médecin, même s'il occupe des postes de médecin-chef d'hôpitaux et s'il a bonne réputation, il ne peut guère prétendre à une alliance avec la vieille noblesse ! Et pourtant ! Le mariage d'Antoine Laroche et de Thérèse de Fosseux va être autorisé par les parents !

La guerre d'indépendance américaine

Laroche sert ensuite comme chirurgien-major à l'armée des côtes de Bretagne et de Normandie, sous les ordres du comte Devaux, premier chirurgien-major ordinaire à l'armée commandée en Amérique septentrionale par le comte de Rochambeau en 1780. Il est chirurgien en chef de la même armée conduite par M. de Viomenil dans le golfe du Mexique et aux Îles-sous-le-vent.

Laroche ne fait pas partie du premier embarquement à Brest du 3 mai 1780. Il est cantonné à Morlaix et appartient au corps de Wittgenstein laissé en arrière ; il rejoint cependant peu après l'Amérique en embarquant à Brest, le 15 mars 1781, sur la gabare *La Nourrice* à destination de Boston où il débarque, le 18 juin 1781.

Laroche sert alors en baie de Chesapeake. Ce n'est qu'en septembre 1781 que la flotte française se rendra maîtresse de la baie ; Laroche est aussi sur le terrain à la bataille de Yorktown. Il noue là-bas une amitié indéfectible avec le célèbre médecin Coste, le futur premier médecin de la Grande armée. Cette amitié durera leur vie durant. On peut penser que leurs destinées furent liées lors du déploiement du service de santé de l'armée de Rochambeau aux Amériques : Chesapeake, Newport, Boston, Nantakset, tant dans les hôpitaux ambulants que dans les hôpitaux des villes ; les va-et-vient entre les navires français au mouillage et les hôpitaux à terre semblent d'ailleurs avoir été incessants si l'on se réfère aux écrits et rapports laissés par Coste. Nous n'avons cependant pas le détail de l'activité de Laroche comme chirurgien major dans l'armée de Rochambeau, ni dans celle de Vioménil aux colonies ensuite. Il embarque sur la *Couronne* le 20 décembre 1782 et rejoindra la France en 1783.

Laroche commence alors sa longue itinérance propre aux militaires ! Il est placé à la tête du service de la chirurgie à l'hôpital militaire du Folgoët, transféré en 1786 à Morlaix, et envoyé avec le même titre de premier chirurgien en chef à l'hôpital militaire d'Arras en 1792.

Le 13 frimaire an II (3 décembre 1793), il y prononça le discours d'ouverture[1] des écoles de chirurgie d'Arras qui est un modèle d'humanité, dont les archives ont été conservées. Le patient est au centre de son exposé. Ce fut à Arras que sa destinée bascula. En 1793, il eut l'occasion de prodiguer ses soins aux suspects incarcérés par ordre de Joseph Lebon à la prison de la Providence. Il rencontra dans ce lieu Thérèse Dubois de Fosseux, fille de Ferdinand Dubois de Hoves de Fosseux[2], le secrétaire de la très fameuse académie d'Arras[3].

Lorsque, quelques semaines plus tard, les prisonniers furent rendus à la liberté et sauvés de la mort par le neuf Thermidor, Antoine Laroche demanda à M. et à M^me^ de Fosseux la main de leur fille Thérèse. La question se pose néanmoins de l'acceptation du mariage par Ferdinand de Fosseux. Serait-ce une appartenance partagée

1 Archives familiales Daveluy.
2 Ferdinand de Fosseux était également franc-maçon.
3 BERTHE M. *Dubois de Fosseux, secrétaire de l'académie d'Arras*. Paris : CNRS, 1969.

aux cercles maçonniques qui a autorisé cette alliance ? C'est probable, et cela expliquerait la bonne fortune de Laroche qui devient par son mariage un homme en vue en Artois et Picardie.

En quittant Arras, le docteur Laroche, après avoir été attaché à l'armée du Nord, exerça successivement ses fonctions de chirurgien en chef à Maubeuge (1797), Calais (1797), Valenciennes (1800), Mézières (1801), Amiens[4] (1804) et Rouen (1805-1818).

Il va terminer sa vie près d'Arras, dans la propriété de sa femme, gérant les affaires de son beau-père, continuant de soigner les malades, dont les indigents.

Il a laissé le souvenir d'un médecin modeste, très compétent, mais surtout très humain, consacrant une large part de son activité aux indigents, fidèle à sa formation de chirurgien de l'Ancien Régime.

La mémoire familiale, quant à elle, conserve deux tableautins, un donné à son fils, un donné à sa fille. Elle ferme cependant les yeux sur l'appartenance aux renoueurs du Roy et à la franc-maçonnerie !

Sources

Archives du Pas-de-Calais.
Archives familiales Laroche et Daveluy.
VALICOURT Marthe de. *Nos Souvenirs de famille*. Arras : P. Laroche, 1899.
DAVELUY amiral. *Ma Famille*, 1934.
DECELLE Jean-Michel. « Antoine Laroche, de Brive à Arras », *Bulletin de la société scientifique, historique eet archéologique de la Corrèze,* p. 128, 2006, p. 193-213 et p. 129, 2007, p. 145-173.
SERVICE HISTORIQUE DE LA DÉFENSE. [Dossier Laroche Antoine].
HEUREUSE (L') RENCONTRE. Brest. Archives.
ÉVÊCHÉ. Quimper. Archives.
LÉGION D'HONNEUR. Site Léonore.
LÉGION D'HONNEUR Musée [Dossier de l'ordre Saint-Michel].
Almanach royal. 1820, Ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit.
BOUVET Michel. *Le service de santé dans la guerre d'indépendance des États-Unis*. Paris : Hippocrate, 1934.
DELAUNAY Paul. *L'École militaire de chirurgie renoueuse et la dynastie des Valdajou*. Lille : Imprimerie centrale du Nord ; Le Mans : Monounoyer, 1913.
OLIER François. « Les Renoueurs du Roy à Brest pendant la guerre d'indépendance américaine, à travers leur correspondance (1778-1780) ». *Les Cahiers de l'Iroise*, 138, avril-juin 1988, 35e année, n° 2.
Dictionnaire Olier des chirurgiens, médecins, apothicaires du XVIIIe siècle.
Encyclopédie de la franc-maçonnerie au XVIIIe siècle, Kerjean.

4 Armée de l'Océan, 1re division des dragons de réserve.

LA BAUME DES MAURES À LA GARDE-FREINET

Philippe HAMEAU

Le site, ses fouilleurs



La Baume des Maures en 2001, coll. ASER.

La Baume des Maures est une petite cavité, de 8m² environ, flanquée d'une terrasse d'environ 25 m², à mi-versant du vallon de Vanadal (La Garde-Freinet). Il s'agit donc plutôt d'un abri sous-roche avec esplanade. Elle s'inscrit dans une croupe rocheuse entre deux ruisseaux et est orientée plein ouest. L'accès à l'esplanade, côté ouest, est matérialisé par un couloir entre des rochers redressés naturellement.

C'est un site singulier parce qu'il existe peu de cavités, même de petite dimension, dans les Maures. Le site a restitué des restes sépulcraux appartenant à la Préhistoire récente alors que les structures funéraires de ce massif sont surtout des dolmens. Le mobilier y est relativement abondant, ce qui n'est pas fréquent. On comprend mieux que le site ait régulièrement fait l'objet de fouilles. J'ai moi-même été amené à y travailler en 2001 pour évaluer la possibilité que cette cavité ait restitué des cistes, c'est-à-dire des coffres de pierre à usage sépulcral, structures inhabituelles dans le contexte du Néolithique provençal.

Le premier fouilleur qui ait très régulièrement publié le résultat de ses travaux est Jean Joubert, membre de plusieurs sociétés dont l'académie du Var. Son récent décès m'a amené à revisiter nos connaissances sur ce site et cette présentation est l'occasion de rappeler sa mémoire. Lorsque j'ai repris l'étude de la Baume des Maures, Jean Joubert m'a montré tout le matériel qu'il y avait trouvé et m'a confié photographies et carnets de fouilles. Lors de l'intervention de 2001, j'ai même reçu sa visite sur le site, bel exemple de collaboration scientifique. Mes conclusions sont un peu différentes de celles proposées par Jean Joubert mais elles ne remettent nullement en cause l'essentiel de ses découvertes.



La famille Joubert lors de l'intervention de 1965, coll. ASER.

En fait, la cavité elle-même avait déjà été fouillée dans les années trente. Dans son carnet de fouilles, pour l'année 1965, on peut lire : « État des lieux : on nous avait signalé, au préalable, une fouille récente et malhabile de la part d'un groupe de chercheurs occasionnels guidés par l'appât d'une découverte à sensation et au mieux d'une publicité facile et… intéressée. » En fait d'amateurs avides, la fouille avait été réalisée par le curé du village. Il fallait donc tamiser les déblais « affreusement remués et mélangés, que ces chercheurs maladroits et clandestins avaient en partie soit piochés inutilement, soit remis en place grossièrement ». Le mobilier exhumé anciennement n'a jamais été retrouvé. On ne saura donc jamais si les vestiges avaient reçu un traitement différent, entre ceux découverts dans la cavité et ceux mis au jour sur l'esplanade. Toutefois, le tamisage des déblais anciens a permis de récupérer de nombreux objets. C'est donc la terrasse qui a été sondée dans sa plus grande partie par Jean Joubert de 1965 à 1969.

Le remplissage du site

Jean Joubert a reconnu trois niveaux principaux sur cette esplanade :

- Un niveau 1, superficiel, évoquant des occupations ponctuelles et répétées des lieux entre le Bronze final et le début de l'Âge du Fer (au début du 1er millénaire av. J.C. *lato sensu*) quoiqu'on retrouve aussi quelques vestiges céramiques de la période historique. Assurément, le site a été fréquenté, épisodiquement, de l'Âge du Bronze à nos jours.

- Un niveau 2 assez épais et subdivisé dans certains secteurs. C'est le niveau proprement sépulcral où l'on retrouve des ossements regroupés ou épars. Jean Joubert y voyait des tombes dites en ciste avec ossements qu'il appelait « tombelles chalcolithiques » et qu'il pensait constituées de dalles posées de chant formant coffres, parfois recouvertes d'une cinquième dalle. Les ossements humains sont brisés et calcinés. Le mobilier archéologique est composé d'armatures de flèche dites perçantes, d'éclats de silex bruts ou retouchés, de perles en stéatite ou en quartz hyalin, et des restes de différents récipients (bol orné de pastilles au repoussé, récipient caréné, supports de vases annulaires). Ce mobilier était considéré par Jean Joubert comme culturellement hétérogène, avec des éléments attribuables au Néolithique récent de type Fontbouisse et d'autres du Bronze ancien. Aujourd'hui, on attribue au Néolithique final II et au Bronze ancien le mobilier mis au jour à la Baume des Maures (Sauzade 2011 : 86).

- Un niveau 3, au sédiment très sombre où l'on retrouve les vestiges d'un foyer. Ce niveau contient des fragments d'argile avec de probables traces de clayonnage, c'est-à-dire d'empreintes de feuilles et de branches, mais le reste du mobilier est rare. Jean Joubert l'attribuait au Néolithique moyen, plus pour dater ce niveau antérieurement au précédent que parce qu'il y avait trouvé des éléments typiques de cet horizon culturel. Il est difficile de parler d'un habitat sous le prétexte qu'il existe un foyer qui n'est en fait qu'une lentille cendreuse et charbonneuse.

L'intervention de 2001 n'exprime pas une stratigraphie aussi nette. Le dégradé des teintes du sédiment est souvent le seul indice naturel pour définir des niveaux mais l'essentiel du remplissage correspond à la désagrégation de la roche encaissante. Il s'agit d'un schiste qui se délite et qui se désagrège en une fraction fine et sableuse et en moellons feuilletés de divers modules. Ce sédiment est souvent lâche et les interstices entre les pierres ne sont pas toujours comblés. Dans un contexte qui est naturellement bouleversé, il est difficile de distinguer des horizons nettement stratifiés. De plus, aux remaniements liés au long usage sépulcral de l'esplanade s'ajoutent les surcreusements provoqués par les fouilles clandestines.

En fait, seule la base du niveau 3, et dans certains secteurs seulement, présente des lits de tessons qui évoquent une absence de remaniement des sédiments. Comme aucune tombelle n'a été retrouvée à la base de ce niveau 3, ces lits de tessons sont sans doute antérieurs aux vestiges sépulcraux. En revanche, attribuer le niveau 3 au Chasséen au prétexte que la céramique présente un polissage soigné est abusif : les tessons n'ont simplement pas été soumis à un lessivage intensif et ont gardé leur état d'origine, ce qui vaut pour la céramique de toute époque.

La singularité du site est donc le niveau 2 où ont été trouvées les dites tombelles. Toutefois, deux stratégies sont envisageables. On peut imaginer que les dépôts funéraires ont été réalisés sur le sol en place, à la fin du Néolithique. Dans ce cas, il faut distinguer un niveau 2, sépulcral, et un niveau 3, antérieur et non remanié. Or, les secteurs qui n'ont pas été remaniés sont rares et placés en limite du site.

L'autre stratégie consiste à supposer que le sédiment en place a systématiquement fait l'objet d'un creusement pour y placer les ossements. Les dites tombelles ont été réalisées au détriment du remplissage du site. La

distinction entre niveau 2 et niveau 3 est alors beaucoup moins nette, voire impossible, sauf tout à la base du remplissage du site et dans certains secteurs restreints seulement. En vérité, le creusement de fosses à vocation sépulcrale est plus conforme à la réalité du terrain. Au niveau des tombelles, le sédiment est argileux. Il s'agit donc d'apport d'os et d'une matière qui les enrobe différente du sédiment du niveau 2. Les recoupements entre tombelles prouvent que les structures étaient enfouies, invisibles sur le sol et qu'aucun dispositif ne marquait leur emplacement. En conséquence, une fosse pouvait en recreuser une autre plus ancienne.

En fait, aucune coupe stratigraphique complète du site n'a été dressée ou n'a pu être dressée. La localisation des objets en termes de profondeur manque dans les anciens carnets de fouilles mais les fouilleurs ont souvent récupéré ce mobilier en tamisant les déblais issus de fouilles clandestines. La datation des niveaux est donc très globale. Par contre, les rapports de Jean Joubert permettent d'élaborer un diagramme vertical des « tombelles » et de quelques objets qui les accompagnent. On comprend alors que les creusements ont été réalisés à des profondeurs diverses, tout en formant un même horizon relativement homogène.

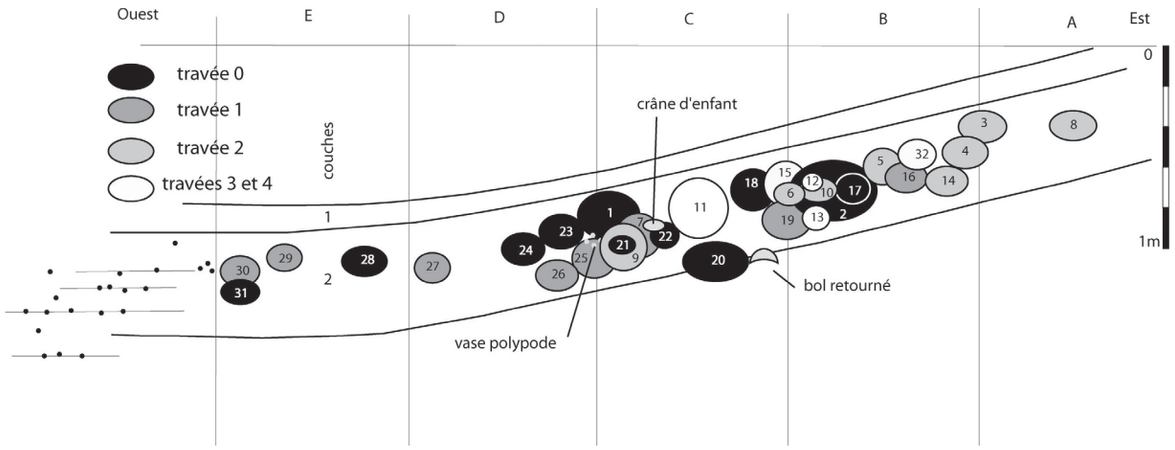


Diagramme vertical des tombelles trouvées sur le site, coll. ASER.

La question des « tombelles »

La découverte d'amas d'ossements est relatée dès la deuxième journée de travail de 1965. Jean Joubert évoque « la présence d'un véritable "colombarium" souterrain » […] « de "tombelles" ou de petites tombes formées d'un quadrilatère en pierres plates mises de champ (sic) et recouvert également de pierres plates mises à plat. » L'appellation tombelle apparaît donc dès le début des fouilles et serait la plus neutre pour désigner des amas d'ossements enfouis dans les sédiments si elle n'était ensuite assortie du terme de ciste. « Nous les avons qualifiées de "tombelles" […] ce sont en réalité de petits cistes dont les parois latérales sont généralement constituées par quatre dalles de schiste ainsi que le plafond ; parfois il n'y a que deux ou trois côtés délimités par des dalles et il arrive qu'une dalle soit remplacée par plusieurs petites pierres plates irrégulières, également en schiste » (Joubert, Rapport d'intervention de 1966, p.10). Tombelle signifie en fait une fosse sépulcrale individualisée et il n'y a nulle raison de ne pas garder cette appellation de Jean Joubert (Sauzade 2011 : 86).



Un amas d'ossements mis au jour dans les années 1965 à 1969, coll. ASER.

L'identification de ciste est plus incertaine. Une ciste correspond effectivement à une organisation des dalles de façon qu'elles forment un caisson. Or, aucun plan de Jean Joubert, aucune photographie n'exprime des structures aussi précises. Que quelques dalles aient été relevées, qu'une dalle ait parfois servi de couverture à un amas d'ossements sont des éventualités mais nous n'avons aucune preuve de la réalisation de véritables cistes. D'ailleurs, à plusieurs reprises, Jean Joubert a noté l'existence d'épandages d'ossements, non regroupés en amas, autour ou loin d'une tombelle, ce qui signifie l'absence de délimitations matérielles précises pour certains d'entre eux. Parfois, ces amas d'ossements non

délimités ont été appelés « foyers » par Jean Joubert parce qu'ils étaient accompagnés de quelques traces de combustion : pierres noircies, charbons de bois.



La tombelle n°32
mise au jour en 2001, coll. ASER.

Lors des fouilles de 2001, dans un lambeau de remplissage épargné par les fouilles antérieures, une accumulation d'ossements très fragmentés, nommée tombelle n°32, a été retrouvée contre une dalle dressée à 0,50m de la paroi rocheuse. Il y avait là un amas d'os et son épandage. À cet endroit, le sédiment était brun foncé et plus argileux que l'environnant. Il est pourtant difficile de parler d'une structure. L'amas d'os n'était accompagné d'aucun élément mobilier. En revanche, sous cet amas, et sans lien évident avec ce dernier, quelques tessons modelés et trois armatures de flèches bifaciales étaient présents. Assurément, la dalle dressée était de grande dimension et sa base descendait bien en dessous de l'amas d'ossements et même plus bas que les pièces céramiques et lithiques. Elle était donc dressée avant le creusement des sédiments.

La découverte d'un unique amas d'ossements identifié comme une tombelle a sans doute une valeur limitée de vérification mais elle confirme mes réflexions faites à la suite de l'examen des carnets de fouilles de Jean Joubert. On ne peut pas nier l'existence de quelques dalles dressées ou formant couverture pour un amas osseux mais il semble que ces dalles ont surtout été employées pour délimiter un ou deux côtés de celui-ci en complément du creusement d'une fosse. Je ne pense pas que de véritables cistes ayant l'apparence de petits coffres de pierres aient été volontairement confectionnées. Si de telles structures avaient été bâties dans le creux du sol, les dalles seraient restées de chant puisque plaquées sur les côtés de la fosse et contenues par les ossements qu'elles délimitaient. La part des dalles de schiste dans le remplissage de l'esplanade est importante et il est possible que certaines d'entre elles aient fortuitement servi à délimiter les excavations sépulcrales.

La dépose d'une dalle de couverture est plus plausible. Ainsi, à la grotte des Oustaous Routs (Sainte-Anastasie-sur-Issole), en contexte calcaire, les petites fosses contenant des amas d'ossements brûlés étaient parfois couvertes d'une petite dalle, parfois « limitées » sur un côté par une pierre (Hameau et Ravy 1987). Dans aucune fosse, la ou les pierres latérales n'ont été placées là volontairement.

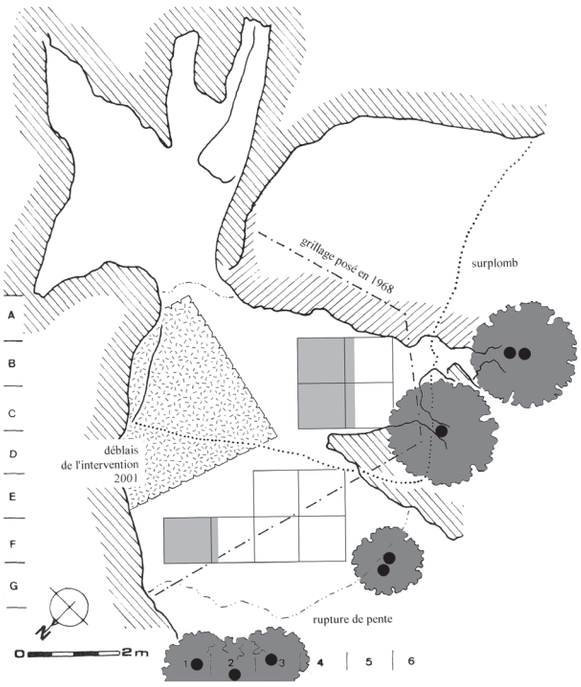
Restes humains et pratiques funéraires

L'une des armatures retrouvées sous la tombelle n°32 est épaisse et étroite avec des arêtes façonnées en dents de scie. Elle est d'un type connu dans des contextes néolithiques tardifs. Deux morceaux d'argile crue trouvés à même hauteur que la tombelle n°32 ressemblent aux mêmes éléments que Jean Joubert suppose chasséens. En fait, ils ne sont peut-être pas étrangers au contexte sépulcral. En conséquence, le mobilier trouvé en 2001 ne permet pas de démontrer l'existence de niveaux culturellement déterminés, ni même de dater la tombelle n°32.

Les restes humains de la tombelle n°32 ont été étudiés par Claude Bouville. Ils sont difficilement identifiables du fait d'une ustion assez poussée qui a déformé les fragments crâniens. Les os ont pris une couleur allant du gris au bleu et jusqu'au blanc, ce qui indique une température de combustion qui s'est élevée à 800° C au moins. Il s'agit d'au moins deux individus adultes dont un est certainement féminin. Il manque la plus grande partie du squelette post-céphalique ce qui laisse supposer que nous sommes en présence d'une sépulture secondaire, c'est-à-dire un ramassage après crémation.

L'inventaire anthropologique de la tombelle n°32 est analogue à ceux qui avaient été dressés pour les tombelles retrouvées par Jean Joubert. Chaque amas osseux révèle la présence d'un ou de plusieurs individus incomplets des deux sexes et de tous âges. Crâne et mandibules sont systématiquement signalés parce qu'ils sont facilement identifiables. Globalement, toutes les parties du squelette sont citées ce qui signifie que l'on n'a pas effectué de sélection de certains ossements qui seraient préférentiellement ensevelis dans les tombelles. Les restes humains étaient donc placés en pleine terre, sans doute « nettoyés » puisque le site n'a pas restitué de charbons de bois en lien avec une tombelle.

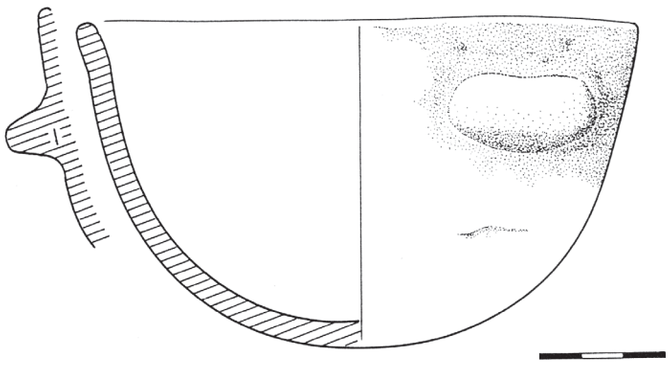
Cette absence de charbons exclut toute crémation au niveau de l'esplanade de la grotte. Toutefois, l'ustrinum aurait pu être proche. Dans un contexte sépulcral contemporain, l'ustrinum supposé complémentaire du dolmen de la Bouissière à Cabasse n'est qu'à 50 m de ce dernier (Roudil et Bérard 1983).



Plan du site avec indication des zones en place en 2001 coll. ASER.

La cavité ayant été vidée de longue date, nous ne savons pas si elle a abrité des tombelles ou si les deux espaces, l'un couvert et l'autre en plein-air étaient différemment utilisés. On dénombre donc au moins trente-deux dépôts osseux au niveau de l'esplanade, plus si l'on compte divers amas non comptabilisés par Jean Joubert en tant que tombelles. Ces dépôts ont été réalisés au plus près de la paroi rocheuse orientale, très proches les uns des autres, ou sur le côté droit de l'entrée à la grotte. Or, entre les deux regroupements de tombelles, une zone est vierge de vestiges, lacune qui reste inexplicable. Est-ce une zone endommagée par les fouilles clandestines ? Est-ce le témoignage de la mise en place, pendant la Préhistoire, d'un accès jusqu'à la cavité ?

Concernant l'aménagement de l'espace, on rappellera aussi le dispositif naturel d'entrée : le couloir que forment les rochers une dizaine de mètres avant l'esplanade. On relève aussi dans les carnets de fouille de Jean Joubert, cette observation : « Il faut signaler, également, en bordure extérieure de la terrasse, l'existence d'un arc de cercle formé de pierres plates qui marque soit le soubassement d'un mur de soutènement détruit, soit le départ d'un caladage qui s'étendrait sous l'actuelle épaisseur de terre végétale et d'ossements qui constitue le sol actuel de la dite terrasse. » Le muret ou ce qu'il en restait n'est pas datable. L'hypothèse d'une partie d'un caladage est plausible. En effet, Jean Joubert signale à plusieurs reprises, dans l'épaisseur des sédiments, des alignements de dalles et j'ai moi-même fait la même observation. Toutefois, ces vestiges ne sont pas vraiment interprétables.



Petit récipient hémisphérique trouvé en dessous de la tombelle n°32, coll. ASER.

Des objets accompagnaient donc les dépôts humains : objets de parure, armatures de flèches, outils lithiques, éclats bruts de silex, récipients céramiques, etc. La céramique modelée correspond à des récipients de petit module, comme c'est habituellement le cas dans les contextes sépulcraux. Ce sont des vases aisément transportables qui évoquent des objets accompagnant les défunts ou liés à des pratiques cultuelles para-funéraires. L'une des particularités du mobilier céramique de ce site est l'existence, près de la tombelle n°25 notamment, d'une ou de deux coupes polypodes à base annulaire et pieds hauts. Un exemplaire similaire a été retrouvé dans le dolmen de San Sébastien (Le Plan-de-la-Tour) (Coularou et *al* 1982). Leur dévolution nous est inconnue mais il s'agit de formes céramiques liées à des contextes sépulcraux. Enfin ont été trouvés sur le site quelques fragments de schiste en forme de petits disques, aux arêtes non polies, de 4 à 7 cm de diamètre,

dont l'usage nous est inconnu. Ils rappellent les disques que l'on ramasse parfois sur des sites à vestiges mégalithiques dans le massif des Maures (Berruti et *al.* 2015-16). Dans sa grande majorité, le mobilier est classique de ce que l'on retrouve ordinairement sur les sites sépulcraux de la fin du Néolithique en Provence. Par son matériel surtout et par sa localisation dans une croupe rocheuse, la Baume des Maures semble correspondre au contexte mégalithique mis en évidence depuis quelques années dans l'ouest du massif : sépultures, dalles dressées et menhirs, dallettes mises en forme et empilements de dalles. La grande inconnue de ce phénomène reste son amplitude chronologique. Malgré l'abondance de son mobilier archéologique, la Baume des Maures n'apporte pas autant d'éléments de comparaison que souhaités.

Bibliographie

BERRUTI G., HAMEAU P., MARTIN, C. et WAGNER G., 2015-16. Le mégalithisme dans le massif des Maures : nouvelles données, *Revue du Centre Archéologique du Var*, pp.25-39.

COULAROU J., COURTIN J. et GUTHERZ X. 1982. Les coupes polypodes chalcolithiques du sud-est de la France (Languedoc oriental, Provence), in *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t.79, 10/12, pp.411-423.

COURTIN J., 1974. *Le Néolithique de la Provence*, Mémoire de la Société Préhistorique Française n°11, Ed.Klincsieck, p.244.

HAMEAU Ph. et RAVY E. 1987. La grotte sépulcrale des Oustaous Routs, *Cahier de l'ASER* n°5, pp.39-49.

HAMEAU Ph. 2006. Un dernier regard sur la Baume des Maures, La Garde-freinet, Var, *Revue du Centre Archéologique du Var*, pp.75-91.

JOUBERT J., 1967. La Grotte de la « Baume des Maures » La Garde-Freinet (Var), *Annales de la Société de Sciences Naturelles de Toulon et du Var*, pp.44-61.

JOUBERT J. 1968, Fouille de 1967 à la « Baume des Maures », La Garde-freinet (Var), *Annales de la Société de Sciences Naturelles de Toulon et du Var*, pp.46-57.

JOUBERT J. 1969. Note préliminaire sur les fouilles de 1969 à la Baume des Maures, La Garde- Freinet, *Annales de la Société de Sciences Naturelles de Toulon et du Var*, pp.29-34.

SAUZADE G. 2011. Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, *Préhistoires méditerranéennes*, 2001/n°2, pp.71-103.

LA VIE AVENTUREUSE DE JEAN LABORDE À MADAGASCAR : LE « WAZAHA » DE LA REINE

François GOUDARD



Buste de Jean Laborde dans sa maison d'Antananarivo.

« Rappelle-toi, Jean, les rêves ne suffisent pas à remplir une vie, il faut aussi l'action. Le rêve, c'est seulement la lumière ; si tu veux des fruits, il te faudra le courage d'agir. » Voici le conseil que son oncle, revenu d'Amérique, donne à Jean Laborde adolescent au moment où il quitte le collège pour entrer comme apprenti chez son père, artisan charron et maréchal-ferrant aisé à Auch, où il est né le 14 octobre 1805. Ce même « oncle d'Amérique » lui offre une encyclopédie des techniques les plus modernes publiée par Nicolas Roret qui devient sa bible. Jean a un frère aîné, Clément, un autre frère, Jean-Louis dit Cadet, et une sœur plus jeune, Jeanne Marie, dont il sera toujours très proche.

Le début de l'aventure « aux colonies »

Son père meurt en 1822 et Clément reprend l'entreprise familiale, mais Jean ne s'entend pas avec son frère. Sur le conseil de son oncle, il s'engage au 2e régiment de dragons de Toulouse. À la mort de sa mère, en 1826, il revendique sa part d'héritage et s'installe à Bordeaux. Il y achète des articles textiles et de la pacotille et s'embarque pour Pondichéry. Ainsi débute, à 22 ans, la vie aventureuse de Jean Laborde.

Trouvant le comptoir de Pondichéry trop endormi, il part s'installer à Bombay, accompagné d'un serviteur indigène, appelé Poucette, à cause de sa petite taille, qui lui sera fidèle jusqu'à la fin de sa vie. À Bombay, il crée une factorerie à laquelle il ajoute des travaux de mécanique et de forge. Il s'assure rapidement une certaine aisance et une bonne réputation et attire l'attention d'un maharadja qui lui commande 300 trompettes en argent pour créer une fanfare. Il livre les 300 trompettes et augmente sa fortune. Mais il constate que les Indes sont anglaises et réfléchit à une autre destination.

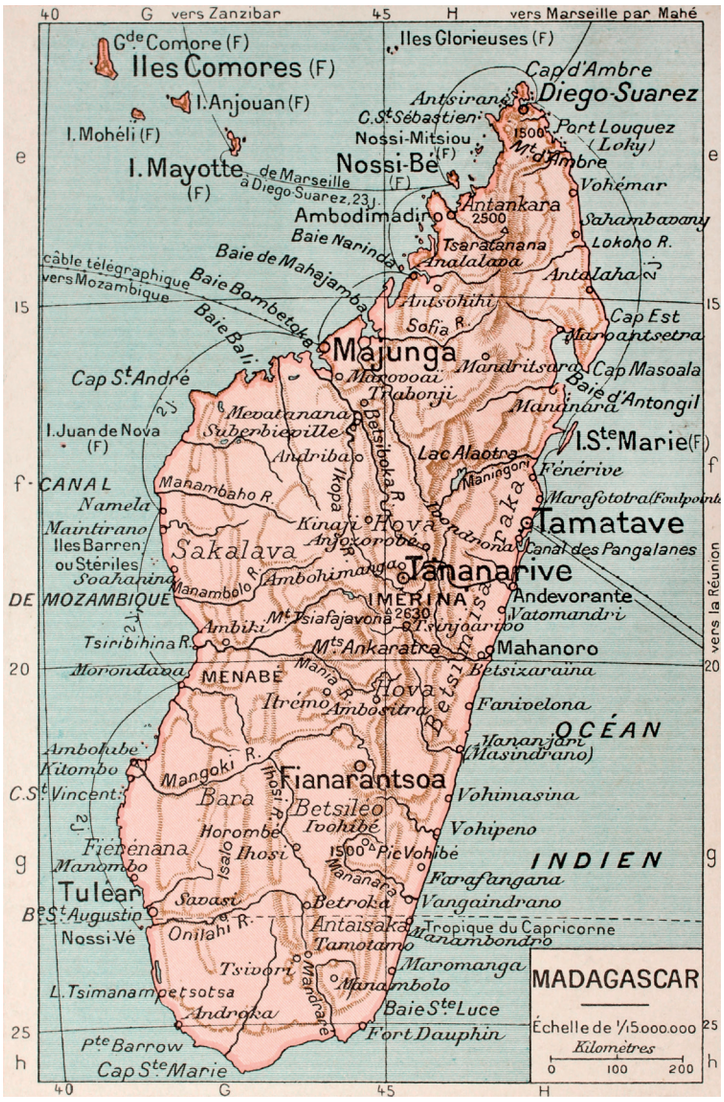
Il a rencontré un autre aventurier, un marin, Henri Savoye qui lui propose de partir à Madagascar. Il hésite, mais Savoye se montre persuasif en évoquant la perspective d'un enrichissement rapide grâce à l'exploitation des épaves de navires sur les côtes de l'île de Juan de Nova, dans le canal de Mozambique. Laborde se laisse convaincre, vend sa factorerie et achète une vielle goélette, le *Saint Roch*. Il appareille avec Savoye, Poucette et un équipage indien vers Juan de Nova. La chasse au trésor est infructueuse et en faisant voile vers l'île de

La Réunion, le *Saint-Roch* est démâté par un cyclone et fait naufrage sur la côte sud-est de Madagascar. Nous sommes en 1831, et Laborde a tout perdu.

Mais la chance va lui sourire. Il rejoint avec Savoye et Poucette, Mahéla, la plantation d'un Français, Napoléon de Lastelle. Intéressant personnage que ce Napoléon de Lastelle, né à l'île Maurice en 1802 d'un père malouin et d'une mère créole, qui a réussi à créer en pays betsimisaraka une vaste plantation où il emploie plusieurs milliers de Malgaches à cultiver la canne à sucre et à élever du bétail qu'il exporte à La Réunion en association avec Julien de Rontaunay, riche et influent armateur qui possède une flotte de soixante navires de commerce.

Jean Laborde se fait rapidement remarquer par son énergie, ses capacités de touche-à-tout efficace et ses compétences techniques, d'autant plus qu'il apprend rapidement la langue locale. Cette rapide intégration est couronnée par son mariage avec Émilie Roux, métisse betsimisaraka, fille de Sylvain Roux que le gouverneur de La Réunion avait chargé de créer un comptoir à Tamatave. Napoléon de Lastelle entretient de bonnes relations avec Tananarive où règne la dynastie *Merina* qui a entrepris d'étendre sa domination sur les autres royaumes de la Grande Île. Il va recommander Laborde à Ranavalona I[re] qui cherche un Européen capable de lui fabriquer des fusils, des balles et de la poudre. La réponse se fait attendre plusieurs mois, mais Laborde est finalement autorisé à rejoindre Tananarive.

Madagascar en 1830



Avant d'entamer avec lui cette étape, jetons un regard sur l'état, en 1830, de la Grande Île rouge morcelée en une douzaine de royaumes regroupant dix-huit ethnies que les Merinas – « ceux qui sont sous le soleil » ou « ceux du pays où la vue est étendue » – cherchent à conquérir ou à subjuguer.

Les Merinas, originaires de Java, ont commencé à étendre leur domination sur les hauts plateaux du centre de Madagascar au XVIII[e] siècle, mais c'est sous le règne d'Andrianampoinimerina (1787-1810) – dit Poini – puis de son fils Radama I[er] (1810-1828), que la conquête militaire s'accélère jusqu'à s'étendre jusqu'aux deux tiers de l'île : « La mer est la limite de ma rizière » avait déclaré Poini ! La puissance des Merinas ne doit rien au hasard mais beaucoup au soutien des Anglais dans le contexte du traité de Vienne et du partage des dépouilles qui s'ensuit dans l'océan Indien. Les Anglais ont conclu un traité avec Radama I[er] et lui ont fourni des armes et des instructeurs qui ont permis à celui-ci d'étendre son pouvoir sur les royaumes du sud-est et d'engager la conquête de la côte ouest, territoire des Sakalavas. Tout le XIX[e] siècle verra s'exercer la rivalité franco-anglaise auprès des rois et reines merinas dans les domaines politiques, économiques, culturels et religieux…

La société merina est complexe. À sa tête les Andriana, famille des souverains, puis les Hovas, nobles des premiers clans merinas et sujets libres qui sont associés au pouvoir et composent le gouvernement et commandent l'armée, les Mainty sont les paysans/serfs suivis des Andevo, esclaves regroupant les prisonniers de guerre, les condamnés, etc. Il n'est pas rare que les Hovas s'opposent au sein du gouvernement, suivant le clan auquel ils appartiennent.

Comme la polygamie est couramment pratiquée, les successions sont compliquées et souvent radicales, l'usage du poison est une coutume répandue…

En 1828, Radama Ier meurt « brusquement », d'une crise de délirium et c'est sa veuve, âgée de 40 ans, épouse délaissée sans enfant, Ranavalona Ire qui lui succède après avoir éliminés ses rivaux. Première femme à la tête du royaume merina, Ranavalona manifeste une grande passion pour le pouvoir et de grands appétits pour les plaisirs et les divertissements violents. Quatorze mois après son arrivée au pouvoir, elle met au monde un fils, Rakoto. Le gouvernement de la reine est « original » : elle a deux premiers ministres qui partagent ses faveurs. Tous deux sont issus de deux clans différents des Hovas et se sont illustrés par de hauts faits militaires. Mais ils ont des points de vue opposés sur les relations à établir avec l'Angleterre et la France, présentes à Maurice et à La Réunion, et ayant conclu des accords pour des escales d'avitaillement pour leurs navires depuis le XVIIe siècle avec les rois et chefs locaux côtiers.

Ranavalona entend bien poursuivre la politique d'expansion du pouvoir merina mais elle refuse tout accord avec des puissances étrangères dont elle craint l'exploitation économique et l'influence religieuse. Les Anglais doivent quitter Tananarive et les Français Tamatave. Les missionnaires protestants et catholiques sont expulsés, sauf de l'île de Sainte-Marie, au large de Tamatave.

L'arrivée de Laborde dans la Grande Île

C'est dans ce contexte que Jean Laborde, sa femme Émilie et le fidèle Poucette se mettent en route pour Tamatave, en octobre 1832. Ils sont autorisés, après avis des devins et augures, à entreprendre la montée vers Tananarive et, après deux haltes imposées par les devins, ils parviennent à la cour en avril 1833. Laborde est présenté à la reine au cours de la cérémonie du *Hasina*, offrande d'une pièce de monnaie en signe d'allégeance. Il ne sait pas qu'il passera plus de quarante ans à Madagascar sous des fortunes diverses. Il abandonne son statut d'aventurier pour celui d'industriel, d'architecte et d'aménageur, mais il jouera aussi un rôle important au sein de la cour de Ranavalona, notamment auprès du prince Rakoto, et dans le développement des initiatives commerciales et religieuses des Français de La Réunion, et plus largement de la France et de sa Marine.

En mai, Émilie donne le jour à un fils prénommé Clément, et Jean Laborde signe son premier contrat pour fournir en deux ans 4 000 fusils, payés une piastre pièce (4,5 francs or) ; la reine fournit les installations, les matières premières et la main-d'œuvre. À l'aide de la précieuse encyclopédie Roret, il fabrique en six mois 200 fusils très appréciés des officiers malgaches, puis de la reine. Convaincue de son talent, elle lui demande de fabriquer des épées, des ciseaux et… des chapeaux de paille ! Profitant des bonnes dispositions de Ranavalona, « le *wazaha* de la reine » obtient l'autorisation de transférer ses ateliers dans un lieu qu'il avait remarqué pendant son long voyage vers Tananarive, Mantasoa – « terre vierge et fertile » – à 60 km à l'est de la capitale. À compter de 1837, Laborde y crée une cité industrielle et agricole qu'il nomme *Soatsimanampiovana*, « la beauté inaltérable ». Pourvu de 15 000 piastres (70 000 francs or) et de toute la main-d'œuvre nécessaire, en partie servile, il met en place des barrages qui retiennent les eaux d'un lac, construit des canaux, des routes et des ponts, creuse des mines et ouvre des carrières. Il édifie un haut fourneau et des ateliers pour fabriquer des canons et des fusils, de la poudre, mais aussi de la faïence, des tuiles, du verre, de la peinture, du papier, etc. Il y recevra la reine et sa cour et organisera des fêtes grandioses avec feux d'artifices… Il exploite également les terres, cultive le riz, plante de la canne à sucre et du café, développe l'élevage, partie pour nourrir une main-d'œuvre considérable, partie pour vendre ses productions et trouver de l'argent. Il forme l'encadrement avec, dit-on, un réel souci du bien-être des travailleurs, même si les dictons malgaches montrent un enthousiasme plus limité : « On ne parle jamais du travail fini mais de celui qui reste à faire » et « À Mantasoa, on n'a le temps ni de manger ce qui est cuit, ni de faire cuire ce qui est cru ! »

Pour être mieux secondé, il fait venir son frère, Jean-Louis, dit Cadet, qui épouse une Malgache, Marie-Félicie, dont il aura un fils, Édouard. Cette aventure va durer 25 ans. Ranavalona s'est entichée de Jean Laborde – qui aurait été son amant – et décide de lui confier en 1839 la construction de son pavillon personnel au Rova, palais de Tananarive : le *Manjakamiadana* – « là où il est agréable de régner » – un colossal édifice en bois soutenu par un pilier central en palissandre de 39 m de haut et d'un mètre de diamètre que 10 000 esclaves acheminent de la côte est. Pour le remercier, elle l'élève à la plus haute dignité malgache « les 16 honneurs », *Vaninahitra*.

Tout va bien pour Laborde lorsque, pour plaire à la reine, il s'engage dans une opération qui lui laissera un très douloureux souvenir. Les armées merinas, 3 000 hommes, doivent être ravitaillées pour poursuivre des opérations contre les Sakalavas près de Tuléar. Laborde affrète un navire, le *Voltigeur*, que l'on charge de riz, de sucre et d'alcool chez Lastelle, qui va chercher l'armée merina au nord de Tuléar, mais sans succès. Des contacts sont pris avec sept notables sakalavas qui montent à bord, mais sont fait prisonniers par les officiers

merinas, contre l'avis du commandant du *Voltigeur* et de Laborde. Ils sont débarqués à Fort-Dauphin et ramenés à marche forcée à Tananarive où ils sont suppliciés puis exécutés. Ébranlé, Laborde se demande s'il ne ferait pas mieux de quitter Madagascar, mais Émilie s'y oppose et il se résout à demeurer auprès de son épouse et de son fils.

Intrigues de palais

Très présent à la cour, Laborde devient l'ami du Prince Rakoto ; redoutable responsabilité face à Ranavalona qui lui déclare : « Comme son père, mon fils aime les étrangers, aussi ne veut-il entendre parler ni de divination, ni du *tangena* ("ordalie aux poisons") et je crains qu'il ne lui arrive malheur s'il abandonne les usages de nos ancêtres pour suivre ceux des Européens. » La reine sent que les choses changent dans l'environnement des Mascareignes où Anglais et Français lorgnent sur les richesses de la Grande Île. Les Anglais souhaitent réactiver le traité conclu avec Radama I^{er}. Napoléon de Lastelle se rend à La Réunion, puis à Paris, en 1839 avec un projet d'accord de coopération auquel Paris ne donne pas suite. En 1845, après des incidents opposant des commerçants français et anglais, des navires des deux nations viennent pour évacuer leurs ressortissants ; des combats ont lieu et les Européens perdent dix-huit hommes dont les têtes sont alignées sur la plage, fichées sur des pieux. Ranavalona interdit toute relation commerciale avec La Réunion et Maurice, politique qui durera jusqu'en 1853.

Jean Laborde décide de se replier à Mantasoa pour développer son entreprise tout en gardant le contact avec Rakoto qui lui fait toujours bon accueil. Un petit cercle se forme auprès du prince, comprenant Laborde et deux jeunes princes revenus d'Angleterre, favorables à une ouverture commerciale et religieuse – ils étaient devenus anglicans – de l'île. Ils font naître l'idée d'une alliance avec l'Angleterre et la France pour renverser Ranavalona ! Deux correspondances « secrètes » sont adressées à Londres et Paris par Rakoto qui ne reçoivent pas de réponse. Au cours de cette même période les Anglais, les Français et même les Américains multiplient les accords avec les royaumes qui n'ont pas encore fait allégeance de gré ou de force avec les Merinas. La Marine française est très active et soutient les implantations de commerçants réunionnais sur la côte ouest. C'est alors qu'entre en scène un nouvel acteur : Joseph Lambert. C'est un Breton de Redon, venu chercher fortune à Maurice où il épouse une riche veuve créole. Il crée une compagnie de navigation de navires à vapeur qui assure des transports de toute nature entre la mer Rouge et les Mascareignes. Il lui faut du bois et du charbon, qu'il trouve sur la côte ouest, en face de Nossi-Bé, et il y installe une base que Ranavalona veut démanteler. Mais la reine a, une nouvelle fois, besoin de ravitailler des troupes bloquées à Fort-Dauphin. Lambert, avec l'aide de Lastelle et Laborde, propose d'y envoyer son vapeur *Les Mascareignes*, chargé de riz. La mission réussit et Lambert est admis à la cour où il expose des propositions pour développer les relations entre la France et Madagascar. Il le fait avec une certaine assurance car il a eu connaissance des lettres « secrètes » adressées par Rakoto, l'une à Napoléon III pour lui demander son aide afin de déposer Ranavalona et l'autre – plus étonnante – au préfet apostolique de La Réunion, le père Jouen, pour que des missionnaires soient envoyés à Tananarive. Comme par hasard, le secrétaire de Joseph Lambert, présenté comme monsieur Hervier, n'est autre que le père jésuite Finaz qui, dans la grande tradition jésuite, charme la reine en lui présentant des machines curieuses dont une montgolfière et un daguerréotype.

Laborde facilite les entretiens entre Rakoto, Finaz et Lambert, que le prince charge de la mission d'obtenir l'aide de Napoléon III. En échange, il lui accorde une charte – dite charte Lambert – portant création d'une compagnie chargée d'exploration minière et d'exploitations forestière et agricole moyennant une rétribution égale à 10 % des bénéfices. Lambert part pour Paris. Mais le ministère des Affaires étrangères ne veut pas s'engager : « C'est bien assez d'une Algérie, sans aller en chercher une autre à 2 000 lieues ». Paris se défausse sur les Anglais, qui refusent aussi, mais encouragent Lambert à créer une société anglo-française pour la mise en œuvre de sa charte. Ils décident toutefois d'envoyer en mission exploratoire un missionnaire de la London missionnary society, le révérend Ellis qui est admis à la cour et rencontre Rakoto. Des conversations qu'il a avec le révérend, le prince tire une conclusion syncrétique : « Catholiques, protestants, mahométans ou païens, je ne veux empêcher aucune religion… La liberté de conscience, voilà ce que je préfère. »

Les Européens sont chassés

Mais toutes ces visites et agitations irritent la reine et, en 1857, une persécution est déclenchée contre ceux qui ont des « pratiques étrangères » : 1 300 personnes sont emprisonnées, certaines égorgées ou brûlées, et d'autres vendues comme esclaves. Une grande inquiétude règne chez les Européens et la petite communauté française est douloureusement frappée, au même moment, par la mort brutale de Napoléon de Lastelle, probablement empoisonné… bien que salué par Ranavalona comme « homme bon et généreux ». C'est le

moment que choisit Joseph Lambert pour revenir, en rapportant des cadeaux à Ranavalona. Un dîner est organisé par Laborde au cours duquel Rakoto est informé qu'il ne peut pas compter sur une intervention franco-anglaise. Il est alors décidé de monter une conjuration pour déposer la reine avec la complicité de hauts dignitaires partisans de Rakoto. Tout cela vient aux oreilles du premier ministre, Rainjohery, qui persuade Ranavalona de soumettre tous les étrangers présents à la cour à l'épreuve du *tangena*. Compte tenu de la qualité des « suspects » : Laborde et son fils Clément, Lambert et deux jésuites clandestins, Ida Peiffer, une intrépide voyageuse autrichienne venue avec Lambert et deux commerçants, le poison est tout d'abord administré à huit poulets, qui meurent aussitôt. Les coupables sont condamnés à l'exil et doivent quitter immédiatement Tananarive. Jean Laborde s'éloigne de Madagascar, vingt-six ans après y être arrivé, et part à La Réunion où il est hébergé par la famille de Rontaunay et ses amis jésuites. Il est rejoint par sa famille. Son épouse, Émilie, répudiée pour adultère, reste à Tananarive et Poucette à Mantasoa, où il assistera au saccage du domaine : ateliers démantelés, machines détruites, constructions en bois réduites en bois de chauffage et cultures abandonnées !

Changement de règne et de politique à Madagascar

En août 1861, quatre ans plus tard, Ranavalona « tourne le dos », expression malgache marquant sa mort après avoir intronisé Rakoto comme successeur. Elle avait régné trente-trois ans, « les temps sombres », disent les Malgaches. Rakoto prend le nom de Radama II. Il écrit aussitôt au gouverneur de Maurice et aux missionnaires protestants ainsi qu'à Jean Laborde en l'invitant à revenir sans tarder avec les personnes de son choix, dont Lambert, et en se faisant accompagner de ses amis jésuites. Avant de se mettre en route, Laborde apprend sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur « pour service rendu » car son action était connue – et quelquefois critiquée – à La Réunion et à Paris grâce à Lastelle, Lambert et aux jésuites.

Les Anglais envoient une délégation pour féliciter Radama, la même mission étant confiée par Paris au capitaine de frégate baron Brossard de Corbigny dont la courtoisie est très appréciée, ainsi que les cadeaux qu'il apporte. Son rapport de mission se terminait par « Nommer tout de suite M. Laborde représentant français à Tananarive et mettre les fonds nécessaires à sa disposition », ce qui fut fait en avril 1862. L'Angleterre et les États-Unis firent de même en nommant des consuls. Radama II préparait son couronnement. La France allait envoyer une importante délégation officielle conduite par le capitaine de vaisseau Jules Dupré, commandant de la station navale des côtes orientales d'Afrique. Sur la route de Tananarive, il fait étape à Mantasoa. Jules Dupré est entré à l'École navale en 1831, il sera gouverneur de La Réunion en 1865, gouverneur de la Cochinchine en 1871 et préfet maritime à Toulon en 1877, où il a certainement connu notre académie. Le capitaine de vaisseau Dupré participe aux fastes du couronnement de Radama II avec brio, car il a soigneusement préparé sa mission. Pendant les deux mois où il séjourne à Tananarive, avec l'aide de Laborde et de son fils Clément comme interprètes, il entre dans la confiance du roi et de la reine pour conclure un traité de coopération politique, économique et aussi culturel, au profit des jésuites qui veulent ouvrir des écoles. La concurrence est rude car les Anglais et les États-Unis négocient des accords similaires. Mais Dupré a un handicap : la charte Lambert ! Celui-ci vient de constituer à Paris la Compagnie foncière, industrielle et commerciale de Madagascar, rassemblant les plus importants banquiers et investisseurs du Second Empire et il intervient dans la négociation. Un accord est trouvé avant le départ du capitaine de vaisseau Dupré, mais ce traité qui incorporait des éléments concernant la charte Lambert, bien qu'il ait été approuvé par Napoléon III en avril 1863, comportait des dispositions inacceptables pour les Malgaches, en autorisant la possession de terres qui, pour eux, ne pouvaient qu'être propriété du roi. Ceci fut la source de conflits incessants et la cause lointaine de la colonisation par la France, trente-cinq ans plus tard.

Une nouvelle révolution de palais

Ces négociations tous azimuts de Radama II agitent la cour. Une série de réformes irréfléchies et désordonnées (recrutement d'étrangers dans son cabinet, proclamation de la liberté de culte, abolition du *tangena*, réduction des pouvoirs de l'armée, création de décorations spéciales pour les étrangers, autorisation des duels, suppression des droits de douane…) entreprises sans l'avis des chefs de clans et de partis, et surtout sous l'influence des ses amis de jeunesse, les Ménamaso, les « yeux rouges », issus des clans du sud minoritaires, entraînent une révolution de palais. Le 11 mai 1863, sous les yeux de sa femme, Radama II est étranglé, pour ne pas faire couler le sang royal, et son corps disparaît (ce qui fera naître la légende de sa survie au nord de Madagascar). Ses amis, « les yeux rouges », sont assassinés mais son épouse, Rabodo, est désignée pour devenir reine sous le nom de Rasohérina. Quelques jours plus tard Laborde est convoqué au palais où la reine lui confirme son souhait de maintenir des relations diplomatiques et religieuses avec la France. Le

gouvernement confirme l'abolition du *tangena*, renforce les pouvoirs de l'armée, rétablit les droits de douane et demande la renégociation du traité négocié avec Dupré et l'annulation de la charte Lambert.

Laborde va connaître des temps difficiles : il n'a plus de contact avec la reine et la cour est en ébullition. Les complots se succèdent avec meurtres et exécutions sommaires jusqu'en juillet 1864, époque où apparaît un nouvel homme fort, Rainilaiarivony, qui va cumuler les fonctions de premier ministre et de chef de l'armée avec celles, selon la coutume, d'époux de la reine, rôle qu'il occupera pendant trente ans auprès de trois reines ! Le consul reprend contact et la reine confirme le souhait d'un nouveau traité et le refus de la Compagnie de Madagascar. Paris répond par une menace d'intervention si un dédommagement de 240 000 piastres n'est pas réglé. La reine accepte de payer en taxant les ministres, les officiers et les nobles de haut rang.

Fin d'aventure pour Jean Laborde

Mais Jean Laborde n'a plus la confiance, ni du Palais, ni de Paris, qui nomme un nouveau consul, diplomate de carrière, le comte de Louvière. Celui-ci rejoint son poste en 1866 et demande son aide à Laborde. Il a reçu instruction de négocier un accord (ce que les Anglais viennent de réussir) mais il va de rebuffade en rebuffade, Rainilaiarivony voulant faire payer à la France la « rançon Lambert ». Le nouveau consul tombe malade et meurt de dysenterie, en janvier 1867. Il est remplacé par le consul à Aden, Benoît Garnier, qui prend son poste, est bien reçu par la reine, mais Rasoherina tombe malade et meurt… Elle est aussitôt remplacée par sa cousine, Ramona, qui prend le nom de Ranavalona II. Convertie au protestantisme, elle se révèle une réformatrice audacieuse en promulguant plusieurs codes – administratif, commercial et pénal – avec son mari-premier ministre, Rainilaiarivony, épousé selon le rite anglican après avoir quitté sa première épouse, qui lui avait donné seize enfants… Elle accélère la conclusion d'un traité franco-malgache, similaire à celui conclu avec les Anglais. Le texte est signé en 1868 et donne toute liberté aux jésuites pour développer leur apostolat et leur œuvre éducative. Le consul Benoît Garnier victimes des fièvres, doit rentrer en France et recommande que Jean Laborde lui succède en 1869.

La guerre de1870 détourne la France de Madagascar. Le poste de consul est supprimé en 1871, puis rétabli en 1873. Laborde organise le consulat en s'appuyant sur ses deux neveux, Édouard et Albert Campan, fils de sa sœur, qui l'avaient rejoint en 1871. Cette gestion familiale est contestée à cause des activités commerciales d'Édouard, et en novembre 1877, Jean Laborde est mis à la retraite. Il meurt en décembre 1878 et a droit à des obsèques officielles, son cercueil étant escorté par douze officiers et cent soldats. Il repose toujours dans son tombeau à Mantasoa. Il est remarquable que cet autodidacte ait si bien réussi dans toutes ses entreprises. On peut toutefois émettre une réserve : trop bien assimilé à sa patrie d'adoption, mettant au premier plan ses relations personnelles et connaissant l'âme compliquée des Malgaches, il finit par être gêné dans son activité de consul par la recherche d'accommodements plutôt que par l'affirmation de positions claires.

Ses héritiers engagent un long contentieux au sujet des propriétés de Laborde, propriétés de la reine pour les Malgaches. Ce dossier va occuper les différents consuls qui se succèdent. C'est la petite histoire. La grande est marquée par le désengagement anglais qui laisse les mains libres à la France après le congrès de Berlin, en 1884. En 1896, la France après plusieurs années de conflits et une conquête militaire exile la nouvelle reine, Ranavalona III à Alger et installe Gallieni comme gouverneur général.



Tombeau de Jean Laborde et de sa famille.

CLARICE LISPECTOR, UNE ÉCRIVAINE RARE

Antoine CARVALHO



Le souvenir est vivace et précis, malgré le temps passé, trente ans depuis cet après-midi d'automne pluvieux à Rio de Janeiro, de cette vitrine de librairie où un titre attira mon attention : *La Passion selon G.H*. Clarice Lispector. Le vieux libraire au regard clair et à la voix douce, avec qui je bavardai un long moment, et à qui je demandai qui était Clarice Lispector, me répondit simplement : « C'est une Brésilienne. Je vous conseille ce livre : il vous plaira, je pense. Et si ce n'est le cas, il vous intriguera, j'en suis sûr. Quoi qu'il en soit, dites-vous bien que vous aurez lu quelques pages de l'écrivain le plus important de ce pays ! »

Il m'arrive souvent d'acheter des livres dont je sais que je ne les lirai pas immédiatement. Oubliés sur une table ou une étagère de ma bibliothèque, je les retrouverai bien plus tard, pour enfin les lire. Au moment où je vous parle, j'en ai quelques-uns qui attendent d'être lus. Un ami psychanalyste m'a dit un jour : « Je qualifierais cette façon d'agir "syndrome inconscient d'immortalité" : c'est-à-dire le sentiment que tu ne peux pas mourir avant de les avoir tous lus. »

Pardonnez cette digression, mais c'est simplement pour dire que cela n'a pas été le cas pour la *Passion selon G.H*. En sortant de la librairie avec le livre acheté, je regagnai mon hôtel, heureux comme lorsque jeune étudiant furetant chez les bouquinistes, je découvris un volume inconnu. Sans attendre, je commençai ma lecture, entamant alors, sans le savoir, un long voyage qui se poursuit, aujourd'hui encore, en compagnie de Clarice Lispector.

Qui est Clarice Lispector ?

Elle naquit le 10 décembre 1920 à Tchechelnik en Ukraine. Issue d'une famille juive, elle a un an quand ses parents, fuyant les pogroms, s'exilent au Brésil.

Après la chute de l'Empire russe et la formation de la Russie soviétique, l'Ukraine et la Biélorussie proclamèrent leur indépendance. Alors que ces deux nouveaux pays cherchaient à construire des États-nations, leur territoire fut le théâtre de violents affrontements entre différentes forces politiques et militaires, et fut envahi par des armées étrangères. L'ensemble de ces formations militaires, quelle que soit leur affiliation politique, participèrent à des pillages ou à des massacres de la population juive : troupes de l'Armée rouge ou de l'Armée blanche, troupes polonaises, sans oublier les innombrables mouvements paysans d'Ukraine, les détachements de partisans, les simples émeutes rurales d'Ukraine et de Biélorussie et les violences des foules urbaines de Russie. Ces pogroms des années 1918-1922 prirent une ampleur sans précédent. Ils se distinguent par le nombre de victimes qui atteignait, à la fin de l'année 1921 le chiffre de 150 000 morts – 125 000 en Ukraine, 25 000 en Biélorussie et en Russie.

La famille de Clarice fuit ces guerres intérieures et ces persécutions antisémites. Elle débarque au Brésil et s'installe d'abord dans une ville du Nordeste, avant de déménager à Recife, capitale commerciale de la région. Elle y passera son enfance, fréquentera l'école publique, apprendra l'anglais et le français tout en pratiquant la langue de ses parents, le yiddish. Elle perdra son père à l'âge de 10 ans. En 1937, la famille emménagera à Rio de Janeiro dans un quartier populaire de la ville.

Clarice étudie le droit et publie, à 19 ans, son premier texte, un conte intitulé *Triunfo* (« Triomphe ») dans un hebdomadaire local.

En 1943, elle obtient son diplôme de droit et se marie avec son camarade de classe Maury Gurgel Valente. En décembre, elle fera ses débuts dans la littérature avec la publication de son premier roman *Près du cœur sauvage* dans lequel elle dépeint une vue intériorisée du monde de l'adolescence. Le livre recevra un accueil chaleureux de la critique et un prix littéraire. Ce premier roman est l'aventure de Joana, fille d'une mère « pleine de pouvoirs et de maléfices », indépendante, obstinée, le diable en personne, tôt disparue, et d'un père lointain et distrait. Joana, c'est la légèreté contre la pesanteur, l'amour – cette force en elle qui démasque les faux-semblants – , la liberté « même si – je cite l'auteure – elle est peu de chose au regard de ce qu'elle désire et qui n'a pas encore de nom »…

Près du cœur sauvage raconte, si le mot convient, la tentative de libération intérieure de cette très jeune femme (elle a dix-huit ans) : « Je serai brutale et mal faite comme une pierre, je serai légère et vague comme ce que l'on sent et ne comprend, je me dépasserai en ondes, […] de toute lutte ou repos je me lèverai forte et belle comme un jeune cheval. »

Cette œuvre se caractérise par l'exacerbation du sentiment intérieur si intense que la subjectivité elle-même est en crise. L'esprit, perdu dans le labyrinthe de la mémoire et de l'auto-analyse, revendique un nouvel équilibre, transcende le plan psychologique pour la métaphysique. La narratrice révèle la conscience quand elle dit : « La psychologie ne m'a jamais intéressée. L'aspect psychologique me rend impatiente […] Je pense que depuis l'adolescence, j'ai quitté la scène du psychologique. »

Son style radicalement nouveau marque le passage de la littérature brésilienne à une littérature introspective de très grande densité psychologique, bien différente de la veine régionaliste qui caractérisait alors le roman brésilien. Pour Clarice Lispector, comme pour Guimarães Rosa, autre écrivain qui dans les années 1940 contribue à la rénovation de la prose brésilienne, l'écriture est une laborieuse aventure du langage. La critique salue les nouvelles voies inaugurées par ce premier roman, en soulignant ses affinités avec la prose de Virginia Woolf et de James Joyce : discontinuité narrative, rupture du principe de causalité, monologue intérieur, intériorisation de l'action romanesque, autant de procédés utilisés pour construire une forme singulière d'appréhension de la conscience individuelle. Le titre du livre est emprunté à une citation de *Portrait de l'artiste en jeune homme* (1916) de Joyce, choisie comme épigraphe.

Son mari ayant intégré le ministère des Affaires étrangères pour une carrière diplomatique, Clarice le suivra en poste dans plusieurs pays parmi lesquels l'Italie, l'Angleterre, les États-Unis et la Suisse. En 1944, après un voyage de plusieurs mois, elle arrivera à Naples, en septembre, où son mari est vice-consul et où elle achèvera son deuxième roman *Le Lustre*, qui paraîtra l'année suivante.

Elle fréquentera les ambassades et les cénacles littéraires avec le même léger ennui, sauf peut-être à Rome où elle posera pour le peintre De Chirico, ou à Paris, où elle poursuivit le souvenir de Marcel Proust et prêta attention aux voix de François Mauriac, Julien Green et Paul Valéry. Pendant quinze ans, elle suivra son mari avec qui elle aura deux fils. Elle vécut avec lui jusqu'en 1959, avant de divorcer, lasse de ses infidélités : le mensonge, la fraude et la promesse parjurée sont des thèmes obsessionnels chez elle.

Clarice retourne vivre à Rio avec ses deux enfants. Pour subvenir aux besoins du foyer, tout en poursuivant sa carrière littéraire, elle deviendra journaliste professionnelle et tiendra même une rubrique féminine dans un journal du soir et une autre dans le magazine *Senhor* qui publiera quelques-unes de ses nouvelles et contes.

1961 verra la publication de *La Pomme dans le noir* ; 1963 : *La Légion étrangère* un recueil de nouvelles et *La Passion selon G.H.* dont voici un extrait :

« J'ai perdu une chose qui était essentielle pour moi et qui désormais, ne l'est plus. Elle ne m'est plus nécessaire, tout comme si j'avais perdu une troisième jambe qui jusqu'alors me rendait la marche impossible mais faisait de moi un socle stable. J'ai perdu cette troisième jambe. Et je suis redevenue ce que je n'avais jamais été. J'ai retrouvé ce que je n'avais jamais eu : rien que deux jambes. Je sais que c'est avec deux jambes que je peux

marcher. Mais l'absence de cette troisième jambe m'effraie, c'est cette jambe-là qui faisait de moi une chose sur laquelle je pouvais compter sans même avoir besoin de m'en inquiéter. [...]

Jusqu'ici me retrouver consistait à avoir au moins l'idée d'une personne et à m'adapter à cette idée : je m'incarnais dans une personne organisée et je ne sentais même plus l'effort énorme qu'il faut pour vivre. Idée qui me venait de ma troisième jambe, de celle qui m'ancrait au sol. Mais désormais ? Vais-je être plus libre ? »

La critique littéraire Fabienne Pascaud dira : « La profonde mélancolie, la valse névrotique au-dessus de toutes les solitudes, tous les abîmes, [...] nourrissent dès son fulgurant premier roman, *Près du cœur sauvage*, l'œuvre de Clarice Lispector. » Un autre critique, Lauro Escorel, Brésilien, dira : « Il y a ceux qui prétendent ne pas la comprendre, ceux qui cherchent des influences – de Virginia Wolf et James Joyce, alors que Clarice ne les a peut-être pas lus – et ceux qui invoquent le tempérament féminin [...] Son écriture révèle la personnalité d'un romancier vraiment exceptionnel, pour ses ressources techniques et pour la force de sa nature intelligente et sensible. »

Les questions qu'elle se pose et qu'elle nous pose révèlent intuitivement une curiosité intellectuelle et philosophique. Il y avait aussi une « liste de sentiments dont je ne sais pas le nom », formulée de telle sorte que le lecteur percevait très bien de quoi il pouvait s'agir, mais se trouvait impuissant à le nommer. Par exemple : « Si je reçois un cadeau donné avec affection par une personne que je n'aime pas, comment s'appelle ce que je ressens ? »

Dans les vies rangées de ses personnages s'ouvre souvent une faille, imperceptible, innommable, par laquelle s'infiltrent le désordre, l'horreur, un bouleversement durable. Parce qu'elle s'est trompée d'heure en convoquant son chauffeur, une femme se trouve confrontée à la réalité de la rue, et sa rencontre avec un mendiant manque de faire basculer tout l'édifice de sa vie. Vous vous remettrez au bal, la rassure le chauffeur qui la ramène chez elle. Pour une autre, c'est le spectacle d'un aveugle à l'arrêt de bus qui instille en elle le doute et qui l'oblige à considérer tous les objets familiers comme des ennemis potentiels.

Ces figures suivent l'évolution de l'auteure elle-même : ce sont d'abord de jeunes femmes aux prises avec le sentiment amoureux, les rapports de force entre hommes et femmes dans une société fortement patriarcale, des velléités d'indépendance. Toutes ont une âme de femme dans un corps de femme. Elles traversent la violence, la lâcheté et la folie des hommes comme Lena Grove chez William Faulkner ou Sophie Zawistowska chez William Styron. Fière d'être femme, Clarice Lispector voulait échapper au sort commun de celles de son sexe.

Quant à l'auteure, elle se présentait de la façon suivante : « J'ai d'abord voulu être les autres afin de connaître ce que je n'étais pas. Alors, j'ai compris que j'avais déjà été les autres et c'était facile. Ma plus grande expérience serait le tréfonds des autres : et le tréfonds des autres, c'était moi. »

L'écriture de Clarice Lispector est certainement l'une des plus exigeantes et des plus dangereuses qui soient, l'une des plus dénuées d'illusions sur elle-même, aussi. Son premier livre annonçait déjà la couleur.

« En plein jour il faisait nuit, et cette chose que je ne veux toujours pas définir est une lumière tranquille à l'intérieur de moi, on l'appellerait la joie, une joie douce. Je suis un peu désorientée comme si on m'avait enlevé un cœur et qu'à la place de celui-ci se trouvât maintenant l'absence soudaine, une absence presque palpable de ce qui était autrefois un organe baignant dans l'obscurité de la douleur. Je ne sens rien. Pourtant c'est le contraire d'une torpeur. C'est une manière plus légère et plus silencieuse d'exister. »

Citons de nouveau, pour conclure, Fabienne Pascaud : « On ne lit pas impunément Clarice Lispector. On ne pénètre pas sans danger l'univers mystico-magique, cérébral et sensuel, aux mots flamboyants et hermétiques, de la Brésilienne née Ukrainienne et juive, éternelle exilée et tragiquement étrangère à elle-même, aux autres, au monde. Cette grande arpenteuse de vide, pour qui la réalité extérieure, les choses du dehors n'auront jamais réellement existé, attire telle une sorcière ou une sainte qui connaîtrait les secrets de la langue. »

L'Américain Benjamin Moser, fasciné par la mondaine apparemment rangée, si profondément ravagée, en brosse un magistral portrait dans une biographie qui fait référence : *Pourquoi ce monde*, sur fond d'Amérique latine, de Russie et d'Europe alors dévastées par les dictatures.

De nombreux essais biographiques et analyses de son œuvre ont également été publiés en Europe et sur le continent américain. Ses romans ont été largement traduits en français et publiés, pour la plupart, aux Éditions des Femmes-Antoinette Fouque. Citons quelques titres :

Près du cœur sauvage - Éditions Des Femmes-Antoinette Fouque, 1982.
Le Lustre - Des Femmes-Antoinette Fouque, 1990.
La Ville assiégée - Des Femmes-Antoinette Fouque, 1991.
Le Bâtisseur de ruines - Gallimard Coll. Imaginaire, 1991.
La Passion selon G.H. - Des Femmes-Antoinette Fouque, 1998.
L'Apprentissage ou Le Livre des plaisirs - Des Femmes-Antoinette Fouque 1992
Agua Viva - Des Femmes-Antoinette Fouque, 1981
L'Heure de l'étoile - Des Femmes-Antoinette Fouque, 1985

En octobre 1977, Clarice Lispector sera hospitalisée d'urgence pour une occlusion intestinale. Lors de l'opération, les médecins diagnostiqueront un cancer sans rémission qui l'emportera le 9 décembre, à la veille de son 57e anniversaire. « J'écris comme si cela devait permettre de sauver la vie de quelqu'un. Probablement ma propre vie», avait-elle dit.



REGARD SUR L'ALBANIE

Gabriel JAUFFRET



L'engagement de notre pays sous la bannière de l'ONU en Yougoslavie a retenu l'attention soutenue de l'opinion publique française, laquelle n'a apporté qu'un médiocre intérêt à l'évolution de l'Albanie sur les voies de la démocratie. Nous avions découvert l'Albanie au plus fort de la guerre au Kosovo alors que nous étions allés à la rencontre des Albanais chassés par les Serbes. Nous en avions conservé l'image pitoyable de milliers de réfugiés, blessés, entassés dans le plus grand stade de Tirana, pratiquement livrés à eux-mêmes, alors que les ONG se mettaient difficilement en place pour leur porter secours. Sur les murs de la capitale, des affiches rouges et noires proclamaient l'admiration du pays pour l'armée de libération du Kosovo qui luttait contre les forces serbes. Dans les rues se pressait la foule triste et grise des passants. Un rapide survol en hélicoptère d'un champ pétrolier nous faisait découvrir des derricks en bois, des flots de naphte s'écoulant dans les fossés. Une image désolante qui n'était pas sans nous rappeler les premiers champs pétroliers ouverts en Pennsylvanie à l'époque de la ruée vers l'or popularisée par le cinéma américain. À une date récente, nous avions décidé de nous rendre en Albanie pour voir comment le pays le plus pauvre d'Europe était parvenu à se hisser, en moins de vingt ans, au rang de pays intermédiaire grâce à un taux de croissance soutenu durant plusieurs années.

Une histoire tourmentée

Nous ne pouvons retracer toute l'histoire chaotique de l'Albanie. Seules les grandes lignes en seront rappelées : colonisation romaine, occupation ottomane, longue période d'instabilité politique conduisant à son annexion par Mussolini, occupation allemande. Le 10 janvier 1946, était proclamée l'instauration d'une République populaire dirigée par le dictateur Enver Hodja qui allait plonger dans les ténèbres son pays durant quarante ans. Enver Hodja fit une partie de ses études en France et arracha l'indépendance de son pays à la tête de partisans communistes et royalistes encadrés par les services secrets britanniques. Fondateur du Parti communiste albanais, il isola totalement son pays de l'Europe et adhéra, sans faire la moindre concession, au stalinisme, au point que sa dictature est considérée aujourd'hui comme la plus répressive de l'histoire contemporaine de l'Europe. Ce qui ne l'empêcha pas de rompre avec Tito, l'Union soviétique, et la Chine. Le 28 décembre 1976, il fit modifier la constitution pour interdire toutes les religions et proclamer l'Albanie première nation athée au monde. Après sa rupture avec la Chine en 1978, Enver Hodja enfermait son pays dans le carcan de l'autosuffisance. Déprimé, malade, il eut raison de son plus fidèle partisan, le fit jeter à la fosse commune et multiplia les purges. Vivant dans la hantise d'une attaque, il fit ériger 700 000 bunkers sur toute l'étendue de l'Albanie pour une population de 3 millions d'habitants. Enfermé dans une paranoïa morbide, Enver Hodja accompagna d'épurations sanglantes tous ses changements d'orientations. Toutes les critiques furent sévèrement réprimées et il s'appliqua à régir tous les domaines d'activités du pays y compris ceux de l'art et de la pensée. Durant quarante ans, la jeunesse albanaise a vécu dans la crainte de la délation, des coups, de la police, de la prison. Fatos Kongoli dans son roman *Le Paumé* a décrit avec une intensité extraordinaire cette chape de plomb qui pesait sur lui et tout un peuple. Écoutons-le : « J'eus honte de moi. Désormais j'allais errer entre la vie et la mort, ni mort, ni vif. En franchissant ce seuil, je pensais que ma raison la plus convaincante de m'accrocher à la vie était mon incapacité à la quitter. Il était dit que je devais vivre dans une médiocrité banale, que je serais condamné dans les années à venir à revivre la souffrance et la tragédie des autres. La mort est un éternel sommeil, être mort vivant c'est subir un éternel supplice.»

Le chemin de la démocratie

À la mort du dictateur, survenue le 11 avril 1985, la veuve d'Enver Hodja prenait sa relève et la direction de l'Organisation du Front démocratique, qui n'était en fait que le paravent du parti stalinien qui pesait depuis quarante ans sur la malheureuse Albanie. En juillet 1990, des milliers d'Albanais qui avaient trouvé refuge dans les ambassades étrangères étaient autorisés à quitter le pays. Ce n'est qu'après de violentes manifestations d'étudiants que le gouvernement autorisait la création d'autres formations politiques et décrétait la déstalinisation du pays, le 21 décembre 1990. Les statues de Lénine et de Staline étaient abattues, et celle d'Enver Hodja renversée. Jusqu'en 1999, élections truquées, grèves, violences, anarchie, émeutes de la faim, tentatives d'exil à l'étranger affectaient le quotidien du pays. Le 26 juin, le Conseil de l'Europe menaçait l'Albanie de suspendre toute coopération avec elle en raison des élections toujours entachées de fraude. En janvier 1997, éclatait l'affaire des fonds de placements dits pyramidaux. Coupés du monde depuis des décennies, les Albanais, qui souffraient d'un chômage récurrent touchant plus de la moitié de la population, répondaient aux sollicitations de sociétés financières véreuses qui opéraient en liaison avec les mafias italiennes et leur apportaient leurs maigres économies contre la promesse de taux de placements supérieurs à 30 % . Le système ne durera qu'un temps et les sociétés financières qui, à la veille de la banqueroute porteront les taux d'intérêt à 80 voire 100 % , s'effondrent. Les manifestations de colère des épargnants ruinés tournent à l'émeute. Les casernes sont attaquées et pillées, les massacres se multiplient et la guerre civile qui éclate se propage dans tout le pays entraînant la mort de 3 500 personnes et causant des milliers d'euros de dégâts.

Le gouvernement français décidait l'évacuation de ses ressortissants. C'est l'opération *Harmonium* qui fut pilotée dans un contexte international par l'amiral commandant en chef pour la Méditerranée. Elle fut conduite avec le concours de la frégate *Germinal,* d'un hélicoptère basé à Brindisi et d'une vingtaine de commandos appartenant à l'Armée de l'air et aux troupes aéroportées relevant du Centre des opérations spéciales. L'opération délicate et dangereuse conduite dans un climat difficile, marqué par des violences et des pillages, permit l'exfiltration de 78 ressortissants français. Face à une situation qui se dégradait de jour en jour, le gouvernement albanais devait se résoudre à déclarer l'état d'urgence et, le 15 avril 1997, une force multinationale placée sous le contrôle de l'ONU débarquait à Durres pour rétablir l'ordre. Placée sous commandement italien, les fonctions de commandant en second revenant à un officier français, cette force réunissait 3 800 soldats italiens et 720 soldats français. Les militaires français étaient dotés d'un matériel considérable, véhicules tout terrain, engins blindés, poids lourds et de 6 500 tonnes d'aide humanitaire. Les missions qui leur furent confiées furent nombreuses : reconnaissance de l'axe Tirana-Durres, escorte des équipes de contrôle électoral, organisation matérielle des élections, recherche du renseignement.

Le calme revenu, mission accomplie, la force multinationale de protection rembarquait le 3 août, mais de nouvelles turpitudes allaient encore affecter l'Albanie. Fraude aux élections, tentative de coup d'État, incidence de la guerre du Kosovo qui faisait de l'Albanie la base arrière de l'armée de libération du Kosovo et le refuge de milliers de réfugiés. Après de nouveaux troubles, les élections portaient au pouvoir le Parti socialiste. Des élections qui marquaient pour la première fois une transition du pouvoir non contestée en Albanie depuis la chute du communisme. En 2015, alors que la situation s'améliorait, ce sont près de 30 000 Albanais qui s'exilaient dans les pays de l'Europe de l'Ouest pour tenter de trouver de meilleures conditions d'existence.

Un horizon qui s'éclaircit

En 2009, l'Albanie signait un accord de stabilisation et d'association avec l'Union européenne en vue de son adhésion et devenait membre de l'OTAN. L'année suivante, sa demande de candidature d'adhésion à l'Union européenne était rejetée. Elle le sera encore à de nouvelles reprises, dont la dernière remonte seulement à quelques semaines. La Commission européenne avait toutefois noté antérieurement les progrès très sensibles du pays avec la tenue d'élections libres et démocratiques. Elle incitait toutefois l'Albanie à renforcer ses droits civiques, à réformer ses institutions, à aller vers une meilleure gestion de son économie dominée encore par la mafia, à s'ouvrir aux investissements étrangers.

La population albanaise, contrairement aux pays limitrophes, est homogène puisqu'elle compte 95 % d'Albanais, 3 % de Grecs et 2 % de Tziganes et de Macédoniens. Elle est une des plus jeunes d'Europe, si ce n'est la plus jeune, puisque 68 % de la population se situent dans la tranche 15-64 ans. Essentiellement urbaine, 41 % de la population vit à Tirana la capitale, à Durres, dans d'autres villes de moindre importance et dans la partie occidentale du pays. Les Albanais semblent peu soucieux de rappeler la dictature stalinienne d'Enver Hodja qui marqua son pays au fer rouge et le terrible enfermement qu'ils vécurent durant quarante ans. Quarante ans marqués par la violence, la délation promue au rang d'institution, la corruption, la terreur de la disgrâce. Les Albanais qui furent à la fois victimes et bourreaux entendent-ils occulter cette sombre page de leur histoire

pour regarder vers l'avenir ? On serait tenté de le croire, puisque le mémorial de l'isolement communiste est le seul monument élevé à la mémoire de ses victimes. Mais encore faut-il préciser que la précaution a été prise de l'inscrire dans un contexte plus général : celui de la guerre froide. Quelques plaques commémoratives rappellent les combats soutenus par les Albanais contre les armées italiennes et allemandes durant la seconde guerre mondiale, mais le héros national omniprésent demeure Skanderberg honoré pour sa restauration de la principauté d'Albanie en 1648 et sa longue lutte contre les Ottomans. La dictature d'Enver Hodja est rappelée par les bâtiments officiels construits par des architectes soviétiques. Mais ce qui frappe les visiteurs, c'est le nouveau Tirana, l'éradication des quartiers misérables, la construction d'immeubles souvent d'une hauteur et d'une conception impressionnante. Lors des dernières années, le taux de croissance du bâtiment a dépassé 20 % . Dans la capitale, c'est le flot ininterrompu de véhicules qui roulent à une folle allure au mépris de toutes les règles de sécurité, au point que les accidents de la route sont la cause de mortalité la plus élevée du pays. Une revanche sur Enver Hodja qui interdisait tout véhicule dans la capitale et faisait poursuivre les habitants qui, transgressant ses ordres, avaient fait l'acquisition d'un véhicule à l'étranger. Le marché, considéré comme le cœur de la capitale, fait l'objet de travaux considérables. Les parcs de Tirana, peu fleuris sans doute pour des raisons d'économies mais aux arbres séculaires, sont fréquentés par des familles entières venues chercher la fraîcheur qu'ils dispensent et déguster une glace dans les estaminets voisins. La rivière Lana qui traverse la capitale roule encore des flots nauséabonds, mais ses berges n'abritent plus les légions de rats que nous y avions connues. Les magasins sont de taille modeste et offrent aux acheteurs l'essentiel à des prix moindres qu'en France. La monnaie locale, le lek, n'est convertible dans aucun pays, mais les commerçants acceptent les euros quand les achats ont quelque importance. Autrefois grise et triste, la ville affiche dans certains quartiers des couleurs très vives. Elle le doit à Edi Rama, peintre de profession, qui, maire de la capitale de 2000 à 2011, voyait dans les couleurs une thérapie de choc de nature à engager la ville et ses habitants vers des horizons plus lumineux. Un pari qui continue à faire école dans la campagne, au point de faire ciller les yeux des visiteurs qui découvrent avec stupeur des villas récentes affichant des mélanges chromatiques associant le jaune citron, le rouge, l'orange, le vert pomme ou encore le violet.

Quelques bunkers construits sous la dictature d'Enver Hodja ont été conservés à titre de témoignage mais les autres ont été détruits, surtout dans la campagne ou les paysans ont entrepris leur démolition pour récupérer les fers à béton qu'ils revendent. À Tirana, les cafés affichent complet jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les jeunes garçons et filles très nombreux y affichent d'une façon un peu ostentatoire la dégaine de tous les adolescents des pays occidentaux. Lunettes noires, blue jeans savamment décolorés, déchirés et rapiécés. Aux côtés d'une population modeste, mais jamais misérable, c'est la cohorte des gagne-petit, cireurs de chaussures, vendeurs de cigarettes à l'unité, de terreau horticole, des Roms faisant la manche. C'est aussi l'image insolite des vaches qui viennent paître autour du somptueux « Carrefour », seule grande surface du pays où se presse la bourgeoisie de Tirana.



Dans les rues de la capitale, on peut compter sur les doigts de la main les femmes voilées. Mais peut être sont-elles plus nombreuses dans les zones rurales où vit encore 45 % de la population albanaise. La religion n'est pas l'objet de discordes et d'affrontements récurrents comme dans les autres pays balkaniques, où elle joue un rôle identitaire. À en croire les statistiques officielles, 50 % de la population serait musulmane, 20 % orthodoxe, et 10 % catholique. Singularité du pays, il existe un mouvement syncrétique qui associe l'islam et les autres religions. La liberté de culte rétablie, catholiques, protestants et orthodoxes sont en compétition ouverte pour gagner des fidèles. Le plus bel exemple de cet état de fait, qui n'a rien d'un affrontement, est sans doute la cathédrale orthodoxe de la résurrection du Christ. Inaugurée en 2012, financée par la diaspora albanaise orthodoxe et l'Église grecque, elle est surmontée d'un immense dôme et d'un clocher de 46 mètres de hauteur. À Tirana, nul ne s'étonne d'entendre la voix des cloches se mêler à l'appel à la prière du muezzin.

Et s'il est vrai que la corruption est née de la déliquescence des états totalitaires, l'Albanie n'a pas échappé à la règle. Une situation prise en compte par le gouvernement qui a mis un terme au trafic d'armes entre l'Albanie et le port de Brindisi et qui n'a pas hésité à faire détruire sous le contrôle de l'armée deux cents appartements construits sur le front de mer à Vlore en toute illégalité par la mafia albanaise. Vlore, qui fut un centre important de recrutement pour la redoutable police secrète d'Enver Hodja. La mafia albanaise est associée à la plus dure des mafias italiennes, la Ndrangheta originaire de Calabre, considérée aujourd'hui comme l'organisation criminelle la plus puissante de la péninsule. À ce jour, le gouvernement albanais, en dépit de ses efforts, n'est

pas parvenu à l'éradiquer. Elle contrôlerait près de 20 % de l'économie du pays et demeure un des maillons essentiels du trafic international de la drogue. Un état de fait qui explique les réticences de l'Europe vis-à-vis de l'Albanie. Ceci étant, il convient de rappeler que l'Albanie occupe une situation stratégique de premier plan. De plus, en moins de 20 ans, elle est parvenue au rang de nation intermédiaire, en affichant depuis dix ans un taux de croissance que pourrait lui envier nombre de pays de l'Europe de l'Ouest. Enfin, elle ne connaît pas d'affrontements religieux ou ethniques. Autant d'éléments favorables que pourraient prendre en compte l'Union européenne, ternis il est vrai par l'exode constant d'Albanais vers les pays de l'Europe de l'Ouest, davantage pour des raisons économiques que politiques, ainsi que par l'implantation de la mafia albanaise dans les pays de l'Europe de l'Ouest, dont la France, où elle contrôle une part importante du trafic de la drogue et des réseaux de prostitution.



FRÉDÉRIC BAZILLE : ŒUVRES-MANIFESTES D'UN DESTIN BRISÉ

Jean-Yves DUVAL

Le salon des beaux-arts de Paris s'ouvre chaque année avec le retour de la belle saison. En 1870, c'est à nouveau le palais des Champs-Élysées qui sert d'écrin aux œuvres sélectionnées. Au numéro 1000 du catalogue de l'exposition figure un portrait de groupe d'Henri Fantin-Latour, intitulé *Un Atelier aux Batignolles*. Dans ce tableau-manifeste, sur la table juponnée, une statue antique et une céramique japonaise symbolisent respectivement l'académisme et la modernité. Auguste Renoir, Claude Monet, Émile Zola, le musicien Edmond Maître, entourent Édouard Manet représenté en chef d'école face au chevalet. Parmi ces habitués de la brasserie Guerbois, devenue un haut lieu de rencontre artistique, sur la droite du tableau, Frédéric Bazille est aussi présent, droit, élégant, le regard concentré sur la main du maître.

Né à Montpellier en 1841, il est considéré comme l'un des fondateurs du mouvement impressionniste. Sa carrière artistique commence, après son baccalauréat, avec la pratique des académies dans l'atelier du sculpteur Joseph Baussan. En 1862, son père l'autorise à s'installer à Paris pour terminer ses études de médecine et parachever sa formation artistique. Dès son arrivée dans la capitale, Frédéric Bazille s'inscrit à la faculté et, moins d'une semaine après, il intègre l'atelier du peintre suisse Charles Gleyre où il fait connaissance de Monet, Renoir et Sisley.

Dans les lettres adressées à son fils, Gaston Bazille s'inquiète de ses résultats universitaires. Mais, Frédéric, préférant la création artistique, délaisse la faculté. Sa vie parisienne est aussi faite de sorties au théâtre ou à l'opéra, et de soirées chez des amis, en particulier Edmond Maire avec qui il partage la passion de la musique. Il visite aussi fréquemment son oncle Lejosne qui reçoit artistes, poètes ou écrivains. Il a ainsi l'occasion de côtoyer Manet, Fantin-Latour, Baudelaire, Verlaine ou Zola.

Chaque été, il retourne à Méric, dans la propriété de ses parents près de Montpellier, et renoue avec le cercle artistique local centré sur le musée Fabre. En 1864, il copie une de ses œuvres majeures *Le Mariage mystique de sainte Catherine*, peint par Véronèse. C'est lors de ce séjour qu'il montre pour la première fois une de ses œuvres à ses parents, en espérant convaincre son père qu'il pourrait se consacrer entièrement à la peinture.

Prémices impressionnistes

À la fin de l'été, il conçoit *La Robe rose*, tentant d'associer un portrait dans un paysage. L'étude au crayon noir sur papier, mis au carreau, montre le visage de la jeune fille. Mais, lors de la réalisation, par des retouches successives, Bazille adapte la composition et la jeune fille regarde désormais vers le village.

À Paris, il partage épisodiquement un atelier avec Monet ou Renoir. Ils peignent aussi sur le motif lors de séjours dans la campagne avoisinant la capitale. À Chailly, en août 1865, Monet se blesse à la jambe en voulant protéger des enfants. Installé sur son lit à l'auberge du Lion d'Or, il bénéfice des soins de l'ancien étudiant en médecine qui a conçu un ingénieux système avec des seaux pour assurer un lavage régulier de la blessure.

Après avoir exposé une nature morte pour la première fois au salon des beaux-arts en 1866, Bazille présente deux ans après *Portraits de la famille*. Cette peinture, réalisée en plein air durant l'été, a été probablement terminée à Paris en utilisant des photographies. Dans ce tableau où il s'est lui-même représenté, son regard évite celui de son père, témoignant d'une mésentente qui transparaît aussi dans leur correspondance, pourtant empreinte d'une mutuelle affection. Pour Émile Zola qui commente les œuvres présentées au salon dans *L'Événement illustré*, cette peinture reflète « un vif amour de la vérité ».

L'année suivante, il présente *Vue de village*, dont la composition isole un modèle dans un paysage. C'est, en particulier, en révélant le dessin de chaque maison par des touches de couleur que Bazille s'inscrit parmi les impressionnistes.

En 1870, il soumet à la sélection pour le salon, deux peintures : *La Toilette* dont la référence au tableau d'*Olympia* de Manet ne pouvait qu'entraîner un refus du jury et *Scène d'été* qui a été acceptée et a été très bien exposée. Ce tableau, comme ceux exposés les deux années précédentes, fait figure d'œuvre-manifeste et révèle ses talents de coloriste, sa recherche de modernité et surtout sa maîtrise de la lumière.

Néanmoins, Frédéric Bazille s'interroge sur son parcours artistique. *L'Atelier de la rue La Condamine* peint durant l'hiver 1869 - 1870, est le troisième tableau consacré à ses ateliers successifs. Les personnages représentés sont les amis qui l'ont accompagné depuis qu'il a fait le choix d'être peintre, plutôt que médecin. Les tableaux figurant en abyme, où apparaissent, accrochés en hauteur, ceux ayant été refusés au salon, illustrent ce questionnement sur sa créativité.

L'engagement patriotique

Le 19 juillet 1870, la France déclare la guerre à la Prusse. Le 2 août, Bazille qui séjourne à Méric, écrit à son ami Edmond Maire pour évoquer le prochain salon. Il vient de terminer *Paysage au bord du Lez* dont l'impression de vide et d'absence traduit son humeur méditative. Il travaille aussi à un autre tableau *Ruth et Booz,* inspiré par un poème de Victor Hugo qu'il admire. Ce même jour, les premiers combats ont eu lieu à la frontière. Puis, les revers de l'Armée du Rhin s'enchaînent. Une loi est promulguée huit jours plus tard pour augmenter les forces militaires pendant la durée de la guerre. Bazille réunit les conditions pour être rappelé, sauf si, comme lors de son service militaire, il bénéficie d'un remplacement.

Le 16 août, muni du certificat du centre de recrutement qui vient de lui être établi, il se présente à la mairie de Montpellier. À quatorze heures, il signe un acte d'engagement volontaire dans l'armée active pour la durée de la guerre. L'absence de parent ou d'amis, car les deux témoins requis sont le concierge et l'afficheur qui résident à la mairie, laisse penser qu'il n'a prévenu personne et qu'il est probablement seul. En pleine préparation du prochain salon, rien ne laissait présager cet engagement. Il n'a laissé aucun élément expliquant sa décision. Quelques arguments peuvent être avancés pour comprendre son choix, en particulier, de servir au 3^{e} régiment de zouaves stationné en Algérie, à Philippeville, appelé aujourd'hui Skikda.

Frédéric Bazille a été élevé au sein d'une famille prospère dans le respect de valeurs essentielles : rigueur, force morale, vie industrieuse et soucieuse d'autrui. Sa décision de combattre au sein d'une unité d'élite, témoigne de son sens du devoir et rejoint l'engagement d'autres membres de sa famille. Son père, déjà très actif dans la vie de la cité, vient de s'impliquer dans la création d'un comité de secours aux militaires et marins du département. Alphonse Tissié, dont il a fait le portrait l'année précédente, sert dans un régiment de cuirassiers qui a pris part à la bataille de Froeschwiller-Reichshoffen. Son oncle, chef de clinique chirurgicale n'est probablement pas en retrait lorsque, dans les facultés de médecine, professeurs et étudiants assurent les autorités de leur disponibilité pour soigner les blessés. Ce chirurgien fera partie des personnels de l'ambulance du Midi, créée avec ses homologues marseillais. En tant qu'ancien étudiant en médecine, Frédéric aurait pu servir comme infirmier.

À ces raisons, s'ajoutent probablement celles d'un artiste, admirateur d'Eugène Delacroix et séduit par l'Orient. À l'atelier Gleyre, Bazille a probablement entendu le peintre suisse évoquer son séjour oriental. Il a aussi certainement écouté Claude Monet, qui a fait son service militaire en Algérie, décrire « l'éblouissement de cette terre chauffée et illuminée de soleil ». Cédant, lui-même, à un Orient, rêvé en atelier, il a peint l'année précédente un tableau intitulé *Femme en costume mauresque.*

Le 3^{e} régiment de zouaves

Après la signature de son engagement, Bazille est mis en route vers son régiment. Depuis le début des combats, Toulon voit défiler sans interruption des convois de chemin de fer. Les trains qui partent, sont bondés de troupes et de matériel, rapatriés des unités d'outre-mer. Ceux qui arrivent, acheminent les nouveaux engagés de l'Armée d'Afrique. Ils sont des milliers à rallier leur future unité. Un seul des six bâtiments de la flotte de transport, l'*Intrépide,* est planifié pour faire route vers Alger puis Philippeville. Ils sont plus de trois mille, attendant de monter à bord pour une traversée dont on devine l'inconfort. Est-ce en présageant ces conditions difficiles que Bazille « n'a pas voulu prendre » ce bâtiment de transport et a probablement transité à bord d'un navire des Messageries impériales, en particulier l'*Hermus* ayant appareillé de la cité phocéenne, le vendredi 19 août ?

Incorporé deux jours plus tard, paré de l'uniforme des zouaves, Bazille subit la vie de garnison. Classé parmi les anciens soldats grâce aux entraînements dont il a bénéficié, il espère partir pour le front par le premier convoi. Cette impatience se double d'une déception lorsqu'il découvre l'état réel de préparation de l'armée et cette ville d'aspect métropolitain, totalement dépourvue des décors dont il rêvait. Ce qu'il souhaite, c'est voir une vraie ville d'Orient puis partir au combat. Le 6 septembre, il se rend à Constantine, accueilli par son oncle, le commandant Lejosne, qui est major de place depuis quelques mois. Pour le peintre orientaliste Théodore Chassériau, cette ville plantée sur un rocher aux parois verticales, est « pleine de vrais trésors pour un artiste ».

Dix jours plus tard, probablement, à bord du bâtiment de transport la *Dryade*, Bazille est de retour à Toulon avec les premiers éléments de son régiment. Ils rallient Montpellier. En effet, leur unité devient le 3e régiment de marche de zouaves et poursuit son entraînement dans cette nouvelle garnison.

Le 7 octobre, Léon Gambetta quitte Paris encerclé, à bord du ballon l'*Armand Barbès* et rejoint Tours. Pour George Sand, le ministre de l'Intérieur est « un homme d'action, de volonté et de persévérance ». À la tête de la délégation du gouvernement de défense nationale, il crée en particulier l'armée de la Loire.

Le 3e zouaves est affecté mi-octobre à l'armée des Vosges et quitte Montpellier. Bazille a été promu sergent et assure les fonctions de fourrier de sa compagnie. Pendant trois semaines, il patrouille dans la région de Besançon, sous la pluie battante et sans le moindre engagement avec les forces allemandes. Il ressent une certaine impatience.

Début novembre, rompre l'encerclement de la capitale devient un objectif prioritaire. Gambetta a emporté avec lui un plan concerté avec le général Trochu, chef du gouvernement, afin de combiner les efforts des armées de province et de Paris.

Le 9 novembre, l'armée de la Loire commandée par le général d'Aurelle de Paladines, livre bataille à Coulmiers au nord d'Orléans. Cette victoire fait naître, au sein de la délégation du gouvernement à Tours, l'espoir d'une reconquête vers Paris. Devant les hésitations du général d'Aurelle, Gambetta prend la direction des opérations, d'autant que le général Trochu à Paris, averti du succès de Coulmiers, donne l'assurance qu'il va tenter une sortie.

Mi-novembre, un corps d'armée qui prend le numéro vingt, est constitué avec des unités opérant dans l'Est. Il engerbe en particulier le régiment de Frédéric Bazille et l'ambulance du Midi. Cet hôpital de campagne est dirigé par le professeur Sabatier de la faculté de Montpellier. L'oncle de Frédéric fait partie de l'équipe des chirurgiens-majors.

Le 20e corps d'armée est affecté à l'armée de la Loire. Il fait mouvement pour s'opposer à la progression de l'armée du prince Frédéric-Charles dont l'avancée risque de couper la route vers Paris. Il se heurte aux forces adverses le 24 novembre, sans que le bataillon de Bazille soit engagé. À l'issue des combats, un trompette du 9e dragon allemand parcourt le champ de bataille et trouve sur le corps d'un officier tué, les ordres de marche des régiments français sur la ville de Beaune-la-Rolande. Fort de ces renseignements, le commandement allemand consolide la défense de cette ancienne place forte.

Trois jours après, alors que son régiment bivouaque près de Bellegarde, au nord-est d'Orléans, Frédéric Bazille apprend qu'il est promu sergent-major. Son capitaine de compagnie, le capitaine d'Armagnac, l'invite à dîner dans une ferme pour fêter sa promotion avec les officiers et les sous-officiers du bataillon. Il lève son verre en son honneur. Dans sa réponse, le nouveau promu conclut : « Pour moi, je suis bien sûr de ne pas être tué ; j'ai trop de choses à faire dans la vie… »

Le lendemain, 28 novembre, le 20e corps d'armée tente de reconquérir la ville de Beaune-la-Rolande située à proximité. Cette offensive, dès l'aurore, a lieu sans préparation d'artillerie pour épargner les habitants. Pour Bazille, c'est le baptême du feu et sa bravoure est exemplaire. Son régiment subit une fusillade intense mais réussit à progresser jusqu'aux limites de la ville. Dans l'après-midi, un nouvel assaut est ordonné. Et, selon un de ses camarades de combat, « à l'heure où […] la bataille grondait le plus fort, Frédéric Bazille, au premier rang, (est) mortellement blessé ».

Au même moment, le professeur Sabatier à la tête d'une longue file de charrettes réquisitionnées se dirige vers le lieu des combats. Il a déployé l'ambulance du Midi à proximité, en prévision d'un afflux de blessés. C'est en soignant un zouave qu'il apprendra que son ancien étudiant, a été tué dans la fusillade.

Un destin artistique

Peu de temps après, Gaston Bazille partit à la recherche de son fils inhumé dans une fosse commune. Il réussit à faire exhumer sa dépouille et à la transporter jusqu'à Montpellier. Plus tard, il acquit une parcelle sur le lieu même où Frédéric fut tué au combat et fit ériger un monument à sa mémoire.

À l'exception du *Mariage mystique de sainte Catherine* que Gaston Bazille offrit à l'église de Beaune-la-Rolande, la quasi-totalité des tableaux de Frédéric, tels de précieux souvenirs, furent conservés au domicile familial. Ils ne firent l'objet de dons ou d'acquisitions qu'après la mort du père de l'artiste.

Ainsi, Bazille fut le grand absent des expositions impressionnistes, hormis en 1876 où son portrait peint par Renoir fut exposé. À la fin du siècle, deux tableaux furent d'abord donnés au musée Fabre. Puis, des peintures furent prêtées pour l'Exposition centennale en 1900. Dix ans plus tard eut lieu la première exposition rétrospective de son œuvre. Présent, depuis, dans de grands musées en France et aux États-Unis, une récente exposition internationale rappelait que sa peinture incarne « la jeunesse de l'impressionnisme ».

Mort au champ d'honneur à un moment où sa gloire commençait à peine, sa créativité, ses talents de coloriste et, selon l'expression de Zacharie Astruc « sa maîtrise de la plénitude de la lumière », lui promettaient un destin artistique exceptionnel.

Approche bibliographique

ALBIN L. *Mon brave régiment*, Paris : Berger-Levrault.
CROUZAT (Général), *Le 20e Corps de l'Armée de Loire*. Paris : J. Dumaine, 1873.
DAULTE F. *Frédéric Bazille et les débuts de l'impressionnisme*. Paris : La bibliothèque des Arts.
D'Aurelle de PALADINES (Général), *La Première armée de Loire*, Paris : Henri-Plon, 1873.
HILAIRE M., PERRIN P. (dir.) *Frédéric Bazille 1841-1870 la jeunesse de l'impressionnisme*, 2016. Paris : Musée d'Orsay ; Paris : Flammarion.
Historique succinct du 3e régiment de zouaves, depuis sa création jusqu'à nos jours. Constantine : A. Paulette et ses fils, 1931 (Gallica).
MARJOULET A. *Historique du 3e régiment de zouaves*. Paris, Limoges : Charles Lavauzelle, 1887.
METELLE F. *Souvenirs d'un zouave du 3e régiment sur la campagne 1870-71*. Rouen : H. Boissel, 1872.
ROUSSET L. *Histoire générale de la guerre franco-allemande 1870-1871*. Paris : Montgredien, 1897. Service historique de la Défense [TO-INV 5824, 5825].
SABATIER A. *Rapport sur la campagne de l'Ambulance du Midi (Marseille-Montpellier)*. Montpellier : Impr. de Boehm et Fils, 1871. (Ext. du *Montpellier Médical*).
SCHULMAN M. *Frédéric Bazille 1841-1870 catalogue raisonné*. Paris : Éditions de l'Amateur, 1995.
Service Historique de la Défense Toulon [séries 2A, 2C].
Service Historique de la Défense Vincennes [série GR 4, M 118].

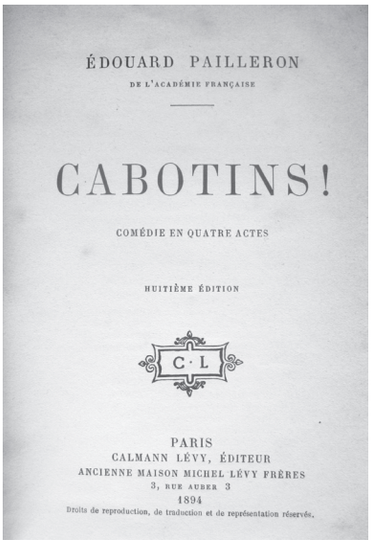
L'AFFAIRE PAILLERON OU LE MIDI-BASHING… EN 1894

Albert GIRAUD

L'affaire Pailleron… Si son nom n'avait pas été donné à un collège parisien qui brûla dramatiquement en 1973, qui se souviendrait aujourd'hui d'Édouard Pailleron ? Pourtant au détour d'une allée du parc Monceau à Paris vous pouvez l'apercevoir statufié et couronné par une jeune nymphe. Écrivain reconnu, membre de l'Académie française, figure de la vie parisienne, il a été au cœur d'une première « affaire », en 1894, qui serait bien oubliée si elle ne concernait la réputation de nos provinces du Sud. C'est à ce titre que j'ai voulu rappeler cet épisode du *Midi-bashing*, c'est-à-dire le dénigrement systématique d'une partie de la population française, les gens du Sud, un mouvement qui se développa vers la fin du siècle… et se prolonge peut-être encore aujourd'hui.

Je situerai d'abord le cadre. Entre 1880 et 1890, Paris voit se multiplier les associations de provinciaux installés dans la capitale : pour ne s'en tenir qu'aux méridionales, *la Sartan* rassemble les Vauclusiens, *lou Peirou* les Varois, *la Brandade* les Nîmois. Notez bien ce côté fédérateur de la gastronomie qui dépasse les clivages politiques du temps, car les exilés parisiens se retrouvent au café Voltaire, place de l'Odéon, pour manger selon les jours la bouillabaisse, la brandade ou le cassoulet. Mais la plus puissante de ces associations est la *Cigale* qui bénéficie de l'aura du félibrige provençal et de son chef, Frédéric Mistral. La *Cigale* a pour ambition de regrouper tous les artistes, les écrivains et les « publicistes » (les journalistes du temps) des pays d'oc, mais également les députés et sénateurs du Midi qui en sont membres de droit. Bien évidemment, un sens de l'entraide qui pouvait dépasser le simple échange d'éloges était de mise entre les adhérents, surtout lorsque les ministères devaient choisir des artistes pour des commandes publiques. Aussi, contrairement au félibrige méridional, majoritairement « blanc », les cigaliers parisiens sont républicains, anticléricaux et francs-maçons, mais ils veulent prouver qu'on peut accorder la défense des cultures régionales avec le pur jacobinisme républicain. En voulez-vous une preuve ? Clovis Hugues, ancien communard et premier député socialiste à la chambre, inventeur du « baptême républicain » a eu deux filles : il nomme l'aînée Marianne et la seconde Mireille !

Au début de l'année 1894 débute une opération de communication savamment orchestrée : Édouard Pailleron va monter à la Comédie-Française une nouvelle pièce intitulée *Cabotins !* La presse annonce avec des « fuites » calculées la première de la pièce qui a lieu le 12 février 1894. Presque toutes les réactions de la critique sont négatives. Malgré la qualité des interprètes, on remarque que cette pièce devrait s'intituler *Arrivistes !* et non pas *Cabotins !* On dénonce une double intrigue maladroite : une aventure sentimentale invraisemblable et un tableau au vitriol des milieux méridionaux de la capitale.


ÉDOUARD PAILLERON

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CABOTINS!

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

HUITIÈME ÉDITION

C·L

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER 3
1894
Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

C'est ce second aspect de la pièce qui va nous intéresser. La scène sa passe d'abord à Paris – je cite – dans « un curieux immeuble offrant cette particularité piquante d'être habité par dix-sept artistes, étudiants et hommes de lettres tous d'origine plus ou moins provençale, ce qui l'a fait surnommer [...] la boîte à l'ail ». Il ne s'agit pas d'une joyeuse réunion de copains, mais d'êtres dévorés d'ambition et prêts à tout pour arriver. Leur devise est simple : « Ayons du succès d'abord, on nous trouvera du talent ensuite ». Et surtout pas de scrupules : « Le succès purifie tout. » Pailleron en aligne une galerie féroce : le jeune magistrat Brascommié prêt à rendre tous les services, le peintre Caracel qui peint des horreurs et crée une école dont il se nomme le chef, l'écrivain Larvejol, furieux parce que son roman naturaliste n'a pas été poursuivi pour outrage aux bonnes mœurs, le médecin Saint-Martin qui fait carrière grâce aux femmes de la haute société. Mais le plus ambitieux c'est le jeune Pégomas, Varois par parenthèse, qui a compris que le journalisme pouvait mener à tout. Il a fondé avec ses amis l'association *la Tomate* qui devient un véritable réseau d'influence. Il devient le secrétaire de monsieur de Laversée, stupide mais riche, entiché de mondanités, dont l'ambition est de devenir député ou académicien, comme l'était son oncle, un homme politique obscur et opportuniste. Au dernier acte, qui se passe au Canigou (dans le Var, je le rappelle), Pégomas inaugure une statue qui devrait permettre à Laversée de prétendre à la députation. Mais par un tour de passe-passe lié à des compromissions honteuses et au soutien de ses amis, il s'attribue le siège de député en « échange » d'un fauteuil à l'Académie française pour son protecteur. Ainsi, tout sourit donc aux jeunes loups de *La Tomate*, dont l'avenir est radieux.

Nul ne pouvait douter que derrière *la Tomate*, c'était bien *la Cigale* et ses membres qui étaient visés, peut-être même personnellement. Il y eut sans doute réunion d'un conseil parmi les adhérents de *la Cigale* et les félibres. Fallait-il ouvrir une polémique ? Répliquer, c'était reconnaître que la provocation avait visé juste. On décida donc de traiter l'affaire par le mépris ou quelques lignes dédaigneuses. Mistral, avec sa placidité habituelle, appelle au calme dans un entrefilet de *L'Aiòli* (« I a pas de que se facha ») et insinue ironiquement que Pailleron aurait voulu se venger de sa belle-mère, d'origine provençale.

Ce refus de « communiquer », comme on dit aujourd'hui, était-il la meilleure stratégie ? Il est permis d'en douter, car dans la presse du temps on va assister à une véritable vague d'attaques contre les Méridionaux dénoncés comme insupportables et même dangereux. Ce mouvement d'opinion se développe selon trois axes d'affirmations malveillantes – et pourtant contradictoires – que je vais illustrer par quelques citations significatives de la presse du temps.

Première accusation : l'infantilisme. « La Provence, c'est la patrie de ce qui chante et de ce qui danse, des êtres légers, sans lourde cervelle, sans puissante réflexion ; c'est le pays des cigales sveltes et des chèvres capricieuses. » Observons que le vocabulaire utilisé est le même que pour nos « indigènes coloniaux » (et ce n'est pas un hasard) : les Méridionaux sont de grands enfants, insouciants, paresseux, expansifs…

Deuxième accusation : l'arrivisme. « Quand le Midi est quelque part, il abonde. Il s'étend maintenant comme un filet, une toile d'araignée monstrueuse, sur le pays tout entier. La politique, l'administration, le clergé, la littérature, l'art, il a tout envahi. » Et le même journaliste (de la *Libre Parole*) se résume : « Dans la politique, c'est le Juif qui dirige et le Méridional qui agit. Si le Juif veut de l'argent, le Méridional veut des places. » Un refrain bien connu : les gens du Sud ont le clientélisme et la corruption dans le sang…

Troisième accusation : le séparatisme. Défendre les langues régionales et les traditions locales, c'est menacer l'unité nationale. « Ils [les félibres] prononceront la déchéance de la langue française et l'obligation de parler charabia [...] Sous l'inoffensif faiseur de *cansouns* perce le séparatiste secret, le partisan endormi, prêt à s'éveiller, de cette Ligue du Midi qui ne tendrait à rien moins qu'à démembrer la France. » L'accusation est lourde de menaces, car au moment où le Félibrige prône l'Union latine, l'Italie participe à la Triplice aux côtés de l'Allemagne. Et rappelons aussi que lorsque Mistral compose un *Inne gregau* pour soutenir l'insurrection grecque contre la Turquie, il voit son chant censuré et interdit par le gouvernement français.

Si l'on se refuse à engager une vaste polémique de presse, que reste-t-il pour laver de pareils affronts ? Eh bien, en cette fin du XIX^{e} siècle, il existe un moyen de régler les affaires d'honneur : le duel. Aux provocations les plus violentes, les Méridionaux répondront les armes à la main si des rétractations ne leur sont pas présentées. J'en ai retrouvé au moins deux occurrences. En 1895, Frédéric Amouretti (un Toulonnais, je le rappelle), représentant des « jeunes félibres fédéralistes » envoie ses deux témoins Maurras et Ronjat demander réparation au journaliste Eugène Ledrain. Je pense que la rencontre n'eut pas lieu, compte tenu de la différence d'âge entre les deux duellistes. Mais peu après, le professeur Lintilhac, à vrai dire un des plus exubérants des félibres de Paris est grossièrement caricaturé par le journaliste Édouard Conte. Cette fois, la rencontre a lieu : Lintilhac, en bretteur gascon, blesse sérieusement son adversaire et il est salué chaleureusement par toutes les associations comme le champion, le vrai défenseur du Midi.

Cela dit, un ou deux coups d'épée ne règlent pas le problème… Est-il réglé aujourd'hui ? Très récemment, j'ai fait deux observations qui m'ont donné à réfléchir.

La première. J'ai consulté les manuels de collège proposés à ma fille, professeur de lettres comme son père. L'utilisation des textes littéraires – j'allais dire leur manipulation – pour lutter contre les stéréotypes et les discriminations y apparaît comme une véritable obsession, avec une permanente apologie du « vivre ensemble », du multiculturalisme, du respect de l'autre, etc.

La seconde. En me rendant dans l'arrière-salle d'un restaurant, je me suis trouvé nez-à-nez avec une grande affiche qui expose les principales dispositions du code du travail. On m'a dit que c'était obligatoire dans toutes les entreprises employant du personnel. J'ai pu y constater comme vous que, dans ces rappels à la loi, la lutte contre les discriminations tient environ 45 % de la surface de l'affiche. J'ai cherché alors la liste des discriminations pouvant être poursuivies : celles fondées sur l'origine, la race, le sexe, les mœurs, l'orientation sexuelle, l'identité de genre, l'âge, la situation de famille, la vulnérabilité, les opinions politiques, les croyances religieuses, les activités syndicales, l'apparence physique, le patronyme, le handicap, le lieu de résidence, l'état de santé, les problèmes linguistiques. Dans cette liste minutieuse — et régulièrement mise à jour — rien qui puisse s'appliquer à la dérision ou aux avanies envers les provinciaux.

Or les marques de mépris envers les Méridionaux sont toujours d'actualité. Vous l'avez constaté, une simple question posée avec un accent de terroir peut susciter (chez une personnalité connue) une moquerie grossière. Quant à la télévision « officielle », elle ne nous montre, lors de ses micro-trottoirs ou de ses visites sur les marchés, que des personnages correspondant à des stéréotypes bien consacrés, physiques et comportementaux. Et après les Bretons entêtés, les Auvergnats cupides, les Alsaciens obtus, les Gascons vantards, les Chtis rigolards (pour ne rien dire des Corses !), il faut bien reconnaître que ce sont les Méridionaux qui sont les plus caricaturés et maltraités. Les Toulonnais n'y échappent pas, vous le savez…

Alors, pourquoi ne pas demander aux autorités de notre pays de rajouter quelques lignes à leur liste des « différences » pour mettre fin au *Midi-bashing* dont l'affaire Pailleron ne fut qu'un épisode dans un long et tenace dénigrement de ces identités locales qui fondent pourtant l'unité française. Et s'il faut respecter et promouvoir la « diversité », commençons par la plus réelle, je veux dire la diversité de nos provinces.

L'AMÉRIQUE DE DSK CHAPITRE 1 : D... COMME DICKENS

Gérard GARCIA



Portrait de Dickens à New York en 1842 par Francis Alexander.

Le 3 janvier 1842, Charles Dickens s'embarquait pour l'Amérique sur le vapeur *RMS Britannia*, accompagné de son épouse Kate et de la femme de chambre de cette dernière, Anne Brown. La traversée dura dix-neuf jours et fut l'une des plus agitées que l'on ait connues depuis des années.

Dickens lui-même a raconté comment il avait essayé d'apporter un verre de cognac et d'eau chaude à Kate et Anne pour les réconforter et comment, ces dames étant assises sur un sofa assez large, il avait dû courir d'un bout à l'autre, le verre à la main, car le roulis les faisait glisser d'une extrémité à l'autre du sofa, et finalement, le verre était pratiquement vide quand il parvint à le leur présenter... Mais qu'allait-il donc faire dans cette galère, ce jeune écrivain de trente ans, dont la célébrité avait atteint des sommets des deux côtés de l'Atlantique ?

Les grandes espérances

Il faut dire que l'Amérique, en ce milieu du XIX^{e} siècle, fascinait les Européens. Nation indépendante depuis quelque soixante-dix ans, dotée d'une constitution et d'une déclaration des droits de l'homme, elle a inspiré et attisé la curiosité de nombreux grands esprits de la « vieille Europe », pour ne citer que Chateaubriand avec *Atala* et *Le Voyage en Amérique*, et Alexis de Tocqueville avec les deux tomes de *De la Démocratie en Amérique*.

Les nouvelles de Washington Irving et les romans de Fenimore Cooper étaient très populaires en Angleterre ainsi que les contes fantastiques et les histoires policières d'Edgar Allan Poe... L'impressionnante croissance territoriale et économique de la jeune démocratie depuis l'indépendance en 1783, les grands espaces ouverts à l'immigration, toujours plus loin à l'ouest, et les progrès scientifiques et technologiques, faisaient rêver les Européens de cet Eldorado maintenant atteignable en moins de trois semaines grâce aux paquebots à vapeur. Et la ruée vers l'or à partir de 1848 allait attirer encore plus de rêveurs. Outre les migrants économiques irlandais ou britanniques, de nombreux intellectuels ou simples aventuriers de langue anglaise avaient consigné dans des ouvrages leurs séjours outre-Atlantique. Entre 1815 et 1860, quelque deux cents récits de voyages de ce type furent publiés, dont certains ont été retrouvés dans la bibliothèque de Dickens après sa mort : par exemple, *Domestic manners of the Americans* de Frances Trollope publié en 1832, *Society in America* de Harriet Martineau en 1837, et *Diary in America* de Frederick Marryat en 1839.

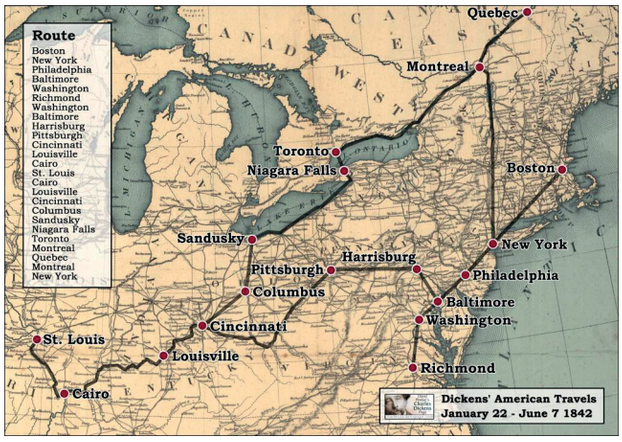
Revenons-en à la question, « Qu'allait-il donc faire dans cette galère ? ».

Tout d'abord, il était curieux de voir de plus près cette société démocratique qui semblait montrer la voie au monde, ce havre pour les opprimés, ce redresseur de tous les torts engendrés par le « Vieux monde », mais, paradoxalement exploiteur des esclaves et spoliateur des Indiens. Mais lui aussi comptait redresser un tort qui le chagrinait depuis longtemps, à savoir, l'absence de droits d'auteurs en Amérique, et il entendait bien argumenter pour défendre son point de vue sur ce sujet.

Il souhaitait aussi rencontrer ses lecteurs américains car il savait qu'il était très célèbre outre-Atlantique après le succès de ses romans *The Pickwick Papers, Oliver Twist, Nicolas Nickleby, The Old Curiosity Shop,* et *Barnaby Rudge*. Très opportuniste, Dickens avait d'ailleurs envoyé en 1841 l'un des personnages de *Barnaby Rudge* prendre part à la Guerre d'indépendance américaine. Il allait donc au-devant d'un public qui lui était totalement acquis, y compris les auteurs américains célèbres tels Washington Irving et Edgar Poe. Finalement, son voyage était aussi motivé par son désir de rassembler suffisamment de matière pour écrire un petit livre ou une série d'essais à partir de son expérience américaine, ce qu'il fit moins de quatre mois après son retour en Angleterre avec *American Notes* en s'inspirant en grande partie des lettres qu'il avait envoyées à son ami John Forster pendant son périple américain. « Paradoxe » et « contraste » sont des mots clefs des *American Notes*.

Les illusions (en partie…) perdues

L'accueil qui fut réservé au couple Dickens fut très chaleureux, parfois même délirant. À peine débarqués à Boston, Charles et Kate sont pris dans un tourbillon étourdissant de réceptions, banquets, bals et invitations et, bien que flattés et honorés par ces marques de respect et d'admiration, ils finissent par trouver les Américains un peu trop envahissants, trop indiscrets avec leurs questions trop directes et trop personnelles, qu'il s'agisse d'ailleurs de leurs admirateurs comme de la presse, qu'il trouve assez lamentable…



Itinéraire.

Le circuit grossièrement prévu fut plusieurs fois modifié en fonction des circonstances et des humeurs des voyageurs. De Boston ils rejoignirent New York puis Washington mais ne poussèrent pas plus loin vers le sud que Richmond où la vue de la situation des esclaves leur fut insupportable. Ils remontèrent donc jusqu'à York puis obliquèrent à l'ouest vers Pittsburg et Cincinnati, Cairo et Saint Louis. De là, retour à Cincinnati pour aller rejoindre le lac Érié, les chutes du Niagara, le lac Ontario, le Saint Laurent jusqu'à Montréal et retour à New York. Dickens consigna scrupuleusement les détails des villes et paysages traversés, des différents moyens de transport, des personnes croisées, et des institutions américaines dont il essayait, disait-il, de donner un tableau le plus objectif possible.

Lors de son séjour à Boston, par exemple, il ne tarit pas d'éloges sur la ville, propre, gaie, pimpante, bien astiquée, conventionnelle. Les habitants, bourgeois et commerçants, lui paraissent raffinés et instruits, ce qu'il met au compte de l'université de Cambridge, plus connue aujourd'hui sous le nom de Harvard. Mais il ne peut s'empêcher de remarquer que, je le cite, « Le veau d'or que l'on vénère à Boston n'est qu'un pygmée comparé aux effigies géantes que l'on trouve dans d'autres parties de cette vaste Chambre des comptes » qu'est l'Amérique. Ce veau d'or, c'est le « dollar tout-puissant », *the almighty dollar*. En règle générale, il trouva les Américains accueillants, mais parfois incompréhensibles, car la langue anglaise avait déjà évolué outre-

Atlantique. Comme l'a fait remarquer George Bernard Shaw, « L'Angleterre et l'Amérique sont deux pays séparés par la même langue ». Citation d'ailleurs souvent attribuée par erreur à Churchill.

Dickens ne déplore pas seulement la lente transformation de la langue anglaise, mais aussi la décadence des bonnes manières britanniques. Il n'y a pas de *gentlemen* ici, nous dit-il. Les Américains sont non seulement trop familiers avec les inconnus, mais ils se tiennent mal à table, mangent gloutonnement et bestialement dans ce qu'il appelle leurs « auges de dégénérés », *Yahoo's troughs* dans le texte, allusion aux créatures sauvages et immondes dans le dernier des *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift. Par-dessus tout, sa bête noire était cette coutume américaine de chiquer puis de cracher en public dans des récipients adéquats, les *spittoons*, dans le meilleur des cas, mais très souvent par terre, sur les tapis, au risque d'éclabousser les meubles et les gens ! Véritable obsession chez lui, il revient régulièrement sur le sujet, jusque lors de sa visite du Sénat, où il décrit les tapis souillés et recommande de ne rien laisser tomber sur le sol et surtout de ne rien ramasser sans mettre des gants. La plupart des honorables sénateurs ont les joues gonflées par leurs chiques et se révèlent très mauvais dans l'art de viser le crachoir. La Maison-Blanche n'échappe pas à cette détestable coutume, comme Dickens a pu le constater quand il obtint une entrevue avec le président John Tyler.

D… comme démocratie

À ce propos, Dickens ne cache pas sa déception devant le système politique américain, « cette grande expérience de démocratie ou égalitarisme », selon les termes de Frances Trollope. Patricia Ingham, dans son excellente introduction aux *American Notes* affirme, je la cite, « Il est important de reconnaître qu'en ce temps-là le mot « démocratie », dans certains contextes, avait des accents péjoratifs chez ceux qui voyaient dans le gouvernement par la « multitude » plutôt que par « quelques-uns » la fin du gouvernement par une élite intelligente et politiquement experte ». Pour Dickens, l'absence d'un véritable système de classes est assez dérangeante : sans hiérarchie sociale, sans titres nobiliaires ou honorifiques, il n'y a plus de respect, et la familiarité excessive s'installe. Des inconnus vous abordent, vous questionnent, vous serrent la main, et chiquent en public… Quelle horreur !

Frederick Marryat avait émis l'hypothèse que, privés des honneurs conférés par les titres pour récompenser les actes nobles, les Américains n'ont qu'une compensation, qu'un seul moyen de s'élever au-dessus des autres… l'argent, la richesse. Une explication sans doute simpliste, mais tentante. Et Dickens, quant à lui, n'hésite pas à dénoncer la vénalité, la malhonnêteté des politiciens américains et la fraude électorale.

Anecdote à propos de l'égalitarisme, dans les trains « il n'y a pas de voitures de première et seconde classe comme chez nous », constate Dickens, d'où une promiscuité qu'il regrette. En revanche, une voiture « non-fumeurs » est réservée aux femmes, qui souvent voyagent seules, ce qui ne choque personne. Une autre voiture, « fumeurs », accueille les hommes, sans oublier une voiture réservée aux noirs, car, nous dit l'auteur, « un noir ne voyage jamais avec un blanc ».

Et c'est là un des points sensibles de son récit de voyage : la condition des noirs et l'esclavage.

En attendant Lincoln et le XIII^{e} amendement…

Il y consacre un chapitre entier, mais assez bizarrement d'ailleurs, à la fin du livre, après le récit du retour en Angleterre.

Alexis de Tocqueville condamnait l'esclavage en tant que pratique immorale, mais surtout comme étant une absurdité sur le plan économique et il prédisait que le Sud, société aristocratique refusant de se salir les mains par le travail, serait bientôt dominé par le Nord industrieux. Dickens, quant à lui, se place au plan de la morale, de l'humanité, et… de la Déclaration d'Indépendance ! Comment ose-t-on priver des hommes de liberté, les maltraiter, les exploiter, et, je cite Dickens, « en même temps exposer publiquement dans cette même ville (il s'agit de Washington, bien sûr), dorée, encadrée et sous verre, accrochée pour que tous l'admirent, présentée aux étrangers, sans honte mais avec fierté… la Déclaration Unanime des Treize États-Unis d'Amérique, qui déclare solennellement que Tous les Hommes ont été créés Égaux et sont dotés par leur Créateur des Droits Inaliénables de la Vie, la Liberté, et la recherche du Bonheur » ? C'est là pour lui un déni de démocratie. On peut facilement imaginer la réaction de beaucoup d'Américains devant cette critique ! D'autant que pour rendre son propos plus frappant et plus crédible, il consacre trois pages à des coupures de journaux qu'il avait collectées pendant son périple.

Ce sont des petites annonces donnant le signalement d'esclaves enfuis et décrivant en détail les blessures par balles, les cicatrices de coups de fouet, les brûlures et mutilations, les fers pesants qu'ils portaient aux pieds ou au cou. Signalons au passage que cette liste est suivie de cinq pages d'articles racontant des actes de violence, agressions, meurtres, duels et autres, pour la plupart commis avec des armes à feu. Rien de nouveau sous le soleil, direz-vous. La vente d'êtres humains comme de vulgaires marchandises, la séparation des enfants de leurs parents, l'hypocrisie et les arguments spécieux des esclavagistes, autant de faits qui hérissent le poil de Dickens. Il n'en reconnaît pas moins que tous les propriétaires ne sont pas forcément cruels et inhumains envers leurs esclaves.

Il aborde incidemment le côté économique de l'esclavage lors d'une description du paysage traversé en train entre Fredericksburg et Richmond en Virginie. Décrivant le paysage, il regrette que la terre, jadis fertile, ait été épuisée par le système consistant à employer une abondante main-d'œuvre d'esclaves pour forcer les récoltes, sans améliorer le sol, ce qui a transformé le paysage en un désert de sable. Tout n'y est que ruine et délabrement. Le paysage désolé des états esclavagistes semble refléter la désolation morale créée par l'esclavage. Belle métonymie…

Il mentionne également le problème des Indiens, « ce peuple primitif en voie de disparition », qui ont naïvement signé maints traités pour découvrir ensuite qu'ils s'étaient fait berner par l'homme blanc et déposséder de leurs terres ancestrales. Il compatit avec le sort des émigrés, souvent Irlandais, exploités, utilisés dans des emplois pénibles et mal payés, travaillant dur pour faire venir leur famille et en définitive déçus, parfois retournant au pays. Il en rencontrera d'ailleurs sur le bateau qui le ramène en Angleterre. Des charriots brisés, abandonnés, dans la prairie lui font évoquer le destin des pionniers partis vers l'ouest à la recherche d'une vie nouvelle, meilleure, mais sans garantie de succès. La vision poignante d'une famille d'émigrés aux maigres bagages débarqués au bord d'un fleuve au milieu de nulle part n'a rien à voir avec les récits glorieux et héroïques de la conquête de l'Ouest…Cette scène, il l'avait vue depuis le bateau qui descendait le cours de l'Ohio, car il avait emprunté tous les modes de transport à sa disposition pour son périple. Bateaux, donc, sur les fleuves, canaux et lacs, trains entre les grandes villes, diligences aussi, et n'oublions pas qu'il en parlait en expert : au début de sa carrière de journaliste, il s'était bâti une réputation en écrivant ses articles en sténo dans les diligences pour être le premier à les donner au journal. Ses commentaires sur le confort très inégal des moyens de transport, des hôtels et auberges, l'accueil, les paysages et sites à visiter, font d'*American Notes* un prédécesseur des guides Michelin…

Villes et institutions

Certaines villes l'ont bien surpris et déçu par leur saleté, leur abandon. Des bâtiments mal ou pas entretenus, des cochons qui fourragent dans les ordures et dans la boue en pleine rue, y compris dans Broadway à New York, et souvent cette impression d'inachevé, et parfois de trop neuf. L'Européen qu'il est a été surpris par les villes nouvelles dont les rues se croisent à angle droit et leur a préféré le vieux quartier français de Saint-Louis, par exemple, avec ses voies étroites et tortueuses, bien plus pittoresques à ses yeux.

Dans les villes d'une certaine importance, à Boston et Philadelphie en particulier, il s'attache à visiter systématiquement certaines institutions dont globalement la comparaison avec l'équivalent britannique est, d'après lui, à l'avantage de l'Amérique. Hôpitaux, asiles pour les pauvres ou psychiatriques, prisons, établissements d'enseignement, usines. Il a parcouru les bâtiments, inspecté les installations, obtenu des explications des responsables qui l'ont guidé, parlé avec des résidents et des patients. Il apprécie en particulier le fait qu'en Amérique ces institutions sont financées ou aidées par l'État, ou au moins œuvrent de concert avec l'État.

Par comparaison, le système anglais des fondations privées et des *workhouses*, sortes d'hospices pour les très pauvres institués par la *New Poor Law* de 1834, lui semble moins performant, moins humain. Pensez à *Oliver Twist*, publié par épisodes mensuels de 1837 à 1839, où Charles Dickens décrit sans concessions l'asile pour orphelins où le héros est recueilli, puis la *workhouse* où il est envoyé à l'âge de neuf ans. Il a été particulièrement impressionné par l'institution Perkins pour les aveugles à Boston. Les bâtiments des institutions américaines sont souvent propres, spacieux et bien éclairés, et il en est de même pour les usines qu'il visite. En outre, il y voit des ouvrières apparemment heureuses de travailler douze heures par jour et coquettement habillées, qui plus est, logées à proximité dans des pensions de famille où elles ont accès à des pianos, des bibliothèques de prêt et des périodiques. Infatigable pourfendeur de l'ignorance dans la classe ouvrière, Dickens est ravi.

Il se félicite du fait que dans les usines il voit peu d'enfants, alors qu'en Angleterre les lois de 1813 et 1833 sur le travail des enfants n'étaient pas appliquées pleinement. En réalité, les Américains étaient en retard dans ce domaine. Au sujet des prisons, il s'élève contre le principe de l'isolement total de certains prisonniers. L'Amérique, pays neuf ne manquant pas d'opportunités d'emploi, il ne peut qu'approuver le principe du travail des prisonniers, chose pratiquement inexistante en Angleterre car cela aurait mis les chômeurs en compétition avec les détenus.

Copyrights

En fait de compétition, il avait traversé l'Atlantique également dans le but de dénoncer l'absence de droits d'auteurs en Amérique. C'était là pour lui non seulement un problème d'éthique et de propriété intellectuelle, mais aussi tout simplement d'argent. Le plagiat, la publication de versions piratées de ses œuvres le scandalisaient au plus haut degré, et il l'a exprimé haut et fort dès le début de son voyage lors de conférences publiques, ce qui lui a valu de nombreuses critiques de la part des libraires et éditeurs américains, et bien sûr la presse se déchaîna contre lui. La publication de *Martin Chuzzlewit* en 1843-44 n'a pas arrangé les choses, car son héros fait un séjour outre-Atlantique et Dickens donne une fois encore libre cours à sa verve satirique !

Lorsqu'il revint en Amérique vingt-cinq ans plus tard pour une série de lectures très bien payées, il fit amende honorable, clamant que le pays et les gens avaient beaucoup changé, s'étaient bien améliorés, ajoutant que lui aussi avait changé… ce qui est tristement vrai, hélas ! Et pas seulement au plan physique…

Bibliographie

DICKENS C. *American Notes*. London : Penguin Classics, 2000.
FIDO M. *The World of Charles Dickens*. London : Carlton Books, 2012.
PRIESTLEY J.B. *Dickens*. Paris : Hachette, 1963. London : Thames and Hudson, 1961.
BRISON B. *Made in America*. London : Black Swan, 1998.
BRYSON B. *Made in America. An Informal History of the English Language in the United States*. London : William Morrow, 2001.

À l'occasion de la parution de son livre *1707, La Provence dévastée,* aux éditions Livres en Seyne en octobre 2018, le docteur François TRUCY a présenté la communication suivante, en séance mensuelle du 22 novembre 2018

1707, LA PROVENCE DÉVASTÉE

François TRUCY



Pourquoi revenir sur un grand sujet historique déjà traité par des historiens nationaux (Laindet de La Londe, Jean-Marie Martin, l'abbé Jean-Pierre Papon, le marquis de Quincy, Textor de Ravisi) et locaux (Gustave Lambert, Louis Henseling, le grand archiviste départemental Mireur, le Dr Raoulx) ?

Au rang de ces ouvrages, citons *Le Siège de Toulon en 1707* de l'académie du Var que nous devons, depuis 2008, à nos confrères Bérutti, Buti, Marmotans et Meyrueis. Sans oublier le *Toulon ville forte* de Jean-Paul Meyrueis et André Bérutti, publié en 2007.

Alors ? … Pourquoi revenir sur le sujet ?

Parce que, si tous nos historiens ont parfaitement relaté les péripéties militaires de cette campagne, si tous ont peint (au propre et au figuré) les grands acteurs de cette équipée : pour les Alliés, le duc de Savoie, Victor Amédée II, le prince Eugène de Savoie, général en chef d'une escouade de quelque seize princes du sang du Saint-Empire romain germanique et pour les Français l'insubmersible comte de Grignan et le maréchal de Tessé, tous ont omis vraiment de vous dire tout ce que peuple provençal a subi durant ladite campagne : les viols, les atrocités, les villages brûlés (La Garde, Vidauban, Saint- Laurent du Var…), le pillage systématique des bastides, des cassines et des maisons de village, la rafle des vivres, du blé, de la farine, du foin, de l'avoine (l'occupant a quelque 6 000 chevaux à nourrir) sans oublier le racket sur les finances communales et particulières.

Le pays fut rançonné de belle façon. C'était d'ailleurs la règle de cette époque : le conquérant vivait du terroir occupé.

Pourquoi ce livre ?**…** Mais, pour réparer cette injustice des textes et rappeler que dans les conflits, c'est toujours le peuple qui est vaincu et souffre le plus**.**

Le contexte historique

Le roi d'Espagne, Charles II, meurt en 1700 ; porteur d'une syphilis congénitale, épileptique, il est de surcroît stérile (Dieu merci !). Sa succession va mettre l'Europe à feu et à sang.

Ses deux sœurs ayant épousé, l'une Louis XIV, et l'autre l'empereur du Saint-Empire romain germanique, Charles II désigna pour son héritier Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV.

Plus que l'importance de la succession (la couronne d'Espagne représente tout de même vingt-deux royaumes !), c'est la perspective de voir les Bourbons régner à la fois sur la France et l'Espagne qui révulse la quasi-totalité des cours européennes.

La guerre de Succession d'Espagne entre la France et la Grande Alliance va durer treize années (1701- 1714) et le siège de Toulon n'en est qu'un épisode, mais un épisode majeur qui résulte du désir de l'Angleterre de s'assurer, en prenant possession de Toulon, d'une base solide en Méditerranée.

Pour cela, la reine Anne Stuart n'hésita pas à payer six millions de livres sterling au duc de Savoie pour conduire l'opération. Un duc de Savoie brouillé avec Louis XIV, frustré, avide de se gagner enfin un royaume et qui ira chercher comme général en chef le prestigieux prince Eugène de Savoie, lui-même exaspéré de n'avoir pu obtenir du Roi-Soleil un commandement dans l'armée française.

Le comté de Provence au début du XVIII^{e} siècle

Il n'est pas français depuis longtemps, car le rattachement de la Provence au royaume de Louis XI date de 1482, quand Charles III du Maine (fils du bon roi René) a, par testament, cédé son domaine, issu du royaume d'Arles ou royaume de Bourgogne, au roi de France.

La relative fraîcheur de cette intégration fait craindre à Versailles que les Provençaux mettent peu d'ardeur à combattre une armée d'invasion, d'autant que le duc de Savoie multiplie les promesses amicales d'allégement, voire de suppression, des impôts qui meurtrissent les sujets de Louis XIV.

Ce comté est vaste. Il comprend le Var d'avant la Révolution jusqu'à Nice, les Bouches-du-Rhône jusqu'à Arles, le Vaucluse et la Drôme jusqu'à Valence.

Il vit dans une relative aisance due à un climat bienveillant et au travail acharné des Provençaux, mais il n'est pas opulent, et son équilibre économique dépend étroitement de ce climat, au point qu'une sécheresse ou des inondations, ruinent d'un seul coup le pays. C'est ainsi que, lorsque le comte de Grignan demanda aux petits nobles ayant fief de venir en armes à Toulon pour le défendre, ceux-ci arrivèrent à pied, sans armes et sans personnels, tant ils étaient appauvris.

Villes et villages sont organisés : le peuple parle provençal mais les textes officiels sont rédigés en excellent français. On ne parle pas de communes mais de communautés, pas de mairies mais de maisons communes. Le premier magistrat est qualifié de maire et premier consul ; il est assisté de deux autres consuls et de conseillers appartenant à toutes les professions de la cité.

Les conseils ordinaires ou généraux, dont la composition varie selon l'importance de l'objet, se tiennent selon un protocole précis et immuable dans la maison commune du lieu ; le maire représente les faits, propose des délibérations et l'on vote, unanimement ou à la pluralité des voix.

Mais, dans les archives, les comptes rendus des greffiers des conseils sont d'une étonnante rigidité, n'évoquant jamais des émotions ou une quelconque contestation ; ils sont froids et formalistes.

Les conseils des communautés sont renouvelés tous les ans ! Le Conseil vieux, laisse la place au Conseil moderne et, même s'il y a des « élections », leurs résultats font plutôt penser à une sorte de cooptation concertée entre les actifs de la communauté avec un souci manifeste de ménager des alternances entre les élus sur les postes clefs.

Le livre vous en donne plusieurs exemples, dont celui de l'élection de mon quadrisaïeul Victor Joseph Trucy, maire de Barjols en 1781.

La France de Louis XIV

Notre cher comté de Provence vit donc en France et partage les heurs et malheurs d'une France, presque hexagonale, dotée d'un régime monarchique de droit divin détenu par la dynastie capétienne et, en 1707, par un Louis XIV qui ne plaisante pas avec le pouvoir absolu qu'il a trouvé dans le berceau où il s'est donné la peine de naître.

Les luttes d'influence entre les rois de France et les féodaux, petits et grands, ne concernent pas le peuple, sauf qu'il en subit toutes les conséquences.

Relevons quelques traits :

La justice est relativement élaborée et structurée, mais terriblement partagée entre une justice du roi, plus ou moins bien appliquée dans les provinces éloignées, et une justice seigneuriale qui a pour ambition, non pas d'assurer une justice homogène et équitable (nous dirions « démocratique ») mais de faire respecter les privilèges de la noblesse. Elle agit par délégation du pouvoir royal.

Il ne faudra donc pas nous étonner de voir que les cahiers de doléances des États Généraux de 1789 regorgeront de récriminations contre cet appareil judiciaire.

La monnaie évoquée à longueur du livre est… la livre… la livre tournois (c'est-à-dire de Tours) qui finit par prévaloir sur la livre parisis (celle de Paris). Elle correspond effectivement à une livre d'argent, vaut 20 sols, lesquels valent chacun 12 deniers.
Par-ci par-là, circulent des louis d'or (comme à l'occasion de l'agression du « maître bolanger » Pierre Gardanne de Fréjus).

Dans l'ouvrage figure un tableau des poids et mesures de l'époque. Seule l'instauration du système métrique par l'Assemblée nationale constituante de 1790 nous sauvera de cet imbroglio !

Enfin, faute d'une politique fiscale d'État, clairvoyante et équitable… inexistante, les paysans, les actifs et les possédants sont confrontés à une manipulation permanente des impôts du roi, de l'Église et des seigneurs. Le ras le bol fiscal ne date pas de 2018 !

L'armée coalisée

Quelle était l'importance de l'armée rassemblée par Amédée II de Savoie ?

Les coalisés font état de quelque 55 à 60 000 hommes, plus 15 000 à 18 000 cavaliers, tandis que les historiens français ne donnent que 40 000 fantassins et 5 à 6 000 cavaliers. Retenons ces chiffres.

N'oublions pas l'importante flotte anglo-batave qui était supposée écraser la flotte royale à Toulon, mais qui finalement dut se contenter d'appuyer l'infanterie dans le franchissement du fleuve Var.

Les combats de Saint-Laurent-du-Var

En effet, l'armée « piémontaise » part brutalement de Coni, passe le col de Tende, traverse Nice et 8 000 hommes se présentent pour franchir le Var à Saint-Laurent. Le lieutenant général de Sailly, subordonné du maréchal de Tessé et en charge d'interdire cette manœuvre, n'en peut mais ; ses moyens sont dérisoires, et malgré l'aide manuelle des villageois des environs, de Sailly n'y peut rien, d'autant que la flotte anglo-batave intervient en force. Il se replie sur Toulon, les alliés passent et… il y aura plus de morts par noyade dans le fleuve (400 dit-on !) que par le feu des fusils. Le prince Eugène de Savoie n'aura plus d'obstacle sur sa route avant les remparts de Toulon.

La référence Hastings

Mais pourquoi diable faire référence à la bataille d'Hastings, au cours de laquelle, en 1066, le duc Guillaume de Normandie conquit l'Angleterre ?

Les règles de la guerre de cette époque étaient que l'envahisseur d'une contrée nourrisse et équipe ses fantassins, ses cavaliers, leurs chevaux, sur le pays lui-même et ses habitants (qu'ils soient amis ou ennemis).

C'est ainsi que l'on voit, dans cet ouvrage, les troupes du roi de France et celles du duc de Savoie procéder absolument de la même façon pour se procurer le blé, la farine, le pain, le vin, l'huile, les légumes, les viandes mais aussi le foin, l'avoine et la paille nécessaires à la cavalerie.

Les Français y mettent les formes par le canal des procureurs du pays à Aix, du comte de Grignan ou des munitionnaires. On réquisitionne… mais on donne des reçus ! À charge pour les communautés de tenter de se faire payer… plus tard !

L'intendant-général de Savoie, Gian Giacomo Fontana, obsédé par les besoins matériels de l'armée alliée, sera beaucoup plus brutal : les consuls sont harcelés, enfermés dans des geôles ; les bastides et les cassines brûlent, des villages entiers brûlent (Vidauban, Le Revest, La Garde) jusqu'à obtenir ce qu'il veut : le nécessaire (les vivres et le superflu (la contribution financière, l'argent, la vaisselle) obligeant les consuls à perquisitionner eux-mêmes chez les villageois pour exiger leur participation.

Ces réquisitions étaient d'une telle ampleur que j'ai voulu mesurer les besoins de l'armée d'invasion et j'ai eu la chance de tomber sur un livre consacré à la bataille d'Hastings… et à sa préparation, qui a fait l'objet de travaux inestimables d'historiens et, en recoupant les effectifs à nourrir, les quantités requises pour le duc de Normandie et les durées respectives des deux campagnes, j'ai pu approcher les besoins logistiques de l'armée alliée. Rien moins pour ces chevaux que 2 600 tonnes d'avoine ! 2 400 de foin ! Et pour seulement deux mois ! Sans pouvoir compter les centaines de milliers de pains de munitions exigés de tous les « bolangers » provençaux, à raison de deux pains de 12 onces par jour et par soldat, soit 720 grammes. Ce qui forçait les consuls à fouiller les maisons de leurs administrés pour leur arracher leur blé et leur farine.

La marche héroïque des soldats de Tessé

Longtemps Français et Savoyards étaient restés face-à-face dans les Alpes, car les Français ne savaient pas où leurs adversaires attaqueraient.

Une offensive sur le comté de Provence et Toulon n'était qu'une hypothèse parmi d'autres, et quand l'objectif du duc de Savoie fut connu, se posa l'urgent problème d'acheminer vers Toulon les troupes des Alpes pour secourir la place.

Car il était clair que les effectifs des défenseurs de Toulon seraient très insuffisants face à la très forte armée de Savoie : les marins des navires sabordés, la garnison ordinaire, les renforts de Marseille… insuffisants ! Le siège serait perdu, (c'était le pronostic de la cour) même si les plus grands efforts avaient été déployés par Grignan pour restaurer les remparts de Toulon en grande partie ruinés, avec l'aide des populations de la ville et des villages environnants.

Alors s'engagea une course contre la montre entre les deux armées.

Celle de Savoie, sûre de son fait, ne pressa pas son pas. La route était facile, faisait quarante lieues et, une fois franchi le Var, nul obstacle, tandis que les bataillons de Tessé, eux, devaient faire soixante lieues, descendre de Riez jusqu'à Toulon à marche forcée, jour et nuit.

À Versailles, les conseillers du roi, ignorant tout du terrain et des circonstances, avaient recommandé une route banale qui aurait mené tout droit les renforts à Cuers, où elles avaient les plus grandes chances de tomber sur l'avant-garde ennemie. Il fallut l'insistance du comte de Grignan qui, lui, connaissait sa Provence sur le bout des doigts, pour que les bataillons du maréchal de Tessé passent de Riez, à Tavernes, La Roquebrussanne, Le Revest, à travers la montagne et par une chaleur torride de juillet.

Ce fut une marche héroïque, invraisemblable, mais qui fit arriver les Français les premiers. La partie pouvait se gagner !

Informés à Pignans de ce gros contretemps, le prince Eugène en conclut que l'affaire était perdue, mais le duc de Savoie ne l'écouta pas et poursuivit.

Notre confrère André Bérutti, qui connaît tout de l'aventure, a lui-même, avec quelques amis, refait cet itinéraire de folie. Et il nous l'a relaté.

Quelques mots seulement des souffrances des villages. Partout, dans les 45 communautés examinées, partout les mêmes difficultés, des drames, les mêmes catastrophes :

Bagnols, s'en sort bien : le lieutenant général de Sailly ne réclame que 25 charges de bois pour ses dragons du Languedoc.

Besse doit fournir des fourches, des perches et des piquets pour les camps.

À Bormes, certains savaient prendre le vent : le valet de ville, après avoir sonné de la trompette trois fois, parle en provençal du duc de Savoie comme de « notre seigneur et maître ».

Brignoles, après avoir constitué, à la demande des procureurs du pays, quatre compagnies de 50 hommes, se trouve, le lendemain, sous la pression de Fontana qui exige la signature d'une convention, la livraison immédiate de 40 000 rations de pain de munition et le paiement d'une « contribution » de 25 000 livres, sous peine d'exécution militaire.

À Cabasse, le maire, sieur Joseph Sabatery, chirurgien, a soutenu de Sailly (mulets, vivres, fourrages), a aménagé une baume pour protéger les ressources du village, a soudoyé des « houzards » pour limiter les dégâts. Il fait voter en septembre par le conseil une reconnaissance à Notre-Dame du Glaive qui avait déjà sauvé le village des Sarrazins, en 760.

Callas agonise : Fontana réclame 110 000 rations de pain à livrer au camp du Muy, 30 000 pour le camp de La Valette, plus 10 000 livres de contribution sous peine d'exécution militaire. La communauté n'a plus un sol et doit trouver un emprunt. C'est à quoi seront réduits la plupart des villages.

À Fréjus, l'intercession de l'évêque atténua les chocs mais n'évita à la ville aucune dépense. Les mésaventures du maître « bolanger » Pierre Gardanne, aux prises avec un munitionnaire allemand en sont la preuve.

À Gonfaron, sieur François Vidal, maire et premier consul tente d'apitoyer par une supplique SAR le duc de Savoie pour réduire la contribution, d'autant que la quête des bijoux et bagues des Gonfaronnais a été dérobée par un intermédiaire indélicat.

À Roquebrune, le village a échappé à tout, alors qu'il voyait dans la plaine brûler Vidauban.

Roquebrune sait qu'il doit son salut à Notre-Dame de la Pitié (dont le monastère est toujours bien vivant et actif de nos jours dans le village). En action de grâce, il a fait peindre un ex-voto absolument remarquable, dont André Bérutti a fait une belle étude et que frère Jean-Marie Joseph du Bon Pasteur, prieur de ce monastère des carmes déchaussés, m'a autorisé à reproduire.

Le sort ayant voulu qu'il y eût une deuxième invasion austro-sarde en Provence en 1746, Roquebrune, à nouveau épargnée, s'est fendu d'un deuxième ex-voto.

Il est regrettable que les communes aient perdu cette habitude de remercier le Ciel de ses bienfaits car un ex-voto tous les 50 ans, c'est tout de même moins coûteux que des assurances…

La Garde n'a pas eu la même chance, entièrement brûlée pendant le siège, il n'en restait rien, même pas les archives !

Encore quelques anecdotes. Cette histoire (vraie) où le maréchal de Tessé faisait parvenir, tous les jours, deux charrettes de glace à rafraîchir… aux généraux ennemis dans leurs retranchements !

Cette autre, où le prince Eugène demande au même Tessé de lui faire parvenir un surtout de table qu'il avait commandé à Paris !

Sachez que la noble confrérie bachique des chevaliers de Méduse, chère à notre confrère Pierre Lasserre, a tenu à Toulon, un rôle essentiel pour le moral des troupes durant le siège.

Sachez encore que le sort des déserteurs de l'armée ennemie était bien difficile : s'ils échappaient à la vengeance du duc de Savoie (pendaison) ou aux embuscades des paysans, ils étaient plutôt bien traités par les assiégés et évacués sur Marseille avec un petit pécule.

Sachez ensuite que la levée du siège de Toulon (qualifié de faux siège par les spécialistes, du fait que la ville n'a jamais été totalement encerclée) a été glorifiée par une médaille que j'ai trouvée au Sénat, et que j'ai eu l'autorisation de reproduire par la grâce d'une convention écrite et signée.

Sachez enfin que la guerre ne s'achève, au bout de treize années, par la paix d'Utrecht, que parce que les protagonistes étaient tous épuisés et que Philippe d'Anjou, renonçant à ses possessions italiennes, accepta de se contenter du trône et de l'empire colonial espagnols.

La Provence était dévastée, ruinée pour longtemps, pillée, saccagée, incendiée, ravagée, endettée. Elle n'aura pas, dans la plupart des cas, été indemnisée par la cour des accaparements et des déprédations causées par les troupes françaises et ennemies.

Ainsi, se vérifie bien que le peuple est l'éternel vaincu des conflits, que ces derniers soient causés par l'ambition des hommes, l'exacerbation des religions ou l'égoïsme économique des nations modernes.

LES PHARES EN MER

Michel HEGER

Le 29 juin 2012, les deux derniers gardiens de phare isolé de France ont quitté le phare de Cordouan. Ce fut la fin d'une longue histoire faite d'héroïsme parfois, de dévouement, de drames et de prodiges architecturaux. Cette histoire mérite d'être remise en nos mémoires et, en introduction, voici un poème que j'avais écrit à cette occasion.

Les Phares en mer

Ils nous montrent la nuit de leur doigt de lumière
Et parlent aux marins d'un éclat éphémère.
Ils leur disent la terre ou l'invisible écueil,
Le chemin du retour ou le drame et le deuil.

Ils pointent vers le ciel l'imposant fût de pierre,
Accrochés au rocher, luttant contre la mer
Et les assauts violents des vagues en furie,
Poussées par la tempête avec sauvagerie.

Ils ont été construits contre vents et marées
Sur le brisant sournois aux pointes acérées
Que l'eau couvre ou découvre au gré de ses humeurs,
Héroïque entreprise, afin que nul ne meure.

On voit à leur sommet la lentille qui luit
Et projette son feu dans l'encre de la nuit.
Mais sait-on que plus bas, vaillantes sentinelles,
Leurs gardiens ont mené des vies sacrificielles.

Isolés, loin des leurs, et pendant des semaines,
Ils assuraient, vaillants, la tâche souveraine
D'allumer au couchant la flamme indispensable
Qui guide le marin dans le noir insondable.

Soldats de l'océan, moines des grands espaces,
Je sais que vous cachiez sous votre carapace
La souffrance, parfois, de votre isolement
Ou la crainte des flots et leurs emportements.

Vous étiez en ces temps l'âme au cœur de la pierre,
Et le marin au loin guettait votre lumière.
Vous étiez son complice, et partagiez sa peine
Quand les dieux irrités rendaient l'onde malsaine.

Mais le siècle a changé, les machines gouvernent
Et vous ont écartés des précieuses lanternes.
La tour a maintenant la froideur du granit,
Elle a perdu son âme en perdant ses ermites.

Nostalgie pour certains et regrets du poète,
Mais progrès sûrement, gardiens anachorètes,
Car je sais qu'entre vous, parlant du phare en mer,
Vous murmuriez un mot, un nom, c'était « l'enfer ».

Venons-en maintenant à la réalité des choses et voyons en détail ces monuments marins.

Des phares souvent difficiles à construire



La Relève du phare.
Gouache de Louis Imbert.

Ils se répartissent en différentes catégories. Selon leur fonction, leur dénomination officielle diffère : certains signalent un danger isolé. D'autres, comme celui de Créac'h, sur l'île d'Ouessant, guident le marin vers la terre lorsqu'il arrive du grand large. Ce sont les phares de grand atterrissage ou d'atterrissage secondaire. Leur langage, lui aussi, diffère. Ils ont chacun le leur. C'est leur carte d'identité, si l'on peut dire. Il y a les feux fixes, les feux tournants, les feux à éclat, ou, à l'inverse les feux à occultation, qui se manifestent à un rythme qui leur est propre. Il y a le code des couleurs. Non seulement les couleurs du fût de pierre lui-même, mais encore et surtout celles de leurs faisceaux ou des secteurs géographiques qu'ils couvrent. Et puis, il existe aussi une grande distinction entre les phares en mer et les phares à terre.

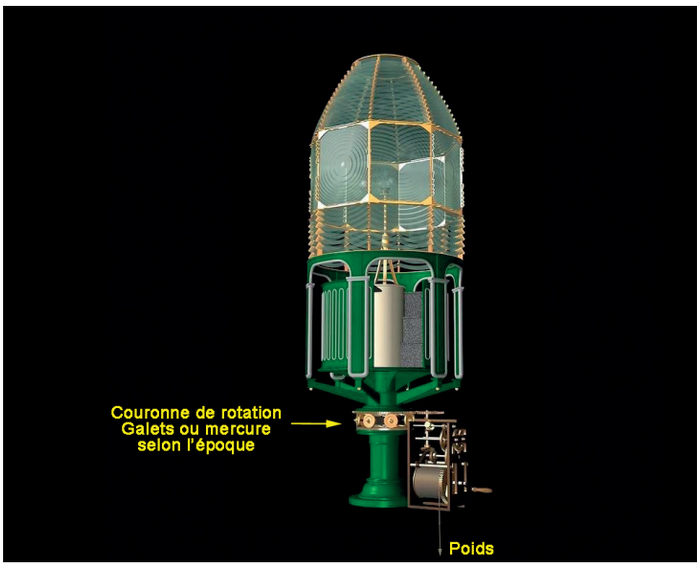
Il faut savoir que notre littoral métropolitain compte à lui seul trente-sept phares isolés en mer, dont plus de la moitié est située au large des côtes bretonnes. Écartant entre eux la dénomination officielle de l'administration des Phares et Balises, leurs gardiens, avec un grand réalisme et selon la dureté des séjours qu'ils y faisaient, les ont appelés « enfers », comme mentionné plus haut, ou « purgatoires ». Les « paradis », vous l'avez deviné, étaient les phares à terre.

Les phares ont été habités, dès leur construction, pour une simple raison : le feu, aujourd'hui d'origine électrique, était produit autrefois par une flamme ou un gaz rendu incandescent qu'il fallait allumer sur place. Allumer le feu, pour paraphraser un certain Johnny, pardon, feu Johnny, si j'ose dire. Cela a constitué la mission sacrée, parfois sacrificielle, de ces gardiens, quelles que fussent les difficultés que cela représentait.

Encore fallait-il construire ces phares.

Ceux que vous voyez sur nos côtes remontent aux années 1600. On en a mis sur terre d'abord, parce que c'était à coup sûr le plus facile, et puis bien plus tard, en mer. Parce que là, il a fallu attendre encore un peu. Les phares ne sont utiles que là où l'océan est le plus mauvais ! Alors on les a plantés dans des conditions incroyables sur des roches balayées par d'énormes vagues. Pas les roches les plus élevées : celles-là, le marin les voit, au moins le jour, quand la brume ne vient pas s'en mêler ! Mais les cailloux les plus vicieux sont ceux que l'on n'aperçoit guère et qui taquinent suffisamment la surface pour que les capitaines y déchirent leur navire faute de les deviner assez tôt. Ceux-là, après trop de naufrages, il a bien fallu se décider à y mettre quelque chose. Et ils ont eu bien de la patience et de la ténacité, les hommes qui ont guetté des mois durant que la mer soit étale et suffisamment calme pour pouvoir les accoster avec une embarcation ! Au risque d'être emportés par une déferlante, cela s'est produit, ils ont rapidement planté quelques anneaux : une main maniait l'outil, l'autre se cramponnait aux aspérités de la roche. Puis, voyage après voyage, ils ont apporté du ciment, des pierres de granit et tout le nécessaire. En certains endroits, on ne pouvait accoster qu'une dizaine de fois par an : quelques heures de travail à chaque fois ! Une vingtaine par an ! Après c'était en général plus facile : il y avait un petit débarcadère, quand c'était possible, puis une embase avec un mât débordant pour les transferts

directs entre elle et les bateaux. Mais la mer, toujours, commandait. Et élever une tour prenait parfois des années. Il a fallu quatorze ans, au large de l'île de Sein, pour construire la tour d'Ar Men, puis vingt ans encore pour la consolider !



Dans la grande majorité des cas, ces édifices furent aussitôt des succès durables qui sauvèrent beaucoup de vies humaines. Mais il y eut aussi des échecs cuisants, comme l'emblématique phare d'Eddystone, situé à 20 km au large de Plymouth. D'abord érigée en 1698 par Henry Winstanley, un marchand londonien qui avait perdu quelques bateaux dans la Manche, l'excentrique structure de bois dut être rebâtie et consolidée l'année suivante. En 1703, la pire des tempêtes qu'ait connu l'Angleterre balaya complètement la nouvelle tour, ainsi que ses gardiens et Winstanley, son constructeur, venu pour leur montrer qu'il avait entière confiance en sa solidité.

Mais la construction qui lui succéda en 1709, partie en pierre, partie en bois, fut à son tour entièrement détruite par le feu 46 ans plus tard, causant la mort d'un des gardiens, un vieil homme de quatre-vingt-quatorze ans, victime d'un ruissellement de plomb fondu.

Entièrement fait de pierre, cette fois-ci, le quatrième phare fut édifié en 1759. D'une solidité remarquable, il aurait pu tenir longtemps, n'eussent été des fondations rocheuses qui se fissuraient peu à peu. En 1870, on le démonta pièce par pièce, et c'est en 1882 que le cinquième phare d'Eddystone fut bâti sur un rocher voisin, d'où il domine encore fièrement la mer.

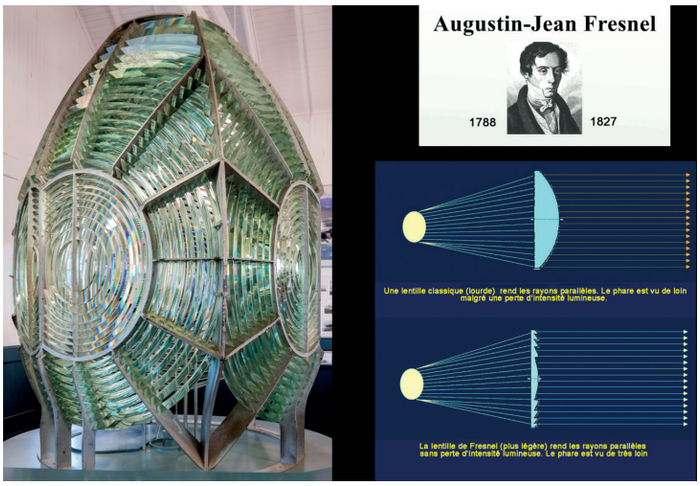


Prenez encore l'exemple du phare de la Jument, près d'Ouessant. Le besoin en existait depuis longtemps, mais pas l'argent. Or, peu après 1900, Charles-Eugène Potron, membre de la Société de géographie de Paris au service des phares et balises fit un legs pour sa construction, avec une condition, et pas des moindres : il fallait que le phare soit terminé au plus tard sept ans après l'ouverture de son testament. Sept ans, pile ! Avec un peu de triche et le doublement par l'État de la somme mise en jeu, les constructeurs sont arrivés à tenir le délai, enfin, à sept mois près. Cependant, plus de vingt ans après son inauguration, et de nombreuses frayeurs pour les gardiens, car la tour vibrait terriblement pendant les tempêtes, on dut enfin tenir compte du fait que ce phare, de plus de quarante-cinq mètres de haut, ne tenait sur les rochers que par son poids ! On décida alors de l'étayer avec trois énormes câbles intérieurs qui l'arriment maintenant solidement au rocher !

En septembre 1974, la Jument connut une de ses plus grosses tempêtes. Une déferlante brisa la lanterne, emporta la lampe à pétrole et dévala les escaliers de haut en bas, obligeant les gardiens à se réfugier dans la cuisine, après avoir ouvert la porte du phare pour que l'eau puisse s'évacuer. Ils terminèrent la nuit à récupérer le mercure qui s'était écoulé de la cuve, sur laquelle flotte l'optique. Voilà donc ce qu'était un enfer. Un vrai, tout comme Ar Men, la Vieille, ou encore Kereon, pour vous citer des noms célèbres ! Des tours qui faisaient peur et vous dérangeaient parfois la tête. Je pourrais, en effet, citer encore d'autres cas analogues, d'autres frayeurs, d'autres exploits architecturaux de constructions sur des rochers ne découvrant que quelques jours par an. Mais le temps manquerait ...

Dans l'épopée de la Jument, je vous ai parlé de mercure. C'est donc le moment d'expliquer le fonctionnement de ces formidables lanternes dont la lumière peut être perçue jusqu'à plus de 40 km, pourvu que la tour soit assez haute.

Le mode de fonctionnement des phares



Les feux tournants balaient le ciel grâce à un dispositif ingénieux. En effet, Il n'y a qu'une seule source de lumière : un bec à mèches à pétrole pour les premiers phares, un manchon fonctionnant au gaz de pétrole, plus tard, un arc électrique, plus récemment, et une lampe halogène de nos jours. Cette lampe est au centre d'un merveilleux ensemble optique, sorte de tulipe aux pétales de cristal, dirait le poète. Il s'agit bien sûr de la fameuse lentille à échelons, plus connue sous le nom de lentille de Fresnel, dont vous pouvez voir un exemplaire au musée de la Marine, et qui fut mise au point en 1822 par ce membre de la commission des phares. Son rôle essentiel est de concentrer la lumière en un faisceau directionnel, tout en évitant d'avoir à utiliser une optique convexe traditionnelle trop lourde, mais aussi trop chère pour son emploi au sommet d'une tour. Cet ensemble, grâce à des flotteurs, reposait sur une cuve emplie de mercure, afin d'éviter les frottements, et tournait grâce à un mécanisme inspiré des vieilles horloges d'églises. Il était, en effet, animé par un poids d'une centaine de kilos suspendu à un câble métallique hissé manuellement au sommet de la tour, et qui redescendait ensuite, par gravité, jusqu'à la base de celle-ci. La vitesse de rotation était régulée mécaniquement. Sur la Jument, par exemple, le plomb devait être remonté toutes les 55 minutes…

Pour la couleur de la lumière, on utilise des vitres teintées qui entourent la lentille et sont disposées en fonction du secteur à couvrir.

La vie dans un phare

Nous avons vu la structure visible des tours, voyons maintenant l'intérieur. Bien sûr, il y a des locaux techniques, un magasin pour les vivres, une citerne pour le pétrole. Mais ce qui importe pour les gardiens et pour votre curiosité, ce sont, je pense, les locaux de vie. Ils sont, en général, assez spartiates mais fonctionnels, afin de permettre la vie confinée pendant de longues périodes. Imaginez un coin cuisine, un coin repas, des lits clos à la mode de Bretagne et parfois superposés, comme à Ar Men. Parmi ces phares, il existe une exception architecturale : le phare de Kereon. Il fut érigé entre 1907 et 1916 au prix d'énormes difficultés, il le fut grâce à un legs de madame Lebaudy, qui désirait honorer la mémoire de son grand-oncle, Charles Marie Le Dall de Kereon, officier de marine, guillotiné en 1794, à l'âge de 19 ans. Les aménagements intérieurs de ce phare, particulièrement luxueux, lui valurent le surnom de « Palace », compensant ainsi d'une façon curieuse son autre réputation : celle d'un enfer. On y voit, en effet, de la mosaïque dans la cage d'escalier, un parquet en chêne orné d'une rose des vents marquetée en acajou et ébène, ainsi que des lambris en chêne de Hongrie !

Les histoires des gardiens de phare, telles qu'on peut les lire dans de nombreuses publications, relèvent souvent de la légende ou de la déformation d'événements réels par des journalistes ou écrivains peu scrupuleux, voire de polémiques parfois purement politiciennes. Ce qu'il faut retenir globalement concernant ce personnel est qu'il était majoritairement recruté par la Direction des phares et balises parmi les anciens marins mais aussi, plus tard, parmi des militaires de l'armée de terre, voire maintenant des civils. À l'issue de la Grande Guerre, on y a même affecté des invalides, alors que, nous le verrons plus tard, la relève devait parfois s'effectuer à l'aide de la méthode du ballon et qu'il y a souvent plus d'une centaine de marches à monter entre la citerne à pétrole, au bas de la tour, et la lanterne. Le paroxysme fut atteint en 1925, lorsque deux de ces « estropiés », Charles Mandolini et Georges Ferraci, furent contraints d'endurer respectivement des périodes de 88 jours et 45 jours d'enfer, au cours desquelles l'épuisement physique et le manque de ravitaillement les empêchèrent à plusieurs reprises d'effectuer le sacro-saint allumage de la lanterne, et même la mise en route de la corne de brume. Le pavillon noir de détresse fut hissé le 16 février. Ils ne furent secourus, dans un piteux état, que

le 28 février. Il fallut pourtant attendre 1935 pour qu'un arrêté ministériel fixât enfin les normes d'aptitude physique à l'emploi de gardien de phare en mer.

Mais il est grand temps d'aborder maintenant le rôle tout à fait essentiel de ces gardiens jusqu'à l'automatisation des lanternes.

Sachons d'abord qu'ils effectuaient une permanence à deux, chacun effectuant en principe un séjour de 15 jours, avec relève décalée d'une semaine entre eux. Il y avait donc une relève hebdomadaire. Cette relève s'effectuait, météo permettant, à l'aide d'un canot qui accostait le long d'un petit quai, s'il y en avait un, ou bien à l'aide d'un va-et-vient appelé « ballon » établi entre le phare et l'embarcation de l'administration des phares et balises, ou d'un bateau de pêche affrété pour l'occasion. Cette méthode, dite du ballon, était souvent acrobatique et plus d'un gardien eut droit à une immersion intempestive, mais heureusement passagère, dans les eaux froides de l'Iroise ou du Fromveur. À cette relève était, bien sûr, associé le ravitaillement : transbordement d'eau, de vivres frais, d'huile ou de pétrole (pour la lanterne).

Deux hommes cohabitaient donc dans la tour, en prenant le quart alternativement et en se partageant les tâches. L'homme de quart prenait place dans la chambre de veille, son poste avancé, si l'on peut dire, à partir de laquelle il pouvait aller effectuer la veille optique, les vacations radio quand la VHF a fait son apparition et, surtout, allumer la lanterne à la tombée du jour. L'autre assurait l'entretien du bâtiment, se reposait ou passait le temps libre à lire, dessiner, sculpter, voire faire des bateaux en bouteille. Les repas étaient pris ensemble, la cuisine et la vaisselle étaient faites à tour de rôle.

La vie d'un phare en mer, on le voit, était celle d'un bateau de granit : rythme du quart, autonomie limitée en vivres, présence de machines, odeurs d'huile ou de pétrole, vacations radio. Et tout cela pour assurer la mission de guider les marins dans les eaux malsaines, ce qui conférait à l'allumage de la lanterne le statut d'un rite immuable et sacré.

Entre un quart d'heure et quarante-cinq minutes avant le demi-crépuscule, selon que le feu était fixe ou tournant, le gardien prenant le quart chauffait le pétrole jusqu'à obtenir du gaz qui, à son tour et sous pression, devenait luminescent dans un manchon de toile métallique. À l'heure précise et réglementaire du demi-crépuscule, il relevait les stores de la lanterne et embrayait le mécanisme de rotation. Une fois assuré du bon fonctionnement de l'ensemble, il pouvait alors se replier dans la chambre de veille pour assurer la surveillance et se consacrer à la rédaction du journal de bord. Il devait aussi assurer la veille extérieure, surveiller les feux des phares voisins, apprécier aussi la visibilité, car s'il constatait ou qu'on lui signalait la présence de brume, il devait lancer le mécanisme assourdissant de la sirène. À intervalle régulier, celle-ci émettait alors un vacarme lugubre portant à plusieurs kilomètres et qui résonnait dans tout le phare parfois pendant des heures, voire des journées. C'était à rendre fou.

Et l'on en vient ainsi à la dureté de la vie dans ces tours. Si la période estivale faisait des gardiens des fonctionnaires un peu routiniers, il n'en était pas toujours de même en hiver : sirènes de brume, mais aussi terribles vibrations de tout l'édifice au rythme des vagues qui le frappaient, parfois au point d'en faire éclater les vitres. Retard de la relève, à cause d'une météo impossible. Solitude aussi, éloignement de la famille, mésentente parfois avec un collègue peu commode. Les médias, la littérature et le cinéma ont donné une vision héroïque et parfois mythifiée de cette vie austère, mais il y eut réellement dans le passé des drames, des blessures, des poussées de folie et même des morts violentes.

Désormais automatisées, les tours ont maintenant la froideur du granit. Elles ont perdu leur âme, mais aussi le regard vigilant des gardiens qui scrutaient la mer bien au-delà des sémaphores terrestres. Certaines, aussi tombent peu à peu à l'abandon ou au sous-entretien. Le phare de la Jument, dont deux des trois câbles d'étai sont brisés, s'effondrera probablement un jour comme le phare d'Eddystone. Pourtant, si les GPS omniprésents à bord des navires, rendent les phares inutiles, au dire de certains, rappelons que, tout comme celle des radars, leur utilisation à bord nécessite de l'électricité, qui peut parfois faire accidentellement défaut, même sur les smartphones…

Faut-il donc se résigner à voir un jour, imprudemment peut-être, s'éteindre les uns après les autres ces feux du large qui nous font encore rêver ? La question reste posée.

MARGUERITE STEINHEIL : DU PALAIS DE L'ÉLYSÉE AU PALAIS DE JUSTICE

Bernard Sasso

16 février 1899 : Palais de l'Élysée, dans le salon bleu ou le salon d'argent (selon d'autres versions) le président de la République, Félix Faure, dit Félix le Bel, dit Œil Bleu, dit Coco-bel-œil est en train d' agoniser. Le matin de ce 16 février 1899, il s'est senti « les jambes molles ». Depuis plusieurs années, il a des problèmes cardiaques mais il continue à bien manger, à fumer et à recevoir ses maîtresses. « Il en venait sans cesse », dira plus tard le maître d'hôtel de l'Élysée. Mais il a deux rendez-vous importants. Il doit rencontrer l'archevêque de Paris, puis le prince de Monaco, Albert Ier. Les deux se souviendront qu'il était nerveux, agité, tentant de mettre rapidement un terme aux entretiens. Sa nervosité s'explique peut-être par le fait qu'il a été informé que sa maîtresse l'attend dans l'un des salons du Palais. Il ne tardera pas à la rejoindre, sans oublier de prendre une « dragée d'Hercule » sorte de viagra de l'époque (Félix Faure avait l'habitude de prendre des aphrodisiaques). La suite devient incertaine. Selon le président du Conseil, Charles Dupuy : « À huit heures du soir, je suis venu le voir. Il était à demi dévêtu. On lui faisait des tractions rythmiques de la langue, un prêtre récitait la prière des agonisants. À huit heures trente-cinq c'était fini ».

Si c'est la première fois qu'un président meurt à l'Élysée, il n'empêche que ce lieu du pouvoir depuis la Seconde République jusqu'à nos jours (si l'on excepte le Second Empire, Napoléon III préférant les Tuileries) est aussi un lieu d'intrigues, un lieu de passions amoureuses avouées ou cachées. « C'est un palais à femme », disait pour s'en plaindre le Général de Gaulle en 1958. Parmi ces femmes qui ont donné au Palais sa réputation tumultueuse, sinon sulfureuse, l'une des plus célèbres reste Marguerite Steinheil surnommée Meg, la maîtresse que recevait ce 16 février Félix Faure. Qui était cette femme liée à deux affaires retentissantes mais fort différentes et qui la fit entrer dans la mythologie scandaleuse et criminelle de la Belle Époque ?

- la mort soudaine d'un président de la République au sein même du Palais de l'Élysée ;
- l'assassinat de son mari et de sa mère quelques années plus tard. Crimes qui à ce jour restent mystérieux et dont l'auteur ou les auteurs n'ont jamais été démasqués.

Marguerite Steinheil était née Marguerite Japy, le 16 avril 1869, à Beaucourt, petite ville située dans le Territoire de Belfort. Sa famille était bien connue dans l'Est, puisque Beaucourt est le siège d'une entreprise de pendules et de réveils célèbres : Japy fondée par Frédéric Japy (1749 - 1812). La famille compte quelques personnages éminents : Gaston Japy (1854 - 1936), sénateur du Doubs ; Frédéric Japy (1826 - 1904) général et sénateur du Territoire de Belfort, mais aussi l'aviateur André Japy, auteur de multiples exploits aéronautiques dans les années 1930. Ainsi, il relia Paris et Alger en cinq heures et trois minutes sur un Caudron Simoun, le retour étant effectué en cinq heures et quarante-huit minutes après une escale de cinquante-huit minutes à Alger. Tandis que le père (qui mourra prématurément d'alcoolisme) appartenait à la bonne bourgeoisie provinciale, la mère venait d'un milieu social différent, étant fille d'un aubergiste de Montbéliard. Leur fille est très belle. Un de ces admirateurs (et ils furent nombreux) dira qu'elle avait une magie « ensorcelante ». Et les témoins de l'époque qui s'accordent pour lui reconnaître tous charme et vitalité parleront aussi de sa voix de ronde enfantine, aux tonalités chaudes qui, selon un biographe de Marguerite Steinheil, rappelait la voix de Marlène Dietrich.

En juillet 1890 elle épouse Adolphe Steinheil. Lui a quarante ans, elle vingt et un ans. Il est peintre, fils de peintre mais aussi neveu d'Ernest Meissonier, peintre aujourd'hui oublié, mais à la célébrité immense dans la seconde moitié du XIXe siècle. En juin 1891, naît une fille, Marthe. Le couple est très mal assorti. Adolphe Steinheil est un homme falot mais très amoureux de sa femme. Elle est mondaine, séduisante, voulant s'imposer dans le Paris de la Belle Époque. Lui est introverti et peu sociable. Sa femme l'accusera même d'homosexualité. Pendant un interrogatoire avec le juge d'instruction, lors des crimes de 1908, le juge lui demandera : « Comment si jeune et n'aimant pas votre mari, avez-vous pu l'épouser ? » Elle répond : « Je n'y ai pas fait attention ».

Le couple s'installe dans une villa de l'impasse Ronsin, dans le XVe arrondissement de Paris. Marguerite y ouvre salon qui reçoit beaucoup de personnalités du Paris mondain et politique : le sculpteur Auguste Bartholdi ; l'ingénieur Gustave Eiffel, Ferdinand de Lesseps, des écrivains et poètes : José Maria de Heredia, Pierre Loti.

Mais aussi des diplomates étrangers, des ministres en exercice, des banquiers, des hauts fonctionnaires dont le préfet de police Louis Lépine, le préfet de la Seine Eugène Poubelle.

Au lendemain de l'une de ses visites à l'impasse Ronsin, le préfet Poubelle envoya à Marguerite un des récipients imposés à la population parisienne et qui allait porter son nom. Quand Madame Steinheil en souleva le couvercle, elle vit la « poubelle » pleine d'orchidées. Elle a aussi de nombreux amants, parmi les plus connus :

- Eugène Étienne, ministre de l'Intérieur en 1905 et deux fois ministre de la Guerre (1905 - 1906 et 1913) ;
- Gaston Thomson, ministre de la Marine dans plusieurs gouvernements, dont celui de Georges Clemenceau (1906 - 1909) ;
- Le futur roi du Cambodge Sisowath ;
- Et probablement le prince de Galles, futur Édouard VII.

Il y eut aussi le président de la République Félix Faure. Qui était ce dernier ? Né en 1841 et ardent républicain dès le Second Empire, il a été élu, en 1881, député de la Seine- Inférieure qu'il représentera à la Chambre jusqu'à son élection à la présidence de la République, en 1895. Sa présidence est marquée par la célèbre Affaire Dreyfus (on le dit hostile à la révision du procès du capitaine) et le rapprochement franco-russe, recevant le tsar Nicolas II et se rendant en 1897 en Russie. Georges Clemenceau, qui ne l'aimait guère, aurait dit à son décès : « Ça ne fait pas un Français en moins, mais une place à prendre ». Il est renommé pour son goût du faste et aussi pour ses nombreuses conquêtes féminines.

En 1897, il avait rencontré à Chamonix, lors de manœuvres militaires qui avaient lieu dans les Alpes, Marguerite Steinheil qui deviendra rapidement sa maîtresse. Le mari ne sera pas oublié, puisqu'il recevra une commande officielle de l'État pour une toile monumentale : *La Remise des décorations par le Président de la République aux survivants de la redoute brûlée*. Le président vient régulièrement à la villa de l'impasse Ronsin, apportant à Marguerite fleurs, parfums, chocolats et bijoux (parmi ces derniers un collier de perles qui sera volé lors des assassinats de 1908). Il l'invitera aussi à des visites officielles. Ainsi, elle fera partie du cortège qui accompagna le président lors d'une revue navale au Havre. Meg vient régulièrement à l'Élysée. Elle affirme avoir été une collaboratrice très active du président, l'aidant dans la rédaction de ses mémoires, lui recommandant des artistes ou des articles à lire : « J'entrais à l'Élysée par une petite porte au coin de la rue du Colisée et après traversé les jardins, j'arrivais au petit salon bleu où Félix Faure m'attendait. Nous nous attelions alors à notre tâche », selon les affirmations de Marguerite.

Les médecins appelés au chevet du président vont tous dans le même sens quant à l'origine du décès, certifiant à l'unanimité « reconnaître dans la succession de ces incidents tous les symptômes d'une hémorragie cérébrale foudroyante avec paralysie de la face et des membres du côté gauche ». Officiellement, Félix Faure est mort d'une « apoplexie foudroyante ». Marguerite Steinheil était-elle présente à ce moment-là ? Elle niera le lendemain de sa mort : « Félix Faure ? Je ne sais rien ! On a dit que j'étais à l'Élysée quand il mourut. J'étais couchée dans mon lit ». Cette affirmation n'exclut cependant pas qu'elle était présente lors de l'attaque cérébrale du président. D'autres témoins affirment sa présence. L'un d'eux décrivit plus tard la scène : « Madame Steinheil avait le torse nu, les cheveux épars. Elle portait son jupon. Ses bottines, sa chemise, ses bas, son pantalon étaient sur le tapis, son corset sur un fauteuil. Elle natta ses cheveux et les enfouit sous son chapeau. Elle fit un paquet de son linge, passa sa jupe et son corsage et enveloppée dans un manteau de garde, la poitrine nue, sous le corsage dégrafé, fut conduite jusqu'à une voiture [...]. Le Président avait quelques cheveux de femme dans la main. On ne les avait pas coupés à Madame Steinheil, mais il est certain que, dans les premiers spasmes de la congestion, la main présidentielle se crispa parmi les cheveux de Madame Steinheil. Peu à peu, d'ailleurs, il reprit ses sens et put parler. »

Rapidement les rumeurs sur la mort du Président se répandent. Certains affirment que Félix Faure a été empoisonné. Le jour des obsèques du président, Édouard Drumont écrit dans le très antisémite journal *La Libre Parole* : « Une odeur de meurtre s'exhale de ce cercueil dans lequel gît un cadavre que l'habileté des embaumeurs n'a pas préservé contre l'action dissolvante d'un poison subtil ». Pour les nationalistes, en pleine Affaire Dreyfus, Félix Faure a été victime de ses ennemis politiques car il était soupçonné d'être antidreyfusard et Marguerite Steinheil aurait été ainsi l'instrument d'une vengeance partisane. Plus drôles sont les traits d'humour que cette mort suscita. L'une des rumeurs insistantes (et que semble confirmer l'un des témoins de l'agonie du président) veut que des cheveux de Marguerite furent retrouvés dans la main du président. Marguerite fut donc affublée du surnom de « La pompe funèbre ». On attribue à Georges Clemenceau ce trait assassin, mais probablement apocryphe, concernant la mort de Félix Faure : « Il voulut être César, il ne fut que Pompée » ; c'est enfin une autre anecdote, celle-ci connue de tous mais certainement apocryphe aussi : le prêtre

arrivant au chevet du président mourant aurait demandé : « Le Président a-t-il encore sa connaissance ? » « Non, répondit le chef du protocole, nous l'avons fait sortir par une porte dérobée. »

Presque dix ans plus tard, Marguerite Steinheil allait être au centre d'un autre scandale retentissant qui cette fois allait lui valoir le surnom de « Veuve rouge » et un séjour de plusieurs mois en prison. Le 31 mai 1908, Adolphe Steinheil est retrouvé étranglé et sa belle-mère (la mère de Marguerite, donc) morte elle aussi dans une pièce voisine. Seule Marguerite est retrouvée vivante, ligotée sur son lit et un coton d'ouate dans la bouche. Que s'est-il passé lors de cette nuit ?

Marguerite, unique témoin du drame, affirmera (avant de se rétracter à de nombreuses reprises) que les agresseurs étaient trois hommes vêtus de blouses noires et de chapeaux mous. Qui étaient-ils ? À ce jour, on ne le sait pas, et ces assassinats restent inexpliqués. C'est que dès le début, l'enquête est bâclée et les journaux rapportent les faits les plus curieux :

- Marguerite prétend avoir reçu des coups sur la tête, mais le docteur venu l'examiner ne découvre aucune marque. Elle prétend aussi avoir été ligotée durant six heures sans pouvoir se dégager. Mais aucune trace de sillon de cordelettes ne peut être vue dans sa chair. Le docteur qui l'examinera confiera : « C'est du chiqué ».

- L'analyse du coton trouvé sur le lit près de la tête de Meg, et que l'accusée affirmait avoir été enfoncé dans sa bouche par ses agresseurs, montrera que le coton n'a jamais été au contact de la salive.

- Les voleurs ont emporté trois bagues, deux autres bijoux et 6 000 francs. Mais en parcourant l'appartement on retrouvera un billet de banque en évidence dans la chambre de madame Japy et quatre belles bagues. Quant au portefeuille du mari, il était intact.

- On retrouvera dans un placard, rangés la veille par Marguerite, le reste de la cordelette et du coton qui ont servi à étranger Adolphe, son mari, et étouffer madame Japy.

Malgré tous ces détails troublants, l'inspecteur qui mène l'enquête dira : « Même si elle m'avait dit qu'elle était coupable, je ne l'aurais pas crue ». Quant au chef de la sûreté parisienne, il nie les accusations portées à l'encontre de Meg et condamne « les racontars les plus odieux et les plus inexcusables ».

De nombreux coups de théâtre vont émailler l'enquête. Un temps, le valet de chambre Rémy Couillard sera accusé des meurtres (une perle appartenant à Marguerite ayant été retrouvée dans son portefeuille). Mais l'enquête montrera que lors de l'ouverture du portefeuille de Couillard, la perle ne s'y trouvait pas, et donc qu'elle y a été mise après. Les enquêteurs découvriront bientôt que c'est Marguerite qui l'a placée dans le portefeuille. Puis, Marguerite accusera le fils de sa femme de chambre, mais celui-ci sera mis hors de cause ayant un alibi très solide. Les contradictions du récit des événements de la nuit du 30 au 31 mai, les mensonges de l'accusée, les accusations fausses lancées par elle vont aboutir à son inculpation pour complicité de meurtre et son incarcération à la prison des femmes de Saint-Lazare. Le 13 mars 1909, le juge d'instruction lui signifie qu'elle est accusée d'avoir volontairement et avec préméditation donné la mort à son mari et à sa mère légitime.

Le procès est fixé au 3 novembre 1909 (Marguerite passera onze mois en détention à la prison Saint-Lazare). Le procureur général est Trouard-Riolle qui s'est illustré lors de l'affaire « Casque d'Or ». Il aura fort à faire car le dossier d'accusation ne repose sur aucune véritable preuve. Les jurés ne sont que des hommes. Dans la salle, mis à part un public exclusivement masculin (car le président a interdit l'accès aux femmes) nombreux sont les ambassadeurs qui ont été invités par le président du tribunal. Ce dernier n'a pas la tâche facile face à une telle accusée. Elle dit n'importe quoi, change de sujet, se contredit, lance une boutade, répond à côté, joue des yeux et du mouchoir. Quand le président, excédé, lui demande « un peu de méthode », elle se cabre et lui réplique vertement : « Je me défends comme je peux, avec mon cœur, avec mon indignation et je n'ai à observer, moi, ni un ordre ni une méthode ».

Le célèbre polémiste Henri Rochefort affirmera que Meg est « la Sarah Bernhardt des Assises ». Les délibérations du jury durent deux heures et demie, et au terme de celles-ci, il répondit « non » à toutes les questions, y compris celle de parricide qui aurait automatiquement entraîné la peine de mort. Mais pouvait-il y avoir un autre résultat ?

Ceux qui se sont penchés sur l'affaire de l'impasse Ronsin concluent que Marguerite Steinheil fut innocentée pour raison d'État et qu'un « marché » aurait été conclu : son silence sur les événements de l'impasse Ronsin contre son acquittement. « Marché » que le ministre de la Justice Aristide Briand, le président du Conseil

Georges Clemenceau, le préfet de police Lépine auraient autorisé. Le nom d'un grand-duc russe, Vladimir Alexandrovitch, est avancé (mais ce n'est pas la seule hypothèse). Il était le frère du tsar Alexandre III et l'oncle du tsar Nicolas II. C'est lui qui, en tant que commandant de la Garde impériale, avait donné l'ordre de tirer sur la foule réunie sous les murs du Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg, le 9 janvier 1905. Les décès d'Adolphe Steinheil et de sa belle-mère auraient été accidentels. Le mari aurait surpris l'amant dans le couloir de la villa et dans la lutte, ce dernier l'aurait étranglé. Quant à la mère de Meg, sortant de sa chambre au bruit de la lutte, elle aurait avalé son appareil dentaire, qui l'aurait étouffée. Ces deux morts auraient été maquillées en crimes par la police elle-même pour éviter des complications diplomatiques avec la Russie.

Début décembre 1909, Marguerite Steinheil prit le train du soir pour Londres. Ses amis et son avocat lui avaient vivement conseillé d'aller s'installer à l'étranger. Était-ce, là aussi, le prix à payer pour son acquittement ? S'ouvre ici la période la moins connue de sa vie. En 1917, elle épousa Robert Brooke Campbell Scarlett, sixième baron Abinger. Marin et avocat, il mourra en 1927 sans enfant. La pairie date de 1835, lorsque James Scarlett, avocat mais aussi homme politique (il fut député de plusieurs circonscriptions) fut élevé à la pairie sous le titre de baron Abinger d'Abinger, dans le comté du Surrey et dans la ville de Norwich. Quant à Marguerite Steinheil, désormais Lady Abinger, sa vie en Grande-Bretagne sera discrète (on dit cependant qu'elle fut reçue à Buckingham Palace). Elle mourra, le 18 juillet 1954, dans la si reposante ville de Hove, près de Brighton, dans le Sussex, emportant avec elle tant les derniers instants d'un président de la République que les mystérieuses morts de l'impasse Ronsin.

UN MÉCONNU DE LA MARINE FRANÇAISE : LE TORPILLEUR *TAKOU*

Gérard GARIER

Le combat de Takou pendant l'expédition de Chine en 1900

Notre confrère, l'amiral Arata, nous a présenté il y a six ans la défense des légations à Pékin par les marins français en 1900 et rappelé le « flamboyant film hollywoodien », *Les Cinquante-cinq jours de Pékin*, qui décrivait la défense de l'ambassade américaine. Je voudrais éclairer cette affaire en rappelant, d'un mot, le point clé de cette intervention en Chine de huit grandes puissances. Ce mot, c'est Takou.



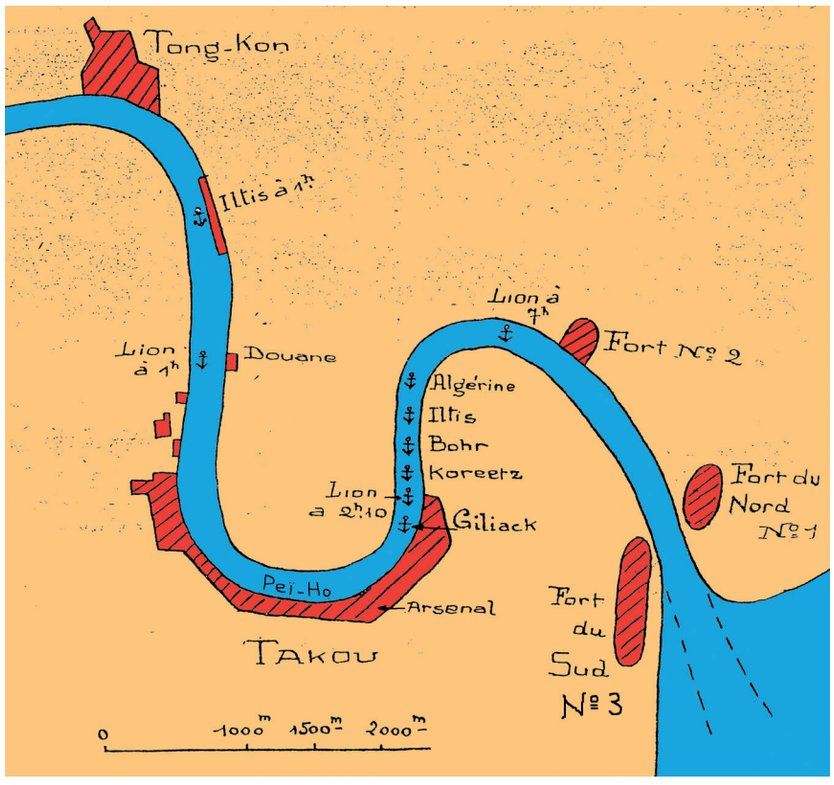
Situation de Takou, Tien-Tsin et Pékin.

En 1900, depuis quelques mois, une puissante société secrète ultra-nationaliste appelée Boxer se manifestait de plus en plus en s'attaquant à tout ce qui appartenait aux étrangers : commerce, entreprises, missions religieuses et représentations diplomatiques en Chine du Nord. La situation s'aggravait et, le 29 mai, les diplomates appelaient à l'aide. Les forces navales déjà présentes au large de la région du Petchili se renforçaient et envoyaient leurs compagnies de débarquement (450 hommes) qui parvinrent sans trop de difficultés à Pékin. Pour les diplomates, ce n'était qu'un début. Dès le 5 juin, ils demandèrent davantage d'aide.

La réponse des forces navales vint sous deux formes. Elles parvinrent d'abord à mettre en route le 10 juin une colonne forte de 2 000 hommes, sous le commandement de l'amiral anglais Seymour ; mais cette action hâtive rencontra rapidement de grosses difficultés et dut battre en retraite. Le 15 juin, les amiraux alliés étaient dans l'incertitude quant à la situation de cette colonne. La deuxième réponse allait venir, plus lentement, mais plus sûrement. Réunis en conférence, les amiraux constatèrent que des forces chinoises approchaient de Takou et menaçaient le chemin de fer allant de ce port à Tien-Tsin. De plus, les Chinois se préparaient à miner l'entrée du fleuve Peï-Ho, ce qui interdirait l'accès d'une force importante destinée à pacifier la région. Enfin, des petites unités (six canonnières des forces navales internationales et deux destroyers anglais), déjà entrées dans le fleuve, étaient sous la menace des trois forts chinois défendant le port de Takou. Le 16 juin, apprenant que

les Chinois commençaient le minage du fleuve, le commandement allié se décida à envoyer le jour même au général commandant les trois forts l'ultimatum suivant : « Les puissances alliées, dès le début des troubles, ont mis sans opposition des détachements à terre pour protéger leurs concitoyens et le corps diplomatique contre les rebelles connus sous le nom de Boxers. Tout d'abord les représentants de l'autorité impériale ont paru comprendre leur devoir et fait des efforts apparents pour le rétablissement de l'ordre ; mais maintenant, ils montrent clairement leur sympathie pour les ennemis des étrangers et amènent des troupes vers la ligne du chemin de fer et en garnissant de mines l'entrée du Peï-Ho. Ces actes prouvent que le gouvernement oublie ses engagements solennels vis-à-vis des étrangers et comme les chefs des forces alliées ont l'obligation de rester en communication avec leurs détachements, ils ont décidé d'occuper provisoirement, de gré ou de force, les forts de Takou ; le dernier délai pour leur remise aux forces alliées est 2 heures du matin le 17 juin ». Ce document fut signé par tous les commandants des forces navales, sauf par l'amiral américain qui était arrivé avec des instructions lui interdisant d'agir tant que les intérêts américains ne seraient pas directement menacés.

Dans la nuit du 15 au 16 juin, des détachements de marins avaient été discrètement mis à terre. Les Chinois n'attendirent pas la fin du délai fixé et, à 0 h 50 le 17 juin, ouvrirent le feu sur les canonnières alliées ancrées dans le fleuve. Ainsi commença le combat de Takou. Les six canonnières étaient les russes *Bohr, Koreetz* et *Giliak*, l'allemande *Iltis*, l'anglaise *Algerine*, la française *Lion*, accompagnées des destroyers britanniques *Fame* et *Whiting*. Groupées dans la branche est de la boucle du fleuve, les canonnières étaient en bonne position et ripostèrent aux tirs chinois. Pendant ce temps, les deux destroyers s'emparaient sans coup férir de quatre torpilleurs chinois mouillés devant l'arsenal de Takou. Leurs équipages les avaient abandonnés. Au même moment, les troupes à terre attaquaient le fort n° 2 et s'en emparaient à l'arme blanche pour se diriger ensuite vers le fort Nord ou n°1 qui fut pris, non sans pertes. Les canonnières purent alors descendre le fleuve pour s'en prendre au fort Sud ou n°3. Pour les appuyer, les troupes alliées retournèrent les canons capturés du fort n°2 contre le fort Sud, désormais le principal obstacle. Par un coup heureux de la canonnière française, la poudrière du fort explosa et les défenseurs survivants se rendirent. L'étonnante efficacité des projectiles des canonnières contre les forts, s'explique par le fait que ces ouvrages avaient été conçus pour résister à un bombardement venant de la mer et non du fleuve. Les Chinois avaient accumulé des munitions dans des abris ouverts côté terre. Le combat de Takou fut difficile en raison de la défense opiniâtre des Chinois. Il coûta 24 morts aux détachements à terre et 37 à bord des canonnières, plus de nombreux blessés. Cinq des six bâtiments furent atteints par des projectiles chinois. La canonnière russe *Giliak* fut mise hors de combat et dut s'échouer pour ne pas couler.



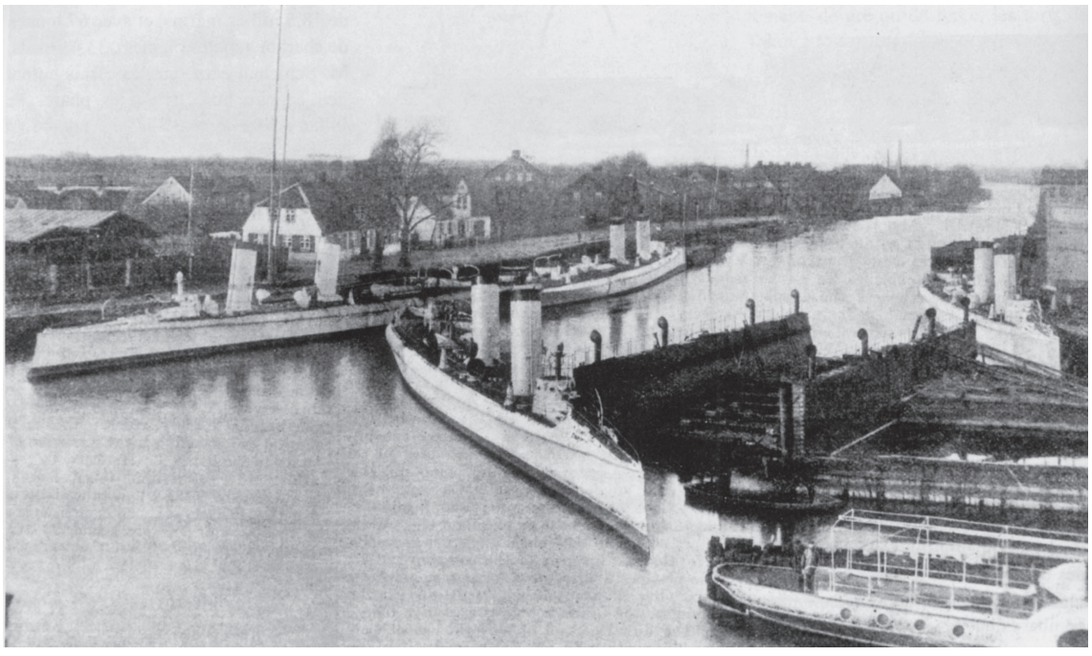
Prise des forts de Takou, 17 juin 1900.

Takou était un succès. La prise des forts donnait aux alliés le libre usage du Peï-Ho jusqu'à Tien-Tsin. Et grâce à un rare fait d'armes du commandant du destroyer britannique *Fame*, le lieutenant de vaisseau Keyes mettait entre les mains des alliés quatre torpilleurs chinois. Ce brillant officier se fit connaître plus tard, dans la Grande Guerre, en menant l'opération d'embouteillage des ports d'Ostende et de Zeebruge, en avril 1918. Mais de vives réactions se firent sentir à Pékin : le gouvernement chinois protesta, l'armée régulière fit cause commune avec les Boxers, l'ambassadeur d'Allemagne fut assassiné, les légations furent violemment attaquées le 20 juin (les fameux 55 jours de Pékin).

Pour répondre enfin à la situation périlleuse des légations à Pékin, un corps expéditionnaire de 20 000 hommes, renforcés par de l'artillerie, fut constitué. Il commença par pacifier la ville de Tien-Tsin qui devint ainsi un solide point de départ vers Pékin, située à 120 kilomètres. Partie le 3 août, cette force internationale arriva à Pékin le 15 et mit fin aux agissements des Boxers. Avec des effectifs accrus jusqu'à 150 000 hommes, dont 18 000 Français, elle occupa la région du Petchili pour la pacifier. Un traité de paix fut signé en septembre 1901, permettant le retrait des forces étrangères de Chine.

Le sort des quatre torpilleurs chinois capturés à Takou

Revenons aux quatre torpilleurs saisis le 17 juin. Ces petits navires tout neufs intéressaient les marins. Les amiraux se mirent d'accord pour les attribuer aux principales forces navales présentes : France, Grande-Bretagne, Allemagne et Russie. Ils devinrent le symbole de l'opération de délivrance de Pékin commencée à Takou. Et les marines française, anglaise et allemande, donnèrent toutes le nom de *Takou* au torpilleur qui leur était attribué. La Russie, quant à elle, donna au sien le nom de *Lieutenant Burakov*, un officier qui venait d'être tué dans l'attaque des forts. Ces bateaux furent aussitôt armés en prenant sur l'effectif des unités présentes.



Les quatre torpilleurs chinois dans les chantiers de Schichau à Elbing en Allemagne.

Ces torpilleurs avaient été construits à Elbing, en Allemagne, sur la Baltique (aujourd'hui Elblag en Pologne) par le chantier Schichau. Leurs caractéristiques succinctes étaient :
- Déplacement : 284 t pc.
- Longueur 60 m, largeur 6,40 m.
- Puissance des machines 5 600 ch, ils auraient atteint aux essais 35,2 nœuds.
- L'artillerie était composée de 6 pièces de 47 mm, ils possédaient 4 torpilles dont 2 dans les tubes et 2 en caisson étanche.
- L'effectif était de 51 hommes.

L'utilisation de ces bateaux vint tempérer l'intérêt qui leur avait été porté. Ils avaient atteint à leurs essais, en Allemagne, la vitesse faramineuse de 35 nœuds. Mais, manifestement, tout avait été sacrifié à la vitesse. Leurs

qualités nautiques étaient médiocres, la construction était légère, les aménagements étaient sommaires, sans chauffage ni installations sanitaires. Par grosse mer, on devait fermer les claires-voies aérant la chaufferie, d'où une chaleur excessive dans ce local. Ces bateaux étaient destinés à faire valoir les chantiers Schichau en vue de l'exportation et la marine impériale allemande n'en avait pas voulu.

Que devinrent-ils ?

Le *Takou* français, affecté à la flottille du port de Saigon, fut peu actif, à part deux escapades à Pnom-Penh et jusqu'au lac Tonlé-Sap. Au cours d'une sortie en mer, il s'échoua en 1911 sur l'île de Poulo-Condor au large de la Cochinchine. Après sa remise à flot, le coût estimé des réparations conduisit à sa condamnation.

Le *Taku* allemand, stationnaire à Tsingtao, fut rayé de la liste des navires de la flotte impériale en juin 1914, mais resta dans cette possession allemande située dans la province chinoise du Shandong. Après dépose de ses canons, il fut sabordé par les Allemands pendant le siège de cette place-forte par les Anglo-Japonais, en septembre 1914.

Le *Taku* des Britanniques, stationnaire à Hong-Kong, fut le seul à avoir une fin paisible. Usé, on le retira du service actif en 1916.

Quant au russe, le *Lieutenant Burakov* eut une courte vie. Il fut torpillé en juillet 1904, au début de la guerre russo-japonaise, près de la base russe de Port-Arthur.



Une partie de l'équipage du Takou *à Saigon en 1907.*

Conclusion

Le combat de Takou a été le tournant de l'intervention internationale en Chine en 1900.

On a fait remarquer que l'ultimatum adressé à l'autorité chinoise à Takou avait été décidé par les commandants des forces navales, sans en référer à leurs propres gouvernements. Mais la situation était bloquée. On ne pouvait laisser les représentants et ressortissants étrangers à Pékin se faire massacrer par des insurgés avec la complicité d'un gouvernement jouant constamment un double jeu. Cette décision était courageuse et elle a permis d'employer les renforts reçus pour monter une opération d'ampleur suffisante et atteindre Pékin.

Simple épisode dans une affaire beaucoup plus importante, la saisie des torpilleurs chinois a donné aux marines des pays intervenants un témoignage durable de l'effort consenti dans ces événements particulièrement difficiles.

SÉANCES MENSUELLES : ESPACE CRÉATIVITÉ

Prière

Quand l'hirondelle noire au balcon froid du vent
D'un baiser incertain fit rougir la fleur pure,
Ô remous ! J'entendis aux neiges de l'épure
Deux pas de taffetas s'étonner à l'auvent.

Mais oui, jeune échappée à l'hivernal avent,
Toi, la vive saison, amène la rupture
Et ce fou battement qui, sous la nue, augure
Une chaleur pareille à celle de l'orient.

Et surtout laisse voir à celui qui s'élance
La sève se mêler au sol dur en silence :
Elle rosit déjà les sentes du matin.

Peut-être aussi lis-tu, de ta fenêtre avare,
Le rêve de l'enfant près de la morte mare
Qui dans sa nuit attend un lumineux destin.

Daniel GISSEROT

À l'école des démons

Belphégor était un diablotin. Un diablotin n'est pas, comme beaucoup de gens le croient, un diable de petite taille, mais un tout jeune diable. Comme ses congénères, il apprenait son métier à l'école des démons. Cependant il n'était pas un très bon élève. S'il obtenait des notes satisfaisantes dans les disciplines pratiques comme la démonologie, le jet de sorts ou l'envoûtement, ses résultats étaient lamentables dans les matières fondamentales comme la perfidie ou la méchanceté.

C'était, en outre un incurable rêveur, l'esprit toujours empli de songeries et d'inventions surprenantes. Il faisait ainsi le désespoir de ses professeurs, vieux démons retors et sévères.

Cependant il parvint à obtenir de justesse son CAP, l'envié certificat d'aptitude à la possession.

Devenu démon de troisième classe, il fut envoyé en mission sur terre. Les résultats furent catastrophiques car Belphégor avait, en outre, le sens de l'humour et fut vite réputé, même chez les humains, comme un démon facétieux et plaisantin, pas vraiment terrifiant, quoique…

Ceci ne pouvait durer.

Le DRH, c'est-à-dire le diable responsable des humains, décida de faire un exemple en le retirant du monde d'en haut et l'affecta, en bas, au purgatoire comme tourmenteur léger. Mais, même là, il ne donna pas de grandes satisfactions car il avait une fâcheuse tendance à se montrer trop bénin. Pour limiter les dégâts on l'affecta donc comme gardien de la porte dudit purgatoire. Certains d'entre nous auront donc l'occasion de le rencontrer après le grand saut.

Cependant, restez méfiants, car, si je vous ai dit qu'il avait obtenu de fort mauvaises notes en perfidie et en méchanceté, je n'ai jamais dit qu'il avait obtenu un zéro pointé.

Patrick BUFFE

Quetzal

Ocre la terre,
Cuivrée ta peau,
Ardentes les flèches
De ta révolte !

Danse avec l'univers,
Homme-oiseau,
Quetzal, quetzal,
Tes dieux sont de retour !

Rouge ton âme
Aux temps nouveaux
De la colère.

*Huaorani,
Ta bouche crie
Ses fleurs de feu.

À bout de souffle,
La terre étouffe,
Ton chant se meurt…

Défends ton cœur,
À l'agonie,
Tes arbres en pleurs !

Pour toi, pour nous,
Respire, respire,

AMAZONIE !

Josette SANCHEZ PANSART

(Poème inspiré par l'œuvre *Auka-Runa* du peintre Moréno)

**Huaorani : Indien de la tribu d'Amazonie équatorienne du même nom.*

À ma petite-fille

Rondel pour une petite-fille

Jodia, fleur à peine éclose,
M'arrive comme un frais printemps
Qui me fait remonter le temps
Avec son doux parfum de rose.

Alors, son père était la cause
Du grand bonheur de mes vingt ans !
Jodia, fleur à peine éclose,
M'arrive comme un frais printemps !

Et si, déjà, l'automne pose
Sur moi l'or que tous ses autans
Emporteront, vois, … je t'attends !

Jodia, fleur à peine éclose !
De mon cœur ton rire dispose,

Josette SANCHEZ PANSART

Ce texte a été écrit au moment du bombardement de la Douma orientale. Il s'intitule « Ma Colère » : elle est celle d'un migrant syrien. Cette colère ne peut, hélas, que grandir lors des probables autres Douma qui attendent le monde du XXIe siècle.

Ma Colère

La lune n'était plus dans le ciel et j'allais,
Comme on va sur les ponts exhaler la harangue
Et crier le trop-plein d'un cœur fou dont la gangue
S'est tissée aux longs pleurs de sanglantes allées.

La nuit s'étendait noire ; or longtemps je voulais
Me hisser sur les toits pour hurler dans ma langue
Les mots vrais qui feront qu'enfin le destin tangue…
Ah ! Qu'advienne le temps oublieux des délais !

Tout un pays là-bas chantait son excellence
Et, moi, je devenais cet étranger qui pense
Que sa sagesse au loin éclairait nos tombeaux.

C'est alors qu'arriva, débordant l'eau profonde,
Une femme allongée et, dans ses yeux très beaux,
Reposait une larme où se noyait le monde.

Daniel GISSEROT

Le jour du retour de L'Académie au sein d'une « Salle Mozart » rénovée, il a paru important, peut-être pour réconcilier l'hier et l'aujourd'hui, de retransmettre le cri d'indignation entendu lors du début des travaux de restauration :

Le Cri de Mozart

Monsieur le président, vous ne pourrez le croire !
Des fauves sont venus me violer dans la nuit ;
Plus d'odes, plus d'éclat ! Je suis l'immonde cri
Offert aux vils maillets d'une intouchable gloire.

Hier, j'étais le charme où fleurissait le jour,
Le délicieux écrin où s'épanchait le rêve ;
J'étais la voix des cieux arrivée à la grève,
La musique inédite, aux notes de toujours.

Mais où court le gotha qui choyait mon visage ?
Mon corps percé de trous ne sait le retenir ;
Il est trop tard, trop tard ! Je vois déjà surgir
L'autre fosse où Mozart fut jeté sous l'orage.

Oui ! Dans tes murs, Mozart, je te rallumerai !
Tout Toulon sera là. Huit* consœurs merveilleuses
Ouvriront à nouveau leurs lèvres voluptueuses
Pour chanter les hauts-faits de nos jours adorés.

Et la ville, incrédule, offrira mille choses
À la belle apparue aux habits de l'été
Qui, revivant encor ce qu'elle avait été,
Rougira doucement, à la façon des roses.

* Nos huit consœurs académiciennes.

Daniel GISSEROT

Fiat Lux

Ainsi, l'on décida d'une partie de pêche.

Les trois amis en étaient coutumiers, mais là, il s'agissait de s'armer de courage pour aller mouiller le fil à Escampobariou, autour de cet îlot que l'on voit, si loin, posé sur l'horizon et qui marque la limite de l'inconnu, là où ceux qui vont loin risquent, aussi, d'aller profond, comme le dit l'immortel César du bar de la Marine. Aussi, la veille, le « pointu » avait-il été préparé avec soin. Le plein était fait, l'ancre à poste et le compas brillait des feux du laiton poli au fond de sa boîte en bois tropical. Partis très tôt, nous mouillâmes par un fort beau temps à l'île Longue. La mer fut calme, une vraie mer de curé, et la pêche s'avéra raisonnablement satisfaisante. Vers 17 heures, l'on décida de rentrer au port, tant pour se reposer, enfin, que pour ne pas encourir trop de reproches conjugaux. Mais la Méditerranée est imprévisible et, en cette chaude soirée d'été, une brume épaisse se leva. Cependant, l'on n'était pas inquiet. Le moteur tournait avec sérénité et le compas que l'on regardait enfin indiquait bien un cap nord-nord-ouest qui devait sûrement ramener à bon port, d'autant que l'on n'y voyait pas plus loin que le bout-dehors vermillon qui ornait insolemment la proue du pointu. Soudain, perçant la brume, l'on vit apparaître deux feux, le rouge à gauche, le vert à droite, indiquant sans doute possible l'entrée du port.

Nous étions sauvés !

On réduisit le moteur, on se mit lentement dans l'axe, lorsqu'un craquement significatif, accompagné d'un arrêt brutal indiqua que l'on venait de s'encastrer dans les enrochements du littoral. Pas de voie d'eau, Dieu merci. On mouilla l'ancre, on pataugea un peu et l'on fut vite à l'abri sur la terre ferme. La pêche fut sauve, heureusement.

Mais, sacré nom d'un Neptune, que s'était-il passé ?

Oh, c'est très simple : au bas d'une rue donnant sur la mer s'étaient ouverts récemment, à gauche un bureau de tabac et à droite une pharmacie. La carotte rouge de l'un et la croix verte de l'autre, fortement éclairées jour et nuit, étaient seules visibles par temps de brume et nos amis, les prenant pour les balises réglementaires d'entrée au port, s'y étaient, eux, malencontreusement trompés.

Et voilà....

Patrick BUFFE



Le Pointu, *par Anne SOHIER-MEYRUEIS, de l'académie du Var.*

Le Temps des îles

Le métier de marin, chers amis, offre parfois des moments de grâce et de rêverie. Il en fut ainsi un petit matin alors que notre aviso s'approchait de son port de base, Tahiti, île merveilleuse maintes fois décrite, certes, mais île avant tout, ce qui n'est pas négligeable.

Pour un marin en effet, les îles sont leur salut, elles sont leurs dangers, elles font partie de leurs rêves.

Et mon esprit ce matin-là se mit à passer en revue le catalogue un peu désordonné des îles, celles du moins que j'avais connues et qui m'avaient marqué.

Il y avait toutes les îles de mes débuts, battues par les tempêtes d'Armor, déchiquetées par l'océan. Elles plantaient dans le ciel des phares ithyphalliques et remplissaient la nuit de leurs pinceaux lumineux qui nous disaient : « Comptez-moi bien, trois éclats toutes les vingt secondes, c'est moi, ne confondez surtout pas ! », ou bien : « Attention, si vous me voyez en rouge, vous êtes en danger ». Nous en connaissions les alignements, les amers, les chenaux. L'air, quand nous les approchions, sentait le goémon, l'iode, la vase ou au contraire, selon l'heure et le vent, le foin, le crottin, enfin, des odeurs de campagne.

Il y avait les îles des mers chaudes. Tantôt hautes, tout en crêtes acérées et pans de lave couverts de jungle, elles sentaient le tiaré, le frangipanier et parfois la vanille. Tantôt basses, à fleur d'eau, on les entendait avant de les voir, quand une houle vigoureuse brisait sur leur barrière de corail. Elles exhalaient les odeurs un peu écœurantes du coprah ou des fientes d'oiseaux.

Je revoyais les îles Marquises, massives ou découpées, sombres, ventées, tièdes. Souvent inabordables. Certaines n'étaient habitées que par des chevaux sauvages, seuls rescapés d'un naufrage oublié et dont Brel disait si joliment qu'ils fredonnent Gauguin.

Nous avions visité des îles comme Uvea, aux prodigieuses bordures de sable, ou d'autres, comme l'île des Pins, plus réservée, qui n'entrouvre sa végétation que sur quelques criques arrondies au fond desquelles le corail pulvérisé est venu déposer un tapis de rêve. Plus sauvages, dépeuplés, d'autres morceaux d'atoll, des récifs à peine émergés sont devenus le royaume des oiseaux et des tortues.

Au retour de Nouméa, on ne pouvait laisser à l'écart l'invraisemblable îlot Matthiews, roc déchiqueté émergeant d'une mer jaunie par ses projections de soufre, sommet atmosphérique d'un volcan sous-marin épuisé dans la quête du soleil et qui crache dans une haleine fétide son dépit de n'avoir pu devenir une île véritable, garnie de fleurs, d'animaux et peut-être, peut-être seulement, d'êtres humains.

Il y eut l'archipel des Tuamotu et ses atolls d'or et d'argent sertis çà et là de quelque cocoteraie inclinée par l'alizé. J'aime les atolls. Ils respirent au rythme lent et anarchique du lagon, qui s'emplit ou se vide au gré des tempêtes et des marées, réglées par quelque Neptune capricieux et maître de l'éternité.

Il y eut encore d'autres îles nues, des bancs de sable ou de corail, avec le plumet désabusé de quelques palmiers endurants, et que les oiseaux aimaient bien parce que l'homme n'y venait pas.

Mon catalogue de rêves aurait pu s'allonger plus encore, mais, rappelez-vous, nous approchions de Tahiti.

C'était le moment de l'extrême privilège du marin, cette avance lente et respectueuse, émerveillée ou chargée d'impatience, vers une terre inconnue ou familière, des lumières dans la nuit, l'émergence de formes parfois extravagantes et, tout au long de l'approche, des effluves, des senteurs, l'odeur oubliée de la terre humide et tiède, des battements d'ailes.

À six heures du matin, l'île était droit devant notre aviso, très basse sur l'horizon. Ce n'était encore que l'élan fatigué d'un sommet volcanique vers un ciel matinal et limpide, la partie émergée d'un monde qui nous est cher où, au pied d'un édifice de pentes basaltiques et de luxuriance végétale, s'étalait la bande étroite et littorale où l'on vit.

À huit heures, le ciel devant nous s'était rempli de lumière. Le soleil avait percé depuis un bon moment déjà, et la chaleur de la terre s'était transformée au-dessus de l'île en cumulus éclatants.

À dix heures, Tahiti était proche. La jupe de jungle égarait sa taille dans une dentelle de nuages et trempait dans l'océan un mince ourlet d'habitations multicolores.

L'œil discernait alors le fil d'argent des cascades hautes et fines. Au pied de l'île où déferlait la houle, un liseré d'hermine marine s'accrochait aux récifs. Le tissu de jungle se faisait plus épais. Ses drapés tourmentés, ses échancrures profondes se transformaient peu à peu en vallées encaissées s'enfonçant dans l'intimité végétale de l'île.

Bientôt ce fut le port. Dans un glissement silencieux nous laissâmes sur tribord les voiliers sur lesquels claquaient les pavillons du monde entier, des bateaux de pêche japonais ou coréens accouplant leurs coques blanches suant la rouille, et peut-être même quelque monstrueux navire de croisière écrasant de sa silhouette luxueuse les boutiques hétéroclites du front de mer et déversant sur le quai son chapelet de touristes pâles et vieux.

Nous retrouvâmes alors le bruit et l'agitation de la ville mais aussi les amis, la famille et les réalités quotidiennes de la vie…

Ce temps des îles est loin maintenant. Mon navire s'est transformé en un balcon qui domine joliment la mer. Parfois, cependant, reviennent de longs moments de rêveries et de souvenirs lumineux empreints, je l'avoue, d'un peu de nostalgie. Alors, dans le calme du soir, j'applique pieusement le si précieux et poétique conseil de Milan Kundera : « Qui cherche l'infini n'a qu'à fermer les yeux ».

Michel Heger

DEUXIÈME PARTIE

Travaux des commissions spécialisées

COMMISSION DE LITTÉRATURE

Responsable : Roland BILLAULT

SÉANCE DU 9 JANVIER 2018

LES ÉCRIVAINS MARCHEURS

INTRODUCTION

Roland BILLAUT

Entre « l'Argentin de Carcassonne », ce faux voyageur moqué par Jacques Brel, et les vrais marcheurs que nous allons suivre il y a un monde ; un monde d'apprentissage, de sacrifice, de fatigue, mais aussi souvent d'opportunité « médicale », d'exaltation sportive et surtout de ferveur spirituelle qui donne à l'individu son authenticité « péripathétique ». Bob Dylan, ce poète révélé, récemment évoqué ici, pose bien, dans une de ses plus belles chansons, la nécessité existentielle des longs cheminements : *Combien de routes un homme doit-il parcourir avant que vous l'appeliez un homme ?* Qu'on se rassure : notre choix s'est porté exclusivement sur des écrivains de langue française. Encore ce choix est-il, comme tout choix, fatalement, quelque peu arbitraire, étant donné le long cortège d'auteurs possibles, ce qui ne veut pas dire contestable ! Nos participants d'aujourd'hui, par leur judicieuse sélection d'écrivains, vont nous démontrer combien la marche peut faire désirer et surgir sous la plume les beautés qui jalonnent tant de pays, faire revivre les artistes qui les ont révélées ; combien elle nous offre, dans sa linéarité même, l'image du Temps dans le cours duquel elle nous place, comme des figurines ou des automates de théâtre examinés le temps d'une prestation avant le grand voyage au bout de la nuit…

Mais nos collègues vont nous entraîner vers des horizons plus riants ou dans des itinéraires plus attirants. Qu'on en juge :

Jean-Pierre Aubry, bien loin des espaces maritimes qui lui sont chers ou des contrées lointaines d'Orient, qui vont être évoquées ensuite, va nous faire connaître Rodolphe Topffer, un marcheur-pédagogue inspiré qui fut aussi, dans une sorte de démarche logique, l'initiateur de la bande dessinée, cet autre parcours de la pensée créatrice.

Avec Daniel Gisserot, nous éprouverons chez Victor Segalen ce que Saint-Pol-Roux appelait « les féeries intérieures », sans que ce grand parcoureur de stèles ait pu faire mentir le constat de Sénèque nous rappelant, avec sa perspicace lucidité, que « voyager n'est pas guérir son âme ».

Jean-Yves Bry, quant à lui, mettra ses pas dans ceux, infatigables, du « dromophile » Jacques Lacarrière, lumineux chantre des beautés de la Grèce, « notre mère » comme la nommait Roger Peyrefitte, dont les rayons avaient retrouvé dans le bleu de ses yeux leur éternel message.

Enfin, parce qu'il faut bien qu'il y ait un bout du Chemin, André Bérutti donnera à sa vaillante épouse sur les routes l'escorte prestigieuse d'écrivains et de guides qui les conduira auprès de Saint Jacques de Compostelle, tout pénétrés de l'émotion spirituelle qui s'exalte en retrouvant le Salvateur « Matamoros ».

RODOLPHE TÖPFFER ET SES VOYAGES EN ZIGZAG

Jean-Pierre AUBRY



Né à Genève en 1799, fils d'un peintre, Rodolphe Töpffer fréquente très jeune les milieux artistiques ; il suit des études littéraires classiques et rêve de devenir peintre, carrière à laquelle il doit renoncer à cause de problèmes de vue ; il se dirige alors vers l'enseignement et se consacre en même temps à l'écriture ; il écrit des pièces de théâtre, connaît la célébrité avec ses récits de randonnées, publiés en 1844, dans lesquels il entraîne ses élèves, et qui sont agrémentés d'illustrations admirées par Goethe. Töpffer est accueilli dans *L'Illustration* qui publie ses nouvelles et ses dessins. À sa mort en 1846, il fut salué par Sainte-Beuve avec lequel il avait des relations épistolaires, et certaines de ses œuvres seront publiées à titre posthume comme les *Nouveaux Voyages en zigzag* préfacés par Sainte-Beuve qui vante sa modernité.

Auteur connu au XIX^e^ siècle, notamment en France où il fut publié grâce à son cousin, l'éditeur Dubochet, qui a contribué à le faire connaître, Töpffer fut un peu oublié au XX^e^ siècle, même si le musée Rath de Genève lui a rendu hommage pour le centenaire de sa mort en 1946, et s'il est néanmoins toujours édité chez Babel.

Paradoxalement, si Töpffer est surtout connu par la postérité pour ses ouvrages *Premiers Voyages en zigzag* et *Nouveaux Voyages en zigzag* qui relatent ses périples, il n'a pas randonné au départ pour écrire et publier ; son but était pédagogique ; il crée un concept nouveau de marche avec ses élèves, concept repris depuis, qu'il appelle « les courses d'école », sorte d'initiation à la nature pour les élèves qui découvrent et observent ; et ces observations constituent pour nous de précieux témoignages sur les paysages et source de réflexions sur les comportements individuels et collectifs qui dépassent largement son expérience.

Si, à la différence de nombreux écrivains, Töpffer n'a pas randonné pour écrire ; il tient cependant un journal de bord quotidien non destiné à la publication, qu'il illustre de croquis comme c'était l'usage à l'époque. Il commence ses randonnées en 1823 à Genève et les premiers récits écrits connus datent de 1837. Et c'est en 1844 seulement que seront publiés chez l'éditeur parisien Dubochet les *Premiers Voyages en Zigzag*, tandis que les *Nouveaux Voyages en Zigzag* paraîtront après sa mort en 1854. Dans *Premiers Voyages en zigzag*, les textes sont présentés par année, de 1837 à 1842, tandis que dans les *Nouveaux Voyages,* les récits sont présentés par lieux en mettant l'accent sur le voyage. Et dans les deux recueils, il relate la vie quotidienne, chaque jour faisant l'objet d'un chapitre. Après la « table » des textes, il y a la table du « placement des gravures », aussi importantes pour lui que l'écriture ; on note que dans les *Nouveaux Voyages*, ces gravures sont réalisées par Girardet, d'après les dessins de l'auteur.

Ses randonnées sont de vraies randonnées au sens où le terme est utilisé depuis le XIX^e^ siècle ; ce ne sont pas des marches linéaires d'un point à un autre, mais des circuits en boucle dont la durée varie de huit à trente-six jours pour le voyage à Venise. Leur particularité est que, partant du même endroit, Töpffer aime reprendre les mêmes chemins d'une année sur l'autre, s'arrêter dans les mêmes auberges et rencontrer leurs mêmes occupants qui vieillissent.

Autre originalité de Rodolphe Töpffer, il ne marche pas seul, à la recherche de lui-même, de paysages ou de rencontres, à la différence de beaucoup d'écrivains d'hier comme Rousseau, qui est un de ses maîtres, ou d'écrivains contemporains, comme Jacques Lacarrière, qui arpente la France et des horizons plus lointains, Jean-Claude Kaufmann qui remonte la Marne à la recherche de lieux qui lui étaient chers, ou d'autres écrivains nombreux, hier ou aujourd'hui, sur le chemin de Compostelle.

Ainsi, Rodolphe Töpffer randonne avec un groupe d'élèves, une fois par an. C'est une sorte de voyage de fin d'année préparé par les économies de la bourse commune qui est représentée au départ comme une « grosse dame, toute reluisante de santé et d'embonpoint ».

Donc, Töpffer crée un concept nouveau à cette époque, ce qu'il appelle les « courses d'école ». En effet, après la poursuite de ses études de lettres à Paris, il rentre à Genève en 1820 ; il enseigne, crée son propre pensionnat et commence à organiser ces excursions avec ses élèves dont il veut compléter la formation en dehors de murs de l'école qui est abandonnée mais avec retour obligatoire à celle-ci où « nous serions bien aises d'arriver, n'était le latin, le grec, l'algèbre, la rhétorique et consorts, qui nous accueillent à bras ouverts pour nous introduire bien vite en classe.»

Novatrices, ces courses d'école provoquent l'étonnement des habitants qu'ils prennent « pour les élèves des jésuites de Fribourg » car ils « voient passer des blouses puis des blouses », mais au lieu du supérieur qu'ils attendent, ils voient venir une dame « en robe rose qui est madame Töpffer ». En effet, sa femme, infatigable, les accompagne et, dit-il, elle « chemine à pied comme nous et au milieu de nous, partageant notre bonne et mauvaise fortune, et goûtant avec un plaisir infini un genre de vie qui est loin d'être toujours délicat et confortable ».

La randonnée forge le caractère, l'endurance et le sens de l'effort. Töpffer décrit les conditions de la marche ; ils font jusqu'à « dix lieues de marche par jour » mais souvent la moitié, utilisant aussi des moyens de transport comme le bateau sur les lacs alpins ou des carrioles. Sans réellement d'expérience au départ, il raconte qu'une fois, « travaillé de fatigue, tourmenté d'ampoules, incapable de manger, incapable de dormir, il ne (leur) restait plus que la force de réfléchir sur les équivoques délices de leur situation ». Et malgré ce, « vers une heure de la nuit, » il fallut repartir pour atteindre avant le lever du soleil le sommet de la dent de Vaulion », effort vain car il pleuvait, mais les élèves soutinrent le moral et le physique des adultes.

Il y voit, pour ses élèves et pour lui-même, « une source de jouissance savourée au moment, avec vivacité, avec ivresse », les marches « rendent plus vigoureux devant les difficultés » et donnent une force morale. Il recherche « dans les voyages une distraction ou un allégement à l'affliction et à la mélancolie ».

La randonnée crée aussi « une solidarité d'élèves et une bonne cohésion ». C'est un moment d'échanges et de partage. Cette vie collective, d'une vingtaine de jours parfois ou plus, lui apparaît comme « tout aussi éducative et plus instructive que vingt mois de classe ». La randonnée permet aussi de découvrir les autres, en dehors du cercle connu du pensionnat. Elle développe en outre le sens de l'argent, de sa gestion avec la bourse commune et de la dépense qui tient une grande place dans les récits de Töpffer. Les conditions de vie sont simples et on n'hésite pas à manger les produits de la récolte comme les myrtilles.

Cette expérience développe le sens de l'observation et remplace un cours d'histoire naturelle par l'observation de la flore, de la faune et des minéraux car dit-il « la marche n'est plus besogne, labeur, mais est devenue l'amusante facilité de se porter à droite, à gauche, là où l'insecte bruit, là où le parfum trahit la fleur, là où les débris de rocher font pressentir quelque trouvaille. »

Töpffer fait aussi l'éloge de la lenteur, la marche permettant de regarder, d'écouter, de réfléchir. Ce sont « des parties de plaisirs simples, loin des salons et des casinos, comme le plaisir d'entendre des voix harmonieuses venant d'un couvent, chacun écoute avec ravissement en continuant à marcher.» L'esprit est « passagèrement nettoyé des soucis et devient pendant les longues heures de marche plus propre à goûter le beau et le bon ; et l'on vient à aimer cette façon de voyager ».

Il y a donc dans ces randonnées une visée éducative, un souci de se transformer, de sortir de son confort et de se préparer à la vie. À ce but éducatif s'ajoute une visée pédagogique.

En effet, ces « courses d'école » ne forment pas seulement le caractère et ne sont pas simples divertissements, Töpffer y trouve pour ses élèves, dit-il, « matière à observation car pour ceux qui en sont doués il n'est point de sol ingrat, point de solitude ennuyeuse. » Ces randonnées permettent donc la découverte de lieux, de paysages en Suisse, Savoie, Italie et leur description.

Il décrit avec précision, par l'écriture et le dessin, les lieux qu'ils traversent et qui sont objets d'observation. Sainte-Beuve disait de lui dans une notice publiée dans *Le Moniteur* à l'occasion de la publication des *Nouveaux Voyages en zigzag* que c'était « un paysagiste ». Il le présente comme « le peintre des Alpes » grâce à sa plume et son crayon.

Ainsi, ils se dirigent vers Martigny en remontant le Rhône, montent dans le froid jusqu'à l'hospice où ils sont accueillis par les moines et se dirigent vers le col du Grand Saint-Bernard, visitent le Val d'Aoste avec la Tour des Lépreux et les antiquités.

Avec un guide, ils vont souvent vers le mont Blanc dont « la mer de glace suffit, dit-il, pleinement à captiver les yeux et les esprits ; le glacier ressemble à une mer en fureur dont les flots tantôt se combattent, tantôt se pressent et s'accumulent les uns au-dessus des autres, c'est un sublime spectacle. » Beau témoignage à comparer avec l'état actuel du glacier.

Venise, Milan et Gênes sont également sur leurs circuits, mais ces villes sont atteintes en carrioles en raison de la longueur du trajet et de la chaleur. Leur arrivée ne passe pas inaperçue. Rien ne lui échappe ; à Venise, il décrit les courses de gondoles, ils vont au théâtre, flânent sur la place Saint-Marc, s'attardent au café Florian. Toutes les églises sont visitées.

La randonnée, même si elle a des aspects sportifs, est aussi touristique ; le groupe prend le temps de savourer les lieux traversés et surtout d'avoir des contacts avec la population locale et les gens qu'ils rencontrent. En effet, la randonnée pour Töpffer c'est aussi la découverte des autres, de leur culture, de leur façon de vivre. Il décrit ceux qu'il rencontre avec réalisme, humour mais toujours bienveillance ; rien ne lui échappe et on peut dire que son regard est celui d'un « ethnographe » mais aussi d'un peintre.

Le groupe rencontre des habitants locaux, souvent modestes, dont il aime décrire la façon de vivre et son récit est un témoignage précieux sur une société rurale maintenant disparue mais qui était déjà surprenante pour des citadins de son époque. Il admire les Savoyards à cause du sérieux de leur travail, les guides en particulier, compétents et prudents, qui contournent le mont Blanc par Saint-Gervais, Courmayeur et le Val d'Aoste. Souvent sur les chemins, il croise « des crétins naïfs », des goitreux très nombreux, témoins d'une vie rude et repliée.

En 1837, dans son *Voyage aux Alpes et en Italie*, il arrive au chalet des Mottets qu'il trouve « très peuplé, presque trop », c'est une sorte de pensionnat « où l'on élève en commun des cochons et des moutards », il décrit au cours d'un repas, « un spectacle très curieux, une petite fille empâte le moutard qui avale partie et laisse filtrer le reste ; mais un chien est là qui lèche et tout près le cochon qui avale les filons égarés. » Et la scène continue. Bel exemple de zéro déchet à la mode de nos jours !

Les touristes anglais font l'objet de descriptions amusantes : il distingue deux groupes : « les *no-no* qui traversent tout le continent en gardant un silence digne et national ou qui ne font infraction à ce silence que pour répondre *no* » et les « oui-oui qui parlent et répondent « comme des Français ». Les Allemands ne sont « ni oui-oui ni *no-no* mais Allemands, tout simplement, qui n'ont que faire d'autre compagnie que leur pipe ni d'autre langage que le pur saxon.»

Arrivé en Italie, il s'étonne « des habitudes des gens à se promener sur les places, c'est le farniente général, assez gai et animé. Et si en quel qu'endroit on travaille réellement c'est en tapage, en mouvement comme il s'en fait chez nous autour d'un incendie qu'on éteint. »

La Suisse, évidemment, est pour lui le plus beau des pays, dont il loue la propreté des habitations, la beauté des paysages, l'honnêteté des habitants et des logeurs si bien que la « bourse commune ne s'en trouve que mieux ». La Suisse leur permet de rencontrer des touristes et, parmi eux, ils ont « la surprise de découvrir la variété de touristes la plus rare, la plus extraordinaire, la plus inconcevable, c'est le français *no-no* ! Oui, aussi *no-no*, aussi muet que peut l'être le plus muet, le plus poisson de ces grands cétacés qu'envoie l'Albion dans nos montagnes ! »

Mais il décrit aussi avec humour les animaux, notamment les mulets, importants lors des marches et dit de celui qui tire la charrette que « ce mulet est un vieillard éminemment octogénaire dont l'allure est impayable et la charpente singulière, il a des côtes très visibles à l'œil nu, la crinière grise, l'œil philosophique et la lèvre pendante, il porte les pieds de derrière en dehors comme un maître de danse. »

En conclusion, on pourrait dire que Rodolphe Töpffer est plus un randonneur-écrivain qu'un écrivain-randonneur. Ses *Premiers Voyages en zigzag* et ses *Nouveaux Voyages en zigzag*, très novateurs à son époque, sont particulièrement intéressants et divertissants pour un lecteur du XXI^{e} siècle et cet exposé ne donne qu'un aperçu de leur richesse. Il y aurait encore beaucoup à dire et je vous invite à les lire et à rêver comme lui et ses élèves après ses aventures qui laissent beaucoup de souvenirs, mais la bourse vide…

Que reste-il de Rodolphe Töpffer en dehors de ses témoignages et ses dessins ? Il est considéré comme l'inventeur des bandes dessinées avec son œuvre *Les Amours de monsieur Bois* qui sera portée à l'écran en 1921 et ses randonnées scolaires ont été imitées vers 1874 par le Club alpin français qui a lancé, avec le soutien du ministère de l'Instruction publique « Les caravanes scolaires ».



HALTE A RÉALP.

LA MARCHE INACHEVÉE DU POÈTE SEGALEN

Daniel GISSEROT

« À quoi bon marcher lorsqu'on peut voyager en voiture ! » aime clamer, sans bouger un orteil, une majorité de nos contemporains : pourtant de multiples traités font actuellement l'éloge de la marche et défendent une sorte de droit à pérégriner revendiqué comme parcours de santé mais aussi, ce qui est moins banal, comme espace de créativité littéraire : ce sont ces réflexions sur le rôle de la marche jusque dans l'interprétation même du monde qui, au sein de la riche cohorte des voyageurs aux prises avec les mots, conduisent, j'oserais dire obligatoirement, à l'œuvre singulière de Victor Segalen.

Mais Victor Segalen, et permettez-moi ici de vouvoyer votre hautaine indifférence, quel était l'enjeu de ce que ce que vous appelez, avec adoration, « l'incontournable lenteur de la marche » ? Probablement, est-il important ici de rappeler quelques mots de votre adolescence et de vos débuts médico-littéraires, vous qui dites être « né pour vagabonder, voir et sentir tout ce qu'il y a à voir et sentir au monde ». L'adolescence, vous l'évoquez, au soir de votre vie, dans *Les Immémoriaux bretons* ; vous décrivez votre passion à arpenter les « secrets corridors obscurs de l'os ancestral de la sourde Bretagne » : le parler long des labyrinthes et leur glaise si chinoise, mais aussi vos vagabondages culturels et cultuels avec le vieil ami-poète Saint-Pol-Roux, le mage de Camaret, celui qui vous confiait : « On ne voyage vraiment qu'à pied, sinon l'homme n'est qu'un bagage animé ».

Le 29 janvier 1902, vous soutenez votre thèse de doctorat devant la faculté de médecine de Bordeaux. Elle ne portait pas encore votre nom ! La dromomanie, une errance pathologique, est, cette année-là, au centre des préoccupations médicales d'Emmanuel Régis, un de vos juges de thèse. Le professeur Régis publiera en 1910 un livre sur la dromomanie de Jean-Jacques Rousseau. Si le mot dromomanie n'apparaît finalement pas dans votre travail, vous l'utiliserez dans *Le Double Rimbaud* où vous interrogez l'errance rimbaldienne et dans l'*Essai sur l'exotisme* à propos de votre description très « anti-touristique » des « troupeaux errants » : déjà votre attrait pour, dites-vous, « l'exploration des contrées neuves et sauvages qui, n'ayant pas encore de noms européens, ne savent même pas celui qu'elles se donnent ! »

Vous voilà médecin de la Marine ! Vous avez vingt-quatre ans ! Vient l'éblouissement tahitien de 1903 et le 3 août, aux Marquises, votre pèlerinage à la « Maison du Jouir » de Gauguin. La marche est pratiquement le premier mot de votre premier roman *Les Immémoriaux*, publié en 1907 : « Cette nuit là-comme tant d'autres nuits [...] Térii le Récitant marchait, à pas mesurés, tout au long des parvis inviolables. » Mais les pérégrinations de Térii s'arrêtent : oublieux des dieux, le héros du roman sur la Polynésie du XVIII^{e} siècle, se renie et se laisse baptiser par les missionnaires venus d'Europe. La marche vers les parvis inviolables devient celle de l'évanouissement presque joyeux de la race maori !

Tahiti puis, le 6 janvier 1905, l'escale de votre aviso à Djibouti : votre *Double Rimbaud* rapporte comment vous, qui vous apprêtez à sucer sa poétique, interpellez, dès les brasiers du quai, l'ombre du « passant considérable » : « Homme vain ! Tu te flattais d'avoir des muscles et des os. Oh ! Marcheur étonnant ! Le poète que tu méprisais te conduisait encore, et par vengeance que tu le méconnusses, à ta perte. »

Mais il faut attendre le 25 avril 1909 et votre départ en Chine pour que vous deveniez le grand marcheur littéraire décrit sous la plume un peu lyrique du poète Géo Norge : « Ce n'est point un joueur ni un illusionniste, ce gars au talon ferré, grand piéton des immenses terres de Chine... J'aime qu'un poète soit un homme de muscle, un homme d'étreinte, un homme qui sait manier un outil, conduire une barque, panser une plaie, un homme pour tout de vrai. » Et, de fait, en huit années d'Asie, de 1909 à 1917, vous ne cessez de boire à de nouveaux voyages : comme Gauguin qui, en Polynésie, avait tout osé en peinture, vous osez tout, à travers l'immense continent, pour « enlacer en poème le toucher de la Chine » : oui, toucher cette Chine hors du temps, en donnant tout de suite, pour que se muscle l'étincelle de poésie, une place première à « la buée des sols, à la terre jaune onctueuse et grasse, au bruissement incalculable de l'eau », à la dénomination chinoise des lieux, des fleuves, des villes et des royaumes enfouis qui vous attendent : dans, dites-vous, des « sortes de poèmes en prose », toutes ces surfaces, imaginées ou parcourues, vont, dans, ce que vous nommerez votre « voyage double », faire éclater le genre poétique !

Le toucher de la Chine ! À peine arrivé, vous décidez d'accomplir, avec le « délicat et très aimé compagnon de cœur et d'aventure », le comte Auguste Gilbert de Voisins, un homme de lettres oisif et fortuné, une grande randonnée en Chine centrale. Elle va durer six mois ! Partis début août 1909 de Pékin, vous traversez le Shanxi. Progressant, écrivez-vous, « dans la poussière accumulée », vous longez la vallée de la Fen He, atteignez le fleuve Jaune, remontez son affluent le Wei et arrivez à Xi'an le 21 septembre. Franchissant les monts du Kiang-Sou où, dites-vous, « entre les crevasses, les sentiers passent où ils peuvent », vous êtes à Lanzhou le 24 octobre. Vous voilà, sous les rafales de pluie et de neige, sur « l'immense ossature du Tibet » mais, la saison avançant, vous ne vous y aventurez pas. Vous faites cap au sud, dormez « fourrures aux épaules et braséros aux pieds », accouchez une Chinoise dont l'enfant va mourir, découpez à la hache une tête de Bouddha dans un temple, discutez en maquignon le prix d'une corvée de coolies, déclamez sous la tente, Augusto couché à vos côtés, des vers de Baudelaire. Vous atteignez Ch'en-Tu, capitale du Sichuan, le 6 décembre. Vous gravissez les 3 500 mètres de l'Emei Shan, descendez, dites-vous, « des larmes de froid sur les joues », le Min puis le Yang-tsé : les halètements cadencés des haleurs et des rameurs et, devant la jonque, la voix entourante des tourbillons, des gorges rocheuses, des rapides ! La « vie singulière » du fleuve Bleu vous porte jusqu'à Shanghai où vous arrivez le 28 janvier 1910. Vous, qui venez de croiser d'innombrables statues et poteaux funéraires, publiez *Stèles* en 1912.

Le 1er février 1914, vous quittez à nouveau la Cité violette pour un autre voyage en Chine centrale : détaché de la Marine auprès du ministère des Affaires étrangères, vous êtes, sur six mille kilomètres, investi d'une mission archéologique qui vous charge de relever les monuments de l'époque des Han et des T'ang. Vous avez l'aval de l'Institut. Augusto qui, comme vous, a acheté des armes et rédigé son testament et Lartigue, un jeune enseigne de vaisseau chargé de la cartographie, vous accompagnent. Suivent aussi deux tonnes de bagages dont une malle d'argenterie et dix-sept porteurs ! Comme il y a quatre ans, vous prenez la « Grande Diagonale de Chine » qui s'étire de Xi'an à Ch'en-Tu où se terminera la mission. C'est au cours de cette expédition, qu'entre autres tumuli photographiés et dessinés par vous, vous découvrez, le 12 juin 1914 sur un fronton Han, une scène surmontée de la description de « deux bêtes longues et nerveuses, affrontées, séparées par une sapèque ». Vous vous attacherez, dans *Équipée*, à reprendre l'image de ces deux bêtes opposées, en affirmant que « l'être est l'objet qu'elles se disputent » : toute votre œuvre est déjà là, condensée dans ces six mots ! Mais, le 10 août 1914, écrit joliment Lartigue, « un courrier tibétain issu de la brume » annonce la guerre et, via Hanoï, vous rappelle brusquement en France : vous voilà une seconde fois exclu d'un Tibet tant imaginé ! Votre recueil *Thibet* paraîtra après votre mort.

Vous repartez à nouveau en Chine en 1917 en tant que médecin d'une mission chargée du recrutement de travailleurs chinois : vous les recrutez avec soin mais vous en profitez pour explorer et ramener à la lumière les statues et les tombeaux de la dynastie des princes Liang ! Les *Feuilles de route* de l'année 1917 décrivent votre émotion à la découverte du monumental Lion de pierre ailé de Siaoking : « Je, dites-vous, n'oublierai jamais le geste impérieux, décisif, formidable, total, dans lequel il m'apparut – à une heure de marche, sous la pluie crépusculaire. Le marbre mouillé était noir ; la terre, prête à germer, brune et rousse. Il naviguait ainsi, luttant pour ne pas être submergé. »

Lors de ces trois harassantes pérégrinations de plusieurs mois, dans cette Chine centrale « enfermée dans le lœss », chacun de vos pas tentera de résoudre votre difficulté essentielle : « enlacer en poème le toucher de la Chine ! » Votre œuvre ne pouvait, en effet, apparaître sans votre immersion dans l'univers chinois : Sophie Labatut l'écrit parfaitement : votre « émerveillement esthétique n'est qu'une conséquence de votre exploration du monde chinois ». De la Chine maritime aux marches de Mongolie, la « pénétration » de ce que vous nommez « l'espace du temps passé » vous procure un plaisir aussi nécessaire que renouvelé. En alchimiste des cimes, vous allez le transmuer en jubilation d'esthète et de poète : une joie d'abord physique et sportive, qu'avec une précision technique étonnante, vous décrivez dans votre journal de route. Au début, la marche est, à vos yeux, un simple moyen de transport : « Et qui me portera ? Des chevaux, des chameaux, des ânes, des hommes, des mules ou mes pieds ? Chacun peut-être tour à tour mais dans quel ordre ? » L'ordre importera peu car c'est la marche à pied que vous chantez avant tout : « Le bon marcheur va à son train sans interroger à chaque pas sa semelle et les pas sur la route sont bons et élastiques. » Oui, souples et élastiques, comme le deviendront, affirmez-vous, les vers de votre prose !

Le 8 septembre 1909, « les muscles satisfaits », vous, à l'écriture si recherchée, écrivez banalement à votre femme Yvonne : « Je n'ai le soir qu'un seul ennemi : pas la fatigue mais un effroyable sommeil délicieux et sain. Douze heures de grand air… »

Oui, avant tout, votre corps, maigre et nerveux, est heureux, à l'aise dans le monde des choses et de l'effort physique : vous affirmez même « saisir, au même instant, la joie dans les muscles, dans les yeux, dans la pensée, dans le rêve… Les épaules et la tête pèsent juste ce qu'il faut et les tempes battent d'allégresse, et le

cerveau fiévreux de joie se comprend et se conçoit comme un organe heureux de vivre et digérant avec vigueur sa pensée ». Dans ce bonheur exalté, vous allez jusqu'à préciser que « la sandale et le bâton retrouvent un peu de leur jeunesse d'autrefois » : une sandale et un bâton qui semblent loin de l'image classique du pèlerinage ! Vient même l'éloge presque anatomo-physiologique de la sandale : « Grâce à elle, le pied ne souffre pas, et pourtant fait l'expertise délicate du terrain. Grâce à elle, à l'encontre de toute autre chaussure, il s'épand et s'étire, et divise bien ses orteils. Le gros travaille séparément, les autres s'écarquillent en éventail. On pressent que le terrain va glisser… » Glisser, parce que la jouissance sportive est aussi celle du « corps à corps rapide, brutal, impitoyable avec le réel » : corps à corps dans le « gros torrent » mais aussi nez à nez avec un « moignon informe de grès sucé par la pluie » et face-à-face soudain avec l'infini « fantastique de la Terre jaune ». Alors, vous vous interrogez, et, dans le vécu de la marche, cela devient la question centrale de votre voyage : « L'imaginaire se renforce-il quand on le confronte au réel ? »

Car vous sentez, jouxtant la joie physique, virile et musculaire du terrain, monter un plaisir autre que vous qualifiez d'esthétique : le plaisir, dans l'incessante pérégrination, de l'accès à la beauté du monde, c'est-à-dire à la perception de sa logique, de sa cohérence, de ses proportions parfaites, en quelque sorte de sa nécessité : un monde « clair » et « beau » mais, vous le précisez dans une lettre du 15 mars 1915, « illusoire » par l'aggravation des manques que vous constatez. C'est cette dégustation marchée de la beauté qui vous conduit à votre *Esthétique du Divers et de l'Altérité* et à ce que Sophie Labatut appellera avec justesse votre « monde-œuvre ». La quête de la marche apparaît donc, chez vous, plus philosophique et personnelle que géographique, photographique, dessinatrice et même archéologique. Et dans ce voyage hors norme qui vous fait, direz-vous dans *Odes*, « jouir à plein bord », les étapes, que vous appelez tristement « Escales Grises », sont, vous l'écrirez dans une note du 9 novembre 1916, « comme un trou entre le Réel et l'imaginaire, l'un et l'autre provisoirement suspendus ». Car c'est « le mécanisme quotidien de la route » qui est primordial : c'est lui qui, écrivez-vous, « donne naissance au double jeu plein de promesse sans quoi l'homme vivant n'est plus corps ou n'est plus esprit ». Vous saisissez ici que, dans le double jeu, vous ne devez pas vous désaffronter du réel car ce sont bien le réalisme et les scansions de la marche qui font entrevoir, non seulement les « cloisons nouvelles » et les « lacunes imprévues » que vous pressentiez dans *L'Essai sur l'exotisme*, mais aussi « l'arrière-plan d'un arrière-monde » que vous quémandez de tous vos yeux. Écoutons, sur vos chemins jaunes de poésie, « le fleuve courut sur ses eaux disputer à la montagne l'inspiration du poète » et vous livrer aux « remous pleins d'ivresse » de vos deux jeunes grands fleuves Diversité et Altérité ! Écoutons :

« Dans des contrées frémissantes d'eaux et de vent dévalant, sur le geste indifférent de la route et sur les longs serpents des eaux, je suis mené par mes pensées, cavales sans mors, une à une, deux à deux, quatre à quatre, tirant mon char incessant. Je franchis les marches d'empire : je touche aux confins, aux passes ; je roule chez les tributaires inconnus. » Les tributaires inconnus, qui seront l'extrême de l'autre et l'arrière-continent de vous-même.

Stèles, votre chef-d'œuvre poétique, prolonge *Équipée* et vous invite à hâter cette marche vers vous-même. Accentuant le désir, les chapitres de votre recueil indiquent les grandes directions de l'Empire : Face au Midi, Face au Nord, Orientées et Occidentées. Mais, contrairement à *Équipée*, vos *Stèles* auront nul besoin, pour devenir poétiques, des secours de la sandale et du bâton : le déguisement chinois de leurs mots suffit, dites-vous, à leur faire arpenter, bien sûr sans intimité inconvenante, les non-dits de vos propres stèles intérieures. Au final, il s'agira d'un voyage, lui aussi long et aventureux, vers ce possible « Centre et Milieu », imparcouru mais habitable, où, espérez-vous, « l'être coïncide avec le soi-même. »

Mais la marche esthétique tant chantée par vous conserve un goût d'inachevé : parce que votre œuvre, éperdument, bute sur l'image forte de la frontière : malgré votre « pas pressé » et votre « regard par-dessus le col », votre quête n'aboutit pas : la « muraille démurée » et la « montagne surmontée », « l'être reste fièrement inconnu » conclut *Équipée*. Mais votre regard d'horizon ne renonce pas : vous, qui répétez « Gardes toi d'élire un asile », ne rejoignez pas votre fameuse « chambre close des livres et des porcelaines froides ». Votre recueil *Odes* montre cependant que votre ambition change : votre marche esthétique se fait morale de vie : « Ceci est permis au poète (écrivez-vous) de prendre en lui de faire poétiquement son ciel. » Vous poursuivez, mais êtes-vous sevré d'opium, la marche vers cette vie de ciel dans *René Leys* et *Thibet*. Dans *René Leys*, c'est étonnamment le poète germanique Rainer Maria Rilke qui le premier saisit le sens de votre longue marche au sein de la Cité interdite : dans une lettre du 14 février 1924, il écrit : « Ériger un mur c'est facile, mais de nous faire croire qu'il y a des demi-dieux derrière, tout en parlant de leurs actions, de leurs amours et de leurs malheurs, c'est prodigieux. » : Rilke comprend que le lieu vers lequel vous ne cessez d'aller est celui où le monde terrestre pouvait, non pas se diviniser et se fondre, mais respirer et vivre dans le « bol renversé du Souverain-Ciel », un bol à la fois beau et indestructible. Et voici *Thibet*, votre poème-testament, dédié à Nietzsche : écoutons, vers l'inaccessible paradis terrien, votre pas se faire bond :

Le rythme, qu'il se fasse bond et
Chemine au plus haut des cieux astrés !
Et quel récitant discipliné…
Ne s'essoufflerait à ton gravir ?

Puis, au finir de votre gravir :

J'ai dit ce qui ne saurait être dit,
Trône là-bas, dans l'Interdit
Éclatent les vœux de négation ! Je ne saurai rien de ton être…

Oui, au toucher du ciel ou plutôt au chercher de ce que vous appelez « le lieu de gloire et de savoir, le lieu d'aimer et connaître », votre poésie s'essouffle et, au-delà du mur glacé où, dites-vous, vous « usez vos deux genoux », il n'y aura qu'une percée vers une lumière, une percée étrangère à la religion de votre « ami » Claudel ainsi qu'au paganisme grec que pourtant vous chérissez, car elle va accorder plus d'importance à l'individu qu'à la divinité : vous ne saurez donc rien de l'être et votre gravir des cimes de l'esprit est un échec. Henry Bouillier, auteur d'une thèse fondatrice sur votre œuvre, avance que la cause répétée de l'échec est votre refus, orgueilleux, de marcher jusqu'au terme de la clarté : franchir « l'Interdit » risquait de vous faire accéder au sans figure que tout homme habite ! Dans le même sens, Noël Cordonnier écrit joliment que vous êtes un « écrivain qui campez constamment sur les bords de la connaissance humaine » : oui, votre poésie « échappe » et, sous votre campement, vous avouez, comme déjà dans *Équipée*, n'avoir entrevu, sur les sommets lointains et ineffables, que… des hommes !

Mercredi 21 mai 1919 : votre ultime marche terrestre dans le bois du Huelgoat ! Vous enfilez vos grandes « bottines montantes de Chine ». Un mois auparavant, le 19 avril, vous écriviez à la mystérieuse et douce Hélène Hilpert : « Amie très chère, cela vous donne le ton exact de certains Moments chinois, qui durèrent parfois des mois entiers ; ces journées, dans la conquête toujours nouvelle de la plaine impériale, qui s'ouvraient dans le lever de la paupière de l'aube. »

Les Moments chinois des marches de Segalen ! Ce sont ces certains moments magiques où les pas du poète allaient vers « la paupière de l'aube » que j'aimerais vous avoir fait partager.

Bibliographie et références sommaires

Cahier Victor Segalen. Numéro 7. Association Victor Segalen. 2001. 139 p.
COATALEM, J.-L. *Mes Pas vont ailleurs*. Paris : Stock, 2017. 280 p.
DOLLE, M. *Traces, passages : le franchissement du rapide* CAHIER VICTOR SEGALEN. Numéro 6. Association Victor Segalen.2000. 187 p.
Dans Équipée. Ce que le poème dit du poème. Presses universitaires de Vincennes, 2005. 215 p.
POSTEL, Ph. *Segalen : Le Rythme et le Souffle*. Nantes : Pleins Feux, 2002. 242 p.
ROUDAUT, J. *Ce qui nous revient*. Paris : Gallimard, 1980. 462 p.
SEGALEN, V. *Les Immémoriaux*. Paris : Plon, 1982. 331 p.
SEGALEN, V. *Équipée ou Voyage au Pays du Réel*. Paris : Gallimard, 1983. 147 p.
SEGALEN, V. *Stèles*. Paris : Gallimard, 1973.151 p.
SEGALEN, V. *René Leys*. Paris : Gallimard, 1971. 238 p.
SEGALEN, V. *Odes* suivies de *Thibet*. Paris : Gallimard, 1979. 122 p.

UN PHILOLOGUE EN MARCHE : JACQUES LACARRIÈRE

Jean-Yves Bry

Des limaces enlacées

Près de Langres, à l'aube, un homme marche dans une forêt ensommeillée. Lentement, car il évite des couples de limaces agglutinées en une étreinte interminable dans un grand mucus de bave violette. Les limaces sont des mollusques hermaphrodites. Pour être fécondée chaque limace doit recevoir les spermatozoïdes d'un autre mâle tandis qu'elle-même, en tant que mâle, éjecte les siens dans le vagin du partenaire. Ces mollusques en une seule union connaissent un plaisir double, à la fois mâle et femelle. Intrigué, dégoûté ou jaloux, l'homme essaie de séparer ces couples, mais ses doigts glissent en vain et ses efforts n'aboutissent qu'à un resserrement des liens conjugaux. Il continue son chemin.

Des années plus tard il écrira que cette expérience lui rappelle le vieux mythe de Tirésias. Selon une des versions de ce mythe, Tirésias aurait surpris deux serpents en train de faire l'amour, et se serait mis en tête de vouloir les séparer. Quand il y parvint il fut aussitôt transformé en femme. Sept ans plus tard, au même endroit, il surprit de nouveau des serpents accouplés. Il retrouva alors son ancien sexe, devenant par là le seul homme ayant été femme, ayant connu l'amour total. Un jour Zeus et Héra se disputèrent pour savoir qui jouissait le plus dans l'amour, de l'homme ou de la femme. Ils demandèrent son avis à Tirésias, qui répondit que c'était la femme, bien plus que l'homme, ce qu'Héra trouva bien indiscret de sa part. Pour le punir, elle le rendit aveugle.

Ce marcheur, c'est Jacques Lacarrière. Les limaces sont dans *Chemin faisant* (1974). Jacques Lacarrière (1925-2005) est un homme multiple : philologue, traducteur du grec ancien ou moderne, grand connaisseur des mythologies, acteur et metteur en scène de pièces de théâtre grec, écrivain, journaliste, conteur, photographe,… J'en oublie. L'écrivain aborde des genres différents : récits de voyages, essais, traductions, poésies, romans. Dans chaque genre il utilise sa connaissance du grec et de la civilisation qui s'y attache, son amour de l'histoire et des mots, sa capacité à oublier sa propre culture pour mieux découvrir celle des autres. Curieux des gens et des choses. Je propose un itinéraire pour aller à sa rencontre : le philologue d'abord, puis le marcheur et enfin le passage de la marche à l'écriture.

Un philologue

C'est celui qui connaît et pratique la science des documents écrits, du point de vue de leur étude critique, de leurs rapports avec l'ensemble de la civilisation, de l'histoire des mots et de leur origine. Jacques Lacarrière pratique avec passion cet art, qu'il nourrit de ses connaissances et traductions des auteurs grecs anciens (Hérodote, Eschyle, Pausanias, Ésope). Il est amoureux de la mythologie, pas seulement grecque. Il voyage avec tout cela en tête, et cette érudition se manifeste tout au long de ses écrits, sans pédantisme, par touches légères.

Défenseur ardent de la langue grecque, il écrit que depuis Homère jusqu'à nos jours c'est « une même langue, […] c'est-à-dire identique en ses changements successifs ». Il ajoute : « […] il va de soi qu'il ne saurait exister de continuité d'une langue sans continuité concomitante de la culture dont elle est l'expression. » Et comme preuve de cette permanence depuis trois mille ans, il raconte une anecdote. Sur une plage deux gosses jouent avec un crabe et le martyrisent. Au bout d'un moment l'un des deux, parti se tremper dans l'eau demande « Qu'est-ce qu'il fait ? » en parlant du crabe. Et l'autre lui répond : *Charopalévi*, littéralement « il lutte contre Charon ». Charon le nocher qui passait les morts dans les Enfers, et *palevo* (combattre) forment ce terme depuis douze à treize siècles, et ces deux enfants n'en avaient aucune conscience, pas plus, ajoute Jacques Lacarrière, « qu'on ne se soucie en français si l'interlocuteur porte un pourpoint quand on lui pose une question à brûle-pourpoint. »

Autre preuve de stabilité de la langue, les prénoms : en Crète, « trois petites filles jouent dans l'eau […]. La mère appelle ses trois filles […] « Vasso, Antigone, Hélène ! Venez manger tout de suite ! « Deux des filles accourent aussitôt. La troisième reste à jouer dans l'eau. Au bout de cinq minutes, la mère ressort, excédée et

se met à hurler : « Antigone ! Vas-tu venir manger oui ou non ? Tu n'en fais toujours qu'à ta tête !» ». C'est bien ce qu'en disent la mythologie et Eschyle.

Notre auteur a même inventé le mythogramme : écrire avec des mythes comme on dit pictogramme, idéogramme ou calligramme. Dans *l'Été grec*, il nous donne l'exemple d'un dialogue imaginaire avec un Icare modernisé. Icare est très fier de sa chute, qui l'a rendu célèbre, tandis qu'on a oublié que Dédale, son père, avait, lui, réussi un vol extraordinaire de Crète jusqu'en Sicile. C'est une preuve que les gens ne s'intéressent pas aux héros heureux. Ils ne veulent que des mythes tragiques et des héros foudroyés. *L'Envol d'Icare* publié en 1993 développera ce thème.

Revenons en France, *Chemin faisant*, pour y retrouver notre philologue à l'œuvre, au sommet du puy de Montoncel. Parti des Vosges pour arriver dans les Corbières, c'est la première fois qu'il rencontre ce mot qui « m'escortera jusqu'au terme de mon voyage. […] Car *puy*, à mesure que je descendrai vers le sud, deviendra *peuch* aux limites méridionales de l'Auvergne, *puech* dans les Causses, *pech* dans le Minervois et *pié* dans le Languedoc. Ainsi peut-on retrouver, par le fil des chemins vous menant vers la mer, l'itinéraire, l'histoire d'un mot, lui-même né de *podium*, mot latin signifiant éminence que les lèvres étrangères de nos ancêtres, ont fini par brasser, fouiller, creuser, élaguer pour ne lui laisser que cette syllabe puy. » Jacques Lacarrière est aussi attentif aux patois encore parlés en France, qui selon lui en 1971, subsistaient davantage dans la moitié sud de la France : « Ainsi, tout au long des chemins, du Morvan aux Corbières, ma marche fut-elle accompagnée de sons nouveaux, d'inflexions inconnues pour moi comme si, souvent, je me trouvais non pas en pays étranger, mais sur des terres dont l'histoire ne s'était jamais confondue tout à fait avec celle de la France. »

Et puis il aime les mots pour les mots, et jouer avec eux. « Depuis Chabreloche, j'ascends régulièrement chaque jour de quelques deux cents mètres. » Et si on lui fait le reproche d'utiliser ce verbe ancien (ascendre, le contraire de descendre), il répond : « Qu'importe, chacun le comprend et c'est là l'essentiel. C'est à cela que servent les mots. » Impossible de citer la vingtaine de mots qu'il inventorie pour désigner ceux qui marchaient couramment sur les chemins au XIX^{e} siècle, « des nomades en somme, étrangement perdus et égarés au sein d'un monde devenu sédentaire, des ambulants qui déambulent sans motif apparent, des divagants qui errent sans raison (d'où le sens second de ce mot). »

Un marcheur

Jacques Lacarrière aime marcher, seul. Il veut bien cheminer, musarder et même muser, mais il ne veut pas randonner. Il a gardé de son enfance, « au temps du Maréchal », un mauvais souvenir des marches en groupe en Sologne et dans le Val de Loire : « J'y décelai déjà cette déformation typique qui par la suite donna naissance aux randonneurs. Par curiosité, j'ai recherché l'étymologie de ce mot et je ne fus nullement surpris de voir que randonner vient de *randon*, vieux mot français signifiant fatigue, épuisement. *Courir à randon* c'est courir jusqu'à l'épuisement et *randir*, se déplacer avec ardeur et impétuosité. »

Jacques Lacarrière a donc marché, seul, pendant près de vingt ans en Grèce, puis en France (mille kilomètres *Chemin faisant* en 1971), mais aussi en Égypte, Turquie, Syrie, Palestine, Tunisie. En juillet 1950, à vingt-cinq ans, il part à pied de Paris pour le sud de l'Italie, embarque sur un caïque qui passe par Corfou et les Îles Ioniennes. Le 8 octobre 1950, il fait son premier séjour au mont Athos.

Le Mont Athos

Ce fut, selon ses mots sa « première rencontre véritable avec un autre monde que celui de la province française et de Paris ». Cette péninsule située au nord de la Grèce, en Macédoine, est une véritable théocratie, regroupant vingt monastères orthodoxes. Interdite aux femmes depuis un décret de Constantin Monomaque de 1046, et encore de nos jours, malgré les observations de la Commission européenne.

À vingt-cinq ans, Jacques Lacarrière qui connaît bien le grec ancien, s'est trouvé « face à un véritable continent spirituel habité par une histoire dont j'ignorais le premier mot. Seul devant un mode de vie, des pratiques, des rituels contraignants. Seul aussi (du moins durant les deux premiers voyages) devant une langue – le grec moderne – que j'ignorais entièrement. »

À cinquante-huit ans, quand j'ai eu personnellement la chance de faire le bref séjour autorisé aux pèlerins, j'ai connu ce même désarroi, commettant quelques gaffes, que je ne raconterai pas ici. Je n'ai pas retrouvé les

impressions de vétusté et de crasse décrites par Lacarrière, ni cette impression de refus de tout modernisme. Il faut dire que depuis 1950 les subventions européennes ont permis de restaurer la plupart des monastères, et de préserver ce patrimoine d'origine byzantine.

Dans *l'Été grec* Jacques Lacarrière qui « gardait au fond de lui [sa] liberté d'incroyant, un incroyant curieux de religion » ne manque pas d'évoquer quelques superstitions, et la plus forte de toutes, selon lui, la croyance aux démons. Mais il est contaminé à son tour en 1953, lors de son troisième et long séjour : « Les deux dernières semaines, je ne pouvais plus dormir sans terreur dans des cellules éloignées et je me souviens – c'est mon seul souvenir certain – d'avoir chaque fois demandé au père hôtelier (*archontaris*), de la façon la plus naturelle du monde, « une cellule calme, sans démons ». Je serais mal venu de critiquer cette faiblesse passagère, alors que je me revois encore au monastère de Vatopeidi, contempler des reliques, et même embrasser la ceinture que la Vierge portait quand elle est venue à Athos, ce geste étant garanti comme pouvant guérir un cancer. Toujours dans *l'Été grec* (paru en 1976) il raconte la difficulté de ces premiers déplacements sur les sentiers d'Athos peu ou pas entretenus, jamais balisés ni fléchés. « La plupart du temps, des bifurcations surgissent sans cesse ici et là, menant à quelque coupe dans la forêt, à un ermitage abandonné et l'instinct seul dicte le choix du voyageur. L'instinct et, peu à peu, cette connaissance qu'on acquiert à force de marcher et de s'être égaré et qui fait pressentir le chemin qu'il faut prendre à l'usure de ses pierres, la froissure de ses herbes, à mille détails révélateurs et, au début, indiscernables. »

Chemin faisant

On pourrait croire qu'il est plus aisé de se déplacer en France, où l'on rencontre plus facilement quelqu'un à qui demander son chemin. Pas sûr !

« À Lettenbach, j'avais demandé mon chemin à deux femmes qui plumaient des volailles devant chez elles. « Continuez, me dit l'une d'elles. C'est tout droit. « Mot fatal ! *Tout droit*. Derrière ce mot si simple se cachent deux façons totalement contradictoires de concevoir la marche, deux visions inconciliables du cheminement. Car il signifie ou bien tout droit *en direction*, c'est-à-dire en allant le plus droit possible dans la direction choisie, quel que soit le chemin, ou bien tout droit *en restant sur le même chemin*, même s'il tourne, retourne ou revient en arrière, autrement dit quelle que soit sa direction. Savoir à quelle « école « appartient celui qui vous renseigne est tout l'art de la marche ».

« Marcher c'est d'abord savoir s'arrêter, regarder, prendre son temps. »

Le cheminement solitaire permet d'observer à son rythme, d'entendre les bruits de la nature, de rencontrer non seulement des gens, mais aussi des animaux, des plantes, des odeurs, de ressentir des sensations, par exemple en Arcadie, aux sources du Styx : « Je trempe mes mains, mon visage en sueur dans cette eau vive qui garde encore son goût de neige ensoleillée ».

Le marcheur s'adosse à la chapelle de Notre-Dame des Vignes et somnole un peu. « Au réveil, je constate que sans m'en rendre compte je me suis installé sous une immense toile d'araignée avec, en son centre, une grosse épeire, de celle que l'on nomme justement porte-croix. Vus d'en bas, les rayons où perlent encore des gouttes s'étoilent contre le ciel en rosace immaculée, je pourrais presque dire idéelle si je ne la voyais si proche de moi, quoique sans poids, sans substance apparente et pourtant présente, frémissante, inamovible entre ses points d'attache avec ce cœur immobile au centre des rayons, pattes tendues sur les fils frissonnants. »

Et pour Jacques Lacarrière tout est bon pour que l'esprit s'évade pendant ces arrêts bienvenus : « À un moment, je me souviens, j'ai posé mon sac à terre, contre un poteau télégraphique pour me délasser un instant et collé mon oreille contre le bois, pour écouter le bourdonnement du courant : c'était un ronronnement très doux et régulier comme si, entre chien et loup, loin au-dessus de cette route solitaire deux chats conversaient dans le ciel. »

Il y a des émerveillements, comme celui-ci emprunté au poète Gustave Roud : « Épilobes fleurissant et défleurissant debout devant lui comme une troupe de petites filles en sarraus mauverosés, qui reprend souffle entre deux rondes… » Il y a aussi des tristesses : une page entière sur les animaux écrasés sur les routes. « C'est un véritable massacre dont nous n'avons aucune idée. Ainsi marquée de taches, d'auréoles, d'écrabouillis de toutes couleurs, l'asphalte ressemble à ces ardoises ou à ces schistes empreints de mille fossiles et où se lit l'histoire d'un sol. »

Plus encore il y a la fatigue, ou plus exactement une lassitude mentale. « Quelquefois, la lassitude vous saisit brusquement quand on marche. Non pas la lassitude physique mais un désarroi, un ennui, presque un désespoir, inexplicables. Je me souviens qu'en cet endroit précis, devant ces champs retournés, le désordre des plantes arrachées, ces oiseaux tristes picorant sans un cri les miettes de la terre, je me sentis pris d'un découragement subit. La solitude de cette route sans fin, ces rencontres trop brèves et si superficielles, tout ce que je n'avais ni vécu ni senti, me saisirent à la gorge. Je jetai mon sac sur le côté, furieux de ce voyage inutile et stérile. Marcher, vivre comme un errant, passer une partie de son temps à vaincre chaque jour la méfiance instinctive que je lisais sur les visages, provoquer l'attention ou, si possible, la sympathie, quémander l'hospitalité, persuader, implorer, émouvoir les tenancières et les cerbères marmoréennes des cafés-restaurants et, chaque soir recommencer ce même scénario, pourquoi ? Je n'ai fait que passer, je n'ai fait qu'entrevoir cette vie de la France comme, sur un étang gelé, à travers le cristal de la glace, les algues, et les éclairs vivants d'un autre monde. J'ouvris le sac pour chercher quelque chose à boire. Mes affaires étaient entassées, sales et froissées. J'en avais plus qu'assez aussi de cette crème de gruyère, du rire idiot et insolent de cette vache sur l'étiquette. Assez des fruits secs et du lait concentré, avec, sur le tube ces oisillons au nid ouvrant stupidement leurs gosiers affamés. Assez du lait sous toutes ses formes, sec, liquide, crème ou pommade. Ce soir il me faut quelqu'un avec qui parler chaudement car j'en ai assez du silence, de la solitude, des tracteurs et des greniers à foin. Mais où vais-je trouver tout cela ? »

Après ces moments difficiles, d'autres plus gais, plus festifs. Telle cette récolte de « coulemelles monstres » qu'il apporte au petit café-restaurant de Védrines. Quand il demande à la patronne de les cuire, elle s'inquiète : « Mais personne ne les mange ici [...] et je ne sais pas les préparer. Vous êtes sûr qu'ils sont bons ? »

Quant aux rencontres utiles au marcheur solitaire, je ne résiste pas à la tentation de vous lire cet hymne aux boulangères : « Je finirai quand même par en avoir une [chambre] grâce à l'entremise d'une boulangère. Est-ce coïncidence ou fait sociologiquement jusqu'alors ignoré ? Partout, j'ai rencontré des boulangères aimables, avenantes, prêtes à venir en aide, au point que par la suite, à chaque difficulté, je me dirigerai droit vers la première boulangerie venue en me disant : faisons confiance aux boulangères. Plus que les charcutières, les fleuristes, les cafetières, mieux que les quincaillères, les épicières, les droguistes, elles sont le cœur généreux des villages. Chez elles on vient chaque jour, elles connaissent tout le monde. Aussi, pour ceux qui liront ce livre, marcheront, arriveront un jour dans un village sans hôtel, je hasarde ce conseil, propose ce dicton, né en mes jours d'épreuve :

« En cas de peine ou de misère,
Allez trouver la boulangère. »

Et pour clore ce chapitre sur le marcheur, le bonheur à la fin du voyage en France : « Juste au col de la Feuilla, d'où la route descend jusqu'à Treilles, où j'allais quelques jours me reposer chez des amis, je vis d'abord les collines ocres parsemées de buissons, les villages disséminés sur les versants et, à leur pied, une plaine gris-bleue, infinie, sans le moindre labour et sans la moindre maison. Cette plaine c'était tout simplement la mer ! »

Chemins d'écriture

Philologue, marcheur, comment devient-on écrivain, et d'abord pourquoi écrire ?

Aux réponses d'André Breton : « On écrit pour chercher des hommes et rien de plus », et de Giono : « pour s'ajouter au monde », Lacarrière ajoute « pour augmenter le mystère du monde et non pour le résoudre. »

Dans *Chemins d'écriture* paru en 1988 il déclare que : « [...] une vie ne se confond pas – du moins pas entièrement – avec les livres. Ceux-ci ne sont pour moi que la trace visible d'un parcours qui s'effectue souvent bien loin d'eux. En ce trajet vital, le livre devient halte plutôt que but, un amer pour soi-même et pour les autres (...) ». « N'ai-je donc fait que cela pendant toutes ces années grecques : dépenser des trésors d'ingéniosité pour résister à la Beauté et pour écrire ? Est-ce là un programme de vie ? Eh bien, je réponds : oui. »
« Ainsi pour moi voyage et écriture cheminent toujours ensemble, tour à tour sédentaire et nomade, urbain et insulaire, je continue d'écrire pour voyager et de voyager pour écrire, car tout livre est pour moi un devisement[1] conscient du monde. »

1 *Le Devisement du monde* est l'un des titres donnés au livre des aventures de Marco Polo (1298), autrement dénommé : *Livre des Merveilles* ou *Il Millione*.

Pour passer de la marche au livre il faut du temps. S'il tient des carnets de voyage ou de route, pour fixer quelques repères de dates, lieux ou rencontres, Lacarrière prend surtout le temps de l'infusion de la mémoire, de la compréhension, bref de la digestion des informations. Il suffit de comparer les dates des voyages et celles des livres s'y rapportant.

La Grèce est parcourue de 1947 à 1966, mais *l'Été grec* n'a été publié qu'en 1976. La traversée de la France réalisée en 1971 a donné *Chemin faisant* en 1974. Les voyages en Turquie de 1966 sont la base du roman *La Poussière du monde* paru en 1987. Se définissant comme « apprenti mystique, historien amateur » Lacarrière publie en 1961 *Les Hommes ivres de Dieu*. Ce livre est issu d'un repas nocturne au monastère de la Grande Lavra (Mont Athos 1953), faisant apparaître à la lumière des cierges des figures de saints semblant reprendre vie. Au retour en France, il voulut se documenter sur ces saints, martyrs, ascètes appartenant à la tradition orthodoxe et pour certains à la tradition copte, mais ne trouva pratiquement aucun livre sur eux, « si ce n'est de vieux manuels d'histoire ecclésiastique tout à fait rebutants. » Un ami qui travaillait aux éditions Arthaud lui conseilla d'écrire lui-même le livre qu'il cherchait. Ce qui suscita un voyage en Égypte en 1956, puis dans les années soixante l'écriture de ce livre.

Et c'est au cours de ces pérégrinations à la recherche des Pères du désert qu'il rencontre une « ombre inoubliable, celle de Marie l'Égyptienne ». Mentionnée brièvement dans *Les Hommes ivres de Dieu*, elle reste présente dans ses pensées, et autour d'elle il bâtira son premier roman *Marie d'Égypte ou le Désir brûlé* publié en 1983, plus de vingt ans après. « Certains trouveront que l'incubation fut longue mais qu'importe ! Je suis le contraire d'un écrivain précoce et pressé et j'ai toujours su que je n'accomplirai vraiment la promesse au tilleul que dans mon âge mûr. Ce qui s'est parfaitement vérifié. » Le tilleul qu'il évoque c'est celui du jardin de son enfance à Orléans, dans les branches duquel il se réfugiait dès le printemps. C'est là qu'il a acquis la certitude qu'il consacrerait sa vie à la poésie. Poésie, car à cet âge il n'avait pas d'autre mot pour exprimer son désir d'écriture. Il parle plus longuement de cet arbre formateur dans *Le Pays sous l'écorce* publié en 1980.

La marche et la poésie se complètent dans ce passage de *Chemin faisant* : « Lorsqu'on marche, on ne transporte pas mentalement avec soi, on ne se récite pas intérieurement des traités de sociologie rurale ou la liste des statistiques sur le rendement des blés améliorés, non, de préférence on marche l'esprit vide – je veux dire vidé de tout ce qui l'encombre dans la vie quotidienne et citadine – et seul un esprit aussi vidé ou aussi vide peut être disponible à tout ce qui surgit, remarquer la beauté d'une fleur, être attentif à un bruit insolite, surprendre le soleil jouant là-bas avec la croupe des montagnes ou les toits rugueux des villages. Et la seule chose qui, alors, peut occuper l'esprit sans l'encombrer, l'emplir en le laissant vide, est précisément la poésie. »

Repères bibliographiques

Chemin faisant, mille kilomètres à pied à travers la France d'aujourd'hui. Paris : Fayard, 1974.
Chemin d'écriture. Paris : Plon, 1991 (Terre humaine).
L'Envol d'Icare, suivi du *Traité des chutes*. Paris : Seghers, 1993.
L'Été grec : une Grèce quotidienne de 4000 ans. Paris : Plon, 1976 (Terre humaine).
Les Hommes ivres de Dieu. Essai sur le christianisme et les Pères du désert d'Égypte et de Syrie. Paris : Seuil, 2000 (Points-Sagesse).
Marie d'Égypte. Paris, J.-C. Lattès, 1983.
*Le Pays sous l'*écorce. Paris : Seuil, 2007 (Fiction & Cie).

MARCHER ET ÉCRIRE SUR LE CHEMIN, D'AYMERI PICAUD À JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

André Bérutti

Marcher sur le Chemin, c'est marcher sur le, ou plutôt les Chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, comme le font depuis treize siècles des milliers et des milliers de Jacquets, pour honorer saint Jacques le Majeur dont le tombeau fait de Compostelle un des trois grands lieux de pèlerinage de la chrétienté avec Jérusalem honoré par ceux qui en ramènent des palmes, les « Paumiers », et Rome honorée par les « Roumieux ».

Écrire sur le Chemin est chose plus rare comparée à la fréquentation des sentiers, drailles, chemins et routes conduisant vers le Finisterre espagnol. Certes la plupart des marcheurs emplissent au jour le jour un carnet, petit et débarrassé de sa couverture, gain de poids dérisoire, mais qui rassure celui qui va porter sur son dos pendant des jours et des jours le strict nécessaire à sa pérégrination.

Nombreux sont les pèlerins qui à leur retour de Compostelle ont raconté leur aventure et leurs états d'âme, allant même, comme Luc Adrian, jusqu'à donner la plume, si j'ose dire, à Riquiqui Gnomon, ce petit orteil victime d'agressions et de frottements retentissant sur le moral de son propriétaire. Les ouvrages de cette nature se sont multipliés avec le renouveau du pèlerinage depuis les années 70.

Nombreux aussi sont, depuis la même époque, les guides édités par les associations jacquaires et la Fédération française de la randonnée pédestre. Ces guides, précieux pour la préparation et l'exécution du pèlerinage, en reviennent abîmés, froissés, marqués par les intempéries et souvent amputés et allégés des pages abandonnées à la fin de chaque étape. Le magnifique guide Gallimard ne part pas car trop beau et trop lourd, mais le compagnon le plus précieux du pèlerin est le *Miam Miam Dodo* qui indique bien les deux plus grandes préoccupations du marcheur au long cours. Il est le fruit des voyages sur le Chemin d'un couple accompagné de son âne Ferdinand. Les éditions du Vieux Crayon créées à cette occasion nous ramènent opportunément à notre propos.

À propos de ces guides, voici ce qu'écrit en 1993 dans *La Ballade des Pèlerins* Édith de la Héronnière, partie à pied de Vézelay au printemps de 1977 et arrivée trois mois plus tard à Compostelle : « Le chemin restera un secret que les guides et les manuels ne percevront jamais tout à fait car il est changeant. Si l'on s'y égare, c'est pour mieux s'y retrouver. On s'y perd intelligemment, c'est-à-dire que l'on a tout à gagner à s'y perdre. C'est alors qu'il vous emmène à la fête et vous introduit à des mondes que vous n'auriez jamais connus si vous étiez sûr de votre chemin. Mais on n'est jamais sûr de son chemin, et pourquoi le serait-on ? »

Pour éclairer la suite, référons-nous au premier guide du Chemin, celui du moine poitevin, Aymeri Picaud, de Parthenay-le-Vieux, paru en latin aux environs de l'année 1139. Il représente la cinquième partie du *Liber Jacobi Sancti* consacré à la vie de saint Jacques et conservé aux archives de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle. C'est grâce à Jeanne Vielliard que nous disposons depuis 1938 d'une précieuse traduction en français de ce document incontournable et toujours d'actualité.

Voici ce que le médiéviste et écrivain Raymond Oursel appelle « le chapitre liminaire le plus célèbre ouvrant d'un trait de feu l'ouvrage d'Aymeri Picaud » : « Il y a quatre routes qui, tendant à Saint-Jacques, se réunissent en une seule à Puente la Reina dans le pays d'Espagne. L'une passe par Saint-Gilles, Montpellier, Toulouse et les ports d'Aspe (le col du Somport) ; une autre par Notre-Dame du Puy, Sainte-Foy de Conques et Saint-Pierre de Moissac ; une autre traverse Sainte Marie-Madeleine de Vézelay, Saint Léonard en Limousin et la ville de Périgueux ; une autre va par Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Jean d'Angély, Saint-Eutrope de Saintes et la ville de Bordeaux. Celles qui passent par Sainte-Foy de Conques se réunissent à Ostabat et, passé le port de Cize (Roncevaux), rejoignent à Puente la Reina la voie qui franchit les ports d'Aspe. Et de là, une seule route conduit jusqu'à Saint-Jacques. »

Ainsi sont définis les chemins d'Arles, du Puy, de Vézelay, et de Tours, puis le *camino francés* et, toujours pour Raymond Oursel dans *Pèlerins du Moyen* Âge, « des axes magnifiques sont tracés aux pieuses caravanes déambulant de toutes contrées vers le sanctuaire de Galice. »

Pour bien comprendre l'importance de cette marche vers le couchant il est nécessaire de connaître l'histoire et la légende de saint Jacques. Jacques dit le Majeur à cause de sa plus grande ancienneté parmi les compagnons de Jésus était le fils de Zébédée et de Marie-Salomé, et le frère de saint Jean l'Évangéliste, comme lui pêcheur sur le lac de Tibériade.

Jean-Christophe Rufin, notre confrère de l'Académie française qui en 2012 a parcouru à pied les 800 kilomètres du Chemin du Nord, réputé le plus sportif, fait allusion à l'histoire de Jacques dans *Immortelle randonnée*, clin d'œil à son statut d'immortel et référence au film de Claude Miller, *Mortelle randonnée*. Il écrit : « La femme de Zébédée était allée voir le Christ pour lui demander une faveur : elle sollicitait le Messie afin que, au royaume des cieux ses deux fils siègent à ses côtés. Cela lui avait valu un commentaire assez acide de la part de Jésus. Il avait rappelé à l'ambitieuse que le sacrifice de ceux qui le suivaient ne devait pas être consenti en vue d'obtenir des avantages futurs. » Cet épisode n'est en quelque sorte pas terminé. Saint Jacques continue à inspirer deux attitudes : l'une, humble et désintéressée, est celle des pèlerins solitaires et misérables qui arpentent l'Europe pour le rejoindre en son repaire de Compostelle. D'autres, au contraire, plus fidèles en cela à la mère de Jacques qu'à son apôtre de fils, cherchent dans le pèlerinage une rétribution. » Il fait là allusion à ce qu'il appelle le miracle de la *mochilla-express,* la *mochilla* étant le sac à dos, besace du pèlerin moderne, transportée en voiture d'une étape à l'autre, ce qui permet de voyager léger !

Jacques fut chargé de convertir les peuplades celtibères de la future Espagne où il ne fit que quelques disciples. De retour en Palestine il obtint de nombreuses conversions et fut décapité vers 44 à Jérusalem sur ordre d'Hérode Agrippa lors des premières grandes persécutions chrétiennes. Le corps du saint fut déposé dans une barque qui, après avoir traversé la Méditerranée, franchi les colonnes d'Hercule et remonté les côtes de la péninsule ibérique accosta au cap Finisterre.

Huit siècles après la mort de Jacques, à la bataille de Clavijo, le fils du tonnerre, ainsi appelé par Jésus à cause de son caractère emporté, devient le Matamore, le tueur de Maures pour les besoins de la reconquête de l'Espagne sur les Musulmans. Il apparaît sur son cheval blanc, sabre à la main, dominant la mêlée, et terrifie les Sarrasins qui s'enfuient non sans avoir laissé quelques têtes et quelques membres sur le champ de bataille. Le pèlerinage vers Compostelle naît et se développe vers le Champ de l'étoile qui avait guidé l'ermite Pélage et l'évêque Théodomir jusqu'au tombeau de l'apôtre retrouvé fort opportunément pour les besoins de la *Reconquista*.

Voici donc les Jacquets du Moyen Âge et les Jacquets modernes prêts à partir vers le tombeau de l'apôtre après avoir reçu leur *credencial* dont nous parle Alix de Saint-André. Elle se définit comme « pèlerine multirécidiviste, peu douée pour la marche et accrochée à ses cigarettes » dans la relation de ses trois pèlerinages ayant pour titre les trois derniers mots d'un poème de Rimbaud, « l'homme aux semelles de vent » : « Pour obtenir sa *credencial*, le passeport du pèlerin écrit-elle, il faut remplir un questionnaire et définir sa motivation en cochant une de ces quatre cases : religieuse, spirituelle, culturelle ou sportive. En Espagne, même les sportifs obtiennent ce carnet qui ouvre la porte des refuges ; toute personne en route vers Saint-Jacques est considérée comme un pèlerin. En France, c'est une autre paire de manches. Religieux et randonneurs de la culture se tirent souvent la bourre. »

Credencial, coquille et bourdon constituent la triade du pèlerin. La coquille recevait l'obole et servait de récipient pour puiser quelques gorgées d'eau. Elle était ramassée sur la plage du Finisterre, là où la barque miraculeuse s'était échouée. Elle est finalement devenue la marque de tous les pèlerins, et même des faux pèlerins à qui elle a donné le nom de « coquillards », bandits de grands chemins et coupe-jarrets. Pierre Barret et Jean-Noël Gurgand parlent en ces termes des coquillards dans leur très beau livre paru en 1978 après qu'ils sont allés à Compostelle en partant de Vézelay : « Quant aux coquillards, on appelle ainsi ceux qui se déguisent en pèlerins, arborant la coquille Saint-Jacques, pour mendier ou capter la confiance de leurs victimes. Certains suivent les Jacquets pendant plusieurs étapes s'il le faut avant de passer à l'action. »

Henri Vincenot qui n'a pas marché sur le Chemin, mais a écrit un roman sur les bâtisseurs des cathédrales romanes qui le jalonnent, écrit : « Et enfin et toujours, cette patte d'oie, faite de trois traits disposés comme les trois doigts de la patte d'oie, que l'on retrouvait brodée sur les capuches des Pédauques et qui, à l'origine, désignait les lointains pèlerins de Compostelle. Par déformations successives elle est devenue la Coquille Saint-Jacques. » De la patte d'oie à la coquille stylisée qui figure les chemins convergeant vers l'extrême ouest de l'Europe, les divers avatars de ce signe universel balisent tous les Chemins déclarés en 1987 par le Conseil de l'Europe « Premier itinéraire culturel ». En France ce balisage double en général le balisage rouge et blanc des chemins de grande randonnée.

Le bourdon, du bas-latin *burdo*, le mulet, ou du patois poitevin, *abourde*, perche, est décrit par Barret et Gurgand comme « un fort bois de près de deux mètres de haut, muni d'une pointe en fer. On en fait aussi des « rimeries » dans *La Chanson du Devoir* du pèlerin :

Le bâton d'espérance
Ferré de charité
Revêtu de constance
D'amour et chasteté

De façon moins édifiante mais non négligeable, ajoutent les auteurs, cette « épée spirituelle » aide aussi à la marche et sert à la défense contre le loup et le chien. »

Reprenons notre pérégrination après avoir salué Paul Éluard à Saint-Alban-sur-Limagnole. Nous sommes accompagnés de quelques écrivains qui tous ont consacré un ou plusieurs ouvrages à cette belle aventure. C'est que, comme l'écrit Alix de Saint-André, « nous sommes tous des pèlerins redoublants. L'essence du pèlerin est de redoubler. On a laissé quelque chose en chemin, on veut aller le rechercher. Quoi ? Ce n'est pas très clair mais c'est impérieux. Une sorte de vérité entrevue et qui s'est effacée avec le retour. Une façon de vivre aussi. Les deux sont liés. Quand on arrive, on n'en a pas terminé avec cette histoire. Et pour moi et pour écrire j'ai eu envie de faire le « vrai chemin », d'un bout à l'autre, depuis la maison en Anjou jusqu'à Santiago et même Finisterre d'une seule traite, à la médiévale. »

Le Barret et Gurgand, comme on dirait le Lagarde et Michard ou le Gault et Millau, est devenu l'ouvrage de référence alimenté aux meilleures sources. Il nous apprend qui étaient les pèlerins du Moyen Âge, leurs motivations, leurs soucis, leurs chants et leurs prières et retrace le pèlerinage fait à l'époque où aucun hébergement n'existait sept années après que Jacques Lacarrière a écrit *Chemin faisant* après avoir traversé en 1971 la France des Vosges aux Corbières. Les voilà franchissant les Pyrénées : « Celui qui fait l'ascension croit pouvoir de sa propre main toucher le ciel, écrit dans un éblouissement Aymeri Picaud passé par là vers 1130. Le ciel, nous aurions tout aussi bien nous y cogner le crâne depuis le temps que nous grimpions à l'aveuglette dans l'épaisseur de ce brouillard qui abolissait tout. »

Raymond Oursel a parcouru 10 000 kilomètres à pied sur les chemins de Saint-Jacques entre 1963, année de première parution de *Pèlerins du Moyen Âge* et 1978, année de sa réédition. Érudition, lyrisme et poésie font de cet ouvrage et de *Routes romanes* une référence sur l'histoire des « routiers de Dieu » et sur les édifices romans qui parsèment les chemins. Il décrit la Domerie d'Aubrac : « Le touriste le moins averti ne saurait, encore aujourd'hui, demeurer indifférent au spectacle brusquement surgi, tandis que défilent les nuées et les bourrasques, de cette forteresse plantée seule, comme un défi à l'étendue, parmi un décor d'apocalypse. Coupant le ciel de leurs roides arêtes, une énorme tour carrée de biais, et, sur l'autre bord, un clocher carré encadrent solidement une nef qui a des façons de casemate, renforcée par une gaine d'armatures puissantes en plein cintre. »

Après le froid, affrontons le feu avec Édith de la Héronnière qui décrit sa traversée de la Meseta : « Castille de poussière et de feu, dont les ors, les miels et les ocres se gravent au fond des yeux y laissant une empreinte au fer rouge. Castille que l'on traverse comme une lame est trempée — dont on ne sort jamais le même. [...] Nous sommes fondus dans ce feu qui embrase l'air : feu d'un ciel si bleu qu'il en devient blanc, feu des blés, feu d'un extraordinaire silence. » Le lyrisme n'est jamais absent des descriptions du Chemin et Raymond Oursel écrit : « Le fait est, par exemple, qu'aucun traité d'histoire n'atteint la puissance d'évocation bouleversante de ce *Chemin de Saint-Jacques* dans lequel Georges Blond campe une caravane pèlerinant à travers les embûches du Puy à Compostelle, et dont, oserai-je dire, il vit l'aventure intérieure au jour le jour. »

Dans la préface de *L'Homme, ce pèlerin*, Georges Blond écrit en 1956 : « Pèlerin, je l'ai été. J'ai longtemps marché sur les chemins et sur les routes, vers les sanctuaires. Lorsque je cheminais ainsi, parfois piétinant, je n'avais nullement l'impression de sacrifier à une pratique religieuse formelle de caractère historique, quelque peu périmée. J'éprouvais au contraire le sentiment de me livrer à une activité normale, physiquement et psychiquement bienfaisante répondant à une nécessité profonde et en quelque sorte organique. »

Jean-Claude Bourlès qui est certainement un des écrivains du Chemin les plus prolifiques a publié trois ouvrages dans lesquels il raconte ses retours obstinés à Conques et à Compostelle et s'interroge sur les motivations des pèlerins des XX^{e} et XXI^{e} siècles : « Pourquoi sont-ils sur ce chemin, qu'attendent-ils de leur démarche ? Quels souvenirs en gardent-ils ? Pour le savoir, j'ai interrogé des hommes et des femmes pendant des années, pèlerins et donc nomades, mais aussi ceux qui les reçoivent, ceux de l'écoute et de l'accueil. Ces réponses

contiennent-elles un début de réponse à la question pourquoi Compostelle ? Franchement, je ne le crois pas. La réponse, pour peu qu'elle existe, est ailleurs, et tellement diffuse que chacun en possède obligatoirement une parcelle. »

Jean-Christophe Rufin, touché par le virus de Saint-Jacques, fut saisi d'une étrange fièvre qui n'est pas liée à l'ingestion de coquillages avariés, lorsqu'il emprunta le Chemin. « Comment expliquer à ceux qui ne l'ont pas vécu que le Chemin a pour effet sinon pour vertu de faire oublier les raisons qui ont amené à s'y engager ? À la confusion et à la multitude des pensées qui ont poussé à prendre la route, il substitue la simple évidence de la marche. On est parti, voilà tout. C'est de cette manière qu'il règle le problème : par l'oubli. On ne sait plus ce qu'il y avait avant. » Cependant, de retour dans le monde, l'auteur n'a pas oublié : le Chemin s'est imposé, ce qui est probablement à l'origine de l'étrange sous-titre « Compostelle malgré moi ».

Un autre auteur, Patrick Tudoret, vient de faire paraître un beau roman à trois volets : un écrivain fuit le prix Nobel de littérature, écrit à sa bien-aimée défunte et se trouve par hasard sur le chemin du Puy après avoir débuté à Monastier-sur-Gazeilles le voyage de Stevenson dans les Cévennes. Patrick Tudoret a certainement parcouru le *Camino francés* tant ses descriptions sont précises. En voici quelques-unes : « Pour parvenir à Puente la Reina, ils avaient dû franchir la sierra del Perdón hérissée d'énormes éoliennes blanches. Qu'aurait pensé le seigneur de la Mancha devant cette armée de géants bien plus nombreux encore que les moulins à vent ? » « Un peu plus loin, sur les hauteurs, d'étonnantes sculptures de métal rouillé mimaient l'ascension des pèlerins montés sur des ânes ou cheminant lourdement à flanc de montagnes. » « À partir de Rabanal del Camino commence un des tronçons les plus difficiles du parcours et les collines érodées se muent assez vite en montagnes. Équidistante des ruines de Foncebadón et du hameau de Manjarín, la fameuse *Cruz de ferro* qui prend racine dans un chaos de pierres grises roulant sous les semelles. Chaque pèlerin est censé y déposer une pierre de son jardin, s'il a un jardin. »

Au terme de ce pèlerinage littéraire, je ne peux pas passer sous silence notre cher Léon Vérane, grand arpenteur des collines du Var et grand admirateur de Germain Nouveau. Le poète errant, mendiant mystique né à Pourrières s'est rendu à Compostelle à pied sur le *Camino francés* avant de retourner mourir dans son village natal en 1920. Je cite Léon Vérane : « Par un miracle de volonté, presque sans prendre de nourriture, ni de repos, aux premières clartés du jour suivant, à ses yeux émerveillés, Compostelle apparut. »

Les bons clochers sortaient des brumes indécises

Et Vérane s'interroge : Nouveau pensa-t-il au petit roi de Galice ? Les vers d'Hugo lui vinrent-ils à la mémoire ? Pourquoi en douter ? Il était poète et quelque peu frotté de romantisme.

De nombreux autres ouvrages devraient être cités, dont une plaquette écrite par Francis Gutton notre collègue de l'académie du Var. Son titre, rappelle que le chemin d'Arles est une voie à double sens conduisant au levant à Rome par la *via domitia*, au couchant à Compostelle. Ceci explique la présence de la légende du pendu-dépendu à Rabanal del Camino en Espagne et à Prelles dans les Hautes-Alpes.

Mais tout pèlerin est impatient d'arriver, de se présenter devant le portail de la Gloire, chef-d'œuvre de maître Mateo, et de glisser ses doigts dans les anfractuosités creusées par des millions de vos prédécesseurs dans le marbre de l'arbre de Jessé, puis, muni de sa *credencial* parée des beaux tampons apposés à chaque étape, de se présenter au bureau des pèlerins pour obtenir la *Compostella* attestant qu'il a « fait le Chemin ».

La messe des pèlerins lui permettra d'entendre son nom clamé en latin dans la cathédrale et d'assister au balancement prodigieux du *butafumeiro* décrit par Jean-Christophe Rufin comme « un encensoir géant, grosse marmite d'argent suspendue par une immense corde au plafond de la basilique. Rempli de myrrhe et d'encens puis allumé, l'énorme encensoir se met à fumer comme un feu de brousse. Six hommes s'emploient alors à lui imprimer un mouvement de balancier. La boule fumante va et vient dans le transept, répandant ses fragrances dans toute l'église. Quand le *butafumeiro* reprend sa place et que le cantique s'achève, c'est véritablement la fin du voyage. »

Approche bibliographique

ADRIAN Luc. *Compostelle, carnet de route d'un pèlerin*. Paris : Presses de le Renaissance. 2008.
BARRET Pierre et GURGAND, Jean-Noël. *Priez pour nous à Compostelle*. Paris : Hachette. 1978.
BLOND Georges. *L'Homme, ce pèlerin*. Paris : Fayard. 1956.
BOURLÈS Jean-Claude. *Passants de Compostelle*. Paris : Payot. 2001.
BOURLÈS Jean-Claude. *Le grand chemin de Compostelle*. Paris : Payot. 2001.
BOURLÈS Jean-Claude. *Retours à Conques*. Paris : Payot. 2001.
CLOUTEAU (Lauriane et Jacques. *Miam Miam Dodo*. Les Sables d'Olonne : Éditions du Vieux Crayon.
Chemins de Saint-Jacques. Paris : Gallimard (Guide Gallimard).
HÉRONNIÈRE (de la) Édith. *La Ballade du Pèlerin*. Paris : Mercure de France. 1993.
OURSEL Raymond. *Pèlerins du Moyen Âge*. Paris : Fayard. 1978.
OURSEL Raymond. *Routes romanes*. Paris : Zodiaque. 1984.
RUFIN Jean-Christophe. *Immortelle randonnée*. Paris : Gallimard. 2014.
SAINT-ANDRÉ (de) Alix. *En avant, route !* Paris : Gallimard. 2011.
TUDORET Patrick. *L'Homme qui fuyait le Nobel*. Paris : Grasset. 2015.
VÉRANE Léon. *Humilis le poète errant*. Paris : Grasset. 1929.
VIELLIARD Jeanne. *Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin. 1997.
VINCENOT Henri. *Les Étoiles de Compostelle*. Paris : Denoël. 1982.

LES POÈTES ET LA VILLE

INTRODUCTION

Roland BILLAUT

L'attachement des poètes romantiques à la nature a longtemps fait considérer ce que, le premier, Chateaubriand a appelé la « modernité », symbolisée en particulier par la ville, comme incompatible avec la poésie. Mais, d'une part, certains écrivains romantiques ont accordé une profonde attention à la ville et, d'autre part, l'évolution même de la société, dès le milieu du XIX^{e} siècle, devait inévitablement conduire trains, tramways, macadam et sirènes d'usines à peupler les méditations des poètes.

Ce n'est donc pas par une sorte de volonté de surprendre que nous avons choisi le thème « Les poètes et la ville », mais parce que ce choix de sujet a inspiré de magnifiques et captivants ouvrages. Quels noms plus prestigieux, en effet, que ceux de Rimbaud et de Baudelaire pour côtoyer, dans notre séance de cet après-midi, des écrivains peut-être moins célèbres mais tout aussi attachants que Léon Vérane et Theodor Storm ?

Et comme on a pu déplorer, dans notre compagnie, et à juste titre, que la poésie fût un peu délaissée, nous pensons avoir, en quelque sorte, la rassurante « caution du manque ».

France Gobrecht, Daniel Gisserot et Jacques Keriguy vont nous conduire, grâce au talent que nous leur connaissons, dans des rues familières ou au contraire très peu connues, mais pleines de révélations, qu'il s'agisse du contraste, toujours enrichissant, entre la campagne allemande et la cité proche tant aimée, des pérégrinations impulsives, du nord au sud le plus lointain, de l'homme aux semelles de vent, ou des poignantes errances dans notre ville tant aimée de Léon Vérane. J"essaierai, quant à moi, d'ajouter ma modeste contribution à ces talentueuses prestations en évoquant les états d'âme parisiens de Baudelaire.

THEODOR STORM ET SA CHÈRE « VILLE GRISE » AU BORD DE LA MER DU NORD

France GOBRECHT

Theodor Storm est né en 1817 à Husum, grande ville portuaire du Schleswig-Holstein, au bord de la mer du Nord. À cette époque, c'est une possession danoise. L'histoire du Schleswig-Holstein est marquée par sa situation géographique entre la mer du Nord et la mer Baltique et surtout par la lutte d'influence entre Danois et Allemands.

En 1362, à l'occasion d'un fort raz-de-marée, des villages entiers disparaissent à jamais dans la mer du Nord, seules quelques îles subsistent. En une nuit, Husum qui était à l'intérieur des terres, se retrouve sur la côte. Un port, des chantiers navals sont construits, la pêche se développe. Le Danemark choisit Husum pour son commerce avec l'Europe de l'Ouest. Les marchandises transitent alors par Flensburg, port danois de la mer Baltique. En effet la Hanse bloque les voies maritimes de la Baltique pour les bateaux non hanséatiques, comme ceux du Danemark. Plus de cinq cents bateaux appartenant à Husum naviguent régulièrement vers l'Angleterre, la Hollande, le nord de la France mais aussi l'Outre-mer et reviennent avec des marchandises qui sont ensuite transportées par voie terrestre de Husum à Flensburg. Au XVIII^{e} siècle, à la naissance de Théodor Storm, Husum est un important marché aux bestiaux. C'est là qu'il va passer une grande partie de sa vie. Issu d'une vieille famille patricienne, il est l'aîné de sept enfants. Au cœur de la ville, sa maison natale donne sur la place du marché qui a lieu tous les jeudis. L'église Notre-Dame se dresse à l'est de cette place, «tel un clapier jaune, laid avec deux rangées de fenêtres carrées et une tour comme un poivrier» écrit Theodor Storm. Son père Casimir Storm, une forte personnalité, est avocat et notaire. En 1821, à la mort de son père, il s'installe dans la maison de ses parents où vit sa mère, au 3 de la Hohle Gasse, avec sa femme Lucie et leurs deux premiers enfants, Theodor et Helene.



Husum, Hohle Gasse 3

Les souvenirs d'enfance de Theodor dans cette maison, où trois générations se retrouvaient, sont très heureux. Tout petit, sa grand-mère l'emmenait se promener dans le jardin, lui racontait des histoires. Elle lui avait offert un théâtre de marionnettes et écrit des pièces pour lui. C'est près d'elle qu'il trouvait la chaleur qui lui manquait auprès de ses parents. Il ne se souvient pas avoir jamais été embrassé par eux! Il écrira plus tard : «De tous ceux qui ont vécu et sont morts dans cette maison, une trace était restée. Elle venait de partout à notre rencontre, vers nous qui étions de leur sang. Elle nous donnait le sentiment d'une continuité, d'une grande famille.»

Theodor écrit son tout premier poème, quelques lignes, à l'âge de 11 ans à la mort de sa petite sœur de 7 ans, Hélène. Déjà il veut s'exprimer par écrit. À 15 ans, il compose ses premiers poèmes qui paraissent dans le journal local. Poussé par son père, il fait des études de droit à Kiel et Berlin. En 1843 il s'installe comme avocat à Husum. Sa profession ne le passionne guère, il préfère se réfugier dans la poésie. Tout ce qui l'entoure

l'inspire. Ce pourrait être les bestiaux de la place du marché, le jeudi, dont le mugissement réjouissait Virgile ou Victor Hugo (*Mugitusque boum*). Theodor leur préfère les cigognes revenues du sud lointain. Avec leur nid, elles marquent l'image de la ville. Il envoie ce poème à sa cousine Constanze, sa fiancée :

Les Cigognes, 1845

Dans la chère petite ville, saine set sauves,
Les cigognes sont maintenant revenues
Elles construisent au bord de la cheminée
Leur nid, tout au-dessus de la terre
Tu sais quel bonheur particulier
On reçoit de tels hôtes.

Pourquoi sur notre future maison
Le couple de cigognes n'est-il pas resté ?
En devines-tu le sens profond ?
Un homme solitaire y habite
Mais je pense qu'au fil des ans
Sur le toit il y aura de joyeux craquettements.

En France, les bébés naissent dans les choux. En Allemagne, la cigogne, porte-bonheur, tient dans son bec le nouveau-né, le jette par la cheminée pour qu'il tombe dans les bras de sa mère. Son espoir ne sera pas déçu car ils auront sept enfants.

Au début, il concilie sa profession de juriste et celle de poète. Il ressent comme un rafraîchissement de passer du monde de l'imaginaire à celui de la raison et inversement. Mais plus tard, sa profession d'avocat lui pèsera.

Pendant le soulèvement du Schleswig-Holstein en 1848, Theodor s'engage contre la domination danoise. Après l'accord de paix entre le Danemark et la Prusse, il adopte une position intransigeante vis-à-vis du Danemark. Le ministre danois du Schleswig-Holstein lui ôte alors sa charge d'avocat. Il doit fermer son cabinet, travaille quelque temps dans celui de son père. Il est surveillé. En 1850, les soldats danois entrent dans Husum. L'occupation va durer une quinzaine d'années.

Husum sera toute sa vie sa source d'inspiration. Où qu'il soit, il aura le mal du pays. En 1852, à 35 ans, il écrit ce célèbre poème dédié à sa ville natale :

La Ville, 1852

Sur la plage grise, au bord de la mer
Et à côté s'étale la ville.
Le brouillard pèse lourdement sur les toits
Et dans le silence, le mugissement monotone
De la mer encercle la ville.

Pas un bruissement de forêt, en mai
Pas un oiseau qui chante sans trêve.
L'oie migratrice au cri rêche
Passe, seule, la nuit d'automne.
Sur la plage l'herbe s'agite au vent.

Pourtant tout mon cœur tient à toi,
Toi, ville grise au bord de la mer ;
Pourtant la magie de la jeunesse
Repose souriante à jamais sur toi, sur toi,
Toi, ville grise au bord de la mer.

Le poète tente de restituer de manière artistique l'atmosphère de cette ville côtière dans laquelle il vit. Tout est gris, la mer, le littoral, le brouillard qui au lieu d'être un voile léger, s'abat lourdement sur les toits. Dans la ville règne le silence. Le rugissement de la mer se fait alors d'autant mieux entendre. Les environs sont eux

aussi privés de gaîté. Il y manque l'animation de la nature : pas de forêt, pas d'oiseaux. L'oie sauvage au cri perçant ne fait que passer, elle ne séjourne pas sur la côte.

Dans Les *Campagnes hallucinées*, Verhaeren décrit une ville rendue obscure par le charbon et la fumée. Ici, en revanche, c'est la nature seule qui fait de Husum une ville grise. Le poème se termine sur une note optimiste surprenante. Le mot «pourtant» réveille l'attention. Theodor Storm est lié à cette ville grise au bord de la mer par la magie de la jeunesse, et de façon inexplicable tout son cœur y est attaché. La ville lui est très chère, il la personnifie en lui disant cinq fois «toi». Elle est certes grise et monotone, elle réveille cependant beaucoup de beaux souvenirs de sa jeunesse.

En 1853, il choisit de quitter Husum car il n'est pas prêt à faire allégeance à la Couronne danoise. Il part pour Berlin avec sa famille et y termine ses études. L'exil en Prusse qui le conduit successivement à Berlin, Potsdam et Heiligenstadt en Thuringe, va durer onze ans. Il cherche un travail et se présente au ministère de la justice prussienne. Il est bien reçu, introduit dans les milieux littéraires, mais se plaint de cet État de fonctionnaires prussiens, de ces cercles cultivés où l'on attache plus de valeur au rang, au titre qu'à la personnalité. Jusqu'à la fin de sa vie, Berlin sera pour Theodor un lieu de non-liberté. Il s'y sent enfermé. Il ne se fatigue pas trop dans son travail car il n'est pas payé. Il s'occupe beaucoup de sa famille, son père l'aide financièrement. Pour ses confrères magistrats, il passe pour un inadapté qui consacre trop de temps à la poésie, à l'écriture. Dans l'agitation bruyante de la grande ville, il ressent la solitude, un profond mal du pays, *Heimweh*. Son oreille interne entend le mugissement de la mer. Il écrit ce poème mélancolique :

Pâques, 1846

C'était chez nous, sur notre digue,
Je laissais glisser mon regard à l'horizon
Les cloches de Pâques sonnaient à toute volée
Jusqu'à moi, pleines de promesses.

La mer scintillait, tel l'argent brûlant
Les îles flottaient sur le haut miroir
Les mouettes fusaient, aveuglantes, ça et là
Plongeant dans les flots leurs ailes blanches

La force énorme est déchaînée
La terre se gonfle, les jeunes sèves gouttent
Et tout pousse, et tout s'agite et crée.
J'entends battre le plein pouls de la vie

Des flots monte le frais parfum de la mer
Abondant, l'or du soleil tombe à verse du ciel
Le vent printanier traverse l'air en tintant
Et fait sauter en vol le dernier voile du sommeil.

Malgré son peu de succès dans sa vie professionnelle, il a une consolation : dans les cercles littéraires de Berlin, il obtient une certaine notoriété. Les maisons d'édition le respectent. Un recueil de poèmes est publié dans les *Neue Pariser Modeblätter*, « La Nouvelle Revue de mode parisienne ». Il est nommé juge au tribunal de Potsdam. Là, il entretient une bonne relation avec ses confrères-juges qui apprécient sa poésie. Il est invité à lire ses poèmes. Dans cette ville, le sentiment de l'exil est si fort qu'il est incapable d'apprécier la nature qui l'entoure, lui qui habituellement y est si sensible. «Jamais je ne me sentirai chez moi ici», écrit-il. À Potsdam, il fréquente les salons et les cafés où il rencontre des artistes, des éditeurs, des poètes, des peintres, des scientifiques. On discute, on blâme, on encourage. Il est respecté et considéré comme un grand homme de lettres.

En 1856, il est nommé par le roi de Prusse juge à Heiligenstadt, petite ville de 6 500 habitants, en Thuringe. Après la grande ville de Berlin et la ville militaire de Potsdam, Heiligenstadt et ses environs lui apparaissent particulièrement agréables. La nature est ravissante. Heiligenstadt lui rappelle Husum au bon vieux temps. Mais Husum n'est plus ce qu'elle était : outre l'occupation danoise, le chemin de fer est arrivé, qui dérange et sent mauvais. Le bien-être, la vie tranquille qu'il appréciait tant, ont disparu. Cependant, il pense souvent à cette maison de la *Hohle Gasse* et à son jardin.

Après un terrible hiver dans une maison inchauffable, son épouse et lui décident de déménager. Le printemps est agréable, ils profitent des belles journées ensoleillées. Ils trouvent un appartement à louer en centre-ville. Ils y resteront sept ans et demi, jusqu'à ce qu'ils puissent rentrer à Husum. Peu de temps avant l'anniversaire de Constanze, Theodor est assis un soir sur le mur du jardin, il savoure l'air et le paysage, il rêve et pense à sa ville natale perdue qui se confond avec sa maison, celle de la *Hohle Gasse*. Alors, ce soir-là, il compose ce poème :

Te souviens-tu

Te souviens-tu quand la nuit de printemps
Nous regardions par la fenêtre de notre chambre
Le jardin, où mystérieusement
Dans l'obscurité jasmin et lilas embaumaient ?
Le ciel étoilé au-dessus de nous, si loin
Et toi si jeune – le temps passe imperceptiblement

Comme l'air était calme ! Le cri du pluvier
Sonnait clairement du bord de mer !
Et au-dessus des cimes de nos arbres
Nous regardions en silence la terre au crépuscule.
Tout autour de nous, c'est maintenant à nouveau le printemps
Mais nous n'avons plus de pays natal.

Alors j'écoute souvent, sans dormir, dans la nuit profonde,
Si le vent ne revient pas souffler.
Celui qui a construit une maison au pays
Ne devrait plus partir au loin !
Son regard est toujours tourné vers là-bas
Mais une chose reste – nous marchons main dans la main.

Cependant cet exil à Heiligenstadt n'est pas si dramatique. Il n'a plus l'interdiction d'aller à Husum, il peut voyager, rendre visite à ses parents, sa famille, ses amis. Ces années sont peut-être les plus heureuses. Les Storm font partie des familles les plus honorables de la petite ville. Le poète et juge est au centre de la vie culturelle.

En mars 1864, la guerre avec le Danemark est terminée, la Prusse est victorieuse et s'est approprié le Schleswig. Storm reçoit un télégramme lui disant que l'Assemblée du peuple de Husum l'a choisi comme *Landvogt*, c'est-à-dire bailli, sorte de maire et de juge. Les Storm qui ont désormais six enfants, rentrent enfin.

L'année suivante, Constanze meurt à 40 ans, après la naissance de son septième enfant. Son époux retrouve un fol amour d'enfance, Dorothea Jenssen, et se remarie. Ils auront une fille.


Constanze (1825 - 1865)


Dorothea (1828 - 1903)

En 1873, le tribunal administratif du juge Theodor Storm est transféré du centre-ville au château de Husum où habitent le gouverneur et son épouse. Les deux familles sont amies, les invitations ont lieu tantôt au château, tantôt chez les Storm, dans la rue *Wasserreihe*. L'éclairage dans les rues n'existe pas. Alors un soir, Storm offre à l'épouse du gouverneur une lanterne accompagnée d'un poème :

La Lanterne

Lanterne, Lanterne !
Soleil, lune et étoiles,
Eux qui sont d'habitude dans le ciel,
Ne se font pas voir aujourd'hui.
Entre Wasserreih' et château
Les ténèbres sont si noirs,
Qu'on bute dans les lions
Qu'on ne peut pas reconnaître !
Aimable petite lanterne
Sois maintenant soleil et étoile ;
Sois souvent encore le compagnon lumineux
Entre Wasserrhei' et château
Ou – peu importe -
Entre château et Wasserreih'

Les deux lions en grès du poème se trouvent à l'entrée du château et portent le blason des ducs du Schleswig. En 1875, Theodor Storm est âgé de 58 ans, son père et son beau-père, ces deux « piliers » pour lui, décèdent, Constanze est décédée il y a dix ans. Il écrit à un ami :

«Tu ne peux pas t'imaginer comme la petite ville m'a paru morte,
Elle qui pour moi dans ma jeunesse renfermait toutes les joies de la vie».

Theodor Storm meurt d'un cancer en 1888 et est enterré à Husum. Il compte parmi les poètes et prosateurs éminents de la littérature germanophone du XIXe siècle. Il incarne l'union du romantisme et du réalisme. Ses poèmes sont le reflet de sa vie. Ils sont d'une grande profondeur de sentiments, un peu mystérieux, douloureux. Sa poésie est sans âge, elle est universelle. Elle rappelle le sonnet de Joachim Du Bellay : *Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage*.

Il pensait survivre en tant que poète, mais ce sont surtout ses nouvelles, une quarantaine, qui l'ont rendu célèbre. Dans le monde littéraire, il obtient une vraie reconnaissance avec la nouvelle *Immensee*, parue en 1849 et portée deux fois à l'écran. *Der Schimmelreiter*, « L'homme au cheval blanc », est terminée l'année de sa mort, et portée aussi deux fois à l'écran. Les personnages de ces nouvelles sont en partie autobiographiques. Jusqu'à aujourd'hui, il est l'un des poètes allemands les plus lus. L'année dernière, l'Allemagne a fêté les 200 ans de la naissance de Theodor Storm. Cette année, ce sont les commémorations des 130 ans de sa mort.

Bibliographie

MISSFELDT J. *Du graue Stadt am Meer : Der Dichter Theodor Storm in seinem Jahrhundert*. Stuttgart : Reclam Taschenbuch, 2014.

L'ENTRÉE DE RIMBAUD AUX VILLES AUX BRUITS NEUFS

Daniel GISSEROT

« La littérature nous sert à traverser la rue, c'est-à-dire la vie » enseignait Antoine Compagnon, professeur au Collège de France, lors d'une conférence en 2012 à HEC où lui était remis le titre de *docteur honoris causa*. Presqu'un siècle et demi plus tôt, Rimbaud le poète risquait un langage en même temps proche et opposé : en traversant les villes, elle sert, espérait-il, à changer la vie. Traverser les villes jusqu'à changer la vie ! Avant qu'elle ne les traverse, accordons-nous la joie de prier l'aventureuse poésie de bien vouloir un moment nous prêter sa main :

> Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
> Je ne parlerai pas, je ne penserai rien…

égrenait à Charleville, ce 20 avril 1870, un enfant de petite taille qui se nommait Rimbaud : il avait quinze ans ! Le vent du Nord baignait sa tête nue et ses « grands yeux de myosotis », bleus comme un soir d'été, rêvaient « d'aller loin, bien loin, comme les bohémiens ». Oui, laisser une ville aux cieux neigeux et noirs pour aller vers des villes à musique inconnue mais à quelles villes et à quelles musiques pensait-il ?

Il fuyait d'abord Charleville, un espace urbain égaré au fond de la contrée ardennaise, une cité, dit le gamin, « supérieurement idiote » et que le poète allait rendre à tout jamais connue dans le monde entier ! Oui, « assez vus » l'atroce Charlestown assoupie aux bords de la Meuse, « sa place taillée en mesquines pelouses, son square où tout est correct, les arbres, les fleurs et, quai de la Madeleine, le jardinet où, poétise l'enfant, l'âpre bise d'hiver souffle son haleine morose » ! Car, dans le logis, la vraie vie est absente : le père entrevu quelquefois, la mère satisfaite qui ouvre le livre du devoir… et le galopin, la colère dans le sang, qui comprend que « nous ne sommes pas au monde » !

Alors, en cette année 1870, année terrible de la guerre à la Prusse et du bombardement de Mézières, le collégien surdoué, passionné de vers latins, lâche la vie ordinaire : débraillé, toujours vu à fumer une large pipe au Café de l'Univers, ouvertement hostile, place Ducale et square de la Gare, « aux épiciers revêtant l'uniforme et aux gros bureaux bouffis traînant leurs grosses dames », le mauvais enfant ne peut que descendre : descendre mais… où il voulait, prévient *Le Bateau ivre* qu'il est en train de composer ! Car, dans le dehors de l'appel, un désir le tenaille : « entrer - un jour - aux splendides Villes » ! Dans ce désir de villes, jamais homme, écrira-t-il, n'eut pareil vœu !

La première splendide entrée se fait nu-pieds dans la proche et joliment wallonne Charleroi ! Splendide, car se réjouit l'enfant, musicalement parfumée « de tendresse, de vie et de chair comme la femme ». Nous sommes au mois d'octobre 1870. Écoutons, dans Charleroi, s'extasier le petit bout d'homme qui vit sa troisième fugue :

> J'entrais à Charleroi. Il était cinq heures du soir et,
> au Cabaret-Vert, ce fut adorable : la fille rieuse,
> malignement coiffée, (celle-là, ce n'est pas un baiser
> qui l'épeure !) m'apporta des tartines de beurre, du
> jambon rose et blanc et m'emplit la chope immense
> avec sa mousse que dorait un rayon de soleil…

Las ! Après ces adorables attablées devant des pots de bière sentant le soleil et la chair… la bouche d'ombre, vociférant une fois encore, rapatrie son petit voyou de fils à Charlestown !

Alors, s'évader de la réalité en respirant à « d'autres airs » ! Oui, « Assez connu » et, « Ô Rumeurs et Visions des Villes, partir dans l'affection et le bruit neufs » écrira Rimbaud dans *Départ*. Car, *Le Bateau ivre* en poche, le splendide rêve est maintenant Paris, « le Paris que j'aime » précise le cher petit qui sent bruire le Paris de la liberté libre, de la populace et des gueux de la Bastille : « C'est la crapule, Sire, ça bave aux murs, ça monte, ça pullule ! » poétisait le jeune malandrin, près du vieux moulin de Meuse. Une lettre datée du 13 mai 1871 confirme sa soif de rejoindre Paris où, dit-il, tant de travailleurs meurent. Le 15 mai, la Lettre du

Voyant annonce qu'il y sera dans huit jours. Las, dans ces sanglants huit jours, la Commune est écrasée mais, ironise la petite gouape, « qu'est-ce que ça peut faire à la putain Paris ! » Et voici, devant lui, les portes de la cité promise : le Paris sonore d'une insurrection qui meurt, le Paris visionnaire d'une force qui refuse, celle des *Mains de Jeanne-Marie*, du *Forgeron* et du *Paris se repeuple* qu'il vient de poétiser à Charleville, mais aussi le Paris qui a produit Baudelaire ! « Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend ! » lui avait répondu Verlaine à qui il a osé écrire et qui installe le « génie qui se lève », rue Nicolet, dans l'hôtel cossu de ses beaux-parents. Madame Mauté, la très raffinée belle-maman, expulsera la « chère grande âme » au bout de quinze jours, réduisant le « nourrisson des Muses » à habiter différentes mansardes de la rive gauche. Le contact, rue Racine, du « gamin » sale et méprisant avec les bons parnassiens amis de Verlaine n'est guère meilleur. L'encrapulement s'aggrave rue de Rivoli, au café du Gaz, où l'absinthe et le haschisch se surajoutent aux bocks et aux déclarations sans fard de… Verlaine : « Que je m'envole au paradis, vers toi je rampe encore indigne ! Monte sur mes reins et trépigne ! » : Verlaine, la paradisiaque épouse du « nouveau Jésus au milieu des docteurs », pour reprendre l'expression du trop naïf parnassien Ernest d'Hervilly.

Mais comment encore plus trépigner avec « la vierge folle » qui s'avérera être cette part excessive de lui-même, et comment, pour changer la vie, se nourrir plus de boue et surtout, avec lucidité et avec méthode, à quelle boue des villes se vouer ? Le couple, en recherche de cités de plus hautes joies, abandonne Paris le 7 juillet 1872 et, à pied, rejoint Bruxelles : elle est la troisième entrée splendide de Rimbaud, la ville des joyeusetés suprêmes où meurt l'enfant Rimbaud et où, l'âme neuve, il va « créer toutes les fêtes, tous les triomphes » et, Ô Visions changées, « arriver à l'inconnu des Villes aux bruits neufs » ! Mais laissons parler Verlaine :

> Nous avions laissé sans émoi
> Tous impédiments dans Paris,
> Lui, quelques sots bernés, et moi
> Certaine princesse souris…

Le Paris des couleurs des *Voyelles* quitté sans fardeau ! Las encore ! C'est une musique aux notes d'enfer qui attend le couple à Bruxelles ! Car, dans la ville, cent fois Verlaine chasse l'ange et, cent fois, le supplie de revenir. Pire, l'épouse de Verlaine court, à travers la ville, après le « départ de l'homme ». Pour échapper aux furies de la « princesse souris », Verlaine et Rimbaud s'expatrient à Londres, Londres qui devient, pour le couple, la ville-sœur de Bruxelles : Bruxelles puis Londres, Londres puis Bruxelles, deux villes où Rimbaud s'emploie, bercé par les arpèges d'une vie d'apocalypse, à littérairement « inventer » des villes. Inventer, mais se peut-il, au sein des villes traversées, des villes autres, quelles sont-elles ces villes aux bruits neufs et de quel « inconnu » des villes s'agit-il ? Des zones d'ombre ou plus exactement des bouges de ses nuits, Rimbaud, telles des aubes d'été, les fait jaillir des profondeurs mêmes de Bruxelles où il débute *Une Saison en enfer* et de Londres où, lors d'atroces veillées, il compose, couché aux côtés du cher corps endormi, la première partie des *Illuminations* ! Mais, ce 10 juillet 1873, dans la chambre d'un hôtel de Bruxelles, le bruit réel de deux coups de revolver tirés par Verlaine stoppe la symphonie. L'ange est usé ; il a, écrit-il, « trop pleuré ». Il échoue à Charleville où il achève, dans l'été, *Une Saison en enfer*, puis fait retour à Londres où il retravaille les *Illuminations*. Au mois de février 1875, il accepte une charge de précepteur chez le docteur Wagner à Stuttgart, ville sur les bords du Neckar où, « sous les peupliers et les nuits d'Allemagne », il aurait rédigé les derniers textes des *Illuminations* et confié, en mars, le manuscrit à Verlaine, Verlaine sorti de prison et, saisi par la grâce, accouru le convertir à Stuttgart !

Mars 1875 : le poète aux semelles de vent loge à Stuttgart au 2 Marienstrasse : c'est dans cette rue que cesse la *Saison* du voyant qui traversait les villes pour changer la vie et sa vie : lui qui venait de voler « la langue de la musique savante qui manque à notre désir » avait vingt ans !

Bruxelles, Londres puis Stuttgart, des villes étrangères et du froid qui vont permettre à l'adolescent d'aller plus loin que Baudelaire : au cœur des profondeurs boueuses et insondées de ces agglomérations plus que réelles et lors de constamment neigeuses fêtes de la nuit, les yeux fermés du poète font naître d'autres cités, des cités transformées, au magma incandescent, des cités sous et dans la ville où s'associent réel et imaginaire et où le poète fasciné entend des langages. Ces villes « aux splendeurs invisibles », aux formes comme émergées d'un nouveau déluge, on peut, malgré quelques entrées aujourd'hui encore gardées par Rimbaud, arpenter leur magnificence dans les *Illuminations* et *Une Saison en enfer*.

Mais ce grandiose « festin » des villes est ancien car l'enfant abandonné de Charleville s'y était attablé : c'est le poème *Enfance* qui le dit : « Dans un salon souterrain » qui s'apparente à sa maison-tombeau, le « petit valet », imaginait déjà, aux heures d'amertume, lorsqu'une « apparence de soupirail blêmissait au coin de la voûte », une ville faite « de boules de saphir et de métal ». Et, constate le gamin, « à une distance énorme au-

dessus de mon salon souterrain, les maisons s'implantent. La boue est rouge ou noire, Ville monstrueuse, nuit sans fin » : ville monstrueuse car boue et ville se confondent, une boue qui sait que, dans la cité en attente, grandit la promesse enfouie de paroles aux bruits neufs et de fêtes à réinventer ! Et, dans cette ville portant en mémoire d'autres vies possibles, le Voyant écrit bientôt, dans *Matinée d'Ivresse* et *À une raison*, voir « défiler de nouveaux hommes ainsi que les fanfares d'une originelle – et en même temps – nouvelle harmonie » : le poète Tranströmer, nobélisé en 2011, se réchauffe ou plutôt s'obsède comme Rimbaud quand il affirme que « l'autre monde est aussi notre monde » et qu'il dit vouloir « franchir porte après porte toutes les voûtes romanes qui sont dans l'homme ».

Dans *Les Déserts de l'amour*, la jeune « harmonie » épouse les formes d'une femme aperçue presque enlisée sous le noir et neigeux « embêtement blanc » de la ville ! L'adolescent, alors qu'elle pénètre sa maison, la retient mais elle échappe : écoutons, dans les enfoncements de la ville, Rimbaud courir à sa suite au long de rues noires et sans fin d'une cité rêveusement déréalisée :

> Cette fois, c'est la femme que j'ai vue dans la Ville, et à qui j'ai parlé et qui me parle. Alors, la femme disparut. Je sortis dans la ville sans fin. C'était comme une nuit d'hiver, avec une neige pour étouffer le monde décidément. Je courais dans un jardin enseveli. On m'a repoussé. Je pleurais énormément à tout cela. Elle n'est pas revenue et ne reviendra jamais, l'Adorable qui s'était rendue chez moi.

L'Adorable sourira à nouveau dans le poème *Aube* où, bruit du monde pur dans son lever, Rimbaud la fait surgir de « la nuit de la grand'ville » et l' « embrasse » : superbe moment de « nouvelle harmonie » pour l'adolescent en partance « dans l'affection et le bruit neufs » !

Mais ces Villes autres, ces cités qui ne seront peut-être jamais de notre monde, le poète, en douloureuse contradiction avec lui-même, les visite ou plutôt les bâtit au foyer même de ses *Illuminations*.

Le poème *Veillées* laisse déjà entrevoir, sur une symbolique « muraille » et dans un vocabulaire théâtral, une ville totalement recomposée. « Les décors, dit le veilleur, sont quelconques et l'éclairage revient à l'arbre de bâtisse » : rien n'est donc naturel et, analyse Robert Munier, les « élévations harmoniques qui se joignent » annoncent une « construction structurale et abstraite ». Celle-ci mentalement achevée, c'est alors que Rimbaud, qui vient de changer la vision de la cité, entre vraiment aux « splendides Villes » : des villes où, le soir, sonne le changement de la vie et qui ouvrent un ciel sur les clairières du rêve !

Dès le poème *Ville*, la vision onirique de l'adolescent devenu citoyen apparaît de grande modernité :

> Je suis, écrit-il, un éphémère et point trop mécontent citoyen d'une métropole crue moderne parce que tout goût connu a été éludé dans les ameublements et l'extérieur des maisons, aussi bien que dans le plan de la ville…

Car, dans la ville « absolument moderne », tout est « éludé » sans remords : on n'y croise plus les anciennes valeurs… y compris les bijoux de la vieillerie poétique ! Il est vrai qu'avant Rimbaud, l'effacé Hölderlin avait, du verbe poétique, fait surgir, « l'idée d'une autre logique » ! Et désormais, dans son théâtre, le somnambule Rimbaud n'arrête plus le rêve. Dans le nouveau décor, la ville ayant, dit-il, « mangé sa poussière », il ne « se traîne plus dans les ruelles puantes ». Il le pressentait dès Vierge folle : « Nous dormirons, affirmait-il, sur les pavés des villes inconnues, sans soins, sans peines » ! C'est ce que constate maintenant le poème Bruxelles : « C'est trop beau ! Trop ! Gardons notre silence ! » Car la ville désormais offre un autre silence, plus pur, plus harmonique : elle n'est plus la ville mais sa musique, une musique imprévue qui « décharge tous les sons » et qui est, peut-être, déjà celle du « nouvel amour » ! En 1930, Jacques Rivière est le premier à donner cette interprétation du poème Ville en écrivant que s'y lève le monde neuf du poète : « Tout endroit, dit-il, devient un lieu pour autre chose et nous quittons le premier état des choses » : mais oui, dans la ville aux bruits neufs, « le bois s'est éveillé violon ! »

Dans *Villes 2*, au paroxysme des *Illuminations*, le voyant Rimbaud multiplie ces villes déréalisées, des cités métaphores de la vie à venir qui s'organisent, dit Albert Py, en un « opéra fabuleux et mouvant ». Écoutons, en quelque sorte en état d'apesanteur, Rimbaud chanter de la plus haute tour :

> Ce sont des villes ! Des chalets de cristal et de bois qui se meuvent sur des rails et des poulies invisibles. Des fêtes amoureuses sonnent sur les canaux pendus derrière les chalets. Vénus entre dans les cavernes des forgerons et des ermites. Des groupes de beffrois chantent les idées des peuples. Des châteaux, bâtis en os, sort la musique inconnue…

Une musique qui, des hauts osseux des beffrois et des donjons, se met, au centre de la ville ressurgie, à bruiter l'évangile de temps nouveaux : celui des fêtes de l'autre amour, un amour non indifférent à l'illuminisme social tant professé par le gamin Rimbaud !

Quant au poème intitulé *Villes 3*, il s'avère on ne peut plus descriptif au plan de l'hallucinatoire vision de l'architecture de la décidément neigeuse nouvelle cité, une vision d'une ville au-delà de la ville, d'une ville aux volumes grands comme le monde et toujours indépendante de toute logique connue ! En dépit de quelques commentateurs qui discutent encore de quelle ville il s'agit, la cité nocturne et féerique qui jaillit presque à retardement, comme hors les murs, et que, dès l'aube, le poète dégrisé rend tristement aux réalités du jour, est vraisemblablement Londres. Écoutons, dans le délire de son sommeil, Rimbaud arpenter avec bonheur cette « Ville qui, écrit-il, le suit très loin dans les chemins » :

> J'assiste à des expositions de peinture dans des locaux vingt fois plus vastes qu'Hampton-Court. Par le groupement des bâtiments en squares, cours et terrasses fermées, on a évincé les cochers. Le haut quartier a des parties inexplicables : un bras de mer, sans bateaux, roule sa nappe de grésil bleu entre des quais chargés de candélabres géants. On ne voit pas de boutiques, mais la neige de la chaussée est écrasée. Je pense qu'il y a une police. Mais la loi doit être tellement étrange… Le faubourg, où là encore les maisons ne suivent pas, se perd bizarrement dans la campagne…

Il se perd peut-être comme un souvenir qui peu à peu se transforme puisque là-bas, dans le haut quartier déréalisé, où la neige qui étouffe la vraie vie est écrasée, la raison, les lois et les mœurs ont changé.

Et, puisque, sur les ruines des villes connues, semblent désormais entrevus l'affection et le bruit neufs, puisque s'y lèvent de « nouveaux hommes » avides de chaleur et que, « de fenêtre à fenêtre », se répandent les bruits de la « sagesse nouvelle », puisque dans ces villes, qui ne conservent rien de leurs apparences actuelles, vient « le temps où les cœurs s'éprennent » et que, dans leur ciel de nuit, se profile la « clarté de plages sans fin » et s'entend une « harmonie de tous les sons », puisque la vie a changé et que, dans la Ville, on « marche dans le soleil » et « salue en majuscule la beauté », alors, se réveiller et que cesse la crise que traverse Rimbaud ! Oui, que passent voyance et spectacles, que les fleurs ouvertes ne bourdonnent plus, que ne s'allument plus dans le soir ces cités d'illumination donnant de stupéfiantes sonorités d'images et qu'il n'y ait plus de mots ! « Mais plus alors ! » s'écrie Rimbaud dans Dévotion. Pourtant, pour reprendre le joli verbe du musicien Ernest Cabaner qui avait géré le Cercle zutique fréquenté par l'adolescent, le guetteur, qui en mai 1879 rejoint Charleville, « attend » : comme s'il se pouvait une issue réelle au rêve, il attend quand, sur l'horizon des sommeils révélateurs, se dessinent les contours d'une ville improbable : et, avant que lui, le paysan, ne soit rendu au sol, pour enfin « inspecter » l'affection et le bruit neufs et, dit la dernière ligne d'Une Saison, « posséder la vérité dans une âme et un corps », il court marcher vers cette ville des savanes et des soleils où, aux portes splendides, bruite une « musique exotique et barbare » ! Et le rêve se fait chair : aux confins de grands déserts, loin de l'Europe aux anciens parapets, la ville des sables s'appelle Harar. L'ange du « nouvel amour » y est adjoint puis directeur de l'agence de l'entreprise Bardey qui, à Aden, fait le commerce des cuirs et des ivoires. Dans l'alchimie dérisoire du retour aux réalités du verbe et de la ville, il harcèle sa mère de demandes de livres techniques et, débutant, pour la Société de géographie, une étude sur le pays du Harar, de manuels de l'explorateur ! Le commerçant-caravanier Rimbaud, qui s'est établi à son compte, reste à Harar jusqu'en avril 1891. Il a alors trente-sept ans et une torturante douleur au genou : le voici, « sauvé, possédé » par « la vérité » de huit kilos de pièces d'or portées à la ceinture, mûr pour un autre « départ », un départ, cette fois, sans bruits neufs ! Dans les *Splendides Villes* où devait habiter l'homme, la musique de « la bise sous le seuil » avait fini par gagner.

Bibliographie sommaire

ADAM, A. BLONDIN, A., BONNEFOY, Y., BROSSE, J. et al. *Rimbaud.* Paris : Hachette, 1968. (Génies et réalités).
MUNIER, R. *L'Ardente patience d'Arthur Rimbaud.* Paris : José Corti. 1993.
PY, A. *Arthur Rimbaud, Illuminations.* Paris : Droz, 1967.
RIMBAUD, A. Poésies : *Une saison en enfer, Illuminations.* Paris : Gallimard, 1994.
RIVIÈRE, J. *Rimbaud.* Paris : Gallimard. 1977.
TRANSTRÖMER, T. *Baltiques.* Paris : Gallimard. 2011.

LÉON VÉRANE, POÈTE DE TOULON

Jacques KERIGUY

Oui, Toulon, avec son quai vénitien où le bruit des moteurs ne parvient point,
- avec sa halle pleine d'une odeur violente de gigues et de melons,
- ses petites places ombragées de platanes,
- ses longues voies ténébreuses et parallèles, bercées par le claquement du linge dans le mistral,
- ses conciliabules de bonnes gens assis le soir sur les pas des portes,
- ses cris de marchands corses et piémontais,
- ses horizons de mer et de vaisseaux au bout des rues,
- ses innombrables petits bars où retentissent les rires des filles,
- ses grandes pâtisseries fraîches,
- ses épiceries parfumées,
- ses poissonneries bruyantes, et son dossier de montagnes qui l'enferment et la cachent au monde,

Toulon est bien à la fois la cité provençale de la joie et du repos. Ici, elle dort au soleil, là elle danse dans la lumière.



Ces phrases célèbrent l'insouciance, le plaisir des sens, de tous les sens, l'instant présent qui refuse de se projeter dans l'avenir. Leur auteur est Léon Vérane. Imaginez-le un instant : il est grand ; il est beau, très beau ; il a l'allure d'un seigneur sarrasin avec son port altier, sa cravate bouffante et sa barbe d'airain soignée, douce, lissée, dissimulant une fine bouche qui, dès qu'elle s'éloigne du verre où elle a cueilli voluptueusement le vin, se plaît à réciter des vers, dont une voix sonore, un peu rauque, souligne le rythme. Sur sa vie extravagante, il serait aisé d'accumuler les anecdotes. Toulon en garde le souvenir : une place et une rue honorent sa mémoire. Entre 1920 et 1940, on le reconnaît immédiatement, ironique et souriant, épicurien déterminé, grand amoureux des belles filles qui racolent dans la basse ville, mais aussi promeneur infatigable des collines, amateur de gibier et de champignons.

Léon Vérane est né le 21 décembre 1886, au 36 rue Lafayette. Son père, commis de marine, a une passion unique mais dévorante : la chasse ; sa mère est couturière. Tôt attiré par les livres, l'enfant éprouve un amour exclusif pour la poésie. À l'issue de son adolescence, il acquiert une certitude : il *est* poète et rejette toute contrainte pour se consacrer à sa passion. Il s'intéresse aux burlesques, ces poètes du XVII^{e} siècle dont les œuvres célèbrent l'amitié, les plaisirs de la table et du lit. Il commence à écrire. En 1910, il crée une revue, *Les Facettes,* pour ses amis, pour les auteurs qu'il estime, pour ses propres œuvres aussi, avant qu'elles ne soient rassemblées dans des recueils.

Ses premiers ouvrages, *La Flûte des satyres et des bergers* (1910), *Terre de songe* (1911), *Dans le jardin des lys et des verveines rouges* (1912) sont inspirés d'un symbolisme un peu suranné. Ses vers nous mènent dans de somptueux décors peuplés d'enchanteurs et de princesses. Vérane se projette dans une autre époque, le

Moyen Âge et la Renaissance, dont les audaces littéraires l'éblouissent. Ces poèmes savants ont d'évidentes qualités formelles : ils témoignent de la culture littéraire de leur auteur, mais ne révèlent ni les mouvements de son imaginaire, ni les tourments qui l'assaillent. Vérane, à l'évidence, se cherche.

En 1921, il s'impose un voyage à Paris et rencontre celui qui deviendra son confident le plus attentif, Vincent Muselli. Plus décisive est l'intégration dans l'École fantaisiste : Francis Carco introduit Vérane dans ce réseau fondé sur de profondes affinités littéraires. Tous deux pions au lycée d'Agen en 1907, Carco, et Robert de La Vaissière nouent une amitié fondée sur l'admiration réciproque. Ils s'adjoignent un élève, Tristan Derème, qui deviendra le théoricien du groupe. L'École fantaisiste est née. Derème la définit ainsi dans un numéro des *Facettes* daté de 1913 : c'est « une manière de douce indépendance et parfois comme un air mélancolique que voile un sourire ambigu… un souci agréable de liberté individuelle et sentimentale qui permette de donner au monde des aspects imprévus. » Se joignent au groupe Paul-Jean Toulet, le Lyonnais Pellerin, le Drômois Jean-Marc Bernard, et Léon Vérane. Philippe Chabaneix, animateur, à Paris, de la librairie le Balcon, propriétaire d'un cabanon à Toulon, sera la dernière recrue.

Est-ce d'ailleurs une école, ce mouvement fantaisiste ? Pas vraiment, tout juste la volonté de partager une amitié, le désir d'échapper à l'hermétisme un peu ennuyeux du symbolisme, en lui opposant une poésie plus humaine, empreinte de pudeur et de retenue devant les émotions faciles et de crânerie devant l'adversité.

Vérane est le plus bohème du groupe, celui qui sait le mieux garder, sur ses regrets et ses tourments, le masque de l'ironie. Comme ses compagnons, il demeure fidèle à la forme classique, mais ne cache pas son admiration pour Verlaine, Rimbaud, Tristan Corbière et Jules Laforgue. Il déteste l'emphase et méprise le verbiage des faiseurs de manifestes : il a le souci de la perfection joint au sens du mystère et sa délicate dérision paraît n'être souvent que le voile sous lequel se cache la pudeur.

Son père meurt en 1924 et lui laisse quelques sous. Vérane paie les dettes entraînées par la publication toujours déficitaire des *Facettes*, achète le Tournebride à Solliès-Ville, où l'odeur de civet imprègne les murs blanchis à la chaux sur lesquels, en guise de paiement, les invités déposent sonnets et quatrains. Il disperse avec une généreuse obstination ce qui reste de l'héritage. Il régale ses amis, promène ses chiens dans les collines, chasse, pêche, cueille les champignons et, pendant deux ans, met en sommeil l'édition des *Facettes*.

Nouée autour de quelques libations, la chaude amitié de ses proches va l'aider à retrouver le goût de l'écriture. Au lendemain de la première guerre mondiale, une société bigarrée autant que braillarde se retrouve régulièrement dans l'atelier d'Olive-Tamari, situé au numéro 14 de la rue Anatole-France, sur la place d'Armes : on y boit, on y mange, on y trouve à toute heure du jour et de la nuit une inépuisable hospitalité. On y parle, aussi, de peinture, de poésie, de sculpture, de rugby, de politique, on y parle de tout et de rien ; c'est, dit Charles Lévy, « à la fois un foyer d'art, un relais gastronomique et un refuge contre l'ennui ». Ces visiteurs se nomment Léon Sabatier, Decaris, José Mange, Eugène Baboulène, Jacintho Salvado, Simon Segal, Marius Échevin. Les rejoignent des médecins, des marins, des journalistes, des joueurs de pétanque. À la belle saison, « descendent » de la capitale Paul Valéry, Georges Bernanos, Pierre Mac-Orlan, Luc Estang, Paul Morand, Raimu, bien sûr, et beaucoup d'autres, dont le nom a sombré dans l'oubli.

Est-ce dans ce creuset que s'épanouit le talent de Vérane ? Sans doute : c'est la période heureuse, la plus productive et la plus lyrique ; c'est celle où Vérane compose ses vers les plus profonds.

Tout au long de ces années Trente, Toulon se love dans un présent indolent et s'abandonne aux plaisirs ; la ville brille de mille feux le jour ; la nuit, elle s'échappe vers les étoiles. Bonheur de contempler, ivresse de créer ; plaisirs profonds de l'amitié partagée : Toulon dévore Vérane ; Vérane dévore Toulon.

Le matin, avant huit heures, il se met en quête d'un compagnon avec lequel il partagera le premier canon. Il contemple le *Keraudren*, qui assure le service de l'hôpital de Saint-Mandrier et la *Patache* où sont enfermées les mauvaises têtes. À neuf heures, il déjeune aux frais des plus argentés : moules, oursins, violets, salades aux poivrons et à l'anchois. À dix heures, il change de bistro. Le bar convoité n'est séparé du premier que de quelques mètres, mais, pour s'y rendre, il lui faut suivre un chemin parfois complexe et éviter les rues interdites, celles où il a laissé une dette qu'il est incapable d'honorer.

Travaille-t-il dans la journée ? Il entre très jeune, dès 1904, à la mairie de Toulon en qualité de commis, puis gravit les échelons jusqu'au grade de chef de bureau. Après un passage à l'état-civil, puis au service du personnel, enfin, il est nommé inspecteur des bibliothèques populaires. Il a, dit-on, l'habitude de déposer son feutre sur le porte-manteau de son bureau afin d'attester sa présence avec la bienveillante connivence du maire Escartefigue, puis il disparaît.

Dès la nuit tombée, il arpente les quais de la rade et déploie son imagination face aux grands navires immobiles. Il parcourt les ruelles que fréquentent les filles accueillantes. Voilà son domaine : le quai Cronstadt imbibé de musique racoleuse, exhalant les effluves de cocaïne ; la rue du Canon, la rue de la République où les cols-bleus boulimiques de gloire arborent fièrement leurs galons. Il aime le cours Lafayette bordé de fruits, de fleurs, de platanes et de fontaines. Près des remparts, il fréquente les rues parsemées de boîtes à musique qui aspirent et recrachent des groupes de marins.

La trouble sensualité du port, la vitalité débraillée de la basse ville tournoient dans son rêve. Là, il rencontre le petit peuple : commerçants au verbe sonore, joueurs de pétanque, filles peu farouches. La ville bat en lui, il appartient à Toulon, elle est son seul monde. « Autant que Vérane fut cette ville, cette ville est devenue Vérane », écrit Patrick Lorenzini, biographe de Vérane.

Il écrit *Le Promenoir des amis* en 1924. La maturité est atteinte. *Bars*, son chef-d'œuvre, paraît dans les *Facettes* brusquement ressuscitées avant d'être publié en 1928 chez Garnier. Ce recueil renouvelle et enrichit un thème que Villon et Saint-Amand ont exploité et qui sera repris par Carco et Mac-Orlan. Vérane s'impose comme le poète des ports et des bistrots. Il y trouve une inépuisable source d'inspiration et les magnifie. Nul mieux que lui ne sait dire la mélancolie amère qui monte des quais à la nuit tombante, la torpeur lourde et embrumée qui sourd des zincs, l'irrésistible attirance des feux électriques des bars :

> Les bars brûlent de plus de feux
> Que l'enfer n'en promet aux morts.
> L'alcool scintille jaune et bleu
> Qui libère de tous remords.

Il saisit l'atmosphère de trouble et de sensualité du port, le vertige qui s'empare du promeneur s'aventurant de nuit rue du Chevalier-Paul ou rue du Canon. L'alcool le conduit à bord d'un vaisseau qui l'entraîne vers des pays inconnus :

> Allons barman ! encore un verre
> Et que mon cœur soit consolé !
> Ce soir je reviens d'une terre
> Où je ne suis jamais allé.

Pour Vérane, boire un verre, ou plusieurs, c'est s'évader. Les marins qu'il rencontre lui apportent le dépaysement. Il écoute leurs conversations, il y prend part et devient ainsi, par la grâce du rêve, un voyageur immobile :

> L'alcool t'ouvre un continent vierge
> Et, parmi les parfums amers
> L'île de Calypso émerge
> Sur le bleu tapis de la mer.

Son imagination s'emplit de scènes d'une autre époque, celle où il aurait aimé vivre. Elle l'emporte vers les paysages dont l'exotisme le séduit. Mais s'il regarde parfois la mer, c'est en captif de la terre : jamais il n'a songé à embarquer. Pour aller où ? Sans être jamais allé plus loin que les monts de Toulon, hormis ses séjours parisiens, peu appréciés, Vérane n'a aucune peine à évoquer les attraits brûlants des îles et des contrées lointaines au nom merveilleux : le cap de Bonne-Espérance, Zanzibar, Valparaiso.

Accoudé à un comptoir de ces bars qu'il affectionne, Vérane inscrit des caractères vigoureux sur la surface de papiers tachés d'humidités apéritives ou digestives. Peu à peu, il compose le livre sobrement intitulé *Toulon-sur-Mer* qui lui a été commandé par Jean-Louis Vaudoyer pour la collection des « Portraits de la France » ; l'ouvrage est publié en 1930 chez Émile-Paul, à Paris. Il est réédité avec des gravures d'Albert Decaris à la librairie Montbarbon, en 1948. Les lignes qu'il contient constituent le sommet de sa période fantaisiste et célèbrent à merveille le feu violent des alcools et la flamme sans pareille de l'aventure.

Toute la vie de Toulon frémit dans les vingt-quatre tableaux qui composent le livre et alternent vers et prose. Le Chevalier Paul, auquel il consacrera un ouvrage en 1931, ressuscite un épisode fameux de l'histoire toulonnaise. Sont aussi évoqués des personnages familiers : le peintre José Mange, Justin, aubergiste spécialiste de la bouillabaisse, monsieur Cabaillou, habitué du bar des Ténors, rue des Boucheries. Vérane accorde une large place aux paysages et aux lieux qu'il déroule au fil de ses longues promenades : le rempart, le café de la Rade, le marché, la rue du Canon, la place Pierre-Puget, « la perle de Toulon et je ne connais rien qui m'incite plus

à aimer ma ville natale, rien qui ne me dispense mieux à la célébrer sur un mode poétique … », le Mourillon, le Cap-Brun, les Sablettes, les calanques et les collines qui bordent la ville. Ainsi le *Boulevard de Strasbourg*, où se trouve le célèbre Coq-Hardi.

Le boulevard fleure l'absinthe,
Et l'opium et le benjoin.
Voici de belles filles peintes
Et des marins venus de loin [...]

Lente la cigarette exhale
Un parfum ténu d'Orient ;
L'absinthe s'épand en opales ;
Au vice soyons indulgents ! [...]

Que cherche-t-il dans l'engourdissement que procurent les alcools ou les vins généreux et les conquêtes faciles ? L'oubli ? Un remède à la mélancolie ? Car il est visible que ce jouisseur impénitent, intensément épris de beauté charnelle et de plaisir de vivre, a le cœur rongé par l'inquiétude. Ayant depuis toujours évalué la fugacité des bonheurs humains, ayant souffert les blessures de l'amour, Vérane porte en son âme une amère mélancolie. Voici ce qu'il écrit à Francis Carco en 1928 : « J'ai raté ma vie. J'aurais pu, à Paris, tout comme d'autres, faire mon trou, être de ceux qui comptent. Et, dans mon village, je ne suis qu'un plaisant épicurien, un ventre, un tube digestif gastronome, un éleveur de lévriers. » Pourquoi ce sentiment d'échec ?

Les années passent, les soucis s'accumulent. Vérane refuse de les considérer. Ils engloutissent le poète ; ils le désagrègent, l'anéantissent parfois. Même à Toulon, le soleil peut être noir. Et pourtant, il publiera jusqu'à sa mort, qui survient dans la nuit du 9 au 10 novembre 1954 des œuvres importantes. Il rend encore un hommage à la ville tant aimée dans *Imageries toulonnaises*, daté de 1941.

Suscitant un passé lourd de faste et de fête,
On peut vanter, Toulon, ton port, tes arsenaux,
Tes quais de marbre avec leurs canons, leurs anneaux,
Et les tritons soufflant dans des conques muettes.

Mais moi qui porte un cœur de pâtre et de poète,
Je veux chanter tes pins tordant d'obscurs rameaux,
Et dans le double azur de ton ciel, de tes eaux,
Tes longs caps blanchissants couronnés de mouettes [...]

Et c'est pour cela que je t'aime, ô ma cité !
Que je puis refermer les yeux sur ton image ;
Que j'honore, grecque et moresque, ta beauté,

Et que, loin de tes bords au cours de maints voyages,
Ô Toulon ! J'ai vers toi, mon lumineux berceau,
Comme un croyant, tourné chaque jour mon visage
Et souhaité bâtir dans tes murs mon tombeau.

Suivent *La Fête s'éloigne, La Calanque au soleil, Le Tribut d'encens, Le Luthier des équipages, Avec un bilboquet,* mais ces œuvres sont marquées par le désenchantement : la mort de Marie, sa femme si douce, si dévouée en 1941 ; l'éviction par les vichyssois de la mairie de Toulon ; l'infinie tristesse d'un séjour parisien où, pendant quatre ans, de 1944 à 1948, il accumule les déboires et rencontre dans un cruel anonymat la misère… Son inspiration s'est tarie ; il ne peut que rassembler des poèmes écrits parfois de longue date. Comment ranimer les feux de la fête, sinon en revenant à Toulon ? Il revient, mais la déception est amère : Toulon, meurtrie par la guerre, n'est plus Toulon. Le poète ne reconnaît pas la ville de sa jeunesse.

Le passé a fui ; il ne le retrouvera plus ; il le sait ; il en est désespéré. Ses dernières années sont adoucies par la présence de Marcelle, qu'il épouse le 6 décembre 1951. Marcelle est la compagne qui, consciente d'avoir auprès d'elle un grand poète, sera la fervente gardienne de sa mémoire. Elle lui permet de réaliser son ambition souvent exprimée et de devenir à Solliès-Pont, à l'enseigne du Lapin-Blanc, « poète gargotier ». « Ma femme dirigera la cuisine, disait-il, et je me tiendrai derrière le comptoir ; mes chiens monteront sur les bancs pour me voir ». Ses chiens sont montés sur les bancs, mais lui est resté devant le comptoir.

Les dernières œuvres révèlent une profonde gravité et une inspiration que l'accablement rend à la fois plus dense et plus sereine :

C'est avec des mots vains que l'on parle sur terre
À des mortels sans nom promptement oublieux,
Mais c'est avec des chants que l'on s'adresse aux dieux.

Où rencontre-t-on le vrai Vérane ? Sans doute dans les recueils composés pendant les années trente. Ils tissent de subtiles connivences entre l'indolence ensorceleuse de la ville, l'insouciance de la société et le tempérament flamboyant de leur auteur. Combien il est élégant et séduisant, ce poète qui nous plonge dans l'atmosphère affriolante de sa ville et dans son obscure sensualité. Élégant, il l'est, et séduisant, oui, mais, même masquée, l'angoisse jaillit sous l'ironie. Voici ce qu'a écrit sur lui son ami Francis Carco dans la préface de Bars : « Ne vous y trompez pas. Il y a dans ces vers autre chose qu'un froissement de rimes ordinaires, qu'un frémissement de rêveur ébloui par son rêve, mais une nostalgie amère pareille à celle qui vous saisit quai de Cronstadt, lorsqu'aux petits coups haletants des moteurs, les vedettes fendent l'eau marine et qu'à droite, sous un chaud soleil, bloquant la perspective de sa sévère façade, l'ancien bagne vous apparaît comme à dessein d'aggraver la songerie de qui s'arrête en une muette contemplation. »

Vérane a choisi de sourire. Quand le plaisir s'échappe, quand le temps fuit, quand viennent la guerre, la maladie, fidèle au choix qu'il a fait, il continue de trouver la vie aimable. Davantage : à une époque lourde de menaces où les écrivains mettent leur plume au service des idéologies dominantes, où ils s'interrogent sur l'idée de nation, où la perspective d'une guerre chaque jour plus inexorable inspire un pessimisme triomphant, ignorant les menaces qui pèsent sur elle, la société toulonnaise se réfugie dans un hédonisme insouciant. Contre la douleur qui ronge son corps, contre l'inquiétude qui écorche son âme, Vérane fait bonne figure. Mais si, comme à l'accoutumée, il masque ses sentiments, il les ressent et les suggère dans ce poème, extrait d'*Avec un bilboquet*.

Ils m'ont dit ivrogne, ils m'ont dit cynique
Ils m'ont dit menteur, ils m'ont dit sceptique ;
J'ai gardé mon masque et tu ma rancœur
Nul d'entre eux n'a su que j'avais un cœur.

Ni cœur de héros ni cœur d'un apôtre,
Mais un pauvre cœur pas comme les autres
Prompt à l'amitié, fidèle au malheur
Lourd de sa pitié, saoul de sa ferveur.

Cette désinvolture, cette pudique réserve devant les émotions faciles, ce sont les traits les plus caractéristiques de la discrétion fantaisiste. Cette modération ne s'applique chez Vérane qu'à la douleur. L'expression de joie, en revanche, est, on l'a vu, fort appuyée. C'est sans retenue qu'il célèbre le *carpe diem*.

Vérane était ainsi. Il a aimé le vin, l'amour, la beauté des gens et des choses ; il a écarté la pensée de la mort et le peu de souci de l'au-delà : « Je pleure et je bois. » Cette fuite traduit le malaise d'une âme insatisfaite de ne pouvoir garder sa jeunesse. Par-delà les années qui ont passé, cette jeunesse, il l'a gardée, pourtant, ou plutôt ses vers l'ont gardée, en ne la reniant jamais. Ce sonnet, extrait des *Élégies de minuit*, résume la vie et les angoisses de Vérane en même temps que son altière sérénité :

Mes jours sont sur leur fin, ma vie est à son terme ;
Je crois avoir conduit ma barque jusqu'au port
Avec un esprit droit, avec un dessein ferme.
Qu'en de justes plateaux soit pesé mon effort ! [...]
Seigneur, voici la nuit qui sera sans aurore :
Poète, je fus pauvre et de probe labeur,
Accordez-moi la palme et le laurier sonore.

Celui-ci lui fut accordé. Ses amis ont veillé à planter un laurier sur sa tombe. Le vent qui souffle sur le cimetière, au pied des ruines du château de Palamède de Forbin, agite doucement son feuillage. Sur la terre où repose cet incorrigible bohème, qui associa dans une même passion sa ville de Toulon et la poésie, est posé un bouquet de bruyère, la fleur qu'il aimait tant, cueilli par sa femme Marcelle.

BAUDELAIRE ET LA VILLE

Roland BILLAULT

La ville, très longtemps, n'a pas été un « scoop » poétique. Elle n'en est pas moins présente chez Horace, Juvénal, déjà tourmentés par les turpitudes de Rome, dans les fabliaux du Moyen Âge, chez Rutebeuf, chez Villon, Malherbe, Boileau, surtout connu aujourd'hui, et encore, pour ses *Embarras de Paris*, chez Apollinaire, Verlaine, Proust, Saint-John Perse, Prévert, Valéry Larbaud, Aragon… Une liste plus complète serait fastidieuse mais quelques exemples précis émergent, pour notre bonheur, de cette énumération : Verlaine écoutant les rumeurs de la ville depuis sa prison, Apollinaire évoquant non seulement le Paris du *Flâneur des deux rives* mais aussi les villes liées à ses tribulations amoureuses comme Londres, Prévert nous promenant rue de Buci, place du Carrousel ou dans le jardin du premier baiser, Aragon déplorant « Odessa, ville de poussière » et sa sinistre désertion…

Assurément, il faut bien reconnaître que la présence forte de la ville en poésie est surtout liée à ce que l'on a appelé la « modernité », terme qui apparaîtra à plusieurs reprises dans notre propos et dont l'un des aspects consiste en un nouveau regard sur la cité et surtout en un éveil à la potentialité philosophique, morale, esthétique, du milieu urbain. Une nouvelle forme de tournure d'esprit poétique est née qui ambitionne de trouver un justificatif émotionnel aux rues et à leur population, dans une sorte d'épanchement d'« agoraphilie », ce sentiment pouvant d'ailleurs tourner à l'horreur ou au cauchemar au gré des avatars biographiques, mais toujours sur fond de poésie.

À cet égard, Baudelaire nous paraît incarner ce partage des eaux, cette insolite et périlleuse posture entre l'attirance et la répulsion. En tout cas, la ville est omniprésente dans toute son œuvre même si nous nous limiterons à sa poésie, et elle l'est sous des aspects et à des degrés différents mais avec une égale passion, ce mot devant être pris au sens le plus fort.

Babel, Sodome et Gomorrhe ou la Jérusalem céleste, toutes, à certains égards, mères de Rome et avec elle porteuses des fougues idéalistes comme des turpitudes les plus avilissantes, transmises par une espèce de fatalité aux cités modernes d'Europe, toutes, par une sorte de convergence, vont se retrouver dans le Paris démasqué des poèmes de Baudelaire.

« La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel » ; c'est en ces termes que le poète exprime à la fois le regret d'une transformation architecturale et sociale, et la persistance d'une sensibilité particulière à cette situation. On pense au héros du roman d'Émile Henriot, *La rose de Bratislava*, déplorant la transformation de Dijon où il pensait retrouver sa Jeannette, dont les travaux d'urbanisme ont détruit la maison… Hugo formulait une déploration semblable en ces termes : « Nos pères avaient un Paris de pierre, nos fils auront un Paris de plâtre »… Nous voilà bien loin de l'orgueilleuse déclaration de l'empereur Auguste se vantant, à juste titre, d'avoir trouvé une ville de briques et d'en laisser une de marbre ! Mais ces jugements lapidaires (c'est le mot !) nécessitent une remarque : ce ne sont pas seulement les bouleversements architecturaux que Baudelaire déplore le plus même si on se réfère aux grands travaux de l'époque. Certes, il évoque avec une satisfaction inquiète le quartier reculé qu'il habite « où de vastes espaces gazonnés séparent encore les bâtiments » (dans le poème en prose *La Corde*), il peut encore trouver un cabaret isolé avant d'assommer le mendiant trouvé devant, avec Hugo et Balzac il peut encore trouver « un charme profond et compliqué à une capitale âgée et vieillie dans les gloires et les tribulations de la vie » (Salon de 1859), il peut encore goûter la poésie de faubourgs épargnés, savourer la détente d'un moment de paix au balcon ; mais l'essentiel de ses poèmes en vers ou en prose évoque surtout l'évolution dramatique d'une ville qui lui paraît s'enfoncer dans l'immoralité et s'offrir aux bouleversements délétères de la modernité qui rend encore plus sensibles les tristes spectacles de la pauvreté et des détresses humaines ou mêmes animales.

Différents cadres de vie s'offrent à la contemplation et à la description du poète : des quartiers, des rues, si bien représentés par Méryon, l'intimité des taudis comme celui, le sien, (c'est le mot qu'il emploie) qui lui inspire une horreur peut-être exagérée, une mansarde aperçue, de simples fenêtres mystérieuses comme en décriront Breton (dans *Nadja*) et Brel, des cimetières, des gargotes, des halles (on pense au « ventre de Paris »), qui nous rappellent la description de leurs immondices par Henri Michaux dans *La vie dans les plis*, des bazars, vus comme des labyrinthes de perdition, image forte dans les poèmes de Verhaeren, des squares,

des kiosques , des cirques, des clubs de haschischins comme celui de l'hôtel Pimodan, actuel hôtel de Lauzun, où Baudelaire loua un appartement au temps de sa splendeur, des salons mondains, littéraires ou pas… et, bien sûr, les grands boulevards aux vagues mouvantes de hauts de forme et de crinolines si bien dépeints par nos impressionnistes. Et, à peine à l'écart, les murs lépreux des ateliers, leurs forges inhumaines avec leurs halètements, et les coups sourds de leurs machines fabriquant des wagons, au nom si peu poétique, pourtant osé par Baudelaire mais qui n'emporteront jamais bien loin le poète épris d'ailleurs libérateurs. Tous ces lieux baignent dans une atmosphère peuplée de sons, de rumeurs, de cris comme dans *La Cloche fêlée* ou dans *Le Crépuscule du matin*, qui assaillent une sensibilité exacerbée à l'affût de tout ce qui peut la nourrir. Et cette notion d'atmosphère est souvent comme imprégnée des impressions d'enfermement, de détresse, de spleen puisqu'il faut l'appeler par son nom, qui habite Baudelaire : « Paris change mais rien dans ma mélancolie n'a bougé ». (Le spleen lié à un dérèglement de la rate, c'est le sens du mot *Splenos*, est générateur de dépression, et fait voir, je cite, le « soleil noir de la mélancolie » de Nerval. C'est un mot récurrent chez lui). Et ce ne sont pas les parfums, les couleurs, les paysages exotiques, ces *Images à Crusoé* évoquées par Saint-John Perse, qui pourront y changer quelque chose : le naufragé sublime échoué à Londres souffre d'une nostalgie poignante :

> Le pan de mur est en face pour conjurer le cercle de ton rêve…
> Et tu songes aux nuées pures sur ton île…

Ce mur c'est la morne façade de briques noircies des usines semblable à celles qu'évoque Verhaeren :

> Rectangles de granit et monuments de briques,
> Et longs murs noirs durant des lieues.

« L'esprit de la campagne était l'esprit de Dieu » proclame-t-il, en lui opposant l'atroce vision urbaine :

> Au-dessous d'elles (les villes), les égouts.
> À l'intérieur il n'y a rien, et, au-dessus, de la fumée.
> Et la ville, comme une main, les doigts ouverts se refermant sur l'univers…

On pense aussi à Vigny qui, dans son long poème *Paris*, se lamente en ces termes sur la transformation de la Ville :

> …partout la main d'homme et l'angle que sa main
> Impose à la matière en tout travail humain.

« Le sanglot des cloches sur la ville » qui hante Crusoé, c'est celui qui scande lugubrement les angoisses de Baudelaire. Et Saint-John Perse, si attaché à la nature de son paradis d'enfance, dans une sorte de poésie « écologique », se fait plus sévère encore quand il stigmatise les nuisances de la ville qui « par le fleuve coule à la mer comme un abcès ». Et la Seine n'est-elle pas, au fond, l'Achéron non passable au retour comme le dit Virgile, du Paris de notre poète définitivement prisonnier de ses repoussants mais invincibles attraits ? Sur ses bords, comme dans le tableau de Delacroix qu'il décrit si magnifiquement (*Dom Juan aux Enfers*), des créatures de malheurs et de vices qui vont si souvent peupler les poèmes des *Fleurs du mal* et des *Tableaux parisiens* et qui tendent vers nous, depuis cet envoûtant chef-d'œuvre, des bras implorants de muette détresse. Car ces lieux symboliques qui engendrent le vague à l'âme, le désespoir et en même temps une invincible fascination, sont peuplés d'hommes et surtout de femmes qui mobilisent l'attention de Baudelaire quand il devine en eux ce *taedium vitae*, ce « dégoût de la vie » qu'il connaît si bien. Paris est une jungle où « ce qui importe, ce n'est pas d'être le plus fort, mais le survivant » pour reprendre une déclaration de Brecht. Et la liberté, ce bien si précieux, il ne faut pas y songer : « Libre à Paris, s'exclame notre poète, quel euphémisme ! » et dans l'œuvre de Brecht à laquelle je viens de faire allusion, Garga prend un livre et proclame : « Ça, c'est la liberté ! » Ce qu'il désigne, c'est un livre et ce livre, c'est *Une saison en enfer* !… Quel symbole ! Aussi aurait-il pu se faire que Baudelaire, comme le Des Esseintes de Huysmans, se recroquevillât dans une vie de reclus à peine – ou plus du tout – consolée par les livres. Heureusement, il n'en fut rien.

Le poète, au contraire, va aller au-devant de ses « frères humains », plus encore il va plonger dans la foule anonyme et diverse. Voici ce qu'il dit dans le poème en prose *Les foules* :

« Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art et celui-là seul peut faire, aux dépens du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée a insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage ». C'est ce mérite de savoir être un « homme du monde » (c'est-à-dire : « qui se mêle au monde») que Baudelaire reconnaît en particulier à Constantin Guys, dans son étude *Le Peintre de la vie moderne*. Cette face humaine qui l'opprime, qu'il fuit

parfois, l'attire invinciblement. Elle l'attire, cette foule parisienne, parce qu'il y trouve une jouissance poétique, précurseur, en cela, des Surréalistes, et parce qu'il éprouve pour elle compassion et charité, si on en exclut les bourgeois au gros ventre insolent et quelques importuns « colérigènes ». « J'ai besoin, dit-il à Sainte-Beuve, de ce fameux bain de multitude ». On remarquera à cet égard que les populations entrevues dans ses voyages lointains ne l'ont intéressé que très peu, si on exclut quelques visions de pacotille ; c'est l'homme de Bruxelles et surtout de Paris qui l'attire. Il lui faut les « mystères de Paris », les bas-fonds, horribles et attirants et les lieux publics riches de drames entrevus ou imaginés, d'où il regagnera son domicile, épuisé et avide d'un repos jamais réparateur. Nous avons employé le mot « mystère » parce que Baudelaire observe principalement les êtres à déchiffrer. Comme Marcel Proust, lui aussi fin portraitiste, observateur lui aussi des petits métiers parisiens, il les détaille, les « radiographie ». Ce n'est d'ailleurs pas toujours avec ménagement : il a ses crises, y compris et surtout contre des pauvres gens qui mobilisent, paradoxalement, son attention et, hélas, sa férocité, comme le vitrier dont « le cri perçant monte à travers la lourde et sale atmosphère parisienne » et qui s'avère incapable de lui faire voir la vie en rose, les enfants qui se battent pour un morceau de pain, ou le mendiant qu'il bourre de coups de pieds. D'autres misères perçues au travers de déchirants hurlements, venus de l'hospice de fous, ces « infortunés que le soir ne calme pas », ou le pauvre gamin au jouet dérisoire, attirent au contraire une réelle compassion. C'est d'ailleurs ce sentiment, mêlé de curiosité indiscrète ou vaguement érotique qui prédomine en particulier à l'égard des femmes (Baudelaire est toujours resté attaché au *mundus mulieris*) toutes perdues dans cet univers hostile ou simplement anonyme de la grande ville. C'est le cas de *La Mendiante rousse* (on pense à la prostituée qui lui aurait transmis sa syphilis, le *Treponema pallidum*, opposée aux filles belges si propres (!) rare mention flatteuse d'un pays maintes fois « écorché » dans son œuvre), mendiante rousse dépeinte en ces termes :

Blanche fille aux cheveux roux
Dont la robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté …
Et la beauté.

C'est le cas des *Petites vieilles* (id°)

Des êtres singuliers, décrépits et charmants
…Traversant de Paris le fourmillant tableau

Baudelaire en donne une longue et pitoyable liste dont nous détacherons celle- ci :

Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc
Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivres…

Le poète les suit souvent le long des rues comme celle qui va feuilleter, au siège d'un journal, dans des numéros anciens, de vieilles nouvelles qui la font revivre des moments peut-être heureux…

Dans *Les Veuves*, le poète-voyeur contemple avec admiration, près d'un kiosque à musique où un concert fait son fugitif bonheur, (je cite) « une femme grande, majestueuse, au parfum de hautaine vertu » perdue « dans la plèbe qu'elle ne voyait pas […] qui tient un enfant comme elle vêtu de noir… et qui rentrera à pied, seule, toujours seule […] ». Malheur et solitude dans la grande ville indifférente, telle est la situation de Baudelaire aussi qui trouve peut-être consolation dans le spectacle de ces détresses comme celle d'une autre femme aperçue derrière sa fenêtre « mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose et qui ne sort jamais ». Mais, dit le poète avec fierté, « avec son visage, avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme ». C'est là typiquement la démarche du poète face au quotidien du spectacle urbain courant traduit de magnifique et émouvante façon dans sa simplicité et cela nous rappelle la déclaration trop connue, mais si vraie, de Hugo dans sa Préface de *Odes* : « Il n'y a pas de petits ou grands sujets, il y a de petits ou grands poètes », déclaration qui fait écho à un proverbe japonais : « Il n'y a pas de petites portes, il n'y a que de petits frappeurs ! ».

Et que dire, parmi ces pauvres créatures, des exilées, veuve de guerre antique ou pauvre africaine perdue, que nous présente l'admirable poème *Le Cygne* : « Andromaque, je pense à vous ! », Troie vaincue assimilée au Paris défiguré et sale, et la mention de « la négresse… cherchant, l'œil hagard, les cocotiers absents de la superbe Afrique… ». Quelle magnifique aptitude à faire sentir les grandes douleurs des rues en peu de mots ! On mesurera, toute admiration gardée, ce qui sépare ce poème de *Le Vierge, le vivace* de Mallarmé (« un cygne

d'autrefois se souvient… ») ou de la description du majestueux volatile par Leconte de Lisle, respectivement symboles de l'élan impossible du poète et de l'orfèvrerie descriptive, mais, en comparaison, nous semble-t-il, sans viscérale et authentique douleur…

Comme Apollinaire suivant Marizibil ou Rosemonde, ou Brassens amoureux nostalgique des *Passantes* perdues à jamais, Baudelaire dans son affût compassionnel et dans ses quêtes d'observateur épris de bizarre (*M^lle^ Bistouri*), fait lui aussi son deuil de rencontres heureuses et en même temps instruit le procès de ce Paris insensible et vicieux où on perd si facilement tant d'occasions de bonheur et jusqu'à ses propres repères.

Vae soli ! Malheur au solitaire ! Il aurait pu se faire que Baudelaire sombrât, pour cause d'originalité et d'égotisme revanchard, dans le cercle infernal des constats de détresse qu'on peut imaginer ainsi : « Je ne me reconnais plus dans cette ville dont l'architecture et les mœurs s'enfoncent dans une dégradation sans rémission. Je n'ai pas su – ou pu – changer d'horizon comme Petrus Borel, persuadé par Gautier d'aller refaire sa vie en Algérie. Il me reste l'autoflagellation ou le suicide… » Ces tentations ont réellement été siennes. Toute son œuvre nous le montre. Mais Paris, « cette p… » a offert à sa désespérance le déclic esthétique qui lui a fait trouver, comme on éprouve une vocation religieuse, grandeur et beauté dans le mal urbain. C'est Aloysius Bertrand qui lui a fourni un modèle à la fois de forme et d'inspiration pour la révélation de la vie moderne comme l'auteur de *Gaspard de la nuit* l'avait fait pour la vie ancienne. Et cela a donné les *Petits Poèmes en prose,* où l'univers parisien est prépondérant. Cette idéale prose poétique, dit-il à Arsène Houssaye, « c'est surtout de la fréquentation des villes énormes, c'est du croisement de leurs innombrables rapports qu'elle est née ». Hors des courants littéraires de son temps, qu'il a en quelque sorte « digérés » et en anticipant ceux qui naîtront, il a vaincu la réalité repoussante de la ville en lui trouvant une compensation poétique tout à fait nouvelle, à la hauteur de la modernité ambiante et la dépassant. La condition humaine, sa préoccupation essentielle, elle est aimée et vécue en ville. Loin des bruyantes et facétieuses révoltes des Bouzingots, il a épousé jusqu'à l'étreinte Paris - Suburre la prostituée, Paris l'injuste, Paris la misère et il y a trouvé le bonheur poétique ! Paris est consubstantiel à la vie et à la poésie de Baudelaire. Qui ne connaît la fameuse déclaration : « Monstrueux amas d'hommes et de pierres… tu m'as donné ta fange et je l'ai transformée en or ! » N'est-ce pas ce que fit Toulouse-Lautrec ? Faire sortir des fleurs des décombres (quel poète, aujourd'hui, pour Palmyre ?), faire respirer leur âme comme lui, l'amant de Jeanne Duval, cette fleur du mâle (qu'on me pardonne ce jeu de mots « baudelairien » facile !) s'enivrait de son odeur, tel est son but et sa raison de vivre poétiques. Ainsi a-t-il traité ce que Claude Delarue appelle son « cancer du Fatum ». Aux mirages, qu'il sait si dangereux et trompeurs, du lointain exotisme, à la complaisance dans le guignon, il a préféré la confraternité tragique souvent, mais si riche, avec l'âme de Paris et celle de son peuple, et si son cygne n'a pas la beauté sublime de celui de Leconte de Lisle ou de Mallarmé, évoqués plus haut, il lui a quand même trouvé une place entre le pélican désastreux et l'albatros dérisoire, en poète authentique d'un univers dont il fallait fuir les poncifs et adopter la nouveauté, dans un magnifique et tragique élan rédempteur.

LORENZACCIO

INTRODUCTION

Roland BILLAUT

« Qu'importe qu'on viole l'histoire pourvu qu'on lui fasse de beaux enfants ! » Cette boutade d'Alexandre Dumas applicable à bon nombre d'écrivains du XIX^e^ siècle, nous vient à l'esprit aussi pour le cas de la pièce de *Lorenzaccio* où Musset a pris, on le sait, quelques libertés, ne fût-ce que pour la chronologie. Mais c'est un bel enfant aux grâces variées, à telle enseigne que nos collègues n'ont eu que l'embarras du choix pour traiter les nombreux aspects qui en font l'œuvre magistrale du théâtre romantique.

Yves Stalloni va justement nous parler des multiples visages du héros et de sa victime expiatoire qui sait, comme on le disait malicieusement au XIX^e^ siècle, qu' « il y a des femmes comme il faut et des femmes comme il en faut », sans pouvoir faire lui-même le bon choix. Il en mourra !

André Fourès examinera pour nous l'omniprésence de la politique (c'est aussi le cas dans *Confession d'un enfant du siècle*) qui n'occupe pas que les hommes ; et nous revient une amusante remarque de Leroy-Ladurie que, j'espère, mes consœurs me pardonneront : « Les femmes de cour sont comme les truites ou les saumons : elles franchissent les barres et remontent vers le pouvoir ».

Heureusement, les nombreuses évocations de l'art de la Renaissance italienne, notamment florentine, évidentes ou suggérées dans le texte, nous réconcilieront avec la nature humaine sous la conduite éclairée et minutieuse de Michèle-Ann Pillet.

Enfin, il n'était pas évitable de consacrer aux deux malades de l'œuvre, Musset et son personnage principal, une étude clinique, patiemment élaborée, fouillée et très éclairante pour la compréhension de la spécificité de cette pièce. C'est ce que notre docte chercheur André Bérutti s'est appliqué à faire.

LORENZACCIO SOUS LE SIGNE DE MUSSET

André Bérutti

En 1877, soit vingt ans après la disparition du poète, paraît aux éditions Charpentier un ouvrage de 372 pages intitulé *Alfred de Musset : sa biographie et ses œuvres*. Il s'agit de l'une des dernières œuvres d'un homme de lettres né en 1804, mort en 1880. Paul Edme de Musset, aîné de 6 ans d'Alfred, y écrit, alors qu'Alfred avait 32 ans :

« Un matin du mois de mars 1842, pendant le déjeuner, je m'aperçus que mon frère, à chaque battement du pouls, éprouvait un petit hochement de tête involontaire. Il nous demanda pourquoi nous le regardions, étonnés, ma mère et moi. Nous lui fîmes part de notre observation. "Je ne croyais pas, nous répondit-il, que cela fût visible, mais je vais vous rassurer." Il se pressa la nuque je ne sais comment avec l'index et le pouce et, au bout d'un moment, la tête cessa de marquer les pulsations du sang. « Vous voyez, nous dit-il ensuite, que cette épouvantable maladie se guérit par des moyens simples et peu coûteux». »

Paul de Musset ajoute : « Nous nous rassurâmes par ignorance, car nous venions de remarquer le premier symptôme d'une affection grave à laquelle il devait succomber quinze ans plus tard et qui était une altération des valvules de l'aorte. »

Ainsi fut faite, par un frère aimant et observateur, la description d'un signe clinique devenu universel dans le monde médical. À ce stade, je me dois de citer notre regretté confrère, le professeur Pierre Navarranne, qui, en 2008, vanta la clinique et évoqua, je le cite, « la si riche séméiologie cardiaque de jadis, la subtile stéthacoustique du cœur, ses souffles, roulements, dédoublements, frémissements, plus ou moins signifiants [...] »

L'observation du signe de Musset par son frère est rapportée par le docteur Delpeuch dans la *Presse médicale* du 16 mai 1900, et en 1902 la thèse de doctorat du docteur Paul Laurent s'appuie sur des expérimentations animales pour affirmer, si cela était nécessaire, que les mouvements anormaux de la tête sont synchrones des battements cardiaques et sont la conséquence d'une hyperpulsatilité des vaisseaux du cou transmise à la tête.

Ce signe de Musset, tous les médecins l'ont appris, et il reste toujours inconcevable de l'oublier dans la description de l'insuffisance des valves aortiques, bien que la plupart des médecins ne l'aient jamais observé. De nombreux cardiologues interrogés n'ont jamais observé de signe de Musset, mais l'ont néanmoins enseigné à leurs étudiants qui eux-mêmes n'auront probablement jamais l'occasion de l'observer, car actuellement les moyens d'investigations modernes, comme l'échographie, permettent de dépister précocement la maladie et de la traiter à cœur ouvert. Ce signe clinique est devenu en quelque sorte historique !

Alfred de Musset était donc atteint d'une affection cardiaque détectée par son frère alors qu'il avait 32 ans, et dont lui-même était conscient puisqu'il avait trouvé un moyen simple pour faire cesser momentanément le « petit hochement » décrit par Paul. Il est probable qu'à la suite de l'observation faite par son frère, Alfred ait consulté le docteur Cazot, médecin de la famille, qui avait diagnostiqué à l'auscultation une « altération des valvules de l'aorte », c'est-à-dire une insuffisance aortique évoluant inéluctablement à l'époque vers l'insuffisance cardiaque, alors que le signe de Musset disparaît par épuisement du muscle cardiaque, puis vers la mort.

Autrement dit, Alfred de Musset aurait succombé, en 1857, à une insuffisance cardiaque trouvant son origine dans une incapacité des valves aortiques à empêcher le sang de refluer dans le ventricule gauche, après chaque contraction l'expulsant vers l'aorte.

Il est légitime de se poser la question de l'origine de cette atteinte valvulaire. Le docteur Delpeuch déjà cité évoque la nature paludéenne de cette atteinte cardiaque lors du séjour à Venise, fin 1833, début 1834.

George Sand, nouvel amour d'Alfred de Musset y fut très malade alors que les amants séjournaient à l'*Albergo reale Danieli*. George guérie d'une dysenterie, c'est au tour d'Alfred d'être atteint, et à la mi-février, alors qu'il délire et râle, George devient dans la chambre à côté la maîtresse de Pietro Pagello, le médecin qui le soignait pour une pathologie méconnue. Il n'est pas certain du tout qu'un supposé paludisme ait été à l'origine de ce « coup au cœur » porté par George à Alfred ! Il s'agit d'une atteinte cardiaque d'une nature plus sentimentale que physique !

On a aussi attribué cette valvulopathie à une syphilis, « coup de pied de Vénus » lancé par une prostituée à un adolescent de 15 ans.

On a bien entendu voulu trouver dans l'œuvre de Musset des traces de cette cardiopathie. Ainsi dans *La Nuit de mai* écrite en 1835 :

> Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
> Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
> Dont je me sens épouvanté ?
> Ne frappe-t-on pas à ma porte ?

C'est bien sûr la mort qui frappe à la porte !

« Â l'âge où le cœur est riche, on n'a pas les lèvres avares », écrivait Alfred de Musset dans *Le Chandelier* paru en 1835. Le cœur brisé du poète dandy est resté riche malgré sa fatigue, et les lèvres généreuses, bien que cyanosées, jusqu'au bout d'une vie de débauché, qui s'est achevée au petit matin du 2 mai 1857.

En effet Musset était atteint d'éréthisme génital, conséquence d'une hyperpulsatilité artérielle expliquant peut-être sa sexualité effrénée. Cela n'a pas échappé à la plupart des artistes le montrant entouré de Muses nues et lascives encadrées de colonnes bien érigées, parfois brisées, ce qui évoque quelques défaillances. Il est en effet légitime de se demander comment un homme atteint d'une cardiopathie grave a pu, presque jusqu'au bout de sa vie, certes courte, avoir une activité sexuelle sans défaillance tant auprès de ses nombreuses conquêtes qu'auprès de prostituées.

Un an après la mort du poète, le jeune Alphonse Daudet (il a 18 ans), frère en syphilis d'Alfred, qui fut à l'occasion le compagnon des dernières débauches et des dernières beuveries écrit pour un recueil, qui sera intitulé *Les Amoureuses*, un long poème intitulé « Le 1er mai 1857. Mort de Musset », dont je vous cite les derniers vers :

> Il voit un vide immense et s'use à le combler
> Jusqu'au jour où, sentant que son âme est atteinte,
> Sentant son âme atteinte et son mal redoubler
> Il soit las de souffler sur une flamme éteinte…
> Et meure de dégoût, de tristesse… et d'absinthe.

Oui, l'immense Musset était alcoolique ou, en termes plus scientifiques, dipsomane ! De nombreux témoignages de ses contemporains en attestent. En voici quelques-uns.

Élu le 12 février 1852 à l'Académie française, il devient, selon le mot cruel du journaliste Eugène de Mirecourt, le « chancelant perpétuel ». Il prononce le 27 mai son discours de réception, puis s'en va souper au Palais-Royal, où Arsène Houssaye l'aperçoit ainsi : « Aux bougies, on éclaire la descente funèbrement joyeuse d'un homme ivre-mort, c'est Alfred qui pour fêter son introduction, a payé à dîner à un bordel». Ses collègues du quai Conti commentent ses nombreuses absences aux séances hebdomadaires : « M. de Musset s'absente. » Vous voulez dire « M. de Musset s'absinthe ».

En 1855, deux ans avant la mort du poète, Charles Landelle fit de lui un portrait au pastel repris à l'huile en 1877 pour le musée de Versailles. Il fut frappé par le fait qu'Alfred de Musset ne pût rester sans prendre pendant les séances de pose pourtant courtes ce qu'il appelait « un cordial », de l'eau-de-vie achetée dans une boutique voisine.

Ajoutons l'opium à la fée verte, le rhum et la bière à l'eau-de-vie, et nous comprenons ce qu'écrivit Musset :

> « Je n'ai plus le courage de rien penser. J'éteindrais ce qui me reste d'un peu noble dans le punch et la bière et je me sentirais soulagé. On endort bien un malade avec de l'opium, quoiqu'on sache que le sommeil lui doive être mortel ; j'en agirais de même avec mon âme. »

En abordant maintenant le dernier volet de la pathologie de Musset, il me semble que nous nous approchons au plus près de Lorenzo de Médicis, le héros de la pièce qui fait l'objet de cette séance.

Permettez-moi de citer le docteur Paul Reymond qui, en 1905, écrit dans *La Presse médicale* :

> « La mort récente de la sœur d'Alfred de Musset, et différents travaux qui ont été publiés dans ces derniers temps sur l'autoscopie, cette hallucination par suite de laquelle le sujet croit se voir devant

> lui, éveillent en moi des souvenirs de littérature qui intéresseront peut-être les lecteurs. Aussi bien, le héros de l'aventure, Alfred de Musset, nous a-t-il habitués à trouver chez lui des particularités morbides curieuses, depuis que Delpeuch nous a fait connaître le signe de Musset qui traduisait au dehors l'insuffisance aortique dont il était atteint. »

Les auteurs qui se sont intéressés à ce curieux phénomène de l'autoscopie n'ont eu garde d'oublier parmi les sujets ayant présenté ce trouble nerveux l'un des plus célèbres, Alfred de Musset lui-même, dont les vers suivants sont bien connus :

> Devant ma table vint s'asseoir
> Un pauvre enfant vêtu de noir
> Qui me ressemblait comme un frère.

Si l'on en croit La *Nuit de décembre*, Alfred de Musset semble avoir été plusieurs fois le jouet d'une telle hallucination :

> À tous les instants de ma vie
> J'ai vu partout cette ombre amie.

Mais, écrit le docteur Reymond, « ombre amie » me paraît être une licence poétique et il fut au moins une circonstance dans la vie du poète où elle lui fit grand peur. George Sand nous raconte l'événement dans *Elle et Lui,* et l'observation est trop bien prise pour qu'elle n'en ait pas été le témoin.

Lors d'une expédition nocturne qu'ils faisaient dans les bois, Lui s'étant écarté, Elle entendit un cri d'inexprimable détresse et, s'élançant dans la direction de la voix, elle le trouva debout, hagard, agité d'un tremblement convulsif.

Il avait eu une hallucination : il avait vu passer devant lui, sur la bruyère, un homme qui courait, pâle, les vêtements déchirés et les cheveux au vent. « Je l'ai si bien vu, dit-il, que j'ai eu le temps de raisonner et de me dire que c'était un promeneur attardé, surpris et poursuivi par des voleurs et même j'ai cherché ma canne pour aller à son secours, mais la canne s'était perdue dans l'herbe, et cet homme avançait toujours sur moi. Quand il a été tout près, j'ai vu qu'il était ivre et non pas poursuivi. Il a passé en me jetant un regard hébété, hideux, et en me faisant une laide grimace de haine et de mépris. Alors, j'ai eu peur et je me suis jeté la face contre terre car, cet homme… c'était moi ! Oui, c'était mon spectre, Thérèse ! Ne sois pas effrayée, ne me crois pas fou, c'était une vision. C'était moi avec vingt ans de plus, les traits creusés par la débauche ou la maladie, des yeux effarés, une bouche abrutie, et, malgré cet effacement de mon être, il y avait dans ce fantôme un reste de vigueur pour insulter et défier l'être que je suis à présent. »

Et le docteur Reymond conclut : « Les particularités du récit nous permettent de penser que l'incident se passa dans la forêt de Fontainebleau lors du séjour qu'y firent les deux amants, au début de leur liaison, à l'automne de 1833. Musset avait vingt-deux ans. »

À l'autoscopie, autrement dit le dédoublement de la personnalité, affection bien connue des psychiatres, j'ajouterais la prémonition, capacité à voir l'avenir, puisque dans son délire, Musset ne s'est pas trompé dans la description de son aspect physique trois ans avant sa mort, à l'époque où Charles Landelle faisait son portrait sans reproduire son modèle avec trop de réalisme en atténuant la lèvre inférieure tombante, empâtée, alourdie, évoquant, a-t-il dit, la « bouche abrutie » décrite par Musset chez son double.

À l'issue de ce tour d'horizon plus clinique que littéraire, se posent à mes yeux deux questions.

Dipsomanie, opiomanie, monomanie syphilis, éréthisme génital, érotomanie, insuffisance cardiaque, tuberculose peut-être ; s'agit-il là des ingrédients du « Mal du siècle », autrement dit, le Romantisme est-il une maladie ? La réponse du médecin est négative, mais cela n'engage que moi, et les spécialistes de littérature nous démontreront peut-être le contraire !

Seconde question : trouve-t-on dans *Lorenzaccio* des éléments susceptibles d'être rapportés à la pathologie, aux habitudes d'Alfred de Musset, ou inspirés par elle ? C'est ce que je me suis appliqué à rechercher dans une relecture attentive de la pièce.

Commençons par la description de Lorenzo par son cousin Alexandre de Médicis, le duc de Florence, dans la scène 4 de l'acte I,

> « Regardez-moi ce petit corps maigre, ce lendemain d'orgie ambulant. Regardez-moi ces yeux plombés, ces mains fluettes et maladives, à peine assez fermes pour soutenir un éventail, ce visage, qui sourit quelquefois, mais qui n'a pas la force de rire… »

Musset a 24 ans. Il décrit ce qu'il est, un débauché, et ce qu'il sera dans une vingtaine d'années.

Plus loin, dans la même scène ; alors que le duc présente à Lorenzo l'épée d'un page :

> « Regardez Renzo, je vous en prie ; ses genoux tremblent, il serait devenu pâle, s'il pouvait le devenir. Quelle contenance, juste Dieu ! Je crois qu'il va tomber. »

Et dans la scène 4 de l'acte II, Lorenzo évoque devant sa mère et sa sœur un délire caractérisé par une préoccupation unique dont Musset pouvait être atteint, en parlant de Brutus, son modèle : « Brutus était un fou, un monomane, rien de plus. »

Plus loin la notion de double se manifeste pour la première fois dans la pièce, lorsque Marie Soderini la mère de Lorenzo lui pose la question :

« Sais-tu le rêve que j'ai fait cette nuit mon enfant ? Ce n'était point un rêve car je ne dormais pas. Je songeais aux jours où j'étais heureuse, aux jours de ton enfance, mon Lorenzino […] J'ai entendu tout d'un coup marcher dans la galerie ; je me suis retournée ; un homme vêtu de noir venait à moi, un livre sous le bras. C'était toi Renzo : "Comme tu reviens de bonne heure !"me suis-je écriée. »

Un homme vêtu de noir comme l'enfant vêtu de noir de *La Nuit de décembre* qui a hanté Musset toute sa vie

Dans la scène 3 de l'acte III, Lorenzo répond à Philippe Strozzi :

> « Pour comprendre l'exaltation fiévreuse qui a enfanté le Lorenzo qui te parle, il faudrait que mon cerveau et mes entrailles fussent à nu sous un scalpel. »

Cette réplique évoque non seulement les études de médecine entreprises par Musset et stoppées à l'issue de la première dissection, à la vue du scalpel incisant les chairs, mais aussi une forme clinique de l'autoscopie, l'autoscopie interne, le sujet voyant l'intérieur de son corps.

Mais Lorenzo retrouve rapidement son double dans une longue tirade adressée à Philippe Strozzi, dont j'extrais cette phrase :

> « Lorsque je parcourais les rues de Florence avec mon fantôme à mes côtés, je regardais autour de moi, je me demandais : quand j'aurai fait mon coup, celui-là en profitera-t-il ? » Il parlait du futur assassinat d'Alexandre.

Continuons avec la scène 3 de l'acte III. Lorenzo répond à Philippe :

> « Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre ? Veux-tu que je sois le spectre, et qu'en frappant sur ce squelette, il n'en sorte aucun son ? Si je suis l'ombre de moi-même, veux-tu que je rompe le seul fil qui rattache mon cœur à quelques fibres de mon cœur d'autrefois ? »

Spectre, squelette, cœur : tout Musset est dans cette tirade évoquant à la fois sa pathologie mentale et sa pathologie organique, d'autant plus qu'à la fin il s'écrie : « Ma vie entière est au bout de ma dague » affirmation lourde de double sens, sortie du contexte de la pièce.

Notons que dans *Une conjuration en 1537*, pièce offerte à son amant après leur rupture mouvementée, George Sand fait dire à Maria : « Assez, Lorenzo. Votre cœur est bien malade. » Et Lorenzo répond : « Vous avez raison, mère, si je pouvais l'arracher de ma poitrine, je l'écraserais sous mes pieds. » Ce court dialogue reflète bien les affres du cardiaque qu'était Musset.

Et quand dans la scène 7 de l'acte V, Lorenzo affirme « J'aime encore le vin et les femmes ; c'est assez, il est vrai, pour faire de moi un débauché, mais ce n'est pas assez pour me donner envie de l'être», il semble que Musset trace son propre portrait.

Tout le personnage de Musset est-il dans *Lorenzaccio*, Musset est-il le héros de ce drame romantique écrit alors qu'il avait 24 ans, est-il Lorenzo de Médicis, Lorenzaccio comme l'appelle avec mépris le peuple florentin ?

Est-il celui que, dans la scène 4 l'acte I, le duc appelle à cinq reprises Renzo et décrit ainsi au cardinal ? : « Renzo, un homme à craindre ! Le plus fieffé poltron ! Une femmelette, l'ombre d'un ruffian énervé ! Un rêveur qui marche nuit et jour sans épée, de peur d'en apercevoir l'ombre à son côté. »

Plus loin le duc en rajoute en voyant Lorenzaccio chanceler à la vue d'une épée :

> « La seule vue d'une épée le fait trouver mal. Allons, chère Lorenzetta, fais-toi emporter chez ta mère. »

Femmelette, Lorenzetta, voici qui en dit long sur l'homosexualité qui lie Lorenzaccio au duc !

Est-il Renzino, autre diminutif amoureux employé par le duc dans la scène 4 de l'acte II ?

Est-il Lorenzino, diminutif affectueux que donne Marie Soderini à son fils dans l'acte II lorsqu'elle lui raconte son rêve ? « Mais le spectre s'est assis auprès de la lampe sans me répondre ; il a ouvert son livre, et j'ai reconnu mon Lorenzino d'autrefois. »

Fallait-il pour autant donner le rôle-titre à une actrice pendant cinquante années, de la grande et grandiloquente Sarah Bernhardt, en 1896, pour la première représentation, à l'effacée Marguerite Jamois qui, dans l'immédiat après-guerre, joua cent fois sur les indications de Gaston Baty un « Hamlet français », ce qui n'aurait pas déplu à Musset qui voulait être Shakespeare ou Schiller, en passant par Renée Falconetti, qui fit de Lorenzaccio « une petite pourriture héroïque », selon le critique dramatique Robert Kemp ?

Enfin, en 1952, Gérard Philipe dirigé par Jean Vilar, a magistralement démontré que Lorenzaccio était un homme. D'autres acteurs de grand talent l'ont suivi, mais il est resté inoubliable face à un extraordinaire Daniel Ivernel dans le rôle du duc. C'est à lui que l'on assimile encore, non seulement le héros de la pièce, mais son auteur.

Alors, Lorenzaccio est-il le double de Musset ? Il me semble que Lorenzaccio incarne Musset, car comme lui, il est beau, jeune, ardent, mais aussi débauché, buveur, brûlant la chandelle par les deux bouts comme l'on dit vulgairement. Résumons-nous : Lorenzo était un dandy du XVI^{e} siècle ! Lorenzaccio est-il Musset, Musset est-il Lorenzaccio ? L'un est-il le double de l'autre ?

L'introduction de cette notion de double me semble correspondre à un volet de la pathologie mentale du poète, alors que les derniers vers écrits en 1857 nous ramènent à l'épuisement entraîné par son insuffisance cardiaque et au signe de Musset :

> L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois
> De tous les côtés sonne à mes oreilles.
> Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles.
> Partout je la sens, partout je la vois.
> Plus je me débats contre ma misère,
> Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur
> Et, dès que je veux faire un pas sur terre
> Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.
> Ma force à lutter s'use et se prodigue.
> Jusqu'à mon repos, tout est un combat
> Et, comme un coursier brisé de fatigue
> Mon courage éteint chancelle et s'abat.

Approche bibliographique

DUFOUR C. *La Vie sexuelle de Lorenzaccio*. Paris : Fayard, 1001 livres. 2014.
LAURENT P. *Le Signe de Musset. Sa valeur clinique* (Thèse de médecine). Lyon : 1902.
MUSSET de A. *Lorenzaccio*. Paris : Pocket classiques. 2010.
MUSSET de A. *La Confession d'un enfant du siècle*. Paris : Le Livre de poche classique. 2017.
MUSSET de P. *Alfred de Musset. Biographie*. Paris : Points. 2010.
SAINT BRIS G. *Alfred de Musset*. Paris : Grasset. 2010.

LORENZACCIO, PIÈCE POLITIQUE ?

André Fourès

« LO-REN-ZA-CCIO ! Un « r » et deux « c », et je ne le répèterai pas ! »

Je pourrais vous dire que tels furent les premiers mots de mon professeur de classe de première, quand il nous présenta, lors de l'année scolaire 1968, le drame d'Alfred de Musset. Mais je serai honnête. Je ne suis plus tout à fait sûr que ces mots aient été prononcés il y a cinquante ans. Alors pardonnez-moi l'artifice d'une phrase d'appel un peu suspecte, mais sachez qu'une chose demeure vraie : comme beaucoup ici, peut-être, j'ai découvert *Lorenzaccio* au lycée… et de cela je me souviens.

On le sait, cette pièce, d'une formidable densité, véritable carrefour de problèmes et de débats politiques et moraux, peut être lue selon deux axes : celui du drame d'un individu et celui de la liberté d'une cité. *Lorenzaccio* nous parle d'un acte de révolte contre la tyrannie. Il nous parle d'un bel acte, le meurtre d'un tyran, d'autant plus beau qu'il sera accompli gratuitement, puisque son auteur, une « petite pourriture héroïque »[1], y sacrifiera son honneur et sa vie. Il nous parle aussi d'un acte vain, commis sans aucun espoir de rien changer. Un acte qui ne débouchera sur rien, puisque, même débarrassé du tyran, le peuple ne voudra pas de la liberté.

Comment Musset est-il arrivé à écrire ce drame ? A-t-il voulu nous parler de politique ? Dans la trajectoire de ce poète, il apparaît qu'il fut avant tout un jeune aristocrate imprégné des idées de son milieu. Spectateur non engagé de la révolution de 1830, il nous a pourtant livré par deux fois son regard sur elle : tout d'abord sous le voile de la fantaisie dans les colonnes d'un journal, puis dans cette pièce sous le voile de l'histoire.

Sous le voile de la fantaisie

Lorenzaccio est né des lendemains qui déchantaient d'une révolution confisquée par les bourgeois après la chute de Charles X, en juillet 1830.

Jeune poète à la mode, Musset fréquentait alors les salons romantiques : celui de Charles Nodier, à la Bibliothèque de l'Arsenal, mais aussi le « Cénacle » où, autour de Victor Hugo, évoluaient poètes et artistes de toutes sensibilités politiques, libéraux, monarchistes ou indépendants[2]. Il n'avait que vingt ans lors des Trois Glorieuses et n'y avait joué aucun rôle. Pas plus qu'il n'avait pris part à la Bataille d'Hernani, il n'avait pris part à celle des rues et, s'il s'en fut traîner du côté des barricades, ce fut sans doute guidé plus par la curiosité que par un quelconque engagement.

Apolitique de tempérament, Musset était pourtant un aristocrate assumé. En aucun cas partisan d'une république populaire, il n'hésita pas à écrire : « Que les hommes entre eux soient égaux sur la terre/ Je n'ai jamais compris que cela pût se faire/ Et je ne suis pas né de sang républicain. »[3]

Aristocrate, donc, mais certainement pas monarchiste. Pour qu'il le soit, il aurait fallu que cette idée s'incarnât en un roi. Oui, mais lequel ? Un roman récent a décrit cet « été des quatre rois »[4], l'été meurtrier de 1830. Charles X, avait été chassé, Louis XIX, le Dauphin, avait renoncé au bout d'un jour et le duc de Bordeaux, son autre petit-fils, avait été ignoré. Était arrivé Louis-Philippe, un Orléans, dont, pensons-nous, Musset n'attendait rien. Il semble bien que cette kyrielle de prétendants au trône le conforta dans son indifférence naturelle à la chose politique. La seule chose qui comptait vraiment pour lui était son indépendance. Quelques jours avant les journées de Juillet, il s'était moqué des méditations au clair de lune de ceux qu'il nommait les « romantiques barbus »[5] et s'était déjà éloigné d'un Cénacle qui tendait vers l'engagement politique, à l'instar d'Hugo et de Lamartine, anciens monarchistes qui commençaient à « poser » en prophètes humanitaires et libéraux, en guides du peuple. Quelques mois plus tard, Musset fit cependant irruption sur la scène publique en acceptant de tenir une sorte de feuilleton de l'actualité parisienne dans les pages du *Temps*.

1 KEMP Robert, cité par Bernard Masson, in *Lorenzaccio*, Le Théâtre de poche, Librairie générale française, 1986.
2 À ne pas confondre avec le Cénacle des *Illusions perdues* de BALZAC
3 in *La Loi sur la presse*, Revue des Deux Mondes, 1er septembre 1835.
4 PASCAL Camille, *L'Été des quatre rois*, Plon, 2018.
5 MUSSET, *Les Secrètes pensées de Rafaël, gentilhomme français*, Revue de Paris, 4 juillet 1830.

Créé en 1829, ce journal d'inspiration libérale avait été très actif dans l'opposition sous Charles X. Depuis, il penchait désormais si bien vers les Orléanistes qu'un de ses rédacteurs, Jean-Jacques Baude, entré au gouvernement comme sous-secrétaire d'État à l'Intérieur, venait d'être nommé préfet de police !

Le temps d'une saison, le poète Musset fit ainsi quelques piges. Ironiques, fantaisistes, détournant l'information pour mieux la modeler, les dix-neuf articles de sa *Revue fantastique*, publiés entre janvier et mai 1831[6], se voulaient une autopsie et une revue du monde contemporain. Au fil de ces billets d'humeur, il privilégia le burlesque, l'inattendu, la satire. Mais, derrière la posture aristocratique, le ton libre et désinvolte de ses articles, à mi-chemin entre chronique et fiction, se cachait, plus que le désenchantement politique, le déni de l'intérêt d'un quelconque engagement[7]. 1831, retenons la date de ces chroniques. Elles sont bien antérieures à sa rencontre avec George Sand, à laquelle on attribue pourtant d'avoir sensibilisé le jeune poète à ce qui se passait en France. Contemporaines des premières émeutes, républicaines ou ouvrières, qui ensanglantèrent les rues de Paris et ne cesseront plus d'accompagner le règne de Louis-Philippe, les *Revues fantastiques* n'eurent pas besoin de George Sand pour être écrites et pour tourner en dérision une actualité tragique.

Sous la plume de Musset, l'influence du « temps qu'il fait » sur la politique y apparaissait aussi importante que l'engagement des révolutionnaires sur les barricades. « Voilà une question qu'on a posée, écrivait-il : Si les 27, 28 et 29 juillet dernier il avait fait une pluie battante et un verglas terrible, que serait-il arrivé ? Les attroupements auraient-ils eu lieu ? Les amorces auraient-elles pris feu ? Les oisifs auraient-ils couru par la ville et se seraient-ils mêlés aux braves que le nombre encourage toujours, quelle que soit la cause qui l'entraîne ? Les hommes résolus se voyant ainsi tout seuls et se comptant, n'auraient-ils pas senti l'amour de la liberté et le dévouement pour la patrie défaillir ? Les passants… Y auraient-ils eu des passants ? » (10 janvier 1831).

Sous sa plume, encore, l'image même du révolutionnaire n'était pas épargnée : « Voulez-vous voir par qui le faubourg Saint-Germain est mis en fuite ? Regardez. Il me montra deux polissons de dix à douze ans » (23 mai 1831). Le Gavroche des *Misérables* n'était pas encore devenu une figure héroïque[8] et la Révolution n'était peut-être que le résultat d'un défi que se lançaient deux gamins parisiens.

Sous sa plume enfin, la vie politique était un « théâtre de grotesques » et le Palais-Bourbon, une « halle aux paroles » : « Ne voyez vous pas sur la rive gauche du fleuve cette baraque encombrée ? Ils hurlent, ils se démènent, ils montent et descendent, ils sonnent, ils s'interpellent, ils phrasent et votent, ils décrètent et gesticulent […], ce sont […] les représentants de la France. » (21 mars 1831). Quant au gouvernement, qu'importait sa forme ! « Dans un gouvernement absolu, le peuple dit au ministre : « Voici de quoi jouer ; fais à ta fantaisie, perds ou gagne, nous ne t'en demanderons pas compte (…) ». Dans un gouvernement représentatif, le peuple dit au ministre : « Voici un peu d'argent ; fais à notre fantaisie, gagne. Si tu perds, tu nous en rendras compte ». Dans une république, le peuple s'assoit à la table, joue lui-même et, les trois quarts du temps, pille ses voisins pour plus de facilité. » (11 avril 1831).

Tout était donc indifférent et l'action était vaine. Musset journaliste, ce n'était en rien le début d'un engagement, mais plutôt la marque d'un désengagement. Ce qu'il exprimera d'ailleurs de façon plus nette dans la dédicace qu'il écrira pour *La Coupe et les lèvres*, en décembre 1832, en refusant d'être « l'homme du siècle et de ses passions ».

Tout autre était l'état d'esprit d'une jeune Berrichonne fraîchement débarquée à Paris.

Pour George Sand, les journées de juillet avaient été l'occasion d'une prise de conscience politique et d'une adhésion aux idées républicaines. Au moment même où Musset entrait au *Temps*, elle avait rejoint le *Figaro*, l'ancêtre du quotidien d'aujourd'hui, une feuille satirique et frondeuse où, dès le 15 mars 1831, un des ses articles avait suscité l'ire du préfet de police. « Les lundi, mercredi et vendredi seront consacrés à prévenir les rassemblements et les mardi, jeudi et samedi à les disperser », lui faisait-elle dire. Elle cherchait aussi sa voie, faisait l'apprentissage du métier d'écrivain, s'essayait dans divers genres et s'avisa de composer une scène historique. Ce genre était alors à la mode. Il visait clairement à donner au peuple de nouveaux exemples historiques et une conscience politique. Dans cette perspective, Sand avait trouvé dans la *Storia fiorentina* de Benedetto Varchi l'idée d'un sujet dramatique où serait exalté l'amour de la liberté.

---

6 MUSSET Alfred (de), *Œuvres complètes en prose*, La Pléiade, 1938.

7 DIAZ José-Luis, *Nous tous enfants perdus de cet âge critique : la génération de 1830 par elle-même,* Cairn Info, 2010.

8 FRYCER Jaroslov, *L'Œuvre dramatique d'Alfred de Musset*, Études romanes de Brno vol. 3, 1967, pages 85 à 166. CHATEAUBRIAND parlera aussi de ces « enfants, intrépides parce qu'ils ignorent le danger (qui) ont joué dans les trois journées un triste rôle (…). Singes laids et étiolés, libertins avant d'avoir le pouvoir de l'être, cruels et pervers, ces petits héros se livraient à des assassinats avec tout l'abandon de l'innocence », in *Mémoires d'outre-tombe*, La Pléiade, p.430. VIGNY parlera « de ces grenouilles des ruisseaux de Paris, qu'on nomme gamins », in *Servitude et grandeur militaires*.

Sous le voile de l'histoire

Écrites vers 1547, ces chroniques se rapportaient à une période de l'histoire de Florence marquée par le retour au pouvoir des Médicis dans les fourgons des troupes de Charles Quint. Dans la cité toscane, les défenseurs des anciennes libertés avaient été réduits à l'impuissance. De droits, il n'en existait plus ; de citoyens non plus : il n'y avait que des sujets, maintenus dans l'obéissance par une garnison de lansquenets allemands. Alexandre de Médicis, qui avait reçu le gouvernement de la ville, avait bientôt promulgué une nouvelle constitution qui, pratiquement, remplaça les institutions de la vieille république. Une véritable « tyrannie » fut alors instaurée : plus de prieurs élus ou tirés au sort, mais des ministres choisis par le duc et deux conseils dont les membres, nommés à vie, ne pouvaient se réunir hors de sa présence. Au-dessous de la personne du monarque, il n'y a plus que la foule des sujets, égaux en droits, c'est-à-dire également démunis de droits… Une fois le peuple dompté, Alexandre s'abandonna sans frein à ses habitudes de débauche… Mais, dans son entourage, évoluait un autre Médicis, extravagant dans ses mœurs et ses habitudes, son bouffon. Il s'appelait Lorenzino. La suite, vous la devinez. Lorenzino assassina sauvagement Alexandre en 1537. On voit d'où vient l'histoire de Lorenzaccio.

De la chronique de Varchi, Sand avait tiré sa *Conspiration en 1537*, six tableaux, finalement assez squelettiques, dont elle ne sut bientôt pas très bien quoi faire et qu'elle confia à Musset dont elle était devenue l'amante à l'été 1833. Musset, venait alors à peine d'achever son drame, *Andrea del Sarto,* dont l'action se situait déjà dans la Florence de la Renaissance. C'étaient là un lieu et une époque qui avaient pour lui une résonance particulière. Il comptait en effet parmi ses aïeules Cassandre Salviati, la muse de Ronsard, fille d'une illustre famille de banquiers florentins soupçonnés d'avoir soutenu la conjuration des Pazzi, visant à assassiner Julien et Laurent de Médicis en 1478. Dès la fin de cette même année, avant même que tous deux ne partent pour Venise, Musset avait déjà pratiquement achevé la réécriture du drame politico-historique campé par Varchi et Sand.

Il n'est pas question ici de réduire *Lorenzaccio* à la politique, car ce serait passer à côté du drame humain d'un héros qui lutte autant contre ses monstres intérieurs que contre les monstres extérieurs. Mais le fait est là : cette pièce parle aussi de politique et le questionnement sur le sort de la cité figure explicitement dans trente-quatre scènes sur trente-neuf[9] ! Non pas de façon générale et abstraite, mais en transposant bien des personnages et des événements de la Florence de 1537 dans la France de 1830.

L'évocation de la lointaine histoire de Florence pouvait tout d'abord être lue à la lumière du changement dynastique qui venait de s'opérer en France et des soulèvements de la rue. Le drame de Musset suggérait en effet un parallèle avec la France contemporaine où, à l'image des Médicis, Bourbons puis Orléans, réapparus dans les fourgons de l'étranger en 1814, chassés en 1815 et revenus après Waterloo, continuaient à régner après 1830. Ni le meurtre du duc de Florence, ni les barricades parisiennes n'avaient donc servi à quoi que ce soit ! Il ne restait plus qu'un peuple berné : celui de Florence qui, après un Médicis, en avait appelé un autre ; celui de Paris qui, après un Bourbon, avait accepté un Orléans. Comme à Florence, où le Conseil des Huit couvrait la tyrannie, la monarchie de Juillet s'était dotée de chambres pseudo démocratiques. Comme à Florence où les Médicis incarnaient le triomphe d'une dynastie d'affaires, la France des Orléans s'était offerte à une bourgeoisie opportuniste qui avait expédié des banquiers au gouvernement, les Lafitte et autre Casimir-Périer. Comme à Florence, où les Médicis tenaient leur pouvoir de l'alliance du Pape et de Charles Quint, la France devait la Restauration à l'alliance réactionnaire du trône et de l'Église, sous le regard des autocrates européens toujours inquiets de ce qui venait de France.

Face à ce pouvoir qui se perpétuait, à Florence comme à Paris, il ne restait plus que des bavards incapables de passer à l'action. Les uns voulaient voir le régime évoluer et d'autres voulaient le renverser, et tous, après avoir abondamment parlé, ne faisaient rien d'autre. « Ô bavardage humain ! Ô grand tueur de corps morts ! Grand défenseur de portes ouvertes ! Ô hommes sans bras ! », peut-on lire à l'acte IV, scène 9.

Bien sûr, il y avait la rue. Musset l'avait réduite à des groupes sociaux, des bourgeois, des orfèvres, des marchands, tous campés sur leurs intérêts, s'entretenant paisiblement de leurs affaires. Tout au plus a- t-il évoqué la menace d'une action des ouvriers qui, à la scène 5 de l'acte V, interpellent les notables du Conseil des Huit : « Si vous ne savez ni ne pouvez agir, appelez-nous, qui agirons. » Mais au final, c'est à un constat d'impuissance qu'il aboutit quand, à l'avant-dernière scène du même acte V, Lorenzo déplore le vain massacre d'« une centaine de jeunes étudiants, braves et déterminés. » Cette double vanité, du meurtre du tyran, puis

9 UBERSFELD Anne, *Lorenzaccio*, op.cité.

du soulèvement de la rue, c'était la réalité des lendemains de 1830. Non seulement, un roi en avait remplacé un autre, mais à Lyon comme à Paris, rue Transnonain, le sang avait été versé en vain.

On a pu dire que les forces sociales et politiques ainsi mises en scène dans *Lorenzaccio* étaient en réalité un décor, un fond de scène qui permettait, par contraste, de mettre en valeur le drame individuel. On a pu également observer que *Lorenzaccio* ne semblait porter aucun message politique autre qu'un questionnement sur l'utilité de l'action. Bref, cette pièce était loin d'être un manifeste révolutionnaire. Ce constat de l'innocuité politique de *Lorenzaccio*, la censure l'avait fait. Si elle avait déjà sévi contre les créations de Victor Hugo, *Marion Delorme*, en 1829, et *Le Roi s'amuse*, en 1832, elle ne s'intéressa pas à l'œuvre de Musset. D'ailleurs, celle-ci n'ayant pas vocation à être jouée, ne toucherait jamais qu'un lectorat limité.

Le seul vrai problème politique était le sujet même de *Lorenzaccio*. C'était tout de même l'histoire d'un régicide et celle du remplacement d'un clan par un autre, quand un Médicis succède à un autre ! Assassiner le souverain ! Il y avait quelque temps déjà que la pensée tyrannicide n'avait plus besoin d'être refoulée. En 1832, c'était d'ailleurs le thème du *Roi s'amuse* dont le sujet était le meurtre programmé de François I[er] par son bouffon. Mais cette idée n'était pas que dans les têtes. En 1835, un certain Fieschi construisait sa machine infernale destinée à tuer Louis-Philippe et, avant la fin du règne, sept autres complots et tentatives d'assassinat surviendraient encore. Trente ans plus tard, alors que les références aux événements de 1830 avaient perdu leur sensibilité, ce fut bien la crainte de voir quelque justicier attenter à la vie d'un Napoléon III, arrivé au pouvoir par un coup d'État, qui incita la censure à s'opposer, en juillet 1864, à un projet de représentation de *Lorenzaccio* à l'Odéon, dans les termes suivants : « Les débauches et les cruautés du jeune duc de Florence, Alexandre de Médicis, la discussion du droit d'assassiner un souverain dont les crimes et les iniquités crient vengeance, le meurtre du prince par un de ses parents, type de dégradation et d'abrutissement, nous paraissent un spectacle dangereux à présenter au public.»

Les dix-neuf articles de la *Revue Fantastique* et les cinq actes de *Lorenzaccio* ne suffisent toutefois pas à faire de Musset un auteur dont le pouvoir se serait défié. Certes, attentif aux libertés dans quelques uns de ses écrits[10], mais surtout jaloux de sa liberté, Musset, ce dandy alcoolisé, avait toujours chanté son dédain de la politique. « Je ne me suis pas fait écrivain politique/N'étant pas amoureux de la place publique/D'ailleurs, il n'entre pas dans mes prétentions/ D'être l'homme du siècle et de ses passions.» Chez lui, la poétique l'a toujours emporté sur la politique ! Alors ne nous étonnons pas du ruban rouge qu'il reçut sous Louis-Philippe et de l'habit vert, qu'il revêtit sous Napoléon III !

La question d'une lecture politique de *Lorenzaccio* revint plus tard lorsque certains[11], en particulier le philosophe Henri Lefebvre, décelèrent en Lorenzo un révolutionnaire qui s'ignorait. On a même pu lire[12] que Musset exprimait sa conviction qu'une révolution ne se faisait pas avec des mots (cf. sa dénonciation des bavardages stériles), pas plus qu'elle ne pouvait résulter d'un coup de main improvisé. Clairvoyant dans son cynisme, il aurait décrit à ses contemporains la décevante expérience de 1830 et leur aurait annoncé la débâcle de la République de 1848, dont le président se fit empereur. Et de nos jours, quitte à se livrer au dangereux exercice du parallélisme historique, des metteurs en scène ont pu souligner la résonnance actuelle d'une pièce qui décrit « la débauche des puissants, la lâcheté des opposants et l'impuissance du peuple ».

Conclusion

En 1968, quand au lycée je découvris *Lorenzaccio*, la France jouait aux barricades. Mais personne ne se fit massacrer. La rue avait pris la parole… à défaut d'avoir pris la Bastille. Ce fut une révolution bavarde, qui aurait certainement désolé Musset. Curieuse coïncidence. Alors qu'on ne cessait de parler de l'impatience d'une jeunesse confrontée à un monde bloqué, voilà qu'on nous proposait une réflexion politique désabusée, empreinte de pessimisme. Au programme, on trouvait la question de l'inanité de la révolte, celle de la dualité parole/action, mais aussi celle de la fin des utopies : l'utopie nationaliste chez la marquise Cibo, rêvant d'une Florence libérée des lansquenets de Charles Quint ; l'utopie libérale chez le noble Philippe Strozzi, songeant à la liberté politique ; l'utopie de l'acte individuel de Lorenzaccio ; l'utopie des insurrections, populaires ou étudiantes, noyées dans le sang à Florence, à Paris, ou Lyon. Il y avait là bien des sujets. Mais, ce qu'on voulut aussi, peut-être, nous apprendre, c'était la multiplicité des lectures d'un texte et, dans notre regard sur les êtres, à dépasser les apparences. C'est, du moins, ce que j'en ai retenu.

---

10 *La Coupe et les lèvres* (1832), *La Loi sur la presse* (1835), *Confessions d'un enfant du siècle*, 1836
11 LEFEBVRE Henri *Les Grands dramaturges : Musset*, L'Arche, 1955.
12 FENAUX Jean-Paul *Lorenzaccio et l'action politique*, Wordpress, 14 août 2015.

L'ART DANS *LORENZACCIO*

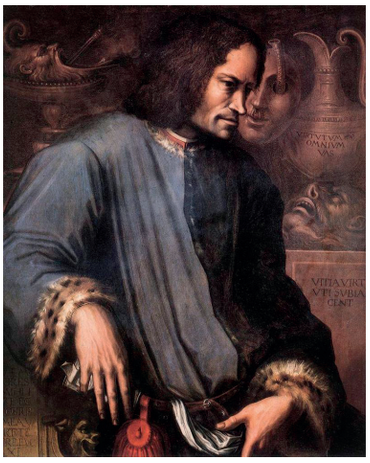
Michèle-Ann PILLET



Andrea del Sarto,
Portrait d'un sculpteur.

« Je ne t'ai donné ni visage, ni place qui te soit propre, ni aucun don qui te soit particulier, Ô Adam, afin que ton visage, ta place et tes dons, tu les veuilles, tu les conquiers, et les possèdes par toi-même. La nature enferme d'autres espèces en des lois par moi établies. Mais toi, que ne limite aucune borne, par ton propre arbitre, entre les mains duquel je t'ai placé, tu te définis toi-même. Je t'ai placé au milieu du monde afin que tu puisses mieux contempler ce que contient ce monde. Je ne t'ai fait ni céleste, ni terrestre, mortel ou immortel, afin que de toi-même, librement, à la façon d'un bon peintre ou d'un sculpteur habile, tu achèves ta propre forme. »

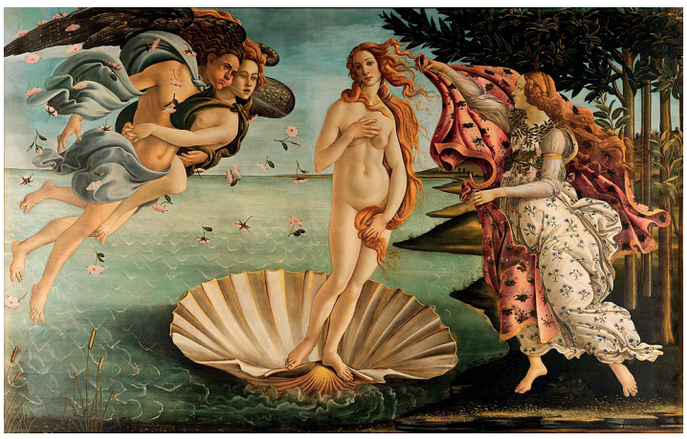
Ce texte éblouissant de Pic de la Mirandole offre l'essence même de l'esprit de la Renaissance italienne. Alliage précieux d'intelligence et de spiritualité, cet esprit se retrouve dans l'accomplissement artistique de cette époque prestigieuse qui s'étend sur près de deux siècles. Florence en est le fleuron. La cité toscane, en effet, accueille et nourrit ce grand mouvement de réflexion qui puise un élan novateur dans l'étude et la science des lettres grecques et latines alliée à la contemplation admirative des vestiges antiques.



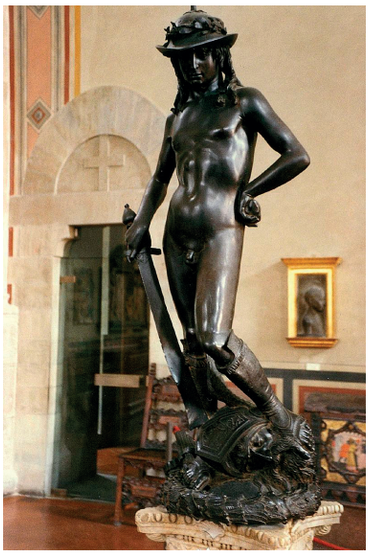
Giorgio Vasari,
Portrait de Laurent le magnifique.

Habité par une noirceur abyssale d'une poignante poésie, le chef-d'œuvre d'Alfred de Musset relate la chute d'une âme, tout en offrant à l'amateur d'art un parcours des plus captivant dans la Florence de ce temps. Au fil des dialogues, les noms chuchotés, les allusions discrètes touchent la mémoire qui se déploie, telle l'onde quand on l'effleure, en galerie de miroirs où les reflets du passé se répondent. Ce parcours en filigrane met en lumière que l'élan qui entraîne les érudits, les écrivains, les artistes, les hommes politiques, laïcs ou religieux, a comme tremplin un groupe de riches marchands et banquiers de Florence. Ayant implanté des succursales de leur négoce à Bruges, Gand, Londres, Lyon, Avignon et Venise, les Médicis sont les plus influents. Hommes de culture et de goût, ils créent dans leurs demeures des cénacles de philosophes et d'artistes amoureux de la Grèce antique, en particulier des écrits de Platon. Réservée à l'élite intellectuelle, l'étude du passé grec et latin s'étend aux architectes, sculpteurs et peintres, considérés durant le Moyen Âge comme artisans possédant un métier. Ils apprennent à connaître l'art antique pour la beauté de ses formes. Les plus talentueux sont alors élevés au rang des intellectuels. Les patriciens, grands mécènes, embellissent la ville et les œuvres des maîtres diffusent une beauté pétrie d'intelligence et de savoir, présente également à très grande échelle dans les églises et les édifices religieux.

Voici les personnages dont les propos ont convoqué des réminiscences artistiques : deux écoliers, un marchand, un orfèvre, le cardinal Valori, Lorenzaccio, Tebaldeo, peintre idéaliste.



Sandro Botticelli, La Naissance de Vénus.



Donatello,
David.

Acte I, scène 2. Le jour se lève, des fêtes prennent fin et dans une rue jalonnée de palais que quittent les derniers invités masqués, deux écoliers passent, devisant calmement. « Nous sommes citoyens de Florence » dit l'un. À la magie de ce mot, répond un tableau magnifique, mystérieux et savant. Florence est bien plus qu'une cité toscane, elle est le *Printemps*, le printemps de l'esprit que caresse un souffle innovant. Traduisant en lignes ondoyantes et subtils coloris, les *Stances* d'Angelo Poliziano inspiré par Homère, Sandro Botticelli a composé ce poème silencieux. Vêtus de transparence toute simple ou constellée de fleurs, les corps relèvent de la sculpture antique. *La Naissance de Vénus* dans la mouvance de cette source classique honore l'hymne d'Aphrodite. D'une exquise délicatesse, la nudité de la déesse s'offre à la contemplation. Sa chair nacrée semble immatérielle, voilée de mystère. Montre-t-elle la voie de la beauté et de l'amour céleste ? Répond-elle à l'idéal humaniste de l'amour spirituel ? Cette nudité est une innovation picturale. En effet durant le Moyen Âge, seuls Adam et Ève, ainsi que les damnés, pouvaient être représentés dénudés. Par exemple, le polyptique de Gand du maître autel de Sain-Bavon offre sur un panneau latéral Ève croquant un petit fruit typique de Palestine. Donatello, une quarantaine d'années plus tôt, inaugure la nudité dans la sculpture en renouant avec la tradition antique. Il présente à son commanditaire, Cosme de Médicis, élu premier dignitaire de la ville de Florence en 1434, un séduisant David, d'une sensualité certes élégante mais extrêmement troublante. Cette œuvre est la première statue en bronze fondu depuis l'Antiquité. Son esthétique influence les peintres.



Polyptique de L'Agneau Mystique *à Gand.*



Domenico Ghirlandaio,
Portrait d'un vieil homme
et son petit-fils.

Toujours dans la scène 2, les noms de famille qu'énoncent les écoliers font surgir des images. Par exemple Salviati dont le palais était à l'origine un ensemble de maisons appartenant à Folco Portinari, père de Béatrice, le grand amour de Dante. Son descendant, Tomasso Portinari dirige une filiale bancaire des Médicis à Bruges. Il figure ainsi que sa famille sur le triptyque peint à Gand par Hugo van der Goes, puis placé au- dessus du maître autel de l'église Saint-Egido à Florence, en 1483. Au centre l'adoration des bergers et sur les panneaux latéraux, selon la coutume, les donateurs Tomasso, Maria et leurs enfants, Antoine et Marguerite, sont de petite taille par rapport à leurs saints patrons, saint Thomas, sainte Marie-Madeleine, saint Antoine, et sainte Marguerite d'Antioche. Leurs attributs respectifs sont une lance, une clochette et un chapelet, un flacon d'onguent, un livre et un dragon. La collection de tableaux flamands que possède Tomasso, grand amateur d'art, crée un point de contact entre la peinture flamande et la peinture italienne comme en témoigne le tendre réalisme du *Vieil homme et de son petit-fils*, œuvre de Ghirlandaio ou encore dans la chapelle Sassetti, située dans la basilique de la Sainte-Trinité à Florence, sa fresque *Le Cycle de la vie de saint François*. Francesco Sassetti est un proche des Médicis et dirige une succursale de leur banque. La partie inférieure présentant l'adoration des bergers entre les donateurs ressemble au triptyque Portinari. Au-dessus du *Miracle de l'enfant ressuscité*, *la confirmation de la règle par le pape* rassemble Laurent de Médicis, le donateur Sassetti, Marcile Ficin et Angelo Poliziano, précepteur des enfants de Laurent, gravit l'escalier. À l'arrière-plan, le Palais Vecchio et la Loggia des Lanzi. Le profane et le sacré s'accordent en harmonie, tout comme dans la chapelle de la famille Tornabuoni dans l'église de Santa-Maria Novella où sur la fresque peinte par Ghirlandaio, des groupes d'humanistes, dont Poliziano, assistent à l'annonce faite à Zacharie par un ange. Cette église était un haut lieu de culture et d'échanges passionnants.



Domenico Ghirlandaio, Confirmation de la règle *chapelle Sassetti.*

Au XV^e^ siècle, issu d'une riche famille de banquiers, Jacopo Salviati, époux de Lucrèce Médicis, acquiert donc l'ensemble de maisons ayant appartenu aux Portinari et le transforme en palais. Jacopo fut ambassadeur de Florence à Rome. Grands mécènes, les Salviati ont une chapelle dans la basilique San-Marco qui abrite le reliquaire où repose, intact, le corps de saint Antonin de Florence, archevêque de 1446 à 1459 et grand ami de Fra Angelico. Piazzale delle Uffizi, antérieurement Cortile, sa statue figure en compagnie de celles de tous les grands hommes qui ont fait la renommée de Florence.

Les patriciens rivalisent de prestige en se faisant construire d'élégants palais prenant pour modèle le palais des Médicis que leurs architectes déclinent avec goût. Le palais Médicis fut construit pour Cosme, entre 1444 et 1449, par l'architecte Michelozzo sur des plans de son maître Brunelleschi. La façade est à bossage rustique, c'est-à-dire un assemblage de pierres de taille avec des lignes de refend pour accentuer leur séparation, ce qui donne un relief bien marqué. Le bossage était en vogue à l'époque romaine. Scandés de corniches, les étages de hauteur décroissante offrent une agréable perspective. La corniche supérieure cache la toiture. Les fenêtres géminées sont dotées d'arcs de plein cintre. Le péristyle de la cour intérieure relève aussi de l'architecture romaine. La chapelle recèle les merveilleuses fresques de Benozzo Gozzoli.



Benozzo Gozzoli, Fresque de la chapelle des Mages.

Dans un paysage féerique, un cortège s'avance pour aller adorer l'Enfant Jésus et Marie. Représentant les rois mages, Cosme de Médicis, reconnaissable à son haut bonnet rouge, son fils Pierre et son petit-fils Lorenzo, le futur Laurent le Magnifique. Ce cortège se compose également d'une multitude d'hôtes de marque et d'amis. Par exemple, l'empereur byzantin Jean Paléologue, venu à Florence pour le concile convoqué en 1431 dans l'espoir de réunir les deux églises, est accompagné du patriarche de Constantinople. Le peintre Gozzoli s'est même représenté. Par la fraîcheur des couleurs et la profusion des détails, Gozzoli fait honneur à son maître Fra Angelico, miniaturiste de formation.

Après l'évocation du mécénat des patriciens qui permit le rayonnement de Florence, une conversation, acte I, scène 2, entre un orfèvre et un marchand de somptueuses étoffes va enrichir le sujet. En effet, tous les deux font partie de corporations des Arts et Métiers, Arti. Ce mot, Arte, définit la maîtrise d'une activité artisanale. Ce savoir faire se transmet au sein des corporations ou guildes. Ainsi, il est protégé. Cette protection s'étend au secret de fabrication et au groupe d'artisans. Pour se distinguer, l'étude des lettres latines et la science des lettres latines se nomment Arts libéraux, où la grammaire parle, la dialectique enseigne, la rhétorique colore les mots, la musique chante, l'arithmétique évalue et l'astronomie s'occupe des astres. Le mot Arte définit aussi la production artistique. À la Renaissance, l'artiste signe ses œuvres où parfois il se représente. Reconnu en tant qu'artiste, il se différentie de l'artisan mais son domaine, les beaux-arts, nécessite aussi une protection du savoir-faire.

Les guildes, en particulier marchandes, jouent un rôle important dans le mécénat. Par exemple, l'orfèvre mentionne le pèlerinage à la basilique de San-Miniato située à Florence de l'autre côté de l'Arno. L'*Arte Calimala*, guilde des textiles très puissante et célèbre, a beaucoup contribué aux restaurations de cet édifice religieux. Son emblème est un aigle. Présent en bronze doré au sommet de la façade de la basilique, il agrippe de ses serres une balle de laine. À l'intérieur, sur l'ambon de la chaire, un atlante de face le soutient également. Sur la façade de l'église Orsanmichele, figurent dans des niches les saints protecteurs des Arti, dont le patron de la Calimala, saint Jean Baptiste, œuvre de Lorenzo Ghiberti.



Lorenzo Ghiberti,
La Porte du paradis.

Lorenzo est très lié à l'Arte de Calimala. En effet, en 1401, cette corporation organise un concours pour choisir un sculpteur afin de décorer les deux portes de bronze qu'elle souhaite offrir au baptistère San-Giovanni près de la cathédrale Santa-Maria del Fiore. Après sélection, sont choisis deux florentins, Brunelleschi et Ghiberti. Le thème est *La Ligature d'Isaac*. Les deux sculpteurs ont un an pour exécuter chacun un panneau. Les œuvres respectives présentent Isaac prêt à être sacrifié. Celle de Brunelleschi offre des détails réalistes. Le bélier se gratte le cou et un serviteur se gratte le pied. Avec souplesse Ghiberti crée une harmonie dynamique. Tous deux sont des virtuoses pour avoir réussi leurs sculptures dans des cadres trilobés. Cependant Lorenzo est choisi. Le chantier débute en 1402 et le jeune sculpteur achève les 28 panneaux en 1424. Satisfaite, l'Arte de

Calimala lui commande la porte Est qu'il commence en 1425 et termine en 1452. Michel-Ange baptisa cette œuvre *Porte du Paradis*.

La véritable vocation de Brunelleschi est l'architecture. Son chef-d'œuvre, la coupole de Santa-Maria del Fiore exprime une nouvelle et grandiose conception du monde mais aussi une nouvelle conception de l'esprit humain. Fruit d'une étude approfondie des antiquités romaines, des tours-lanternes médiévales et des coupoles byzantines de Ravenne, cette coupole frappe par sa beauté. Et Vasari, le biographe des artistes de la Renaissance écrit : « Elle ressemblait à une nouvelle colline qui serait née au milieu des maisons et les gracieuses colonnes toscanes des environs la reconnurent tout de suite pour leur sœur. » Le mot gracieux s'applique en premier lieu au campanile de marbre qui jouxte la cathédrale. Cette ravissante tour carrée est divisée harmonieusement satisfaisant ainsi par son élégance et son charme le sens esthétique.



Titien,
Le Pape Sixte IV.

Dans la scène 5 de l'acte I, alors que le marchand se félicite de voir ses étoffes somptueuses vêtir les Florentins, l'orfèvre rend hommage aux mécènes. « Si j'étais, dit-il, un grand artiste j'aimerais les puissants car eux seuls peuvent entreprendre de grands travaux. » Il se sait artisan et si en fabriquant de saints ciboires il œuvre pour le ciel, les poignées d'épées nées de ses doigts peuvent créer l'enfer. Aussi, peut-être, envie-t-il l'artiste qui a pour patrie l'art. Paradis de son cœur, selon le cardinal Valori qui dans une église, acte II scène 2, en compagnie de Lorenzaccio ponctue ainsi son éloge de la religion qui sait si bien se faire aimer par ses trésors artistiques. Un jeune peintre présent en ce lieu le remercie pour ses propos qui rejoignent sa propre ferveur pour la beauté au point d'affirmer être entré dans l'art comme on entre en religion. Ce jeune peintre, nommé Tebaldeo, humblement reconnaît que ses œuvres sont bien en deçà de l'amour qui l'a inspiré, témoignant ainsi d'une saine lucidité quant à ses capacités. Cette humilité est la force qui manque cruellement à Lorenzaccio. En effet, le bruissement des ailes de l'ange déchu lui a révélé ses failles intérieures que son orgueil n'a pu supporter. Tel l'ange désespéré de ne pouvoir être Dieu décide d'être son contraire, Lorenzaccio choisit d'être lui-même ce bruissement pervers qui détourne les âmes du clair. La poésie de Pétrarque, les nobles écrits des humanistes n'ont su retenir son esprit qui désormais erre en quête d'innocence à dévoyer, traquant la faille où pourrait s'infiltrer le poison de la corruption. Sans aucun égard, avec vulgarité, Lorenzaccio insulte Florence que Tebaldeo aime profondément et respecte comme une mère car les beautés que recèle cette cité ont nourri son esprit, ont élevé une citadelle de magnifiques images qui protègent sa mémoire et enchantent sa vision que veut noircir Lorenzaccio. Cependant, Tebaldeo n'est pas naïf. Il aime l'art et semble en connaître l'histoire. Lorsqu'il décline l'offre de Lorenzaccio de peindre nue Mazzafira, courtisane bien connue, il se souvient peut-être de l'épisode qui a blessé Florence lors du bûcher des vanités sur la place de la Seigneurie. Après la mort de Laurent de Médicis en 1492 et un temps de flottement, Savonarole, prieur du couvent San-Marco, dirige la cité qui devient alors une théocratie. À l'humanisme ambiant va s'opposer une hostilité ardente envers le luxe et tout ce qui s'y apparente, l'art en particulier. En 1497, un bûcher est élevé et les citoyens sont fermement invités à y déposer ce qui peut faire obstacle à un idéal évangélique radical. D'innombrables richesses artistiques furent ainsi réduites en cendres et Sandro Botticelli apporta lui-même des nus mythologiques qui avaient pour modèles de belles courtisanes. Cette réminiscence de violence en entraîne une autre, la conjuration des Pazzi. Aux yeux des membres de cette ancienne famille, l'ascension fulgurante des Médicis présente une menace pour les libertés florentines. Aussi, avec l'appui du pape Sixte IV, ils organisent un complot. Le jour de Pâques 1478, à la cathédrale, déguisés en religieux, les conjurés se ruent sur Laurent et son frère Julien agenouillés au moment de l'élévation de l'hostie et les attaquent à l'arme blanche. Julien est tué et Laurent blessé. Les conjurés arrêtés sont pendus et Laurent ordonne aux meilleurs peintres de faire sur une grande toile accrochée au mur du Bargello les portraits des fuyards. Sandro Botticelli et d'autres s'exécutèrent à contrecœur : ils étaient peintres et non bourreaux. L'assassin de Julien fut reconnu à Constantinople et, ramené à Florence, il fut pendu. Léonard de Vinci fit son portrait au bout de sa corde.

Et scène 2, le dialogue se poursuit. Avec cynisme, Lorenzaccio se moque de la pudeur du peintre, ricane de sa piété. Tebaldeo demeure fidèle à la sensibilité qui dicte ses propos d'une grande aménité. « Je plains, dit-il, les peuples malheureux mais je crois en effet qu'ils font les grands artistes. » Lui, si jeune, a compris que le profond et authentique enthousiasme prend racine dans le désespoir vaincu. Il sait comment la houle des rivalités fracasse les cités et se déverse mêlée aux pleurs innocents, il sait combien immenses ont été les douleurs qui ont ravagé Sienne alors qu'elle enfantait une peinture sublime, inégalée, touchée par une grâce aux tendres coloris. Il témoigne de surcroît d'une ferme indépendance lorsque Lorenzaccio, toujours aussi goujat, lui fait remarquer son pourpoint usé et propose de lui en offrir un neuf de sa livrée, en répondant : « Si

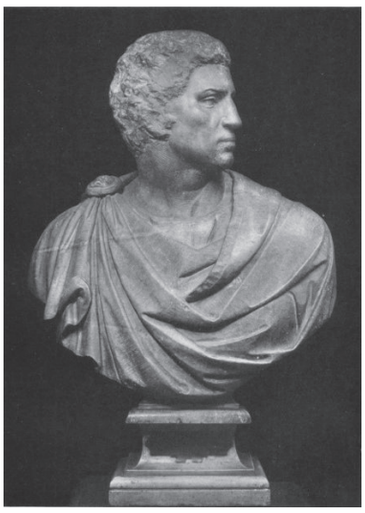
la pensée veut être libre, le corps doit l'être aussi. » Et aux questions d'ordre politique, il rétorque « Je suis artiste. J'aime ma mère et ma maîtresse. » Cependant, Lorenzaccio se servira de lui pour son forfait.



Benvenuto Cellini, Persée.

Après l'assassinat d'Alexandre, Cosme I[er] est élu duc de Toscane. Il commande au célèbre sculpteur Cellini, premier artiste à écrire une autobiographie, une sculpture en bronze. Persée brandissant très haut la tête de la Méduse, témoigne du prodigieux talent de Cellini et le socle rappelle sa formation d'orfèvre. Le cardinal Ricolo Rudolfi, opposant des Médicis commande à Michel-Ange un buste de Brutus pour glorifier l'assassinat d'Alexandre. Ainsi le suicidé vivant que fut Lorenzaccio réside à tout jamais dans ce bloc de pierre. Et son corps vogue toujours entre deux eaux dans la lagune de Venise.

Ainsi s'achève ce parcours artistique librement inspiré de Musset. Au temps de ce drame, Rome a déjà repris le flambeau que Florence avait allumé. Aussi, c'est l'art du Quattrocento dans lequel Tebaldeo a baigné que je vous ai surtout montré. Et ce siècle florentin est aux temps modernes ce que le siècle de Périclès est à l'Antiquité.



Michel Ange, Brutus.

LORENZACCIO DE MUSSET, UN SOMMET ROMANTIQUE

Yves STALLONI

Parmi les œuvres, finalement assez peu nombreuses, que nous a laissées le théâtre romantique, s'il en est bien une qui fait date, presque au même titre que *Ruy Blas* et *Hernani*, les célèbres drames de Victor Hugo, c'est bien *Lorenzaccio*. La pièce de Musset reste une des plus jouées de ses œuvres, même si elle est très lourde à mettre en scène, et que l'auteur n'envisageait pas de la faire représenter. Le frère de Musset, Paul, n'hésitait pas à dire qu'il s'agissait là « de l'œuvre la plus capitale de mon frère ».

À quoi tient cette importance ? Pourquoi cette pièce est-elle à part, fascine-t-elle ? Sans doute parce que s'y mêlent diverses composantes : la confidence personnelle (l'auteur mettant beaucoup de lui-même dans ce drame historique) ; le débat politique et historique (sur la Renaissance italienne, mais aussi sur la société de 1834) ; les déchirements d'un personnage hors du commun qui a séduit tous les acteurs, Lorenzo, tiraillé entre diverses tentations et qui passera à l'acte pour sauver son âme. À ces éléments, j'en ajoute un autre qui les subsume : la dimension romantique. C'est cette approche que je souhaite privilégier et, pour ne pas répéter les autres communications, je l'envisagerai dans deux directions : la construction dramatique et la condition du héros.

Lorenzaccio : action dramatique

La pièce écrite par Musset est de loin son œuvre la plus ambitieuse et prétend se situer dans la lignée des drames shakespeariens qui allient le comique au tragique et utilisent toutes les ressources de la théâtralité. Le romantisme a voulu dépoussiérer le théâtre, le rendre plus vivant, plus spectaculaire, et *Lorenzaccio*, dans une perspective un peu différente de celle de Hugo, s'inscrit dans cette entreprise de renouveau, voire de rupture. Le résultat est une œuvre qui frappe par sa démesure, sa complexité, qui n'a pas jamais été jouée du vivant de l'auteur, à cause un peu de sa longueur, de sa verbosité, mais aussi de sa supposée immoralité, comme quand, vers les années 1860, la censure de Napoléon III s'opposa à sa représentation sous prétexte qu'elle offrait « un spectacle dangereux à montrer au public », allusion, sans doute, à l'exhibition de la tyrannie, de la débauche et du crime. On sait que la première n'eut lieu que vers la fin du XIX^{e} siècle, le 3 décembre 1896 exactement, avec Sarah Bernhardt dans le rôle-titre, mais ce n'était là qu'une adaptation due à Armand d'Artois. Depuis, on est revenu au texte, mais il est d'usage de procéder à de très larges coupes pour le rendre plus léger et moins didactique.

La pièce comporte cinq actes et trente-huit scènes. Du théâtre classique, Musset conserve cette composition en cinq actes et une relative unité de l'action (malgré la multiplicité des intrigues). Le langage dramatique respecte les grandes lois classiques : monologues, tirades, stichomythies (dialogues serrés), péripéties, dénouement. La nouveauté tient à la liberté d'écriture, conforme à l'esprit qui anima le théâtre romantique. Musset abandonne le vers (ce que n'ose faire Hugo), cultive la vérité historique, abolit les artifices de l'unité de lieu et de temps, donne vie à ses personnages pleins de grandeur ou de vilénie, exploite les contrastes violents dans les caractères et dans les mots, ambitionne un spectacle fastueux. La pièce approche le vœu jamais réalisé du romantisme : l'élaboration du drame total. Je l'illustrerai à partir de trois exemples : l'intrigue, les personnages et les lieux.

Les intrigues

L'intrigue n'est pas, comme chez Racine « simple et chargée de peu de matière », mais au contraire particulièrement complexe. On peut distinguer, à l'intérieur du foisonnement dramatique, trois intrigues que je présente par ordre d'importance croissante :

- *Intrigue A :* l'intrigue Cibo. La marquise Ricciarda Cibo, dont le mari vient de quitter Florence, est courtisée puis séduite par le duc de Médicis, Alexandre. Le beau-frère de la marquise, le cardinal Cibo, veut exploiter cette liaison pour étendre son influence sur le tyran. Agitée de remords, victime d'un idéalisme naïf, la

marquise cherche à réformer les mœurs débauchées et brutales d'Alexandre. Elle parvient vite à l'ennuyer et, scandalisée du rôle que veut lui faire jouer son beau-frère, abandonne la partie et se confie à son mari, qui lui pardonne.

- *Intrigue B* : l'intrigue Strozzi. Un soudard protégé d'Alexandre, Salviati, outrage Louise Strozzi, fille du chef des républicain de Florence, Philippe. Pour se venger de l'insulte, les fils Strozzi, Pierre et Thomas, tentent d'assassiner Salviati. En représailles, les deux hommes sont emprisonnés, leur sœur Louise meurt empoisonnée. Le vieux Philippe, raisonneur velléitaire, un moment prêt à se soulever contre les Médicis, renonce et, accablé par les malheurs, se retire à Venise.

- *Intrigue C* : intrigue Lorenzo. Le jeune cousin du duc Alexandre, Lorenzo de Médicis, est devenu son compagnon de débauche. Mais ce Lorenzaccio, peureux et dépravé, cache en fait une personnalité plus noble, celle d'un Brutus disposé à débarrasser Florence de son tyran. Aidé par le spadassin Scoronconcolo, il monte un plan minutieux qui aboutit à la mort du duc. Réfugié à Venise, le meurtrier, dont l'acte paraît inutile, sera à son tour tué au moment où Côme de Médicis succède à Alexandre sur le trône de Florence.

Ces trois intrigues mélangent l'intérêt privé et l'intérêt public :
- la marquise : est amoureuse d'Alexandre - veut libérer Florence de la tyrannie ;
- Philippe : blessé dans son amour de père - rêve d'une conjuration républicaine ;
- Lorenzo : hanté par le vice - souhaite restaurer la liberté à Florence.

En même temps, ces trois intrigues convergent vers un projet unique ; secouer la servitude et la débauche que le duc fait régner à Florence. À ces intrigues majeures, se mêlent quelques intrigues mineures : les relations de Lorenzo avec sa mère Marie Soderini et sa tante, Catherine Ginori, qu'il aime secrètement ; le destin du peintre Tebaldeo, que va utiliser Lorenzo dans son projet d'assassinat.

Les acteurs

Rarement une pièce de théâtre a mobilisé, comme *Lorenzaccio*, un nombre aussi important de personnages, exactement quarante-huit dans la distribution, auxquels on devrait ajouter de très nombreux figurants : pages, soldats, moines, courtisans, bannis, écoliers, domestiques. Dans ces personnages, on distingue en gros quatre catégories :
- les Médicis et leur proches : Alexandre, Lorenzo, Marie Soderini, Catherine Ginori, Sire Maurice (oncle), Valori, Salviati ;
- les Strozzi et les républicains : Philippe, le père, et ses quatre enfants (Pierre, Léon, Thomas, Louise), le provéditeur, Ruccelai, Altoviti, Venturi ;
- les Cibo : le marquis, Laurent, Ricciarda son épouse, le cardinal son frère ;
- les Florentins : personnages épisodiques comme Maffio, Giomo, Tebaldeo, Scoronconcolo, et des anonymes, comme l'orfèvre, le marchand.

Ce schéma est compliqué par des tensions ou des déchirements :
- certains Médicis sont hostiles au tyran (Lorenzo, Marie, Catherine) ;
- certains Cibo sont favorables aux républicains (Ricciarda) ;
- certains Strozzi sont partagés (Philippe) ;
- certains Florentins soutiennent le duc (Giomo), d'autres le combattent (Maffio).

La cohérence du drame repose sur la convergence des actions ou des objectifs tournant autour du duc Alexandre : Lorenzo veut l'assassiner ; le cardinal veut le contrôler ; la marquise veut le réformer ; Philippe veut le renverser. De même pour les personnages secondaires, tous définis par rapport au duc : les fidèles (Giomo, Salviati, Maurice, Valori) ; les débiteurs (Tebaldeo, Venturi, Altoviti) ; les adversaires (Maffio, Pierre Strozzi, Catherine, Scoronconcolo).

Les personnages positifs sont en définitive peu nombreux, deux femmes (une mère, Marie et une jeune fille, Catherine) et un artiste idéaliste, Tebaldeo. Profondément pessimiste, Musset souhaite montrer les excès de la tyrannie et la contagion de la débauche. Enfin, la pièce est essentiellement masculine : à peine quatre femmes, au rôle plutôt secondaire et présentes dans un nombre réduit de scènes (14 sur 38).

Lieu et durée

L'auteur s'autorise également une grande liberté dans l'utilisation des règles dramatiques : éclatement de l'espace théâtral, jeu sur les temps et les rythmes, dynamisme de l'action, variété du langage théâtral, mélange

des tons. La pièce est construite comme un spectacle présenté sous la forme d'une succession de tableaux situés en des lieux divers et nombreux : 33 scènes se situent à Florence en des endroits variés (au moins quatre), 5 scènes se déroulent ailleurs, soit dans les environs de la capitale toscane, soit à Venise, avec une alternance entre les scènes d'intérieur et d'extérieur. Ces dernières permettent une vue panoramique de l'action et l'intervention de la foule. Nous sont régulièrement fournies certaines précisions temporelles : une nuit, heure du souper, au point du jour…

L'unité de temps est bousculée puisque les faits couvrent une durée de neuf jours entre l'enlèvement nocturne de la première scène et l'assassinat de Lorenzo à Venise. Un examen précis permettrait de constater que le premier acte joue le rôle de « prologue », précédant de trois ou quatre jours les événements qui suivent étalés sur cinq journées.

Arrêtons-nous au lieu dominant, Florence. Le choix de cette ville est une concession à la mode de la couleur locale romantique qui privilégie l'Espagne et l'Italie. Mais la ville toscane est plus qu'un simple décor, elle participe à l'action. Les didascalies, très précises, veulent montrer l'importance de la cité : bords de l'Arno, foire de Montolivet, place publique… Florence, devient l'archétype de la ville moderne, lieu où s'affrontent, dans la violence verbale et physique, les puissances opposées de l'énergie généreuse et de la corruption. Le héros romantique (et Musset lui-même), animé d'une aspiration idéaliste, veut tenter de s'élever contre l'étalage de la luxure et de la brutalité. La civilisation urbaine et sa « médiocrité bourgeoise » (I, 1) s'opposent à l'idéal de vertu et de grandeur que s'était fixée la jeunesse romantique. Cette « nouvelle tour de Babel » (I, 5) est un lieu de perdition, d'échec. Ses charmes sont ceux d'une séductrice dangereuse bien que déchue : « Que tu es belle Florence, mais que tu es triste. » (II, 3). Le mal sournois qui ronge le héros est nourri de cette dégradation.

Lorenzo, héros romantique

Respectant une solide tradition romantique, *Lorenzaccio* est centré sur l'histoire d'un personnage. La plupart des grands drames donnés par les représentants du romantisme contemporains de Musset (Vigny, Hugo, Dumas), portent pour titre le nom d'un héros, plus rarement, sauf pour Hugo, d'une héroïne. Notre pièce ne fait pas exception et se propose de contribuer à dessiner le portrait de cette figure particulière qu'on appelle le héros romantique : solitaire, incompris, mal aimé, souffrant de troubles divers, tenté par le suicide, traînant le malheur après lui. Tout en évitant de répéter les autres communications, je souhaite m'attacher au personnage central, Lorenzo da Medici, que Musset a réussi à rendre célèbre, dans lequel il met beaucoup de lui-même et qui est l'objet de douloureux débats intérieurs. Pour m'en tenir à l'essentiel, je retiendrai trois facettes : l'homme du masque, l'homme du meurtre, l'homme de l'échec.

L'homme du masque

Le personnage de Lorenzo défie l'explication parce qu'il avance masqué. Les premières paroles ou apparitions du héros soulignent ce goût pour les travestissements : il est « Lorenzaccio », le débauché à la scène 1, « Lorenzetta » le poltron efféminé troublé par une épée à la scène 4, « Lorenzino », le fils sensible et délicat à la scène 6. Aux actes suivants, avec Tebaldeo (II, 2), avec Scoronconcolo (II,1), avec Philippe Strozzi (III, 3) d'autres aspects de son caractère se livrent à nous.

L'explication de ces métamorphoses pourrait être trouvée dans le débat intérieur du personnage et les incertitudes du « moi ». Lorenzo, comme Musset, oscille entre plusieurs tentations morales qu'on ramènerait à la double postulation du Bien et du Mal. La présence du double est évoquée à deux reprises (II, 4 et III, 3) et signale le déchirement entre l'enfant vertueux de Caffagiuolo et le dépravé actuel. L'hallucination de Marie qui a vu dans la nuit « un homme vêtu de noir un livre sous le bras » fait écho aux propres visions de Musset exprimées dans *La Nuit de décembre*. Le thème réapparaît fréquemment dans l'œuvre de Musset dont la pièce précédente, *Les Caprices de Marianne* (1833) est construite sur l'opposition de l'être et du paraître, de la vérité et du mensonge. Car la vie sociale (en France sous la monarchie de Juillet autant qu'à Florence sous les Médicis) impose de jouer un rôle ainsi que le constate le héros : « Ô Dieu ! Les jeunes gens à la mode ne se font-ils pas une gloire d'être vicieux, et les enfants qui sortent du collège ont-ils quelque chose de plus pressé que de se pervertir ? » (IV, 5). Tout au long du drame, Lorenzo est en représentation. Il apparaît drapé dans un manteau, puis déguisé en nonne. À un autre moment, il mime la lâcheté jusqu'à l'évanouissement (I, 4), il se complaît dans les rôles de cynique (II, 4), il joue par anticipation la scène du meurtre (III, 1 et surtout IV, 9). Où est la vérité ? Où est la fiction ? À travers ce personnage dissimulant son visage sous des faux-semblants de comédien, Musset fait, de façon très moderne, entrer le théâtre dans le théâtre, comme le faisait Shakespeare dans *Hamlet* ou Dumas dans *Kean*.

La tragédie de ce comédien se donnant ostensiblement en spectacle, se glissant avec volupté dans les habits d'emprunt, réside précisément dans la confusion psychologique dans laquelle il s'est enfermé : celle d'un homme incapable de retrouver une vie sans masque. Dans son langage métaphorique, Lorenzo expose à Philippe son drame : « Le vice a été pour moi un vêtement, maintenant il est collé à ma peau. » (III, 3) Un peu comme le montrera Dumas deux ans plus tard dans *Kean,* déjà cité, Musset illustre le vieux thème du comédien prisonnier de son rôle, du tricheur incapable de recouvrer sa vraie nature. Lorenzo a bien été un enfant pur, un adolescent studieux ; mais la défroque de la débauche qu'il a revêtue lui colle à la peau. On ne se lance pas impunément dans « l'apprentissage du vice », ou, pour parodier un titre, « on ne badine pas avec le mal ».

L'homme du meurtre

Le drame personnel, psychologique et moral de Lorenzo ne semble pouvoir trouver sa solution que dans l'action politique. En faisant coïncider le salut individuel du héros avec l'acte historique du tyrannicide, Musset assure la cohérence de son drame et lui donne toute sa coloration romantique. Au-delà d'une tentative de récupération individuelle, l'acte de Lorenzo est donné comme l'accomplissement d'un devoir supérieur. Le héros n'est pas loin de se présenter comme désigné par le destin pour exécuter cet acte de salubrité publique : « Il faut que je sois un Brutus [...] Je voulais agir seul, sans le recours d'aucun homme. Je travaillais pour l'Humanité. » (III, 3) Il y a du défi, de l'orgueil, de la révolte dans ce meurtre – trois caractéristiques du héros romantique. Tout le refus de la médiocrité bourgeoise, de l'attentisme politique, de la laide compromission est au bout de sa dague. Le héros romantique a souvent conscience d'être un « élu », un génie incompris (tel le Chatterton de Vigny), un guide des humains (tel le Moïse de Vigny), un passionné maudit (tel Antony de Dumas), une force funeste (tel Hernani de Hugo). Ce mélange d'élection et d'infortune fait la fois sa noblesse et sa tragédie, ainsi que Lorenzo le résume dans un raccourci saisissant : « Pour mon malheur éternel j'ai voulu être grand. » L'élévation surhumaine, la démesure s'achèvent dans la chute et dans la mort.

Lorenzo nous est présenté dès les premières scènes comme un « ruffian » et son surnom, qui sert de titre à la pièce, est sans équivoque. Tuer le bâtard pour lui, c'est immoler le vice, c'est assassiner la dépravation, c'est reconquérir l'estime de soi-même. C'est se dépouiller de la part sombre de son être. L'image qu'il nous offre est celle d'un personnage à la conduite morbide, à l'apparence chétive, au tempérament sensible, tout sauf un Brutus. Sa mère Marie voit en lui un intellectuel : « Ce ne sera jamais un guerrier mon Renzo. » (I, 6) Lui-même parle de son corps « faible, chancelant », ce que confirme Alexandre : « Regardez-moi ce petit corps maigre, ce lendemain d'orgie ambulant. Regardez-moi ces yeux plombés, ces mains fluettes et maladives à peine assez fermes pour soutenir un éventail ; ce visage morne, qui sourit quelquefois, mais qui n'a pas la force de rire. » (I, 4) Le duc, à l'opposé, est présenté fort comme un « sanglier », il tient du condottiere et du don Juan. D'où une opposition entre le « buffle sauvage » (III, 3) et le faible « mignon » : c'est David contre Goliath. Si Lorenzo l'emporte, c'est qu'il est guidé par une détermination inattendue, c'est que la « femmelette » peureuse qu'il a fini par devenir peut retrouver pour la circonstance les caractères de la force virile. Il est fatigué des appellatifs méprisants : il veut mériter le titre d'homme, avec sa puissance. Le meurtre le rend homme et digne de la lignée des Médicis.

L'homme de l'échec

Toutefois ce meurtre ne débouche sur rien et la face ultime du personnage est celle de l'échec. Son acte impur, dans lequel se conjuguent des motivations psychologiques, morales, politiques, est, en définitive, un acte inutile. En tuant Alexandre, Lorenzo n'a pas tué son mal de vivre, il n'a pas tué ses contradictions, il n'a pas aboli le temps ravageur qui a fait de lui un cynique débauché. Mais en tuant Alexandre, il n'a pas non plus sauvé Florence, renversé la tyrannie, rendu au peuple la liberté et la justice. L'action solitaire, quand elle se substitue au combat idéologique collectif, est vouée à l'incandescence des feux de paille.

Le regard que Lorenzo pose sur le monde est trop noir, trop désespéré. Il n'a pas été Brutus : tout juste sera-t-il Érostrate, dont la célébrité artificielle repose sur le désastre, puisque pour immortaliser son nom, il choisit d'incendier le temple d'Artémis et fut, pour ce geste, condamné à mort avec interdiction de prononcer son nom. L'ensemble de l'acte V proclame l'avortement de l'entreprise révolutionnaire. La résignation de Lorenzo, ses commentaires désabusés et ses imprudences laissent penser qu'il n'a jamais vraiment cru à l'utilité de son acte. Toute cette expérience n'a été qu'une mascarade, un spectacle, une illusion comme la pièce elle-même. Lorenzo, qui pensait au moins tromper les autres, a été le jouet d'une farce qui le dépasse. Ce qui nous conduirait à évoquer une autre dimension de la pièce, la perspective politique. À Alexandre, le soudard tyrannique, le « garçon boucher » cynique et sensuel, succède Côme I^{er}, personnage sans envergure, peut-être moins négatif mais sûrement pas digne de restaurer la grandeur perdue des Médicis. La pièce a ainsi pour but de montrer la vanité des hommes qui, enfermés dans leurs rêves ou dans leurs discours, sont incapables de se libérer de l'oppression. Elle soulève aussi, prophétiquement, la question de l'efficacité de l'action solitaire,

du terrorisme, questions que poseront des dramaturges modernes comme Sartre (*Les Mains sales*) ou Camus (*Les Justes*), ou des romanciers comme Malraux ou Nizan.

Conclusion

Lorenzaccio, la pièce de Musset, mérite à l'évidence l'étiquette de drame romantique, ce dont nous ne doutions pas. Mais ce qui fait qu'elle continue à retenir l'attention, à être montée sur toutes les scènes et à mériter de remplir une séance académique, c'est que cette pièce datée reste très moderne. Dans sa liberté d'écriture et dans son message, dont surtout les déchirements intimes du personnage et l'inutilité de l'action, deux thèmes qui nous conduisent à évoquer, à propos de cette pièce, une notion qui a marqué la pensée de la deuxième moitié du XX^{e} siècle, l'absurde. Peut-être, en définitive, au-delà des questions psychologiques, sociales ou politiques serions-nous en présence d'une illustration de l'absurde, ce qui nous autorise à citer ces phrases dont chacun reconnaîtra l'auteur : « Pour une fois, j'ai voulu changer l'ordre des choses – pour voir en somme. Ce que j'ai vu, c'est que rien n'est changé. Un peu d'étonnement et d'effroi chez les spectateurs. Pour le reste, le soleil s'est couché à la même heure. J'en ai conclu qu'il était indifférent de changer l'ordre des choses [...] » (Albert Camus, *Carnets*, t.1, mai 1935 – février1942, p. 184).

CONCLUSION GÉNÉRALE

Roland Billault

Un ravissant poème de Musset s'intitule *Une soirée perdue*... C'était une litote, l'auteur ayant finalement et contre toute attente passé au théâtre un très agréable moment. Nous espérons que vous avez, quant à vous, l'impression de n'avoir pas tout à fait perdu votre après-midi ! Après les très nombreuses études consacrées à *Lorenzaccio*, nos collègues y ont talentueusement « mis leur grain de sel » tiré, bien sûr, de la célèbre salière de Benvenuto Cellini, avec l'espoir, qui est, au fond, la principale raison d'être des commissions : vous donner envie de relire... et de revenir !

COMMISSION D'HISTOIRE

Responsable : Rémi MONAQUE

SÉANCE DU 20 FÉVRIER 2018

NAPOLÉON ET ANVERS (DEUXIÈME PARTIE)

TOULON ET ANVERS
LES SEPTENNATS DE M. MALOUET

André FOURÈS

En arrivant en novembre 1781 à Toulon après une carrière vouée aux colonies, Malouet n'avait qu'une faible expérience de ce qu'était un port. Mais, à peine âgé de 40 ans, il pouvait certainement encore apprendre.

Il en avait 62 quand il découvrit Anvers. Il était cette fois un homme d'expérience, mais cette expérience datait de quatorze ans, quatorze années au cours desquelles tant de choses avaient été chamboulées, quand elles n'avaient pas simplement disparu… comme la perruque qu'il ne portait désormais plus !

Notre propos s'attachera à mettre en relief ce qui dans la première de ces expériences a pu l'aider dans la seconde, une mise en perspective que ne permet pas la seule lecture de ses *Mémoires*, puisqu'ils s'arrêtent en 1800 et sont par conséquent muets sur sa période anversoise.[1]

L'expérience toulonnaise

L'arsenal de Toulon n'avait cessé de se développer depuis plus d'un siècle. Tout y était. C'était un outil industriel, un ensemble logistique, et le port d'attache d'une bonne partie de la marine royale. Il était régi par une des ordonnances de Sartine qui avait en 1776 visé à mettre un terme à l'ancestrale lutte de la Plume et de l'Épée en séparant rigoureusement leurs domaines d'actions respectifs. Confiné à l'administration, l'intendant n'avait aucune responsabilité dans l'activité militaire comme dans celle des constructions.

L'arsenal était en ordre, mais rien n'était vraiment satisfaisant et le lieutenant général des armées navales Fabry de Fabrègue, commandant de la Marine et directeur général de l'arsenal, jaloux de ses prérogatives, ne rendait pas la tâche plus facile. On était en pleine guerre d'Indépendance. L'argent manquait, les magasins étaient démunis et la misère régnait dans les quartiers où tant d'hommes avaient été appelés pour la Marine, de Narbonne à Antibes et jusqu'en Corse.

Durant le conflit, Toulon n'avait pas été en première ligne et les *Mémoires* de Malouet ne consacrent que peu de pages à son rôle d'intendant d'un port en guerre. Il faut donc aller chercher ailleurs pour en savoir plus. L'ouvrage écrit par un de nos anciens confrères[2], le commissaire général Brun, a ainsi mis en exergue ses efforts pour trouver les affrètements nécessaires au soutien des 25 vaisseaux qui avaient été armés dans le port, alors que les armateurs ne se pressaient guère pour fournir leurs navires, estimant qu'il y avait plus à gagner ailleurs.

1 Baron Malouet, *Mémoires de Malouet*, Didier et cie, Paris, 1868.
2 Brun, Vincent, Félix, *Les Guerres maritimes de la France. Port de Toulon, ses armements, son administration*, (tome 2) Plon, Paris 1861.

Il semble bien, en réalité, que les problèmes les plus sérieux rencontrés par l'intendant de Toulon survinrent à la fin du conflit avec le retour des escadres et la diminution consécutive des activités de l'arsenal. Contraint d'emprunter personnellement 100 000 écus pour solder les équipages avant leur débarquement, il avait eu aussi à congédier près de la moitié des 4 000 ouvriers du port, avec les conséquences sociales que l'on devine. En dépit de quoi, Malouet considéra ces années-là comme « les plus heureuses de sa vie ».

Député du tiers état aux États généraux de 1789, il prit part aux débats de l'Assemblée constituante. Membre du comité de marine, il se souvint alors de la dyarchie paralysante qui avait existé à Toulon et fut à l'origine du décret du 21 septembre 1791 qui priva les commandants de la marine de toute autorité sur les arsenaux. Après quoi, un an plus tard, il émigra.

Le grand maître d'Anvers

En septembre 1803, six mois après la rupture de la Paix d'Amiens, revenu en France, il fut nommé commissaire général à Anvers.

Formellement, l'ensemble des emprises, établissements et quartiers placés sous sa responsabilité relevait du préfet maritime de Dunkerque, un des six arrondissements maritimes qui avaient été créés trois ans auparavant. Toutefois, que ce fût en raison de l'importance que Napoléon accordait à Anvers ou de l'ancienneté de l'ancien intendant, il fut précisé que ce dernier ferait également fonction de « préfet maritime ».

Ainsi nanti d'une totale indépendance par rapport à Dunkerque et localement investi d'une autorité sans partage, Malouet découvrit Anvers comme il avait découvert Toulon, c'est-à-dire en pleine guerre.

Il avait trouvé à Toulon un arsenal organisé, équipé. À Anvers, rien ! Ni cale, ni bassin en eau profonde, ni ateliers, ni approvisionnements. Les seules infrastructures dignes de ce nom se trouvaient à Flessingue, à l'embouchure de l'Escaut, à treize lieues de là. Mais elles appartenaient à la Hollande et leur mise à disposition exigeait l'accord de la République batave.

À en croire le commissaire général Ferrier, qui fut son thuriféraire, Malouet était un homme « aux manières courtoises, mais au franc-parler [...], une tête ronde pleine d'idées neuves, d'analyses lucides, de fermes propos et de conseils judicieux »[3]. L'arrêté de floréal an VIII en faisait le supérieur du commandant de la Marine, du chef des constructions et du chef de l'administration. Il incarnait de la sorte cette unité d'autorité qu'il avait voulu mettre en place en 1791. Mais l'ironie de la situation résidait dans le fait que, s'il l'avait imaginé au profit des administrateurs, l'arrêté de floréal avait en réalité ouvert à nouveau la porte aux amiraux. Malouet savait donc bien que sa désignation ne signifiait en aucun cas une revanche du corps de l'administration sur le corps militaire. La satisfaction qu'il pouvait en tirer ne concernait que lui.

Car, un fait était indéniable : il était l'unique patron ! Servi par d'exceptionnelles qualités, qu'une gravure de 1806 n'hésitait pas à rappeler, il allait s'imposer à tous.

Bâtisseur et constructeur

Avant tout, rendons aux ingénieurs d'Anvers ce qui leur revient. À l'arrivée de Malouet, les plans étaient déjà arrêtés. Leur ampleur n'avait aucune commune mesure avec les deux grandes opérations qui l'avaient occupé à Toulon. En effet, il ne s'agissait pas cette fois de simplement bâtir un hôpital ou un hôtel pour le commandant de la Marine, mais bien de faire surgir de terre tout un arsenal.

Au demeurant, il n'était déjà plus seulement question de plans. À la fin 1803, quatre mois à peine après son arrivée, dix mois avant son inauguration officielle, l'arsenal était déjà entré en production avec la mise en chantier d'un premier vaisseau de 74 canons, bientôt suivie par le début des travaux sur quatre autres et une frégate. L'année suivante, neuf cales étaient déjà disponibles, des centaines de maisons avaient été abattues pour bâtir le quai nécessaire à l'arrivée des approvisionnements ; le terrain était clos et aplani ; l'atelier des grandes forges était en voie d'achèvement, ainsi que le hangar aux bois courbes, la salle des gabarits, l'étuve.

3 EHRARD Jean, MORINEAU Michel, *Malouet (1740-1814)*, Actes du colloque du 30 novembre 1989, en collaboration avec la *Revue d'Auvergne*, Riom, 1990

En dépit de la complexité du projet, l'ancien intendant du port du Levant n'avait pas eu grande difficulté à en comprendre immédiatement l'économie générale. Il n'en eut pas davantage pour entrer dans ses aspects techniques, qu'il s'agisse des conditions de conservation des bois ou du fonctionnement des corderies. Pour autant, ce fut surtout en sachant user de diplomatie et de fermeté qu'il s'imposa à la tête d'un chantier chaotique où tout était à faire en même temps, bâtir et construire.

Pour faire avancer en harmonie des services dont les finalités immédiates étaient parfois en contradiction, il se dépensa sans compter. « Je ne suis pas encore malade, mais je fais ici le métier d'un jeune homme et je ne le suis plus », se plaignit-il bientôt[4]. Il n'y avait là rien qui puisse émouvoir un Napoléon qui écrivait au ministre Decrès, le 21 avril 1805 : « Je ne suis pas satisfait des travaux d'Anvers, puisqu'il n'y a qu'un seul vaisseau sur chantier et 500 ouvriers. Je désirerais qu'avant le 1er vendémiaire an XVIII il y en eut six et neuf avant le 1er nivôse … ».

L'impatience de Napoléon naissait de sa conviction que les moyens ne manquaient pas. Ni l'argent, ni les hommes, ni les approvisionnements.

Pour les fonds, s'il n'y en eut jamais assez, les caisses ne furent jamais vides, comme cela avait été souvent le cas à Toulon. Les finances de la marine consulaire et impériale ont été étudiées par un de nos confrères, le capitaine de vaisseau Murraciole, dans sa thèse de doctorat, demeurée confidentielle mais dont l'académie possède par chance un exemplaire[5]. S'il est difficile de savoir avec précision les crédits qui furent affectés à Anvers pendant cette période, car un certain nombre de dépenses ont été soldées directement à Paris, il en ressort que Malouet sut faire beaucoup avec relativement peu.

Pour les hommes, Napoléon, jamais à court de solutions, estimait que ce ne devait pas être un problème : « Il y a beaucoup d'ouvriers inoccupés en Provence et du côté de Bayonne et de Bordeaux ; réunissez 3 000 ouvriers à Anvers », écrivait-il en 1805. C'était facile à dire, mais un peu moins à faire, car il s'agissait surtout de trouver des charpentiers, des tonneliers, des calfats ou des ouvriers capables de travailler le fer. Le petit nombre, qui vint finalement de Brest ou de Dunkerque, fut à peine étoffé par ceux que l'on pouvait recruter localement, mais qui revenaient fort cher. Il fallut donc se résoudre à lever des conscrits possédant les métiers requis dans les départements du nord et à Bruxelles. En dépit de quoi, Anvers ne disposait encore que de 1 500 ouvriers en 1807, l'année même où huit vaisseaux allaient entrer en service et deux autres être achevés. Restaient les bagnards. Ceux -là, Malouet les connaissait bien. Il y avait largement recouru à Toulon pour les ateliers et les chantiers et avait été si bien convaincu de leur utilité qu'il avait par la suite démontré devant la Constituante, chiffres à l'appui, leur importance pour l'activité des arsenaux. Ce fut donc avec satisfaction qu'il vit arriver en 1804 les quatre cents premiers forçats venus de Brest et qu'il en obtint sans cesse davantage, expédiés par les autres bagnes ou provenant directement des cours d'assises.

Les approvisionnements ? Une carte recensant les chênes suffit à montrer qu'Anvers était assez bien situé et ne devait pas craindre de manquer de bois. De toute façon, là aussi, Napoléon n'hésitait pas à s'en mêler personnellement pour indiquer où en trouver. La fourniture des chanvres, goudrons et fers ne posait pas de réelles difficultés et les gréements pouvaient être confectionnés à la corderie de Dunkerque, en attendant l'achèvement de celle d'Anvers, en 1811. Pour les canons, la prise en régie de la fonderie de Liège qu'un entrepreneur avait construite pour les besoins de la flottille de Boulogne, avait offert une solution de proximité particulièrement utile.

En 1808 l'arsenal d'Anvers était loin d'être achevé. Mais le résultat était déjà impressionnant avec, en moins de cinq ans, dix vaisseaux construits et armés. Au même moment, une avalanche de textes promulgués au cours du premier trimestre parachevait sur le plan réglementaire la mise en place de toute l'organisation de la marine sur les rives de l'Escaut.

Le tournant de février 1808

Dans ces textes, le plus important fut bien sûr le décret impérial du 25 février qui érigeait Anvers en préfecture maritime. Cette fois, Malouet, nommé maître des requêtes au Conseil d'État le 6 du même mois, reçut enfin le titre d'une fonction qu'il exerçait en fait depuis quatre ans !

4 Lettre du 13 octobre 1804, De Pontaumont, *Malouet à Cherbourg*, Mémoires de la société nationale académique de Cherbourg, 1875.
5 MURRACIOLE, José, *La Marine consulaire et impériale*, Thèse Sorbonne, 1983.

Il n'y avait dans cette désignation rien d'exceptionnel. Lors de l'établissement des préfets maritimes, le Premier consul avait déjà attribué la moitié des postes à des administrateurs civils : à Brest, Caffarelli, conseiller d'État ; à Lorient, Redon de Beaupréau, conseiller d'État et ancien intendant de Brest ; au Havre, Bertin ancien ordonnateur à Toulon. Nonobstant Decrès qui, dans un rapport du 20 mai 1808, l'estimait « trop vieux et trop méticuleux », Malouet obtenait ainsi la reconnaissance de ses mérites.

Cette promotion avait pour conséquence de le décharger formellement des responsabilités qui avaient été les siennes en qualité de « commissaire général » au profit de l'un de ses subordonnés. Mais, le fait véritablement nouveau résidait dans l'apparition d'un nouvel acteur dans le paysage anversois : le contre-amiral Missiessy, auquel un troisième décret, en date du 28 février, venait de confier l'escadre de l'Escaut qui venait d'être officiellement créée.

Cette escadre, forte des dix 74 construits à Anvers, était l'aboutissement de bien des efforts. Mouillée sous Flessingue, que l'Empire avait finalement annexé le 27 janvier, elle y bénéficiait du soutien d'un service des armements et revues et pouvait être totalement abritée dans le bassin de l'ancien arsenal hollandais qui avait été dévasé et dont l'écluse d'accès avait été agrandie. Le décret du 28 février prévoyait qu'elle serait « armée, équipée au complet, munie de six mois de vivres, de manœuvres de rechange et mise en rade de l'Escaut avant le 1er mai ».

Cela était bien. La réalité était moins belle. Non seulement, les vaisseaux avaient été construits trop rapidement et souvent avec des bois verts, mais ils souffraient aussi d'être équipés de gréements et d'apparaux de manœuvre réputés trop fragiles. Ils souffraient encore et surtout du mal endémique qui a depuis toujours rongé la marine française : le défaut d'équipages. Depuis 1795, le système de l'Inscription maritime, qui avait succédé à celui des Classes créé par Colbert, n'avait pas changé grand-chose. Si Malouet, qui avait déjà eu à Toulon la responsabilité des quartiers de Méditerranée, avait ainsi retrouvé à Anvers une organisation très proche avec autorité sur les quartiers de Flessingue, Gand, Malines et Bruxelles, il avait aussi retrouvé la même difficulté à fournir des recrues ayant une pratique des métiers de la mer. Finalement, la création le 8 mars 1808 des « bataillons de la marine impériale » dressa le constat de l'insuffisance de la ressource des quartiers. Sur les 5 000 hommes prévus pour les huit vaisseaux de l'escadre, un millier à peine devait ainsi provenir des inscrits, les autres étant principalement fournis par la conscription et le recours à l'armée.

Missiessy avait donc bien des raisons de se plaindre. Il en eut de nouvelles, lorsque, à l'occasion des deux opérations qui ponctuaient la vie de l'escadre, le désarmement avant l'hivernage et le réarmement au printemps, Malouet, fort mécontent des désordres engendrés par les incessants mouvements de matériels entre les vaisseaux et les magasins, avait manifesté sa volonté d'y mettre un terme.

Au fond, Malouet retrouvait là les habituelles zizanies entre celui qui détient les crédits et celui qui les consomme, entre l'homme de l'administration, obsédé par les textes et l'homme de guerre enclin à s'en affranchir. Au demeurant, pour être importantes, ces querelles n'étaient rien au regard de celles qui naîtraient de sa qualité de préfet maritime, investi du rôle de commandant militaire. À ce titre, il avait été accaparé dès le début par la mise en sécurité de l'arsenal contre les vols et les intrusions, par les questions de discipline, mais aussi par l'organisation de la lutte contre la contrebande qui florissait alors sur l'Escaut. Puis, très rapidement, ses responsabilités étaient allées croissantes, à mesure qu'Anvers prenait de l'importance et devenait une menace pour l'Angleterre.

Une première alerte était survenue en 1805, lorsqu'on soupçonna les Anglais, délivrés de la menace imminente d'une invasion après Trafalgar, de s'en prendre à Anvers. Malouet, conscient de l'état de délabrement des ouvrages bordant l'Escaut en aval, avait alors suspendu l'activité de construction navale et concentré les efforts sur l'aménagement des défenses rapprochées de la ville. Dès cette époque, le chef du génie maritime à Anvers, l'ingénieur Pierre Lair, avait proposé la complète militarisation des ouvriers fournis par la conscription. Intéressé à développer la discipline dans cette population, mais aussi à renforcer une garnison qu'il jugeait trop faible, Malouet appuya cette initiative qui fut à l'origine de la création du corps des ouvriers militaires de la Marine en janvier 1808. À cette date, Anvers était déjà en mesure d'aligner six compagnies de plus de 200 hommes encadrées par leurs ingénieurs. Tous étaient capables d'abandonner au besoin la hache et le marteau pour concourir, le fusil à la main, à la défense de la place.

Une fois passée l'alerte de 1805, les préoccupations se focalisèrent sur la question de la sûreté de la liaison avec l'embouchure du fleuve, pour permettre aux vaisseaux d'aller prendre armement à Flessingue. Sous l'autorité du préfet maritime, le capitaine de vaisseau Kersaint, commandant de la Marine, procéda aux reconnaissances

nécessaires, forma une compagnie des pilotes, mit sur pied un réseau de guetteurs sémaphoriques et fut en mesure d'assurer un premier transit en octobre 1806. Un an plus tard, tous les vaisseaux construits avaient gagné Flessingue. Mais déjà, Kersaint après avoir démontré qu'on pouvait sans difficulté descendre le fleuve, s'attacha à prouver qu'on pouvait également faire remonter les vaisseaux, si Flessingue était directement menacé. On était donc là devant une responsabilité d'importance stratégique que Malouet comptait bien exercer nonobstant les prétentions de Missiessy à vouloir s'en mêler. En témoigne cette lettre qu'il adressa au ministre en février 1809 : « J'ignorais que M. de Missiessy qui n'a point son pavillon sur l'Escaut y commandait et eût à s'y mêler de la police de la navigation. Je prie Votre Excellence de bien vouloir me dire si c'est encore là une des attributions de ma place ou si je dois y renoncer »[6].

1809-1810, dessaisissement et débarquement

Le 31 juillet 1809, le débarquement anglais à Walcheren fut à peine une surprise.

Dès le 4 août, le préfet maritime ordonna de déployer la compagnie d'ouvriers de Flessingue sur la rive droite du fleuve et fit réarmer en amont le fort de Lillo, à l'abri duquel l'escadre put se mettre à l'abri.

En dépit de sa réactivité, Malouet dut se résoudre à voir le commandement de la Marine être confié à Missiessy. La décision était logique et, de plus, n'était que de circonstance. « Je n'ai pas besoin, lui écrivit Decrès, de vous faire observer que SM est trop satisfaite de vos services pour n'être pas assuré que cette disposition n'a d'autre objet que de concentrer sur cet officier général tout ce qui se rapporte aux événements militaires qui naissent des circonstances ». Parallèlement, l'amiral fut invité à s'abstenir d'intervenir dans le cours ordinaire de l'administration.

À bien y regarder, cela ne se passa pas trop mal et Missiessy ne fut pas moins accommodant avec le préfet maritime qu'avec les chefs de l'armée. En janvier 1810, peu avant son départ, Malouet en convint d'ailleurs dans une lettre adressée au ministre : « Soit que la recommandation que vous lui avez faite ait opéré, soit qu'il ait naturellement pitié des infirmes, écrivit le vieux commissaire général, nous nous sommes entendus à merveille [...] Quand j'ai affaire à un homme d'honneur qui veut le bien, je suis toujours prêt à être son second, même lorsque je crois voir plus juste ou plus loin que lui ».

L'affaire de Walcheren provoqua une cascade de nouvelles décisions. On entreprit de remettre Flessingue en état, on voulut aménager à Terneuzen un point d'appui à l'embouchure de l'Escaut. Mais surtout, pour abriter la flotte, on s'occupa enfin des bassins d'Anvers, dont les travaux avaient été jusque-là mollement conduits par l'administration civile pour ne pas contrarier les milieux du commerce, inquiets de voir la vocation militaire du port passer au premier plan.

Mais, sept années de labeur et les événements récents avaient mis à mal la santé de Malouet. Ses relations avec Missiessy s'étaient peut-être apaisées, mais la pression de l'Empereur continuait à s'exercer sur tout et jusque dans les moindres détails. Comment ne pas citer cette lettre de Napoléon qui attirait l'attention du ministre sur ce qui se passait sur les bords de l'Escaut : « Le chef d'administration d'Anvers, M. Roustagnenq a donné sa fille unique en mariage à M. Rotrou, garde-magasin de la marine ; de sorte que ce garde-magasin dont la comptabilité est de plus de quatre millions, n'a pour contrôle que son beau-père. Ordonnez une enquête générale sur ce garde-magasin et placez-le sur le champ ailleurs [...]. On croit que M. Morin, chargé des approvisionnements est faible, dissipé et laisse commettre beaucoup d'abus [...] il faut le déplacer. Le sieur Desoye, directeur des vivres de la Marine, a maison de ville et maison de campagne et fait grande figure ; il est fort suspecté de dilapidation. L'inspecteur ne fait pas son devoir avec assez de sévérité ; il abandonne son travail à des jeunes gens qui sont fort dissipés »[7]. Pour être exact, soulignons qu'à la date de cette étonnante revue des effectifs, Malouet n'était plus à Anvers depuis presque deux ans, mais tous les noms cités étaient ceux de ses anciens adjoints. À 70 ans, en effet, ne s'estimant plus capable de poursuivre sa tâche, Malouet avait sollicité de quitter ses fonctions.

Le septuagénaire avait été le manager efficace de dizaines d'officiers, de centaines de soldats et de milliers d'ouvriers. En sept ans, sans même parler de sa contribution à la défense d'Anvers, il avait fait surgir un arsenal du néant, assuré la construction de seize vaisseaux et pourvu au soutien d'une escadre ! D'ici à 1814, trois autres vaisseaux sortiraient encore des chantiers et la construction de quatre trois-ponts de 110 canons

6 SHD - Marine. BB3/312 Lettre du préfet maritime au ministre, 8 février 1809
7 NAPOLÉON, *Correspondance générale*, 23 novembre 1811

serait entreprise. Dans les autres ports, sur la même période, seul Toulon connut une activité comparable avec dix-neuf vaisseaux lancés et armés. À eux deux, Brest et Rochefort n'en produisirent que quinze.[8]

En mai 1810, ce fut en baron de l'Empire et en conseiller d'État, que Malouet retrouva Anvers. Accompagnant Napoléon venu visiter l'arsenal et assister au lancement du premier 80 canons, l'ancien préfet maritime semblait au faîte des honneurs. Deux ans plus tard, il était disgracié. « Je suis mécontent de voir qu'après avoir contribué à la ruine de l'ancienne monarchie, il continue à son âge par inconduite et folie d'esprit à se mêler d'intrigues », écrivit l'empereur à Decrès.

Un tel anathème valut à l'ancien préfet maritime d'Anvers la faveur des Bourbons et sa nomination comme ministre de la Marine lors de la première Restauration. En quelques mois, partant du principe que toutes les créations impériales étaient néfastes, il supprima les équipages de haut bord, l'affectation des conscrits du littoral à la Marine, les compagnies des ouvriers, le conseil de Marine et le conseil des Constructions navales. Seule sa mort, survenue en septembre, interrompit cette entreprise de démolition. Mais celle-ci reprit après les Cent-Jours avec, pour point d'orgue, l'ordonnance du 29 novembre 1815 qui, dans les ports, ressuscita les intendants ! [9]

Malouet aurait-il fait siennes les considérations qui précédaient ce texte pour justifier la suppression des préfets maritimes ? « Nous avons reconnu, y était-il dit, que les pouvoirs sont réunis dans les mains d'un chef unique, que l'effet de ce système est de rendre illusoire une responsabilité trop étendue ; qu'il faut revenir à des institutions dont l'expérience de plus d'un siècle a montré les avantages. » [10]

Intendant de l'Ancien Régime, député de la Constituante, préfet maritime et conseiller d'État sous l'Empire, ministre à la Restauration, on a pu taxer Malouet d'avoir été une girouette. Pour autant, il est difficile de penser que celui qui avait déploré la dyarchie paralysante résultant des ordonnances de 1776 ait pu militer pour un retour aux anciens textes. Cela signifierait qu'il aurait eu le sentiment d'avoir exercé à Anvers une responsabilité « illusoire ». Mais, à la limite, son sentiment compte peu, seule compte la réalité historique. Et l'Histoire, n'a pas retenu que l'homme fut moins efficace sur les rives de l'Escaut qu'il ne l'avait été à Toulon.

8 PONCIONI François, *Toulon port militaire 1800-1815*, Provence Historique, fascicule 158, 1989.

9 Un ancien adjoint de Malouet à Anvers, le baron Baillardel de Lareinty, un sous-commissaire passé au Conseil d'État en 1809, procéda à ce grand bond en arrière en devenant Intendant de la Marine à Toulon de 1817 à 1824. Les préfectures maritimes furent finalement rétablies le 27 février 1826.

10 LE HENAFF Armand, *Etude sur l'organisation administrative de la marine sous l'Ancien Régime et la Révolution,* Recueil Sirey, Paris, 1913.

ANVERS 1810-1814, LE SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE ET L'ACADÉMIE TOULONNAISE

Bernard BRISOU

Le 10 février 1800, au tout début du Consulat, voit le jour la société des sciences, belles-lettres et arts de Toulon. Le service de santé de la marine de l'époque, acteur majeur de la formation de cette société savante, bénéficie d'une série d'arrêtés, pris entre septembre 1799 et février 1801. Celui du 19 pluviôse an IX, 8 février 1801, concerne l'enseignement de la médecine navale et comporte l'obligation d'ouvrir un concours annuel dans chaque grand port, afin de pourvoir aux vacances et aux promotions survenues dans les trois branches de l'art de guérir : la médecine, la chirurgie et la pharmacie. Ces concours seront la garantie de la qualité professionnelle des praticiens.

Cette réorganisation fait une victime. Sur ordre du nouveau ministre de la Marine, Denis Decrès, le poste de commissaire-médecin, inspecteur du service, est supprimé. Le Toulonnais Augustin Coulomb est ainsi privé d'emploi. Cependant, rapidement, les autorités prennent conscience de l'importance de cette fonction et : « Le 24 mars 1803, moins de deux ans après la révocation brutale de l'inspecteur général Coulomb, l'amiral Bruix, appelé au commandement supérieur de la flottille de Boulogne, obtint que le professeur Kéraudren, qui ne l'avait pas quitté depuis son débarquement du vaisseau le *Foudroyant*, fût attaché au ministère ». Cet homme exceptionnel commence modestement avec le titre de « médecin consultant près le ministère de la marine et des colonies ». Ce Brestois restera au sommet de la hiérarchie médicale et maritime pendant plus de cinquante ans, dont quarante-quatre ans au poste d'inspecteur général. Le service de santé est à nouveau en état de marche, prêt à faire face à toute mission.

Neutraliser la puissance anglaise, voire renouveler l'exploit de Guillaume le Conquérant, est un des rêves obsessionnels de Napoléon. Abandonnant peu à peu la flottille établie à Boulogne, il pense transformer le royaume de Hollande, confié à son frère Louis, en « un point d'attaque mortel à l'ennemi », selon la formule de l'Empereur lui-même. Dès 1808, le port de Flessingue devient un centre de construction et d'armement, doté d'un fort soutien sanitaire.

Inquiète de ces dispositions agressives, l'Angleterre accélère les préparatifs d'un débarquement qu'elle réussit dans la nuit du 31 juillet 1809. Flessingue est assiégée (ce qui se révélera une erreur tactique de la part des Anglais) et Anvers est dangereusement menacée. Le 1er août tout semble perdu pour les Français. Heureusement, la conjugaison du mauvais temps, d'une épidémie de paludisme – la fameuse « fièvre des polders » – et de l'impéritie du commandement anglais desserre l'étau. Ne perdant pas un instant, Napoléon ordonne la transformation d'Anvers en place forte et en arsenal, par décret du 25 septembre 1809 signé au camp de Schönbrunn. En quelques mois, Anvers devient le plus important port militaire de France. Le 1er mai 1810, l'empereur, accompagné de sa nouvelle épouse Marie-Louise, vient inspecter les travaux en cours.

Pas de port ni d'arsenal sans un service de santé complexe. Complétant les capacités de l'arsenal de Flessingue, le port d'Anvers et son escadre retiennent toute l'attention de l'empereur. Sont déjà en service trois hôpitaux de la marine : l'hôpital des Récollets, celui de Janssens et celui de « la rue du couvent », sans oublier l'hôpital du bagne, qui fonctionne depuis 1805. Les infirmeries des nombreux bâtiments et les établissements temporairement réquisitionnés pour l'occasion, ne suffisent plus à l'accueil des malades et la montée en puissance voulue par l'empereur exige la création d'un grand hôpital, facilement desservi, donc proche d'une voie navigable.

Pour atteindre ce but, un ensemble hospitalo-universitaire, doté de mille deux cents lits, est installé au sein de l'ancienne abbaye Saint-Bernard-sur-l'Escaut. Napoléon dote le centre hospitalier d'une école de médecine navale où vont exercer les plus habiles et les plus compétents des praticiens. Selon son habitude et par décret du 14 juin 1810, il fixe lui-même la composition du personnel.

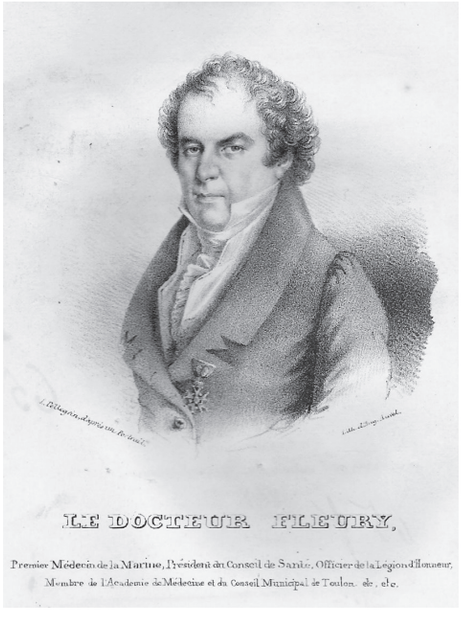
Fondée en 1243, cette abbaye cistercienne avait vu ses moines expulsés sous la Révolution et avait été dévolue depuis à divers usages et, de 1810 à 1814, devient donc un hôpital maritime. Celui-ci est situé sur la rive droite de l'Escaut, à l'embouchure de la petite rivière Vliet, sur le territoire de la commune actuelle de Hemiksen, à huit

kilomètres au sud d'Anvers. Il répond à toutes les exigences logistiques requises, sauf sa situation hors les murs. L'inauguration du nouvel ensemble se déroule naturellement sous la présidence de Pierre-François Kéraudren.

Un établissement de cette importance demande une organisation sans faille. Il faut aménager des salles, chacune étant dévolue à un type défini de pathologie : la chirurgie, la médecine interne, les fiévreux, les galeux, etc. Une grande pharmacie avec tables de préparations et armoires de stockage est à prévoir. Sont nécessaires de vastes magasins, une buanderie, des cuisines et autres annexes. Pour l'enseignement, sont prévues des salles de cours. Un amphithéâtre est à construire, indispensable aux démonstrations anatomiques et à l'entraînement des élèves aux premiers gestes opératoires. Comme à Rochefort, Brest ou Toulon, ce seront les bagnards, et certains blessés décédés, qui fourniront à l'amphithéâtre les cadavres à disséquer. *A contrario*, certains bagnards méritants sont souvent appréciés comme infirmiers. En effet, pour faire fonctionner ce complexe, approvisionner le matériel chirurgical, fabriquer la charpie et confectionner les pansements, ranger puis distribuer les drogues et onguents, un personnel abondant est nécessaire. L'abbaye est devenue une ruche bourdonnante.

Pour la première fois, le 28 mai 1810 apparaissent sur les états des hôpitaux, les sœurs hospitalières de la Sagesse. Depuis des lustres, en effet, ces religieuses sont les précieuses auxiliaires des hôpitaux maritimes. À Anvers leur nombre ne fera que croître avec le temps, entraînant rotations incessantes entre la Hollande et les autres ports de France. En 1812, une Toulonnaise de 27 ans fait son apparition dans la communauté, sœur Ami sainte Césarie. L'année suivante, sous la direction de la mère supérieure, sœur saint Théodose Bourke, vingt-huit sœurs ordinaires sont à l'ouvrage, presque toutes Bretonnes. L'une s'occupe du mobilier, une autre de la lingerie, d'autres sont responsables des salles de blessés et de malades.

De son côté, le corps médical et professoral a été sélectionné au sein des autres ports. Deuxième médecin en chef du service de santé de la marine à Anvers depuis le 23 juin 1808, Léonard Laborde en devient le premier médecin en chef le 6 février 1809. Arrivé en fin de carrière, la mise en fonction du grand hôpital entraîne son remplacement et, peu après, sa mise à la retraite. Le nouveau chef est brestois. Fils d'Étienne Billard, chirurgien très renommé, Honoré est bien vu de son préfet maritime, Maximilien Caffarelli qui le note : « Excellent sujet, plein de connaissances, professant avec succès ; zélé pour son état, il s'occupe du cours d'hygiène navale, sujet encore resté dans l'oubli et dont je veux le tirer, c'est à lui que je l'ai confié ». Promu du 5 juin 1810, il prend son service à Anvers le 11.



Le docteur Fleury.

Honoré Billard est secondé par André Fleury, arrivé de Toulon le 7 juin, qui devient premier chirurgien en chef. Sous la direction discrète d'un commissaire, Fleury préside le conseil de santé du port. Le corps enseignant se complète avec l'arrivée de Marc Droguet, professeur de pathologie interne, de Marcellin Duval pour l'anatomie physiologique et de Louis Obet, expert en modes opératoires. Obet, fidèle à Cherbourg, était à Flessingue depuis 1808. Enfin, l'étude des plantes et de la pharmacie revient au talentueux Arsène Charpentier, arrivé de Boulogne le 14 juillet 1810.

En 1812, avec le départ de Billard, nommé second médecin en chef à Brest le 27 avril, les rôles sont redistribués. Fleury prend la tête de l'équipe et l'administration l'autorise, exceptionnellement, à loger à l'abbaye même. Obet est promu second chirurgien en chef et Duval passe second médecin en chef.

Pour soutenir l'escadre du Texel, un autre complexe hospitalo-universitaire se met en place au port d'Enchuysen, au nord d'Amsterdam. La direction de cet ensemble est confiée au second médecin en chef François Sper, médecin chef de l'escadre sur le vaisseau le *Prince*, qui cumule ainsi les deux fonctions à partir du 27 juillet 1812. Il est secondé, à partir du 12 juillet 1813, par le chirurgien de 1re classe Joseph Dubreuil, responsable de l'enseignement de l'anatomie.

1812 est aussi l'année noire de l'épidémie de dysenterie qui sévit dans toute la Hollande. Elle vient aggraver une situation sanitaire déjà précaire due à des poussées de typhus et de fièvres palustres. La situation est suffisamment grave pour que l'inspecteur Kéraudren vienne lui-même encourager ses troupes. Les hôpitaux sont débordés.

Cependant, plus préoccupante encore est la situation de la Grande armée. 1812, c'est la désastreuse campagne de Russie avec le difficile et meurtrier franchissement de la Bérézina le 26 novembre. Cette longue retraite à travers l'Europe se conclut par la campagne de France et l'abdication, sans condition, de Napoléon le 4 avril 1814.

Le soulèvement de la Hollande oblige Sper, sous les ordres de l'amiral Ver-Huell, à se retirer dans le fort Lassalle, à la pointe du Helder, puis à s'embarquer pour la France sur le brick le *Génie*. À Anvers, Carnot a remplacé le duc de Plaisance comme gouverneur. Après une évacuation massive et complexe de l'abbaye, malades, blessés et personnel de santé se sont réfugiés dans l'enceinte de la ville maintenant assiégée. Marcellin Duval est détaché de la marine pour diriger l'hôpital des Récollets où font rage typhus et dysenterie. Après une résistance héroïque, Anvers est remise aux Coalisés entre le 3 et le 5 mai 1814 en vertu de l'armistice signé le 20 avril par le comte d'Artois. Entre mai et juin, Fleury, Duval, Charpentier et les autres médecins et chirurgiens, rejoignent leurs ports d'attache. Obet est le dernier à quitter le champ de bataille, le 19 août 1814, pour rentrer à Cherbourg.

La bataille d'Anvers entre dans l'histoire et Toulon devient à nouveau, pour sa société académique, un centre de vif intérêt.

Charpentier, après une affectation à Cherbourg, est nommé second pharmacien en chef à Toulon le 22 avril 1816 pour devenir premier pharmacien en chef quelques mois plus tard. En décembre, il fait aussi partie, des nouveaux élus de l'académie. Le 11 février 1818, il est malheureusement emporté par une hernie étranglée. Il est unanimement regretté et ses obsèques mobiliseront, le lendemain après-midi, les députations de tous les corps civils, militaires de terre et de mer, et l'académie délègue le premier médecin de la marine, Droguet, un ancien médecin en chef des armées de terre, Courtès, un commissaire de la marine et le capitaine de vaisseau de Ramatuelle, pour tenir les cordons du poêle. Quelques temps après, le 29 avril, Droguet et Fleury envoient aux autorités une note qui rend un vibrant hommage au défunt : « Les médecin et chirurgien en chef de la marine en ce port soussignés qui ont rempli à Anvers les mêmes fonctions, certifient que les médicaments d'une grande valeur et en quantité considérable ont été envoyés au port de Brest par les flûtes la *Prudente* et la *Zélée* au moment de l'évacuation d'Anvers et que c'est aux soins, à la vigilance et à la probité de monsieur Charpentier pharmacien en chef que l'on doit la conservation et le reversement sur un autre port ». Tous les honneurs ont donc été rendus à cet homme intègre.

Le 17 mai 1814, Fleury était revenu plus directement à Toulon. Il s'était établi au 37 de la rue de l'Arsenal et occupait le poste de premier chirurgien en chef du port. L'année suivante, il est élu à l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Toulon dont il devient rapidement un membre éminent, si bien qu'en 1817, il en est acclamé président. Qui était donc cet éminent praticien dont Hubert Lauvergne, autre membre de l'académie, insérera la biographie dans son ouvrage sur l'épidémie de choléra de 1835 ?

Jean André Fleury, né à Saint-Pierre-Église le 26 décembre 1763, était le fils de maître André, chirurgien-major de l'hôpital civil de Cherbourg. Après des études au collège de Valognes, il avait fait son apprentissage médical sous l'autorité de son père. Sans fortune et ne pouvant suivre l'enseignement des grands maître parisiens, il tenta sa chance à Brest où la marine l'engagea comme second chirurgien auxiliaire le 11 juillet 1780. Il avait 17 ans. Il participa activement à la guerre d'indépendance des États-Unis et, lors de la désastreuse bataille des Saintes où il servit sur la *Suzanne*, il fit la connaissance du futur ministre de la marine, Decrès, alors à bord du *Glorieux*. Ils deviendront amis. Après une période peu glorieuse mais rémunératrice à bord de bâtiments du commerce spécialisés dans la traite, de 1785 à 1790, Fleury revint au sein de la marine et, reçu au concours, il fut nommé chirurgien de 1re classe entretenu le 1er novembre 1796. De Cherbourg, il prépara le difficile concours de professeur, le seul ouvrant la porte aux grades supérieurs. Sésame indispensable, il soutint à Paris sa thèse sur la dysenterie et, reçu au concours, il fut muté à Toulon où il arriva le 3 novembre 1803 pour prendre possession de la chaire d'anatomie. Redynamisant l'école de médecine navale, il posa la première pierre de son musée, et son habileté de chirurgien et d'accoucheur lui valut une solide renommée en milieu civil. Second chirurgien du 17 avril 1806, Fleury fut envoyé à Anvers quatre ans plus tard.

Si 1817 est catastrophique pour les oliviers du Var, cette année est en revanche particulièrement faste pour l'académie toulonnaise. Après l'élection de Lefébure de Cérisy en 1816, les particules viennent nombreuses fleurir la liste des membres de la compagnie. Audibert de Ramatuelle, un temps commandant de la marine napolitaine, côtoie Bessayrie de Saint Firmin et le comte Édouard-Thomas Burgues de Missiessy, le héros de l'escadre de l'Escaut. Le marquis de Clinchamp rejoint l'intendant de la marine Gaëtan Du Pont.

L'atmosphère est en harmonie avec l'ambiance de la Seconde Restauration. L'instant est favorable pour demander, une nouvelle fois, la reconnaissance du département. Prenant son plus beau papier à en-tête, le

président Fleury, au cours du premier trimestre de 1817, s'adresse au préfet, le baron Siméon, pour que celui-ci intervienne auprès du ministre de l'Intérieur afin d'asseoir la société au rang départemental :

> « L'académie de Toulon, qui a déjà des preuves de votre bienveillance, désire se rendre de plus en plus utile, elle veut en contracter l'engagement sérieux, et c'est dans cet esprit qu'elle sollicite, par la pétition ci-jointe, des lettres patentes qui authorisera [sic] sa formation, sous le titre de société des Sciences Arts et Belles Lettres du département du Var ; nous avons pensé, monsieur le baron, que personne mieux que vous, n'était en droit de nous faire obtenir cette faveur … »

Le président demande, en outre, la possibilité d'éditer « une feuille politique et littéraire », propre à faire connaître les travaux de l'académie. Cette demande ne sera pas suivie d'effet et la société toulonnaise attendra la Monarchie de Juillet pour avoir les moyens d'éditer un *Bulletin*.

Grâce à ce haut patronage préfectoral, le ministre Lainé dit ne voir que des avantages à élever cette société scientifique et littéraire au rang supérieur et, le 2 octobre, il demande simplement à examiner ses statuts ainsi que la liste de ses membres. Cette date du 2 octobre restera la date anniversaire de la reconnaissance officielle de la compagnie comme étant la Société des sciences, belles lettres et arts du département du Var séant à Toulon.

Quel bilan peut-on dresser de l'aventure hollandaise et de ses liens avec l'académie toulonnaise ? Fait comte d'empire par lettres patentes du 28 février 1811, Missiessy, couvert de gloire, est nommé préfet maritime le 19 juillet 1815 puis, à la suppression de cette fonction, prend la charge de commandant de la marine. Il deviendra grand-croix de la Légion d'honneur et son nom reste gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Fin 1816, il est élu au sein de l'académie toulonnaise et sa lettre de remerciement, datée du 13 janvier 1817, est précieusement conservée dans les archives.

Fleury, après avoir dirigé le service de santé d'Anvers puis celui de Toulon, est donc devenu président de l'académie en 1817. Il sera victime du choléra en 1835 et un monument du cimetière central honore sa mémoire.

François Sper, né le 7 juillet 1775 à Granville, embrasse la carrière de chirurgien de la marine à Brest pendant la Révolution. Il se fait remarquer lors de combats contre la flotte anglaise en 1806 et recevra une lettre de félicitations ainsi libellée : « S'est distingué par les soins apportés aux blessés après le combat du 7 février devant Saint-Domingue et que, sa liberté lui ayant été offerte à la Jamaïque, il préféra rester en captivité encore plusieurs années pour continuer à soigner les malades à lui confiés. Il s'est généreusement et volontairement exposé pendant l'épidémie meurtrière de Saint-Domingue en allant à bord de plusieurs bâtiments y traiter la fièvre jaune ». De Cherbourg, Sper est envoyé en 1810, à la tête du service de santé de l'escadre du Texel et dirige en même temps l'hôpital-école d'Enchuysen où il se fait une fois encore remarquer et féliciter par le préfet maritime Truguet. En poste à Brest en 1814, puis rayé des listes en 1816 pour son esprit résolument antiroyaliste mais, étant donné ses compétences, il est rappelé pour servir à Cherbourg. Deux ans après, le premier janvier 1818, il devient premier chirurgien en chef du port de Toulon. Élu à l'académie en 1820, il en devient le président en 1822 et acceptera un nouveau mandat en 1824, Ramatuelle ayant décliné l'offre de ses confrères.

Burgues de Missiessy, André Fleury, François Sper, Arsène Charpentier, Marc Droguet, l'académie du Var s'honore, encore aujourd'hui, d'avoir eu dans ses rangs et, pour certains, à sa tête, ces personnages qui s'étaient illustrés lors des événements d'Anvers et d'Amsterdam de 1810 à 1814.

Bibliographie

Académie du Var : Archives, *courrier* 1817 et 1818.

BRISOU B. « De la Réunion littéraire de Toulon à l'Académie du Var », in *Bicentenaire, Académie du Var, 1800-2000*. Imprimerie du Sud-est, Toulon, 2000.

BRISOU B. et SARDET, M. (sous la direction de) *Dictionnaire des médecins, chirurgiens et pharmaciens de la Marine*. Ed. Service historique de la Défense, Paris, 2010.

KERVAL M. *Chroniques maritimes d'Anvers de 1804 à 1814, histoire d'une flotte du temps passé*. L. Baudoin et C^{ie}, Paris, 1890.

LAUVERGNE H. *Choléra-morbus en Provence*. Ed. Augustin Aurel, Toulon, 1836.

LEFÈVRE A. *Histoire du Service de santé de la Marine militaire et des écoles de médecine navale en France*. J.-B. Baillière et fils, Paris, 1867.

FISCHER *Napoléon et Anvers*. Ed. Loosbergh, S.A., Anvers, 1933.

OBET Louis J.-M. *Notice biographique sur monsieur J.-A. Fleury*. Imprimerie de Boulanger, Beaufort et C^{ie}, Cherbourg, 1835.

Service historique de la Défense, Département de Vincennes : Anvers, service de santé de la marine, CC2 1125-1126-1127 et 1128 ; BB3/353 1438.

TULARD J. (sous la direction de) *Dictionnaire Napoléon*. Arthème Fayard, Paris, 1987.

LA FIN DE LA PRÉSENCE FRANÇAISE : LAZARE CARNOT ET LES MONNAIES OBSIDIONALES DU SIÈGE D'ANVERS EN 1814

Gérard DELAFORGE

Après la désastreuse campagne de Russie en 1812 et la non moins calamiteuse campagne d'Allemagne en 1813, les armées napoléoniennes repassent le Rhin. C'en est fini du grand empire français des 130 départements. Le Rhin est à nouveau la frontière « naturelle » du nord-est de la France. Malheureusement, fin décembre 1813, le fleuve est pris par les glaces et les Autrichiens, les Prussiens et les Russes envahissent progressivement le territoire national.

Avant même la campagne de France en 1814, la France est épuisée. Son commerce est ruiné, son agriculture appauvrie du fait que nombre de paysans sont à l'armée et que leurs chevaux sont réquisitionnés eux aussi. Les champs en friche sont nombreux. Les impôts sont écrasants. Les pensions non militaires sont amputées de 25 % . Le désir secret de nombre de Français est la paix, si possible après une dernière victoire de l'Empereur qui permettrait d'obtenir des conditions favorables. Mais les Coalisés ennemis n'ont qu'un but : atteindre Paris et chasser Napoléon du pouvoir en France. C'est ce à quoi ils vont s'employer.

État de la Belgique française en 1813-1814

Neuf départements français composent le territoire de la future Belgique, conquise vingt ans plus tôt sur les Autrichiens. Dès le début de décembre 1813, le bruit court que le pays sera détaché de la France et donné on ne sait pas encore à qui, peut-être à la Hollande. Les conscrits réfractaires y sont encore plus nombreux que dans la « vieille France ». En avril 1813 déjà, à Bruges, le chef du bureau militaire a été assommé et ses registres déchirés. Des « tags », dirait-on de nos jours, apparaissent sur les murs où l'on peut lire « À bas le tyran ». Le général Roguet, commandant une division de la Garde chargée de la défense d'Anvers du 7 décembre 1813 au 27 mars 1814 renonce à poursuivre les réfractaires : « Ce n'est pas le moment d'exercer des violences à l'égard des conscrits », écrit-il le 8 décembre 1813, « Vouloir agir avec trop de vigueur serait exaspérer et exposer le Gouvernement à voir se former des réunions insurrectionnelles qu'il faut bien se garder de provoquer. » Notons l'importance de la place d'Anvers pour Napoléon, puisque l'empereur a détaché une division de la Garde pour en assurer la défense.

L'offensive ennemie et le siège d'Anvers

Le 30 novembre 1813, le prince d'Orange a débarqué à Scheveningen et provoqué la fuite des fonctionnaires français. Le 12 décembre 1813, le général Roguet précise : « Le grand nombre de fuyards qui arrivent du département des Bouches-du-Rhin et de Breda achèvent de jeter le désordre dans le pays où l'on attend avec impatience l'arrivée de l'ennemi. Les fuyards voient des Cosaques partout et leur conduite est tout à fait digne à provoquer l'insurrection. » Deux jours plus tard, il ajoute : « Un autre objet qui mérite sérieusement l'attention de l'Empereur est la situation de cette Belgique. Elle est sur un volcan qu'une étincelle est capable d'enflammer, tout y est disposé à recevoir, accueillir et bien servir l'ennemi qui se présentera. La haine qu'on porte au gouvernement est inexplicable ; déjà cette belle partie du territoire français est considérée comme partie intégrante des états du nouveau souverain de la Hollande et si l'on a quelque inquiétude, c'est de savoir quel moyen l'on emploiera pour bien accueillir le libérateur. » Voilà bien de l'ingratitude de la part des Belges en général, et des Anversois en particulier. Napoléon avait fait exécuter à Anvers des travaux considérables, creusant des bassins, établissant des quais, un arsenal, créant une flotte de guerre. La grande activité résultant de ces travaux avait bénéficié à tous ceux qui recevaient des commandes d'État, et les familles riches pouvaient toujours échapper à la conscription en achetant un remplaçant. La ville possède des fortifications et une citadelle. Mais ce que redoutent avant tout les Anversois, c'est un siège et les bombardements précédant un éventuel assaut contre la ville fortifiée. Et ce qui suit ordinairement en pareille circonstance : pillage, sac et violences de toute nature.

Dès le 15 décembre 1813, la cavalerie des Coalisés commence des incursions et s'infiltre : à Lierre le 15 décembre, à Louvain le 19 et fin décembre, des Cosaques sont signalés autour de Gand. En janvier 1814 et début février, Liège, Lierre, Gand, Bruxelles et Charleroi sont occupées (ou « libérées », c'est selon…). Les places fortes, quoique renforcées, sont livrées à elles-mêmes. Ainsi en est-il d'Anvers, dont le gouverneur, et responsable de la défense, est depuis 1809 le duc de Plaisance, Anne-Charles Lebrun, fils de Charles-François Lebrun, troisième consul après le 18 brumaire. L'armée française est sous le commandement du général Maison. Un accrochage entre Hoogstraete et Turnhout du 11 au 13 janvier 1814 fait 121 morts et 435 blessés. Le même jour, les Coalisés tentent sans succès d'entrer de vive force dans la ville d'Anvers. Un deuxième assaut semble se préparer au début de février 1814. La ville est bombardée du 3 au 5 février. Si elle est touchée, ce sont surtout les bassins et la flotte qui étaient visés. Puis l'armée principale coalisée continue sa route vers Paris. L'occupation totale des pays traversés n'est pas nécessaire. L'objectif ultime est Paris, capitale de la France, et l'élimination de Napoléon. Vont seulement subsister un certain nombre de garnisons françaises dans des places fortes isolées au milieu de la progression des Coalisés. Citons pour la Belgique : Bergen-op-Zoom, Flessingue, Ostende et pour la « vieille France » : Strasbourg. Tout le monde y trouve son compte. L'ennemi, parce qu'il n'a pas à effectuer un assaut de vive force, toujours coûteux en hommes. L'armée française conserve Anvers, point d'appui et port important, abritant la flotte du Nord, et oblige l'ennemi à établir un siège en règle, le privant ainsi d'une partie de ses troupes pour l'offensive vers Paris.

Débute alors le siège d'Anvers proprement dit, qui est un non-événement militaire. À part le combat déjà cité du 11 au 13 janvier 1814 et le bombardement du 3 au 5 février 1814, tout au plus peut-on noter quelques escarmouches jusqu'au 6 avril 1814, date de l'abdication de Napoléon. Entretemps, l'empereur a nommé Lazare Carnot comme gouverneur de la place d'Anvers pour succéder au duc de Plaisance. Cela montre aussi toute l'importance que Napoléon accordait à la défense de cette ville.

Courte biographie de Lazare Carnot

Lazare Carnot est un militaire, homme politique, mathématicien et physicien français, né à Nolay, en Bourgogne, le 13 mai 1753, dans une famille bourgeoise et calviniste. Il est passionné de mathématiques dès son jeune âge. À 18 ans, il entre à l'École militaire du génie de Mézières et en sort lieutenant. Capitaine au corps royal du génie, il écrit en 1783 un *Éloge de Vauban* qui est couronné par l'académie de Dijon. En 1786, Carnot est en garnison à Arras. Il y fait la connaissance d'un certain Maximilien de Robespierre. Bientôt, Lazare Carnot devient un fervent partisan de la Révolution française. Il est élu député du Pas-de-Calais en 1791 à la Législative et en 1792 à la Convention, où il rejoint les Montagnards. Carnot vote la mort du roi Louis XVI. Il est en mission à l'armée du nord lors de la trahison de Dumouriez. Seul le hasard le préserve d'une livraison aux Autrichiens. À partir de juillet 1793, Lazare Carnot siège au Comité de salut public. Il est délégué aux armées. Il crée les 14 armées de la république. Envoyé en mission à l'armée du nord, il participe activement et personnellement à la victoire de Wattignies, auprès du général Jourdan, le 16 octobre 1793. Cette première partie de carrière militaire et politique est cependant assombrie par deux événements. Le premier est son attitude plus qu'ambiguë dans la décision relative aux massacres de civils pendant la guerre de Vendée. Le général Turreau, après la publication de l'ordre général organisant les colonnes infernales en Vendée lui a écrit, en sa qualité de responsable des armées au sein du Comité de salut public. Ce militaire recherche une approbation de sa conduite par un responsable politique. Carnot attend trois semaines avant de lui répondre de façon ambiguë : « Extermine les brigands jusqu'au dernier, voilà ton devoir… » Le second reproche que l'on peut faire à Lazare Carnot est d'avoir apposé sa signature à côté de celle de Robespierre sur le document envoyant à la guillotine Lucile Desmoulins, la malheureuse épouse de Camille Desmoulins. Moins d'un mois après son mari, cette femme perdait la vie, sans doute du fait d'un amoureux éconduit, Robespierre ayant été refusé comme époux par la jeune sœur de Lucile Desmoulins. Opportunément opposé à Robespierre pour des questions sociales et d'autres concernant la conduite de la guerre, Lazare Carnot est dans le bon camp lors des 8 et 9 thermidor. Le 9 prairial an III, lors du coup d'État des « Crétois » (ce qu'il restait des Montagnards), Carnot est définitivement sauvé car présenté comme « l'organisateur de la victoire ». Il est élu au Directoire en 1795. Notons qu'il est alors partisan d'une frontière au nord-est de la France sur la Meuse, et pas sur le Rhin. Le coup d'État du 8 fructidor (4 septembre 1797) l'oblige à s'exiler en Allemagne. Il perd aussi sa place de membre de l'Académie des sciences. C'est Bonaparte qui est élu à cette place rendue vacante. Carnot sera réélu en 1804, mais rayé de cette même académie par ordonnance royale en 1816. Après le 18 brumaire, Bonaparte rappelle Carnot. Il reçoit le portefeuille de la Guerre, conservé jusqu'aux victoires de Marengo et d'Hohenlinden. Carnot est élu au Tribunat en 1802. Il vote successivement contre le consulat à vie et contre la création de l'empire. En conséquence, Napoléon le laisse sans emploi jusqu'en 1813. Dans une lettre du 24 janvier 1814, Lazare Carnot propose ses services à Napoléon qui les accepte. S'il a été ministre de la Guerre, il n'est officiellement pour l'armée que chef de bataillon. Il bénéficie alors d'une promotion sans doute unique dans les annales de l'armée française, passant par les grades de lieutenant-colonel, colonel, général de brigade

puis général de division en quelques instants… Se souvenant qu'il est officier du génie et qu'il a écrit en 1809-1810 *De la défense des places fortes. Ouvrage composé pour l'instruction des élèves du Corps du Génie*, Napoléon lui confie la défense de la place d'Anvers.

Carnot gouverneur d'Anvers

Carnot arrive à Anvers le 2 février 1814. Le lendemain, il assiste au bombardement de la ville par les coalisés, qui dure jusqu'au 5 février. Dès le 8 février, au départ de l'armée principale des ennemis, Carnot fait afficher dans la ville assiégée un ordre du jour de victoire. Carnot modifie les dispositions prises par son prédécesseur. En particulier, il fait arrêter les travaux de destruction des maisons et des plantations d'arbres devant les remparts, s'attirant ainsi la reconnaissance des habitants des faubourgs de Borgerhout et de Saint-Willibrod. Il doit faire face à une multitude de problèmes, sans pouvoir compter sur la collaboration active des Anversois. L'armée gronde. Le paiement de la solde subit des retards importants. Il en va de même pour les salaires des ouvriers de l'arsenal. Déjà, le duc de Plaisance avait dû, fin janvier, doubler les contributions de l'année 1814 et en exiger le paiement dans le mois en trois versements. À défaut, c'était l'installation à domicile d'un garnisaire et le paiement de son entretien cinq francs par jour. Tout ceci dans un contexte d'activité économique nulle, de chômage généralisé, d'encaissement difficile des rentes et des loyers. L'armée a un besoin pressant de numéraire. Le général Roguet écrit en ce sens à Carnot le 4 mars. Carnot fait ordonner le paiement anticipé des contributions (c'est-à-dire des impôts…) pour 1815, au plus tard pour le 15 avril. Le 13 mars, il lance un emprunt forcé d'un million de francs sur les cent citoyens considérés comme les plus fortunés d'Anvers. L'impopularité de la mesure et les réticences des cent plus riches Anversois le font ramener le chiffre initial de la contribution à 500 000 francs. Mais désormais, les récalcitrants sont menacés d'un séjour en détention sur un ponton…

Les monnaies obsidionales[1] du siège d'Anvers

Des réquisitions de toute nature vont être organisées pendant toute la durée du siège. Il y aura aussi des expéditions dans les campagnes environnantes, surtout sur la rive gauche de l'Escaut, où la présence de l'ennemi est moins dense, jusqu'à Saint-Nicolas, Lierre et Malines. Ces expéditions ont essentiellement un but alimentaire. Il s'agit de se fournir en blé, paille, bétail, moutons. Les bouches inutiles sont expulsées d'Anvers. C'est le cas d'environ 16 000 mendiants et indigents. En période de crise, chacun thésaurise les espèces reçues. Devant la disparition du petit numéraire, essentiel au paiement des soldes et des salaires, comme au petit commerce, Carnot envisage très tôt d'utiliser le stock de cuivre et de bronze de l'arsenal d'Anvers pour créer une monnaie obsidionale. Il va charger de ce projet Pierre Lair, nommé en 1805 chef du génie maritime d'Anvers. Pierre Lair est aussi colonel des ouvriers militaires et directeur de l'École du génie maritime d'Anvers. Lair remet son rapport à Carnot dès le 10 février. Il a recensé au magasin général de la marine 336 127 kg de cuivre, valant au moins 1 500 000 francs. Il préconise de fabriquer des pièces de 5 et de 10 centimes. Carnot décide lui-même que le poids des pièces de 5 centimes sera de 11,11 g (90 pièces au kg) porté ensuite à 12,5 g et que celui des pièces de 10 centimes sera de 25 g (40 pièces au kg). Le personnel de l'arsenal étant réticent à se charger de cet ouvrage, celui-ci est confié à l'entreprise du dénommé Wolschott, fondeur de la marine, dont l'atelier du Hopland se trouve près des remparts. Sur l'avers des monnaies, compte tenu de l'urgence, ne figurent que l'initiale « N » de l'Empereur, entourée d'une couronne d'olivier (et pas de laurier, car les branches présentent des feuilles opposées et non alternées), le nom de la ville émettrice, « Anvers », et la date, « 1814 ». Au revers figure la valeur faciale (5 ou 10 cent.) et l'inscription circulaire « monnaie obsidionale ». Ces types monétaires ont certainement été déterminés par Carnot lui-même. Notons que ce sont les premières monnaies décimales en cuivre frappées en territoire national depuis le Directoire. Il n'y en a pas eu sous l'Empire. Il fallut seulement trois semaines pour passer des opérations préparatoires à la frappe effective des monnaies, qui débuta les 8 et 9 mars 1814. Les monnaies sont réalisées en cuivre, dont il existe à l'arsenal des stocks importants, ainsi qu'en bronze (alliage de cuivre et d'étain), matière première des canons hors d'usage qui allaient être utilisés. Ces monnaies ont aussi été frappées en plomb, en laiton, et beaucoup plus rarement en argent. Ces dernières sont vraisemblablement des monnaies d'hommage ou de prestige, peut-être réalisées pour Carnot lors de sa visite du 29 avril à l'atelier monétaire. Certaines monnaies présentent des tranches lisses, d'autres cordonnées ou cannelées. Finalement, un deuxième atelier monétaire a été ouvert le 9 avril au sein de l'arsenal, en plus de celui de Wolschott. Wolschott avait pour graveur son ex beau-frère, Jean-François Riquier ainsi que Pierre Gauthier Vande Goor. À l'arsenal, on fit appel au sergent Jean-Louis Gagnepain, graveur « non de profession, mais par amusement ». Après l'abdication de Napoléon,

1 Monnaie obsidionale : monnaie frappée dans une ville assiégée.

la frappe de ces monnaies obsidionales a continué. Le « N » de l'empereur a simplement été remplacé par deux « L » entrecroisés pour Louis XVIII.

Il existe 29 variétés de ces quatre types fondamentaux de monnaies de 5 et 10 centimes aux noms de Napoléon puis Louis XVIII, qui font le délice de certains numismates. Il existe entre les monnaies frappées à l'arsenal et celles frappées par Wolschott des différences significatives permettant de les différencier : disposition des caractères, absence ou présence de ponctuation, forme du listel, point rond ou plus ou moins carré quand il existe (carré chez Wolschott, losangique à l'arsenal), présence supplémentaire de la lettre W, R ou V (initiales de Wolschott, Riquier ou Vande Goor). Les premières monnaies frappées à l'arsenal le 9 avril l'ont été au nom de Napoléon, alors que Louis XVIII régnait déjà depuis le 6 avril…



Monaie obsidionale au nom de Napoléon.



Monnaie obsidionale au nom de Louis XVIII.



Monnaie obsidionale, revers avec valeur de 10 centimes.



Médaille reprenant les deux types d'avers, pour Napoléon et Louis XVIII.



Médaille du bicentenaire du siège de 1814.



Médaille en l'honneur de Carnot.

La fin de la présence française à Anvers

Le 4 avril 1814, Carnot reçoit, par l'intermédiaire des troupes anglaises à Merxem une lettre annonçant la capitulation de Paris. Il feint de n'en rien croire dans une proclamation datée du 5 avril. Le 11 avril, la poste de Paris se présente à Anvers. On apprend ainsi la montée de Louis XVIII sur le trône. Le 13 avril, Carnot reçoit un plénipotentiaire anglais. On lui demande de livrer la place. Mais Carnot refuse, considérant qu'il commande la place d'Anvers au nom du gouvernement de la France. C'est seulement le 18 avril qu'il annonce officiellement le changement de souverain à l'armée et aux Anversois. Peut-être pour éviter des troubles liés à l'annonce de l'abdication de l'empereur et au passage du drapeau tricolore au drapeau blanc. Les troupes restent calmes. Mais pas les ouvriers de l'arsenal, qui veulent le paiement de leurs arriérés. Ils manifestent le 28 avril devant la demeure du préfet maritime, Kersaint. Ils reçoivent le 30 avril en monnaie de siège un mois et demi de paiement, alors qu'on leur en doit cinq à six. Le 20 avril, le comte d'Artois a signé un armistice avec les Coalisés. Il prévoyait la remise à ces derniers des places fortes encore occupées par les Français. Le départ des Français et l'entrée des Coalisés à Anvers se déroulent entre les 3 et 5 mai 1814. Carnot a quitté la ville le 3 mai, ne voulant pas assister à la remise de la ville. Par le traité de Paris du 30 mai 1814, la France est ramenée aux frontières de 1792. Le 20 juin 1814, les puissances coalisées, réunies à Londres, décident de l'amalgame de la Belgique et des Pays-Bas.

La longévité étonnante des monnaies du siège de 1814

Ces monnaies obsidionales sont parfaitement entrées dans la circulation et ont été bien acceptées par la population. Il en a été émis au total pour un montant de 25 000 francs, ce qui est relativement peu. Normalement, une monnaie obsidionale est utilisée pendant la durée d'un siège. Dès la fin de celui-ci, elle est échangée contre de la monnaie officielle. Curieusement, l'autorité coalisée continue de les accepter et n'en interdit pas la circulation. Ces monnaies continuèrent à circuler, par tolérance, pendant très longtemps. Ce n'est qu'un arrêté du roi de Hollande du 13 mars 1825 qui mit fin au cours légal des monnaies françaises dans les provinces méridionales de son royaume (donc la Belgique), à compter du 14 juin 1825.

En France, surtout dans le nord du pays, ces pièces continuèrent à circuler jusqu'à la refonte générale des monnaies de cuivre ordonnée par Napoléon III et la frappe de nouvelles monnaies, en 1852.

Lazare Carnot, paria en France, respecté en Belgique

Carnot, rentré en France, sera mis en demi-solde. Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon en fait son ministre de l'Intérieur et le créé comte de l'Empire. Au second retour des Bourbons, Carnot est proscrit comme régicide. Il se retire à Varsovie, puis à Magdebourg (en Prusse) où il décède en 1823.

Persécuté en France, Lazare Carnot est célébré à Anvers. Malgré la rigueur de ses mesures fiscales, les Anversois ont compris qu'il avait mis la ville à l'abri d'un désastre. Le nom de Carnot a été donné à la rue qui aboutit d'Anvers au centre de Borgerhout, faubourg qu'il avait sauvé de la destruction. Elle porte toujours ce nom de nos jours et est devenue, au vu de l'extension de la ville, l'une des rues les plus passantes d'Anvers.

Et après ?

Les Français sont revenus à Anvers en 1832. Lors de la révolution belge contre les Pays-Bas, la France, mandatée par les autres puissances, envoie en Belgique un corps expéditionnaire commandé par le général Gérard. La campagne dure dix jours et se termine par le siège de la citadelle d'Anvers, qui dure du 15 novembre au 23 décembre 1832. La Belgique devient indépendante. La France combattait, déjà, pour la liberté et pour la paix.

En mars 1865, une statue en pied de Lazare Carnot grandeur nature, fut érigée au centre de Borgerhout. Elle fut endommagée par une bombe lors de la seconde guerre mondiale. Carnot avait perdu un bras… La statue fut enlevée en 1954.

Enfin, en 2014, pour le bicentenaire du siège, la société anversoise de numismatique a fait frapper deux belles médailles commémoratives. Une face commune aux deux médailles présente l'avers de la monnaie obsidionale, réunissant le « N » de Napoléon aux deux « L » entrecroisés de Louis XVIII dans une couronne d'olivier. Sur le nœud de la couronne figure le nom du graveur, le sergent Jean-Louis Gagnepain. Le revers de l'une représente le plan de la ville d'Anvers en 1814, avec sa citadelle à gauche. L'autre revers présente Lazare Carnot, assis vers la droite.

Ainsi n'a-t-on pas oublié à Anvers l'homme du siège de 1814, dernier gouverneur français de la ville, qui avait appliqué jusqu'à la dernière extrémité l'une des maximes énoncées dans son *Ouvrage sur la défense des places fortes* : « Tout militaire chargé de la défense d'une place doit être dans la résolution de périr plutôt que de se rendre. »

Source principale

COLAERT M. *Monnaies obsidionales frappées à Anvers en 1814 au nom de Napoléon et de Louis XVIII*, Cercle d'Études numismatiques, Travaux, 14 ; Bruxelles, 2001.

NAPOLÉON ET ANVERS

Rémi MONAQUE

Les vues stratégiques de Napoléon, l'impulsion décisive qu'il sut donner à la création en Belgique d'une base navale de première grandeur et les missions qu'il entendait donner à l'escadre de l'Escaut ont déjà été traitées lors de la séance du 14 novembre dernier. Je m'attacherai donc aujourd'hui à l'examen de ses relations avec les autorités et la population belge comme de son comportement avec ses subordonnés, voire avec sa famille car Joséphine puis Marie-Louise l'accompagnent en plusieurs occasions.

La principale source utilisée pour cette intervention est le livre d'Arthur Fisher[1], *Napoléon et Anvers*, paru en Belgique en 1933. C'est un travail très complet qui s'appuie sur une documentation particulièrement riche. Son auteur, très francophile, y donne une vision idéalisée de la présence française mais son récit fourmille de détails et d'anecdotes très utiles pour notre propos. Le préfacier de l'ouvrage, l'historien Charles Terlinden, me fournit une première remarque introductive en notant que le Consulat et l'Empire furent la seule période de son histoire où la Belgique connut une véritable domination étrangère. Alors que les souverains espagnols ou autrichiens avaient conservé aux provinces belges leur autonomie et leurs institutions, « toutes nos anciennes constitutions, écrit Terlinden, tous nos privilèges, toutes nos coutumes furent balayées dans la tourmente et remplacées en bloc par des institutions étrangères, basées sur le principe de la centralisation la plus complète ». Loin de s'en offusquer, l'historien, très francophile lui aussi, s'en félicite au contraire, soulignant que l'ingérence française a permis l'unification d'un pays très morcelé, la suppression d'institutions particularistes et désuètes, l'uniformité des lois de l'administration et des tribunaux, bref, qu'elle a été déterminante pour faire de la Belgique un État moderne. À ces bienfaits d'ordre administratif, il convient d'ajouter le développement économique considérable induit par la présence française et qui explique la francophilie d'une bourgeoisie belge bénéficiaire des progrès d'une industrie dopée par le blocus continental et d'un commerce maintenant largement ouvert vers le marché français.

Avec Joséphine, une première visite très réussie

Le 18 juillet 1803, le Premier consul fait à Anvers une première visite en tant que chef d'État. La ville ne lui était pas totalement inconnue. Il y était passé une première fois le 15 février 1798 alors que nommé à la tête de l'armée dite d'Angleterre, il inspectait les côtes de la Manche et de la mer du Nord[2]. En cinq ans la situation a beaucoup changé. Les Français qui, sous la Convention, s'étaient fait détester par le pillage et le saccage des églises et par des exactions de toutes sortes sont, depuis le Concordat et la remise en ordre du Consulat, beaucoup mieux acceptés. Le Premier consul, sa femme et leur nombreuse suite, venant de Gand, se présentent à la Tête de Flandres, sur la rive gauche de l'Escaut vers 5 heures du soir. Des embarcations les attendent pour passer sur la rive droite. Bonaparte, Joséphine et ses deux dames de compagnie prennent place dans un magnifique canot mu par six avirons. Le vacarme est grandiose : aux cloches de la ville qui sonnent à toute volée se joint le salut au canon des forts et des bâtiments sur rade. Les équipages massés sur les vergues et sur les haubans des navires crient « Vive la République », « Vive le Premier consul ». Quant à la foule en liesse, c'est au cri de « Vive Bonaparte » qu'elle accueille le « héros des Français ». Le préfet du département, d'Herbouville, et le maire Werbrouk ont organisé une réception grandiose. Le maire remet solennellement au Premier consul les clefs de la ville et le gratifie d'une première harangue. Il y en aura beaucoup d'autres. Une garde d'honneur à cheval composée de jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la ville assure l'escorte des visiteurs. Sur le passage du cortège, des mâts ornés de fleurs et de guirlandes et un arc de triomphe ont été dressés. De nombreuses inscriptions en vers ou en prose vantent les mérites du « plus grands des Césars » et de « ses immortels travaux ». Le déploiement de toute cette pompe n'empêche pas Napoléon de se comporter en mari attentif. Remarquant que Joséphine est restée debout sur le quai, il demande à M. d'Herbouville de la faire monter dans une voiture. Le bon peuple observe la scène avec attendrissement. Joséphine aura droit, elle aussi à de nombreux discours, cadeaux et compliments. Elle y répondra avec beaucoup de naturel et d'esprit.

1 FISHER (Arthur), *Napoléon et Anvers*, Anvers, 1933.
2 TULARD (Jean) et GARROS (Louis), *Napoléon au jour le jour*, Tallandier, 2002.

Le discours d'accueil que le maire, Jean-Etienne Werbrouk, adresse au Premier consul, est particulièrement éclairant pour comprendre l'enthousiasme de la population anversoise. « Vous avez, lui dit-il[3], relevé ses autels, affranchi son fleuve, ranimé son industrie, revivifié son commerce. » On notera que le rétablissement du culte vient en tête des bienfaits attribués à Napoléon.

Comme cela se pratique de nos jours, le chef de l'État est entouré de plusieurs ministres : Decrès, le ministre de la Marine, est accompagné de ses collègues de l'Intérieur, du Trésor public et des Relations extérieures. Plusieurs officiers généraux dont l'amiral Bruix, de nombreux conseillers d'État et aides de camp, dont Eugène de Beauharnais, le fils de Joséphine, font partie de la suite. Pas moins de 80 officiers et 1 000 hommes de troupe constituent l'escorte militaire du chef de l'État. Toute cette immense suite est logée, plus ou moins luxueusement selon son rang, aux frais de la municipalité.

Le Premier consul met à profit le second jour de sa visite pour faire une inspection minutieuse du port, de ses fortifications et de ses digues. Il gravit à cheval les pentes les plus raides et prend lui-même, avec beaucoup de soin, des notes sur ses tablettes. Il n'hésite pas, pour éviter un long détour, à franchir à la nage la rivière du Schijn. J'ai hésité à rapporter cet épisode qui paraît incroyable. Mais le témoignage de Fisher semble sûr. Il illustrerait l'intrépidité de Napoléon et son avidité à tout voir par lui-même au mépris de toutes les conventions. À moins qu'il ne s'agisse d'une mise en scène délibérée destinée à montrer aux Anversois la jeunesse et le dynamisme du grand homme !

Le chef de l'État prend soin de recevoir les corps constitués. L'archevêque de Malines, à la tête d'une importante délégation du clergé, les principaux magistrats de la ville et les représentants du commerce bénéficient tous d'une longue audience. Les sujets qui fâchent ne sont pas écartés mais sont évoqués avec bonhomie. Il s'agit notamment d'une conscription, tolérée par les familles riches qui peuvent payer des remplaçants, mais très mal acceptée dans les milieux populaires, ou bien encore des fraudes douanières car il est malaisé de renoncer à tout commerce avec l'Angleterre.

Dans la nuit du 19 au 20, un grand bal et un superbe feu d'artifice qui dure trois heures couronnent les festivités. Bonaparte prend grand soin que des mesures de sécurité pour sa personne ne viennent interdire au peuple de jouir pleinement du spectacle.

C'est donc un sans-faute que Napoléon a réalisé lors de son premier vrai contact avec la ville d'Anvers. Son intérêt pour la ville ne se démentira jamais comme en témoigne abondamment sa correspondance. Il se manifeste aussi bien par l'intrusion de l'empereur dans les affaires les plus banales liées à la vie du port et de l'arsenal que par les attentions qu'il prodigue à la municipalité en décidant par exemple « que des jeunes filles vertueuses et dignes du département des Deux-Nèthes seraient mariées et dotées par lui »[4]. En 1807, Napoléon favorise Anvers par l'ouverture d'une école secondaire où seront enseignées « les langues latines et françaises, la géographie, l'histoire, les mathématiques et, pour ceux qui se destinent au commerce, la théorie des changes et celles des tenues des livres »[5]. On notera que si l'enseignement du flamand n'est pas mentionné, est proposée, en revanche, une ébauche de cours d'économie, matière qui attendra le XX^{e} siècle pour être mise au programme en France. Chaque année, la journée du 15 août, fête de l'Empereur est célébrée en grande pompe. La date est souvent retenue pour le lancement de vaisseaux prestigieux et donne toujours lieu à des manifestations de liesse populaire avec jeux nautiques, bals, banquets et feux d'artifices.

Quelques fausses notes

Dans cette idylle maintenant bien établie entre Napoléon et les Anversois, quelques fausses notes se font pourtant entendre, notamment en 1809 lorsque l'expédition britannique fait peser une menace sur la présence française en Belgique. Alerté par des rapports mettant en doute la fidélité des Anversois au cas où la ville serait soumise à un siège, Napoléon a nommé le sénateur Claude-Sylvestre Colaud gouverneur de la ville, ce que Jean-Etienne Werbrouk, le maire flamand et ses concitoyens ne peuvent ressentir que comme une marque de défiance. Le sénateur, en effet, est un ancien général de division, réformé à la suite de ses blessures et qui s'est déjà « illustré » en Belgique en octobre 1798 pour y avoir réprimé une insurrection anti-française[6]… Cette maladresse est d'autant plus vivement ressentie que, depuis les différends survenus entre Napoléon et le pape

3 FISCHER (Arthur), *op. cit.* , p. 45.
4 *Ibidem*, p. 133.
5 Ibidem, p. 136.
6 TULARD (Jean), *Dictionnaire Napoléon*, Fayard, 1989.

Pie VII, le clergé belge, ou du moins sa frange la plus conservatrice, se montre à nouveau hostile à la présence française. L'occupation de Rome en février 1808 par les troupes françaises, l'annexion des États pontificaux en mai 1809 couronnées par l'enlèvement du pape au mois de juillet de la même année ont tendance à faire oublier les bienfaits du Concordat. Il faudra toute la clairvoyance et le tact de Voyer d'Argenson, préfet des Deux-Nèthes, pour ramener calme et sérénité dans les esprits. Cet apaisement est d'ailleurs puissamment aidé par les nouveaux succès militaires de Napoléon. La victoire sanglante des armées françaises à Wagram (6 juillet 1809) et le traité de Schœnbrunn (14 octobre 1809), qui entérine un abaissement décisif de la puissance autrichienne, marquent l'apogée du Premier Empire. La nouvelle alliance franco-autrichienne et le mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise sont présentés par la propagande française comme des gages de paix éternelle pour tous les peuples de l'Europe. Napoléon va pouvoir montrer à sa jeune épouse une Belgique et des Pays-Bas hollandais bénéficiant déjà de ce merveilleux bienfait.

Une première visite impériale grandiose avec Marie-Louise

La préparation de ce que je pourrais appeler un voyage de noces, si je n'avais peur de commettre un anachronisme, donne lieu à l'envoi au maire d'Anvers d'instructions très précises. C'est un bien étrange document que nous révèle[7] à ce propos Arthur Fisher. Le 15 mars 1810, soit quatre jours après le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, le maire d'Anvers reçoit une lettre signée d'un certain Gautier de Voyelle[8], jurisconsulte. Ce personnage dont la fonction précise n'est pas indiquée, mais qui appartient certainement à l'entourage proche de l'Empereur, dicte à Werbrouck la conduite qu'il doit tenir à l'occasion de la prochaine visite du couple impérial. Le maire aura d'abord « la gloire et l'initiative » de proposer à son conseil municipal « de voter une adresse de félicitations à Sa Majesté Impériale et Royale sur l'heureux événement de son mariage… ». La ville devra également voter une somme en diamants « qu'elle offrirait en tribut pour la ceinture de l'Impératrice, suivant les droits antiques de la couronne de France… ». Le maire devra enfin rédiger une adresse à Leurs Majestés pour les prier d'honorer la ville de leur présence à l'occasion du lancement des deux vaisseaux de 80 canons en cours de construction. Cette adresse sera déposée « au pied du trône » par une députation élue de trois à cinq membres de la municipalité qui ne recevront, est-il précisé, « aucune indemnité pour leurs frais de voyage ».

On reste confondu par la brutalité du procédé. La ville d'Anvers, partie intégrante de l'Empire français, semble traitée comme une cité soumise à payer tribut : ce mot, à forte connotation négative pour ne pas dire infamante est même utilisé. Ce qui surprend et qui dut surprendre aussi les Anversois, c'est l'abandon si rapide du langage révolutionnaire et de ses idéaux au profit d'un langage de cour des plus surannés. Naguère on célébrait la liturgie républicaine sur l'autel de la Liberté, on se prosterne maintenant au pied du trône !

Fisher indique qu'en ce début de l'année 1810, la popularité des Français reste globalement bonne chez les Anversois. La classe ouvrière, notamment, connaît une ère de prospérité avec les grands travaux liés à la création d'un arsenal et à la transformation de la ville. Des mesures d'apaisement sont prises avec la grâce octroyée aux très nombreux déserteurs et insoumis de l'armée impériale. La bourgeoisie, en revanche, qui ne vit que du commerce, commence à se plaindre des empiétements de la marine de guerre sur les bassins et les quais dont elle avait toujours eu la jouissance. Par ailleurs, la bonne société anversoise voit ses garçons brutalement requis pour le service militaire ou enrôlés dans les écoles et les lycées nouvellement ouverts. Quant aux filles, dûment recensées selon l'importance de leurs dots, on dispose d'elles pour les marier à des officiers généraux ou supérieurs. Notons, enfin, que l'accroissement croissant des troupes de garnison affectées à la défense d'Anvers fait peser sur les familles aisées l'obligation de loger des officiers et des gradés dont la conduite n'est pas toujours exemplaire… Après avoir énuméré toutes ces contrariétés, Arthur Fisher remarque qu'elles ne concernaient qu'une minorité et ne « pouvaient contrebalancer l'enthousiasme du plus grand monde qui se rendait compte journellement des bienfaits et des embellissements dont [la] ville était redevable à l'occupation française »[9]. Vision sans doute un peu optimiste des choses !

Le 30 avril 1810, en fin d'après-midi, Napoléon et Marie-Louise font leur entrée à Anvers par l'Escaut et, selon un scénario déjà utilisé sept ans plus tôt, débarquent sur les quais du centre ville. Nous ne détaillerons pas les modalités de leur réception, très proches de celles de la visite de 1803. Mêmes saluts au canon, mêmes volées de cloches, même présentation des clefs de la ville, même enthousiasme d'une population encore plus nombreuse. Le parcours qui mène des quais à l'Hôtel de la préfecture, transformé en palais impérial est

7 FISCHER (Arthur), *op. cit.*, p. 194.
8 Mes recherches pour mieux connaître ce personnage sont restées vaines.
9 FISHER (Arthur), *op. cit.*, p. 198.

orné de somptueuses décorations que le couple impérial peut observer depuis un superbe carrosse. Après un repas frugal, Leurs Majestés peuvent admirer depuis leurs fenêtres une ville dont tous les monuments sont brillamment éclairés. Sur l'Escaut, les bâtiments de l'escadre illuminés font scintiller mille reflets sur les eaux sombres. Jusqu'à minuit, les habitants circulent dans les rues et sur les places voisines du palais, contemplant chez les commerçants les nombreuses gravures représentant la famille impériale. Les marchands de nouveautés et les gazetiers proposent aux chalands les stances composées par un certain M. Dupuis, employé à la préfecture, « en l'honneur de l'arrivée du Grand Napoléon et de son épouse ».

Le lendemain, 1er mai, Napoléon consacre la matinée à l'inspection des défenses de la ville d'Anvers avant de déjeuner avec Marie-Louise chez Pierre-Clément de Laussat, le nouveau préfet maritime qui a remplacé Malouet trois mois plus tôt. Après le repas le couple impérial embarque sur un petit navire pour descendre l'Escaut jusqu'au fort de Lillo, agréable promenade qui permet à l'impératrice d'admirer les rives du fleuve pendant que son mari poursuit son inspection. Vers 8 heures du soir, Napoléon reçoit en audience dans ses appartements les autorités civiles et religieuses, ainsi nous dit Fischer, que « plusieurs autres personnes de distinction appartenant aux meilleures familles de la ville ». Notons que deux princes autrichiens de très haut rang font partie de la suite de Napoléon : le prince de Schwartzenberg, ambassadeur, et le très célèbre Metternich, ministre des affaires étrangères, qui durent assister en grinçant des dents au ralliement apparemment enthousiaste à l'empereur des Français de tous ces anciens sujets de l'empereur d'Autriche.

Le 2 mai, Napoléon consacre la matinée à la visite des nouveaux bassins et l'après-midi à la cérémonie du lancement du *Friedland*, premier vaisseau de 80 canons construit à Anvers. Le spectacle est grandiose. L'archevêque de Malines en personne présente l'eau bénite à Napoléon et Marie-Louise puis bénit le navire. Les câbles qui retiennent le vaisseau sont coupés et la coque du *Friedland*, ornée de deux immenses pavillons tricolores, l'un à la poupe, l'autre à l'extrémité du mât de beaupré, descend majestueusement vers le fleuve. Quelques instants plus tard, le couple impérial reçoit en cadeau le fameux canot d'apparat que l'on peut toujours voir au Musée de la marine de Paris. L'Empereur trouve ensuite le temps de converser pendant plus d'une demi-heure avec Pierre Lair, l'ingénieur du génie maritime en charge du port d'Anvers. Napoléon, on le voit, appréciait les contacts directs avec les maîtres de la technique et sa prodigieuse mémoire lui permettait d'en tirer parti pour mettre en défaut les ministres concernés par les projets étudiés.

Le 3 mai, c'est à la visite détaillée de l'arsenal que s'emploie l'Empereur. En présence de l'amiral Decrès, ministre de la Marine et du préfet maritime, il se fait montrer et commenter le plan général du port par Louis-Charles Boistard, ingénieur en chef des ponts et chaussées, en charge des travaux maritimes du port. Même souci que la veille d'avoir un contact direct avec les plus compétents. Puis, l'Empereur embarque sur le *Pulstuck*, un vaisseau de 74 canons qui fait partie d'une petite escadre mouillée devant la ville. Le *Pulstuck* appareille aussitôt pour traverser l'Escaut et débarquer Napoléon sur la rive gauche où le chef de l'État projette depuis 1803 de bâtir une nouvelle ville qui devait s'appeler « Ville Napoléon » ou « Marie-Louise ». Grâce toujours à Arthur Fischer, nous pouvons reconstituer une scène étonnante : Napoléon, sur les lieux mêmes où doit être bâtie la nouvelle cité, fait dresser par un ingénieur les plans qu'il a imaginés, tandis que plusieurs secrétaires prennent en note les remarques que l'Empereur leur dicte. Pendant ce temps, Marie-Louise assiste depuis le palais impérial à une fête locale, dite des Géants, où défilent toutes sortes de chars et de cortèges figurant des personnages mythiques ou historiques. Des chapeaux volent en l'air et les cris de « Vive notre Impératrice » témoignent, nous dit Fisher, d'un fol enthousiasme[10].

La visite du couple impérial va durer encore deux jours, avec comme point d'orgue, le grand bal offert à l'Hôtel de Ville par la municipalité dans la soirée du 4 mai. Une salle nouvelle a été créée pour l'occasion. Un orchestre de près de cent musiciens fait danser les quelque 900 invités après avoir accompagné un chœur et des solistes pour la cantate d'accueil composée pour l'occasion :

O Monarque cher à la France
Dieu des combats, Dieu de la paix
Pour nous votre auguste présence
Est le plus grand de vos bienfaits

Arthur Fisher, toujours lui, donne des détails sur l'organisation très rigoureuse de ce bal où aucun détail ne semble laissé à l'improvisation. Après contrôle des invitations dans le hall d'entrée, chaque dame est conduite à son fauteuil alors que son cavalier vient prendre place debout derrière elle. Lorsque tous les invités ont

10 FISCHER (Arthur), *op. cit.*, p. 211.

pris place, Napoléon et Marie-Louise traversent la salle de réception pour prendre place sur le trône qui leur a été préparé au fond du grand salon de bal. Ils sont entourés par le roi et la reine de Westphalie (Jérôme Bonaparte et sa femme Catherine de Wurtemberg), par le vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais, et par plusieurs ministres et dignitaires de la cour impériale. Le couple impérial assiste assis aux premières danses qui débutent par trois quadrilles simultanés. Puis Napoléon et Marie-Louise se lèvent de leurs trônes pour converser avec plusieurs dames de l'assemblée avant de quitter la salle des fêtes sous les applaudissements de la foule. Le bal se prolonge jusqu'à 5 heures du matin.

Le samedi 5 mai est consacré à la visite du roi de Hollande. Tout laisse à penser que l'ambiance entre les deux couples fut loin d'être chaleureuse : Napoléon, furieux de l'incapacité que son frère avait montrée lors de l'invasion anglaise de l'année précédente et peut-être plus encore de ses velléités de prendre en compte les intérêts de ses sujets au détriment des visées impériales, songeait déjà à l'annexion complète de la Hollande.

Le dimanche 6 mai, le couple impérial quitte Anvers pour inspecter la Zélande, province hollandaise réunie à l'Empire français depuis le mois de février 1810. Il fait à nouveau escale à Anvers dans la nuit du 13 au 14 mai avant de poursuivre son voyage en Belgique.

La dernière apparition du couple impérial

En ces années 1810-1811 où l'Empire est à son apogée, Napoléon, perdant patience devant la lenteur que met le blocus continental à porter des fruits, songe une dernière fois à l'invasion de l'Angleterre. Dans cette optique le théâtre d'opérations des Pays-Bas retient toute son attention et il va s'y rendre une dernière fois avant la tourmente des dernières années de son règne.

Ce dernier voyage a lieu à l'automne 1811. Ce n'est plus le maire Werbrouk qui va l'accueillir le couple impérial. Ce personnage, que nous avons vu à l'œuvre lors des deux précédentes visites, vient d'être destitué de ses fonctions à la suite d'un scandale qui allait le traîner devant les tribunaux. Malgré le plaidoyer d'Arthur Fisher qui veut croire à l'innocence de Werbrouk, il semble avéré que le maire mis en place par la France ait été un fieffé coquin gravement compromis dans de nombreux détournements d'argent et qui avait notamment puisé sans vergogne, avec la complicité de quelques comparses, dans la très riche caisse de l'octroi. Un article[11] paru en 1955 dans une revue savante ne laisse guère de doute à ce sujet.

C'est après avoir inspecté les défenses de l'île de Cadzand, qui gardent la rive sud des bouches occidentales de l'Escaut, puis rendu visite longuement à l'escadre de Missiessy avant d'examiner l'avancement des travaux de Flessingue que Napoléon entreprend de remonter l'Escaut pour gagner Anvers. Il y parvint le 30 septembre à une heure du matin. L'Empereur a choisi de loger chez le nouveau maire, Jean de Cornelissen, un jeune homme de 21 ans appartenant à une famille noble de la ville « loyalement attachée à la France » comme le dit Napoléon[12] qui a déjà fait de son père un chambellan et un comte de l'Empire. À 7 heures du matin, Napoléon est à cheval pour une inspection rapide des travaux de défense. À 9 heures, il reçoit les autorités locales et s'enquiert des problèmes posés par l'administration de la ville et de l'état du commerce. Puis il remonte à cheval pour la visite d'une ville et d'un port en pleine transformation. Il est accueilli, selon Fischer, « par des acclamations formidables et les cris mille fois répétés de "Vive l'Empereur" ». Dans l'après-midi, Napoléon est rejoint par Marie-Louise qui, accompagnée par une nombreuse suite, fait son entrée dans la ville en chaise de poste.

La journée du mardi 1er octobre, est favorisée par un temps radieux. La matinée est employée à la visite des vaisseaux en construction et l'après-midi à écouter un *Te Deum* chanté à la cathédrale Pour s'y rendre, l'Impératrice a pris place dans « une ravissante calèche, doublée en satin blanc, brodée en or, attelée de huit chevaux gris pommelés, empanachés et magnifiquement harnachés »[13]. L'Empereur, à cheval, en simple uniforme de chasseur de la Garde, se tient près de la portière de droite. Le couple est accueilli à l'entrée de la cathédrale par l'archevêque de Malines, Mgr de Pradt, toujours requis en de telles circonstances. À l'instant où Marie-Louise s'agenouille sur son prie-Dieu, vingt-quatre colombes d'une éblouissante blancheur font irruption au-dessus de sa tête. Accrochés à leurs cous, se déploient de longs rubans de satin blanc parsemés d'abeilles d'or…

11 MATTHEESSENS (J.C) et MATTHEESSENS (M), « Un procès sous le Premier Empire : l'octroi d'Anvers, 1811-1813 », *Revue du Nord*, 1955, n° 146, pp. 135-142.
12 FISCHER (Arthur), *op. cit.,* p. 261.
13 FISCHER (Arthur), *op. cit*., p. 270.

Le lendemain, 2 octobre, est marqué par le lancement de deux vaisseaux : le premier très tôt le matin en présence du seul Empereur, le second l'après-midi devant le couple impérial. Dans la soirée un grand bal suivi d'un banquet est donné par le nouveau maire. Il réunit plus de deux mille personnes car Napoléon a exigé d'y voir figurer des gens de tous rangs et toutes conditions : « je ne reviendrai pas tous les jours à Anvers, aurait-il dit, il faut que tout le monde me voie et que je voie tout le monde »[14]. Napoléon, en effet, tout au long du bal et du banquet, se montre très gai et causeur et, sans doute bien préparé par son entourage, s'adresse avec pertinence à de très nombreux convives tout étonnés de le voir si bien instruit de ce qui se passe chez eux.

Avant de quitter Anvers le 4 octobre à deux heures du matin, l'Empereur a pris soin de faire l'achat d'une belle maison[15] dont il fait présent à l'Impératrice. Par ce geste, il montre à la population son intention de revenir souvent à Anvers.

Conclusion

La bourrasque des dernières années de l'Empire devait anéantir ces beaux projets. Napoléon revint, en effet, en Belgique mais ce fut pour arpenter la morne plaine de Waterloo.

Quel bilan tirer des relations de l'Empereur avec le port d'Anvers ? Arthur Fisher, qui nous a servi d'informateur, très partial avouons-le, tout au long de cette communication, répond sans ambages : Anvers est redevable à Napoléon de multiples bienfaits. La ville doit à l'Empereur la réouverture de l'Escaut, la construction d'un port moderne, l'élargissement et l'embellissement de ses avenues et de ses places. Elle lui doit aussi, avec le Concordat, la paix religieuse et le retour à un ordre bouleversé par les excès révolutionnaires.

De son côté, Napoléon semble avoir éprouvé une réelle jubilation dans le redressement de cette cité et dans sa promotion au rang des plus grands ports d'Europe. Sa correspondance témoigne d'un intérêt sincère et toujours renouvelé pour une ville où manifestement il se plaisait et aimait à revenir.

Qu'en est-il des sentiments des Anversois à son égard ? Comment interpréter les folles ovations rapportées à maintes reprises par Arthur Fisher ? Les Flamands aiment la fête et ont peut-être vu dans le personnage de l'Empereur l'un de ces géants qu'ils ont l'habitude de promener en char à travers toute la ville. Plus sérieusement, les couches populaires éprouvaient sans doute un sentiment de gratitude envers celui qui leur avait donné du travail. Les sentiments des classes dirigeantes et de la bourgeoisie sont certainement beaucoup plus complexes et ont dû évoluer selon les époques. Le Napoléon charmeur et bon enfant qui s'adresse aimablement à tous ne peut faire oublier le maître de l'Empire qui dicte aux Anversois la nature et l'ampleur des présents qu'il faut offrir à l'Impératrice. De même l'incitation à faire doter et épouser par des militaires français les riches héritières de la ville fut sûrement perçue comme une humiliation. Comment pardonner et oublier pareilles goujateries qui rappellent à la municipalité que les Français sont en pays conquis ? Toutes ces couleuvres étaient sans doute avalées sans trop de difficulté tant que les affaires commerciales et industrielles de la ville prospéraient. Mais il est probable qu'elles devinrent intolérables pour ceux dont les intérêts étaient lésés par la politique impériale. Les rigueurs du blocus continental comme l'état de guerre dans une grande partie de l'Europe durent refroidir l'enthousiasme des plus francophiles.

Selon Arthur Fisher, les Belges oublièrent très vite les bienfaits qu'ils devaient à Napoléon. Leurs historiens minimisent l'œuvre gigantesque accomplie par les Français et ne semblent pas conscients du fait que l'Empereur fut le promoteur du relèvement prodigieux de la ville d'Anvers.

Rappelons pour conclure que sur le plan stratégique, l'aventure anversoise fut un énorme investissement[16] qui n'aboutit qu'au résultat très modeste de mobiliser une escadre britannique pour assurer le blocus de l'Escaut.

14 *Ibidem*, p 274.
15 Il s'agit du Hof Van Rose situé place de Meir.
16 L'historien Paul Roger de l'Académie de Marine évalue à 10 % du budget de la Marine l'effort consenti pour le port d'Anvers dans les dernières années de l'Empire (Communications et Mémoires de l'Académie de Marine, bulletin n°2 pour l'année 2011-2012).

LA PERSE AVANT L'ISLAM

INTRODUCTION

Rémi MONAQUE

La commission d'histoire présente aujourd'hui un exercice qui déroge très nettement à ses habitudes. Ceux d'entre nous qui considèrent que la vie provençale et la marine de guerre monopolisent trop souvent nos débats seront, je l'espère, satisfaits. Les intervenants vous proposent un éclairage sur l'histoire mouvementée et très compliquée de la Perse avant l'islam.

Pourquoi un tel choix ? D'abord parce que les quatre intervenants qui vont tenter de relever ce défi, sont fascinés par un pays qui a traversé siècles et millénaires en préservant son identité et en développant une culture brillante. Ensuite parce que la Perse antique fut à la tête de plusieurs empires qui, entre Orient et Occident, jouèrent un rôle majeur dans l'histoire du continent euro asiatique. Enfin parce que, aujourd'hui encore, l'Iran est puissamment impliqué dans les crises qui agitent la planète.

Quelles limites adopter pour notre étude ? L'espace pris en compte a pour cœur le plateau iranien mais comprend aussi, à un moindre degré, les régions voisines, souvent agrégées à la Perse et surtout les voies qui y conduisent. Pour l'aspect temporel s'imposait de partir des premiers témoignages recueillis sur l'ancien Élam et nous avons choisi de nous arrêter au moment où l'islam fait son irruption dans la région. Ce parti nous semble justifié par le désir de centrer notre propos sur la formation de ce que nous ressentons comme une identité perse et de choisir comme *terminum* l'entrée de la Perse dans le monde musulman qui ouvre une ère nouvelle.

L'ampleur du sujet nous interdit de vous proposer une histoire exhaustive qui devrait prendre en compte toutes les civilisations, celle des Assyriens notamment, sur les ruines desquelles s'est édifiée la puissance des Achéménides. Seuls quelques coups de projecteurs peuvent être donnés.

À Claude Cesari reviendra l'évocation de l'Élam, le tout premier État du plateau iranien à avoir laissé des traces dans l'histoire. Cet État, cette civilisation, méritent une attention particulière pour leur longévité, quelque deux mille ans, pour leurs échanges fructueux avec les grandes cités mésopotamiennes et pour une spécificité, non iranienne à l'origine, mais qui fait partie du patrimoine de la Perse.

Jean Renaud nous entretiendra du règne des Achéménides, non sans évoquer les Mèdes, leurs suzerains à l'origine, tant les destinées de ces deux peuples sont étroitement imbriquées. Il fera revivre ces quelque deux cents ans qui marquent l'apogée de l'empire perse et se terminent par la conquête et le court règne d'Alexandre.

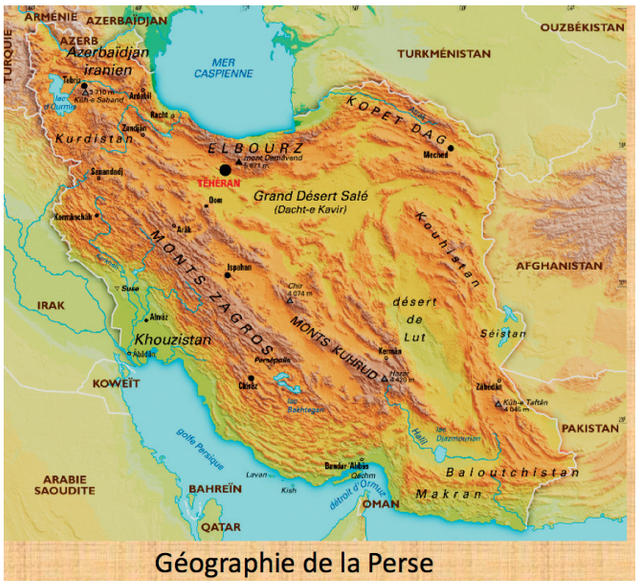
Geneviève Nihoul, enfin, nous parlera du règne des Parthes et des Sassanides et de la brillante civilisation que l'invasion arabe viendra ruiner dans un premier temps avant de s'en approprier les restes et d'en transmettre quelques lueurs jusqu'en Occident.

Mais, avant ces présentations, me reviennent deux tâches transversales : planter le décor géographique et géopolitique du théâtre et donner quelques informations sur les sources dont nous disposons dans cette tentative d'évocation d'un monde infiniment complexe.

QUELQUES APERÇUS GÉOGRAPHIQUES ET GÉOPOLITIQUES

Rémi MONAQUE

La Perse qui affecte grossièrement la forme d'un triangle est un des pays les plus montagneux du monde. La chaîne principale constituée par les monts Zagros court du nord-ouest au sud-est, laissant sur sa façade ouest un maigre piémont, qui s'élargit en son centre, pour accueillir une des rares plaines du pays, le Khouzistan qui constitue un prolongement naturel de la Mésopotamie. Au nord, le pays est bordé d'ouest en est par la chaîne du Caucase, puis par les monts Elbourz qui dominent la mer Caspienne, enfin par la chaîne du Kobet Dag qui laisse sur ses flancs des passages à faible altitude favorables aux invasions comme à la circulation des hommes et des marchandises. La frontière orientale est, pour l'essentiel, jalonnée de montagnes qui séparent la Perse de l'Afghanistan et du Pakistan, sauf en son extrémité sud où se déploie une plaine côtière le long du golfe d'Oman. À l'intérieur, le pays constitué de plateaux élevés, arides voire désertiques, comporte aussi de hautes montagnes, les monts Kuhrud, dont plusieurs sommets dépassent les 4 000 mètres. L'aridité, trait dominant des plateaux iraniens, coexiste avec une utilisation très sophistiquée des réserves d'eau disponibles dans les hautes montagnes. Depuis plusieurs millénaires, les Iraniens sont parvenus à capter les eaux des rivières, mais aussi, grâce au creusement de galeries, les eaux souterraines pour les conduire sur de longues distances dans des canalisations enterrées jusqu'au bas des piémonts et plus loin encore jusqu'aux oasis dont la plus prestigieuse est Ispahan. L'Iran est ainsi devenu le pays des jardins luxuriants et des cultures savamment irriguées. Le mot « paradis » vient d'ailleurs du persan et signifie jardin du Seigneur.

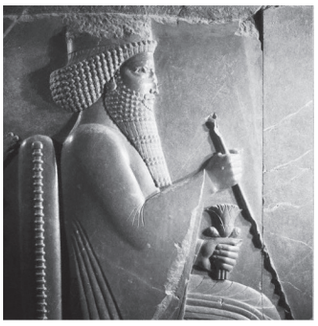


Géographie de la Perse.

La façade maritime, qui comprend la partie sud de la mer Caspienne et la rive orientale du golfe Persique, n'ouvre vers le grand large que par les quelque 600 km de côtes baignées par l'océan Indien. Elle assure à la Perse le contrôle du détroit d'Ormuz qui dans l'Antiquité comme de nos jours a toujours revêtu une importance stratégique majeure.

Par la large plaine du Khouzistan, la Perse s'ouvre sur le « Croissant fertile » qui comprend la Mésopotamie, la côte sud orientale de la Méditerranée et l'Égypte. Ce vaste espace ouvert, privilégié par son climat et la richesse de ses terres a vu s'accomplir la révolution du néolithique et a été le berceau des premières grandes civilisations. Nous verrons qu'à plusieurs reprises, au cours de sa longue histoire, la Perse est parvenue à dominer l'ensemble de ces régions et même parfois à étendre ses conquêtes au territoire de l'actuelle Turquie y compris dans sa partie européenne.

Les sources de l'histoire de la perse



Darius 1er.

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'histoire de la Perse a été connue par les Occidentaux à travers des sources toutes extérieures, étrangères même au monde qu'elles permettaient d'appréhender. Cela n'empêchait pas d'ailleurs la Perse de faire partie de la culture occidentale mais d'une manière largement imaginaire et fantasmée. Souvenons-nous des *Lettres persanes* de Montesquieu. Les principales sources d'information dont disposaient les Occidentaux sont la Bible, les écrits gréco-latins et, à partir du Moyen Âge, les travaux des orientalistes et les récits de voyageurs de plus en plus nombreux à s'aventurer en Asie.

On trouve dans le livre du prophète Isaïe[1] une première mention de Cyrus le Grand, qualifié d'oint du Seigneur, destiné à reconstruire Jérusalem et à rebâtir le Temple. D'autres livres de la Bible, celui de Daniel et plus encore ceux d'Esdras et de Néhémie, développent les relations étroites qu'entretient Israël avec la dynastie achéménide depuis la conquête de Babylone par Cyrus en 539 jusqu'à la conquête d'Alexandre. On y découvre que les rois de Perse, Cyrus puis Darius notamment, furent en général très libéraux pour les cultes des peuples conquis. Ils les restaurèrent et les protégèrent tout en les contrôlant. Ils eurent, selon certains exégètes[2], une attitude particulièrement bienveillante envers le judaïsme, car ils pouvaient reconnaître en Yahvé Mahura Mazdah, le dieu suprême, créateur et promoteur de l'ordre cosmique et moral, que vénéraient les Grands Rois et les disciples de Zoroastre. Les livres mentionnés, racontent avec force détails comment le peuple hébreu, déporté à Babylone après la prise de Jérusalem et la destruction du Temple de Salomon par Nabuchodonosor en 597, fut délivré par Cyrus et rétabli dans la terre de ses ancêtres. Cyrus autorisa et facilita la reconstruction du Temple et poussa même l'obligeance jusqu'à remettre au trésorier des Juifs « les ustensiles du Temple de Yahvé que Nabuchodonosor avait apportés de Jérusalem et offerts au temple de son Dieu »[3].

La littérature grecque constitue une autre source de connaissance de la Perse antique, une source – on s'en doute – beaucoup moins bienveillante que la Bible. Pendant plusieurs siècles, les mondes grec et perse ont connu d'étroites relations, faites d'échanges mais aussi d'une âpre confrontation dans les domaines militaires, économiques et même idéologiques. Pour Platon, qui consacre au livre III des *Lois* un long développement à la société perse, si Athènes est le prototype de la démocratie, la Perse l'est de l'autocratie pour n'avoir pas su maintenir un équilibre entre le principe monarchique et le principe de liberté. Platon reconnaît de grands mérites à Cyrus le Grand qui faisait régner une « entière liberté de parole » et qui avait assuré le progrès de ses peuples « grâce à la liberté, à l'amitié et à la collaboration » ; mais il accuse ses successeurs d'avoir porté le despotisme des maîtres au-delà des limites convenables et d'avoir ruiné dans l'État les sentiments d'amitiés et de mutuel intérêt[4]. À ces reproches, d'autres auteurs grecs, Hérodote, Ctésias, Xénophon, Eschyle notamment, ajoutent la perversion de l'éducation des élites. Abandonnant leurs vertus guerrières initiales et le dur apprentissage de leurs pères, les princes et dirigeants perses auraient élevé leurs enfants dans le luxe et la mollesse. De ces écrits viennent les clichés d'une aristocratie perse, alanguie dans des plaisirs raffinés, rejetant tout effort physique et vivant dans des palais somptueux peuplés de femmes lascives et d'eunuques. La légende de Sardanapale, bien qu'antérieure à la période achéménide, illustre à merveille cette vision occidentale de la Perse antique que nous ont transmise les Grecs. Ce roi de Ninive aurait organisé, lors de la prise de sa capitale par les Babyloniens et les Mèdes, un suicide collectif, en faisant incendier son palais où il aurait rassemblé toutes ses richesses, ses concubines et ses eunuques.

L'invention de l'iranologie

Le XVIIe siècle voit se développer les échanges de toute nature, diplomatiques, politiques, économiques et sociaux, entre l'Europe et l'Asie. Des missions catholiques essaiment à travers toutes les Échelles du Levant. Des marchands en quête de fortune sillonnent la Turquie, la Perse et les Indes, les récits des voyageurs se succèdent. Jean Baptiste Tavernier (1605-1689), le plus illustre de ces explorateurs marchands, rapporte de ses multiples voyages des informations très concrètes sur l'économie et les finances des pays visités. En France, se

1 Is 44 28.
2 Voir notamment *La Sainte bible de l'École biblique de Jérusalem*. Paris : Éditions du Cerf, 1956, note c de la page 466.
3 Esd I. 1.
4 BRIANT Pierre « Histoire et idéologie. La Grèce et la décadence perse », *in* Mélanges Pierre Lévêque, Tome 2 : Anthropologie et société. Paris : Université de Franche-Comté, 1988.

fait jour la volonté gouvernementale de constituer au Collège royal, devenu depuis Collège de France, un vaste corpus des textes orientaux recueillis au cours de ces voyages. Deux hommes éminents, Barthélémy d'Herbelot et Antoine Galland, laissent une œuvre magistrale. Le premier réunit sous le nom de *Bibliothèque* une somme impressionnante de 1060 pages *in folio* qui constitue une véritable encyclopédie balayant les mondes turc, arabe et persan. On doit au second et à ses deux séjours à Constantinople d'avoir apporté en Europe le livre des *Mille et une nuits* et d'avoir ainsi puissamment contribué à développer en Occident une vision erronée d'une Perse de paillettes.

Au siècle suivant, c'est un autre Français, Anquetil Duperron (1731-1805), qui se passionne pour les écrits de Zoroastre. Au cours d'un très aventureux voyage aux Indes, il recueille à Surate, auprès de la communauté des Parsis, des copies de textes sacrés zoroastriens dont l'ensemble constitue l'Avesta. C'est par lui que parvient en Europe dans les années 1760 une première connaissance de ces textes.

Cette connaissance est complétée et affinée par un autre Français, Eugène Burnouf (1801-1852), un linguiste particulièrement affûté, qui établit que le zend, la langue de l'Avesta, est une langue indo-européenne de la famille iranienne proche du sanscrit. Étudiant, par l'étymologie des noms de lieu, l'extension du zend, Burnouf précise aussi la connaissance des vastes contrées qui furent soumises à la Perse[5].

Naissance de l'assyriologie

Le milieu du XIX^{e} siècle voit un progrès capital dans la connaissance de la Perse antique avec le déchiffrement de l'inscription de Behistun par un officier de l'armée britannique, Henry Rawlinson (1810-1895). Behistun est situé dans la province de Kermanshah dans le nord-ouest de l'Iran. Perchée sur une falaise à une centaine de mètres de hauteur, l'inscription, comporte trois textes écrits en trois langues et trois écritures cunéiformes différentes : vieux-persan, élamite et akkadien. C'est une déclaration de Darius I^{er} qui a régné de 521 à 486. Elle raconte son ascension au trône et ses guerres victorieuses. Publié à Londres en 1846, le déchiffrement de l'inscription rend pour la première fois la parole à un souverain achéménide constituant ainsi un témoignage direct de la Perse ancienne. Phénomène qui, hélas, ne facilite pas le travail des historiens, l'écriture, dans la Perse antique, semble avoir été réservée à deux domaines particuliers : celui de l'économie et de la comptabilité et celui de la propagande royale. Pour la littérature et les textes religieux, les Perses se fiaient largement à une transmission orale qui ne fut que très tardivement et très partiellement enregistrée par l'écriture.

Le déchiffrement des écritures cunéiformes va donner un prodigieux élan aux études sur la Mésopotamie et la Perse antiques en donnant accès aux informations inscrites sur les milliers de tablettes déjà trouvées ou encore à trouver par les archéologues. Désormais les chercheurs disposent de sources textuelles directes, alors que jusque-là ils devaient s'en remettre le plus souvent à des sources de seconde main. L'assyriologie sera la principale bénéficiaire de ces nouveaux outils et va même reléguer au second plan les études sur la Perse. Mais ces dernières vont en bénéficier, elles aussi. L'histoire de l'empire achéménide leur doit beaucoup, comme à un moindre degré celle de l'empire arsacide des Parthes, trait d'union entre l'Occident latin et l'Extrême-Orient, par la route de la soie qu'il contrôle. Quant à l'histoire des Sassanides qui voit fleurir une culture brillante et originale où l'on perçoit des apports très divers, mazdéens, grecs, chrétiens, manichéens, indiens, elle ne doit rien au déchiffrement des écritures cunéiformes mais dépend de ce qui reste d'un imposant corpus de textes élaborés ou traduits dans des « universités » prestigieuses. La légende veut qu'après la prise de Ctésiphon par les armées musulmanes, les eaux du Tigre aient été noircies par l'encre de l'énorme masse des manuscrits que les vainqueurs y auraient jetée !

L'archéologie, heureusement, avec l'immense richesse de ses découvertes tant dans le domaine de l'architecture et de l'urbanisme que dans celui de la sculpture apporte elle aussi des éléments essentiels à notre connaissance de la Perse antique. Les archéologues, hélas, semblent avoir longtemps négligé quelque peu les couches récentes de leurs fouilles, celles qui concernent les civilisations parthe et sassanide, pour se concentrer sur les monuments laissés par les Achéménides et par les Séleucides. Nous citerons enfin, parmi les sciences auxiliaires de l'histoire, la numismatique qui apporte, elle aussi, des informations fort intéressantes surtout à partir de la conquête d'Alexandre.

5 Toutes les informations concernant la naissance et le développement de l'orientalisme, proviennent du récent ouvrage de Marion Duvauchel...

ÉLAM,
UNE DES SOURCES DE L'IDENTITÉ PERSE

Claude CESARI

Le pays haut et le pays bas

C'est par une évocation de la civilisation élamite que nous abordons l'histoire mouvementée de la Perse avant l'islam car cette civilisation est la première à avoir laissé des traces dans l'histoire de ce pays. Elle offre un intérêt particulier par son extraordinaire longévité, plus de vingt siècles, et surtout parce qu'elle contribuera à fonder l'identité de la Perse future des Achéménides et des Sassanides**.** L'espace occupé par l'Élam est à l'origine le flanc ouest du Zagros, ce vaste ensemble de plateaux, de montagnes et de vallées encore qualifié de « pays haut » dans les premiers textes. Mais très vite, il englobe la Susiane ou « pays bas » qui est en fait le prolongement de la riche plaine mésopotamienne toute proche. Globalement le pays correspond aux provinces actuelles du Loristan, du Khousistan et du Fars. Il existe donc une dualité géographique entre le pays haut et le pays bas, mais aussi une dualité ethnique et culturelle.



Carte du Loristan, Khousistan, Fars.

Commençons par survoler deux millénaires d'une histoire exceptionnellement longue, pour un État de l'Antiquité moyen-orientale, en insistant sur la lente structuration politique du pays, depuis le système des cités-États dispersées, jusqu'à celui d'un véritable État territorial centralisé.

Une fois ces repères historiques établis, nous allons continuer à exhumer les restes de cette vieille civilisation oubliée. Pour la faire revivre, pour en comprendre le sens, nous allons tenter de mettre en lumière les réalisations artistiques et les démarches spirituelles qui jalonnent ces deux millénaires et constitueront un substrat, un héritage essentiel, pour les occupants futurs. C'est cette dynamique qui conduisit d'abord à la fusion des cultures de la plaine et du plateau, puis de la culture élamite avec celle des Achéménides, que nous tenterons de mettre en évidence dans la deuxième partie.

On notera que toute notre datation se situe avant l'ère chrétienne.

Deux millénaires d'histoire

La période protohistorique : une révolution urbaine de type sumérien, les cités-États

Quelques mots, tout d'abord, sur la période protohistorique (avant 2500). Les premiers habitants des montagnes du Zagros ne sont pas des Sémites, ni des Aryens. Ils appartiennent à un peuple que l'on qualifie d'asianique : ce sont des autochtones parlant une langue de type « agglutinant », qui a recours à des ajouts de suffixes après une racine pour en exprimer les nuances. Les transhumances de ces montagnards les amènent peu à peu à construire avec les habitants de la plaine une civilisation sédentaire prélude à l'urbanisation future. Finalement au début du quatrième millénaire, ils fondent les tout premiers éléments de l'agglomération de Suse, puis bientôt de celle d'Anshan un peu plus au sud.

Vers le milieu du IV^{e} millénaire, l'organisation sociale évolue de manière fulgurante. Pour mettre en valeur ce pays riche, les habitants de la Mésopotamie et leurs voisins de la plaine de Susiane vont se regrouper en agglomérations, débordant ainsi le cadre archaïque des anciens villages. Celles D'Uruk et de Suse, distantes d'environ 200 km, seront au centre de cette nouvelle organisation, qui va représenter un tournant dans l'histoire du Proche-Orient. De quoi s'agit-il ? Tout d'abord d'un changement de mentalité, d'une révolution sociale, politique, et économique qui va bouleverser les sociétés anciennes. Un système bureaucratique reposant en partie sur une écriture élaborée va naître, ainsi qu'une nouvelle organisation du pouvoir qui ne dépend plus d'un simple chef mais d'un véritable monarque pouvant s'appuyer sur un système religieux. La concentration des richesses autorise le développement urbain, c'est-à-dire la construction d'édifices publics et de temples, et entraîne l'apparition d'une caste de guerriers pour protéger ces richesses. La division du travail, d'autre part, entraîne l'émergence de multiples autres castes fortement hiérarchisées. Cette nouvelle organisation conduit les historiens à parler de véritables villes-États. Il faut cependant constater qu'à cette époque protohistorique, on ne trouve aucune trace de personnalité de premier plan. À cette révolution sociale seront associés un art original et une écriture qui constitueront les premiers moyens d'expression d'une entité préfigurant l'Élam historique, dont nous allons maintenant parler.

Naissance de l'état territorial : la période paléo-élamite (2500-1500 environ)

Cette phase historique démarre par une période dite paléo-élamite, qui dure environ un millénaire. Comme au cours de la période précédente, le contexte politique de la Mésopotamie toute proche est essentiel, avec ses chefs prestigieux : Sargon, Gudea, et Hammurabi.

Durant cette période l'Élam connaît, comme son voisin mésopotamien, un nouveau bouleversement important : il s'agit du passage de la précédente structure de villes-États dispersées à celle de véritables royaumes souverains, d'États territoriaux unifiés et centralisés. Deux de ces royaumes, celui d'Awan et celui des Sukkalmah, exercent une sorte d'hégémonie. À leur apogée, ils sont en mesure d'être des menaces pour leurs puissants voisins mésopotamiens. On pourra parler d'un Élam tour à tour dominateur puis soumis, au gré d'alliances plus ou moins longues, plus ou moins sincères, balisées par des promesses de mariages princiers plus ou moins hypothétiques, la stratégie suivie étant toujours liée à des besoins impératifs d'hégémonie politique et surtout d'intérêts économiques. N'oublions pas que le pétrole (bitume) est déjà là au centre des convoitises, ainsi que les métaux rares et les pierres précieuses du Zagros. On ne peut pas s'empêcher de comparer cette situation à celle du Moyen-Orient actuel, donc 4 000 ans plus tard (avec, il est vrai, un contexte religieux très différent).

L'une des personnalités marquantes de cette époque est le roi Puzur-Inshushinak qui réussit à constituer un État. C'est ensuite Shiruktuh de la dynastie montagnarde des Sukkalmah, « solide, associant le haut et le bas pays », qui continue à faire de l'Élam une puissance importante préfigurant la période suivante des médio-élamites. Il réussit même à se faire reconnaître comme un monarque supérieur à ses contemporains : Hammurabi, roi de Babylone, et Zimri-Lim, roi de Mari, qui dominent alors la Mésopotamie.

La période suivante, dite médio-élamite, qui est celle de l'apogée, dure environ 500 ans.

L'apogée : La période médio-élamite (1500-1000 environ)

La dynastie des Sukkalmah s'éteint mystérieusement vers 1500. Autour de 1400, une nouvelle dynastie accède au pouvoir, dont les monarques reprennent l'ancien titre de « rois d'Anshan et de Suse ». Nous savons qu'ils entretenaient de bonnes relations avec le souverain Kassite Mélishipak qui, après le sémite Hammourabi, règne alors sur le royaume de Babylone. Nous retiendrons surtout la grande œuvre de bâtisseur du roi Untash-Napirisha, qui construit le grand centre religieux de Chogha Zanbil en Susiane. Il s'agit d'une cité, et même d'un projet de capitale, dominée par une ziggurat de 100 mètres de côté, dédiée aux divinités protectrices de

la royauté, le dieu du haut-pays Napirisha et le dieu susien Inshushinak. Au cours de son règne, apparaissent plusieurs œuvres d'art remarquables, qui illustrent l'action de mécénat de ce monarque. D'une manière plus générale, l'œuvre de d'Untash-Napirisha semble refléter une volonté de réforme religieuse et culturelle avec toujours la même obsession : unir la Susiane avec le reste du pays.



« Kudurru » et panthéon Babylonien.

La dernière phase de la période médio-élamite est celle de la dynastie fondée par Shutruk-Nahhunté, au XII^{e} siècle. Elle marque probablement l'apogée politique de l'Élam, qui est alors capable de dominer pendant plusieurs années le royaume mésopotamien de Babylone, et même de bousculer celui d'Assyrie. Ce roi s'illustre également par une œuvre de construction remarquable, bénéficiant en premier lieu à la capitale Suse qui se couvre de monuments majestueux et atteint alors son apogée. Les faits les plus marquants de cette dynastie sont les campagnes militaires menées jusqu'au royaume de Babylone contre les souverains kassites qui dominent alors la région, et c'est Shutruk-Nahunté qui frappe les premiers coups, en s'emparant d'Akkad et Babylone. Son règne est aussi marqué par les nombreux pillages effectués dans ces villes. C'est en effet de ces campagnes que date le transport à Suse d'œuvres majeures de l'histoire mésopotamienne, œuvres souvent réappropriées au moyen d'inscriptions surajoutées et parfois même en modifiant leur aspect. Parmi elles, la stèle bien connue du Code d'Hammurabi, et celle qui évoque une victoire de Naram-Sîn, roi d'Akkad, comportant cette étonnante inscription, ou plutôt cet aveu : « Moi Shutruk Nahunté, l'élu de Inshushinak mon Dieu, la stèle de Naram Sîn je trouvai, au pays je transportai et à Inshushinak mon dieu, je vouai ». Plusieurs bornes noires en diorite, appelées kudurru, apparaissent aussi miraculeusement à Suse. Sur celui-ci, on peut reconnaître tout un panthéon d'origine babylonienne, où l'ensemble des dieux est représenté de manière symbolique mais très hiérarchisée. Suse devient alors un gigantesque musée à la gloire du roi, qui ira jusqu'à y transporter la statue du grand dieu Marduk, affront particulièrement grave pour les Babyloniens.

Puis au début du premier millénaire, cette brillante dynastie de conquérants, de bâtisseurs, d'administrateurs, de mécènes… et de pilleurs, s'éteint progressivement, probablement sous la pression des Perses, ce qui nous amène à la dernière phase de l'histoire élamite : celle du déclin.

Le déclin et la fusion dans la Perse achéménide : période néo-élamite (1000-539)

C'est une période de luttes contre l'Assyrie, empire qui dominait alors une grande partie du Moyen-Orient. Les Assyriens parviennent à envahir la Babylonie et se trouvent donc aux portes de l'Élam. Assurbanipal lance en 646 une lourde expédition dévastatrice. Les troupes élamites sont défaites, leur capitale Suse est prise et pillée, l'Élam en tant que puissance politique et militaire disparaît.

À la fin de cette période néo-élamite, le Perse Cyrus II et ses successeurs constituent l'empire achéménide. Il reprendra une partie de l'héritage élamite et installera dans les provinces centrales ses capitales, Pasargades et Persépolis. Les Élamites deviennent des Perses, ces derniers adoptant leur écriture et s'inspirant profondément de leur art, comme nous allons le voir.

L'héritage culturel

Nous venons de traverser à grandes enjambées 2 000 ans d'histoire du pays haut et du pays bas où, après de nombreuses péripéties, est né un État puissant et florissant. Cet État a accompagné l'éclosion d'une organisation sociale, d'un art, d'une langue, d'une architecture monumentale, plus généralement d'une culture raffinée qui sera transmise aux futurs occupants. C'est donc au bilan de cet héritage, de ce processus d'acculturation que nous consacrons maintenant notre deuxième et dernière partie.

Croyances et religion

Le premier volet de cette transmission, de cet héritage, est celui des croyances et de la religion. Comme dans la première partie, nous distinguerons la période archaïque où la mythologie domine, de la période historique où la religion se structure et supporte la construction d'un État.

La construction du divin dans la période protohistorique

L'homme élamite « archaïque » est inquiet au contact d'une nature qui le dépasse et parfois le submerge. L'intervention d'un pouvoir supérieur lui est nécessaire comme celui de l'homme-lion qui apporte force et puissance. Sur un vase retrouvé à Jiroft dans le sud du Zagros, il apparaît terrassant un homme- scorpion qui, lui, symbolise le mal et les dangers. Les premiers éléments d'une croyance dualiste apparaissent ici, en Élam, il y a environ 5 000 ans. Sur cet autre détail du même vase, un personnage élève les bras vers une voûte céleste suggérant que l'homme aspire à un ordre comparable à celui du ciel. Peu à peu émerge l'idée d'un principe supérieur transcendant. Ce principe sera assez rapidement personnifié par un « maître des animaux », puis par un roi-prêtre, personnage complexe qui jouait un rôle majeur dans les premiers temples. Son importance allait être décisive dans le processus d'urbanisation déjà évoqué au cours de cette période archaïque. Sur une tablette provenant de Suse, il apparaît vêtu d'une jupe en cloche en tissu quadrillé et coiffé d'une sorte de turban avec serre-tête, emblème de son rang, et semble s'avancer en procession suivi d'un assistant. Ce type de représentation et de fonction sacerdotale, semble caractéristique de l'entrée dans l'histoire, du pays d'Élam comme de celui d'Uruk.

La religion structurée de la période historique

À partir du milieu du III^{e} millénaire, nous entrons dans l'histoire. En même temps que l'État élamite, une véritable religion se structure, caractérisée par un panthéon et des pratiques cultuelles précises. Les principales divinités sont Napirisha, dieu d'Anshan, et Inshushinak, dieu de Suse, déjà évoquées. Les déesses d'origine mésopotamienne occupent aussi une place importante comme Innana-Ishtar et Ninhursag. Sur un kudduru en pierre noire, d'origine mésopotamienne retrouvé à Suse, le roi présente sa fille à la déesse Ishtar trônant sous son étoile. Cette scène illustre le lien puissant qui existe alors entre pouvoir terrestre et pouvoir divin. L'un des témoins majeurs des pratiques cultuelles élamites est cette maquette en bronze représentant une cérémonie rituelle célébrée au lever du soleil : deux hommes accroupis se livrent à des ablutions sur un haut lieu où sont disposés deux ziggurats symboliques, une table d'offrande, des bassins d'eau pure pour ces ablutions et un bosquet sacré du type de ceux que l'on retrouve dans d'autres cultes moyen-orientaux. Pour ce qui est des lieux de culte, on sait que les Élamites vénéraient leurs dieux dans des sanctuaires en plein air dont beaucoup ont été réoccupés par les Achéménides et les Sassanides, comme nous le verrons plus loin. Beaucoup de temples sont également utilisés ; l'un d'eux était situé au sommet de la zigurrat de Choga Zanbil de la période médio-élamite et comportait un sanctuaire dédié aux Dieux Inshushinak et Napirisha. Non loin de la première enceinte, un temple étrange, avec au centre une *cella* à ciel ouvert, dédiée au culte du feu, très voisin de ceux qui seront construits par les Achéménides pratiquant le mazdéisme. Concernant enfin les croyances en un au-delà ou en un éventuel jugement dernier, nous sommes malheureusement peu documentés. Ce qui semble en revanche établi, c'est que les monarques tiraient leur pouvoir de leur désignation par les dieux, mais qu'ils ne se considéraient pas comme descendant d'une lignée divine comme pour le futur Achéménès à qui on attribuera, plus tard, une parenté avec Zeus.

Le langage écrit

L'apparition d'une écriture proche encore de la pictographie est associée au début à une activité économique importante. L'invention de cette écriture apparaît ainsi comme strictement utilitaire, puisque ne servant qu'à la comptabilité et à l'administration. Elle est matérialisée sous forme de tablettes en argile ou l'objet comptabilisé, par exemple une tête de bétail, ou une parcelle de terrain, est représentée par un pictogramme et la quantité par des successions de points et de traits, selon un système de numérotation de type mésopotamien. Il faut noter qu'il s'agit là d'une des plus anciennes formes d'écriture connues, avec celle des Sumériens et celle des hiéroglyphes égyptiens. Le cunéiforme inspiré de celui qui était née à Uruk en découlera par la suite.

À partir du milieu du III^{e} millénaire, c'est-à-dire au début de la période historique, l'élamite utilise donc une écriture faite de signes cunéiformes constitués de traits terminés par des coins, et qui est actuellement seulement partiellement décryptée. Paradoxalement, cette écriture est peu utilisée dans le pays-même, comme si elle était diabolisée et la communication entre les individus est plutôt de type oral. Elle apparaît rarement dans les textes officiels et c'est plutôt l'akkadien qui prédomine. Mais la place de l'élamite est croissante au cours du temps, il évolue et à partir du II^{e} millénaire, période de l'apogée, il est couramment employé dans les inscriptions royales de Susiane ainsi que dans les textes administratifs. Cette pratique se répandra à l'époque néo-élamite et les Achéménides eux-mêmes l'utiliseront, comme sur l'inscription rupestre de Béhistun due à

Darius. Le texte en élamite cunéiforme relate la prise de pouvoir du roi et un peu plus loin, on trouve les textes en vieux perse et en akkadien. La juxtaposition de ces trois langues permettra plus tard de grandes avancées dans le décryptage du vieux perse et de l'élamite. La transmission entre Élamites et Perses dans le domaine de l'écriture est frappante. Elle l'est aussi dans le domaine de l'art que nous allons maintenant aborder pour conclure.

L'art

Les Perses utilisent l'écriture des Élamites mais s'inspirent aussi de leur esthétique, en y apportant souvent un symbolisme ou un style sensiblement différent. Et c'est sur ce dernier volet, celui de l'art, que nous terminerons cette évocation des hommes qui ont peuplé le Zagros et la plaine de Susiane, il y a plus de 5 000 ans. Par art, nous entendons celui de la céramique, des sceaux-cylindres, celui de la statuaire, de la glyptique qui consiste à graver les pierres, celui enfin de l'architecture. Nous nous contenterons de présenter quelques-unes de ces œuvres d'art, en essayant de les situer dans le contexte de l'évolution du pays.



Sceau-cylindre. Il s'agit d'un petit cylindre gravé en creux permettant de réaliser une empreinte en relief sur la tablette de gauche en déroulant le sceau sur sa surface. La possibilité de composer un décor continu fut mise à profit par les graveurs pour créer un art nouveau, qui se répandra durablement autour de l'Élam. On remarquera sur la gauche de l'image une représentation d'un roi-prêtre suivi de son assistant, que nous avons déjà évoquée (III^{e} millénaire).



L'homme-scorpion. Il est découpé dans une plaque de chlorite. Il s'agit d'un personnage de la mythologie de Jiroft, symbolisant les forces du mal. Sur la gauche, l'homme-lion, symbole de la puissance et du bien, tente de le terrasser. Proto-élamite (III^{e} millénaire).



*Plaque de mors de cheval. c*ette œuvre est associée à une très ancienne tradition iconographique et métallurgique du Loristan. Louvre. Bronze. Néo-élamite (I^{er} millénaire).



Sanctuaire rupestre achéménide et élamite.: Nous sommes ici à quelques kilomètres de Persépolis dans le sanctuaire de Naqsh-Rostam qui témoigne de la continuité de l'histoire iranienne. Le roi Sassanide Baram II est entouré de sa cour. Au-dessous, sur la droite, deux serpents lovés associés au dieu des eaux jaillissantes. Sur la droite, on devine un prince élamite d'origine plus tardive.

Conclusion

À la fin de notre visite, quittant cette belle galerie d'art antique, approchons-nous de l'entrée de la salle d'apparat d'un palais susien du IIe millénaire, celui de l'apogée. Nous y sommes accueillis par la reine Napir Asu, épouse de Untash Napirisha, élégante grande dame qui, avec sa robe finement brodée, semble se préparer à se déplacer, d'invité en invité, de courtisan en courtisan. Elle donne l'impression d'une grande distinction, même si son visage nous manque.

C'est sur l'image de cette reine que s'achève l'évocation de cette civilisation brillante et raffinée, longtemps oubliée par l'histoire, et qui, il y a environ 5 000 ans, posa les premiers jalons d'une véritable culture iranienne. Cette civilisation a contribué à façonner une identité perse. Elle a d'abord emprunté à la Mésopotamie, puis exprimé sa propre originalité et transmis ensuite ses acquis aux Achéménides. Mais comme nous l'avons vu, ces Élamites furent aussi des conquérants et des bâtisseurs, et ils ouvrirent de nombreuses voies d'échange commercial, jusqu'à l'Indus. D'une certaine manière, ils accompagnèrent l'arrivée des Perses.



Bibliographie

PARROT A. *Sumer* Univers des formes. Gallimard. 2006.
AMIET P. *L'Antiquité orientale* Que-sais. 2017.
PERROT J. *Dossier d'archéologie : Jiroft* 2003.
HUYSE P. *La Perse antique* Les belles lettres. 2017.
BENOIT A. *Les Civilisations du proche orient ancien*.
École du Louvre et réunion des musées nationaux. 2011.
HUOT J.-L. *Archéologie des peuples du proche orient*. T 2 Errance. 2004.

MÈDES ET ACHÉMÉNIDES : L'ALCHIMIE SUBTILE DE LA CRÉATION D'UN EMPIRE

Jean RENAUD

Que savons-nous des Achéménides ?

Que savons-nous des Achéménides ? Leur origine est incertaine, leur filiation dynastique parfois mythique, leur organisation politique souvent ambigüe. Cependant, une chose est sûre : ils ont fait irruption dans l'ancien monde qu'ils ont dominé pendant deux siècles en créant un empire s'étendant de l'Indus aux Balkans et de l'Asie Centrale à Assouan.

Ce paradoxe historiographique tient, pour l'essentiel, à deux éléments :
En premier lieu, aucun souverain achéménide n'a glorifié son règne, à l'exception de Darius I^er^ sur la falaise de Behistun. Pierre Brillant, professeur au Collège de France, note que « les Grands Rois et les Perses ont laissé le contrôle de leur mémoire historique… à leurs ennemis, c'est-à-dire aux Grecs ».

Le second élément est en effet ce que j'appellerai le prisme grec. La première source est Hérodote, surnommé par Cicéron « le père de l'histoire ». Il fut aussi un excellent géographe. Mais ses textes ont été écrits presqu'un siècle après que Cyrus II eut établi le premier empire. Ses renseignements n'étaient pas de première main ! La seconde source est Xénophon. Même si l'Anabase constitue une magnifique mine de renseignements, elle est encore plus tardive.

L'histoire des anciens Perses sera constamment présente chez les grands auteurs de la Grèce classique, mais toujours comme en contre-point. Ces textes serviront aux Latins puis aux hommes de la Renaissance, et à leurs successeurs, à réinventer, oui à réinventer, les Perses de l'Antiquité dans un étonnant Orient de composition. Il faudra attendre les premiers grands voyageurs, puis la naissance de l'assyriologie, pour avoir une lumière nouvelle sur les Achéménides.

Les Mèdes

Les Mèdes font partie des tribus indo-européennes qui arrivèrent sur le plateau iranien au II^e^ et au I^er^ millénaire. Ils s'installèrent près du lac Ourmia, dans le nord-ouest de l'Iran actuel. Ils s'organisèrent en une confédération de tribus et durent faire face à la superpuissance de l'époque, l'empire assyrien.

Déiscès est le premier chef de tribu qui porte le titre de roi des Mèdes. Pendant un siècle et demi, les Mèdes vont se fortifier et s'enrichir, car ils tiennent la principale voie commerciale entre le plateau iranien et la Mésopotamie. Les dissensions internes en Mésopotamie affaiblissent alors le pouvoir assyrien. Babylone, la vieille et glorieuse cité, n'avait jamais supporté sa situation de vassalité et n'avait cessé de se révolter contre les Assyriens. Jouant le tout pour le tout, Cyaxare, le troisième roi mède, s'allie à Babylone pour donner le coup de grâce au grand empire assyrien. En 612, l'empereur assyrien est tué et sa capitale, Ninive, prise et rasée. Les Mèdes récupèrent le nord de la Mésopotamie et d'autres petits royaumes proche-orientaux. Le royaume mède ne laissera aucune trace spécifique. Certains spécialistes doutent encore aujourd'hui de la réalité de son expansion.

Perses et dynastie achéménide

Vers la fin du II^e^ millénaire apparaissent d'autres indo-européens, les Perses, assez proches des Mèdes par la race, la langue et la culture. Ils s'établiront également près du lac Ourmia, puis émigreront vers le golfe Persique, dans une région tenue par les Élamites. Ils créeront dans cette région de petits royaumes. Ils réussiront à éloigner progressivement les Élamites et à s'établir dans le district d'Anshan, la principale ville de la région. Ces territoires seront le berceau de la future dynastie achéménide.

Mais qui sont les Achéménides ? La généalogie de leurs rois, tout aussi incertaine que celle des Mèdes, est nettement plus baroque. Selon Platon, Achéménès, fondateur de la dynastie perse qui porte son nom serait tout simplement le petit-fils de Zeus ! Tout est maintenant clair ! Teispès, le fils d'Achéménès portera le titre de roi de Parsumash et d'Anshan. Tous ces rois seront des vassaux des Mèdes.

L'arrivée de Cyrus II : changement dynastique ou putsch ?

À la mort de Teispès, son royaume sera partagé entre ses deux fils. Les rois d'Anshan gagneront en influence lorsque Cambyse I^{er} épousera Mandane, la fille de leur suzerain, le roi mède Astyage.

Les relations de vassalité vont se détériorer lorsque Cyrus II deviendra roi d'Anshan. Lassé par les marques d'indépendance de son petit-fils, Astyage décide de lancer contre lui une opération militaire. Mais ses troupes sont battues et Cyrus prend Ecbatane, la capitale des Mèdes. La noblesse, les rois de Parsumash, l'autre branche achéménide, se rallient très rapidement à lui. Le grand roi est né, et avec lui l'empire perse. Alors un putsch ? Sûrement pas ! Mais un changement dynastique qui associera constamment les Mèdes à la gestion des empires successifs.

Le richissime roi de Lydie, Crésus, veut abattre ce dangereux monarque perse. Il décide de l'attaquer, ce qui lui permettra, accessoirement, de saisir les territoires perses d'Anatolie. Crésus consulte l'oracle de Delphes qui lui annonce que s'il franchit le fleuve Halys, il détruira un grand empire. Mais, perfidement, la Pythie omet de lui préciser que c'est son propre royaume qu'il va détruire !

Cyrus réagit avec une rapidité exceptionnelle. Ses troupes traversent probablement le Caucase par d'étroites vallées à la géologie étonnante. L'affrontement aura lieu sur le plateau anatolien à la Ptérie puis à Thymbrée, jusqu'à la chute de la capitale Sardes. La conquête de la Lydie s'est effectuée en moins de deux ans. Les Perses sont maintenant maîtres de toute l'Anatolie et, accessoirement, en possession de moyens financiers considérables. Mais ils sont aussi en contact direct avec les villes grecques d'Ionie.

Ces villes sont regroupées dans une structure politique très lâche, la confédération ionienne. Elles sont riches par leur part dans le commerce maritime en Méditerranée et par leurs comptoirs, mais militairement faibles. Elles sont donc contraintes à une politique prudente vis-à-vis des pouvoirs en place en Anatolie. Elles constituent une proie facile pour Cyrus. Il faudra maintenant compter avec les Perses en Méditerranée.

Quant à Crésus, condamné au bûcher, il sera, selon la légende, sauvé par une pluie opportune envoyée par les dieux.

Babylone décline alors. Mauvaise situation économique, mise sous tutelle des différents peuples, sont imputées au roi Nabonide qui, de surcroît, déclenche une grave crise religieuse. La conquête de l'empire néo-babylonien serait l'apogée de la gloire des Perses, car la Mésopotamie, malgré toutes ces vicissitudes, conserve une immense renommée. Babylone accueille Cyrus en libérateur. Il prend des mesures très libérales, dédommageant les peuples spoliés, respectant les usages locaux, déclarant la liberté religieuse. En 538 av.J.-C., il proclame le fameux édit mettant fin à la captivité des Juifs et les autorisant à rentrer en Terre Sainte.

En une vingtaine d'années, Cyrus aura ainsi lié sous son autorité les peuples occupant les trois quarts du monde antique. Cette extraordinaire aventure aura été possible par la conjonction de trois éléments :

- Le premier élément c'est l'équation personnelle : le Grand Roi concentre tous les pouvoirs. Cyrus avait sans doute des vues stratégiques à long terme. Mais il aura également su saisir toutes les opportunités politiques et militaires qui s'offraient à lui.

- Le second élément c'est la création d'un pouvoir central fort au service du Grand Roi, avec une cour soumise aux déplacements du monarque entre ses différentes capitales.

- Le troisième élément tempère le précédent : ce sont les libertés sociales, religieuses, et culturelles accordées aux différentes régions.

À sa mort, le corps de Cyrus fut ramené à Pasargades, où le Grand Roi avait fondé une nouvelle capitale. Les vestiges de la salle hypostyle laissent deviner l'impressionnante allure que devait avoir le palais d'audience. Sur le montant d'un portique, une inscription trilingue signifie « Moi Cyrus, le roi des Achéménides ». L'imposant tombeau du Grand Roi domine la plaine où s'étendaient jadis de somptueux jardins. Alexandre s'y arrêta



Le tombeau de Cyrus.

deux fois et, dit-on, médita longuement au pied de la sépulture. Une plaque, aujourd'hui disparue, était apposée sur la tombe et interpelait le passant avec gravité. Lieux chargés d'histoire et, pourquoi ne pas le dire, qui génèrent toujours de l'émotion.

La continuité dynastique semble assurée. Mais l'histoire n'est jamais simple. Cambyse II, le fils de Cyrus montre rapidement des signes de déséquilibre. On peut mettre à son actif la prise de l'Égypte où il se fait couronner pharaon. Mais ces conquêtes se déroulent dans le plus grand désordre politique avec d'étonnantes marques de cruauté. Il apprend alors qu'un usurpateur, Gaumata, se faisant passer pour un autre fils de Cyrus, s'est fait couronner roi. Cambyse meurt bientôt dans des circonstances troubles.

Les princes achéménides conviennent de mettre fin à l'audacieuse imposture de Gaumata. Réunis sur une même place, ils décident que celui d'entre eux dont le cheval hennira le premier deviendra roi. Le palefrenier de Darius amène une jument près du cheval de son maître. Darius I^{er} sera le prochain Grand Roi ! Alors ? Encore un changement dynastique ? Pas du tout ! Cette fois-là, c'est un putsch, que Darius habillera en changement dynastique en s'inventant une ascendance avec les rois de Parsumash, l'autre branche achéménide.

Darius I^{er} ou l'apogée de l'empire perse

Darius s'avérera être un souverain exceptionnel qui conduira l'empire perse au faîte de sa puissance.

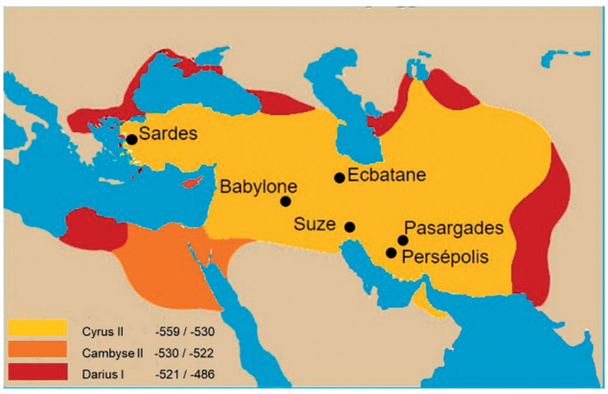


Darius I^{er}.
Musée de Téhéran.

Pour commémorer sa victoire sur Gaumata, il fera dresser sur la falaise de Behistun un bas-relief porteur d'un texte qui présente une double importance. C'est d'abord le seul texte d'un roi achéménide rapportant des événements historiques de son règne. C'est ensuite la première fois qu'est instaurée une relation entre le pouvoir politique et le dieu suprême : « Par la grâce d'Ahura Mazdah, dit Darius, je suis devenu roi.». Darius est tout simplement devenu un roi de droit divin.

À Persépolis, des tombes de rois achéménides portent des bas-reliefs politiquement et religieusement révélateurs. Le Grand Roi, soutenu par les représentants de trente pays vassaux, est porté vers son ultime demeure. Un frahavar, symbole zoroastrien, qui symbolise l'ange gardien et l'âme d'un individu, domine la scène.

L'extension de l'Empire



Les Achéménides vont prendre pied en Europe. Ils occupent la Thrace et obligent la Macédoine à reconnaître leur suzeraineté.

Darius réorganise l'empire. Sous l'autorité des satrapes, perses ou mèdes, les responsables locaux sont des autochtones. La justice est rendue suivant le droit local. Si l'araméen est la *lingua franca* de l'empire, chaque région conserve ses langues. Enfin les diverses religions sont respectées. Toujours ce subtil équilibre entre le pouvoir central fort et l'autonomie des régions…

Alors, quel est le ciment qui tient cette immense mosaïque ? C'est une composition faite de trois ingrédients : l'appartenance à l'Empire, la reconnaissance du même souverain et l'acceptation de la suprématie des Perses.

La cour siègera le plus souvent à Suse, jadis centre de l'Élam. Darius remodèlera la ville et y fera construire un imposant palais. De grands travaux sont lancés dans tout l'empire, afin de soutenir l'économie et les échanges

commerciaux. On restaure le canal du Nil à la mer Rouge. On multiplie les travaux d'irrigation. De grandes routes sont tracées, munies de relais et de caravansérails.

L'instrument militaire

L'instrument militaire est un élément essentiel de l'empire.

Les troupes permanentes sont constituées par les « mélophores » (ou porteurs de pomme), communément appelés « Immortels ». Composé de Perses et de Mèdes, c'est le corps d'élite de l'armée, fort de dix mille hommes. Il assure la garde personnelle de l'empereur.

Dans les circonstances particulièrement graves, il y a une levée en masse parmi tous les peuples de l'empire, allant jusqu'à des centaines de milliers de soldats.

Darius met en place une organisation rationnelle : unités constituées, création des grades, commandements subalternes assurés par des officiers locaux, mais haut commandement toujours dévolu à des Perses ou à des Mèdes. Il est cependant certain que la grande hétérogénéité de ces armées obérait fortement leur valeur militaire.

La préparation des grandes opérations, l'entretien et le déplacement de ces armées gigantesques posaient d'énormes problèmes logistiques. Tout le long des routes empruntées par les troupes, les satrapes devaient prévoir des dépôts de vivres, des réserves de fourrage et de bois, la sélection des chevaux dans les haras royaux.

Enfin, demeure une question fondamentale : quel a été l'impact économique de cet outil militaire, engloutissant les budgets mais élément consubstantiel au fonctionnement normal de l'empire ?

Les jardins ou l'art de vivre

L'art de vivre des Achéménides se concrétise dans l'élaboration de jardins luxuriants, destinés autant à la méditation qu'au repos. Culte de l'eau également, dans ces pays arides. Cette tradition se maintiendra constamment dans l'histoire de la Perse.

Le talent des peuples

À côté de l'art palatial de l'Empire, il y a l'art dans l'Empire, qui glorifie le talent des peuples. L'important trésor de l'Oxus confirme une influence scythe indéniable. Les Scythes (aussi bien d'Europe que d'Asie) étaient considérés comme les meilleurs orfèvres de l'Antiquité.

À Suse, le palais royal est connu pour ses frises de briques glaçurées en pâte siliceuse. Ce type de décor puise ici dans le répertoire iconographique mésopotamien. Les bijoux témoignent du goût des élites perses de l'époque pour l'orfèvrerie, mêlant or et pierres semi-précieuses.

Persépolis

Les ruines de Persépolis témoignent de la splendeur de la civilisation perse et de la grandeur de ses souverains, avec de prestigieux palais destinés à glorifier les Grands Rois. L'iconographie des bas-reliefs est une variation sur la royauté, sur la relation du roi au divin, et du roi aux peuples qu'il gouverne.

La cour y séjournait pour les grandes occasions, en particulier pour le Nowrouz, le nouvel an iranien. Les cérémonies se déroulaient dans le palais des audiences, l'Apadana, le plus majestueux et le plus grandiose monument de Persépolis. Plusieurs milliers de personnes pouvaient y prendre place.



Persépolis.

L'arrivée du Grand Roi entraînait la présence d'une foule de serviteurs. Sur un bas-relief, on peut voir des écuyers portant des fouets et des tapis de selle ouvragés qui rejoignent les chars royaux. Les représentants des différents peuples apportaient des présents typiques de leur région et se prosternaient devant le Grand Roi, suivant une étiquette extrêmement pointilleuse. Ils étaient guidés par un grand chambellan, toujours un Perse ou un Mède. Les bas-reliefs de l'Apadana décrivent les détails de la vie de cour et du cérémonial entourant le Grand Roi, mais ils constituent surtout une source remarquable pour nous donner une image sociologique des peuples de l'Empire. Ainsi un Perse qui porte un collier, marque de son haut rang, tient à la main une canne, attribut de son éminente fonction. Il prend par la main un chef arménien qui a probablement bien besoin d'être rassuré : dans quelques instants il sera introduit dans l'immense salle de L'Apadana, et, face au grand roi, devra pratiquer la proskynèse[1], tant décriée par les Grecs. Voici que s'avancent maintenant quatre Parthavis. Ils sont conduits par un chambellan mède à chapeau rond. Ils apportent des bols et des gobelets et un chameau avec une clochette pendue au cou. Les Assyriens de Mésopotamie, vêtus de longues robes aux manches courtes, amènent une grande cape et deux beaux béliers engraissés. Enfin, un Arménien présente une très belle cruche avec des anses en forme d'aigle.

Mais bientôt va venir le temps du reflux.

La menace grecque et le reflux

Le face à face entre l'empire achéménide et le monde grec durera deux siècles.

Quelques repères :

1. Différenciation géographique :
En Ionie, comme dans le reste de l'empire, les révoltes locales étaient courantes. Les Grands Rois apaisaient ces mouvements par un mélange d'autorité et de largesse politique. En Grèce, en revanche, les Perses menaient une diplomatie très active, déversant leur or pour attiser les éternelles disputes entre les grandes cités.

2. La césure :
Elle se produit avec une révolte des cités ioniennes qui n'est pas une rébellion habituelle. Ces cités sont aidées par Athènes qui leur envoie une flotte et un contingent. L'année 498 voit l'incendie de Sardes, la reprise de Byzance, le soulèvement de la population grecque de Chypre. L'affaire est importante. Darius réagit rapidement. Les cités ioniennes sont reprises et la flotte grecque détruite. Mais le Grand Roi veut frapper le mal à sa source : il va envahir la Grèce. Ce sera le début des guerres médiques.
Cette césure est fondamentale car ce n'est pas l'ampleur de la révolte mais sa nature qui va être fatale à l'empire : les Grecs voulaient tout simplement recouvrer leur liberté. Or, la condition *sine qua non* de fonctionnement de l'empire, c'était le principe de vassalité librement acceptée.

3. Les guerres médiques : elles sont marquées par :
- L'éclatante victoire de Marathon, et par la bataille navale de Salamine.
- Différents traités de paix qui traduisent la mauvaise situation des Perses et l'instabilité politique en Grèce.
- Des pertes territoriales périphériques : Chypre, Égypte.

4. Le déplacement du centre géostratégique : la Macédoine devient peu à peu la menace principale.

1 Proskynèse : geste traditionnel dans la culture perse antique, consistant à s'incliner ou se prosterner devant une personne de rang supérieur.

L'héritage d'Alexandre le Grand

Le roi Philippe, souverain autoritaire, a bâti une puissance majeure avec une économie florissante, des ressources considérables, une administration efficace. Il a créé un outil militaire moderne dont Alexandre bénéficiera largement. Philippe interviendra, souvent de manière hégémonique, dans les éternelles disputes grecques, dont il profitera sans vergogne. À l'extérieur, il étendra largement sa domination sur les Balkans. Il défiera les Perses, en Thrace et en Ionie. Revers de la médaille : Philippe sera considéré par une majorité de Grecs comme un dictateur menaçant la démocratie à laquelle ils étaient si attachés. Il en restera toujours quelque chose à l'égard d'Alexandre, bien qu'il ait eu Aristote pour maître.

La fin des Achéménides

Au printemps 334, Alexandre franchit l'Hellespont. En huit ans, il établira son autorité sur l'ensemble de l'empire achéménide. Prodigieuses campagnes qui se dérouleront à un rythme effréné :

- Les Macédoniens se heurtent immédiatement aux Perses lors de la première grande bataille sur les bords du Granique. Douleur de devoir combattre les mercenaires grecs, les meilleurs soldats de Darius. Fierté de constater que les armées du Grand Roi ne sont pas invincibles.
- Alexandre libère les villes grecques d'Ionie.
- Puis c'est la conquête de l'Anatolie, le passage des portes de Cilicie et la deuxième grande bataille à Issos.
- C'est ensuite la conquête des ports de Phénicie et de l'Égypte.
- La prise de Babylone, l'incendie de Persépolis, et la fin lamentable de Darius avec la troisième grande bataille, Gaugamèles, signent la fin des Achéménides.
- Mais l'Est immense marque la limite du rêve macédonien : passage de l'Oxus aux portes de fer de Termès, et l'Indus où les soldats s'arrêtent.

Le comportement d'Alexandre sera un mélange de force et de respect des peuples, de leurs élites, de leurs traditions et de leurs religions. Cela nous rappelle quelque chose ! La politique d'Alexandre est semblable à celle des Achéménides !

Alors la fin des Achéménides ? Mais qui est le dernier Achéménide : Alexandre ?

Il convient, pour terminer, de revenir sur la bataille d'Issos, la plus intéressante, car c'est là que l'histoire a basculé. Lorsqu'il apprend qu'Alexandre a passé les portes de Cilicie, Darius réunit à Babylone une immense armée et remonte vers le haut Euphrate. Pressé d'en finir, il s'engage par les Portes armaniques dans l'étroite plaine côtière d'Issos, ce qui ne lui permettra pas de profiter de sa supériorité numérique. Le coup d'œil et la fougue d'Alexandre, le courage des Macédoniens feront le reste.

La magnifique mosaïque du Musée de Naples nous montre, au moment décisif de la bataille, les deux rois, enfin face à face, dans un véritable duel. Alexandre porte son armure à l'effigie de Méduse. La lance à la main, chevauchant Bucéphale, il tente de se frayer un chemin vers le Grand Roi. Darius semble apeuré dans son char de combat. Pour sauver son maître, l'aurige fouette les chevaux. À l'arrière, les lances orientées dans toutes les directions montrent que la garde du Grand Roi est en train de céder. C'est fini ! Une page d'histoire vient de se tourner.

Quelques jours plus tard, Alexandre reçut la visite de Barzine, la veuve de Memnon de Rhodes. S'adressant à lui en grec, elle le remercia, avec beaucoup de dignité, des égards témoignés à la famille du Grand Roi et à sa propre famille. C'était une jeune femme d'une grande beauté, qui avait reçu une parfaite éducation, car elle était de sang royal. Alexandre lui dit la considération qu'il avait pour son mari, qui avait commandé les troupes perses au Granique. Elle lui rappela que son propre père, Artabaze, et Memnon, impliqués dans une révolte contre le Grand Roi Artaxerxès, s'exilèrent en Macédoine près du roi Philippe. Le jeune Alexandre les pressait alors de questions sur ce grand pays, dont l'un serait un jour le dernier général et l'autre le futur maître. « Tu sais, lui dit-elle, mon père avait décelé en toi une menace pour la Perse, alors que Memnon, si sensible à ton élégance, aurait préféré mourir de ta main au Granique». Ému par ces paroles, Alexandre se retrouva dans les bras de cette femme belle et intelligente qu'il gardera auprès de lui. « J'ai tenu à te voir, lui dit-elle, pour me rendre compte que, si l'un n'avait pas tort de redouter ta force, l'autre avait raison de craindre ton charme ». Nous laisserons le mot de la fin à la belle Barzine.

DES GRECS AUX ARABES : NEUF SIÈCLES D'EMPIRE IRANIEN

Geneviève NIHOUL

Lorsqu'Alexandre meurt, son empire est partagé entre ses généraux : après 50 ans de guerres fratricides et sanglantes, il reste trois royaumes. La Perse est englobée dans le territoire attribué à Séleucos, territoire s'étendant de la mer Égée à l'Indus et très difficile à gouverner. Il s'agit en effet d'un ensemble hétéroclite de peuples différents, situés pour beaucoup d'entre eux dans des régions difficilement accessibles car souvent montagneuses ou désertiques. Les différentes satrapies sont éloignées du pouvoir central et prendront rapidement une certaine indépendance. De plus, la pression des nomades venant du nord-est ne se relâche pas : les Mèdes et les Perses étaient déjà venus de là, d'autres vont les suivre. En une centaine d'années, le royaume séleucide sera réduit à sa partie occidentale méditerranéenne et des dynasties iraniennes vont s'installer pour neuf siècles. La première sera issue de tribus sédentarisées au sud-est de la Caspienne, les Parthes. Ils règneront sur un empire allant de la Mésopotamie à l'Indus pendant environ cinq siècles, du milieu du III^e^ siècle avant notre ère au milieu du III^e^ siècle de notre ère. On leur doit, entre autres, l'ouverture de la route de la soie qui les enrichira considérablement. Ils seront à leur tour détrônés par un de leurs vassaux perses : il fondera la dynastie des Sassanides qui règnera jusqu'à l'arrivée des Arabes musulmans au milieu du VII^e^ siècle.

Histoire de l'empire iranien à partir du III^e^ siècle avant notre ère

Les Parthes sont assez mal connus : on commence à peine à mettre au jour des restes de leurs villes et nous n'avons aucun écrit sur eux sauf ceux des Romains, assez partiaux évidemment ! Les quelques inscriptions rupestres qu'ils nous ont laissées, sont assez difficilement déchiffrables et très répétitives. Leur appartenance à la confédération scythe est bien établie par Hérodote et Justin et leur installation remonte au moins au V^e^ siècle avant notre ère. Les Achéménides les connaissaient car ils apparaissent sur le grand escalier de Persépolis. Lorsque les Séleucides affaiblis par les guerres incessantes à l'ouest se désintéressent de leurs provinces orientales, les Parthes éliminent le satrape séleucide et, vers 250 avant notre ère, proclament leur chef Arsace roi de la région : il s'agit du nord de l'Iran actuel et du sud du Turkménistan. Les diverses tentatives séleucides pour les expulser seront vaines. En -188 par la paix d'Apamée, les Romains privent les Séleucides de toutes leurs possessions en Asie Mineure et leur imposent une lourde contribution de guerre. Les Parthes n'occupent alors que le nord-est de l'empire séleucide mais ils vont profiter de l'affaiblissement des Séleucides : ils ont alors un roi remarquable, Mithridate I^er^, qui conquiert la Médie, le sud de l'Iran et envahit la Mésopotamie, attiré comme bien d'autres avant lui par la richesse de la plaine. À partir de -130, les Séleucides seront définitivement cantonnés à l'ouest de la Mésopotamie sur les rivages méditerranéens. Malgré quelques campagnes, les Séleucides ne seront plus des ennemis dangereux pour les Parthes.

Ceux-ci ont donc gagné un empire immense : mais ils sont menacés à l'est par des tribus nomades – l'histoire se répète souvent – et leur empire est très hétéroclite. Les populations locales, grecques, juives, iraniennes sont inquiètes devant ces nouveaux maîtres et les Parthes sont obligés de laisser une certaine autonomie aux souverains locaux : d'où l'appellation de roi des rois que prend le souverain parthe à partir de Mithridate I^er^. Pour apparaître comme des successeurs des Achéménides, ces rois des rois font graver des reliefs à leur gloire sur les anciens sites. Tant que le souverain est fort, il rassemble tous ses sujets ; c'est le cas de Mithridate II qui bat les tribus nomades de l'est et établit une paix relative dans son empire. Sous son règne s'établissent entre l'Occident et l'Extrême-Orient des contacts commerciaux importants qui vont enrichir considérablement l'empire parthe. Ce que nous appelons maintenant la route de la soie semble avoir pris naissance à la suite d'une mission diplomatique des Chinois qui cherchaient des alliés à l'ouest de la Chine pour prendre à revers des nomades de la steppe qui les attaquaient. Cette mission découvre l'existence d'un monde nouveau : commencent alors des échanges nombreux. Les Parthes, idéalement situés entre la Chine et le monde grec ou romain, vont profiter de ce courant : ils s'assureront le monopole du transit commercial terrestre et se battront pour le conserver.

Au I^er^ siècle avant notre ère, deux grandes puissances cohabitent dans le Proche-Orient : les Parthes et les Romains qui viennent de mettre la main sur l'Asie Mineure et la Syrie. L'Arménie, la Syrie et la Mésopotamie

vont être des sources permanentes de conflits entre Parthes et Romains. La première guerre va éclater dans les années -50 : les Parthes aimeraient s'emparer de la Syrie et atteindre la Méditerranée, les Romains veulent conserver leur influence sur les rivages orientaux de la Méditerranée acquise grâce à Pompée. Rome est alors dirigée par le premier triumvirat formé de César, Pompée et Crassus. Crassus rêve d'acquérir une renommée militaire égale à celle de ses deux collègues : il se fait nommer proconsul en Syrie et se lance dans une campagne incertaine contre les Parthes. Il est battu à Carrhae en -53, bataille où les Romains découvrent la cavalerie parthe : 20 000 Romains sont tués, dont Crassus, et 10 000 faits prisonniers. Les aigles des légions, ainsi que la tête de Crassus, sont apportées triomphalement au roi des rois. Celui-ci, en guise de remerciement, fait assassiner le général vainqueur, Surena, qui lui semble devenir trop puissant : ainsi va la vie dans l'empire parthe ! Il faut ici dire deux mots de ces cavaliers qui font la force de l'armée parthe : les cavaliers légers, munis d'un arc redoutable, harcèlent les armées ennemies, faisant semblant de fuir tout en leur décochant des flèches tirées vers l'arrière – la fameuse flèche du Parthe – et les attirant souvent dans une poursuite qui se révèle fatale. À côté de ceux-ci, les cavaliers lourds sont entièrement protégés par une cuirasse métallique, ainsi que leurs chevaux, et chargent armés d'une longue lance. Cette cavalerie a eu raison des Romains à Carrhae.

Après cette défaite, les Parthes deviennent les ennemis les plus redoutés des Romains jusqu'à la fin de leur empire. Toutes les tentatives militaires pour récupérer les aigles prises par les Parthes seront vaines. Ce sera finalement Auguste qui par la diplomatie obtiendra, 25 ans après, la restitution des aigles ! Il présentera cela comme une grande victoire mais on ne sait pas ce que les Parthes obtinrent en échange ! Les hostilités continueront avec des hauts et des bas : au II^{e} siècle, les Romains connaissent une période faste, l'époque des Antonins. Trajan, Lucius Verus puis Septime Sévère ruinent complètement la ville de Ctésiphon, capitale économique, politique et administrative de l'empire parthe, ce qui contribue grandement à dégrader l'autorité du roi des rois. Mais les Romains n'arriveront jamais à repousser les Parthes au-delà de l'Euphrate. La chute de l'empire parthe viendra de l'intérieur : à chaque succession les grandes familles aristocratiques provoquaient des guerres civiles. De plus, le roi des rois devait faire appel à ses vassaux chaque fois qu'il avait besoin d'une armée. Le désordre augmentera de plus en plus et, en 224, un prince local régnant en Perside, Ardashir, entre en guerre contre le roi des rois et tue le dernier souverain parthe, comme il s'empresse de le faire graver dans la pierre ! En 246, il prend la ville de Ctésiphon où il se fait couronner.



Défaite d'Artaban, dernier roi parthe.

Le nouvel homme fort de la Perse, Ardashir, fonde une nouvelle dynastie qui règnera jusqu'en 652. Celle-ci prend le nom du grand père d'Ardashir, Sassan, qui était prêtre de la déesse Anahita. Les Sassanides vont centraliser l'administration, la dynastie devient héréditaire et la levée de troupes se fera de manière plus efficace. Ils vont créer un réel empire iranien en uniformisant la langue et la religion. Ils se proclament successeurs des Achéménides et ne manqueront pas une occasion de montrer cette continuité, supposée, en reprenant tous les sites de ceux-ci pour y ajouter leurs inscriptions rupestres victorieuses. Prenons l'exemple du site de Naqsh-e Rostam près de Persépolis où sont situés les tombeaux de Darius et d'autres souverains achéménides : on y trouve l'investiture d'Ardashir par Ahura Mazda, le grand dieu des mazdéistes, qui lui donne l'anneau du pouvoir : remarquez le corps d'Artaban, piétiné par le cheval d'Ardashir. Six autres grands bas-reliefs sassanides se trouvent sur ce site.



Victoire de Shapour sur les Romains et sénateurs prisonniers.

Ardashir I^er^ et son fils Shapour I^er^ vont profiter de la décadence de l'empire romain au III^e^ siècle : Shapour bat, en 244, l'empereur Gordien qui meurt durant la retraite ce qui oblige son successeur, Philippe l'Arabe, à demander la paix au prix d'un très lourd tribut. Peu après, l'empereur romain Valérien reprend les hostilités : il est fait prisonnier en 260 avec une grande partie de son armée : on parle de 70 000 prisonniers. De nombreux bas-reliefs immortalisent cette victoire retentissante : on voit ici à gauche Shapour à cheval piétinant Gordien, recevant la soumission de Philippe à genoux et tenant par la main son prisonnier Valérien sous l'œil de nombreux sénateurs prisonniers, en toge ! Suite à ces victoires, d'importants mouvements de population auront lieu pour mieux peupler certaines régions et fournir la main d'œuvre nécessaire. En particulier, les compétences en construction des légions romaines seront mises à contribution : de nombreuses villes sont construites à cette époque ainsi que des routes, barrages et ponts. Citons un pont encore appelé la digue de César (*Band-e Qeysar*), construit sous le règne de Shapour par les prisonniers romains. On ne peut s'empêcher de penser au pont de la rivière Kwaï ! Ou encore un système hydraulique sur la rivière Karun qui alimentait de nombreux moulins.

Ce III^e^ siècle est une période extrêmement brillante pour l'Iran : l'empire est uni, fort et riche. Les Sassanides ont repris le contrôle de la route de la soie, l'agriculture se développe, les artisans sont encouragés. Le mazdéisme, déjà pratiqué par les Achéménides et les Parthes, devient une religion d'état sous l'impulsion d'un chef religieux, Kartir, très influent, qui va persécuter les autres religions en particulier le manichéisme né vers 250 dont le fondateur, Mani, sera mis à mort en 277.

Les deux siècles suivants vont se dérouler avec une alternance de souverains forts et de souverains faibles. Les luttes contre l'empire romain continuent mais avec de longs intervalles de paix. Des chrétiens avaient été introduits en Iran lors des déportations de populations de Shapour I^er^. Après la reconnaissance de l'église chrétienne par Constantin au début du IV^e^ siècle, ces chrétiens furent soupçonnés de sympathies pour Constantinople et donc considérés comme des traîtres. Les chrétiens d'Orient revendiquent des milliers de martyrs durant la grande persécution ordonnée par Shapour II qui dura de 339 à 379. Mais l'Église de Perse se déclara assez vite autonome puis embrassa le nestorianisme en 484 : elle devint une église nationale ce qui diminua considérablement les persécutions.

Mentionnons deux souverains qui laissèrent un souvenir durable : Shapour II fit face, avec succès, aux incursions que les tribus d'Asie centrale menaient sur la façade est de son empire. S'étant ensuite allié avec ces tribus, il mena quelques campagnes victorieuses à l'ouest qui lui permirent d'annexer l'arménie. Un autre souverain plus tardif est passé à la postérité : Bahram V dit l'Onagre, élevé à Hira dans une tribu arabe alliée des Perses, s'occupa peu des affaires de l'État qu'il laissa à ses ministres. Il est célébré dans la littérature persane pour ses prouesses guerrières, ses aventures amoureuses et ses exploits de chasseur. Il dut surtout faire face aux premières invasions turco-mongoles.

Les Hephtalites ou Huns Blancs avaient occupé l'Asie centrale et se tournèrent alors vers le riche empire iranien. L'empereur Peroz fut fait prisonnier et dut payer une forte rançon pour être libéré, rançon dont on prétend qu'elle fut payée en partie par l'empereur byzantin Zenon ! Sous le règne de Peroz est construite la muraille de Gorgan qui devait assurer, contre les nomades, la sécurité de l'Hyrcanie, riche région agricole le long de la Caspienne. Ce monument unique est activement étudié de nos jours et montre la maîtrise remarquable de l'ingénierie sassanide, militaire et civile. Les Sassanides durent payer un tribut pendant au moins cinquante

ans aux Hephtalites : Peroz, puis son successeur, furent tués au combat. Les Hephtalites restèrent des voisins dangereux pendant plus d'un siècle.

Les Sassanides vont vivre une dernière époque fastueuse à partir du VIe siècle : Khosrau Ier va entreprendre un certain nombre de réformes nécessaires sur les impôts et sur l'organisation de l'armée. Il est considéré comme un roi bon et juste et sa statue trône toujours à Téhéran. Il rétablit la paix avec les Byzantins et finit par battre les Hephtalites à l'est avec l'aide de nouveaux venus, des Turcs qui s'étaient installés au nord de l'Asie centrale et qui vont devenir des alliés bien encombrants. Le petit-fils de Khosrau Ier, Khosrau II, en 612, lancera encore une grande offensive contre les Byzantins, occupera Jérusalem (où il s'emparera de la Sainte Croix) et ira jusqu'à Alexandrie. Un changement d'empereur à Constantinople entraînera un retournement de situation et les Byzantins arriveront jusqu'au Tigre. Ces batailles incessantes ruineront les deux empires et les épuiseront. Après la mort de Khosrau II, assassiné par son fils, huit rois – et reines car les femmes pouvaient régner – vont se succéder en quatre ans : au milieu de cette confusion, les tribus arabes venues d'Arabie profonde, nouvellement converties à l'Islam, vont déferler sur le proche Orient et l'Iran. Elles rencontreront peu de résistance : en 642 à Nahavand, en Médie, a lieu la dernière bataille où les Iraniens perdirent, dit-on, cent mille hommes. L'Iran devenait musulman.

La civilisation iranienne à partir du IIIe siècle avant notre ère

L'organisation de l'État

La société est divisée en trois (ou quatre) classes sociales : les prêtres, les guerriers, parmi lesquels était choisi le roi, et une troisième classe qui s'appelait initialement « éleveurs de bétail », souvenir des nomades, et qui devint rapidement celle des agriculteurs. Une quatrième classe apparut peu à peu, celle des artisans. Les barrières entre ces classes ne pouvaient être franchies et les mariages interclasses étaient strictement interdits.

Le gouvernement d'un empire aussi immense et varié était difficile et le système de gouvernement des Parthes ne fut jamais bien adapté : leur conception du pouvoir était encore très proche de leurs origines nomades et si le roi était un monarque absolu, sa succession ne se fit jamais de façon héréditaire, mais plutôt par consensus de ses vassaux. D'autre part, autre souvenir nomade, il régnait une grande souplesse administrative qui laissait un pouvoir important aux nobles. N'oublions pas que chacune des sept grandes familles possédait sa propre armée. À Carrhae, c'est la cavalerie personnelle du prince Surena qui a livré bataille : il avait dix mille cavaliers !

Les souverains sassanides vont faire évoluer cette société : aux structures souples parthes, ils vont substituer une organisation centralisée, une administration efficace et une religion officielle. Le roi des rois tient son pouvoir de la divinité : sur une scène d'investiture on voit Ahura Mazda tendre l'anneau au roi Ardashir Ier. Les Sassanides vont peu à peu imposer le zoroastrisme comme religion d'État : leurs pièces de monnaie auront toutes un autel du feu zoroastrien au revers. Sur une construction appelée la maison de Zoroastre, située à côté des tombeaux achéménides, Shapour Ier énumère tous les hauts dignitaires et leurs fonctions. L'empire est toujours divisé en provinces dont la plupart sont sous l'autorité d'un membre de la famille royale. Parallèlement, dès le Ve siècle, les prêtres mazdéistes, les Mages, ont une hiérarchie qui s'affirme et leurs dirigeants deviennent des hauts fonctionnaires.

La religion

Dans l'antiquité la plupart des Iraniens pratiquaient une religion que nous appelons « mazdéisme » du nom de son dieu suprême Ahura Mazda ou « zoroastrisme ». Il faut tout de suite dire qu'il existe de considérables divergences d'opinion parmi les spécialistes : les textes sacrés, réunis dans l'Avesta, sont en effet très obscurs et écrits pour une bonne partie en une langue ancienne dont l'interprétation est difficile. Il semble maintenant admis que cette religion date de bien avant Zoroastre et était commune aux nomades steppiques : par exemple, les similitudes entre l'Avesta et les Veda indous sont nombreuses. Il est aussi admis que Zoroastre a été un réformateur des pratiques steppiques et que la religion de l'Iran résulte de cette réforme. Il a vécu dans l'Iran oriental soit vers -1000 soit vers -500, les avis diffèrent. Il est difficile de savoir en quoi a consisté sa « réforme ». Je ne donnerai que des indications succinctes sur cette religion très élaborée.

Le dieu suprême, Ahura Mazda est entouré de six divinités assez abstraites, comme « la bonne pensée » ou « l'intégrité » par exemple. Aussi important est l'esprit du bien, qui, peu à peu, sera identifié à Ahura Mazda : il a un adversaire redoutable dans l'esprit du mal, dont le nom deviendra Ahriman sous les Sassanides. Dans l'Avesta, aucune indication n'est donnée sur l'origine de cet esprit du mal : il « est », et semble avoir choisi d'être mauvais, sans qu'à aucun moment on ne parle de « chute ».

Le combat entre les deux esprits est permanent et l'homme doit tenter d'aider Ahura Mazda à faire triompher le bien. Il sera récompensé (ou puni) après sa mort car il existe un paradis et un enfer où iront les âmes des morts. Cet enfer n'est pas définitif et, à la victoire finale du Bien sur le Mal, tous les hommes seront réunis dans la lumière d'Ahura Mazda.

L'homme doit donc choisir et est placé sous la protection d'un guide moral, sorte d'ange gardien représenté par le Faravahar et qu'on retrouve sur tous les temples mazdéistes. Il schématise les principes qui doivent mener l'homme vers le bien et donc au paradis : les bonnes pensées, les bonnes paroles et les bonnes actions. Le grand anneau représente l'immortalité (une vie qui ne finit pas). On retrouve le petit anneau, symbole du pouvoir, sur les scènes d'investiture où il est donné au roi par le ou les dieux.

Car les anciens dieux iraniens n'ont pas disparu avec la réforme de Zarathoustra : on les retrouve dès les Achéménides. Les deux principaux sont une déesse, Anahita, divinité de l'eau et de la fécondité dont on a retrouvé plusieurs temples en Iran, et Mithra, dieu solaire protecteur de la justice : ils apparaissent souvent dans les scènes d'investiture. Mithra, comme on le sait, fut adopté par les légions romaines qui répandirent son culte dans tout l'empire romain, en le déformant : on a retrouvé des temples de Mithra jusque sur le mur d'Hadrien qui sépare l'Angleterre de l'Écosse !

Dans le culte, la place occupée par le feu est prépondérante : les Mages entretenaient des feux permanents et de nombreux temples du feu ont été retrouvés. L'Avesta dit que trois grands feux furent créés par Ahura pour aider les humains : on sait qu'il en existait un chez les Parthes, situé dans le nord-est de l'Iran. Chacun de ces trois feux est associé à une catégorie sociale : prêtre, guerrier et artisan/paysan. Le feu installé en Médie était associé aux guerriers et par conséquent au roi. Il fut transféré vers le V^{e} siècle à Shiz dans un ancien cratère de volcan où existait aussi un temple d'Anahita. Le dernier grand feu celui des prêtres, était en Perse, berceau de la dynastie des Sassanides.

Une des caractéristiques la plus connue du mazdéisme est le cérémonial appliqué aux défunts : les cadavres étant considérés comme impurs ne devaient contaminer aucun des éléments, terre, feu, air et eau, et étaient donc exposés au sommet de tours, dites tours du silence. Lorsque les oiseaux avaient décharné complètement le corps, les os étaient recueillis et placés dans des ossuaires dont un certain nombre a été retrouvé.

Signalons enfin que cette religion est encore pratiquée de nos jours, un peu en Iran et surtout en Inde dans la région de Bombay par une communauté composée des descendants d'Iraniens ayant quitté leur pays pour fuir l'Islam : ils s'appellent encore les Parsis.

Mentionnons, seulement, le manichéisme fondé au III^{e} siècle par un Iranien nommé Mani qui réalise une synthèse du christianisme, du mazdéisme et du bouddhisme. Il eut deux révélations et écrivit lui-même les livres sacrés de sa foi, instruit par les avatars des religions dont les créateurs avaient laissé le soin d'écrire les textes à des disciples, plus ou moins tardifs. Malgré les persécutions sa religion se répandit rapidement et subsista longtemps, en particulier sur les étapes de la route de la soie.

Les arts

Les historiens ont longtemps hésité à parler d'un art parthe. Les Parthes ont apporté leurs sources artistiques de nomades mais en s'appropriant toutes les avancées grecques. Il en résulte des productions quelquefois difficiles à classer.

Les historiens reconnaissent actuellement trois innovations dues aux Parthes : les villes qu'ils ont construites sont pour la plupart circulaires comme un camp nomade : un des rares exemples que nous connaissons est la ville de Nisa qui englobe la ville séleucide, Alexandrie de la Margiane près de la moderne Merv. Les nombreuses villes construites par les Sassanides reprendront le plan circulaire des Parthes mais ils bâtiront aussi des villes à plan carré comme Bishapour par exemple, construite par des prisonniers romains.

En architecture les Parthes introduisent l'iwan, salle entièrement ouverte sur un côté par une grande arche, la salle elle-même ayant une voûte en berceau. Cette notion sera perfectionnée par les Sassanides qui l'utiliseront beaucoup, y compris pour abriter des gravures rupestres. Cette forme sera utilisée pendant des siècles pour les mosquées d'Iran et d'Asie centrale. Les Sassanides introduiront aussi des coupoles montées sur des salles rectangulaires, coupoles promises à un grand avenir.



Chasse aux sangliers.

Enfin, les Parthes ont introduit la notion de frontalité dans les représentations artistiques : tous les bas-reliefs de Persépolis par exemple montraient des personnages de profil. Brusquement apparaissent des humains vus de face : ceci se retrouvera dans tout l'empire parthe. Les Sassanides utiliseront cette frontalité avec art et seront des mécènes infatigables : leur cour fastueuse restera dans les mémoires pendant plusieurs siècles après leur disparition. L'art sassanide est un art de cour, au service du souverain. Il s'inspire de vieux thèmes orientaux comme celui du roi chasseur ou du souverain tout-puissant et victorieux. Nous examinerons simplement quelques exemples : sur un bas-relief situé dans un des iwans de Taq-e Bostan, on voit une grande chasse aux sangliers : à gauche, le roi, nettement plus grand que les autres hommes, debout dans une barque, tire à l'arc. À droite, après la chasse, le roi écoute la musique que lui jouent des musiciens embarqués dans une autre barque. Des chasses sont aussi montrées sur des plats magnifiques qui étaient probablement des cadeaux diplomatiques, car on en a retrouvé loin de l'empire perse. On trouve aussi le souverain festoyant, entouré de ses musiciens et de ses serviteurs ou des récipients montrant des danseuses et évoquant des fêtes. Mentionnons aussi les textiles splendides retrouvés un peu partout en Asie et en Europe : les Sassanides contrôlaient la partie occidentale de la route de la soie et étaient devenus experts en tissage, de soieries en particulier. Ces soieries se retrouvent aussi en occident car elles enveloppaient souvent des reliques achetées en Orient.

Enfin, nous terminerons cet inventaire trop rapide en rappelant l'influence de l'art sassanide sur l'art roman en Europe occidentale, influence soulignée il y a quelques années par notre président honoraire Jean-Paul Meyrueis : je ne montrerai qu'un exemple, celui du roi des rois trônant en majesté à comparer au Christ du tympan de Beaulieu qui a exactement la même attitude.

Et après ?

Les Achéménides, les Parthes puis les Sassanides avaient réussi à forger une réelle identité iranienne : ils laissent aux Arabes un empire unifié et centralisé. Les dynasties des Omeyades et des Abbassides adopteront leurs concepts de gouvernement, leurs pièces de monnaie, et s'inspireront de leurs arts. L'Iran, intégré pour longtemps dans les empires arabes, a néanmoins gardé son identité et va fortement influer l'Islam. Citons quelques exemples : seuls parmi les peuples conquis, les Iraniens conservèrent leur langue. S'ils adoptèrent l'écriture arabe en l'adaptant à leur langue indo-européenne, ils ont sauvegardé jusqu'à nos jours leur langue perse. Ils l'ont utilisée abondamment pour écrire, dès après la conquête arabe, les épopées passées : citons simplement Ferdousi qui écrivit au X^{e} siècle le *Shah Nameh* qu'il décrit comme :

> « C'est le livre des rois des anciens temps,
> Évoqués dans des poèmes bien éloquents …
> J'érige un palais au poème persan. »

Ce livre s'appuie sur toutes les compilations des épopées diverses qui avaient été mises par écrit sous la dynastie des Sassanides et son influence sur l'Iran est comparable à celle de l'Iliade en occident. Jamais

les Iraniens n'oublieront leur glorieuse histoire passée. Quelques décennies après Ferdousi, c'est en persan qu'Omar Khayyam rédige ses fameux quatrains.

Les manuscrits sont abondamment illustrés, ce qui nous amène à une seconde particularité de l'Islam iranien : beaucoup de gravures persanes représentent des personnes humaines, ce qui est interdit par la tradition contenue dans les *Hadiths*. Pire, elles représentent le prophète lui-même, soit avec un voile cachant sa figure soit avec la figure découverte. Et ne parlons pas de la consommation de vin, souvent immodérée, pourtant strictement prohibée par le Coran.

On pourrait multiplier les exemples sans oublier l'adoption de l'hérésie musulmane du chiisme qui est actuellement surtout pratiquée dans les régions qui relevaient de l'empire persan.

Cette civilisation iranienne du VII^{e} siècle était l'aboutissement de plus de deux millénaires au cours desquels avaient été favorisés les échanges entre diverses cultures : celle des Élamites qui semblent avoir été les premiers occupants du plateau, celle des tribus iraniennes, venue des steppes et introduite par les Mèdes, les Perses puis les Parthes, et enfin celles de tous les peuples voisins de l'Iran, par exemple les Grecs et les Indiens.

Il en était résulté une civilisation tellement riche et brillante qu'elle survivra à la conquête de l'Islam.



Roi des rois en majesté.

COMMISSION DES SCIENCES

Responsable : Anne SOHIER-MEYRUEIS

SÉANCE DU 16 OCTOBRE 2018

LES FLEURS DU MAL : PATHOLOGIES ET CRÉATION ARTISTIQUE

INTRODUCTION

Anne SOHIER-MEYRUEIS

Je voudrais tout d'abord remercier tous ceux qui, en votant pour moi lors de la dernière assemblée générale, m'ont permis de prendre la suite de Bernard Cros. Spécialiste en architecture militaire, reconnu sur le plan national et sollicité de toutes parts, Bernard a été amené à démissionner en cours de mandat. Nous le remercions pour le travail considérable qu'il a accompli au sein de notre académie. Lui succéder ne sera pas chose facile. J'essaierai de ne pas trop décevoir.

La commission des sciences va s'éloigner pour quelque temps de la physique fondamentale et de sa fille l'ingénierie pour se tourner vers les sciences du vivant, la biologie et la médecine.

Le mot biologie fut créé en 1802 par Lamarck en « une science particulière qui n'est pas encore fondée, qui n'a même pas de nom, et à laquelle je donnerai le nom de biologie ». Mais c'est seulement dans les années 1950, avec la biologie cellulaire puis moléculaire et la génétique, que les biologistes ont perdu le statut de « collectionneurs de timbres » que leur accordait avec un brin de condescendance, le physicien Rutherford, décédé en 1937 : « Toute science est soit la physique, soit la collecte de timbres. »

Grâce aux facilités que leur offrent les technologies, la biologie et la médecine progressent actuellement avec une étourdissante rapidité. L'absence de formules mathématiques signe non pas la simplicité mais la complexité de ces disciplines où un phénomène ne peut être isolé de son contexte pour être étudié car il dépend de très nombreux paramètres qui interfèrent. L'absence des mathématiques peut, en revanche, rendre ces disciplines accessibles à ceux qui sont définitivement allergiques aux équations. Chaque jour, les biologistes percent un peu plus les secrets de la vie mais il leur reste encore beaucoup à faire.

« Les Fleurs du mal ». Le titre poétique de cette première séance a, je le sais, surpris, mais le sous-titre a toute son importance. Nous avons porté un regard scientifique, voire franchement médical sur quelques peintres, musiciens et poètes dont les pathologies ont influencé la créativité.

Isolé par une surdité qui, progressivement, le coupa du tumulte extérieur, enfermé dans son monde musical intérieur mais ayant conservé ses capacités créatrices et sa technicité, Beethoven a pu atteindre le sublime. Il ne faut pas oublier que l'*Ode à la joie*, notre hymne européen, inspiré d'un poème de Schiller, a été composée par un sourd. Patrick Buffe se propose de présenter les hypothèses actuelles concernant ce dramatique « cas » médical.

Van Gogh, qui fit cadeau de son oreille coupée à une jeune pensionnaire de maison close, était-il comme l'a écrit Malraux « un fou devenu peintre ou un peintre devenu fou ? » J'ai emprunté cette citation à Jean-Paul Meyrueis qui, je l'espère me le pardonnera.

Monet et Degas sont deux cas d'école parmi la nombreuse cohorte des peintres malvoyants. Tous ont su transformer leur handicap en avantage, ouvrant ainsi la voie aux générations suivantes. C'est sans doute cela le génie.

Jacques Kériguy s'interroge : les drogues ou l'alcool dans lequel se noient volontiers les poètes sont-ils la source de leur créativité ? Les neurosciences progressant à une vitesse foudroyante, on sait maintenant à quoi correspond la très vague notion de « levée des inhibitions » jusqu'alors invoquée. Les cellules du cerveau, les neurones, sont organisés en réseaux. Il n'y a pas continuité, mais seulement contigüité, entre deux neurones consécutifs. Au niveau des zones de contact ou synapses, l'information passe par l'intermédiaire de messagers chimiques, de molécules appelées neuromédiateurs. Diverses substances psychoactives augmentent la concentration en dopamine, « l'hormone du bonheur », neuromédiateur responsable de la sensation de jouissance. Dans un premier temps le futur toxicomane est heureux, décomplexé, stimulé, parfois halluciné. Avant d'être détruit. Complexe et très ancien, un « système hédoniste » s'est mis en place au cours de l'évolution afin de gratifier les comportements indispensables à la survie de l'espèce : nourriture et reproduction. (Les renards se shootent aux champignons hallucinogènes et les éléphants se saoulent en dégustant des fruits fermentés).

DE LA COUPE AUX LETTRES : ALCOOL ET CRÉATION LITTÉRAIRE

Jacques KERIGUY

Vous souvenez-vous de cette émission fameuse, au milieu de laquelle Charles Bukowski quittait en titubant le plateau d'*Apostrophe* ? Cela se passait le 22 septembre 1978. Bukowski, certes, mais aussi Poe, Faulkner, Fitzgerald, Hemingway, Kerouac, ou, chez nous, Verlaine, Duras, Blondin et tant d'autres considéraient, affirme Bernard Pivot, qu'« être alcoolique, c'était une carte de visite pour un écrivain ». Sans doute se référait-il aux *Paradis artificiels* de Baudelaire, parus en 1848. C'est l'année charnière, remarque Alexandre Lacroix : « L'écrivain ne trouve pas sa place dans la société du salariat naissante. Il déchoit et boit dans les mêmes bistrots que les ouvriers [...] L'alcool est peut-être l'un des facteurs qui ont le plus contribué au renouvellement de la littérature après Baudelaire. [...] De Zola à Rimbaud, l'alcool devient omniprésent, comme objet de littérature et comme moteur du processus créatif. »[1]

Pourquoi les écrivains ont-ils tant bu, au risque de se détruire ou, pire, d'anéantir leur talent ? Faut-il se contenter de réponses stéréotypées, comme celle que Deleuze a livrée dans son *Abécédaire* ? « J'ai eu l'impression que boire m'aidait à créer des concepts »[2] ? Peut-on se satisfaire de l'affirmation de ce même Deleuze selon laquelle l'écrivain peut aller jusqu'à offrir « son corps en sacrifice », à l'exemple de Fitzgerald, qui « a vu dans la vie quelque chose de trop grand, que seul l'alcool lui a permis de supporter ». Non, sûrement pas. Question complémentaire : l'alcool ou les drogues sont-ils favorables ou nuisibles à la création d'une œuvre littéraire ou plus généralement artistique ? Les avis, toujours argumentés, divergent totalement. Voilà un second point sur lequel il conviendra de s'interroger.

La rédaction de ce texte m'a conduit sur un terrain qui ne m'est pas familier : ce n'est pas un avis de critique littéraire qui est sollicité, mais celui d'un psychologue se livrant à des incursions dans le domaine de la psychanalyse. Je n'ai aucune compétence dans ces disciplines et la seule raison pour laquelle j'ai accepté le défi est qu'il éclairait le thème central de la création littéraire et ses corrélations avec le processus d'alcoolisation. Le lecteur voudra bien pardonner les maladresses et, peut-être, les erreurs déposées dans les lignes qui suivent.

1 Alexandre Lacroix, *Se noyer dans l'alcool* ? Paris : Presses universitaires de France, 2001. (Perspectives critiques.)
2 Gilles Deleuze, *Abécédaire*, entretien avec Claire Parnet. Film réalisé par Pierre-André Boutang. Paris : Éditions Montparnasse, 2004.

Dépendance, addiction et toxicomanie

De quoi parle-t-on ? Dépendance, addiction, toxicomanie : les mots ont un sens qu'il convient de préciser. Nous essaierons avec Nicolas Pinon[3] de les définir.

Dépendance. L'enfant, à sa naissance, est dans un état de dépendance par rapport à sa mère, avec laquelle il forme une monade, une structure fermée ; il va progressivement se mettre en quête de son indépendance. Il n'est pas anodin que toxicomanie et ivresse apparaissent souvent à l'adolescence, au moment où l'individu lutte pour gagner son autonomie vis-à-vis de ses parents. L'homme maintient-il en lui des fragments toujours actifs de son enfance ? C'est ce que pense Louis Bolk, biologiste néerlandais : tout au long de sa vie, l'individu garde des caractères qui, avec le temps, disparaissent chez les autres primates mais qui, chez lui, deviennent acquis et transmissibles. L'inadaptation, le sentiment de déshérence l'accompagnent durablement. L'état de dépendance est inhérent à ce caractère appelé néoténique[4]. Pour survivre, le fœtus est lié à l'organisme dans lequel il se blottit et qui le projette dans un monde hostile au moment de sa naissance. Ce sont les échanges intra-utérins entre la mère et l'enfant qui structurent le caractère de l'homme. Plus tard, l'enfant a besoin des soins qui lui sont accordés dans le cadre familial. Ils constituent une primo-dépendance indispensable à sa survie. Si cette étape est heureusement franchie, l'adulte va accorder et contrôler ce fond d'inadaptation natif. Mais cet inachèvement physiologique oblige certains à utiliser des auxiliaires pour progresser dans leur quête d'amour et s'unir à la communauté de leurs semblables. L'art, l'alcool, les drogues se tiennent à leur portée ; ils les saisissent alors pour surmonter leur déshérence narcissique. À la dépendance native, qualifiée de primaire, s'ajoute ainsi une dépendance secondaire. Consommer alcool ou drogue les conduit à un mieux-être physique et moral. La substance choisie devient indispensable. Sinon, l'état de manque et les symptômes de sevrage se traduisent par malaises et irritabilité. On peut en conclure que la dépendance secondaire intervient quand l'individu, meurtri par l'existence, a recours à l'alcool ou à des « briseurs de soucis » (*Sorgenbrecher*), selon le mot de Freud emprunté à Goethe, pour en surmonter les difficultés et fuir les tensions qui l'accablent.

L'addiction est le « processus par lequel est réalisé un comportement qui peut avoir pour fonction de procurer du plaisir et de soulager un malaise intérieur, et qui se caractérise par l'échec répété de son contrôle et sa persistance en dépit des conséquences négatives ». La responsabilité en est généralement attribuée au consommateur du produit, car il en appelle l'usage et en permet les effets même s'il en connaît la nocivité : comportement compulsif, sentiment de culpabilité, … Quel bénéfice en tire-t-il ? Il espère améliorer son identité ébréchée et attend de l'addiction un soutien lui permettant de tenir une place dans le monde. L'excitation que procurent les substances psychoactives apaise les représentations fantasmatiques et s'oppose à l'apparition des pulsions, que Freud nomme le *Ça*. Nicolas Pinon, qui a étudié en détail le cas de Verlaine, considère ainsi que le recours à la boisson a été déterminé par le désir du poète de rompre avec le désir parental : refusant de satisfaire le projet de son père de l'installer dans une vie bourgeoise, il accordait la préférence à la poésie qui, à l'époque, s'épanouissait dans une société réprouvée. Son addiction lui a permis de surmonter la contradiction entre les épisodes de sa vie soumis aux conventions (mariage, enseignement), qu'il n'a jamais réussi à répudier, et son inclination irrésistible pour la poésie.

Plus complexe est la *toxicomanie*. À l'aube de nos civilisations, elle servait de trait d'union entre l'homme et ses dieux ; elle soudait le groupe social et unifiait ses représentations culturelles. Elle s'est transformée en pratique individuelle marquée par un entraînement thymique (déterminé par les émotions, l'affectivité) qui pousse l'individu hors du monde. Son intention lucidement exprimée est de faire naître des sensations agréables : interruption d'une douleur, euphorie, mais aussi rêves ou même hallucinations, création d'un mythe excluant de la réalité. Le XIX^e^ siècle condamna le toxicomane, personnage morbide ; au XX^e^ siècle, la loi du 31 décembre 1970 le considéra comme un délinquant. Les temps ont changé : la toxicomanie est devenue une maladie mais elle garde son côté sulfureux car elle défie le corps social.

La toxicomanie semble incompatible avec la création artistique. Incapable de communiquer la tragédie au centre de laquelle il se trouve, le toxicomane s'effondre dans une désubjectivation systématisée qui se répète inexorablement. Pour Léopold Szondi (1893–1986), psychopathologiste hongrois, « le procédé maniaque (*Suchtmittel*), qu'il s'agisse d'alcool, de toxiques (*Gift*), d'un objet sexuel ou de valeur ou de n'importe

3 Pinon Nicolas, *Alcool, drogues… et création artistique ? Essai de mise en perspective à travers la figure paradigmatique de Paul Verlaine*. Louvain : Université catholique, 2013. (Thèses de l'Université catholique de Louvain.) Cet ouvrage, très complet, a fourni la plus grande partie du contenu du présent article.

4 La néoténie est caractérisée par la persistance de formes larvaires ou de caractéristiques d'un stade inférieur de développement chez certaines espèces animales alors que la capacité reproductrice existe ; elle a pour conséquence de maintenir des traits juvéniles dans les stades adultes.

quoi d'autre n'est toujours qu'un succédané tragique, un puissant pis-aller en lieu et place du partenaire duel, de la mère »[5]. Le toxicomane paie l'échec de cette union première. Ce n'est pas, ce n'est plus la recherche d'un soutien qu'il espère ; l'angoisse est telle que le produit échoue à la dissiper. Elle met en péril la vie même du sujet. La drogue, loin de la contenir, affermit au contraire cette angoisse, dissout inexorablement le Moi du sujet et le sépare du monde et de lui-même.

À la recherche d'explications

Rôle social de l'alcool

Pourquoi un écrivain, un artiste, a-t-il recours à l'alcool dans l'espoir de mieux construire son œuvre ? Remontons le temps : dans les sociétés primitives et antiques, l'alcool servait de lien entre l'homme et son créateur. Le consommer permettait de percer des mystères impénétrables sans son intercession. « L'alcool sert à la fois le sacré et la dérision, le travail et la fête, le rituel social et les transgressions »[6]. Au XVI^{e} siècle, il prospérait sans susciter la moindre réprobation. Mais la société évolue. L'alcool va changer de statut : produit banal, il devient à la fin du XVIII^{e} siècle et au cours du XIX^{e} siècle un fléau dont la morale condamne la nocivité et que la médecine se fait un devoir de soigner. En 1784, Benjamin Rush affirme que l'individu esclave de l'alcool transgresse les principes religieux, moraux, économiques et politiques qui fondent la société américaine. « L'homme ivre rugit comme un taureau fou, pue comme un porc, est lubrique comme un bouc, méchant comme un chien, cruel comme un loup… Bref, l'ivrognerie ravale l'homme au rang de la bête, dans une sorte de régression qui est perte d'humanité. »[7] L'alcool devient un vice, qui entraîne la dégénérescence de qui le consomme et entraîne un péril pour la nation. Voilà l'ivrogne désormais frappé de la marque de l'infamie.

À côté de cette condamnation sans appel, se maintient l'idée que le feu de l'alcool, se transmettant dans le corps, a pouvoir de fortifier la flamme de l'activité créative. L'absinthe, la « fée verte » est considérée comme une boisson orphique : pas de génie sans elle. La liste des consommateurs est longue : Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Charles Cros, Apollinaire, … Mais la défaite de 1870 et, l'année suivante, la Commune entraînent une réaction hygiéniste et moralisatrice. Médecins, aliénistes et politiques unissent leurs efforts : l'avenir appartient aux peuples sobres. La « verte liqueur » devient poison, interdite en 1915.

Il est nécessaire de garder à l'esprit le jugement que portait sur eux la société pour saisir la motivation des artistes réfugiés dans l'alcool. Ainsi Verlaine a-t-il commencé à boire à une époque où la société tout entière pratiquait, donc acceptait l'usage immodéré de la boisson. Devenu adulte, ces excès le mirent au ban de la société. Face au regard de ses proches, face à lui-même, l'alcoolique adopte une posture de défi. En même temps, il éprouve un fort sentiment de culpabilité ; il affirme être capable de mettre un terme à son addiction. Le veut-il, le refuse-t-il ? Le peut-il ?

Alcool et psychanalyse

La psychanalyse ne s'intéresse guère à l'esthétique : « On peut dire que pour bien des moyens et maints effets de l'art, l'intelligence adéquate me fait au fond défaut »[8], écrit Freud. À l'inverse, il se dit convaincu que la psychanalyse est seule capable de mettre en évidence les intentions d'un artiste et l'expression de ses idées inconscientes, mieux que ne le font les historiens et les critiques littéraires, en tout cas, qui montrent « la même attitude infantile que chez le lecteur : admiration et identification narcissique. »[9]

S'extrayant de son champ d'application clinique, la psychanalyse appliquée étudie les phénomènes culturels en leur appliquant la méthode que Freud a préconisée. Elle s'attache en conséquence à l'œuvre et interroge son auteur afin d'en expliquer la genèse. Pour Freud, vivre est permanente source de souffrance : « On sait bien qu'à l'aide du « briseur de souci », l'on peut à chaque instant se soustraire au fardeau de la réalité et se réfugier dans un monde à soi qui réserve de meilleures conditions à la sensibilité »[10]. L'alcool, les drogues, ont pouvoir de procurer un plaisir apaisant dont « les effets recherchés sont des tentatives de masquer les angoisses, de donner de l'élan ou de faire tomber certaines barrières »[11]. Freud considère que l'artiste offre au psychanalyste un terrain privilégié, car il a lui aussi vocation d'explorer l'âme humaine. L'influence qu'il exerce

5 Cité par Lekeuche Philippe, « L'originalité de Léopold Szondi en matière de toxicomanie », *Fortuna*, n°6, 1989, p. 2.
6 Monjauze Michèle, *La Problématique alcoolique*. Paris : Dunod, 1991.
7 Cité par Valleur Marc, « La nature des addictions », In : *Psychotrope*, 2009, vol. 15, 2, pp. 21-44.
8 Freud Sigmund, *La Question de l'analyse profane*. Paris : Gallimard, 2003.
9 Freud Sigmund, *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard, 2010, p. 213
10 Freud Sigmund, *Malaise dans la civilisation*. Paris : Presses universitaires de France, 1992, p. 21.
11 Lavot Laurent, « Les mots de l'addiction », *Perspective Psy*, 2008, vol. 47, 1, p. 13.

sur son public est la résultante « d'une série de déterminations psychiques (histoire personnelle – infantile et familiale, structure de personnalité, etc.) passibles d'examen à l'appui de sources primaires et secondaires. L'art est un « briseur de souci », comme l'est aussi l'alcool ; il est un moyen de supporter le difficile métier de vivre en offrant des poches de répits éphémères, de l'ordre du plaisir, de la narcose transitoire, de la jouissance ».[12]

Pour Freud, l'alcoolisme s'explique par les avatars du déploiement de la sexualité chez un individu. L'alcool a une fonction d'automédication ; il sert à anesthésier la souffrance, et à l'inverse, à augmenter le plaisir, par substitution pulsionnelle. Il a pouvoir d'apporter un remède à la souffrance appelée par l'hostilité de la nature, la conscience de la mort et la lutte obligée contre les semblables. Plus précisément, la psychanalyse freudienne considère que le besoin de boire renvoie au sein maternel, source d'une satisfaction totale. Quand intervient la génitalisation, le futur alcoolique privilégiera la zone labiale, que le réflexe de succion charge d'érotisme, et attendra de l'acte de boire qu'il soulage les tensions. La bouche, les lèvres deviennent un espace de quiétude qui, quand est ingéré le liquide, donnera l'illusion que la boisson apaise la souffrance. Il s'agit, pour l'adulte, d'une régression au stade infantile. Mais ce produit insensibilisant, sorte d'aliment fantasmatique, Freud le considère comme une habitude morbide. Il l'assimile à la compulsion répétitive d'une pulsion sexuelle refoulée ; en ce sens, il peut être considéré comme ce substitut de l'acte sexuel qu'est la masturbation ; il souligne les similitudes qui rapprochent les états d'alcoolisation sévères et la manie. L'alcoolique est en proie à des sentiments de culpabilité, qui se muent en honte, dévastent l'assise narcissique du sujet et font naître chez lui l'impression qu'il est rejeté. Mais, incontestable source de plaisir, l'alcool appelle la répétition, lourde et dangereuse contrainte : l'alcoolique développe des habitudes morbides qui deviennent contraignantes et entraînent l'apparition de symptômes envahissants.

Aveux, confessions et observations

De nombreux écrivains ont raconté les rapports qu'ils entretenaient avec l'alcool et la drogue. Les uns ont trouvé un secours pour affronter les épreuves de l'existence ; on les nomme « existentiels » ; les autres se sont lucidement lancés dans une expérience destinée à amplifier leur créativité ; on les qualifie d'« expérientiels ».

Les premiers ont puisé dans la boisson l'énergie nécessaire à l'acte d'écrire jusqu'au moment où les méfaits de l'alcool ont entraîné une déchéance sociale, une dégradation psychologique, un déclin de leurs ressources physiques et, pire, asséché leurs facultés créatrices. Les exemples sont nombreux : l'accablante angoisse de Baudelaire. Verlaine a en quelques circonstances surmonté son addiction, très provisoirement, il est vrai. Son enfance fut empreinte d'une chaleur affective qui privilégiait durablement la fusion émotionnelle et excluait de ce fait la médiation intellectualisée indispensable à la prise de distance par rapport à l'ordre familial. On peut penser que c'est l'alcool qui a permis au poète de s'extraire de cet ordre. Paradoxalement, l'alcool lui offrait la possibilité de créer un abri protecteur proche de celui que lui apporta son enfance. Une semblable expérience interdit à Francis Scott Fitzgerald de poursuivre sa carrière littéraire. La chute est inéluctable. « Toute vie est bien entendu un processus de démolition »[13], écrit-il. Parvenu à cet état de destruction de son corps et de son esprit, il ne put que déplorer son incapacité à poursuivre les projets qu'il avait conçus dans son adolescence.

Arrêtons-nous un instant sur Marguerite Duras. Dès l'enfance, elle boit. Les années passent : elle boit davantage. Une cirrhose entraîne un répit, pendant dix ans ; suit une rechute définitive. « L'alcool, dont elle connaît les ravages sur son corps, demeure un moyen commode de se retirer du monde, d'anesthésier la douleur de vivre [… Il] lui donne cette jouissance de la régression qu'elle aime tant et dans laquelle elle se vautre. Marguerite est devenue avec lucidité une proie consentante »[14], constate Laure Adler. Loin du monde, elle continue cependant à écrire : « Elle boit pour écrire. Elle appelle cela l'état dangereux. Elle ne peut se passer ni d'écrire ni de l'idée de boire parce qu'écrire la met dans un état de danger extrême. »[15]

On pourrait ajouter à cette liste Jack London, ou Stephen King, qui, à la consommation d'alcool, ajoutait celle des drogues. « Je redoutais de ne plus pouvoir écrire si j'arrêtais de boire et de me droguer »[16], dit-il. Il réagit, met fin à ses addictions et déclare : « L'idée que l'effort créateur et les substances qui altèrent l'esprit sont étroitement liés à l'une des plus grandes et populaires supercheries intellectuelles de notre temps […]

12 Pinon Nicolas, *op. cit.*,p. 155.
13 Scott Fitzgerald Francis, *La Fêlure*. Paris : Gallimard, 2007, p. 11.
14 Adler Laure, *Marguerite Duras*. Paris : Gallimard, 1998, p. 513.
15 *Ibid.,* p. 465.
16 King Stephen, *Écriture : mémoires d'un métier*. Paris : Albin Michel, 2000.

Prétendre que les drogues et l'alcool sont nécessaires pour atténuer les effets d'une sensibilité exacerbée, c'est avancer un ramassis de conneries simplement pour se justifier. »[17]

Bien différentes sont les motivations des artistes qui, à la suite d'une décision mûrement réfléchie, ont souhaité expérimenter les effets de l'alcool ou des drogues sur leurs facultés créatrices. Ils sont nombreux à s'être lancés dans l'aventure. Au XIX[e] siècle, Tomas De Quincey (1785-1859), mais aussi, en 1845, à Paris, les membres du Club des Hachichins, Baudelaire, Gautier, Balzac, Alphonse Karr, entreprirent d'atteindre l'état d'hallucination propice à leurs recherches littéraires. « Le désir de l'idéal est si fort chez l'homme qu'il tâche autant qu'il est en lui de relâcher les liens qui retiennent l'âme au corps, et comme l'extase n'est pas à la portée de toutes les natures, il boit de la gaité, il fume de l'oubli et mange de la folie, sous la forme du vin, du tabac et du hachich. »[18]

Plus construite, est l'expérience menée par Henri Michaux : tenaillé par le désir d'approfondir ses recherches poétiques, il se familiarise avec la psychiatrie, lit Freud, et, pendant cinq années, décide de se livrer à ce qu'il appelle une « *auto-analyse critique* » à l'aide d'alcool et de drogues hallucinogènes. Il affiche clairement son intention : fuir la vie quotidienne, banale, désespérément plane, pour pénétrer l'espace du dedans, glisser dans les plis de la conscience, plonger dans les profondeurs, bref, se mettre en quête de ce qui ressemble à la niche utérine. Ses espérances sont déçues : il souhaitait « atteindre par d'autres moyens des états extraordinaires, rares, extrêmes, proches de la folie, et les retranscrire ».[19] Il a échoué. Le titre d'un des ouvrages relatant ces tentatives – *Misérable miracle : la mescaline* (1956) – est révélateur. Que retient-il ? « L'hallucination de l'ensemble des zones érogènes sensorielles et des objets qui leur sont conformes »[20], mêlant inextricablement corps et pensée ; la naissance spontanée d'une langue issue de son corps, une langue qui est son corps, qu'il tente d'exprimer. Folie, sans conteste : « La Mescaline est une expérience de la folie. [...] Dans mes notes écrites sur le moment, c'était plein de superlatifs (qui me travaillaient), mais en l'air, ne se rapportant à rien. Par quel processus la Mescaline excitait-elle les superlatifs en moi, je me le demande. Par l'intensité de sa pression en moi et par l'intensité proportionnelle et couplée de ma résistance ? Peut-être. »[21]

L'alcool et les drogues renforcent-ils la création ? Le bénéfice, quand il est perceptible, se trouve ailleurs : l'alcool apporte un remède au mal-être, à la douleur, à la dépression. Ceux qui ont utilisé l'alcool ou d'autres produits pour mieux pénétrer les ressources les plus secrètes de leur psyché et y puiser un supplément de créativité en gardent un souvenir négatif ou, du moins, minimisent son influence.

Conclusion

Cette réflexion est parvenue à ses limites. « Il n'est en art qu'une chose valable, celle qu'on ne peut expliquer », disait Georges Braque. Une frontière ne peut être franchie, en effet : la création. Comment, par quel processus psychologique, l'artiste est-il conduit à concevoir un concept neuf, à associer des objets, des idées, des situations, des formes ou des couleurs pour parvenir à un résultat qui transforme la perception du public auquel ils sont proposés ? Freud le reconnaît : le créateur a une connaissance de la psyché qui le hisse à un niveau supérieur à celui qu'occupe le psychanalyste. Ses successeurs n'en ont pas moins exploré le mystère de la création. En vain : beaucoup sont tombés dans le piège de l'interprétation.

Libre et en même temps déterminée, la création jaillit d'une force qui agite le créateur. Elle est en partie maîtrisée par la technicité dont fait preuve l'artiste ; elle s'inscrit également dans un contexte social déterminé. Est-elle spontanée ? Non, affirme Lévi-Strauss dans *La Voie des masques* : « Quand il croit s'exprimer de façon spontanée, faire œuvre originale, il [l'artiste] réplique à d'autres créateurs passés ou présents, actuels ou virtuels. Qu'on le sache ou qu'on l'ignore, on ne chemine jamais seul sur le chantier de la création. » Il reste qu'une part importante de la créativité demeure embuée de mystère, inaccessible à la conscience. Pour Umberto Eco, elle relève de l'alchimie : « Comme l'objet de l'art est un secret maximal et indicible, secret des secrets, n'importe quelle expression ne dit jamais ce qu'elle semble vouloir dire, n'importe quelle interprétation symbolique ne sera jamais l'interprétation définitive, car le secret sera toujours ailleurs »[22]. Ce secret est, semble-t-il, inviolable : nul à ce jour ne l'a percé, même si des artistes recourent parfois à la consommation d'un produit pour stimuler le processus de création et pénétrer ces zones inconnues.

17 *Ibid.*, p. 118.
18 Gautier Théophile, *Le Club des hachichins*. Paris : Mille et une nuits, 2011, p. 48.
19 Martin Jean-Pierre, Henri Michaux, Paris, Gallimard, 2003.
20 Brun Anne, « Hallucinatoire et processus créateur : de l'œuvre d'H. Michaux aux enfants psychotiques », *Champ psy,* 2007, n°46-2, p. 129.
21 Michaux Henri, *Misérable miracle* : *la mescaline*. Paris : Gallimard, 2008, p. 81.
22 Eco Umberto, *Les Limites de l'interprétation*. Paris : Grasset et Fasquelle, 2005.

Résumons : la consommation d'alcool cimente la sociabilité collective des écoles littéraires et influence leur esthétique, c'est incontestable. L'exercice de son art et l'alcoolisation permettent à l'artiste de lever son refoulement, soit. Mais, si l'on admet que la création repose sur la sublimation, comment l'alcool, qui a pour effet de détruire cette dernière, peut-il laisser éclore la création ? Tant qu'ils restent addictifs, prothèses de soutien, les produits ingérés anesthésient les sources d'angoisse et, s'ils ne le favorisent, ne brisent guère l'élan de la création. Mais, lorsqu'ils atteignent une forme toxicomaniaque, ce sont la vie et la création qui sont menacées : la sublimation par l'art ne peut plus s'exercer car le « Moi » se dissout progressivement et détruit l'énergie libre nécessaire à l'élaboration de l'œuvre.

DANS LA TÊTE DE VAN GOGH

Jean-Paul MEYRUEIS

Vincent Van Gogh est né en Hollande, à Zundert, le 30 mars 1853, dans une famille où l'on était pasteur ou marchand d'art de père en fils.
Il était roux, couvert de taches de rousseur avec des yeux bleu clair, fonçant parfois jusqu'au vert.

Il quitte l'école à seize ans et entre à la Haye dans la galerie d'art Goupil, dirigée par un de ses oncles. Dans cette ville, où il resta trois ans et laissa le souvenir d'un employé aimable et fiable, il visite les musées et découvre les maîtres hollandais, en particulier Rembrandt. Son jugement se forme.

Vincent était depuis trois ans à la Haye, lorsqu'il découvrit presque un homme dans son frère Théo, son cadet de quatre ans. En 1872, les deux frères commencent à correspondre. Cette correspondance se poursuivra jusqu'à la mort de Vincent, en juillet 1890. Inachevée, la dernière lettre à Théo a été trouvée dans la poche de Vincent après son suicide. 661 lettres ont été conservées et publiées. Elles constituent, après sa peinture, une deuxième œuvre d'écrivain, magnifique autobiographie, trésor d'érudition et réflexion métaphysique sur l'art, la vie et la mort.

Avec ces lettres nous entrons dans la tête de Van Gogh, nous suivons l'évolution progressive de ses troubles psychiques et celle de sa peinture.

Mais revenons à sa jeunesse. Au cours de l'été 1873, il est muté à Londres. Censée représenter une récompense, cette mutation fut le déclencheur de l'inéluctable. Un amour malheureux désorienta complètement Vincent. À partir du moment où il fut éconduit, son comportement se modifia totalement. Il devint bizarre, taciturne et renfermé, feuilletant la Bible une partie de la nuit et exhortant son frère à ne plus lire que celle-ci.

En 1875 il est muté à Paris. Traînant à l'hôtel Drouot, il découvre les dessins et pastels de Millet. Ce maître de l'école de Barbizon allait rester pendant toute sa vie une source d'inspiration. Quelques mois plus tard, il est licencié. Ainsi s'achevèrent ses six ans d'apprentissage du métier de marchand de tableaux.

À 23 ans, il était sans emploi et n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire.

Il fut successivement instituteur en Angleterre, puis commis dans une librairie, avant de décider de suivre la tradition familiale et de devenir pasteur. Mais après un an d'études, il abandonne sa préparation.

En 1878, à l'âge de 25 ans, il s'inscrit dans une école de formation pour prédicateurs laïques et part ensuite dans le Borinage, sinistre région minière de Belgique.

Il s'intègre alors à la population de mineurs, descend dans la mine, soigne les blessés… Mais il enseignait la Bible de façon trop littérale. Il donne ses vêtements, dort sur le sol, gardant la poussière de charbon sur son visage…

Toutefois, à côté de la religion, ses réflexions sur l'art conservaient une place. En juin 1879, il écrit : « Je ne connais pas de meilleure définition du mot art que celle-ci : l'art c'est l'homme ajouté à la nature, la nature, la réalité, la vérité, mais avec une signification, avec une conception, avec un caractère que l'artiste fait ressortir

et auxquels il donne de l'expression, qu'il dégage, qu'il démêle… » Toute l'évolution future de sa peinture était déjà dans cette phrase.

Puis il sombre et se retire dans une nuit qui n'a jamais été percée. Pendant neuf mois, d'octobre 1879 à juillet 1880, il n'écrit plus à Théo. Il semble avoir traversé une crise mentale effrayante. Lorsqu'il émerge, son fanatisme religieux a fait place à la colère contre l'Église établie.

C'est pendant cette période de mue au Borinage qu'à l'âge de 27 ans il décide de se consacrer à l'art. C'était un choix logique. Depuis l'enfance, il avait fait des petites esquisses. L'art lui permet de livrer ses sentiments. Il peut exprimer sa compassion dans ses dessins. Il le fera plus tard dans ses toiles. Il illustrait souvent ses lettres par des croquis et avait le sentiment que les mots n'étaient pas aussi vivants que les tableaux.

« Il est assez étrange que je fasse parfois des croquis presque contre ma volonté. » écrivait-il à son frère.

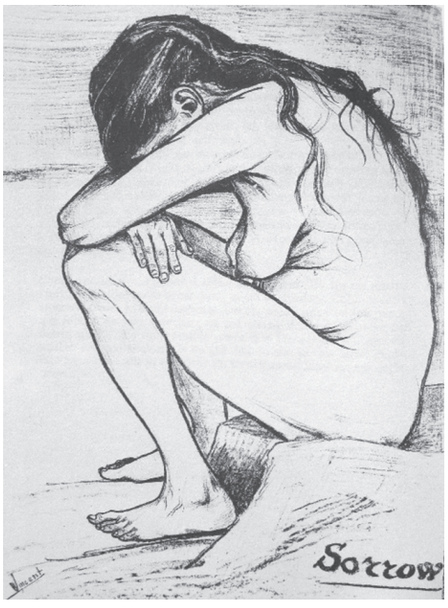
Ce fut d'abord un travail d'amateur. En septembre 1881 il commence à travailler au pinceau et à l'estompe, avec un peu de sépia ou de l'encre de Chine, puis, et de temps en temps, avec un peu de couleur.

Il dessine des centaines d'études, comme celle de ces mains.

Il écrit : « C'est une nécessité absolue qu'avant de commencer on sache dessiner avec une certitude relative, la proportion exacte et la place des objets. Si l'on se trompe, tout est gâté… »

Il s'inscrit à l'École des beaux-arts de Bruxelles, copie des tableaux et s'entraîne à l'aide de manuels de dessin. Anton Mauve, le beau-frère de sa mère et l'un des peintres les plus connus de l'époque, accueille Vincent, le familiarise avec les couleurs et lui donne des conseils indispensables.

Écoutons-le : « J'ai dessiné un vieux paysan malade, assis sur une chaise près du foyer, la tête dans les mains et les coudes sur les genoux. Évidemment, je n'en resterai pas là. Il faut comprendre comment je considère l'art. Pour arriver à la vérité, il faut travailler longtemps et beaucoup. Ce que je veux et ce à quoi je vise est bigrement difficile, et pourtant je ne crois pas viser trop haut. »



Sorrow*, 1882, coll. privée. DR.*

« Je veux faire des dessins qui frappent certaines gens ; Sorrow est un petit début. »

« Qu'est-ce dessiner ? Comment y arrive-t-on ? C'est l'action de se frayer un passage à travers un mur de fer invisible, et la grandeur n'est pas une chose fortuite, elle doit être voulue… »

Il commence alors les natures mortes. « C'est une chose admirable de regarder un objet et de le trouver beau et d'y réfléchir et de le retenir et de dire ensuite : je vais me mettre à le dessiner et le travailler alors jusqu'à ce qu'il soit reproduit. »

En 1883, il revient vivre chez ses parents à Nuenen. Il passe le plus clair de ses journées à faire des croquis des environs et des gens du village. Il travaille avec fureur à des paysages. Il peint des tableaux représentant des paysans ramassant la tourbe, plantant des pommes de terre ou bêchant devant une chaumière. En 1885 il avait atteint son but. Il dessinait la vie paysanne dans tout son réalisme : une paysanne liant une gerbe, avec ses bras puissants, ses hanches massives, dans une position difficile et incommode, ou un bûcheron au travail, aussi tanné par les intempéries que son pantalon fripé.

Il écrit à Théo : « L'étude des bûcherons est la mieux réussie et je crois qu'elle te plairait… J'ai appris à mesurer et à voir et à chercher les grandes lignes. »

Il réalise une série de toiles représentant des tisserands locaux dans leurs chaumières.

« J'arriverai probablement aussi à savoir faire des portraits ; soit dans la figure, soit dans le paysage, je voudrais exprimer non pas quelque chose de sentimentalement mélancolique, mais une profonde douleur.



Les Mangeurs de pommes de terre*, 1885, Amsterdam, Van Gogh Museum.*

Que suis-je aux yeux de la plupart ? Une nullité ou un homme excentrique ou désagréable, quelqu'un qui n'a pas de situation dans la société ou qui n'en aura pas, enfin un peu moins que rien. Alors je voudrais montrer par mon œuvre ce qu'il y a dans le cœur d'un tel excentrique, d'une telle nullité. »

En mai 1885, il peint l'œuvre maîtresse de cette première période *les Mangeurs de pommes de terre*.
Au moyen de couleurs sombres, les couleurs de la terre, il témoigne de la vie sinistre des paysans qu'il avait observés avec tant de compassion pendant ses années de prédication et à ses débuts en tant qu'artiste.

Dans une pièce aussi fruste qu'une étable, le dîner de ces paysans, les mains noueuses usées par le travail, les traits rudes, la tendresse du regard de la jeune fille et la faible lueur de la lampe affirment une réalité dure mais profondément humaine.

Il écrit : « J'ai voulu m'attacher consciencieusement à donner l'idée que ces gens qui, sous la lampe, mangent leurs pommes de terre avec leurs mains, ont aussi labouré la terre et que mon tableau exalte donc le travail manuel et la nourriture qu'ils ont eux-mêmes si honnêtement gagnée. J'ai voulu qu'il fasse penser à une toute autre façon de vivre que la nôtre, gens civilisés. Ainsi je ne désire donc pas du tout que tout le monde le trouve même beau ou bon. »

Cinq ans plus tard, à la fin de sa vie, Van Gogh considérait toujours que ce tableau était un des deux meilleurs qu'il ait peints. Pour lui l'art avait essentiellement une fonction sociale.

Au moment ou il décidait de peindre ce tableau, son père le pasteur Van Gogh, mourut brutalement.

Les couleurs de ses tableaux sont encore sombres. Il considérait et écrivait jusque-là, qu'il n'y a dans la nature presque pas de couleurs qui ne soient grises. Bientôt, il pensera autrement. En novembre 1885, il écrit en effet : « Ici en Hollande, il est difficile de comprendre ce que l'impressionnisme veut dire. Mais cela nous intéresse beaucoup… On commence à peindre dans un tout autre ton… Ce que j'ai fait, en dernier lieu, est une étude d'une allée de peupliers avec des feuilles d'automne jaunes où le soleil fait de-ci, de-là, parmi les feuilles tombées sur le sol, des taches éblouissantes, alternant avec les ombres portées des troncs d'arbres. Et le ciel bleu par là-dessus entre les feuilles. »

À la fin de l'année 1886, Vincent quitte définitivement la Hollande. Il va d'abord à Anvers où il suit des cours d'art. Ses camarades se souvinrent de lui comme d'un rustre vêtu de grossiers vêtements de paysan et qui utilisait une planche comme palette. Il étudie les couleurs lumineuses de Rubens.



Portrait de Van Gogh
par Toulouse-Lautrec, *Pastel*
Van Gogh Museum.

Dès cette période, Van Gogh, qui devait devenir le coloriste le plus intense de son époque, semble avoir commencé à développer, au sujet de la couleur, des idées presque mystiques que l'on trouvera reflétées dans ses dernières œuvres. Il écrit : « La couleur par elle-même exprime quelque chose, on ne peut s'en passer, il faut en tirer profit. »

Un froid matin de février 1886, il arrive à Paris et va habiter chez Théo. Il découvre les Impressionnistes, les Pointillistes, les Symbolistes et l'art japonais. Il devient l'ami, de Signac, de Gauguin, d'Émile Bernard et de Toulouse-Lautrec. Ce dernier fit de Vincent un très beau portrait au pastel.

Pissaro expliqua l'Impressionnisme à Vincent qui commença à produire des toiles colorées et lumineuses. Il libéra sa palette des tons sombres et terreux qu'il avait utilisés dans ses premières œuvres en Hollande.

« La couleur est au tableau ce que l'enthousiasme est à la vie », disait-il.

En deux ans, 220 toiles jaillirent de ses pinceaux. Il assimila un grand nombre de nouvelles techniques en les imitant :



Prunier en fleurs en perspective
aplatie*, copié d'Hiroshige,*
peintre japonais
Amsterdam, Van Gogh Museum

Dans le tableau d'un moulin à Montmartre le personnage à la pelle fait écho aux paysans hollandais de sa première manière et le moulin à vent est un souvenir des moulins de son pays natal. Mais dans le ciel tournent déjà les corbeaux, témoins de sa mélancolie. Ils annoncent ceux qui planeront sur le champ de blé final.

Pissaro comprit les possibilités de Vincent. Après la mort de celui-ci, il fit remarquer qu'il avait été certain que Van Gogh « ou bien deviendrait fou, ou bien nous laisserait loin derrière lui », ajoutant : « Je ne savais pas alors qu'il ferait les deux ».

Cézanne, lui, dit un jour à Vincent : « Monsieur, vous peignez comme un fou. »

Après deux ans à Paris, il était temps pour Vincent de voler de ses propres ailes ; il s'était mis à boire plus que de raison et il se querellait avec son frère.

En février 1888, Van Gogh s'installe à Arles qu'il décrit à son frère comme « une petite ville entourée de champs couverts de fleurs jaunes et rouges, exactement comme un rêve japonais ».

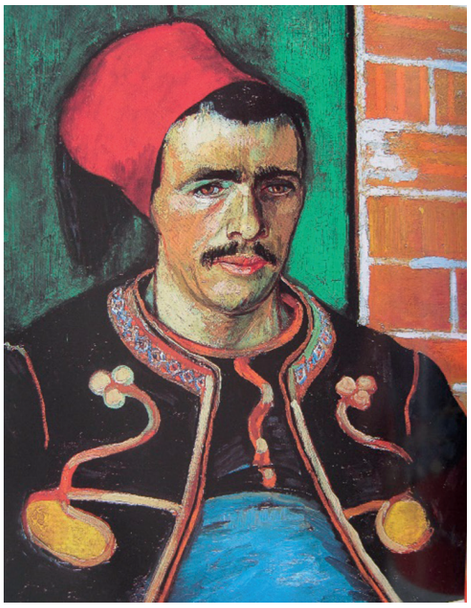
Il peint une série de vergers, quinze tableaux impressionnistes mais influencés par le Japon.

Pendant l'année 1888, sa production est torrentielle. Il exécute pendant cette période au moins 90 dessins et 100 toiles dont un grand nombre sont universellement célèbres.

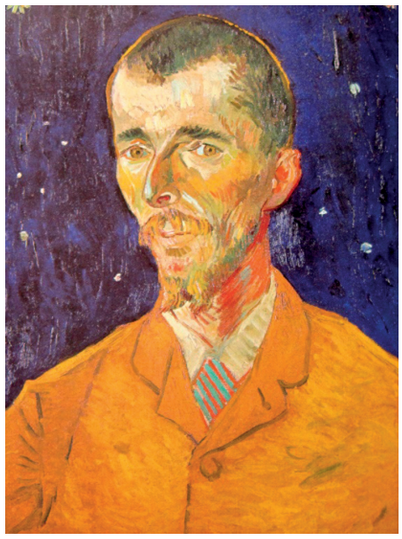
Écoutons ce qu'il écrit de quelques-uns de ces tableaux :

« J'ai trouvé une chose drôle. C'est le pont-levis avec petite voiture jaune et groupe de laveuses, une étude où les terrains sont orangé vif, l'herbe très verte le ciel et l'eau bleus. Il lui faut seulement un cadre calculé exprès en bleu de roi et or. »

« Le peintre de l'avenir, c'est un coloriste comme il n'y en a pas encore eu [...] Je sens que cela viendra dans une génération plus loin et que pour nous, il faut faire ce que nos moyens nous permettent dans cette direction, sans douter et sans broncher », et il ajoute une phrase fondamentale : « Je cherche maintenant à exagérer l'essentiel, à laisser dans le vague exprès le banal. »



Le Zouave,
juin 1888, Van Gogh Museum.

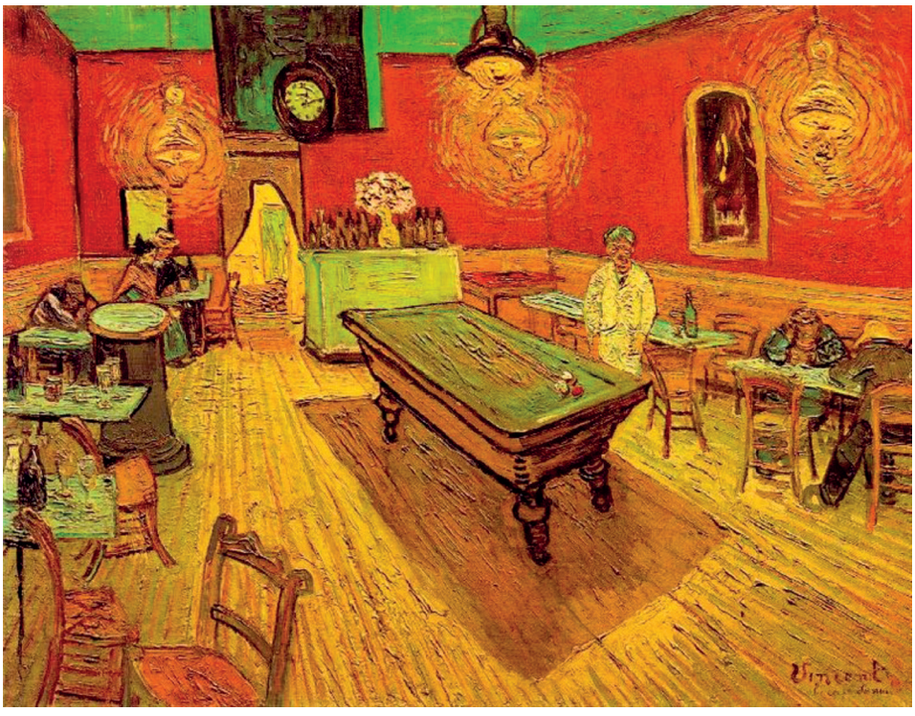


Portrait de l'écrivain belge Eugène Boch, *septembre 1888, Musée d'Orsay*.

« J'ai enfin un modèle – un zouave – c'est un garçon à petite figure, à cou de taureau, à l'œil de tigre et j'ai commencé par un portrait et recommencé par un autre ; le buste que j'ai peint de lui était horriblement dur, en uniforme du bleu des casseroles émaillées bleues, à passementerie d'un rouge orangé fané, avec deux étoiles citron sur la poitrine, un bleu commun et bien dur à faire. La tête féline très bronzée coiffée d'un bonnet garance, je l'ai plaquée contre une porte peinte en vert et les briques orangées d'un mur. C'est donc une combinaison brutale de tons disparates, pas commode à mener. »

C'est la période des portraits. « Au lieu de chercher à rendre exactement ce que j'ai devant les yeux, je me sers de la couleur plus arbitrairement pour m'exprimer fortement. »

« Je voudrais faire le portrait d'un ami artiste. Cet homme sera blond. Je voudrais mettre dans le tableau l'amour que j'ai pour lui. Je le peindrai donc tel quel, aussi fidèlement que je pourrai pour commencer. Mais le tableau n'est pas fini ainsi. Pour le finir, je vais être coloriste arbitraire. J'exagère le blond de la chevelure, J'arrive aux tons orangés, aux chromes, au citron pâle. Derrière la tête, au lieu de peindre le mur banal du mesquin appartement, je peins l'infini, je fais un fond simple du bleu le plus riche, le plus intense que je puisse confectionner, et par cette simple combinaison la tête blonde éclairée sur ce fond bleu riche, obtient un effet mystérieux comme l'étoile dans l'azur profond. »



Le Café de nuit, *Yale University Art Gallery*.

« Dans mon tableau du *Café de nuit* j'ai cherché à exprimer que le café est un endroit ou l'on peut se ruiner, devenir fou, commettre des crimes. Ce tableau est un des plus laids que j'ai faits. Il est équivalent, quoique différent, aux *Mangeurs de pommes de terre*. J'ai cherché à exprimer avec le rouge et le vert les terribles passions humaines. La salle est rouge sang et jaune sourd, un billard vert au milieu, quatre lampes jaune citron à rayonnement orangé et vert. C'est partout un combat et une antithèse des verts et des rouges les plus différents dans les personnages de voyous dormeurs, petits, dans la salle vide et triste, du violet et du bleu. Le rouge sang et le vert jaune du billard par exemple contrastent avec le petit vert tendre Louis XV du comptoir, où il y a un bouquet rose. Les vêtements blancs du patron, veillant dans un coin dans cette fournaise, deviennent jaune citron, vert pâle et lumineux… »



Chambre à coucher de Van Gogh à Arles. *Version 3, 1889, Musée d'Orsay.*

« La deuxième toile représente l'extérieur d'un café, illuminé sur la terrasse par une grande lanterne de gaz dans la nuit bleue, avec un coin de ciel bleu étoilé. La question de peindre des scènes, ou effets de nuit sur place et la nuit même, m'intéresse énormément. De parti pris, ne plus dessiner un tableau au fusain. Cela ne sert à rien. Il faut attaquer le dessin avec la couleur même pour bien dessiner. »

« J'avais une nouvelle idée en tête et en voici le croquis ; La couleur doit donner par sa simplification un style plus grand aux choses, être suggestive ici du repos ou du sommeil en général. Les ombres et ombres portées son supprimées, c'est coloré à teintes plates et franches mais qui s'harmonisent. »

C'est la période de la série des sept tableaux de tournesols.

Mais il poursuit également les portraits :

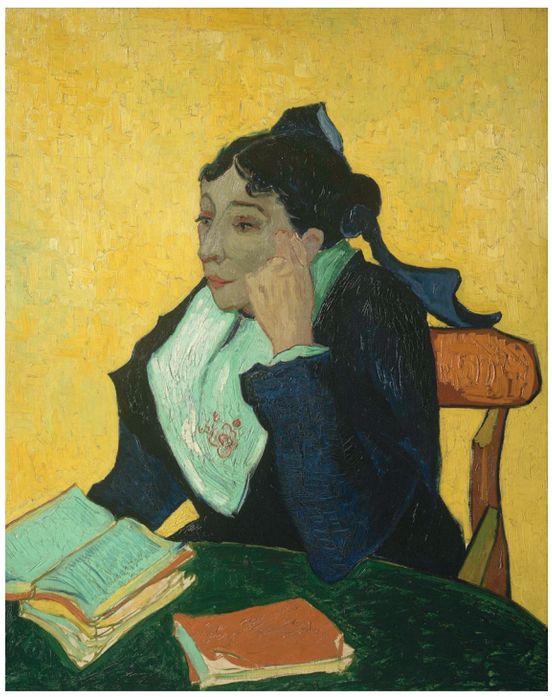
« Il faut que j'arrive à faire une figure en quelques traits. Cela m'occupera tout l'hiver.

As-tu vu le portrait en noir de Madame Ginoux ? C'est là un portrait peint en trois quarts d'heure. »

Le 23 octobre 1888, Gauguin rejoint Vincent à Arles. Il va y passer deux mois qui ne le rendront pas sympathique.

Il traite Van Gogh comme un élève qui, au début, dans son tableau *Salle de danse à Arles*, suit ses conseils et s'initie au concept de cloisonnisme et aux aplats. Mais rapidement, les deux hommes réalisèrent l'incompatibilité de leurs conceptions de l'art. Vincent voit son grand projet de communauté d'artistes s'envoler.

Dès le début décembre, la tension entre les deux hommes devient intolérable. Un soir, Vincent jette à la tête de Gauguin un verre d'absinthe et son contenu.



Portrait de Madame Ginoux
Arles, novembre 1888, Musée d'Orsay.

Le 23 décembre au soir, Van Gogh poursuit Gauguin avec un rasoir ouvert à la main, puis s'enfuit en courant. Il rentre dans sa maison jaune et se tranche l'oreille gauche. Après avoir arrêté l'hémorragie, il enveloppe le morceau d'oreille et le porte à une prostituée qu'il fréquentait régulièrement.

Vincent reprend conscience à l'hôpital d'Arles. Les jours suivants, il tombe par moments dans un délire philosophique et théologique. Quelques semaines plus tard il sort et recommence à peindre.

Au début février 1889, il fait une rechute. Il est terrifié par des hallucinations visuelles et auditives. Il essaie de manger ses couleurs et tente de boire dans ses bidons de térébenthine. Ne pouvant affronter la terreur de vivre seul, il continue à vivre à l'hôpital. Il écrit qu'il est traversé d'un courant profond de tristesse, vague difficile à définir.

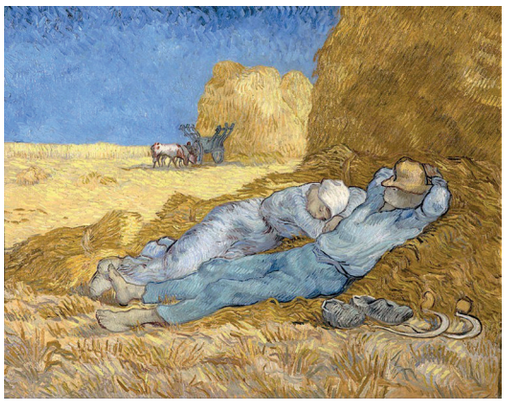
Il demande alors à être hospitalisé à l'asile de Saint-Rémy où il est admis le 8 mai 1889, avec le diagnostic de « manie aiguë avec hallucinations de la vue et de l'ouïe. »

Au cours des pires moments de ses crises, il est incapable de dessiner, de peindre ou d'écrire. Une fois remis, il est aussi lucide que jamais.

Pendant des semaines il n'est pas en état de sortir. Il continue alors à peindre en copiant des estampes que son frère lui envoie, en particulier celles de Millet comme *La Sieste*.



La Sieste *de Jean-François Millet, 1866*
Boston Museum of Fine arts.



La Méridienne *de Van Gogh, 1890*
Musée d'Orsay.

Progressivement, il peut quitter les abords de l'asile et passe ses journées à errer dans la campagne environnante à peindre des paysages. Il se passionne alors pour les cyprès.

« J'ai un besoin terrible de – dirais-je le mot – de religion, alors je vais la nuit dehors, pour peindre des étoiles… »



La Nuit étoilée*, juin 1889, Museum of Modern Art, New York.*

« Le cyprès est incroyablement caractéristique du paysage de Provence… Jusqu'ici je n'ai pas pu le faire comme je le ressens. »

« Les cyprès me préoccupent toujours, je voudrais en faire une chose comme les toiles de tournesols, parce que cela m'étonne qu'on ne les ait pas encore faits comme je les vois. C'est beau comme lignes et comme proportions comme un obélisque égyptien. Et le vert est d'une qualité si distinguée. C'est la tache noire dans un paysage ensoleillé, mais elle est une des notes noires les plus intéressantes, les plus difficiles à taper juste, que je puisse imaginer. Or il faut les voir ici contre le bleu, dans le bleu pour mieux dire. »

Ce tableau révèle le style qu'il avait acquis : coups de pinceau tourbillonnants, empâtements épais, composition dynamique…

Vincent resta un an à l'asile, produisant en moyenne deux toiles par semaine.

À l'exposition de 1890, à Bruxelles, quelques mois avant le suicide de Van Gogh, Anna Boch, une femme artiste, acheta pour 400 francs (850 euros actuels) *La Vigne rouge*, seul tableau qu'il vendit pendant toute sa vie.

Le 16 mai 1890, Van Gogh quitte l'asile pour Paris où il passe trois jours chez son frère avant de se rendre au village d'Auvers-sur-Oise, sur recommandation de Pissaro.

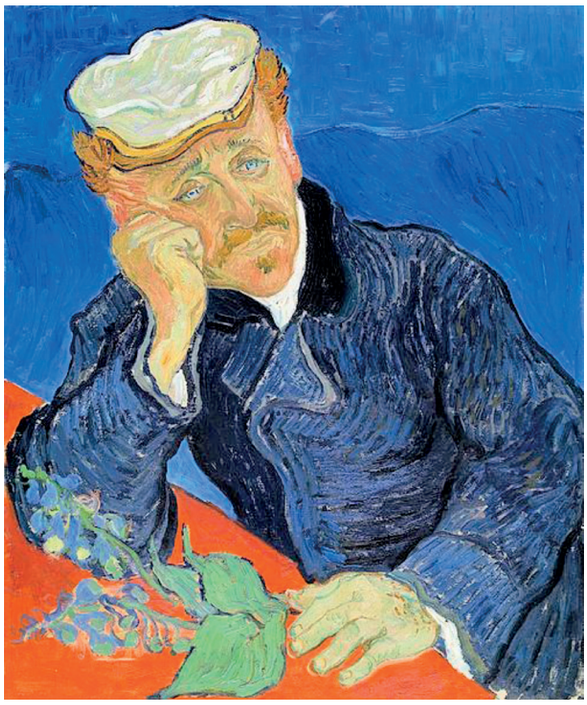
Il loge dans une petite auberge sous la surveillance du Dr Paul Gachet, médecin et ami des artistes. À partir de son arrivée à Auvers et jusqu'à sa mort, il ne fait plus de crise, ce qui est en faveur du rôle de l'absinthe dans leur déclenchement.

Pendant les 65 jours qu'il lui reste à vivre, Vincent peint 70 toiles qu'il entasse dans une cabane avec les chèvres. Sa santé s'améliore.

Les trois toiles les plus célèbres de cette période sont incontestablement *Le Portrait du Dr Gachet*, *L'Église d'Auvers* et l'effrayant *Champ de blé aux corbeaux*.

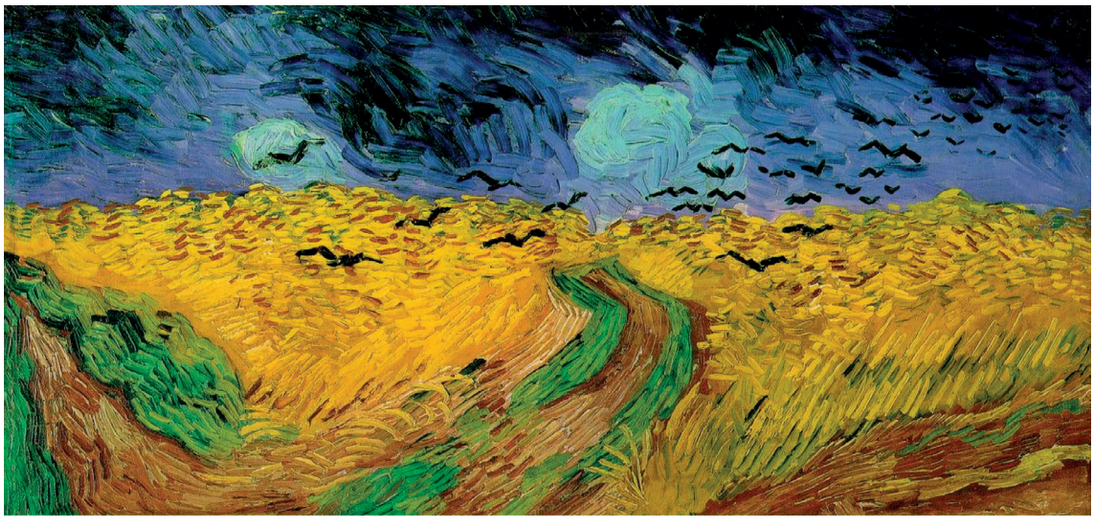


Église d'Auvers-sur-Oise, *1890*
Musée d'Orsay.



Portrait du docteur Gachet, *1890*
coll. privée. DR.

En 1990, une des deux versions du portrait du docteur Gachet s'est vendue chez Christie's 495 millions de francs ! Van Gogh a atteint le point final de son évolution. Sa pathologie a pris le dessus. Avec le *Champ de blé aux corbeaux*, de nombreux critiques d'art pensent qu'il a exprimé ses pressentiments les plus sombres. À la vue des oiseaux qui montent à l'horizon et s'approchent du premier plan en se bousculant, on sent qu'un malheur menace. L'impossibilité de trouver une issue est exprimée dans trois chemins bourbeux qui se séparent pour mener nulle part.



Le Champ de blé aux corbeaux*, 1890, Musée Van Gogh, Amsterdam.*

Mais Van Gogh a commenté lui-même ce tableau : « Je n'ai pas craint d'essayer d'exprimer la tristesse et l'extrême solitude… Ces tableaux vous diront ce que je ne peux pas dire avec des mots. »

Il n'existe aucune preuve que ce tableau, comme le voudrait la légende, se soit effectivement trouvé sur le chevalet de Van Gogh au moment de son suicide. C'est plutôt dans sa dernière lettre à son frère qu'il faut chercher les raisons de son geste : « J'ai craint que je vous étais redoutable, étant à votre charge. »

Le 27 juillet 1890, Vincent Van Gogh se tire une balle dans la région thoraco-abdominale. Il meurt deux jours plus tard.

Il est temps de se poser la question. Van Gogh était-il fou ? Et d'abord qu'est-ce que la folie ? Un mot à éviter, désignant autrefois un ensemble de concepts différents, de troubles du comportement, regroupés dans un but de simplification.

Le premier trouble, apparu dès son enfance, est l'existence d'une profonde mélancolie au sens psychiatrique du terme c'est-à-dire une tristesse insurmontable, un dégoût de vivre. Dans une lettre à Signac, il décrit parfaitement les symptômes : « La mélancolie me prend souvent avec une grande force et il me reste des désespérances intérieures d'assez gros calibre. » Il ajoute : « Sitôt rétabli, je pressens déjà la rechute future. »

De son enfance à sa mort, Van Gogh a souffert d'une variation anormale de l'humeur, alternance de périodes d'excitation et de dépression, voire de mélancolie profonde entrecoupée de périodes de stabilité. L'ensemble de ces troubles correspondent à ce que l'on désigne, à l'heure actuelle sous le terme de troubles bipolaires.

Mais Vincent souffrait également d'une autre pathologie qui se révéla le 23 décembre 1888, lorsqu'il lança le contenu de son verre à la face de Gauguin. Elle prit fin à la sortie de l'asile de Saint-François de Mausole, le 16 mai 1890. Après l'arrêt de l'absinthe, les crises n'ont pas récidivé.

Le professeur Gastaut, qui faisait autorité sur le cas de Vincent, a étudié son intelligence qu'il qualifie de remarquable si l'on considère son raisonnement, l'acuité de son jugement et la finesse de ses analyses introspectives. Il maniait couramment quatre langues et écrivait en français sans difficultés, même lors des impulsions à écrire qu'il éprouvait au cours de ses états confusionnels légers. Cette « scribomanie » est caractéristique des sujets atteints d'une épilepsie du lobe temporal. On retrouve également chez ces sujets et chez Vincent :
- une affectivité collante à l'égard de ses proches, de ses amis et de ses amours ;

- une impulsivité paroxystique se traduisant par des colères non motivées, des impulsions hétéroagressives, voire presque meurtrières ;

- des impulsions autoagressives (son oreille coupée).

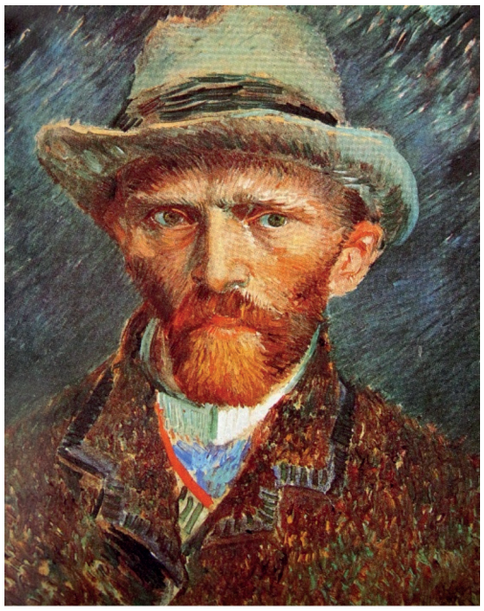
La lésion temporale responsable des crises de Van Gogh a probablement été acquise pendant l'enfance. Elle remonte peut-être à la naissance car si les crises sont apparues tardivement, les troubles du caractère et du comportement ont, au contraire, été précoces.

Le caractère tardif des crises s'explique probablement par les excès alcooliques que Van Gogh a commis dès son arrivée à Paris, en 1886 (vin et surtout absinthe dont Magnan a démontré à la même époque, les propriétés convulsivantes). Il ne faut pas diminuer l'influence de causes adjuvantes : caféisme, tabagisme, état de dénutrition.

Il est donc maintenant possible d'établir une relation, intime entre sa vie, sa maladie et son œuvre.

Malraux disait à juste titre : « Van Gogh n'est pas un fou devenu peintre, mais un peintre devenu fou. »

Le fait que les œuvres de Van Gogh aient été influencées par sa démence peut difficilement être contesté. Mais elles ne présentent aucune caractéristique des formes d'expression produites par les patients schizophrènes. Elles restent des Van Gogh très réfléchis et soigneusement construits.



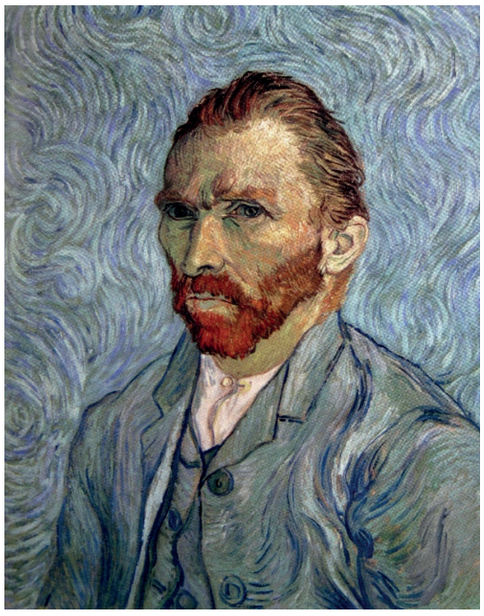
Autoportrait au chapeau de feutre,
Hiver 1886-1887
Amsterdam Rijksmuseum.

Prenant conscience de la révolution impressionniste et de son impact dans le monde somnolent de la peinture du XIX^{e} siècle, il cherche à agrandir la brèche qu'elle a ouverte. Il aboutit à une volonté de déformation qui s'explique par la volonté d'enrichir et non de portraiturer la réalité. Il va se servir pour cela des périodes d'excitation que lui impose sa maladie. À partir de la décompensation des troubles psychiques, en 1888 et 1889, son œuvre évolue lentement. Elle complète l'évocation emphatique de la couleur par le mouvement circulaire et ondulant de la ligne.

La carrière artistique de Van Gogh ne dura que dix ans, mais elle produisit 1 700 œuvres conservées, 900 dessins et 800 toiles.

Cézanne, Gauguin, Seurat et Van Gogh vont créer l'art le plus brutalement stylisé qu'on ait connu depuis Le Greco. Le tableau s'adressait maintenant à l'œil. La route était ouverte pour les Fauves et les Expressionnistes.

-



Autoportrait, *1889, Courtesy National Gallery of art, Washington.*

Approche bibliographique

Lettres de Vincent Van Gogh à son frère Théo, chez Grasset éditeur.

« Les reproductions photographiques fidèles d'œuvres d'art du domaine public à deux dimensions sont du domaine public. » (Wikipedia foundation).

Je remercie mon confrère et ami le docteur Jean-François Bourguet, psychiatre, pour son aide précieuse pour la présentation des diagnostics récents concernant les troubles psychiques dont Vincent Van Gogh était atteint.

LUDWIG VAN BEETHOVEN, UN SILENCE ASSOURDISSANT

Patrick BUFFE

Ludwig Van Beethoven était sourd, chacun sait cela. Mais, cet étonnant paradoxe que l'un des plus grands musiciens que le monde ait connu fût atteint par cette infirmité, et que la cause de celle-ci restât encore mystérieuse, continue à susciter de nombreuses études et à soulever maintes hypothèses.

La vie de Beethoven fut assombrie par deux problèmes de santé majeurs, l'un concernant l'audition et l'autre l'appareil digestif.

Une santé altérée tout au long de sa vie

Au début de 1797, à l'âge de 26 ans, apparaissent des coliques, qui sont peut-être, les séquelles d'une typhoïde contractée dix ans plus tôt. Au cours de l'été, Beethoven est atteint par une nouvelle fièvre typhoïde, dont il guérit avec quelques séquelles et qui précède de peu l'installation de sa surdité, puisque c'est à partir de 1801 qu'il s'en ouvrira à ses amis intimes : « Je n'entends pas les sons aigus des instruments et les voix quand je me place un peu loin… Quand on parle doucement, j'entends à peine ; oui, j'entends bien les sons, mais pas les mots et d'autre part, dès que l'on crie, cela m'est intolérable. » En octobre 1802, deux mois avant son trente-deuxième anniversaire, le compositeur, dans un moment de désespoir, rédige le fameux *Testament d'Heiligenstadt* : « Imaginez-vous que, depuis six ans, je suis atteint par un mal incurable qui, de plus, a été aggravé par des médecins incompétents. D'année en année, mes espoirs de guérison ont été progressivement anéantis et j'ai finalement été conduit à accepter l'idée d'une infirmité définitive, dont le traitement pourrait peut-être durer des années, voire s'avérer impossible. Cependant, je ne parviens pas à me résoudre à dire aux gens : parlez plus fort, car je suis sourd. Mais quelle humiliation, lorsque quelqu'un près de moi entendait une flûte au loin et que je n'entendais rien, ou lorsque quelqu'un entendait le berger chanter et que je n'entendais rien non plus ; de tels événements m'ont poussé jusqu'au bord du désespoir, il s'en fallut de peu que je ne misse fin à mes jours. » La progression de cette surdité, qui a commencé par l'oreille gauche, sera inexorable en dépit de quelques accalmies. En 1812, il n'entend plus guère que les fréquences les plus graves. Cela n'affecte pas son sens de l'humour : le 8 décembre 1813, il dirige *La Bataille de Vitoria*, œuvre symphonique pour deux orchestres et mousqueterie et, comme on lui demandait s'il entendait bien tous les détails, il répondit : « J'entends bien la grosse caisse ». En 1814, il utilise quatre cornets acoustiques différents munis d'un serre-tête afin de laisser les mains libres de jouer, fabriqués tout exprès pour lui par son ami Nepomuk Mælzel, qui inventera plus tard le métronome. En 1815, apparaissent les « cahiers de conversation » que Beethoven utilisera désormais pour correspondre avec ses interlocuteurs. En 1824, la surdité est profonde. En tant que chef honoraire, il assiste, le 7 mai, à la création de sa neuvième symphonie et se tient au côté du chef d'orchestre. Il feuillette la partition et ne se rend pas compte de la fin de l'exécution. La soliste Karoline Unger se lève alors, le prend aux épaules et le fait se retourner face à l'ovation de la salle, qu'il n'a pas entendue. Au cours de l'été 1826, s'installe un ictère qui précède de peu une ascite, c'est-à-dire un épanchement liquidien dans le ventre, un gonflement des membres inférieurs, une perte d'appétit avec nausées, ensemble de signes qui révèle une décompensation hépatique. Quatre ponctions d'ascite sont pratiquées entre décembre 1826 et février 1827. Beethoven plaisante encore : « Il vaut mieux voir couler de l'eau de son ventre que de sa plume… » Il sombre dans le coma le soir du 23 mars et meurt le 26 mars 1827, à 17 h 45, il est alors âgé de 56 ans.

La surdité de Beethoven

Sans nous attarder sur cette cirrhose qui l'emporta, envisageons le problème de la surdité. Il s'agit donc d'une surdité bilatérale ayant d'abord atteint l'oreille gauche, à l'âge de 26 ans, et dont l'évolution s'est faite progressivement, avec quelques pauses mais sans rémission, vers une surdité à peu près totale à l'âge de 52 ans. Les sifflements et les bourdonnements ont accompagné la surdité pendant assez longtemps et ont cessé lorsque cette dernière est devenue totale. Beethoven souffrait également de violentes céphalées et de douleurs d'oreille, mais n'a jamais présenté de vertiges. Les données fournies par le rapport d'autopsie qui nous est parvenu sont pauvres. L'examen des rochers, ces os de la base du crâne qui renferment les oreilles moyenne et

interne ainsi que la partie initiale du nerf auditif, ne montre aucune anomalie, à l'exception d'une importante dilatation des vaisseaux sanguins et une atrophie relative des nerfs auditifs. Ces rochers prélevés par le Pr Wagner ont été déposés au musée national de Vienne, mais quand une nouvelle étude fut décidée cinquante ans plus tard par le Pr Politzer, on s'aperçut que ces rochers avaient disparu et ils n'ont pas été retrouvés à ce jour. Les cavités des oreilles moyennes s'étant révélées strictement normales, on peut conclure à l'absence de séquelles d'otite moyenne chronique ainsi que d'ankylose de l'étrier, c'est-à-dire d'otospongiose, diagnostic souvent évoqué, mais qui s'avère erroné. En effet, tout s'oppose au diagnostic d'otospongiose :

- Il n'y a aucun cas de surdité dans la parenté de Beethoven, qui est bien connue, or cette maladie est souvent héréditaire.

- L'intolérance aux bruits forts dont il se plaint contredit également ce diagnostic.

- Ce sont, enfin, les fréquences aiguës qui ont été touchées les premières chez Beethoven, et non pas les fréquences graves, comme dans l'otospongiose.

À ce sujet, pour évaluer le retentissement de ces troubles auditifs sur la création musicale de Beethoven, Saccenti s'est intéressé aux seize quatuors à cordes, dont la composition s'est étalée sur plus de vingt-cinq ans. Il les a classés en trois périodes corrélativement à l'évolution de son handicap. Les quatuors précoces composés entre 1798 et 1800, correspondent au début de la gêne auditive ; le groupe suivant, composé en 1810-1811, l'est à un stade plus évolué ; et les quatuors tardifs, composés entre 1824 et 1826, renvoient à la phase supposée de surdité totale. Prenant comme repère un *sol 5,* ce chercheur a analysé pour chaque partition la répartition des notes dans le premier mouvement du premier violon. Le pourcentage de notes aiguës, qui est de 8 % dans les premiers quatuors, a chuté à moins de 2 % en 1810, avant de remonter à 5 % dans ses ultimes créations. Pour l'auteur de cette étude, Beethoven, devant l'aggravation de sa surdité, a progressivement privilégié les sons médium et graves, qu'il percevait mieux ; puis, une fois privé de tout son extérieur, il en est revenu à son monde musical intérieur. Ce travail réfute ainsi l'erreur communément répandue qui veut que les bizarreries de l'orchestration de Beethoven proviennent du fait qu'il ne pouvait pas entendre ce qu'il composait. Richard Wagner ne s'y est pas trompé, lui qui écrivait : « À mesure qu'il a perdu tout contact avec le monde extérieur, il tournait son regard le plus clairvoyant sur son monde intérieur… Dès lors, la vision du musicien reçut sa clarté de l'intérieur de son être… »

Une fois éliminées les causes de surdité provenant de l'oreille moyenne, force est de constater qu'il s'agissait donc, chez le maître, d'une surdité de type neurosensoriel, c'est-à-dire atteignant l'oreille interne ou le nerf auditif. Dans ce cadre, plusieurs hypothèses ont été avancées :

La syphilis a été naturellement évoquée. Bien que nous n'ayons aucune preuve irréfutable d'une syphilis contractée dans sa jeunesse, on a pu trouver, pour étayer cette hypothèse, des arguments indirects dans certains faits troublants. Il en va ainsi de la destruction, en 1831, de sa correspondance avec le Dr Bertolini, de l'absence d'une partie des cahiers de conversation, et de la disparition des rochers prélevés par le Pr Wagner. Il semble que l'on ait voulu dissimuler certains faits concernant Beethoven, mais autrefois, on le sait, l'on tendait à attribuer à la syphilis toutes les manifestations pathologiques mal étiquetées. Il existe cependant quelques arguments plus cohérents qui peuvent étayer cette hypothèse :

- Une voussure osseuse de la région temporale droite apparaît sur la photo du crâne, réalisée en 1863 par Rottmayer, lors de l'exhumation du corps de Beethoven, voussure qu'on a voulu retrouver sur la sculpture que Klein réalisa en 1812. Cette voussure a été attribuée non pas à une tumeur gommeuse syphilitique, mais à une réaction hyperostosante localisée de la syphilis tertiaire. Certains documents, en outre, ont pu renforcer l'hypothèse vénérienne :

- Jacobson et Politzer font état de l'existence d'annotations de la main du maître ne laissant aucun doute sur la nature de sa maladie.

- Kerner attribue au Dr Wegener le propos suivant : « Dès 1796, la cause de son mal, de sa surdité et de l'hydropisie mortelle reposait dans le bas-ventre malade de mon ami. »

- Il faut noter, par ailleurs, qu'il n'y a jamais eu chez Beethoven de fluctuations auditives, de vertiges avec vomissements, de secousses oculaires, qui font partie du tableau classique des atteintes syphilitiques de l'oreille interne. L'origine syphilitique de la surdité semble ainsi pouvoir être réfutée, sans que l'on puisse, par ailleurs, écarter une contamination vénérienne dans sa jeunesse. Eût-il été épargné par cette mésaventure, que Beethoven n'eut, par ailleurs, guère de chance dans ses relations avec le sexe prétendu faible. Il fut, en

effet, profondément affecté en 1810 par l'échec d'un projet de mariage avec Thérèse Malfatti, dédicataire de la célèbre *Lettre à Élise*, échec qui tenait autant à son état de roturier impécunieux qu'à son infirmité manifeste. Le compositeur s'éprit à de nombreuses reprises de jolies femmes, le plus souvent mariées, mais jamais il ne connut ce bonheur conjugal qu'il appelait de ses vœux et dont il faisait l'apologie dans *Fidelio*. Ses amitiés amoureuses avec Giulietta Giucciardi, inspiratrice de la Sonate *Clair de lune*, Thérèse von Brunswick, dédicataire de la *Sonate pour piano n° 24*, Maria von Erdödy qui reçut les deux *Sonates pour violoncelle opus 102*, Almerie Esterhazy ou encore Amalia Sebald restèrent d'éphémères expériences. Cette suite de déceptions inspira à Beethoven cette phrase amère : « Si vous voulez récolter des larmes, semez de l'amour. »

Il faut remarquer, cependant, que les hypothèses précédentes, concernant l'origine de sa surdité, ne prennent pas en compte les caractéristiques physiques assez particulières de Beethoven, homme trapu au crâne volumineux, ayant un faciès léonin et des mains épaisses. Naiken estime ainsi, eu égard à la morphologie particulière de Beethoven, que le grand sourd présentait une maladie osseuse de type Paget, localisée à la voûte et à la base du crâne, et atteignant peut-être aussi la face et les extrémités ; ainsi s'expliqueraient la forme du crâne, les céphalées d'allure névritique, la surdité d'oreille interne et les acouphènes. Gerhardt von Breuning nous décrit Beethoven sur la fin de sa vie, portant son chapeau en arrière de telle sorte que le front se trouvait complètement exposé et que le bord postérieur en usait le col de sa redingote. La constatation post-mortem d'un crâne uniformément dense et épaissi et de rochers hypervascularisés pourrait être en faveur de ce diagnostic. La maladie de Paget est ainsi une hypothèse séduisante qui s'accorde avec certains caractères morphologiques de Beethoven, mais qui n'explique pas les lésions observées au niveau de l'oreille interne et n'est pas confirmée par les constatations faites sur son crâne lors des exhumations. En 1985, un descendant de Franz Seligman présenta trois fragments osseux du crâne de Beethoven, prélevés par son ancêtre lors de l'exhumation de son corps. Après un examen attentif, il est apparu que ces trois fragments appartenaient certainement au crâne du Maître, mais qu'ils ne présentaient aucun signe en faveur de la maladie de Paget ou d'une autre affection osseuse.

Cela écarté, quelques événements de sa vie ont pu éclairer, par ailleurs, les causes de son infirmité. Ainsi, l'hypothèse d'une névrite d'origine infectieuse, compatible avec une évolution progressive et bilatérale de la surdité, a ses partisans. Le bacille typhoïdique a pu être incriminé dans la survenue de telles surdités et, on l'a dit, Beethoven a été frappé au moins deux fois par une fièvre typhoïde. Politzer a signalé, ainsi, des dégénérescences nerveuses primitives chez des sujets ayant présenté une fièvre typhoïde. Cette névrite post-typhoïdique a été anatomiquement constatée par Wittmaack où les faisceaux du nerf acoustique étaient amincis ainsi que par Manassé, où l'oreille interne était remplie par un tissu conjonctif, avec atrophie du nerf acoustique. Aussi, cette hypothèse d'une névrite auditive post-typhoïdique ne peut-elle être totalement écartée, mais reste du domaine de la spéculation.

Les névrites toxiques sont, elles, plus fréquentes, au premier plan desquelles figurent les névrites alcooliques. Des auteurs récents insistent sur le long passé de buveur de Beethoven, qui aurait commencé à s'alcooliser à l'âge de 17 ans pour noyer son chagrin à la mort de sa mère. Ils soulignent aussi le caractère familial de cette addiction, notant que le père et la grand-mère du musicien sont morts de complications directement liées à l'alcool. La correspondance de Beethoven est riche en allusions au plaisir et au soulagement que lui procurent l'alcool, en particulier le vin. Vers la fin de sa vie, alors qu'il est dans un état catastrophique, il voit encore dans le vin un remède. « Comment pourrai-je assez-vous remercier pour ce champagne excellent ; comme il m'a restauré et comme il va me restaurer encore !» écrit-il au baron Johan Pasqualati dans une de ses dernières lettres, datée de mars 1827. L'autopsie confirma le diagnostic de cirrhose hépatique décompensée, mais Beethoven ne présentait, par ailleurs, aucun autre signe neurologique susceptible de s'intégrer dans le cadre d'une polynévrite alcoolique. Cette hypothèse, ne saurait, à elle seule, expliquer sa surdité et ne doit donc pas être retenue, tout au plus, ternit-elle, un peu, l'image du grand homme.

Par ailleurs, plusieurs auteurs ont relevé un taux anormalement élevé de plomb dans les cheveux conservés du maître et l'on a évoqué alors un saturnisme. Stevens fait remarquer, à ce sujet : « Bien que le plomb puisse provenir de nombreuses sources externes, dont la vaisselle, les flasques de vin, du cristal au plomb, et de l'eau des stations thermales, nous pensons que, dans le cas de Beethoven, la source la plus probable est le vin. Il est bien connu qu'à cette époque du plomb était ajouté illégalement aux vins bon marché pour améliorer leur saveur. Beethoven appréciait tout particulièrement les vins frelatés de Hongrie. » Mais d'une part, ces résultats ont été contredits par d'autres analyses des cheveux et, d'autre part, Beethoven n'a jamais présenté le moindre signe d'intoxication au plomb, en particulier les troubles neurologiques si fréquents dans ce cas-là.

De même l'on accusa ses médecins, en particulier le docteur Wawruch, qui prodigua ses derniers soins à Beethoven, de l'avoir empoisonné par un traitement mercuriel trop fortement dosé. Cependant le taux de mercure était tout à fait insignifiant dans les restes qui nous sont parvenus.

Enfin, une dernière hypothèse est apparue récemment. En 1979, Mc Cabe propose la définition d'une nouvelle entité, la surdité neurosensorielle auto-immune, notamment dans le cadre de maladies coliques déclenchantes. Les maladies auto-immunes résultent d'un dysfonctionnement du système immunitaire qui va alors s'attaquer aux constituants normaux de l'organisme, en fabriquant des auto-antigènes. Ober a remarqué la rougeur faciale en ailes de papillon et la fragmentation des cheveux visibles sur certains portraits. Il avance ainsi l'hypothèse d'une surdité d'origine auto-immune, notamment d'un lupus. Beethoven et ses médecins, eux-mêmes, pensaient que sa surdité était en relation avec son indisposition intestinale chronique. Beethoven décrit très précisément ses symptômes à son ami, le docteur Franz Wegeler, dans une lettre datée du 29 juin 1808, il a alors 38 ans : « … Mais ce démon jaloux, ma misérable santé, m'a mis un méchant bâton dans les roues, et c'est ainsi que, depuis trois ans, mon audition s'affaiblit de plus en plus. On suppose que cela est en relation avec mon état digestif, qui, comme vous le savez, était déjà altéré avant mon départ de Bonn, et s'est aggravé à Vienne, où j'ai constamment souffert de diarrhée et, en conséquence, d'une extraordinaire faiblesse… » Il est ainsi proposé, actuellement, en particulier par Davies, que la composante principale de la surdité neurosensorielle de Beethoven soit une complication immunopathologique de sa maladie intestinale inflammatoire chronique, ayant entraîné une dégénérescence de l'oreille interne et une atrophie du nerf auditif. Cette hypothèse d'une surdité ayant sa cause dans une maladie digestive est par ailleurs intéressante car elle ouvre une perspective sur le retentissement général des affections coliques, en particulier les troubles de l'humeur qu'elles entraînent. Le fait que le caractère des patients atteints de colopathies chroniques soit souvent désagréable est fort anciennement connu des médecins et a pris une nouvelle dimension depuis l'isolement récent du syndrome du colon irritable. Irritable, le mot est lâché. S'il est juste de dire que Beethoven était par nature colérique, impulsif et caractériel, que sa farouche volonté d'indépendance le rendait indocile, voire détestable en public, il est tout aussi juste d'affirmer qu'il était généreux, loyal et qu'il savait, aussi et parfois, se rendre agréable en société, comme l'attestent sa correspondance et les témoignages de son époque. Se contraignant à l'isolement par peur de devoir assumer en public son infirmité, Beethoven gagne dès lors une réputation de misanthrope dont il souffrira en silence jusqu'à la fin de sa vie. Il s'en explique dans le *Testament d'Heiligenstadt* : « Ô vous, hommes qui pensez que je suis un être haineux, obstiné, misanthrope, ou qui me faites passer pour tel, comme vous êtes injustes. Mon malheur me fait doublement mal, car à cause de lui, je suis méconnu. Il ne m'est permis de me mêler à la société que lorsque la plus haute nécessité l'exige. Il me faut vivre comme un proscrit. Quand je m'approche d'une société, une peur poignante d'être obligé de laisser voir mon état me saisit. » Il serait ainsi séduisant de penser que la surdité de Beethoven et son caractère si exécrable tiraient leur cause unique du colon malade du grand homme.

Pour conclure

La cause exacte de la surdité de Beethoven ne pourra jamais être établie avec certitude. Les diagnostics portés de son vivant sont sujets à caution et les hypothèses émises après sa mort ne sont que des conjectures.

La vérité attend sa découverte au fond d'un flacon manquant au musée de Vienne. Cette surdité énigmatique ajoute au caractère singulier de Beethoven. Elle a dévasté sa vie et faillit le conduire au suicide, mais, pour notre plus grand bonheur, sa volonté créatrice l'a, finalement, sauvé.

Bibliographie

DAVIES P.J. « Beethoven's nephropathy and death ». *Journal of the Royal Society of Medicine*, 1993, N°86, p. 159-161.

KERNER D. *Krankheiten grosser Musiker*. F.K. Schattauer Verlag : Stuttgart, 1973.

MAC CABE B.F. « Beethoven's deafness ». Ann. *Otol. Rhinol. Laryngol.,* 1958, N°67, p. 192-206.

NAIKEN V.S. « Did Beethoven have Paget's disease of bone ? ». *Ann. Int. Med.,* 1971, N°74, p. 995-999.

OBER W.B. « Beethoven : a medical view ». *Practitioner*. 1970, N°205(230), p. 818-824.

SACCENTI E, SMILDE, A.K., SARIS, W.H.M. - « Beethoven's deafness and his three styles ». *British medical journal,* 2011, Volume 343 : article N° d7589.

STEVENS M.H., JACOBSEN T., CROFTS, A.K. - « Lead and the deafness of Ludwig van Beethoven ». *Laryngoscope,* 2013, N°123 (11), p. 2854-8.

L'ŒIL DES PEINTRES

Anne SOHIER-MEYRUEIS

On a longuement disserté sur un possible astigmatisme du Greco ou le daltonisme de Rembrandt, mais il est difficile de statuer sur une pathologie à partir de la seule analyse des œuvres. Les ciels incandescents de Turner sont-ils le fruit de sa cataracte ou celui de sa fascination pour les couchers de soleil rouge et or qui, en 1815, suivirent l'éruption du Tambora ? Des ophtalmologistes se sont penchés sur des cas récents, bien documentés. L'auteur du *Cri* était un grand tourmenté, mais il ne faut pas chercher d'explication psychanalytique à toutes les œuvres angoissantes de Munch. Une hémorragie du corps vitré produisit des corps flottants qu'il représenta sous la forme d'une énorme tache noire à tête d'oiseau. La tache disparut, lorsque l'hémorragie se résorba.

Selon Paul Valéry, pour faire une analyse exacte de la peinture, il faut d'abord étudier la vision et les yeux des peintres. « Ce ne serait que commencer par le commencement. »

L'œil, instrument d'optique

Aristote est l'auteur d'un premier schéma de l'anatomie de l'œil. Celui de Gallien, assez proche de la réalité, sera revu à la Renaissance par Vésale, à qui l'on doit aussi la description du cerveau et des nerfs optiques. En ce qui concerne la physiologie, les Anciens étaient réduits aux spéculations. La première thèse défendue par la Grèce antique postule l'existence d'un « feu visuel » jaillissant de l'œil sous l'effet de la lumière, et allant au contact des choses pour en éprouver forme et couleur. Pour Ptolémée, la vision est un cône qui part de l'œil et se projette sur le monde.

Au X^{e} siècle, Alhazen, un savant persan, émit une théorie diamétralement opposée à celle des Grecs. Pour lui, la vision résulte de la pénétration à l'intérieur de l'œil de rayons lumineux émanant de l'objet. D'émetteur, l'œil devient récepteur. Mais il pensait, à tort, que le cristallin reconstitue l'image point par point avant son transfert par le nerf optique, jusqu'au « centre de l'âme » (le cerveau). Inventée par Alhazen, la *camera oscura* fut utilisée par Vermeer, Canaletto ou Léonard de Vinci. En 1604, Kepler en applique le principe à l'œil qui devient un instrument d'optique focalisant sur la rétine où se forme une « peinture bidimensionnelle » de l'objet. Ce que Descartes représentera en 1637 dans sa *Dioptrique*.

Il aura fallu vingt siècles pour qu'on comprenne que l'œil est un système dioptrique dont les quatre milieux transparents constituent une lentille convergente. Le foyer vers lequel convergent les rayons lumineux émis par les objets éloignés se situe sur la rétine. En modifiant sa courbure, le cristallin, petite lentille biconvexe située derrière la pupille, fait varier la focale, assurant ainsi la mise au point selon la distance de l'objet observé.

La rétine, récepteur sensoriel

La rétine est une membrane qui tapisse le fond du globe oculaire. Dépendance embryologique du cerveau auquel elle est reliée par le nerf optique, c'est un tissu nerveux sensible à la lumière.

En 1665, en faisant passer un faisceau lumineux à travers un prisme, Newton démontre la nature polychromatique de la lumière blanche. Cet étalement ordonné, allant du violet au rouge, est le spectre de la lumière blanche. Rappelons qu'à la fois corpusculaire et ondulatoire, la lumière n'est qu'une infime partie des ondes électromagnétiques, celles dont les longueurs d'onde sont comprises entre 380 et 780 nm. La lumière n'existe pas en tant que telle. La rétine réagit à certaines longueurs d'ondes.

La rétine est formée de trois couches de cellules : une couche de cellules visuelles et deux couches de neurones dont les fibres se réunissent pour former le nerf optique. Il existe deux sortes de cellules visuelles : les cônes, situés en rétine centrale, et les bâtonnets en rétine périphérique ; la rétine moyenne est un mélange de cônes et de bâtonnets. Les cônes de la rétine centrale fonctionnent en lumière forte et assurent la vision diurne précise et colorée. Les bâtonnets de la rétine périphérique sont sensibles aux intensités lumineuses faibles ; ils sont responsables de la vision crépusculaire floue et dépourvue de couleurs.

Vision des détails : acuité visuelle

L'acuité visuelle est le degré de finesse avec lequel on perçoit les détails d'un objet. Elle est mesurée par le plus petit angle sous lequel deux points peuvent être perçus séparément. Compte tenu de la densité des cellules visuelles, le pouvoir de résolution en rétine centrale est de 576 mégapixels, donc très supérieur à celui des meilleurs écrans. En rétine périphérique, il est limité par la complexité des chaînes nerveuses. En rétine centrale, chaque cône est relié à une seule fibre du nerf optique ; l'image est décodée point par point. En rétine périphérique, plusieurs bâtonnets sont reliés à une même fibre nerveuse ; l'image est décodée plage par plage.

Vision des couleurs

On estime que les yeux pourraient distinguer environ 300 000 nuances, or il est impossible d'attribuer à la rétine 300 000 structures différentes. En 1802, à la suite des travaux de Newton, Thomas Young découvre que par synthèse additive, trois couleurs spectrales suffisent pour obtenir le blanc. Il émet alors l'hypothèse d'une rétine ne comportant qu'un nombre limité de récepteurs. La théorie trichromatique de la vision sera précisée en 1864 par Helmholtz : la perception des couleurs est due à la présence dans la rétine de trois sortes de cônes qui permettent de reconstituer toutes les couleurs. Contestée pendant 150 ans, la théorie sera validée en 1963…

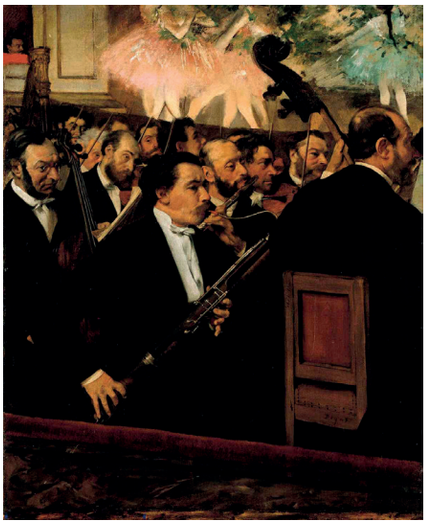
Les cônes sont définis par les positions des maximas de leurs spectres d'absorption : bleu, vert et orange-rouge. L'excitation simultanée de deux types de cônes fait apparaître une couleur intermédiaire. L'excitation simultanée des trois sortes de cônes produit une sensation de blanc. La couleur est donc la perception de la répartition spectrale de la lumière visible. Pour Goethe, la couleur « est un phénomène relatif ». La couleur est une illusion et un tableau n'est donc que l'illusion d'une illusion. Cônes et bâtonnets ont des structures voisines et fonctionnent sur un même principe. Leur segment externe est formé de disques empilés, dans les membranes desquels se trouvent des pigments photosensibles.

Un premier pigment fut découvert en 1876 dans les bâtonnets. C'est le pourpre rétinien, ou rhodopsine, constituée par une protéine, l'opsine, associée au rétinal. Sous l'action des photons, le rétinal se transforme et donne naissance à un message électrique qui parviendra au cerveau, qui l'interprète. Détruite à la lumière, la rhodopsine se reconstitue à l'obscurité. Des travaux récents ont mis en évidence la présence dans les cônes de trois molécules voisines, les iodopsines. La perception visuelle est une construction cérébrale ; nous voyons avec notre cerveau.

Parmi plus de 150 peintres malvoyants identifiés, nous avons retenu Degas qui, presque aveugle, peignait encore et Monet dont la cataracte, connue de tous, est un véritable cas d'école.

Edgard Degas

Edgard Degas est né, en 1834, dans une famille de banquiers parisiens mélomanes et cultivés. Appartenant à la grande bourgeoisie, il fit des études de lettres à Louis-le-Grand. Pour plaire à son père, il s'inscrivit en droit qu'il abandonna au bout de deux ans, ce qui provoqua une brouille passagère avec sa famille. Il s'installa alors dans une petite chambre à laquelle il attribuera plus tard ses problèmes oculaires : « C'est dans cette mansarde que j'ai pris froid aux yeux. » Le jeune homme a une passion pour le dessin. Il fréquente le cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale où il copie les œuvres des plus grands, Dürer, Mantegna, Rembrandt… En 1853, il est admis comme copiste au Musée du Louvre et travaille la peinture avec un élève d'Ingres qu'il admire beaucoup. Puis il suit les cours des beaux-arts.



L'Orchestre de l'opéra, *Musée d'Orsay*.

Œuvres de jeunesse, les portraits des membres de sa famille sont le reflet de sa formation académique. Il joue avec élégance et délicatesse des harmonies de brun et de bleu. Tout prouve qu'il avait alors une excellente perception des détails et des couleurs. Cependant il se qualifiait déjà de « myope indécoré ».

La myopie est un excès de convergence de l'œil, dont le foyer se trouve en avant de la rétine. Les lointains deviennent flous, tandis que les détails des objets rapprochés sont nettement perçus. Avec -1,5 dioptries de correction, les lunettes de Degas conservées à Orsay, attestent d'une légère myopie qu'illustre *L'Orchestre de l'opéra*. Au premier plan le groupe de musiciens, parmi lesquels on reconnaît ses amis, occupe les deux-tiers de la composition, tandis que sur la scène apparaissent les

premiers tutus. L'opposition est totale entre la précision des portraits et le flou lumineux du second plan. Il a découvert avec les ballerines le sujet et le style qui le rendront célèbre.

Minutieux, le jeune myope traçait au crayon les fins contours de ses dessins. Peintre, graveur, sculpteur ou photographe, cet artiste complet fut avant tout un dessinateur : « La voie du dessin est plus féconde que celle de la couleur. » La difficulté qu'ont les myopes pour percevoir les lointains explique peut-être son aversion pour la peinture de plein air. « Ne me parlez pas de ces gaillards qui encombrent les champs avec leurs chevalets. Je voudrais [faire] fusiller [...] ces animaux embusqués dans la verdure. » Il s'agissait de ses camarades impressionnistes : Corot, Pissarro ou Cézanne, amoureux de la peinture d'extérieur.

Les premiers symptômes

La première manifestation de la maladie eut lieu en 1870. Degas est âgé de 35 ans et sert dans la garde nationale. Lors d'un exercice de tir, il constate que son œil droit ne voit plus la cible. L'année suivante, il avoue : « Je viens d'avoir [...] un accès d'affaiblissement et de trouble. Cela m'a pris au bord de l'eau à Chatou, au grand soleil, en faisant de l'aquarelle. » En 1873, revenant d'un séjour dans sa famille de La Nouvelle-Orléans, il regrette : « Quelles belles choses j'aurais pu faire, si la lumière éclatante du jour ne m'était insupportable. »

Il est atteint de photophobie, qui est une perception douloureuse de la lumière. « La lumière me blesse malgré mes verres fumés. » C'est donc à la lumière artificielle des théâtres ou dans le clair-obscur des maisons closes qu'il puisera son inspiration. Obsédé par les femmes de condition modeste, pour lesquelles il affichait d'ailleurs le plus complet mépris, il peignit des modistes, des repasseuses, des danseuses et de nombreuses femmes « à leur toilette ». En misogyne assumé, il les représente sans concession : « Je les montre sans coquetterie, à l'état de bêtes qui se nettoient. » S'intéressant aux postures, il observe avec attention les gestes spontanés et anodins.

Deux périodes dans une vie d'artiste

De 1874 à 1886, Degas participa à sept des huit expositions impressionnistes. Au premier salon, *Répétition d'un ballet sur scène,* une huile toute en grisaille, fut très remarquée. Ce fut la période la plus brillante de sa vie. Il va au concert, à l'opéra. Il voyage. Il est célèbre, mais il se plaint. Des crises aiguës étaient suivies de rémissions : « Mes yeux vont mal, les médecins veulent me mettre au repos. » Puis : « Mes yeux vont mieux et je travaille. » On ne le prenait pas au sérieux. Les Goncourt ironisaient : « C'est un myope [...] jouant à l'aveugle. » Pour Monet, c'était « un farceur ».

Mais la maladie était réelle et progressait insidieusement. En 1886, alors qu'il n'a que 52 ans, il délaisse les expositions. Son caractère change. Il ne sort plus. Il reconnaît à la voix, et sa gouvernante doit lui faire la lecture. Abandonnant les détails qu'il ne voit plus, il privilégie couleur et mouvement. Réalisées à vingt-neuf ans de distance, deux œuvres traitant d'un même sujet, mettent en évidence la transformation de la technique due aux progrès de la maladie.



La Classe de danse*, 1874*
Musée d'Orsay.

1874 La *Classe de danse* est une huile où domine l'olive. Le blanc des tutus contraste avec le vert ou le doré des ceintures, et la touche rouge de la rose de la danseuse du premier plan. Les tutus, peints de façon diffuse, traduisent la transparence de la mousseline. L'ensemble est lumineux, plein de charme, de fraîcheur et de réalisme ; la jeune fille assise sur le piano se gratte le dos, et le petit arrosoir vert contient l'eau qui mouillera le parquet pour éviter que les danseuses ne glissent. La perspective est rendue par les lignes de fuite du parquet et des fenêtres, et le flou de l'arrière-plan. Des esquisses à la mine de plomb où Degas étudie les postures ont précédé le tableau dont la spontanéité n'est qu'apparente.

1903. Fantomatiques et inquiétantes, *Les Danseuses en jupe jaune* aux visages blafards, aux membres graciles et anguleux se succèdent en une gesticulation disgracieuse. Les détails sont oubliés, la perspective a disparu de ce pastel d'un jaune strident où de larges traits marquent les plis des tutus.

Dessinés sur calque, d'un fusain épais, les esquisses de groupes de nus féminins de cette époque seront ensuite habillées de jupes de couleurs différentes. À partir d'une seule esquisse, en variant la teinte des mousselines, il réalisait plusieurs pastels qui se vendaient bien, « des produits » (le terme est de lui).

La maladie

Un ensemble de troubles menèrent Degas au seuil de la cécité. Chacun d'eux aura une influence décisive sur son expression artistique.

Acuité visuelle

La baisse de l'acuité se traduit par un changement dans le trait qu'il charge de plus en plus afin de rendre la ligne « sensible à mes misérables yeux ». Il passe de la mine de plomb au crayon gras pour ne plus utiliser que le fusain plus épais. Les hachures des ombres des dessins sont comparables aux tests médicaux où l'alternance de lignes claires et sombres plus ou moins épaisses permet de quantifier l'acuité. Dans les années 1890, les hachures de ses pastels deviennent de véritables zébrures qui rendent la lecture de l'œuvre incompréhensible à faible distance. Le portraitiste délaisse les sujets trop précis. Danseuses sans regard et femmes au bain sans visage, ou visages grimaçants proches de la caricature.

« Mes infirmités m'ont empêché de peindre à l'huile, je me suis rejeté sur le pastel. » Atteint d'achromatopsie, Degas abandonna à regret l'huile pour le pastel, qui sera son seul médium durant les trente dernières années de sa carrière. Le pastel est couleur, comme l'huile, et trait, comme le crayon. D'une utilisation aisée, il ne se mélange pas mais se superpose et s'estompe avec le doigt pour adoucir le rendu. L'utilisation du pastel se traduisit par un appauvrissement de la palette de Degas qui doit demander à son modèle de choisir la couleur qu'il souhaite employer. La fin de son œuvre est ainsi marquée par une orgie de couleurs pures, parfois criardes, pour des pastels monochromes.

Quand il perdit l'usage d'un œil, Degas tournait autour de ses modèles afin de les peindre. La monophtalmie abolit la vision stéréoscopique qui résulte de la fusion au niveau cérébral des deux images légèrement différentes données par chaque œil. Vu avec un seul œil, le monde de Degas n'a pas de relief. En photographe, il s'en sort avec des prises de vue en plongée. Mais ses peintures tardives sont plates.

En 1884, il est âgé de 50 ans. La situation devient dramatique. Il avoue à un ami : « Je vois votre nez mais je ne vois pas votre bouche. » Il était atteint d'un scotome parfaitement décrit : « Gêné par une tache aveugle, [...] il pouvait voir autour de la tache qu'il fixait et non la tache elle-même. »

Degas ne fut jamais complètement aveugle mais il perdit l'usage d'un œil et n'avait plus pour l'autre qu'une vision fragmentaire. Peignant avec difficulté, il modèle alors des structures en terre ou en cire : « Voici des années que j'ai renoncé à dessiner ou à peindre [et je dois] me contenter de faire de la sculpture. » La sculpture est une technique de malvoyant qui accorde toute leur importance aux sensations tactiles.

Pendant plus de 40 ans, Degas a vécu une série de renoncements auxquels il fit face avec courage et une certaine crânerie : « C'est très bien de copier ce qui se voit ; c'est beaucoup mieux de dessiner ce que l'on ne voit plus que dans sa mémoire. » Il vit de ses souvenirs, des images mentales emmagasinées par une mémoire visuelle exceptionnelle. À l'automne 1890, lors d'un voyage en Bourgogne, lui vint l'idée des *Paysages imaginaires*. Au-dessus de la terre verte et rouge se profile une colline violacée. À Ludovic Halévy qui suggère qu'il s'agit peut-être « d'états d'âme », il répond sèchement qu'il s'agit d' « états d'yeux » ; « Nous [les peintres] ne parlons pas un langage si prétentieux. »

Lors de sa jeunesse mondaine, Degas était très invité mais redouté pour sa morgue et ses saillies. Il fut cruel, voire féroce avec ses modèles. Il regretta sur le tard « d'avoir trop considéré les femmes comme des animaux »... Vers la fin de sa vie, brouillé avec ses amis, il errait dans les rues de Paris, solitaire et désargenté. Il mourut le 27 septembre 1917, laissant environ cent-cinquante statuettes et des centaines de dessins de femmes dont certains, jugés trop scandaleux, furent détruits par son frère.

Bien qu'il ait été suivi par divers spécialistes, aucune documentation médicale n'a été conservée. Les ophtalmologistes qui se penchent sur son cas disposent des doléances d'un homme qui se plaignit toute sa vie, des commentaires acerbes de ses contemporains, et des œuvres où se lit la progression du mal. Ils hésitent à statuer sur son cas. Il s'agirait vraisemblablement une dégénérescence maculaire, que confirme le scotome.

La cataracte de Monet est, en revanche, parfaitement documentée.

L'auteur du tableau qui allait donner leur nom aux Impressionnistes est né à Paris, en 1840, dans un milieu modeste ; il n'a que cinq ans quand sa famille s'installe au Havre. Il séjourna et peignit en Angleterre, aux Pays-Bas, en Bretagne, en Italie ... mais demeura profondément Normand.

Il griffonnait des caricatures pour un journal local, quand une rencontre avec Boudin détermina sa vocation de peintre de plein air : « Si je suis devenu peintre, c'est à Eugène Boudin que je le dois. » Peintre de la modernité, des paysages, de l'eau. Peintre de la couleur, de la lumière qui change avec les saisons, l'heure de la journée, le nuage qui passe ou le brouillard qui tombe. Il sublime un sujet aussi banal qu'un tas de paille. « Je peignais [...] des meules [...], Je vois que mon éclairage a changé. » Il attaque une autre toile : « Peu après, c'est encore différent ». Avec frénésie : « Une autre ! Encore une autre ! ». « Parfois, l'effet est de très courte durée. » Travailleur infatigable, coiffé de son chapeau, ce petit homme trapu, pestant contre le climat normand, revenait chaque jour sur le motif, courant d'une toile à l'autre dès qu'un nouvel éclairage lui permettait d'ajouter une touche supplémentaire.

En 1883, il s'installe à Giverny dans une propriété qu'il achètera en 1890. Il restaura et embellit la maison au crépi rose et créa un jardin de rêve, plein de fleurs multicolores. Il fit creuser un petit lac sur lequel s'épanouissaient les nénuphars. Le japonisme était à la mode ; le célèbre *Petit pont japonais* enjambant la rivière fut construit en 1895 ; il le peignit vingt fois. En 1899, alors que sa vue était normale, il jouait avec les camaïeux de verts : vert bleuté des roseaux, vert-gris du saule pleureur et vert sombre du cyprès à l'arrière-plan. Le vert est une couleur techniquement difficile, car c'est celle dont nous percevons le plus de nuances.

« Monet n'est qu'un œil, mais quel œil ! », dira Cézanne. Mais cet œil va le trahir. Les premiers problèmes apparaissent à Venise, en 1908. Il voit « flou ». Les contours s'effacent. En 1912, alors qu'il a 71 ans, il constate « avec terreur que je ne voyais plus de l'œil droit. Un spécialiste m'a déclaré que j'avais la cataracte et que l'autre œil était légèrement atteint. » Inquiet quant aux suites d'une opération, il continua à peindre... de l'œil gauche.
En 1916, il fit construire dans son jardin un atelier assez vaste pour réaliser la série des *Grandes décorations de nymphéas,* les immenses panneaux, chefs-d'œuvre de l'Impressionnisme, destinés à l'Orangerie. Monet était conscient des effets de la cataracte sur sa peinture : ses œuvres tardives sont chargées. Il utilise des couleurs sombres. Les formes disparaissent. Il voit une sorte de brouillard dans lequel les tons froids, verts et bleus, sont remplacés par les teintes chaudes, rouges et jaunes.

La cataracte touche le cristallin vieillissant qui devient jaune-orangé, absorbant violet et bleu, et ne laissant passer que le jaune, le rouge et un peu de vert.

En 1922, il ne pouvait plus lire. Pressé par son ami Clemenceau, il accepta l'opération de l'œil droit. Les suites furent pénibles car à l'époque, la seule ablation du cristallin modifiait brusquement la vision : « Je vois tout dans des couleurs totalement transformées. » Avec le port de verres teintés, les choses s'améliorèrent mais il refusa de faire opérer l'œil gauche.



La Maison vue du jardin aux roses,
Musée Marmottan.

Il se mit alors à traiter un même sujet alternativement avec l'œil droit puis avec l'œil gauche. La série des *Maison vue du jardin aux roses* est intéressante. Noyée dans les couleurs chaudes saturées avec l'œil gauche malade, la maison se perd dans les verts et les bleus avec l'œil opéré. « Je vois bleu, je ne vois plus le rouge, je ne vois plus le jaune [...] Je sais que sur ma palette il y a du rouge, du jaune... » Les points de vue sont strictement identiques ; nous sommes là devant une expérimentation quasi scientifique.

Les *Grandes Décorations* sont des œuvres de chevalet. Commencées en 1914, alors que sa vue était encore bonne, il y travailla jusqu'à sa mort en 1926. Figuratives, déclinant sur environ 100 mètres linéaires saules et nymphéas dans des tons de bleu et de vert, qu'il ne pouvait plus voir, les *Grandes Décorations* sont la représentation d'une image mentale :

« Inutile de vous casser la tête [...], j'ai adapté mon procédé de travail à ma vue [...], j'ai posé les tons au hasard en me fiant aux étiquettes de mes tubes... »

En conclusion

Monet-Degas, deux hommes que tout opposait, mais qui partageaient une même passion pour la peinture, la volonté de ne jamais renoncer et qui ont su transformer leur handicap en avantage.

Lorsqu'il travaillait sur le motif, Monet revendiquait de peindre exactement ce qu'il voyait ; c'est sa mauvaise vue qui l'a entraîné vers l'abstraction. On considère actuellement qu'il constitue une passerelle entre le naturalisme des débuts de l'Impressionnisme et l'Impressionnisme abstrait américain contemporain ; les techniques picturales faites de petites touches nerveuses de couleurs pures sont en effet très proches.

Une exposition commune leur était récemment consacrée à l'Orangerie.

COMMISSION DES BEAUX-ARTS

Responsable : Monique BOURGUET

SÉANCE DU 26 MARS 2018

L'ART DE LA CÉRAMIQUE

INTRODUCTION

Monique BOURGUET

Avant d'évoquer l'art de la céramique, thème du travail qui va vous être présenté, il nous a semblé intéressant de rappeler la vie d'un éminent artiste mis à l'honneur dans ce salon 2018, à savoir Eugène Baboulène. Jean Perreau, historien de l'art et ancien conservateur des beaux-arts de l'académie, s'est chargé de le faire avec toutes les compétences liées à son rôle d'expert en peinture.

Le terme de céramique vient du mot grec *keramos* qui signifie « argile ». L'art de la céramique est né de la transformation d'un matériau de la terre, l'argile, sous l'action du feu, alliant ainsi ces deux éléments essentiels que sont la terre et le feu. D'abord utilitaire, la céramique devient le support de l'expression artistique de toutes les civilisations, constituant ainsi une trace importante pour en découvrir l'histoire.

Roland Billault, agrégé de lettres et ancien professeur de chaire supérieure, va vous le montrer à propos des vases grecs, devenus une source de premier plan pour découvrir l'histoire de cette civilisation antique, un des berceaux de la civilisation occidentale.

Le terme général de céramique implique un grand nombre de techniques et de réalisations, sujet que connaît bien Jean-Pierre Dubois, céramiste lui-même et ancien responsable du musée Jean Aicard-Paulin Bertrand. Il vous présentera, également, la collection de céramique, due à Clément Massier et mise en réserve dans ce musée, situé dans la villa des Lauriers Roses à La Garde.

Cet art qui perdure au cours de l'histoire, retrouve une importance particulière à la fin du XIX^{e} siècle, au moment où les artistes, partisans de l'unité de l'art, souhaitent réunir dans un même ensemble arts majeurs, arts décoratifs, artisanat et industrie. Et c'est le grand céramiste nancéen, Émile Gallé, qui donnera à la céramique son heure de gloire par une production luxueuse, très prisée par les élites sociales, tout en lui consacrant une production industrielle destinée à satisfaire une clientèle populaire chère à ses idéaux. Jean-Yves Duval terminera la séance en nous présentant les magnifiques productions de cet artiste épris de botanique et fervent patriote.

EUGÈNE BABOULÈNE

Jean PERREAU

Le LXVIII[e] Salon d'art de l'académie du Var a rendu un hommage à l'un des plus grands peintres toulonnais du siècle dernier, Eugène Baboulène, élu à l'académie du Var en 1979 et titulaire du fauteuil N°40 en 1981.

Né en 1905 à Toulon, Eugène Baboulène a suivi très jeune les cours de l'école locale des beaux-arts où il eut pour professeurs, de grands maîtres locaux tels Gabriel Amoretti, Edmond Barbarroux, et Laurent Mattio. En 1927, après son service militaire, il fut reçu à l'École nationale des beaux-arts de Paris ainsi qu'à l'École des arts décoratifs. À la fin de sa première année d'étude, il épousa Marthe, une amie d'enfance.

Durant son séjour parisien, Baboulène fréquenta assidument les musées de la capitale et découvrit les œuvres de Corot qui le marquèrent profondément. Ses talents de dessinateur lui valurent d'être embauché comme retoucheur par le quotidien *L'Intransigeant*.

De retour à Toulon l'été 1929, Baboulène trouva un emploi dans une entreprise de peinture qui lui fit décorer de frises payées au mètre divers appartements, brasseries, commerces et maisons-closes. Rapidement, il se retrouva dans le groupe des peintres ouverts à la modernité qui formaient alors « la nouvelle vague toulonnaise ». Parrainé par le fauve Othon Friesz et défendu par le marchand de tableau Bruno Bassano dans sa galerie rue des Tombades, puis rue de Chabannes, ce groupe rassemblait Willy Eisenschitz, José Mange, Fely-Mouttet, Léon Sabatier, Jacinto Salvado, Simon Segal, et Olive Tamari. Tout comme l'atelier de ce dernier, qu'il animait par sa bonne humeur et ses galéjades, le sien, situé rue des Savonnières, devint aussi un lieu de rencontre des artistes et amateurs d'art. Le temps des vacances, Baboulène emmenait ses amis de passage dans les calanques et les initiait au plaisir de la pêche ou encore, les recevait dans son cabanon du Revest, là où il avait peint ses premiers tableaux.

Son talent fut remarqué, si bien qu'il fut nommé professeur de décoration à l'école des beaux-arts de Toulon en 1936, puis l'année suivante décorateur de l'opéra, une fonction qu'il exerça jusqu'au début des années 1950.

Mobilisé dans le repérage en 1939, Baboulène se retrouva à Sedan et après l'armistice, échappant à la captivité, il parvint à revenir à Toulon et continua à créer des décors pour les divers spectacles qui se déroulaient à l'opéra. Ce fut une période difficile et dans les bombardements de son atelier, il perdit plus de 200 toiles.

Après la guerre, comme beaucoup de jeunes peintres, tels Bernard Buffet ou Francis Gruber entre autres, Baboulène chercha un style figuratif original. Il fit souvent preuve d'audace dans ses décors d'opéra dont la chaleur colorée changeait agréablement la vision du spectateur.

Au début de l'année 1946, la municipalité lui demanda de décorer le foyer des artistes afin de recevoir dignement les vedettes de passage, en particulier la cantatrice Lily Pons qui devait se produire le 14 juillet. Pour cela, il réalisa directement sur les murs, dans une gamme de couleurs claires et lumineuses, quatre grandes compositions, légères et fantaisistes, évoquant des scènes de ballet ou d'opéras, qui furent approuvées par le conseil municipal le 26 juillet 1946. Peu accessibles au public, ces peintures extrêmement originales, bien préservées dans ce qui se nomme maintenant le foyer Lily Pons, sont tellement surprenantes par rapport à ce que l'on connaît de Baboulène, qu'il m'a semblé intéressant de les commenter. Des reproductions en couleur de ces œuvres figurent dans l'ouvrage *Du Grand-Théâtre à l'opéra de Toulon* rédigé par l'académie du Var et publié en 2012 par les éditions Privat.

Dans chaque panneau, la précision du dessin des personnages contraste avec les divers éléments décoratifs de la composition, traités de manière approximative avec beaucoup d'humour. L'artiste suggère ainsi que ce sont les personnages qui font le spectacle et que le décor n'est qu'un accessoire.

Un premier panneau représente des personnages de la *commedia dell'arte*. Pierrot dans son habit blanc, le visage enfariné, observe Arlequin, son rival auprès de Colombine. Il porte un bicorne et l'habit traditionnel fait de losanges multicolores symbolisant les multiples facettes de sa personnalité. Arlequin converse avec Scapin figuré de dos et identifiable à sa grande cape.

Un autre panneau montre un danseur et deux danseuses en tutu dans un décor antique, allusion aux séances de ballet régulièrement données à l'opéra. Le peintre pousse la fantaisie jusqu'à faire aussi danser les éléments du décor.

Les deux autres panneaux, plus importants, sont narratifs et se réfèrent à des œuvres lyriques.

Le premier évoque *Mireille*, un opéra de Gounod crée en 1864, d'après le poème épique *Mirèio* de Frédéric Mistral, écrit en provençal. Le peintre reste fidèle au livret en décrivant toute l'histoire de gauche à droite comme dans une bande dessinée. Un groupe de jeunes paysannes parmi lesquelles se trouve Mireille, cueille des feuilles de mûriers sous le regard de la gentille sorcière Taven appuyée sur une canne. Celle-ci pense tristement que ces jeunes filles découvriront prochainement les peines de cœur. Mireille, fille unique d'un important propriétaire est en effet amoureuse de Vincent, un pauvre vannier, alors que le riche éleveur de taureaux Ourrias, ceint d'une ceinture rouge et représenté de dos, voudrait l'épouser. Un peu plus loin, des paysans festoient devant un mas situé non loin des arènes devant lesquelles le père de Vincent et celui de Mireille se disputent. Au centre, dans ses beaux habits d'Arlésienne, Mireille, dont la taille correspond à la hauteur du panneau, divise la composition en deux parties qui s'opposent. À la Provence cultivée, heureuse et accueillante, parsemée de mûriers et de cyprès de la région d'Arles à gauche, s'oppose à droite, la Provence désertique et inhospitalière de la plaine de la Crau où se déroule le drame. Ourrias est représenté dans le Val d'Enfer au moment où il frappe Vincent d'un coup de trident et le laisse pour mort. Il se dirige ensuite vers le gué de Trinquetaille et l'on aperçoit entre les masses des rochers la barque du passeur du Rhône. Le désert de la Crau, où Mireille va trouver la mort par insolation, est symbolisé par des moutons en train de paître sur une herbe rare. À l'extrême droite, les rayons tombant sur l'église forteresse des Saintes-Maries-de-la-Mer incarnent la voix céleste appelant Mireille mourante.

L'autre panneau s'inspire librement de *La Muette de Portici,* un opéra d'Auber crée en 1828, sur un livret de Scribe et Delavigne, qui connut un succès très important, avec plus de cent représentations la première année, avant de tomber complètement dans l'oubli. Pourquoi ce choix de Baboulène qui avait une grande connaissance du répertoire ? Certainement parce que cette œuvre lyrique qui rappelait la révolte du peuple napolitain contre le joug espagnol au XVII^{e} siècle, exaltait plus que toute autre le sentiment de la patrie et celui de la liberté. D'ailleurs, cet opéra ne fut-il pas à l'origine de la révolution belge de 1830 ? C'était également une manière élégante de saluer la venue de Lily Pons qui avait chanté en 1944 à New York dans *La Muette de Portici*. Le peintre reprend le principe de la composition de Mireille. Masaniello, le pêcheur de Portici, qui va entraîner ses compagnons contre les troupes occupantes, est aussi grand que la hauteur du panneau. Là aussi, il divise en deux parties une composition dont certains éléments sont identifiables : à droite le jardin du vice-roi à Naples avec la représentation du château construit sur le modèle de celui d'Angers et au fond le Vésuve en éruption ; à l'extrême gauche, le petit port de pêche de Portici, avec son quai, ses barques et des pêcheurs ravaudant leurs filets. D'autres éléments narratifs montrent la grande désinvolture du peintre par rapport au livret. Dans une ambiance méditerranéenne, Baboulène célèbre la libération de son propre pays comme en témoignent les drapeaux français à la poupe des embarcations utilisées pour une joute nautique, les bleus, blancs et rouges répétés sur le costume de Masaniello, sur les habits des petits personnages qui s'agitent à ses pieds, et sur le pointu à droite. Enfin, le bonnet de Masaniello est plus phrygien que napolitain !

Ces deux opéras permettaient au peintre de se livrer à des audaces stylistiques, d'autant plus qu'il s'agissait du décor d'un lieu peu accessible au public. Toutefois, on observe plus de retenue dans l'illustration du drame provençal de *Mireille*, œuvre majeure du mouvement félibre toujours bien vivant à Toulon, que dans l'illustration de *La Muette de Portici* dont l'action se passe à Naples. En peignant ce panneau, Baboulène a pris certaines libertés avec les indications d'un livret peu familier du public toulonnais et n'a retenu que le côté méditerranéen de l'œuvre.

Dans l'immédiat après-guerre, alors que Toulon n'était plus qu'un amas de ruines, l'artiste célébrait la résistance à l'oppression et le sacrifice des héros. En représentant Mireille qui refusait de se plier à la volonté de son père et Masaniello qui menait la révolte contre l'occupant, il les glorifiait en leur donnant une grande dimension et en les plaçant intentionnellement devant d'importantes masses rocheuses, anguleuses et menaçantes, lieux d'agressions violentes. Ces illustrations d'une lutte pour la liberté étaient aussi un hommage explicite à l'action de la résistance varoise, si douloureusement marquée par les massacres de l'été 1944 à Signes.

Les recherches stylistiques de Baboulène dans ses décors d'opéra, souvent peu appréciées du public, trouvèrent un soutien bienvenu en la personne du peintre catalan Antoni Clavé qui commençait à s'imposer sur la scène parisienne par sa peinture expressionniste entre figuration et abstraction.

Antoni Clavé était alors décorateur du Ballet des Champs-Élysées, fondé en 1945 par Roland Petit, et qui s'était produit à l'opéra de Toulon au cours de la saison 1945-1946. Invité par un ami collectionneur à passer des vacances en famille à Toulon durant l'été 1946, il demanda à Baboulène de lui prêter son atelier, situé à l'époque rue Denfert-Rochereau. Commença alors entre les deux décorateurs une profonde amitié qui les lia pour toujours. Clavé persuada Baboulène de ne pas se limiter à des travaux de décoration et de se lancer dans une peinture de chevalet plus personnelle. Ce que fit Baboulène avec talent. Cela lui permit peu à peu, dans les années 1960, d'accéder à une notoriété nationale puis internationale, comme en témoignent les nombreux prix, expositions et soutiens constants de prestigieuses galeries parisiennes jusqu'à la fin de sa vie, telles la galerie Drouant-David, la galerie Romanet devenue ensuite japonaise sous le nom de galerie Tamenaga, la galerie Barlier et la galerie 26. Belle revanche pour un artiste qui n'avait vendu que huit toiles à l'approche de la cinquantaine !

En tant que professeur à l'école locale des beaux-arts, Baboulène a marqué de nombreux artistes et a donné ses lettres de noblesse à ce que l'on nomme « l'école toulonnaise ». En marge des grands circuits commerciaux, cette école, intimiste et discrète, mesurée et raffinée dans l'emploi du coloris, a longtemps été occultée en Provence par l'école de Marseille, haute en couleur et soutenue activement par de nombreuses institutions et galeries tout au long du XX^{e} siècle.

Baboulène utilisait une gamme de couleurs étendue, toujours dans des tons retenus, et travaillait ses motifs avec une simplicité apaisante. « La lumière du Midi tue toutes les couleurs, il faut donc peindre en colorant le gris et rester dans les teintes neutres. » disait-il. Et comme l'a observé le grand spécialiste de la peinture provençale André Alauzen : « D'abord amoureux de Corot, Baboulène peignait dans les gris mauves, les gris bleus et les gris verts. » Bonnard et Vuillard furent aussi des modèles pour l'emploi fluide de la couleur faisant oublier le dessin sous-jacent. En effet, dans ses compositions où les masses et les couleurs s'allient harmonieusement, le coloris frappe plus que le dessin. Ce sont les couleurs qui font naître les formes avec des touches précises suggérant le motif. « Le plus songeur des figuratifs», selon André Salmon, Baboulène savait capter les reflets les plus insaisissables avec une grande finesse d'observation. Dans des harmonies de couleurs aux tons pastel, il réussissait ensuite à suggérer les ambiances simples et chaleureuses. « Les artistes sont les maîtres de l'illusion. Ils transforment la réalité » disait-il.

Sous l'influence de Clavé, Baboulène adopta une dominante bleue, caractéristique de toute une période. Il a aussi été tenté par l'abstraction mais n'a pas réussi à trouver ce qu'il cherchait, comme il l'a déclaré en 1978. Toutefois, à partir de la fin des années 1970, on remarque dans la plupart de ses œuvres une transposition de plus en plus osée des motifs. À la fin de sa vie, nombreuses sont les toiles qui par des nuances justes et belles, aboutissent à « l'intérieur des choses ».

Baboulène affectionnait particulièrement les marines, les paysages provençaux et les natures mortes comme en témoigne une abondante production. Ses pointus dans les criques évoquent son amour de la pêche, ses représentations de la campagne de l'arrière-pays, l'abrupte beauté de la pierraille ensoleillée, et ses natures mortes rappellent sa gourmandise culinaire.

En livrant ses impressions devant le motif, Baboulène fut toujours un peintre sincère, témoin attentif de la vie, « un rare exemplaire de l'artiste heureux » selon André Salmon. C'est bien ce dont témoigne son œuvre peinte dans la lumière d'une Provence qu'il a toujours aimée et qu'il sut faire aimer du monde entier.

LA CÉRAMIQUE, LES IMARI, CLÉMENT MASSIER

Jean-Pierre DUBOIS



Assiettes Imari.

« Enfin d'un seul jet, il jaillit comme une fleur soudaine d'une invisible tige. Il s'épanouit, triomphal. Et le vieillard dans ses mains tremblantes, l'emporte vers le four bien préparé où le feu doit, à la beauté de la forme, ajouter la beauté fuyante et décisive, de la couleur… »

Comment mieux introduire mon propos sinon par l'hommage de Jean Aicard à son ami céramiste Clément Massier dans *Le Vase d'argile* ?

On dit communément que la céramique accompagne l'histoire de l'humanité. L'argile crue a été de tout temps la compagne de l'Homme. En effet la terre glaise se trouve dans les peintures pariétales, les rites funéraires, ou bien sous forme de traces de doigts par des points et des lignes. Plus surprenants sont les modelages de créatures irréelles, anthropomorphiques ou animales, comme celles des grottes magdaléniennes de Bédeilhac ou du Tuc d'Audoubert en Ariège.

Aussi, ne nous étonnons pas des nombreux mythes créateurs dans lesquels les divinités façonnent l'Homme à leur image avec un peu de terre. Citons, entre autres, le gardien des sources du Nil, Khnoum « le potier qui a tourné l'œuf primordial par qui est sorti tout l'Univers ». Rappelons-nous Prométhée qui donne forme et le feu à l'humain. Yahvé aussi modèle le premier homme, dont le nom Adam dérive du mot hébreu *adamah* qui signifie textuellement « glaise du sol », opposant la plasticité créatrice de l'argile à la poussière par nature stérile et éparse.

Le mot céramique vient du grec *keramos* qui désigne l'argile du potier. Aujourd'hui, le terme englobe aussi bien la brique de construction que la vaisselle de luxe, les équipements sanitaires et médicaux, les semi-conducteurs, des matériaux pour centrales atomiques, comme les protections thermiques pour navettes spatiales.

Par céramique, il faut entendre à la fois les objets en argile cuite et la technique de leur réalisation. Ainsi, il peut s'agir de poteries grecques, romaines, mexicaines ou péruviennes, comme de faïences persanes, égyptiennes, mauresques, italiennes, françaises, ou encore de grès et de porcelaines chinoises ou japonaises, dont je développerai le thème à propos des Imari.



Façonnage de l'argile.

Les premières poteries, objets en argile aux formes pérennisées par le durcissement de l'action du feu, apparaissent avec la sédentarisation des nomades-cueilleurs-chasseurs. Devenus, des éleveurs-cultivateurs-artisans, les hommes peuvent y stocker leurs céréales, cuisiner et constituer des réserves d'eau. Ces récipients étaient décorés par gravure, impression, estampage avec des coquillages, des peignes ou par des cordes. Cette pratique évolua dans nos sociétés jusqu'à nos jours, comme nous allons le découvrir grâce à quelques exemples.

L'objet en céramique le plus significatif de l'Antiquité est sans doute l'amphore, récipient de référence pour la conservation et le transport de l'huile d'olive, des salaisons, du sel, de la bière, mais surtout du vin. C'est une céramique d'environ 18 à 32 litres de capacité, en forme de vase au col allongé. Ses deux anses latérales permettent de la porter, comme l'indique son étymologie grecque. Son pied est souvent pointu.

Leur forme, standardisée selon les époques, permet l'empilement des amphores à fond de cale des navires. D'usage unique, les amphores sont recyclées sous forme de tessons dans les maçonneries, ce qui offre aux archéologues d'immenses champs d'étude. C'est pourquoi, l'amphorologie permet de déterminer l'importance des circuits et des flux commerciaux. Plusieurs millions de céramiques ont circulé en Méditerranée et remonté les fleuves. Avec la *pax romana,* l'amphore permet le transport de denrées aux quatre coins de l'empire romain et même jusqu'en Inde.

Citons l'emploi, dès l'Antiquité, de l'argile cuite pour les constructions des habitations et des édifices sous forme de briques, de tuiles ainsi que de carreaux et tomettes pour le revêtement des sols.
On peut distinguer deux grands types de céramiques, celles rattachées à l'eau et celles rattachées au feu.

Les céramiques rattachées à l'eau

La première fonction des poteries d'eau est l'approvisionnement des jardins, des habitations et des cités. Le relevage des eaux souterraines se réalisait avec les godets en terre des roues à « noria », ou bien en captant les eaux de source grâce à des tuyaux à collerette. Ces eaux, sont déversées ensuite dans des fontaines publiques, où les ménagères les recueillent dans une cruche. L'association de la femme porteuse de vie et porteuse d'eau est représentative de l'image du Midi.

Cette symbolisation a été immortalisée à partir du XVIII^{e} siècle par la peinture et la gravure, célébrée en littérature puis par la photo et les cartes postales, pour parvenir jusqu'à nous sous la forme d'un incontournable santon.

La ménagère porte dans la maison l'indispensable liquide jusqu'à la fontaine d'intérieur à pied, à applique murale, avec ou sans bassin de récupération. La fontaine domestique en terre vernissée ou en faïence selon les milieux, voit son usage se répandre avec le siècle des Lumières. Puis avec les progrès dus à Pasteur et le

souci constant de la propreté des eaux de consommation, son évolution se concrétise par les « caisses filtres », c'est-à-dire des pots de céramique superposés dans lesquels l'eau passe par gravité à travers du sable et des charbons, pour éliminer les matières organiques et les microbes. Des fabricants de Marseille, d'Aubagne et de Saint-Zacharie sont primés lors d'expositions au début du XX^{e} siècle.

L'eau d'utilisation domestique passe dans divers récipients selon l'usage attendu. Longtemps, la préparation des aliments, la vaisselle et la lessive s'effectuent dans des tians, conques, bassins, « bugadiers », aux formes stables et évasées. Les plus anciens éviers en faïence semblent avoir été fabriqués à Moustiers vers 1850. De son côté, Varages lance « l'évier à quatre poignées ». Ces équipements sont reliés à une canalisation extérieure évitant la manipulation des eaux usées. Citons le pot à eau avec sa bassine pour la toilette, puis, avec l'avènement de l'eau courante, l'apparition de la « cuvette lavabo » de la manufacture Decroix d'Aubagne.

Les céramiques rattachées au feu

Le foyer est caractérisé par la cheminée et son conduit de boisseaux débouchant à travers la toiture. Là, les têtes de cheminées prennent une forme de mitre, de lanterne, de chapiteau pour favoriser le tirage. À l'intérieur, les façades de cheminée en terre vernissée unie ou décorée améliorent l'aspect de l'âtre. La cheminée sera ensuite supplantée par le poêle en faïence, souvent polychrome et perfectionné par les récupérateurs de chaleur. Mais surtout peu à peu le « potager » prendra tout l'espace sous la hotte. La ménagère dispose dès lors de moyens de cuisson précise allant du grill au feu pour faire mijoter, d'un four et, en plus, d'un plan de travail en carreaux vernissés. De là, les rustiques *pégau* et *oules* à cheminée, s'adaptent en céramiques selon les différentes cuissons de l'art culinaire.

Il nous reste à présenter les céramiques portant la lumière dans la maison. La première lampe souvent à graisse, formée en coupelle pincée pour recevoir la mèche évolue en lampe à huile à partir de l'Antiquité. Elle peut se compléter par une anse et un pied. Bien qu'améliorée par un réservoir, ou par une ampoule de verre, la lampe à huile est remplacée par le bougeoir et le porte-chandelles de cire qui eux-mêmes disparaissent avec la lampe à pétrole. Certains de ces objets figurent parmi les plus belles collections de céramiques, prouvant le savoir-faire de leurs créateurs qui ont constamment amélioré les procédés de fabrication pour répondre aux divers usages attendus et selon les modes, mais surtout, à cause des contraintes techniques présentées par les caractéristiques des argiles naturelles.

Le façonnage, la cuisson, le revêtement

Le céramiste peut façonner l'argile de son choix par modelage de la motte de terre molle ou bien par enlèvement de morceaux « par taille directe » comme un sculpteur. Pour obtenir une forme creuse, depuis la préhistoire, la méthode la plus instinctive est de creuser avec le pouce une boule d'argile puis d'amincir la paroi. Le « lovage » d'un boudin d'argile sur lui-même est également employé pour confectionner des pots. Il s'agit de la technique dite du colombin. Plus technique, paraît l'emploi par les peuples du Néolithique de paniers pour servir de moules et de soutien à l'argile humide.

Pour façonner les formes cylindriques, voici 4 000 ans, probablement au Proche-Orient, apparaît le tour de potier. Qu'elle soit à main, à pied, à bâton, ou électrique avec variateur de vitesse, cette invention représente un progrès pour l'artisanat. Le tour permet un façonnage rapide grâce à la plasticité des argiles. D'autres techniques, comme l'estampage et le moulage dans toutes leurs variantes, permettent la production de formes identiques en quantité industrielle.

Cette fabrication en grande série de briques, de tuiles et de vaisselle sort à la chaîne de tout un arsenal de machines, comme les presses à estamper à bras et à balancier, les moules en plâtre, les tapis roulants, les bains d'émaillage et les cuissons par four tunnel. À l'issue de cette de mise en forme et après séchage à l'air libre, intervient une première cuisson.

La couverture des formes d'argile cuite est indispensable pour en améliorer les propriétés et en modifier l'aspect. Elle constitue une étape importante de l'art de la céramique. La technique la plus simple pour rendre étanches les terres poreuses cuites à basse température consiste à y déposer une cire qui a, de plus, l'avantage de créer une patine, essentiellement pour les statuettes modelées. Une autre technique consiste en l'application de terres colorées, recette utilisée sous le nom d'engobage. Ce revêtement peut recouvrir partiellement l'objet ou former un motif. Par le mélange dans la masse de terres de différentes couleurs afin d'obtenir des veines imitant l'agate ou le jaspe, la technique japonaise a fait le succès de nombreuses fabriques dont celles d'Apt.

Avec la vitrification d'une glaçure incolore par une seconde cuisson, les couleurs des terres sont protégées dans leur éclat, mais surtout, la poterie devient étanche. Ce procédé de décor sous émail, s'utilise également pour peindre avec des oxydes sur une terre crème ou blanche.

Actuellement, le principal revêtement des céramiques reste l'émail cuit en « grand feu et petit feu » selon les expressions bien connues des amateurs. L'émaillage comprend un domaine de recherche inépuisable et ses progrès vont de pair avec ceux de la chimie et l'expérience des céramistes. La composition de l'émail s'apparente à celle du verre. Déposé pulvérulent sur la terre cuite, il y adhère par sa fusion dans une deuxième cuisson. L'ajout d'étain le blanchit et celui d'oxydes métalliques le colore, opération qui permet de donner à l'argile des « peaux de céramique » aussi variées que subtiles.

Que de trouvailles depuis l'emploi de l'historique alquifoux fondant à 900° et la mise au point des couvertes vitro-terreuses montant jusqu'à 1 450° ! L'émail alquifoux à base de minerai de plomb pour abaisser sa température de fusion a été interdit dans les années cinquante pour des raisons sanitaires. La galène est maintenant avantageusement remplacée par des fondants neutres. Les compositions des émaux réservés aux grès et aux porcelaines à hautes températures, restent toujours l'objet d'expérimentations et d'innovations.

L'application et l'agencement des glaçures relèvent des techniques des arts plastiques, comme la pulvérisation aérographe pour les couches unies et dégradées, mais aussi celles des réserves à la cire, ou au latex ou bien au pochoir. Les émaux peuvent se mettre également aux stencils, aux monotypes, en sérigraphie. Il existe même actuellement des décalcomanies et des procédés photographiques.

C'est cependant la décoration à main levée qui donne à voir l'habileté et la personnalité de l'exécutant. Les céramiques extrême-orientales en présentent de remarquables spécimens et plus particulièrement les porcelaines japonaises Imari.



Four à céramique du Japon.

Les Imari

Par ses qualités de dureté, d'étanchéité, de blancheur pouvant aller jusqu'à la translucidité, la porcelaine, exclusivité chinoise à l'origine, avait la faveur des aristocrates européens dont elle enflammait l'imagination.

Au XVI^{e} siècle, l'unification du Japon, faisant suite à un passé de guerres civiles, favorise le développement d'échanges. En 1543, les Portugais s'implantent au Japon qui entre alors dans un circuit commercial. Des porcelaines chinoises spécialement créées pour l'exportation pénètrent l'archipel par les *kraak porcelein* (porcelaines des caraques).

Bien que réalisant jusqu'au XVI[e] siècle la cuisson des grès à haute température, les techniques des céramiques japonaises étaient limitées. Avec l'aide de potiers coréens dans le nord-ouest de l'île de Kyushu, les fours et les décors des grès s'améliorent.

C'est alors que, selon la tradition, un potier coréen découvre, en 1616 à Arita, dans les collines d'Izumiyama, un gisement de pierre à porcelaine (kaolin). Aussi, à partir de 1631, tous les fours ont réorienté leur production vers la porcelaine décorée en bleu de cobalt sous couverte transparente. Puis plusieurs centres s'ouvrent dans la province de Hizen et leurs productions se regroupent dans le port d'Imari, d'où l'expression « céramique d'Imari ». De là, elles s'exportent vers les autres régions du Japon puis, vers les autres pays d'Asie et la Hollande. Au Japon, les premiers émaux colorés peints sur glaçure transparente sont réalisés à partir de 1640.

Cette céramique remplace les importations chinoises dont les fours sont tombés aux mains des Mandchous. Les céramistes nippons mettent au point la technique pour compléter le décor à partir d'une pièce décorée en bleu de cobalt sous couverte cuite à 1 280°. Des émaux à basse température (en dessous de 1 000°) sont peints pour une nouvelle cuisson qui fait apparaître jusqu'à cinq couleurs. En complément, la porcelaine polychrome peut encore être rehaussée d'or et d'argent par une quatrième cuisson à 700°.

Avec le temps, les Imari ne cessent d'évoluer, avec les cuissons dans des moufles, qui sont des caissons de céramique protégeant des retombées des cendres et du contact direct avec les flammes. Attentifs au goût des étrangers, les céramistes japonais se distinguent par l'évolution des formes et des décors qui deviennent asymétriques et laissent ainsi de grandes surfaces blanches, où l'on peut admirer l'éclat caractéristique de la matière porcelaine. Enfin, leurs palettes variées, la maîtrise du trait, l'originalité des sujets et des thèmes réalisent la spécificité et le succès des porcelaines Imari.

La seule Compagnie hollandaise des Indes orientales, avec son monopole du commerce, à partir du port de Nagasaki, importe 190 000 porcelaines en Europe sur la période de 1659 à 1683. Devant cette réussite, tant artistique que commerciale, les céramistes chinois copient les Imari. Dans notre continent, aussi, maintes manufactures comme Delft, Meissen, Saint-Cloud, s'en inspirent, à tel point que pour l'Angleterre, on parle de « style Imari anglais ».

La céramique issue des quatre éléments naturels : terre, air, eau et feu, correspond à la mentalité des Japonais. Leur culture, au travers du shintoïsme, est imprégnée du respect et de l'admiration de la nature et de ses forces. Cet ensemble de représentations symboliques de l'univers, ancré dans la mythologie fondatrice de leur pays, harmonise des éléments animistes et polythéistes. Surtout, la philosophie nippone conceptualise un cinquième élément *Kû,* le vide : « La forme est vide et la vacuité est la forme. » Principe de dualité à la dynamique complémentaire zen, qui peut s'apparenter à la création et à la réalisation d'une céramique, forme pour contenir dans le temps et forme contenue dans l'espace.

De nombreux artistes occidentaux, outre les sculpteurs, ont testé les possibilités plastiques de la céramique. La dernière exposition parisienne de l'œuvre de Gauguin présente ses modelages. Picasso, longtemps céramiste à Vallauris, a maintenant des expositions consacrées à ses poteries. Plus près de nous, les peintres Olive Tamari, Eugène Baboulène et surtout Henri Pertus, dont de nombreux panneaux céramiques décorent nos façades et nos églises, ont exploré les possibilités esthétiques de l'art céramique.

Clément Massier

Grand innovateur et créateur dans notre région, le céramiste provençal Clément Massier (1844-1917) est reconnu comme un Maître du feu, un des meilleurs acteurs de la céramique aux bleu turquoise transparents et irisée, à reflets métalliques.

L'écrivain Jean Aicard, dès la fin du XIX[e] siècle, en rassemble un grand nombre dans sa propriété *Les Lauriers Roses*, du quartier Le Pouverel, à La Garde. Cette importante collection est toujours dans la bastide, devenue Musée Jean Aicard-Paulin Bertrand, labellisé « Musée de France ». Responsable du musée durant seize ans, j'y ai étudié, répertorié, exposé et surtout admiré l'évolution de la céramique de Clément Massier.

La nature de ses relations avec Jean Aicard est centrée sur la passion de l'art et de la création. Ainsi, le courrier de Clément à Jean est illustré de nombreux croquis descriptifs de ses poteries et de ses recherches de coloriste. Il lui explique comment restaurer une poterie endommagée, lui propose souvent de lui envoyer « quelques tessons », le convie à visiter la fabrique de Golfe-Juan. En échange, Clément porte de l'intérêt à la littérature. Il le remercie pour « l'envoi des quatre volumes de l'ouvrage *Le Pavé d'amour* qui feront bien des heureux ».



Foyer provençal.



Vase de Clément Massier.

Clément Massier relate également des histoires ou anecdotes locales qui pourraient être des sujets d'écriture pour Jean Aicard. La plus inattendue est celle où, sans le savoir, il a pour élève le fils de la reine d'Angleterre à qui il enseigne le tournage, le moulage et la gravure sur terre. Plus tard, en 1887, de passage à Cannes, la reine Victoria veut connaître « le fameux professeur » du fils qu'elle venait de perdre. « Elle voulut savoir cette histoire, qu'elle me fit raconter». Ainsi, Clément devient fournisseur officiel de la couronne d'Angleterre.

La forme et la couleur sont des domaines familiers pour Jean Aicard. L'expression plastique par la céramique inspire le poète académicien. Dans son ouvrage *L'Été à l'ombre*, il dédie sa nouvelle, *Le Vase d'argile*, à son ami céramiste.

La poterie utilitaire, dite « terraille » en langue provençale, constitue l'essentiel de la production de Vallauris depuis son origine, grâce aux bonnes caractéristiques techniques de ses gisements d'argile. La famille Massier, installée sur le site depuis 1707, y produit de la poterie commune jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle. Pignates, poêlons et jarres sont la production de la fabrique du père de Clément. Avec l'arrivée en 1859 du céramiste italien Gaetano Gandolfi, l'activité familiale va évoluer de la céramique rustique à la céramique artistique.

Selon les carnets de Clément Massier, Gaetano devient son « maître ». Il initie la famille à plusieurs techniques, comme la pratique de la barbotine et celle de la célèbre majolique. Cette céramique particulière tire son nom de l'île de Majorque, d'où elle était importée en Italie. La majolique consiste en la décoration au pinceau de motifs en couleurs, sur un émail blanc pulvérulent sec réalisé avant sa cuisson. Le jeune Clément, alors apprenti dans la fabrique, s'approprie ces techniques anciennes. Dès ses premières réalisations, sa production de faïence se remarque par sa qualité.

Céramiste passionné, ses incessantes recherches le portent à jouer sur les bases de glaçures en variant les oxydes et les sels métalliques. Il solutionne la compatibilité entre les compositions des barbotines de terre diluée pour le coulage des pièces en forme et les formules chimiques des enduits vitreux colorés. Il met au point leur fusibilité pour avoir des effets de coulure, et règle les modes de cuisson à 1 000 degrés en variant les atmosphères des fours. Par la cuisson en réduction, qui renoue avec les savoirs hispano-mauresques, Clément sature l'atmosphère du four en gaz carbonique et influe sur les couleurs des oxydes pour obtenir des glaçures aux lustres à effets métallisés. Il continue à améliorer ses émaux à reflets irisés ou ses bleu turquoise transparents et à varier ses formes, par inspiration dans les styles antique, Renaissance orientaliste et japoniste.

Sa maîtrise de l'art du feu le conduit à participer régulièrement aux grandes expositions internationales. Les jurys lui décernent, notamment, une médaille d'argent dès sa première participation, en 1878, à l'Exposition universelle et internationale de Paris, puis la médaille d'or à celle de 1889. Il obtiendra également la récompense de l'or à l'Exposition internationale d'Amsterdam de 1883 et le diplôme d'honneur pour celle de Bruxelles, en 1897. En 1900, il est médaille d'argent à l'Exposition universelle de Paris. Il présente ses céramiques à Chicago en 1904, pour sa dernière contribution.

Fondateur de l'industrie céramique moderne de Vallauris, Clément est d'abord installé au sud du village. En 1883, il transfère sa fabrique près de la route de Golfe-Juan reliant Cannes, Grasse et Nice, liaison très empruntée par les touristes fortunés et cosmopolites de la Côte d'Azur qui font la notoriété de sa céramique. Entreprenant, il ouvre à Paris quatre magasins ainsi qu'une succursale à Nice.

Grâce à la nouvelle ligne de chemin de fer, il expédie en France et à l'étranger sa production manufacturée, disponible par correspondance sur catalogue. On peut y découvrir répertoriés des articles utilitaires ou culinaires de luxe, ses céramiques artistiques de décoration et des éléments d'architecture.

Responsable d'une équipe qui comporte jusqu'à cent ouvriers et quinze peintres décorateurs, Clément Massier attire des créateurs de renom. Peintres, sculpteurs et céramistes talentueux collaborent pour l'aider dans ses recherches et expérimentations en arts décoratifs. Il forme de jeunes élèves au métier de potier, et de nombreux peintres émailleurs sortiront de l'atelier Massier, influencés par son empreinte, pour exercer dans la région.

En 1917, à la mort de Clément, ses deux filles continuent les activités de la manufacture de Golfe-Juan, en rééditant les œuvres les plus appréciées du vivant de leur père. Puis elles développeront un style d'inspiration Art déco. Plus tard, de 1964 à 1976, sa petite-fille fait exécuter par des ateliers de la région des œuvres de son grand-père. Aujourd'hui, un jeune couple reprend de nouveau le flambeau pour allumer les fours et pérenniser la tradition et la créativité familiale dans l'art de la céramique.

La céramique, qu'elle soit issue d'argile ordinaire, de faïence fine, de grès dur ou de porcelaine délicate, reflète le goût et les modes des civilisations. Mais surtout, à but utilitaire ou esthétique, artisanale ou artistique, la céramique demeure un fleuron des arts du feu.

L'ANTIQUE LANGAGE DE LA CÉRAMIQUE

Roland BILLAULT

De l'arrogante Sphinx (ge) en passant par la symbolique chouette d'Athéna, et les messages mystérieux des dessins de concrétions marines sur la panse d'une amphore, pour aboutir à la récente découverte d'un tesson d'argile où se dessine la silhouette d'un homme attaché à un mât de bateau, sur le lieu présumé de la tombe d'Ulysse, tout nous invite à aiguiser notre attention au-delà du simple regard à travers les vitrines d'un musée.

Il ne peut s'agir, en effet, seulement, d'esquisser aujourd'hui un tableau linéaire et abstrait des céramiques les plus connues, mais de rendre compte des enseignements qu'elles fournissent sur l'histoire des civilisations, surtout la grecque, qui est la plus importante et la plus représentée dans nos collections publiques.

La céramique antique nous renseigne sur les goûts et les mœurs des Anciens autant que sur le talent des artistes et sur leurs techniques. Éclairer notre lanterne – ou notre lampe à huile – sans l'aide d'Aladin, supplanté désormais par le carbone 14, sera donc notre propos aujourd'hui.

Les céramiques antiques grecques sont les premiers documents ayant permis d'appréhender cette civilisation, « notre mère », selon le mot de Roger Peyrefitte. Comme avec les tablettes mésopotamiennes, mycéniennes ou crétoises, grâce auxquelles nous touchons en quelque sorte aux racines du monde méditerranéen, berceau d'une expansion hors du commun, sans doute unique dans l'histoire de l'humanité, avec la céramique du monde grec, nous sommes confrontés aux origines de l'une des plus brillantes civilisations de l'Occident.

Mais puisqu'on parle de racines, penchons-nous d'abord sur l'étymologie du mot « céramique » : le mot grec *keramos* signifie « terre », « argile », matière première du potier à la fois offerte et de qualité variable, ce qui implique que l'artisan accomplisse d'abord un travail de sélection ; par extension, il signifie aussi « tuile », matériau promis à un usage intense. Curieusement et pour une raison indéterminée, Keramos est aussi le nom du fils de Dionysos et d'Ariane, ce qui semble confirmer que cette dernière ne fut pas de marbre et se montra même « bonne pâte » ! Plus sérieusement, et pour revenir à notre sujet, rappelons que le quartier des potiers à Athènes s'appela tout naturellement « le Céramique ». Il se situait au sud-est d'Athènes où se trouvait le Dipylon « les deux portes », près de la rivière Eridanos (les potiers ont besoin d'eau !) et s'étendait peut-être jusqu'au bois d'Académos appelé lui aussi à une grande célébrité. Nous sommes près du carrefour des routes du Pirée et d'Eleusis. Tous ces noms réveillent en nous de prestigieux souvenirs, philosophiques, architecturaux, guerriers, religieux et ne manqueront pas de renaître, nous le verrons, au hasard des évocations picturales ornant vases, assiettes ou coupes.

Mais avant cela, une rapide excursion géographique nous rappelle que les productions d'argile ont une très longue histoire derrière elles, à partir de 3500 av. J.-C., comme en témoigne, nous l'avons mentionnée plus haut, l'origine mésopotamienne des tablettes ou sceaux cunéiformes incisés au poinçon à bout carré ou triangulaire, d'où le nom donné à ces objets (cunéiforme, « en forme de coin »), sans oublier les pièces phéniciennes de Byblos ou de Tyr ; plus occidentales, et un peu moins anciennes, les tablettes mycéniennes ou crétoises comme celles de Cnossos dont l'argile fut solidifiée accidentellement et pour le bonheur de notre curiosité, par un incendie, ont aussi une belle ancestralité et appartiennent, avec des moyens un peu moins « primitifs », à la même démarche d'expression et de message. Notons que les lieux de production des céramiques dans le monde grec furent ensuite, outre Mycènes et la Crète que nous venons d'évoquer, répartis dans des régions telles que, pour ne citer que les principales, Délos, Corinthe, la Béotie avec Tanagra, Pithécusses en Grande Grèce, et, bien sûr, Athènes. Il faut d'ailleurs remarquer que les premières productions furent le fait d'ateliers de campagne ou de petites bourgades au rayonnement limité avant de s'épanouir en centres urbains, et notamment à Corinthe et à Athènes. Et comme tout le monde connaît les magnifiques prouesses en architecture et en statuaire dont ces villes furent le théâtre ainsi que les noms prestigieux de leurs promoteurs, en comparaison, les ouvrages de céramique peuvent faire figure de « parents pauvres » ; cette vision serait pourtant une grande injustice et une faute de goût car ils sont dignes, eux aussi, d'exciter une profonde admiration. Mais peut-être devons-nous, à cet égard, mentionner, avec un étonnement réprobateur, le mépris, l'indifférence dans le meilleur des cas, dont les artistes étaient l'objet en ces temps anciens en Grèce, la céramique peinte n'ayant pas accès à l'appellation d' « œuvre d'art » avant le XVIII^{e} siècle de notre ère où un fort engouement lui valut ce label. En simplifiant un peu les choses, on peut dire que seule la musique, comme art raffiné de bonne compagnie, trouvait grâce

dans la société athénienne, comme le prouve l'embarras, au cours d'un banquet, de Thémistocle, le vainqueur de Salamine, qui, prié de jouer de la lyre, ce qui était une sorte de test mondain, trouva cette belle réponse, un peu provocatrice : « Je ne sais pas jouer de la lyre, mais je peux faire une grande ville d'un petit village. » L'artiste, l'artisan, et ces deux mots, justement, se confondent dans l'esprit dévalorisant d'alors, est loin du statut honorable, voire privilégié qui est le sien de nos jours et on n'aurait pas souscrit, au IVe siècle av. J.-C., à la déclaration inattendue de Montaigne : « J'ai vu en mon temps cent artisans… plus sages et plus heureux que des recteurs de l'Université et lesquels j'aimerais mieux ressembler. » ! Deux siècles plus tard, on verra pourtant encore les musiciens de cours habillés en laquais… et les poètes toisés de haut, comme Vigny avec sa pièce *Chatterton* ou Baudelaire dans ses *Fleurs du Mal* le rappellent avec indignation.

Et pourtant, quels magnifiques talents nous révèle la diversité chatoyante des céramiques grecques ! D'abord une évolution qui va nous faire passer des figures géométriques aux motifs animaliers puis aux représentations humaines. Les géométriques elles-mêmes, généralement sur fond couleur de terre ou d'un beige léger, évoluent depuis le choix du motif simple et unique à celui de strates circulaires aux formes et aux motifs variés recouvrant toute la surface du vase. Ensuite, les céramiques colorées et animées prendront la relève. Et alors nous serons fascinés par les contrastes de couleurs du fond et des figurations, par la diversité des formes, la diversité des dessins et des sujets traités, bref par la vie qui s'exprime dans ces œuvres. Il y aura ainsi des « cycles » de sujets, tels qu'ils ont été distingués par les érudits, correspondant aux légendes et aux héros privilégiés par les artistes : cycles troyen, thébain, athénien… se référant aux grands moments de l'histoire ou des légendes grecques ; mais nous préfèrerons, pour notre part, une vision d'un autre type, plus large, s'appuyant sur ce qu'on pourrait appeler « des rubriques d'intérêts ». Bien évidemment, les deux aspects peuvent se superposer, les personnages appartenant souvent à une « famille » prototypique d'un épisode historique ou social connu.

Pour ce qui est de la classification en cycles, que nous avons tout de même scrupule à négliger totalement, indiquons, pour plus de clarté, que le cycle troyen concerne, bien sûr la guerre de Troie, avec ses glorieux protagonistes, ses scènes de douleur ou de sauvagerie, ses combats singuliers, sans oublier les péripéties de l'Odyssée ; le cycle thébain quant à lui, évoque surtout Œdipe, sa performance libératrice de Thèbes, ses terribles malheurs, le cycle athénien mettant plutôt l'accent sur les dieux tutélaires ou sur Thésée, ce Zorro antique. Mais, on le voit, cela ne rend pas suffisamment compte du nombre très important de sujets ni de la diversité d'inspiration, beaucoup plus étendue qu'on pourrait le croire, des artistes dont trop peu, hélas, sont identifiables ; et quand leur nom a survécu, ce qui est rare, c'est seulement en référence à leur lieu d'origine ou au sujet traité ou à une initiative d'innovation technique marquante… qui l'était peut-être en leur temps mais dont le processus et les raisons nous échappent souvent aujourd'hui. Ainsi les chercheurs ont-ils pu relever seulement quelques noms dont la survie est attribuable à une qualité particulière ou, tout simplement, au hasard des découvertes, l'immense majorité restant, répétons-le, enfouie dans un anonymat sans doute définitif… Mis à part Sophilos, peut-être le seul signataire « vrai », en tout cas celui qui a le premier fait paraître des inscriptions sur ses vases à figures noires, sont seulement parvenus jusqu'à nous Lydos d'Amasis, c'est-à-dire élève d'Amasis, le peintre de Pisticci, bourgade d'Italie méridionale sous influence grecque, le peintre de Nessos, le peintre de la Gorgone, le peintre Euphronios… Quant à Exechias, qui se pare de la double condition de potier et de peintre, ce qui, d'ailleurs, devait être assez fréquent, il tire sa célébrité de ce qu'il est l'un des plus expressif, notamment dans ses représentations de Dionysos, tandis qu'Andokidès (un nom que portera l'un des plus célèbres orateurs attiques, Andocide) se signale par une double pratique des deux types principaux de céramique : les figures noires et les figures rouges, classification traditionnelle qu'il nous faut évoquer maintenant.

Considérée par certains comme une céramique « barbare » due à des envahisseurs, la céramique à figures noires est la plus ancienne après les productions de type géométrique, encore faut-il bien rappeler qu'il y a eu sans doute ici ou là coexistence des deux catégories, par exemple dans le cas de cratères funéraires reconnaissables à ce qu'ils sont troués à leur base pour assurer l'écoulement du vin miellé jusqu'au défunt… Précédés par des représentations d'animaux, les personnages, mythiques ou humains, qui les remplacent à partir du VIe siècle av. J.-C. sur les surfaces décorées, sont dans un premier temps isolés, souvent un peu figés avant d'être en mouvement au fil du temps, puis, ce qui constitue une avancée notable, sont acteurs de scènes animées.

Le « peintre de la Gorgone » est un précurseur dans ce domaine, comme le montre le *dinos* qui l'a rendu célèbre. Il arrive qu'il y ait des scènes « mixtes », comme le « groupe de Léagros », ainsi appelé parce qu'il désigne plusieurs peintres ayant tous mentionné Léagros, héros tué au combat en 465 av.J.-C., dans une formule laudative qu'on appelle une « inscription kalos » et qui mêle chevaux, guerriers et chiens ; cette mixité hommes-animaux pouvant ressortir, ici ou là, à la spécificité même d'une légende comme celle d'Héraklès et du taureau ou du même Héraklès avec le chien Cerbère. Toutes ces figures se détachent donc en noir sur un fond généralement beige ou ocré dont la nuance pouvait être modifiée par un engobe à base d'argile.

Apparut ensuite, à partir de 530 le style à figures rouges, mais notons que, dans tous les cas, quand la production est très locale, donc plus traditionnelle, elle est plus difficile à dater car peu évolutive, et nous sommes limités à des évaluations putatives, au contraire des grands centres urbains où les innovations étaient certainement plus fréquentes et plus connues du public comme, par exemple, chez certains artistes, la pratique de la coexistence des deux manières, la noire et la rouge. La « technique rouge » consiste, avant, semble-t-il, le vernissage du fond en noir, à dessiner les contours des figures puis à les entourer d'un mince trait noir avant de raffiner les détails à l'aide d'un très mince pinceau. Ce procédé permet une illusion de perspective et la mise en valeur de détails anatomiques.

Compte tenu du très grand nombre d'objets concernés, on ne peut dissimuler la difficulté d'une présentation complète et « orchestrée » : les formes des pièces elles-mêmes sont d'une variété infinie : le chercheur britannique Beazley a recensé près de 10 000 vases et dressé un tableau où se côtoient toutes sortes d'amphores et de cratères, des vases, des hydries, des lécytes, des œnochoés… leur énumération aboutirait à un bric-à-brac de tombe égyptienne, tandis que se cantonner dans la division suggérée par les deux types de figures serait monotone. Peut-être est-il donc préférable, comme annoncé plus haut, de procéder par rubriques ou centres d'intérêt ce qui peut permettre, comme nous le laissions entendre au début de ce propos, une approche des préoccupations et des goûts des Grecs de la période du VI^{e} au IV^{e} siècles av. J.-C., donc des mentalités à la fois des acquéreurs et des créateurs sans aller, peut-être, jusqu'au rêve du savant britannique cité plus haut qui pensait pouvoir déduire du seul décor d'une pièce l'identité de son peintre, chose aisée quand l'œuvre est signée, bien sûr, mais très aléatoire par assimilation et comparaison, étant donné que dans leur immense majorité les céramiques sont anonymes. De plus, jamais deux peintres n'ont le même style et d'autre part, un peintre garde généralement son style tout au long de sa production.

Et puis il y a des conventions figuratives pour les drapés, pour les attitudes, ce qui ne facilite pas les choses, compliquées de surcroît par les rivalités d'artistes intervenant, par exemple, dans un même sanctuaire. Pour en venir aux considérations descriptives, nous dirons qu'on peut distinguer les pièces évoquant, entre autres sujets, la guerre de Troie, les représentations mythologiques, de jeunes femmes dans leurs vêtements drapés, certaines jouant d'un instrument de musique, les scènes de sport ou de combat, l'univers marin (céramiques dites « de style marin »)…

Ainsi nous reviennent en mémoire, déclenchés par telle peinture représentant Achille soignant son ami Patrocle dont la mort déclenchera sa fureur vengeresse, ou jouant aux dés avec Ajax que ses muscles ne sauveront pas du ridicule (récit de sa folie), nous reviennent, donc, des épisodes fameux de *l'Iliade* comme, aussi, le sacrifice de Polyxène, les adieux d'Hector et Andromaque, Priam réclamant le corps de son fils ou les péripéties du périple de *l'Odyssée* avec l'épisode des Sirènes retrouvé aussi sur le fragment dont la découverte récente a été mentionnée plus haut, les figures divines rappelant la rivalité d'Athéna et de Poséidon pour l'éponymie de la cité, ou la capture de Dionysos par des pirates, les légendes célèbres avec la théorie (« cortège ») des Danaïdes, ou le face à face de la dernière chance entre Œdipe et la Sphinge.

Mentionnons également des musiciens et des musiciennes qui ne peuvent que nous rappeler le triste sort d'Orphée, ou au contraire nous offrir le spectacle d'une belle sérénité ; les scènes de sport avec leurs coureurs aux élastiques, bondissements qui nous rappellent les *Olympiques* de Pindare ou la légende d'Atalante, les péripéties de la chasse et de la guerre, les statuettes de Tanagra avec leurs jolis drapés évoquant la coquetterie féminine dont les vases à parfums ou à onguents exciteront plus tard les sarcasmes du poète satirique romain Juvénal s'adressant en ces termes à une femme trop coquette : « Tu résides dans une centaine de pots et la figure que tu nous montres ne dort pas avec toi » ! Citons enfin les animaux marins, comme les poulpes qu'on voit encore de nos jours suspendus et séchant dans les petits ports grecs ou les sars et rougets dont la saveur méditerranéenne nous rappelle que les Anciens appelaient la mer *Als*, « le sel », précieux condiment naturel, ou les dauphins qu'on retrouvera dans tant de fresques étrusques et qui nous font souvenir de la belle histoire du petit écolier romain. Bref, ces pièces ne sont pas seulement attirantes par leurs qualités esthétiques propres qui sont remarquables, mais aussi par l'élan qu'elles donnent aux réminiscences de pans entiers de l'histoire de la civilisation grecque antique en particulier, autant de déclics mémoriels qui font tout le plaisir de notre culture classique avec ses prestigieuses références.

Mais ce plaisir ne date pas d'aujourd'hui : les classes cultivées des populations de Grande Grèce, de l'Étrurie, de Rome appréciaient déjà ces productions auréolées du prestige de la « Mère de la Culture » ; elles collectionnaient des « antiquités » comme l'attestent les discours de Cicéron, amateur lui-même, et dénonciateur virulent des acquéreurs indélicats. On a constaté en effet une large prolifération des céramiques dans tout le bassin méditerranéen et jusqu'en Égypte, étant bien entendu que c'est l'Étrurie qui a servi, comme dans la plupart des domaines, de culture-relais et d'agent de transmission des productions grecques. Cependant, pour

aussi accueillants qu'aient pu être les peuples de la *Mare nostrum*, ils n'ont pas manqué d'avoir leur propre production.

C'est le cas, notamment, de la Gaule (site de la Gaufresenque) dont certaines pièces sont signées d'un sceau, le *sigillum*, de Carthage (les akoufis, jarres kabyles à reliefs, en dérivent sans doute), de l'Espagne ; mais cette fois les pièces sont plus frustes à nos yeux puisque surtout monochromes, à incrustations et reliefs et privilégiant masques grotesques, statuettes consacrées à Baal, lampes et récipients domestiques, avec une grande abondance, bien sûr, d'amphores aussi anonymes dans la plupart des cas que nos bouteilles de plastique. Mais « qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse », ces récipients étant majoritairement employés pour l'exportation du vin… Disons enfin un mot d'une utilisation peu connue des pièces en céramique qui, pilées et concassées, servirent souvent de matériaux d'étanchéité, tandis que certains paysans les mêlaient dans leurs champs aux engrais animaux…

Pour ce qui est de l'Italie, on peut citer une belle production de céramique campanienne qui s'étend du IV^e^ siècle av. J.-C. au I^er^ siècle apr. J.-C. ; elle est à figures noires comme cette curieuse représentation d'Ulysse bondissant sur des amphores couchées et elle comporte aussi des coupes, des bols avec des estampilles à palmettes, feuilles et petits hommes stylisés. De même a-t-on trouvé en Corse, à Aléria, des poteries à motifs de gorgones et d'éléphants.

Mais la production romaine est surtout d'usage domestique, les Romains déployant leur art, incomparable, surtout dans le domaine de la mosaïque, comme si, les Grecs ayant brillé dans l'art de la céramique peinte, la cause, dans ce domaine, était entendue…

Chez les Étrusques, les découvertes proviennent surtout des tombes mais aussi des acrotères et antéfixes des toits. Relevant de leur production propre, la présence de buccheros à motifs par incision et des *terracottas* (terres cuites) confirme une belle capacité de créations indigènes ; mais quand il s'agit de la période villanovienne, la plus ancienne, l'argile étant d'origine alluviale, les objets sont assez grossiers. Ce n'est qu'à la période dite « classique » que l'imitation grecque, coexistant avec la créativité locale, s'épanouit, comme en témoignent les cratères à fond rouge trouvés dans les cités d'Étrurie, par exemple à Volterra, cette fréquence s'atténuant à la suite de la défaite de Cumes face à la flotte grecque… Une chose est sûre en tout cas : la céramique d'Athènes et de Corinthe fut diffusée dans tout le monde grec aux V^e^ et IV^e^ siècles av. J.-C., sans qu'on puisse relier ce phénomène à l'extension impérialiste de l'une ou de l'autre, thèse parfois avancée, puisqu'on en trouve dans des zones qui n'intéressaient pas le désir d'expansion bien connu de ces deux cités. En revanche, les aléas de la navigation, et surtout de la piraterie, eurent pour résultat des destinations souvent… imprévues !

Nous voici arrivés au terme de cette trop courte rétrospective de la céramique antique. Elle nous est apparue comme une sorte de bande dessinée avec ses héros et ses séquences mouvementées. La céramique, comme matériau, connaît aujourd'hui des emplois surprenants et admirables d'une actualité brûlante, c'est bien le mot, dans les freins des « Formule 1 » ou les protections de navettes spatiales ! Mais, quelle que puisse être notre admiration pour ces prouesses modernes, lorsque, dans le domaine artistique, nous nous tournons vers le lointain passé que nous avons évoqué, nous sommes parfois pris d'une sorte de vague à l'âme, d'une nostalgie d'un temps où l'art, se suffisant à lui-même, n'était pas comme trop souvent aujourd'hui, soumis aux divagations d'avant-garde ou entaché d'un cupide matérialisme qui ne serait pas gêné aujourd'hui de voir Bernard Palissy devant un four à pizzas ! Aussi nous faut-il plus que jamais, mus par l'émotion et l'admiration que nous inspirent ces chefs d'œuvre, tisonner le feu sacré du souvenir, de la réflexion et de la reconnaissance. C'est à quoi nous invite la chouette d'Athéna avec son regard clair, interrogateur et pensif, à tout jamais…

ÉMILE GALLÉ, CÉRAMISTE

Jean-Yves DUVAL

Presqu'un demi-siècle après la production des premières céramiques à Moustiers, les arts du feu s'implantent durablement en Lorraine. Dans cette région dont le sous-sol recèle une terre de qualité et dont les immenses forêts fournissent un combustible peu onéreux, cet artisanat prospère sur de nombreux sites. À la fin du XVIII[e] siècle, la Lorraine apparaît comme la première région faïencière de France.

Lorsqu'en 1846, à Nancy, Charles Gallé prend la direction d'un magasin de faïences et de verreries doté d'un atelier de décoration, cette entreprise familiale s'inscrit dans cette tradition artisanale régionale. Et les faïenceries de Lunéville, de Saint-Clément ou de Raon-l'Étape produisent, à partir de ses dessins, des pièces de qualité qui sont primées dans les expositions. 1846 est aussi l'année de naissance de son fils, Charles Martin Émile qui, vingt ans plus tard, dirigera l'atelier décoration avant de succéder à son père en 1877.

Développant l'entreprise familiale qui comptera des équipes de décoration et de modélisation et jusqu'à cent cinquante employés, œuvrant dans des ateliers dédiés au bois, à la verrerie et à la céramique, il va renouveler les formes et les éléments décoratifs et apporter sa touche personnelle à l'Art nouveau. Mais, la renommée du maître-verrier et de l'ébéniste a éclipsé celle du céramiste.

La céramique d'Émile Gallé a été longtemps méconnue. Son ami, le critique d'art et inspecteur général des musées Roger Marx évoque, peu après la mort de l'artiste en 1904, « ces pauvres faïences de Gallé que les générations présentes ignorent ». Pourtant, c'est en travaillant ce matériau que s'esquisse sa carrière artistique. Évoluant au milieu des créations dans le magasin ou les ateliers, il n'a pas suivi de formation particulière. Mais, sa curiosité est insatiable. Et, s'il commence par collaborer avec son père en dessinant des décors d'armoiries et de chiffres, inspirés du XVIII[e] siècle, rapidement, il laisse libre cours à une créativité débordante. Aussi allons-nous porter notre attention sur ses sources d'inspiration, indissociables de sa personnalité. Son amour de la nature, ses engagements patriotique et humaniste en sont les principaux aspects qui nous guideront pour commenter ses créations.

Une fleur : un modèle et une idée

L'amour de la nature et l'attrait d'Émile Gallé pour les plantes datent certainement de son plus jeune âge. Enfant, il aimait à regarder, depuis les étages de sa maison natale située juste devant le marché aux fleurs, les arrivages des potées fleuries.

Il a aussi appris à lire dans le livre *Les Fleurs animées* dont il retiendra la magie et le langage des fleurs. Et, se référant probablement aux quatre années passées comme pensionnaire dans un petit village surplombant la Moselle, il s'inspire de la vie de la basse-cour pour décorer les coquelles à œuf et les assiettes du service ferme. Le décor en camaïeu bleu de grand feu sur fond d'émail stannifère blanc est souligné d'inscriptions souvent cocasses. Comme le relève le professeur François Le Tacon, auteur de nombreuses publications qui font référence sur l'œuvre de cet artiste : « L'humour, la dérision, la fantaisie et parfois l'extravagance se côtoient dans la céramique de Gallé. »

Adolescent, il a arpenté la campagne en compagnie de son grand-père paternel qui lui a fait partager sa passion pour les plantes. Puis, au contact d'éminents botanistes, il a acquis une culture scientifique qui va parfaire son abord artistique. De tout temps, les modèles floraux ont été une source d'inspiration. Mais, comme le souligne Gaston Varenne dans son ouvrage *La Pensée et l'art d'Émile Gallé*, « c'est à l'étude scientifique de la fleur que Gallé doit certainement le meilleur de son art et son originalité ».

Les dessins du service *Herbier* ont pour modèles des fleurs recueillies au cours de ses promenades d'herborisation. Dans ce décor, le trait de l'artiste est affiné par sa connaissance des plantes. Et le rendu raffiné de la flore en camaïeu bleu sur fond d'émail stannifère blanc répond à la simplicité de la composition. Ce service comprenait cent cinquante pièces environ et sera réédité à plusieurs reprises, témoignant de sa passion pour la botanique durant toute sa vie.

Ainsi, il créera un jardin botanique à son domicile mais aussi dans l'enceinte des ateliers afin de disposer sur place de modèles pour l'atelier décoration. Il contribuera aussi à la création de la société d'horticulture de Nancy dont il deviendra le secrétaire puis le vice-président, et réalisera des recherches sur les orchidées, leur consacrant plusieurs communications scientifiques, en particulier lors du congrès mondial de botanique à Paris en 1900.

Si les plantes constituent le motif principal de ses décors, dans le service *Allégories*, Émile Gallé remet en lumière la vogue des céramiques parlantes. Lycéen, il a appris le latin et le grec. Premier en littérature au concours général de son académie, dévorant les œuvres d'écrivains comme Victor Hugo ou de poètes comme Baudelaire, Verlaine, Rimbaud et Mallarmé qui l'entraînent dans le courant symboliste, il puise dans sa vaste culture, les citations qui renforcent la suggestivité de ses décors.

Ainsi, sur cette assiette à dessert, il associe ce vers de Virgile dans l'*Énéide* : *Timeo Danaos et dona ferentes* (Je crains les Grecs, surtout s'ils apportent des cadeaux), à un décor de champignons avec une amanite phalloïde figurant Locuste, l'empoisonneuse de la Rome antique, et un insecte mourant.

Le monde marin ou le règne animal, en particulier les insectes, lui apportent aussi d'autres modèles. Pour illustrer l'apologue « Pour vivre heureux, vivons caché », tiré de la fable de Jean-Pierre Claris de Florian *Le Grillon*, il dissimule l'insecte sous les plantes tandis que le papillon virevolte et perd une aile. Parmi les insectes, l'éphémère et la libellule avaient certainement sa préférence tant pour l'esthétique de leurs ailes translucides que pour leur symbolique.

Le symbole : l'âme d'une œuvre

Dans l'art japonais où la libellule est aussi fréquemment représentée, nature et symbolisme se côtoient. Cet art s'implante en Europe au travers des expositions universelles à partir de 1867, où un nombre important d'œuvres furent présentées à Paris. Émile Gallé et son père, qui participent à cette exposition, ont peut-être visité les deux maisons japonaises qui ont été reconstituées sur le Champ de Mars à cette occasion. Lors de l'exposition de Londres en 1871, où il représente son père, il visite le jardin botanique du Kew Garden et s'attarde devant le parterre de fleurs japonaises. Dès lors, il va collectionner ouvrages et œuvres de ce pays et constituer une collection de fleurs du Japon. Cette passion, tant au plan artistique que scientifique, l'amène à se lier d'amitié avec des artistes japonais comme Takashima Hokkai. Au fil des années, il va véritablement cerner l'essence de cet art dont l'esthétisme, dans un rapport différent avec le milieu naturel, est caractérisé par « une sensibilité aux choses ». Et il en livre une interprétation personnelle sans pour autant en faire une copie.

Dans le décor du service floral japonisant *Aux vagues*, le bassin de l'assiette est orné de plantes de la flore de Lorraine alors que le marli, à sa périphérie, est décoré de vagues déferlantes inspirées des estampes d'Hokusai.

L'ajout d'une inscription sur la céramique vient parfois parachever l'harmonie de cet art intimement lié à la poésie.

Dans le décor du vase *La Némophile alpestre*, le choix du plantain n'est pas fortuit. Cette plante, très quelconque, a la particularité d'héberger la chenille d'un papillon, la *Némophile*. L'artiste évoque cette relation par le ballet du papillon autour de la plante en l'accompagnant de l'inscription : « De ses ailes la *Némophile alpestre* / Fait des corolles au plantain sans éclat. » Le traitement du papillon, de la frise au niveau du col et de la plante apporte une touche de japonisme. Les émaux translucides et opaques ont été appliqués sur un fond coulé de grand feu, permettant des dégradés de vert pour évoquer une prairie.

Ces recherches appliquées à la faïence préfigurent les expérimentations qu'Émile Gallé mènera ultérieurement sur la céramique ou le verre. Elles apporteront des effets inédits comme sur cette assiette à dessert japonisante à côtes, à décor de tomates-cerises et libellule avec des émaux gouachés, polychromes, opaques et en relief. Des rehauts d'or sont aussi appliqués sur une couverte transparente. Et un filet d'or souligne la bordure.

Une œuvre : un sens et un message

Si l'amour de la nature et sa passion pour la botanique constituent ses principales sources d'inspiration, ses engagements patriotiques puis humanistes lui inspirent des décors beaucoup plus marqués par leur orientation symbolique.

Lors du conflit entre la France et la Prusse en 1870, Émile Gallé voit sa ville occupée par les armées allemandes confédérées et les habitants soumis aux réquisitions. Il n'a pas pu faire de service militaire. Mais il ne peut rester inactif. Après avoir tenté sans succès de rejoindre Paris pour participer à la défense de la capitale, il décide de s'engager pour la durée de la guerre.

Fin octobre 1870, son régiment d'infanterie de ligne est replié sur Toulon et dédié à l'instruction des nouvelles recrues. Rapidement promu caporal, il y assure les fonctions de secrétaire du commandant. Bien qu'éloigné de la guerre qu'il ne perçoit qu'au travers de la presse, du départ de ses camarades de régiment pour le front ou des lettres de sa famille résidant en zone occupée, il en ressent toute l'injustice.

Durant ce séjour toulonnais, il a l'occasion de visiter sur rade, les cuirassés *Magenta* et *Provence*. Reçu au carré, d'un coup d'œil, il aura probablement comparé le cordage dans le décor du service de table à bord avec celui du service *En bon espoir* de son père.

Son amour de la nature, lors de rares promenades autour de la rade, lui apporte aussi quelques moments de sérénité tant il est émerveillé par « cette nature qui ne s'endort jamais ».

Le dimanche 12 février 1871, Émile Gallé se rend une dernière fois à Sainte-Marguerite. C'est une de ses promenades favorites. Il longe le sentier côtier jusqu'au cap Brun, puis, laissant libre cours à sa passion pour la botanique tout au long du chemin, il rejoint la pointe qui surplombe la mer. Par cette agréable journée d'hiver, pour la première fois, il gagne le centre-ville de La Garde qu'il visite avant de rentrer par l'omnibus impérial.

Avec l'armistice et la fin du conflit, il est démobilisé. Il rejoint les siens à Nancy qui reste occupée jusqu'au paiement de l'indemnité de guerre. Révolté par la partition de sa région, il va utiliser son talent de céramiste pour dénoncer le comportement de l'occupant et les difficultés des Alsaciens et des Lorrains. Les décors du service ferme sont redessinés en glissant nombre d'allusions stigmatisant l'attitude de l'occupant.

Le décor de l'assiette *Au canard tudesque* créé en 1873, fait référence aux affiches de propagande allemande, en particulier celle de Guillaume I^{er} déclarant qu'il ne fait pas la guerre au peuple français. Au loin, l'esquisse, en abyme, du village en flammes rappelle la répression de l'occupant et l'incendie de toutes les maisons du village de Fontenoy après la destruction du pont de chemin fer par des francs-tireurs des Vosges, le 21 janvier 1871.

De même, le service *Allégories* se pare d'une nouvelle symbolique et sera réédité à plusieurs reprises jusqu'en 1884. Sur cette assiette à dessert apparaît en fond la cathédrale de Strasbourg d'où s'échappent des oiseaux s'envolant vers la France restée libre. Symbolisant les « optants », ils franchissent la frontière représentée par un poteau auquel est attaché par un lien d'épines, rappelant la couronne du Christ, un myosotis mourant. La symbolique de cette fleur est rappelée par l'inscription « Ne m'oubliez pas » qui figure aussi en allemand *Vergiss mich nicht* sur la pancarte.

L'utilisation de l'héraldique, discipline qu'il avait déjà abordée avec son père, contribue aussi au répertoire décoratif. L'emploi d'inscriptions vient appuyer la symbolique contenue dans le décor. Pour Émile Gallé, une œuvre d'art doit avoir un sens. Elle doit délivrer un message.

Ces œuvres patriotiques lui permettent d'exprimer son espoir du retour des provinces perdues. L'Alsace et le nord-est de la Lorraine ne reviendront à la France qu'après sa mort. Mais, durant toute sa vie, en utilisant un langage universel qui est celui de la nature, il va s'impliquer dans de grandes causes au service desquelles le maître-verrier déploiera son talent exceptionnel.

Concilier la production à bon marché et l'art

Authentique humaniste, l'artiste, comme le chef d'entreprise, était soucieux pour des raisons sociales et économiques, de respecter un équilibre entre la production de luxe et la production courante. Ainsi, au lieu d'équilibrer financièrement la création d'œuvres uniques, très coûteuses, par une production de masse de moindre qualité artistique, il avait la volonté de faire partager l'art à ceux plus modestes. De même, afin d'offrir à tous la culture dont il avait bénéficié, il s'était impliqué dans la création de l'université populaire de Nancy et de la Maison du peuple dont la façade est ornée de sculptures de Victor Prouvé.

En tant que céramiste, il avait fait le choix de la faïence dont le caractère populaire lui correspondait mieux. Et, bien que son père ait été responsable d'un atelier de décoration d'une manufacture de porcelaine en région

parisienne, il ne produira que quelques pièces dans cette matière, perçue comme seulement accessible aux plus aisés.

En 1892, le céramiste s'efface au profit de l'ébéniste et du maître-verrier. Mais, ses nombreuses créations en faïence, très esthétiques, contribuèrent à la renaissance des arts de la table. Et la création, à son initiative, avec d'autres artistes comme Louis Majorelle, Victor Prouvé et Eugène Vallin, de l'Alliance provinciale des industries d'art ou École de Nancy s'inscrit dans ce contexte artistique et économique.

En conclusion, variété, rééditions, fantaisie caractérisent la céramique d'Émile Gallé. Dans les *Écrits pour l'Art* publiés après sa mort, il révèle qu'il « a voulu faire de chaque pièce une œuvre personnelle, objet de recherche technique et d'amusement ».

En préambule de ce testament artistique, un avertissement rédigé par son épouse, Henriette Gallé-Grimm, souligne que : « Si Émile Gallé a renouvelé l'art décoratif, c'est pour avoir étudié la plante, l'arbre, la fleur à la fois comme en artiste et en savant. »

Ses recherches techniques de verrerie, appliquées à la faïence, lui ont permis de renforcer, par une palette de coloris et un travail d'émaillage inédits, la symbolique des décors où perce un aspect de synthèse emprunté à l'art japonais.

Pour le Professeur François Le Tacon : « Émile Gallé inscrit dans la matière l'émotion de la vie ».

Approche bibliographique

CHARPENTIER F.-Th., *Notre pauvre Lorraine est angoissée. Nous sommes séparés de nos compatriotes et comme rayés de la terre des vivants*, Arts Nouveaux n°9, 2004.

DUVAL J.-Y., *Dans les pas d'Émile Gallé pendant la guerre de 1870,* Revue de l'Académie du Var, 2017.

GALLÉ É., *Écrits pour l'art*, Paris, Laurens éditeur, 1908.

GALLÉ É., *Carnet de voyage 1870 - 1871*, Arts Nouveaux n°9, 2004.

GALLÉ É., *Journal de notre vie*, texte annoté par Françoise-Thérèse CHARPENTIER, Arts Nouveaux n°9, 2004.

LE TACON F., *Émile Gallé, Maître de l'art nouveau,* La Nuée Bleue, Strasbourg, Éditions de l'Est, Nancy : 2004.

PARMENTIER F., *Catalogue de l'exposition le musée de l'Ecole de Nancy dévoile ses réserves,* Éditions Fage, 2007.

ROUSSET (L[i]-c[l]), *Histoire générale de la guerre franco-allemande 1870-1871*, Service Historique de la Défense Toulon (TO-INV 5824, 5825).

SICARD-LENATTIER H., *Émile Gallé, artiste engagé, l'Art nouveau sublimé,* Paris, L'Harmattan, 2017.

THIEBAUT P., LE TACON F., YAMANE I., *Émile Gallé : céramique et japonisme*, cop. 2003 (trad. Taeko Aso, Impr. au Japon).

Archives municipales de la ville de Nancy (séries 1 H et 4 H).

Archives municipales de la ville de Tours (série 1 H).

Service Historique de la Défense Vincennes (série GR 4, M 27 et M 28).

Journal *Le Toulonnais*, année 1870, Archives départementales du Var.

ORIENT-OCCIDENT : IMPOSSIBLE DIALOGUE OU MUTUELLE FASCINATION ?

INTRODUCTION

Monique BOURGUET

Pour introduire le thème de cette commission intitulée, *Orient-Occident : impossible dialogue ou mutuelle fascination ?,* j'ai choisi une exposition absolument féérique qui a eu lieu au Grand Palais à Paris début 2017, intitulée *Des Grands Moghols aux Maharajahs, Joyaux de la collection Al Thani*. Elle accueillait les trésors du Cheikh al-Thani, cousin de l'émir actuel du Qatar, et était complétée, pour un cinquième, par les acquisitions des grands musées internationaux.

Cette exposition s'articulait sur deux axes : raffinement et rayonnement artistique de l'Inde moghole, et échanges établis avec l'Europe dès la Renaissance. Ainsi étaient retracées les grandes étapes de l'histoire de la joaillerie indienne de cette époque.

Descendant de Gengis Khan, Zahir ud-din Babur conquit l'Inde en 1526, fondant la dynastie moghole qui connut son apogée sous le règne du Shah Jahan, dans la première moitié du XVII^e^ siècle, mais qui déclina ensuite jusqu'au pillage de Delhi par le conquérant persan Nadir Shah en 1739. Les royaumes régionaux dirigés par des maharajahs ou nawabs montèrent alors en puissance, collectionnant les symboles de l'ancienne grandeur, comme le spinelle impérial, initialement gravé au début du XVII^e^ siècle au nom de l'ancien empereur Jahangir, prédécesseur de Shah Jahan, qui fut gravé à nouveau au XIX^e^ siècle par le souverain d'Hyderabad.

À la suite du coup fatal ainsi porté à cette dynastie, a pu se constituer l'Empire britannique des Indes, à partir de 1858 et jusqu'en 1947.

L'art de la joaillerie s'était développé en Inde depuis longtemps, pour des raisons naturelles grâce à un sous-sol riche en diamants de qualité exceptionnelle extraits des mines de Golconde, également riche en spinelles du Badakhshan, en saphirs du Kashmir, de Ceylan et de la Birmanie, ces deux dernières régions fournissant aussi des rubis. Ces ressources naturelles étaient complétées par les perles fines du golfe Persique, les émeraudes de Colombie amenées par les marchands et une abondance de lingots d'or d'Orient et d'Occident échangés contre les épices et les textiles.

Une bonne partie de la bijouterie indienne se distingue par la technique du *kundan*, qui permet de sertir les gemmes à l'or sans recourir aux griffes. Des bandes d'un or très pur forment un sertissage à la fois ferme et flexible autour de la gemme, en assurant ainsi le maintien et formant un serti clos. Les tailles à l'indienne se distinguent des tailles en facettes symétriques de type occidental et restent très respectueuses de la forme et des dimensions originelles de la pierre, sur laquelle peuvent apparaître le nom gravé du destinataire. On peut le voir sur une bague sertie d'un spinelle grenadine appartenant à Shah Jahan. Elle porte une inscription en persan : « Le second maître de l'heureuse Conjection », titre choisi au XVII^e^ siècle par Shah Jahan en référence à son ancêtre dynastique qui se donnait ce titre.

D'autre part, on sait que les orfèvres et les lapidaires européens exerçaient leur art à la cour moghole, notamment sous le règne de Shah Jahan. Les modèles restés inchangés depuis l'époque moghole, témoignent à partir du XIX^e^ siècle d'une influence européenne croissante, avec les tailles en facettes, les sertissages ouverts à griffes et l'usage du platine.

Parmi les nombreux exemples de production, citons ce diamant extraordinaire de 28,15 carats, l'Agra, d'un rose intense, antérieur à 1526. Ce légendaire bijou aurait appartenu au fondateur de l'empire Babur au début du XVI^{e} siècle, et a été retaillé par la suite en 1880, puis 1890.

Témoigne également de cet art somptueux, un ornement de turban en platine, œuvre de Cartier Londres en 1937, auquel le maharajah de Nawanagar a confié ce diamant d'un brun doré peu ordinaire de plus de 60 carats, appelé « l'œil du tigre », découvert en 1913.

Ces matériaux ainsi transformés par les artisans indiens ou européens ne constituaient pas de simples parures, les gemmes reflétant une dimension cosmique et invoquant la faveur des astres. Ces nombreux et différents bijoux (bagues, turbans, bracelets, colliers) devinrent par leur forme les marqueurs d'un rang, d'une caste, d'une origine géographique, d'un statut patrimonial et un signe tangible de richesse. Avec la perte de leur autorité, les princes indiens utilisèrent leurs bijoux pour maintenir leur statut et les parures devinrent alors d'une extravagance extraordinaire. Ces joyaux contribuaient à la définition même de la royauté, reflétant la prospérité de l'État et constituant les *regalia*, objets symboliques de la royauté.

Après un voyage en Inde en 1911, Jacques Cartier inaugure une ère de relations étroites avec les princes indiens qui lui firent alors des commandes très importantes, ainsi qu'aux autres joaillers français et britanniques. Ils pouvaient aussi faire remonter les joyaux de leurs collections et les *regalia* par les grandes maisons européennes. Parmi les nombreux exemples de cette collaboration, deux aigrettes d'une grande beauté sortent du lot. D'abord, une aigrette en or, diamants et émail, œuvre de Mellerio dit Meller, est agrémentée de 1 742 diamants taille rose. L'autre aigrette, en platine, émeraude, saphirs, diamants et perles, fut dessinée en 1910 par Paul Iribe, personnage incontournable du Paris de la Belle Époque, considéré comme un précurseur de l'Art Déco et initiateur avec le couturier Paul Poiret de la mode orientaliste, devenu un parangon de la modernité.

La fascination Orient-Occident a donc été mutuelle, selon cette exposition, et le dialogue réussi. Mais il correspond à une minorité particulière de l'élite sociale.

Nous allons essayer de voir s'il en a été de même dans d'autres pays choisis.

Bernard Cros évoquera, à propos du Cambodge, la fascination culturelle de l'Occident pour une civilisation disparue, avec la parenthèse de l'époque des Khmers Rouges qui ont voulu occulter toute l'histoire retrouvée par les recherches archéologiques.

L'attrait particulier et contrasté de la Chine sur Paul Claudel sera présenté par Yves Stalloni.

Nous terminerons avec Nathalie Bertrand par l'architecture, à propos de la vogue des pagodes influencée par l'art oriental.

LES MONUMENTS KHMERS DE L'ÉPOQUE ANGKORIENNE

Bernard CROS

Les temples d'Angkor sont aujourd'hui reconnus de façon universelle. Leur inscription au patrimoine de l'humanité par l'UNESCO, en 1992, a consacré un état de fait qui existait depuis des décennies, mais auquel la troisième guerre d'Indochine avait opposé un obstacle rédhibitoire. Leur découverte, leur compréhension, leur sauvetage et leur restauration furent (sont) l'œuvre d'hommes et de femmes passionnés, comme l'ont toujours été les découvreurs de civilisations disparues. Ils furent au moins de quatre espèces : les voyageurs-découvreurs, les littérateurs, les déchiffreurs et les sauveteurs, certaines cumulant tout ou partie de ces caractéristiques. Suivons-les, selon quatre grandes périodes : Angkor redécouverte, Angkor déchiffrée, Angkor expliquée et Angkor sauvée.

Angkor redécouverte


M. Henri Mouhot. — Dessin de H. Rousseau d'après une photographie.

Henri Mouhot.

« Dans la province qui est située à l'est du grand lac Touli-Sap [le Tonlé Sap d'aujourd'hui] se trouvent des ruines si imposantes, fruit d'un travail tellement prodigieux, qu'à leur aspect on est saisi de la plus profonde admiration, et que l'on se demande ce qu'est devenu le peuple puissant, civilisé et éclairé auquel on pourrait attribuer ces œuvres gigantesques ». C'est en ces termes que la France prenait connaissance, en 1868, des monuments laissés par les Khmers, noyés dans des forêts envahissantes. L'auteur posthume en était Henri Mouhot, jeune explorateur décédé à Luang Prabang (Laos), en 1861. L'ouvrage intitulé *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos* était publié à partir du journal et de la correspondance de Mouhot. Mouhot appartenait à cette classe de curieux du XVIII^e^ siècle qui s'improvisaient tout à la fois voyageurs, naturalistes, botanistes, entomologistes et ethnologues. Il était également, on le dit moins, de la classe des précurseurs du commerce européen. Son voyage était en effet soutenu matériellement par des sociétés savantes britanniques roulant pour la cause orientale des Anglais, établis depuis peu au Siam. Mouhot découvreur d'Angkor, son ouvrage reléguait dans l'ombre les écrits du père Bouillevaux, qui avait publié dès 1858 un *Voyage dans l'Indo-Chine 1848-1854*. Fuyant les persécutions contre les chrétiens de Cochinchine, Bouillevaux n'est pas véritablement étonné par les monuments khmers. Le récit permet de supposer que Bouillevaux savait qu'il n'était pas un découvreur, pas davantage que Mouhot.

L'Europe et la France avaient en effet déjà posé le pied dans ces lointaines contrées en pleins XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. En 1664, le père louis Chevreuil, des missions étrangères, séjourna notamment au Cambodge. Du temple nommé « Onco » il rapporta qu'« il est presque aussi fameux entre les Gentils de cinq ou six grands royaumes que Saint-Pierre de Rome l'est parmi les Chrétiens. C'est là qu'ils ont leurs principaux docteurs… Ils en reçoivent les décisions avec autant de respect que les Catholiques reçoivent les oracles du Saint-Siège ». Bien avant, c'est un Portugais qui fut le premier redécouvreur d'Angkor. À la fin du XVI^e^ siècle, l'écrivain voyageur et historien Diogo Do Couto, qui s'était établi en Inde, fut le premier à décrire Angkor. Ce n'est qu'en 1947 que ses écrits furent étudiés, avant d'être publiés en 1954. Do Couto peut être considéré comme le premier indianiste européen.

Après l'ouverture aux Européens des ports de Chine, la France portait un intérêt grandissant aux territoires annamites et cochinchinois, susceptibles de constituer une porte dérobée vers la Chine. En 1866 une *Commission d'exploration du Mékong* était mise sur pied et confiée au capitaine de frégate Doudart de Lagrée, chargé des

intérêts français au Cambodge, qui faisait l'objet d'un protectorat depuis le traité signé le 5 juillet 1863. Doudart est secondé par l'enseigne de vaisseau Francis Garnier et accompagné notamment par l'enseigne de vaisseau Louis Delaporte et le photographe Émile Gsell, tous deux chargés de rapporter la matière iconographique du voyage. Si l'équipée de Doudart ne visite pas davantage de monuments que Mouhot, son but et sa méthode sont ceux d'une véritable reconnaissance de type archéologique. Œuvre d'amateurs éclairés et méthodiques, le *Voyage d'exploration* de Doudart et Garnier, publié en 1873, contribua grandement à alimenter l'engouement européen pour l'architecture khmère. Les dessins de (ou d'après) Louis Delaporte et les photos d'Émile Gsell nourrirent l'imaginaire occidental. Delaporte fut définitivement conquis ; il repartit pour l'Extrême-Orient et constitua la première collection monumentale et artistique khmère. Une fois rapportés en France, les objets d'art furent refusés par le Louvre. L'exposition universelle de 1878 l'abrita dans une partie du Trocadéro. En 1882, le même Trocadéro inaugurait un Musée khmer, qui devenait Musée indochinois en 1889. Louis Delaporte en fut le conservateur jusqu'à sa retraite en 1924, à 82 ans. Les objets collectés par Delaporte allaient de la simple statuette et du linteau aux moulages de parties élémentaires ou significatives de monuments. Elle suscita un véritable intérêt et même quelques vocations orientalistes.

Après la redécouverte d'Angkor, les littérateurs se sont mêlés aux explorateurs. En 1901, le capitaine de frégate Louis Marie Julien Viaud – notre Pierre Loti – découvrait les temples khmers et en faisait partager le souvenir au public en se proclamant *Pèlerin d'Angkor* : « Je lève la tête vers ces tours qui me surplombent, noyées de verdure, et je frémis tout d'un coup d'une peur inconnue en apercevant un grand sourire figé qui tombe d'en haut sur moi… et puis trois, et puis cinq et puis dix ; il y en a partout. » Quelques mois après la publication de l'ouvrage de Loti, un jeune membre de l'École française d'Extrême-Orient en train de découvrir les sites angkoriens confiera : « J'ai relu récemment *Un pèlerin d'Angkor*, de Loti. C'est rudement bien. Je l'avais vu avant d'aller au Cambodge et je n'avais été frappé que par les erreurs historiques et l'exagération de certains détails. Mais maintenant que j'ai vécu en pays khmer, je reconnais avec joie que cet homme a ressenti comme personne et rendu, comme lui seul sait le faire, certaines impressions cambodgiennes, que je ne saurais définir, mais que j'ai revécues en le lisant. »



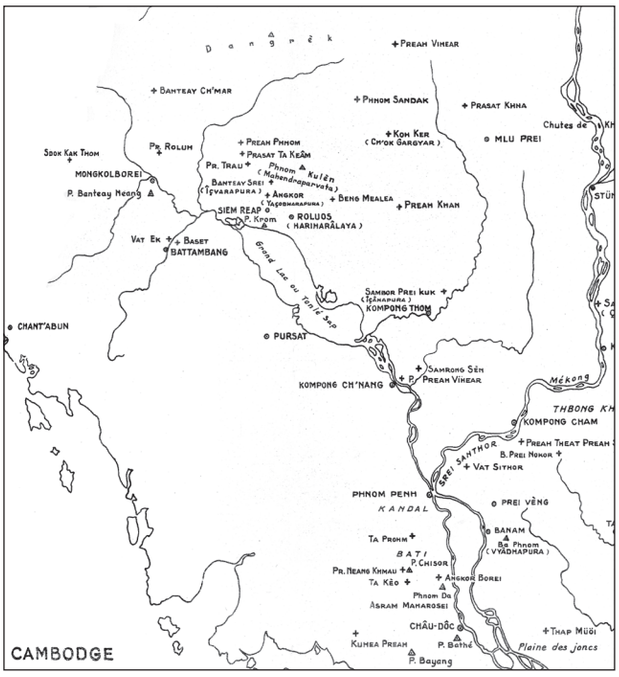
Les Tours-Visages d'Angkor.

Comment appréhender la lecture de ce paysage que fera vingt ans après Loti un écrivain à la renommée indiscutable ? Sur le chemin de Tokyo, Paul Claudel traverse les temples en 1921. Du Bayon, sa narration est d'une interprétation qui laisse perplexe : « Au milieu, le grand ananas central sous lequel était l'image de Siva… Il reste les quatre ananas flanquant le motif central », « Ces sanctuaires de nuit… Ces joyaux fermés qu'on adore de lin avec leur ver central, cette ostension de blasphème. Ces boîtes rondes, ces boules, et fermées en plein ciel pleines de nuit et de fiente [celle des chauves-souris] Aurais-je vu le temple du Diable que la terre n'a pu supporter ? » La fascination exercée sur Claudel fut négative, mais il l'exprime avec la pesanteur qu'elle lui a fait ressentir.

La fascination exercée sur Malraux peu de temps après fut d'une autre nature, aussi réelle mais plus complexe. C'est bien en esthète que Malraux se comporta, en 1923, lorsqu'il porta son choix sur Bantéay Srei pour se livrer à un acte plus cupide qu'iconoclaste. Le monument considéré comme le joyau de l'art khmer n'était

connu d'un cercle restreint que depuis la publication de sa description, en 1919, dans le bulletin de l'EFEO. Son dégagement était en cours lorsque l'auteur de la *Voie royale* le visita. On connaît la suite de l'histoire. Ayant éveillé l'attention des autorités dès avant son départ de Paris, Malraux était sous étroite surveillance et se fit prendre la main dans le sac après que son complice eut détaché du temple un ensemble d'apsaras en bas-reliefs. Jugé et condamné en 1926, Malraux tentera de retourner les faits à son avantage dans la *Voie royale*, avant de se lancer dans la presse anticoloniale. Les sculptures ont retrouvé leur place originelle durant la restauration du temple en 1931. Elles sont désormais les témoins muets d'une affaire prescrite.

Angkor déchiffrée



Les sites archéologiques du Cambodge.

Vint le temps des scientifiques, qui prit forme en deux étapes. La présence d'une administration coloniale en Indochine suscita des vocations parmi ses membres, civils ou militaires. Ainsi, Étienne Aymonier, administrateur colonial, s'intéressa à la civilisation khmère avant d'explorer les monuments de la région. Le capitaine, puis commandant de l'infanterie coloniale, Étienne Lunet de Lajonquière dressa le premier inventaire des monuments khmers.

Gouverneur de l'Indochine au tournant du XX^e^ siècle, Paul Doumer voulait doter la colonie d'instruments scientifiques, notamment dans les domaines culturels, ethnologiques et archéologiques. Déjà, des philologues de l'Académie des inscriptions et belles-lettres avaient envisagé de créer en Extrême-Orient une École française, analogue aux écoles d'Athènes et de Rome. Doumer créa, en 1898, une Mission archéologique qui prit en 1900 le nom définitif d'École française d'Extrême-Orient, l'EFEO. Son premier directeur fut Louis Finot, un chartiste doublé d'un sanskritiste. Il se voua véritablement à l'institution, qu'il dirigea quatre fois entre 1898 et 1929, totalisant à sa tête une durée de 19 années. L'histoire de sa vie mériterait d'être ici largement développée, car lorsque sonna l'heure de la retraite en 1930, le membre de l'Institut et professeur au Collège de France qu'il était s'établit à Toulon et fut un éminent membre de notre compagnie.

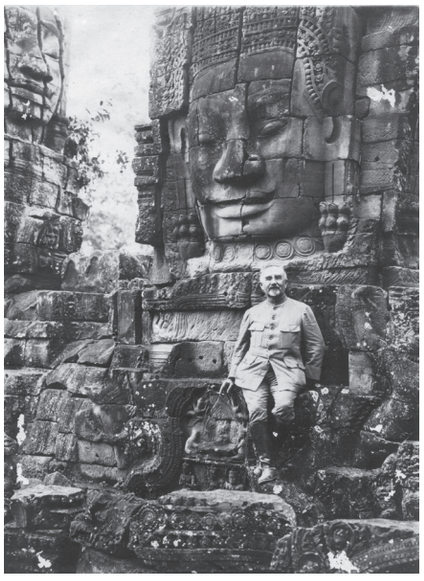
Les membres de la toute nouvelle école avaient devant eux une tâche considérable. Il fallait découvrir, dégager, recenser, puis conforter ou restaurer un patrimoine considérable. Considérable par son ampleur, sa dispersion géographique, sa qualité architecturale et artistique. Considérable par la profondeur de la civilisation disparue – ou tout au moins oubliée – dont il était l'émanation visible. Mais ils devaient, avant tout, répondre à une série de questions.

Qui donc avait conçu et bâti ces monuments, dans quel but et à quelle époque ? Lorsque les Mouhot et autres Doudart interrogeaient les autochtones, les réponses venaient, toutes faites, avec quelques variations cependant ; « C'est l'ouvrage du roi des anges Pra-Enn », « C'est l'œuvre des géants », « Ils se sont créés d'eux-mêmes » ! Il en fallait davantage pour satisfaire la curiosité de nos orientalistes.

Les matériaux documentaires sont minces pour reconstituer l'histoire de ces anciens royaumes, oubliés même de leurs héritiers. Les plus notables étaient les annales dynastiques chinoises. Souvent prises au pied de la lettre par les premiers chercheurs de la fin du XIX^e^ siècle, leur intérêt dut être relativisé. Elles mêlent faits et légendes, et furent souvent rédigées plusieurs siècles après. Cependant, la relation du séjour effectué à Angkor en 1296-1297 par le Chinois Tcheou Ta Kouan apporte des informations d'une précision exceptionnelle, dont la substance n'a pas encore été épuisée du point de vue archéologique.

Les écrits indigènes les plus anciens disponibles sont les inscriptions lapidaires, gravées sur des stèles ou sur les monuments. Rédigées en sanskrit et/ou en khmer, elles couvrent la période allant du VI^e^ au XIV^e^ siècles. On comprend dès lors pourquoi l'historiographie khmère fut essentiellement l'œuvre des épigraphistes. Mais ces documents ne soulèvent qu'une partie du voile qui recouvre l'histoire de la péninsule indochinoise. Les

inscriptions ont essentiellement trait à la religion ou à l'administration des temples. Néanmoins, certains textes abordent des aspects de la vie civile en relation avec celle des temples. Histoire des biens séculiers d'un temple, énumérations ou traitement de litiges en rapport avec la situation foncière des temples, listes de serviteurs des temples, etc. sont autant d'informations qui éclairent tant soit peu la vie du peuple khmer ancien. Le chercheur le plus prolifique et le plus reconnu en la matière fut George Cœdès. Élève de Louis Finot, Cœdès débarqua à Hanoï comme tout jeune pensionnaire de l'EFEO, au début de 1912. C'est un bel exemple d'Européen tombé durablement dans la fascination de l'Extrême-Orient. Sa vocation orientaliste lui est venue d'un « coup de foudre à la vue des stèles khmères » du Musée indochinois du Trocadéro. On lui doit notamment la volumineuse série des *Études cambodgiennes* dont les 38 volumes, publiés de 1911 à 1946, s'appuient sur la traduction et l'étude de plus d'un millier d'inscriptions sur les 1 200 recensées à ce jour. Cœdès succéda à Finot à la tête de l'EFEO, en 1929. Sa première visite du site d'Angkor se fit en compagnie de Jean Commaille, conservateur pour l'EFEO du groupe d'Angkor. Autodidacte et ayant commencé sa carrière à l'EFEO comme agent-comptable, il fut nommé conservateur du site d'Angkor, en 1908, après sa rétrocession par le Siam. Sa carrière y prit tragiquement fin en 1916, sous les coups de brigands venus le dévaliser de la paie des ouvriers.



Louis Finot.

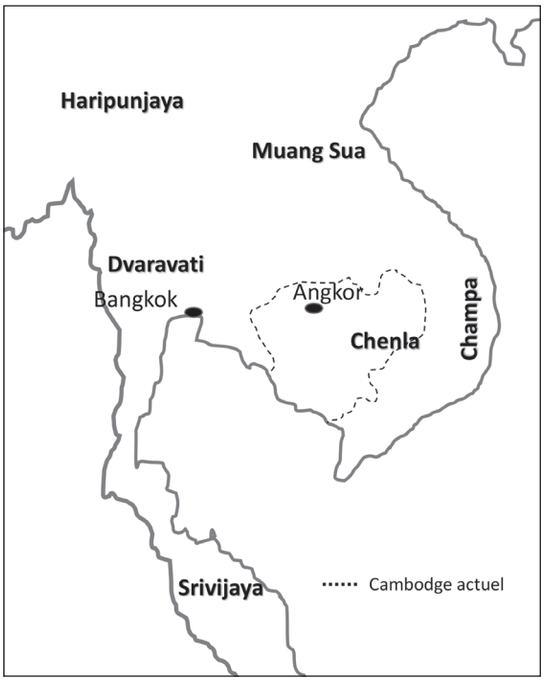


George Coedès.

Le successeur de Commaille était un cas typique de ces « fascinés du Cambodge » qui peuplèrent les rangs de l'EFEO. Henri Marchal était architecte diplômé des Beaux-Arts à Paris. Sa vocation lui est venue en contemplant à l'exposition de 1889 les dessins d'Angkor par Fournereau. Élève de Gaston Redon, il eut une carrière d'architecte et d'inspecteur des bâtiments civils au Siam et surtout en Indochine française. Marié en France depuis 1904, il fonda « parallèlement » une famille cambodgienne. Chargé de la conservation d'Angkor en 1916, il prit sa retraite en 1933, mais reprit du service en 1937 pour quelque temps. De 1947 à 1953, il revint à la conservation d'Angkor. Admis « définitivement » à la retraite, il se retira à Siem Reap en 1957 (81 ans). Véritable figure tutélaire d'Angkor, il s'éteignit dans ce cher pays en 1970, à 94 ans. La conservation d'Angkor échut alors à Bernard Philippe Groslier, architecte et archéologue, membre de l'EFEO depuis 1952. En 1970, il resta à son poste lorsque les Khmers rouges contrôlèrent la province de Siem Reap. Chaque jour il franchissait à vélo la ligne de front pour rejoindre ses chantiers et protéger les monuments tant que faire se peut. Mais le site devint inaccessible à la fin de 1971.

Angkor expliquée

Les temples d'Angkor sont dispersés sur une aire de 400 km² ; la région d'Angkor en concentre la partie la plus spectaculaire. C'est comme si l'Île-de-France concentrait à elle seule les cathédrales et palais de six siècles d'histoire de France. Elle ne porte toutefois témoignage que d'une partie de l'histoire du peuple khmer. L'empire khmer correspond lui-même à une fraction de sa longue histoire, commencée au début de notre ère. Telle qu'elle est admise dans ses grandes lignes, l'histoire des Khmers commença au sein du Fou-nan, nom donné par les Chinois au territoire qui couvrait le sud et une partie du centre de la péninsule indochinoise, au début de notre ère. Le royaume du Tchen-La se libéra du Fou-nan au cours du VI^{e} siècle et finit par l'absorber.



Les anciens royaumes de la péninsule indochinoise.

Au début du VII[e] siècle, son roi Bhavavarman I[er] fonda sa première grande capitale, Bhavapura, probablement située dans la région de Sambor Prei Kuk. C'est l'époque où l'empereur Justinien reconstruisait la basilique de Constantinople, Sainte-Sophie. Le Tchen-La est supposé avoir été organisé comme une constellation de royaumes ou de principautés. L'étendue du territoire des Khmers a subi de nombreuses évolutions au cours des siècles. Ses limites ont varié au gré des affrontements périodiques avec ses voisins du Champa et de l'ancien Siam. Un autre facteur pesant sur l'étendue de l'empire était la capacité du roi des rois à maîtriser des vassaux facilement épris d'indépendance. Une inscription relative au règne de Jayavarman V en atteste : « Lors du grand combat pour la possession de la terre, lorsqu'ils eurent rencontré soudain la ruine causée par la chute des traits de ce roi puissant… les ennemis les plus braves, terrifiés, s'enfuirent jusqu'au dernier, abandonnant leur folle présomption. »

L'avènement de Jayavarman II, vers 790, marqua un tournant. En 802 – Charlemagne gouvernait son empire depuis deux ans – Jayavarman II se faisait proclamer « roi suprême des rois ». Ce faisant, il faisait entrer le royaume khmer dans une période de rayonnement qui durera six siècles.

On ne peut pas considérer la succession des différents rois khmers comme on le ferait des lignées royales de France ou d'Europe. Les lignées relevaient d'un système matrilinéaire ; elles furent régulièrement interrompues par l'émergence d'un souverain provenant d'un des royaumes élémentaires de l'empire.

La transmission du pouvoir, y compris au sein de proches parents, se faisait bien souvent de façon violente. Les inscriptions qui accompagnaient l'avènement d'un souverain en témoignent de manière imagée, voire poétique, mais ne sauraient dissimuler les drames dont il découlait. Parmi les vingt-six rois suprêmes connus de la période angkorienne, huit seulement étaient fils ou frères d'un roi précédent.

Après 886, la triomphe de Yaçovardhana sur Indravarman I[er] est résumé dans la pierre : « Dans sa marche vers la victoire, il a brisé des myriades de bateaux apparus de tous côtés sur la vaste océan.» Quand Harshavarman II succéda à son père, Jayavarman IV, une inscription révèle qu'il « obtint la royauté grâce à un ami et à ses deux bras ». On imagine que ses bras étaient armés… En 1113, Suryavarman II se faisait consacrer roi des rois khmers, après avoir conquis le pouvoir « en un jour » nous apprend une autre inscription, en renversant son oncle.

L'avènement d'un roi des rois khmers était suivi de la création d'une ville-capitale qui lui était propre. Jayavarman résida ainsi dans quatre différentes capitales : Indrapura, Hariharalaya, Amarendrapura et Mahendraparvata, que l'on considère comme la marque de son ascension progressive.

L'élément le plus visible était le « temple d'État », centre symbolique et souvent géographique de la capitale. C'est la seule trace visible de la civilisation khmère. Les temples sont bâtis de pierres, tandis que les Khmers, y compris le souverain, vivaient dans des bâtiments faits de bois. Le signe distinctif des puissants était la couverture de tuiles, là où le commun se contentait de chaume. La fonction du temple d'État a fait l'objet de multiples débats, parfois vifs, entre chercheurs. L'hypothèse admise est qu'ils étaient édifiés en l'honneur d'une divinité (Vishnu, Çiva), mais qu'ils devaient également servir de résidence à l'image posthume du souverain. Non pas comme un tombeau mais comme un « palais de l'au-delà » au dieu-roi après qu'il eut changé de monde.

Le temple que Jayavarman II fit édifier sur le Phnom Kûlen pour marquer son règne pose les bases de la monumentalité angkorienne. Le modèle symbolique adopté par Jayavarman II trouve une sorte de consécration, en 881, avec l'achèvement du Bakong, œuvre d'Indravarman I[er]. Ces monuments sont qualifiés de « temples-montagnes » ; leur forme d'ensemble se veut une représentation réduite de l'univers dans la vision hindouiste. L'étagement en degrés représente le mont Meru, résidence des dieux. Les enceintes concentriques figurent les chaînes de montagnes voisines du mont. Les douves sont l'image des océans. L'implantation des temples répond à des critères astronomiques, on s'en serait douté. C'est là un invariant partagé par toutes les civilisations. Ici,



Temple du Bakong (photo Arian Zwegers).

comme ailleurs, l'est est prépondérant, comme source de lumière et de vie.

L'étagement des terrasses s'inscrit dans une analogie pyramidale. Le sommet du monument est occupé par des tours sanctuaires en quinconce, représentant les cinq sommets du mont Meru. Parfois, un sanctuaire unique peut se détacher du reste. Généralement, l'axe du monde est figuré par un puits central, servant de piédestal à l'idole du dieu-roi.

Indravarman I^er^ se distingue en réalisant des aménagements qui font entrer sa nouvelle ville capitale, Lolei, dans une autre dimension. La création d'un grand lac artificiel – le *baray,* aujourd'hui asséché – permet de régler les cours d'eau, d'assurer l'irrigation des terres agricoles et de pourvoir à l'adduction d'eau de la ville. Élément clef du développement, ce système entraîne l'amélioration de la production agricole, l'essor démographique et celui du commerce. L'association du Bakong et des aménagements hydrauliques et urbains forme le premier ensemble accompli de type angkorien.

Jayavarman II et Indravarman ont posé les principes de l'ère angkorienne. C'est leur successeur Yaçovaraman[1] qui fit entrer Angkor dans sa splendeur universelle.

La capitale ayant été dévastée par la guerre de succession, Yaçovarman entreprit la création d'une nouvelle capitale. Ce fut Angkor. S'inspirant des dispositions adoptées par Indravarman, il fit creuser un gigantesque *baray* (l'actuel *baray* oriental) de 7 x 2,5 km. La ville nouvelle, dénommée Yaçodharapura était entourée d'une enceinte de 4 km de côté. Ses 1 600 hectares laissent songeur devant les 237 hectares du Paris de Philippe-Auguste, qui furent portés à 439 hectares par Charles V. On imagine l'importance de ce que devait être le peuplement d'une telle cité.

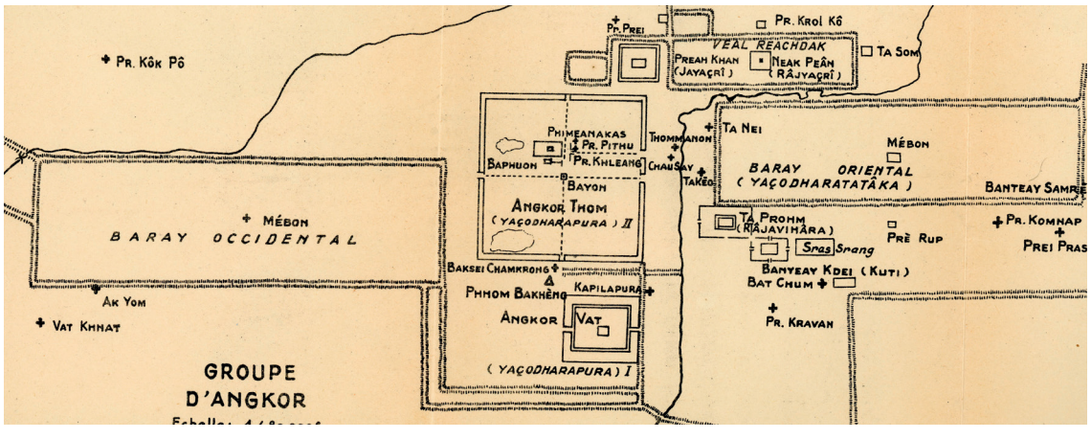
Selon un rituel désormais bien établi, il fallait un relief pour porter le temple d'État de la ville nouvelle. Ce fut le Phnom Bakeng, relief de grès sur lequel le temple éponyme fut édifié à partir de l'an 900. Le sommet du mont fut taillé en gradins, revêtus de grès. La terrasse supérieure fut ornée de l'habituel quinconce de tours-sanctuaires (les *prasat*). Une forme de profusion s'exprime dans le traitement des cinq gradins qui forment la pyramide supportant la terrasse supérieure. Ce sont en effet 60 templions qui sont répartis régulièrement à raison de 12 par gradin, aux angles et de part et d'autre des quatre escaliers. De plus, 44 tours-sanctuaires de brique encadrent l'ensemble.

Au début du X^e^ siècle, le souverain Suryavarman I^er^ s'installa à Angkor. Il en modifia notablement la physionomie, en faisant creuser le *baray* occidental, qui est long de 8 000 m et large de 2 200 m.



Angkor Vat (photo Bjorn Torrissen).

1 Son nom signifie « Qui a Renommée pour protection ».



Le site d'Angkor (carte George Coedès).



Jayavarman.



Neak Pean en 1924.



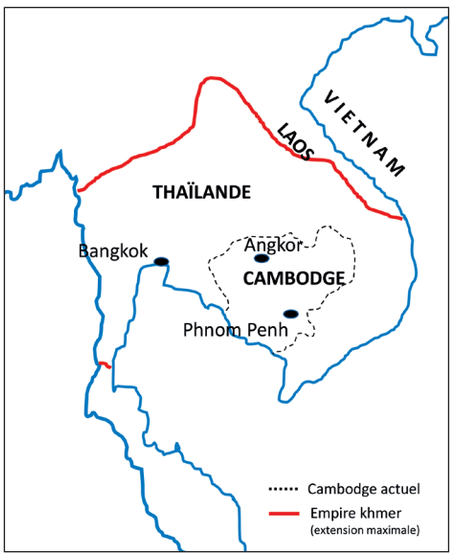
Neak Pean.



Le Bayon d'Angkor.

C'est le XII[e] siècle qui marqua l'apogée de l'art khmer. En 1113, Suryavarman II se faisait consacrer roi des rois khmers. Sa gloire demeure d'avoir fait édifier Angkor Vat, « La ville qui est un temple ». Considéré comme « Le plus ordonné, le plus équilibré, le plus harmonieux de tout l'art khmer[2] », c'est aussi le plus grand ; mesurant 1 300 x 1 500 mètres, il est précédé d'une douve humide large de 200 mètres. Angkor Vat décline tout le vocabulaire architectural et symbolique du temple-montagne. Mais il s'enrichit également d'éléments ou de dispositions inédits jusqu'alors, et qui en font une sorte d'œuvre d'art totale. Des sortes de cloîtres cruciformes y font leur apparition. Le long des enceintes se développent des galeries dont les parois sont revêtues de bas-reliefs à caractère religieux ou historiques. Suryavarman lui-même y figure en majesté.

2 Selon Claude Jacques, épigraphiste de l'EFEO.



Carte de l'empire Khmer.

C'est à la fin du XII[e] siècle que l'empire khmer connut sa plus grande expansion, sous l'impulsion de Jayavarman VII, regardé comme le plus grand des rois khmers. La grandeur que l'historiographie accorde à Jayavarman VII résulte du grand nombre de fondations qui lui sont attribuées et de la richesse des inscriptions le concernant. Parmi les édifices, citons Ta Phrom, conservé dans un état de ruine romantique envahie par les banyans, Preah Khan, temple auquel était vraisemblablement associée une sorte d'université, le surprenant et délicat ensemble de Neak Pean bâti sur une petite île artificielle. L'ensemble le plus remarquable que fit édifier Jayavarman VII est Angkor Thom, la « grande capitale », avec ses portes monumentales et sa voie triomphale. En son centre se dresse le temple du Bayon, dont les multiples tours-visages troublèrent Loti et qui désorientent visiteurs comme chercheurs[3].

Après la fin du règne de Jayavarman VII, le grand empire khmer connaît un déclin, dont l'histoire recèle encore des zones d'ombre. Les Khmers affrontent sans succès le Dai Viêt à l'est et sont en butte aux poussées des Thaïs à l'ouest. Ceux-ci mènent des raids sur Angkor en 1352, 1420 et 1431. Cette date est retenue comme celle de l'abandon de la capitale, transférée à Phnom Penh en 1434, avant d'errer notamment à Lovek et Udong. Toutefois, des études récentes ont mis en évidence la survenue d'événements climatiques (sécheresses, moussons exceptionnelles) qui ont désorganisé le réseau hydraulique d'Angkor au point de compromettre son fonctionnement.

Angkor sauvée

La restauration des monuments est la partie la plus visible de l'univers angkorien. Nous l'évoquerons à grands traits. Nous nous limiterons au cas du Baphuon. Édifié vers 1060, c'est un colosse de grès, célèbre pour le Bouddha couché qui y fut créé au XVI[e] siècle. Souffrant de malformations congénitales, le monument fut consolidé dès après son dégagement, en 1914. Ce qui ne lui épargna pas l'effondrement de la face nord en 1943. Le renforcement de sa structure et sa restauration après démontage partiel furent entrepris par Bernard Groslier, de 1960 à 1970, époque à laquelle les travaux furent interrompus par les événements politiques. Sa reconstruction totale fut réalisée à partir de 1995, après démontage total de ses 300 000 blocs de pierre. Ce travail de titan – ou plutôt de Sisyphe – s'acheva, en 2011, après 16 années de patient labeur conduit par l'architecte de l'EFEO Pascal Royère, qui ne lui survécut que trois ans.

Conclusion

L'ampleur du sujet étudié est telle que cet exposé est bien incomplet. Pour expliciter davantage la fascination exercée par les monuments angkoriens, il faudrait évoquer les détails d'architecture et l'évolution des beaux-arts lapidaires au fil des temps. Nous terminerons cependant ce propos en montrant à quel point cette fascination exercée par Angkor est devenue universelle. L'émergence du tourisme à Angkor se manifesta dès le début du XX[e] siècle. D'abord réservé aux élites fortunées des années d'entre-deux guerres, il s'est élargi avec l'avènement de l'aviation commerciale et après les expositions coloniales de Marseille et de Paris, dans les années 1920-1930. Depuis la fin du troisième conflit indochinois, ce tourisme a pris des proportions qui sont désormais à prendre en compte pour la conservation des sites et pose des problèmes socio-économiques aux populations locales. Si le passé des monuments khmers recèle encore bien des zones d'ombre, son avenir suscite bien des interrogations.


Temple du Baphuon.

3 Il a longtemps été considéré comme ayant été construit à la fin du IX[e] siècle. Ce n'est qu'en 1927 qu'il fut établi qu'il datait du tournant entre XII[e] et XIII[e] siècles. Les travaux de Philippe Stern, historien de l'art et conservateur au musée Guimet, conjugués à ceux de l'épigraphiste George Cœdès, furent déterminants en la matière.

LA PAGODE AUX XIX^{e} ET XX^{e} SIÈCLES, ENTRE APPROPRIATION ET INTERPRÉTATION

Nathalie BERTRAND

La pagode « se compose de trois cours et de trois temples, flanqués de chapelles accessoires et de dépendances. [...] l'architecture chinoise supprime pour ainsi dire, les murs ; elle amplifie et multiplie les toits, et, en exagérant les cornes qui se relèvent d'un élégant élan, elle en retourne vers le ciel le mouvement et la courbure ; ils demeurent comme suspendus, et plus la fabrique du toit sera ample et chargée, plus, par sa lourdeur même, s'en accroîtra la légèreté, de toute l'ombre que projette au-dessous de lui son envergure. [...] De même que la pagode exprime par son système de cours et d'édifices l'étendue et les dimensions de l'espace, la Tour en est la hauteur. Juxtaposée au ciel, elle lui confère une mesure. Les sept étages octogonaux sont une coupe des sept cieux mystiques. L'architecte en a pincé les cornes et relevé les bords avec art. [...] Je n'ai pas autre chose à dire de la Pagode. Je ne sais comment on la nomme. » Paul Claudel décrit ainsi en janvier 1896[1] l'édifice emblématique de l'Extrême-Orient. Celui que les écrivains voyageurs occidentaux ne manqueront de remarquer et d'en révéler la spécificité : la toiture. Segalen la décrit comme « des flèches lancées vers les nuages », l'élan de la vie réelle dirigée vers le plus haut point d'un monde imaginaire[2].

La pagode désigne un ensemble d'édifices bouddhistes à destination votive, commémorative et parfois reliquaire. La pagode chinoise, dont l'origine remonte à l'époque Han (an 25-220), se présente comme un pavillon à étage, circulaire, octogonal ou carré avec un ensemble de toits superposés à bords relevés, et en retrait les uns par rapport aux autres. Le modèle va se propager en Corée puis au Japon où elles seront construites en bois, alors qu'elles sont en brique ou pierre dans l'Empire du milieu avec un nombre impair d'étages. Le plus souvent, elles sont peintes en rouge, couleur sacrée, qui marque le passage entre le domaine des hommes et celui des dieux. Une statuaire zoologique peut compléter la décoration (dragons, lions, chevaux, serpents...). Les pagodes sont le plus souvent construites au sommet d'une colline pour dominer son environnement et servir de point de repère, un signal dans le paysage ; souvent un jardin l'entoure pour instaurer un dialogue entre la nature et l'architecture. Les voyageurs en Asie seront impressionnés par cette écriture architecturale. Si les arts mineurs, tels que les faïences, porcelaines, laques connaissent dès le XVI^{e} siècle un engouement de la part de l'Occident, il faut attendre le XVIII^{e} siècle, pour voir les premières tentatives de reconstitutions. Il convient donc d'interroger le processus d'appropriation d'un savoir-faire architectural ancestral et sa transformation en Occident.

Nous verrons dans un premier temps que les pagodes construites en France et en Europe sont associées à l'art des jardins à partir du XVIII^{e} siècle, cantonnées au rôle d'architecture d'agrément, de fabriques. Il faut attendre les expositions universelles, puis coloniales, pour que les pagodes suscitent la curiosité, deviennent une construction indépendante, et donnent naissance au « japonisme architectural »[3]. Le mouvement sera particulièrement florissant dans le domaine de l'architecture privée où les initiatives personnelles sont à l'origine d'œuvres insolites.

La fabrique de jardin

C'est dans les parcs et jardins qu'apparaissent les premières pagodes, folies architecturales ou fabriques : ces petites constructions ont un caractère ornemental « perçues comme des objets emblématiques, hautement significatifs d'une contrée lointaine, d'une époque révolue »[4]. La première pagode de France, de manière paradoxale, est une tour de 44 mètres de haut : la pagode de Chanteloup. Appelée la folie de Choiseul ou « Monument dédié à l'Amitié » est une commande du duc Étienne-François de Choiseul-Stainville, premier ministre de Louis XV, qui, en 1761, fait l'acquisition du Domaine de Chanteloup en Touraine. En 1765, il augmente et met au goût du jour le château, agrandit les jardins : 4 000 hectares dont les travaux avaient

1 « La pagode », in *Connaissance de l'Est*, Poésie Gallimard, prem. Édit. 1900, rééd. 2000, Paris, p.31.
2 PAI TCHIN, Liang, *La Chine dans la poésie française du XX^{e} siècle*, Cahier de l'AIEF, 1961, pp. 78-79.
3 CLUZEL, Jean-Sébastien, *Le Japonisme architectural en France (1550-1930)*, Éditions Faton, Paris, 2018.
4 MOSSER, Monique, Les Architectures paradoxales ou petit traité des fabriques », in *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Flammarion, Paris, 1991, pp. 259-276.

débuté dès 1710, par Jean d'Aubigny [5]. Ce jardin développe alors un schéma formel très classique : un potager, un jardin « à la française » autour du château (détruit) et un jardin boisé fait de bosquets et de charmilles au tracé régulier qui s'organise autour d'une grande pièce d'eau en demi-lune, prolongée d'un grand canal et d'une grande perspective en patte d'oie.

Tombé en disgrâce, Choiseul quitte Paris en 1770 et s'installe à Chanteloup dont il achève la rénovation. Il y tient une brillante assemblée, passant pour rivale de Versailles. En hommage à ses amis qui lui ont témoigné leur fidélité, il commande à l'architecte Louis-Denis Le Camus[6], une pagode qui s'inspire de la pagode chinoise de Kew Gardens. Avec ses sept étages, elle se dresse, majestueuse, dans la perspective du canal et offre à son sommet un panorama grandiose sur la forêt d'Amboise et la vallée de la Loire. Elle servira de belvédère de chasse. Célèbre pour sa beauté et la surprise qu'elle provoque sur le site, la pagode est supportée par un péristyle de seize colonnes et seize piliers. Chacun des sept étages est construit en coupole. Chaque coupole est entrecoupée par un escalier exigu et incliné jusqu'au sommet. Cet escalier est en acajou, à l'exception du premier étage en pierre, et gardé par une rampe en fer forgé ornée de bronzes dorés en double « C » entrelacés, aux initiales de Choiseul et de Crozat, son épouse.

Le Camus dessine également un petit jardin japonais, appelé jardin de Fû Hsi, situé sous la pagode dans le carré nord-est, avec kiosque, rivière, petite pièce d'eau et glacière, il est une invitation à la méditation. Un jardinier écossais, Mac Master, intervient également sur le domaine. Les Britanniques sont à l'origine d'une nouvelle forme de jardin, le jardin anglo-chinois qui rencontre rapidement un immense succès et dont la diffusion se fait par des recueils de modèles et d'ouvrages comme l'encyclopédie de Georges Louis Le Rouge (1772- vers 1790) publiée entre 1775 et 1788 intitulée *Le Jardin anglo-chinois*. Les cahiers 14 à 17 révèlent 96 planches des jardins des empereurs chinois dont quarante du Yuanming Yuan de Pékin. Ces gravures, pour la première fois, diffusent une vision globale des jardins et paysages de Chine et vont contribuer à la création d'un nouveau style de jardin associant ordonnancement géométrique, liberté de la nature et inspiration exotique.

Les Anglais restent les promoteurs des fabriques asiatiques, et la plus célèbre demeure la pagode de Kew Gardens. Les jardins de Kew, *Kew Gardens* sont un ensemble de jardins et de serres à l'ouest de Londres. Sur une superficie de 121 hectares, ils abritent l'une des plus importantes collections de plantes du monde — plus de 30 000 espèces de végétaux — et un centre de recherche en botanique. Leur herbier est également l'un des plus grands du monde, avec plus de sept millions de spécimens. Fondé en 1759, ce lieu emblématique de l'époque victorienne a été inscrit en juillet 2003 sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

Outre les serres du XIX[e] siècle, le parc possède de nombreuses fabriques néo-classiques comme la tholos dédiée à Éole et le temple d'Aréthuse, petit édifice avec fronton et colonnes dorique d'un blanc éclatant. Elles sont l'œuvre de Sir William Chambers, un architecte écossais né 1723 à Göteborg (Suède) et mort en 1796 à Londres. Très jeune, il entreprend de nombreux voyages en Europe, puis travaille pour le compte de la Compagnie des Indes orientales suédoise entre 1740 et 1749, ce qui lui permet de voyager en Chine et au Bengale. Il y étudie l'architecture chinoise et à partir de 1749, se consacre exclusivement à l'architecture. Il l'étudie à Paris avec Jacques François Blondel puis séjourne en Italie pendant cinq années. À son retour en Angleterre en 1755, il s'établit comme architecte à Londres et, sur la recommandation du quatrième comte de Bute, devint conseiller du prince de Galles pour l'architecture. En 1761, il est nommé l'un des architectes des Bâtiments du roi et, en 1769, contrôleur des Bâtiments du roi. En 1757, il publie *Designs of Chinese building* puis *Dissertation sur le jardinage chinois* qui contribue de manière primordiale au courant exotique européen. Son travail associe le palladianisme et le goût pour l'architecture chinoise.

À partir de 1757, il construit dans le parc de Kew pour la princesse douairière de Galles, la fondatrice du jardin, une série d'édifices dont la pagode chinoise dans la partie sud-est. Haute de 50 mètres, de forme octogonale avec dix étages (chiffre pair), chaque niveau est plus étroit de trente centimètres que son niveau inférieur. Les étages sont soulignés par une toiture et un balcon. Les angles du toit du premier niveau reçoivent comme acrotères des dragons bleu vert et dorés, animal faisant partie de la mythologie chinoise et en architecture appelé le *Shenlong*, ornement fantastique chargé de repousser les orages et les incendies. Par la suite, le *Chokushi-Mon,* la porte japonaise, complète le jardin asiatique**.** Construite pour l'exposition anglo-japonaise de 1910, *Chokushi-Mon* a été déplacée en 1911 aux jardins de Kew. C'est l'exacte copie (aux 4/5) du *karamon* (porte) du temple Nishi Hongan-ji à Kyoto. Elle est construite dans un style Momoyama (ou rococo japonais) et entourée par une reconstitution d'un jardin japonais.

---

5 MOREAU Véronique, « Les Jardins du Duc de Choiseul à Chanteloup », in *L'esprit des jardins, entre tradition et création*, Colloque Conseil général d'Indre-et-Loire, 5-6 sept. 2008.

6 Michel Gallet, *Les Architectes parisiens du XVIII[e]* siècle, Paris, Éditions Mengès, 1995.

Sous l'influence anglaise, de nombreux parcs et jardins français sont agrémentés de fabriques exotiques comme le Pavillon chinois de Cassan, à l'Isle-Adam. Il est édifié probablement entre 1781 et 1785, à l'initiative de Pierre-Jacques Bergeret de Grandcourt, receveur des finances, nouveau propriétaire du domaine de Cassan et ami du peintre Fragonard qu'il héberge durant une dizaine d'années. Le monument, de forme octogonale, est constitué par un soubassement de pierre, que surmonte le pavillon en bois avec sa couverture de cuivre. Ce qui frappe dans cette pagode, c'est sa polychromie, jaune, rouge souligné de vert qui a retrouvé son éclat après une récente restauration. Le visiteur est accueilli par deux lions appelés les lions de Fo, les gardiens impériaux des palais. Ces animaux possèdent de grands pouvoirs protecteurs et, comme le souhaite la tradition, il s'agit d'un couple : le mâle repose sa patte sur un globe et la femelle protège son lionceau. L'édifice en bois repose sur un soubassement en pierre, percé d'arcs cintrés et renferme une salle fraîche à colonnes doriques au centre de laquelle se trouve un bassin circulaire qui sert à la régulation des eaux de l'étang.

La pagode investit également les jardins publics comme celle du Parc de Bagatelle. Créé au XVIII^{e} siècle, c'est l'urbaniste et paysagiste Jean-Claude Nicolas Forestier qui lui donne sa physionomie actuelle lors du rachat de la bagatelle en 1905 par la ville de Paris. Dans le jardin anglo-chinois, se trouvait un pagodon, exposé lors de l'exposition universelle de 1867. Il se présente sous la forme d'un kiosque (à musique) avec six côtés. La toiture repose sur des colonnes et se termine par un lanternon. Ses couleurs sont raffinées vert céladon et or. À l'intérieur se trouve un délicat décor bleu et jaune, dominé par l'envol d'un oiseau de paradis. En réalité, cette mini-pagode est une réplique, l'originale a été achetée en 1906 par Lord Astor pour son domaine de Cliveden en Angleterre.

Un autre exemple de jardin japonais se trouve dans le parc oriental de Maulévrier, en Maine-et-Loire. Le parc actuel de 29 hectares appartenait au Château Colbert, détruit pendant les guerres de Vendée, puis reconstruit entre 1815 et 1830. À la fin du XIX^{e} siècle, la propriété est rachetée par la famille Bergère qui la restaure et aménage entre 1899 et 1913 plusieurs jardins, dont un japonais. Le concepteur est l'architecte parisien Alexandre Marcel (1860-1928), qui venait tout juste d'épouser la fille Bergère, Madeleine. Il réside régulièrement au château, et supervise l'aménagement, avec l'aide du chef jardinier Alphonse Duveau, à partir de moulages provenant de l'Exposition universelle de 1900, de ce qu'il appelle le « paysage japonais ». Le style du jardin s'apparente aux parcs de la période Edo (début XVIII-fin XIX^{e} siècles) et est basé sur un élément principal : l'eau. L'élément aquatique, à partir de la rivière la Moine, occupe les 3/10^{e} de la surface paysagée et traverse le jardin d'Est en Ouest. La pièce d'eau, symbole de pureté, est une surface réfléchissante qui compose un espace scénique dans lequel les éléments architecturaux se reflètent. La pagode domine l'ensemble sous la forme d'une tourelle et d'un chalet, libre inspiration des maisons de thé. Agrémentés de Niwaki, arbres taillés, toro, lanterne de pierre, petit pont et Torii (portique), nature et architecture dialoguent et révèlent une capture de paysage. Ce parc et la personnalité d'Alexandre Marcel permettent de faire la transition avec la seconde partie de cette présentation.

Les expositions universelles et coloniales

Ces manifestations permettent au public d'admirer les progrès et les produits de l'industrie mais également d'accomplir « le tour du monde en un jour » selon le slogan de l'exposition coloniale internationale de 1931 à Paris. Ces expositions présentent également les architectures, sous forme de pavillons, des colonies et dépendances d'outre-mer, symbole de la puissance coloniale de la France.

Le Japon participe pour la première fois à l'Exposition universelle qui s'est tenue à Paris en 1867. C'est l'occasion pour le public de découvrir la culture japonaise, qui donnera naissance dans les années 1870 au mouvement nommé le « Japonisme ». Georges Bousquet décrit dans *La Revue des deux mondes*, en 1878, l'engouement pour les pavillons asiatiques : « Ce n'est pas sans raison que la foule des visiteurs se presse devant les vitrines occupées par la Chine et le Japon au palais du Champ de Mars. Après avoir écouté tant de récits, lu tant de relations sur ces deux pays, le public européen est curieux de les voir pour ainsi dire à l'œuvre, et de juger par ses yeux leur civilisation, leurs industries, leurs ressources commerciales et la valeur relative de leurs productions de toute sorte. Chacun se dirige donc vers les salles qui leur sont attribuées, avec l'espoir tout naturel d'y trouver le spectacle réduit, mais fidèle et expressif, de leur activité nationale »[7]. Éric Deroo souligne, quant à lui, une démarche qui reste stéréotypée : « Les expositions universelles organisées à Paris depuis 1855 et conclues en majesté par celle de 1900 avec cinquante millions de [billets vendus] et les expositions coloniales, en particulier à Marseille (1906 et 1922), à Roubaix (1911), à Bordeaux (1895 et 1907)

7 *La Chine et le Japon à l'Exposition universelle*, tome 28, 1878.

et à Lyon (1894 et 1914), sont au cœur du dispositif de propagande, de vulgarisation et de cohésion nationale. Elles sont les vitrines dans lesquelles chaque visiteur est censé voir facilement les progrès accomplis outre-mer, justifiant de la sorte l'action coloniale et augmentant à bon compte le prestige national. Mais elles restent des vitrines, des allégories, des mises en scène largement artificielles.»[8]

L'exposition de 1900, la cinquième organisée à Paris, emblème de la Belle Époque, reste la manifestation phare par son étendue, 112 hectares, et le nombre d'exposants. Quarante pays y participent. L'Asie suscite la curiosité des visiteurs, avec la présentation de différentes pagodes comme le palais du Cambodge, protectorat français depuis 1863. Cette construction est l'œuvre d'Alexandre Marcel. Une partie est consacrée à l'Indochine avec un palais et sa toiture en épi. On y trouve également une partie consacrée au Japon qui ne se trouve pas dans les pavillons officiels de la rue des Nations sur les berges de la Seine, mais occupe, sur les pentes du Trocadéro, un espace important dans lesquels plusieurs édifices constituent une véritable petite cité japonaise. La construction principale est une intéressante reconstitution de la célèbre pagode de Kondo à Nora, dont l'architecture remonte au VII^{e} siècle. Construite en bois, à deux étages, la toiture retroussée aux angles, des balcons d'un rouge sang dragon faisant saillie sur le mur jaune d'or fleuri de lotus à son soubassement, elle frappe par la richesse de son décor. Elle abritait un musée impérial présentant les plus rares pièces de l'art japonais : paravents, faïences, soierie…

Une autre attraction va impressionner les esprits des contemporains. Il s'agit du « Panorama du Tour du monde », œuvre d'Alexandre Marcel[9], le principal représentant du japonisme en architecture. Architecte éclectique, il se spécialise dans l'architecture orientaliste et notamment le japonisme, sans s'être déplacé en Asie, dans un premier temps. En effet, il ne se rend au Japon qu'en 1913 pour l'étude de l'ambassade de France à Tokyo. Son projet prévoyait deux répertoires : néoclassique pour l'ambassade (les bureaux et logements des représentants français), et japonais pour le quartier d'habitation des Tokyoïtes. La guerre suspend malheureusement le chantier avant son achèvement, mais cette commande aura été l'occasion pour Marcel de séjourner en Chine et au Japon.

Se voulant une illustration architecturale d'un voyage imaginaire, « Le Tour du Monde » se compose d'un bâtiment central quadrangulaire flanqué de quatre tours d'angle : une tour indienne, une japonaise, une tour portugaise et une islamique. L'ensemble est précédé d'un porche en bois sculpté authentiquement japonais, commandé à Yokohama. À l'intérieur, le public peut découvrir des dioramas et des tableaux en trompe-l'œil du peintre Louis Dumoulin[10] qui illustrent les itinéraires des paquebots de la Compagnie des Messageries Maritimes sur la ligne France-Extrême-Orient. Cette réalisation impressionne le roi de Belgique, Léopold II, venu visiter l'exposition. Particulièrement intéressé par la tour japonaise et le porche d'entrée du monument, il demande à Marcel d'élaborer un projet analogue pour son parc à Laeken, près de Bruxelles. Il devient architecte de la couronne belge pour laquelle il réalise plusieurs aménagements de châteaux et de parcs. Cependant, en matière de japonisme architectural, Alexandre Marcel n'en est pas à son coup d'essai. Il a, avant l'exposition de 1900, honoré une commande privée : une salle des fêtes pour le directeur du Bon Marché transformé en cinéma en 1931.

La pagode : commande privée

La Pagode représente l'un des spécimens les plus remarquables du japonisme en France à la fin du XIX^{e} siècle, devenue en 1956, cinéma d'Art et d'Essai, rendez-vous incontournable des cinéphiles[11]. La Pagode est construite entre 1895 et 1896 à la demande d'Émile Morin (1838-1914), l'un des trois directeurs du Bon Marché, qui désire offrir à sa jeune épouse Amélie Suzanne Kelsen (1853-1917) une salle des fêtes japonisante dans le prolongement de son hôtel particulier du VII^{e} arrondissement. Pour satisfaire cette commande, Alexandre Marcel imagine un édifice dont la structure classique à l'européenne est habillée par un décor d'inspiration extrême-orientale. La salle des fêtes adopte un plan rectangulaire symétrique terminé par une rotonde à

8 *Zoos humains et exhibitions coloniales, 150 ans d'invention de l'autre*, La découverte, 2011.

9 Alexandre Marcel, *Orientalisme et architecture contemporaine*, Paris, s.n., 1924.

10 Louis-Jules Dumoulin (1860-1924). Peintre Orientaliste et grand voyageur, il est un des représentants du japonisme en peinture. Nommé peintre officiel de la marine en 1891, il milite pour un « art colonialiste ». Commissaire de l'Exposition coloniale de Marseille de 1906, il fonde en 1908 la Société coloniale des artistes français. Il est également le fondateur du Musée des Beaux-Arts de Tananarive à Madagascar.
Michel Loirette, *Louis Dumoulin, peintre des colonies*, L'Harmattan, 2011.

11 En 1959, Jean Cocteau y donne la première du *Testament d'Orphée*. La Pagode participe également au développement de la Nouvelle Vague en diffusant les films de Truffaut, Rohmer, Rozier. À partir de 1972, Louis Malle exploite le lieu en modernisant les salles et faisant rénover la façade et le jardin qui sont inscrit au titre des Monuments historiques en 1983 et 1990. Fermée en 2015, sa réouverture est envisagée depuis son rachat par un groupe américain.

chaque extrémité. Le gros œuvre est en pierre et en brique, avec une charpente à ferme de type occidental. Loin de se rattacher aux traditions architecturales japonaises la pagode est un trompe l'œil. La structure de l'édifice est cachée à l'extérieur par des panneaux de bois, carreaux en pâte de verre et pièces en grès émaillé. À l'inverse de l'architecture japonaise, les balustrades, colonnes, consoles sculptées et poutres ouvragées ne jouent ici aucun rôle structurel : ils revêtent une fonction exclusivement ornementale, conférant à la salle des fêtes une apparence asiatique. Hormis ces quelques éléments en bois, qui pourraient avoir été rapportés du Japon, la majeure partie du décor de La Pagode fut vraisemblablement conçue et fabriquée en France. Les matériaux eux-mêmes nous le racontent, que ce soit les moulages en stuc à l'intérieur de la salle, les vitraux peints garnissant la façade nord ou les quatre grands miroirs installés contre le mur sud, tous de tradition européenne. De plus, et ce malgré la disparition des archives ayant trait au chantier de la salle des fêtes, nous savons qu'Alexandre Marcel aimait s'entourer de la même équipe sur ses différents projets, dont les membres étaient pour l'essentiel parisiens : le sculpteur Flandrin, le peintre et verrier Galland, le peintre Cavaillé-Coll, le céramiste Émile Müller, le ferronnier d'art et spécialiste en luminaires Eugène Soleau ont par exemple participé au parc oriental de Maulévrier, à l'attraction le « Tour du Monde », ainsi qu'au complexe sino-japonais de Laeken.

Une autre initiative personnelle est devenue une des curiosités de Paris. Il s'agit de la maison Loo dans le VIII^{e} arrondissement. L'édifice contraste au milieu des immeubles haussmanniens du quartier. Il s'agit à l'origine d'un hôtel particulier à l'architecture traditionnelle française datant du XIX^{e} siècle. En 1925, le destin de l'immeuble bascule lorsqu'il est racheté par un marchand et collectionneur d'art asiatique, Monsieur Ching Tsai Loo. Décidé à en faire un véritable écrin d'Asie où s'exposent et se vendent des œuvres orientales, ce passionné confie la transformation de cette grande maison à l'architecte François Bloch. Ainsi le VIII^{e} arrondissement voit se construire une pagode de quatre étages à la couleur rouge brique, aux avant-toits relevés en courbes gracieuses, habillés de tuiles vernies. Le portail, avec ses deux colonnes et sa toiture en apostrophe ornée de sculptures chinoises, semble promettre aux passants et visiteurs un voyage architectural. Rénové il y a quatre ans sous la direction de la baronne Jacqueline Von Hammerstein-Loxten, le lieu prospère comme un palais des découvertes de l'art asiatique. Inaugurée en musée privé ouvert au monde entier, la maison est entièrement consacrée à l'exposition et à la vente d'œuvres orientales, aussi bien antiques que contemporaines. À l'intérieur, se trouve un décor de panneaux de laque du XVIII^{e} siècle et de salles à thème. On n'y trouve pas moins de 1 300 livres, 3 000 catalogues d'expositions, 3 000 photos originales et de nombreux objets précieux accumulés par le collectionneur.

D'autres initiatives relevant de la commande privée se trouvaient dans les villes de saison, que nous qualifierons de pagodes de la villégiature. Ces réalisations appartiennent à l'ensemble des villas éclectiques des stations qui proposent un voyage architectural et prolongent les investigations de l'Orient vers l'Extrême-Orient. À Tamaris se trouvait une petite pagode en bois, le débit de boissons et de tabac, en face du débarcadère et devant le grand Hôtel. Le pavillon annonce aux touristes et villégiateurs la couleur : ici on est en Orient.

Poursuivons le voyage dans le Var et auprès du retour identitaire de la pagode, avec la pagode Hong Hien Tu à Fréjus. Edifiée en 1917 par les Tirailleurs indochinois présents à Fréjus au Camp Gallieni avant leur déploiement, la « pagode de la fière race Hông Lac » est un lieu de culte, inaugurée le 6 avril 1919. À la fin de la première guerre mondiale, lorsque les troupes coloniales se retirent, la pagode, faute d'entretien, tombe en ruine. Délaissée pendant la seconde guerre mondiale, elle est sauvée de l'abandon par des réfugiés vietnamiens en 1954 qui lui redonnent sa destination de lieu de culte bouddhique. En 1967, une association voit le jour pour rénover cette pagode connue également sous l'appellation de pagode Galliéni. Depuis 1984, la pagode de Fréjus figure parmi les membres fondateurs de l'Ordre bouddhique vietnamien. Outre son caractère religieux, la pagode de Fréjus demeure une curiosité architecturale. Un Bouddha allongé, long de 10 mètres, construit en béton est plus grand Bouddha couché d'Europe. La pagode reprend à l'origine le style vietnamien. C'est un édifice de plan rectangulaire et d'un seul niveau édifié sur un soubassement où l'on accède par quelques marches. Le toit en tuiles creuses d'origine a été modernisé par des matériaux synthétiques mais il garde sa forme à croupe en pavillons superposés, relevés aux angles et décorés d'acrotères en bois. L'édifice est entouré d'un jardin qui multiplie les points de vue et parsemé de petits temples, sculptures et bassins. Elle est aujourd'hui encore l'expression « d'un bouddhisme de l'exil avec une dimension mémorielle, identitaire et religieuse. Elle instaure une dialectique entre mémoire et création culturelle ».[12]

12 GIBOIN, Jérome, « La Pagode, lieu de mémoire d'un bouddhisme vietnamien transnational en France », in *Carnets de géographie* (en ligne 10-2018).

UN POÈTE-DIPLOMATE À L'EST : CLAUDEL EN CHINE

Yves STALLONI

Le 6 août dernier aurait pu être célébré le cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Paul Claudel, qui vit le jour en 1868. « Aurait pu », cet irréel du passé montre assez que la commémoration fut discrète, pour ne pas dire inexistante. C'est que Claudel souffre d'une image peu flatteuse. Son œuvre, qu'on juge datée et/ou ennuyeuse, tend à sombrer dans l'oubli, et sa personne ne suscite guère l'estime, surtout quand on évoque ses relations avec sa sœur Camille qui, à l'inverse, jouit d'une solide faveur posthume. L'objet de mon propos n'est pas de tenter une réhabilitation, ni un éloge des mérites littéraires ou personnels de l'ancien académicien français. Simplement de m'attacher, en rapport avec le thème retenu pour la commission des beaux-arts, à un moment de sa vie et à une de ses œuvres qui nous transportent en Chine. Cette œuvre est un recueil poétique qui porte pour titre *Connaissance de l'Est*, un titre qui surprend et sur lequel il faudra revenir. En quelles circonstances ce texte a–t-il été écrit et publié ? Que nous apprend-il sur la vision de l'Orient du jeune diplomate-poète ?

Génèse et publication

En 1890, l'année de ses vingt-deux ans, Paul Claudel est reçu au concours des Affaires étrangères, et, après avoir servi en France, il est nommé deux ans plus tard élève-consul, puis, l'année suivante, en 1893, vice-consul à New York où il reste huit mois, puis à Boston. C'est là qu'il apprend sa nomination à Shanghaï où il arrive en juillet 1895, alors qu'il n'a pas encore vingt-sept ans. Il aurait préféré le Japon qui est à la mode en Europe et dont sa sœur, Camille, lui a communiqué son « admiration sans borne ». Le jeune fonctionnaire du Quai d'Orsay est d'abord gérant du vice-consulat de Foutchéou, dans le sud de la Chine, puis de celui d'Hankéou, où sa mission consiste à mener les négociations en vue de la construction de la ligne de chemin de fer Hankéou-Pékin et de défendre les intérêts de la France en Chine pour concurrencer l'influence de l'Angleterre. Hankéou ou Hankou est une énorme agglomération cosmopolite de deux millions d'habitants composée de trois cités au confluent de la rivière Han et du Yang-Tsé-Kiang qui forme la ville appelée aujourd'hui Wuhang. Le séjour en Chine est interrompu par un long voyage d'un mois au Japon (Nagasaki, Kobé, Tokyo qui le déçoit, Nikkô), puis par divers retours en Europe, dont un voyage en bateau au cours duquel il fait la connaissance de Rosalie Vetch, une élégante européenne d'origine polonaise mariée à un homme d'affaire, Francis Vecht, qu'il connaît depuis peu. Chacun sait qu'il vivra avec elle une liaison passionnée, qui durera jusqu'en 1905 et qui donnera naissance à une fille, Louise. Rosalie, qu'il installe un temps à son domicile de fonction, sera la plus grande aventure de sa vie privée et fournira le modèle de la future Ysé de *Partage de midi* et de la Prouhèze du *Soulier de satin*. Plus tard, après son mariage en 1906, Claudel sera à nouveau nommé en Chine, à Tientsin puis à Hong-Kong. L'aventure chinoise se terminera en 1909 quand il rentre en France et poursuit sa carrière diplomatique dans divers pays d'Europe et dans d'autres parties du monde.

La relation avec l'Orient n'est pas achevée pour autant, puisque, après avoir gravi les échelons et occupé divers postes, la cinquantaine venue il sera nommé ambassadeur au Japon en 1921 et le restera jusqu'en 1927. Ce long séjour qu'il a beaucoup apprécié nous vaudra deux recueils, en 1927, *L'Oiseau noir dans le soleil levant*, qui fait un peu diptyque avec *Connaissance de l'Est*, et *Cent phrases pour un éventail* qui ne sera édité en France qu'en 1942 et qui témoigne de sa familiarité avec la poésie japonaise. Je voudrais citer à ce propos l'incipit de la préface de ce livre qui rapproche Chine et Japon : « Il est impossible pour un poète d'avoir vécu en Chine et au Japon sans considérer avec émulation tout cet attirail qui accompagne l'expression de la pensée. » Il veut dire, par « attirail », le bâton d'encre de chine, le godet d'eau, la plaque d'ardoise. Et la suite fait l'éloge de l'idéogramme et de la calligraphie : « Le caractère s'imprime d'un seul coup sur l'idée et la propose affichée, immobilisée à la correspondance de la constellation graphique qu'il évoque autour de lui. » Mais je ne souhaite pas m'attarder sur les œuvres japonaises, puisque j'ai choisi de parler de la Chine.

Avant même son départ pour ce pays, dès 1889, Claudel a commencé à écrire, et même à publier, des vers d'inspiration symbolistes et des pièces de théâtre qu'il reprendra plus tard comme *Tête d'or*, *La Jeune fille Violaine*, *La Ville*. Tout naturellement, il poursuit ses projets littéraires et, dans une lettre à Mallarmé de juillet 1897, il écrit : « J'ai ouvert depuis un an, sous le titre *Description du pays de l'est,* un carton où je mets

mes papiers sur la Chine, notes et poèmes. » Il dispose de pas mal de temps disponible, il se déplace dans la région et emmagasine des images et des souvenirs. Il pense à composer un ouvrage sur la Chine, sans être fixé sur le genre qui sera choisi et dont le titre pourrait être « Images de la Chine ». Le livre ne sera jamais rédigé, mais les notes ont été retrouvées pour aboutir à une publication posthume intitulée *Le Livre de la Chine*. Ces textes portent sur les missions diplomatiques, sur l'éducation, sur le commerce, la monnaie et le change, la possibilité d'une entente entre la Chine et le Japon, la politique de la France par rapport à la Chine. En somme, un *vademecum* pour les futurs diplomates nommés dans l'Empire du Milieu.

Revenons à la poésie. L'exilé semble vouloir abandonner l'écriture théâtrale pour une expression plus lyrique, correspondant au besoin de s'épancher. Quelques poèmes sont envoyés à des revues parisiennes, la *Revue Blanche* ou la *Revue de Paris*, *Le Mercure de France* qui, après négociations, interventions et soutiens (des écrivains, de son père, de sa sœur Camille) finissent par paraître. Enfin le titre est arrêté, ce sera *Connaissance de l'Est*, mais la publication en volume ne se fera qu'à son retour en France, une première édition, incomplète, en 1905, une autre deux ans plus tard, augmentée des poèmes les plus récents, jusqu'à l'édition de référence dirigée en 1914, par Victor Segalen, grand admirateur de Claudel, qui fait imprimer le texte en Chine en deux volumes avec une belle typographie, des lettrines, des reproductions de cachets chinois.

La nature du recueil

Le titre

Le premier élément à prendre en considération est le titre, *Connaissance de l'Est*, que le critique André Thérive jugeait « prétentieux » et qui signifierait tout bonnement d'après lui « voyage en Orient »[1]. Examinons successivement les deux termes qui le composent. Le mot « connaissance » revient à plusieurs reprises sous la plume de Claudel et mérite le commentaire[2]. Il est souvent écrit par le poète en séparant le préfixe : co-naissance, et co-naître, c'est-à-dire s'imprégner d'une réalité, l'épouser, naître avec elle, établir une véritable communion entre le visible et l'invisible. « Je vis, je prête l'oreille » dit un poème (*La Lampe et la cloche*) et dans *L'Œil écoute*, son grand livre sur l'art, l'écrivain précise : « Il s'agit de communier avec l'Univers, d'être solide avec les choses premières, fondamentales que sont la mer, la terre, le ciel et la parole de Dieu. » Dire l'univers, c'est d'abord le décrire, bien que le poète se méfie de la description : « Il est insuffisant de voir » écrit-il dans une lettre à Mallarmé, et il ajoute : « Malgré mon aversion pour toutes les descriptions, j'ai écrit ou je suis en train d'écrire une série de notes… » Ce qu'il cherche, c'est à s'approprier l'objet, le prendre avec soi. La connaissance poétique permet un accès à la vérité du monde : « Comme on dit que l'on comprend la musique, je comprends la nature » (*Le Promeneur*). Il croit, sous l'influence des philosophies orientales, et du Tao en particulier, à l'universelle analogie, au rapprochement entre le mot et le signe : « Toutes choses existent dans un certain accord, et maintenant cette secrète parenté par qui la noirceur de ce pin épouse là-bas la claire verdure de ces érables, c'est mon regard seul qui l'avère. » (*Le Promeneur*). Ce qui signifie que nous n'aurons pas une simple observation extérieure de cet environnement étranger, mais un élan vers lui, une dynamique qui favorise l'adhésion. Segalen reviendra sur cette idée dans sa définition de l'exotisme. Bref, tout sauf une littérature de « touriste » ou de promeneur. Pas une simple restitution du monde : une célébration et une communion. Le deuxième mot important du titre est « *Est* », qui s'oppose à l'ouest, comme le Levant au Couchant, comme le lieu d'origine au lieu d'aboutissement. Nous avons perdu l'habitude de désigner l'Extrême-Orient par ce terme, le réservant plutôt aux pays situés à l'est de l'Europe. Claudel tient à cet emploi. Le lever du soleil équivaut à l'apparition de Dieu et l'Est désigne une réalité nouvelle qui ouvre à une réflexion esthétique et éthique. De plus, la graphie de « est » renvoie, en français, au verbe être, à ce qui « est ». On cherche à s'atteindre, à l'Est, on y trouve l'homme dans son rapport à l'univers, à condition de partir, de se séparer : « la séparation a eu lieu et l'exil où il est entré le suit » (poème *Pensée en mer*).

La composition

Pour aboutir à un tel résultat, une écriture originale est nécessaire qui combine les deux formes que sont prose et poésie et qui transcende les genres pour mêler le journal de voyage, la confidence personnelle, la réflexion scientifique ou historique. Il reprend donc la tradition du poème en prose, tel que l'ont voulue et illustrée Baudelaire ou Rimbaud. Certains poèmes semblent sortis de « l'agenda » du consul, respectant l'ordre chronologique de ses déplacements, mentionnant certains événements vécus, comme les quatre textes consacrés au voyage au Japon, ou la visite au tombeau des Ming, près de Nankin (*La Tombe*).

1 « *Connaissance de l'Est* est un titre prétentieux qui signifie tout bonnement « voyage en orient » », André Thérive, *Le Temps* (23 janvier 1930).

2 cf. *Traité de la co-naissance au monde et de soi-même*, écrit à Foutchéou en 1904.

Au total, le recueil est composé de 61 poèmes qui respectent une architecture pensée, avec des effets de boucle, de retour, d'enchâssement : les « marines » encadrent les paysages, les récits interrompent les descriptions, la nuit s'oppose au jour, la mer à la terre, le haut au bas. L'ensemble des poèmes peuvent être répartis en quatre catégories :

- Les poèmes définitions : des textes assez brefs construits autour d'une définition, Nous sommes dans le registre du visuel, de la peinture, du croquis, de l'éventail, du tableau statique, de « l'Album de dessins ». Voici par exemple *Le Banyan* : « C'est un nœud de pythons, c'est une hydre qui de la terre s'arrache avec acharnement. [...] Honoré de l'humble tribu, il est, à la porte des villages, le patriarche revêtu d'un feuillage ténébreux. » Nous avons là une écriture concentrée, soutenue d'une nuance, assez légère, de pittoresque ou d'exotisme, comme au début de *Décembre* : « Balayant la contrée et ce vallon feuillu, ta main gagnant les terres couleur de pourpre et de tan que tes yeux là-bas découvrent, s'arrête avec eux sur ce riche brocart. Tout est coi et enveloppé ; rien de neuf ne forfait à la construction et au chant de ces tons pleins et sourds. » La structure du poème montre le sujet placé en situation d'observateur : « Je descends de la rickshaw… », « Je vois la pagode… », « Me voici de nouveau devant … », « Je suis en face du pavillon central », « J'entre dans la cité. Je cherche les jardins. » Pour anticiper sur la prochaine communication, voici quelques lignes du poème *La Pagode* : « L'architecture chinoise supprime, pour ainsi dire, les murs ; elle amplifie et multiplie les toits et, en exagérant les cornes qui se relèvent d'un élégant élan, elle en retourne vers le ciel le mouvement et la courbure ; ils demeurent comme suspendus, et plus la fabrique du toit sera ample et chargée, plus, par sa lourdeur même, s'en accroîtra la légèreté, de toute l'ombre que projette au-dessous de lui son envergure. »

- Les poèmes monologues ou méditations : dans lesquels le poète s'épanche, se confie comme dans *La Tombe*, qui conduit à une méditation sur la mort : « C'est ici l'esplanade du souvenir… C'est le trône de la mort même… Et je comprends que c'est ici la sépulture de l'Athée. » Et, en alternance, quelques remarques sur la topographie de la tombe : « Maintenant, par une série d'escaliers dont le bandeau divulgue encore le reptile impérial, je traverse le cadre ravagé des terrasses et des cours [...] Au centre, le trône supporte, le baldaquin encore abrite l'inscription dynastique. Alentour, les temples et les xénodochies [établissements de solidarité pour les étrangers] ne forment plus qu'un décombre confus de ronces. » Dans ce cas, le poème est au présent, sans avant ni après. Il s'agit de saisir un instant ou une image. Il revient sur sa vocation monastique, son isolement, sa déconvenue sentimentale.

- Les poèmes récits qui racontent une aventure, une expérience et qui se combinent à ce qu'il appelle des « impressions réfléchies ». Voici un exemple, avec la fin de *Ville la nuit* dont le refrain est l'injonction « En marche ! » : « Je passe, et j'emporte le souvenir d'une vie touffue, naïve, désordonnée, d'une cité à la fois ouverte et remplie, maison unique d'une famille démultipliée. Maintenant j'ai vu la ville d'autrefois, alors que libre de courants généraux l'homme habitait son essaim dans un désordre naïf. Et c'est, en effet, de tout le passé que j'eus l'éblouissement de sortir, quand, dans le tohu-bohu des brouettes et des chaises à porteur, au milieu des lépreux et des convulsionnaires franchissant la double poterne, je vois éclater les lampes électriques de la Concession. »

- Les poèmes expressifs : ils doivent suggérer le conflit intérieur, des débats : « On doit sentir que derrière le paysage, il y a un drame » écrit-il dans une lettre. Ce drame peut être un fantasme (*La Mer supérieure*, *Rêves*), un sentiment de réclusion (*Le Contemplateur, Le Temple de la conscience, La Maison suspendue* dont voici le début : « Par un escalier souterrain je descends dans la maison suspendue. [...] La caisse de bois que j'habite est solidement attachée à la voûte d'un porche énorme creusé à même la montagne. ») Réclusion ou plénitude dans d'autres poèmes (*L'Entrée de la terre*, *Splendeur de la lune*, *Heures dans le jardin*, *La Source*, *Salutation*).

L'Orient de l'écriture

À quoi tient l'originalité de Claudel. Venant après les innombrables « voyages en Orient » qu'une tradition a imposés au XIX^{e} siècle, *Connaissance de l'Est* est un recueil qui se propose d'en récupérer certains aspects et de renouveler le genre.

Le poète-diplomate rejette ce qu'il appelle « la Chine de paravent », c'est pourquoi il s'impose de refuser le pittoresque oriental en gommant les noms de lieux, remplacés par des termes génériques : la Terre, l'Océan, le Continent, le Fleuve. En revanche, il reprend la leçon de certains de ses prédécesseurs en faisant du voyage un mode de ressourcement. Le modèle occidental ne lui convient pas : « J'ai la civilisation moderne en horreur,

écrit-il à Mallarmé en 1895, je m'y suis toujours trouvé étranger. Ici, au contraire, tout paraît naturel et normal. » Pour les écrivains voyageurs, le voyage était souvent un pèlerinage. Pour lui, il est un retour aux origines comme le laissent entendre ces phrases : « J'ai vu la ville d'autrefois, alors que libre de courants généraux l'homme habitait son essaim dans un désordre naïf… » (*Ville la nuit*). Ou encore : « C'est la terre tout entière que nous accueillons, la Terre de la Terre, l'Asie, mère de tous les hommes, centrale, solide, primordiale… » (*Le Fleuve*).

Le voyage est une initiation comme le suggère à son tour, de manière un peu hermétique, Victor Segalen : « Par les remous pleins d'ivresse du grand fleuve « Diversité » se connaît l'Être, s'éprouve et se possède le Moi « centre et milieu» [3]. » L'idée se retrouve dans le thème obsédant de l'ermite chinois qui accède à la sagesse, qui médite pour trouver sa voie (*Vers la montagne, la Mer supérieure, le Temple de la conscience, Décembre, le Contemplateur, la Maison suspendue*, etc.) L'entrée dans un monde inconnu est susceptible de fournir une clé de la création poétique : « Et tout à coup je suis entré dans un bois pareil à celui que le Parnasse sert aux assemblées des Muses […] Que ma bouche soit pareille à cette source. » (*La Source*). Un mouvement, un courant, une onde poétique l'emporte : « Ici je possède dans sa pureté le rythme principal » (*La Terre quittée*) ; et ailleurs : « Je sens sous moi le plasma qui travaille et qui détruit, qui charrie et qui façonne. » (*Le Fleuve*) Le fleuve charrie de l'or, l'or des mots dont rêvait Baudelaire : « Tout entier vers moi, versé par la pente de la Terre, il coule ». L'or qui est la première syllabe de « Orient ».

En continuant à jouer sur les mots, nous pouvons parler d'une écriture « orientée » qui se définit par l'adéquation du poète à ce nouvel espace, par l'idée de fusion, de compréhension, d'élection, d'ouverture à la spiritualité grâce à « cette merveille dont je reçois sur moi la descente. » (*Le Fleuve*) L'essence de la poésie, qui est quête de l'inconnaissable, est ici approchée ; non une pensée rationnelle, mais une langue qui parle à la sensibilité qui se situe au plus près de l'essentiel : « Sa parole ne périt pas […]. Dépouillée de la chose qu'elle signifie, elle ne subsiste plus que par les éléments inintelligibles du son qui la convoie… » (*Théâtre*). Et cette parole fonde un homme nouveau comme le suggèrent les images de la verticalité (en accord avec le premier sens de « Orient » qui vient du latin *orior*, se lever), conduit à une épiphanie : « Cela que je sais est à moi […], c'est la gloire de mon admission […] tu sais bien ami de quel côté te tourner. » (*La Descente*). Le poète se fait ange, messie, prophète.

L'autre « orientation » de l'écriture se fonde sur une sorte d'aimantation chinoise. Le mot chinois, non arbitraire, « image abstraite de la chose », correspond à la définition de la poésie qui est de créer le monde (*poien* en grec). Écrire un poème sur des réalités comme le banyan, le riz, le fleuve, c'est leur donner vie. La poésie devient une pratique magique qui fait surgir le monde, proclame son avènement comme l'attestent les poèmes incantations. L'idéogramme chinois que Claudel pense à introduire dans son poème, dit et montre le monde : « Chaque forme, chaque mouvement, chaque ensemble fournit son hiéroglyphe. » (*Religion du signe*). Faute de maîtriser l'outil idéogrammatique, Claudel s'en rapproche en vidant la langue, en cultivant une poétique de l'ascèse, du silence grâce à des figures de suspens, des clausules, des allusions, des ellipses. « Mais taisons-nous » nous commande-t-il (*La Dérivation*), et d'autres négations invitent également au silence, suggèrent d'approcher le vide qui signale la présence du souffle divin : « Je comprends l'harmonie du monde : quand en surprendrai-je la mélodie ? » (*Le Promeneur*).

Conclusion

Connaissance de l'Est témoigne d'un rapport particulier de Claudel à l'Orient. Le diplomate a vécu dans de nombreux pays qu'il a plus ou moins aimés, la Bohême, le Brésil, les États-Unis. Mais la Chine et le Japon ont exercé sur lui une véritable fascination. Car cet espace, si différent de celui de sa jeunesse, lui permet une renaissance : « J'ai la sensation de vivre ici dans le plus parfait oubli dont je me réjouis… » écrit-il à Darius Milhaud. L'Orient lui apporte un apaisement, une acceptation de lui-même, une libération, une paix intérieure. L'exil est perçu comme un refuge, alors que l'Europe était une prison : « Nul œil humain ne saurait me découvrir où je suis… ». L'immensité de la Chine, avec ses multiples cercles concentriques, constitue une protection. Du Japon, il dira qu'il est « un ermitage insulaire » ; la Chine pourrait être qualifiée d'« ermitage continental ». L'image qu'il donne de ces pays n'est pas très fidèle, ni très conforme aux descriptions des voyageurs ou des géographes : c'est une vision de poète et ses choix sont très personnels. Tout n'est d'ailleurs pas positif dans cette Asie fantasmée ; le poète peut percevoir à l'ombre d'un temple « un démon brun à quatre paires de bras, la face convulsée par la rage », prouvant par là qu'en mettant de la distance avec ses racines, il n'a pas chassé

3 Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*.

ses démons. Mais pour un homme jeune, tourmenté, incertain, la Chine, où la mort est omniprésente, répond à ses propres angoisses : « J'habite moi-même ce pays de sépulture … »

Il est possible d'avancer que le séjour en Chine aura été pour Claudel un tournant. De retour en France, il songe à rejoindre la vie monastique, façon de dire adieu au monde séculier, à la diplomatie et à la littérature. Il est accepté chez les bénédictins de Ligugé qui le convainquent de la fragilité de sa vocation. Il reprend sa carrière et, en 1906, épouse Reine Sainte-Marie Perrin, fille de l'architecte de Fourvière à Lyon qu'il emmène avec lui en Chine pour son nouveau séjour. Il semble avoir trouvé sa voie, dépassé son échec sentimental, achevé sa conversion. Il est prêt pour réussir sa carrière et intensifier sa vie intellectuelle.

TROISIÈME PARTIE

Deux ans de présidence varoise
de la Conférence nationale des académies

Hommages

DEUX ANS DE PRÉSIDENCE VAROISE DE LA CONFÉRENCE NATIONALE DES ACADÉMIES

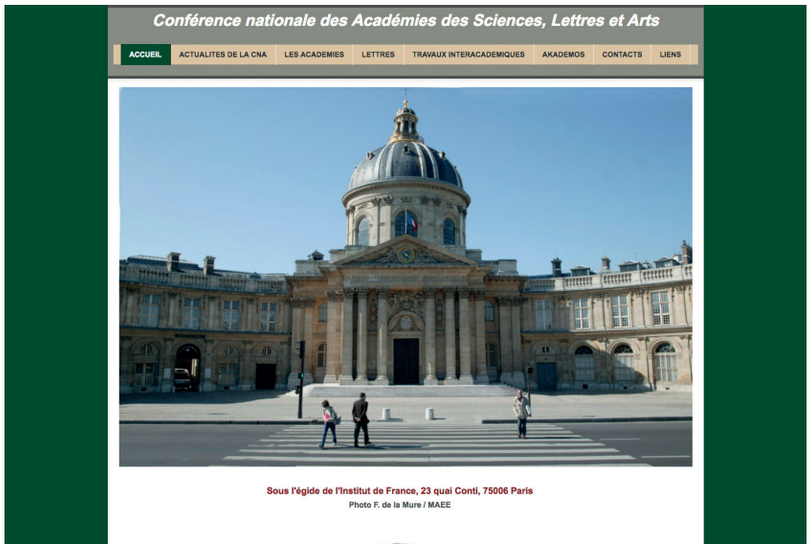
Jean-Paul MEYRUEIS

Placée sous l'égide de l'Institut de France la Conférence nationale des académies (CNA) regroupe 32 académies de province répondant à des critères précis d'ancienneté (plus de 200 ans), mais aussi à des critères de qualité et de pluridisciplinarité. Ses membres, en nombre limité, doivent obligatoirement être élus par leurs pairs.

La CNA rassemble 1 370 académiciens de compétences très variées. Ils représentent un potentiel intellectuel impressionnant.

Élu pour deux ans à la présidence en octobre 2016, après deux ans de vice-présidence pour me préparer à la fonction, et aidé par Yves Stalloni, secrétaire général et Jean-Pierre Aubry, trésorier, je me suis efforcé de mettre en place les moyens indispensables pour l'exploitation de ce potentiel.

Tout a commencé pour moi en 2012, à Bordeaux, lorsque le bureau de la CNA a accepté ma proposition de me confier, sous l'autorité de l'académie du Var, la création d'un site Internet de la Conférence. Ce site www.inter-academies.fr est opérationnel depuis plusieurs années.



La page d'accueil du site Internet de la CNA.

En 2016, l'académie du Var a organisé le colloque provincial sur le thème « Toulon, le Var et la mer ». Pendant quatre jours, 170 personnes venant des quatre coins de la France ont ainsi pu faire la connaissance de notre ville et de notre région.

Dans les semaines qui suivirent, j'ai reçu beaucoup de messages de félicitations. Notre congrès a certainement marqué les esprits puisque la semaine dernière, en Alsace, on nous félicitait encore pour la qualité de notre accueil, la cohérence de nos communications et l'intérêt des visites que nous avions organisées. Notons au passage que la rigueur de notre *timing* a beaucoup surpris et impressionné les participants.

Je tiens donc à remercier chaleureusement celles et ceux, en tout quarante-neuf personnes, qui se sont impliqués à tous les niveaux afin d'assurer le succès de ces journées.

En 2017, nous avons organisé le colloque parisien sur le thème de « L'Héritage ». Il a réuni à la fondation Del Duca, qui appartient à l'Institut, 150 participants venant de 27 académies. Les « petites mains » de l'académie du Var ont assuré l'accueil et se sont chargées de l'intendance.



Le colloque parisien sur le thème de « L'Héritage ».
De gauche à droite : Christiane Roederer vice-présidente, Bernard Bourgeois président d'honneur, ancien président de l'Académie des sciences morales et politiques, Jean-Paul Meyrueis président de la CNA.

Notre confrère Bernard Cros a fait une communication très appréciée sur : « Patrimoine architectural ; patrimoine militaire. Force et fragilité de la mémoire de pierre ». Philippe Granarolo est intervenu sur : « Racines et héritage, de l'insuffisance des métaphores ». La première journée du colloque s'est achevée par le dîner officiel au Sénat.

Au cours des deux années de présidence toulonnaise, trois réunions de bureau se sont tenues à l'Institut.

Nous avons été reçus à deux reprises par les chanceliers de Broglie puis Darcos pour les tenir informés des projets et de l'évolution de la Conférence.

Compte tenu des problèmes financiers rencontrés et des propositions d'évolution, nous avons organisé, en mai 2018, une assemblée générale extraordinaire dans les salons de la fondation Dosne-Thiers, mise à notre disposition par François d'Orcival, président de l'Académie des sciences morales et politiques. Les discussions furent animées mais amicales.

- L'indispensable révision des statuts a été acceptée. Un petit groupe de travail est en train de les finaliser.

- Dans un contexte de restrictions budgétaires, nous avons assuré la pérennité de l'institution en modifiant les cotisations de façon à faire face à la probable disparition des subventions venant de l'Institut de France. La solution proposée (cotisation par académicien et non plus par académie) a été adoptée par 21 voix sur 22. (Les académies présentes disposant d'une voix).

- Nous avons obtenu des 32 académies qu'elles désignent un correspondant officiel, interlocuteur privilégié qui répercute l'information auprès de ses confrères et consœurs.

- Afin d'augmenter la visibilité de la CNA sur le plan national, j'ai présenté un projet d'ouvrages collectifs interacadémiques destinés au grand public, sur de grands sujets de société. Le principe a été adopté et l'académie d'Alsace qui préside la CNA depuis une semaine a déjà lancé un projet sur l'alimentation de demain. D'autres thèmes sont en préparation.

Du 3 au 6 octobre, l'académie du Var a été représentée par quinze personnes au colloque provincial de la CNA en Alsace. Après une visite au conseil de l'Europe, nous avons pu voir et entendre deux prix Nobel alsaciens, Jean-Marie Lehn et Jules Hoffmann. Il y eut beaucoup de prises de parole par les politiques… mais le retable d'Issenheim restera pour tous un souvenir inoubliable.



Jean-Paul Meyrueis transmet l'emblème de la présidence à Christiane Roederer.

À la fin de l'assemblée générale, j'ai transmis la présidence à la présidente d'honneur de l'académie d'Alsace, Christiane Roederer. Mais pour moi, le travail n'est pas terminé car comme président honoraire il me reviendra de suivre les projets en cours…

HOMMAGES

En 2013 eut lieu la séparation du *Bulletin de l'académie du Var* en un *Bulletin administratif* et une *Revue*. Depuis lors, les hommages rendus aux membres décédés de l'académie du Var paraissaient dans le *Bulletin administratif*. Ce dernier, au contraire de la *Revue*, n'a pas vocation à être conservé, et n'est pas numérisé par la BNF.

Afin d'honorer et de conserver la mémoire de nos prédécesseurs, il a paru opportun aux membres du conseil d'administration de notre compagnie de faire désormais paraître les dits hommages dans la *Revue* de l'académie du Var. C'est donc ce que l'on pourra trouver dans la *Revue* dès cette édition 2018, avec également une reprise des hommages prononcés de 2013 à 2017.

HOMMAGE À PAUL BOIS

par Bernard BROUSSOLLE



Notre collègue Paul Bois nous a quittés le 22 mai 2012 à l'âge de 87 ans. J'étais un camarade de Paul depuis 60 ans, et je voudrais rendre un hommage solennel à sa mémoire.

Tous les deux, médecins des armées, nous avons été formés à Bordeaux à l'École du service de santé de la marine et des colonies, appelée plus simplement École de santé navale, et à la faculté de médecine de cette ville. Il m'y avait précédé de deux ans, faisant partie de la promotion 1946, et moi de la 48. À la fin de nos études nos voies ont divergé. Il avait choisi la médecine coloniale tandis que je choisissais la médecine navale, mais nous avons eu l'occasion de nous retrouver à plusieurs reprises.

Il était fier, à juste titre, d'appartenir au service de santé colonial. Il est de bon ton actuellement de critiquer la colonisation, mais il ne faut pas oublier le rôle des médecins coloniaux pour la santé des populations. Celles-ci ont bénéficié de leurs soins dans les postes isolés de la brousse, comme dans les hôpitaux coloniaux et dans le Service des grandes endémies. Grâce aux longues affectations, suivies par le service sans interruption de leurs successeurs, ces médecins pouvaient donner des soins constants permettant d'éradiquer de nombreuses maladies tropicales, beaucoup mieux que ne le peuvent les ONG, qui ne font que passer.

Paul est né le 16 avril 1925 à Chatonnay dans l'Isère. Son père, fonctionnaire des télécoms, fut affecté à Saint-Louis du Sénégal, puis comme receveur de la poste de Dakar. Toute la famille suivit évidemment. Après des études secondaires au lycée de Dakar, Paul commença ses études de médecine à Rabat où il fit son PCB en 1943. À l'époque les colonies étaient séparées de la métropole. Les Alliés avaient débarqué en Afrique du Nord le 8 novembre 1942. Au Maroc et en Algérie, une armée française se forma sous les ordres du général Juin à l'automne 1943 ; elle se battit contre l'armée Rommel en Tunisie, puis débarqua en Italie vers Naples. Tous les jeunes d'Afrique du Nord ont été appelés sous les drapeaux, pour la constitution de cette armée. Paul passa le conseil de révision à Casablanca le 31 décembre 1943, et en février 1944 il fut affecté à Alger au centre de formation des médecins auxiliaires. Après une formation très rapide et succincte, il fut envoyé par avion en Italie pour rejoindre l'Armée Juin. Affecté à l'hôpital militaire français de Pozzoli où étaient traités les blessés de la bataille du Monte-Cassino, il n'y resta qu'un mois. La guerre terminée il rejoignit à Rochefort l'École annexe de médecine navale pour la préparation du concours d'entrée à l'École de médecine navale de Bordeaux où il entra en octobre 1946.

À la sortie de Bordeaux, il suivit à Marseille les cours de l'École d'application de médecine des troupes coloniales. Puis ce furent les différentes affectations aux colonies que nous verrons rapidement. Paul aurait voulu choisir la Marine à la sortie de Bordeaux, mais un problème d'inaptitude oculaire l'en a empêché. Cependant sa jeunesse au Sénégal l'orientait aussi vers la Coloniale. Il sut concilier les deux orientations, car comme me l'a révélé son épouse, il fit toujours tout son possible pour obtenir des affectations en bord de mer, et il posséda un bateau qui le suivit toujours.

Sa première affectation comme médecin lieutenant, le conduisit à Madagascar en mai 1951. Embarqué sur le paquebot *Éridan* et débarqué à Tamatave, il fut nommé médecin chef du groupe mobile d'hygiène de Majunga (en bord de mer). En avril 1954 en fin de campagne, il était médecin capitaine. Il a été rapatrié à Marseille pour préparer le concours d'assistanat des hôpitaux coloniaux en chirurgie maxillaire et stomatologie. Il se présenta aussi à l'examen du brevet de Marine marchande en 1956. Il fut désigné pour une affectation en Afrique occidentale française en avril 1956 à Saint-Louis du Sénégal au *1er régiment de tirailleurs sénégalais*. C'était un retour aux sources. En fin de séjour il rentra à Marseille en 1958.

En février 1960, nouvelle affectation en Afrique, en République gabonaise à l'hôpital colonial de Port-Gentil. Il nous parlera beaucoup par la suite de son célèbre voisin, le docteur Schweitzer, meilleur organiste que médecin, dans son hôpital de Lambaréné. À la fin de son séjour au Gabon, en septembre 1962 il rentra par le paquebot *Mermoz* à Marseille pour une affectation provisoire à l'hôpital militaire Michel Lévy dans le service de stomatologie. Il est alors médecin commandant.

Il est désigné pour la Côte française des Somalies, à l'hôpital militaire Peltier à Djibouti en mai 1964. ll refera une deuxième affectation dans cet hôpital en 1966. Ce fut pour Paul, son épouse et ses deux filles, une période très agréable. Paul était président du club de voile de Djibouti. Il s'y dépensa sans compter comme toujours. Si un des bateaux du club n'était pas rentré il se rendait aussitôt à sa recherche.

C'est à Djibouti que nous nous rencontrons pour la première fois depuis la sortie de l'École de santé navale. Je suis passé avec le navire d'accompagnement du bathyscaphe, en route pour les fosses profondes à l'est du Japon. J'ai eu recours à Paul, car un officier aspirant du bord débutait un ictère sévère. Il me conseilla de le garder à bord sous surveillance et de l'hospitaliser à l'arrivée au Japon, à l'hôpital de la marine américaine de Yokosuka. Cet aspirant m'en sera très reconnaissant. Il sera plus tard le PDG de la société Total.

Pour revenir en France après ce long séjour outre-mer, il obtint de rentrer à ses frais avec son épouse et ses deux filles par l'autre côté de la Terre en avion avec des escales nombreuses : Aden, Bombay, Hong-Kong, Japon, San-Francisco, Los Angeles, Denver, Chicago, Washington, New York, en terminant par un retour de New York-Le Havre sur le paquebot *France*. Paul avait remarquablement organisé ce voyage de deux mois. Ce fut un des plus beaux souvenirs de sa famille.

En 1970, nouvelle affectation outre-mer, aux Antilles pour diriger le centre de stomatologie de Fort-de-France. Pour toutes les affectations outre-mer qu'il gagnait par de nombreux paquebots différents, tels que le *Lyautey*, l'*Éridan*, le *Bretagne*, le *Mermoz*, ses responsabilités dans les clubs de voile, son brevet de marine marchande, lui permettront de bien connaître cette marine marchande, qui sera un des principaux sujets des nombreux livres qu'il publiera quand il sera en retraite.

En 1972, médecin colonel, il est affecté comme médecin-chef de l'hôpital des armées Lyautey à Strasbourg. Sa vie coloniale est terminée. Il demanda sa mise à la retraite en décembre 1973, après 48 années d'activités militaires.

Commença alors une longue carrière civile de stomatologiste. ll ouvrit un cabinet à Toulon rue Gimelli ou il exerça dix années. Avant d'installer son cabinet civil, il a été obligé, en profitant de ses congés de fin de campagne ou de ses affectations provisoires à Marseille, d'obtenir un certificat d'études de spécialité à la faculté de médecine de Marseille. Ce CES consistait en un enseignement de deux, puis plus tard de trois années, avec des cours magistraux et des stages hospitaliers. Considérant que les stomatologistes militaires, docteurs en médecine et nommés spécialistes au concours, avaient une expérience indiscutable, les professeurs marseillais leur permettaient d'étaler les études pendant les séjours en France et les exonéraient d'une stricte assiduité, ce dont les militaires n'abusèrent pas, comme nous l'a dit le professeur Lachard. Le professeur Lachard et Paul Bois devinrent très amis. Paul fut son parrain à son élection à l'académie du Var.

Paul Bois a connu l'existence de l'académie du Var, grâce à la comnussion d'histoire de la Marine. Le responsable pour la région méditerranée de cette commission était à l'époque l'amiral de Lachadenède qui sera son parrain pour être élu membre associé de l'académie du Var en 1989. Son deuxième parrain était le docteur Baixe, qu'il avait connu à l'École de santé navale.

Paul, passionné par l'étude de la marine marchande, avait déjà publié de nombreux livres et documents sur ce sujet grâce aux archives de la chambre de commerce de Marseille, et celles du service historique de la Marine à Toulon, qu'il fréquentait assidument depuis sa retraite. Les livres ont été édités par la chambre de commerce de Marseille. Citons *Les Armements marseillais de 1831 à 1988*, le premier d'une longue liste.

Le professeur Saint-Martin, responsable de la commission d'histoire de l'académie sera son parrain pour son élection de membre actif résidant en 1993. À cette occasion, il rappellera les ouvrages suivants de Paul Bois : *Le Grand siècle des Messageries maritimes à Marseille* en 1992, *Histoire de la Compagnie Transatlantique à Marseille* en 1993, *Le cuirassé Bismarck* en 1990, chez un autre éditeur. Il a même inventé un jeu de stratégie maritime diffusé sur Internet avec un grand succès d'édition. Il est devenu au fil des années, un chercheur et un écrivain maritime renommé, correspondant avec des auteurs étrangers.

Son épouse, professeur d'anglais, l'aida sûrement beaucoup dans ce domaine. Avant d'être professeur d'anglais au lycée Bonaparte, celle-ci, avait par alleurs enseigné le français, ou l'anglais aux jeunes élèves africains lors des affectations outre-mer de Paul, tandis que lui-même comme il est dit dans notre chanson de l'École de santé navale « apportait la science au pays des Bantous».

À l'académie du Var il nous fit profiter de ses connaissances par de nombreuses conférences aux Heures de l'académie, comme *La Transportation des convicts en Australie, 1787-1868*, et à des colloques comme ceux du *Début de la navigation en Méditerranée française* en 2001, ou *Toulon et le Var sous le second Empire*, parmi ceux qui m'ont le plus marqué, ou encore par de nombreuses communications, en commission d'histoire. Sa dernière communication remonte à 2010 dans un séance consacrée à l'esclavage. Paul nous parla de *La Traite négrière arabo-musulmane*, tandis que je m'intéressai à *L'Esclavage dans les nations chrétiennes européennes*.

À partir de son élection comme membre actif résidant, Paul, travailleur infatigable, mais aussi grand organisateur comme il avait appris à l'être dans sa direction d'hôpitaux, prit des responsabilités de plus en plus importantes dans l'académie. Entré au conseil d'administration, il seconda le professeur Saint-Martin à la tête de la commission d'histoire dont il prit la direction en 2000. il devint directeur de la publication du *Bulletin* de l'académie de 2004 à 2007, présentateur des Heures de l'académie, Salle Mozart en 2009 et 2010. Dès 2000, il dirigeait la sélection du prix d'histoire de l'académie qu'il avait créé avec Monsieur Saint-Martin. Il tenait beaucoup à ce prix d'histoire.

Non content de servir l'académie du Var, il participa avec assiduité aux activités de la Commission d'histoire de la marine, devenue la Société française d'histoire maritime. Celle-ci lui demanda de la représenter à Marseille à la Fédération historique de Provence. Ses travaux sur l'histoire maritime que nous avons déjà évoqués, ont laissé leurs marques dans le bureau de son domicile. Il comprend des rangées impressionnantes de livres, en français, en italien mais surtout en anglais. Il a collectionné, classé et commenté dans des livres séparés des milliers de cartes postales et de photos de navires marchands et militaires du monde entier. Cette collection unique en son genre, devrait en principe figurer au Service historique des armées (marine) à Toulon pour que tous les chercheurs puissent les consulter.

Je crois que peu d'entre nous peuvent se targuer d'une telle activité au service des autres. Toute cette activité s'est déroulée avec une modestie remarquable et toujours avec le sourire. Une maladie terrible vint malheureusement mettre fin à cette activité. Nous avons admiré son comportement, jusqu'au dernier moment, devant cet état dont il n'ignorait rien. L'académie du Var gardera toujours le souvenir de ce grand ami.

À Madame Marguerite Bois, à ses deux filles, à son gendre et à ses cinq petits-enfants dont la réussite le rendait si fier, l'académie et moi-même voulons présenter nos très sincères condoléances.

HOMMAGE À RAOUL SILVESTRO

par Robert BENEVENTI

Vous avez souhaité que je fasse l'éloge de Raoul Silvestro, et c'est pour moi un honneur d'être avec vous aujourd'hui pour évoquer sa mémoire. Raoul Silvestro était, bien sûr, un administré ollioulais mais avant tout, c'était un ami précieux qui avait su s'enraciner dans sa commune d'adoption à travers son amour pour l'olivier, symbole de notre belle ville d'Ollioules et c'est avec émotion que je prends aujourd'hui la parole pour faire son éloge.

D'ascendance piémontaise par son père, qui avait quitté l'Arme royale des carabinier pour venir en France, et par sa maman elle aussi italienne de souche, l'enfance de Raoul a été marquée par la guerre, les privations, les restrictions mais aussi par l'amour et l'affection que portaient leurs parents à Raoul, à son frère ainé André, décédé en 2007 et à son frère cadet René.

Raoul est né à Bandol, où son père possédait une petite carrière de pierres. Malgré les difficultés quotidiennes, Raoul a développé très tôt un véritable goût pour les études. Après une formation d'horloger à Ollioules chez M. Legal, il a été embauché à la DCAN de Saint-Tropez. Puis à force de travail, de volonté et de persévérance, il a franchi toutes les étapes jusqu'à devenir ingénieur en chef des études et techniques de l'armement au ministère de la Défense. Jeune père de famille, il suivait parallèlement à son travail des études par correspondance et c'esf bien souvent un enfant sur les genoux qu'il travaillait à ses cours.

Arrivé à Ollioules après le décès accidentel de son papa, qui lors d'un travail sur l'île de Porquerolles contracta le tétanos, son parcours professionnel lui a fait connaître Brest, Ruelle-sur-Touvre et Cherbourg, avant de revenir définitivement en 1974 dans notre département et à partir de 1989 de ne plus quitter son cher village d'Ollioules. Aux côtés de son épouse Élisabeth, qu'il chérissait tendrement, de ses enfants, de ses petits-enfants, dont la réussite faisait sa fierté, il s'est investi dans la vie paroissiale comme dans la vie associative.

Il a su être à l'écoute de chacun apportant chaleur et réconfort grâce à une foi qu'il partageait avec les siens. Il accompagnait son épouse dans son engagement en faveur du secours catholique, aide précieuse et discrète, symbole même de sa délicatesse.

La commune d'Ollioules a perdu en lui un homme de bien, et nous, nous avons perdu plus qu'un ami, un véritable guide dont l'une des passions était la transmission du savoir. D'une grande discrétion et d'une redoutable efficacité, il avait au cours de sa formation acquis le sens de la rigueur et de la précision. Gare à celle et ceux qui ne respectaient pas comme lui les vertus de l'orthographe et de la grammaire française. D'ailleurs, il était l'un des relecteurs les plus assidus et les plus incisifs des publications municipales, prouvant ainsi son intérêt pour la vie de notre commune.

Son amour de la langue française, il a aussi su le retranscrire dans ses poèmes et dans ses textes dans lesquels il ne manquait jamais d'évoquer la nature et surtout ses chers oliviers. Le provençal aussi était pour lui une langue familière qu'il enseignait aux enfants des écoles, à travers la poésie mais aussi la recette de l'anchoïade ou de l'aïoli.

Ce plaisir des sens à travers les produits de notre terroir, il l'avait aussi mis au service de l'association Les Amis de l'olivier dont il fut vice-président ou lors de séances de reconnaissance de l'huile d'olive à l'occasion de toutes les fêtes de l'olivier d'Ollioules, ou dans des rencontres professionnelles dans notre département. ll savait mieux que quiconque exalter les vertus organoleptiques de l'huile d'olive ollioulaise, son fruité vert, à saveur ardente... À son écoute on était transporté vers les champs d'oliviers, balayés par un mistral faisant miroiter les feuilles tel un océan de verdure.

Guide, il l'a aussi été dans son engagement en faveur du transfert sur Ollioules de la coopérative oléicole de Bandol-Sanary, devenue Coopérative du canton d'Ollioules et dont il a été le président d'honneur. La création du moulin à huile, avec le soutien plein et entier de la municipalité et de la coopérative vinicole Syllazur, s'était aussi concrétisée par l'acquisition d'un matériel moderne, avec une chaîne à extraction unique par centrifugation. Là encore, Raoul s'était pleinement investi pour réaliser un document décrivant avec force précisions le fonctionnement de ce moulin.

À travers la langue provençale, ce sont de multiples traditions qu' il voulait maintenir et c'est tout naturellement qu'il accepta en 1991 d'être nommé président de l'association *Lou Tiatre d'Ouliéulo*, qui depuis près de 25 ans présente chaque année dans toute la région la Pastorale écrite par Pierre Bellot.

Chevalier du Rameau d'argent, il avait été très heureux d'être, avec moi, le parrain de Florence Klein, journaliste météo sur France 3, Ollioulaise et surtout marraine de notre fête de l'olivier, lorsqu'elle fut intronisée dans cette commanderie en 2000. Florence Klein lui avait en retour remis sa cape de chevalier en 2009.

Mais bien sûr, l'une de ses grandes fiertés avait été d'être reçu à l'académie du Var en 1980, en qualité de membre associé. L'hommage que je lui rends aujourd'hui est d'autant plus émouvant pour moi qu'il a été avec un autre Ollioulais, monsieur Michel Colas, mon parrain lorsque j'ai moi-même été reçu au sein de votre noble assemblée. Membre très actif pendant de nombreuses années, il a souhaité, en 2012, être nommé en qualité de membre émérite. Cette attitude prouve le respect qu'il portait à notre institution et son sens de l'éthique lorsque, hélas, il a pris conscience de la gravité de la maladie qui devait l'emporter quelques mois plus tard.

Parce que le souvenir de l'homme juste est préservé de l'oubli, notre commune a souhaité lui rendre hommage, à travers le bulletin municipal et lors de la 22e fête de l'olivier d'Ollioules. Dimanche dernier, l'ultime représentation de la saison de la Pastorale de Bellot, donnée à la salle des fêtes, lui a été dédiée par la troupe

de chanteurs et comédiens. Ces témoignages d'affection sont la preuve de l'estime que nous portions à notre ami Raoul Silvestro, même si sa modestie ne le prédisposait pas à rechercher les honneurs et la reconnaissance publique.

Je renouvelle à son épouse Élisabeth, à ses enfants, petits-enfants et à ses proches qui sort à nos côtés aujourd'hui ma sincère amitié et mon affection.

Cher Raoul,
Un ami cher s'est éloigné mais nous sommes encore nombreux aujourd'hui à vous témoigner, lors de cet hommage solennel, notre admiration pour l'homme que vous avez été, honnête, fidèle et loyal. Le malheur de vous avoir perdu, ne doit pas nous faire oublier, le bonheur de vous avoir connu.

Je sais que les membres de l'académie du Var sauront aussi garder votre souvenir.

Je citerai pour conclure l'académicien Jean d'Ormesson : « Il y a quelque chose de plus fort que la mort, c'est la présence des absents, dans la mémoire des vivants ».

COMMISSION DES BEAUX-ARTS DU 8 OCTOBRE 2013

HOMMAGE À JEAN MONTPELLIER ALIAS JEAN DUBRUSK

par Cristina BARON



Il n'est pas dans l'usage de l'académie du Var de rendre un hommage à un de ses membres associés récemment disparu, mais si ce n'est pas une pratique, c'est un devoir, dans le cadre de cette commission des beaux- arts, de rendre hommage à un marin qui a voué sa vie à la peinture, à un peintre dont l'œuvre, phénoménale, a sa place dans le panorama artistique du XX^{e} siècle. Je rends donc hommage à Jean Dubrusk, alias Jean Montpellier, académicien, marin de métier, peintre par choix. Je rends hommage à l'œuvre qu'il nous laisse, celle dont nous héritons car nous sommes tous ici, héritiers de nos pairs.

L'exercice est cependant difficile car pour comprendre l'œuvre de Jean Montpellier on ne peut laisser de côté sa formidable personnalité, le tranchant de son humanité, sa sensibilité, ni occulter sa carrière de marin. Tout est intimement lié. En effet, comment comprendre ses paysages polynésiens sans parler de son engagement comme commandant des forces maritimes du Pacifique. Tout au long de sa vie, Jean Montpellier a exprimé sa relation privilégiée entre la mer et la création.

Né le 7 avril 1925 à La Seyne-sur-Mer, Jean Montpellier est marqué dès son plus jeune âge par la beauté de la rade et par le spectacle des bateaux de la marine nationale. Une singulière alchimie qui résonne et s'enracine en lui, et qui le mène sur deux voies, exigeantes toutes deux, qu'il ne sacrifiera ni l'une, ni l'autre.

Le marin-peintre

Entré à l'École navale au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il devient l'un des maillons d'une marine en pleine reconstruction, aux missions pleines de risques, engagée dans la guerre d'Indochine, au Tonkin. Des missions qui le mèneront à de grandes responsabilités comme pacha du porte-avions *Foch* ou bien chef de cabinet du chef d'état-major de la Marine, amiral commandant la zone maritime du Pacifique… C'est à ce moment-là que l'on se demande – légitimement – quelle est la place de la peinture au sein de cette brillante carrière maritime. Eh bien, n'en doutez pas, elle est omniprésente, exigeante et dévorante. Elle se rappelle à lui

dès qu'il quitte le bord. Car où qu'il soit, il n'abandonne jamais les pinceaux. Ces pinceaux, il les tient depuis son plus jeune âge. Dans une petite œuvre exécutée à l'âge de 10 ans s'exprime déjà une certaine complétude. Œuvre sensible, réaliste et symbolique à la fois, elle prophétise un destin qui s'élève et prendra deux chemins parallèles et mêlés à la fois.

En 1955, alors qu'il est affecté à Hyères, il cherche le regard critique d'un maître de la peinture. Ce sera le peintre Emmanuel-Charles Bénézit, Hyérois d'adoption, dont l'œuvre se concentre sur l'observation de la nature et le dessin. Séduit et surpris par les liens charnels que Jean Montpellier entretient avec la couleur, le maître le contraint à peindre, en noir et blanc, comme une punition, un purgatoire, une façon d'expier son amour inné pour la couleur. Pour le maître, poser une touche de couleur c'est faire je cite « acte de dessin », alors cher Jean, ne l'oubliez pas ! Il ne l'oubliera jamais. Cet exercice cruel aura une vertu essentielle, celle de contraindre l'artiste à penser « dessin », à lutter contre sa propension naturelle et engendrera, tout de même, de bien curieux tableaux, mais de si jolies études.

Au gré de ses affectations, il s'accorde toujours des moments privilégiés avec le dessin et la peinture, sans concession. À Paris, il suit les cours de la prestigieuse académie de la grande chaumière, passage obligé d'un grand nombre de peintres.

Après les embruns des bureaux parisiens, l'âge de la maturité sonne pour l'officier de marine mais pas pour le peintre. Il est désigné comme commandant supérieur des forces armées en Polynésie française en 1982. Le marin fait son devoir, le peintre embrasse et étreint cette terre d'adoption pour ne plus la quitter tant elle s'offre à lui de façon impudique, voluptueuse, en écho à sa sensibilité. Rien n'est plus beau que ces œuvres en parfaite harmonie avec les ciels, la mer, les roches volcaniques, la luxuriance de la nature. Une végétation qui envahit les vallées et s'accroche au basalte dans une explosion de couleur. Le rouge vif des flamboyants envahit ses toiles. Jean Montpellier peint des arbres qui deviennent des entités à part entière, le réceptacle des esprits et des âmes. Au moyen d'une matière généreuse, il construit par touches colorées ses paysages et traduit ce que bien des peintres cherchent à rendre : l'essence même du lieu et sa culture sans sacrifier à l'exotisme ambiant.

Arrivé en deuxième section, comme amiral, Jean Montpellier envisage de jeter l'ancre et regarde derrière lui. Et derrière lui, il y a sa terre, ses racines, la Provence. Le turbulent Jean Montpellier jette l'ancre au Brusc afin de boucler une sorte de tour du monde et profiter des leçons apprises et pas encore complètement restituées. Il devient l'interprète d'une réalité d'où émane un lyrisme familier.

La rade toulonnaise, le Brusc, Sanary, Six-Fours, les terres gorgées de soleil à toujours une encablure de la mer chérie déroulent désormais leurs sortilèges, caractère envoûtant de cette terre soulignée par les ombres violentes projetées par un soleil brulant.

Ce n'est pas trahir que de dire que son engagement dans la peinture ne fut pas vraiment du goût de la marine qui ne supporte pas les infidèles. Celle-ci aurait préféré sûrement qu'il fasse un choix… qu'il n'a pas fait. Et tant mieux. Il y a gagné un nouveau nom – Jean Dubrusk (en allusion à son port d'attache, Le Brusc) – et a tout de même donné à la marine un de ses plus brillants officiers et à la peinture un talent hors normes.

Le peintre engagé

S'il ne combat plus à bord d'un avion de chasse, il se trouve d'autres combats, plus esthétiques ceux-ci. L'homme n'est pas un peintre de demi-mesure. Il s'affirme comme un artiste engagé dans sa lutte du beau. Pour lui, le beau est dans la nature, et se rencontre dans la réalité sous les formes les plus diverses. Et j'emprunte à Courbet ces mots : « Le beau, comme la vérité, est une chose relative au temps où l'on vit et à l'individu apte à le concevoir. »

Sa notoriété croît, ses expositions déplacent les foules (comme en 2010 à Bormes-les-Mimosas), son magnétisme fait tache d'huile. En 2007, Jean Montpellier est admis à l'académie du Var. On y apprécie sa peinture figurative, son œil acéré, critique, caustique parfois et l'on reconnaît toujours derrière ses prises de position, l'homme de commandement qu'il fut toute sa vie. L'art est un combat, devant ou derrière une toile. Combat pour peindre malgré une carrière exigeante, combat pour s'améliorer encore et toujours, combat contre une forme ou une ligne qui se dérobe à lui, combat contre l'ignorance et la bêtise, combat contre l'imposture de l'art moderne remarquablement illustré lors d'une conférence en 2009. Il y « anathémise » l'innovation qui devient le nouvel académisme, l'unique critère de considération artistique. Il morigène les exigences marketing où le marché de l'art répond à une logique mercantile. En créant un néologisme « l'Arkontemporain », il ironise sur le cynisme et la médiocrité portée aux nues par les politiques culturelles.

Je ne serai pas exhaustive dans le compte rendu de cette œuvre, car il aurait fallu également vous parler de la Bretagne, de l'Auvergne, de la Grèce, etc. et rappeler que l'œuvre peinte de Jean Montpellier est une synthèse de la peinture figurative moderne aux références si prestigieuses qui le relie indéniablement à Derain, Marquet, Signac, voire Paul Cézanne. Rappeler également que ses dessins au graphisme si appuyé le rapprochent là encore d'un Paul Signac ou plus proche de nous, d'un Dunoyer de Segonzac. Mais il me faut conclure, et je le ferai en rendant également hommage à la Femme, thème récurrent dans l'œuvre de Jean, mais aussi à sa femme, Monique, qui fut un des maillons essentiels de ce destin hors norme. C'est elle qui m'a ouvert le livre de sa vie, un livre qu'il vous faut, Monique, continuer à écrire.

Car si la carrière de marin de Jean lui donne une auréole, la peinture lui confère l'éternité.

Séance mensuelle du 20 mars 2014

HOMMAGE À MAURICE JEAN

par Antoine Marmottans

Peu d'entre nous, question de génération, ont connu Maurice Jean, membre émérite de notre compagnie décédé en 2013 à l'âge de 101 ans. Élu membre associé de l'académie en 1978, membre actif résidant en 1987 au fauteuil n° 39, il avait en 1991, à l'approche de ses 80 ans, demandé au président la faveur de laisser sa place à quelqu'un de plus jeune et de plus entreprenant.

Compte tenu de sa longévité, cette décision louable nous a sans doute privés d'intéressantes études qu'il aurait pu mener à terme. Certains se souviennent l'avoir rencontré à La Valette où il résidait depuis 1968, connu comme un érudit passionné d'histoire locale et régionale, participant activement à la vie culturelle de la ville, toujours prêt à partager son savoir et transmettre le résultat de ses travaux. D'autres l'appréciaient dans les milieux gardiens de nos traditions populaires, car il était Provençal dans l'âme et le cœur, maniant parfaitement la langue provençale et d'un abord chaleureux qui entraînait la sympathie. D'autres encore l'ont connu à la Société des amis du Vieux-Toulon qu'il affectionnait particulièrement et qu'il présida de 1973 à 1976. Je l'y ai souvent rencontré dans les années 90, toujours alerte.

Je résumerai sa longue vie grâce aux renseignements que m'ont fournis sa nièce, Mme Ehrhard qui loin de Toulon n'a pu assister à cet éloge, et l'un de ses fidèles amis, M. Michel Gaignebet. Je les en remercie vivement.

Maurice Jean est né à Cuers en 1912 dans une famille provençale prenant ses racines à Cuers, à Artignosc et à Seillans. Son grand-père était directeur d'école, son père, sa mère, ses tantes, instituteurs ou institutrices, notamment à Cuers. Il passe son baccalauréat à Toulon, entreprend des études de droit à Aix, fait son service militaire en 1937, se marie en 39 et part à la guerre. Fait prisonnier, il passe sa captivité en Silésie, où il a la chance de travailler dans une ferme avant d'être libéré en 1945. Il gardera toute sa vie un profond attachement au monde agricole, en particulier à l'outillage provençal.

De retour au pays, il choisit une carrière d'enseignant, tradition familiale oblige. Son épouse et lui exercent à l'école du Plan-du-Castellet, puis au collège de Bandol où il professe le français et l'anglais. Il se passionne pour l'histoire de cette cité, fouille les archives municipales, pas encore classées, et rédige un mémoire sur la période révolutionnaire à Bandol. Paru en 1971 dans le *Bulletin du Vieux-Toulon*, ce travail de recherche permet d'apprécier ses qualités d'historien rigoureux, mais aussi ses qualités littéraires qui ont toujours rendu ses articles agréables à consulter.

Directeur de collège durant les années 60, il prend sa retraite en 1968 et s'installe définitivement à La Valette, dans l'immeuble où il a vécu 45 années en toute sérénité. C'est là qu'on lui a fêté son centième anniversaire en 2012. J'ai pu visiter avec émotion son cabinet de travail et sa bibliothèque riche en ouvrages sur la Provence. Une fois libéré de toute contrainte, notre collègue a pu se consacrer pleinement à la recherche historique et littéraire, ses deux passions, à des conférences, des débats, des publications, des voyages instructifs.

Les souvenirs qu'ont laissés nos grands écrivains du XIX^{e} siècle de leurs visites dans notre région varoise sont restés un des thèmes préférés de ses travaux. Il s'applique à leur rendre vie sur le terrain et d'autre part, non quelquefois sans malice, à les expliciter et amener certaines corrections à leur débordement littéraire.

C'est ainsi qu'en 1971, il retrace l'excursion – à coup sûr problématique – de Maupassant à la chartreuse de la Verne ; qu'en 1985, il nous raconte le voyage à Toulon de Victor Hugo, venu visiter le bagne en 1830, attraction toulonnaise de l'époque ; et nous propose en 1988, lors de la 298^{e} Heure de l'académie nous précise son *Bulletin*, le récit du séjour d'Alexandre Dumas à Toulon en 1835 et ses enquêtes auprès des bagnards les plus notoires. Dans ces deux publications, notre collègue s'attache à mieux situer le bagne dans l'arsenal et la vie journalière de ses pensionnaires.

Mais c'est au séjour mémorable de George Sand à Tamaris en 1861 que Maurice Jean a consacré des années de recherches pour le faire connaître et apprécier sa valeur de reportage vivant. Utilisant l'agenda-journal de la romancière, sa volumineuse correspondance (près de cent lettres en trois mois), et des notes de ses compagnons de vacances, il parvint à reconstituer, jour par jour, ce voyage dans le Midi, riche en découvertes. Grâce à lui, nous pouvons non seulement profiter des impressions et des réflexions pertinentes de la dame de Nohant, mais apprendre aussi par des notes explicatives de nombreux détails, tant sur la vie de la romancière et ses problèmes, que sur les sites qu'elle a visités et les personnes qu'elle a rencontrées. Ce travail, publié d'abord en 1982 dans le *Bulletin du Vieux-Toulon* a connu un grand succès et plusieurs rééditions par la suite. Encore en 2004, son texte figure *in extenso* dans un ouvrage collectif auquel plusieurs d'entre nous ont participé, centré sur le séjour à Tamaris de la romancière et lui rendant hommage lors du bicentenaire de sa naissance.

Fidèle à sa Provence natale, Maurice Jean ne pouvait manquer de s'intéresser à ses traditions. Il publie en 1983 un travail de recherches sur les traditions calendales en Provence au XIX^{e} siècle, toujours très consulté, et en 1985 un autre travail sur les crèches parlantes en Provence, ces théâtres de marionnettes qui racontaient la pastorale revue à la provençale avec ses savoureux dialogues.

Autre pôle de ses activités, l'histoire de La Valette nous a valu de sa part en 1986 un résumé très documenté, *La Valette du néolithique à la Révolution*, et en 1984, un article dans le *Bulletin du Vieux-Toulon* sur l'assassinat du curé de La Valette en 1792, où il tente de dénouer les responsabilités de ce crime odieux.

Enfin, concernant Toulon, il nous a laissé trois intéressants mémoires. En 1983, il traite de la Marine à Toulon sous le Premier Empire d'après les cahiers de Letuaire ; en 1986 des rapports épistolaires entre George Sand et le célèbre jurisconsulte d'origine toulonnaise Elzéard Ortolan à propos de Charles Poncy, protégé des deux correspondants. Mais on lui restera reconnaissant d'avoir, en 1981, attiré l'attention des Toulonnais sur le premier historien de leur ville, le père Isnard, religieux des minimes, qui laissa à sa mort en 1656 un ouvrage manuscrit sur l'histoire de Toulon, des origines au rattachement de la Provence à la France en 1481.

Ce vénérable et précieux manuscrit qu'il étudie se trouve aujourd'hui à la bibliothèque du Vieux-Toulon. En dépit des affabulations du temps, il garde toute sa valeur quand il utilise des archives maintenant disparues. Ainsi Maurice Jean, érudit à la curiosité toujours en éveil, a laissé son nom à des travaux littéraires ou historiques originaux riches d'enseignement. Nous pouvons être fiers d'avoir compté dans nos rangs un homme tel que lui qui reste un modèle des valeurs de notre académie. Ses écrits et son souvenir demeurent.

HOMMAGE À YVES VANEL

par Daniel Gisserot

Yves Vanel était un ami, un ami de 40 ans : je l'ai connu lors de réunions que la Société des hôpitaux civils et maritime de Toulon organisait chaque mois. Il y était d'une exquise gentillesse, mais nous savions aussi que, dans les débats difficiles, ses yeux bleus pouvaient s'allumer et manifester de la passion et même de l'indignation. Yves Vanel était fils d'un dentiste installé à Paris ; il était le second d'une famille de neuf enfants. Le docteur Yves Vanel étonnait quand il disait qu'il était gastro-entérologue : formé au sein du prestigieux service parisien du professeur Schops, ce spécialiste des maladies digestives avait en effet fait le choix, rare, d'exercer en médecine générale : ce choix fut heureux pour ses malades car sa connaissance des maladies était profonde. Yves Vanel était breton : il était par conséquent poète et là à nouveau capable d'inventer sa place et de devenir un autre homme.

C'est cet autre homme qui le conduisit à la tête de la délégation varoise de la Société des poètes et artistes de France et le fit entrer à l'académie du Var, où sa participation, qu'il s'agisse de communications ou de lecture de poèmes, fut très active. De nombreux prix récompensèrent ses recueils de poésie et ses contes. Sa poésie était de révolte car sa conscience était inquiète et en alerte : il voulait, me semble-t-il, par ses poèmes, conjurer son effroi face à l'inhumain ; son effroi devant la maladie sans espoir ; son effroi devant l'essence de l'homme et le devenir de l'humanité. Il fit de nombreux poèmes sur ces enfants qui font la guerre et meurent vite. Ses poèmes révèlent également son amour pour l'emprise marine, et le vent et le sel qui s'offrent au visage et qui frangent les sables. Le docteur Vanel aimait le fonds culturel de la Provence et ne négligeait aucune des fêtes varoises du livre qui s'installaient périodiquement dans les villages du Var. Il aimait aussi la musique et pratiquait le piano : il avait été initié tardivement par son propre fils, Loïc : celui-ci, professeur d'université, venait souvent de Lyon jouer avec lui. Il appréciait les voyages aux arrivées lointaines ; et aussi, entouré de la joie de Brigitte, de ses trois enfants et quatre petits-enfants, le vrai bonheur qu'est, au point d'ancrage, le bonheur simple. Il avait le sens de l'amitié et était d'une serviabilité à toute épreuve.

« Puissent, Yves, l'ombre maintenant de ta vie et celle de ta poésie, éclairer, comme le vent et le sel, les visages épris d'humanité. Tu peux désormais partir sur les grands nuages noirs et blancs que tu suivais sous la pluie d'Est et que tu disais bretons : les grands poètes, tes compagnons invisibles, viendront chanter sur ta nue. »

Voici l'un de ses poèmes, extrait de son recueil Regards au présent ; il a pour titre Dans les yeux de l'enfant, des yeux qui ont perdu l'étonnement :

Dans les yeux de l'erifant la vie est un sourire,
Bonheur à l'état pur, coeur béat qui soupire
D'aise encore ineffable et de ravissement.
Sur ce monde écorché par ses raisons fuyantes,
Souffle de papillon aux couleurs flamboyantes,
Il calme tous les mots, la douleur, le tourment.

Que le temps soit à geindre et le ciel à maudire,
Dans les yeux de l'enfant la vie est un sourire
Dont chacun prend sa part comme un don de l'amour,
Une douceur de vivre et l'espoir à sa rive,
Le suprême joyau sur la beauté du jour
Avec l'éternité pour toute perspective.

Or voici qu'à l'enfer le destin le brûla,
Car l'homme a fait de lui le clone d'un soldat.
Dans les yeux de l'erifant la vie est un sourire
Mais il brandit la mort de sa si frêle main
Et son beau corps d'éphèbe apprêté pour détruire
Se donne en sacrifice au combat sombre et vain.

Plus loin que le désert, au-delà des savanes,
De l'aride chemin où vont les caravanes,
Les ventres décharnés hurlent leur désespoir.
Dans les yeux de l'enfant la vie est un sourire
Noyé d'une tristesse au fond d'un cercle noir
Où l'arche de son rêve encalmine et chavire.

Mais l'horreur n'a jamais terminé son travail.
Malade ou bien portant, vendu comme bétail,
En l'odieux servage il subit sans rien dire,
Dos courbé par le poids d'un labeur épuisant.
Dans les yeux de l'enfant la vie est un sourire
Figé comme le marbre au tombeau d'un gisant.

Et même quand la paix toute belle et profonde
Laisse son cœur joyeux, son âme vagabonde,
La mine lâche explose et fracasse ses os.
Aucun ressentiment ne l'étreint ni l'inspire,
Non ! Plus fort que la haine et d'infinis sanglots,
Dans les yeux de l'enfant la vie est un sourire.

Et voici *Dernier bal*, son dernier poème, extrait de son dernier recueil *Triptyque et Chansons complémentaires*, paru ce mois d'août 2014, quelques jours avant sa disparition :

Les bornes du temps
Jalonnent notre route.
N'éveillons pas le doute,
Marchons franchement.

Il n'est pas écrit
Que nous passerons outre,
Ne brisons pas la poutre
Qui étaie l'esprit.

Puis-je concevoir
L'au-delà du visible ?
La frontière est sensible
Entre blanc et noir

Entre utile et vain
Trouve-t-on trace d'homme ?
Respirera-t-il comme
L'épais d'un destin ?

Aurai-je sa clé,
La mainmise absolue
Sur ma part dévolue,
Serai-je guidé,

Ou maître du temps
Celui-là qui m'enserre
De sa gueule de pierre
Et glace mon sang ?

Obscur avenir
Immensité secrète
Que mon esprit s'apprête
À réinvestir,

Ne dis pas ton nom,
Laisse-moi le mystère,
Pour que mon âme espère
La voie au pardon,

Tandis que mon corps
Brillera de ses feux
Et de larmes d'adieu
Au bal du vieux port.

HOMMAGE À PIERRE DE SAINT-STÉBAN

par J.-M. HUILLE

Souvenons-nous que le 22 décembre 2013, il y aura un an dans quelques jours, disparaissait Pierre de Saint-Stéban, membre émérite de notre compagnie.

Lorsque vous m'avez prié de faire son éloge, j'avoue avoir hésité un instant. Comment pourrais-je parler dignement d'une personnalité à la carrière brillante, successeur à la tête du Commissariat de la Marine d'une autre personnalité dont beaucoup se souviennent ici, le commissaire général Ferrier ?

J'ai accepté, car je le devais à M. de Saint-Stéban. Lui vivant, mes camarades du Commissariat et moi-même, nous exprimions à son égard de la déférence, sans pouvoir dire plus. Aujourd'hui, nous sommes libres de témoigner en toute liberté de ses qualités éminentes d'homme et d'officier. Je suis heureux de le faire devant l'amiral et madame Montanié, son gendre et sa fille, présents parmi nous, que je salue.

Mon premier contact avec M. de Saint-Stéban remonte à mes débuts dans la Marine. En 1952, il débarquait de la *Jeanne d'Arc*, après une demi-campagne avec nos Anciens, pour devenir notre « professeur de service à la mer », une vieille appellation. Après l'École, je le rencontrai à de multiples occasions et je tins à deux reprises les mêmes fonctions que lui. Cette relation se poursuivit au-delà de mon activité de service grâce, d'abord, à l'académie du Var.

Pierre de Saint-Stéban est né en 1921 à Cenne-Monestiés, petit village auquel il est toujours resté très attaché, à une vingtaine de kilomètres de Castelnaudary. J'ai longtemps cru qu'il était un méridional authentique, même s'il n'avait ni accent ni faconde. Son nom semblait révéler des origines hispaniques. Sa famille a-t-elle des racines anciennes en Pays basque où se trouve le petit village de Saint-Esteben ? Cela se peut. Ce qui est sûr, c'est qu'elle est implantée depuis longtemps dans le Nord, en Flandre : de proches cousins portant son nom vivent toujours à Lille et à Calais. Au patronyme aurait-on adjoint, comme pour bien d'autres noms dans cette région, l'article flamand « De » ? C'est possible. Rien à voir, en ce cas, avec la particule nobiliaire, comme il en va pour un célèbre Lillois, le général De Gaulle, dont la famille n'a jamais revendiqué de titre.

Son père, nommé ingénieur à la *Compagnie des chemins de fer du Midi*, quitta le Nord et s'établit d'abord à Castelnaudary où il se maria, recevant ensuite d'autres postes. Pierre accomplit ses études à Toulouse comme pensionnaire, élève précoce, bachelier à 16 ans. fl s'inscrivit à la faculté de droit. Sa ferme intention était,

après avoir obtenu l'indispensable licence en droit, de se présenter aussitôt au concours du commissariat de la Marine. Il obtint son diplôme, mais les dramatiques événements des mois de mai et juin 1940 remirent tout en question. Il entreprit un doctorat (qu'il achèvera plus tard), terminant en même temps une licence de lettres.

Finalement un concours fut organisé en septembre 1941 dans des conditions difficiles, mais il fut régulier et Pierre de Saint-Stéban s'imposa comme major d'entrée à l'École du commissariat, tout juste recréée à Toulon.

Le voilà au début de sa carrière : ses premiers pas furent peu glorieux et même pénibles dans un contexte complètement perturbé. En 1996, le commissaire général de Saint-Stéban écrivit un long article dans un *Livre de mémoire* préparé par l'association du commissariat de la Marine. Il raconte le concours, puis l'École à Toulon jusqu'en mars 1943. Ce témoignage éclaire le triste destin de notre Marine dans une zone libre dont l'existence précaire s'achèvera par un désastre. La foule de détails qu'il donne, d'une précision étonnante, révèle une mémoire exceptionnelle. Je ne citerai de cette époque que l'épisode le plus cruel.

La promotion, soit 13 élèves, embarqua en septembre 1942 pour un semblant d'école d'application sur le croiseur *Dupleix* qui, jamais, ne quitta Toulon. Le 27 novembre, le réveil fut brutal. Après avoir participé aux opérations de sabordage, les élèves furent évacués vers le dépôt des équipages d'où ils entendirent l'affreux vacarme des explosions qui détruisaient nos navires.

Malgré la présence allemande, ils purent achever leur scolarité dans une semi-clandestinité. Le Commissaire de 3e classe de Saint-Stéban fut le major de sortie. J'ai entendu l'un de ses camarades de promotion rappeler ce qui se disait entre eux : « Nous sommes élèves commissaires, lui, il est élève commissaire-général »…

Avec son unique galon, il reçut une affectation à la direction centrale de l'Intendance maritime, appellation de l'époque, cantonnée dans un hôtel à Vichy auprès d'un gouvernement se survivant à lui-même. Un second article de l'ouvrage déjà cité décrit les dix-huit mois passés au sein de cette administration en exil. Elle tentait de gérer ce qui restait d'une Marine engloutie…

Ces années noires ne pouvaient que le marquer. Je crois qu'elles lui apprirent à relativiser la portée des événements et les comportements des uns et des autres. Plus tard, rencontrant des circonstances imprévues, il réagira toujours avec mesure et compréhension, laissant échapper parfois des réflexions quelque peu désabusées.

La Libération, longtemps attendue, lui permit enfin de tourner la page. Il retrouva Toulon un bref instant et fit la connaissance du commissaire de 1re classe Ferrier sans se douter que leurs destins seraient un jour liés. Désigné pour un aviso colonial, le *La Grandière*, une belle campagne l'attendait… s'il parvenait à rallier ce bateau en opération dans le Pacifique avec les Américains ! Il y parvint, en février 1945 après une véritable odyssée de plus de quatre mois. Puis la guerre contre le Japon s'éloigna du Pacifique central. Regagnant Papeete, le *La Grandière* accomplit une tournée dans toute la Polynésie avec le gouverneur à bord. Le retour en France s'imposa pour un grand carénage à Lorient.

Rien n'était perdu cependant, puisque le bateau repartit en campagne début 1946 vers l'Extrême-Orient. Il rallia les Forces navales d'Extrême-Orient (FNEO) et visita le Japon et la Chine. Sa participation aux opérations en Indochine fut limitée : dès septembre, il était envoyé de nouveau en Polynésie avec, au programme, une autre tournée du gouverneur, encore plus complète que la précédente. La Nouvelle-Zélande fut au programme début 1947, puis la Nouvelle-Calédonie.

À Nouméa, ô surprise ! Le haut-commissaire obtint que le jeune commissaire du bord fût détaché comme son chef de cabinet par intérim pendant quatre mois. Le *La Grandière* appareilla sans lui pour l'Indochine où un remplaçant arriverait.

À son retour en France, selon l'usage, le commissaire de 1re classe de Saint-Stéban eut à « payer » pour ses campagnes dans les mers du Sud et se retrouva modeste adjoint d'un chef de bureau à la direction centrale du commissariat (DCCM). Mais, moins de deux ans après, il reçut un poste au choix à Toulon : professeur à l'École du Commissariat à la rentrée de 1949. Son directeur chargea aussitôt ce jeune officier de prononcer la conférence inaugurale des cours, tâche périlleuse avec un si court délai. Il s'en tira avec brio. En 1950, il se mariait.

En quatre ans, le professeur forma les promotions 1948 à 1950 en se partageant entre Toulon et la *Jeanne d'Arc*, puis celle de 1951, la mienne, qu'il accompagna sur la *Jeanne* toute la campagne. Il aimait enseigner, aidant ses

élèves à surmonter les difficultés que lui-même reconnaissait avoir éprouvées avant eux. Sa dernière campagne *Jeanne d'Arc* lui fit retrouver le *La Grandière* nouvellement affecté comme conserve. À notre amusement, il passa deux ou trois semaines à bord de cet aviso, occupant la belle chambre réservée pour les gouverneurs…

Ce fut ensuite, à Paris, la section administrative du cabinet du secrétaire d'État à la Marine, où se traitaient les questions importantes hors de la compétence de l'état-major général et des directions centrales, comme le budget. Il y resta quatre ans et demi et apprit à connaître le fonctionnement de la Marine au plus haut niveau.

Ses souvenirs lui firent poser sa candidature pour l'état-major des Forces maritimes du Pacifique. Il retrouva avec bonheur Nouméa en octobre 1957 et séjourna ainsi deux années dans le plus beau des territoires d'outre-mer. Dix ans plus tard, affecté au même poste, je trouvai des archives bien classées. Leur importance variait selon les titulaires du poste. Celles laissées par le commissaire de Saint-Stéban étaient de loin les plus fournies, preuve de l'intérêt apporté à son travail.

Au retour, encore Paris, pour des postes de confiance, le bureau du personnel du commissariat et, à nouveau, la section administrative du cabinet du ministre.

Vinrent les emplois de direction. D'abord en 1964 comme directeur du commissariat à Dakar. Il eut à user de diplomatie puisque le Sénégal venait d'accéder à l'indépendance. Cela le préparait à exercer de plus grandes responsabilités.

À son retour en 1966, se confirma un trait de sa carrière : il avait servi deux fois dans le Pacifique, deux fois à la DCCM, deux fois à la section administrative du ministre, preuve qu'il avait parfaitement réussi là où il était passé. Les gestionnaires de personnel aiment cela ! Ayant enseigné à l'École du commissariat, il en devint le directeur pour quatre ans. Le commissaire en chef Ferrier, avant lui, y avait laissé sa forte empreinte. Mais il n'avait pas encore connu de service dans un port, il poursuivit donc avec la direction du service des approvisionnements de la Flotte à Toulon.

Pas très longtemps puisqu'il était nommé en 1971, à cinquante ans tout juste, commissaire général et directeur du Commissariat à Brest. Il entrait dans la dernière ligne droite d'un parcours sans le moindre accroc. Il passa quinze mois à Brest, assez pour prendre toute la dimension d'un grand port. Le directeur central du Commissariat, qui n'était autre que le commissaire général Ferrier, l'appelait auprès de lui à la fin de 1972 comme sous-directeur central.

Différents par leur personnalité et leur formation, mais unis par l'intelligence et l'expérience, ils s'entendirent fort bien à régler des problèmes difficiles. De plus, ils devaient répondre aux pressions d'organismes centraux du ministère de la Défense qui, depuis la création d'un ministère unique en 1947, militaient avec obstination pour la fusion des intendances et commissariats. Ne venait-on pas de réaliser celle des services de Santé militaires ? L'interarmées était pour eux la panacée. Ils s'efforçaient de convaincre des ministres peu au fait des réalités. Ils n'y réussirent pas.

Pour tous, cela était écrit d'avance : M. de Saint-Stéban fut nommé commissaire général de 1ère classe et directeur central du Commissariat le 1er janvier 1976, après le départ de M. Ferrier. Il œuvra avec la même efficacité que lui jusqu'à son départ en congé presque six ans plus tard, le 1er décembre 1981, avant l'admission en 2e section.

Il avait entendu M. Ferrier parler avec éloquence de l'académie du Var que celui-ci présidait. À son invitation, il se présenta à l'élection en qualité de membre actif non résident et fut élu en 1980. La date de son retour à Toulon n'était alors pas fixée. Retiré dès l'année suivante à Toulon dans sa propriété de Sainte-Marguerite, il passa rapidement membre actif résident à la fin de 1981 et occupa le fauteuil n° 14.

C'était une recrue de choix pour notre académie, montrant tout de suite son assiduité et son intérêt pour toutes les activités. Son discours de réception, le 15 mars 1983, traitait de « La vie à bord d'un bâtiment en campagne dans le Pacifique au siècle dernier », d'après le journal du commissaire de la corvette l'*Héroïne* découvert de façon fortuite dans des archives australiennes. Il fournit chaque année des communications ou conférences dont deux prononcées en deux séances consécutives : l'une sur un important personnage de la Révolution et du Directoire, le vicomte Paul de Barras, l'autre sur un officier de Marine de la IIIe République.

Élu très tôt au conseil d'administration, il devint en 1987 l'un des trois vice-présidents de l'académie, assistant pendant dix ans, le président et le secrétaire général en titre. S'y ajouta en 1992 la responsabilité du *Bulletin*. Il

renonça à ces tâches à la fin de 1996, mais ne quitta le conseil qu'à la fin de l'année 2000, après y avoir siégé quinze ans. Sauf erreur, sa dernière prise de parole fut la réponse à mon propre discours de réception en 2000.

Par discrétion, il n'en parlait pas et il put toujours tenir ses fonctions, mais sa santé a été fragile toute sa vie. Elle lui donnait davantage de soucis et il demanda en 2004 à passer membre émérite.

Les années qui lui restaient à vivre furent assombries par le retour des réformateurs. Tirant prétexte d'un programme de Révision générale des politiques publiques (RGPP), ils s'en prirent de nouveau à l'institution maritime et parvinrent en 2009 à faire supprimer les directions et services du Commissariat, puis le corps des commissaires de la Marine, décisions brutales prises sans étude ni concertation. Les fruits amers de ces bouleversements et d'autres n'ont pas tardé : ainsi l'affaire du logiciel Louvois qui perturba gravement le paiement des soldes, paiement exécuté dans la Marine depuis toujours avec exactitude et régularité par le Commissariat.

Ces coups portés à ce qui avait été toute sa vie navrèrent profondément M. de Saint-Stéban. En février 2013, il perdit son épouse. Même s'il gardait intacte son activité intellectuelle, son temps était accompli. Nous étions nombreux à lui dire adieu le 24 décembre 2013 dans l'église du Pradet. Son corps repose dans le cimetière du village où il est né.

La réussite exemplaire de cette destinée n'est due ni au hasard, ni à des appuis quelconques, ni aux circonstances, mais à lui-même. Dans la réponse au discours de réception de 1983, M. Ferrier a déjà fait son éloge. Je ne le redirai pas, car le style de M. Ferrier reste inimitable comme le savent ceux qui l'ont connu, mais j'adhère à ce beau compliment et je l'exprime avec mes mots.

Pierre de Saint-Stéban avait des capacités intellectuelles de premier ordre, ainsi que l'ont montré sa précocité et ses titres universitaires. Sa carrière dans la Marine est celle d'un homme d'une qualité rare et d'tm officier vraiment « hors de pair ». Son autorité était admise par ses subordonnés à cause de sa simplicité, son humeur égale sa bienveillance naturelle, un comportement qui, jamais, ne heurtait. Si certains ont noté parfois de la réserve, il s'agissait plutôt de flegme, bien dans sa nature d'homme du Nord qui jamais ne s'emporte.

Quant à ses supérieurs, je suppose qu'ils appréciaient sa vaste culture, sa hauteur de vue, sa puissance de travail, sa facilité à rédiger, ses manières courtoises. Il avait beaucoup d'amis parmi les officiers de Marine, de bonnes relations avec tous et maintenait l'estime et la confiance si nécessaires entre le haut commandement et le Commissariat de la Marine, pour le plus grand bien du service.

Je dédie cet éloge à sa famille qui l'a accompagné dans sa carrière, non sans abnégation, notamment pendant près de vingt ans à Paris, une affectation généralement peu prisée par les familles de marins. M. de Saint-Stéban a été très heureux de voir son attachement profond à la Marine se perpétuer grâce à l'amiral Montanié et à deux de ses petits-enfants également officiers de Marine.

Puissions-nous conserver précieusement, à l'académie du Var, le souvenir de ce distingué collègue, qui l'a bien servie.

HOMMAGE À GEORGES LEDOYER

par Bernard Broussolle

Georges Ledoyer est né à Reims en 1931. Après des études secondaires au Prytanée militaire de La Flèche, il prépare à l'École des pupilles de l'air à Grenoble le concours d'entrée à l'École de l'air. Il y fut reçu en 1951. Il en sortit breveté pilote de chasse. Officier pilote de chasse brillant, il aimait son métier. Il en suivit le cursus classique : commandant d'escadrille puis d'escadron sur différentes bases aériennes. À Mont-de-Marsan il transforma son escadron en l'équipant de T 28 américains.

De 1956 à 1958 il servit en Algérie ; il y fut décoré de la croix de la Valeur militaire. Il suivit ensuite les cours de l'École de Guerre de l'air en 1970. D'après un de ses professeurs, il a laissé la marque d'un esprit ouvert et original, il fallait parfois calmer ses ardeurs, note-t-il. Puis il fut affecté à la zone de défense aérienne Nord. Ensuite il partit dans la diplomatie, et fut attaché militaire à l'ambassade de France en Égypte au Caire. Il tint brillamment avec son épouse Suzanne son rôle de représentant de la France. Cette affectation en Égypte a beaucoup marqué Georges et toute sa famille, Suzanne et ses trois filles.

Il prit sa retraite en 1983. Officier de la Légion d'honneur, il était titulaire de cinq citations dont deux à l'ordre de l'Armée. Il vint habiter à Toulon, dans la propriété de ses beaux-parents, où Suzanne est née. Cette propriété très ancienne de la fin du XVIII^{e} siècle, sur les pentes du Faron, avait été achetée en 1920 ; Suzanne et ses parents y restèrent jusqu'en 1942. Elle partit avec eux à Marseille en 1942, après le sabordage de la Flotte. Son père, le professeur Canac a été l'un des fondateurs du Centre national de recherches scientifiques (CNRS).

Je salue ce soir la présence de Suzanne et de ses filles que nous assurons de nos sincères condoléances.

Passionné de peinture, Georges se forma aux écoles des beaux-arts de Pontoise, puis de Lyon, et enfin à Toulon de 1981 à 1985. C'est en 1988 qu'il fut élu membre associé de l'académie du Var, son parrain étant l'amiral Guillou. Sa formation de peintre lui permit de participer au Salon d'art de l'académie dès 1996 et toutes les années suivantes. Ses œuvres étaient variées : peinture, dessin, mosaïque classique, panneaux décoratifs sur matériaux de synthèse. Il faisait aussi d'autres expositions collectives ou personnelles en France (Paris, Aix-en-Provence et Nice en particulier) et à l'étranger (comme Milan). Tout cela ne l'empêchait pas de travailler pour l'académie du Var. La même année 1988, il fut élu membre associé, puis membre actif résident. Il occupa le fauteuil n° 13· et fit son discours de réception en 1990 avec le titre *L'Aéronautique en Provence, passé, présent et avenir*. En 1991, il entra au conseil d'administration, et assura les fonctions de trésorier qu'il conserva jusqu'en janvier 2005.

Georges fut l'auteur de nombreuses communications, dont en particulier : *Un Bilan mythique : Siwa, l'oasis d'Hamon* (toujours ses souvenirs égyptiens) ; *Mermoz et la mystique de l'action* ; et une autre sur le *Centre d'études de la Marine, dans l'arsenal de Toulon*, où le père de Suzanne, ancien élève de l'École normale supérieure était chercheur en 1939 et 1940. Il côtoyait dans ce centre des chercheurs célèbres comme Jean Perrin (Prix Nobel en1926), les frères Lumière, et même Marie Curie. Ces personnages importants étaient reçus, dans la maison des parents, comme nous le serons, des années après, par Georges et Suzanne dans une ambiance si agréable.

Permettez-moi de revenir à l'académie du Var pour vous dire que Georges a été nommé membre émérite en 2008. ll ne manquait pas de venir voter, pour l'élection de nouveaux membres comme son statut le lui permettait. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, ce fut à l'élection de membres associés le 13 novembre 2014 et il s'est éteint subitement le 15 décembre 2014 à l'âge de 83 ans.

Nous n'oublierons pas notre grand ami Georges Ledoyer qui a tant oeuvré pour notre académie du Var.

HOMMAGE À MAURICE TAXIL

par Geneviève Nihoul

ll y a un an, Maurice Taxil nous quittait : il était alors coordonnateur de l'équipe de projection et secrétaire de séances et son aimable autorité et son calme faisaient merveille pour apaiser les discussions animées et quelquefois houleuses du conseil d'administration. ll avait alors 82 ans. Était-ce sa large prestance ou son humour ? Aucun d'entre nous n'imaginait une disparition aussi brutale.

ll avait fait l'École des travaux publics puis l'École des ponts et chaussées : durant la moitié de sa carrière, comme il le disait : « J'ai été ingénieur, construisant ponts, routes, écluses, barrages ». Et il ajoutait : « quand je rencontrais des élus à ce titre, ils me manifestaient toujours la plus grande considération et le tapis rouge était déroulé ». Comme ingénieur il avait occupé des postes très variés, depuis la construction de la ligne Morice en Algérie durant son service militaire, jusqu'à l'entretien des voies navigables de la région parisienne, en passant par la Corse. Le séjour en Corse lui avait d'ailleurs été bénéfique puisque c'est là qu'il rencontra une jeune femme, professeur d'anglais, Micheline, qui allait devenir son épouse. Devenu ingénieur des Ponts et Chaussées après avoir passé le concours, il fut nommé en 1974 à Toulon comme chef du groupe d'études de programmation à la direction départementale de l'Équipement du Var : sous ce titre un peu ambigu il devient en fait responsable d'urbanisme dans la région de Toulon. Il nous a assez dit combien il n'avait jamais été formé à cette discipline et s'est plaint surtout de l'absence totale, à l'époque, de formation quelconque en urbanisme. Tout le monde pouvait, d'après lui, s'improviser urbaniste. Sur ses débuts dans cette nouvelle orientation, il racontait : « et là, plus de tapis rouge, le plus anodin ou le plus évident de mes propos était sèchement contré : je n'étais plus le Sachant, tout le monde en savait autant que moi et le faisait savoir ». Mais, dans son cas, si improvisation il y eut, elle fut réussie : Maurice essaya, avec hélas plus ou moins de succès, de s'opposer aux constructions désordonnées et d'imposer une planification raisonnable. Il tenta en particulier de promouvoir des alternatives au projet de tunnel pour la traversée de Toulon et échoua : il en conservait quelques regrets et confiait volontiers que le contournement de Toulon aurait été réalisé bien avant le premier tunnel… et à moindres frais. ll avait dû néanmoins être apprécié comme urbaniste car il fut ensuite nommé successivement responsable de l'action en matière d'urbanisme de la direction départementale de l'Équipement des Bouches-du-Rhône de 1980 à 1988, puis directeur du service technique de l'urbanisme à Paris. Malgré ses réticences, il était bien devenu urbaniste ! Il nous avait pourtant rappelé « qu'on confie un navire à un marin, un service médical à un médecin, mais un service d'urbanisme à un architecte, ou encore, en France, à un ingénieur des Ponts… ». II finit sa carrière à Marseille comme ingénieur général des ponts et chaussées, responsable du« pôle national d'expertise du littoral », un poste qui convenait très bien à cet amoureux de la nature et des côtes en particulier.

Son entrée à l'académie date de 1997, l'année de sa retraite, comme il le disait : « Vous avez trouvé bon de m'admettre parmi vous, moi qui ne suis ni marin, ni médecin, ni historien, alors que la plupart d'entre vous possèdent une, deux ou même trois de ces « casquettes ». Comme le personnage, sa présence dans notre compagnie sera discrète. Cet homme intelligent écoute plus volontiers qu'il ne se fait entendre, pensant qu'il a plus à apprendre qu'à enseigner. Pourtant, il accepte peu à peu de parler de ce qu'il a connu durant sa vie professionnelle, domaine où il s'estime, « relativement » d'après lui, compétent. Ses communications sont intéressantes et bien documentées : il y transparaît un humour, aimable ou noir suivant les sujets !

En 2000 il nous a fait part de quelques *Réflexions sur l'urbanisme* qu'il décrivait ainsi : « aujourd'hui il s'agit de traiter l'ensemble du territoire en tenant compte des problèmes techniques, esthétiques, sociaux et même parfois philosophiques, quand on débat de l'intérêt général et de l'intérêt particulier ».

En 2007, sa communication sur le conservatoire du littoral a révélé à beaucoup d'entre nous les difficultés de la lutte contre le bétonnage systématique de nos côtes et l'efficacité certaine de cet organisme original.

En 2010, ce fut la machine de Marly, voulue par Louis XIV, pour arroser Versailles, dont il nous montra la construction puis la déchéance : il parla de sa participation à la démolition de ladite machine dans les années 60 en la justifiant parfaitement d'un point de vue empêchement à la navigation sur la Seine ou, plus surprenant

hygiène car il semble que cette machine dégageait des odeurs épouvantables ! Mais, en conclusion, il nous demanda d'être discrets sur sa participation, ajoutant qu'il aurait peut-être mieux fait de ne pas avouer son forfait car disait-il « de nos jours le seul fait que Sisley ait peint la machine suffirait pour susciter une levée de boucliers contre le projet de démolition».

Moins humoristique certes, mais admirablement documenté a été son chapitre sur la protection juridique du Faron dans le cadre du colloque de l'académie en 2011 : le sujet, il faut le reconnaître peut difficilement être considéré comme humoristique ! Son chef-d'œuvre restera néanmoins son discours de réception : là aussi, il estimait n'avoir rien à dire d'intéressant mais, finalement, il a accepté de revenir à ses compétences en urbanisme et, plusieurs années après son élection alors que nous désespérions de jamais entendre ce fameux discours de réception, nous avons eu droit à une conférence sur *La cité idéale : l'exemple de Sabbioneta, « la petite Athènes »*. Il conciliait dans ce texte ses connaissances sur l'urbanisme et son amour de l'Italie où il fit de nombreux voyages avec son épouse. Il montrait une certaine nostalgie du XVI^{e} siècle durant lequel un homme riche et puissant pouvait construire comme il l'entendait ! Et il concluait avec tristesse en énumérant les problèmes de l'urbanisme moderne, embourbé dans des législations de plus en plus contraignantes ce que n'avait certes pas les princes du XVI^{e} siècle, et il appelait de ses voeux la création « d'une école où l'on forme des spécialistes de cet art exigeant. » La réponse lui avait été donnée par le président honoraire Jean-Paul Meyrueis qui avait dû remplacer le parrain de Maurice, Paul Bois, décédé quelque temps avant.

Ses contributions à la vie de notre académie ont été beaucoup plus variées que la simple rédaction de quelques communications : pendant de nombreuses années il fit partie de l'équipe qui s'occupe des diaporamas projetés durant les séances de l'académie. Travail obscur mais important, qui consiste aussi bien à concevoir des diaporamas pour les membres qui ne savent pas le faire, qu'à mettre en forme l'ensemble des contributions ; et enfin à les projeter en phase avec les orateurs, travail ingrat et stressant ! Il avait commencé, là aussi, par se déclarer incompétent mais j'ai eu vite fait de lui dire que nous étions aussi ignares que lui, qu'on apprenait en marchant et autres banalités ! Ce qui l'a surtout convaincu était que nous avions besoin de lui. Dans l'équipe nous avons apprécié sa sincérité : il disait ce qu'il pensait, gentiment, et cela a beaucoup simplifié les rapports entre nous. Nous avons collaboré avec bonheur de nombreuses années, alternant des périodes de difficultés, de découvertes, informatiques et autres, et de nombreux moments d'humour pur.

Enfin, pour compléter cet aperçu de toutes les activités de Maurice Taxil au service de l'académie, il me reste à parler de son élection au conseil d'administration en janvier 2012 : chaque membre élu choisit un domaine de compétence dont il sera responsable et Maurice Taxil avait accepté de devenir secrétaire de séances, encore un poste discret, peu connu mais ô combien important et où il fit merveille. Citons ici, avec son accord, notre président honoraire Jean-Paul Meyrueis qui, dans sa réponse au discours de réception de Maurice Taxil, disait « Vous êtes organisé, systématique, méthodique, précis, les qualités parfaites pour un secrétaire de séances… Extraire des décisions claires de délibérations parfois confuses est un art dans lequel vous êtes passé maître. » C'est un très bon résumé des qualités de Maurice Taxil. Quant à moi, je garde, et nous gardons tous je pense, un souvenir ému de Maurice qui, au cours de discussions désordonnées durant des conseils d'administration, levait une main armée d'un stylo et, ayant obtenu le silence, disait : « Bien, mais qu'est-ce que j'écris ? » avant de proposer un résumé clair et souvent précis de nos propos décousus.

Il est mort brutalement en pleine activité, au service de l'académie. Je m'excuse, M. le président, d'avoir été peut-être un peu longue mais je pense qu'il était bon de rappeler qui fut Maurice Taxil, d'évoquer son caractère aimable et son humour, et surtout de montrer que son souvenir est toujours dans nos mémoires et y restera longtemps.

HOMMAGE À PIERRE GOUTX

par Bernard Broussolle

Né en 1921 à Monsounès en Haute-Garonne, il fit ses études à Toulouse, puis Montpellier et Bordeaux, comme nous le verrons. Marié à Mlle Nelly Chaumont-Lagrange, ils eurent quatre enfants : l'aîné, un fils, qui est avocat, puis trois filles qui ont eu aussi de très belles carrières. Le couple possédait une grande maison familiale en Haute-Garonne où ils passaient des vacances dès qu'ils le pouvaient.

Nous souhaitons, tout d'abord, associer à l'hommage que nous rendons à Pierre Goutx, notre ami Pierre Navarranne qui était son camarade de toujours. Médecins de la Marine tous les deux, ils ont poursuivi une carrière parallèle de médecins civils à Toulon. En tant que président de l'académie du Var, Pierre Navarranne a tant de fois présenté avec plaisir les communications de son ami. Malheureusement, son état de santé ne lui permet pas d'être parmi nous aujourd'hui.

Pierre Goutx a donc commencé ses études à Toulouse. Jeune étudiant, il sait déjà défendre sa foi catholique profonde comme il le fera toujours ; il était secrétaire fédéral de la Jeunesse étudiante catholique. Il entreprit dans cette ville ses études de médecine en 1940. Triste période de la guerre, qui n'empêchait pas cependant les vocations militaires. Toulouse était dans la zone dite libre. À la fin de sa deuxième année de médecine, il fut reçu au concours de l'École de santé navale. Il rejoignit celle-ci à Montpellier, où l'École de Bordeaux était repliée. Il y rencontra Pierre Navarranne, entré l'année précédente (promotion 1941). Après l'occupation par les Allemands de la zone libre en novembre 1942, l'École de santé navale retrouva ses bâtiments à Bordeaux. Pierre Goutx suivit évidemment pour continuer ses études de médecine à la Faculté ; il y soutint sa thèse en 1947.

Carrière militaire

Comme presque tous les médecins de marine de l'époque, il fut envoyé pour deux ans en Indochine. Il fut embarqué à bord de l'aviso *La Gracieuse*, puis du navire-hôpital *Ile-d'Oléron*. De retour en France, il commença à se spécialiser en chirurgie orthopédique, et, à l'hôpital maritime Sainte-Anne, il devint médecin résident, dure fonction à l'époque, où on était appelé jour et nuit pour les urgences. C'est dans cet hôpital que nous nous sommes rencontrés pour la première fois alors que j'étais élève à l'École d'application des médecins de marine.

Pierre poursuivit sa carrière militaire, en passant les concours d'assistanat puis de spécialité de chirurgie. Il continua sa carrière hospitalière, interrompue par des affectations navigantes. Il fut ainsi médecin-major du croiseur école *Jeanne-d'Arc* pour la campagne autour du monde 1959-1960, il accompagna les jeunes médecins de marine qui poursuivaient leur formation sous son autorité. Puis il fut médecin-major de l'Escadre de la Méditerranée de 1962 à 1964, il embarqua successivement sur le croiseur *Colbert*, puis sur les porte-avions *Clémenceau* et *Foch*.

Médecin civil

Avec le grade de médecin en chef de 1ère classe, il quitta alors la Marine en 1964 pour entamer une carrière de médecin civil : il fut chirurgien orthopédique à l'hôpital d'Hyères d'abord, puis à l'hôpital Brunet de Toulon, et enfin à la clinique des Fleurs à Ollioules, dont il fut quelque temps président-directeur général. ll est alors membre titulaire de nombreuses sociétés de chiruxgie : Toulon, Marseille et Paris.

Homme politique et académicien

Très connu dans le milieu toulonnais, il commença aussi une carrière politique : conseiller municipal de Toulon depuis 1981, conseiller général du Var depuis 1983, vice-président du Conseil général en 1994.

Parallèlement, il fut élu à l'académie du Var, membre associé en 1991, puis membre actif résident en 1994, il occupait le fauteuil 23, jusqu'à sa brutale disparition le 22 mai 2015. Ses vingt-quatre ans passés à l'académie ont été particulièrement productifs. Il y eut peu d'années, sans qu'il ne prononçât une communication, aux séances mensuelles, aux Heures de l'académie ou à une table ronde. Profondément religieux, comme nous l'avons dit, il nous présenta des sujets comme : *Saint Augustin, de l'hédonisme à la sainteté*, ou encore *Richelieu, un homme d'église, un homme d'État*.

D'autres conférences abordèrent des sujets d'éthique tels que *Génétique et environnement*, sans oublier des communications d'histoire, cette spécialité qui était sa passion, avec par exemple *La santé et le pouvoir, chez les hommes politiques*.

Il n'hésitait pas à défendre les médecins coloniaux, formés à Santé navale, qui ont tant apporté aux populations de nos Colonies, alors que les médecins d'associations ou d'ONG, certes très méritants, ne font que passer, sans faire un travail de suivi ; et si nous n'étions pas convaincus par ses présentations, il demandait à nous rencontrer en petit comité au siège de l'académie.

Nous garderons de Pierre Goutx le souvenir d'un compagnon attachant, d'une très grande culture et ouvert à tous. Au nom de l'académie du Var, et en mon nom personnel, je voudrais présenter nos très sincères condoléances, à son fils, Maître Jean-Philippe Goutx, qui représente aujourd'hui sa famille.

HOMMAGE À YVES, JEAN, LOUIS SAINT-MARTIN

par Gilbert Buti



Yves Saint-Martin qui nous a quittés au printemps 2015, était, pour ceux qui l'ont connu une voix puissante, une silhouette toute en rondeur, un homme de grande culture et d'une extrême rigueur. Nous en avons eu la preuve lorsque nous avons fait sa connaissance, en 1985, au Service historique de la Marine, aujourd'hui de la Défense. Il était en compagnie de Paul Bois et se trouvait quelque peu agacé par la « leçon d'histoire » présentée par Fernand Braudel sur *Le siège de Toulon de 1707* : « il n'y a jamais eu de siège ! On parle de siège quant la ville est encerclée ! Or, Toulon n'a jamais été encerclée ! Tout au plus approchée dans sa partie orientale ! » Rigueur scientifique, disions-nous.

Yves Saint-Martin qui, avec Paul Bois, a parrainé notre élection à l'académie du Var, est né en 1922 à Strasbourg, au hasard d'une garnison de son père, officier de carrière. Il a alors une sœur et un frère de vingt et dix-neuf ans plus âgés que lui. Peu après, sa naissance sa famille se fixe à Lorient où il est élève à l'institution Saint-Louis. Il poursuit ensuite de brillantes études secondaires au Prytanée militaire national de La Flèche, établissement pour lequel il conservera un très fort attachement. En septembre 1940, le Prytanée doit se replier à Valence et en juin 1943, chassés par l'armée allemande, les élèves doivent rejoindre le domicile familial par leurs propres moyens. Le soldat allemand à qui ils demandent s'ils sont prisonniers leur enjoint d'aller *schlaffen mit Mamma* !

Yves Saint-Martin regagne donc Lorient, mais doit se retirer à Josselin avec ses parents. Il devient momentanément bibliothécaire de la duchesse de Rohan, tout en entamant, à Rennes, des études d'histoire. L'excellent latiniste qu'il était lui valut d'éviter le service du travail obligatoire en 1943. En effet, ayant terminé rapidement sa version latine il a pu quitter la salle d'examen une heure avant la fin de l'épreuve et échapper de ce fait à la rafle organisée à l'université de Rennes à la sortie de l'examen.

En 1945, Yves Saint-Martin est surveillant d'internat dans un lycée de Vannes et ne plaisante pas avec le chahut n'hésitant pas à faire renvoyer des élèves turbulents. Il termine ses études tout en dirigeant à Vannes la troupe des Éclaireurs de France avec lesquels il effectue en 1946, un voyage en Tchécoslovaquie, à travers une Europe de l'Est dévastée par la guerre. Les Éclaireurs tchèques viennent à leur tour à Vannes, mais les contacts amicaux sont bientôt interdits par l'établissement du rideau de fer. C'est dans le groupe des Éclaireurs et Éclaireuses de Vannes, que le jeune Saint-Martin rencontre Madeleine Le Borgne, cheftaine des louveteaux et institutrice, qu'il épouse en 1949.

Ensemble, ils partent en 1951 pour la Tunisie où Yves Saint-Martin a été nommé professeur au lycée Sadiki (Tunis). C'est là que naissent leurs filles Catherine et Dominique, mais où décède leur fille aînée, Françoise. Le professeur Saint-Martin, qui apprécie les compétences et l'ouverture d'esprit de ses élèves tunisiens, en retrouvera plus tard certains d'entre eux, devenus diplomates, à l'ambassade tunisienne au Sénégal.

En 1956, la famille quitte Tunis pour s'installer à Thouars (Deux-Sèvres). C'est là que naît, en septembre 1958, leur quatrième enfant, François. Un mois après, tous s'envolent pour le Sénégal, car Yves Saint-Martin a été nommé au lycée Van Vollenhoven, établissement renommé de l'Afrique de l'Ouest, et son épouse à l'École du Plateau. Dans les deux établissements le personnel et les élèves sont français et sénégalais.

Le goût de l'Afrique, déjà ressenti en Tunisie, est très vif chez Yves Saint-Martin, qui s'intéresse à l'histoire de ce continent, et particulièrement à celle du Sénégal. Il passe des certificats d'histoire d'Afrique à l'université de Dakar, où le professeur Gabriel Debien l'incite à entreprendre des travaux de recherche. Suivant ces conseils éclairés, il entame alors ses recherches et prépare un doctorat avec une thèse d'État consacrée au *Sénégal sous le Second Empire*. Yves Saint-Martin qui assiste à l'indépendance du Sénégal en 1960, est impressionné par la figure du poète-président Léopold Sédar Senghor. Il lui rendra d'ailleurs visite, à la fin des années 1980, dans

sa propriété normande de Verson, dans le Calvados, où le poète et académicien s'est retiré avec son épouse, Colette, originaire de Normandie.

En mai 1968, le professeur Saint-Martin supporte mal les troubles qui gagnent le lycée Van Vollenhoven. L'année suivante il rentre en France pour retrouver avec bonheur le Prytanée militaire national de La Flèche. C'est là qu'il termine sa carrière, qu'il est nommé agrégé et qu'il reçoit la Légion d'honneur. Il se consacre à la fois à l'enseignement de l'histoire auprès de futurs officiers de l'armée française et à la rédaction de sa thèse, soutenue en 1980 devant l'université de Nantes : « La formation territoriale de la colonie du Sénégal sous le Second Empire ».

En 1982, il se retire avec son épouse à Carqueiranne, où le couple possède un appartement de vacances. Après le décès de leur fille Dominique, en 1985, ils s'installent à Hyères et adhèrent à la *Société hyéroise d'Histoire et d'Archéologie*, au sein de laquelle ils noueront de solides amitiés.

Mais c'est l'académie du Var qui ancre Yves Saint-Martin dans notre région en lui offrant l'occasion de poursuivre ses activités de chercheur. Parrainé par le docteur Jean Pervès - un « ancien » de La Flèche, brution lui aussi, qui l'a choisi pour être « son dernier ami » - il y apprécie les échanges entre toutes les disciplines, les contacts avec des amateurs et des spécialistes d'histoire. Président de la commission d'histoire, il participe à des colloques et organise des conférences.

Il publie alors sa thèse *Le Sénégal sous le Second Empire. Naissance d'un Empire colonial (1850-1871).* Paris : Karthala, 1989, 678 pages, qui est non seulement l'acte de naissance d'un empire colonial mais aussi celui du Sénégal moderne, une réalité longtemps difficile à saisir. Loin de toute intention dithyrambique à l'encontre de Faidherbe, il s'agit d'une étude objective et critique de la période dominée par la personnalité de ce dernier.

Mais la curiosité intellectuelle du professeur Saint-Martin le pousse à approfondir les parcours de personnages de sa région d'adoption. Ainsi, la tombe d'Olivier Voutier, dans le vieux Hyères, l'amène à se pencher sur la vie de l'« inventeur » de la Vénus de Milo. Des recherches sur les volontaires nationaux du Var pendant la Révolution, le conduisent à éclairer l'itinéraire d'Honoré Charles Reille, originaire d'Antibes, devenu général d'Empire et maréchal de France sous Louis-Philippe, dont il rencontre les descendants. Il évoque aussi, dans une de ses conférences, la figure de François Adhémar, comte de Grignan, baron d'Entrecasteaux (1632-1714), lieutenant-général du Roi en Provence, grand soldat et gendre de Madame de Sévigné. Sa fréquentation de la bibliothèque municipale d'Hyères lui révèle l'existence d'un exemplaire de la *Description de l'Égypte ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'Armée française*, publiée sous les ordres de Napoléon Bonaparte de 1809 à 1821, et à laquelle il consacrera un article.

Parmi ses dernières publications, retenons, en collaboration avec Paul Bois et Pierre Boyer, membres de l'académie du Var, *L'Ancre et la Croix du Sud. La Marine française dans l'expansion coloniale en Afrique noire et dans l'océan Indien de 1815 à 1900*. Vincennes : Service historique de la Marine, 1999, 245 pages, accompagnées de cartes dues à son ami Robert Baud. Cette même année Yves Saint-Martin publie la biographie de *Félix Dubois (1862-1945), grand reporter et explorateur de Panama à Tamanrasset*, préfacée par Pierre Messmer. Paris : L'Harmattan, 1999. Au vrai, le suivi de l'itinéraire de ce reporter, auteur de *Tombouctou la mystérieuse* et qui tenta en 1898 d'introduire l'automobile au Soudan français, lui permet d'évoquer l'Afrique qu'il a tant aimée. Le professeur Saint-Martin s'intéressera également à Urbain Dubois (Trets 1818 - Nice 1901), père de Félix, qui a été pendant près de vingt ans, le cuisinier de l'empereur d'Allemagne Guillaume I^{er} (entre 1864 et 1885, avec, par patriotisme, une interruption pendant la guerre de 1870). Fin cuisinier lui-même, il a consacré dans *Historia* un article à ce grand chef grâce aux archives généreusement ouvertes par la famille Dubois.

En avril 2005, très affaibli, Yves Saint-Martin s'installe avec son épouse, à Caen, auprès de sa fille, Catherine, et non loin de son fils, François. Si, pendant les dix dernières années de sa vie, son état de santé s'est lentement détérioré, son goût pour la musique, sa curiosité pour ce qui l'entourait - c'était un excellent chercheur de champignons - et son sens de l'humour ne l'ont jamais abandonné.

À sa mort, au printemps 2015, plusieurs anciens élèves du lycée de Dakar ont écrit à sa famille des lettres émouvantes sur le souvenir que leur avait laissé cet enseignant aux méthodes originales et novatrices. L'académie du Var se devait de rendre hommage à son érudition et à son rayonnement.

Sa fille, Catherine Bougy, qui réside à Caen et sait les liens très forts qui unissaient son père à notre Académie, nous a très généreusement transmis nombre d'informations et chargé de vous transmettre toute sa gratitude pour cet hommage à laquelle elle est très sensible.

HOMMAGE À PIERRE ROUBERT

par Bernard Brisou



Après de longs mois de souffrances, le premier août 2015 à 18 heures, au centre Beauséjour de Hyères, en présence de son épouse, Pierre Roubert quittait ce monde pour retourner vers le Père. Nous perdions un collègue, je perdais un ami.

Descendant de la noblesse languedocienne, Pierre vit le jour à Marseille, le 7 décembre 1925. Veuve à 20 ans, sa mère se remaria. Il apprit à lire chez les frères maristes, puis poursuivit ses études secondaires au lycée Thiers. Bon élève, studieux, Pierre collectionna les premiers prix en littérature et en histoire.

Nous sommes en guerre depuis trois ans, lorsqu'il reçoit une convocation des Allemands pour passer une visite médicale. Pressentant un départ pour le service du travail obligatoire, il a la chance d'obtenir du médecin allemand un congé de 15 jours qui lui permet de s'enfuir et de se réfugier chez sa grand-mère paternelle, dans un hameau perdu de l'Ardèche. Très vite il sert d'estafette au maquis local. Deuxième chance inouïe : ayant chargé un camarade de porter les messages, il échappe à une fouille et à l'arrestation qui s'ensuivit. De retour à Marseille à la Libération, il réussit son second baccalauréat et s'inscrit en faculté de Droit à Aix-en-Provence.

Malheureusement, veuve une seconde fois, sa mère se trouve dans la gêne et Pierre, en 1949, se voit dans l'obligation de travailler et sollicite une place d'instituteur suppléant. Ayant obtenu un poste à l'école des Présentines, Pierre est titularisé. Après 15 ans de bons et loyaux services, cet établissement étant voué à la démolition, Pierre est muté à l'école du Pharo-Catalans où il enseignera pendant quelques années avant d'en devenir le directeur dès 1971. Sa réussite est totale et, lors de la fusion « filles-garçons », Pierre est nommé à la tête du nouveau groupe scolaire. D'un naturel aimable et serviable, il mettra ses installations sportives à la disposition du personnel du commandant de la Marine à Marseille, son voisin.

Ses bons et loyaux services lui valent, au fil des années, un certain nombre de distinctions dont les Palmes académiques en 1976, puis le grade d'officier en 1983, avec lettre de félicitations de monsieur le recteur d'Académie. Lors de son départ, l'âge de la retraite ayant sonné, un de ses jeunes collaborateurs témoignera de l'estime que le corps enseignant lui portait : « Votre bonté et votre sens de la générosité ne se sont pas limités à de chaleureuses paroles, mais vous avez toujours été présent au moment où nous avions besoin de vous.... Votre courtoisie, votre bonhomie, votre désir constant de bien faire, ont présidé à la bonne marche de votre école. Pédagogue incontesté, aimé de tous les enfants, vous leur avez communiqué plus que des connaissances : le modèle que constitue votre personnalité et son rayonnement ».

Son épouse ayant hérité d'une maison familiale à Saint-Jean-du-Var, le couple s'installe définitivement à Toulon. Nous sommes en 1985 et Pierre s'insère rapidement dans le tissu cultuel et culturel du centre-ville. Très pratiquant, il suit assidûment les sermons du père Proton à la cathédrale. Ayant gagné sa confiance, Pierre devient, en 1987, le conseiller économique de La Seds. Ce n'est qu'au tournant du siècle que Josette et Pierre adopteront leur paroisse naturelle, Saint-Cyprien. C'est dans cette église que nous avons rendu un dernier hommage à Pierre, le 5 août.

Fervent de la langue provençale, Pierre devient assidu aux réunions de *L'Escolo de la Targo* et s'inscrit à la Société des amis du vieux Toulon et de sa région, ces deux Sociétés ayant encore à l'époque leur siège dans l'ancien évêché du cours Lafayette. C'est ainsi qu'il se lie d'une fidèle amitié avec un membre de l'Académie du Var, Paul Blanchet dont Pierre prononcera l'éloge funèbre en 2011.

Troisième volet de sa personnalité, Pierre aime la musique. Il tient ce penchant de ses parents. Son père avait, en effet, obtenu une médaille d'or de violoncelle au conservatoire de Montpellier et sa mère jouait du piano.

Il devient le familier de l'opéra, dirigé par monsieur Grinda, le docteur Perruchio, notre regretté collègue, étant adjoint à la culture. C'est Pierre qui suggère le sous-titrage des textes étrangers et qui, avec trois autres habitués comme madame Paulette Chevalier-Drevon, fonde Promopéra.

Suivant avec attention le programme des conférences de l'académie dans le journal local, Pierre s'enhardit un jour et se présente au siège de la Corderie. Le président du moment lui fait remarquer que la séance est « privée » mais l'invite nonobstant à entrer. Il devint ainsi un des « invités permanents ». Remarqué pour son assiduité, il est présenté aux membres actifs par le président Jean Foubert et le père André Borrely qui deviendront ses parrains pour l'élection de 1987. Très vite accueilli dans les équipes, dès 1988 il se voit confier, le poste, ô combien important, de secrétaire de séance. Il fait merveille et l'assemblée lui attribue le fauteuil numéro 2 en 1990. L'année suivante, il prononce son discours de réception sur *Les Gens du voyage, tsiganes en Provence*. C'était une Heure de l'académie avant bien d'autres, Pierre ayant à cœur de faire conférences et communications une ou deux fois par an. Je ne citerai qu'une de ses interventions en séance privée, traitant de Folco de Baroncelli Javon, un marquis de légende, qui valut exceptionnellement à la première de couverture du *Bulletin* la photographie dudit marquis en costume d'Indien.

Durant ces années bien remplies, Pierre a secondé avec une remarquable efficacité le responsable de la publication, puis le secrétaire général, enfin le président que j'étais alors. Avec une constance admirable, il ne se lassait jamais de relancer les auteurs pour obtenir d'eux, *in fine*, un texte publiable.

Chevalier de l'Ordre national du mérite depuis 1987, Pierre accéda au grade de commandeur dans l'ordre des Palmes académiques. Le 27 mai 2003, lors d'une cérémonie intime au Cercle naval, j'eus l'honneur et la joie de nouer autour de son col le ruban violet. Ainsi était justement couronnée une longue carrière au service de l'Éducation nationale.

Le 11 décembre 1991, Pierre s'exprima ainsi : « Permettez-moi, en préambule, de dédier ce discours de réception à deux personnes. La première n'est plus, c'est ma mère qui, veuve à vingt ans, eut à cœur de m'éduquer dans le respect des valeurs morales et fondamentales. J'espère ne pas l'avoir déçue. La seconde est mon épouse qui me supporte depuis plusieurs décennies ».

Madame, votre mari est entré dans l'histoire de notre académie et son souvenir ne sera pas enfoui. En ce jour particulièrement émouvant pour vous comme pour nous, je vous renouvelle, au nom de tous mes collègues, nos sincères condoléances et vous assure de notre amical accueil chaque fois que vous aurez le désir et nous ferez le plaisir de nous rendre visite.

SÉANCE MENSUELLE DU 3 FÉVRIER 2016

HOMMAGE À SERGE ROBILLARD

par Christian PROSPERINI

Nous avons été particulièrement attristés par la disparition brutale de notre collègue Serge Robillard, à qui nous liaient, depuis de longues années, des sentiments amicaux et confraternels.

Serge est né le 18 décembre 1933 dans le 20e arrondissement de Paris, dans le quartier populaire de Ménilmontant. Ses parents étaient instituteurs et avaient, tous les deux, une sensibilité et des qualités littéraires ou artistiques. Sa mère Odette a publié des romans, des poèmes et des récits personnels. Elle a laissé un recueil de maximes philosophiques : *Graines au vent*. Son père, Roger, était lui-même violoniste, mélomane, et aussi auteur de grilles de mots croisés, (sous le nom de *Sybil)*. Il écrivait aussi dans un journal (*La Sarep*) destiné à ses collègues. Élevé dans cette culture familiale, en 6e au Lycée Voltaire, le jeune Serge choisira l'étude de la langue allemande, avec, semble-t-il, le projet, dans son esprit juvénile, d'aller chercher son père, encore prisonnier en Allemagne. Très jeune, aussi, il commencera à s'investir dans des disciplines qui occuperont une

grande part dans sa vie : la science, la linguistique, l'astronomie, au point qu'à quinze ans il deviendra, sous le parrainage de Mme Camille Flammarion, membre de la Société astronomique de France, fondée par son mari. Son cursus littéraire le conduira naturellement à poursuivre ses études supérieures en Sorbonne, où il cumulera licence, diplôme d'études supérieures et CAPES d'allemand. Il sera donc professeur d'allemand de la ville de Paris, notamment en collège et dans les écoles normales d'institutrices de la Seine, celle du Bourget et celle de Paris-Batignolles. Il sera aussi professeur en 1961 et 1962 à l'École de l'air de Salon, où il participera à l'élaboration du dictionnaire français-allemand, allemand-français pour l'aéronautique. Il sera ensuite, en 1970, principal du collège Gabriel Hanoteau à Saint-Quentin dans l'Aisne. Il sera aussi membre et président, de la société académique de la ville. Nous l'avons ensuite connu à Toulon, principal du collège Marcel-Pagnol, où il sera promu agrégé, en 1994, et ici, à Toulon, il pourra poursuivre, pendant toutes ces années, son intimité avec Jules Verne, et ses activités de bénévolat en tous genres.

Il faut rappeler que c'est à la suite d'une visite dans son établissement, en 1989, de M. Maurice Aguhlon, ancien professeur d'histoire à Peiresc, professeur au Collège de France et membre d'honneur de notre compagnie, que Serge Robillard a fait connaissance avec l'académie du Var. Celle-ci avait organisé, pour le bicentenaire de la Révolution, un cycle de conférences intitulé : « La Révolution française et le Var ». Le professeur Maurice Aguhlon fut chargé de la conclusion de ce cycle. Il fit, pour cela, une conférence qu'il intitula *La Révolution et la tradition républicaine en France*, et qui intéressa particulièrement les professeurs et les élèves, rassemblés par Serge Robillard dans la salle de réunion de la Caisse d'épargne, juste en face du collège. Après cette manifestation, Le président Pierre Navarranne invita Serge Robillard à l'académie, certainement dans l'intention qu'il la rejoigne. Il devint effectivement membre associé en 1995, et prononça son discours de réception le 14 avril 1999, sur Jules Verne, bien sûr, sur sa jeunesse et ses débuts dans la littérature. Dans sa réponse, l'amiral Jean Guillou lui adressa des paroles très élogieuses pour son activité et sa présence régulière à l'académie. Il lui déclara en effet : « Cher Confrère, vous ne chômez point. Vous êtes l'un des plus assidus à nos manifestations, l'un de nos plus originaux intervenants, riche de ce que vous avez acquis, épuré dans votre métier de linguiste et vos recherches littéraires et autres ». Effectivement, nous avons connu Serge comme un fervent et vigilant défenseur du bon usage et de la correction de la langue. Dans sa dernière communication, *Le Français à la dérive* lue, en séance, par notre confrère Jean-Yves Bry, il constatait, avec grande inquiétude, un relâchement certain dans l'expression orale de notre langue.

Suivant sa passion, il est certain que Serge Robillard connaissait parfaitement les études et les réalisations scientifiques imaginées par Jules Verne dans *ses Voyages extraordinaires*. L'évolution a montré qu'il avait aussi des qualités de visionnaire, car il a su nous faire partager son intérêt, sa conviction, dans les possibilités réellement vertigineuses de la science. De même il a su nous faire partager son admiration pour Richard Wagner, qu'il considérait comme un grand poète allemand méconnu. Il faut savoir, en effet, qu'en plus de la partition musicale, Richard Wagner a écrit les textes de tous ses opéras, et que ces textes constituent des tragédies, où il se révèle, lui-même, être un grand poète. Pour toutes ces raisons artistiques et qui touchent aussi à la mythologie germanique, on comprendra que Serge Robillard se soit beaucoup intéressé aux rapports entre Wagner et Louis II de Bavière, roi bâtisseur, admirateur des arts et des lettres, qui fut son mécène et lui permit, notamment de construire son célèbre et mythique opéra à Bayreuth.

Dans ses recherches, Serge Robillard avait aussi constaté que, très généralement, pour les usagers de la langue, qu'ils soient Français ou étrangers, celle-ci présente des difficultés de prononciation fréquentes et inattendues. L'idée d'un dictionnaire de la prononciation du français s'est imposée, avec ce postulat de la linguistique moderne, qui nous dit que « c'est l'usage qui fait la règle ». C'est à ce travail que s'est consacré le professeur André Martinet, directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études et professeur à la Sorbonne, assisté de sa collaboratrice Henriette Walter et de notre collègue Serge. L'ouvrage, paru en 1973, s'est intitulé *Dictionnaire de la prononciation française dans son usage réel*. Cet ouvrage a servi à notre collègue, lorsqu'il a représenté l'académie du Var en Roumanie, en octobre 1997, lors du IV^{e} colloque international des sciences du langage, organisé à l'université de Suceava, avec notre correspondant M. Dospinescu. Il a donné une conférence brillante et remarquée intitulée *Prononciation ou prononciations de Français*.

Serge a été très actif dans notre compagnie, où il occupait le fauteuil n° 20 du commissaire général Petit. Alors que je le félicitais pour ses travaux, il m'a répondu : « Nous nous devons d'être utiles ! ». Cette réponse montre bien sa volonté et son désir d'apporter régulièrement sa contribution aux activités de l'académie, ce qu'il a fait.

J'ajoute que Serge n'a jamais ménagé son bénévolat : il était resté réserviste de l'Armée de l'Air ; j'ai rappelé qu'il a été membre, puis président, de la Société académique d'Amiens dans l'Aisne, où il a fait plusieurs conférences remarquées sur les langues germaniques anciennes : le gothique et le francique notamment. Serge Robillard avait aussi été distingué par l'académie européenne des Arts dont il était commandeur, et par

le conseil général de l'Aisne qui lui avait décerné sa médaille d'argent. Il avait été délégué de la Légion violette (les Palmes académiques) pour le département.

Dans le passé, il a été aussi expert judiciaire auprès de la cour d'appel d'Amiens et arbitre auprès de la chambre arbitrale de Picardie. À Toulon, il a donné de nombreuses conférences pour l'Association du souvenir napoléonien de notre collègue Philippe Barjon, ainsi qu'à l'AMOPA (Association des membres de l'ordre des Palmes académiques, dont il était officier). Et il a été, bien sûr, l'animateur et le responsable reconnu de la société Jules-Verne, auteur des études verniennes, avec des articles de revues, des conférences et la participation à un ouvrage collectif intitulé *Visions nouvelles sur Jules Verne*. En 1967, il a été admis comme adhérent de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. En effet, en plus de ses travaux, il avait écrit quatre pièces de théâtre dont deux, *L'Express du Havre* et *L'Énigme d'Erstein* ont été jouées à la radio nationale en 1967 et 1968, dans le cadre de l'émission « Le Théâtre de l'étrange ». Ces pièces, dont les thèmes entourés de mystère, correspondent tout à fait à l'imaginaire de notre confrère, ont suscité l'intérêt du public. Mais rassurons-nous : à la fin, Serge Robillard, nous donnait la clef de ces mystères.

Je salue la présence parmi nous de Sandrine et Xavier, les enfants de Serge, et je les remercie infiniment pour leur amabilité, leur disponibilité, et l'aide qu'ils m'ont apportée pour connaître la personnalité, la vie, les travaux, et les activités culturelles et sociales de leur père. Au cours de ces années, nous avons connu et apprécié la personnalité généreuse, humaniste, et la discrète mais inébranlable force d'âme de Serge Robillard pour surmonter ses difficultés de santé. Il recherchait, cultivait et appréciait l'amitié de chacun d'entre nous, en échange de la sienne, toujours disponible pour parler de Jules Verne, sa passion, et de la langue de Goethe. Par ces échanges amicaux, par sa culture et sa générosité, il a beaucoup apporté à ses collègues. On peut considérer qu'il a grandement contribué à la sérénité, la confraternité, l'amitié dans notre compagnie.

Pour tout cela, mais aussi, pour la grande qualité, le nombre et l'intérêt majeur de ses travaux, je dirais qu'il a été un académicien parmi les plus éminents pour faire rayonner et grandir notre institution. Je pense qu'aujourd'hui, l'académie du Var lui doit un témoignage de reconnaissance et, très officiellement et très solennellement, de vifs, sincères et grands remerciements. Notre compagnie gardera le souvenir de Serge Robillard. Je vous remercie.

Séance mensuelle du 8 décembre 2016

HOMMAGE À ANTOINE MARMOTTANS

par André Bérutti



Permettez-moi avant toute chose d'accueillir et de saluer la famille de notre ami disparu.

C'est un grand honneur que vous me faites, monsieur le président, en me confiant la tâche de rendre hommage à notre confrère. D'autres que moi auraient certainement été plus aptes à cet exercice, car plus talentueux, plus proches de lui, ou le connaissant depuis plus longtemps. Mon compagnonnage de dix années avec Antoine Marmottans et la proximité de nos domiciles mourillonnais vous ont certainement déterminé à me faire cette demande dont je vais m'acquitter avec l'émotion que vous devinez et que vous pouvez percevoir.

Antoine Marmottans était pour la plupart d'entre nous, simplement Tony, surnom abréviatif qu'il préférait à son prénom, et qu'il a placé au fronton de toutes ses publications, ses chroniques et ses ouvrages. Il acceptait ou suscitait le tutoiement avec ses amis, sans que cela ne modifie en rien le respect et l'admiration que nous avions pour lui ; sa réserve naturelle ne permettait cependant aucune familiarité, et son immense gentillesse faisait le reste.

Il a accompagné et servi l'académie du Var pendant près d'un quart de siècle. Entré dans notre compagnie en 1992, il accède l'année suivante au fauteuil numéro 16, occupé avant lui par l'amiral Ortolan. Il occupe alors les lourdes et délicates fonctions de secrétaire général de 1995 à 1999, puis celles de président de 1999 à 2003. Devenu président honoraire, il accepte en 2011, à 87 ans, d'assurer une année d'intérim avant l'élection de Jacques Keriguy. Redevenu président honoraire, il était toujours présent à nos conseils d'administration mensuels, attentif, bienveillant et excellent conseiller. Il eut l'élégance de demander son passage à l'éméritat deux mois avant sa disparition.

Sa contribution aux activités de notre compagnie s'est matérialisée par de très nombreuses communications, j'en ai décompté plus de 100, aussi bien en séances mensuelles qu'en commissions spécialisées, et lors de la plupart des tables rondes et colloques.

Il a ainsi rédigé de nombreux articles pour les neuf volumes portant sur le patrimoine toulonnais parus de 2006 à 2015. Enfin il a présenté de nombreuses heures, parmi lesquelles son discours de réception prononcé le 22 février 1995.

Ce discours avait pour titre *De la Genèse à l'Éther, naissance de l'anesthésie* et rappelait que Tony Marmottans, ses études de médecine terminées en 1947, avait exercé pendant plus de quarante années la spécialité d'anesthésiste réanimateur dans les hôpitaux et cliniques de notre ville. Il a été un pionnier de cette spécialité naissante permettant selon ses termes « d'assurer aux opérés un dialogue de réconfort et d'encouragement », formule résumant bien l'humanité de notre ami, dont pourraient s'inspirer certains de ses confrères avec lesquels j'ai travaillé, qui « techniquent », néologisme révélateur, qui « techniquent » leurs patients. De plus le flegme, le sang-froid, la sérénité, et aussi l'humour de notre confrère devaient faire merveille dans les situations difficiles de ce métier et de celui de chirurgien. Que n'ai-je connu la chirurgie avec Tony comme anesthésiste !

À l'époque pas si lointaine de ce discours de réception, le verbe était roi dans les communications et conférences de notre compagnie, et Tony possédait ce verbe, si loin de l'emphase, mais simple, presque monotone, voire confidentiel, forçant parfois l'auditoire à tendre l'oreille, pour ne rien perdre de son discours toujours passionnant : il tenait son public, un petit sourire complice venant éclairer son visage impassible lorsqu'il suscitait l'approbation de son auditoire, ou lorsqu'un trait d'humour venait agrémenter son propos !

Puis est survenue l'image, complément naturel, presque indispensable du verbe, et notre confrère s'y est mis, me demandant d'illustrer ses présentations, ce qui était facile car ses textes étaient formatés à la fois pour l'oral et pour l'écrit, et qu'il me fournissait les images ou leur source. C'était chaque fois un plaisir de monter un diaporama avec lui. Un jour, à l'issue d'une séance de préparation, il m'a demandé : « Tu crois qu'il y aura assez d'images ? » Il était devenu un adepte du verbe soutenu par l'image !

À côté de ses occupations académiques Tony Marmottans écrivait des livres sur Toulon et le Var, des contes pour adulte, des souvenirs sur ses années 30, toujours présent à la fête du livre, dont l'édition 2016 s'est faite récemment sans lui.

Il fréquentait assidûment la bibliothèque de la société des amis du Vieux-Toulon où nous nous sommes souvent rencontrés, et où il a guidé mes premières recherches sur l'histoire de Toulon. Il a été pendant de nombreuses années le vice-président de l'association, donnant des conférences, écrivant dans le bulletin, et agrémentant chaque année l'assemblée générale d'une causerie touchant bien entendu l'histoire de notre ville.

En effet il était la mémoire incontournable de Toulon, entrant en 2013 dans le *Petit dictionnaire amoureux et sentimental de Toulon,* à la lettre M. Je cite Colette Servières, l'auteur : « Avec sa chevelure argentée de Grand d'Espagne et son élégance de patriarche, le docteur Marmottans pourrait être de ces êtres lointains statufiés par l'Académie. À son contact la statue du commandeur s'évanouit au profit du passionné amoureux de sa ville et gourmand de mots. »

Tony a été aussi le président d'honneur de l'association des amis de Jean Aicard et président de la société philatélique de Toulon. Il ne s'agissait pas pour lui de présidences honorifiques, mais de présidences actives, efficaces, productives, « le tout, disait le commissaire général de Saint-Stéban dans sa réponse, le tout dans le plus grand calme apparent, sans gesticulation, ni bruit inutile, aussi discret qu'efficace. »

C'est avec la même discrétion que Tony dessinait avec talent, comme son père qui a laissé des carnets de dessin représentant Toulon et ses environs. Un album pour enfants intitulé *Alphabet pour un hippocampe* a été vendu au profit d'œuvres pour les enfants, comme tous les ouvrages publiés entre 1991 et 2015 l'ont été

au profit de la recherche médicale, ce qui témoigne de son cœur généreux et de son attachement à Philippe, son cher petit-fils.

Il semble que des fées tout aussi généreuses se soient penchées sur son berceau, car la musique de jazz a occupé sa vie : après avoir correspondu avec les grands jazzmen de son époque et écouté leurs disques, il a décidé d'apprendre à jouer d'un instrument, et pas le plus facile, le trombone à coulisse, dont paraît-il, la maîtrise n'est pas évidente. C'est ainsi qu'il se produisit dans les clubs et les caves de Toulon avec son épouse pianiste, puis avec leur fils Michel à la clarinette ou au saxo soprano. J'ai le souvenir précis d'une soirée à La Nouvelle Espérance chez Jacques-Henri Baixe, où Tony flegmatique jouait aux côtés d'Andrée plus expansive. Un régal sous un ciel d'été au-dessus de la Batterie-basse !

Il faudrait aussi parler du *Roi de trèfle*, une des pièces de théâtre écrites sous le nom de Tony Gillès, et de la troupe des Trois Masques qu'il dirigea, mais il faut maintenant que je vous révèle la partie cachée de l'iceberg, et c'est à dessein que j'emploie cette expression. Tony rêvait en effet dans sa jeunesse d'être explorateur et plus précisément du pôle nord, qui exerçait sur lui une attraction quasi-magnétique. Ses héros étaient le capitaine Hatteras et le docteur Clowbonny inventés par Jules Verne, Paul-Émile Victor bien sûr, mais surtout le commandant Charcot, fils du professeur Charcot, et médecin lui-même. Pourquoi pas ? Pourquoi pas moi ? devait se dire Tony.

Il voulait entrer à l'École de santé navale à Bordeaux, peut-être pour partir sur mer ou au-delà des mers. Mais c'était la guerre et il dut faire ses études de médecine à Marseille. Il voulait être chirurgien, et il dut embrasser la spécialité d'anesthésiste dans laquelle il connut une parfaite réussite, mais jamais il n'oublia le Grand nord où il se rendit en voiture une première fois avec un confrère chirurgien, puis régulièrement en famille pendant les vacances scolaires. Ses enfants gardent le souvenir de ces longs voyages jusqu'au Spitzberg, d'où il s'envoyait du courrier pour enrichir la collection de timbres héritée de son père. Il m'a confié qu'il avait constitué une bibliothèque de 300 ouvrages souvent précieux et rares ayant trait à ces régions lointaines devenues pour lui familières. Ces paysages lui rappelaient peut-être les Alpes où il faisait de longues courses et de l'alpinisme.

Cette passion pour le Grand nord s'est manifestée dans de sa dernière communication, intitulée *Louis-Philippe au Grand nord et en Laponie*. C'était le 7 avril de cette année. L'épouse de Tony, gravement malade était hospitalisée. Il m'a demandé de lire son texte, ce que je fis, au moment, m'a-t-il dit, où elle quittait ce monde. Six mois plus tard il la rejoignait.

Tony a écrit toute sa vie, le plus souvent à la main, mais aussi à la machine à écrire, jamais sur un ordinateur ; il souhaitait ne recevoir en cadeau que du papier. Jusqu'au bout il a travaillé, préparant une conférence pour le mois d'octobre. Ses enfants m'ont dit que la dernière phrase qu'il ait écrite était « et ils montèrent à l'assaut », évocation probable des soldats républicains lors du siège de 1793. Jusqu'au bout notre ami a écrit sur l'histoire de Toulon avant de monter à l'assaut de montagnes bien plus hautes que celles qui couronnent notre ville, dont il connaissait tous les sentiers, et que celles de la Savoie dont son père était originaire.

Espérons qu'il y a trouvé un crayon et du papier, pour continuer à assouvir sa passion d'écrivain et d'historien. Oui une bibliothèque a brûlé au petit matin du 6 octobre 2016 alors que Tony s'éteignait discrètement comme il avait vécu !

Tony a rejoint le paradis des joueurs de jazz et des conteurs, comme l'a exprimé avec tendresse et humour, dans l'ultime message qu'elle lui a adressé, notre consœur artiste, Monique Malfré, complice de Tony pour l'illustration des *Contes de l'âne rouge*.

Aujourd'hui la panthère bleue a revêtu sa robe noire, l'âne rouge, la souris verte et les éléphants verts, sont redevenus gris, comme toute la cohorte des personnages animant les contes de Tony. Tous portent le deuil de leur créateur.

En un autre témoignage d'amitié et d'admiration, notre confrère Louis Imbert a réalisé un beau portrait qu'il tient à offrir à la famille de Tony.

Au préalable et pour conclure, je voudrais en votre nom, mes chers amis, assurer de notre affection les enfants de Tony, Élizabeth, Martine et Michel, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants, et les remercier de prolonger avec nous la mémoire d'un homme exceptionnel qui a marqué l'académie du Var d'une empreinte indélébile.

HOMMAGE À PIERRE MOUSTIERS

par Jacques Keriguy



Pour saluer un créateur aussi multiforme que le fut Pierre Moustiers, il faudrait savoir dire beaucoup, savoir tout dire, en peu de mots. Je crains de ne pouvoir y parvenir. Si, parmi les personnes présentes, nombreuses, sans doute, sont celles qui possèdent dans leur bibliothèque un livre de Pierre Moustiers et ont un aperçu de l'œuvre, combien ont connu l'homme ? Combien ont eu la chance de déceler, sous l'apparente réserve, l'élan de sympathie et l'intense complicité qu'il offrait à ceux qui l'approchaient ?

Dans sa réponse au discours de réception que Pierre Moustiers prononça le 25 novembre 1977, notre collègue François Cruciani a déroulé la vie de son ami ; il a brossé de l'homme un portrait d'une grande délicatesse et analysé avec justesse l'œuvre à ce moment révélée. Né le 13 août 1924 à La Seyne-sur-Mer, Pierre Rossi prit le nom de Moustiers en 1957, quand il publia son premier ouvrage, *Le Journal d'un geôlier*. Fils d'enseignants, Pierre Rossi montra très vite un vif intérêt pour les arts et, particulièrement, la peinture et la littérature. À dix-huit ans, après quelques tentatives poétiques à ses yeux décevantes, il composa un premier roman, *Histoire d'un personnage*. De façon surprenante, il s'engagea dans des études juridiques, et non littéraires, successivement à Aix-en-Provence, puis en Suisse, à l'université de Neuchâtel.

Le diplôme obtenu ouvrit la voie à plusieurs métiers : attaché d'administration à l'office des changes, en Allemagne, éducateur d'enfants délinquants, puis conseiller juridique auprès du Crédit foncier, enfin, jusqu'en 1970, inspecteur régional en Provence d'un laboratoire pharmaceutique. Le succès de ses livres, à partir de cette date, lui permit de vivre de sa plume.

Car il ne cessait d'écrire. Pour le théâtre, d'abord : en 1951, encouragé par Marcel Aymé, il composa sa première œuvre, *Le Laboureur et ses enfants*, suivie de quatre autres pièces. Mais le roman avait sa préférence. En 1957, les éditions Denoël acceptèrent *Le Journal d'un geôlier*. Critiques favorables ; succès d'estime. Le jeune auteur prit confiance en lui. *La Mort du pantin*, publié chez Gallimard en 1961 confirma sa vocation : il allait désormais publier vingt-quatre romans chez les plus grands éditeurs, Gallimard, le Seuil, Grasset, Flammarion, Albin Michel, de Fallois.

Les distinctions ne tardèrent pas. *La Paroi*, également édité par Gallimard, obtint en 1969 le Grand prix du roman de l'Académie française. Ce livre traduit la passion de son auteur pour la haute montagne et l'escalade. En 1972, le prix des Maisons de la Presse fut attribué à *L'Hiver d'un gentilhomme* ; quelques années plus tard, en 1977, *Un Crime de notre temps*, publié au Seuil, obtint le prix des Libraires. Le cycle se poursuivit avec *Baptiste*, confié aux éditions de Fallois, l'un de ses plus grands succès ; il s'acheva en 2010 quand parut *Héritier d'un seigneur*, dernier roman de Pierre Moustiers publié. L'œuvre ultime, *Une Douce folie*, achevée en 2014, attend patiemment qu'un éditeur s'intéresse à elle.

Dans un article destiné au journal belge *Le Soir* du 21 septembre 1993, le critique et chroniqueur littéraire Claude Darras définit en ces termes le romancier : « Prophète du passé, Pierre Moustiers reste aussi inséparablement un séducteur. Et son écriture, celle qui clarifie sans simplifier, celle qui joue des émotions avec tact, celle qui apprête d'un sourire complice l'âpreté d'une démonstration savante, celle qui frappe une formule avec élégance ; en un mot celle qui sait transformer le savoir en plaisir, l'érudition en bonheur, est la plus irrésistible des séductions ». À l'envoutement du style, à l'agrément de la narration, j'ajouterai pour ma part la pertinence souvent corrosive du moraliste. « Les hommes n'aspirent au changement que lorsqu'ils sont tenaillés par un besoin profond de stabilité » (*À l'abri du monde*), ou : « Il n'y a rien de plus pernicieux que la crainte quand elle durcit le caractère et prête à ceux qui tremblent intérieurement l'apparence de la fermeté et la passion de la justice » (*Un Aristocrate à la lanterne*) : ces sentences ne vous paraissent-elles pas issues du Grand Siècle, n'y trouvez-vous pas l'esprit et le style de La Rochefoucauld ou de La Bruyère ?

Sous son nom de plume ou son nom véritable, Pierre écrivit également des essais, consacrés, notamment, au monde arabe, qu'il connaissait bien. Mais il ne pouvait, il ne voulait se limiter à un mode d'expression. Passionné par l'image autant que par le mot, à un moment où la télévision prenait son essor, peu désireux, sans doute d'opter pour un langage au détriment de l'autre, il les embrassa tous deux. Ainsi consacra-t-il une partie importante de sa carrière à l'adaptation d'œuvres littéraires pour la télévision qui, en 1980, lui valurent le prix de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, la SACD. En ce domaine, il fut pionnier. Les chaînes de l'époque, La Une, devenue TF 1, Antenne 2, France 3 firent régulièrement appel à lui pour adapter romans et nouvelles, de Balzac, de Simenon, de Maupassant, de Maurice Druon, notamment, ou pour écrire des feuilletons. Les plus grands réalisateurs, Pierre Cardinal, Édouard Molinaro, les plus grands acteurs Michel Bouquet, Gisèle Casadesus, Pierre Mondy, Jean Carmet, Micheline Boudet, Suzanne Flon, Brigitte Fossey, Jean-Louis Trintignant, Odile Versois, et beaucoup d'autres, furent associés à ces représentations.

Pierre Moustiers était aussi curieux de musique, de peinture et de sculpture, ces deux dernières disciplines étant pratiquées par son épouse Michèle Dolfi-Mabily qui l'assista, le conforta, le rassura pendant plus de trente ans. Cette intense activité et une mémoire que ses proches qualifient de prodigieuse lui ont permis de parcourir un immense territoire.

La qualité et la singularité de sa démarche ont naturellement attiré l'attention de notre institution. Le commandant Cousot et le professeur Talladoire l'introduisirent à l'académie. Il y prononça six conférences dans le cycle des *Heures*. Dans son discours de réception, il célébra la lumière, les paysages, les femmes et les hommes de sa région, la Provence. Les autres interventions traitèrent de l'adaptation d'œuvres littéraires à la télévision ou de sujets historiques en relation avec ses romans. Toujours ce goût pour l'histoire, celle qui déjoue le temps et explose dans le présent. « Ne me prenez pas pour un radoteur qui se réfugie dans le passé, dit un personnage d'*Un si bel orage*. Je trouve que notre époque a du charme en dépit de ses reniements et je n'ai pas envie de revenir en arrière. Les défauts du monde ancien ne m'attirent pas. Ce sont ses qualités qui me retiennent. Pour elles, je donnerais mon sang. » Le numéro spécial de notre *Bulletin* daté de 1989 contient un article de Pierre Moustiers intitulé *L'Été de la Révolution*. Plusieurs communications présentées lors des séances mensuelles traitent de sujets semblables.

À ce moment, l'ampleur et le nombre de ses obligations professionnelles lui imposèrent de résider à Paris pendant plus d'une décennie. Quand il revint, il dut limiter ses visites à l'académie et se replia dans la pénombre. « La faculté de travailler dans le silence, lit-on dans son roman *Saskia*, dans son propre silence, représente un bonheur dont on ne mesurera jamais le fond. » Retraite active, ponctuée par la publication d'un roman tous les deux ans.

« La solitude le distrait de toute mollesse, lui interdit de faire semblant, de passer le temps » dit Moustiers d'un personnage d'*Une Place forte*. Pierre était solitaire et réservé, certes, mais non distant quand il abordait les sujets qui le passionnaient, les seuls qui lui importaient, en vérité. L'isolement, pour lui, n'était ni le refus ni l'oubli. Il était sincèrement ce qu'il disait être : un homme tenaillé par le doute, l'angoisse, désarmé devant les incessantes égratignures de la vie quotidienne ; un homme aux multiples passions, qui se tenait volontiers dans une frange d'obscurité, mais avait le don de faire jaillir des mots la lumière ; un homme qu'un enthousiasme de tous les instants a soutenu lors de sa traversée de la scène terrestre ; un homme généreux, quand, devant ses interlocuteurs, il parvenait à dominer sa timidité et établissait avec eux un climat de confiance ; un écrivain bienveillant avec ses collègues dont il vantait les qualités dans les nombreuses critiques qu'il a rédigées pour différentes revues sans jamais souligner leurs défauts ou leurs faiblesses. Le fait est assez rare dans ce milieu pour être mentionné.

Nous n'avions en commun ni l'âge ni le parcours, mais je garde le souvenir de discussions limpides autour de notre passion commune, le mot, l'image, tout ce qui provient du langage : le dialogue complice des amitiés sans taches.

« Il faut lutter jusqu'au bout, [...] faire illusion. En sauvant les apparences, on gagne parfois des batailles désespérées », écrit-il dans *La Paroi*. Une résolution qu'il a appliquée jusqu'au terme de sa vie.

Tel il fut. Tel il restera dans notre mémoire.

« Rester jeune, je cite une phrase d'*Une Place forte*, c'est garder le contact avec ce qui dure. La voilà, la notion d'éternité ! Et que ce soit une illusion n'y change rien. » L'éternité de Pierre est déposée entre vos mains, Michèle ; elle l'est entre les vôtres aussi, Nicolas, qui êtes dépositaire de sa postérité littéraire. Vous en ferez bon usage. Mais sachez-le : s'il n'a jamais voulu frapper à sa porte, car il en réprouvait le conservatisme, Pierre a été hissé au seuil de l'Académie française. Il est juste que son souvenir soit gravé dans la fragile éternité de l'académie du Var.

HOMMAGE À GEORGES MARBLÉ

par Bernard Broussolle

Georges nous a quittés le 6 janvier dernier.



Né à Brest le 15 juin 1927, il vint habiter Toulon à l'âge de huit ans. Il y fit ses études secondaires au collège Peiresc. Il était sans doute le plus ancien Toulonnais de notre académie. Après 1939, il a connu la période de la guerre, avec les privations, les bombardements, le sabordage de la Flotte, puis l'occupation allemande.

À la fin de la guerre, il voulait s'engager, mais on lui conseilla de préparer un concours militaire. Aimant la chimie, il passa en 1948 le concours d'entrée à l'École de santé navale à Bordeaux, comme élève pharmacien-chimiste ; il était donc de la promotion 48, comme moi, car de mon côté je passai le même concours, mais comme élève médecin.

Il se maria très jeune à l'École de santé navale, avec Jeanine, une jeune fille de Montfort-sur-Argens près de Brignoles, la sœur d'un camarade de promotion. Ils auront quatre fils, les deux derniers étant jumeaux. Ils naîtront au gré des différentes affectations de Georges, que nous vous expliquerons : Cherbourg, Toulon, Lorient et Paris. Il faut souligner qu'élève de Santé navale, il fit du rugby, sport préféré de l'École. Il entraînera par la suite ses quatre fils.

Après nos thèses à la faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux, nous fîmes l'école d'application du Service de santé de la Marine, dans l'hôpital maritime Sainte-Anne à Toulon. À la sortie de cette école, ce furent nos premières affectations. Georges, pharmacien est affecté à l'hôpital maritime de Cherbourg, comme chef du laboratoire de chimie biologique et de la pharmacie. Pour ma part, je partis à Saigon pour la guerre d'Indochine.

Dès 1958, nous sommes tous les deux affectés à Toulon, nous ne nous sommes pratiquement plus quittés après, car nous avons été désignés pour faire de la recherche, certes avec des spécialités différentes. Nous passons les concours d'assistanat et de recherche nouvellement créés : pour ma part, l'assistanat de physiologie, et pour lui, l'assistanat de radiobiologie.

De 1960 à 1970, Georges Marblé, titulaire d'une licence puis du doctorat de sciences naturelles en 1967, est détaché comme ingénieur au Commissariat à l'énergie atomique de Saclay au laboratoire de radiobiologie animale, puis à partir de 1963 au Centre d'études nucléaires de Fontenay-aux-Roses, comme chef de laboratoire. Il ne quittera plus jamais le nucléaire, qu'il défendit toujours avec beaucoup de conviction.

Pendant cette période, il fut aussi membre du Groupement opérationnel des essais nucléaires, et à ce titre il effectua dix-sept missions au Sahara, à Reggane, puis au Hoggar à Im Amguel. C'est l'époque où l'on faisait des essais nucléaires souterrains. Au cours d'un essai, le 1er mai 1962, un accident survint ; il eut personnellement à décontaminer M. Messmer, ministre des Armées. La décontamination a dû être parfaite, puisque quelques années plus tard, en 2000, M. Messmer sera à Toulon pour représenter l'Institut de France au bicentenaire de l'académie du Var. Signalons aussi qu'il était, en 1965, l'un des membres fondateurs de la Société française de radioprotection, qui comptera 3 000 membres.

En 1970, Georges est nommé sur concours maître de recherches du Service de santé des armées, dans la spécialité biochimie. J'ai été aussi, dans les mêmes conditions, nommé maître de recherches en physiologie. En 1967, il fut nommé dans la région parisienne, dans le cadre du Service de santé des armées, chef de la division de radiobiologie du CRSSA (Centre de recherches du service de santé des armées), qui devait s'intéresser aux problèmes interarmées, comme la protection contre les armes nucléaires, chimiques et biologiques, tandis que

le Service de santé de l'armée de l'air avait son centre à Paris, le CERMA, le Service de santé colonial, le Pharo à Marseille, et le Service de santé de la marine, le CERB (Centre d'études et de recherches de biophysique appliquée à la marine), dans l'hôpital Sainte-Anne à Toulon, dont je fus un des directeurs.

Puis il fut muté à Paris à la direction du Service de santé des armées, comme chef du bureau recherches. Toujours à Paris, il fut affecté dans le cadre de la DMA, Délégation ministérielle à l'armement, à la DRME (Direction des recherches et moyens d'essais), qui était chargée de coordonner l'activité des centres de recherches civils et militaires appelés à travailler ensemble selon la DMO (directive ministérielle d'orientation des recherches et études des armées). Georges Marblé a joué un grand rôle dans la mise au point de cette directive, qui était appliquée aux laboratoires du Service de santé des armées déjà cités.

Puis il vint à Toulon à la DCAN (Direction des constructions et armes navales) au CERTSM (Centre d'études et de recherches techniques des sous-marins) où ses connaissances en nucléaire étaient évidemment très appréciées. Nous avons eu l'occasion de travailler souvent ensemble sur des problèmes communs aux navires de surface et aux sous-marins :

- les accidents de décompression qu'on peut rencontrer au cours des plongées à partir de bâtiments de surface, les mêmes accidents pouvant survenir à partir de sous-marins, pour la remontée rapide en surface du personnel en cas de sauvetage de sous-marins échoués au fond de la mer,

- la protection contre la chaleur dans les espaces confinés des navires de surface comme des sous-marins.

En 1976, il est nommé, après un concours sur titres, professeur titulaire de la chaire de chimie-toxicologie à l'école d'application du Service de santé de la marine, dont j'étais à l'époque le directeur. Mais il continuait à faire ses recherches au CERTSM. Il avait un adjoint, pharmacien-chimiste comme lui, M. Jean-Pierre Malaspina, membre associé de notre académie. Dans les mêmes conditions que Georges, j'ai été promu professeur titulaire de la chaire de physiologie et ergonomie navale. Tout cela avant que l'école d'application ne soit fusionnée avec les autres écoles d'application au Val-de-Grâce. Le CERB continua à exister sous le nom d'Institut de médecine navale, que l'un de nos membres, le professeur Patrick Buffe, a dirigé. Mais il a aussi fusionné avec les autres instituts, dans la région parisienne.

Nommé pharmacien-chef des services hors classe (l'équivalent de général à trois étoiles), il prit sa retraite en 1985 après trente-sept ans de service.

Georges Marblé, homme actif, à la retraite ne pouvait pas rester inactif. Il a toujours été très impliqué dans la vie toulonnaise. En 2002, il a été élu président de l' « A », l'association des anciens et anciennes élèves des lycées et collèges de Toulon. Curieusement, six des présidents de cette association ont été présidents de l'académie du Var, le dernier étant notre ami le président Antoine Marmotans, trop tôt disparu, il y a moins d'un an.

En 1997, commença l'appartenance de Georges à l'académie du Var. Présenté par André Leroy et par moi-même, ses parrains, il fut élu membre associé. Il restera vingt ans parmi nous. En février 2001, toujours présenté par moi-même, il est élu membre actif résident, et occupa le fauteuil n°5.

Il avait présenté une première Heure de l'académie du Var le 1er juin 2002, intitulée *Les Tribulations de deux Toulonnais dans le Hoggar*. Elle était consacrée aux expérimentations nucléaires dans le Hoggar. Il nous fit mieux connaître cette région des essais nucléaires. Curieusement, le deuxième Toulonnais était un de nos confrères de la promotion 48 de Santé navale qui, à la sortie de Bordeaux, avait choisi de servir dans le Service de santé de l'armée de l'air.

Georges Marblé prononça sous la forme d'une Heure de l'académie du Var son discours de réception à la salle Mozart, avec comme titre : *La Recherche scientifique et les chercheurs*, et j'ai apporté la réponse de l'académie. Il montra bien la place de la recherche scientifique, trop souvent oubliée, à côté de la médecine hospitalière.

Après environ deux cents publications dans les revues scientifiques françaises au cours de sa carrière scientifique, il fit un travail important à l'académie. Élu président de la commission des sciences, pour quatre ans, il présenta chaque année deux ou trois communications, soit en séances mensuelles, soit à la commission des sciences. À côté des Heures déjà citées, permettez-moi de rappeler quelques communications parmi celles que je considère les plus importantes : *Les Différentes sources d'énergie*, *Les Applications militaires du laser*, *L'Agence internationale de l'énergie atomique, prix Nobel de la paix*, *Le Démantèlement des sites nucléaires*.

Nous voyons que ses publications concernaient très souvent des problèmes nucléaires, mais parmi les autres, citons : *La Civilisation minoenne de la Crète antique*, *La Vie extraordinaire de Déodat de Gratet de Delomieu*.

Avant de terminer, je voudrais dire combien la disparition de Georges me peine.

À Jeanine, qui malheureusement n'a pu être présente cet après-midi, à ses fils, dont l'un, le docteur Claude Marblé, que je salue, représente sa famille, je voudrais présenter toutes les condoléances de l'académie du Var.

SÉANCE MENSUELLE DU 16 NOVEMBRE 2017

HOMMAGE À PHILIPPE BARJON

par Claude ARATA



Le 14 mars 2017 au soir, notre confrère et ami Philippe Barjon nous quittait subitement lors d'un déplacement à Paris dans le cadre de l'une de ses associations. Nous prenons part à la peine de ses cousins et cousines de Bordeaux et de Paris, sa seule famille restante, ainsi qu'à celle de ses amis proches. Nous avons pu honorer sa mémoire, le mercredi 22 mars, au cours d'une messe à la chapelle des Petites Sœurs des pauvres du quartier Saint-Roch à Toulon, dont il était, comme ses parents, un fervent fidèle. Il avait en effet une dévotion toute particulière pour sainte Jeanne Jugan, fondatrice de la congrégation, et déclarait même que sa survie après une très lourde intervention, une greffe du foie, il y a une dizaine d'années, constituait le troisième miracle de la sainte. Le même jour, il était incinéré au crématorium du Père-Lachaise à Paris.

Philippe, né à Toulon, à l'hôpital Sainte-Anne, le 23 novembre 1956, avait tout juste la soixantaine. Il est fils d'Henri, Lyonnais, médecin colonial, dont nous reparlerons, et de Jeannine, une Bordelaise. Il fait ses études primaires et secondaires chez les pères maristes, à l'externat Saint-Joseph à Toulon puis à La Cordeille à Ollioules, obtenant son baccalauréat littéraire en 1975. Il poursuit ses études de droit à Toulon et s'intéresse à l'histoire et à l'informatique, qu'il apprend sur le tas, se consolant peut-être ainsi du fait que l'Armée ait récusé sa vocation militaire pour raison de santé. Il se lance rapidement dans la vie active et associative. Sur le plan strictement professionnel, il exerce les fonctions de commissaire enquêteur auprès du tribunal administratif de Toulon et il est conseiller à la caisse primaire d'assurance maladie du Var. Il est aussi consultant libéral en informatique, soucieux en particulier d'aider tous les secteurs culturels en participant à la création de leur site Internet.

Il est aussi membre actif de plusieurs associations culturelles. Citons tout d'abord le Souvenir napoléonien, cette société d'histoire napoléonienne basée à Paris. Il en est le délégué pour le Var en 2001 et membre du bureau national. C'est d'ailleurs en se rendant à Paris à une réunion du bureau qu'il nous a quittés. Il suivait là déjà les traces de son père, Henri Barjon. Celui-ci, médecin des troupes de Marine, avait dû abandonner sa carrière militaire pour raison de santé et s'était reconverti en médecin généraliste au quartier Saint-Roch. Il avait développé un véritable culte pour l'aventure napoléonienne, en était devenu un spécialiste d'envergure nationale et, en 1974, avait été choisi comme président de la délégation Provence varoise. Il avait marqué, avec son épouse, cette association de sa griffe. Philippe, formé par eux et tout aussi passionné, a tout naturellement assuré la suite avec le même brio et la même fougue que son père. Il est aussi membre du comité d'honneur pour la restauration de la maison de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène.

Il venait également d'être élu secrétaire général de l'« A », l'association des anciens et anciennes élèves des lycées de Toulon. Il avait rejoint cette association en 2008 sous la présidence de notre confrère disparu Georges Marblé. L'une de ses actions principales a été, notamment, de créer le site de l'association et d'en assurer la charge. Il avait été membre et administrateur de la Société des amis du Vieux-Toulon et de sa région. Là aussi, il avait, en particulier, créé le site Internet de l'association.

L'académie du Var ne pouvait lui échapper, suivant toujours en cela les traces de son père. Ce dernier, membre associé en 1974, avait été élu membre actif résident après sa retraite, en 1998, le professeur Navarranne étant son parrain. Philippe a tout juste la quarantaine quand il est élu membre associé en 1997. Il est alors le plus jeune membre de l'académie. Les professeurs Navarranne et Joly sont ses parrains. Il devient membre actif résident en 2004 et, tout naturellement, le conseil d'administration lui attribue le 45e fauteuil que son père occupait jusqu'à son décès en 2003. Pas de népotisme cependant dans ce choix, mais filiation légitime dans le choix de sa place à l'académie.

Homme discret et plein d'humour, tout juste élu, Philippe commençait ses propres remerciements en reprenant ces mots de la lettre de remerciement adressée au président de l'Institut, où il venait d'être élu, par le général Bonaparte, qui écrivait : « Le suffrage des hommes distingués qui composent l'Institut m'honore. Je sais bien qu'avant d'être leur égal, je ne serai longtemps que leur écolier.» Ainsi, disait Philippe : « J'espère apprendre beaucoup des membres de cette vénérable académie. » Il reprendra cette même citation dans son discours de réception, huit ans plus tard, mais en précisant qu'il espérait que d'écolier, il était passé dans la classe supérieure. Il l'était bien sûr et même brillamment.

Pendant ses vingt années passées à l'académie, il a fait preuve d'éclectisme, d'originalité, de fantaisie … Bien que spécialiste reconnu de la période des deux Empires, il ne se limitait pas aux thèmes napoléoniens. On l'a entendu traiter, avec autant de compétence que de brio, de *Louis II de Bavière*, des derniers moments de *Sissi, l'impératrice d'Autriche et reine de Hongrie*, de *Georges Nagelmacker*, *l'inventeur de l'Orient-Express*, des *Voitures célèbres de l'histoire*, du *Wagon de Rothondes*, d'*Henri Dunant* … et bien d'autres sujets encore. Ainsi, son discours de réception ne portait pas sur une personnalité emblématique de l'Empire, mais sur deux écrivains du XIXe siècle, les *Frères Goncourt,* eux-mêmes fondateurs d'une académie prestigieuse mais quelque peu frondeuse. Il avait sans doute hérité de son père cette facilité avec laquelle il évoluait au milieu des époques, des personnes, des dates, des lieux, parlant sans note et sans repère apparent. C'était un brillant conférencier, reconnu de tous pour sa culture historique et toujours prêt à s'investir. Fondateur des sites Internet de différentes associations, il ne pouvait pas manquer évidemment de participer, dès le début, avec notre confrère le professeur Broussolle, à la création et à la gestion de notre site, qui s'est développé avec Philippe Deverre et Robert Versailles et vogue à présent de ses propres ailes. Sa dernière intervention au sein de l'académie était en 2016 à la commission d'histoire consacrée à la France en Amérique du Sud du XIVe au XXe siècle. Elle portait sur *Les « Demi-soldes » de la Grande Armée dans les révolutions sud-américaines*, ces officiers bannis ou exilés après l'abdication de Napoléon en 1815. Il était, bien sûr, prévu qu'il participe à la commission d'histoire sur *Napoléon et Anvers*.

J'ai bien connu, par des amis proches, « Les trois Barjon » (Henri, Jeannine et Philippe), ainsi que les nommait le professeur Navarranne, en évoquant le Souvenir napoléonien dans sa réponse aux remerciements de Philippe, comme, précisait-il, on disait au XIXe siècle « les Goncourt », au XXe « les Tharaud », ou chez les physiciens « les Curie ». Ces Barjon étaient simples, très accueillants et fidèles en amitié. Philippe perpétuait la tradition. Il nous avait fait peur, il y a une dizaine d'années, mais une bénéfique greffe l'avait sauvé. Il n'en a pas été de même cette fois-ci.

Voici, en quelques mots, retracée la vie de notre ami et confrère Philippe Barjon qui était très attaché à notre compagnie par des liens à la fois personnels et de continuité familiale. Dans l'une de ses conférences sur *Les Marins de la Garde impériale*, régiment qui sera dissous après la deuxième abdication de l'empereur, Philippe citait Napoléon qui dira d'eux : « Qu'aurions-nous fait sans eux … » Nous pouvons, nous aussi, lui dire : « Qu'aurions-nous fait sans toi … »

HOMMAGE À PIERRE NAVARRANNE

par Jean-Paul Meyrueis

La loi des séries est souvent cruelle. La mort, ces derniers temps, frappe notre compagnie avec une sorte d'acharnement. La disparition coup sur coup de deux anciens présidents, Tony Marmottans et Pierre Navarranne, nous a tous plongés dans une grande tristesse. Pierre Navarranne nous a quittés en mars 2017 à l'âge de 96 ans. Avec lui disparaissait une des grandes figures de l'académie du Var et de la médecine varoise, un maître de l'art oratoire.

Il était né le 7 décembre 1920 à Pau, la ville d'Henri IV qu'il évoquait souvent. Ayant perdu sa mère à l'âge d'un an, puis son père, grand blessé de la guerre de 14, lorsqu'il avait 10 ans, il fut élevé par sa grand-mère paternelle et par la sœur de son père, mariée à un pharmacien. Il évoquait fréquemment son frère Paul, son aîné de 4 ans qui fut souvent son guide. Ce frère, entré à l'École de santé navale en 1938, chirurgien, fut président de l'académie de Montpellier.

C'est au lycée de sa ville natale que Pierre Navarranne fait ses études. Notons toutefois qu'une précoce indépendance d'esprit, bien normale chez ce Béarnais, lui vaut de passer la classe de sixième au collège Notre-Dame de Bétharram où l'on envoyait, à l'époque, ceux qu'il qualifiait lui-même de « fortes têtes du sud-ouest ». Mais, déjà brillant, il reçoit en fin d'études le prix d'honneur de français « Louis Barthou » en 1938, et en 1939 celui de philosophie. Très jeune, il lit *l'Action française* et il participe aux activités de la fédération régionale des étudiants, collégiens et lycéens d'Action française des Basses-Pyrénées.

Il débute ses études médicales en 1939 en faisant son PCB à Bordeaux puis, pour demeurer du bon côté de la ligne de démarcation, sa première année de médecine à Montpellier.

En 1941, suivant les traces de son frère, il est reçu au concours d'entrée de l'École de santé navale, elle-même repliée à Montpellier pour fuir l'occupant. C'est au cours de cette période qu'il rencontre Maurras et dîne avec lui. Il revient à Bordeaux en novembre 1943 car l'École a réintégré ses murs historiques du cours de la Marne, après l'invasion de la zone libre par les Allemands.

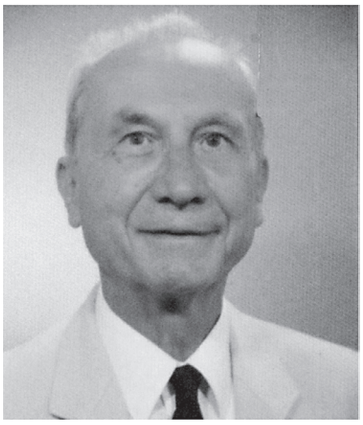
À la Libération, il doit interrompre ses études médicales. Il est d'abord affecté, avec le grade de médecin auxiliaire, à un groupement de tirailleurs algériens, puis, de décembre 1944 à juillet 1945, au 3e escadron du fameux premier régiment de fusiliers marins. C'est avec cette unité, au sein de laquelle il n'était pas facile de se distinguer parmi les vétérans de Bir Hakeim et du Garigliano, qu'il va faire la campagne de Lorraine, des Vosges et d'Alsace et qu'il sera décoré de la Croix de guerre en janvier 1945.

Quelques jours avant l'armistice, le 1er mai 1945, il épouse Simone Ferré.

L'armistice le ramène à l'École de Bordeaux pour soutenir sa thèse, en février 1946, sur *Le Syndrome de Cotard et les troubles du schéma corporel*, première manifestation de son orientation vers la neuropsychiatrie.

Après une courte affectation à Brest, il part sur l'*Île-de-France* pour un séjour de deux ans en Indochine. C'est sur ce prestigieux paquebot, transformé temporairement en hôpital et en transport de troupes, qu'il rencontre pour la première fois le docteur Pierre Perruchio qui dirigeait les services chirurgicaux. Bien des années plus tard, c'est ce dernier qui le parrainera avec l'amiral Guillou pour son entrée à l'académie du Var. De 1946 à 1948, Pierre Navarranne est médecin-chef du groupement aéronaval d'Indochine. En même temps, il travaille à l'hôpital Grall dans le service du professeur François Blanc. Il collabore avec ce maître éminent du Service de santé colonial à la rédaction de la deuxième édition du *Guide clinique et thérapeutique à l'usage des médecins des troupes coloniales* qui sera la bible des médecins du corps expéditionnaire.

Rentré en France, il est affecté successivement sur les croiseurs *Émile Bertin, Gloire* et le cuirassé *Lorraine*.



Après 3 ans de guerre et 3 ans d'embarquement, débute pour Pierre une brillante carrière hospitalière. Les succès aux concours s'enchaînent à un rythme accéléré : assistant des hôpitaux maritimes (section médecine) en 1951, il est affecté à l'hôpital Sainte-Anne dans le service de neurologie du professeur Picard. En 1955, il est nommé spécialiste des hôpitaux en neuropsychiatrie. En même temps, il travaille à Marseille dans le service de neurophysiologie clinique du professeur Gastaud, un des pionniers de la neuropsychiatrie contemporaine. Pierre Navarranne change ensuite temporairement d'orientation. Il passe avec succès le concours d'agrégation de médecine, ce qui va entraîner pour lui, pendant 6 ans, une incursion en médecine interne, comme professeur agrégé, adjoint du professeur Marty, à l'hôpital Sainte-Anne de 1958 à 1962. Il remplace ensuite celui-ci comme médecin chef des services médicaux et professeur titulaire de la chaire de médecine navale à l'École d'application du service de santé de la Marine de 1962 à 1964. Il prononce à cette occasion une remarquable leçon inaugurale sur « l'enthousiasme thérapeutique ». C'est de cette période que date notre première rencontre, lorsque j'ai passé le concours de sortie de l'école d'application. Il fut indulgent pour le futur chirurgien que j'étais, un peu perdu devant une malade spasmophile.

De 1953 à 1961, 5 enfants, 3 garçons et 2 filles, naissent au foyer des Navarranne.

En octobre 1964, Pierre demande à être mis à la retraite et s'installe comme neuropsychiatre libéral à Toulon. Il crée et dirige le laboratoire d'E.E.G. du centre hospitalier d'Hyères et assure par ailleurs les consultations de neuropsychiatrie infantile à la SNCF. Tout au long de sa carrière professionnelle, il a été très apprécié de ses patients qui le trouvaient rassurant et compétent et louaient sa grande capacité d'écoute et d'empathie.

En 1977, un drame vient endeuiller la famille. Un des garçons, Michel, âgé de 18 ans, disparaît, victime d'un accident de la route.

À la fin des années 1980, Pierre cesse toute activité professionnelle.

Pendant ces quarante ans, il a effectué une centaine de publications scientifiques dans diverses revues nationales et internationales et de multiples communications dans le cadre des nombreuses sociétés savantes auxquelles il appartenait. Dans les nombreux sujets ainsi abordés revenaient particulièrement les relations entre l'activité électrique cérébrale et les phénomènes intellectuels et affectifs, mais aussi la médecine psychosomatique, ainsi que la physiologie et la pathologie nerveuse du troisième âge.

Mais Pierre avait d'autres activités que la neuropsychiatrie. Passionné de politique, fidèle à ses convictions de jeunesse, il participa activement à l'organisation des rendez-vous des Baux-de-Provence ou d'autres journées d'amitiés françaises. Sur la demande de Pierre Chauvet, président de l'Union royaliste provençale, Pierre Navarranne fut pendant plus de 20 ans, jusqu'au 14 juin 2011, président de la Fédération royaliste du Var. Il est resté royaliste jusqu'à ses derniers jours : le 22 janvier 2010, en effet, à l'âge de 90 ans, il présidait encore à Toulon la conférence du prince Jean de France. Le 21 janvier, il ne ratait jamais la messe anniversaire de la mort du roi Louis XVI. Ses visites à la maison de Maurras à Martigues ou au cimetière de Roquevaire étaient régulières.



Comment expliquer cette fidélité à Maurras ? Aucun de ceux qui l'ont connu ne peut penser que Pierre Navarranne était raciste et antisémite. Alors, pourquoi ces visites ? J'ai interrogé à ce sujet notre ami le professeur Louis Force, psychiatre et ami de longue date de Pierre Navarranne. L'essentiel, semble-t-il, serait une posture, un souci de fidélité à ses propres idées de jeunesse et à une partie des idées de Maurras, avec peut-être l'amour avoué du paradoxe, un peu de coquetterie et une once de provocation.

Mais revenons un peu en arrière. En 1988 commence pour lui une nouvelle étape, son entrée à l'académie du Var.

Il va rapidement en franchir tous les échelons. Nommé secrétaire général en 1993, Pierre Navarranne préside l'académie de 1995 à 1999. Devenu président honoraire et à ce titre membre de droit du conseil

d'administration, il participe ensuite à la vie et à l'évolution de l'académie jusqu'à son passage à l'éméritat, sur sa demande, en octobre 2014. Vivant notre compagnie comme une confrérie, il formait avec l'amiral Guillou un duo complice reposant sur une communauté de pensées dans de très nombreux domaines, en particulier une foi chrétienne sans faille. Il avait trouvé à l'académie, qui lui convenait à tous égards, l'amitié pour laquelle il avait, comme le disait Bernanos, une vocation.

Écoutons ses petits-enfants : « L'académie du Var, nous, ses petits-enfants, avons tant entendu ces mots dans la bouche de notre grand-père. Quand d'autres vont au club de valse ou de bridge, lui allait à l'académie : aux Heures de l'académie, au jury d'éloquence de l'académie, aux conférences, et même aux réunions plus administratives de votre institution. Les temps de préparation ne lui posaient aucun problème… Il sortait de son bureau après des heures de travail et nous racontait à table la dernière anecdote sur la reine Margot ou la dernière citation de Julien Gracq sur le rugby. Il multipliait ses sujets d'études avec délectation. Ses yeux bleus pétillaient en découvrant de nouvelles avancées dans la recherche scientifique ou les nouvelles hypothèses concernant des grands événements de notre histoire. »

Au cours de ses 26 ans de présence parmi nous, il fit 79 communications. Il pouvait écrire sur n'importe quel sujet un texte remarquable plein d'érudition, de finesse et d'humour. Mais cette apparente facilité était en fait le fruit d'un très long travail.

Son discours de réception ne pouvait être que surprenant et original. Il choisit pour cela de parler de la place du rugby dans la littérature, ce qui fit dire à notre sénateur-maire de l'époque, François Trucy, aujourd'hui membre de l'académie et dont je salue la présence, qu'il avait deux amours : « le lys et le muguet ». Au cours de ces années, il a parlé avant tout d'histoire, avec une prédilection pour l'histoire des Bourbons et celle du Béarn. Car il était fier d'être Béarnais. Il le revendiquait haut et fort, d'autant plus que son nom rappelait le rattachement du Béarn au royaume de Navarre. Il nous a entretenus à 4 reprises d'Henri IV, achevant cette série par un titre magnifique : *Pourquoi tuer un si bon roi ?* Parmi les autres personnalités historiques qu'il présenta, nous retiendrons Marguerite de Navarre, la duchesse de Berry mais aussi Christophe Colomb et la famille béarnaise des de Laborde.

C'est probablement lorsqu'il évoquait ses maîtres à penser que Pierre Navarranne était le plus passionnant. François Mauriac tout d'abord. Il en parlait en « enfant d'Aquitaine élevé comme lui à l'ombre des palombières, dans le parfum des cèpes et de la forêt ». Il confesse que pendant trois quarts de siècle, son œuvre l'a marqué et nourri. Il se délectait de ses idées et du style qui les exprimait. Il évoquait souvent Léon Daudet qu'il considérait comme un mémorialiste extraordinaire et un des plus grands critiques de notre temps. Dans ses propos libres à l'académie, Pierre ne cachait pas l'admiration profonde qu'il éprouvait pour Maurras, mais il ne revint jamais dans ses communications sur son activité politique et sa condamnation. Il se contenta d'évoquer Maurras félibre et poète provençal. Bernanos demeurait son auteur préféré. Il lui consacra une magnifique étude centrée sur ses séjours dans le Var. Mais il ne se consolait pas de la brouille entre Maurras et Bernanos et des célèbres « Adieu Bernanos » et « À Dieu Maurras, à la douce pitié de Dieu ». Il évoqua également Proust et les Hussards mais sa plus remarquable communication dans le domaine littéraire fut certainement celle qu'il consacra à un sujet difficile qu'il intitula *Aimez-vous Louis Ferdinand Céline ?* Avec une précision médicale de psychiatre, il analysa ce qu'il aimait et ce qu'il n'aimait pas dans l'œuvre du docteur Destouches. Cette communication lui avait demandé un an de travail. Elle tint en haleine pendant une heure un public captivé. Nul ne s'étonnera du fait que ses publications dans le domaine de la neuropsychiatrie et de la médecine aient été les plus nombreuses : j'en citerai seulement quelques-unes :

- *Regard furtif sur 50 ans de psychiatrie* ;
- *Que reste-t-il de la clinique ?* ;
- *Le Donquichottisme, valeur morale ou processus psychopathologique ?* ;
- *Dormir, rêver, parler, penser, réflexion d'un neurologiste* ;
- *Le Psychiatre entre stoïques et stoïciens.*
- et un titre choc *La Psychanalyse, cette imposture*, une analyse assez favorable du livre du professeur Debray-Ritzen dénonçant le poids culturel excessif de la psychanalyse.

Pierre Navarranne avait un talent oratoire exceptionnel. Il aimait les idées mais il aimait aussi les mots. Ses tournures de phrases volontairement un peu surannées, son utilisation des répétitions et de l'imparfait du subjonctif rendaient ses propos très agréables et très académiques. Il remplissait les salles de conférence. Doué d'une mémoire surprenante et d'une intelligence hors du commun, il était fidèle et attentif dans son amitié, volontiers charmeur, mais tenace dans ses options et ses jugements, qu'il pouvait exprimer avec une rigueur tranchante. Ceux, qui comme moi, ne partageaient pas toujours ses opinions en savent quelque chose. Étant

un maître du verbe, il ne voyait pas l'intérêt des images associées au texte dans certaines communications. J'ai souvenir d'un conseil d'administration que je présidais au cours duquel j'ai dû faire voter pour que soit adoptée la possibilité d'introduire des projections au cours des conférences. C'est à cette occasion que j'ai découvert le comédien. Son visage qui au cours de la discussion exprimait une colère à peine contenue, se transforma en un instant. Alors qu'il venait d'être mis en minorité, il me fit un large sourire et un clin d'œil et me dit en riant : « Bon, vous avez gagné. » Il avait des opinions très précises en particulier sur la marche et l'évolution de l'académie et il les défendait énergiquement mais il restait très tolérant avec celles des autres lorsque les décisions étaient prises.

Je revois sa silhouette, s'éloignant avec difficulté dans le passage de la Corderie, enroulée dans son écharpe de poète et appuyée sur sa canne, pour regagner « La Coustourelle », sa villa du chemin de Saint-Marc. Car là était l'essentiel, sa famille.

Trois de ses communications évoquent la famille et les menaces qui pèsent sur elle :

- *Quels pères, quelles mères au XXI^e siècle ?* ;
- *Pas si mal ces mères* ;
- et la dernière : *Et vive la famille !*

Pierre Navarranne fut un père et un grand-père adoré de ses enfants et petits-enfants, fascinés par sa joie de vivre, sa proximité avec les gens, sa culture et son humour. À la différence de son frère que son adresse manuelle avait orienté vers la chirurgie, Pierre n'était pas un manuel. Il ne bricolait pas, n'était pas au courant des choses de la vie de tous les jours et ne savait pas se servir d'un ordinateur. Par contre, il chantait beaucoup et faisait chanter toute la famille. À tous, il apportait son sourire et l'apaisement dans les périodes de doute. « Quelle merveilleuse institution était la famille où, sans être d'accord sur rien on pouvait s'embrasser à propos de tout.» Cette citation de Jacques Perret fut la dernière qu'il recopia dans son carnet de recueil.

Mais, dans ce monde emporté par un temps meurtrier, Pierre a vu le vide se creuser autour de lui contre l'ordre normal des choses. Les disparitions successives de son fils François en 2013, puis de son épouse et enfin, tout récemment et brutalement, de son dernier fils Christophe l'ont écrasé de chagrin.

Il était temps pour lui de partir.

À ses enfants et petits-enfants qui tenaient une si grande place dans sa vie, je veux dire que Pierre restera dans le cœur de ses amis et dans la mémoire de l'académie.

SÉANCE MENSUELLE DU 22 MARS 2018

HOMMAGE À JEAN JOUBERT

par Gérard DELAFORGE



Notre confrère, Jean Joubert, est décédé fin novembre 2017. Il était jusqu'à ce moment-là le doyen de notre compagnie, à la fois par l'âge (93 ans) et par l'ancienneté de son élection.

Jean, Baptiste, Joubert était né le 17 juin 1924 à Villié-Morgon, dans le département du Rhône. Ses parents étaient commerçants. Impliqués dans la vie municipale, son père y fut premier adjoint et sa mère première femme élue conseillère municipale en 1945. Jean Joubert fit ses études secondaires à Villefranche-sur-Saône. Il y côtoya une certaine Danielle Gouze, future épouse de François Mitterrand. Après l'obtention du baccalauréat, il entama des études de droit auprès des

facultés de droit de Paris et Lyon. Il était aussi ancien élève de l'École de sciences politiques. Il obtint le doctorat en droit en 1948, en présentant avec succès sa thèse qui avait pour sujet : *Les Cadres devant le problème de la Sécurité sociale*. Cette thèse était préfacée par le directeur général de la Sécurité sociale de l'époque, Pierre Laroque. C'était un sujet d'actualité brûlant, la création de la Sécurité sociale remontant à octobre 1945. Il était également diplômé d'études supérieures d'économie politique.

Ayant réussi au concours du Commissariat de la Marine, Jean Joubert entra dans « La Royale » en 1948. Il eut une brillante carrière dans la Marine nationale et devait gravir successivement les divers grades et échelons de son corps jusqu'à celui de commissaire en chef de première classe de la Marine, atteint en 1964. Aussi, lorsqu'il retournait dans son Beaujolais natal, il avait un surnom, tout le monde l'appelait « l'amiral ». Sa dernière affectation marine à Toulon fut celle du bureau des Affaires civiles en mer, à la préfecture maritime de Toulon. Si Jean Joubert a consacré sa vie professionnelle à la Marine et à son pays, il avait un violon d'Ingres, l'archéologie préhistorique. Cette dernière a pris, sans aucun doute, autant de place dans sa vie. Mais l'on peut dire que ces deux activités, loin de se concurrencer, se sont merveilleusement complétées. En alternance, ou parallèlement à son activité de marin, Jean Joubert a ainsi été amené à exercer de hautes fonctions dans la vie culturelle de notre pays.

Cette passion pour la préhistoire remontait à son enfance. Son grand-père s'était beaucoup intéressé aux fouilles effectuées au pied de la roche de Solutré, et avait conduit le jeune Jean Joubert sur l'illustre roche, quand ce dernier avait une dizaine d'années. Ainsi naissent les vocations…

Dès son arrivée à Toulon, en 1948, Jean Joubert s'était rapproché de celui qui était alors le principal directeur de recherche archéologique dans l'aire toulonnaise, maître Jean Layet, membre de notre académie. En 1948, un dépôt de fouilles archéologiques existait à Draguignan, alors préfecture du Var. Dans les années 1950, un certain nombre d'archéologues s'y étaient regroupés autour de l'abbé Boyer. Le Centre de documentation archéologique du Var y avait été créé en 1957. Entre 1948 et le début des années 1960, Jean Joubert est devenu l'un des principaux collaborateurs de Jean Layet dans ses différents chantiers de fouille, puis son successeur après son décès en 1963, pour ce qui concernait les recherches préhistoriques. Il y fut vite rejoint par d'autres amateurs passionnés, dont notre confrère de l'académie Henri Ribot et Pierre Salicetti. Le nombre et la qualité des fouilles engagées et du matériel récolté devaient conduire la Direction régionale des Antiquités et le Centre départemental d'archéologie du Var de Draguignan, à autoriser la création d'un dépôt de fouilles au sein du Musée d'art et d'archéologie de Toulon, alors dirigé par Jean Lacam. Jean Joubert fut le négociateur de la cession au dépôt de fouilles de Toulon des collections Bottin, en 1963, et Layet, en 1965. En 1965, encore, Jean Joubert fut un des acteurs de la rencontre qui devait conduire à la création à Toulon de l'archéologie sous-marine, par l'Archéonaute, puis la DRASM. Enfin, en 1966, était créée à Toulon une antenne du Centre de documentation archéologique du Var, sous la direction collégiale d'un « triumvirat » : Jean Joubert pour la Préhistoire, Marc Gérard pour l'Antiquité, Jean Lacam pour le Moyen Âge. Entre 1964 et 1966, Jean Joubert fut à l'origine des premières prospections archéologiques aériennes en hélicoptère dans le Var. En 1968, il devenait correspondant de la Direction des Antiquités préhistoriques pour le Var. Par la suite, le Centre de documentation archéologique du Var devait devenir le Centre archéologique du Var, en 1990, et le siège de l'antenne toulonnaise passer du musée de la ville au bâtiment encore occupé de nos jours au boulevard Bazeilles. Jean Joubert a participé à de nombreux chantiers et travaux archéologiques en France et à l'étranger. Citons les gravures rupestres de la Vallée des merveilles avec le professeur Henri de Lumley (1983-1991), les mégalithes du Morbihan, de nombreux sites en Poitou-Charentes, au Danemark (Kjokken-moeding), en Tunisie (sites préhistoriques et puniques), en Algérie-Sahara (où il fut chargé de mission pendant six mois en 1967 dans l'Oranais), au Ghana, au Mali, etc. Dans notre région, Jean Joubert avait assuré la direction de plusieurs chantiers archéologiques, parmi lesquels on peut citer : la prospection de la Vieille-Valette en 1965, la grotte de l'Homme-fer en 1966, la grotte de la Baume des Maures à La Garde-Freinet (1965-1969), la grotte des Gours au Broussan (1970-1974), la pierre à cupules du vieux château à Hyères (1989), un site préhistorique de la presqu'île de Giens, la reprise de l'étude de la grotte Vives à Riboux. Dans la région toulonnaise, le Faron, le Gaou, La Courtine, le Destel, mais aussi la place Iéna ou celle des Minimes à Toulon n'avaient plus de secrets pour lui. Jean Joubert a été membre du conseil d'administration puis vice-président du Festival international du film maritime et d'exploration (1982-1985) et deux fois membre du jury de ce festival. Il a collaboré activement à l'établissement de la carte archéologique de l'Ouest-Varois.

Entretemps, Jean Joubert avait changé d'orientation professionnelle. Il quitte la Marine en 1975. C'est ainsi qu'ayant obtenu un doctorat en troisième cycle d'archéologie et histoire de l'art, à la faculté des lettres et sciences humaines d'Aix-en-Provence, il entra au ministère de la Culture, et fut détaché dans la région Poitou-Charentes de 1975 à 1979, en qualité de conservateur régional des Bâtiments de France. En 1979, il était nommé chef du service des travaux à la Caisse nationale des Monuments historiques et des Sites, dont le siège était, et

est toujours, situé au sein de l'hôtel de Sully, rue Saint-Antoine, à Paris dans le Marais. Pendant cette période, Jean Joubert devait participer à la restauration et à la préservation de nombreux monuments appartenant à l'État, parmi lesquels on peut citer l'abbaye du Thoronet, le château de Chambord, l'abbaye du Mont-Saint-Michel, la Corderie royale de Rochefort, la crypte de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, les mégalithes de Barnenez en Bretagne, les châteaux du Haut-Koenigsbourg et d'Azay-le-Rideau, ainsi que celui de Nohant, en Berry. Il avait également dirigé l'aménagement de la crypte archéologique du parvis de Notre-Dame à Paris. L'heure de la retraite étant venue, Jean Joubert regagna Toulon. Il continua d'y pratiquer, essentiellement dans l'aire toulonnaise, mais aussi en d'autres lieux du Var, les activités de fouilles archéologiques et de publications, chères à son cœur, et d'y cultiver les amitiés déjà nouées. L'été le voyait volontiers venir prendre le frais au Castellet, où les époux Joubert possédaient une belle propriété. L'automne le voyait souvent regagner son Beaujolais natal pour la pratique de la chasse.

Jean Joubert s'était marié en 1950 avec Marie-Thérèse Paul, née à Toulon. Ils ont eu une fille unique, Brigitte, qui est présente parmi nous cet après-midi. Jean Joubert avait trois petits-enfants, Virginie, Jérémy et Ségolène, et trois arrières petits-enfants.

Notre confrère était entré à l'académie du Var en qualité de membre associé en 1963. Il eut alors pour parrains le commandant Davin et le capitaine de vaisseau de Cousot. Il était devenu membre actif résidant en 1966, au fauteuil n°35. Son discours de réception, prononcé le 25 janvier 1967, avait pour thème le Néolithique et « La première révolution économique du monde ». Pendant une courte période, absent du Var, Jean Joubert était devenu membre actif non résidant. Son fauteuil avait alors été maintenu vacant, intentionnellement, et il l'avait retrouvé en 1972, à son retour à Toulon. Éloigné à nouveau de Toulon de 1975 à 1978, Jean Joubert devait retrouver à son nouveau retour dans le Var son fauteuil dans notre académie, cette fois-ci au n°7, fauteuil qu'il devait occuper jusqu'à son passage à l'éméritat, en 2013.

Outre l'académie du Var, Jean Joubert était membre de nombreuses associations. En particulier, il était, ou avait été, membre associé de l'académie de Mâcon (en Saône-et-Loire), membre de la Société préhistorique française, de la Société des Sciences naturelles et Archéologie de Toulon et du Var, de l'association des Amis du vieux-Toulon, de la société des Antiquaires de l'Ouest, du Groupe de recherche en archéologie navale. Il avait également été passionné par l'étude des langues orientales (Russe), islamiques (Arabe littéraire, Tamacheq c'est-à-dire Touareg) et l'égyptologie (Hiéroglyphes).

Jean Joubert était chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur et chevalier dans l'ordre national du Mérite. Il était également décoré du Mérite agricole. Notre confrère de l'académie, François Trucy, alors sénateur-maire de Toulon, lui avait remis la médaille de la ville en 1994.

Au cours de ses cinquante-quatre ans de présence (1963-2017) au sein de notre académie, comme au sein des autres sociétés savantes déjà citées, Jean Joubert a publié de très nombreux travaux de recherche, comptes rendus et rapports de fouilles, communications concernant l'archéologie et/ou la Préhistoire. Il a prononcé également de très nombreuses conférences, dans des lieux aussi divers que Toulon, Hyères, Le Revest, Mâcon, le centre culturel d'Oran, l'université de Beyrouth (en 1950), en Grèce en 1966 : il était alors le « conseiller archéologique » de l'amiral sur le croiseur *Colbert*. Il serait sans doute trop long de les citer tous. Mentionnons néanmoins :

- en 1964 : *L'Épipaléolithique maghrébin* et *Problèmes archéologiques*,
- en 1965 : *Prospections archéologiques à la Vieille Valette*,
- en 1965 : *La Tunisie avant l'Islam vue par l'archéologie*,
- en 1966 : *La Grotte de l'Homme-fer*, à Évenos,
- en 1968 : *Une Expédition archéologique au Sahara*,
- en juin 1987 : *Une Expérience de sédentarisation des Touaregs au Mali*,
- en 1989 : *L'Habitat préhistorique du Revest et de la vallée*,
- en 1990 : *La Pierre à cupules de la colline du Vieux Château à Hyères* et *Le Gisement chalcolithique de la grotte des Gours au Broussan (Évenos, Var*),
- en 1992 : *La Crypte archéologique du parvis de Notre-Dame*,
- en 1993 : *Cent cinquante ans d'archéologie varoise et toulonnaise*,
- en février 1994 : *Propos sur l'évacuation de la base de Mers el-Kébir*. Dans cette communication, non publiée, Jean Joubert nous indiquait avoir côtoyé le commandant Chadli Bendjedid, futur président de la république algérienne, et avoir été l'avant-dernier militaire français à quitter la base de Mers el-Kébir, le dernier étant le général de Gaulle, à bord du *Gustave Zédé*, le 31 janvier 1968, à 17 heures 30…
- en 1995 : *La Station préhistorique et protohistorique de Terre rouge dans la presqu'île de Giens*,

- en 1999 : *La Naissance et l'essor de l'archéologie dans le Var à la fin du XIX^e siècle* et *Autour d'Alexandre Paul, écrivain toulonnais du début du siècle*. Alexandre Paul était l'arrière-grand-père de Brigitte Joubert, présente parmi nous, et était lui-même membre de l'académie du Var,
- en 2001 : *Controverse archéologique et juridique autour de l'Homme de Kennewick*, et *Le pêcheur de saumon*,
- en 2002 : *Le Musée de la Préhistoire de Quinson* et *Une nouvelle approche de l'histoire antique des Îles d'Hyères*,
- en février 2004 : *Naissance de la Sécurité sociale : un accouchement difficile et controversé*,
- en mai 2004 : *Et si Joubert avait été Premier consul ?*,
- en 2006 : *Saint-Maximin et ses lieux de culte*, mais aussi *Habitat préhistorique* dans *Montagnes toulonnaises*,
- en 2007 : *La Naissance et les débuts du Centre archéologique du Var*,
- en 2008 : *L'Habitat préhistorique de la vallée de Dardennes*,
- en 2009 : *Reprise de l'étude de la grotte de Vives à Riboux*,
- en 2011 : *Préhistoire* dans *Le Mont Faron et son histoire*.

Voilà qui vous donne un aperçu de l'étendue des pôles d'intérêts et des travaux de Jean Joubert.

Aujourd'hui, sa famille pleure un père, un grand-père et un arrière-grand-père. Nous, nous regrettons l'ami, le confrère et le savant. Pour ma part, je perds mon parrain en cette académie.

Petit par la taille, Jean Joubert était un grand homme par les connaissances, la simplicité et la sympathie qui émanaient de lui. À n'en pas douter, il était un « honnête homme », selon le sens que l'on donnait à cette expression en France, aux XVII^e et XVIII^e siècles.

SÉANCE MENSUELLE DU 17 MAI 2018

HOMMAGE À ANDRÉ BORRELY

par Jean PICANO

Qui aurait dit, monsieur le président, messieurs les présidents honoraires, mesdames et messieurs, que des années après avoir interpellé mes confrères en séance mensuelle pour leur dire que je croyais avoir trouvé un écrivain, je serais désigné pour rendre hommage à un académicien du Var qui a marqué sa place parmi nous ? Car je venais tout juste d'être élu membre associé et je n'avais nullement le droit de présenter la candidature d'un nouveau candidat à l'élection indispensable. C'est alors que l'amiral Guillou s'est approché de moi. Il a pris mon texte et, grâce à cet ancien président, monsieur André Borrely est devenu l'un de ceux que notre compagnie a aimés.

Notre amitié ne vous a point manqué et vos communications ont été écoutées, recherchées et appréciées car elles apportaient une voix nouvelle, une élévation d'esprit, le témoignage d'une vie riche et d'une culture considérable.

Une vie de professeur, de prêtre et d'écrivain

Ceux qui vous ont connu n'ignoraient nullement votre forte personnalité. Issu d'un humble milieu, vous n'aviez pas le droit de lire la Bible jusqu'à l'âge de quatorze ans. Or, jusqu'à quatorze ans vous la lisiez quand même sur le trajet qui vous conduisait au lycée, vous la lisiez dans les moments calmes que l'institution scolaire a bien fait d'appeler la ré-création.

Le compagnon de votre mère[1] l'ignorait, heureusement. Comment a-t-il pu supposer que vos études de lettres classiques puis de philosophie ne vous mettraient pas sur la route du Livre des livres ?

En 1954, vous voici professeur de philosophie dans l'enseignement public et vos nominations vous conduiront jusqu'en Afrique…

Au début, vous êtes nommé au lycée Beaussier à La Seyne, à Toulon et… vous rencontrez l'orthodoxie. Après avoir été lecteur, diacre, vous êtes ordonné prêtre. Une sévère attaque cardiaque vous surprend en Afrique. Vous êtes alors nommé directeur du centre de télé-enseignement à Marseille, là où justement vous avez été installé recteur de la paroisse Saint-Irénée.

Professeur de philosophie, prêtre, vous avez pris depuis longtemps le chemin de l'écriture.

Au moment où je vous parle, votre œuvre écrite n'est pas encore justement dénombrée, classée et conservée[2] mais chacun sait que dans vos textes se trouvent des pierres précieuses.

Notre compagnie l'avait compris l'une des premières, puisque vous nous avez rejoint en 1986, et un fauteuil vous a été attribué en 1989.

Vos messages sont pour une part contenus dans les titres de vos livres. En 1975, vous publiez *l'Homme transfiguré, l'instinct d'orthodoxie*[3]. En 1978 paraît le magnifique *Qui est près de moi est près du feu*[4] avec une préface d'Olivier Clément. En 1984 on peut lire *La Vision chrétienne de l'homme*[5] et en 1991 : *L'Œcuménisme spirituel*[6]. En 1991, vous posez une question directe à vos lecteurs : *L'Église n'est-elle qu'une institution* ?[7] En 1996, vous traitez *L'Apport du christianisme à la pensée occidentale* dans un livre[8] que j'ai eu l'honneur de diriger chez Ellipses.

Nous devrions citer les quatorze livrets thématiques qui aident à comprendre et à approfondir l'orthodoxie. Leur contenu est indiqué dans le numéro 162 d'*Orthodoxes à Marseille*, revue que vous avez dirigée jusqu'en 2015[9].

Les messages de « Père André » à l'académie du Var

Nous pouvons vous exprimer notre gratitude parce que vous avez su rappeler clairement la valeur du christianisme et sa place dans la pensée occidentale.

D'abord, vous avez contribué à la traduction de la *Bible* d'André Chouraki, dont vous avez donné un commentaire orthodoxe. Ensuite vous avez appelé : « La mémoire à l'effort et au devoir de mémoire pour tous ceux qui sont favorables à une culture de la vie. Une jeunesse sans mémoire est une jeunesse sans éthique. Une culture sans mémoire est une culture du néant et de mort. » C'est ce que vous avez dit, le 4 décembre 1996, lorsque revenant de Russie, vous nous avez confié vos *Réflexions sur un récent pèlerinage*.

Olivier Clément[10], dans la Préface qu'il vous a donnée pour votre livre intitulé : *Qui est près de moi est près du feu,* explique que vous avez vu juste en désignant les témoins de la philocalie comme des encyclopédistes de l'adoration. « Comment ne pas être frappé, en effet, par l'élaboration presque simultanée, vers la fin du XVIII[e] siècle, de trois « encyclopédies» : celle, française , des lumières de la raison, qui aboutira à la maîtrise

1 Son communisme athée l'orientait vers une éducation hostile à la religion.
2 Selon le père Daniel Bresson qui fut diacre, puis prêtre (depuis quinze ans), lorsque vous étiez recteur à Saint-Irénée de Marseille.
3 Paris : Editions du Cerf.
4 Paris : Desclée de Brouwer.
5 Paris : P. Lethielleux.
6 Avec Max Eutisi. Genève : Labor et Fides
7 Promothea.
8 Paris : Ellipes. Tous ces livres sont répertoriés dans la *Revue orthodoxe à Marseille* N° 162 décembre-janvier 2015-2016 P 27. Adresse : 1, rue Raoul Ponchon 13010 Marseille. Directeur de la publication : père Daniel Bresson.
9 Livret 1 : « les typika », Livret 2 Les fêtes, Livret 3 : Pré-Carême et grand Carême, Livret 4 : L'année liturgique, Livret 5 : L'office de minuit, Livret 6 : Nativité du Précurseur, Livret 7 : la gloire des icônes, Livret 8 : Remarques préliminaires, Livret 9 : Les disciples du Logos incarné, Livret 10 : Aux sources de l'orthodoxie, Livret 11 : Refus d'une orthodoxie introvertie, Livret 12 « Mon Royaume n'est pas de ce monde », Livret 13 : L'Église de ceux qui périssent, l'Église des sept conciles œcuméniques…
10 Olivier Clément (1921-2009) est l'un des fondateurs de la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale. Il est un écrivain et un théologien orthodoxe.

technique de la terre mais dans l'ignorance des énergies divines qui seules pourraient donner sens à cette maîtrise ; celle, allemande, de Novalis : encyclopédie des forces de la nuit, sens du mystère au cœur des choses… Encyclopédie enfin que constitue la *Philocalie* : de la lumière incréée, de la ténèbre trans-lumineuse, des énergies divines qui peuvent tout transfigurer… »

Vous qui aimez la beauté et la paix profonde, vous expliquez et commentez Grégoire Palamas[11], Jean Climaque[12], Grégoire de Nysse[13], Évagre le pontique[14]. Pour la paix de l'âme et le silence en dieu, pour l'amour de ce qui est beau, vous présentez à tous la philocalie[15] des Pères neptiques[16], d'Origène[17] et des anachorètes[18] égyptiens. Ils relèvent de l'hésychasme et, avec eux, tout est magnifique, tout est beau.

Un œcuménisme chrétien

En 2015 (du 10 au 15 décembre), vous avez été invité à Lviv, en Ukraine, par l'Institut d'études œcuméniques[19]. Vous y êtes reçu en tant que théologien orthodoxe français du patriarcat œcuménique de Constantinople. Votre discours, après une autocritique sans complaisance du monde orthodoxe actuel, propose « une union des chrétiens qui dépasse les querelles et les divisions confessionnelles ».

Vous rappelez « la théologie des énergies divines » et vous signalez qu'il y a « une puissance divine de sanctification réellement à l'œuvre dans des communautés *non orthodoxes* ». Pour vous, « l'œcuménisme suppose la conversion, le repentir donc l'humilité ».

Votre étude se termine par cette phrase conclusive et pleine d'espérance : « La vie est faite de contradictions qui nous crucifient, qui mettent à mort en nous *l'humain trop humain*, mais qui nous permettent finalement de nous recomposer en une sphère d'existence supérieure. »

Maintenant que nous vous avons exprimé notre gratitude, il est bon de vous dire que nous avons aimé à la fois votre élévation d'esprit, votre sens inné de la belle écriture, la hardiesse de votre argumentation. Dans notre ère postmoderne, vous avez souligné les traits d'un christianisme « déchristianisé », vous avez montré qu'une « foi faible » correspond en effet à une foi… faite sur mesure. Nous vivons dans un grand « supermarché » des options individuelles[20].

Vos livres, au contraire, appellent à la vigilance un monde que le chaos prétend menacer. Ils s'opposent à l'horreur et à la terreur par leurs messages de beauté et de paix profonde. Vous n'avez pas fini de nous parler. Et nous n'avons pas fini de vous écouter.

Bibliographie :

L'œuvre d'André Borrely citée dans le texte ci-dessus.

Orthodoxes à Marseille : 2017. 172 septembre-octobre 2017 : *En hommage au Père André Borrely* (9 juillet 2017). Directeur de la Publication : Père Daniel Bresson.

Origène : *Au Commencement était le Verbe*. Rivages, poche Payot, et Rivages 2013.

Petite Philocalie de la prière du cœur, traduite et présentée par Jean Gouillard. Paris : Seuil, 1979.

LUBAC, Henri de *Le Drame de l'humanisme athée*. Praris : Ed. du Cerf (Traditions chrétiennes), 7e édition, 1983.

DULAEY M. *L'Initiation chrétienne et la Bible*. LP Librairie Générale française, N° 574, 2001.

GIRARD R., VATTIMO G. *Christianisme et modernité*. Paris : Flammarion (Champs essais), 2009.

11 Grégoire Palamas (1296-1359) Il est l'auteur de *La Défense des saints hésychastes*.

12 Jean Climaque (579-649) Il est l'auteur de l'échelle du paradis. Selon lui, l'itinéraire spirituel ou la montée vers Dieu se fait à travers 30 degrés.

13 Grégoire de Nysse ((331-394) Il est l'auteur entre autres ouvrages du *But divin* et des *Béatitude*s.

14 Évagre le pontique (345-399)

15 Philocalie : amour de la beauté, amour du bien.

16 Neptiques : sobres (nepsis : sobriété)

17 Origène : 185-253.Il est l'un des plus grands théologiens de l'Occident chrétien.

18 Anachorète : ermite.

19 L'Institut d'Etudes œcuméniques de l'Université catholique d'Ukraine. La mission a été financée par le ministère français des Affaires étrangères.

20 Cf *Christianisme et modernité* de René Girard et Gianni Vattimo : p 21 Avant-propos de Pierpaolo Antonello.

Maquette, composition typographique
et mise en page ont été réalisées par

Caractere &SIRA IMPRIMEURS

◇

Achevé d'imprimer sur les presses de :

Caractere &SIRA IMPRIMEURS
960, route de Bandol
83110 SANARY-SUR-MER

pour le compte de :

ACADÉMIE DU VAR
Passage de la Corderie
83000 Toulon – France

en juillet 2019

◇

Directeur de la publication : Gilbert BUTI
ISSN : 1148-7852

Dépôt légal juin 2019